This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 117 017 272

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

920
F318

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

I—L

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, etc.

Par l'Abbé F. X. DE FELLER.

Seconde Édition, corrigée & beaucoup augmentée.

Convenientia cuique. Hor. a. p.

TOME CINQUIEME.

STANFORD LIBRARY

A AUSBOURG, CHEZ M. RIEGER, FILS, LIBRAIRE.

A LIEGE,

Chez Lemarié, dessous la Tour S. Lambert, et les principaux Libraires de l'Europe.

1792.

AVEC APPROBATION.

55

301519

STANFORD LIBRARY

DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

I

IAMBE, fille de Pan & d'Echo, fut ſervante de Metanire, femme de Celeüs, roi d'Eleuſine. Perſonne ne pouvant conſoler Cerès, affligée de la perte de ſa fille Proſerpine, elle ſut la faire rire par ſes bons mots, & adoucir ſa douleur par des contes plaiſans dont elle l'entretenoit. On lui attribue l'invention des *Vers iambiques*.

IAPIX, fils de Dédale, conquit une partie de la Pouille ou Apulie; ce qui fit donner le nom d'*Iapigie* à cette contrée d'Italie.

IASIUS, fils de Cerite, roi de Toſcane ou Etrurie, diſputa, après la mort de ſon pere, avec ſon frere Dardanus, pour la ſucceſſion du trône, & fut la victime de cette querelle jalouſe. Le pere d'Atalante, laquelle ſe ſignala à la chaſſe du ſanglier de Calydon, s'appelloit auſſi *Iaſius*. Tout cela appartient à l'hiſtoire des tems fabuleux.

IBAS, évêque d'Edeſſe dans le 5e ſiecle, fut d'abord Neſtorien, & enſuite orthodoxe. Il écrivit dans le tems qu'il étoit infecté par l'erreur, à un Perſan, nommé Maris, une *Lettre* qui fut quelque tems après une ſource de diſputes. Il blâmoit dans cette *Lettre* Rabulas ſon prédéceſſeur, d'avoir condamné injuſtement Théodore de Mopſueſte, auquel il prodiguoit les louanges. Dans le ſiecle ſuivant, Théodore, évêque de Céſarée en Cappadoce, conſeilla à Juſtinien, pour donner la paix à l'Egliſe, de condamner les *Ecrits* de Théodore de Mopſueſte, les *Anathêmes* que Théodore avoit oppoſés aux anathêmes de S. Cyrille, & la *Lettre* d'Ibas. C'eſt ce qu'on appella l'*affaire des trois chapitres*. Ce prince les fit condamner dans le 5e

concile général, tenu à Conſtantinople l'an 553; mais la perſonne & la foi d'Ibas n'y furent point flétries. La condamnation de cette Lettre éprouva même des difficultés, parce qu'on prétendit qu'elle avoit été approuvée par les légats du pape dans le concile de Chalcédoine; mais les légats ne s'étoient arrêtés qu'à la maniere dont Ibas s'exprimoit, touchant ſon attachement à la foi & ſa ſoumiſſion aux déciſions de l'Egliſe; & n'avoient pas prétendu approuver tous les détails de cette lettre: *Lecta Ibæ epiſtolâ, novimus eum eſſe orthodoxum.* Le pape Vigile s'exprimoit encore plus clairement, en diſant qu'Ibas corrige à la fin de ſa lettre tout ce qu'elle peut avoir de défectueux: *Si quid erravit, id ſub finem corrigit.* C'eſt donc l'orthodoxie perſonnelle de cet auteur, & point celle de ſa *Lettre* qui avoit été reconnue au concile de Chalcédoine. *Voyez* PÉLAGE I, VIGILE.

IBERNON, (André) Eſpagnol, religieux de S. François, de la réforme de S. Pierre d'Alcantara, né l'an 1594, ſe diſtingua par ſa charité, ſon abnégation, & toutes les vertus de ſon état, qui le firent béatifier par le pape Pie VI, en 1791.

IBRAHIM, empereur des Turcs, fut tiré de priſon en 1640, pour être mis ſur le trône après la mort de ſon frere Amurat IV, dont il eut tous les vices, avec plus de foibleſſe & nul courage (*voyez* HUSSEIN). Ce fut cependant ſous ſon regne que les Turcs conquirent Candie. Une aventure ſinguliere attira les armes Ottomanes ſur cette iſle. Six galeres de Malte s'emparerent d'un grand vaiſſeau Turc, & vinrent avec leur priſe mouiller dans un petit port de l'iſle, nommée Calimene. On y trouva un enfant qu'on crut être un fils du grand-ſeigneur; ce qui parut le prouver, c'eſt que le Kiſlar-Aga, chef des eunuques noirs, avec pluſieurs officiers du ſerrail, étoit dans le navire; & que cet enfant étoit élevé par lui avec des ſoins & des reſpects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers aſſurerent que l'enfant appartenoit à Ibrahim, & que ſa mere l'envoyoit en Egypte. Il fut long-tems traité à Malte comme fils du ſultan; mais ayant été inſtruit dans la foi chrétienne, il ſe fit Dominicain (*voyez* OSMAN). On l'a connu long-tems ſous le nom du P. *Ottoman*; & les Freres-Prêcheurs ſe ſont toujours glorifiés d'*avoir eu le fils d'un ſultan dans leur ordre.* La Porte ne pouvant ſe venger ſur Malte, qui de ſon rocher inacceſſible brave la puiſſance Turque, fit tomber ſa colere ſur les Vénitiens. Elle leur reprochoit d'avoir, malgré les traités de paix, reçu dans leur port la priſe faite par les galeres de Malte. La flotte Turque aborda en Candie. On prit la Canée en 1645, & peu après toute l'iſle. Ibrahim, livré à la molleſſe & aux plaiſirs du ſerrail, n'eut aucune part à cette conquête. Les Janiſſaires, ne pouvant plus ſouffrir un maître ſi foible, le dépoſerent (& le firent même étrangler, à ce que diſent quelques hiſtoriens) en 1649.

IBYCUS, poëte lyrique Grec, floriſſoit vers l'an 540 avant J. C. On dit qu'il fut aſſaſſiné par des voleurs, & qu'en mourant, il prit à témoins une troupe de grues qu'il vit voler. Quelque tems après, un des voleurs ayant vu des grues, dit à ſes compagnons : *Voilà les témoins de la mort d'Ibycus.* Ces paroles ayant été rapportées aux magiſtrats, les voleurs furent mis à la queſtion, avouerent le fait, & furent pendus. D'où vient le proverbe : *Ibyci Grues.* Ce poëte avoit laiſſé des ouvrages, dont il ne nous reſte que des fragmens, recueillis avec ceux d'Alcée par Henri Etienne.

ICARE, (*Icarus*) fils de Dédale, prit la fuite avec ſon pere, de l'iſle de Crete, où Minos les perſécutoit. On prétend que, pour ſe ſauver plus promptement, ils inventerent les voiles de vaiſſeau. Ce fait a donné lieu aux poëtes de feindre que Dédale avoit ajuſté des ailes de cire à Icare ſon fils. Les hiſtoriens ajoutent que ce jeune-homme fit naufrage. Les poëtes ont imaginé que le ſoleil avoit fondu ſes ailes, & qu'il étoit tombé dans la mer, qui fut depuis nommée la *Mer d'Icare* ou *Icarienne*, comme Ovide le dit dans ſes Triſtes :

Icarus Icarias nomine fecit aquas.

On connoît ces beaux vers d'Horace :

Tentavit vacuum Dedalus aera
Pennis non homini datis.
Cœlum ipſum petimus ſtultitiâ.

Voyez DANTE & OLIVIER DE MALMESBURY.

ICTINUS, célebre architecte Grec, l'an 430 avant J. C., bâtit pluſieurs temples, entr'autres celui de Minerve à Athenes, & celui d'Apollon Secourable dans le Péloponneſe. Ce dernier édifice paſſoit pour un des plus beaux de l'antiquité, mais il faut ſavoir qu'en fait de temples, les Païens n'ont jamais rien eu de bien grand, ni de bien magnifique. *Voyez* les *Temples anciens & modernes*, par l'abbé May, p. 8 & 18. — *Journ. hiſt. & litt.* 15 juin 1780, p. 280.

IDACIUS, évêque Eſpagnol dans le 5e ſiecle, laiſſa une *Chronique*, qui commence à la 1re année de l'empire de Théodoſe, & qui finit à la 11e de celui de Léon, en 467. On lui attribue encore des *Faſtes Conſulaires*, imprimés pluſieurs fois. Le P. Sirmond a publié ces deux ouvrages à Paris, en 1619, in-8°.

IDATHYRSE *ou* INDATHYRSE, roi des Scythes Européens, ſuccéda à ſon pere Saülie, & refuſa ſa fille en mariage à Darius, fils d'Hyſtaſpes, roi de Perſe. Ce refus cauſa une guerre très-vive entre ces deux princes. Darius marcha contre Idathyrſe, avec une armée de 700,000 hommes ; mais ſes troupes ayant été défaites, il fut obligé de repaſſer dans la Perſe. Idathyrſe eſt nommé *Jancire* par Juſtin, l. 2, c. 6.

IDE, (Sainte) comteſſe de Boulogne en Picardie, née l'an 1040, de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, épouſa Euſtache II, comte de Boulogne. Elle en eut Euſtache III, comte de cette ville ; le célebre Godefroi de Bouillon, duc de Lor-

raine ; & Baudouin, qui ſuccéda à ſon frere au royaume de Jeruſalem : outre pluſieurs filles, dont l'une épouſa l'empereur Henri IV. Elle mourut ſaintement le 13 avril 1113. *Voyez* GODEFROI de Bouillon.

IDIAQUEZ, (François) décédé à Bologne le 1 ſeptembre 1790, en odeur de ſainteté, âgé de 79 ans, étoit le fils aîné de l'illuſtre maiſon des ducs de Grenade d'Ega ; dont il abandonna de bonne heure & les honneurs & les richeſſes, pour entrer dans la ſociété des Jéſuites. Il fut recteur du noviciat, du ſéminaire & du college de Villagarcie, enſuite de celui de Salamanque, puis provincial de la province de Caſtille. Malgré les inſtances de ſa famille, il ne voulut jamais abandonner ſes freres, dont il a toujours été le vrai pere, & qu'il a ſuivis par-tout dans leur diſgrace & dans leur exil, vivant dans un parfait mépris du monde & dans l'exercice de toutes les vertus. On eſt occupé à écrire l'hiſtoire de ſa vie, qui contiendra bien des choſes dignes d'admiration.

IDIOT ou *le Savant* IDIOT, auteur que l'on a ſouvent cité ainſi, avant que le P. Théophile Raynaud eût découvert que Raymond Jordan, prévôt d'Uzès en 1381, puis abbé de Celles au diocèſe de Bourges, eſt le véritable auteur des ouvrages qui ſe trouvent dans la Bibliotheque des Peres, ſous le nom d'*Idiot*. Raynaud les a publiés à Paris, l'an 1654, in-4°. Cette collection contient 6 liv. *de Méditations*, *Traité de la B. V. Marie*, *Traité de la Vie religieuſe*, & *l'Exil myſtique*.

IDMON, fameux devin parmi les Argonautes, étoit fils d'Apollon & d'Aſterie. Il mourut dans ſon voyage, comme il l'avoit prédit.

IDOMENÉE, roi de Crete, étoit au ſiege de Troie. S'étant mis en mer pour s'en retourner dans ſon royaume, il fit vœu, pendant une tempête, de ſacrifier la premiere choſe qui ſe préſenteroit à lui, s'il en échappoit. Ce prince ſe repentit bientôt d'avoir fait un tel vœu ; car il rencontra ſon fils dès qu'il arriva à terre, & l'immola. Ce ſacrifice fut cauſe d'une peſte ſi cruelle, que ſes ſujets indignés le chaſſerent. Il alla fonder un nouvel empire dans la Calabre, y bâtit la ville de Salente, & rendit ſon peuple heureux. L'aventure d'Idomenée a fourni le ſujet d'une tragédie à Crébillon, & d'un bel épiſode à Fénélon dans ſon *Télémaque*.

IDOTHÉE, fille de Prothée, enſeigna à Ménélas le moyen d'obliger ſon pere de lui découvrir un expédient pour ſortir de l'iſle, où il étoit retenu avec ſes compagnons, à ſon retour de Troie, & ce qui devoit lui arriver.—IDOTHÉE fut auſſi le nom d'une des nymphes qui prirent ſoin de l'enfance de Jupiter.

IGNACE, (S.) diſciple de S. Pierre & de S. Jean, fut ordonné évêque d'Antioche l'an 68, après S. Evode, ſucceſſeur immédiat de S. Pierre en ce ſiege. Il gouverna ſon égliſe avec le zele qu'on devoit attendre d'un éleve & d'un imitateur des Apôtres. Rien n'égala l'ardeur de ſa charité, la vivacité de ſa foi, & la pro-

fondeur de ſon humilité. Toutes ces vertus parurent avec éclat dans la 3e perſécution qu'éprouva le Chriſtianiſme ſous le regne de Trajan. Ignace parut & parla devant l'empereur, avec toute la grandeur d'ame d'un héros chrétien, & reçut de la bouche même de ce prince, qu'on ne ceſſe de nous donner pour un modele de juſtice & d'humanité, l'arrêt d'une mort cruelle & barbare. Envoyé d'Antioche à Rome pour y être mangé par les bêtes, il vit S. Polycarpe à Smyrne, parcourut différentes égliſes, écrivit à celles qu'il ne put viſiter, encourageant les forts & fortifiant les foibles. Lorſqu'il fut arrivé à Rome, il s'oppoſa aux fideles qui vouloient l'arracher à la mort. Entendant les lions qui, preſſés de la faim, rugiſſoient après leur proie : » Je » ſuis, dit-il, le froment de » Jeſus-Chriſt, pour être moulu » par les dents des bêtes, & de» venir un pain pur : *Frumentum Chriſti ſum; dentibus beſtiarum molar, ut panis mundus inveniar.* Expoſé à deux lions, il les vit venir ſans trembler, leur ſervit de pâture, & rendit ſon ame à Dieu l'an 107 de J. C. Les fideles eurent ſoin de recueillir ſes oſſemens pour les porter à Antioche. Nous avons de lui VII *Epîtres*, qu'on regarde comme un des plus précieux monumens de la foi & de la diſcipline de la primitive Egliſe. Elles ſont écrites avec beaucoup de chaleur, de force & d'élévation. Elles ſont adreſſées aux Smyrnéens, à S. Polycarpe, aux Epheſiens, aux Magnéſiens, aux Philadelphiens, aux Tralliens & aux Romains. C'eſt dans cette derniere qu'il exprime vivement ſon deſir du martyre, & ſa crainte d'être épargné par les lions, *comme ils ont*, dit-il, *reſpecté d'autres martyrs.* Il va juſqu'à dire qu'il les provoquera : *Quod ſi venire noluerint, ego vim faciam, ego urgebo;* & craignant le ſcandale de cette diſpoſition, il raſſure les chrétiens par le témoignage de ſa conſcience : *Ignoſcite, filioli, quid mihi proſit, ego ſcio.* Ce que l'on peut dire à ce ſujet, c'eſt que les Saints enviſageoient leur arrêt de mort comme ſanctionné de Dieu même; & ſans plus raiſonner ſur la loi de la conſervation perſonnelle, ils ne ſongeoient qu'à le ſubir le plutôt & le plus ſûrement poſſible (*voyez* APOLLINE). C'eſt dans la même Epître qu'on lit ces belles paroles : *Nunc incipio Chriſti eſſe diſcipulus, nihil de his quæ videntur, deſiderans, ut Jeſum-Chriſtum inveniam. Ignis, crux, beſtiæ, in me veniant : tantùm ut Chriſto fruar.* Les meilleures éditions que nous ayons de ces Epîtres, ſont : celle de Cotelier dans ſes *Patres Apoſtolici*, en grec & en latin, Amſterdam, 1698, in-folio, avec les diſſertations d'Uſſerius & de Péarſon; & celle de 1724, donnée par le Clerc, & augmentée des remarques de ce ſavant. Outre ces 7 Epîtres, il y en a quelques autres ſous le nom de S. Ignace; mais elles ſont ſuppoſées.

IGNACE, (S.) fils de l'empereur Michel Curopalate, monta ſur la chaire patriarchale de Conſtantinople en 846. Il y brilla par ſes lumieres & ſes vertus. Le zele avec lequel il reprenoit les déſordres de Bar-

das, tout-puiſſant à la cour d'Orient, irrita tellement ce courtiſan, qu'il fit mettre à ſa place Photius, ordonné contre toutes les loix en 857. Cet indigne ſucceſſeur du ſaint patriarche, aſſembla un concile à Conſtantinople en 861 pour le condamner. Il s'y trouva 318 évêques, parmi leſquels on comptoit deux légats du pape, qui demanderent qu'on fit venir Ignace. L'empereur Michel, dit l'*Ivrogne*, le *Néron* de l'empire d'Orient, le perſécuteur de l'homme apoſtolique, & le proſecteur de l'eunuque intrus, ne conſentit qu'Ignace vint, qu'à condition qu'il paroîtroit en habit de moine. Il eut à y ſouffrir les inſultes & les outrages les plus cruels, tant de la part du prince, que de celle des légats, qui contre les ordres exprès du pape, ſe rendirent coupables de la prévarication la plus odieuſe, & du reſte de l'aſſemblée, qui, n'ayant pu obtenir qu'il donnât ſa démiſſion, le dépouilla de ſes habits, & le renvoya couvert de haillons. La cruauté de Michel ne fut pas ſatisfaite de cet affront public. Il le fit enfermer dans le tombeau de Copronyme, & le livra à trois hommes barbares pour le tourmenter. Après l'avoir défiguré à force de coups, ils le laiſſerent long-tems couché preſque tout nu ſur le marbre, au plus fort de l'hiver. Pendant les 15 jours qu'il y fut, dont il paſſa la moitié ſans manger, ils imaginerent mille ſupplices différens pour vaincre ſa conſtance. N'ayant pu y réuſſir, l'un d'eux lui prit la main de force, & lui fit faire une croix ſur le papier, qu'il porta enſuite à Photius. Celui-ci y ajouta ces mots : » Ignace, in» digne patriarche de Conſ» tantinople, je confeſſe que » je ſuis entré irréguliérement » dans le ſiege patriarchal, & » que j'ai gouverné tyranni» quement ». L'empereur le fit relâcher ſur ce prétendu aveu, & lui permit de ſe retirer au palais de Poſe, que l'impératrice, ſa mere, avoit fait bâtir. L'illuſtre perſécuté en appella au pape Nicolas I, qui, indigné de la conduite de ſes légats, déclara nulle ſa dépoſition & l'ordination de ſon perſécuteur. Le ſaint évêque ne vécut pas moins dans l'exil. Mais lorſque Baſile le Macédonien fut monté ſur le trône impérial, il rappella Ignace & relégua Photius l'an 867. Le 4e concile général de Conſtantinople, aſſemblé deux ans après à cette occaſion, anathématiſa celui-ci, & avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner ſa cauſe. Ignace ne ſurvécut pas long-tems à ſon triomphe. Cet illuſtre vieillard mourut en 877, à 80 ans. Trois jours après, Photius, qui avoit flatté Baſile par une fauſſe généalogie, reprit poſſeſſion de la chaire patriarchale. C'eſt ſous le patriarchat d'Ignace que le Chriſtianiſme commença à s'établir en Ruſſie, mais il n'y fit de grands progrès que le ſiecle ſuivant. *Voyez* WLODOMIR.

IGNACE DE LOYOLA, (S.) né au château de ce nom en Biſcaye, l'an 1491, de parens nobles, fut d'abord page de Ferdinand V. Il porta enſuite les armes ſous le duc de Najara contre les François, qui

vouloient en vain retirer la Navarre des mains des Eſpagnols. Le ſiege ayant été mis devant Pampelune en 1521, le chevalier Biſcayen fut bleſſé d'un éclat de pierre à la jambe gauche & d'un boulet de canon à la droite. Une *Vie des Saints* qu'on lui donna pendant ſa convaleſcence, lui fit naître le deſſein de ſe conſacrer à Dieu. La galanterie romaneſque l'avoit occupé juſqu'alors. Né avec une imagination vive, il la porta dans la religion. Les mœurs de ſon pays & de ſon tems jeterent ſur les commencemens de ſa dévotion une apparente ſingularité. Quand il fut guéri, il ſe rendit à Notre-Dame de Montſerrat, ſe retira enſuite dans une grotte près de Manreze, où il s'abandonna à toutes les rigueurs de la pénitence, & partit pour la Terre-Sainte, où il arriva en 1523. Le pieux pélerin, de retour en Europe, étudia, quoique âgé de 33 ans, dans les univerſités d'Eſpagne. Son zele & ſa piété qui prenoient quelquefois un air extraordinaire, lui ſuſciterent des traverſes. Il paſſa à Paris en 1528, & recommença ſes humanités au college de Montaigu, mendiant ſon pain de porte en porte pour ſubſiſter, & s'exerçant dans toutes les pratiques de l'humilité & de la mortification chrétienne. S'il parut quelquefois donner dans un genre d'excès, c'eſt, dit un homme judicieux, que les Saints dans la premiere ferveur de leur converſion & de leur pénitence, ſont emportés au-delà des loix ordinaires de la morale, & qu'il eſt déraiſonnable de juger leurs actions ſur les regles de la vie commune: *Sanctorum dicta vel facta, maximè in ipſo fervore pœnitentiæ, ad accuratam normam exigenda non ſunt.* Il fit enſuite ſa philoſophie au college de Ste Barbe, & ſa théologie aux Dominicains. Ce fut à Ste Barbe qu'il s'aſſocia, pour l'établiſſement d'un nouvel ordre de religieux, François Xavier, Pierre le Fèvre, Jacques Lainez, Alfonſe Salmeron, Nicolas Alfonſe Bobadilla, Simon Rodriguez. Les premiers membres de la ſociété ſe lierent par des vœux en 1534, dans l'égliſe de Mont-Martre, où l'on voit un monument qui perpétue la mémoire de cet événement. Ils paſſerent enſuite à Rome, où Ignace préſenta au pape Paul III un projet de ſon inſtitut. Le fondateur en eſpéroit de ſi grands avantages pour l'Egliſe, qu'il ne voulut jamais entrer dans l'ordre des Théatins, quelques inſtances que lui fit le cardinal Cajetan. Ignace ajouta aux trois vœux de pauvreté, de chaſteté & d'obéiſſance, un 4e vœu d'obéiſſance au pontife Romain, relativement à la prédication de l'Evangile dans toutes les plages de la terre. Paul III confirma ſon inſtitut en 1540, ſous le titre de *Compagnie de* JESUS. Ignace avoit donné ce nom à ſa nouvelle milice, pour marquer que ſon deſſein étoit de combattre les infideles, les hérétiques, tous les ennemis de l'Egliſe Catholique, ſous la banniere de J. C. Ses enfans prirent enſuite le nom de *Jéſuites*, du nom de l'*Egliſe de* JESUS qu'on leur donna à Rome. Ignace, élu en 1541 général de la famille,

dont il étoit le pere, eut la ſatisfaction de la voir ſe répandre en Italie, en Eſpagne, en Portugal, en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, dans la Chine, en Amérique. François Xavier & quelques autres miſſionnaires formés dans ſa ſociété, porterent ſon nom juſqu'aux extrémités de la terre. Sa compagnie, qui n'avoit pas encore pu pénétrer en France, y eut un établiſſement en 1550, l'année même que Jules III donna une nouvelle bulle de confirmation. Elle y eſſuya de grandes traverſes. Le parlement de Paris, la Sorbonne, l'univerſité, alarmés de ſes privileges & de ſes conſtitutions, s'éleverent contre elle. La Sorbonne donna un décret en 1554, par lequel elle la jugea plutôt née pour la *ruine* que pour l'*édification* des fideles. La patience & les fruits étonnans que produiſoit partout le nouvel inſtitut, diſſiperent peu-à-peu ces orages. Le ſaint fondateur mourut content le 31 juillet 1556, à 65 ans. Il étoit, ſuivant ſes hiſtoriens, d'une taille moyenne, plus petite que grande. Il avoit la tête chauve, les yeux pleins de feu, le front large & le nez aquilin. Il étoit reſté boiteux, de la bleſſure qu'il avoit reçue autrefois au ſiege de Pampelune; & quoiqu'il ſe fût fait recaſſer la jambe pour en cacher la difformité, elle demeura plus courte que l'autre. Il avoit vu l'accompliſſement de trois choſes qu'il deſiroit le plus: la compagnie confirmée par les ſouverains pontifes; le livre des *Exercices ſpirituels*, approuvé du Saint-Siege, & les *Conſtitutions* publiées dans tous les lieux où ſes enfans travailloient. Sa compagnie avoit déjà 12 provinces, qui avoient au moins cent colleges, ſans les maiſons profeſſes. On comptoit, vers le milieu du 18e ſiecle, environ 20,000 Jéſuites; mais leur nombre diminue tous les jours, depuis qu'ils ont été ſupprimés par le pape Clément XIV (*voyez* ſon article). L'hiſtoire des cauſes qui opérerent cette deſtruction n'appartient peut-être point à ce ſiecle; la poſtérité les appercevra dans un jour plus diſtinct, quand le tems les aura miſes à la diſtance qui fait leur vrai point de vue. On a vu ces religieux accueillis dans les cours de l'Europe, jouir de la confiance des rois, ſe faire un grand nom par leurs études & par l'éducation qu'ils ont donnée à la jeuneſſe, aller réformer les ſciences à la Chine, rendre pour un tems le Japon chrétien, & donner des loix admirables aux ſauvages du Paraguai. » Il eſt » glorieux pour la ſociété, dit » Monteſquieu, d'avoir été la » premiere qui ait montré dans » les contrées de l'Amérique » l'idée de la Religion jointe à » celle de l'humanité. Un ſen» timent exquis pour tout ce » qu'elle appelle *honneur*, & » ſon zele pour la Religion lui » ont fait entreprendre de grandes choſes, & elle y a réuſſi. » Elle a tiré des bois des peuples diſperſés, elle leur a » donné une ſubſiſtance aſſurée, elle les a vêtus, & » quand elle n'auroit fait par-là » qu'augmenter l'induſtrie parmi les hommes, elle auroit » fait beaucoup » — ». Les

» Jéſuites ; dit l'abbé Raynal, » les plus philoſophes de ceux » qui ont annoncé la foi aux » barbares, ſont toujours prêts » à ſouffrir le martyre quand il » le faut ». Grotius, tout proteſtant qu'il étoit, a rendu hommage à leurs talens & à leurs mœurs: *Mores inculpatos, bonas artes;* au ſujet deſquels il diſoit » que la ſainteté de » leur vie, & le déſintéreſſe- » ment avec lequel ils don- » noient une excellente édu- » cation à la jeuneſſe, leur » avoient concilié les reſpects » du public » : *Magna in vulgum auctoritas, propter vitæ ſanctimoniam, & quia non ſumptâ mercede juventus litteris, ſapientiæque præceptis imbuitur.* » Cet arbre antique & majeſ- » tueux, ajoute un auteur plus » récent, frappé de la foudre, » a été deſſéché juſques dans » ſes racines, & ſes derniers » rameaux ſont épars ſur la » terre. La jeuneſſe nombreuſe » qui ſe repoſoit ſous ſon » ombre, a-t-elle trouvé ail- » leurs un auſſi ſûr abri? Que » devient-elle, que deviendra- » t-elle, dans un ſiecle comme » le nôtre » ? On a remarqué que l'extinction de cet ordre célebre avoit précédé l'époque des révolutions religieuſes & civiles, qui font l'étonnement de l'Europe; ſoit que le philoſophiſme ait regardé la deſtruction de cet obſtacle comme indiſpenſablement néceſſaire à ſes ſuccès; ſoit que les travaux & les ſervices de ce grand corps tombant avec lui, par une conſéquence naturelle, le cours de la ſéduction devînt plus libre, & la défenſe des vrais principes, plus rare & plus pénible. On peut voir les *Vies* de cet illuſtre fondateur par Maffei & par Bouhours, deux de ſes enfans; elles ſont bien écrites; la premiere préſente toutes les graces & la pureté du langage de l'ancienne Rome. Ignace laiſſa à ſes diſciples deux livres également célebres: I. Les *Exercices ſpirituels*, au Louvre, 1644, in-fol. Ils ont été traduits en françois, & dans preſque toutes les langues de l'Europe. On a prétendu que cet ouvrage exiſtoit 150 ans avant lui, dans la bibliotheque du Mont-Caſſin, où le ſaint eſpagnol avoit eu occaſion de le voir. Mais comment concilier cette aſſertion avec le ſilence abſolu qu'on a gardé ſur la prétendue ancienneté de cet ouvrage, dans le tems où le livre des exercices faiſoit tant de bruit? L'attribution qu'on en fait à Garcias Ciſneros, abbé de Montſerrat, eſt amplement réfutée dans le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 juin 1783, p. 183. — 1 janvier 1783, p. 11. II. Des *Conſtitutions*, qui faiſoient dire au cardinal de Richelieu, qu'avec des principes ſi ſûrs, des vues ſi bien dirigées, on gouverneroit un empire égal au monde. Quelques écrivains ont imaginé de les attribuer à Lainez, ſecond général des Jéſuites. Il y a, ſelon eux, trop de pénétration, de force d'eſprit, de profonde politique pour qu'elles puiſſent être d'Ignace, qui n'étoit point ſavant & ne paſſoit pas pour un brillant génie: comme ſi la piété éclairée par l'eſprit de Dieu, & la vertu conſtamment pratiquée, ne donnoient point à une raiſon droite & ſaine, à

l'homme ſolide & vrai, plus de lumiere & d'énergie que toutes les ſpéculations humaines. Cette attribution à Lainez eſt d'ailleurs réfutée par le fait & la préexiſtence reconnue de ces conſtitutions, puiſque dès 1540 elles avoient été ſolemnellement approuvées, qu'elles ont ſervi de regles & de loix à des milliers de religieux, juſqu'à la mort du ſaint fondateur. Ces Conſtitutions parurent pour la 1ere fois en 5 parties, à Rome, en 1558 & 1559, in-8°. La derniere édition eſt de Prague, 1757, 2 vol. petit in-fol. Il y a ſur le même objet: *Regulæ Societatis Jesu*, 1582, in-12; & le *Ratio ſtudiorum*, 1586, in-8°, rare. Le dernier a été imprimé avec des changemens, en 1591, in-8°. Le Bénédictin Conſtantin Cajetan, le même qui avoit révendiqué les *Exercices ſpirituels*, comme un ouvrage de Garcias Ciſneros ſon confrere, prétend dans ſon *Vindex Benedictinorum*, que S. Ignace avoit pris ſa regle ſur celle de S. Benoît, & qu'elle avoit été compoſée au Mont-Caſſin par 4 Bénédictins. Mais ce conte ridicule fait aſſez voir ce qu'il faut penſer de l'autre. *Voy.* LAINEZ & STANDONCK.

IGNACE &c, DE GRAVESON, *voyez* GRAVESON.

IGNACE-JOSEPH DE JESUS MARIA, *voyez* SANSON (Jacques).

IGOLINO DE MONTECATINI, né vers l'an 1348, profeſſa la médecine dans l'univerſité de Piſe, pendant près de 25 ans, & écrivit le premier ſur les bains de Piſe, vers l'an 1410. Cette ville paſſée ſous la domination de Jean Galeazze, duc de Milan, [illegible]e démit de ſes emplois & ſe transféra à Lucques, où il fut accueilli par Paul Guinigi, chef de cette république. Delà, Igolino paſſa peu de tems après au ſervice de Malateſta, ſeigneur de Peſaro, avec une penſion de 500 florins d'or. On a de ce ſavant, outre un Traité ſur les bains de la Toſcane, un autre ouvrage plus étendu, ſous le titre de *Balneorum Italiæ proprietatibus ac virtutibus*, qui fut remis en un latin plus pur, & adreſſé au duc de Ferrare Boſco d'Eſte; on le trouve dans la collection des auteurs *De Balneis*, imprimée en 1553, à Veniſe, par les Giunti. D'après l'inſcription ſépulcrale qui étoit à *Sta Maria Novella* de Florence, il paroît qu'Igolino termina ſes jours en 1425.

ILDEFONSE *ou* HILDEPHONSE, diſciple de S. Iſidore de Séville, d'abord abbé d'Agali, enſuite archevêque de Tolede, fut l'ornement de cette égliſe pendant 9 ans qu'il la gouverna. Il mourut en 667, laiſſant pluſieurs ouvrages, dont le ſeul qui nous reſte eſt un *Traité de la Virginité perpétuelle de Marie*.

ILIA, *voyez* RHEA-SYLVIA.

ILLHARRART DE LA CHAMBRE, *voyez* CHAMBRE (François Illharrart de la).

ILLYRICUS, (Flaccus) *voy.* FRANCOWITS.

ILUS, 4e roi des Troïens, fils de Tros, & frere de Ganymede & d'Aſſaracus, aïeul d'Anchiſe, reçut ordre de l'oracle de bâtir une ville au lieu où ſe coucheroit le bœuf, dont lui avoit fait préſent Byſus, roi de Phrygie. C'eſt la ville qui

fut appellée *Ilium* de ſon nom. Ilus continua, contre Pelops, fils de Tantale, la guerre que Tros avoit déclarée à Tantale, & le chaſſa de ſes états. Il régna 54 ans.

IMBERT, (Jean) né à la Rochelle, avocat, puis lieutenant-criminel à Fontenay-le-Comte, mourut à la fin du 16e ſiecle, avec la réputation d'un des plus habiles praticiens de ſon tems. On a de lui : I. *Enchiridion Juris ſcripti Gallie*, traduit en françois par Théveneau, 1559, in-4°. II. Une Pratique du Barreau, ſous le titre de *Inſtitutiones Forenſes*, in-8°, 1541. Guenoys & Automne ont fait des remarques ſur ces livres, qui ont été beaucoup conſultés & cités autrefois.

IMBERT, (Barthelémi) né à Niſmes en 1747, annonça de bonne heure de brillantes diſpoſitions pour la poéſie, & débuta par le *Jugement de Pâris*, qui avoit fait concevoir de lui de flatteuſes eſpérances; mais elles n'ont pas été réaliſées par les ouvrages qu'il a donnés dans la ſuite. Les principaux ſont un recueil de *Fables* & de *Contes*, deux Comédies & une Tragédie. Le défaut de l'auteur eſt, s'il eſt permis de parler de la ſorte, une redondance de facilité, dont la réflexion & l'étude l'auroient garanti, en lui apprenant à être ſévere à lui-même; mais il aimoit la ſociété & les plaiſirs, & ces deux écueils dangereux pour tout homme de lettres, ne peuvent qu'étouffer les plus heureuſes diſpoſitions. » Seroms-» nous accuſés d'être trop ſé-» veres, dit l'auteur des *Trois* » *Siecles*, ſi nous remarquons » que dans certaines de ſes » *Fables*, le naturel n'eſt pas » toujours auſſi bien ſaiſi qu'il » pourroit l'être; que ce qu'on » appelle les mœurs dans les » animaux, n'eſt pas d'accord » avec les idées que nous en » avons; que la moralité vient » quelquefois trop bruſque-» ment, & n'eſt ni auſſi juſte, » ni auſſi ſaillante que le récit » le promettoit; & que parmi » ſes *Hiſtoriettes*, il y en a » pluſieurs dont la trivialité du » ſujet n'eſt ni rachetée par la » nouveauté des tours, ni par » l'agrément du ſtyle ». Une cenſure plus grave & plus méritée, eſt celle qui regarde la licence qui regne tant dans ces *Contes* ou *Hiſtoriettes* que dans d'autres poéſies de l'auteur. Il a rédigé, pendant quelques années, la partie littéraire du *Mercure* & celle du *Journal Encyclopédique*. Sa plume s'eſt auſſi exercée ſur des matieres de gouvernement & de politique. Il eſt mort à Paris, le 25 août 1790.

IMBYSE, (Jean d') eſt célebre dans l'hiſtoire de la conjuration des Flamands contre l'Eſpagne. C'étoit un homme fier, avare, ambitieux; mais comme Gand lui devoit ſes fortifications & pluſieurs établiſſemens, il s'étoit attiré l'amour & l'eſtime du peuple Gantois. On le fit conſul. Il profita de l'autorité que ſa charge lui donnoit, pour faire révolter les Gantois contre les Catholiques, en 1579. Non contens d'avoir confiſqué tous les biens du clergé, ils les firent vendre à l'encan, démolirent les monaſteres & les égliſes,

INA, roi de Weſtſex en Angleterre, ſe rendit célebre par ſes différentes expéditions contre la plupart de ſes voiſins qui troubloient ſa tranquillité. Il affermit celle de ſes états par des loix pleines de ſageſſe (publiées par Spelman). En 726, après un regne glorieux de 37 ans, il alla à Rome en pélerinage, y bâtit un college Anglois, & aſſigna pour ſon entretien un ſou par année, ſur chaque maiſon de ſon royaume. Cette taxe, appellée *Romeſcot*, fut étendue depuis, par Offa, roi de Mercie, ſur toutes les maiſons de la Mercie & de l'Eſtanglie; & comme l'argent qu'elle produiſoit, ſe délivroit à Rome le jour même de S. Pierre, on nomma cette taxe le *Denier S. Pierre*. Les papes prétendirent dans la ſuite, que c'étoit un tribut que les Anglois devoient payer à S. Pierre & à ſes ſucceſſeurs (*voy.* ETHULPHE). Il abdiqua la couronne à la ſollicitation de la reine, qui embraſſa avec lui la vie monaſtique à Rome. Henſchenius a publié la *Vie* d'Ina, ſous le 6 février, dans les *Acta Sanctorum*.

INACHUS, 1*er* roi des Argiens dans le Péloponneſe, vers l'an 1858 avant J. C., fut pere de Phoronée, qui lui ſuccéda; & d'Io, qui fut aimée de Jupiter.

INCARNATION, (Marie de l') *voyez* AURILLOT.

INCHOFER, (Melchior) Jéſuite, né à Guntz dans le comté d'Eiſenſtadt, dans la baſſe Hongrie, en 1584, profeſſa long-tems à Meſſine la philoſophie, les mathématiques & la théologie. En 1630 il publia un livre in-fol. ſous ce titre: *Epiſtolæ B. MARIÆ Virginis ad Meſſinenſes veritas vindicata.* Cet ouvrage, réimprimé à Viterbe, in-fol. 1632, & dans lequel il croyoit avoir démontré que la Ste Vierge avoit écrit aux citoyens de Meſſine, lui attira des tracaſſeries. Obligé d'aller à Rome pour ſe juſtifier des accuſations qu'on avoit intentées contre lui, il en fut quitte en réformant le titre de ſon livre, & en y faiſant quelques changemens. Il paſſa pluſieurs années à Rome, aimé & eſtimé, & mourut à Milan le 28 ſeptembre 1648. On a de lui diverſes productions; entr'autres: I. *Annalium Eccleſiaſticorum regni Hungariæ Tomus primus*, 1644, in-fol. ouvrage plein de recherches: il n'y a que ce tome 1*er*. II. *Hiſtoria trium Magorum*, 1639, in-4°. III. Pluſieurs Ouvrages ſur l'Aſtronomie & la Phyſique, dont on voit le catalogue dans le *Memoria Hungarorum* d'Aletis Horanyi. IV. *De ſacrâ Latinitate*, 1638, in-4°. V. On lui attribue l'ouvrage traduit en françois, & imprimé à Amſterdam en 1722, in-12; ſous le titre de *Monarchie des Soliplès*; mais d'autres prétendent que ce livre eſt de Jules-Clément Scotti, ex-jéſuite. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un tableau de la politique de cette ſociété, telle que l'auteur la concevoit. L'abbé Bourgeois, qui étoit à Rome lorſque l'ouvrage parut pour la 1*re* fois, prétend qu'Inchofer, ayant été condamné à mort par le général & les aſſiſtans des Jéſuites, fut enlevé la nuit, & conduit aſſez loin par des chevaux tout

près au-delà du Tibre ; mais qu'ayant été ramené par ordre du pape Innocent X, on le vit le lendemain matin au college des Allemands. On peut conſulter ſur cette anecdote, que le P. Oudin a réfutée, & qui n'avoit pas beſoin de l'être, le tome 35 des *Mémoires de Niceron*, depuis la page 322 juſqu'à 346... Inchofer eſt le ſeul Jéſuite que l'auteur du *Dictionnaire critique* en 6 volumes (l'abbé Barral) ait loué de bon cœur. Il dit avec ſa douceur ordinaire : *Que le P. Oudin ſe débat comme un énergumene, pour enlever l'ouvrage à Inchofer, & le donner à Scotti, un autre de ſes confreres.* Mais qu'importe, après tout, que cet ouvrage ſoit de l'un ou de l'autre ? Eſt-ce bien la peine de dire des injures à un homme eſtimable, pour un mauvais livre ? Au reſte, l'original de ce livre fut imprimé à Veniſe en 1652, avec le nom d'*Inchofer.*

INDAGINE, *voyez* JEAN de Hagen.

INDATHYRSE, *voyez* IDATHYRSE.

INGALBERGE, *voyez* ENGELBERGE.

INGELBURGE *ou* ISBERGE, fille de Valdemar I, roi de Danemarck, épouſa Philippe-Auguſte, roi de France, en 1193. Ce prince conçut pour elle, dès le jour même de ſes noces, une averſion invincible ; & ſous prétexte de parenté, il fit déclarer nul, dès le 4e mois, ſon mariage, dans une aſſemblée d'évêques & de ſeigneurs, tenue à Compiegne. Un ſi prompt changement marquoit beaucoup de légéreté dans le mari, ou de grands défauts dans l'épouſe. Le roi, ſans s'en expliquer, relégua la reine à Etampes ; & 3 ans après il ſe remaria avec Agnès de Méranie. Ingelburge ſe plaignit au pape ; & après 2 conciles, l'un tenu à Dijon en 1199, l'autre à Soiſſons en 1201, le roi craignant l'excommunication, fut obligé de reconnoître ſa femme. Il ne la reprit pourtant qu'au bout de 12 ans, & lui laiſſa 10,000 livres par ſon teſtament. Cette princeſſe mourut à Corbeil en 1236, à 60 ans, avec les ſentimens de piété qui l'avoient animée pendant ſa vie. Elle fut enterrée dans l'égliſe d'un monaſtere qu'elle avoit fondé près de cette ville, où l'on voit encore ſon épitaphe :

Hic Jacet Isbergis, regum generoſa propago,
Regia, quòd Regis fuit uxor, ſignat imago.
Flore nitens morum, vixit patre rege Danorum
Inclyta, Francorum regis adepta torum.
Mortis hujus erat, quod in ortis ſanguine claro
Invenies rarò, mens pia, caſta caro.
Annus millenus aderat decieſque vicenus,
Ter duo, terque decem, cùm ſubit illa necem.

INGENUUS, (*Decimus Lælius*) gouverneur de la Pannonie, diſtingué par ſes talens militaires, ſe fit déclarer auguſte par les troupes de la Mœſie en 260. Les peuples le reconnurent, dans l'eſpérance que ſon courage les garantiroit des incurſions des Sarmates. L'empereur Gallien ayant appris la révolte d'Ingenuus, marcha contre lui, & le vainquit près de Murſe. Le vainqueur fit paſ-

ſer au fil de l'épée la plus grande partie des peuples & des ſoldats de la Mœſie ; & il écrivit, à cette occaſion, à un de ſes officiers : » Tuez, maſſacrez, » pourvu que cela ne paroiſſe » pas trop odieux ; & que ma » colere vous enflamme «.... On ignore quel fut le ſort d'Ingenuus ; les uns diſent qu'il fut tué par ſes ſoldats après la victoire de Gallien ; d'autres aſſurent qu'il ſe donna lui-même la mort. Il n'avoit porté le dangereux titre d'empereur que pendant quelques mois.

INGOULT, (Nicolas-Louis) Jéſuite, né à Giſors, mort en 1753, à 64 ans, cultiva le talent de la chaire. Après avoir été applaudi dans la capitale, il prêcha le carême à la cour, en 1735, & ne reçut pas moins d'éloges qu'à Paris. La préciſion, la juſteſſe des plans, la connoiſſance des mœurs, caractériſoient ſes Sermons ; mais l'on trouvoit un peu d'affectation dans ſon ſtyle & dans ſes geſtes. C'eſt lui qui a publié le tome 8e des *Nouveaux Mémoires des Miſſions de la Compagnie de* JESUS *dans le Levant*, 1745, in-12. Il y a quelques-uns de ſes diſcours dans le *Journal Chrétien*.

INGUIMBERTI, (Dominique-Joſeph-Marie d') né à Carpentras le 16 août 1683, entra dans l'ordre de S. Dominique, & s'y rendit habile dans les ſciences eccléſiaſtiques. Le deſir d'une plus grande perfection, joint à quelques mécontentemens, l'engagea à prendre l'habit de Cîteaux dans la maiſon de Buon-Solazzo, où ſon mérite le fit parvenir aux premieres charges. Envoyé à Rome pour les affaires de ſon monaſtere, il s'acquit l'eſtime de Clément XII. Ce pontife le nomma archevêque de Théodoſie *in partibus*, & évêque de Carpentras, le 25 mai 1733. Son diſcernement & ſes lumieres éclaterent dans cette place, autant que ſa charité. Il vécut en ſimple religieux ; mais les richeſſes qu'il épargna, ne furent ni pour lui, ni pour ſes parens. Il inſtitua les pauvres ſes légataires univerſels ; il fit bâtir un vaſte & magnifique hôpital ; il recueillit une très-riche bibliotheque, & la rendit publique. Ce généreux bienfaiteur des lettres & de l'humanité mourut à Carpentras en 1757, des ſuites d'une attaque d'apoplexie, dans la 75e année de ſon âge. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, on vit en lui les prémices d'une piété éminente, qui ne ſe démentit point. On lui reprocha quelques ſingularités ; mais elles ne firent aucun tort à ſa vertu, ſi elles en firent à ſon caractere. M. Piganiol de la Force (dans ſa Deſcription de la France) dit, en parlant de Carpentras : » Qu'il n'a vu de remarquable » dans cette ville, que l'*Evê-* » *que*, & la *Bibliotheque* que » ce prélat y a fondée «. Inguimberti eſt connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux ſont : I. *Genuinus character Reverendi admodùm in Chriſto Patris D. Armandi Johannis Buttilierii Rancæi*, in-4°, Rome, 1718. II. Une *Traduction* en italien de la *Théologie religieuſe, ou Traité ſur les devoirs de la vie monaſtique*, Rome, 1731, 3 vol. in-fol. III. Une autre *Traduc-*

tion dans la même langue ; *du Traité* du P. Petit-Didier *ſur l'infaillibilité du Pape*, Rome, 1732, in-fol. IV. Une *Edition* des *Œuvres* de Barthélemi des Martyrs, avec ſa *Vie*, 2 vol. in-fol. V. La *Vie ſéparée*, 1727, 2 vol. in-4°, &c. &c.

INGULFE, Anglois, d'abord moine de l'abbaye de S. Vandrille en Normandie, & enſuite abbé de Croiland en Angleterre, mort l'an 1109, avoit été ſecrétaire de Guillaume le Conquérant. Il a laiſſé une *Hiſtoire du Monaſtere de Croiland*, depuis 626 juſqu'en 1091. Nous l'avons dans le recueil des Hiſtoriens de cette nation, par Savil, Londres, 1596, in-fol. L'édition qu'en donna Thomas Gale en 1684, eſt beaucoup plus ample & plus correcte. Ingulfe avoit encore écrit un livre *De la Vie & des Miracles de S. Gutlac*, qui n'eſt point parvenu juſqu'à nous.

INNOCENS. On appelle de ce nom, dans l'Egliſe, les enfans qu'Hérode fit mourir à Bethléem & dans les environs, depuis l'âge de deux ans & au-deſſous. Ce tyran eſpéroit envelopper dans ce maſſacre le nouveau roi des Juifs, dont il avoit appris la naiſſance par les Mages. Le culte des Innocens eſt très-ancien dans l'Egliſe, qui les a toujours regardés comme les fleurs des Martyrs. L'hymne qu'elle leur a conſacrée, tirée de Prudence, eſt pleine de graces naïves & touchantes, & feroit honneur aux poëtes les plus célebres dans le genre naturel & tendre.

Salvete flores martyrum,
Quos vitæ ipſo in limine
Chriſti inſecutor ſuſtulit;
Seu turbo naſcentes roſas:

Vos prima Chriſti victima,
Grex immolatorum tener,
Aram ſub ipſam ſimplices
Palmâ & coronis luditis.

Voltaire n'a pas fait difficulté d'aſſurer qu'aucun ancien auteur n'a parlé du maſſacre des Innocens : cet écrivain ſuperficiel & téméraire n'avoit qu'à ouvrir Macrobe, qui en parle de la maniere la plus préciſe, *Saturn.* l. 2. c. 4, auteur, à la vérité, du 4e ou 5e ſiecle, mais qui en parle d'après les païens comme ſon récit le témoigne. Il ſe prévaut du ſilence de Flave Joſephe, qui cependant n'a rien d'étonnant, comme Lardner & Hoffmann l'ont démontré. On peut conſulter auſſi la Diſſertation de M. Wolborth : *Cur Joſephus cædem puerorum Bethlemicorum ſilentio præterierit*, Göttingue, 1788. L'auteur obſerve : 1°. Qu'on ne peut exiger d'aucun écrivain, pas même d'un annaliſte, qu'il rapporte ſans réſerve, tous les faits qui ſont arrivés de ſon tems. 2°. Les auteurs contemporains ne rapportent pas toujours les mêmes faits : il y en a dans Suétone qui ne ſont pas dans Tacite ; & Dion-Caſſius en a qu'on ne trouve ni dans l'un ni dans l'autre ; chacun d'eux pourtant eſt croyable dans ce qu'il dit. 3°. Le maſſacre des Innocens s'accorde parfaitement avec le caractere que Joſephe donne à Hérode. L'auteur rapporte à ce ſujet quantité de meurtres & autres barbaries de ce roi ſanguinaire. 4°. Il y a de l'injuſtice à argumenter du ſilence d'un auteur ſacré

ſacré, ſur-tout lorſque celui-ci a pour lui des motifs de crédibilité plus forts & plus nombreux. 5°. Il eſt certain qu'Hérode ne pouvoit ſouffrir ceux à qui la Providence & l'opinion publique étoient favorables: l'auteur donne des preuves convaincantes de cette aſſertion. 6°. Il s'en faut infiniment que le maſſacre des Innocens ait été auſſi nombreux que le prétend le chevalier Marino; & il eſt impardonnable pour Voltaire & Carpzou, d'avoir pris pour objet de leur critique la Légende qui porte à 15 mille le nombre des enfans maſſacrés; vu que Bethléem étoit une petite ville; que ſes *environs* ne doivent pas être pris dans le ſens d'une fort grande étendue, & qu'Hérode en vouloit préciſément aux enfans nés vers l'époque de l'apparition de l'étoile (*Secundùm tempus quod exquiſierat à Magis*). Si on ajoute à tout cela que le maſſacre s'eſt opéré avec tout le ſecret que la choſe comportoit, comme tous les meurtres ordonnés par les tyrans; l'on concevra ſans peine qu'un écrivain peut avoir ignoré cet événement, ou l'avoir enviſagé comme un objet de peu d'importance, en comparaiſon des aſſaſſinats dont ce monſtre s'eſt rendu coupable: mais quelque raiſonnables que ſoient ces obſervations, on trouvera peut-être dans l'infidélité de l'hiſtorien Joſephe, & ſa lâche politique, d'autres raiſons de ſon ſilence.

INNOCENT I, (S.) natif d'Albane, élu pape d'un conſentement unanime en 402, après Anaſtaſe I, condamna les Novatiens & les Pélagiens, éclaira le monde chrétien par ſes lumieres, autant qu'il l'édifia par ſes vertus. Il vit Rome en proie aux barbares, & le paganiſme rouvrir ſes temples. Ces malheurs hâterent ſa mort, arrivée à Ravenne en 417. Quelques mois auparavant, il avoit écrit à S. Jerôme, pour le conſoler des horribles violences exercées par les Pélagiens contre les perſonnes pieuſes, dont il prenoit ſoin. Nous avons de ce ſaint pontife pluſieurs *Lettres* dans les *Epîtres des Papes* de D. Couſtant, in-fol. Elles ſont écrites à différens évêques qui le conſultoient ſur la diſcipline eccléſiaſtique, & réclamoient ſon aſſiſtance dans les divers beſoins de leurs égliſes. Rien de plus remarquable que la maniere dont les Peres du concile de Mileve lui expoſent, comme au pere commun des fideles & au ſurveillant général, l'état déplorable des égliſes d'Afrique & de Paleſtine, ravagées par les Pélagiens. *Quia te Dominus gratiæ ſuæ præcipuo munere, in ſede apoſtolicâ collocavit, talemque noſtris temporibus præſtitit, ut nobis potiùs ad culpam negligentiæ valeat, ſi apud tuam Venerationem, quæ pro eccleſia ſuggerenda ſunt, tacuerimus, quàm tu ea poſſis vel faſtidioſè vel negligenter accipere; magnis periculis infirmorum membrorum Chriſti paſtoralem diligentiam quæſumus adhibere digneris.* Si ces recours à Innocent prouvent l'opinion que tous les évêques du monde avoient du ſiege de Rome, les réponſes que leur faiſoit le pontife, expriment bien l'idée qu'il en avoit lui-même. *Diligenter & congruè*, dit-il aux

Peres de Mileve, *apoſtolico conſulitis honori, honori inquam illius, quem, præter illa quæ ſunt extrinſecùs, ſollicitudo manet omnium eccleſiarum, interrogantes ſuper anxiis rebus quæ ſit ſequenda ſententia, antiquæ ſcilicet regulæ formam ſecuti, quam toto ſemper ab orbe mecum noſtis eſſe ſervatam.* On ſait que c'eſt à lui que S. Jean-Chryſoſtome interjeta appel de la ſentence du conciliabule du Chêne, que le pontife prit ſa défenſe, qu'il caſſa l'inique ſentence, & que ſon jugement fut reſpecté dans toute l'Egliſe. On étoit cependant bien loin alors des fauſſes décrétales, que l'ignorance des ſectaires modernes nous donne comme la ſource des appels à Rome. *Voyez* APIARIUS, ATHANASE, ZOSIME, GRÉGOIRE, LÉON &c.

INNOCENT II, appellé auparavant *Grégoire*, de la maiſon des Papis ou Papereſcis, chanoine-régulier de Latran, cardinal-diacre de Saint-Ange, étoit Romain. Il monta ſur la chaire pontificale l'an 1130, après Honorius II. Il ne fut élu que par une partie des cardinaux; l'autre partie donna la tiare au petit-fils d'un Juif nommé *Pierre de Léon*, qui ſe fit appeller *Anaclet II.* Celui-ci fut reconnu par les rois d'Ecoſſe & de Sicile; mais Innocent II le fut par le reſte de l'Europe. Ce pontife, opprimé à Rome, ſe réfugia en France, l'aſyle des papes perſécutés. Il y tint pluſieurs conciles, à Clermont, à Rheims, au Puy &c. De retour à Rome, après la mort de l'antipape Anaclet, & l'abdication de ſon ſucceſſeur Victor IV, il célébra le ſecond concile de Latran, en 1139, compoſé d'environ mille évêques, & y couronna empereur le roi Lothaire. Un auteur contemporain, rapportant la harangue que le pape prononça à l'ouverture de ce concile, lui fait dire entr'autres choſes: » Vous ſavez que Rome eſt » la capitale du monde; que » l'on reçoit les dignités ec» cléſiaſtiques par la permiſ» ſion du pontife Romain, & » qu'on ne peut les poſſéder » légitimement ſans ſa permiſ» ſion ». Après le concile, le pape marcha contre Roger, roi de Sicile, qui venoit de ſubjuguer la meilleure partie de la Pouille. Il fut fait priſonnier par ce prince, & ne recouvra la liberté qu'en donnant à ſon vainqueur l'inveſtiture de ce royaume. Innocent II mourut en 1144. On rapporte un ſerment qu'il faiſoit prêter aux avocats, par lequel il paroît qu'il y avoit alors à Rome des juges & des avocats gagés par le pape pour exercer leurs fonctions gratuitement. *Voyez* ſon *Hiſtoire* par D. de Lannes, Paris, 1741, in-12.

INNOCENT III, (appellé auparavant *Lothaire Conty*) natif d'Anagnie, de la maiſon des comtes de Segni, étoit connu par ſon ſavoir qui lui avoit mérité le chapeau de cardinal. Il fut élevé ſur la chaire de S. Pierre en 1198, après Céleſtin III. Son premier ſoin fut d'unir les princes chrétiens pour le recouvrement de la Terre-Sainte, & de s'oppoſer aux hérétiques, & ſur-tout aux Albigeois qui déſoloient le Languedoc, ſous la conduite de Raimond, comte de Toulouſe.

Il marqua autant de zele pour les mœurs que pour la foi. Philippe-Auguſte ayant fait divorce avec Ingelburge, il mit en interdit le royaume de France; il excommunia Jean Sans-Terre, uſurpateur du royaume d'Angleterre, & aſſaſſin de l'héritier légitime qui exerçoit une violente perſécution contre les eccléſiaſtiques, & l'empereur Othon qui avoit envahi les terres de l'Egliſe. La ſouveraineté temporelle des papes, reçut ſous lui des accroiſſemens conſidérables : la Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancone, Orbitello, Viterbe, reconnurent le pape pour ſouverain. Son autorité devint plus abſolue dans Rome, le pouvoir du ſénat fut diminué, le titre de conſul fut aboli. Innocent donna au préfet de Rome l'inveſtiture de ſa charge, qu'il ne recevoit auparavant que de l'empereur. Innocent III ſe ſignala encore par la convocation du 4e concile général de Latran en 1215. Ce concile eſt compté pour le 12e œcuménique. Ses décrets ſont fameux chez les canoniſtes, & ont ſervi de fondement à la diſcipline obſervée depuis. Le 3e canon défend *d'établir de nouveaux ordres religieux*, » de » peur que la trop grande di» verſité d'habits & de regles » n'apportât de la confuſion » dans l'Egliſe ». Ce fut cependant ſous le pontificat d'Innocent III, que l'Egliſe vit naître les enfans de S. Dominique & de S. François, les Trinitaires & quelques autres. Innocent mourut en 1216, avec la réputation d'un des plus pieux & des plus grands pontifes qui ait été aſſis ſur le ſiege de Pierre. S'il ne connut pas toujours les limites préciſes qui ſéparoient ſa puiſſance de la puiſſance temporelle, c'étoit l'effet naturel de la juriſprudence généralement reçue de ſon tems (*voyez* GRÉGOIRE VII). Dès ſa jeuneſſe, il s'étoit fait admirer par ſes talens; & auſſi-tôt qu'il fut pape, il les employa à rétablir le bon ordre, & à faire régner la juſtice. Il la rendoit toujours par lui-même dans les conſiſtoires publics, dont il rétablit l'uſage, & qui attirerent à Rome bien des cauſes célebres. D. Baluze a publié en 1680 les *Lettres* de ce pape, en 2 vol. in-fol. Elles ſont intéreſſantes pour la morale & pour la diſcipline. On a encore de lui : Trois livres remplis de piété & d'onction : *De contemptu mundi, ſive De miſeria humanæ conditionis*, dont on a pluſieurs éditions, une entr'autres de Paris, 1645, in-18. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Cologne, 1575, in-fol.; à Veniſe, 1578. C'eſt de lui qu'eſt la proſe *Veni ſancte Spiritus*, que des écrivains ont attribuée ſans fondement à Robert I, roi de France. Innocent III paſſe auſſi pour être auteur de l'*Ave, mundi ſpes, Maria*; & du *Stabat Mater doloroſa*, que d'autres attribuent à Jacopone da Todi, & quelques-uns à S. Grégoire.

INNOCENT IV, (*Sinibalde de Fieſque*) Génois, fut d'abord chancelier de l'Egliſe Romaine. Grégoire IX l'honora de la pourpre en 1227. Il fut pape en 1243, après la mort de Céleſtin IV. Il obtint le pontificat dans le tems des querelles de Fréderic II avec la cour de

Rome. Cet empereur avoit été fort uni avec Innocent, lorſqu'il n'étoit que cardinal; ils ſe brouillerent dès qu'il fut pape, le devoir d'Innocent l'emportant ſur l'amitié, & les entrepriſes continuelles de Fréderic contre le ſiege de Rome, le faiſant regarder comme un ennemi irréconciliable. Innocent IV, retiré en France, convoqua en 1245 le concile général de Lyon, dans lequel Fréderic fut excommunié, & (ſelon la fauſſe juriſprudence du tems) dépoſé (*voyez* FRÉDERIC II). S. Louis, à qui l'empereur ſe plaignit, n'approuva point la dépoſition de ce prince. Il entreprit de le réconcilier avec le pape, & l'on croit que ce fut le principal ſujet de la conférence qu'il eut avec lui à Cluni, à la fin de l'année; mais ce fut ſans ſuccès. Cependant Fréderic menaçoit de venir à Lyon à la tête d'une puiſſante armée, *afin*, diſoit-il, *de plaider lui-même ſa cauſe devant le pape*. Ce pontife étoit comme priſonnier dans cette ville. On avoit déjà pris pluſieurs particuliers, qui avoient voulu attenter à ſa vie. Son palais étoit pour lui un cachot; il s'y faiſoit garder nuit & jour. La croiſade que ce pontife fit prêcher contre Fréderic, nuiſit beaucoup à celle de la Terre-Sainte; parce que le pape accordoit la même indulgence, pour y exciter davantage. Cette croiſade cauſa de grands mouvemens en Allemagne. Dans quelques villes on ſe ſouleva ouvertement contre les exécuteurs des ordres du pape. Marcellin, évêque d'Arezzo, prélat guerrier, qu'Innocent avoit mis à la tête d'une armée contre l'empereur, fut pris & pendu par ordre de ce prince. La mort de Fréderic, arrivée en 1250, termina ce différent. Le pape quitta Lyon l'année ſuivante, après y avoir demeuré 6 ans & 4 mois. De retour en Italie, il fut appellé à Naples pour recouvrer ce royaume. Ses troupes furent battues par Mainfroi, & cette défaite hâta ſa mort, arrivée en 1254, à Naples même. Ce pape étoit profond dans la juriſprudence; on l'appelloit le *Pere du Droit*. Il a laiſſé *Apparatus ſuper Decretales*, in-folio, ſouvent réimprimé. On prétend que c'eſt lui qui a donné le *Chapeau rouge* aux cardinaux.

INNOCENT V, (*Pierre de Tarentaiſe*) né dans cette ville, entra dans l'ordre de S. Dominique, devint archevêque de Lyon, cardinal, & enfin pape le 21 février 1276, & mourut le 22 juin de la même année, laiſſant des *Notes* ſur les *Epîtres de S. Paul*, ſous le nom de *Nicolas de Goram*, Cologne, 1478, in-fol., & des *Commentaires* ſur le *Livre des Sentences*, imprimés à Toulouſe, en 1652. Ses ennemis lui imputerent des erreurs; mais S. Thomas d'Aquin, ſon confrere, le juſtifia.

INNOCENT VI, (*Etienne d'Albert*) cardinal-évêque d'Oſtie, puis grand-pénitencier, naquit près de Pompadour, dans la paroiſſe de Beiſſac, au dioceſe de Limoges. Il parvint à la papauté en 1352, après Clément VI. Il diminua beaucoup la dépenſe de la maiſon du pape, renvoya les bénéficiers dans leurs bénéfices, fit une

conſtitution contre les commendes, protégea les gens de lettres; fonda, 4 ans après ſon exaltation, la Chartreuſe de Villeneuve, près d'Avignon, & travailla avec ardeur à concilier les rois de France & d'Angleterre. Il mourut en 1362, & fut enterré dans la Chartreuſe qu'il avoit fondée & qu'il avoit choiſie pour le lieu de ſa ſépulture. On a quelques *Lettres* de lui dans le *Theſaurus* de Martenne.

INNOCENT VII, (*Côme de Meliorati*) né à Sulmone dans l'Abruzze, évêque de Bologne, fut élu pape en 1404, par les cardinaux de l'obédience de Boniface IX, qui eſpéroient qu'il n'auroit rien tant à cœur que de faire ceſſer le ſchiſme; mais à leur grand regret, bien loin de travailler à une ſi bonne œuvre, il ſouffroit avec peine qu'on lui en parlât. On choiſit 12 notables de Rome, à la ſollicitation du roi de France, qui devoient ſupplier le pape de travailler à la réunion: ils s'acquitterent avec zele de leur commiſſion, mais infructueuſement. Louis Meliorato, neveu du pape, eut l'audace de les faire arrêter, & d'en maſſacrer pluſieurs inhumainement. Cette barbarie cauſa une émeute dans Rome. Innocent ſe retira à Viterbe, d'où il revint enſuite, ſe racommoda avec les Romains, & mourut en 1406, regardé comme un ſavant juriſconſulte.

INNOCENT VIII, (*Jean-Baptiſte Cibo*) noble Génois, Grec d'extraction, fut d'abord cardinal-évêque de Melfe. Il mérita & obtint la tiare en 1484, par le ſuccès avec lequel il avoit rempli pluſieurs commiſſions importantes. Il parut fort zélé pour la réunion des princes chrétiens contre les Turcs; & ſe fit remettre entre les mains Zizim, frere de Bajazet II: action qui valut à Pierre d'Aubuſſon le chapeau de cardinal. Avant que d'être dans les ordres, il avoit eu deux enfans, dont il ne négligea point la fortune durant ſon pontificat. Une attaque d'apoplexie le ramena à lui-même, & il mourut en 1492, témoignant un grand mépris pour les vanités de ce monde.

INNOCENT IX, (*Jean-Antoine Facchinetti*) né à Bologne en 1519, monta ſur la chaire de S. Pierre le 29 octobre 1591, & mourut le 30 décembre ſuivant. Il s'étoit ſignalé au concile de Trente, & avoit été fait cardinal par Grégoire XIII.

INNOCENT X, (*Jean-Baptiſte Pamphile*) Romain, ſucceſſeur du pape Urbain VIII, en 1644, à l'âge de 72 ans, eut de grands démêlés avec les Barberins, qu'on accuſoit d'avoir abuſé de leur crédit ſous le pontificat précédent, & ſe rendit célebre par ſa Bulle contre les cinq propoſitions de Janſenius. Elle fut publiée le 31 mai 1653. Les propoſitions y ſont qualifiées chacune en particulier. Les 3 premieres ſont déclarées hérétiques; la 4e fauſſe & hérétique; & la 5e ſur la mort de J. C., fauſſe, téméraire & ſcandaleuſe. Innocent X mourut le 6 janvier 1655, à 81 ans. Ce pontife avoit beaucoup d'élévation d'eſprit, de feu & de vivacité, de ſageſſe

& de diſcernement. Ferme dans les rencontres les plus épineuſes, il étoit inébranlable dans ſes réſolutions; mais il ne les prenoit qu'après y avoir bien penſé. Il étoit ſobre, vivant de peu, haïſſant le luxe, auſſi précautionné contre les dépenſes ſuperflues que magnifique dans celles qui étoient néceſſaires; ce qui lui donna moyen de laiſſer ſept cent mille écus qui n'étoient pas ſoumis à la bulle de Sixte : épargne dont il y a très-peu d'exemples. Il aimoit tendrement ſes ſujets, & faiſoit rendre une exacte juſtice. Enfin on n'auroit peut-être point de défauts à lui reprocher, s'il avoit été un peu plus indifférent ſur les intérêts de ſa famille.

INNOCENT XI, (*Benoît Odeſcalchi*) naquit à Côme, dans le Milanez, en 1611. Après avoir paſſé par différentes dignités, il fut élu pape en 1676. Il avoit porté les armes avant de porter la tiare; mais ſon caractere n'en fut ni moins doux, ni moins agréable. Il ne lui reſta de ſon ancien métier qu'une certaine roideur, qui ne ſavoit pas s'accommoder au tems. Il réſiſta à Louis XIV, dans les diſputes de la régale : il ſoutint fortement les évêques qui diſputoient ce droit à ce monarque. La querelle devint ſi vive, qu'il refuſa des bulles à tous les François nommés aux bénéfices, après les aſſemblées du clergé de 1681 & 1683, de ſaçon qu'à ſa mort il y avoit plus de 30 égliſes qui manquoient de paſteurs. Il ne montra pas moins de fermeté dans la diſpute ſur les franchiſes du quartier des ambaſſadeurs, qui donnoient lieu à toutes ſortes d'abus & d'excès; tous les princes, à l'exemple de l'empereur, en approuverent l'abolition : Louis XIV ſeul, par un entêtement peu digne d'un prince ſage, s'obſtina à vouloir les maintenir aux dépens de la ſécurité publique; & envoya à Rome Lavardin de Beaumanoir, qui avec une troupe de 800 hommes armés, s'y conduiſit en brigand plutôt qu'en ambaſſadeur. Le pape de ſon côté recourut trop légérement aux peines ſpirituelles, dans une affaire purement temporelle. En 1689, Innocent s'unit avec les alliés contre Louis XIV, & hâta par-là, ſans le vouloir, la chute de Jacques II, que la France protégeoit contre Guillaume, prince d'Orange. Cependant ſur ce point même, le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques, a juſtifié le pontife. Innocent XI, après avoir condamné les erreurs de Molinos & des Quiétiſtes, & fourni à l'empereur Léopold de grands ſecours contre les Turcs, mourut en 1689, avec la réputation d'un homme de bien, qui a plus d'eſprit que de ſavoir, plus d'activité que de diſcernement, autant d'inhabileté à placer ſa confiance, que de répugnance à la révoquer, avec une roideur inflexible dans le caractere, & une rigidité de vertu qui lui montre la gloire de Dieu, dans l'exécution de tout ce qu'il a une fois réſolu dans des intentions pures. » S'il » n'eſt point de pape, dit un » hiſtorien, que les Janſéniſtes » aient tant exalté, c'eſt qu'il » eſt naturel de régler ſon eſ» time ſur ſon intérêt. Il n'y a

» point de mal qu'ils n'aient dit » d'Alexandre VII, irréprochable dans ſes mœurs, ainſi » que des autres papes qui les » ont condamnés ; & point de » louanges qu'ils n'aient prodiguées à Innocent XI, qui » n'a publié aucune bulle contre » eux. Ce n'eſt pas toutefois » qu'il approuvât leur doctrine : la cenſure qu'il a faite » de leur Nouveau-Teſtament » de Mons, & de pluſieurs autres productions de même » eſpece, en eſt une preuve » qui n'en demande point d'autre. Mais ils avoient enfin » trouvé le ſecret d'échapper » à ſon zele, en gagnant quelques perſonnes qui avoient » ſurpris ſa confiance «. Le peuple Romain lui a reproché d'avoir reſſerré, par une trop grande économie, la circulation de l'argent, & d'avoir accumulé des tréſors ; mais il doit lui rendre cette juſtice, que ſes richeſſes ne paſſerent pas dans les mains de ſa famille ; qu'il pouvoit le diſputer à Sixte V pour la ſobriété de ſa table & la modicité de ſes dépenſes perſonnelles : il débarraſſa la Chambre d'une foule de charges onéreuſes ; il rétablit les affaires, & mit en bon ordre les finances de l'Etat, ſans mettre de nouvelles impoſitions ſur la tête de ſes ſujets : s'il eut eu des vues plus exactes ou plus vaſtes, il eut pu faire plus de bien ; mais ce n'eſt pas une raiſon pour lui conteſter ou oublier celui qu'il a fait.

INNOCENT XII, (*Antoine Pignatelli*) Napolitain d'une famille diſtinguée, employé dans pluſieurs affaires importantes, ſuccéda en 1691 à Alexandre VIII. Ce qu'Innocent XI n'avoit pu faire pour l'abolition du népotiſme, celui-ci l'exécuta en 1692. Après avoir pris toutes ſes meſures, dont la plus efficace fut l'attrait de ſes vertus, il fit ſouſcrire par tout le ſacré college une bulle ſolemnelle, qui ôtoit toute diſtinction extraordinaire aux neveux des papes, avec obligation aux cardinaux préſens & futurs de la confirmer par ſerment à chaque conclave, & à tout nouveau pape, d'en faire de même. Fidele à ſes principes, il répandit ſur les pauvres, qu'il n'appelloit pas en vain *ſes neveux*, tous les biens que ſes prédéceſſeurs n'avoient que trop ſouvent prodigués à leurs proches. Il avoit toujours joui d'une haute réputation, & ſon pontificat ne la démentit point. Son élection fut une fête pour les Romains, & ſa mort un deuil public. Son pontificat fut marqué par la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, de l'illuſtre Fénélon, mais ſur-tout par l'heureuſe fin du différent qui ſubſiſtoit entre le Saint-Siege & la France depuis 1682, époque des quatre articles condamnés en 1690 par Alexandre VIII. Innocent accorda les bulles aux nouveaux évêques, qui lui avoient écrit une lettre de ſoumiſſion pour lui témoigner la douleur de ce qui s'étoit paſſé ; lettre qui fut regardée par quelques écrivains, comme une rétractation des quatre articles ; ce que d'autres ont fortement nié, puiſque ce ne fut pas tout le clergé, mais ſeulement les nouveaux évêques qui écrivirent au pape. Cependant

comme la lettre fut écrite enſuite d'un arrangement préalable entre Innocent & Louis XIV, & qu'elle devint publique ſans aucune réclamation de la part des autres évêques, il n'eſt pas étonnant qu'on l'ait regardée comme un déſaveu général ; d'autant plus que la conduite que les évêques de France ont depuis conſtamment tenue à l'égard du Saint-Siege, particuliérement à l'égard des déciſions doctrinales, n'eſt pas du tout conforme aux quatre articles (*voyez* SOARDI). Quoi qu'il en ſoit, il eſt dit dans cette lettre : *Ad pedes S. V. provoluti, profitemur & declaramus nos vehementer quidem, & ſupra omne id quod dici poteſt, ex corde dolere de rebus geſtis in comitiis prædictis, quæ S. V., & ejuſdem prædeceſſoribus ſummoperè diſpliceuerunt ; ac proindè quidquid in iiſdem comitiis circa eccleſiaſticam poteſtatem, pontificiam autoritatem, decretum cenſeri potuit, pro non decreto habemus, & habendum eſſe declaramus.* Innocent mourut en 1700, dans ſa 86e année, comblé de bénédictions. L'Etat de l'Egliſe lui doit la fondation de pluſieurs hôpitaux, & l'agrandiſſement des ports d'Anzio & de Nettuno.

INNOCENT XIII, (*Michel-Ange Conti*) Romain, le 86e pape de ſa famille, fut élu en 1721, & mourut en 1724, ſans avoir eu le tems de ſignaler ſon pontificat par des actions éclatantes. Les maladies dont il fut affligé depuis ſon exaltation, ne lui permirent pas de faire tout ce que ſon zele lui inſpiroit. A ſon avénement au trône pontifical, il fit préſent au prince Stuart, fils de Jacques III, d'une penſion de 8000 écus romains. Comme on le preſſoit à l'heure de la mort de remplir les places vacantes dans le ſacré college, il répondit : *Je ne ſuis plus de ce monde.*

INO, fille de Cadmus & d'Hermione, fut la 3e femme d'Athamas, qui s'étant imaginé qu'elle étoit lionne, tua Léarque & Mélicerte, ſes deux enfans, qu'elle croyoit être des lionceaux. Ino ſe précipita de déſeſpoir dans la mer, mais Neptune la métamorphoſa en nymphe. On croit que Mélicerte en échappa. Le romancier tragique la Grange-Chancel a puiſé dans cette fable le ſujet d'une tragédie.

INSTITOR, (Henri) Dominicain Allemand, nommé par Innocent VIII, en 1484, inquiſiteur-général de Mayence, de Cologne, de Treves &c, compoſa, avec Jacques Sprenger, ſon confrere, le traité connu ſous le titre de *Malleus maleficarum*, Lyon, 1484 ; & réimprimé pluſieurs fois depuis, in-8° & in-4°. On a encore de lui un traité *De Monarchia*, & un autre *Adversùs errores circa Euchariſtiam*, Leipſig, 1495, in-4°. Il mourut en Italie au commencement du 16e ſiecle.

INTAPHERNES, fut l'un des ſept principaux ſeigneurs de Perſe qui conſpirerent enſemble, l'an 521 avant J. C., pour détrôner le faux Smerdis qui avoit uſurpé la couronne. Ce ſeigneur, fâché de n'avoir pas obtenu le ſceptre, s'étant ſoulevé, Darius le condamna à la mort avec tous ſes parens, complices de ſa révolte. Avant

l'exécution, la femme d'Intaphernes alloit tous les jours à la porte du palais de Darius, implorer ſa miſéricorde. Ce roi, touché de ſes larmes, lui accorda la liberté de celui de ſes parens qu'elle aimeroit le mieux. Cette dame infortunée, ne pouvant obtenir tout ce qu'elle ſouhaitoit, demanda la vie de ſon frere : Darius étonné voulut ſavoir la raiſon de ce choix : » Je puis trouver, lui dit-elle, » un autre mari & d'autres en» fans ; mais mon pere & ma » mere étant morts, je ne puis » avoir d'autres freres «. Le roi, admirant cette réponſe, pardonna à ſon fils aîné & à ſon frere, qu'il fit mettre en liberté. Intaphernes & les autres complices périrent par le dernier ſupplice.

INTERIAN DE AYALA, (Jean) religieux de la Merci, & docteur de l'univerſité de Salamanque, mort à Madrid en 1730, à 74 ans, eſt principalement connu par un *Traité* ſur les erreurs où tombent la plupart des peintres lorſqu'ils peignent des ſujets pieux. Il leur donne des avis pour les éviter. Son ouvrage eſt intitulé : *Pictor Chriſtianus eruditus*, in-fol. Madrid, 1720. Jean Molanus a donné *Hiſtoria Imaginum*, qui ſert au même but. On a encore de lui des *Poéſies* & d'autres écrits. Sa verſification eſt facile, naturelle, mais trop proſaïque.

INVEGES, (Auguſtin) né à Siacca en Sicile, ſe fit Jéſuite, enſeigna la philoſophie & la théologie, quitta enſuite la ſociété, & mourut à Palerme en 1677, à 82 ans, après avoir publié une *Hiſtoire de la ville de Palerme*, 1649, 1650 & 1651, en 3 vol. in-fol. en italien, dont le 3e eſt rare ; & l'*Hiſtoria Paradiſi terreſtris*, 1651, in-4°. On a encore de cet écrivain l'Hiſtoire de la ville de Cacabe en Sicile, aujourd'hui Cacamo, ſous le titre de *La Cartagine Siciliana* &c, imprimé à Palerme en 1661, in-4°. Il dit dans cet ouvrage » que les ha» bitans de Cacamo & ceux de » Palerme furent ceux qui chan» terent le premier motet des » Vêpres Siciliennes, avec l'ap» plaudiſſement général de tous » les hiſtoriens «. *Y Cacamoſi coi Panormitani nel Veſpro Siciliano cantarono il primo motetto con molto applauſo di tutti gli Scrittari.* Voyez PHILIPPE III, roi de France.

IO *ou* ISIS, fille d'Inachus & d'Iſmene. Jupiter la métamorphoſa en vache, pour la ſouſtraire à la vigilance de Junon ; mais cette déeſſe la lui demanda, & la donna à garder à Argus. Mercure endormit cet Argus au ſon de ſa flûte, & le tua par ordre de Jupiter. Junon envoya un taon qui piquoit continuellement Io, & la fit errer par-tout : d'où vient qu'Horace l'appelle *Io vaga*. Les Égyptiens dreſſerent des autels à cette divinité vagabonde, ſous le nom d'*Iſis*. Jupiter lui donna l'immortalité, & lui fit épouſer Oſiris. On repréſente Iſis portant ſur ſa tête, ou de grands feuillages bizarrement aſſemblés, ou une cruche, ou des tours, ou des creneaux de murailles, ou un globe, ou un croiſſant, ou une coëffure très-baſſe. Aſſez ſouvent on la trouve dans les anciens monumens avec un enfant qu'elle tient ſur

ſes genoux, ou à qui elle préſente la mamelle. Dans d'autres figures, elle eſt toute couverte de mamelles, & on l'appelle *Iſis multimammia*, & ſous cette forme elle paroît être la même que Cybele, repréſentant la fécondité & les richeſſes de la nature.

IODAMIE, prêtreſſe de Minerve. Etant entrée pendant la nuit dans le ſanctuaire du temple, la déeſſe la pétrifia en lui montrant la tête de Méduſe.

IOLA, (François-Joſeph) Jéſuite Eſpagnol, né en 1703 à Villavidane, dans le royaume de Léon, s'eſt fait connoître par un traité ſur l'éloquence chrétienne, ſous ce titre: *Vie du célebre Prédicateur, frere Gerundio de Campaſas*, publié en eſpagnol en 1758. C'eſt plutôt une ſatyre contre les prédicateurs ineptes, mais qui renferme indirectement de bons préceptes. Comme on crut que cet ouvrage pouvoit affoiblir le reſpect dû au miniſtere de la chaire, l'auteur reçut défenſe de publier la ſuite. Cependant M. Baretti, connu par ſon *Voyage de Rome à Gênes*, apporta à Londres le manuſcrit du ſecond tome, & traduiſit en anglois l'ouvrage entier. Il y en a une autre traduction par M. Bertuch, qui n'a pas manqué d'y joindre des préjugés de ſecte, & de prétendus bons mots contre les catholiques. Iola s'étoit déguiſé ſous le nom de *François Lobon de Salazar*. Il mourut à Bologne le 2 novembre 1781 : dans ſon épitaphe, il eſt appellé *in oratoriâ Tullius, in hiſtoriâ Livius, in lyricis ac ludicris Horatius.*

IOLAS *ou* IOLAÜS, fils d'Iphiclus & neveu d'Hercule, fut le compagnon des travaux de ce héros. On dit qu'il brûloit les têtes de l'Hydre à meſure qu'Hercule les coupoit. Hébé, pour récompenſe de ce ſervice, le rajeunit à la prière d'Hercule, qu'elle avoit épouſé dans le ciel.

IOLE, fille du ſecond lit d'Euryte, roi d'Œchalie, fut aimée d'Hercule, qui la demanda en mariage. Iole lui ayant été refuſée, il l'arracha à ſon pere, qu'il tua, & emmena avec lui ſa conquête, après avoir précipité du haut d'une tour ſon frere Iphite. Déjanire, femme d'Hercule, fut ſi irritée de cette paſſion, qu'elle envoya à ſon volage époux la chemiſe empoiſonnée de Neſſus, don fatal qui fit périr le héros.

ION, fils de Xuthus & de Créuſe, fille d'Erechthée, épouſa Hélice, dont il eut pluſieurs enfans, & régna dans l'Attique, qui fut aſſez long-tems appellée Ionie de ſon nom. — On cite auſſi un ION, poëte de Chio, dont les Tragédies ſont perdues.

IOXUS, petit-fils de Théſée, fut le pere des Ioxides en Carie, qui obſervoient des pratiques ſingulieres dans leurs ſacrifices: entr'autres, de n'arracher ni de brûler jamais des aſperges & des roſeaux, auxquels ils rendoient une eſpece de culte.

IPHICLUS, fils de Philacus & de Periclimene, & oncle de Jaſon, fut célebre par ſa grande agilité. Il fut un des Argonautes, & accompagna ſon neveu à la conquête de la toi-

ſon d'or. — Il y eut un autre IPHICLUS, fils d'Amphitryon, & frere utérin d'Hercule. Il mourut d'une bleſſure qu'il reçut en combattant avec Hercule contre les Eléens. — Un des princes Grecs qui allerent au ſiege de Troie, avoit auſſi ce nom : ce dernier fut pere de Protéſilas.

IPHICRATE, général des Athéniens, fils d'un cordonnier ; de ſimple ſoldat, parvint au commandement général des armées. Il battit les Thraces, rétablit Seuthès, allié des Athéniens, & remporta des avantages ſur les Spartiates, l'an 390 avant J. C. Il ſe rendit principalement recommandable par ſon zele pour la diſcipline militaire. Il changea l'armure des ſoldats, rendit les boucliers plus étroits & plus légers, allongea les piques & les épées, & fit faire des cuiraſſes de lin, préparé de façon qu'il ſe durciſſoit, & devenoit, dit-on, auſſi difficile à pénétrer que le fer. La paix étoit pour lui l'école de la guerre ; c'étoient tous les jours de nouvelles évolutions. Ses ſoldats, tenus en haleine par de fréquens exercices, étoient toujours prêts à combattre. Ce général épouſa la fille de Cotys, roi de Thrace, & mourut l'an 380 avant J. C.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon & de Clytemneſtre, fut nommée par Calchas pour être la victime qu'il falloit ſacrifier en Aulide, afin d'obtenir le vent favorable que les Grecs attendoient pour aller au ſiege de Troie. Agamemnon la livra au grand-prêtre, & dans le moment qu'on alloit l'égorger, Diane enleva cette princeſſe, & fit paroître une biche en ſa place. Iphigénie fut tranſportée dans la Tauride, où Thoas, roi de cette contrée, la fit prêtreſſe de Diane, à laquelle ce prince cruel faiſoit immoler tous les étrangers qui abordoient dans ſes états. Oreſte, après le meurtre de ſa mere, contraint par les furies qui l'agitoient à errer de province en province, fut arrêté dans ce pays, & condamné à être ſacrifié. Mais Iphigénie, ſa ſœur, le reconnut dans l'inſtant qu'elle alloit l'immoler, & le délivra, auſſi-bien que Pylade, qui vouloit mourir pour Oreſte. Ils s'enfuirent tous trois, tuerent Thoas, & emporterent la ſtatue de Diane. Quelques ſavans penſent que la fable de ce ſacrifice, eſt tirée de l'hiſtoire de la fille de Jephté & du ſacrifice d'Abraham.

IPHYTUS, fils de Praxonides, & roi d'Elyde dans le Péloponneſe, étoit contemporain du fameux légiſlateur Lycurgue. Il rétablit les Jeux-Olympiques 442 ans après leur inſtitution par Hercule, vers l'an 884 avant J. C. *Voyez* IOLE.

IRAIL, (Auguſtin-Simon) prieur de Saint-Vincent-les-Moiſſac, né au Puy-en-Velay en 1719, eſt connu par un ouvrage qui a excité de juſtes murmures, intitulé : *Querelles littéraires*. On y trouve l'hiſtoire des démêlés des écrivains les plus célebres, anciens & modernes ; il eſt aſſez bien écrit, & contient un grand nombre d'anecdotes ſingulieres, propres à le rendre amuſant ; mais la vérité, la juſtice & la

bon goût y ſont preſque toujours ſacrifiés à Voltaire, dont l'abbé Irail a élevé un des petits neveux. Le lecteur même un peu éclairé n'y peut méconnoître, en pluſieurs endroits, la touche & les idées de l'hiſtorien du *Siecle de Louis XIV* : ce qui a fait croire à quelques perſonnes, qu'il avoit eu grande part à cet ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, le ſtyle n'en eſt pas toujours ſoutenu ; tous les faits n'en ſont pas exacts, ni les jugemens équitables. On diroit que le but de l'auteur eſt de juſtifier Voltaire de tous les torts qu'on lui reproche à l'égard des gens-de-lettres, qu'il a ſi cruellement outragés, & de le placer au-deſſus de tous les écrivains ſes prédéceſſeurs, dans les différens genres de littérature qui ont exercé ſa plume. On lui attribue encore l'*Hiſtoire de Miſſ Honora, ou le vice dupe de lui-même*, roman imité de l'anglois, 1766, 4 vol. in-12. Nous ignorons l'année de ſa mort.

IRENE, impératrice de Conſtantinople, célebre par ſon eſprit, ſa beauté & ſes forfaits, naquit à Athenes, & épouſa l'empereur Léon IV en 769. Après la mort de ſon époux, Irene gagna la faveur des grands, & ſe fit proclamer Auguſte avec ſon fils Conſtantin V Porphyrogenete, âgé de 9 ans & quelques mois. Elle établit ſa puiſſance par des meurtres. Les deux freres de ſon mari ayant formé des conjurations pour lui ôter le gouvernement, elle les fit mourir l'un & l'autre. L'empereur Charlemagne menaçoit alors l'empire d'Orient ; Irene l'amuſa par des promeſſes, & voulut enſuite s'oppoſer à ſes progrès par les armes ; mais ſes troupes furent battues dans la Calabre en 788. L'année d'auparavant elle avoit fait convoquer le 2e concile de Nicée, qui imprima la derniere flétriſſure aux Iconoclaſtes, depuis ſi long-tems en faveur, & ſi enorgueillis de leur puiſſance. Preſque tous ces hérétiques ſe rétracterent, & le reſpect dû aux images fut rétabli. Cependant Conſtantin, ſon fils, grandiſſoit ; fâché de n'avoir que le nom d'empereur, il ôta le gouvernement à ſa mere, qui le reprit bientôt après, & qui, pour régner plus ſurement, le fit mourir. Cette atrocité ne demeura pas impunie : Nicéphore s'étant fait déclarer empereur, relégua cette barbare dans l'iſle de Lesbos, où elle mourut en 803. Le caractere de cette princeſſe eſt aſſez difficile à développer : chez elle la vertu & le vice ſe ſuccédoient ; mais le vice dominoit, & ſur-tout l'ambition. *Voyez* ſon *Hiſtoire* écrite par M. l'abbé Mignot, 1762, in-12 ; & *Hiſtoire du Bas-Empire*, tom. 14, liv. 66. Elle a fourni le ſujet de la derniere tragédie de Voltaire, piece foible & froide, marquée par l'âge des glaces, & qui eſt entrée au tombeau avec lui.

IRENÉE, (S.) diſciple de S. Polycarpe & de Papias, qui eux-mêmes avoient été diſciples de S. Jean l'Evangéliſte, naquit dans la Grece vers la fin du premier ou a commencement du ſecond ſiecle, & fut envoyé dans les Gaules l'an 157. Il fut d'abord prêtre dans

l'égliſe de Lyon, & ſuccéda enſuite à Pothin, martyriſé ſous l'empire de Marc-Aurele l'an 177. Devenu le chef des évêques des Gaules, il en fut la lumiere & le modele. La querelle qui s'éleva entre les évêques Aſiatiques & le pape Victor I, donna occaſion à Irenée de faire briller ſes talens & ſon amour pour la paix; il n'oublia rien pour la rétablir. Le ſujet de la diſpute rouloit ſur la célébration de la pâque. Les évêques d'Aſie prétendoient qu'on devoit toujours la célébrer le 14e jour de la lune de mars; Victor I & les évêques d'Occident ſoutenoient, au contraire, qu'elle ne devoit être célébrée que le dimanche ſuivant. Les évêques d'Aſie tinrent pluſieurs conciles ſur ce ſujet, & perſiſtérent à vouloir retenir leur ancien uſage. Le pape condamna leur réſiſtance; il forma même le deſſein de les excommunier; mais dans la crainte d'irriter le mal, il propoſa ſon deſſein aux évêques. S. Irenée, au nom des évêques des Gaules, l'exhorta à uſer de ſon autorité avec modération. Les Proteſtans, & en particulier le miniſtre Jurieu, diſent que le pape Victor excommunia les évêques d'Aſie; mais toute leur preuve conſiſte dans le titre du 24e chapitre du 5e livre de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique d'Euſebe, titre qui ne ſe trouve pas dans l'original grec, & qui d'ailleurs n'eſt nullement conforme à ce qui eſt contenu dans le chapitre. La ville de Lyon devint par les ſoins d'Irenée, une de celles où le Chriſtianiſme floriſſoit le plus; auſſi fut-elle diſtinguée des autres, lorſque la 5e perſécution s'éleva. Un très-grand nombre de Chrétiens, à la tête deſquels fut Irenée, ſouffrirent le martyre. Le ſaint prélat ſcella de ſon ſang la foi de J. C. l'an 202. Il nous reſte de cet illuſtre martyr quelques ouvrages, d'un plus grand nombre, qu'il avoit écrits en grec, & dont nous avons une verſion latine qui eſt très-eſtimable, quoique le ſtyle en ſoit embarraſſé & peu poli. Il paroit qu'elle fut faite du vivant de S. Irenée. Son ſtyle, autant qu'on en peut juger, eſt ſerré, net, plein de force, mais ſans élévation. Il dit lui-même, qu'on ne doit point rechercher dans ſes ouvrages la politeſſe du diſcours, parce que, demeurant parmi les Celtes, il eſt impoſſible qu'il ne lui échappe pluſieurs mots barbares. Son érudition étoit profonde. Il poſſédoit les poëtes & les philoſophes, & étoit ſurtout verſé dans l'hiſtoire & dans ſa diſcipline de l'Egliſe. Il avoit retenu une infinité de choſes que les Apôtres avoient enſeignées de vive voix, & que les Evangéliſtes ont omiſes. Diſciple de Papias, il étoit millenaire comme lui. Il croyoit qu'avant le jugement dernier, J. C. régneroit mille ans ſur la terre avec ſes élus, dans la jouiſſance des plaiſirs ſpirituels: mais il étoit bien éloigné du ſentiment de Cérinthe & des autres hérétiques qui prétendoient que ces plaiſirs ſeroient charnels. On croit qu'il donna dans cette opinion, en combattant les explications allégoriques ſur leſquelles les hérétiques s'appuyoient: il tomba

dans l'excès contraire, & prit trop à la lettre quelques paſſages de l'Ecriture qui décrivent, ſous diverſes figures, la gloire de l'Egliſe & la félicité éternelle (*voyez* PAPIAS). Son principal ouvrage eſt ſon *Traité contre les Hérétiques*, en 5 livres. C'eſt en même tems une hiſtoire & une réfutation des différentes erreurs, depuis Simon le magicien juſqu'à Tatien. Il établit contre eux le grand principe qui ſera à jamais la terreur de l'héréſie : » C'eſt que » toute maniere d'expliquer » l'Ecriture-Sainte, qui ne s'accorde point avec la doctrine » conſtante de la tradition, doit » être rejetée ». — » Quoique » l'Ecriture, dit ce ſaint docteur, ſoit la regle immuable » de notre foi, néanmoins elle » ne renferme pas tout. Comme » elle eſt obſcure en pluſieurs » endroits, il eſt néceſſaire de » recourir à la tradition, c'eſt-» à-dire à la doctrine que J. C. » & ſes Apôtres nous ont » tranſmiſe de vive voix, & » qui ſe conſerve & s'enſeigne » dans les égliſes ». Un endroit des ouvrages de S. Irenée, qui a donné beaucoup d'humeur aux Proteſtans, eſt celui où après avoir cité contre les hérétiques la tradition des Apôtres, conſervée par leurs ſucceſſeurs dans les différentes égliſes, il établit la ſupériorité de l'Egliſe Romaine ſur toutes les autres. » Nous nous bornerons, dit-il, à citer la tradition & la foi prêchée à tous » dans l'Egliſe Romaine, cette » Egliſe ſi grande, ſi ancienne, » ſi connue de tous ; que les » glorieux Apôtres S. Pierre & » S. Paul ont fondée & établie ; tradition qui eſt venue » juſqu'à nous par la ſucceſſion des évêques : nous confondons ainſi ceux qui par » goût, par vaine gloire, par » aveuglement ou par malice, » forment des aſſemblées illégitimes. Car il faut qu'à cette » Egliſe, à cauſe de ſon éminente ſupériorité, ſe conforme toute autre égliſe, » c'eſt-à-dire les fideles qui » ſont de toutes parts ; parce » que la tradition des Apôtres » y a toujours été obſervée » par ceux qui y viennent de » tous côtés ». L'édition la plus recherchée des ouvrages de S. Irenée, eſt celle du P. Maſſuet, Bénédictin de S. Maur, en 1710, in-fol. avec les fragmens de S. Irenée, cités dans tous les auteurs anciens ; de ſavantes diſſertations, & des notes pour éclaircir les endroits difficiles. Celle que Grabe, habile proteſtant, publia à Oxford en 1702, ne mérite pas l'eſtime des ſavans catholiques. Il a ſouvent altéré le texte de ſon auteur ; il y a joint auſſi des notes qui le défigurent par leur hétérodoxie. Depuis cette édition, Pfaffer, luthérien, a donné, in-8°, à La Haye, en 1715, *IV Fragmens* en grec & en latin, qui portent le nom de S. Irenée, d'après un manuſcrit de la bibliotheque de Turin. On peut conſulter ſur ce Pere de l'Egliſe, le tome 2 de l'*Hiſtoire des Auteurs Eccléſiaſtiques* de Dom Ceillier ; & ſa *Vie* par D. Gervaiſe, 2 vol. in-12.

IRENÉE : c'eſt le nom de deux ſaints martyrs, différens du précédent. Le 1*er*, diacre de Toſcane, confeſſa au prix

de ſon ſang la foi de J. C. l'an 275, ſous l'empire d'Aurelien. L'autre, évêque de Sirmich, fut une des victimes de la cruelle perſécution de Dioclétien & de Maximien : il ſouffrit la mort en 304.

IRETON, gendre de Cromwel. Il commandoit l'aile gauche de la cavalerie dans la bataille de Nazeby, donnée le 14 juin 1645. Le prince Robert, qui lui étoit oppoſé, le battit. Ireton fut bleſſé & fait priſonnier : mais le roi ayant perdu cette bataille, & ayant été obligé de fuir & d'abandonner ſes priſonniers, Ireton recouvra la liberté. Lorſque le parlement d'Angleterre rappella Cromwel d'Irlande en 1650, celui-ci laiſſa ſon gendre dans ce pays-là, avec la qualité de ſon lieutenant & de lord député. Ireton prit, après le départ de Cromwel, les villes de Waterford & de Limmerich. La priſe de la derniere lui coûta la vie. Il y gagna une maladie peſtilentielle, dont il mourut en 1651. Son corps fut tranſporté en Angleterre, & inhumé dans un magnifique mauſolée, à Weſtminſter, parmi les tombeaux des rois. En 1660 les cadavres d'Olivier Cromwel, d'Ireton, de Bradshaw &c, furent tirés de leurs tombeaux, & traînés ſur une claie au gibet de Tiburne, où ils furent pendus depuis dix heures du matin juſqu'au ſoleil couchant, & enſuite enterrés ſous le gibet.

IRICI, (Jean-André) *voyez* EUSEBE de Verceil.

IRIS, fille de Thaumas & d'Electre, & ſœur des Harpies, fut meſſagere de Junon : cette déeſſe la métamorphoſa en arc, & la plaça au ciel en récompenſe de ſes ſervices. C'eſt ce qu'on appelle l'*Arc-en-Ciel*. Virgile la peint ainſi :

Iris croceis per cœlum roſcida pennis
Mille trahens varios adverſo ſole colores.

IRMINE, (Sainte) fille de Dagobert, a donné ſon nom à un célebre monaſtere, que ſon pere fonda à Treves, & dont elle fut la premiere abbeſſe.

IRNERIUS, WERNERUS *ou* GUARNERUS, célebre juriſconſulte (Allemand ſuivant les uns, & ſuivant d'autres, Milanois), après avoir étudié à Conſtantinople, enſeigna à Ravenne, enſuite à Bologne, l'an 1128. Il eut beaucoup de diſciples, devint le pere des *Gloſſateurs*, & fut appellé *Lucerna juris*, quoique les Gloſſateurs aient répandu plus de ténebres que de lumieres ſur le droit. On le regarde comme le reſtaurateur du droit Romain. Il eut beaucoup de crédit en Italie, auprès de la princeſſe Mathilde. Il engagea l'empereur Lothaire, dont il étoit chancelier, à ordonner que le droit de Juſtinien reprit ſon ancienne autorité dans le barreau, & que le Code & le Digeſte fuſſent lus dans les écoles. Irnerius fut le premier qui exerça en Italie cette profeſſion. Il mourut avant l'an 1150, à Bologne. Ce juriſconſulte introduiſit dans les écoles de droit, la cérémonie du doctorat. Cet uſage paſſa dans le reſte de l'Europe. Les écoles de théologie l'adopterent. On prétend que l'univerſité de Paris

s'en ſervit la 1re fois à l'égard de Pierre Lombard, qu'elle créa docteur en théologie.

IRUROSQUE, (Pierre) Dominicain du royaume de Navarre, docteur de Sorbonne en 1297, s'appliqua tellement à l'étude, qu'il en perdit la vue. Son principal ouvrage eſt une Harmonie Evangélique, imprimée en 1557, in-fol., ſous ce titre : *Series Evangelii.*

IRUS, gueux du pays d'Ithaque, faiſoit les meſſages des amans de Pénélope. Ayant inſulté Ulyſſe, qui s'étoit préſenté à la porte du palais ſous la figure d'un mendiant, ce héros indigné lui porta un ſi grand coup de poing, qu'il lui briſa la mâchoire & les dents, dont il mourut. Son nom ſert quelquefois d'antonomaſe pour dire un gueux, un miſérable, comme dans ce vers :

Irus & eſt ſubitò, qui modò Cræſus erat.

ISAAC, fils d'Abraham & de Sara, naquit l'an 1896 avant J. C., ſa mere étant âgée de 90 ans, & ſon pere de 100. Il fut appellé Iſaac, parce que Sara avoit ri lorſqu'un ange lui annonça qu'elle auroit un fils. Iſaac étoit tendrement aimé de ſon pere & de ſa mere ; il étoit fils unique, & Dieu le leur avoit donné dans leur vieilleſſe. Le Seigneur voulut éprouver la foi d'Abraham, & lui commanda de l'immoler l'an 1871 avant J. C. Le ſaint patriarche n'héſita point d'obéir ; mais Dieu touché de la foi du pere & de la ſoumiſſion du fils, arrêta, par un ange, la main d'Abraham : événement mémorable qui préſente une des grandes leçons que la Divinité puiſſe faire aux hommes, & exprime la néceſſité de ſacrifier à Dieu ce que nous avons de plus cher, pour être digne de lui, & fixer ſur nous le cours de ſes bénédictions. Quand Iſaac eut atteint l'âge de 40 ans, Abraham ſongea à le marier. Eliezer ſon intendant, envoyé dans la Méſopotamie, pour y chercher une femme de la famille de Laban ſon beau-frere, amena de ce pays Rebecca, qu'Iſaac épouſa l'an 1856 avant J. C. Il en eut deux jumeaux, Eſaü & Jacob. Quelques années après, il ſurvint dans le pays une grande famine, qui obligea Iſaac de ſe retirer à Gérare, où régnoit Abimelech. Là, Dieu le bénit, & multiplia tellement ſes troupeaux, que les habitans & le roi lui-même, jaloux de ſes richeſſes, le prierent de ſe retirer. Iſaac ſe retira à Berſabée où il fixa ſa demeure. C'eſt-là que le Seigneur lui renouvella les promeſſes qu'il avoit faites à Abraham. Comme il ſe vit fort vieux, il voulut bénir ſon fils Eſaü ; mais Jacob, par les conſeils de Rebecca, ſurprit la bénédiction d'Iſaac, qui étoit aveugle, & qui la confirma lorſqu'il en fut inſtruit. Ce ſaint patriarche, craignant que Jacob ne s'alliât, à l'exemple de ſon frere, avec une Chananéenne, l'envoya en Méſopotamie pour y prendre une femme de ſa race. Il mourut peu de tems après, l'an 1716 avant J. C., à 180 ans. *Voyez* ABRAHAM.

ISAAC, (S.) ſolitaire de Conſtantinople au 4e ſiecle, avoit ſa cellule auprès de cette ville, qu'il édifioit par ſes vertus

tus & qu'il étonnoit par ſes prophéties. Il prédit à l'empereur Valens, prêt à porter les armes contre les Goths, qu'il périroit dans cette guerre. Ce prince ſe vengea de la prédiction, en faiſant enfermer le prophete pour le faire mourir à ſon retour ; mais il fut tué dans une bataille en 378. Iſaac ſortit de priſon, & rentra dans ſa cellule; il ne la quitta que pour ſe trouver au concile de Conſtantinople en 381. L'empereur Théodoſe lui donna de grandes marques d'eſtime. Le ſaint ſolitaire raſſembla tous ſes diſciples dans un monaſtere au bord de la mer, où il eut le bonheur & la gloire de guider leurs vertus. Il rendit ſon ame à Dieu ſur la fin du 4e ſiecle.

ISAAC COMNENE, empereur Grec, fut proclamé en 1057 par les officiers-généraux de Michel Stratiotique, qu'ils chaſſerent du trône. Simple particulier, il s'étoit ſignalé par pluſieurs exploits guerriers ; monarque, il veilla ſur ſes miniſtres, réforma une partie des financiers; mais s'étant attribué les biens de l'Egliſe, cette action irrita le clergé & le peuple contre lui; & le mécontentement fut encore plus grand, lorſqu'il eut envoyé en exil le patriarche Michel Cerularius, qui cependant l'avoit mérité à plus d'un égard. Frappé d'un éclair qui le fit tomber de cheval à la chaſſe, il ſe retira l'an 1059 dans le monaſtere de Stude, après avoir cédé l'empire à Conſtantin Ducas, qu'il croyoit le plus digne de gouverner. Il mourut deux ans après.

ISAAC L'ANGE, empereur Grec, fut mis à la place d'Andronic Comnene en 1185, après avoir fait mourir cruellement ſon prédéceſſeur. Il ſembla vouloir réparer les maux qu'il avoit faits; il rappella les exilés, les rétablit dans leurs biens. Mais cette lueur ſe diſſipa bientôt : il déshonora le trône, & tout le monde conſpira contre lui. Alexis, ſon frere, gagna l'eſprit des officiers, & ſe fit proclamer empereur. Iſaac, à cette nouvelle, ſe ſauva : mais on l'arrêta, & on lui creva les yeux l'an 1195. Après la mort d'Alexis, il ſortit de priſon pour remonter ſur le trône; il mourut peu de tems après, en 1204. C'étoit un prince voluptueux, mou & indolent, puſillanime à la tête des armées, enfant dans le conſeil.

ISAAC LEVITE, (Jean) ſavant Juif du 16e ſiecle, ſe fit chrétien & enſeigna la langue hébraïque à Cologne. Il défendit l'intégrité du texte hébreu, & écrivit contre Guillaume Lindanus, pour prouver que les Juifs ne l'ont point altéré.

ISABEAU, *voyez* ISABELLE de Baviere.

ISABELLE, fille de Philippe le Bel, roi de France, naquit l'an 1292. Elle fut mariée en 1308 à Edouard, prince de Galles, depuis roi d'Angleterre. C'étoit une femme voluptueuſe qui, après diverſes aventures fut enfermée par ordre de ſon fils Edouard III, dans le château de Riſing, où elle mourut au bout de 28 ans de priſon.

ISABELLE *ou* ISABEAU DE BAVIERE, femme de Charles VI, roi de France, étoit fille d'Etienne, dit le Jeune, duc de Baviere, & fut mariée à Amiens le 17 juillet 1385. Les

hiſtoriens François la peignent comme une marâtre, qui avoit étouffé tous les ſentimens qu'elle devoit à ſes enfans, & comme un flambeau fatal, qui alluma la guerre dans le royaume. Etroitement unie avec le duc d'Orléans, qui tiroit à lui toutes les finances du royaume, elle fut accuſée d'en envoyer une partie en Allemagne, & d'employer l'autre à ſatisfaire ſon luxe & ſes plaiſirs; tandis que le roi, les princes & les princeſſes ſes enfans manquoient de tout. Le connétable d'Armagnac s'étant rendu maître du cœur du roi, inſpira à ce prince de la jalouſie contre la reine, qui fut envoyée priſonniere à Tours. Le dauphin, ſon fils, donna les mains à cet exil. Cette princeſſe violente ſe vengea bientôt après du connétable. Ayant briſé ſes fers, elle s'unit avec le duc de Bourgogne; Paris fut pris, & les Armagnacs furent, avec tous leurs partiſans, expoſés aux fureurs d'une milice ſanguinaire de la lie du peuple, que la reine autoriſoit. Le connétable fut maſſacré le 12 juin 1418, & Iſabelle en témoigna une joie inſolente. Après la mort du roi, arrivée le 22 octobre 1422, elle vécut dans une eſpece d'obſcurité, & mourut à Paris dans l'hôtel de St-Paul, en 1435, âgée de 64 ans. *Voyez* HENRI V, roi d'Angleterre. Elle a été enterrée à S. Denys, où elle a un tombeau près de celui de ſon époux Charles VI, & une ſtatue de marbre. » On » prétend, dit le P. Daniel, » que dans ce monument d'hon» neur, la figure de louve qu'on » a miſe à ſes pieds, n'y eſt » que comme un ſymbole de » ſon méchant cœur, & pour » faire ſouvenir les ſiecles fu» turs de ſa dureté, ou plutôt de » ſa cruauté & des maux qu'elle » cauſa à tout le royaume ».

ISABELLE DE CASTILLE, reine d'Eſpagne, fille de Jean II, naquit en 1451. Elle épouſa en 1469 Ferdinand V, roi d'Arragon, & hérita des états de Caſtille en 1474 (*voyez* HENRI IV l'Impuiſſant). On lui oppoſa ſa niece Jeanne, qui avoit des prétentions ſur ce royaume; mais le courage d'Iſabelle & les armes de ſon mari la maintinrent ſur le trône, ſur-tout après la bataille de Toro en 1476. Les états de Caſtille & d'Arragon étant unis, Ferdinand & Iſabelle prirent enſemble le titre de roi d'Eſpagne (*voyez* FERDINAND V). » Aux » graces & aux agrémens de » ſon ſexe, dit M. Déſor» maux, Iſabelle joignoit la » grandeur d'ame d'un héros, la » politique profonde & adroite » d'un miniſtre, les vues d'un » légiſlateur, les qualités bril» lantes d'un conquérant, la » probité d'un bon citoyen, » l'exactitude du plus integre » magiſtrat ». Elle ſe trouvoit toujours au conſeil. Son époux ne régnoit point à ſa place; elle régnoit avec ſon époux. Iſabelle voulut toujours être nommée dans tous les actes publics. La conquête du royaume de Grenade ſur les Maures, & la découverte de l'Amérique, furent dues à ſes encouragemens. On lui a reproché d'avoir été dure, fiere & jalouſe de ſon autorité; mais ces qualités réfléchies n'étoient pas des défauts dans les circonſtances &

les vues de la reine, elles furent auſſi utiles à ſa patrie, que ſes vertus & ſes talens. Il falloit une telle princeſſe pour humilier les grands, ſans les révolter; pour conquérir Grenade, ſans attirer toute l'Afrique en Eſpagne; pour détruire les vices & les ſcélérats de ſon royaume, ſans expoſer la vie & la fortune des gens de bien. L'Eſpagne la perdit en 1504. Elle mourut d'hydropiſie à l'âge de 54 ans, ne laiſſant qu'une fille nommée *Jeanne*, qu'elle avoit mariée avec Philippe, archiduc d'Autriche, pere de Charles-Quint. Iſabelle étoit preſque toujours à cheval, & cet exercice lui fut funeſte. Avant que de mourir, elle fit jurer à Ferdinand, dont elle avoit toujours été extrêmement jalouſe, qu'il ne paſſeroit pas à de ſecondes noces. Le pape Alexandre VI confirma aux deux époux en 1492, pour eux & pour leurs ſucceſſeurs, le titre de *Rois Catholiques* qu'Innocent VIII leur avoit donné. Ils méritoient ce titre par leur zele pour la Religion Catholique, qui leur fit établir en Eſpagne, l'an 1480, l'inquiſition. Ce tribunal préſerva l'Eſpagne des nouvelles héréſies, & des guerres civiles qu'elles enfanterent dans toute l'Europe. Il n'a jamais condamné à mort, mais prononcé ſeulement ſur l'héréſie ou l'orthodoxie des perſonnes accuſées. L'autorité civile a agi quelquefois en conſéquence avec trop de rigueur : mais Charles III a remédié à ces excès de ſévérité; & les inquiſiteurs, plus ſages & plus modérés qu'on ne les peint ordinairement, ont ſecondé ſes vues. L'on doit conſulter, ſur ce qui regarde l'inquiſition, l'*Etat préſent de l'Eſpagne*, par l'abbé de Vayrac : perſonne n'en a parlé avec plus d'équité & de vérité. Nous dirons ſeulement que ni en Eſpagne, ni en aucun pays catholique, l'inquiſition contre les hérétiques quelconques n'a jamais été comparable en rigueurs & en illégalités à celle que les Anglois & d'autres nations ont exercée contre les ſectateurs de la vraie foi, de la religion de leurs peres, autoriſée dans leur pays depuis un grand nombre de ſiecles par toutes les loix divines & humaines. *Voyez* LIMBORCH, LUCIUS III, TORQUEMADA &c.

ISABELLE-CLAIRE-EUGÉNIE d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Eſpagne, & d'Élizabeth de France, épouſa en 1598 Albert, fils de l'empereur Maximilien II, & vint aux Pays-Bas, dont Philippe leur avoit abandonné la ſouveraineté, avec le conſentement des Etats. Dans cette Ceſſion, Philippe dit que » c'eſt pour » le bien & repos deſdits pays, » & que c'étoit le vrai chemin » pour parvenir à une bonne » & ſolide paix, & ſe délivrer » d'une ſi ennuyeuſe guerre, » de laquelle ils ont été tra- » vaillés par un ſi long eſpace » d'années, & conſidérant, ce » qu'à tous eſt notoire, que le » plus grand bonheur qui peut » advenir à un pays, eſt de » ſe trouver régi & gouverné » à la préſence de ſon prince » & ſeigneur naturel; Dieu » eſt témoin des peines & ſoins » qu'avons eu ſouvent de ne » l'avoir ainſi pu faire perſon- » nellement » (*voyez* AL-

BERT). Après la mort de ſon époux, arrivée en 1621, Iſabelle gouverna ſeule pendant 12 ans, & mourut en 1633, âgée de 67 ans. Sa douceur, ſa prudence, ſa juſtice l'ont rendu chere au peuple, & ſon nom eſt encore en vénération dans ces provinces. Sa piété étoit ſi ſolide & ſi ſoutenue, que ſon palais reſſembloit plus à un monaſtere qu'à une cour. M. Schaw, Anglois, dans ſon *Eſſai ſur les Pays-Bas Autrichiens*, ne ceſſe de parler du bonheur des Belges ſous le gouvernement d'Albert & d'Iſabelle; il admire ſur-tout le courage & la fermeté, la ſageſſe & la modération de cette princeſſe; mais comme proteſtant, il n'a pu s'empêcher de l'accuſer d'avoir été ſuperſtitieuſe (c'eſt-à-dire, chrétienne & pieuſe). Si cela étoit, on ne pourroit que bénir la *ſuperſtition* qui rend les peuples heureux, qui fait chérir & bénir les princes; tandis que la philoſophie ne produit rien de tout cela, &, comme Schaw le remarque lui-même, ne fait qu'effrayer, ronger, détruire & bouleverſer. » Albert & Iſabelle, dit cet auteur, continuerent à regner ſur cette » partie des Pays-Bas, qui reconnoiſſoit leur autorité, ſavoir les Pays-Bas Autrichiens » & François d'aujourd'hui. Ces » provinces proſpérerent ſous » leur gouvernement, qui fut » heureux. L'archiduc poſſédoit » à un degré éminent les vertus pacifiques qui contribuent tant au bonheur du » genre-humain : il employa » avec ſuccès le tems du repos » qui ſuivit la treve avec la » Hollande, à rétablir ces provinces qui avoient été agitées & déſolées par une guerre » de 40 ans. Les bonnes loix » des anciens princes furent » rétablies; on en fit de nouvelles qui furent avantageuſes au pays. L'*Edit perpétuel*, loi fort reſpectée dans » les Pays-Bas Autrichiens, » fut l'ouvrage de ce regne, » ſous lequel la juriſprudence » fut réglée & la tranquillité » des citoyens aſſurée. La pureté des mœurs, l'ordre » régnerent à la cour d'Iſabelle & d'Albert, & la ſatisfaction que reſſentoit le » peuple en voyant ſes ſouverains dans le pays, étoit » augmentée par les vertus de » ces princes, & par la douceur & l'équité de leur adminiſtration. Les ſciences & » belles-lettres fleurirent ſous » ce regne. On compta alors » dans la Belgique pluſieurs » hommes fameux par leur érudition, & les archiducs ne » négligerent rien pour l'avancement & l'encouragement » des lettres & des arts «.

ISABELLE, *voyez* ELIZABETH.

ISABELLE DE HONGRIE, *voyez* GARA.

ISAÏE *ou* ISAIAS, le premier des IV Grands Prophetes, étoit fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétiſa ſous les rois Oſias, Joatham, Achaz & Ezéchias, depuis l'an 735 juſqu'à 681 avant J. C. Le Seigneur le choiſit dès ſon enfance pour être la lumiere d'Iſraël. Un Séraphin prit ſur l'autel un charbon ardent, & en toucha ſes levres pour les purifier. Ezéchias étant dangereuſement malade, Iſaïe alla de

la part de Dieu lui annoncer qu'il n'en releveroit pas. Dieu, touché par les prieres & les larmes de ce prince, lui renvoya le même prophete, qui fit en ſa préſence rétrograder de dix degrés l'ombre du ſoleil ſur le cadran d'Achaz, pour gage de ſa guériſon miraculeuſe. Le roi Manaſsès, ſucceſſeur d'Ezéchias, eut moins de vénération pour Iſaïe. Choqué des reproches que le ſaint prophete lui faiſoit de ſes impiétés, il le fit fendre par le milieu du corps avec une ſcie de bois, l'an 681 avant J. C. Il avoit pour lors environ 130 ans. Iſaïe parle ſi clairement de J. C. & de l'Egliſe „ que ſuivant l'expreſſion de S. Jérôme, *on croit lire l'Evangile plutôt qu'une prophétie.* Les choſes plus rapprochées de ſon tems, ſur leſquelles il parle en homme inſpiré, ſont particuliérement trois grands événemens. Le 1*er* eſt le projet que Phacée, roi d'Iſraël, & Razin, roi de Syrie, formerent, ſous le regne d'Achaz, de détrôner la maiſon de David. Le 2*e* eſt la guerre que Sennacherib, roi d'Aſſyrie, porta dans la Judée au tems d'Ezéchias, & la défaite miraculeuſe de ſon armée. Le 3*e* eſt la captivité de Babylone, & le retour des Juifs dans leur pays. Iſaïe paſſe pour le plus éloquent des prophetes. Son ſtyle eſt grand & magnifique, ſes expreſſions fortes & toujours aſſorties à la choſe. „. On „ chercheroit en vain, dit l'abbé „ Joubert, qui a ſi bien écrit „ ſur l'éloquence des Livres-„ Saints, dans les auteurs, ſoit „ ſacrés, ſoit profanes, une „ élévation de ſtyle, telle que „ celle qui ſe montre dans les „ écrits d'Iſaïe. Tout y eſt „ noble, grand, aiſé & cou-„ lant. Tout y eſt expoſé & „ varié ſuivant les ſujets. Iſaïe „ a-t-il à toucher l'aimable ou „ le tendre? on diroit que ſon „ pinceau n'a s'eſt jamais exercé „ que dans le gracieux. Traite-„ t-il le grand ou le terrible? „ le ciel & la terre paroiſſent „ avec leur plus riche parure, „ pour rendre hommage à leur „ Créateur, & s'ébranlent, pour „ ainſi dire, ſous ſa main, pour „ ſervir ſa colere. On croit „ voir le Dieu des armées ran-„ ger & conduire lui-même les „ guerriers qu'il a formés, pour „ venger la gloire de ſon nom. „ On croit entendre le fracas „ des villes, des empires, des „ nations entieres, qu'ébranle „ & que foudroie ſon bras tout-„ puiſſant. Qu'Iſaïe s'éleve, „ ou qu'il s'abaiſſe, c'eſt tou-„ jours avec dignité: s'il étend „ ſes deſcriptions, ſes images „ ſont toujours animées du „ même feu; s'il les reſſerre, „ des traits fortement prononcés font entendre tout ce „ qu'auroit dit un plus long „ détail; s'il conſole, c'eſt la „ compaſſion même & la ten-„ dreſſe la plus ingénieuſe qui „ parlent. Rien de plus preſ-„ ſant que ſes raiſonnemens & „ ſes exhortations: la lumiere „ & la prudence dictent ſes „ avis; la terreur accompagne „ ſes menaces „. S. Jérôme dit que ſes écrits ſont comme l'abrégé des Saintes-Ecritures, & un précis des plus rares connoiſſances; qu'on y trouve la philoſophie naturelle, la morale & la théologie. Parmi les Commentaires de ce prophete, on

diſtingue celui de Gaſpar Sanctius & celui de D. Calmet. Ceux de Campège & de Vitringa ſont recherchés parmi les proteſtans. On a publié en 1789, *Iſaïe, traduit en françois avec des notes & des réflexions morales & dogmatiques*, Paris, 5 vol. in-12; ouvrage poſthume du P. Berthier, que les hommes ſavans & pieux ont accueilli avec un empreſſement bien mérité. On reproche néanmoins à l'auteur d'avoir eu trop de confiance dans quelques nouveaux hébraïſans.

ISAM, *voyez* HISCHAM.

ISAMBERT, (Nicolas) célebre docteur & profeſſeur de Sorbonne, natif d'Orléans, enſeigna long-tems la théologie dans les écoles de Sorbonne, & mourut en 1642, à 77 ans. On a de lui des *Traités de Théologie* & un *Commentaire ſur la Somme de S. Thomas* en 6 vol. in-fol. qui prouvent autant de ſavoir que de zele pour l'orthodoxie.

ISAURE, (Clémence) fille auſſi ſpirituelle qu'ingénieuſe, inſtitua dans le 14e ſiecle les *Jeux-Floraux* à Toulouſe ſa patrie. On les célebre tous les ans au mois de mai. On prononce ſon éloge, & on couronne de fleurs ſa ſtatue de marbre qui eſt à l'hôtel-de-ville. Cette fille illuſtre laiſſa un prix pour ceux qui auroient le mieux réuſſi dans chaque genre de poéſie : ces prix ſont une *violette* d'or, une *aiglantine* d'argent, & un *fouci* de même métal. Catel a prétendu que Clémence étoit un perſonnage imaginaire; mais il a été réfuté par Dom Vaiſſette. *Voyez* l'*Hiſtoire du Languedoc* de ce Bénédictin, tom. 4, pag. 198; & ſur-tout la note 19 à la fin du même vol. pag. 565. On peut auſſi conſulter les *Annales de Toulouſe*, par la Faille, & le *Mémoire* imprimé en 1776 au nom de cette ſociété littéraire. Dans le tems d'Iſaure, la fondation d'une académie & d'un prix académique étoient une choſe louable, un moyen précieux de diſſiper l'ignorance & la barbarie. Dans ce ſiecle, ce n'eſt qu'une ſource de pédanterie de plus, un renforcement de frivolité, de vaines prétentions, & ſouvent d'une fatale ſubverſion en matiere de croyance, de mœurs & de ſcience. On a vu des écrivains fort au-deſſous du médiocre, être de 23 académies, & étaler cette ridicule énumération à la tête de leurs inepties. *Voyez* PIRON.

ISBOSETH, fils de Saül, régna pendant 2 ans aſſez paiſiblement ſur les dix tribus d'Iſraël, lorſque David régnoit à Hébron ſur celle de Juda. Abner, général de ſon armée, auquel il étoit redevable de la couronne, ſouffrant impatiemment une juſte réprimande qu'il lui fit, paſſa au ſervice de David, & le fit reconnoître pour roi par les dix tribus, l'an 1048 avant J. C. Quelque tems après, deux Benjamites aſſaſſinerent Isboſeth dans ſon lit, & porterent ſa tête à David. Ces miſérables croyoient faire leur fortune par ce préſent; mais le généreux monarque fit tuer les deux meurtriers, & fit faire de magnifiques funérailles à Iſboſeth. Le regne de ce prince fut en tout de 7 ans & demi.

ISDEGERDE I, roi de Perſe, ſuccéda à Sapor ſon aïeul, dont il n'imita pas les vertus.

Il fut débauché, avare & cruel. Il fit la guerre aux empereurs d'Orient, qui refuſoient de lui payer le tribut que ſes ancêtres exigeoient d'eux. Théodoſe le Jeune traita de la paix avec ce prince. La Religion Chrétienne fit de grands progrès en Perſe ſous ſon regne; mais le zele indiſcret d'un évêque nommé Abdas, excita une perſécution, qui commença en 414 & qui dura près de 30 années. Cet évêque avoit renverſé le temple conſacré au feu. Iſdegerde lui ordonna de le rebâtir, mais il le refuſa, comme il le devoit (*voyez* ABDAS). La mort d'Iſdegerde arriva vers l'an 420. Il éprouva, ſuivant les hiſtoriens Perſans, les effets de la vengeance divine. Il fut tué, diſent-ils, par un coup de pied d'un beau cheval, trouvé par hazard à la porte de ſon palais, & qui diſparut dès qu'il eut ruë contre le prince.

ISÉE, orateur célebre, né à Chalcis dans l'iſle d'Eubée, paſſa à Athenes vers l'an 344 avant J. C., & y fut diſciple de Lyſias & maître de Démoſthenes. Ce prince de l'éloquence grecque s'attacha à lui plutôt qu'à Iſocrate, parce qu'il mettoit dans ſes diſcours plus de force & de véhémence, tandis que l'autre prodiguoit les fleurs: mais d'un autre côté il ſe livroit à des diſcuſſions, arides & ingrates, qui ont fait dire à un critique, qu'*Iſée eſt un de ces écrivains qu'on loue volontiers pour être diſpenſé de le lire.* Nous avons dix *Harangues* de lui dans les anciens *Orateurs Grecs* d'Etienne, en 1575, in-fol. *Voyez* ANDOCIDES.

ISÉE, autre orateur Grec, vint à Rome à l'âge de 60 ans, vers l'an 97 de J. C. Pline le Jeune dit dans ſes *Lettres* qu'il ne ſe préparoit jamais, & qu'il parloit toujours en homme préparé. Ses ouvrages ſont perdus.

ISELIN, (Jacques-Chriſtophe) *Iſelius*, né à Bâle en 1681, obtint la chaire d'hiſtoire & d'antiquités de cette ville, enſuite celle de théologie & la place de bibliothécaire, & mourut en 1737, à 56 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux ſont: I. *De Gallis Rhenum tranſeuntibus Carmen heroïcum*, 1696, in-4°. II. *De Hiſtoricis Latinis melioris ævi Diſſertatio*, 1696, in-4°. III. Un grand nombre de *Diſſertations* & de *Harangues* ſur différens ſujets. IV. Pluſieurs Ouvrages de controverſe, pleins des préjugés de ſa ſecte.

ISIDORE DE CHARAX, auteur Grec du tems de Ptolomée Lagus, vers l'an 300 avant J. C., a compoſé divers *Traités hiſtoriques*, & une *Deſcription de la Parthie*, que David Haeſchelius a publiée. Elle peut être utile. On la trouve auſſi dans les *Petits Géographes* d'Oxford, 1703, 4 vol. in-8°.

ISIDORE D'ALEXANDRIE, (S.) né en Egypte vers l'an 318, paſſa pluſieurs années dans la ſolitude de la Thébaïde & du déſert de Nitrie. S. Athanaſe l'ordonna prêtre, & le chargea de recevoir les pauvres & les étrangers. Cette fonction lui a fait donner le nom d'*Iſidore l'Hoſpitalier.* Il joignit à une vie auſtere, un travail continuel. Il défendit avec zele la mémoire & les écrits de S. Athanaſe contre les Ariens. Iſi-

dore ſe brouilla dans la ſuite avec Théophile d'Alexandrie, pour n'avoir pas voulu ſe prêter à ſes vues, contre Pierre, archiprêtre d'Alexandrie, & ce patriarche le chaſſa du déſert de Nitrie & de la Paleſtine, avec 30 autres ſolitaires. Il ſe réfugia à Conſtantinople l'an 400, où il fut très-bien reçu de S. Chryſoſtome. La protection ouverte que celui-ci accorda à Iſidore, le juſtifie pleinement de l'accuſation d'Origéniſme. Théophile ſe réconcilia dans la ſuite avec Iſidore qui mourut en 403, à 85 ans.

ISIDORE DE CORDOUE, évêque de cette ville ſous l'empire d'Honorius & de Théodoſe le Jeune, compoſa des *Commentaires ſur les Livres des Rois*. Il dédia cet ouvrage vers 412 à Paul Oroſe, diſciple de S. Auguſtin. On le nomme auſſi *Iſidore l'Ancien*, pour le diſtinguer d'*Iſidore le Jeune*, plus connu ſous le nom d'*Iſidore de Séville*.

ISIDORE DE PELUSE, (S.) ainſi nommé, parce qu'il s'enferma dans une ſolitude auprès de cette ville, floriſſoit du tems du concile général d'Epheſe, tenu en 431; & mourut en 440, avec une grande réputation de ſcience & de vertu. S. Chryſoſtome avoit été ſon maître, & il fut un de ſes plus illuſtres diſciples. Nous avons de lui *v Livres de Lettres* en grec, & quelques autres ouvrages, dont la meilleure édition eſt celle de Paris, donnée par André Schot en 1638, in-fol. en grec & en latin. Le ſtyle en eſt précis, élégant & aſſez pur. Pluſieurs points de morale, de théologie & de diſcipline eccléſiaſtique y ſont éclaircis, ainſi que pluſieurs paſſages de l'Ecriture. On y trouve beaucoup de ſolidité & de préciſion. Ce Saint eſt connu auſſi ſous le nom d'*Iſidore de Damiette*, les auteurs confondant quelquefois cette ville avec Peluſe (*voyez* le *Dict. Géog.*).

ISIDORE DE SÉVILLE, (S.) fils d'un gouverneur de Carthagene en Eſpagne, fut élevé par ſon frere Léandre, évêque de Séville. Après la mort de ce ſaint prélat, il fut choiſi pour ſon ſucceſſeur en 601. Pendant près de 40 ans qu'il tint le bâton épiſcopal, il fut le pere des pauvres, la lumiere des ſavans, le conſolateur des malheureux & l'oracle de l'Eſpagne. Il mourut en ſaint, comme il avoit vécu, l'an 636. Le concile de Tolede, tenu en 653, l'appelle le *Docteur de ſon ſiecle* & le *nouvel ornement de l'Egliſe*. Iſidore avoit préſidé à un grand nombre de conciles aſſemblés de ſon tems, & en avoit fait faire les réglemens les plus utiles. On a de lui pluſieurs ouvrages, qui décelent beaucoup de ſavoir, mais qui manquent quelquefois de goût. Les principaux ſont: I. *xx Livres des Origines* ou *Etymologies*. S. Iſidore n'avoit pas mis la derniere main à cet ouvrage; Braulion, évêque de Sarragoſſe, le retoucha, & lui donna la forme dans laquelle il eſt aujourd'hui. Cet ouvrage traite de preſque toutes les ſciences divines & humaines. II. Des *Commentaires* ſur les livres hiſtoriques de l'Ancien-Teſtament; ils ne ſont pas aſſez littéraux. Nous n'avons qu'une partie de ces Commentaires. III. Un

Traité aſſez curieux *des Ecrivains Eccléſiaſtiques*. IV. Un *Traité des Offices Eccléſiaſtiques*, intéreſſant pour les amateurs de l'antiquité & de l'ancienne diſcipline. Iſidore y marque *VII Prieres du Sacrifice*, qui ſe trouvent encore avec le même ordre dans la *Meſſe Mozarabique*, qui eſt l'ancienne Liturgie d'Eſpagne, dont ce Saint eſt reconnu pour le principal auteur. L'édition du *Miſſel*, 1500, in-fol. & celle du *Bréviaire*, 1502, in-fol. imprimés par ordre du cardinal Ximenès, ſont fort rares (*voyez* ORTIZ). On a fait paroître à Rome, en 1740, in-folio, un *Traité* ſur cette Liturgie. V. Une *Regle*, qu'il donna au monaſtere d'Honori, où il recommande le travail des mains, diſant » que „ ceux qui veulent lire ſans „ travailler, profitent mal de „ la lecture qui leur ordonne le „ travail «. Ce qu'il ne faut cependant pas prendre avec trop de généralité & de rigueur, comme l'a prouvé le P. Houſta dans ſes remarques ſur l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de Fleury. VI. Une *Chronique depuis Adam juſqu'en* 626. VII. Une *Hiſtoire des Rois Goths, des Vandales & des Sueves*, dont on n'avoit qu'une partie dans les éditions de ſes Œuvres. Le P. Florès l'a publiée toute entiere dans ſa *Spana Sagrada*, tom. 6. La meilleure édition de ces différens ouvrages eſt celle de Dom du Breüil, Bénédictin, Paris, 1601, in-fol., & Cologne, 1618. VIII. Une précieuſe *Collection de Décrétales*, encore en manuſcrit, examinée & vérifiée par le ſavant P. Burriel (*voyez* ce mot). Elle commence par ces mots : *Canones ſancti & magni* &c, & comprend les conciles Grecs. Celui de Nicée eſt à la tête. Les canons qu'on nomme *apoſtoliques*, ne s'y trouvent pas. Viennent enſuite les conciles d'Afrique, puis ceux de France & d'Eſpagne qui terminent la premiere partie. La ſeconde contient les Décrétales des papes, & commence par deux Lettres de S. Damaſe à Paulin d'Antioche ; celles de S. Clément, Lin, Clet, Lucius, Melchiades &c. n'y ſont pas. Après les Lettres de Damaſe ſuivent celles de Sirice (par leſquelles Denis *le petit* a commencé ſa Collection) & celles des autres juſqu'à S. Grégoire-le-Grand, contemporain de S. Iſidore (*voyez* l'article ſuivant). Nous avons une *Vie* de ce Saint par Lucas, évêque de Tuy en Galice.

ISIDORE MERCATOR *ou* PECCATOR, eſt, ſelon toute apparence, le même que le précédent qui, par humilité, prenoit le nom de *Peccator*, dont par erreur les copiſtes auront fait *Mercator* : car jamais on n'a pu avoir aucune notice ſur ce prétendu *Iſidorus Peccator*. On ne ſait ni ſa patrie, ni ſa qualité, ni ſa naiſſance, ni ſa mort, ni aucune de ſes actions. On ne connoît que ſa Collection des Décrétales ; & comme cette Collection eſt originairement & fondamentalement celle de S. Iſidore de Séville, il n'eſt pas raiſonnable de ſuppoſer un Iſidore différent de ce ſaint & ſavant évêque. Cette Collection, telle que nous l'avons fait connoître dans l'article précédent, a été, à la

verſé, ſucceſſivement augmentée de pluſieurs conciles & décretales; mais elle eſt toujours la Collection *d'Iſidore de Séville*, comme celle de Denis *le petit* ne laiſſe pas, quoique beaucoup augmentée, d'être celle de Denis *le petit*. » Ces additions, » dit le P. Burriel, ne diminuent en rien l'autorité & » l'authenticité de cette Collection, parce qu'elles ſont » toutes authentiques, & on » ne peut pas dire pour cela » que S. Iſidore n'en ſoit l'auteur, puiſque ces additions » ſe faiſoient ſucceſſivement » à la Collection, formée de » la même maniere qu'on ajoute » aujourd'hui au Bréviaire les » Saints nouveaux. Ceci ne ſe faiſoit pas ſans autorité légitime, le reſpect qu'on avoit » alors pour ces Canons & » cette Collection, étant ſi » grande comme tout le monde » ſait, & qu'on peut prouver » par pluſieurs témoignages. » C'eſt ainſi que S. Julien de » Tolede, ſes évêques provinciaux, & les procureurs des » autres métropolitains d'Eſpagne, n'ont point trouvé de » marque plus ſublime d'honneur à faire aux actes du » ſixieme ſynode général, pour » les faire publier & recevoir » comme conſtitution dogmatique de toute l'Egliſe, que » d'ordonner de les placer dans » le Code Canonique à la ſuite » du concile de Chalcédoine, » comme en effet il fut ordonné » dans les Canons 5, 6 & 7 du » quatorzieme concile de Tolede l'an la même autorité » en ajoutant les conciles par- » ticuliers, comme on le voit » dans le Prologue du neuvieme » concile de Tolede.... De la » même maniere que Denis » *le petit* eſt reconnu pour » auteur de la Collection par » lui faite, quoique Adrien I » l'augmenta de pluſieurs ad- » ditions, & que la Collection ainſi ajoutée par Adrien, » eſt attribuée malgré cela à » Denis *le petit*, parce que » les additions n'ont point al- » téré le fond, l'ordre & la » ſymmétrie de l'ouvrage Dionyſien; de même quoi qu'après la mort de S. Iſidore » on ait ajouté à la Collection » quelques conciles poſtérieurs » au Saint, on ne doit pas » pour cela lui ôter la gloire » d'auteur de la Collection; » & on ne doit pas non plus laiſſer d'appeller, & nommer ce » Code, *Collection d'Iſidore*, » parce qu'on y trouve des » additions poſtérieures à ſa » mort, quand celles-ci n'ont » point altéré la ſubſtance, la » diſtribution & l'arrangement » de ſon ouvrage ». Interpolée enſuite par un inconnu, elle eſt encore la *Collection* d'Iſidore de Séville, puiſque le fond, le plan & la diſpoſition en ſubſiſtent, & que c'eſt évidemment cette Collection qui, mal-adroitement retouchée & amplifiée, a été répandue en Allemagne durant le 8e & 9e ſiecles. C'eſt à tort que quelques écrivains, & particuliérement le compilateur Febronius, ont prétendu que cette Collection avoit produit des changemens dans la hiérarchie & la diſcipline, & agrandi l'autorité du pape. Car 1°. on s'accorde à croire que cet éditeur ou interpolateur a vécu dans le 8e ſiecle; ſon

ouvrage ne fut connu que vers 790 (*a*). Il eſt reconnu que les papes Innocent I, Grégoire le Grand, Léon le Grand ont exercé dans toute l'Egliſe une autorité plus vaſte, plus ferme, plus éclatante que la plupart de leurs ſucceſſeurs. Les hérétiques même en conviennent. Caſaubon admire en particulier l'énergie du pontificat de Léon (*Exercit. XV ad Annal. Baron*). Avant eux & dès les premiers ſiecles, le pape S. Clément, diſciple de S. Pierre, adreſſe des lettres pleines de force aux Corinthiens (ſans que leur évêque s'en formaliſe), pour les reprendre des diſſentions qui les diviſent. S. Irénée enſeigne que c'eſt au ſiege de Rome qu'il faut recourir pour s'inſtruire de la tradition apoſtolique; & de toutes les parties du monde chrétien, on porte à Rome les cauſes les plus importantes. Si les évêques proſcrivent les erreurs dans les conciles, c'eſt toujours à Rome qu'ils demandent la confirmation de leurs décrets. Si les évêques d'Orient demandent la confirmation de leurs élections à leurs patriarches, les élections des patriarches demeurent auſſi toujours ſoumiſes au ſiege de Rome, auquel ils envoient leurs profeſſions de foi; & les papes refuſent de les confirmer, lorſqu'ils jugent les élections irrégulieres ou les profeſſions de foi inſuffiſantes. S. Athanaſe, Paul de Conſtantinople, Marcel d'Ancyre, Aſclepas de Gaze en appellent à Rome des ſentences portées contre eux par des conciles; Jules I caſſe les ſentences, & reſtitue les évêques à leurs ſieges. Innocent I rétablit S. Jean-Chryſoſtome ſur le ſiege de Conſtantinople, & annulle le décret du concile du Chêne qui l'a dépoſé &c. &c. Alors Iſidore n'étoit pas encore au monde; il devoit s'écouler quelques ſiecles avant qu'il y vînt. 2°. Si on en croit le fameux abbé Schmidt dans ſon *Hiſtoire des Allemands*, regardée par les partiſans des nouveaux ſyſtêmes, comme un livre national & claſſique, ce n'eſt pas du tout pour élever le pape, mais pour ſouſtraire les évêques à l'empire des métropolitains, qu'Iſidore a compilé ou fabriqué ſes Décrétales. „ Iſidore, dit-il, oſa attaquer „ les juges mêmes des évêques, „ c'eſt-à-dire, les métropoli„ tains; & tâcha d'anéantir „ leur pouvoir, afin que les „ évêques fuſſent libres & en „ ſureté, & pour ainſi dire, „ inviolables. On ſe trompe „ beaucoup, ſi l'on croit que

(*a*) Riculphe, archevêque de Mayence, en fit diverſes copies qu'il répandit en Allemagne & en France. Quelques critiques font Riculphe auteur de cette Collection: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle a d'abord paru à Mayence, comme l'a prouvé le P. Zaccaria, & non en Eſpagne, comme l'ont avancé des écrivains peu inſtruits (à moins qu'on ne l'entende du fond même de la Collection). Car puiſque dans toute l'Eſpagne on ne trouve & qu'on n'a jamais trouvé un ſeul exemplaire manuſcrit de la Collection interpolée, puiſqu'on ne l'y connoiſſoit pas avant l'invention de l'imprimerie; il eſt tout-à-fait déraiſonnable d'attribuer cette altération à un écrivain Eſpagnol.

„ ſon deſſein étoit d'élever
„ l'autorité du pape. Il ne les
„ faiſoit plus grands, qu'afin
„ de rendre les métropolitains
„ plus petits ». Avant M. Schmidt, Charles Blaſco, dans un ſavant *Commentaire ſur les Canons d'Iſidore*, avoit établi la même opinion, à cela près qu'il croyoit, & avec raiſon, l'autorité du pape également propre à conſolider celle des métropolitains, en même tems qu'elle les empêchoit d'en abuſer. Selon Blaſco, le but du collecteur des Décrétales étoit d'établir un métropolitain à Mayence avec les prérogatives de patriarche; le tout par l'autorité papale, deſtinée par Jeſus-Chriſt à donner la ſanction à toute autorité ſubalterne dans le gouvernement de l'Egliſe; & pour raſſurer les évêques contre la puiſſance des métropolitains, il leur montroit dans le pape un moyen ſûr de la contenir. 3°. Le compilateur ou interpolateur, quel qu'il ſoit, a-t-il vraiment pouſſé l'impoſture & le triſte talent de la falſification auſſi loin qu'ils le diſent? Gardons-nous bien de le croire; nous adopterions la plus étrange abſurdité. Quoique pluſieurs de ces Lettres ſoient ſuſpectes à cauſe de la fauſſeté des dates, à cauſe des noms des papes à qui on les attribue, ou à cauſe des titres d'archevêques, qui n'étoient pas encore en uſage dans les tems où l'on ſuppoſe qu'elles ont été écrites; on ne peut pas conclure delà, qu'elles ſont indiſtinctement & généralement fauſſes quant au fond; car eſt-il bien ſurprenant qu'un compilateur peu éclairé dans la critique, ait adopté des écrits infideles pour les dates ou pour les noms des papes? Eſt-il ſurprenant qu'il ait ſubſtitué mal-à-propos le titre d'archevêque à celui d'évêque, pour les ſieges qui avoient le titre d'archevêché dans le tems où il écrivoit? » Faut-il s'étonner, dit-„ un critique auſſi ſavant que ; raiſonnable, ſi dans le tems „ où l'imprimerie n'exiſtoit pas, „ où les exemplaires manuſ-„ crits étoient rares, & plus ra-„ rement collationnés avec les „ originaux; où les documens „ épars manquoient d'enſemble „ & de ſuite, ſans nom d'auteur, „ & mêlés confuſément avec les „ ouvrages des autres; où les „ copiſtes s'occupoient à réunir „ tout ce qui avoit quelque „ rapport; où les ſavans ajou-„ toient des notes & des ré-„ flexions, qui enſuite ont „ paſſé dans le texte, & ſubſ-„ tituoient aux anciens mots, „ des mots plus connus & plus „ aſſortis à l'état des choſes &c; „ faut-il s'étonner, ſi dans un „ tel tems il s'eſt formé des „ collections où nous trou-„ vons de grands défauts & „ des fauſſetés, ſans que l'eſ-„ prit d'erreur ou l'envie de „ tromper y ait eu la moindre „ part »? Enfin eſt-il croyable qu'un impoſteur ayant deſſein de ſurprendre la bonne foi des égliſes, & de leur faire adopter des lettres ſuppoſées, n'eût pas obſervé au moins la vraiſemblance ſur la diſcipline qui s'étoit obſervée juſqu'alors? Eſt-il croyable que ce rédacteur eût pu, au moyen d'une ſuite de Décrétales, juſqu'alors ignorées, perſuader à toute l'Egliſe Occidentale, qu'elle

avoit ſuivi juſqu'à ce tems un uſage contraire à celui qu'elle avoit toujours pratiqué effectivement, & cela ſur un fait auſſi important ; auſſi public que celui du gouvernement général de l'Egliſe, & dont il devoit reſter encore beaucoup de monumens authentiques ? On peut dire que cette derniere réflexion ſur-tout eſt péremptoire. Pour la combattre, il faudroit ſuppoſer qu'un aveuglement général & ſubit eût frappé tous les eſprits ; que les évêques, les princes & les peuples, ont paſſé tout-à-coup à un oubli des choſes paſſées, plus parfait que celui que produiſoit l'eau du Léthé. Mais outre l'extravagance d'une pareille ſuppoſition, il y a de plus ici une erreur contre la foi. Quelque illuſion que puiſſe produire un recueil de fauſſes Décrétales, il eſt impoſſible, il eſt contre la divine parole, contre l'aſſiſtance promiſe du Saint-Eſprit, que l'Egliſe en faſſe depuis dix ſiecles la baſe & la regle de ſes opérations, des décrets de ſes conciles, de l'état général de ſa diſcipline & de ſa hiérarchie. Le prétendre avec Febronius & les docteurs d'Ems, c'eſt livrer l'épouſe de Jeſus-Chriſt à l'eſprit de ſubverſion & de déſordre, c'eſt tomber dans la dangereuſe & criminelle folie dont parle S. Auguſtin : *Si quid per totum orbem frequentat Eccleſia, quin ſit faciendum, diſputare apertiſſima inſania eſt.* — Le célebre Morin, homme profondément inſtruit dans les affaires de diſcipline & d'hiérarchie, établit la même regle d'une maniere lumineuſe & pathétique : *Inſolentiſſima igitur eſt inſania, non modò diſputare contra id quod videmus univerſam Eccleſiam credere, ſed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Eccleſiæ non modò regula eſt fidei noſtræ, ſed etiam actiones ipſius actionum noſtrarum ; conſuetudo ipſius conſuetudinis quam obſervare debemus.* Præf. Comment. hiſt. de admin. Sacram. Pœnit. — Enfin, quand il ſeroit vrai que les Décrétales d'Iſidore auroient apporté quelque changement dans la diſcipline, il en faudroit conclure préciſément qu'elles ont été l'occaſion (nullement le fondement, le titre & la ſanction) d'une réforme avantageuſe ; que l'Egliſe a cru s'en bien trouver, & que cette révolution dans la diſcipline rentre dans la conſidération générale des viciſſitudes qu'elle a eſſuyées, & qui toutes tiennent à un gouvernement, dont l'Eſprit-Saint dirige les moyens & aſſure la conſervation. C'eſt la concluſion du ſavant Thomaſſin, qui d'ailleurs a peut-être attribué trop d'influence aux fauſſes Décrétales : *In uſu & exercitio variatum eſt, non in poteſtate, quæ & in Conciliis Provincialibus ſuo modo & in Romanis Pontificibus pro eorum ſummo principatu eadem ſemper intacta atque illibata viget : erumpit autem & exercetur non eodem ſemper modò ;* SED PRO LOCORUM TEMPORUMQUE ET RERUM OPPORTUNITATE, PRO ECCLESIÆ SIVE UTILITATE, SIVE NECESSITATE : HÆC CERTISSIMA NORMA EST CONCILIANDÆ ANTIQUÆ ECCLESIARUM DISCIPLINÆ CUM NOVA.

ISIDORE DE ST-JOSEPH, ſelon les uns de Douay, ſelon d'autres de Dunkerque, embraſſa l'ordre des Carmes à Douay l'an 1622. Il enſeigna avec réputation la philoſophie & la théologie aux Pays-Bas, & la controverſe à Rome; fut fait conſulteur du Saint-Office, procureur-général de la congrégation d'Italie de ſon ordre en 1650, & définiteur-général en 1656. Il étoit verſé dans les langues & dans l'hiſtoire de ſon ordre. Il mourut à Rome l'an 1666. On a de lui: I. *Vita & Epiſtolæ ſpirituales Joannis a Jeſu Maria Carmelitæ*, Rome, 1649, in-24. II. *S. Gregorii decapolitæ ſermo nunc primùm editus*, grec & latin, avec des notes, Rome, 1642. III. Une *Hiſtoire des Carmes de la Congrégation d'Italie*, publiée en 1671, en 2 vol. in-fol. par le P. Pierre de Saint-André.

ISIDORE DE ISOLANIS, Dominicain Milanois, dans le 16e ſiecle, s'eſt rendu célebre par ſes opinions ſingulieres & hardies, qu'il a répandues dans ſes ouvrages. Les principaux ſont: I. *De imperio militantis Eccleſiæ*, ouvrage rare & curieux. II. *Diſputationum Catholicarum libri v.* Il y traite de l'Enfer, du Purgatoire & des Indulgences. Ce livre eſt plus recherché que le précédent. III. *De Principis inſtitutione.* Ces trois ouvrages furent imprimés à Milan en 1517, in-fol.

ISIS, *voyez* IO.

ISLE-ADAM, *voyez* VILLIERS.

ISMAËL, fils d'Abraham & d'Agar, naquit l'an 1910 avant J. C. Ayant un jour maltraité ſon frere Iſaac, Sara ſollicita Abraham de le chaſſer avec ſa mere Agar, & ſes inſtances furent appuyées d'un ordre du Seigneur. Ces deux infortunés ſe retirerent dans un déſert, où Iſmaël étoit prêt à mourir de ſoif, lorſqu'un ange du Seigneur apparut à Agar. Il lui montra un puits plein d'eau, dont il but. Ils continuerent leur chemin, & s'arrêterent au déſert de Pharan. Iſmaël épouſa une Egyptienne, dont il eut 12 fils, deſquels ſortirent les 12 Tribus des Arabes, qui ſubſiſtent encore aujourd'hui. Ses deſcendans habiterent le pays qui eſt depuis Hevilla juſqu'à Sur. Iſmaël ſe trouva à la mort d'Abraham, & le porta avec Iſaac dans la caverne du champ d'Ephron. Iſmaël mourut en préſence de tous ſes freres, l'an 1773 avant J. C. C'eſt de lui que ſont deſcendus les Arabes, les Agaréniens, les Iſmaélites, les Sarraſins, & quelques autres peuples. Mahomet, dans ſon Alcoran, ſe fait gloire d'être ſorti de la famille d'Iſmaël. » Il » ſemble, dit un auteur mo» derne, que le peuple de Dieu » doit toujours avoir les enfans » d'Iſmaël pour ennemis, que » cette race eſt deſtinée à com» battre les Chrétiens comme » les Juifs, & que le Seigneur » a réſolu de s'en ſervir pour » châtier les uns & les autres, » conformément à ce paſſage » de S. Paul: *Quomodò tunc* » *is qui ſecundùm carnem natus* » *fuerat, perſequebatur eum qui* » *ſecundùm ſpiritum: ità & nunc.* » Galat. 4 ». D'autres ont obſervé que les Arabes toujours indépendans, jamais aſſervis, redoutables par une vie errante & militaire, dépouillant ou ran-

çonnant tout ce qui les approche & tout ce qu'ils peuvent atteindre, plus invincibles dans leurs tentes & leurs camps volans que les autres peuples dans leurs forteresses; semblent réaliser encore aujourd'hui le caractere & la destinée d'Ismaël & de sa postérité. *Hic erit ferus homo; manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum; & è regione universorum fratrum suorum figet tabernacula.* Gen. 16.

ISMAEL I, fut le premier sophi de Perse. Il étoit petit-fils d'Usum-Cassan. Il rétablit l'empire Persan, en se disant descendu d'Ali, gendre du faux-prophete Mahomet, & en donnant une nouvelle explication à l'Alcoran. C'est ce qui a formé deux sectes parmi les Mahométans, qui se regardent mutuellement comme hérétiques. Ismaël commença son regne vers l'an 1505, & mourut en 1523, après avoir remporté diverses victoires sur ses ennemis. Pour établir plus solidement son trône, il sollicita les princes chrétiens de joindre leurs armes aux siennes contre les Ottomans; mais le tems des croisades étoit passé. Ses successeurs prirent, à son exemple, le titre de *Sophi*, non parce qu'il signifie *Sage* en grec, mais parce que ce mot en langue persienne veut dire *Laine*. C'est de cette matiere que les princes Persans faisoient leur turban.

ISMAEL II *ou* SCHAH ISMAEL, sophi de Perse, succéda à Thamas en 1575. On le tira de sa prison pour le mettre sur le trône. Il s'y affermit par la mort de 8 de ses freres qu'il fit égorger; mais après un regne de 2 ans, il fut empoisonné par une de ses sœurs, parce qu'il paroissoit avoir trop d'inclination pour la religion des Turcs, que les Persans regardent comme des hérétiques. Il avoit plus de 50 ans.

ISMENIAS, excellent musicien de Thebes. On dit qu'ayant été fait prisonnier par Atheas, roi des Scythes, il joua de la flûte devant ce prince, qui se moquant de l'admiration de ses courtisans, dit tout haut qu'*il préféroit les hennissemens d'un cheval, aux sons de la flûte d'Ismenias.* Voyez ATHÉAS.

ISOCRATE, né à Athenes l'an 436 avant J. C., fils d'un artiste de cette ville, qui faisoit des instrumens de musique, devint, dans l'école de Gorgias & de Prodicus, un des plus grands maîtres d'éloquence; mais il ne put jamais parler en public dans les grandes affaires de l'état: sa timidité & la foiblesse de sa voix l'en empêcherent. Ne pouvant le faire lui-même, il l'apprit aux autres. Il ouvrit à Athenes une école d'éloquence, qui fut une pépiniere d'orateurs pour toutes les parties de la Grece. Si ses leçons furent utiles aux disciples, elles ne furent pas moins lucratives pour le maître. Isocrate amassa plus d'argent qu'aucun sophiste de son siecle, quoiqu'il n'exigeât rien des citoyens d'Athenes. Le fils d'un roi lui donna 60,000 écus pour un Discours, où il prouvoit très-bien qu'*il faut obéir au Prince.* Mais bientôt après il en composa un autre, où il prouvoit au *Prince* qu'*il doit faire le bonheur des sujets.* On venoit à lui

de toutes parts. Egalement doué du talent de bien écrire & de celui de bien enſeigner, il donnoit à la fois le précepte & l'exemple. Il parloit très-peu devant les gens frivoles & diſſipés; ſe trouvant à la table du roi de Salamine, & les convives le preſſant de fournir à la converſation, il s'en excuſa en ces termes : *Ce que je ſais n'eſt pas ici de ſaiſon, & ce qui eſt ici de ſaiſon, je ne le ſais pas.* Dans ce qui nous reſte de lui, on voit un ſtyle doux, coulant, agréable, plein de graces. Ses penſées ſont nobles, mais trop délayées. Un critique judicieux l'a appellé *Sophiſte enchanteur, écrivain académique très-fleuri, très-harmonieux, mais froid, languiſſant, amoureux de paroles, & qui énerve ſes penſées en voulant les embellir.* Il eſt le premier, ſuivant Cicéron, qui ait introduit dans la langue grecque ce nombre, cette cadence, cette harmonie, qui en fait la premiere des langues. La nouvelle de la défaite des Athéniens par Philippe, à la bataille de Chéronée, le pénétra d'une douleur ſi vive, qu'il ne voulut pas ſurvivre au malheur de ſa patrie. Il mourut de douleur l'an 338 avant J. C., à 98 ans, après avoir paſſé quatre jours ſans manger. Nous avons de lui *31 Harangues*, traduites de grec en latin par Jerôme Wolfius. Toutes les *Œuvres* d'Iſocrate furent imprimées par Henri Etienne, in-fol. 1593. Elles contiennent ſes *Harangues* & ſes *Lettres*. L'imprimeur y joignit la traduction de Wolfius, ſes remarques propres, & quelques fragmens de Gorgias & d'Ariſtide. On eſtime auſſi l'édition des Aldes, 1513 & 1534, in-folio; & celle de Londres, 1748, in-8°. On a donné à Cambridge, pour l'uſage des claſſes de l'univerſité, une excellente édition de 14 Harangues choiſies d'Iſocrate, in-8°. Les littérateurs pourront conſulter les Recherches de l'abbé Vatry ſur les autres écrits qu'Iſocrate avoit compoſés. On les trouve dans le tom. 13e des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. L'abbé Auger a donné une traduction en françois des *Œuvres* d'Iſocrate, Paris, 1781, 3 vol. in-8°.

ISRAËL, (S.) fut prévôt de la collégiale de St-Junien en Limouſin, puis grand-chantre de Dorat dans la même province, où il avoit embraſſé l'inſtitut des chanoines-réguliers. Il mourut le 22 décembre 1014. Son corps fut levé de terre en 1659. Nous avons de lui : I. Une *Hiſtoire de Jeſus-Chriſt* en vers & en langue vulgaire, que l'on a fauſſement attribuée à un Iſaac, abbé d'Eſterp, dans le nouveau Gloſſaire de du Cange. Cet ouvrage prouve que la langue romanciere étoit en uſage avant le 12e ſiecle. Le P. Labbe a publié dans *Bibl. nov. Mss.* tome 2, la *Vie* du B. Iſraël, qui fut écrite quelques années après ſa mort.

ISSACHAR, 5e fils de Lia, & le 9e des enfans de Jacob. Ses deſcendans ſortirent d'Egypte au nombre de 54,400 combattans. Sa tribu s'adonna à l'agriculture. Ce patriarche étoit né l'an 1749 avant J. C.; on ne ſait pas la date de ſa mort.

ISTHUAN-

ISTHUANFI, (Nicolas) vice-palatin de Hongrie, né dans un château, près de Cinq-Egliſes, l'an 1538, & mort en 1615; a laiſſé l'*Hiſtoire* de ce royaume, depuis 1490 juſqu'en 1608. Elle vit le jour à Cologne, in-folio, en 1622. Cette Hiſtoire eſt d'autant plus eſtimable, qu'Iſthuanfi avoit été employé par Maximilien II & Rodolphe II dans les affaires les plus importantes. Elle eſt très-bien écrite, exacte & pleine d'intérêt, d'une latinité pure & très-élégante. L'auteur étoit un homme de bien, auſſi diſtingué par ſes vertus que par ſes connoiſſances. La continuation juſqu'à l'an 1718, par Jacques Ketteler, qu'on voit dans l'édition de Cologne, 1724, eſt fort inférieure à tous égards à l'ouvrage de l'hiſtorien Hongrois.

ITHACE, évêque d'Oſſobona en Eſpagne, montra beaucoup de zele contre les Priſcillianiſtes; mais ayant abuſé de ſon crédit près de l'empereur Maxime, pour les faire condamner à mort, il encourut l'indignation publique, & pluſieurs évêques ſe ſéparerent de ſa communion. *Voyez* PRISCILLIEN & S. MARTIN.

ITTIGIUS, (Thomas) ſavant profeſſeur de théologie à Leipſig, travailla aux Journaux de cette ville avec ſuccès, & mourut en 1710, à plus de 66 ans. Il avoit du ſavoir & des vertus, & il eut de la réputation dans ſon pays. On a de lui: I. Un *Traité ſur les incendies des Montagnes*, Leipſig, 1671, in-8°. II. Une *Diſſertation ſur les Héréſiarques des tems apoſtoliques*, 1703, in-4°: elle eſt très-eſtimée. III. Une *Hiſtoire des Synodes nationaux tenus en France par les Prétendus-Réformés*, 1705, in-4°. IV. Une *Hiſtoire Eccléſiaſtique des deux premiers ſiecles de l'Egliſe*, 1709 & 1711, 2 vol. in-4°. V. Des *Œuvres Théologiques*. Tous ces ouvrages ſont en latin. On les connoît peu en France. La plupart ſont remplis de préjugés puiſés dans la ſecte que l'auteur profeſſoit.

ITYS *ou* ITYLE, fils de Térée, roi de Thrace, & de Progné, fille de Pandion, roi d'Athenes, fut maſſacré par ſa propre mere, qui le fit manger à ſon mari, pour ſe venger de ce qu'il avoit enlevé ſa ſœur Philomele.

IVAN, *voyez* IWAN.

IVELLUS, *voyez* JEWEL.

IVES *ou* YVES, (S.) *Ivo*, né dans le territoire de Beauvais, d'une famille noble, fut diſciple de Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec, & ſe diſtingua tellement par ſa piété & par ſa ſcience, qu'il devint abbé, puis évêque de Chartres en 1092. Il s'éleva avec zele contre le roi Philippe I, qui avoit pris Bertrade de Montfort, femme de Foulques le Rechin, comte d'Anjou, après avoir quitté la ſienne, Berthe de Hollande. Il gouverna ſon dioceſe avec ſageſſe, y fit fleurir la diſcipline eccléſiaſtique, & mourut le 21 décembre 1115, à 80 ans. On a de lui: I. Un *Recueil de Décrets Eccléſiaſtiques*. Les fauſſes Décrétales y ſont mêlées avec les vraies. Il tranſcrit ordinairement le Recueil de Burchard de Worms, comme celui-ci avoit tranſcrit

celui de Reginon. II. Un grand nombre d'*Epîtres*, & d'autres ouvrages fort utiles pour connoître la diſcipline de ſon tems. Toutes ſes *Œuvres* ont été imprimées à Paris en 1647, in-folio, accompagnées de remarques ſavantes & utiles, & d'une *Vie* de ce Saint, tirée de ſes écrits, & de divers monumens du tems, par Jean Fronteau. Cette Vie eſt inſérée dans les *Acta Sanctorum*, avec des remarques du P. Henſchenius. Outre le Recueil des Décrets Eccléſiaſtiques & les Epîtres, cette collection renferme *Micrologus de eccleſiaſticis officiis*, des Sermons, & une courte Chronique des rois de France.

IVES, *voyez* YVES.

IVETEAUX, (Nicolas Vauquelin, ſeigneur des) poëte François, né à la Frêſnaye, château près de Falaiſe, d'abord lieutenant-général de Caen, charge dans laquelle il avoit ſuccédé à ſon pere (*voyez* FRESNAYE), fut nommé précepteur du duc de Vendôme, fils de Gabrielle d'Eſtrées, & enſuite de Louis XIII, encore dauphin. Sa vie licentieuſe le fit renvoyer de la cour avec des bénéfices, dont il ſe défit, ſur les reproches que le cardinal de Richelieu lui fit de la corruption de ſes mœurs. Soulagé du poids d'un état dont il n'avoit ni le goût, ni les vertus, il vécut en épicurien, & mourut, dit-on, de même: mais d'autres aſſurent, d'après M. Huet, qu'il mourut dans des ſentimens de repentir. Ce fut en 1649, à l'âge de 90 ans, dans une maiſon de campagne, près de Germigny, château des évêques de Meaux. On a de lui: I. *Inſtitution d'un Prince*, en vers; ouvrage écrit avec jugement & avec énergie, & plein des plus belles leçons de la morale. II. Des *Stances*, des *Sonnets* & d'autres poéſies dans les *Délices de la Poéſie Françoiſe*, 1620, in-8°, qui ne ſont pas celles des gens de goût.

IWAN V *ou* JEAN ALEXIOWITZ, czar de Ruſſie, ſecond fils de Michaëlowitz, né en 1651, fut diſgracié de la nature. Il étoit preſque privé de la vue & de la parole, & ſujet à des convulſions. Il devoit ſuccéder à la couronne après la mort de ſon frere Fœdor Alexiowitz, arrivée en 1682; mais on réſolut de l'enfermer dans un monaſtere, & de donner le ſceptre à Pierre ſon frere, né d'un ſecond mariage. La princeſſe Sophie, leur ſœur, eſpérant de régner ſous le nom d'*Iwan*, excita une ſédition pour lui conſerver le trône. Après bien du ſang répandu, on finit par proclamer ſouverains les deux princes Iwan & Pierre, en leur aſſociant Sophie en qualité de corégente. Ce gouvernement partagé ne dura que 6 ans. Sophie ayant, dit-on, projetté en 1689 de ſacrifier le czar Pierre à la ſoif de régner ſeule, la conſpiration fut découverte, & la princeſſe enfermée dans un couvent. Dès ce moment Pierre régna en maître. Iwan n'eut d'autre part au gouvernement, que celle de voir ſon nom dans les actes publics. Il mena une vie privée & tranquille, & mourut en 1696. Ce prince laiſſa 5 filles, dont la 4e, Anne, mariée en 1710 au duc

de Courlande, monta depuis ſur le trône de Ruſſie.

IWAN VI de Brunſwick-Bévern, fut déclaré czar après la mort de ſa grande-tante Anne Iwanova, le 29 octobre 1740. Il deſcendoit de la ſœur de cette princeſſe, fille comme elle du czar Jean V, frere aîné de Pierre le Grand. Erneſt, duc de Biren, favori d'Anne, devoit avoir la régence ſous la minorité de ce jeune prince, qui n'avoit que 3 mois. Mais quelques ſemaines après, le duc de Biren fut deſtitué, & la régence fut déférée à Anne de Meklenbourg, ducheſſe de Brunſwick-Bévern, mere du jeune empereur. Le 6 décembre 1741 Iwan fut détrôné, & enfermé dans la forteresſe de Schluſſelbourg. La princeſſe Elizabeth Petrowna, fille de Pierre le Grand, qui fut déclarée impératrice, étant morte en 1762, & ſon neveu Pierre III ayant été dépoſé 6 mois après, la princeſſe Catherine d'Anhalt-Zerbſt, ſon épouſe, monta ſur le trône. C'eſt ſous le regne de cette princeſſe que le malheureux Iwan fut aſſaſſiné par ſon gardien le 16 juillet 1764. Cette affaire délicate n'a pu être encore bien éclaircie. C'eſt un de ces événemens dont le vrai point de vue eſt réſervé à la poſtérité.

IWANOVA, *voyez* ANNE.

IXION, roi des Lapithes, refuſa à Déionée les préſens qu'il lui avoit promis, pour épouſer ſa fille Dia : ce qui obligea ce dernier à lui enlever ſes chevaux. Ixion diſſimulant ſon reſſentiment, attira chez lui Déionée, & le fit tomber par une trape dans un fourneau ardent. Il eut de ſi grands remords de cette trahiſon, que Jupiter le fit mettre à ſa table pour le conſoler. Ses premieres fautes ne le corrigerent pas. Il oſa aimer Junon, & tâcha de la corrompre ; mais cette déeſſe en avertit ſon époux, qui, pour éprouver Ixion, forma une nue bien reſſemblante à Junon, & la fit paroître dans un lieu ſecret où Ixion la trouva. Il ne manqua pas alors de ſuivre les mouvemens de ſa paſſion. Delà le proverbe : *C'eſt la nuée d'Ixion*, pour dire une illuſion, une vaine jouiſſance. Alors Jupiter, trop convaincu de ſon deſſein, foudroya ce téméraire, & le précipita dans les enfers, où les Euménides l'attacherent avec des ſerpens à une roue qui tournoit ſans ceſſe.

J

JAAPHAR BEN TOPHAIL, *ou plutôt* JOAPHAR, *voyez* ce mot.

JABEL, fils de Lamech & d'Ada, de la famille de Caïn, fut le pere des paſteurs qui habitoient la campagne ſous des tentes; c'eſt-à-dire, qu'il inventa la maniere de faire paître les troupeaux, en les conduiſant de contrée en contrée, ſans demeure fixe, & ſans autre habitation que des tentes, comme depuis ont fait les Scythes, les Nomades & les Arabes Sénites. Le nom de *Pere* ſe prend ſouvent pour maître, chef, inſtituteur.

JABELLY, (Barthélemi) originaire de la Marche, avocat au parlement de Paris dans le 17e ſiecle, y ſuivit le barreau avec ſuccès. On a de lui les *Coutumes de la Marche expliquées* &c. Cet ouvrage eſtimé a été réimprimé à Paris en 1744, in-12.

JABIN, roi d'Aſor, fit, avec 3 rois ſes voiſins, une ligue contre Joſué. Ce général, comptant ſur la protection du Seigneur, alla au-devant de l'armée ennemie, la tailla en pieces, fit couper les jarrets aux chevaux, & brûler les chariots de guerre. Joſué alla enſuite aſſiéger Jabin dans ſa capitale. Elle fut priſe, détruite, & le roi & tout ſon peuple, dont les mœurs & les abominations en tout genre avoient fixé la malédiction du ciel, paſſés au fil de l'épée. Un de ſes deſcendans, nommé JABIN comme lui, entreprit de le venger 200 ans après, l'an 1285 avant J. C. Il s'aſſujettit d'abord les Iſraélites; mais Dieu ſuſcita Barac & Débora pour délivrer ſon peuple de la ſervitude. Siſara, lieutenant de Jabin, perdit la bataille & la vie. Jabin, voulant venger la mort de ſon général, ſubit le même ſort. Sa ville capitale fut, pour la 2e fois, détruite & raſée entiérement.

JABLONOWSKI, (Alexandre-Joſeph Pruſſe de) palatin de Novogorod, ſe retira à Leipſig, durant les troubles de ſa patrie, & mourut dans cette ville le 1 mars 1777. Il uniſſoit de vaſtes connoiſſances à une naiſſance très-diſtinguée, & s'eſt rendu célebre par l'établiſſement & la fondation d'une ſociété qui porte ſon nom à Leipſig, & qu'il a comblée de ſes bienfaits. *Voyez* ISAURE.

JABLONSKI, (Daniel-Erneſt) théologien proteſtant, né à Dantzig en 1660, exerça le miniſtere dans diverſes villes d'Allemagne. Il devint enſuite conſeiller eccléſiaſtique de Berlin, & préſident de la ſociété des ſciences de cette ville. Il mourut en 1741, après avoir fait paroître beaucoup de zele contre les Athées & les Déiſtes, & après avoir travaillé longtems, & avec le ſuccès qu'il devoit prévoir, à la réunion

des Calviniſtes & des Luthériens (*voyez* HOMEL). On a de lui des *Homélies*, des *Traités Théologiques*; l'édition d'une *Bible*, des *Réflexions ſur l'Ecriture-Sainte*, & des *Verſions* latines d'auteurs anglois &c.

JABLONSKI, (Paul Erneſt) profeſſeur en théologie & paſteur de Francfort-ſur-l'Oder, mort en 1757, à 64 ans, a éclairci divers articles de la langue & des antiquités égyptiennes. Son ouvrage le plus connu en ce genre eſt intitulé: *Pantheon Ægyptiacum*. C'eſt un traité ſur la religion des Egyptiens, publié en 1750, 3 vol. in-8°, à Francfort-ſur-l'Oder. On a encore du même auteur: I. *De Memnone Græcorum*, Francfort, 1753, in-4°, avec figures. II. *Inſtitutiones Hiſtoriæ Eccleſiaſticæ*, 2 vol. in-8° &c.

JACCETIUS *ou* DACETIUS, (François Catanée) habile philoſophe platonicien & orateur, né à Florence en 1466, fut diſciple de Marſille Ficin. Il lui ſuccéda dans ſa chaire de philoſophie, & mourut à Florence en 1522. On a de lui un *Traité du Beau*; un autre *de l'Amour*; des *Epîtres*, & pluſieurs autres ouvrages imprimés à Bâle en 1563, in-fol. Il laiſſa 13 fils. L'un d'eux ſe mêla de poéſie, & s'aviſa d'entrer dans une conſpiration contre le cardinal Julien de Médicis, qui lui fit trancher la tête.

JACKSON, (Thomas) théologien Anglois, préſident du college de Chriſt à Oxford, enſuite doyen de Pétersborough, naquit à Witton, dans la province de Durham, en 1579, & mourut en 1640. On a recueilli ſes ouvrages en 1693, en 3 vol. in-fol. On y trouve une *Explication du Symbole*, eſtimée des Anglicans.

JACOB, célebre patriarche, fils d'Iſaac & de Rebecca, naquit vers l'an 1836 avant J. C. Sa mere avoit plus d'inclination pour lui que pour Eſaü ſon frere, à cauſe de la douceur de ſon caractere & de ſon attachement aux affaires domeſtiques. Eſaü lui vendit ſon droit d'aîneſſe pour un plat de lentilles, & Jacob lui enleva enſuite la bénédiction que ſon pere vouloit lui donner (*voyez* REBECCA). Obligé de fuir la colere de ſon frere, il paſſa en Méſopotamie, auprès de Laban ſon oncle. Dans la route, s'étant arrêté en un lieu favorable pour ſe repoſer, il vit en ſonge une échelle myſtérieuſe, dont le pied touchoit à la terre & le haut au ciel. Les anges montoient, deſcendoient, & Dieu paroiſſoit au haut. Le patriarche étant arrivé chez Laban, s'engagea à ſervir ſept années pour avoir Rachel, ſa fille, en mariage. Il la lui promit, mais il lui donna Lia à ſa place; c'étoit l'aînée de ſes filles. Et pour avoir la cadette, Jacob s'obligea de ſervir encore ſept autres années. Le Seigneur conſola Lia de l'indifférence que ſon époux avoit pour elle, en la rendant féconde: elle eut quatre enfans; ſavoir, Ruben, Siméon, Lévi & Juda. Rachel étant juſques-là ſtérile, & Lia ayant ceſſé d'avoir des enfans, elles donnerent leurs ſervantes à Jacob, qui les prit comme des épouſes du ſecond ordre, & eut des enfans de chacune d'elles; ſavoir, de Bala, ſer-

vante de Rachel, deux fils; l'un appellé Dan, & l'autre Nephthali; & de Zelpha, ſervante de Lia, deux autres fils, Gad & Aſer. Lia donna encore à Jacob deux fils, Iſſachar & Zabulon, & une fille nommée Dina. Jacob ſervoit depuis près de 20 ans Laban ſon beau-pere. Cet homme injuſte, après lui avoir promis des récompenſes, voulut lui enlever le bien acquis à la ſueur de ſon front. Le ſaint homme fut obligé de ſortir promptement de chez lui, courant riſque d'éprouver toute ſa colere; mais le Seigneur changea bientôt le cœur de ſon beau-pere, & ils firent alliance enſemble. Le ſaint patriarche lutta enſuite contre un ange, qui changea ſon nom de Jacob en celui d'Iſraël, nom qui ſignifie *fort contre Dieu* & qui eſt reſté aux Hébreux: combat myſtérieux qui figuroit l'eſpece de violence que feroient à la juſtice de Dieu, ſouvent irrité, les intérêts du peuple d'Iſraël, la priere de ſes chefs & de ſes prêtres; & la conſtance avec laquelle ſa providence en dirigeroit la deſtinée malgré les obſtacles que ce peuple y mettroit lui-même: delà Jacob, devenu en quelque ſorte victorieux, demanda pour prix la bénédiction de l'ange: *Non dimittam te donec benedixeris mihi.* Ce patriarche retiré à Béthel, perdit Rachel, qui l'avoit fait pere de Joſeph, & qui mourut en accouchant de Benjamin. Il en reſſentit une douleur extrême, & cette douleur fut augmentée par la perte de Joſeph (le plus chéri de ſes enfans) qu'il crut mort, & que ſes freres avoient vendu à des marchands Madianites. Ayant appris enſuite que ce fils ſi pleuré étoit premier miniſtre en Egypte, il l'y vint trouver l'an 1706 avant J. C. Il y vécut 17 ans; & ſentant approcher la fin de ſes jours, il fit promettre à Joſeph qu'il porteroit ſon corps dans le ſépulcre de ſes peres. Il adopta Manaſſès & Ephraïm, fils du même Joſeph. Il donna auſſi à ſes enfans une bénédiction particuliere; &, perçant dans l'obſcurité des ſiecles futurs, il prédit à ſes fils ce qui devoit leur arriver. Le ſaint vieillard mourut de la mort des juſtes, l'an 1689 avant J. C., âgé de 147 ans. Joſeph fit embaumer le corps de ſon pere, & obtint du roi la permiſſion de le porter dans la terre de Chanaan, pour l'enterrer dans le tombeau de ſes peres. On auroit tort de reprocher à Jacob & aux autres patriarches, l'incontinence, parce qu'ils eurent pluſieurs femmes; l'ancienne loi ne la leur défendoit pas, & la ſainteté de l'Evangile n'avoit pas encore réduit le mariage à des regles plus ſéveres & plus aſſorties à l'état naturel & primitif des choſes. M. Baer, dans une ſavante diſſertation *ſur les Athlantiques*, Francfort & Leipſig, 1777, a tâché de prouver que Jacob eſt le chef des Athlantiques, & que l'Athlantide n'eſt autre choſe que la Judée. Quelque paradoxale que paroiſſe cette opinion du premier abord, elle devient impoſante par le développement que l'auteur lui donne. *Voyez* SÉSOSTRIS.

JACOB, fanatique Hongrois, apoſtat de l'ordre de

Cîteaux, excita en 1212, ſur une prétendue viſion, une multitude d'enfans en Allemagne & en France, à ſe croiſer pour la Terre-Sainte. Ils partirent tous avec l'empreſſement de leur âge; mais ils n'allerent pas loin. La plupart s'égarerent dans les forêts & dans les déſerts, où ils périrent de chaud, de faim & de ſoif. Jacob, la trompette de cette émigration, étoit alors fort jeune. Devenu vieux, il ne fut pas plus ſage. S. Louis ayant été pris en 1250 par les Sarraſins, Jacob ſe mit de nouveau à faire le prophete. Il cria dans tous les carrefours de Paris, que » la Ste Vierge lui » avoit commandé de prêcher » la croiſade aux bergers & » aux payſans, & qu'elle lui » avoit révélé que c'étoit eux » qui devoient délivrer le roi». Des pâtres & des laboureurs commencerent à le ſuivre à grandes troupes. Il les croiſa, & leur donna le nom de *Paſtoureaux*. A ces premiers croiſés qui s'enrôlerent avec lui par ſimplicité, ſe joignirent des vagabonds, des voleurs, des bannis, des excommuniés, & tous ceux qu'on appelloit alors *Ribaux*. La reine Blanche, chargée de la régence en l'abſence de ſon fils, les toléra pendant quelque tems, dans l'eſpérance qu'ils pourroient délivrer le roi. Mais lorſqu'elle apprit qu'ils prêchoient contre le pape, contre le clergé, & même contre la foi, & qu'ils commettoient des meurtres & des pillages, elle prit la réſolution de les diſſiper. Elle y réuſſit plutôt qu'elle n'auroit oſé eſpérer. Le bruit s'étant répandu que les Paſtoureaux venoient d'être excommuniés, un boucher tua d'un coup de coignée Jacob, chef de cette multitude, comme il prêchoit un jour avec ſon imprudence ordinaire. A ſon exemple on les pourſuivit par-tout, & on les aſſomma comme des bêtes féroces.

JACOB BEN-NEPHTHALI, rabbin du 5e ſiecle, inventa, dit-on, avec Ben-Aſer, les points hébreux vers l'an 476. Ils étoient l'un & l'autre l'ornement de l'école de Tibériade.

JACOB AL-BARDAI *ou* ZANZALE, diſciple de Sévere patriarche d'Antioche, fut ſurnommé *Bardai*, de la ville Bardea dans l'Arménie, dont il étoit natif, & fut un des principaux apôtres de l'Eutychianiſme dans la Méſopotamie & dans l'Arménie. C'eſt de lui, à ce qu'on prétend, que les Eutychéens prirent le nom de *Jacobites*, quoique quelques ſavans croient que ce nom leur a été donné d'un autre JACOB, également diſciple de Dioſcore & d'Eutychès.

JACOB BEN-HAIIM, rabbin du 16e ſiecle, publia la *Maſſore* dans toute ſa pureté, à Veniſe, en 1525, 4 vol. in-fol. Il l'accompagna du texte de la *Bible*, des *Paraphraſes Chaldaïques*, & des *Commentaires* de quelques rabbins ſur l'Ecriture.

JACOB, (Louis) né à Châlons-ſur-Saône en 1608, entra dans l'ordre des Carmes, fut bibliothécaire du cardinal de Retz, enſuite d'Achille de Harlay, alors procureur-général, & depuis premier préſident, & fut honoré du titre de con-

ſeiller & aumônier du roi. Il mourut chez ce magiſtrat en 1670, après avoir publié pluſieurs ouvrages, dans leſquels on trouve plus d'érudition que de critique. Comme il étoit naturellement bon & crédule, il ſe repoſoit avec trop d'aſſurance ſur la bonne foi d'autrui. C'eſt ce qui lui a fait ſouvent citer, comme de belles bibliotheques, des cabinets très-médiocres. Ses principaux écrits ſont : I. *Bibliotheca Pontificia*, Lyon, 1643, in-4°, réimprimée en 1647 : compilation mal digérée & inexacte, ſur les papes & les antipapes juſqu'à Urbain VIII, avec un Catalogue des écrits publiés pour ou contre eux. Le P. Coſme de Villiers, dans la *Bibliotheque des Carmes*, dit que cet ouvrage a donné de juſtes ſujets à la critique des ſavans ; puiſqu'il eſt défiguré par un grand nombre de fautes, touchant les ouvrages & les auteurs dont il y eſt fait mention ; des Catholiques y ſont mis au nombre des hérétiques, & des hérétiques au nombre des Catholiques. II. *Traité des plus belles Bibliotheques*, Paris, 1644, in-8° ; auſſi ſavant, mais auſſi inexact que le recueil précédent. III. *Bibliotheca Pariſina*, in-4°, pour les années 1643, inclus 1650 ; ce ſont des catalogues des livres imprimés à Paris. IV. *De claris Scriptoribus Gabillonenſibus*, 1652. V. *Gabrielis Naudæi Tumulus*, Paris, 1659, in-4°. C'eſt un recueil des éloges que les ſavans ont fait de Naudé, & le catalogue de ſes ouvrages. VI. *Bibliotheca Gallica univerſalis*, pour les années 1643 à 1655. Ces catalogues ſont moins inexacts que les autres ouvrages du P. Jacob. On prétend qu'ils ont donné la premiere idée des Journaux. VII. Il a encore publié pluſieurs ouvrages qui regardent ſon ordre ; & on en conſerve un grand nombre de manuſcrits.

JACOB-JEAN, Arménien, natif de Zulpha, étoit en 1645 chef des menuiſiers du roi de Perſe. Il eſt auteur de pluſieurs inventions de méchanique ; & dans un voyage qu'il fit en Europe, il conçut ſi bien tout ce qui regarde l'art de l'imprimerie, qu'il en dreſſa une à Iſpahan, & qu'il fit lui-même les matrices des caracteres dont il s'eſt ſervi. On y imprima en arménien les *Epîtres de S. Paul*, les *Sept Pſeaumes Pénitenciaux*, & on avoit deſſein d'imprimer toute la Bible ; mais on ne put trouver le moyen de bien compoſer l'encre. D'ailleurs cette imprimerie ôtoit le pain à beaucoup d'écrivains, qui faiſoient des plaintes continuelles pour empêcher l'établiſſement de ce nouvel art qui détruiſoit leur métier. La charge de *Chef des Menuiſiers* ne peut être exercée que par un Mahométan, & ce fut par un privilege particulier que Jacob-Jean fut maintenu dans cet office, à cauſe de l'excellence de ſon génie. Le roi le ſollicita ſouvent d'embraſſer la religion de Mahomet ; mais cet habile homme ne voulut jamais renoncer au Chriſtianiſme, quelques promeſſes qu'on lui pût faire.

JACOB DE MONTFLEURY, *voyez* MONTFLEURY.

JACOBÆUS OLIGER, né à Arhus, dans la preſqu'iſle du

Jutland, en 1650, voyagea dans une partie de l'Europe, fut nommé professeur de médecine & de philosophie à Coppenhague par le roi de Danemarck, & ensuite conseiller de justice. Il mourut en 1701, à 71 ans, regardé comme bon mari, bon maître, bon ami, mais d'une humeur mélancolique. On a de lui divers ouvrages de physique, de médecine & de poésie. Ceux du premier genre sont: I. *Compendium institutionum medicarum*, 1684, in-4°. II. *De Ranis & Lacertis Dissertatio*, 1686, in-8°. III. *Musæum Regium, sive Catalogus rerum tam naturalium quàm artificialium, quæ in Basilica Bibliothecæ Christiani Quinti Hafniæ asservantur*; Coppenhague, 1696, in-folio: livre curieux. Il avoit épousé une fille du célebre Thomas Bartholin.

JACOBATIUS, (Dominique) évêque de Lucera, fut employé en diverses affaires importantes par Sixte IV, & par les papes suivans. Léon X le fit cardinal en 1517. Il mourut en 1527, à 84 ans. On a de lui un *Traité des Conciles* en latin, fort cher, mais inexact, & qui n'est recherché que par les bibliomanes. C'est le dernier volume de la collection des conciles du P. Labbe. La premiere édition est de Rome, 1538, in-folio; mais on n'estime que l'édition de Paris, faite pour le recueil qu'on vient de citer.

JACOBEL, hérétique du 15e siecle, natif de Mise en Bohême, curé de la paroisse de S. Michel à Prague, & disciple de Jean Hus, prétendit que l'usage du calice étoit absolument nécessaire dans la communion.

JACOBUS, (Magdalius) nommé *Jacobus Goudanus*, parce qu'il étoit de Goude en Hollande, se fit Dominicain, s'appliqua à l'étude des langues savantes, & mourut vers 1520. Ses principaux ouvrages sont: I. *Æsurium poëticum*, Cologne, 1506, in-4°. II. *Correctorium Bibliæ, cum difficilium dictionum interpretatione & compendium Bibliæ*, Cologne, 1508, in-4°. III. *Flavii Josephi liber de imperatrice Ratione, è græco latinè versus*, Cologne, 1517, in-4°. La traduction du P. François Combefis est préférée à celle-ci.

JACOPONE DA TODI, ancien poëte Italien, ami & contemporain du Dante, naquit à Todi d'une famille noble: son vrai nom étoit *Jacopo de'Benedetti*. Après avoir vécu long-tems dans le monde, devenu veuf, il distribua ses biens aux pauvres, & entra dans l'ordre des Freres-Mineurs, où par humilité il voulut toujours rester frere convers. Il a composé des *Cantiques sacrés*, pleins de feu & d'onction, qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie, malgré la bigarrure de son style chargé de mots calabrois, siciliens & napolitains. On a de lui quelques autres Poésies du même genre en latin, & on le croit auteur de la prose *Stabat Mater*, que d'autres attribuent au pape Innocent III, & d'une Prose rimée sur la vanité des choses humaines, *Cur mundus militat* &c. Ce poëte mourut fort vieux en 1306, & la réputation de sainteté qu'il s'étoit acquise pen-

dant ſa vie, lui mérita après ſa mort le ſurnom de *Bienheureux*, que les Italiens lui donnent. L'édition la plus ample de ſes *Cantiques ſpirituels*, eſt celle de Venile, 1617, in-4°, avec des notes.

JACQUELOT, (Iſaac) fils d'un miniſtre de Vaſſy, naquit en 1647. Il fut donné pour collegue à ſon pere dès l'âge de 21 ans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il paſſa à Heidelberg, delà à La Haye. Le roi de Pruſſe s'étant rendu dans cette ville, & l'ayant entendu prêcher, l'appella à Berlin pour être ſon miniſtre. Il accompagna ce titre d'une forte penſion, dont Jacquelot jouit juſqu'à ſa mort, arrivée en 1708, à 61 ans. On doit à ce miniſtre pluſieurs ouvrages bien raiſonnés, mais qui manquent de méthode & de préciſion. I. Des *Diſſertations ſur l'exiſtence de Dieu*, Amſterdam, 1697, in-4°. L'auteur démontre cette vérité par l'hiſtoire univerſelle, & par la réfutation d'Epicure & de Spinoſa. Il y a beaucoup de raiſon & de littérature dans cette production, mais peu d'ordre. II. Trois ouvrages contre le Dictionnaire de Bayle, avec lequel il eut des démêlés fort vifs, terminés par la mort du lexicographe; le 1*er* a pour titre: *Conformité de la Foi avec la raiſon*, in-8°; le 2*e*, *Examen de la Théologie de M. Bayle*, in-12; & le 3*e*, *Réponſe aux Entretiens compoſés par M. Bayle*, in-12. III. Des *Diſſertations ſur le Meſſie*, 1699, in-8°. On y trouve de bonnes remarques; mais les citations y ſont trop confuſes & trop multipliées. IV. Un *Traité de l'inſpiration des Livres ſacrés*, 1715, in-8°; en 2 parties; la 1*ere* eſt pleine de force. V. *Avis* ſur le *Tableau du Socinianiſme*: ouvrage de Jurieu, lequel ſuſcita une violente perſécution contre ſon cenſeur. VI. Des *Sermons*, 2 vol. in-12. On y remarque, comme dans ſes autres ouvrages, de l'eſprit, de la pénétration, du ſavoir; mais ſon extrême vivacité l'empêchoit d'y mettre toute la méthode néceſſaire. VII. Des *Lettres aux Evêques de France*, pour les porter à uſer de douceur envers les Réformés, demande que la conduite des prélats ſembloit avoir prévenue.

JACQUES, (S.) le *Majeur*, fils de Zébédée & de Salomé, fut appellé à l'apoſtolat avec ſon frere Jean l'Evangéliſte, par J. C., tandis qu'ils raccommodoient leurs filets à Bethſaïde leur patrie. Ils furent témoins, avec S. Pierre, de la transfiguration du Sauveur ſur le mont Thabor. Après la réſurrection de Jeſus-Chriſt, les deux freres ſe retirerent en Galilée, & revinrent à Jeruſalem avant la Pentecôte, où ils reçurent le Saint-Eſprit avec les Apôtres. On croit que S. Jacques ſortit de la Judée avant les autres Apôtres, pour porter l'Evangile aux Juifs diſperſés & aux nations. Les Eſpagnols prétendent qu'il prêcha dans leur pays. Il revint en Judée, & y ſignala ſon zele avec tant d'ardeur, que les Juifs l'ayant dénoncé à Hérode-Agrippa, ce prince le fit mourir par le glaive l'an 44 de J. C. S. Jacques fut le premier Apôtre qui recut la couronne du martyre. On voit à Jeruſalem une

égliſe bâtie ſous ſon invocation, à 300 pas de la porte de Sion. C'eſt une des plus belles & des plus grandes de la ville. A main gauche, en entrant dans la nef, il y a une petite chapelle, qui eſt le lieu où l'on croit que ce S. Apôtre eut la tête tranchée, parce qu'il faiſoit autrefois partie de la place du marché public. Cette égliſe appartient aux Arméniens ſchiſmatiques, qui y ont un monaſtere bien bâti, où il y a toujours un évêque & 12 ou 15 religieux, qui y font le ſervice ordinaire. On dit que l'égliſe & les logemens ont été bâtis par les rois d'Eſpagne pour y recevoir les pélerins de leur nation. Le corps de S. Jacques fut enterré à Jeruſalem; mais on prétend que peu de tems après, ſes diſciples le porterent en Eſpagne, & le dépoſerent à Iria Flavia, aujourd'hui El-Padron, ſur les frontieres de Galice. On découvrit ces reliques ſous le regne d'Alfonſe le Chaſte; on les tranſporta dans une ville voiſine, qu'on nomma *Giacomo Poſtolo*, qu'on a abrégé en *Compoſtolo*. Le P. Cuper a raſſemblé (*Acta Sanctorum*, *t. 6*, *julii*) un grand nombre de témoignages pour prouver la tradition de l'Egliſe d'Eſpagne. Il la fait remonter fort haut, & la confirme par le témoignage de S. Jerôme, de S. Iſidore, par d'anciennes Liturgies, & par les livres arabes d'Anaſtaſe, patriarche d'Antioche. Il eſt remarquable que l'hiſtoire des Apôtres en général ſoit ſi peu connue, que les diſciples de J. C. illuſtrés par des exploits tout autrement admirables que ceux de Céſar & d'Alexandre, & dont le courage & les lumieres ont produit une révolution générale, ſubſiſtante depuis 18 ſiecles, & qui ſubſiſtera juſqu'à la fin du monde, ne ſoient connus (ſi on excepte ce qui en eſt dit dans l'Ecriture & dans quelques anciens Peres) que par des annales obſcures & des actes apocryphes. On diroit que la Providence a voulu renforcer en quelque ſorte la ſplendeur de l'Evangile en lui-même, en jettant un voile ſur la vie des grands hommes qui l'ont établi dans le monde, pour ne laiſſer ſubſiſter que la certitude & l'authenticité des Livres-Saints, & fixer toute l'attention des Chrétiens ſur le grand événement de leur rédemption & l'adorable Conſommateur de cet ouvrage divin. » Si nous » ignorons, dit un judicieux » écrivain, le détail des actions » de ces conquérans de J. C., » nous n'ignorons pas leurs con» quêtes, quand nous voyons » en ſi peu de tems des égliſes » établies par-tout ».

JACQUES, (S.) le *Mineur*, frere de S. Jude, fils de Cléophas & de Marie, ſœur de la ſainte Vierge, fut ſurnommé *le Juſte* à cauſe de ſes vertus. JESUS-CHRIST reſſuſcité lui apparut en particulier. Quelques jours après l'Aſcenſion, il fut choiſi pour gouverner l'égliſe de Jeruſalem. Il parla le premier après S. Pierre, dans le concile tenu en cette ville l'an 40 ou 50; & s'en rapportant au ſentiment du prince des Apôtres, il le confirma par des raiſons pleines de ſageſſe & de force. S. Paul l'appelle une des colonnes de l'E-

gliſe. Ananus II, grand-ſacrificateur des Juifs, le fit condamner & le livra au peuple. Euſebe, après Hégéſippe, dit que les Juifs l'ayant preſſé de déſavouer publiquement la doctrine de J. C., il l'avoit ſoutenue avec une merveilleuſe conſtance ; & que cette confeſſion faite ſur les degrés du temple, mettant en fureur les Phariſiens ſes principaux ennemis, ils le précipiterent en bas. Un foulon acheva de le tuer d'un coup de levier, l'an 62 de J. C. Flave-Joſephe dit qu'Ananus le livra au peuple pour être lapidé ; mais cette circonſtance ſe concilie aiſément avec le récit de la mort tel que nous le rapportons ; ſoit que le peuple lui ait effectivement jeté des pierres, ſoit que dans ſa fureur il ait prévenu le ſupplice décerné. Le même hiſtorien juif ajoute que tous les gens de bien furent indignés de cette cruauté. Ce paſſage eſt ſur-tout remarquable par les rapports qu'il a avec celui qui regarde J. C., & ſur lequel on a tant diſputé, ſans conteſter celui-ci, qui forme un très-fort préjugé en faveur de l'authenticité de l'autre. *Cæſar de Feſti morte accepto nuntio, Albinum in Judæam miſit præfidem. Junior Ananus, audax & ferox ingenio, tempus opportunum ſe nactum ratus, mortuo Feſto, Albino adhuc, agente in itinere, concilium judicum advocat, ſtatuitque coram eo fratrem Jeſu Chriſti, Jacobum nomine, & unà quoſdam alios, reos impietatis peractos, lapidandos tradidit ; quod factum omnibus in eâ civitate bonis & legum ſtudioſis vehementer diſplicuit* (Joſeph. l. 20, Ant. c. 8). Il nous reſte de ce S. Apôtre une *Epître*, qui eſt la premiere entre les Canoniques. Elle eſt adreſſée aux tribus d'Iſraël diſperſées ; c'eſt-à-dire aux fideles d'entre les Juifs, qui étoient répandus en diverſes provinces. Il combat principalement l'abus que pluſieurs perſonnes faiſoient du principe de S. Paul, qui dit que „ c'eſt la foi, & non les œuvres de la loi, qui nous rend „ juſtes devant Dieu ». S. Jacques y établit fortement la néceſſité des bonnes œuvres. On lui attribue encore une *Liturgie*, dont parle S. Procle, patriarche de Conſtantinople, ainſi que le concile *in Trullo*. Mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle ſoit de lui, quoiqu'elle ſoit d'une très-haute antiquité. Elle fut traduite en latin par Léon Tuſchus, qui y joignit celles de S. Baſile & de S. Jean-Chryſoſtome. Claude de Sainctes y ajouta des diſſertations & des notes ſavantes. Ce recueil, rare & curieux, fut imprimé à Anvers en 1560, in-8°. On trouve auſſi la Liturgie de S. Jacques dans les *Apocryphes* de Fabricius. — Quelques auteurs attribuent l'*Epître* Canonique à S. Jacques le Majeur, mais ce ſentiment eſt peu fondé & peu ſuivi. — Cajetan, Grotius, Hammond, & les Bollandiſtes, en diſtinguant Jacques, fils d'Alphée (Matth. x. 3. Luc vi. 15), d'avec Jacques, fils de Cléophas, reconnoiſſent trois Saints Jacques, dont le 3e eſt ce dernier, frere (c'eſt-à-dire couſin) du Sauveur, évêque de Jeruſalem, qui, ſelon eux, n'a pas été du nombre des douze Apôtres ; quoique S. Paul lui

donne ce nom dans l'Epître aux Galates (chap. I, 19), parce qu'il en avoit le zele ; qu'il en rempliſſoit les fonctions, & jouiſſoit de la plus grande conſidération dans l'Egliſe. Ce qui forme un grand préjugé pour l'opinion commune, c'eſt que dans le Canon de la Meſſe, piece de l'antiquité la plus reſpectable, on ne fait mention que de deux Jacques, & que certainement le troiſieme, quand même il n'auroit point été des 12 Apôtres, y eut été placé avec S. Lin, S. Clément &c. On ne trouve auſſi nulle part la fête d'un S. Jacques diſtingué des deux Apôtres.

JACQUES, (S.) évêque de Niſibe, ſa patrie, & docteur de l'Egliſe Syrienne, ſe fit un nom immortel par la charité héroïque & le zele éclairé qu'il fit éclater, lorſque les Perſes aſſiégerent cette ville en 338 & 350. Ce ſaint prélat mourut peu de tems après. Il avoit aſſiſté au concile de Nicée. Il reſte de lui *XVIII Diſcours*, où pluſieurs points de morale, de théologie & de diſcipline eccléſiaſtique ſont éclaircis ; Rome, 1756, in-fol. en arménien & en latin par Nicolas Antonelli, chanoine de l'Egliſe de Latran, avec des notes & une diſſertation *De Aſcetis*, longue & ſavante. S. Athanaſe les appelle des monumens de la ſimplicité & de la candeur d'une ame apoſtolique. S. Jacques avoit confeſſé la foi durant la perſécution de Maximin II ; c'eſt un illuſtre témoin de la tradition du 4e ſiecle. Joſeph Aſſemani a donné dans ſa *Bibliotheque Orientale* quelques *Lettres* du même Saint.

JACQUES, (S.) hermite de Sancerre, ainſi appellé par les étrangers, quoique ſa ſolitude fut à *Saxiacum*, fort éloignée de Sancerre, étoit grec de naiſſance. Après divers voyages, il vint en France l'an 859, & mourut dans la ſolitude de *Saxiacum*, vers 865.

JACQUES, premier patriarche des Arméniens, s'eſt fait un nom principalement par une *Verſion* en arménien *de la Bible*. Elle fut imprimée en Hollande, in-4°, l'an 1666.

JACQUES I, roi d'Arragon, ſurnommé le *Guerrier*, monta ſur le trône en 1213, après la mort de ſon pere Pierre le Catholique. Pluſieurs grands ſeigneurs avoient profité de ſa minorité pour ſe ſouſtraire à l'autorité royale ; il les défit. Il conquit enſuite les royaumes de Majorque & Minorque, de Valence, & pluſieurs autres terres ſur les Maures qui les avoient uſurpées. Peu de regnes ont été auſſi glorieux & auſſi agités que le ſien. Il voulut ſe faire couronner au concile de Lyon par Gregoire X, mais ce pape ayant exigé qu'il rendit hommage au Saint-Siege de la couronne d'Arragon comme avoient fait pluſieurs de ſes prédéceſſeurs, il renonça à l'honneur du couronnement, pour conſerver l'indépendance de ſa couronne ; cependant il traita cette affaire ſi délicatement, que le pape n'en fut point offenſé. Il mourut à Valence en 1276, après 63 ans de regne. Avant d'expirer, il céda la couronne à ſon ſucceſſeur, & ſe revêtit de l'habit de l'ordre de Cîteaux, faiſant vœu de mourir dans le cloître, ſi ſa ſanté ſe rétabliſ-

ſoit. Son exceſſive foibleſſe pour le ſexe lui cauſa de violens chagrins, de la honte & des remords.

JACQUES II, roi d'Arragon, fils de Pierre III, & petit-fils du précédent, ſuccéda à ſon frere Alfonſe III en 1291. Il ſoumit la Sicile, ſur laquelle il avoit des prétentions par ſa mere Conſtance de Sicile. Il fut moins heureux dans une guerre qu'il entreprit contre les Maures & contre les Navarrois. A une aſſemblée des états du royaume, il fit ordonner que l'Arragon, Valence & la Catalogne ſeroient irrévocablement unis à la couronne. Il mourut à Barcelone en 1327, après 36 ans de regne. Ce prince vivra dans la mémoire des hommes, par ſon courage, ſa grandeur d'ame, ſon équite & ſa modération. Dans une ſucceſſion qui lui étoit échue & qu'on lui conteſtoit, au-lieu d'employer l'autorité, il eut recours, comme un ſimple citoyen, au grand-juſticier du royaume.

JACQUES I, roi d'Ecoſſe, fils de Robert III, fut pris, en paſſant en France, par les Anglois, qui le tinrent 18 ans en priſon, & ne le mirent en liberté qu'en 1424, à condition qu'il épouſeroit Jeanne, fille du comte de Sommerſet. Il fit punir quelques-uns de ceux qui avoient gouverné le royaume durant ſa priſon; & fut aſſaſſiné dans ſon lit, en 1437, par les parens de ceux qu'il avoit fait punir : il fut percé de 26 coups d'épée. On aſſure que ce prince ſe déguiſoit quelquefois en habit de marchand, pour apprendre par lui-même comment ſe gouvernoient ſes officiers.

JACQUES II, roi d'Ecoſſe, ſuccéda à Jacques I, ſon pere, à l'âge de 7 ans. Il donna du ſecours au roi Charles VII contre les Anglois, punit rigoureuſement les ſeigneurs qui s'étoient révoltés contre lui, & fut tué au ſiege de Roxburg d'un éclat de canon, en 1460, à 29 ans, & le 22e de ſon regne. Marie de Gueldre, femme courageuſe, épouſe de ce roi, vint au ſiege & fit emporter la place. Jacques étoit un prince actif & courageux, ennemi implacable des Anglois, contre leſquels il ne ceſſa de faire des tentatives.

JACQUES III, roi d'Ecoſſe, monta ſur le trône après Jacques II, ſon pere. Séduit par quelques aſtrologues, il fit arrêter ſes deux freres Jean & Alexandre. Le premier fut maſſacré; & le ſecond s'étant enfui, arma contre lui, le prit priſonnier, & le délivra enſuite. Mais ſes cruautés ayant irrité ſes ſujets, ils ſe révolterent contre lui. Il fut tué dans une bataille qu'ils lui livrerent en 1488, à 35 ans.

JACQUES IV, roi d'Ecoſſe, prince pieux & amateur de la juſtice, ſuccéda à Jacques III, ſon pere, à l'âge de 16 ans, défit les grands du royaume qui s'étoient révoltés contre lui, prit le parti de Louis XII, roi de France, contre les Anglois, & fut tué à la bataille de Floddenfield en 1513. On dit que ſa dévotion l'avoit porté à s'entourer d'une chaîne, à laquelle il ajoutoit une boucle toutes les années. C'eſt un des plus grands rois qu'ait eu l'Ecoſſe.

JACQUES V, roi d'Ecoſſe,

n'avoit qu'un an & demi lorſque Jacques IV, ſon pere, mourut. Sa mere, Marguerite d'Angleterre, eut part au gouvernement pendant ſa minorité : ce qui cauſa des troubles, qui ne furent appaiſés, que quand le roi voulut gouverner par lui-même à l'âge de 17 ans. Jacques V ayant amené 16000 hommes au ſecours de François I, contre Charles-Quint, François lui donna par reconnoiſſance Magdelene, ſa fille aînée, en mariage, en 1535. Cette princeſſe étant morte 2 ans après, Jacques V épouſa en ſecondes noces Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guiſe, veuve de Louis d'Orléans, duc de Longueville. Il mourut le 13 décembre 1542, laiſſant Marie Stuart pour héritiere, dont la reine étoit accouchée ſeulement 8 jours auparavant. Ce prince, ami de la juſtice, de la paix & de la religion, défendit les autels contre les réformateurs qui vouloient les renverſer.

JACQUES VI, roi d'Ecoſſe, dit Ier depuis qu'il fut roi d'Angleterre & d'Irlande, étoit fils de Henri Stuart, & de l'infortunée Marie Stuart. Cette reine étoit enceinte de 5 mois, lorſque ſon conſeiller Rizzio fut poignardé à ſes yeux. La vue des épées nues & ſanglantes fit ſur elle une impreſſion, qui paſſa juſqu'au fruit qu'elle portoit. Jacques I, qui naquit 4 mois après cette funeſte aventure, en 1566, trembla toute ſa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort que fit ſon eſprit pour ſurmonter cette diſpoſition de ſes organes (preuve de fait, entre mille autres, contre les phyſiciens qui nient l'influence de l'imagination des meres ſur les enfans qu'elles portent). Après la mort d'Elizabeth qui l'avoit nommé ſon ſucceſſeur, il monta ſur le trône en 1603, & régna ſur l'Ecoſſe, l'Angleterre & l'Irlande. Ce prince, fils d'une mere ſi catholique, ſignala ſon avénement à la couronne par un édit qui ordonnoit à tous les prêtres catholiques, ſous peine de mort, de ſortir d'Angleterre. Ceux qui les receloient étoient également mis à mort comme criminels de leze-majeſté. On n'entendoit parler que d'exécutions, & le ſang des ſeigneurs catholiques couloit tous les jours ſur les échafauds, dans preſque toutes les villes des trois royaumes. Quelques furieux réſolurent en 1605 de finir ce carnage, en exterminant d'un ſeul coup le roi, la famille royale, & tous les pairs du royaume. Ils réſolurent de mettre 36 tonneaux de poudre ſous la chambre où le roi devoit haranguer le parlement. Tout étoit prêt; on n'attendoit que le jour de l'aſſemblée pour exécuter ce forfait. Une lettre anonyme qu'un des conjurés écrivit à un de ſes amis pour le détourner de l'aſſemblée, fit ſoupçonner la conſpiration. On viſita tous les ſouterains, & l'on trouva à l'entrée de la cave, qui étoit au-deſſous de la chambre, un artificier habile, qui peu d'heures après devoit faire jouer la mine & anéantir le parlement. La crainte arracha tout le ſecret de la conſpiration à ces malheureux. Quelques-uns des conjurés furent tués en ſe défen-

dans ; pluſieurs ſortirent du royaume ; huit furent pris & exécutés (*voyez* les articles de GARNET & d'OLDECORN). » Quelques écrivains, dit » l'avocat, *Dictionnaire hiſtorique*, ont accuſé les Jéſuites d'avoir eu part à cette » conjuration ; mais M. Antoine le Fevre de la Boderie, » dans ce tems-là ambaſſadeur » de France en Angleterre, » & depuis beau-pere de M. » Arnaud d'Andilly, les juſtifie pleinement de cette accuſation dans ſes *Négociations* (imprimées en 1749) ». Pluſieurs auteurs ont écrit que cette conſpiration avoit été imaginée par le miniſtre Cécil, & qu'il en fit lui-même propoſer artificieuſement le plan par des perſonnes de confiance à des Catholiques, qu'il ſavoit être au déſeſpoir des cruautés qu'on exerçoit contre eux. M. Higgons, dans ſon *Coup-d'Œil ſur l'Hiſtoire d'Angleterre* (édit. de La Haye, 1727, p. 252) en parle dans ces termes : » Quelques-uns aſſurent que » ce complot fut formé à coups » de marteau dans les forges » de Cécil, qui l'avoit d'abord » préparé pour le regne d'Elizabeth ; mais qui prévenu » par la mort de cette princeſſe, réſolut de le mettre » en œuvre ſous le regne de » Jacques I, dans le deſſein » de ſoulever à un tel point » la nation contre les Catholiques, qu'elle les chaſſât » tous, & qu'il pût enſuite » s'emparer de leurs biens ; » que pour y réuſſir, il ſe » ſervit de ſes émiſſaires ſecrets, qui engagerent quelques têtes chaudes à entreprendre vivement cette affaire, ſans qu'ils ſuſſent que » le plan du complot venoit » de lui en droiture. Mais je » veux bien que cela ne ſoit » pas certain : toujours eſt-il » indubitable que la cour de » Londres fut informée de » cette trahiſon par la voie » de France & d'Italie, longtems avant la prétendue » découverte, & que Cécil » qui ſavoit toute l'affaire, fut » celui qui fabriqua cette lettre » à milord Montaigle, pour » faire paroître quelque choſe » de merveilleux dans cette » découverte, & donner lieu » au roi d'admirer ſes talens ». M. Challoner, évêque de Dibra, vicaire apoſtolique à Londres, dans des *Mémoires* imprimés à Londres en 1741, & l'auteur de la *Grammaire politique*, parlent de la même maniere de cette conjuration. La terreur que Jacques répandit parmi les Catholiques, ne le fit pas reſpecter des Preſbytériens, ni des Anglicans, moins encore des nations étrangeres. Son regne fut mépriſé au-dehors & au-dedans. Etant à la tête du parti proteſtant en Europe, il ne le ſoutint pas contre les Catholiques, dans la grande criſe de la guerre de Bohême. Jacques abandonna ſon gendre l'électeur palatin ; négociant quand il falloit combattre ; trompé à la fois par la cour de Vienne & par celle de Madrid ; envoyant toujours de célebres ambaſſades, & n'ayant jamais d'alliés. Son peu de crédit chez les nations étrangeres contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devoit avoir chez lui. Son autorité en Angleterre

gleterre éprouva un grand déchet, par le creuſet où il la mit lui-même, en voulant lui donner trop de poids & trop d'éclat. Il ne ceſſoit de dire à ſon parlement, que » Dieu » l'avoit fait maître abſolu ; » que tous leurs privileges » n'étoient que des conceſſions » de la bonté des rois ». Par-là il excitoit les parlemens à examiner les bornes de l'autorité royale & l'étendue des droits de la nation. Ce fut dans celui de 1621 que ſe formerent les deux partis, ſi connus, l'un ſous le nom de *Torys* pour le roi, l'autre ſous le nom de *Wighs* pour le peuple. L'éloquence pédanteſque du roi ne ſervit qu'à lui attirer des critiques ſéveres. On ne rendit pas à ſon érudition toute la juſtice qu'il croyoit mériter. Henri IV ne l'appelloit jamais que *Maître Jacques*, & ſes ſujets ne lui donnoient pas des titres plus flatteurs. Ce qui aliéna ſur-tout le cœur de ſes ſujets, ce fut ſon abandonnement à ſes favoris. Un Ecoſſois nommé *Carr* le gouverna abſolument, & depuis il quitta ce favori pour George de Villiers, connu ſous le nom de *Duc de Buckingham*, comme une femme abandonne un amant pour un autre. Il mourut en 1625, à 59 ans, après 22 ans de regne, avec la réputation d'un prince plus indolent que pacifique, d'un roi pédant & d'un politique mal-habile. On auroit dit qu'il n'étoit que paſſager du vaiſſeau dont il étoit, ou devoit être le pilote. » Jacques I, dit un hiſto» rien, prince à petites idées, » & qui croyoit s'agrandir en » ſortant de ſa ſphere, ren» dit une ordonnance, pour » autoriſer les danſes & les » jeux, qui ſervoient de dé» laſſement au peuple les jours » de fêtes. Il fut rigoureuſe» ment enjoint aux évêques & » aux magiſtrats de tenir la » main à l'exécution, comme » à une choſe de premiere » importance. Auſſi le roi al» léguoit-il deux raiſons de pre» mier ordre, ſavoir, la crainte » de rendre les proteſtans ſtu» pides, & l'eſpérance d'attirer » à eux les papiſtes. Vues mer» veilleuſes pour les progrès » du pur Evangile ! Quoi de » plus beau que d'y attirer les » hommes, en les faiſant dan» ſer ſous l'abri des loix & ſous » l'attache de la Religion «. On reconnoît dans cette conduite de Jacques celle de tous les oppreſſeurs de la Religion, de la liberté & des loix, celle des tyrans de Rome & de la Grece : les fêtes & les jeux étoient toujours appellés au ſecours de la violence, pour diſtraire & étourdir la multitude, pour l'aveugler ſur les maux publics. Jacques eſt le premier qui a pris le titre de roi de la Grande-Bretagne. On ne peut lire ſans indignation la patience avec laquelle il ſouffrit l'inſolence de Buchanan, qui oſa lui dédier un livre où cet auteur ſoumet les rois au jugement de leurs ſujets, & à des peines dont la plus ſévere n'eſt pas la dépoſition. Ce que cet hiſtorien mercenaire écrit fauſſement touchant Marie-Stuart, devoit trouver dans le cœur d'un fils un peu plus de vivacité contre le calomniateur d'une mere. On a de lui : I.

Quelques ouvrages de controverſe, intitulés bizarrement & écrits de même : *Le triple coin pour le triple nœud ; Tortura torti :* celui-ci eſt contre Bellarmin, qui dans un de ſes ouvrages avoit pris le titre de *Matthæus tortus.* II. *La vraie Loi des Monarchies libres.* III. Des *Diſcours au Parlement.* Ses ouvrages prouvent que ſon génie étoit un peu au-deſſus du médiocre : ſans être un auteur mépriſable, ce n'étoit point un homme ſublime. Il commenta auſſi l'*Apocalypſe*, & voulut prouver que le *Pape eſt l'Antechriſt.* Ses ennuyeuſes productions furent recueillies à Londres en 1619, in-fol.

JACQUES II, roi d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, né à Londres en 1633, de l'infortuné Charles I & de Henriette de France, fut proclamé duc d'Yorck dès le moment de ſa naiſſance ; mais les cérémonies de la proclamation furent différées juſqu'en 1643. Les horreurs des guerres civiles l'obligerent de ſe ſauver en 1648, déguiſé en fille. Il paſſa en Hollande, delà en France, où il ſe ſignala ſous le vicomte de Turenne ; & enſuite en Flandre, où ſa valeur n'éclata pas moins ſous don Juan d'Autriche & le prince de Condé. Charles II, ſon frere aîné, ayant été rétabli ſur le trône de ſes peres, Jacques le ſuivit en Angleterre, & fut fait grand-amiral du royaume. Il remporta en 1665 une victoire ſignalée, après un combat très-opiniâtre ſur Opdam, amiral de Hollande, qui périt dans cette journée avec 15 ou 16 vaiſſeaux. Généraliſſime des deux armées navales de France & d'Angleterre en 1672, il fut vaincu par l'amiral Ruyter ; mais il montra beaucoup de courage dans ſa défaite. Jacques II, digne du trône par ſon courage & ſes vertus, y monta après la mort de ſon frere en 1685. Attaché à la Religion Catholique depuis ſa jeuneſſe, il réſolut de la rétablir & réparer toutes les injuſtices que les ſectaires lui avoient fait eſſuyer. Il révoqua le ſerment du *Teſt*, par lequel on abjuroit la préſence réelle de J. C. dans l'Euchariſtie. Cette loi inique, impie & abſurde, qui excluoit des charges & du parlement tous ceux qui refuſoient de s'y ſoumettre, avoit été portée contre les Catholiques ſous le regne de Charles II. Jacques accorda enſuite la liberté de conſcience à tous ſes ſujets, afin que les Catholiques puſſent en jouir ſans jalouſie. Le Jéſuite Peters, ſon confeſſeur, fut accuſé de n'avoir pas aſſez modéré le zele du monarque, & de l'avoir pouſſé dans le précipice : pluſieurs écrivains l'ont juſtifié de ce reproche ; & la choſe n'étoit certainement pas difficile. Jacques a-t-il fait couler des ruiſſeaux de ſang pour ſoutenir la vraie Religion, comme Éliſabeth, Jacques I & Henri VIII en firent couler pour établir le proteſtantiſme ! Il ſe borna à demander pour ceux de ſa communion, cette tolérance tant prêchée par nos philoſophes, mais qu'ils tranſforment en *fanatiſme*, en *ſuperſtition*, dès qu'on la réclame pour le vrai culte (*voyez* FERDINAND II, PHILIPPE II). Les hérétiques, déjà alarmés, acheverent de s'aigrir par le

ſpectacle d'un nonce qui fit ſon entrée publique à Londres. Guillaume de Naſſau, prince d'Orange, ſtathouder de Hollande, & gendre de Jacques II, appellé par les mécontens pour régner à ſa place, vint détrôner ſon beau-pere en 1688. Dans ces circonſtances, Jacques garda la modération la plus grande. Après avoir renouvellé aux mécontens la promeſſe d'aſſembler un parlement libre, il leur dit : „ Si on a quelque choſe de plus „ à demander, je ſuis prêt à „ l'accorder. Et ſi après cela „ quelqu'un de vous n'eſt pas „ ſatisfait, il n'a qu'à ſe déclarer. Je veux bien accorder „ des paſſe-ports à ceux qui „ voudront aller trouver le „ prince d'Orange, afin de leur „ épargner la honte d'une traiſon ». C'eſt Rapin-Thoyras lui-même, qui rapporte ce diſcours, qui ne produiſit aucun effet ſur un peuple égaré. Le monarque détrôné alla chercher un aſyle en France, après s'être vu chaſſé de ſa maiſon, arrêté priſonnier à Rocheſter, inſulté par la populace, & après avoir reçu les ordres du prince d'Orange dans ſon propre palais. Jacques II alla deſcendre à Paris chez les Jéſuites : il étoit, dit-on, Jéſuite lui-même ; étant encore duc d'Yorck, il s'étoit fait aſſocier à cet ordre par quatre Jéſuites Anglois ; mais c'eſt un conte fondé ſur ce faux préjugé, que tout ce qui eſt zélé catholique eſt jéſuite, ou tient en quelque choſe au jéſuitiſme. Louis XIV lui donna en 1689 une flotte & une armée pour aller conquérir ſon royaume. Il paſſa en Irlande, où milord Tyrconnell maintenoit encore l'autorité royale ; mais Guillaume l'en chaſſa bientôt. Jacques II fut battu à la bataille de la Boyne en 1690, & ſa défaite aſſura la couronne à l'uſurpateur. Le monarque détrôné, déſeſpérant de recouvrer ſon royaume, paſſa le reſte de ſes jours à Saint-Germain, ſe conſolant de ſes revers par les principes de la religion & de la bonne philoſophie. Il y vécut des bienfaits de Louis XIV, & d'une penſion de 70 mille francs, que lui faiſoit ſa fille Marie, reine d'Angleterre, après lui avoir enlevé ſa couronne. Il mourut le 16 ſeptembre 1701, à 68 ans, détrompé de toutes les grandeurs humaines. Il dit à ſon fils, quelques heures avant de mourir : » Si jamais vous remontez „ ſur le trône de vos ancêtres, „ pardonnez à tous mes enne„ mis, aimez votre peuple, „ conſervez la Religion Ca„ tholique, & préférez tou„ jours l'eſpérance d'un bon„ heur éternel à un royaume „ périſſable ». Il fit enſuite approcher les ſeigneurs proteſtans & ſes domeſtiques de la même religion, qui ſe trouverent dans ſa chambre. » Il les exhorta, „ dit l'auteur de ſa Vie, chacun „ en particulier, à embraſſer „ la Religion Catholique, les „ aſſurant que s'ils ſuivoient „ l'avis qu'il leur donnoit, ils „ reſſentiroient la même con„ ſolation que lui dans l'état „ où ils le voyoient. Sur-tout „ il leur fit remarquer que le „ témoignage qu'il rendoit en „ ce moment à l'Egliſe, étoit „ le témoignage d'un mou„ rant ». Jacques II avoit peu de génie pour les affaires, mais

beaucoup de bonne volonté & de zele pour le bien. On diſoit de lui, en le comparant à ſon frere : » Charles pourroit tout „ voir s'il le vouloit, & Jacques voudroit tout voir s'il „ le pouvoit «. Son attachement à la France contribua beaucoup à ſa chute ; parce qu'il ſouleva contre lui l'Eſpagne, l'Empire, la Hollande, & les Anglois même, que l'humeur trop guerriere & les ſuccès de Louis irritoient ou inquiétoient. „ Jamais, dit le maréchal de „ Berwick (fils naturel de Jacques), l'intention du pape „ Innocent XI, de l'empereur „ & du roi d'Eſpagne, fut de „ détrôner le roi d'Angleterre ; „ & pour preuve, Dom Pedro „ Ronquillo, ambaſſadeur d'Eſpagne à Londres, dans une „ audience particuliere qu'il „ demanda exprès, fit entrevoir clairement au roi que „ l'orage le menaçoit ; mais „ en même tems il l'aſſura, au „ nom de la maiſon d'Autriche, que s'il vouloit entrer „ dans la ligue, il n'y auroit „ rien à craindre, & que tout „ l'effort ſe tourneroit contre „ la France ». Sa vie privée fut un ſpectacle des principales vertus de l'homme & du chrétien. Dépourvu d'argent, ſe contentant d'une nourriture frugale, fort ingénu, franc, droit & ſincere, il eut des amis d'autant plus vrais qu'ils étoient ſans eſpérance & ſans prétention. On a publié ſa *Vie*, Bruxelles, 1740, in-12, ſagement écrite. On trouve à la fin quelques-unes de ſes *penſées*, dont celle-ci qui eſt en forme de priere, nous a paru la plus remarquable. » Je vous rends, „ ô mon Dieu ! de très-humbles actions de graces de „ m'avoir ôté mes trois royaumes. Vous m'avez réveillé „ par-là de la léthargie du „ péché. Si vous ne m'aviez „ retiré de ce malheureux état, „ j'étois perdu pour jamais. Je „ vous remercie encore, mon „ Dieu, de ce qu'il vous a „ plu me bannir dans un pays „ étranger, où j'ai appris les „ devoirs du Chriſtianiſme, & „ où je me ſuis efforcé de les „ remplir «. Ce monarque laiſſa un fils, Jacques III, mort à Rome le 2 janvier 1766 : prince cher à la Religion & à l'humanité, par ſes vertus & ſa piété éclairée. Le prince Charles-Edouard, mort à Rome en 1788 (*voyez* EDOUARD Charles), & Henri-Benoît, cardinal d'Yorck, ſont les derniers rejetons de cette famille illuſtre & infortunée ; victime, comme tant d'autres, des nouvelles ſectes que l'imprudence des ſouverains laiſſent germer dans l'état, & qui préparent à leurs ſucceſſeurs les cataſtrophes les plus funeſtes.

JACQUES DE VORAGINE *ou* JACQUES DE VARAZE, né dans l'état de Genes, vit le jour vers 1230. Il ſe fit Dominicain, fut provincial & définiteur de ſon ordre, & enſuite archevêque de Genes en 1292. Il édifia cette égliſe par ſes vertus, & tâcha de l'inſtruire par ſes ouvrages. Le plus connu eſt intitulé : *Légende dorée*. Ce prélat plus pieux qu'éclairé, mourut en 1298. La 1re édition en latin de ſa *Légende* eſt de Cologne 1470 ; la traduction italienne de Veniſe eſt de 1476 ; la 1re édition de la traduction

françoiſe, par Jean Batallier; eſt de Lyon, 1476. Ces trois éditions ſont in-fol. & fort rares. Les Proteſtans ont fait de cette Légende une eſpece de triomphe contre les Catholiques, en décriant cet ouvrage, comme ſi ceux-ci étoient intéreſſés à le défendre. Ce n'eſt pas aux Proteſtans qu'on en doit la premiere critique : Claude d'Eſpences, docteur de Paris, Melchior Canus, Jean-Louis Vivès l'appellerent une *Légende de fer* &c, dès le 16e ſiecle. Elle a été déſapprouvée par le P. Bérenger de Landore, général des Dominicains, mort en 1330, qui chargea le P. Bernard Guidonis d'en publier une autre, fondée ſur de meilleurs actes. Il y a cependant quelques ſavans qui ne la trouvent pas auſſi mépriſable que les Proteſtans nous la repréſentent (*voyez* Bollandus, *Prologus ad Acta Sanctorum*, p. 19, §. 4; & le P. Touron, Hiſtoire de ſon ordre, pag. 594 & 603). (*Voyez* CATHERINE, ROCH). On a encore de cet écrivain une *Chronique de Genes*, publiée dans le tom. 26 du recueil des *Ecrivains d'Italie*, par Muratori; & un grand nombre de *Sermons*, 1589, 1602, 2 vol. in-8°.

JACQUES DE VITRI, naquit dans un petit bourg de ce nom, près de Paris. Il fut curé d'Argenteuil. Frappé de la réputation de piété que s'étoit acquiſe Marie d'Oignies, il ſe retira aux Pays-Bas, dans le monaſtere de ce nom, & s'y fit chanoine-régulier. Il ſuivit enſuite les Croiſés dans la Terre-Sainte, fut fait évêque d'Acre, *autrement* Ptolémaïde, puis patriarche de Jeruſalem, obtint le chapeau de cardinal & l'évêché de Fraſcati. Employé en diverſes légations, il y montra beaucoup de talent & de zele. Il mourut à Rome en 1244, & ordonna que ſon corps ſeroit tranſporté à Oignies, ſur la Sambre, monaſtere où il avoit embraſſé la vie religieuſe, & où l'on voit ſon tombeau en pierre de touche. On a de lui : I. Trois livres de l'*Hiſtoire Orientale & Occidentale*, en latin. Les 2 premiers furent publiés dans *Geſta Dei per Francos*, & dans le Recueil de Caniſius; le troiſieme dans le traité *De Cruce* du P. Gretzer. Jacques Bongarſius les a publiés à Hanovre 1611, dans le premier tome de l'Hiſtoire Orientale. Dom Martenne a fait imprimer un troiſieme livre de l'*Hiſtoire Orientale* dans le 3e vol. des Anecdotes, différent de celui publié par Gretzer, & y a joint quatre *Lettres* du même prélat, qui n'avoient pas vu le jour. II. *Vie* de la pieuſe *Marie d'Oignies*, inſérée dans la *Vie des Saints* de Surius, & dans les *Acta Sanctorum*. On conſerve le manuſcrit dans le monaſtere d'Oignies. III. Des *Sermons ſur les Evangiles & les Epîtres*, Anvers, 1575.

JACQUES DE TERAMO, *voyez* PALLADINO.

JACQUES VALENCE, *voy.* PARÈS.

JACQUES DE CLUSA, *voy.* CLUSA.

JACQUES, (Frere) *voyez* BAULOT (Jacques).

JACQUET, (Pierre) avocat au parlement de Paris, mort à Grenoble ſa patrie, au mois d'avril 1766, ſe fit ordonner prêtre à l'âge de plus de 60

ans. Il donna des preuves de ſon ſavoir dans différens ouvrages, dont quelques-uns n'eurent qu'un ſuccès médiocre. Nous avons de lui : I. Un *Commentaire ſur la Coutume de Touraine*, 1761, 2 vol. in-4°, auquel il ſubſtitua le titre de *Commentaire ſur toutes les Coutumes*, 1764, 2 vol. in-4°. II. *Traité des Fiefs*, 1762, in-12. III. *Traité des Juſtices de Seigneur & des Droits en dépendans*, 1764, in-4°. IV. *La Clef du Paradis, ou Prieres Chrétiennes*, 1765, in-12 & in-18.

JADDUS *ou* JADDOA, ſouverain pontife des Juifs, dont le pontificat eſt célebre par un événement ſingulier, rapporté par l'hiſtorien Joſephe, mais dont on ne trouve aucune trace dans la Bible, parce qu'aucun livre ſaint ne correſpond à cette époque. Alexandre-le-Grand, irrité contre les Juifs qui n'avoient pas voulu fournir des vivres à ſon armée pendant le ſiege de Tyr, vint à Jeruſalem dans le deſſein de ſe venger de leur refus. Jaddus eut recours à Dieu, qui lui ordonna d'aller au-devant d'Alexandre, revêtu de ſes habits pontificaux, lui promettant d'adoucir le cœur du roi. En effet, Jaddus étant ſorti à la tête de ſes prêtres & de ſon peuple, Alexandre ſe jeta aux pieds du grand-prêtre, & adora le nom de Dieu écrit ſur la lame d'or qu'il portoit au front. Parmenion lui demanda la raiſon d'une telle conduite. Ce prince lui avoua que, lorſqu'il étoit encore en Macédoine, plein du projet de la guerre contre les Perſes, ce même homme devant lequel il s'étoit proſterné, & revêtu des mêmes habits, lui avoit apparu en ſonge, & l'avoit exhorté à paſſer l'Helleſpont, l'aſſurant que ſon Dieu lui feroit vaincre les Perſes. Enſuite ce conquérant étant entré dans la ville, Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, qui prédiſoient la deſtruction de l'empire des Perſes par un roi de Grece. Alexandre partit de Jeruſalem, après y avoir ſacrifié, & avoir comblé les Juifs de ſes bienfaits. Jaddus tenoit le pontificat vers l'an 333 avant J. C.

JÆGER, (Jean-Wolfgang) théologien Luthérien, né à Stutgard en 1647, d'un conſeiller du duc de Wirtemberg, eut la charge de ſon pere, & paſſa par divers emplois juſqu'en 1702, qu'il fut nommé profeſſeur en théologie, chancelier de l'univerſité, & prévôt de l'égliſe de Tubinge. Ce ſavant mourut en 1720, après avoir donné pluſieurs ouvrages au public. Les plus connus ſont : I. Une *Hiſtoire Eccléſiaſtique, comparée avec l'Hiſtoire Profane*, Hambourg, 1709, 2 vol. in-fol. II. Un *Syſtême* & un *Abrégé de Théologie*. III. Pluſieurs *Traités de Théologie myſtique*, où il attaque Poiret, Fénélon &c, 2 vol. in-8°. IV. Des *Obſervations* ſur *Puffendorf*, & ſur le traité du *Droit de la Guerre & de la Paix* de Grotius. V. Un *Traité des Loix*, in-8°. VI. *Examen de la Vie & de la Doctrine de Spinoſa*. VII. Une *Théologie morale*. Tous ces ouvrages ſont en latin.

JAFER EL SCADECK, étoit le 6e des Imans, ou deſcendans d'Ali, à qui les Perſans

prétendent que le califat appartenoit légitimement. Ce fut lui qui ordonna que le Chrétien, le Juif ou l'Idolâtre qui ſe feroit Mahométan, jouiroit, comme héritier univerſel, de tout le bien de ſa famille, à l'excluſion de ſes freres & de ſes ſœurs; & même qu'il lui ſeroit permis de faire telle part qu'il lui plairoit, à ſon pere & à ſa mere encore vivans. Cette loi, qui ſubſiſte encore aujourd'hui, eſt un monument de l'intolérance la plus barbare, & en même tems le moyen le plus odieux de faire des proſélites. Quelle religion que celle qui attache ſa propagation à de telles atrocités!

JAGELLON, roi de Pologne, *voyez* LADISLAS V.

JAHEL, héroïne Juive, épouſe d'Haber le Cinéen. Siſara, général de l'armée des Chananéens, ayant été défait par Barac, ſe cacha chez cette femme, qui le tua en lui enfonçant un clou dans la tête, l'an 1285 avant J. C.: action qu'on ne ſauroit juſtifier, ſi l'on ne ſavoit à quel point les abominations & les cruautés des Chananéens avoient allumé la colere du ciel, & quelle fut la proſcription ſévere prononcée contr'eux par Dieu même; proſcription dont les Iſraélites furent les exécuteurs (*voyez* JOSUÉ, DAVID, AGAG &c). Il paroît du reſte qu'en recevant Siſara chez elle, Jahel n'avoit pas envie de le tuer, & que la penſée ne lui en vint que lorſqu'elle le vit endormi, eſpérant finir une guerre cruelle & délivrer les Iſraélites d'un ennemi implacable.

JAI, *voyez* JAY.

JAILLE, *voyez* COUSTUREAU.

JAILLOT, (Alexis-Hubert) géographe ordinaire du roi de France, s'adonna d'abord à la ſculpture; mais ayant épouſé la fille d'un enlumineur de cartes, il prit du goût pour la géographie. Les Sanſons lui céderent la plus grande partie de leurs deſſins, qu'il fit graver avec autant de netteté que d'exactitude. Il ne ceſſa d'augmenter ſon recueil juſqu'à ſa mort, arrivée en 1712. Les *Cartes* qui concernent la France, entrent dans un grand détail, & ſont la plupart exactes. Celle de la Lorraine eſt la meilleure qui ait été faite juſqu'ici ſur ce pays. Ses deſcendans ont marché ſur ſes traces. — Jean-Baptiſte Renou de Chauvigné, de Paris, épouſa une des petites-filles de Jaillot, & prit ce nom; il devint géographe ordinaire du roi de France, & mourut le 5 avril 1780, après avoir publié: *Recherches critiques, hiſtoriques & topographiques ſur la ville de Paris, avec le plan de chaque quartier*; 1772, 5 vol. in-8° avec des plans: ouvrage ſavant, plein de recherches, & par-là peu agréable à des eſprits ſuperficiels.

JAÏR, juge des Hébreux l'an 1209 avant J. C. Sous lui ce peuple fut réduit en ſervitude par les Philiſtins & les Ammonites, en punition de ſon idolâtrie. Jaïr jugea les Juifs pendant 22 années, en comprenant celles de leur eſclavage, qui dura 18 ans.

JAMBELLI, (Fréderic) Mantouan, un des plus habiles ingénieurs & un des plus ſavans deſtructeurs des hommes,

que ſon ſiecle ait produits, fut envoyé au ſecours d'Anvers par la reine Elizabeth, lorſque le prince de Parme mit le ſiege devant cette ville en 1585. Il inventa pluſieurs machines pour détruire les travaux des aſſiégeans; mais la perſévérance des Eſpagnols & les expédiens par leſquels ils prévenoient ou réparoient les dégats de ſes machines, les rendit inutiles aux aſſiégés qui furent obligés de ſe rendre.

JAMBLIQUE, nom de deux philoſophes platoniciens. Le 1*er* diſciple d'Anatolius & de Porphyre, étoit de Chalcide, le 2*e* d'Apamée en Syrie. Julien l'Apoſtat écrivit à celui-ci pluſieurs lettres. Ce prince étoit admirateur de l'un & de l'autre; mais il pouſſa cette admiration trop loin, car il égale le premier à Platon, le philoſophe le plus éloquent de l'antiquité. Il eſt aſſez étrange que ceux qui ont travaillé ſur Jamblique, confondent enſemble ces deux philoſophes. Quoiqu'ils aient porté le même nom, qu'ils aient vécu à-peu-près dans le même pays, & qu'ils aient eu tous deux un Sopatre pour diſciple ou pour ami, il étoit néanmoins aiſé de les diſtinguer par le tems : l'un étoit mort ſous Conſtantin, & l'autre ſous Valens. Nous avons une *Hiſtoire de la Vie & de la Secte de Pythagore*, ſous le nom de *Jamblique*, Amſterdam, 1707, in-4°; mais on ne ſait lequel des deux en eſt l'auteur. On eſt dans le même embarras par rapport à l'écrit contre la *Lettre de Porphyre, ſur les Myſteres des Egyptiens*, Oxford, 1678, in-fol. Il avoit déjà été publié avec d'autres *Traités philoſophiques*, Veniſe, 1497, in-fol. Cet ouvrage eſt un traité de théologie, dans lequel le Platoniſme eſt ajuſté ſur le Chriſtianiſme, la philoſophie ayant cherché dans tous les tems à ſe parer des lumieres de la Religion. Les *Remarques ſur l'Arithmétique* & le *Traité du Deſtin* de Nicomaque, publiées en latin à Arnheim, 1668, in-8°, paſſent pour être du Chalcidien.

JAMBRI, dont la famille faiſoit ſa demeure à Medaba, aſſaſſina Jean, frere de Judas Machabée & de Jonathas. Mais Jonathas en tira vengeance ſur ſes enfans dans le tems qu'ils menoient en grande pompe la fille d'un des plus qualifiés des Arabes, qui devoit épouſer l'un d'eux. Il ſe cacha avec une troupe de ſoldats, & extermina cette race d'aſſaſſins.

JAMES, (Thomas) *Jameſius*, docteur d'Oxford & premier bibliothécaire de la bibliotheque Bodleïenne, né à Newport en 1571, mort en 1629, avec une grande réputation de ſavoir; étoit un homme atrabilaire & mélancolique. Il eſt principalement connu par le *Catalogue des Manuſcrits de la Bibliotheque d'Oxford*, & par un *Traité de l'Office de Juge chez les Hébreux & chez les autres peuples*, in-4°. Il a écrit auſſi contre l'Egliſe Romaine & contre les Jéſuites. Il a voulu prouver dans un écrit particulier, 1626, in-4°, qu'il y avoit beaucoup de falſification dans le texte des ſaints Peres; mais ces preuves ont fait peu d'impreſſion ſur les gens ſenſés. C'eſt dans les mêmes vues qu'il compoſa en 1600, in-4°, le

Bellum Papale, mais avec auſſi peu de ſuccès. Cette eſpece de ſatyre qui fut imprimée à Londres, fut faite pour relever les différences qu'il y a entre l'édition de la Vulgate donnée par Sixte V, & celle donnée par Clément VIII (*voyez* BIANCHINI, BUXENTOP, AMAMA, CASTRO Léon de). Il s'étoit mis en tête que les Catholiques avoient corrompu l'Ecriture, les Conciles & les Peres pour les ajuſter à leurs ſentimens; il écrivit preſque toute ſa vie pour montrer ces prétendues corruptions, voulut même engager le parlement d'Angleterre à le ſeconder dans ſon entrepriſe, & ne fit que prouver au public ſon étrange prévention ſur cet objet, & en même tems la conformité de la croyance catholique avec tous les livres & monumens de l'antiquité ſacrée: car cette conformité devoit lui paroître bien évidente & bien inconteſtable, pour l'engager dans l'abſurde ſyſtême d'une falſification générale. On croit que Jamès eſt auteur d'une autre critique intitulée: *Fiſcus Papalis, ſeu Catalogus Indulgentiarum & Reliquiarum urbis Romæ*, Londres, 1617, in-4°; pluſieurs l'attribuent à Guillaume de Cambridge.

JAMÈS, (Robert) médecin Anglois, né à Kinverſton en 1703, s'eſt fait autant connoître par ſa poudre fébrifuge que par ſes ouvrages, dont le principal eſt un *Dictionnaire de Médecine*, 1743, 3 vol. in-fol., traduit en françois, & imprimé à Paris en 6 vol. in-fol. Il mourut le 23 mars 1776.

JAMIN, (Nicolas) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, natif de Dinan en Bretagne, paſſa une partie de ſa vie à Paris, fut fait prieur de S. Germain-des-Prés, & mourut le 9 février 1782. Ceux qui ſont attachés à la Religion, lui ſavent gré de ſes productions, qui ſont: I. *Penſées théologiques, relatives aux erreurs du tems*, 1768, in-12. Le choix des matieres, la préciſion & l'exactitude avec laquelle elles ſont traitées, rendent cet ouvrage intéreſſant. L'auteur y ayant établi des maximes qui confondoient la *petite égliſe*, les partiſans de cette ſecte, qui ne ſont pas rares dans la congrégation dont il étoit membre, eurent le crédit de faire ſupprimer l'ouvrage, par arrêt du conſeil, en 1769. II. *Le fruit de mes lectures*: c'eſt un recueil de beaux paſſages de différens auteurs. III. *Placide à Scholaſtique, ſur la maniere de ſe conduire dans le monde*, 1775, in-12. IV. *Traité de la lecture chrétienne*, 1774, in-12. V. *Placide à Maclovie*, ou Traité des ſcrupules. Voyez le *Journ. hiſt. & littér.* 15 juillet 1774, p. 70.

JAMYN, (Amadis) poëte François, contemporain & ami du poëte Ronſard, né dans le 16e ſiecle à Chaource en Champagne, mort vers l'an 1585, fut ſecrétaire & lecteur ordinaire du roi Charles IX. On trouve dans les ouvrages de ce poëte, de la facilité & du naturel. On le préfere même à Ronſard, quoique celui-ci ait une réputation bien plus étendue. Ses *Œuvres Poétiques*, imprimées en 1577 & 1584, 2 vol. in-12, conſiſtent en pieces morales. On a encore de lui une

Traduction des 13 derniers livres de l'*Iliade* d'Homere ; celle des 11 premiers eſt de Hugues de Salel, 1580, in-8°. Janiyn avoit beaucoup voyagé dans ſa jeuneſſe, & avoit parcouru la Grece, les iſles de l'Archipel, l'Aſie mineure &c.

JANCIRE, *voyez* IDATHYRSE.

JANET, (François CLOUET, dit) peintre François, floriſſoit ſous les regnes de François II, Charles IX & Henri III. Son talent étoit la miniature. Il excelloit auſſi à peindre le portrait. Ronſard en a fait l'éloge dans ſes Poéſies.

JANIÇON, (François-Michel) né à Paris en 1674, d'un avocat au conſeil, paſſa en Hollande, s'y maria, & travailla long-tems aux gazettes d'Amſterdam, de Roterdam & d'Utrecht. Mais ſon imprimerie ayant été ſupprimée à cauſe d'un écrit imprimé chez lui, il ſe retira à La Haye, où il eut le titre d'agent du landgrave de Heſſe. Il y mourut en 1730, à 56 ans, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui, outre un tas de gazettes : I. La *Bibliotheque des Dames*, traduite de l'anglois, de Richard Stéele, un des auteurs du *Spectateur*, en 2 vol. in-12, 1717 & 1719. II. La Traduction d'une mauvaiſe Satyre contre les moines & les prêtres, publiée ſous le titre burleſque de *Paſſe-Partout de l'Egliſe Romaine, ou Hiſtoire des tromperies des Prêtres & des Moines en Eſpagne*, Londres, 1724, 4 vol. in-12. L'ouvrage original eſt écrit en anglois par Ant. Gavin, prêtre Eſpagnol qui s'étoit fait miniſtre anglican. IV. *Etat préſent de la République des Provinces Unies & des Pays-Bas qui en dépendent* &c, 1729 & 1730, 2 vol. in-12. Ouvrage qui n'eſt pas exempt de défauts.

JANSENIUS, (Corneille) né à Hulſt en Flandre, l'an 1510, mourut évêque de Gand en 1576, à 66 ans. Il eut cet évêché en 1568, à ſon retour du concile de Trente, où il avoit fait éclater ſon ſavoir & ſa modeſtie. Il avoit été auparavant curé de S. Martin de Courtray, & enſuite profeſſeur de théologie à Louvain, & doyen de S. Jacques de la même ville. Nous avons de lui : I. Une excellente *Concorde des Evangéliſtes*, in-fol. II. Des *Commentaires ſur les Pſeaumes, les Proverbes, le Livre de la Sageſſe, l'Eccléſiaſtique, & ſur les Evangiles*. Tous ces ouvrages ſont écrits en latin avec beaucoup de ſolidité & d'érudition, & ſont généralement très-eſtimés. Le nom des deux *Janſenius* étoit *Janſen*, dont ils firent *Janſenius* en le latiniſant ſuivant la coutume de leur ſiecle.

JANSENIUS, (Corneille) né en 1585 dans le village d'Accoy, près de Léerdam en Hollande, de parens catholiques, ſe rendit à Paris en 1604, après avoir étudié à Utrecht & à Louvain. L'abbé de Saint-Cyran le plaça chez un conſeiller, pour être précepteur de ſes enfans. La même façon de penſer ſur certaines matieres théologiques, unirent étroitement ces deux hommes. Saint-Cyran appella Janſenius quelque tems après à Bayonne, où ils étudierent enſemble pendant pluſieurs années, cherchant dans S. Auguſtin, ce qui n'y étoit

point, mais croyant ou voulant l'y trouver (*voyez* VERGER DE HAURANE). Le jeune théologien, revenu à Louvain en 1617, prit le bonnet de docteur en 1619, obtint la direction du college de Sainte Pulcherie, & enfin une chaire d'Ecriture-Sainte en 1630. C'eſt dans ce tems qu'il ſe ſignala contre Gisbert Voet (*voyez* ce mot). L'univerſité de Louvain le députa deux fois auprès du roi d'Eſpagne pour faire révoquer la permiſſion accordée aux Jéſuites de profeſſer les humanités & la philoſophie dans cette ville; on le lui accorda. Pour mériter les graces de ſon ſouverain, il publia un livre contre la France, intitulé: *Mars Gallicus*, 1633, in-12; traduit en françois par Ch. Herſant, 1638, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec chaleur, fut compoſé à l'occaſion de l'alliance que les François avoient faite avec les puiſſances proteſtantes. L'auteur y fait un portrait peu avantageux de la France, de ſes alliances, de ſes traités, & des motifs de ſes guerres. Peu après la publication de ce livre, il fut nommé à l'évêché d'Ypres par Philippe IV; il fut ſacré en 1636, & il gouverna cette égliſe juſqu'en 1638, qu'il mourut frappé de la peſte. Ce prélat laiſſa des *Commentaires ſur les Evangiles*, in-4°; ſur *le Pentateuque*, in-4°; ſur *les Proverbes*, *l'Eccléſiaſte*, Louvain, 1644, in-fol. pleins d'érudition, & écrits avec netteté. II. Lettres à l'abbé de Saint-Cyran, trouvées parmi les papiers de cet abbé, & publiées ſous ce titre: *Naiſſance du Janſéniſme découverte, ou Lettres de Janſenius à l'abbé de St-Cyran, depuis l'an 1617 juſqu'en 1635*; Louvain, 1654, in-8°. III. L'ouvrage ſi célebre, & trop célebre, qui porte pour titre: *Cornelii Janſenii Epiſcopi, Auguſtinus, in quo hæreſes Pelagii contra naturæ humanæ ſanitatem, ægritudinem, medicinam, recenſentur*; Louvain, 1640, & Rouen, 1652, in-fol. Cette derniere édition eſt augmentée d'un *Ecrit*, où Janſenius fait le parallele des ſentimens & des maximes de quelques théologiens Jéſuites, & des principes des Semi-Pélagiens de Marſeille, ſans aſſez diſtinguer ce qu'il y a dans les écrits de ces Marſeillois, d'oppoſé à la ſaine doctrine d'avec ce qui peut ſe concilier avec elle. Il doit y avoir à la fin le traité *De ſtatu Parvulorum ſine baptiſmo decedentium*. L'auteur dit avoir travaillé 20 ans à ce livre, & avoir lu, pour le compoſer, dix fois tout S. Auguſtin, & 30 fois ſes traités contre les Pélagiens. Mais bien des écrivains prétendent que cet étalage de travail & de lecture n'eſt qu'une petite induſtrie, pour détourner l'attention des plagiats faits à Calvin. » Car c'eſt dans cet » héréſiarque, diſent-ils, que » Janſénius a pris ſes opinions: » mais comme d'un côté il ne » vouloit pas avouer une telle » ſource, & que de l'autre » Calvin prétendoit avoir pris » toutes les idées ſur la grace » dans S. Auguſtin; Janſenius » a cru qu'il étoit tout ſimple » de faire à ce ſaint docteur » honneur de ſon ſyſtême. Il » eſt certain que la fameuſe » diſtinction de l'*adjutorium quo* » & de l'*adjutorium ſine quo*

» *non*, répétée 70 fois par Janſenius & dont il fait la baſe » de ſes preuves, ſe trouve » tout du long & avec la même » emphaſe dans Calvin, ainſi » qu'une multitude de choſes » que Janſenius nous donne » comme originales & décou» vertes par lui dans S. Auguſtin ». Ce prélat, ſoit qu'il eſpérât qu'un examen ſolemnel donneroit une nouvelle conſidération à ſon livre, ſoit que par ſa ſoumiſſion au S. Siege, il voulût réparer ce que la conſcience lui reprochoit à cet égard; écrivit peu de jours avant ſa mort au pape Urbain VIII, qu'il ſoumettoit ſincérement à ſa déciſion & à ſon autorité l'*Auguſtinus*, qu'il venoit d'achever; & que ſi le ſaint Pere jugeoit qu'il fallût y faire quelques changemens, il y acquieſçoit avec une parfaite obéiſſance. Cette *Lettre* fut ſupprimée par ſes exécuteurs teſtamentaires, Calenus & Fromond (*voyez* ces mots). Selon toutes les apparences, on n'en auroit jamais eu aucune connoiſſance, ſi après la réduction d'Ypres, elle n'étoit tombée entre les mains du grand Condé, qui la rendit publique. Janſenius, quelques heures avant de mourir, & dans ſon dernier teſtament, ſoumit encore & ſa perſonne & ſon livre au jugement & aux déciſions de l'Egliſe Romaine. Voici les propres termes qu'il dicta une demi-heure avant d'expirer : *Sentio aliquid difficulter mutari poſſe; ſi tamen Romana Sedes aliquid mutari velit, ſum obediens filius, & illius Eccleſiæ in qua ſemper vixi, uſque ad hunc lectum mortis, obediens ſum. Ità poſtrema mea voluntas eſt. Actum ſextâ maii 1638.* On voit clairement par ces paroles que Janſenius ne conteſtoit pas, comme ſes diſciples, l'infaillibilité dans les faits dogmatiques, ni même l'infaillibilité du ſouverain Pontife. Ainſi cet évêque devint chef de parti ſans le vouloir, au moins dans ſes derniers momens. Si ſes liaiſons avec St-Cyran & quelques autres anecdotes ont fait croire le contraire, ſes dernieres paroles doivent être regardées comme une rétractation de ce qui avoit précédé, & ſes diſciples prouvent bien par leur conduite qu'ils ne ſont pas en tout de l'avis de leur maître. Tout ſon ſyſtême ſe réduit, ſuivant un auteur Jéſuite, à ce point capital : » Que depuis » la chute d'Adam, le plaiſir » eſt l'unique reſſort qui remue » le cœur de l'homme; que ce » plaiſir eſt inévitable quand il » vient, & invincible quand il » eſt venu. Si ce plaiſir eſt céleſte, il porte à la vertu : » s'il eſt terreſtre, il détermine » au vice; & la volonté ſe » trouve néceſſairement entraînée par celui des deux qui » eſt actuellement le plus fort. » Ces deux délectations, dit » l'auteur, ſont comme les deux » baſſins d'une balance; l'un » ne peut monter ſans que l'autre ne deſcende. Ainſi l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien » ou le mal, ſelon qu'il eſt » dominé par la grace ou la » cupidité. Delà il s'enſuit, » *qu'il y a certains commandemens impoſſibles, non-ſeulement aux infideles, aux aveugles, aux endurcis; mais aux » fideles & aux juſtes, malgré*

» *leur volonté & leurs efforts ;* » *ſelon les forces qu'ils ont, &* » *que la grace, qui peut rendre* » *ces commandemens poſſibles,* » *leur manque* ». Cette analyſe n'a pas paru exacte à quelques partiſans de Janſenius. L'abbé Racine en a donné une autre dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique; mais les hommes les plus fameux de ce parti ont reconnu que la doctrine des deux délectations étoit évidemment celle de l'évêque d'Ypres. M. Arnauld n'avoit aucun doute là-deſſus, quoique par une réſiſtance qui peut étonner dans un diſciple, il rejetât cette baſe de la nouvelle doctrine. Après avoir diſſerté ſur cette matiere d'après les principes de S. Auguſtin, tels qu'il les concevoit, „ on ne voit point dans tout „ cela, ajoute-t-il, de *qualitas* „ *fluens*, ni d'*actus indeliberatus*, dans lequel M. d'Ypres „ a fait conſiſter ſa délectation „ victorieuſe. En quoi certainement il s'eſt trompé : mais „ il eſt de la prudence de ne „ le point mettre en jeu, & „ de ne ſe point faire un mérite de ce qu'on l'abandonne „ en cela. C'eſt ce que j'ai „ empêché fort à propos que „ ne fit M. du Til (Hennebel) ». *Lett. de M. Arnauld*, tom. 7, pag. 146. Un auteur moderne a cru que le ſyſtême de Janſenius n'étoit qu'un plagiat fait au prédeſtinatianiſme des Turcs. „ Il ſeroit poſſible de prouver, dit l'auteur *des Vues d'un ſolitaire* (M. Bernardin de S. Pierre), „ que la plupart des opi„ nions qui en différens tems „ ont bouleverſé l'Europe, ſont „ venues des pays lointains. „ Le Janſéniſme, par exemple, „ paroît nous avoir été apporté „ de l'Orient par les croiſades „ avec la peſte & la lepre : du „ moins on trouve les maximes „ du janſéniſme dans des théologiens Mahométans cités par „ Chardin. La peſte & la lepre „ ne ſubſiſtent plus chez nous, „ mais le janſéniſme dure encore, & fait même, dit-on, „ des progrès en Eſpagne ». Dès que le livre de Janſenius parut, la guerre fut allumée dans l'univerſité de Louvain. L'on vit paroître de petites brochures & de gros livres pour & contre. Urbain VIII crut mettre la paix en défendant, l'an 1642, l'ouvrage, comme renouvellant les propoſitions condamnées par ſes prédéceſſeurs (*voyez* BAIUS); mais la guerre terminée ou du moins aſſoupie en Flandre, paſſa en France, & y fut beaucoup plus vive. La Sorbonne cenſura 5 Propoſitions extraites de l'*Auguſtinus*. Innocent X les condamna peu après en 1653. Les Janſéniſtes crurent éluder la Bulle en diſtinguant entre le ſens hérétique & le ſens orthodoxe. Ils prétendirent que ces 5 Propoſitions n'étoient point dans l'ouvrage de l'évêque Flamand; ou que ſi elles y étoient, on leur donnoit un mauvais ſens. Le pape Alexandre VII foudroya ces diſtinctions par une Bulle du 16 octobre 1656. Il y déclare que *les 5 Propoſitions ſont tirées du livre de Janſenius, & qu'elles ont été condamnées dans le ſens de cet auteur.* Ce pape agiſſoit de concert avec le plus grand nombre des évêques de France. Les Janſéniſtes accablés du poids de l'autorité par l'adhéſion du corps épiſcopal, dirent que ces

[illegible] ſe trouve
[illegible] ne portent
[illegible] France ;
[illegible] vérités
[illegible] ſes qui
[illegible] la per-
[illegible] & que la
[illegible] même qui
[illegible] , s'entendent
[illegible] le joug.
[illegible] ſa fait du tri-
[illegible] pénitence un tri-
[illegible] ou de vrai
[illegible] on ſaroit ne recon-
noître pour vraies pénitences
[illegible] ces pénitences fabu-
leuſes, ou moins outrées &
excessives (*c'eſt ce que l'Auteur*
appelle), dont on a fait la
peinture dans la vie des Peres
du desert ; on ne parle que
de rigueur, que d'austérités,
que de renoncement, au
même tems qu'on prouve,
que toutes ces bonnes œuvres
sont des dons de Dieu auſſi
gratuits, auſſi indépendans
des diſpoſitions de l'homme,
que la pluie n'eſt par rapport
à la terre ; on ne parle que
de charité, que d'amour de
Dieu, au même tems qu'on
le repréſente comme un maî-
tre dur & impérieux, qui
veut moiſſonner, où il n'a
pas ſemé, qui punit, parce
qu'on n'a pas reçu ce qu'il
n'a pas jugé à propos de don-
ner, ce qu'il a refuſé, ce
qu'il a même ôté ; & on veut
perſuader que le plus grand
effort & la perfection de l'a-
mour eſt d'aimer celui, ſur
l'amour duquel on ne peut
compter ; on veut que l'hom-
me ſe reproche avec amer-
tume de cœur de n'être pas
[illegible], lors même qu'on
[illegible] de lui prouver que

„ la vertu n'eſt pas plus en „ ſon pouvoir, que la beauté „ & la laideur de ſon viſage, „ que la grandeur ou la petiteſſe de ſa taille; en un mot, „ on veut qu'il ſe croie coupable, parce que Dieu ne „ l'a pas tiré de la maſſe de „ perdition, où on prétend que „ tout le genre-humain a été „ enveloppé par la faute de „ celui dont il tire ſon origine... „ Il eſt viſible que ces opinions „ n'ont rien par elles-mêmes „ qui flatte & qui attire: „ pourquoi donc les ſuit-on? „ pourquoi tant d'oppoſition „ contre l'autorité qui les condamne & les proſcrit? pourquoi cette prédilection pour „ ceux qui s'y attachent?... „ Eſt-il poſſible que des corps „ éclairés n'aient pas fait les „ réflexions que je viens de „ propoſer, qu'ils ſe ſoient laiſſé „ ſéduire comme des femmes? „ qu'ils aient véritablement „ adopté ces ſentimens? Quel „ eſt donc leur deſſein? je crois „ l'entrevoir; mais je me donnerai bien de garde de m'expliquer à cet égard, c'eſt aux „ Puiſſances qui y ſont particuliérement intéreſſées à le prévoir & à l'empêcher, ſi elles „ peuvent ». *Vie du Duc d'Orléans*, par Mr. L. M. D. M., t. 2, p. 231. » C'eſt, dit le Dauphin, duc de Bourgogne, dans un *Mémoire* écrit de ſa main, & publié par ordre de Louis XIV, » c'eſt une cabale très-unie & des plus „ dangereuſes qu'il y ait jamais eu ». *Vie du Dauphin*, t. 2, p. 228. Le célebre Talon, cet avocat général qu'on peut conſidérer comme le philoſophe du barreau, dans un Diſcours adreſſé aux chambres aſſemblées, le 23 janvier 1687, diſoit que le Janſéniſme étoit *une faction dangereuſe qui n'avoit rien oublié pendant trente ans, pour diminuer l'autorité de toutes les puiſſances eccléſiaſtiques & ſéculieres, qui ne lui étoient pas favorables.* Nous finirons cet article par la réflexion d'un auteur moderne (l'abbé Berault-Bercaſtel, *Hiſt. de l'Egl., tom. 20*) auſſi judicieuſement préſentée que pleine de vérité. » Le jour marqué „ pour la pleine effuſion des „ miſéricordes du Seigneur ſur „ ſon Egliſe, n'étoit pas arrivé. La foi du vrai fidele „ devoit même être miſe à „ des épreuves toutes nouvelles. Le huguenotiſme n'étoit pas abattu, que de ſa „ ſouche ſi malheureuſement „ féconde, il ſortit un rejeton „ nouveau, foible & rampant „ d'abord dans la pouſſiere des „ écoles & des cloitres, évitant le grand jour, & rougiſſant lui-même de ſon „ origine. Mais en vain s'efforça-t-il d'étendre les ombres du myſtere juſques ſur „ ſon nom: au premier trait „ de ſon tableau, il n'eſt perſonne qui ne le reconnoiſſe. „ Rejeton du Calviniſme, Calviniſme mitigé, ou plutôt „ mutilé, ou ſimplement dégagé de l'impiété ſacramentaire; du reſte il eſt à peine „ un point de doctrine, en „ quoi ſon patriarche differe „ de celui des Calviniſtes, ſi „ ce n'eſt que l'oracle de Geneve ôte au concile même, „ l'autorité que la nouvelle „ branche de la réforme refuſe „ aux paſteurs qui le compo-

„ ſent. Chacun peut nommer „ à préſent la ſecte, qui ſe „ donnant pour un fantôme, „ prend ſon nom pour une „ injure ». *Voyez* ALEXANDRE VII, CLÉMENT XI, FILLEAU, MONTGERON, PARIS, MARANDÉ, RICHER, VERGER.

JANSON *ou* JANSONIUS, (Jacques) né à Amſterdam en 1547, docteur de Louvain, profeſſeur en théologie, & doyen de l'égliſe collégiale de S. Pierre, mourut le 20 juillet 1625. On a de lui : I. Des *Commentaires* ſur les *Pſeaumes*, in-4°; ſur le *Cantique des Cantiques*, in-8°; ſur *Job*, in-fol.; ſur l'*Evangile de S. Jean*, in-8°, & ſur le *Canon de la Meſſe*. II. *Inſtitutio Catholici Eccleſiaſtæ*. III. *Enarratio Paſſionis*. IV. Quelques *Oraiſons funebres*. On y chercheroit en vain la vraie éloquence. Les Commentaires ſur l'Ecriture & ce qu'il a donné ſur la Liturgie, prouvent qu'il étoit bien loin d'avoir les connoiſſances néceſſaires pour réuſſir dans ces genres de travail. Pluſieurs écrivains, entr'autres M. Danès, diſent qu'il avoit épouſé le ſentiment de Baïus. Si Janſon ſuivit quelque tems ce ſyſtême, il le combattit enſuite par diverſes theſes qu'il a ſoutenues publiquement.

JANSON, *voyez* FORBIN & JENSON.

JANSSENS, (Herman) Récollet, né à Anvers l'an 1685, paſſa par toutes les charges de ſon ordre, & mourut pieuſement à Anvers le 5 avril 1762. On lui doit : I. *Prodromus ſacer*, Anvers 1731, in-4°. Il y donne des regles pour traduire l'Ecriture-Sainte, & montre les défauts des traductions flamandes. II. *Explanatio rubricarum Miſſalis Romani* &c. Anvers, 1757, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage eſt plus eſtimé que le précédent.

JANSSON, *voyez* BLAEU & ALMELOVEEN.

JANUA *ou* JANUENSIS, (Jean de) ainſi nommé de Genes ſa patrie : *voyez* BALBI.

JANVIER, (S.) évêque de Bénévent, étoit, ſelon la plus commune opinion, de Naples. Il ſouffrit le martyre, & eut la tête tranchée vers l'an 305, à un mille de Pouzzoles, durant la perſécution de Dioclétien. La tranſlation de ſes reliques ſe fit à Naples vers l'an 400; elles furent tranſférées enſuite à Bénévent vers l'an 825, & enfin dépoſées dans la cathédrale de Naples le 13 janvier 1497. Il y a une chapelle dite le *Tréſor*, dans laquelle on garde le chef de ce Saint, avec ſon ſang renfermé dans deux phioles de verre fort anciennes. Le ſang eſt congelé & de couleur noirâtre. Lorſqu'on approche les phioles près de la tête, le ſang ſe liquéfie, & cette liquéfaction eſt ſuivie d'une ébullition. Quand on a retiré le ſang & qu'il n'eſt plus en préſence du chef, il redevient ſolide. On fait cette cérémonie avec beaucoup de pompe le jour de la fête de S. Janvier, le 19 de ſeptembre, & le premier dimanche de mai, jour où l'on célebre la tranſlation de ce Saint de Pouzzoles à Naples. Le pape Paul II parle de la liquéfaction & de l'ébullition du ſang de S. Janvier, ſous le regne d'Alfonſe I d'Arra-

d'Arragon, en 1450. Ange Caton qui floriſſoit en 1474, & d'autres auteurs de ce ſiecle, en font mention. Les Proteſtans n'ont jamais nié ce phénomene; pluſieurs voyageurs de leur communion l'atteſtent comme témoins oculaires; leurs efforts pour l'expliquer naturellement ont été juſqu'ici parfaitement vains; comme on le prouve dans une Diſſertation intérée dans le *Journal hiſtorique & littéraire*, 15 novembre 1779. *Voyez* auſſi le *Journal* du 15 juillet 1788, p. 421 — 15 mai 1789, p. 97. On peut conſulter encore Baronius, *Annal. ad an. 305*, & *Annot. ad Martyr. Rom. ad 19 ſept.* Pic de la Mirandole, *lib. de Fide*; Benoît XIV, *de Canoniſ. lib. 4*; Melchior Corneus, *Defenſ. miracul. adv. Danhaweruſ*; & les *Acta Sanctorum*, *tom. 1, martii.*

JANVIER, (Ambroiſe) Bénédictin, né à Ste-Suſanne, dans le Maine, en 1614, ſe rendit habile dans la langue hébraïque. Après avoir profeſſé pendant pluſieurs années dans ſon ordre avec réputation, il mourut à Paris, dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, le 22 avril 1682, à 68 ans. On a de lui: I. Une *Edition des Œuvres de Pierre de Celles.* La préface de cette édition eſt du P. Mabillon. II. Une *Traduction latine du Commentaire* hébreu de David Kimchi *ſur les Pſeaumes*, 1669, in-4°.

JANUS, Ier roi d'Italie, commença d'y régner avant qu'Enée vint s'y établir. Il étoit fils d'Apollon & de Créuſe, fille d'Erecthée, roi des Athéniens. Xiphus, mari de Créuſe, l'adopta ſans le connoître. Janus vint avec une puiſſante flotte aborder en Italie, eſt poliça les peuples, leur apprit la religion, & bâtit ſur une montagne une ville qu'il appella de ſon nom *Janicule*. Dans le tems qu'il ſignaloit ſon regne parmi des peuples barbares, Saturne, chaſſé de l'Arcadie par Jupiter, aborda dans ſes états, & y fut reçu en ami. Janus, après ſa mort, fut adoré comme une divinité, & c'eſt la premiere de celles que ces peuples invoquoient. Romulus lui fit bâtir dans Rome un temple, dont les portes étoient ouvertes en tems de guerre, & fermées en tems de paix: delà ces beaux vers de Virgile, où le monſtre de la guerre enchaîné eſt ſi bien dépeint:

Diræ ferro & compagibus arctis
Claudentur Jani portæ: Furor impius intus
Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

Son temple avoit 12 portes, qui déſignoient les 12 mois de l'année. Des médailles qui ſont à la bibliotheque du roi de France, le repréſentent avec quatre viſages, qui marquent les 4 ſaiſons. On le peignoit communément avec deux viſages, tenant un bâton de la main droite, & une clef de la gauche.

JANUS PANNONIUS, *voyez* PANNONIUS.

JAPHET, fils aîné de Noé, né l'an 2448, eut 7 fils, Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Moſoch & Tiras, dont la poſtérité peupla, ſuivant

quelques ſavans, une partie de l'Aſie & toute l'Europe. C'eſt de ce fils de Noé, que les poëtes ont fait leur Japet, fils du Ciel & de la Terre, & roi des Theſſaliens, qui de la nymphe Aſie eut Heſper, Atlas, Epiméthée & Prométhée. C'eſt du moins le ſentiment de pluſieurs mythologiſtes, qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui ſavent que l'Ecriture-Sainte & les Traditions primitives ſont des ſources où les Païens ont continuellement puiſé. *Voyez* OPHIONÉE.

JARCHAS, le plus ſavant des philoſophes Indiens, appellés *Brachmanes*, & grand aſtronome, ſelon S. Jerôme, fut trouvé enſeignant dans une chaire d'or, par Apollonius de Tyane, lorſque celui-ci alla aux Indes.

JARCHI, (Salomon) célebre Rabbin, connu auſſi ſous les noms de *Raſchi*, de *Jarki*, d'*Iſaaki*, vit le jour à Troyes en Champagne, l'an 1104. Il voyagea en Europe, en Aſie, en Afrique, & devint très-habile dans la médecine & dans l'aſtronomie, dans la *Miſchne* & dans la *Gemare*. Il mourut à Troyes en 1180, à 75 ans. On a de lui des *Commentaires* ſur la *Bible*; ſur la *Miſchne*; ſur la *Gemare*; ſur le *Pirke-Avoth*: qui ſe trouvent dans la *Bible Hébraïque* d'Amſterdam, 1660, en 4 vol. in-12. Sa nation les reçut avec applaudiſſement, & les eſtime encore beaucoup; mais l'on ſent aſſez que cet eſtime prouve très-peu de choſe. *Voyez* JUDA-KAKKADOSCH.

JARD, (François) prêtre doctrinaire, né à Boulene, près d'Avignon, en 1675, mort en 1768, a donné: *La Religion Chrétienne méditée dans le véritable eſprit de ſes maximes*, 6 vol. in-12, qui a eu du ſuccès. Ses *Sermons*, publiés en 1768, 5 vol. in-12, ont moins réuſſi, parce que le ſtyle en eſt froid, & que le fonds n'a rien de neuf.

JARDIN, (Carle du) *voyez* DUJARDIN & HORTA.

JARDINS, (Marie-Catherine des) naquit à Alençon, vers l'an 1640. Après avoir été trois fois mariée, elle ſe dévoua à la galanterie, & elle vécut dans cet état juſqu'à ſa mort, arrivée en 1683. Ses *Œuvres* en vers & en proſe, ont été recueillies, 1702 à 1721, en 12 vol. in-12. On y trouve pluſieurs romans: *Les déſordres de l'Amour*; le *Portrait des foibleſſes humaines*; *Cléonice*; *Carmente*; les *Galanteries Grenadines*; les *Amours des Grands-Hommes*; *Lyſandre*; les *Mémoires du Serrail*; les *Nouvelles Africaines*; les *Exilés de la Cour d'Auguſte*; les *Annales galantes*: bagatelles écrites avec vivacité, mais la plupart d'une maniere trop libre & parfaitement romaneſque. Elles ont fait perdre le goût des longs romans; mais elles n'ont pas donné le goût des bons ouvrages de ce genre. Ses ouvrages poétiques ſont encore inférieurs à ſa proſe. Sa verſification eſt foible & languiſſante. Elle eſt appellée quelquefois *madame de Villedieu*, du nom de ſon premier mari.

JARED, fils de Malaléel, & pere d'Henoch, qu'il engendra dans ſa 162e année. Il

mourut âgé de 962 ans, 2582 avant J. C.

JARNAC, (Guy Chabot de) eſt célebre par l'avantage qu'il remporta en 1547 ſur la Châteigneraye, & qui a donné lieu à ce proverbe : *C'eſt un coup de Jarnac*, pour ſignifier un coup imprévu & que l'on ne ſongeoit pas à parer. On trouve le Cartel de ces deux combattans dans les *Eſſais ſur Paris*, tom. 1. Le détail du combat eſt rapporté à l'article CHATEIGNERAYE (la) : *voyez* ce mot. Mais un trait honorable à Jarnac, qui n'y eſt pas, c'eſt que le roi Henri II, vaincu par la modeſtie de ce ſeigneur, lui dit en l'embraſſant : *Vous avez combattu en Céſar, & parlé en Ariſtote.*

JAROPOL, duc de Kiovie, ville de l'Ukraine, porta, par ſes mauvais conſeils, tous les ſeigneurs de Ruſſie à conſpirer contre Boleſlas III, roi de Pologne, vers l'an 1126. Ceux-ci, ſous prétexte d'amitié, envoyerent une ambaſſade à ce roi, qui ſe trouva tout-à-coup inveſti de ſes ennemis. Le Palatin de Cracovie, qui commandoit la plus grande partie de la cavalerie de Pologne, s'étant retiré au premier bruit de cette ſurpriſe ; le roi Boleſlas, non moins indigné de cette lâcheté que de la perfidie de ces traîtres, lui envoya une *peau* de lievre, une *quenouille* avec du lin, & une *corde*. C'étoit pour lui faire connoître par ces ſymboles, qu'il s'étoit rendu ſemblable à un lievre par ſa fuite ; qu'il devoit plutôt manier les armes des femmes, que celles des hommes ; & qu'enfin, pour récompenſe de ſa lâcheté, il méritoit le dernier ſupplice, que la corde lui ſignifioit. Ce Palatin, au déſeſpoir de ces reproches, ſe pendit dans une égliſe aux cordes des cloches : & depuis ce tems-là, le Châtelain de Cracovie a toujours précédé le Palatin, ſoit pour la dignité, ſoit pour l'autorité.

JARRIGE, (Pierre) Jéſuite de Tulles en Limouſin, aſſez bon prédicateur pour ſon tems, quitta ſon ordre en 1647, & ſe ſauva en Hollande. Les états-généraux lui firent une penſion. Cet apoſtat publia peu de tems après un livre exécrable, intitulé : *Le Jéſuite ſur l'échafaud*, in-12. C'eſt un des plus ſanglans libelles que la vengeance ait enfantés. Le P. Ponthelier, confrere de ce miſérable, étoit alors à La Haye auprès d'un ambaſſadeur. Il ſe conduiſit avec tant d'adreſſe & de prudence, qu'il engagea Jarrige à rentrer dans le ſein de l'Égliſe Catholique. Retiré chez les Jéſuites d'Anvers en 1650, il compoſa une ample rétractation de tout ce qu'il avoit avancé dans ſon *Jéſuite ſur l'échafaud*. Il le traita d'*averton, que ſa mauvaiſe conſcience avoit conçu, que la mélancolie avoit formé, & que la vengeance avoit produit.* Cette rétractation fut imprimée à Anvers, en 1650, in-12 ; on y fit deux réponſes pleines d'aigreur & de mauvaiſes raiſons. Jarrige, de retour en France, eut le choix de rentrer dans la Compagnie, ou de vivre en prêtre ſéculier. Il choiſit ce dernier parti, & ſe retira à Tulles, où il reſta juſqu'à ſa mort, arrivée en 1670.

JARRY, (Laurent Juilliard du) né vers 1658 à Jarry, vil-

lage près de Xaintes, s'adonna de bonne heure à la chaire & à la poéſie. Il prêcha avec applaudiſſement à Paris & en province ; & quoique poëte médiocre, il travailla aſſez bien dans ce genre, pour mériter deux couronnes de l'académie françoiſe, en 1679 & en 1714. L'auteur de la *Henriade*, alors fort jeune, compoſa cette derniere année pour le prix, & fut vaincu par l'abbé du Jarry. Le poëme couronné, aſſez médiocre du côté de la poéſie, étoit encore défiguré par une mépriſe aſſez ſinguliere en matiere de phyſique, & même de ſimple géographie. Un de ſes vers commençoit par *Pôles glacés, brûlans* &c. Le vainqueur & même les juges furent très-plaiſantés dans le tems, ſur-tout par le vaincu, qui n'a jamais pardonné à ceux qui lui ont été préférés, ou à ceux qui ſe ſont décidés pour cette préférence. L'abbé du Jarry avoit encore remporté le prix de l'académie en 1683, ou du moins il le partagea avec la Monnoye. Les deux pieces ayant eu un égal nombre de ſuffrages, l'académie fit frapper deux médailles, chacune valant la moitié du prix, & elles furent données aux deux auteurs. On a de du Jarry : I. Des *Sermons*, des *Panégyriques*, & des *Oraiſons funebres*, en 4 vol. in-12, qui, ſans être du premier mérite, ont des beautés ; entr'autres, l'*Oraiſon funebre de Fléchler*. II. Un *Recueil de divers Ouvrages de piété*, Paris, 1688, in-12. III. Des *Poéſies chrétiennes, héroïques & morales*, Paris, 1715, in-12 : la verſification en eſt foible. IV. Le *Miniſtere Evangélique, ou Réflexions ſur l'éloquence de la chaire*, in-12, Paris, 1726 ; pleines de bonnes obſervations. Il mourut en 1730, dans ſon prieuré de N. D. du Jarry, au dioceſe de Xaintes.

JARS, (Gabriel) né à Lyon en 1732, d'un pere intéreſſé dans les mines du Lyonnois, montra beaucoup de goût pour la métallurgie. M. Trudaine, qui en fut informé, le fit entrer dans les ponts & chauſſées. Il y prit les connoiſſances propres à l'emploi auquel on le deſtinoit ; c'étoit de perfectionner l'exploitation des mines de France, par l'inſpection de celles de l'étranger, & les différentes manieres de les exploiter. En 1757 il viſita les mines d'Allemagne avec M. Duhamel, & en 1760, celles du nord. Il fut reçu de l'académie des ſciences en 1768, & mourut en 1769. Son frere a publié ſes obſervations, ſous le titre de *Voyages Métallurgiques*, Lyon, 1774, in-4°, ouvrage eſtimé.

JASON, fils d'Eſon & d'Alcimede. Eſon en mourant le laiſſa ſous la tutelle de Pélias ſon frere, qui le donna à élever au centaure Chiron. Ce prince étant devenu grand, gagna tellement l'affection des peuples, que Pélias chercha tous les moyens de le perdre, pour s'aſſurer du trône. Il perſuada à Jaſon qu'il falloit entreprendre la conquête de la Toiſon-d'or, eſpérant qu'il n'en reviendroit pas. Le bruit de cette expédition s'étant répandu partout, les princes Grecs voulurent y avoir part. Ils partirent ſous ſes drapeaux pour la Col-

chide, où cette Toiſon étoit pendue à un arbre, & défendue par un dragon monſtrueux. On les appella *Argonautes*, du nom de leur vaiſſeau, nommé *Argo*. Auſſi-tôt que Jaſon fut arrivé en Colchide, il s'attacha à Médée, magicienne, qui lui donna une herbe pour endormir le dragon. Il tua ce monſtre, emporta la Toiſon, & revint la préſenter à ſon oncle Pélias. Il avoit enlevé, avec ſa conquête, Médée, à laquelle il la devoit; mais ſon amour & ſon apparente reconnoiſſance ne ſurvécut guère au ſuccès qui en étoit l'objet. S'étant retiré chez Créon, roi de Corinthe, il abandonna ſa bienfaitrice pour épouſer la fille de ce roi (*voyez* CRÉUSE). Médée irritée (après avoir conſeillé aux filles de Pélias de tuer leur pere, & de le faire bouillir dans une cuve d'airain, leur faiſant eſpérer qu'elles le rajeuniroient), maſtacra elle-même enſuite les enfans qu'elle avoit eus de Jaſon, & les lui ſervit par morceaux dans un feſtin. Ayant de plus empoiſonné toute la famille royale de Créon, excepté Jaſon qu'elle laiſſoit vivre pour lui ſuſciter continuellement de nouvelles traverſes, elle ſe ſauva dans les airs ſur un char trainé par des dragons ailés. Cependant Jaſon s'empara de Colchos, où il régna tranquillement le reſte de ſes jours. Comme toute cette prétendue hiſtoire eſt de 69 ans antérieure au ſiege de Troie (dont la réalité eſt encore un problême), on comprend combien peu elle mérite l'attention des lecteurs ſolides. Pluſieurs mythologiſtes ont cru y voir des faits & des perſonnages déguiſés, & en ont donné diverſes explications, mais en général peu ſatisfaiſantes.

JASON le CYRÉNÉEN, écrivit l'*Hiſtoire des Machabées*, en 5 liv. *Voyez* le livre II des *Machabées*, 2, 24.

JASON, frere d'Onias, grand-prêtre des Juifs, acheta d'Antiochus Epiphanes la grande ſacrificature, & en dépouilla ſon frere l'an 175 avant J. C. Dès qu'il en fut revêtu, il tâcha d'abolir le culte du Seigneur dans Jeruſalem; mais à peine eut-il exercé 2 ans le ſouverain pontificat, que Menelaüs, de la tribu de Benjamin, le ſupplanta à ſon tour, en gagnant Antiochus par une plus grande ſomme. Jaſon, forcé de céder, ſe retira chez les Ammonites. Il s'y tint caché, juſqu'à ce que le bruit de la mort d'Epiphanes s'étant répandu, il ſortit de ſa retraite, entra à main armée dans Jeruſalem, d'où il chaſſa Menelaüs, & exerça toutes ſortes d'hoſtilités contre ſes citoyens. Le bruit de la prétendue mort du roi s'étant diſſipé, il fut contraint de ſortir de la ville, & erra quelque tems chez les Arabes, d'où il paſſa en Egypte. Ne s'y croyant point en ſureté, il ſe retira à Lacédémone, comme dans une ville alliée; mais il y mourut miſérablement, & dans un tel abandon, que perſonne ne voulut prendre ſoin de ſa ſépulture.

JASON *de Theſſalonique*, logea chez lui l'Apôtre S. Paul. Les Juifs de la ville ſouleverent le peuple, & vinrent fondre ſur la maiſon de Jaſon, dans le deſſein d'enlever Paul & Silas. Ne

les ayant pas trouvés, ils ſaiſirent Jaſon, & le menerent aux magiſtrats, qui le renvoyerent après en avoir reçu des aſſurances ſatisfaiſantes. Il paroît, par l'Epître aux Romains, que Jaſon étoit parent de S. Paul. Les Grecs le font évêque de Tharſe en Cilicie, & honorent ſa mémoire le 28 avril.

JATRE, (Matthieu) religieux Grec du 13e ſiecle, dont on a deux ouvrages conſidérables en vers grecs, d'une meſure qui eſt plus propre pour la poéſie que pour la muſique. L'un roule ſur *les Offices de l'Egliſe de Conſtantinople*, & l'autre ſur *les Officiers du Palais* de la même ville. Le P. Goar les fit imprimer en 1648, in-fol. en grec & en latin, avec des notes.

JAVAN, 4e fils de Japhet, fut pere des Ioniens, ou des Grecs qui habitoient l'Aſie mineure. Il eut pour fils Eliſa, Tharſis, Cethim & Dodanin ou Rhodanim, qui peuplerent l'Elide, la Cilicie, la Macédoine, & le pays de Dodone ou de Rhodes.

JAUCOURT, (Le chevalier Louis de) étudia la médecine ſous Boerhave, & prit à Leyde le degré de docteur, quoique réſolu, dit-il, de ne tirer de cette démarche d'autre avantage, que celui de pouvoir ſecourir de pauvres malheureux. Le Stathouder voulut le fixer à La Haye, en qualité de gentilhomme & de médecin de ſa cour; mais les promeſſes de cour ne pouvoient guère toucher un homme » ſans beſoin, » ſans deſirs, ſans ambition, » ſans intrigue, & qui s'étoit » bien promis d'aſſurer ſon repos par l'obſcurité de ſa vie » ſtudieuſe ». C'eſt ainſi que Jaucourt ſe peint lui-même: ſa vie a montré que le portrait eſt aſſez reſſemblant. Ses études ne ſe bornerent pas à la médecine; les antiquités, les mœurs des peuples, la morale, la littérature furent auſſi les objets de ſon application. On a de lui: I. *Recherches ſur l'origine des Fontaines*, en latin, in-4°. II. *Diſſertation anatomique ſur l'Allantoïde humaine*, en latin, in-4° & in-8°. III. Traduction en latin de l'*Organe de l'Ouie*, par du Verney, in-4°. IV. *Vie de Leibnitz* à la tête des *Eſſais de Théodicée*. Il travailla à la publication du *Muſæum Sebæanum*, avec l'auteur de cet ouvrage (*voy.* SEBA ALBERT), & fut aſſocié aux auteurs de la *Bibliotheque raiſonnée*, depuis le commencement de ce journal juſqu'en 1740; mais ce qui lui a acquis le plus de célébrité, c'eſt le ſervice qu'il a rendu aux entrepreneurs de l'*Encyclopédie*. Il a fourni lui ſeul les deux tiers de cette immenſe compilation: ſes articles ſont caractériſés par la netteté, la méthode, le ſtyle facile & agréable. Son zele pour ce prétendu dépôt des connoiſſances humaines, ne l'a point entraîné dans le langage amphigourique & ſouvent antichrétien de la plupart des encyclopédiſtes; on dit qu'il eut à ſe plaindre de leur ingratitude: quoi qu'il en ſoit, le chevalier de Jaucourt eût ajouté à ſa gloire s'il s'étoit rendu plus ſévere dans le choix des matériaux, & s'il avoit indiqué les ſources où il les puiſoit; ou

plutôt il auroit gagné dans l'eſtime des gens de bien, s'il avoit iſolé ſes connoiſſances, & s'il ne s'étoit pas aſſocié à des hommes qui, ſelon le chef même de cette entrepriſe bruyante, *ont entaſſé pêle-mêle les choſes bonnes & mauvaiſes, excellentes & déteſtables.* Il avoit compoſé un *Lexicon medicum univerſale;* mais ce manuſcrit, prêt à être imprimé en 6 vol. in-fol. à Amſterdam, périt avec le vaiſſeau qui le portoit en Hollande. Il mourut à Compiegne, en 1780.

JAVELLO, (Chryſoſtome) ſavant Dominicain Italien, enſeigna la philoſophie & la théologie à Bologne avec beaucoup de ſuccès, & mourut vers 1540. On a de lui : I. Une *Philoſophie.* II. Une *Politique.* III. Une *Œconomie Chrétienne.* IV. Des *Notes ſur Pomponace.* V. D'autres ouvrages, imprimés en 3 vol. in-fol. Lyon, 1567, & in-8°, 1574. Toutes ces productions ſont médiocrement bonnes.

JAUFFROI, (Etienne) prêtre de la doctrine chrétienne, né à Ollioules, diocèſe de Toulon, mort le 30 mai 1760, étoit plein de vertus & de lumieres. On a de lui : I. Des *Statuts Synodaux publiés dans le Synode général tenu à Mende en 1738;* 1739, in-8°. II. *Conférences de Mende*, 1761, in-12.

JAULT, (Auguſtin-François) né à Orgelet en Franche-Comté, ſe fit recevoir docteur en médecine, & fut profeſſeur en langue ſyriaque au college-royal à Paris. Il a traduit : I. Les *Opérations de Chirurgie* de Scharp, 1742, in-12. II. *Recherche critique ſur la Chirurgie* du même, 1751, in-12. III. *Hiſtoire des Sarraſins*, d'Ockley, 1748, 2 vol. in-12. IV. Le *Traité des Maladies Vénériennes*, d'Aſtruc, 1740, 4 vol. in-12. V. Le *Traité des Maladies venteuſes*, de Combaluſier, 1754, 2 vol. in-12. VI. Le *Traité de l'Aſthme*, de Floyer, 1761, in-12. VII. Il a travaillé à la nouvelle édition du *Dictionnaire Etymologique* de Ménage. Ce ſavant avoit des connoiſſances très-variées, & ſes traductions ſont en général exactes. Il mourut en 1757, à 50 ans.

JAUSSIN, (Louis-Amand) apothicaire à la ſuite de l'armée de Corſe, ſe fit connoître du public par des *Mémoires hiſtoriques* ſur les principaux événemens arrivés dans cette iſle, en 2 vol. in-12, 1759. Quoique cet ouvrage ne ſoit qu'une compilation mal digérée, il y a des recherches & des choſes curieuſes. L'*Hiſtoire des révolutions de Corſe*, par l'abbé Germanès, Paris, 1776, 3 vol. in-12, a fait tomber ces *Mémoires* dans l'oubli. Nous avons encore de Jauſſin un *Traité ſur la Perle de Cléopâtre*, in-8°; & un *Mémoire ſur le Scorbut*, in-12. Il mourut à Paris en 1767.

JAY, (Guy-Michel le) ſavant avocat au parlement de Paris, étoit très-verſé dans les langues. C'eſt lui qui fit imprimer une *Polyglotte* à ſes dépens. Cet ouvrage, en lui acquérant de la gloire, ruina ſa fortune; il eut pu la conſerver & l'augmenter conſidérablement, s'il avoit voulu laiſſer paroître ſa Bible ſous le nom du cardinal de Richelieu, ja-

loux de la réputation que le cardinal Ximenès s'étoit faite par un ouvrage de ce genre. A un défaut de complaiſance, le Jay ajouta une imprudence; il mit ſa Polyglotte à un trop haut prix, & refuſa d'en laiſſer 600 exemplaires aux Anglois, qui n'en vouloient donner que la moitié de la ſomme qu'il exigeoit. Ceux-ci chargerent Walton de l'édition d'une Polyglotte beaucoup plus commode, & firent tomber celle de le Jay (*voyez* la *Bibliotheca ſacra* du P. le Long, tom. 1, p. 34). Le Jay, devenu vieux & pauvre, embraſſa l'état eccléſiaſtique, fut doyen de Vezelai, obtint un brevet de conſeiller-d'état, & mourut en 1675 (il ne faut pas le confondre avec Nicolas LE JAY, baron de Tilly, garde-des-ſceaux, & premier préſident au parlement de Paris, mort en 1640, après avoir rendu des ſervices ſignalés à Henri IV & à Louis XIII). La *Polyglotte* de Guy-Michel le Jay eſt en 10 vol. très-grand in-fol. C'eſt un chef-d'œuvre de typographie; mais elle eſt incommode par la grandeur exceſſive du format & le poids des volumes. Elle a de plus que la Polyglotte de Ximenès, le ſyriaque & l'arabe. Elle parut depuis 1628 juſqu'en 1645.

JAY, (Claude le) *Jaius*, né à Annecy en Savoie, un des premiers compagnons de S. Ignace, ſe joignit à ce ſaint fondateur en 1535, étant déjà prêtre & théologien. En 1540 il fut envoyé en Allemagne avec Nicolas Bobadilla, pour y travailler au maintien de la foi catholique, attaquée par les nouvelles ſectes. Bobadilla ayant été obligé de quitter ce pays, pour avoir attaqué avec trop de zele l'*Interim* de Charles-Quint, le Jay reſta ſeul chargé de cette miſſion immenſe. Il s'en acquitta avec un ſuccès éclatant à Worms, Ratisbonne, Ingolſtadt, Ausbourg; mais ſur-tout en Autriche, & mourut à Vienne en 1552. Le roi Ferdinand lui avoit vainement offert l'évêché de Trieſte.

JAY, (Gabriel-François le) Jéſuite, né à Paris en 1662, régenta la rhétorique au college de Louis-le-Grand pendant plus de trente ans, & s'acquit l'eſtime de ſes éleves par ſa ſcience, ſa piété & ſon caractere doux & honnête. Il étoit collegue du P. Jouvenci, & mourut à Paris l'an 1734. On a de lui: I. Une *Traduction* en françois des *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnaſſe, & *Bibliotheca Rhetorum*, Paris, 1725, 2 vol. in-4°. C'eſt une collection des œuvres claſſiques de ce ſavant littérateur, qui contient bien des choſes peu analogues au titre; elle renferme: I. *Rhetorica*, diviſée en 5 livres; c'eſt peut-être l'ouvrage le plus méthodique & le plus clair que nous ayons ſur cette ſcience. II. *Orationes ſacræ*, pleines d'éloquence & d'une latinité pure; mais moins riches en choſes & en idées qu'en paroles. III. *Orationes panegyricæ*; ce ſont des harangues, dont la plupart ſont à la louange de la nation Françoiſe. IV. Des *Plaidoyers*, les uns en latin, les autres en françois. V. *Epiſtolæ*. VI. *Fabulæ*. VII. *Poëtica*. VIII. *Tragediæ*, dont quelques-unes ſont tra-

duites par l'auteur même, en vers françois. IX. Des *Comédies* en latin. On a fait un grand nombre d'éditions de la *Rhétorique*, qui eſt devenue un livre claſſique dans bien des colleges.

JEAN, ſurnommé GADDIS, fils de Mathathias, & frere des Machabées, fut tué en trahiſon par les enfans de Jambri, comme il conduiſoit le bagage des Machabées ſes freres, chez les Nabuthéens leurs alliés.

JEAN-BAPTISTE, précurſeur de JESUS-CHRIST, fils de Zacharie & d'Elizabeth, naquit l'an du monde 4004, environ 6 mois avant la naiſſance du Sauveur. Un ange l'annonça à Zacharie ſon pere, qui, n'ajoutant pas aſſez foi à ſes paroles, parce qu'Elizabeth, ſa femme, étoit avancée en âge & ſtérile, perdit dès le moment l'uſage de la voix. Cependant Elizabeth devint enceinte. Lorſque la Ste Vierge alla la viſiter, Jean-Baptiſte treſſaillit dans les entrailles de ſa mere. Il ſe retira dans le déſert, & y vécut d'une maniere très-auſtere. Son habillement étoit fait de poil de chameau, & ſa nourriture n'étoit compoſée que de miel ſauvage & d'une eſpece de ſauterelles, qui dans ces provinces fourniſſent un aliment aux pauvres. L'an 29 de J. C. il commença à prêcher la pénitence le long du Jourdain, & baptiſa tous ceux qui vinrent à lui. La ſainteté de ſa vie fit croire aux Juifs qu'il étoit le Meſſie; mais il leur dit » qu'il étoit la voix „ de celui qui crie dans le dé„ ſert ». JESUS-CHRIST étant allé ſe faire baptiſer, il le montra à tout le monde, en diſant » que c'étoit l'Agneau „ de Dieu, la victime par ex„ cellence ». Son zele fut la cauſe de ſa mort. Ayant repris avec force Hérode-Antipas, qui avoit épouſé Hérodias, femme de ſon frere, ce prince le fit mettre en priſon au château de Macheronte. Quelque tems après il eut la foibleſſe de le ſacrifier à la fureur de cette femme, qui ſut profiter d'une promeſſe indiſcrette qu'Antipas avoit faite à Salomé, fille d'Hérodiade. S. Jerôme dit qu'Hérodias lui perça la langue avec une aiguille de tête, pour ſe venger après ſa mort de la liberté de ſes paroles. Les diſciples de Jean ayant appris ſa décollation, vinrent enlever ſon corps. L'Evangile ne marque pas où ils l'enterrerent; mais du tems de Julien l'Apoſtat, on montroit ſon tombeau à Samarie. L'hiſtorien Juif, Flave-Joſephe, a rendu témoignage à la ſainteté de Jean-Baptiſte, & attribue à ſa mort la défaite de l'armée d'Hérode; témoignage que tous les critiques reconnoiſſent, ſi on excepte le ſeul Blondel, qui paroît en douter ſans aucune raiſon (a). La fête de S. Jean eſt de la plus

(a) *Apud Judæos fuit opinio, juſtâ ultione Numinis deletum Herodis exercitum, propter Joannem, qui Baptiſta cognominatus eſt. Hunc enim Tetrarcha necavit virum optimum, Judæos excitantem ad virtutum ſtudia, & imprimis pietatis ac juſtitiæ, ſimulque ad Baptiſmi lavacrum... Cùmque magni concurſus ad eum fierent, plebe talis doctrinæ avidâ, Herodes veritus, ne tantâ*

haute antiquité dans l'Egliſe. Il a été un tems que l'on célébroit 3 Meſſes ce jour-là, comme à la fête de Noël. On faiſoit auſſi la fête de ſa Conception le 24 ſeptembre. Comme S. Jean-Baptiſte vécut dans la retraite & dans la mortification, S. Jerôme & S. Auguſtin l'appellent *Monachorum Princeps*, & cette dénomination qui eſt juſte, ſuffit pour rendre reſpectable un genre de vie, qui par ſon but & ſes œuvres, fixe la haine des ſiecles irréligieux & corrompus.

JEAN L'ÉVANGÉLISTE, né à Bethſaïde en Galilée, étoit fils de Zébédée & de Salomé, & frere cadet de S. Jacques le Majeur. Leur emploi étoit de gagner leur vie à la pêche. Jean n'avoit que 25 à 26 ans, lorſqu'il fut appellé à l'apoſtolat par le Sauveur, qui eut toujours pour lui une tendreſſe particuliere; il ſe déſigne lui-même ordinairement ſous le nom du *Diſciple* que JESUS aimoit. Il étoit vierge, & c'eſt pour cette raiſon, dit S. Jerôme, qu'il fut le bien-aimé du Sauveur; qu'à la Cene il repoſa ſur ſon ſein, & que JESUS-CHRIST ſur la Croix le traita comme un autre lui-même. Le Sauveur lui donna des marques ſingulieres de ſon amour, en le rendant témoin de la plupart de ſes miracles, & ſur-tout de ſa gloire au moment de la Transfiguration. Ce diſciple fut le ſeul qui l'accompagna juſqu'à la Croix, où JESUS-CHRIST lui laiſſa en mourant le ſoin de la Ste Vierge. Après la Réſurrection du Sauveur, Jean le reconnut le premier, & fut un de ceux qui mangerent avec lui. Il aſſiſta au concile de Jeruſalem, où il parut comme une des colonnes de l'Egliſe, ſelon le témoignage de S. Paul. Ce ſaint Apôtre alla prêcher l'Evangile dans l'Aſie, & pénétra juſque chez les Parthes, auxquels il écrivit ſa premiere *Epître*, qui portoit autrefois ce titre. Il fit ſa réſidence ordinaire à Epheſe, fonda & gouverna pluſieurs égliſes. Dans la perſécution de Domitien, vers l'an 95, il fut mené à Rome, & plongé dans de l'huile bouillante, ſans en recevoir aucune incommodité. Il en ſortit plus vigoureux, & fut relégué dans la petite iſle

---

hominis autoritas defectionem aliquam pareret, quod viderentur nihil non facturi ex ejus conſilio, judicavit ſatius eſſe, priusquam novi aliquid exoriretur, illum tollere, quàm rebus turbatis ſeram pœnitentiam agere. Itaque vinctum miſſum in Machæruntem.... illic occidi imperat. Quod factum ſecuta eſt Judæorum exiſtimatio ab irato Deo perditum eſſe Herodis exercitum (Joſeph. lib. 18, Ant. c. 7). Une obſervation qui prouve évidemment qu'aucun chrétien n'a inſéré ce paſſage, c'eſt que Joſephe donne une raiſon toute différente de l'aſſaſſinat de S. Jean, que celle qu'on lit dans l'Evangile, & qu'un chrétien n'eût ni ignorée ni diſſimulée. Le grand crédit que Jean avoit ſur le peuple, & le danger de l'entraîner dans quelqu'émeute, eſt ſans doute le prétexte dont Hérodias ſe ſervit pour le perdre, n'ayant garde de dire le véritable motif; mais l'Evangile n'en parle pas. Ce n'eſt donc pas-là que le paſſage de Joſephe a été pris.

de Pathmos, où il écrivit ſon *Apocalypſe* : livre myſtérieux & qui, ſous diverſes figures, annonce la deſtinée de l'Egliſe Chrétienne (*voyez* ALCAÇAR); l'obſcurité qui enveloppe pluſieurs de ſes paſſages, n'empêche pas qu'on y découvre la lumiere & l'onction de l'eſprit de Dieu. » Ceux qui ont le » goût de la piété, dit M. » Boſſuet, trouvent un attrait » particulier dans cette admi- » rable révélation de S. Jean. » Malgré les profondeurs de » ce divin livre, on reſſent en » le liſant une impreſſion ſi » douce, & tout enſemble ſi » magnifique de l'eſprit de » Dieu; il y paroît des idées ſi » hautes du myſtere de JESUS- » CHRIST, une ſi vive re- » connoiſſance du peuple qu'il » a racheté par ſon ſang, de » ſi nobles images de ſes vic- » toires & de ſon regne, avec » des chants ſi merveilleux » pour en célébrer les gran- » deurs, qu'il y a de quoi » ravir le ciel & la terre. » Toute les beautés de l'E- » criture ſont ramaſſées dans » ce livre : tout ce qu'il y a » de plus touchant, de plus » vif, de plus majeſtueux dans » la loi & dans les prophetes, » y reçoit un nouvel éclat &c ». Les ſectaires de tous les ſiecles ont fait ſur ce livre divin des Commentaires fanatiques, parmi leſquels on diſtingue ceux de Jurieu de Newton, & *Les ſept Ages de l'Egliſe*, attribué à un moine convulſionnaire, Paris, 1783, 2 vol. in-12. Nerva, ſucceſſeur de Domitien, ayant rappellé tous les exilés, Jean revint à Epheſe. Ce fut dans cette ville qu'il compoſa ſon *Evangile*, à la ſollicitation des évêques d'Aſie, pour réfuter les erreurs de Cérinthe & d'Ebion, qui ſoutenoient que J. C. n'étoit qu'un homme. Nous avons encore de lui trois *Epîtres*, qui ſont au nombre des livres canoniques : la 1re, citée autrefois ſous le nom des Parthes; la 2e, adreſſée à Electe, & la 3e à Caïus. Jean vécut juſqu'à une extrême vieilleſſe; & ne pouvant plus faire de longs diſcours, il ne diſoit aux fideles que ces paroles : *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres.* Ses diſciples, ennuyés d'entendre toujours la même choſe, lui en parlerent; & il leur répondit : *C'eſt le précepte du Seigneur, & ſi on le garde, il ſuffit pour être ſauvé.* Enfin ce ſaint Apôtre mourut à Epheſe, d'une mort paiſible, ſous le regne de Trajan, la centieme année de J. C., âgé d'environ 94 ans. On le ſurnomme *le Théologien*, à cauſe de la ſublimité de ſes connoiſſances & de ſes révélations, & ſur-tout du commencement de ſon Evangile; car les autres Evangéliſtes ont rapporté les actions de la vie mortelle de J. C.; mais S. Jean s'éleve comme un aigle au-deſſus des nues, & va découvrir, juſque dans le ſein du Pere, le Verbe de Dieu égal au Pere.

JEAN, ſurnommé MARC, diſciple des Apôtres, étoit fils d'une femme nommée Marie, qui avoit une maiſon dans Jeruſalem, où les fideles & les Apôtres s'aſſembloient ordinairement. Jean-Marc s'attacha à S. Paul & à S. Barnabé, & il les accompagna dans le cours de leurs prédications, juſqu'à ce

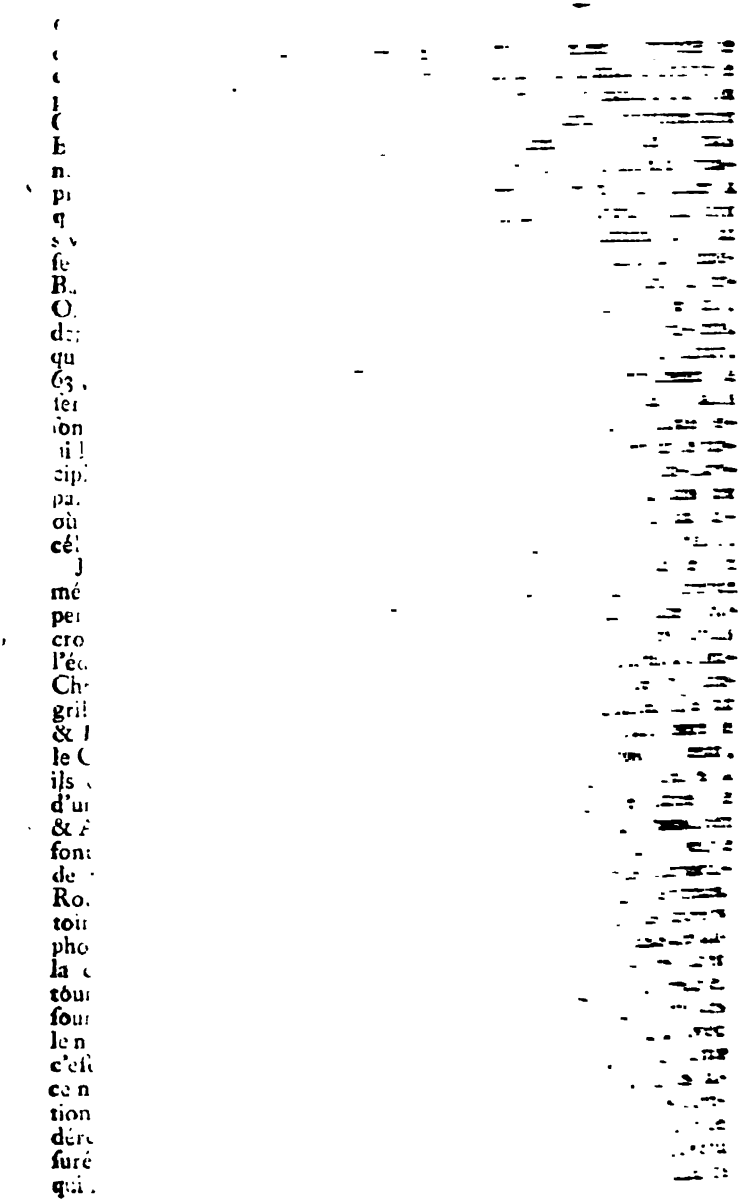
qu'ils furent arrivés à Perges en Pamphylie, où il les quitta pour retourner à Jeruſalem. Quelques années après, Paul & Barnabé ſe diſpoſant à retourner en Aſie, Barnabé voulut prendre avec lui Jean-Marc, qui étoit ſon parent: mais Paul s'y oppoſant, ces deux Apôtres ſe ſéparèrent, & Marc ſuivit Barnabé dans l'iſle de Chypre. On ignore ce que fit Jean-Marc depuis ce voyage, juſqu'au tems qu'il ſe trouva à Rome, en l'an 63, & qu'il rendit de grands ſervices à S. Paul dans ſa priſon. On ne connoît ni le genre, ni l'année de la mort de ce diſciple; mais il y a aſſez d'apparence qu'il mourut à Epheſe, où ſon tombeau fut depuis fort célebre.

JEAN, (S.) martyr de Nicomédie au commencement de la perſécution de Dioclétien. On croit que c'eſt lui qui arracha l'édit des empereurs contre les Chrétiens, & fut rôti ſur un gril le 24 février 303. Euſebe & Lactance ne nomment point le Chrétien qui fit cette action, ils diſent ſeulement qu'il étoit d'une qualité diſtinguée; Uſuard & Adon l'appellent *Jean*, & en font mention au 7 ſeptembre, de même que le martyrologe Romain. Euſebe dans ſon Hiſtoire, liv. 8, chap. 5, & Nicephore, liv. 7, chap. 5, parlent de la conſtance de ſa foi, & des tourmens cruels qu'on lui a fait ſouffrir. Quelques agiographes le nomme *George*, & croient que c'eſt le ſaint qu'on honore ſous ce nom (*voyez* GEORGE). L'action de ce ſaint martyr, conſidérée en elle-même, a été cenſurée par quelques moraliſtes, qui ne l'ont excuſée que par la charité & le zele pour la foi, qui l'ont provoquée; mais ſi on la compare à celle de Mathathias, on trouvera qu'elle n'a pas beſoin d'excuſe, qu'elle eſt exactement dans le même genre, & qu'elle lui cede même en vigueur & en éclat.

JEAN-CALYBITE, (S.) naquit d'une illuſtre famille de Conſtantinople. Son pere ſe nommoit Eutrope & ſa mere Théodore. Ils l'éleverent de bonne heure à l'étude des ſciences. S. Jean-Calybite quitta ſecrettement, à l'âge de 12 ans, la maiſon de ſon pere, & alla ſe faire religieux dans un monaſtere des Acemetes. Six ans après, le deſir de revoir ſes parens le fit retourner à Conſtantinople. Comme il y revenoit, ayant rencontré un pauvre fort mal vêtu, il lui donna ſes habits, & ſe revêtit des haillons dont ce pauvre étoit couvert. En cet état, il alla ſe coucher devant la maiſon de ſon pere, & obtint des domeſtiques la permiſſion de ſe faire une cabane ſous la porte de la maiſon pour s'y retirer. Il y vécut ainſi, ſans être reconnu de perſonne, expoſé au mépris & au rebut de tout le monde. Cependant le pere, touché de la patience avec laquelle ce malheureux ſupportoit ſa pauvreté, lui envoyoit tous les jours les choſes néceſſaires à la vie. Enfin S. Jean-Calybite étant ſur le point de mourir, ſe découvrit à ſon pere & à ſa mere, en leur diſant: *Je ſuis ce fils que vous avez ſi long-tems cherché.* Il leur témoigna en même tems ſa reconnoiſſance, & rendit l'eſprit un inſtant après, vers l'an 450. Il fut ſurnommé *Calybite*, formé

d'un mot grec qui ſignifie *chaumiere, petite loge.* L'analogie des circonſtances de la vie de ce Saint & de celle de S. Alexis, les a fait confondre juſques-là, que des auteurs ont dit que ce n'étoit qu'un même Saint connu ſous différens noms; cependant les Bollandiſtes ont tâché de prouver que c'étoient deux Saints différens, *Acta Sanctorum, tom. 4, julii*, & *Comm. ad januar. græcum metricum, tom. 1, maii.* Voyez auſſi Joſeph Aſſemani, *In Calend. univ. tom. 6*, & *Biblioth. Orient. tom. 1.*

JEAN-CHRYSOSTOME, (S.) né à Antioche en 344 d'une des premieres familles de la ville, y ajouta un nouveau luſtre par ſes vertus & ſon éloquence, qui le fit ſurnommer *Chryſoſtome*, c'eſt-à-dire, *bouche d'or.* Après avoir fait ſes études avec ſuccès, il voulut ſuivre le barreau; mais la grace ayant parlé à ſon cœur, il quitta toutes les eſpérances que le monde lui donnoit, pour s'enfoncer dans un déſert. Il choiſit, pour le lieu de ſa retraite, les montagnes voiſines d'Antioche. Se trouvant encore trop près du monde, il s'enferma dans une grotte, où il paſſa 2 ans dans les travaux de l'étude & les exercices de la pénitence. Ses maladies l'ayant obligé de revenir à Antioche, Melece l'ordonna diacre, & Flavien ſon ſucceſſeur l'éleva au ſacerdoce en 383. Ce fut alors qu'il fut chargé du ſoin de prêcher la parole de Dieu: fonction qu'il remplit avec d'autant plus de fruit, qu'à une éloquence touchante & perſuaſive, il joignoit des mœurs céleſtes. Ses vertus le firent placer ſur le ſiege de Conſtantinople après la mort de Nectaire, en 398. Son premier ſoin fut de réformer le clergé. Il déracina l'abus qui s'étoit introduit parmi les eccléſiaſtiques, de vivre avec des Vierges qu'ils traitoient de ſœurs adoptives, ou ſœurs Agapetes, c'eſt-à-dire, charitables. Ce bon paſteur donna l'exemple en tout à ſon troupeau. Il chaſſa les loups de la bergerie; il ſe réduiſit à une vie pauvre; il fonda pluſieurs hôpitaux; il envoya des prêtres chez les Scythes, pour travailler à leur converſion. La véhémence avec laquelle il parloit contre l'orgueil, le luxe & la violence des grands; ſon zele pour la réformation du clergé & pour la converſion des hérétiques, lui attirerent une foule d'ennemis: Eutrope, favori de l'empereur; le tyran Gaynas, à qui il refuſa une égliſe pour les Ariens; les ſectateurs d'Arius, qu'il fit bannir de Conſtantinople. Ces hommes pervers ſe réunirent tous contre le ſaint archevêque, qui eut encore un autre adverſaire dans la perſonne de Théophile, patriarche d'Alexandrie, prélat eſtimable à bien des égards, mais qu'un zele outré contre les Origéniſtes animoit contre Chryſoſtome, s'imaginant qu'il les favoriſoit. Théophile avoit chaſſé du déſert de Nitrie quatre abbés, & S. Iſidore d'Alexandrie pour cauſe d'Origéniſme; S. Jean les avoit admis à la communion, après avoir examiné leur Apologie, & exigé d'eux la condamnation expreſſe des erreurs qu'on leur imputoit. Théophile en fut vivement piqué. L'occaſion de ſe venger ſe préſenta bien-



évêques, gagnés par les libéralités de la cour, furent ſes accuſateurs. Arcadius, connoiſſant la ſainteté du prélat, dit à l'un d'eux que cette affaire lui donnoit de grandes inquiétudes. L'évêque dévoué à Eudoxie lui répondit : *Seigneur, nous prenons ſur notre tête la dépoſition de Jean.* Le Saint fut condamné, chaſſé de l'égliſe le lundi 10 juin 404, & envoyé en Bithynie. Son exil fut ſuivi d'une horrible perſécution contre tous ceux qui défendoient ſon innocence. On imagina différens prétextes pour verſer le ſang, comme on avoit fait ſous les empereurs païens. Jean-Chryſoſtome ſouffrit beaucoup dans ſon exil; toute ſa conſolation fut dans les lettres que lui écrivoit le pape Innocent I, & les plus grands évêques d'Occident, qui prenoient part à ſon infortune. L'empereur Honorius écrivit inutilement en ſa faveur à ſon frere Arcadius. Enfin, après une longue détention à Cucuſe, lieu déſert & dénué de toutes les choſes néceſſaires à la vie, on le transféra à Arabyſſe en Arménie. Comme on le menoit à Pythionte ſur le Pont-Euxin, il fut ſi maltraité des ſoldats qui le conduiſoient, qu'il mourut en chemin à Comane, le 14 ſeptembre 407, âgé d'environ 63 ans, après 9 & demi d'épiſcopat & plus de trois années d'exil. S. Jean-Chryſoſtome a été une des plus grandes lumieres de l'Orient. Ses principaux ouvrages ſont : I. Un *Traité du Sacerdoce*, qu'il compoſa dans ſa ſolitude. L'excellence du ſacerdoce chrétien, la ſublimité de ſes fonctions, la ſainteté requiſe en ceux qui les exercent, la dignité de l'épiſcopat, la grandeur & la multiplicité des devoirs qu'il impoſe, le zele, la prudence, la capacité, enfin toutes les qualités qu'il exige de ceux qui y ſont élevés; tels ſont les objets qui occupent S. Chryſoſtome dans cet ouvrage, qui eſt d'autant meilleur, que l'auteur donna, durant tout le cours de ſa vie, la leçon & l'exemple. II. Un *Traité de la Providence*, où il montre que Dieu gouverne tout par ſa providence; que les afflictions entrent dans l'économie de ſa miſéricorde, à l'égard des élus, & que les plus rudes épreuves ſont des moyens de ſalut, pourvu que l'on en faſſe un bon uſage. III. Un *Traité de la Divinité de J. C.* Il la prouve par les merveilles que ſa grace opere. IV. Des *Homélies ſur l'Ecriture-Sainte.* S. Jean-Chryſoſtome l'avoit étudiée depuis ſon enfance juſqu'aux derniers jours de ſon épiſcopat. Un grand nombre d'autres *Homélies* ſur différens ſujets. On peut regarder cet illuſtre Pere comme le Cicéron de l'Egliſe Grecque. Son éloquence reſſemble beaucoup à celle de ce prince des orateurs latins. C'eſt la même facilité; la même clarté, la même abondance, la même richeſſe d'expreſſions, la même hardieſſe dans les figures, la même force dans les raiſonnemens, la même élévation dans les penſées. Tout porte l'empreinte, chez l'un & chez l'autre, de ce génie heureux, né pour convaincre l'eſprit & toucher le cœur. Quelque grand homme que ſoit S. Auguſtin, on n'a pas aſſez loué

S. Chryſoſtome en le comparant à lui, du moins pour l'éloquence de la chaire. Celle du Pere Latin eſt défigurée quelquefois par les pointes, les jeux de mots, les antitheſes qui faiſoient le goût dominant de ſon pays & de ſon ſiecle. Celle du Pere Grec auroit pu être entendue à Athenes & à Rome, dans les plus beaux jours de ces deux républiques. » Il n'y eut » peut-être jamais, dit un cri» tique, d'orateur plus ac» compli que S. Chryſoſtome. » Quelle clarté ! rien chez lui » n'embarraſſe le lecteur : on le » comprend ſans peine & ſans » étude. Qu'on ceſſe de nous » vanter l'harmonie des pé» riodes d'Iſocrate. Elle n'eſt, » cette harmonie, qu'un aſſem» blage puéril de mots artifi» cieuſement compaſſés, lorſqu'on » la compare à la douceur in» comparable qui réſulte dans » S. Chryſoſtome, d'une ex» preſſion auſſi heureuſe qu'ai» ſée & naturelle. Qui connut » jamais comme lui cette dé» licateſſe & cet atticiſme qui » caractériſent plus ou moins » les célebres écrivains de la » Grece ? Quelle beauté & » quelle élégance dans les tours ! » Quelle fécondité dans le » choix des mots, qui coulent » comme d'une ſource intariſ» ſable ! Eſt-il obligé de traiter » pluſieurs fois le même ſujet, » jamais il ne ſe copie, il eſt » toujours original. La vivacité » de ſon imagination lui fournit » une multitude d'images & de » fleurs dont il embellit chaque » période. Rien de tiré dans ſes » métaphores & ſes comparai» ſons ; elles ſortent du fonds » même du ſujet, & ne ſer» vent qu'à donner plus de force » aux diſcours, & à l'impri» mer plus avant dans l'eſprit. » Habile dans la connoiſſance » des reſſorts qui font mouvoir » les paſſions, il les excite à » ſon gré, & ſelon la nature » de la matiere qu'il traite. Son » ſtyle toujours approprié au » ſujet, eſt, quand il le faut, » ſimple, fleuri, ſublime, tem» péré. Ses diſcours ne ſont » pas également châtiés. Mais » ceci venoit bien moins du » défaut de préparation, que » des langueurs de la maladie, » de l'embarras des affaires, » & de ces inégalités qu'é» prouvent quelquefois les plus » beaux génies. Aux talens qui » font le grand orateur, il » joignoit la profondeur du plus » habile dialecticien. Delà cette » ſupériorité avec laquelle il » réſout les difficultés les plus » captieuſes, & pouſſe l'erreur » juſques dans ſes derniers re» tranchemens : ſupériorité qui » éclate ſur-tout dans les ou» vrages poléiniques que ce » Pere compoſa contre les Juifs, » les Anoméens & quelques » autres hérétiques. On ne peut » plus lui comparer les plus cé» lebres philoſophes de l'anti» quité. Il l'emporte autant ſur » eux, que la morale évangé» lique l'emporte ſur celle qui » part de l'eſprit humain ». De toutes les éditions des ouvrages de S. Jean-Chryſoſtome, les plus exactes & les plus complettes ſont celle de Henri Savil, en 1613, 8 tom. in-fol. tout grec ; celle de Commelin & de Fronton du Duc, en grec & en latin, 10 vol. in-fol., & celle de dom de Montfaucon, 1718 à 1734, en 13 vol. in-fol.

en grec & en latin. Cette dernière édition eſt enrichie de la *Vie* du ſaint docteur, de préfaces intéreſſantes, de notes, de variantes; quelques critiques ont trouvé cependant qu'elle n'étoit pas aſſez exacte, ni dans un ordre commode pour les lecteurs. Dom Montfaucon a adopté la traduction latine du P. Fronton du Duc, & n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avoient point été par le Jéſuite. On déſireroit que ce qui eſt de lui, fut d'un ſtyle plus élégant & approchât davantage de la beauté originale. Pluſieurs des ouvrages du célebre évêque de Conſtantinople, ont été traduits en françois. Nicolas Fontaine a traduit ſes *Homélies ſur la Geneſe*, 2 vol. in-8°; ſur *S. Matthieu*, 3 vol. in-4° ou in-8°; celles *ſur S. Paul*, 7 vol. in-8°. Il fut obligé de ſe rétracter, parce qu'il avoit fait parler le ſaint docteur en neſtorien. Le P. de Bonrecueil a traduit ſes *Lettres*, 2 vol. in-8°. Mauclerc a traduit ſes *Homélies au peuple d'Antioche*, in-8°. Bellegarde a traduit ſes *Sermons* choiſis, 2 vol. in 8°; ceux ſur les *Actes* des Apôtres, 1 vol. & ſes *Opuſcules*, 1 vol. in-8°: en tout 19 vol. in-8°. Nous avons deux *Vies* de ce Saint: la premiere par Hermant, écrite d'un ſtyle un peu enflé, mais d'ailleurs très-eſtimable; la ſeconde par Tillemont, écrite plus ſimplement & avec une exactitude que rien n'égale. Celle-ci ſe trouve dans le tome XI de ſes *Mémoires*.

JEAN *le Nain*, (S.) abbé & ſolitaire, ainſi nommé à cauſe de la petiteſſe de ſa taille, ſe conſacra dans la ſolitude de Sceté au travail, au jeûne, à la priere, aux exercices de piété. Un frere lui demandant à quoi ſervoient les veilles & les jeûnes? » Elles ſervent, répondit-il, » à abattre & humilier l'ame; » afin que Dieu, la voyant » abattue & humiliée, en ait » compaſſion & la ſecoure ». S. Jean le Nain avoit auſſi coûtume de dire que » la ſureté » du moine eſt de garder ſa » cellule, de veiller ſur ſoi, » & d'avoir toujours Dieu préſent à l'eſprit ». Il mourut vers le commencement du 5e ſiecle.

JEAN *le Silentieux*, (S.) ainſi nommé à cauſe de ſon amour pour la retraite & pour le ſilence, naquit à Nicopolis, ville d'Arménie, en 454, d'une famille illuſtre. Quand il fut maître de ſon bien, il bâtit un monaſtere, où il ſe retira avec dix autres perſonnes. L'archevêque de Sébaſte l'ordonna enſuite évêque de Coloni. Cette dignité n'apporta aucun changement à ſa façon de vivre. Il continua toujours de pratiquer la vie monaſtique. Neuf ans après il quitta ſecrettement ſon évêché, & ſe retira dans le monaſtere de S. Sabas, dont il devint économe. Il mourut vers 558, âgé de 104 ans.

JEAN CLIMAQUE, (S.) du nom de ſon livre qu'il intitula *Climax*, ſurnommé auſſi le *Scholaſtique* & le *Sinaïte*, naquit dans la Paleſtine vers 523. A l'âge de 16 ans il ſe retira dans la ſolitude, & malgré ſa réſiſtance, il fut élu abbé du Mont-Sinaï vers l'an 580. Dans cette place il fit paroître tant de piété & de ſageſſe, qu'il fut aimé & admiré de tous les religieux i

mais il retourna dans ſa cellule l'an 584, quelque inſtance qu'on fit pour le retenir. Il mourut l'an 605, âgé de 80 ans. Nous avons de lui un livre intitulé : *Climax*, ou l'*Echelle des Vertus*. Il le compoſa pour la perfection des ſolitaires, & il peut ſervir à celle des gens du monde. Cet ouvrage, plein d'excellens principes de piété, renferme quelques hiſtoires édifiantes, qui donnent de la force à ces principes. L'Echelle eſt compoſée de trente degrés, dont chacun comprend une vertu. Ambroiſe le Camaldule, l'abbé Jacques de Billi & le P. Rader l'ont traduit de grec en latin. Nous en avons une verſion en françois, avec la *Vie* du Saint, par Arnaud d'Andilli, 1 vol. in-12. La meilleure édition de l'original eſt celle de Paris en 1633, in-fol. avec la traduction latine de Rader.

JEAN, (S.) dit l'*Aumônier*, à cauſe de ſes charités extraordinaires, étoit de l'iſle de Chypre, dont ſon pere avoit été gouverneur. Il fut élevé l'an 610 ſur le ſiege patriarchal d'Alexandrie, après Théodore. Sa tendreſſe compatiſſante pour les miſérables éclata ſur-tout dans la famine qui déſola ſon peuple en 615, & dans la mortalité qui la ſuivit. La crainte qu'il eut des malheurs qui menaçoient la ville d'Alexandrie & l'Egypte, qui tomberent peu de tems après ſous la domination des Perſes, le fit réſoudre à quitter ſa ville épiſcopale pour ſe retirer en Chypre. Il mourut à Limiſſo, que l'on appelloit alors Amathonte, lieu de ſa naiſſance, l'an 616, à 57 ans. Son teſtament fut auſſi édifiant que court ; le voici : » Je vous rends » graces, mon Dieu, de ce » que vous avez exaucé ma » priere, & qu'il ne me reſte » qu'un tiers de ſou, quoiqu'à » mon ordination j'aie trouvé » dans la maiſon épiſcopale » d'Alexandrie environ 4000 » livres d'or, outre les ſommes » innombrables que j'ai reçues » des amis de J. C. C'eſt pour- » quoi j'ordonne que ce peu qui » reſte ſoit donné à vos ſer- » viteurs «. Ce teſtament nous fait voir quelles étoient les richeſſes de l'Egliſe d'Alexandrie, & rend plus vraiſemblable ce qu'on dit des aumônes immenſes du patriarche Jean. L'ordre dit de *St-Jean de Jeruſalem*, tire ſon nom de ce Saint.

JEAN DAMASCENE, (S.) ou *de Damas*, ſavant prêtre, fut inſtruit dans les ſciences par un religieux Italien, nommé *Côme*, qui avoit été fait priſonnier par les Sarraſins. Le calife le prit pour ſon premier miniſtre : mais il quitta cet emploi, & ſe retira au monaſtere de S. Sabas, près de Jeruſalem, y pratiqua toutes ſortes de vertus, & y mourut vers l'an 760, & ſelon quelques-uns l'an 780, à 84 ans. Nous avons de lui : I. *Quatre Livres de la Foi Orthodoxe*, dans leſquels il a renfermé toute la théologie, d'une maniere ſcholaſtique & méthodique ; ce qui lui a donné chez les Grecs le même rang que Pierre Lombard & S. Thomas parmi nous. On y voit qu'il croyoit que le St-Eſprit procédoit du Pere ſeulement, & non du Fils ; article ſur lequel l'Egliſe n'avoit pas encore définitivement pro-

noncé. II. Pluſieurs *Traités Théologiques*. III. Des *Hymnes*. IV. Une *Dialectique* & une *Phyſique*. V. *Diſpute entre un Chrétien & un Sarraſin*. On lui attribue, mais ſans fondement, *Liber Barlaam & Joſaphat*, *Indiæ regis*, ſans date ni lieu d'impreſſion, mais imprimé vers 1470, in-folio, rare; il y en a pluſieurs traductions françoiſes, anciennes & peu recherchées. Sa critique n'étoit pas aſſez forte ni éclairée pour l'empêcher d'adopter quelquefois de pieuſes fables: telle que la délivrance de Trajan par les prieres du pape S. Grégoire le Grand, & que Jean de Jeruſalem, qui vécut dans le 10e ſiecle, ôta prudemment des ouvrages de Jean Damaſcene. Quelques critiques proteſtans diſent que ce Pere n'a pas fait ſcrupule d'employer le menſonge pour défendre la vérité. C'eſt une calomnie. On ne doit point taxer de menſonge un écrivain qui eſt quelquefois mal ſervi par ſa mémoire, ou qui cite de bonne foi des faits apocryphes, mais communément reçus comme vrais; il peut pécher par défaut d'exactitude, ſans manquer pour cela de ſincérité. On comprend que c'eſt la défenſe de ſaintes images qui attira à S. Damaſcene ces politeſſes de la part des proteſtans: cependant les plus diſtingués parmi eux ont rendu juſtice à l'érudition, à la ſcience de la théologie, à la netteté & à la préciſion qui ſe font remarquer dans les ouvrages de ce Pere. Le reproche de Pélagianiſme que lui fait Baſnage, ne montre que la mauvaiſe humeur ou le peu de réflexion de ce cauſtique cenſeur. La meilleure édition de ſes ouvrages eſt celle du P. le Quien, 1712, in-fol. 2 vol. grec & latin. Cette édition a reparu à Vérone en 1748 avec des améliorations.

JEAN, ſurnommé MALALA, étoit d'Antioche. Il écrivit au commencement du 10e ſiecle une *Chronique* depuis le commencement du monde juſqu'au tems de Juſtinien. Elle a été imprimée à Oxford en latin & en grec, l'an 1691, in-8°, avec des notes par Edmond Chilmead.

JEAN, (S.) archidiacre de Capoue, né d'une famille noble de cette ville, ſe diſtingua par ſa piété & ſes mœurs exemplaires. Les moines du Mont-Caſſin réfugiés à Teano, parce que leur monaſtere avoit été brûlé par les Sarraſins, élurent Jean pour leur abbé. Il prit l'habit monaſtique, car c'étoit l'uſage, que quand on prenoit un ſéculier pour abbé, il commençoit par ſe faire moine, & fut béni par le pape Jean X. Il attira ſes moines de Teano dans la ville de Capoue, où il leur bâtit un vaſte monaſtere, acheva auſſi de rebâtir celui du Mont-Caſſin, & mourut à Capoue l'an 934. On a de lui une *Chronique* des dévaſtations & des malheurs qu'a ſouffert le Mont-Caſſin, & des prodiges qui y ont été opérés. On le croit auſſi auteur d'une *Chronique* des derniers comtes de Capoue, publiée par Camille Peregrin dans ſon Hiſtoire des Princes de la Lombardie.

JEAN CAPISTRAN, *voyez* CAPISTRAN (S. Jean de).

JEAN DE MATERA, (S.) né à Matera dans la Pouille, vers

1050, de parens illuſtres, s'illuſtra lui-même par ſes prédications & par ſes miracles. Il inſtitua ſur le Mont-Gargan, vers 1118, un ordre particulier qui ne ſubſiſte plus, & qu'on a appellé l'*Ordre de Pulſano*. Il mourut le 20 juin 1139, à 69 ans, & fut canoniſé par la voix du peuple.

JEAN DE MATHA, (S.) né en 1160 à Faucon, bourg de la vallée de Barcelonette en Provence, reçut le bonnet de docteur à Paris, où il avoit étudié avec ſuccès. Sa piété l'unit avec le S. Hermite Félix de Valois; ils fonderent de concert l'*Ordre de la Sainte-Trinité* pour la rédemption des captifs. Innocent III l'approuva, & leur donna ſolemnellement en 1199 un habit blanc, ſur lequel étoit attachée une croix rouge. L'inſtituteur fit enſuite un voyage en Barbarie, d'où il ramena 120 captifs. Il mourut peu de tems après à Rome en 1213, à 61 ans. Le pape Innocent III, en lui donnant l'habit de ſon ordre, avoit confirmé ſa regle. Elle porte, entr'autres choſes, que les freres réſerveront la 3e partie de leurs biens pour la rédemption des captifs. L'ordre des Trinitaires fit en peu de tems de grands progrès en France, en Lombardie, en Eſpagne, & même au-delà de la mer. Le moine Alberic, qui écrivoit 40 ans après, dit qu'ils avoient déjà juſqu'à 600 maiſons, entre leſquelles étoit celle de S. Mathurin, nommée auparavant l'*Aumônerie de S. Benoît*, qui leur fut donnée par le chapitre de l'Egliſe de Paris. C'eſt de cette maiſon que leur eſt venu en France le nom de *Mathurins*. Voyez les *Annales* de cet ordre, publiées à Rome en 1683, in-fol.

JEAN DE MEDA, (S.) né à Meda auprès de Côme en Italie, devint ſupérieur de l'ordre des *Humiliés*, qui n'étoit alors compoſé que de laïques, & y introduiſit des eccléſiaſtiques & des prêtres. Il mourut ſaintement en 1159. L'ordre des *Humiliés* ne ſubſiſte plus.

JEAN COLOMBIN, (S.) noble Siennois, inſtituteur de la congrégation des *Jeſuates*. Ce nom leur fut donné, parce qu'ils avoient toujours à la bouche le nom de *Jeſus*. Cet ordre, approuvé par Urbain V en 1367, fut ſupprimé par Clément IX en 1668. Le ſaint inſtituteur mourut en 1367. Son ordre s'appelloit auſſi les *Jeſuates de S. Jerôme*, parce qu'il avoit recommandé à ſes diſciples une dévotion particuliere à ce Saint. La *Vie* de ce Saint a été écrite par le pieux Morrigia, général des Jeſuates, mort l'an 1604.

JEAN DE DIEU, (S.) naquit en 1495 à Montemajor-el Novo, petite ville de Portugal, d'une famille ſi pauvre, qu'il fut obligé de ſervir de domeſtique pour pourvoir à ſa ſubſiſtance. Un ſermon du bienheureux Jean d'Avila le toucha tellement, qu'il réſolut de conſacrer le reſte de ſa vie au ſervice de Dieu & des malades. Le zele du ſaint homme ſuppléa à tout, & vainquit tous les obſtacles qu'on lui oppoſa. Il acheta une maiſon à Grenade; & du ſein de la pauvreté, on vit ſortir cette magnifique maiſon d'hoſpitalité, qui ſubſiſte encore aujourd'hui, & qui a ſervi de modele à toutes les autres. C'eſt là que Jean jeta les premiers fon-

demens de ſon inſtitut, approuvé par le pape Pie V en 1572, & répandu depuis dans toute l'Europe. Le ſaint homme mourut en 1550, à 55 ans. Il n'avoit point laiſſé d'autre regle à ſes diſciples que ſon exemple; ce fut Pie V qui leur donna celle de S. Auguſtin. Ce pontife y ajouta quelques autres réglemens, pour donner la ſtabilité à cette congrégation, appellée l'*Ordre de la Charité:* congrégation qui ſecourt l'humanité, & déploie plus de bienfaiſance réelle dans une ſeule ville, que la ſecte des philoſophes qui l'a toujours à la bouche, dans le monde entier. » Cet ordre, dit » un auteur judicieux, ſemble » avoir été inſtitué exprès à la » naiſſance du proteſtantiſme, » pour démontrer contre les » réformateurs l'utilité & la » néceſſité des vœux monaſ- » tiques. Des hommes à gages » rendroient-ils des ſervices » auſſi conſtans, auſſi généreux, » auſſi purs que les *Freres de* » *la Charité?* Et ſans le vœu » par lequel ils s'y engagent, » auroient-ils le courage d'y » employer toute leur vie? La » prétendue réforme, avec ſes » belles idées de perfection, » a-t-elle trouvé un moyen de » ſuppléer aux bonnes œuvres » pratiquées par les religieux » hoſpitaliers? »

JEAN DE LA CROIX, (S.) né à Ontiveros, bourg de la vieille Caſtille, prit l'habit de Carme au couvent de Medina-del-Campo, & lia une étroite amitié avec Sainte-Théreſe. Il vint avec elle à Valladolid, où il quitta l'habit qu'il portoit pour prendre celui de Carme-Déchauſſé. Après avoir travaillé à la réforme de pluſieurs couvens, il fut envoyé à Avila, pour être confeſſeur des Carmelites, & pour les porter à ſe réformer. Les religieux de cet ordre le firent enlever & mener à Tolede, où ils le renfermerent dans un cachot. Il y demeura 9 mois, & en fut enfin tiré par le crédit de Sainte-Théreſe; mais les ſupérieurs de la réforme, qui vouloient qu'on abandonnât la conduite des Carmelites, lui ſuſciterent de nouvelles affaires. Il mourut dans le couvent d'Ubeda le 14 décembre 1591, âgé de 49 ans. Il a laiſſé des livres de ſpiritualité en eſpagnol, & traduits en italien & en latin, intitulés: *La Montée au Mont-Carmel*; la *Nuit obſcure de l'Ame*; la *Flamme vive de l'Amour*; le *Cantique du divin Amour*. Ces ouvrages ſont écrits d'un ſtyle obſcur &, pour ainſi dire, myſtérieux; on y trouve les principes d'une myſticité incompréhenſible à beaucoup de perſonnes. » L'auteur, dit un ju- » dicieux théologien, explique » les opérations du Saint-Eſ- » prit, dans les impreſſions » ſurnaturelles, & tous les de- » grés de l'union divine dans » la priere. On ne peut décrire » les communications ſecretes » d'une ame dans cet état, & » il n'y a que ceux qui les ont » éprouvées qui ſoient capables » de s'en former une idée. C'eſt » pour ces perſonnes que le » Saint a écrit les ouvrages » dont nous parlons. Ils leur » ſeront ſans doute utiles: mais » ils pourroient devenir nui- » ſibles à ceux qui ne ſont point » dans le même cas, & qui » ſont facilement les dupes de

» leur imagination ; ils le de» viendroient ſur-tout aux en» thouſiaſtes qui abuſent de ce » qu'ils n'entendent point, » pour étayer leurs illuſions ». Le P. Berthier, dans ſes *Réflexions Spirituelles*, a conſacré onze *Lettres* à l'explication des Œuvres de S. Jean de la Croix ; il prétend y trouver trois choſes : » 1°. une logique des plus » préciſes ; 2°. un eſprit éclairé » des lumieres divines ; 3°. un » don d'inſtruction qui ne ſe » dément nulle part ». Nous venons de voir que tout le monde n'en porte pas un jugement ſi favorable. Tout ce que l'on peut dire, c'eſt que la ſcience des voies intérieures eſt la plus difficile, la plus profonde de toutes, & la plus admirable, comme dit le Prophete ; qu'il eſt difficile de la réduire en regle ; & quand on y parviendroit, ôteroit-on à Dieu la puiſſance des exceptions ? *Mirabilis facta eſt ſcientia tua ex me, confortata eſt, & non potero ad eam.* (Voyez ARMELLE, CATHERINE DE SIENNE, FÉNÉLON, GUYON, RUSBROCK, TAULERE &c). Le P. Maillard, Jéſuite, a traduit en françois les Œuvres de S. Jean de la Croix, Paris, 1694, après y avoir fait divers retranchemens. Le P. Honoré de Sainte-Marie & le P. Doſithée de S. Alexis, religieux du même ordre, ont donné la *Vie* de ce Saint. Celle du P. Doſithée a été imprimée à Paris en 1727, 2 vol. in-4°. M. Collet a écrit auſſi la *Vie* de ce Saint, Paris, 1769, in-12.

JEAN DE CHELM, ainſi appellé, parce qu'il étoit évêque de Chelm en Pologne. Il rempliſſoit, dit-on, ce ſiege au commencement du 16e ſiecle. L'auſtérité de ſa vie s'étoit répandue ſur ſon caractere, & la ſévérité de ſon zele approchoit beaucoup de l'amertume. C'eſt pour cette raiſon qu'on lui attribue un traité ſingulier & peu commun, imprimé en 1524, à Landshut en Baviere, in-folio, ſous ce titre : *Onus Eccleſiæ, ſeu Excerpta varia ex diverſis auctoribus, potiſſimùmque Scripturâ ; de afflictione, ſtatu perverſo, & neceſſitate reformationis Eccleſiæ.* C'eſt une déclamation contre les abus qui s'étoient gliſſés dans l'Egliſe, & une eſpece de ſatyre contre les mœurs des eccléſiaſtiques : elle eſt recherchée par les curieux. Ce livre ayant paru en 1531 à Cologne, in-fol., & en 1620, in-4°, ſous un titre un peu différent, quoiqu'eſſenciellement le même, quelques bibliographes en ont fait deux ouvrages diſtingués, dont ils en ont attribué un à Jean de Chiemſée en Baviere. L'édition de 1524 étant de Landshut, il eſt aſſez vraiſemblable que c'eſt ce dernier *Jean* qui en eſt l'auteur. On peut même ſoupçonner que Jean de Chelm n'eſt qu'un perſonnage imaginé, d'après le nom de Jean de Chiemſée, mal lu & mal interprété. Quoi qu'il en ſoit, ce livre qui a paru auſſi ſous le titre abrégé *De corrupto ſtatu Eccleſiæ*, eſt peu de choſe : beaucoup de zele & d'érudition, mais peu de goût & de diſcernement. Il ſe ſeroit peut-être perdu ſans les Proteſtans, qui ont cru acquérir un tréſor dans cette ſatyre contre le clergé : comme ſi les fautes des miniſtres du Seigneur

pouvoient autoriſer les héréſies & les ſchiſmes. Quelques bibliographes l'attribuent à Jacques de CLUSA ; d'autres à Nicolas CLEMANGIS (*voyez* ces mots).

JEAN I, Toſcan, monta ſur la chaire de S. Pierre après Hormiſdas, en 523. L'empereur Juſtin ayant publié un édit qui ordonnoit aux Ariens de remettre aux évêques catholiques, les égliſes qu'ils leur avoient enlevées ; Théodoric, protecteur de l'Arianiſme, s'en vengea ſur les orthodoxes. Il fit enfermer Jean dans une dure priſon à Ravenne, où il mourut en 526, regardé comme un martyr. Les deux *Lettres* qui portent le nom de ce ſaint pape, ſont viſiblement ſuppoſées.

JEAN II, ſurnommé *Mercure*, Romain, fut pape après Boniface II, en janvier 533. Il approuva cette fameuſe propoſition, qui avoit fait tant de bruit ſous Hormiſdas : *Unus de Trinitate paſſus eſt*, ajoutant *in carne*, afin que cette propoſition ne révoltât point les perſonnes peu inſtruites ; elle avoit ſouffert de grandes difficultés, & avoit été quelque tems ſupprimée, à cauſe de l'abus que les Eutychiens en faiſoient : le pape Hormiſdas ſe refuſa conſtamment aux prieres des moines Scythes, qui en demandoient l'approbation ; mais les Neſtoriens ſe prévalant de cette ſuppreſſion, & les moines Acemetes la combattant avec une ardeur qui les rendoient ſuſpects de cette derniere héréſie, Jean crut devoir approuver une propoſition qui préſentoit réellement un ſens orthodoxe. Il mourut en mai 535. *Voyez* S. ALEXANDRE, fondateur des Acemetes.

JEAN III, ſurnommé *Catelin*, né à Rome, pape après Pélage I, le 18 juillet 560, montra beaucoup de zele pour la décoration des égliſes, & mourut le 13 juillet 573.

JEAN IV, de Salone en Dalmatie, tint un concile à Rome, où il condamna l'*Ecthèſe* d'Heraclius, qui ne tarda pas de ſe rétracter (*voyez* ſon article). Jean fut élu pape en décembre 640, & mourut en octobre 642.

JEAN V, Syrien, digne d'occuper le Saint-Siege par ſon zele, ſa douceur & ſa prudence, y monta en juillet 685, & mourut en août 687.

JEAN VI, Grec de nation, monta ſur la chaire pontificale après Sergius, le 28 octobre 701, & mourut le 9 janvier 705.

JEAN VII, Grec, pape après le précédent en 705, mort en 707, ternit ſon pontificat par ſa complaiſance pour l'empereur Juſtinien. Ce prince avoit à cœur de faire confirmer, par le pape, les canons du concile de Trulle, ou Quini-Sexte, qui s'étoit aſſemblé par ſon ordre. Sergius, un des prédéceſſeurs de Jean, n'avoit jamais voulu y ſouſcrire, quelqu'inſtance que lui en eut fait l'empereur. En effet, le pape n'avoit eu aucune part à ſa convocation ; & il n'y avoit aſſiſté ni en perſonne, ni par ſes légats. Sous le pape Jean il renouvella ſes inſtances. Il envoya les actes de ce concile à Rome, avec une lettre adreſſée au pape, par laquelle il le conjuroit d'aſſembler un concile, de confirmer ce qu'il ap-

prouveroit dans ces actes, & de rejeter le reſte; mais le pape Jean VII, dit l'abbé Fleury après Anaſtaſe, *craignant de déplaire à l'empereur, lui renvoya ces volumes ſans y avoir rien corrigé.* Ce qu'il fit de mieux, fut le rétabliſſement de S. Wilfride, archevêque d'Yorck, dans ſon ſiege.

JEAN VIII, Romain, pape après Adrien II, en 872, couronna empereur Charles le Chauve en 875. Il vint en France en 878. Il ſe rendit à Troyes, où il tint un concile, & où il reconnut ſolemnellement Louis le Begue, non comme empereur, mais comme roi. La nouvelle qu'il eut des ravages que les Sarraſins faiſoient en Italie, l'obligea de repaſſer les Alpes; il fut même contraint de leur payer un tribut annuel de 25,000 marcs d'argent. Dans le même tems, il ſe laiſſa fléchir aux prieres de Baſile, empereur d'Orient, & tromper par les artifices de Photius. Perſuadé par une lettre de cet intrus, de la prétendue violence qu'il diſoit lui avoir été faite pour rentrer dans le ſiege de Conſtantinople, & par des lettres ſuppoſées ſous le nom de pluſieurs évêques, où le pape étoit prié de le recevoir, il reçut le fourbe à ſa communion, & conſentit qu'il occupât le ſiege, qui depuis tant d'années faiſoit l'objet de ſon ambition. Cette complaiſance ſurprit tous les orthodoxes, & a fait dire au cardinal Baronius que c'eſt ce qui a ſans doute donné occaſion au vulgaire de s'imaginer que Jean VIII étoit femme, & que c'eſt-là le fondement de la fable de la papeſſe Jeanne (*voyez* BENOIT III). Photius, par une longue trame d'impoſtures & de fourberies, vint à bout de faire tenir un concile nombreux à Conſtantinople en 879, dont il régla toutes les opérations ſelon ſes vues. Il y préſenta les lettres du pape, qui, quelques favorables qu'elles puſſent lui être, ne l'étoient pas encore aſſez à ſes yeux; les lettres qu'il préſenta, étoient altérées & bien différentes des originaux; les Grecs en conviennent eux-mêmes (*voyez* Beveridge, *Pandectæ, can. apoſt. & conc.*). Le pape ayant enſuite envoyé Marin en qualité de légat à Conſtantinople, pour s'informer exactement de tout ce qui s'étoit paſſé au concile de Photius, apprit le myſtere d'iniquité: il déclara nul, de l'autorité pontificale, ce ſynode où ſes légats intimidés ou corrompus par Photius, avoient, par une inſigne perfidie, directement agi contre les ordres qu'ils avoient reçus dans leurs inſtructions, & excommunia en même tems le fauſſaire Photius. Ce pontife mourut peu de tems après en 882, après avoir gouverné l'Egliſe pendant dix ans. Nous avons de lui 320 *Lettres*, par leſquelles on voit qu'il prodiguoit tellement les excommunications, qu'elles paſſoient en formules. Il dérogea à l'ancienne diſcipline, en commuant les pénitences en pélerinages.

JEAN IX, natif de Tivoli, diacre & moine de l'ordre de S. Benoît, ſucceſſeur du pape Théodore II, au mois de juillet 898, mourut en novembre 900.

JEAN X, évêque de Bologne, puis archevêque de Ra-

venue ſa patrie, ſuccéda à Landon. Il monta ſur le trône pontifical en 914 par le crédit de Theodora la Jeune, femme puiſſante & ſa maîtreſſe. Ce pontife étoit plus propre à manier les armes que la croſſe. Il défit les Sarraſins qui déſoloient depuis quelque tems l'Italie. Il fut chaſſé de ſon ſiege par Gui, duc de Toſcane, à la perſuaſion de Maroſie, femme de ce duc, & ſœur de Theodora. Cette femme le haïſſoit, parce qu'il avoit été l'amant de ſa ſœur. Gui fut ſoutenu par les Romains, qui étoient indiſpoſés contre le pape, parce qu'il laiſſoit gouverner ſous ſon nom Pierre ſon frere, qui s'étoit rendu odieux aux principaux de cette ville. Ils couvroient leur haine d'un prétexte ſpécieux, diſant qu'il étoit inhabile à poſſéder ce ſiege par la même raiſon que le pape Formoſe, puiſqu'il avoit quitté le ſiege de Ravenne pour monter ſur celui de Rome, & que les tranſlations étoient défendues. Quoique la mémoire de ce pontife ne ſoit pas en grande vénération, on a tout lieu de croire qu'il a expié ſes fautes par la pénitence. Il témoigna en pluſieurs occaſions le vif repentir qu'il en avoit, & exhorta des perſonnes charitables à joindre leurs prieres aux ſiennes pour fléchir la colere de Dieu. On l'enferma dans un cachot, où, ſelon Luitprand, on l'étouffa en 928, en lui preſſant un oreiller ſur la bouche.

JEAN XI, fils, non du pape Sergius III, comme Luitprand l'avance ſur des bruits populaires; mais ſelon l'opinion la plus vraiſemblable, d'Albéric, duc de Spolette, & de Maroſie (la même qui fit périr Jean X): fut fait pape à 25 ans, par le crédit de ſa mere, en 931. Maroſie, monſtre de lubricité & d'ambition, ayant épouſé Hugues, roi d'Italie, après la mort de Gui, duc de Toſcane, ſon 2e mari; Albéric, ſon fils, la fit enfermer, avec le pape Jean XI, ſon frere utérin, dans le château Saint-Ange. Jean XI mourut dans cette priſon en 936, victime de l'ambition de ſa mere & de la cruauté de ſon frere.

JEAN XII, Romain, fils d'Albéric patrice de Rome, nommé *Octavien*, ſuccéda à la dignité & à l'autorité de ſon pere, quoique clerc. Il ſe fit élire pape en 956, & prit le nom de Jean XII. C'eſt le premier pape qui ait changé de nom à ſon avénement au pontificat; il n'avoit que 18 ans lorſqu'il fut élu. Bérenger s'étant alors fait couronner roi, tyranniſoit l'Italie. Jean XII implora le ſecours d'Othon I, qui paſſa les monts & vengea le pontife. Jean couronna l'empereur, & lui jura ſur le corps de S. Pierre une fidélité inviolable; mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Il s'unit avec le fils de Bérenger contre ſon bienfaiteur. Othon revint à Rome, fit aſſembler un concile en 963. L'indigne pontife fut accuſé de pluſieurs crimes, entr'autres, » d'avoir paru l'épée au côté, » la cuiraſſe ſur le dos & le » caſque en tête; d'avoir bu à » la ſanté du diable; d'avoir » donné à ſes maîtreſſes le gou- » vernement de pluſieurs villes, » les croix & les calices de » l'égliſe de S. Pierre ». Ou

le dépoſa & on mit à ſa place Léon VIII (*voyez* ce mot). Le pape dépoſé, rentra pourtant dans Rome après le départ de l'empereur. Il ſe vengea, en faiſant mutiler les deux principaux moteurs de ſa dépoſition, & en leur faiſant couper la langue, le nez & les doigts. Il aſſembla enſuite un concile, pour caſſer les actes de celui qu'on avoit convoqué contre lui. Ses infortunes ne l'avoient pas corrigé; il fut aſſaſſiné peu de tems après, en 964, par un mari dont il avoit ſouillé le lit. Luitprand attribue ſa mort à une autre cauſe. Il raconte que » les „ démons le frapperent ſi rude„ment un ſoir qu'il étoit cou„ché avec une femme, qu'il „ en mourut 8 jours après ». Le grand nombre de vertueux & ſaints pontifes qui ont occupé le ſiege de Rome, doit faire oublier le petit nombre de ceux, dont les mœurs ont contraſté avec leur état. J. C. nous avertit expreſſément que les chefs de la Religion ne ſont pas impeccables, & que leurs fautes ne prouvent rien contre le culte dont ils ſont les miniſtres, ni contre la doctrine dont ils ſont les dépoſitaires: *Super cathedram Moyſi ſederunt Scribæ & Phariſæi: omnia ergò quæcumque dixerint vobis, ſervate & facite; ſecundùm opera verò illorum nolite facere.* Matth. 23. — *Voyez la fin de l'article* ALEXANDRE VI.

JEAN XIII, Romain, fut élu pape en 965 par l'autorité de l'empereur, contre le gré des Romains. Pierre, préfet de Rome, le fit chaſſer en 966. Othon fit pendre douze des principaux auteurs de la ſédition, & livra Pierre au pape; qui le fit fouetter & promener par la ville aſſis à rebours ſur un âne, & l'envoya en exil. On raconte que pendant qu'Othon étoit à Rome, le démon s'empara d'un des ſeigneurs de ſa ſuite. On eut recours à la Chaîne de S. Pierre, qu'on lui mit autour du cou, & il fut guéri. Thierri, évêque de Metz, témoin du miracle, ſe ſaiſit auſſi-tôt de la chaîne, proteſtant qu'il ſe feroit plutôt couper la main, que de lâcher ſa priſe. Le pape le ſatisfit en lui donnant un chaînon. Jean mourut en 972.

JEAN XIV, évêque de Pavie & chancelier de l'empereur Othon II, obtint la papauté après Benoît VII, en novembre 983. Il quitta le nom de Pierre qu'il avoit auparavant, par reſpect pour le prince des Apôtres, dont aucun des ſucceſſeurs n'a porté le nom. Après trois mois de pontificat il fut mis en priſon au château Saint-Ange, par l'anti-pape Boniface VII (*voyez* ce mot), & y mourut de miſere ou de poiſon, le 20 août 984.

JEAN XV, Romain, fils de Robert, fut élu pape après Jean XIV l'an 985; mais ſoit qu'il ſoit mort avant ſon ordination, ou pour d'autres raiſons, on ne le compte parmi les papes que pour faire nombre. Il étoit ſavant, & avoit compoſé divers ouvrages.

JEAN XVI, Romain, fut mis ſur le Saint-Siege après la mort de l'anti-pape Boniface VII, & celle de Jean XV, en 985. Il canoniſa S. Uldaric, évêque d'Ausbourg, le 3 février 993, & c'eſt le premier

exemple de canoniſation ſolemnelle. Jean XVI eut beaucoup à ſouffrir du patrice Creſcentius, qui s'étoit emparé de l'autorité dans Rome. Il n'oublia rien pour maintenir ou rétablir la paix entre les princes chrétiens, & mourut d'une fievre violente l'an 996.

JEAN XVII, nommé auparavant *Siccon*, Romain, d'une famille illuſtre, fut élu pape après la mort de Sylveſtre II, le 13 juin 1003, & mourut le 7 décembre de la même année. — Il faut le diſtinguer de l'anti-pape JEAN XVII, nommé auparavant *Philagathe*, auquel les gens de l'empereur Othon III couperent les mains & les oreilles, & arracherent la langue, en 998. *Voyez* OTHON III & GRÉGOIRE V.

JEAN XVIII, nommé auparavant *Faſan*, Romain, ſucceſſeur de Jean XVII, le 26 décembre 1003. Sur la fin de ſa vie, il abdiqua la papauté pour ſe retirer à l'abbaye de S. Paul de Rome, où il embraſſa la vie monaſtique. Il mourut le 18 juillet 1009.

JEAN XIX, fils de Grégoire, comte de Tuſculum, & frere du pape Benoît VIII, lui ſuccéda en juin 1024. Il couronna l'empereur Conrad II en 1027. Deux rois, Rodolfe de Bourgogne & Canut d'Angleterre, aſſiſterent à cette cérémonie. Il mourut en mai 1033. Sous ſon pontificat, les Grecs corrompirent la plupart des prélats de la cour Romaine, dans le deſſein d'obtenir le titre d'*Œcuménique* pour le patriarche de Conſtantinople.

JEAN XXI, auparavant *Pierre Julien*, Portugais, fils d'un médecin & médecin lui-même, devint évêque de *Tuſculum* ou Fraſcati, cardinal, & enfin pape en 1276. On devroit le nommer Jean XX, puiſque le dernier pape du même nom étoit Jean XIX; mais comme quelques-uns ont compté pour pape Jean, fils de Robert, & qu'ils ont auſſi inſéré l'anti-pape Philagathe, on a nommé celui-ci Jean XXI. Il envoya des légats à Michel Paléologue, pour l'exhorter à obſerver ce qui avoit été réſolu au concile de Lyon, tenu ſous Grégoire X, & révoqua la conſtitution de ce pape, touchant l'élection du ſouverain pontife (*voyez* GREGOIRE X). Ce pape diſoit à ſes amis, qu'*il ſe promettoit une longue vie*; mais il fut écraſé, environ 8 mois après ſon élection, par la chute d'un bâtiment qu'il faiſoit conſtruire à Viterbe. Il expira le 16 mai 1277. On a de lui des Ouvrages de philoſophie, de médecine & de théologie.

JEAN XXII, naquit à Cahors d'une bonne famille, & non d'un cordonnier, comme l'aſſurent preſque tous les hiſtoriens. Son nom étoit *Jacques d'Euſe*. Il avoit beaucoup d'eſprit, & il le perfectionna par l'étude. Charles II, roi de Naples, inſtruit de ſon mérite, le donna pour précepteur à ſon fils. De dignité en dignité il parvint à la pourpre, & enfin à la papauté. Il fut élu à Lyon en 1316. Les cardinaux ne pouvant s'accorder après la mort de Clément V, réſolurent, dit-on, de s'en rapporter à lui pour le choix du nouveau pontife. Il ſe nomma lui-même, en diſant : *Ego ſum Papa*...

Jean XXII érigea diverſes abbayes en évêchés, & fit des métropoles de pluſieurs villes épiſcopales. Toulouſe devint un archevêché; on lui donna pour ſuffragans Montauban, Lavaur, Mirepoix, Saint-Papoul, Rieux, Lombez & Pamiers. Les évêchés de Saint-Flour, de Vabres, de Caſtres, de Tulle, de Condom, de Sarlat, de Luçon, de Maillezais (aujourd'hui transféré à la Rochelle), furent érigés. Le pontificat de Jean XXII fut troublé par pluſieurs querelles. On détaillera la premiere dans l'article de l'empereur LOUIS de Baviere. La ſeconde éclata vers l'an 1322. Un Bérenger enſeigna, d'après je ne ſais quel Béguard, mis à l'inquiſition de Toulouſe, que *J. C. ni les Apôtres n'avoient rien poſſédé, ni en commun, ni en particulier.* C'étoit, ſelon lui, un article de foi. Les Franciſcains demanderent à cette occaſion, *s'ils pouvoient dire que leur potage leur appartint lorſqu'ils le mangeoient?* Les uns ſoutenoient l'affirmative, les autres la négative. L'affaire fut portée au pape, qui voulut bien perdre ſon tems à l'examiner. Les Cordeliers aſſemblés alors à Pérouſe pour leur chapitre général, au-lieu d'attendre la déciſion du pontife, ſe déclarerent pour la non propriété, & la firent enſeigner par leurs docteurs (*voyez* OCCAM). Une autre querelle occupoit depuis quelque tems les principaux membres de l'ordre. Leur habit devoit-il être blanc, gris, noir, court ou long, de drap ou de ſerge? Le capuchon devoit-il être pointu ou rond, large ou étroit? Ces queſtions qui dérivoient de l'attachement de l'ordre à ſon fondateur, & du deſir de ſe conformer à ſon coſtume, devinrent ridicules par l'importance qu'on y attachoit, par la véhémence, & pour mieux dire la fureur, avec laquelle les opinions s'entrechoquoient. Elles produiſirent autant de chapitres, de congrégations, de bulles, de manifeſtes, de livres, de ſatyres, que s'il eût été queſtion du bouleverſement de l'Europe, ou de la deſtruction du Chriſtianiſme. Elles furent décidées, après de longs débats, par les grands hommes de l'ordre au chapitre de Pérouſe. Jean XXII, offenſé de ce que les Freres Mineurs avoient prévenu ſon jugement, condamna leurs déciſions par ſes Extravagantes, *Cùm inter* &c. Les Cordeliers, irrités de leur côté, embraſſerent le parti de l'empereur, brouillé alors avec le pape. Ils traiterent celui-ci d'hérétique, & ne ceſſerent de déclamer contre lui. Quelques-uns de ces fanatiques périrent dans le bûcher. Jean XXII réſolut même d'abolir l'ordre entier, & il l'auroit fait, s'il avoit pu ſe diſſimuler les ſervices que l'Egliſe en avoit reçus, & continuoit d'en recevoir malgré les écrits de quelques-uns de ſes membres. La 3e diſpute qui agita ſon pontificat, fut celle de la *Viſion béatifique*; ce fut le jour de la Touſſaint de l'année 1331, qu'il développa dans un ſermon ſes ſentimens ſur cette matiere. » La récompenſe des Saints, » dit-il, avant la venue de » J. C., étoit le ſein d'Abra» ham; après ſon avénement, » ſa Paſſion & ſon Aſcenſion,

„ leur récompenſe juſqu'au jour „ du jugement eſt d'être ſous „ l'autel de Dieu, c'eſt-à-dire, „ ſous la protection & la conſo- „ lation de l'humanité de J. C.; „ mais après le jugement ils ſe- „ ront ſur l'autel, c'eſt-à-dire, „ ſur l'humanité de J. C. ». Le pape répéta la même doctrine dans deux autres ſermons qui firent beaucoup de bruit; quoique dans le fond il ne voulut parler que d'une augmentation de gloire après la réſurrection. Il aſſembla un conſiſtoire, dans lequel il déclara qu'il n'avoit jamais prétendu rien définir dans cette queſtion, & que ce qu'il en avoit dit, il ne l'avoit dit que comme orateur, & s'expliqua de plus très-nettement en faveur de la vraie doctrine. Il mourut à Avignon en 1334. Ce pontife avoit l'eſprit pénétrant & capable des plus grandes affaires. On loue ſa ſobriété & ſon amour pour l'étude; mais il ternit ces qualités par ſon emportement, & ſur-tout par ſon avarice, ſi on croit Villani; mais il eſt bon de ſe ſouvenir que Villani étoit une créature de Louis de Baviere, qu'il lui avoit dévoué ſa plume, & qu'en général il n'eſt pas exempt de prévention & de haine. On a de Jean XXII pluſieurs ouvrages, ſur-tout ſur la médecine, ſcience dans laquelle il excelloit. I. *Theſaurus Pauperum*: c'eſt un traité de remedes, imprimé à Lyon en 1525. II. Un *Traité des maladies des Yeux*. III. Un autre *ſur la formation du Fœtus*. IV. Un autre *de la Goutte*. V. Des *Conſeils pour conſerver la ſanté*. VI. On lui attribue l'*Art tranſmutatoire des Métaux*, qui ſe trouve dans un recueil imprimé à Paris en 1557, in-12; mais il y a grande apparence que ce livre n'eſt pas de ce pape. On a encore de lui un grand nombre de *Lettres* & de *Bulles* mieux écrites que la plupart des ouvrages de ſon tems. Celles qui ſont d'un ſtyle incorrect & barbare, paroiſſent ſuppoſées. On lui attribue la fameuſe bulle Sabbathine, contenant des indulgences accordées aux Carmes & à leurs affiliés; mais c'eſt une piece ſuppoſée, comme l'ont prouvé différens critiques. *Multæ tribuuntur humanis pontificibus conſtitutiones*, eſt-il dit dans une theſe, compoſée en 1677 par M. Chamillard, ſyndic de Sorbonne, *quæ ab iis non emanarunt. Bulla quoque quæ vulgò dicitur* Sabbathina, *ſuppoſititius videtur Joannis XXII partus*: aſſertion que le P. Papebroch a prouvée par toutes les lumieres d'une critique ſavante & impartiale. On peut conſulter auſſi le Pere Noël Alexandre, qui a traité amplement le même ſujet dans ſon *Hiſt. Eccl. ſæc. XIII, diſſert. XI, art. 2.*

JEAN XXIII, (Balthaſar Coſſa) Napolitain, étudia en droit à Bologne, fut camérier de Boniface IX, qui le créa cardinal & l'envoya en qualité de légat à Bologne, & fut élu pape après la mort d'Alexandre V, durant le grand ſchiſme. Il promit de renoncer au pontificat, ſi Grégoire XII, & Pierre de Lune, qui ſe faiſoit appeller Benoît XIII, ſe déſiſtoient de leurs prétentions. Il ratifia cette promeſſe le 2 mars 1415, dans une ſeſſion du concile de Conſtance. L'empereur l'avoit engagé à cette démar-

che : il s'en repentit bientôt. Il n'étoit venu à Conſtance qu'à regret ; & en regardant cette ville avant que d'arriver, il avoit dit à ſes compagnons de voyage : *Je vois bien que c'eſt ici la foſſe où l'on attrape les renards.* Ayant réſolu de prendre la fuite, il fut ſecondé par Fréderic, duc d'Autriche, qui donna un tournoi pour favoriſer le deſſein du pontife. Jean XXIII s'échappa dans la foule, déguiſé en palefrenier. Il fut ſaiſi à Fribourg, & transféré dans un château voiſin. Le concile commença à inſtruire ſon procès. On l'accuſa de crimes ſi odieux, qu'il n'y a guère d'apparence qu'il les eût tous commis ; mais la paix de l'Egliſe exigeoit qu'il fut dépoſé ; il le fut le 29 mai 1415, & la ſentence fut ſuivie de la priſon à Heidelberg, où il fut retenu pendant plus de 3 ans. Martin V ſollicita, à la priere des Florentins, ſon élargiſſement auprès du comte palatin, dans les états duquel il étoit détenu priſonnier. Ayant été relâché en 1419, il ſe rendit à Florence, s'y jeta aux pieds de Martin, & le reconnut pour le vrai ſouverain pontife ; ce ſpectacle tira les larmes des yeux des cardinaux, qui lui étoient même les plus oppoſés. Le pape l'accueillit avec beaucoup de bonté, le fit doyen du ſacré college, & lui donna une place diſtinguée dans les aſſemblées publiques. Coſſa ne jouit pas long-tems de ces honneurs. Il mourut 6 mois après, en novembre 1419. Quelques reproches qu'on ait faits à ce pontife, on ne peut lui refuſer beaucoup de courage dans l'adverſité. Loin de ſe prévaloir du grand nombre d'amis qui s'offroient à faire un parti pour lui dans les derniers jours de ſa vie, il ſacrifia ſa fortune au repos de l'Egliſe, & mourut en philoſophe chrétien. Il fit dans la priſon, où il avoit été enfermé, des vers qui prouvent qu'il avoit de l'eſprit & du goût pour les lettres. Quelques auteurs, en remarquant que ce pape avoit été dépoſé, quoique reconnu pour vrai pape, en ont tiré des conſéquences qui, dans d'autres circonſtances, ne pourroient être que des erreurs. Quoique la plupart des prélats dépoſans reconnuſſent Jean XXIII pour vrai pape, ils n'ignoroient pas que ſa légitimité étoit douteuſe dans une grande partie du monde chrétien : ils ſavoient d'ailleurs que ce qui étoit ſage & légal dans un cas extrême où il s'agit du ſalut public de l'Egliſe ou de l'état, ne peut nullement ſe généraliſer : & que dans la rigueur même de la ſubordination civile & militaire, il y a des cas qui repouſſent la loi établie. *Voyez* GASSION.

JEAN d'Antioche, patriarche de cette ville en 429, tint un conciliabule en 431, dans lequel il dépoſa S. Cyrille d'Alexandrie & Memnon d'Epheſe. Dieu lui ouvrit les yeux dans la ſuite. Il ſe réconcilia avec S. Cyrille, anathématiſa l'héréſiarque Neſtorius, & mourut en 442.

JEAN LE JEUNEUR, ainſi nommé à cauſe de ſes grandes auſtérités, patriarche de Conſtantinople en 582, prit la qualité d'*Evêque Œcuménique* ou univerſel, contre laquelle les

papes Pélage & Grégoire-le-Grand s'éleverent avec force (*voyez* PHOCAS). Ce patriarche mourut en 595, regardé comme un homme vertueux ; mais aigre, hautain & opiniâtre. Il étoit d'une charité apoſtolique, & donnoit tout aux pauvres. Après ſa mort, on ne lui trouva qu'une robe uſée & un méchant lit de bois. L'empereur Maurice le prit, & ce prince couchoit deſſus, lorſqu'il vouloit faire pénitence. On trouve le *Pénitenciel* de Jean le Jeûneur, à la fin du traité *De Pœnitentiâ* du P. Morin.

JEAN, fils de Meſua, médecin Arabe ſur la fin du 8e ſiecle, laiſſa des Ouvrages imprimés en latin à Veniſe, 1602, in-folio. — Il eſt différent de JEAN, fils de Serapion, autre médecin Arabe, qui vivoit vers 1070. Ses *Œuvres* ont paru à Veniſe in-fol. 1497, & réimprimées en 1550.

JEAN de *Bergame*, (S.) fut placé ſur le ſiege épiſcopal de cette ville vers l'an 656, pour ſa ſcience & ſa vertu conſommées, & l'occupa très-fructueuſement l'eſpace de 27 ans. Les Ariens déchiroient alors l'Egliſe : il s'éleva avec force contre eux, & en toucha un grand nombre, qui de perſécuteurs devinrent partiſans de la vérité. Mais il fut la victime de ſon zele : les chefs des Ariens, furieux & jaloux de voir diminuer leur nombre, firent aſſaſſiner ce ſaint homme en 683.

JEAN de *Bayeux*, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen, laiſſa un livre des *Offices Eccléſiaſtiques*, publié en 1679, par le Brun des Marêts, in-8°, avec des notes & des pieces curieuſes. Ce prélat ſe démit de ſon archevêché, & mourut en 1079, dans une maiſon de campagne, où une attaque violente de paralyſie l'avoit obligé de ſe retirer.

JEAN de *Salisbury* ou *Sarisbery*, voyez ce dernier mot.

JEAN, premier ſecrétaire de l'empereur Honorius, s'empara de l'empire après ſa mort, arrivée en 423. Secondé par Caſtin, général de la milice, il devint maître de l'Italie, des Gaules & de l'Eſpagne. Théodoſe le Jeune, à qui cette riche ſucceſſion appartenoit, la céda à ſon couſin Valentinien III, qu'il envoya en Italie, avec Placidie, mere de ce jeune prince, à la tête d'une armée nombreuſe. Mais Jean ayant eu le tems de former un corps de troupes, ſe défendit vigoureuſement, & fit même priſonnier Ardebure, le plus illuſtre des généraux Romains. Il traita ce général avec bonté, & lui laiſſa une liberté dont celui-ci profita pour détâcher de ſon parti ſes principaux officiers. Ardebure chargea enſuite ſecrettement Aſpar, ſon fils, de venir aſſiéger Ravenne, où Jean étoit enfermé. Le ſiege fut formé, & Ardebure livra Ravenne & ſe ſaiſit de l'uſurpateur. Placidie lui fit couper la main qui avoit porté le ſceptre ; & après l'avoir fait promener ſur un âne, couvert de haillons & ſuivi de farceurs qui l'inſultoient, il fut conduit à la place du Cirque, où on lui trancha la tête, à la vue d'une immenſe populace. Cette ſcene ſe paſſa vers le milieu de juillet 425. Jean avoit environ 45 ans.

JEAN I, ſurnommé ZIMISCÈS, d'une famille illuſtre, étoit officier des légions d'Orient. Il poignarda l'empereur de Conſtantinople Nicéphore Phocas en 969, & occupa le trône après lui. Quoiqu'il y fût monté par un crime, il gouverna non en uſurpateur, mais en roi. Il remporta des victoires ſignalées ſur les Ruſſes, les Bulgares & les Sarraſins. Il avoit pris pluſieurs places ſur ceux-ci, & ſe préparoit à ſe rendre maître de Damas, lorſqu'il fut prévenu par la mort. En paſſant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maiſons magnifiques, & ayant appris qu'elles appartenoient à l'eunuque Baſile, ſon grand-chambellan, il pouſſa un profond ſoupir, & dit : *Il eſt bien triſte que les travaux des Grecs ne ſervent qu'à enrichir un eunuque!* Baſile, craignant que l'empereur n'en vînt des plaintes aux effets, & ne lui fît rendre compte de ſa conduite, engagea un échanſon, à force de promeſſes, à mettre du poiſon dans le breuvage de l'empereur. Ce crime fut exécuté, & Zimiſcès mourut le 10 janvier 976. Il fut enterré dans l'égliſe du Sauveur qu'il avoit fait bâtir. C'eſt lui qui fit graver le premier ſur la monnoie l'image de J. C., avec cette inſcription : *JESUS-CHRIST, Roi des Rois.*

JEAN II, (COMNÈNE) empereur de Conſtantinople, ſurnommé *Calo-Jean* à cauſe de ſa beauté, monta ſur le trône après Alexis Comnène, ſon pere, l'an 1118. Il combattit les Mahométans, les Serviens & pluſieurs autres barbares, ſur leſquels il remporta de grands avantages. Il voulut reprendre Antioche ſur les François, mais il ne put y réuſſir. Ayant échoué devant cette ville, il vécut à Conſtantinople en bon prince, répandant des bienfaits ſur le peuple, pardonnant à ſes ſujets rebelles, même à ceux qui avoient attenté à ſa vie, banniſſant le luxe de ſa cour, & ſe montrant en tout le modele des rois & des hommes. Il mourut en 1143, d'une bleſſure qu'il s'étoit faite à la chaſſe par une fleche empoiſonnée. Un médecin lui ayant fait eſpérer, dit-on, de conſerver ſa vie, s'il vouloit ſe réſoudre à ſe laiſſer couper la main : *Non, non*, dit-il, *je n'en ai pas trop de deux pour manier les rênes de mon vaſte empire.*

JEAN III, (DUCAS) empereur à Nicée, en 1222, tandis que les Latins occupoient le trône impérial de Conſtantinople. Il avoit épouſé Hélene, fille unique de Théodore Laſcaris, qui l'avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur. Il régna en grand prince. Les Latins ne purent rien contre lui, & il fit tout contr'eux. Il recula les bornes de ſon empire par ſes victoires, rendit ſon peuple heureux, & vécut toujours avec frugalité. Ce prince ſage diſoit, » que » les dépenſes d'un monarque » étoient le ſang de ſes ſujets; » que ſon bien étoit le leur, » & qu'il devoit l'employer » pour eux ». Il écrivit à Grégoire IX pour la réunion des Grecs & des Latins. Il procura les conférences de Nicée & le concile de Nymphée; mais tout cela n'aboutit qu'à faire connoître

noître de plus en plus l'obſtination & la mauvaiſe foi des Grecs. Il fut pleuré à ſa mort, arrivée en 1255, à 62 ans.

JEAN IV, (LASCARIS) fils de Théodore le Jeune, lui ſuccéda dans le mois d'août 1259, à l'âge de 6 ans : mais le deſpote Michel Paléologue arracha le ſceptre impérial à cet enfant empereur, & lui fit crever les yeux le jour de Noël de la même année.

JEAN V, (CANTACUZENE) miniſtre & favori d'Andronic Paléologue le Jeune, s'empara de l'empire après ſa mort. Ce prince lui ayant recommandé en mourant Jean & Emmanuel, ſes deux fils, Cantacuzene ſe fit déclarer empereur en 1345, à la place de ſes pupilles. Si on croit ce qu'il rapporte dans ſon Hiſtoire, il y fut forcé par les grands & par l'armée, qui ne vouloient point les deux jeunes princes. Il entra à Conſtantinople les armes à la main, força le jeune Jean Paléologue à épouſer ſa fille, & à partager le ſouverain pouvoir avec lui. Cet arrangement rétablit la paix pour quelque tems. La jalouſie ayant fait reprendre les armes au gendre contre ſon beau-pere, celui-ci fut vaincu & contraint de s'enfermer dans un monaſtere du Mont-Athos. Il s'y retira de bonne grace en 1355, & y vécut en philoſophe. Ce qui prouve aſſez bien qu'effectivement il ne s'étoit pas porté de lui-même à uſurper l'empire. Ses ſujets le regretterent; il avoit été plutôt leur pere que leur maître. Il fut grand prince, bon politique, excellent général. Il joignit à ces qualités beaucoup d'eſprit. Il fit cependant une faute, en donnant une de ſes filles à Orcan, ſultan des Turcs : ce fut un prétexte pour ce prince, non-ſeulement de ſe ſaiſir de tout ce que les Grecs poſſédoient encore en Aſie, mais même de prendre pluſieurs places en Europe. On a de Cantacuzene une *Hiſtoire de l'Empire d'Orient*, depuis 1340 juſqu'en 1354. Elle eſt écrite avec beaucoup d'élégance, mais peut-être avec trop peu de vérité, du moins dans les événemens qui le regardent. Il y rappelle à tout propos ſes ſervices. Il fait parade d'éloquence dans de longs diſcours qu'il s'attribue, ou qu'il met dans la bouche des autres. Un écrivain moderne l'a accuſé » de n'avoir été qu'un comédien en » matiere de religion », mais ſon ouvrage dépoſe par-tout contre cette accuſation. Son *Hiſtoire* a été imprimée à Paris en 1643, in-fol. grec & latin, avec des Scholies de Jacques Pontanus & de Gretſer, & traduite quelque tems après par le préſident Couſin. On a encore de lui quatre *Apologies* contre Mahomet, & trois *Diſcours*, Bâle, 1543, in-fol., grec & latin; & d'autres ouvrages.

JEAN VI, (PALÉOLOGUE) ſuccéda à ſon pere Andronic le Jeune, en 1341, dans l'empire de Conſtantinople. Il n'eut d'abord que la qualité d'empereur, par l'uſurpation de Jean Cantacuzene; mais ayant contraint l'uſurpateur à ſe démettre, il occupa ſeul le trône. Son regne fut très-malheureux. Son fils Andronic ſe révolta contre lui. Son indolence & ſon peu de vigueur furent cauſe que les

Génois ſe rendirent maîtres de l'iſle de Lesbos, & Amurat I de la ville d'Andrinople. Il mourut en 1391, avec le mépris de ſes ſujets & de ſes ennemis.

JEAN VII, (PALÉOLOGUE) empereur de Conſtantinople, monta ſur le trône en 1425, après la mort de ſon pere Emmanuel, & ne fut pas plus heureux que lui. Les Turcs augmenterent leurs anciennes conquêtes par de nouvelles victoires. Ils prirent Theſſalonique l'an 1431, & Jean craignit avec raiſon que ſon empire ne fût bientôt leur proie. Il ne pouvoit eſpérer du ſecours que des Latins; c'eſt ce qui lui fit ſouhaiter l'union de l'Egliſe grecque avec la latine. Le pape Eugene IV le ſut, & lui envoya des légats pour le maintenir dans ce deſſein, & lui faire ſavoir qu'il avoit indiqué un concile à Ferrare. Jean y vint lui-même l'an 1438, ſuivi de pluſieurs prélats & princes Grecs, & y fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Le concile ayant été transféré à Florence, à cauſe de la peſte, l'union des Grecs & des Latins y fut conclue l'an 1439, d'une maniere ſolemnelle & bien glorieuſe pour l'Egliſe Romaine. L'empereur retourna enſuite en Orient, & mourut en 1448, après un regne de 29 ans. Les chagrins que lui cauſerent les agitations de ſon empire, hâterent ſa mort. Le zele qu'il avoit fait paroître pour l'extinction du ſchiſme & la réunion des Egliſes, ne produiſit rien de durable; » ſoit, dit un » auteur, que ce zele ne fut pas » ſincere & qu'il fut dicté ſeulement par des intérêts politiques, ſoit que le fanatiſme » des ſchiſmatiques & le trop » grand crédit de Marc d'Epheſe ne lui permit pas d'af» fermir ce ſalutaire ouvrage » par l'autorité impériale ». *Voyez* EUGENE IV.

JEAN, dit le *Bon*, fils de Philippe de Valois, roi de France en 1350, commença ſon regne par faire couper la tête, ſans aucune forme de juſtice, au comte d'Eu, connétable. Cette violence, au commencement d'un regne, dit le préſident Hénault, aliéna tous les eſprits, & fut cauſe en partie des malheurs du roi. Charles d'Eſpagne de la Cerda, qui avoit la charge du comte d'Eu, fut aſſaſſiné peu de tems après par le roi de Navarre, Charles le Mauvais. Ce prince étoit irrité de ce qu'on lui avoit donné le comté d'Angoulême, qu'il demandoit pour la dot de ſa femme, fille du roi Jean. Ce dernier monarque s'en vengea en faiſant trancher la tête à 4 ſeigneurs, amis du Navarrois. Des exécutions auſſi barbares ne pouvoient produire que des cabales; & ces cabales mirent le royaume ſur le bord du précipice. Charles, dauphin de France, ayant invité le roi de Navarre de venir à Rouen à ſa réception de duc de Normandie, le fit arrêter en 1356. Cette détention réunit contre la France les armes de Philippe, frere du roi de Navarre, & celles d'Edouard III, roi d'Angleterre. Edouard, prince de Galles, fils du monarque Anglois, connu ſous le nom de *Prince Noir*, s'avança avec une petite armée, juſqu'à Poitiers, après avoir ravagé l'Au-

vergne, le Limouſin & une partie du Poitou. Le roi Jean accourt à la tête d'un corps nombreux, l'atteint à Maupertuis à 2 lieues de Poitiers dans des vignes, d'où il ne pouvoit ſe ſauver, & lui livre bataille le 19 ſeptembre 1356, malgré les offres que faiſoit Edouard de rendre tout & de mettre bas les armes pour 7 ans. Cette journée, connue ſous le nom de *Bataille de Poitiers*, fut fatale au roi Jean. » Exemple » mémorable, dit un auteur, » de l'incertitude du ſuccès » dans la guerre, & terri- » ble leçon pour ceux qui, » croyant tenir la victoire dans » leurs mains, oublient dans » leur orgueil le Dieu des » armées, qui ſeul peut la » fixer ». Il fut entiérement défait avec une armée de plus de 40 mille hommes, quoique les Anglois n'en euſſent que 12,000. Les principaux chevaliers de France périrent, le reſte prit la fuite. Le roi, bleſſé au viſage, fut fait priſonnier, avec Philippe, un de ſes fils. Le prince Noir mena ſes deux priſonniers à Bourdeaux & à Londres, où il les traita avec autant de politeſſe que de reſpect. La priſon du roi fut dans Paris le ſignal de la guerre civile. Le dauphin, déclaré régent du royaume, le vit preſque entiérement révolté contre lui. Il fut obligé de rappeller le même roi de Navarre, qu'il avoit fait empriſonner. Le Navarrois n'arrive à Paris que pour attiſer le feu de la diſcorde. Marcel, prévôt des marchands, à la tête d'une faction de payſans, appellée *la Jacquerie*, fait maſſacrer Robert de Clermont, maréchal de Normandie, & Jean de Conflans, maréchal de Champagne, en préſence & dans la chambre même du dauphin. Les factieux s'attroupent de tous côtés, & dans cette confuſion, ils ſe jetent ſur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils portent leur fureur brutale juſqu'à faire rôtir un ſeigneur dans ſon château, & à contraindre ſa fille & ſa femme de manger la chair de leur époux & de leur pere. Marcel, dans la crainte d'être puni de tous ſes crimes par le régent qui avoit inveſti Paris, alloit y mettre le comble en livrant la ville aux Anglois, lorſqu'il fut aſſommé par Jean Maillard d'un coup de hache en 1358. Dans ces convulſions de l'état, Charles de Navarre aſpiroit à la couronne. Le dauphin & lui ſe font une guerre ſanglante, qui ne finit que par une paix ſimulée. Enfin le roi Jean ſortit de ſa priſon de Londres. La paix fut conclue à Brétigni en 1360. Edouard exigea pour la rançon de ſon priſonnier environ 3 millions d'écus d'or, le Poitou, la Xaintonge, l'Agenois, le Périgord, le Limouſin, le Quercy, l'Angoumois & le Rouergue. La France s'épuiſa. Le roi Jean compta 600 mille écus d'or pour le premier paiement; mais n'ayant pas de quoi payer le reſte de ſa rançon, il retourna ſe mettre en ôtage à Londres, & y mourut en 1364, à 54 ans. Dans ce tems de barbarie, la foi des traités étoit tout autrement reſpectée qu'elle ne l'a été depuis. » Jean étoit cer- » tainement un preux cheva-

„ lier, dit Saint-Foix; mais „ d'ailleurs un prince ſans gé„ nie, ſans conduite, ſans „ diſcernement; n'ayant que „ des idées fauſſes ou chimé„ riques; d'une facilité éton„ nante avec un ennemi qui „ le flattoit, & d'un entête„ ment le plus orgueilleux avec „ des miniſtres affectionnés, „ qui oſoient lui donner des „ conſeils; impatient, fantaſ„ que, & ne parlant que trop „ ſouvent avec humeur au „ ſoldat ». Ses principales qualités furent la bravoure, la généroſité & la franchiſe. Il diſoit que » ſi la foi & la vé„ rité étoient bannies du reſte „ du monde, elles devroient „ ſe trouver dans la bouche „ des rois ». Il inſtitua en 1351, ou, ſelon d'autres, il rétablit l'ordre de l'*Etoile*, qui fut, dit-on, inſtitué par le roi Robert.

JEAN SANS-TERRE, ainſi nommé, parce que ſon pere ne lui avoit point donné d'apanage, roi d'Angleterre, 4e fils du roi Henri II, fut uſurpateur de la couronne en 1199, ſur Artus de Bretagne, ſon neveu, à qui elle appartenoit. Ce prince ayant voulu le chaſſer du trône dont il s'étoit emparé, fut pris dans Mirebeau en 1202. Le vainqueur fit enfermer le vaincu dans la tour de Rouen, & le poignarda, dit-on, de ſa main. Les Etats de Bretagne demanderent juſtice à Philippe-Auguſte de ce meurtre, commis dans ſes terres. L'accuſé, ajourné à la cour de Paris, ayant refuſé de comparoître, fut condamné comme rebelle & par contumace, & toutes ſes terres ſituées en France furent confiſquées au profit du roi. Philippe ſe mit bientôt en devoir de profiter du crime de ſon vaſſal. Jean, endormi dans les plaiſirs & dans la molleſſe, ſe laiſſa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, & ſe retira en Angleterre, où il étoit haï & mépriſé. Son indolence fut ſi grande, que, ſur le rapport qu'on lui fit des progrès du roi de France : *Laiſſez-le faire*, dit-il, *j'en reprendrai plus en un jour, qu'il n'en prendra en une campagne.* Abandonné de tout le monde, il crut regagner le cœur de ſes ſujets, en ſignant 2 Actes, le fondement de la liberté, & la ſource des guerres civiles de l'Angleterre. Le premier fut nommé la *Grande Charte*, le ſecond la *Charte des Forêts*. Pour comble de malheurs, les mauvais traitemens qu'il fit aux eccléſiaſtiques, le brouillerent en 1212 avec le pape Innocent III. Ce pontife mit l'Angleterre en interdit, & défendit à tous les ſujets de Jean de lui obéir. Il ne ſortit de l'abyme où les foudres du Vatican l'avoient jeté, qu'en ſoumettant ſa perſonne & ſa couronne au Saint-Siege. Après que Jean eut été battu en pluſieurs rencontres, & que le roi Philippe-Auguſte eut gagné ſur lui la bataille de Bouvines en 1214, ils appellerent Louis, fils du même Philippe, & le couronnerent à Londres le 20 mai 1216. Jean en conçut un ſi grand déſeſpoir, que, s'il en faut croire Matthieu Paris, il fut prêt à ſuivre Miramolin, roi des Sarraſins, & à ſe faire Mahométan, s'il le délivroit

de ſes miſeres. Il crut rétablir ſes affaires en pillant les égliſes, & venoit de dépouiller celles des provinces de Suffolk & de Norfolk; mais les ſoldats employés à cette expédition périrent preſque tous, avec cet immenſe butin, dans les ſables de Wellſtram. Le roi avoit pris les devans; mais, ſi plus heureux que Pharaon, il échappa au naufrage, du moins n'y ſurvécut-il guère, puiſque cinq jours après il mourut, privé de toute conſolation, l'an 1216; les uns diſent de poiſon, les autres, pour avoir trop mangé de pêches. A l'inſtant ſes domeſtiques le dépouillerent de tout ce qui l'environnoit, & ne lui laiſſerent pas même de quoi couvrir ſon cadavre. Ce prince, que ſes inquiétudes, ſes crimes & ſes malheurs ont rendu célebre, manquoit également des vertus qui honorent le diadême & les conditions privées; & il réuniſſoit les vices de tous les états.

JEAN III, roi de Suede, fils du fameux Guſtave Waſa, ſuccéda l'an 1568 à Eric XIV, ſon frere aîné, que ſes cruautés avoient fait chaſſer du trône. Les premiers ſoins qui l'occuperent, furent le rétabliſſement de la tranquillité publique dans ſon état, & un traité de paix avec le Danemarck. A la ſollicitation de ſa femme Catherine, fille de Sigiſmond, roi de Pologne, il travailla auſſi à rétablir dans la Suede la Religion Catholique, que ſon pere en avoit bannie; les conſeils des grands du royaume, un caractere foible & indécis, & la mort de la reine, le rengagerent dans le Luthéraniſme qu'il avoit abjuré; & cet exemple du ſouverain acheva d'affermir ſes ſujets dans la nouvelle religion, qui, à la faveur de l'ignorance & du déréglement des mœurs, avoit déjà jeté de profondes racines. Jean III mourut l'an 1592, après un regne de 25 ans. *Voyez* GARDIE (Pontus).

JEAN II, fils de Henri III, fut proclamé roi de Caſtille en 1406, à l'âge de 2 ans. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il ſe vit obligé de les prendre contre les rois de Navarre & d'Aragon. Il mit ces princes dans la néceſſité de lui demander la paix, qu'il leur accorda; mais il n'en jouit pas long-tems: car il fut obligé de tourner ſes armes contre les Maures de Grenade. Le roi de ces Infideles, qui lui devoit ſon rétabliſſement, l'attaqua bientôt par une ingratitude criante. Jean l'en fit repentir; il lui tua 12,000 hommes en 1431, & ravagea les environs de Grenade. On dit qu'il auroit emporté cette ville, ſi Alvarès de Luna ſon favori, & connétable de Caſtille, corrompu par l'argent des Maures, n'eût détourné ce coup. Ce favori, qui excita pendant pluſieurs années des troubles dans la Caſtille, eut depuis la tête tranchée. Le roi Jean mourut en 1454, à 50 ans. On dit que, ſur la fin de ſes jours, *il regrettoit amérement d'être roi*, & qu'*il auroit voulu être le fils du dernier des hommes*. Il avoit bien raiſon, car le trône l'avoit amolli, & il s'étoit laiſſé dominer par des favoris ſanguinaires & avides.

JEAN II, roi de Navarre, ſuccéda l'an 1458 à ſon frere

Alfonſe dans l'Aragon. Il ſoutint long-tems la guerre contre Henri IV, roi de Caſtille. Ce prince mourut à Barcelonne en 1479, dans ſa 82e année. Il avoit conſervé, dans un âge ſi avancé, une partie de la vigueur & même des vices de la jeuneſſe ; car on rapporte qu'il avoit encore une maîtreſſe. Habile guerrier, politique éclairé, il n'eut, avec ces qualités, que de foibles ſuccès. Il étoit trop inquiet, trop vif, trop précipité dans ſes démarches ambitieuſes, pour donner à ſes projets le tems de mûrir. Quoique ce prince fut porté à la galanterie, & même à la débauche, il étoit mari crédule & jaloux. Il réuniſſoit ſur ſa tête les couronnes d'Aragon, de Navarre & de Sicile. Par ſon teſtament il laiſſa l'Aragon & la Sicile à Ferdinand & à ſes deſcendans, ſoit mâles, ſoit filles, même du côté des femmes, en cas que ce prince mourût ſans poſtérité maſculine. A l'égard de la couronne de Navarre, elle étoit dévolue, par les anciennes conventions, à ſa fille Dona Léonore, comteſſe de Foix, qui n'en jouit pas long-tems. Elle mourut à Tudele, le 10 février 1479, après avoir fait un teſtament, par lequel elle inſtitua pour ſon héritier, François-Phœbus, ſon petit-fils, âgé de onze ans, & mit le royaume de Navarre ſous la protection de la France.

JEAN, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, de la maiſon de Luxembourg, fut élu à l'âge de 14 ans, en 1309, au préjudice de Henri, duc de Carinthie, que ſes tyrannies rendirent inſupportable aux Bohémiens. Il épouſa Elizabeth, fille du roi Venceſlas, & fut couronné avec elle à Prague. Il ſoumit la Siléſie, & donna de grandes marques de ſon courage dans la Lombardie en 1330, 1331 & 1332. Il avoit été appellé auparavant en Pologne, par le grand-maître des Porte-Croix de Pruſſe ; & après avoir défait les Lithuaniens Païens, il prit le titre de roi de Pologne. Jean perdit un œil dans cette expédition, & dans la ſuite il vint *incognitò* à Montpellier, pour demander des remedes aux docteurs de cette célebre univerſité, où un médecin juif lui fit perdre l'autre. Cette perte ne l'empêcha pas d'aller à la guerre. On rapporte que Caſimir, roi de Pologne, l'envoya défier de s'enfermer tous deux dans une chambre, & de décider leurs querelles le poignard à la main. Le roi Jean lui fit réponſe : » Qu'il devoit auparavant ſe faire crever les » yeux, afin qu'ils puſſent combattre à armes égales ». Jean mena du ſecours en France au roi Philippe de Valois, & ſe trouva à la bataille de Creci, que les François perdirent le 26 août 1346. Tout aveugle qu'il étoit, il combattit fort vaillamment, après avoir fait attacher ſon cheval par la bride à celui de deux de ſes plus braves chevaliers ; & il s'avança ſi fort dans la mêlée, qu'il y fut tué. Son corps fut tranſporté en la ville de Luxembourg, où on lui érigea un beau mauſolée dans l'abbaye de Munſter. Les flammes qui détruiſirent ce monument durant ces derniers ſiecles, épargnerent ſon corps qu'on voit en-

core aujourd'hui dans la chapelle de l'abbé.

JEAN I, roi de Portugal, ſurnommé le *Pere de la Patrie*, étoit fils naturel de Pierre, dit *le Sévere*. Il fut élevé ſur le trône l'an 1383, au préjudice de Béatrix, fille unique de Ferdinand I ſon frere. Jean I, roi de Caſtille, qui avoit épouſé cette princeſſe, lui diſputa la couronne; mais il fut obligé d'y renoncer après la perte de la bataille d'Alinbarota. Tranquille de ce côté-là, le roi de Portugal tourna ſes armes contre les Maures d'Afrique, leur prit Ceuta & d'autres places. Il mourut en 1433, à l'âge de 83 ans.

JEAN II, roi de Portugal, dit le *Grand* & le *Parfait*, né le 3 mai 1455, ſuccéda à ſon pere Alfonſe V en 1481. Quelques ſeigneurs de ſon état lui donnerent beaucoup de peine au commencement de ſon regne; mais il diſſipa leurs deſſeins, & fit mourir les chefs, entr'autres, Ferdinand, duc de Bragance, auquel il fit couper la tête. Il ſe trouva à la priſe d'Arzile & de Tanger en 1471, & ſe ſignala à la bataille de Toro contre les Caſtillans en 1476. Ses actions éclatantes lui acquirent le nom de *Grand*; & l'exactitude qu'il eut à faire obſerver la juſtice, lui fit donner celui de *Parfait*. Il dit un jour à un juge avide & indolent: *Je ſais que vous tenez vos mains ouvertes & vos portes fermées; prenez garde à vous!...* Jean II eut le malheur de perdre ſon fils unique, qu'il aimoit tendrement: » Ce qui me conſole, diſoit-il, c'eſt qu'il » n'étoit pas propre à régner; » & que Dieu, en me l'ôtant, » a montré qu'il veut ſecourir » mon peuple »; parlant ainſi, dit un hiſtorien Portugais, parce que ſon fils aimoit beaucoup les femmes, & que cette paſſion, plus que toutes les autres, eſt incompatible avec une adminiſtration ferme & ſage. Ce monarque favoriſa de tout ſon pouvoir les colonies de Portugal en Afrique & dans les Indes, & mourut en 1495, à 41 ans. C'eſt en parlant de lui, qu'un Anglois diſoit à Henri VII: » Ce que j'ai vu de plus rare » en Portugal, eſt un prince » qui commande à tous, & à » qui perſonne ne commande ».

JEAN III, roi de Portugal, ſucceſſeur d'Emmanuel ſon pere, héritier de ſes vertus, de ſon bonheur, & de ſon zele pour la foi, commença à régner en 1521. Il découvrit le Japon par ſes vaiſſeaux en 1542, envoya S. François Xavier dans les Indes, & mourut d'apoplexie en 1557 à 55 ans. Il rendit ſon nom reſpectable, par ſon amour pour la paix, & par la protection qu'il accorda aux ſciences & aux ſavans; mais ſur-tout à la Religion, dont il eut les progrès extrêmement à cœur: une multitude de nations infideles lui doit les lumieres du Chriſtianiſme, qui les ont tiré de l'ignorance & de la barbarie. Les deux Indes ſont remplies de monumens de ſa piété & de ſes ſoins pour l'inſtruction des peuples. Jamais prince n'a mieux connu la vraie regle des impôts. Quand ſes miniſtres lui propoſoient d'en établir quelqu'un, il diſoit: *Examinons d'abord s'il eſt néceſſaire.* Quand ce point étoit éclairci: *Voyons*

à préſent, ajoutoit-il; *quelles ſont les dépenſes ſuperflues.* Il ſut connoître les hommes & les employer. Econome pour lui-même, il étoit très-généreux pour le bien public. Le Portugal lui doit un grand nombre d'établiſſemens utiles. Il mit la derniere main à la forteresſe nommée *la Tour de Bélem*, bâtie par ſon pere, édifice admirable, conſtruit au milieu du Tage, qui ſert en quelque ſorte de citadelle à Lisbonne, & aſſure la navigation du fleuve, en même tems qu'il en maintient les regles, & fait reſpecter les loix du commerce. Il acheva auſſi le magnifique palais & monaſtere de Bélem, où il eſt enterré avec Catherine, ſœur de Charles-Quint, ſon épouſe. On lit ſur ſon tombeau :

Pace domi, belloque foris, moderamine miro,
Auxit Joannes tertius imperium.
Divina excoluit, regno importavit Athenas,
Hic tandem ſitus eſt rex patriæque parens.

JEAN IV, dit *le Fortuné*, fils de Théodore de Portugal, duc de Bragance, naquit en 1604. Les Eſpagnols s'étoient rendus maîtres du Portugal, après la mort du roi don Sébaſtien & du cardinal Henri, en 1580; & l'avoient gardé ſous les regnes de Philippe II, Philippe III, & Philippe IV. Il ſe forma ſous ce dernier roi, une conſpiration contre l'Eſpagne. Les Portugais, laſſés d'une domination étrangere, donnerent la couronne à Jean de Bragance. Il fut proclamé roi en 1640, ſans le moindre tumulte; un fils ne ſuccede pas plus paiſiblement à ſon pere. Un Caſtillan, témoin du triomphe de Bragance & des tranſports de Lisbonne, ne put s'empêcher de s'écrier en ſoupirant : *Eſt-il poſſible qu'un ſi beau royaume ne coûte qu'un ſeu de joie à l'ennemi de mon maître?* Cet ennemi ne s'étoit prêté qu'en tremblant à la conjuration; il avoit eu beſoin que ſon épouſe, Louiſe de Guzman, lui inſpirât toute ſa fermeté & ſa grandeur d'ame, pour l'élever au-deſſus de lui-même. Philippe IV tâcha en vain de reconquérir un royaume que la foibleſſe & l'inſouciance de ſes miniſtres lui avoit fait perdre. Le nouveau roi mourut à Lisbonne en 1656, d'une rétention d'urine. La France ne contribua pas peu à le maintenir ſur le trône.

JEAN V, ſucceſſeur de Pierre II, né en 1689, fut proclamé roi de Portugal en 1707. Il prit le parti des alliés dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne; & combattit pour l'archiduc Charles d'Autriche avec divers ſuccès. Depuis la paix d'Utrecht, en 1713, il ne s'occupa plus que des moyens de faire fleurir le commerce & les lettres dans ſon royaume. Son gouvernement ſage & prudent, & ſes vertus généreuſes & patriotiques, firent le bonheur de ſes ſujets. Ils le perdirent en 1750. Joſeph de Bragance, ſon fils, monta ſur le trône après lui.

JEAN V & VI, czars de Ruſſie; *voyez* IWAN.

JEAN SANS-PEUR, comte de Nevers, puis duc de Bourgogne, né à Dijon en 1371, ſignala ſa valeur à la bataille de Nicopolis en 1396, contre Bajazet, qui fut vainqueur dans

cente journée. Le comte de Nevers fut fait priſonnier avec plus de 600 gentilshommes, que le héros mahométan fit tous maſſacrer en ſa préſence, à l'exception de quinze, pour leſquels il exigea 200,000 ducats de rançon. Le comte de Nevers ayant ſuccédé, en 1404, aux états de Philippe le Hardi, ſon pere, vint à la cour de France, & y eut de grands démêlés avec le duc d'Orléans, qu'il fit aſſaſſiner entre les 7 & 8 heures du ſoir, le 23 novembre 1407. Le lendemain il aſſiſta à ſes funérailles, le plaignit & le pleura; mais voyant qu'on alloit faire des perquiſitions exactes, il s'enfuit en Flandre. Revenu enſuite avec mille hommes, il oſa faire trophée de ſon crime, qu'un docteur de l'univerſité de Paris entreprit de juſtifier (*voy.* PETIT, Jean). Cela n'empêcha pas que le duc de Bourgogne n'eût à ſoutenir pendant ſept ans une guerre civile contre les freres & les amis du duc aſſaſſiné. Sa faction s'appelloit des *Bourguignons*; & celle d'Orléans étoit nommée des *Armagnacs*, du nom du comte d'Armagnac, beau-pere du duc d'Orléans. Celle des deux qui dominoit, faiſoit tour-à-tour conduire au gibet, aſſaſſiner, brûler ceux de la faction contraire. Jean Sans-Peur, ayant ſurpris Paris en 1418, y fit un maſſacre horrible des Armagnacs, & s'empara de toute l'autorité. L'année d'après il ſe réconcilia avec le dauphin, depuis Charles VII, après s'être uni contre lui avec le roi d'Angleterre & le roi Charles VI ſon pere. Cette réconciliation eut des ſuites funeſtes. Le dauphin, gouverné par Tannegui du Chaſtel, ménagea une entrevue avec le duc de Bourgogne ſur le pont de Montereau-faut-Yonne. Chacun d'eux s'y rendit avec dix chevaliers. Jean Sans-Peur y fut aſſaſſiné par Tannegui, aux yeux du dauphin, le 10 ſeptembre 1419. Ainſi le meurtre du duc d'Orléans fut vengé par un autre meurtre encore plus odieux, parce qu'il fut plus médité, & plus ſolemnellement oppoſé à toutes les regles de la bonne foi & de l'honneur.

JEAN DE FRANCE, duc de Berry, comte de Poitou, né l'an 1340 du roi Jean & de Bonne de Luxembourg, ſa *Ire* femme, ſe ſignala à la bataille de Poitiers, à celle de Roſebecq, & en divers autres combats. Il eut part pendant quelque tems à l'adminiſtration des affaires, & eſſuya des revers qu'il ſoutint avec fermeté. Il ſe déclara l'an 1410 pour la maiſon d'Orléans contre celle de Bourgogne. Il mourut à Paris l'an 1416, & fut enterré dans la ſainte chapelle de Bourges, qu'il avoit fait bâtir.

JEAN V, duc de Bretagne, ſurnommé le *Vaillant* & le *Conquérant*, reſta paiſible poſſeſſeur du duché de Bretagne après la bataille d'Aurai en 1364. Charles VI entreprit de le dépouiller; mais ſa nobleſſe le défendit. Charles VI ſe réconcilia avec lui, & voulut enſuite lui faire la guerre, pour avoir donné retraite à Craon, aſſaſſin du connétable de Cliſſon; mais ce monarque tomba en démence en marchant vers la Bretagne. Jean V mourut à Nantes en 1399. Ce prince étoit

extrême en tout, aimant juſqu'à la folie, haiſſant juſqu'à la fureur, & ne revenant jamais de ſes préventions. C'eſt lui qui inſtitua l'ordre militaire de l'*Hermine*. Ce qu'il y avoit de particulier dans cet ordre, c'eſt que les dames pouvoient en être.

JEAN VI, duc de Bretagne, pair de France, dit le *Bon* & le *Sage*, ſuccéda à Jean ſon pere, à l'âge de dix ans. Il ſe fit tellement aimer de ſes ſujets, que le comte de Penthievre l'ayant fait priſonnier, toute la nobleſſe de Bretagne prit les armes & lui fit rendre la liberté. Il ſervit bien Charles VII, roi de France, contre les Anglois, & mourut en 1442, avec la réputation d'un prince bien fait, magnifique dans ſes habits, dans ſes meubles & dans ſa dépenſe, honnête, juſte & charitable; mais trop facile & trop bon. Il avoit épouſé Jeanne, fille de Charles VI, roi de France.

JEAN V, le dernier des comtes d'Armagnac qui ait joui des droits régaliens. Ayant épouſé ſa propre ſœur, il fut chaſſé de ſes états par Charles VII, à la ſollicitation du pape, indigné de cet inceſte. Il ſe réfugia en Eſpagne avec ſa ſœur, dont on ne parla plus. Louis XI, qui prenoit à tâche de défaire tout ce que ſon pere avoit fait, rétablit le comte d'Armagnac dans ſes états; mais celui-ci étant entré dans la Ligue du *Bien public*, le roi, ſous divers prétextes, confiſqua ſes domaines, & envoya contre lui un corps de troupes, qui l'aſſiégea dans Leytoure. Pendant un pour-parler, la place fut priſe d'aſſaut & le comte tué dans ſon palais en 1473. Charles I, ſon fils, qu'il avoit eu de la ſœur du comte de Foix, fut amené priſonnier à Paris en 1483. Il fut rétabli dans ſes droits, mais ſeulement pour l'utile, & fut privé de la ſouveraineté. Charles termina ſes jours en 1497 ſans enfans légitimes. Il inſtitua ſon héritier le duc d'Alençon, qui mourut ſans lignée en 1525; ſes poſſeſſions furent réunies à la couronne. L'Armagnac paſſa cependant à Henri d'Albret, roi de Navarre, qui avoit épouſé la ducheſſe d'Alençon. Henri étoit grand-pere de Henri IV, roi de France, qui réunit l'Armagnac à la couronne.

JEAN, comte de la Marche, *voyez* JEANNE II, reine de Naples.

JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois & de Longueville, fils naturel de Louis d'Orléans, aſſaſſiné par le duc de Bourgogne, naquit en 1403, & commença ſa carriere par la défaite de Warwick & de Suffolck, qu'il pourſuivit juſqu'à Paris. Orléans ayant été aſſiégé par les Anglois, il défendit courageuſement cette ville, & donna le tems à Jeanne d'Arc de lui amener du ſecours. La levée du ſiege fut ſuivie d'un grand nombre de ſuccès. Le comte de Dunois eut preſque tout l'honneur d'avoir chaſſé les ennemis de la Normandie & de la Guienne. Il leur donna le coup mortel à Caſtillon, en 1451, après avoir pris ſur eux Blaye, Fronſac, Bourdeaux, Bayonne. Charles VII dut ſon trône à ſon épée. Ce monarque ne fut pas ingrat à l'égard de Dunois. Il lui donna le titre de

Reſtaurateur de la Patrie, lui fit préſent du comté de Longueville, & l'honora de la charge de grand-chambellan de France. Louis XI ne l'eſtima pas moins. Le comte de Dunois entra, ſous le regne de ce prince, dans la Ligue du *Bien public*, & en fut l'ame par ſa conduite & ſon expérience. Il mourut en 1468.

JEAN D'AUTRICHE, *voyez* JUAN.

JEAN *Philoponos*, dit le grammairien, d'Alexandrie, & l'un des plus bruyans philoſophes du 7e ſiecle, avoit obtenu par ſon crédit auprès d'Amrou, général du calife Omar I, que la fameuſe bibliotheque d'Alexandrie ſeroit ſauvée du pillage; mais Omar ayant ordonné qu'on la brûlât, Jean eut le déplaiſir de voir porter & diſtribuer tous les livres aux bains de cette grande ville, où ils ſervirent pendant ſix mois à entretenir le feu. C'étoit un des principaux Trithéites, & même le chef de cette ſecte, puiſque pour obliger les partiſans de cette héréſie à déclarer clairement leur croyance, on les obligeoit de dire anathême à *Philoponos*. Le Trithéiſme conſiſtoit à reconnoître trois natures en Dieu. Ces inconſidérés raiſonneurs voulant s'éloigner de Sabellius, qui ne reconnoiſſoit qu'une perſonne en Dieu, donnerent dans l'erreur oppoſée. Pierre Faydit & Antoine Oehmbs, ont renouvellé dans ces derniers tems l'héréſie des Trithéites. Le dernier publia à ce ſujet un traité *de Deo uno & Trino*, Mayence, 1789, condamné & ſavamment réfuté par un *Jugement* de l'univerſité de Cologne, 1790, in-8° (*voyez* FAYDIT). On a de Philoponos un ouvrage ſur la *Création du Monde*, Vienne, 1630, in-4°; & pluſieurs *Traités* ſur Ariſtote, en grec & en latin, Vienne, 1536, 15 tomes in-fol.

JEAN *de Parme*, frere Mineur, docteur régent dans l'école de Paris, puis général de ſon ordre en 1247, fut envoyé en qualité de légat en 1249, auprès de l'empereur Jean Vatace, qui déſiroit la réunion des Grecs avec les Latins. L'*Evangile Eternel*, ouvrage qui contient quelques erreurs de l'abbé Joachim touchant l'unité de l'eſſence divine & d'autres objets, lui ayant été attribué, il fut dépoſé dans le chapitre général de ſon ordre l'an 1256, & l'ouvrage condamné par l'univerſité de Paris & par Alexandre IV.

JEAN SCOT, *voyez* SCOT.

JEAN D'ANANIE *ou* D'ANAGNIE, archidiacre & profeſſeur en droit canon à Bologne, dont on a des *Commentaires ſur les Décrétales*, in-fol. & un volume de *Conſultations*, auſſi in-fol, mourut avec de grands ſentimens de piété en 1455.

JEAN DE BRUGES, peintre, *voyez* BRUGES.

JEAN D'IMOLA, diſciple de Balde l'ancien, enſeigna le droit avec beaucoup de réputation, & mourut en 1436. On a de lui des *Commentaires ſur les Décrétales & ſur les Clémentines*, in-fol. & d'autres ouvrages eſtimés autrefois.

JEAN DE MONTRÉAL, *voy.* MULLER.

JEAN CORVIN, *voyez* HUNIADE.

JEAN DE HAGEN, *de Indagine*, ſavant Chartreux, mourut en 1475 en odeur de ſainteté. Il avoit pris l'habit à Erfort, à 25 ans, & il en paſſa environ 35 dans ſon ordre. Ses Ouvrages roulent ſur des ſujets de piété. Ils ſont en grand nombre & manuſcrits.

JEAN DE RAGUSE, natif de la ville de ce nom, Dominicain, devint docteur de Sorbonne, préſident du concile de Bâle, & fut chargé d'aller pluſieurs fois à Conſtantinople, pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut enſuite évêque d'Argos dans la Morée, & mourut vers 1450. On a de lui: I. Un *Diſcours* prononcé au concile de Bâle, dans l'Hiſtoire de ce concile. II. Les *Actes de ſa Légation à Conſtantinople*, dans les actes du concile de Bâle. III. Une *Relation* de ſon voyage d'Orient, dans *Léon Allatius*.

JEAN DE CASTEL-BOLOGNESE, célebre graveur, travailla pour le pape Clément VII, & pour l'empereur Charles-Quint. Il grava ſur de petites pierres, l'*Enlevement des Sabines*, des *Bacchanales*, des *Combats ſur mer*, & d'autres grands ſujets.

JEAN MILANOIS, compoſa, ſuivant la plus commune opinion, au nom des médecins du college de Salerne, un livre de médecine en vers latins. Il contenoit 1239 vers, dont il ne reſte que 372. Ce livre, connu ſous le nom d'*Ecole de Salerne*, & dans lequel on trouve pluſieurs obſervations fauſſes, parmi un plus grand nombre de vraies, a été publié pluſieurs fois. Les médecins ont fait différentes remarques ſur cet ouvrage. Les meilleures ſont celles de René Moreau, Paris, 1625, in-8°. On l'a traduit en françois, en proſe & en vers. Jean de Milan floriſſoit dans l'onzieme ſiecle.

JEAN DE PARIS, fameux Dominicain, docteur & profeſſeur en théologie à Paris, & célebre prédicateur, prit la défenſe du roi Philippe le Bel, contre le pape Boniface VIII, dans ſon traité *De Regia poteſtate & Papali*... Ayant avancé en chaire quelques propoſitions qui ne parurent pas exactes, ſur le dogme de la préſence réelle du corps de J. C. dans l'Euchariſtie, il fut déféré à Guillaume, évêque de Paris. Ce prélat lui défendit de prêcher & d'enſeigner. Il en appella au pape, & alla à Rome pour s'y défendre; mais il mourut peu de tems après, en 1304. On a de lui: I. *Determinatio de modo exiſtendi corporis Chriſti in Sacramento altaris*, Londres, 1686, in-8°. II. *Correctorium doctrinæ Sancti Thomæ*. Le jugement n'y égale pas toujours la ſcience.

JEAN LE TEUTONIQUE, Dominicain, natif de Wildeshuſen dans la Weſtphalie, mort en 1252, fut pénitencier de Rome, puis évêque de Boſnie, & 4e général de l'ordre de S. Dominique. On lui attribue une *Somme des Prédicateurs* & une *Somme des Confeſſeurs*; imprimées, la premiere à Reutlingen, 1487, in-folio, & la 2e à Lyon, 1515, auſſi in-fol.; mais le P. Echard ſoutient que ces deux ouvrages ſont de JEAN de Fribourg, appellé auſſi *le Teutonique*, autre Dominicain, mort en 1313. L'un & l'autre eurent un nom dans leur ſiecle.

JEAN DE LEYDEN ; ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance (& dont le nom eſt BULCOLD *ou* BÉROLD) n'eſt connu que par ſon fanatiſme. Il étoit tailleur. Il s'aſſocia avec un boulanger & un miniſtre proteſtant, nommé *Rotman*, & devint chef des Anabaptiſtes. Le boulanger, appellé JEAN MATTHIEU, changea ſon nom en celui de *Moyſe*. Il envoya douze de ſes diſciples, qu'il appella ſes apôtres, ſe vantant d'être envoyé du Pere Eternel pour établir une nouvelle Jeruſalem. Ces fanatiques ſe rendirent maîtres de Munſter en 1534, & y exercerent des indignités & des atrocités incroyables. Les magiſtrats & autres citoyens honnêtes s'étant oppoſés à leur fureur, furent maſſacrés ou expirerent dans des tourmens raffinés. Cet impoſteur inſenſé prenoit le nom de *Roi de Jeruſalem & d'Iſraël*, & ne régnoit que par des maſſacres, des cruautés & des abominations inouies. Il eſpéroit d'établir ſa puiſſance ſur les débris de celle des potentats de l'Europe; mais l'évêque de Munſter l'ayant pris avec les principaux miniſtres de ſa frénéſie, il les fit mourir par de rigoureux ſupplices en 1536, après les avoir promenés quelque tems dans les pays circonvoiſins, pour répandre la terreur dans l'ame des fanatiques, qui troubloient alors tous les états de l'Europe, mais particuliérement l'Allemagne. *Voyez* MUNCER.

JEAN ANDRÉ, *voyez* ANDRÉ.

JEAN, moine de l'abbaye de Haute-Selves, éſt auteur d'un très-ancien roman, intitulé : *Hiſtoria Calumniæ novercalis quæ* SEPTEM SAPIENTUM *dicitur*, Anvers, 1490, in-4° ; le même, traduit en françois, Geneve, 1492, in-folio : l'un & l'autre rares & peu aſſortis à la profeſſion de l'auteur. Bocace en a imité pluſieurs Contes, & le roman d'Eramus en a été tiré. Le préſident Fauchet croit que le poëte Hebers l'a mis en vers françois, vers 1220. Il ſe trouve auſſi dans la bibliotheque du roi de France, & dans celle d'Anet. On attribue au même moine, l'*Abuſé en Cour*, en vers & en proſe, Vienne, 1484, in-fol. rare ; mais d'autres l'attribuent, avec plus de vraiſemblance, à René, roi de Sicile.

JEAN DE LA CONCEPTION, (le Pere) réformateur des Trinitaires-Déchauſſés d'Eſpagne, naquit à Almodovar, dans le dioceſe de Tolede, en 1561 ; & mourut en odeur de ſainteté à Cordoue, en 1613, après avoir fondé 18 couvens de ſa réforme, & les avoir édifiés par ſes vertus.

JEAN D'UDINE, ville capitale du Frioul, naquit en 1494. Son goût pour la peinture ſe perfectionna ſous le Giorgion à Veniſe, & à Rome ſous Raphaël. Il excelloit à peindre les animaux, les fruits, les fleurs & les ornemens ; c'eſt auſſi le genre dans lequel Raphaël l'employoit. Il a très-bien réuſſi dans les ouvrages de ſtuc : c'eſt à lui qu'on attribue la découverte de la véritable matiere dont les anciens ſe ſervoient pour ce travail. Jean d'Udine fut beaucoup occupé à Rome, où il mourut l'an 1564, en finiſſant de peindre une loge

JEAN
gine, ſava
rut en 14
reté. Il
Erfort, à
environ 3
Ouvrages
de piété. I
bre & ma
JEAN
la ville d
cain, dev
bonne, p
Bâle, & f
ſieurs fois
pour la re
les Latins.
d'Argos
mourut v
I. Un
concile d
de ce con
ſa Légat
dans les a
III. Une
d'Orient
JEAN
NESE,
vailla po
& pour
Quint.
pierres,
bines,
Combat,
grands
JEA
ſuivan
nion,
colleg
méde
tenoit
reſte
ſous.
& d
ſieu
mi
vra
fois
fer

. . . . . Z à qui
. . . . . mes en

. . . . . France
. . . . . de Phi-
. . . . . &
. . . . . de
. . . . . magne;
. . . . . le
. . . . . & mourut
. . . . . Vincennes, à
. . . . . réputation d'une
. . . . . vertueuſe que ſpi-
. . . . . teurs auteurs l'ont
. . . . . crire à l'égard de
. . . . . avoir ſéduit des
. . . . . pour ſatisfaire
. . . . . quin & Jean
. . . . . cela de pure
. . . . . de Bar
. . . . . n Cham-
. . . . . v courut
. . . . . année, &
. . . . . comte,
. . . . . ſup-férir.
. . . . . à des
. . . . . eur'au-
. . . . . a reine,
. . . . . Cham-
. . . . . ur le comté
. . . . . indépen-

. . . . . ERGOGNE,
. . . . . d'Othon
. . . . . de Bour-
. . . . . & Philippe
. . . . . Rome en
. . . . . après avoir
. . . . . collège de
. . . . . ne accuſée
. . . . . & con-
. . . . . après, à
. . . . . rnion, dans
. . . . . dan; mais
. . . . . un an après,
. . . . . innocence, ou
. . . . . DE FRANCE,

de l'ordre de l'Annonciade, fille du roi Louis XI, naquit en 1464. Louis, duc d'Orléans, ſon couſin, connu depuis ſous le nom de *Louis XII*, l'épouſa en 1476, & fit diſſoudre ſon mariage en 1498, par le pape Alexandre VI, alléguant qu'il avoit été contracté ſans liberté. Jeanne ſouffrit cet opprobre avec réſignation. Elle ſe retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciation*, ou de l'*Annonciade*. La regle a été formée ſur les dix vertus de la Ste Vierge : chaſteté, prudence, humilité, vérité, dévotion, obéiſſance, pauvreté, patience, charité & compaſſion. L'habit en eſt ſingulier. Le voile eſt noir, le manteau blanc, le ſcapulaire rouge, la robe griſe & la ceinture de corde. Il y en a pluſieurs monaſteres en France & dans les Pays-Bas. Le pape Alexandre VI en 1501, & Léon X en 1517, confirmerent par leurs breſs cet inſtitut. Jeanne de France fonda auſſi un college en l'univerſité de Bourges, & mourut ſaintement l'an 1504. Le pape Benoît XIV l'a béatifiée en 1743. Le P. d'Attichi publia ſa *Vie* en 1625, in-12. Elle eſt fort mal écrite & en fait déſirer une autre.

JEANNE I, reine de Jeruſalem, de Naples & de Sicile, fille de Charles de Sicile, naquit vers 1326. Elle n'avoit que 19 ans lorſqu'elle prit les rênes du gouvernement. Elle étoit mariée alors à André de Hongrie. La haine qu'elle avoit pour ſon époux étoit ſi connue, que ce prince ayant été cruellement aſſaſſiné, elle fut violemment ſoupçonnée d'être complice d'un meurtre ſi horrible. Devenue veuve par ce crime, elle épouſa Louis de Tarente, qui en étoit l'auteur en partie. Cependant Louis de Hongrie, frere d'André, s'avançoit pour venger la mort de ſon frere ſur Jeanne, qui avoit été jugée innocente dans un conſiſtoire tenu à Avignon, auquel elle aſſiſta. Le roi de Hongrie appella de ce jugement, & ne répondit à la lettre que Jeanne lui écrivit pour ſe juſtifier, que ces mots, dignes d'un Spartiate : » Jeanne, » votre vie déréglée, l'auto» rité dans le royaume rete» nue, la vengeance négligée, » un mariage précipité, & vos » excuſes, prouvent que vous » êtes coupable ». Ce prince s'avançoit toujours, & Jeanne fut obligée de fuir avec ſon nouvel époux en Provence, dont elle étoit comteſſe. Ce fut alors qu'elle vendit au pape Clément VI, Avignon & ſon territoire, pour 80,000 florins d'or. De retour à Naples, elle perdit ſon ſecond mari, & donna bientôt la main à un 3e, mort peu de tems après. Enfin, à l'âge de 46 ans, elle ſe remaria pour la 4e fois à un cadet de la maiſon de Brunſwick. C'étoit choiſir plutôt un mari qui pût lui plaire, qu'un prince qui pût la défendre. Comme elle n'avoit point d'enfans, elle adopta ſon parent Charles de Duras. Elle l'avoit fait élever avec beaucoup de ſoin, lui avoit fait épouſer ſa niece, & le regardoit comme ſon fils. Cependant ce prince ingrat, ſoulevé par le roi de Hongrie, ſe révolta contre Jeanne. La reine de Naples, à la ſollicitation de Clément VII qui

tenoit le pontificat à Avignon, dans le tems qu'Urbain VII le tenoit à Rome, transféra ſon adoption à Louis de France, duc d'Anjou, fils du roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras, furieux, ſe rendit maître de Naples & de Jeanne, après avoir remporté une victoire ſignalée en 1381. Ce monſtre fit étouffer ſa bienfaitrice entre deux matelas. L'abbé Mignot a publié ſon *Hiſtoire*, 1764, in-12; elle eſt bien écrite, mais peu exacte; Jeanne y eſt repréſentée ſous des couleurs trop favorables.

JEANNE II, reine de Naples, ſuccéda à ſon frere Ladiſlas en 1414. Veuve de Guillaume d'Autriche, elle épouſa Jean, comte de la Marche. Ses ſujets l'avoient engagée à ſe remarier, pour mettre fin à la vie ſcandaleuſe qu'elle menoit avec Pandolphe ſon favori. Son nouvel époux fit mourir Pandolphe & enfermer la reine. Les Napolitains l'ayant délivré, ſon mari s'enfuit à Tarente, & fut enfermé à ſon tour dans le château de l'Œuf. Martin V s'entremit pour accommoder les deux époux; Jean ſortit de priſon, mais n'ayant pas d'autorité, & ne pouvant ſouffrir la vie ſcandaleuſe de ſon épouſe, il ſe retira en France, où il ſe fit cordelier, & mourut ſaintement en 1436. Jeanne continua à ſcandaliſer ſes ſujets, & mourut en 1434, après avoir adopté Alfonſe, roi d'Aragon, puis Louis d'Anjou, & enfin derechef Alfonſe d'Aragon.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, naquit en 1531. Fille de Henri II d'Albret, elle fut mariée en 1548 à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, prince indolent, inquiet, toujours flottant entre les différens partis qui agitoient alors la France. Jeanne d'Albret profita du caractere de ſon mari pour abjurer la religion de ſes peres & s'attacher à la ſecte de Calvin. Elle bannit entiérement la Religion Catholique du Béarn; & tandis que les huguenots ne prétendoient en France qu'à la tolérance, ils affichoient dans le Béarn l'intolérance la plus cruelle. Il ſe fit à Orthez & à Pau un horrible maſſacre des Catholiques. » Il ſeroit à ſouhaiter, dit un auteur, que » l'hiſtoire n'eût conſervé le » nom de cette princeſſe que » comme mere de Henri IV ». Elle mourut en 1572.

JEANNE D'ARC *ou* DU LYS, appellée ordinairement *la Pucelle d'Orléans*, naquit l'an 1412 à Domremy, près de Vaucouleurs, en Lorraine, d'un payſan appellé Jacques d'Arc. A 17 ans elle crut voir S. Michel, l'ange tutélaire de la France, qui lui ordonnoit d'aller faire lever le ſiege d'Orléans, & de faire ſacrer enſuite à Rheims le roi Charles VII. Ses viſions engagerent ſes parens à la préſenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs. Ce gentilhomme ſe moqua d'abord de la Pucelle, & l'envoya enſuite au roi, après avoir cru reconnoître en elle quelque choſe d'extraordinaire. Elle dit à ce prince ce qu'elle avoit dit à Baudricourt, ſur les apparitions de l'archange S. Michel, & ſur ſa miſſion contre les Anglois. On crut que, pour s'aſſurer de la vérité, il falloit d'abord

d'abord ſavoir ſi elle étoit *pucelle*. La belle-mere du roi la fit examiner, en ſa préſence, par des ſages-femmes, qui la trouverent vierge. Il fut même décidé qu'elle n'étoit pas encore ſujette aux incommodités ordinaires de ſon ſexe, quoiqu'elle eût alors 17 ans, ou ſelon d'autres 27. Après l'examen des ſages-femmes, elle ſubit celui des docteurs. Tous conclurent que Dieu pouvoit bien confier à une fille des deſſeins, qui dans l'ordre ordinaire des choſes, ſemblent demander la valeur d'un homme. Le parlement, à qui le roi la renvoya, fut un peu plus difficile; il la traita de folle, & oſa lui demander un miracle. Jeanne lui répondit qu'à Orléans elle ne manqueroit pas d'en faire. Les Anglois aſſiégeoient alors cette ville, & étoient ſur le point de la prendre. Charles, qui en la perdant eût perdu ſa derniere reſſource, crut devoir profiter du courage d'une fille, qui paroiſſoit avoir l'enthouſiaſme d'une inſpirée & la valeur d'un héros. Jeanne d'Arc, vêtue en homme, armée en guerrier, entreprit de ſecourir la place, parla à l'armée au nom de Dieu, & lui communiqua la confiance dont elle étoit remplie. Elle marcha enſuite du côté d'Orléans, y fit entrer des vivres, & y entra elle-même en triomphe. Un coup de fleche, qui lui perça l'épaule dans l'attaque d'un des forts, ne l'empêcha pas d'avancer : *Il m'en coûtera*, dit-elle, *un peu de ſang; mais ces malheureux n'échapperont pas à la main de Dieu* : & tout de ſuite elle monta ſur le retranchement des ennemis, & planta elle-même ſon étendard. Le ſiege d'Orléans fut bientôt levé; les Anglois furent battus dans la Beauce; la Pucelle ſe montra par-tout une héroïne. Le premier article de ſa miſſion rempli, elle voulut accomplir le ſecond. Elle marcha vers Rheims, y fit ſacrer le roi en 1429, & aſſiſta à la cérémonie, ſon étendard à la main. Charles ſenſible, comme il le devoit, aux ſervices de cette fille guerriere, ennoblit ſa famille, lui donna le nom *du Lys*, & y ajouta des terres pour pouvoir ſoutenir ce nom. De ſages hiſtoriens ont cru que cette fille extraordinaire eut dû s'arrêter là, & que l'objet de ſa miſſion, tel qu'elle l'avoit annoncé elle-même, étant rempli, elle devoit ſe retirer de la cour & de l'armée. Mais la vanité, peut-être une liberté voiſine de la licence, ou la répugnance de ſe dépouiller d'une autorité & d'une importance qui ne pouvoient manquer de la flatter beaucoup, l'empêcherent de prendre ce parti. Elle ceſſa bientôt d'être heureuſe; elle fut bleſſée à l'attaque de Paris, & priſe au ſiege de Compiegne dans une ſortie. Ce revers fit diſparoître l'étonnement & la vénération dont elle avoit pénétré tout le monde, juſqu'à ſes ennemis. On s'aviſa de l'accuſer, ſuivant l'eſprit du ſiecle, d'être ſorciere. Les prédicateurs le prêcherent par-tout, & l'univerſité de Paris le confirma. Cauchon, évêque de Beauvais, cinq autres prélats François, un évêque Anglois, un frere prêcheur, & cinquante docteurs, la jugerent à Rouen. Il

faut convenir que dans les divers articles allégués à ſa charge, il y a des particularités remarquables; que dans l'enſemble des accuſations & des preuves, il y avoit de quoi faire illuſion à des juges, dont l'eſprit n'étoit point dans un état de tranquillité & d'impartialité parfaites. Dès qu'on eut fini les interrogatoires, on mena la Pucelle au cimetiere de S. Ouen de Rouen, à la vue du peuple, & on la condamna l'an 1431 comme *ſorciere*, *devinereſſe*, *ſacrilege*, *idolâtre*, *blaſphémant le nom de Dieu & des Saints*, *déſirant l'effuſion du ſang humain*, *ayant du tout dépouillé la pudeur de ſon ſexe*, *ſéduiſant les princes & les peuples* &c. Jeanne parut ſur le bûcher avec la même fermeté que ſur les murs d'Orléans. On l'entendit ſeulement invoquer JESUS. Les Anglois eux-mêmes pleurerent ſa mort. Charles VII ne fit rien pour la venger; il fit ſeulement intervenir ſes parens, dix ans après, pour demander au Saint-Siege la réviſion du procès. Calixte III réhabilita ſa mémoire, & la déclara *Martyre de ſa religion, de ſa patrie & de ſon roi.* Ses juges déshonorerent leur raiſon & leur équité par ſon ſupplice. Ils violerent le droit des gens, en la condamnant, tandis qu'elle étoit priſonniere de guerre. Il n'y a point d'hiſtoire où l'on ait fait entrer plus de merveilleux que dans celle de Jeanne d'Arc. C'eſt une pauvre bergere que le Ciel tire de l'obſcurité, pour ſoutenir le trône des rois de France contre les uſurpations des Anglois. Un ange deſcend pour lui annoncer ſa miſſion. Elle la prouve aux incrédules, en reconnoiſſant le roi confondu dans la foule des courtiſans, & en devinant ſes plus ſecrettes penſées. Cette fille de 17 ans fait des prodiges de valeur, dans l'âge où les hommes n'ont pas acquis toute leur force. Elle ſuccombe enſuite, & ſubit le plus cruel ſupplice; mais ſa mort eſt auſſi merveilleuſe que ſa vie. Tous ſes juges meurent d'une mort *vilaine*, comme dit Mézerai; & ſur ſon bûcher elle prédit aux Anglois les malheurs qui les accablerent enſuite. Son cœur ſe trouve tout entier dans les cendres, & on y voit s'envoler du milieu des flammes une colombe blanche, ſymbole de ſon innocence & de ſa pureté. Ce n'eſt pas tout: on la fait revivre après ſa mort, & on lui fait épouſer un ſeigneur Lorrain. On ne marche qu'à tâtons dans preſque toutes les hiſtoires, mais ſur-tout dans celle-ci, parce que les hiſtoriens n'ont rien oublié pour y répandre les ténebres. Que n'a-t-on pas dit pour prouver que Jeanne avoit échappé au ſupplice du feu? Que ne dit-on pas encore? Cette partie de l'hiſtoire de Jeanne d'Arc eſt ſur-tout ſinguliere. On la condamne à être brûlée vive, pour ſatisfaire l'animoſité des Anglois; mais comme elle n'étoit pas aſſez coupable pour mériter ce ſupplice, on lui ſubſtitue une malheureuſe qui avoit mérité une mort auſſi infame. Voilà un récit bien arrangé; mais peut-il prévaloir contre les *Actes* du procès, rapportés par du Haillan & par d'autres

hiſtoriens; contre le *Jugement* des commiſſaires délégués par le pape pour la juſtification de cette illuſtre héroïne; contre l'*Apologie* que le chancelier de l'univerſité fit de ſa mémoire en 1456? Tous ces gens-là auroient-ils ignoré cette aventure ſurprenante? &, s'ils l'avoient ſue, à quoi bon tant de ſoins pour la laver de l'infamie du ſupplice?... Mais il y a quelques familles, dira-t-on, qui prétendent venir de la Pucelle d'Orléans. Mais n'y en a-t-il pas, dans toute l'Europe, qui ont le ſot orgueil de ſe faire deſcendre des héros de la Fable? Les croit-on ſur leur parole? Qu'il y ait des familles qui appartiennent à la Pucelle, cela peut-être, en ligne collatérale; mais cela paroît évidemment faux, en ligne directe. Il eſt vrai que, quelques années après ſon ſupplice, il parut en Lorraine une aventuriere qui ſe diſoit la *Pucelle d'Orléans*, & qui, à la faveur de ce beau nom, épouſa un ſeigneur des Armoiſes. Mais n'a-t-on pas vu des faux Demetrius en Ruſſie? Le ſeigneur des Armoiſes aura épouſé auſſi la fauſſe Jeanne, qu'il prenoit pour la véritable. Il aura, ſans doute, découvert le menſonge dans la ſuite; mais ſon amour-propre lui aura dit de garder le ſecret pour lui, & il aura toujours donné à ſa femme aventuriere le nom reſpectable de la vengereſſe du nom françois. Voilà l'origine de tous les actes qu'on nous produit ſous le nom *des Armoiſes* & de *Jeanne du Lys*. C'eſt la vanité qui les a écrits, & une vaine curioſité qui les déterre. On a remarqué avec raiſon que Jeanne d'Arc étoit deſtinée à donner lieu à toutes les ſingularités. Ce n'eſt pas une choſe à oublier, que le ſort des deux poëtes qui l'ont chantée parmi nous. L'un (Chapelain) s'occupe pendant 30 années à la célébrer; & lorſqu'après un ſi long travail il fait paroître ſon *Poëme*, il paſſe pour le dernier des verſificateurs, après avoir été le chef du Parnaſſe François. L'autre (Voltaire) ne perd pas, à la vérité, ſa réputation de poëte, mais il acquiert celle d'écrivain éhonté par des tableaux dont l'Arétin auroit rougi.... *Voyez* l'*Hiſtoire de Jeanne d'ARC, vierge, héroïne & martyre d'état*, en deux petits vol. in-12, publiée par l'abbé Lenglet du Freſnoy en 1753, & réimprimée en 1775, en 3 parties, ſous ce titre: *Hiſtoire de Jeanne d'ARC, dite la Pucelle d'Orléans*.

JEANNE, (la Papeſſe) *voyez* BENOÎT III.

JEANNIN, (Pierre) ſimple avocat au parlement de Dijon, parvint par ſes talens & ſa probité aux premieres charges de la robe. Il entra dans la ligue catholique, pour abattre la ligue proteſtante conjurée contre la Religion & l'état, & fut l'envoyé de cette confédération auprès de Philippe II. Mais Henri IV ſut ſe l'attacher & l'admit dans ſon conſeil. Il lui donna en même tems la charge de premier préſident au parlement de Bourgogne, à condition qu'il en traiteroit avec un autre. Dès ce moment Jeannin fut le conſeil, & ſi on l'oſe dire, l'ami de Henri IV, qui trouvoit en lui autant de franchiſe que de prudence. Il fut chargé

de la négociation entre les Hollandois & le roi d'Eſpagne, une des plus difficiles qu'il y eut jamais. Il en vint à bout en 1609, & fut également eſtimé des deux partis. Scaliger, témoin de ſa prudence, & Barneveldt, l'un des meilleurs eſprits de ce tems-là, proteſtoient qu'ils ſortoient toujours d'auprès de lui meilleurs & plus inſtruits. Le cardinal Bentivoglio dit qu'il l'entendit parler un jour dans le conſeil avec tant de vigueur & tant d'autorité, » qu'il lui ſembla que toute la » majeſté du roi reſpiroit dans » ſon viſage «. La reine-mere, après la mort de Henri IV, ſe repoſa ſur lui des plus grandes affaires du royaume, & lui confia l'adminiſtration des finances. Il les manía avec une fidélité, dont le peu de bien qu'il laiſſa à ſa famille fut une bonne preuve. On dit qu'un prince, cherchant à l'embarraſſer en lui rappellant ſa naiſſance, lui demanda, *de qui il étoit fils?* Il répondit : *De mes vertus.* Réponſe pleine d'égoïſme, qui, ſi elle eſt vraie, n'honore pas ſa modeſtie, & qui acheve de prouver que les grands hommes ont toujours quelque grand foible. Il mourut en 1622, à 82 ans. Nous avons de lui des *Mémoires* & des *Négociations*, publiés à Paris, in-folio, en 1659; chez les Elzevirs, même année, 2 vol. in-12, & en 1695, 4 vol. in-12. Ils ſont eſtimés, & néceſſaires à ceux qui veulent apprendre à traiter les affaires épineuſes.

JEBB, (Samuel) docteur en médecine, né à Nottingham, exerça ſa profeſſion avec ſuccès, & trouva encore le loiſir de ſe livrer à plus d'un genre d'étude. Il mourut dans le comté de Derby en 1772. Il a publié : I. Une *Bibliotheque littéraire.* II. Une *Vie de Marie, Reine d'Ecoſſe*, 1725, in-8°. III. Une édition d'*Ariſtide*, grecque & latine, avec des notes ſavantes, & la *Vie d'Ariſtide*, Oxford, 1722, 1730, 2 vol. in-4° (*voy.* ARISTIDE). IV. Une édition *de Græcis illuſtribus* de H. Hody, avec la vie de l'auteur & des diſſertations, Londres, 1742, in-8°. V. *Joannis Caii de Canibus Britannicis*, 1729, in-8°. VI. Une bonne édition de l'*Opus majus* de Roger Bacon, Londres, 1733, in-fol.

JEBUS, fils de Chanaan, pere des Jébuſéens, qui donnerent leur nom à la ville de Jeruſalem, d'où ils furent chaſſés par David.

JECHONIAS, fils de Joachim, roi de Juda, fut placé ſur le trône à dix-huit ans, vers l'an 599 avant J. C. Il ne jouit du trône que peu de tems. Nabuchodonoſor ayant pris Jeruſalem, le mena en captivité à Babylone. Il demeura dans les fers juſqu'au regne d'Evilmerodac, l'an 562 avant J. C., qui l'en tira pour le mettre au rang des princes de ſa cour. On ne ſait ce qu'il devint depuis. Il eſt appellé *Stérile* par le prophete Jérémie, parce qu'en punition de ſes crimes & de ſon idolâtrie, aucun de ſes enfans ne régna à Jeruſalem. Sedecias, ſon oncle, fut mis ſur le trône après lui.

JEFFERY de Montmouth, (Arthur) vivoit dans le 12e ſiecle, du tems de Henri I, roi d'Angleterre; il fut fait évêque de S. Aſaph, dans le pays de Galles, en 1152. Il a écrit en latin

l'*Hiſtoire* de ſon tems; elle ſe trouve dans *Rerum Britannicarum ſcriptores* de Commelin, Heidelberg, 1587. On l'a traduite en anglois, Londres, 1718, in-8°.

JEFFREYS, (Georges) littérateur Anglois, mort en 1755, à 77 ans, s'eſt fait connoître dans ſon pays par des *Mélanges* en proſe & en vers, 1754, 2 vol. in-4°.

JÉHU, fils d'Hanani, fut envoyé vers Baaſa, roi d'Iſraël, pour l'avertir de tous les maux qui arriveroient à ſa maiſon. Ce prince, irrité de cette prédiction, le fit mourir l'an 930 avant J. C.

JÉHU, fils de Joſaphat & 10e roi d'Iſraël, commença à régner environ l'an 885 avant J. C. Il tua Joram, roi d'Iſraël, d'un coup de fleche, & fit mourir Ochoſias, roi de Juda. Jezabel, femme d'Achab, ayant inſulté Jéhu, lorſqu'il entra dans la ville de Jezrahel, ce prince la fit jeter par la fenêtre. Il donna ordre enſuite qu'on fit mourir tous les fils & les parens d'Achab, & tous ceux qui avoient eu quelque liaiſon avec ce prince. Ayant trouvé ſur le chemin de Samarie 42 freres d'Ochoſias, il les fit maſſacrer. Il raſſembla enſuite tous les prêtres de Baal dans le temple de cette fauſſe divinité, ſous prétexte de célébrer en ſon honneur une ſolemnité extraordinaire, les y fit tous égorger, briſa la ſtatue, & détruiſit le temple. S. Auguſtin obſerve que cette action de zele & de juſtice ne juſtifie pas le menſonge qui l'accompagna; & qu'aux actions les plus ſaintes & même inſpirées de Dieu, rapportées dans les ſaintes-lettres, l'humanité toujours foible & ſujette à l'erreur, a ſouvent aſſocié des circonſtances & des moyens qui ne doivent point partager les éloges dus à l'action en elle-même: obſervation importante & qu'il ne faut pas perdre de vue dans la lecture de l'Ecriture & de l'hiſtoire des Saints... Le Seigneur ſatisfait du zele de Jéhu contre l'idolâtrie, & de l'exactitude avec laquelle il avoit exécuté l'arrêt de la juſtice divine contre la maiſon d'Achab, lui promit que ſes enfans ſeroient aſſis ſur le trône d'Iſraël juſqu'à la 4e génération. Cette prédiction fut accomplie dans la perſonne de Joachaz, Joas, Jéroboam & Zacharie. Ce prince, qui avoit paru ſi zélé à exécuter les ordres de Dieu, ſe laiſſa aveugler par l'orgueil, & tomba lui-même dans l'idolâtrie. Dieu l'en punit en le livrant à Hazaël, roi de Syrie, qui déſola ſon royaume, tailla en pieces tout ce qu'il trouva ſur les frontieres, & ruina tout le pays de Galaad que poſſédoient les enfans de Ruben, de Gad & de Manaſſès. Il mourut l'an 856 avant J. C., après 28 ans de regne. *Voyez* REBECCA.

JENINGEN, (Philippe) né à Aichſtat en Franconie, en 1642, entra chez les Jéſuites en 1663, & ſe livra avec zele aux travaux évangéliques. Marchant ſur les pas du ſaint Apôtre des Indes, il demanda à paſſer chez les Barbares pour leur enſeigner la foi chrétienne; mais n'ayant pu l'obtenir de ſes ſupérieurs, il ſe conſacra à des miſſions conſtantes & pénibles, dans une grande partie

de l'Allemagne & de la Suiſſe : il mourut à Elwangen, en 1704, laiſſant ſa mémoire en grande vénération dans toutes ſes provinces où il avoit exercé les travaux du ſaint miniſtere. Sa *Vie* écrite en allemand & en latin, a été imprimée à Ingolſtadt, à Munich & à Ausbourg, 1763, in-4°.

JENINS, (*Soame*) né à Londres le 1 janvier 1704 (vieux ſtyle), d'une ancienne famille de la province de Sommerſet, fut élevé avec ſoin ſous les yeux de ſa mere, femme vertueuſe, fille du chevalier Pierre Soame de Hayden en Eſſex (dont il joignit le nom au ſien, ſelon un uſage aſſez commun en Angleterre). Après avoir fait de bonnes études au college de Cambridge, & s'être fait connoître par quelques ouvrages, il fut choiſi en 1742, un des repréſentans au parlement pour la province de Cambridge, & continua pendant 38 ans à repréſenter, ſoit la province, ſoit la ville capitale. En 1755, le roi le nomma un des ſeigneurs commiſſaires prépoſés au commerce & aux plantations ; il remplit cette place juſqu'à la diſſolution de ce bureau, décrétée par acte du parlement. Il mourut le 18 décembre 1787, ayant été marié ſans laiſſer de poſtérité, emportant les regrets de tous les bons citoyens, & ſur-tout des pauvres qu'il ſoulageoit avec une bonté exemplaire. M. Cole, écuyer, a donné en 1790 une édition complette de ſes ouvrages, en 4 vol. grand in-8°. Celui qui a fait le plus de bruit, eſt ſon *Examen de l'Evidence intrinſeque du Chriſtianiſme*, ouvrage profondément penſé, où l'on trouve des vues auſſi ſaillantes que ſolides ſur la vérité de l'Evangile, & ſur le véritable eſprit du Chriſtianiſme. M. le Tourneur en a donné une traduction imparfaite, où l'original a été ſubſtantiellement mutilé, & ajuſté aux idées quelquefois foibles ou fauſſes du traducteur. Une édition plus fidelle eſt celle de Liege, 1779, in-12, avec des notes où pluſieurs réflexions de l'auteur ſont développées & confirmées, & d'autres préſentées ſous le vrai point de vue, qui doit les mettre à l'abri de la critique. Les auteurs de l'Année Littéraire, & le miniſtre proteſtant, Maclaine, ayant mal ſaiſi & cenſuré mal-à-propos quelques aſſertions inconteſtablement vraies, ont été réfutés dans le *Journal hiſt. & littér.*, 15 ſeptembre 1779, p. 94. — 1 mai 1780, p. 8.

JENKINS, (Léoline) juriſconſulte Anglois, né en 1623, profeſſa le droit avec diſtinction, fut employé en diverſes négociations, entr'autres à Cologne en 1673, à Nimegue en 1678 ; il réſida enſuite en qualité de miniſtre plénipotentiaire à La Haye, & parvint enfin dans ſa patrie à la charge de ſecrétaire d'état en 1680. Il mourut le 1 ſeptembre 1685. On a publié ſes *Négociations*, 1724, 2 vol. in-fol.

JENISCHIUS, (Paul) d'Anvers, eſt connu par ſon livre intitulé : *Theſaurus animarum*, qui le fit bannir de ſon pays. Jeniſchius mourut à Sturgard, en 1647, à 89 ans, avec la réputation d'un homme verſé dans les langues & dans les ſciences.

JENSON, (Nicolas) célebre imprimeur & graveur de caracteres à Veniſe dans le 15e ſiecle, étoit originairement graveur de la monnoie de Paris. Dans les premieres années du regne de Louis XI, le bruit de la découverte de l'imprimerie, inventée à Mayence, commençant à ſe répandre, il fut envoyé dans cette ville par ordre du roi, pour s'inſtruire ſecrettement dans cet art. C'eſt ce qu'on lit dans un ancien manuſcrit ſur les monnoies de France, qui paroît avoir été compoſé & écrit dans ce tems même, & dont voici le paſſage original. » Ayant ſu qu'il y avoit à » Mayence, gens adroits à la » taille des poinçons & caracteres, au moyen deſquels ſe » pouvoient multiplier par impreſſion les plus rares manuſcrits; le roi, curieux de toutes telles choſes & autres, » manda aux généraux de ſes » monnoies y dépêcher perſonnes entendues à ladite » taille, pour s'informer ſecrettement de l'art, & en enlever » ſubtilement l'invention: & » y fut envoyé Nicolas Jenſon, garçon ſage, & l'un » des bons graveurs de la monnoie de Paris ». Dans un autre manuſcrit à peu-près ſemblable, que poſſédoit feu M. Mariette, il eſt dit en marge, dans une note qui ſe rapporte à l'année 1458: » Que Charles VII, » informé de ce qui ſe faiſoit » à Mayence, demanda aux » généraux de ſes monnoies » une perſonne entendue pour » aller s'en informer, & que » ceux-ci lui indiquerent Nicolas Jenſon, maître de la » monnoie de Tours, qui fut » auſſi-tôt dépêché à Mayence; » mais qu'à ſon retour en » France, ayant trouvé Charles VII mort, il étoit allé » s'établir ailleurs ». Voilà deux leçons différentes, dont la derniere ſemble mériter la préférence, en ce qu'elle explique au moins comment Jenſon, après avoir été envoyé à Mayence aux fraix du roi, s'en fut porter à Veniſe les fruits de ſon induſtrie, au-lieu d'en enrichir ſa patrie. Quoi qu'il en ſoit, Jenſon ſe fit une grande réputation dans les trois parties de la typographie; c'eſt-à-dire, la taille des poinçons, la fonte des caracteres & l'impreſſion: talens que peu d'artiſtes ont réunis. C'eſt lui qui le premier imagina & détermina la forme & les proportions du Caractere Romain, tel qu'il exiſte aujourd'hui dans les imprimeries. Malgré les progrès de l'art, on admire encore à préſent l'élégance & la propreté de ſes caracteres, & ſes éditions ſont recherchées avec empreſſement de tous les amateurs d'éditions anciennes. La premiere ſortie des preſſes de Jenſon, eſt celle du rare ouvrage intitulé: *Decor Puellarum*, in-4°, datée de 1461, mais par erreur, & qui eſt véritablement de 1471, parce qu'il y eſt queſtion d'un autre livre italien, imprimé in-4° par le même, en 1471, avec ce titre: *Luctus Chriſtianorum ex Paſſione Chriſti*. Jenſon imprima, la même année, un autre petit livre in-4°, en italien, également intitulé: *Gloria Mulierum*, qui paroit une ſuite naturelle du *Decor Puellarum*. Pluſieurs éditions d'auteurs latins & autres ſuivirent celles-ci juſ-

qu'en 1481, que l'on peut conjecturer être l'année de ſa mort, puiſqu'il paroit avoir ceſſé d'imprimer vers ce tems-là. Cet article ſuffit pour réfuter tout ce qu'on a dit pour placer l'invention de l'imprimerie à Strasbourg (*voyez* GUTTEMBERG); car ſi Strasbourg avoit eu des imprimeurs avant Mayence, Charles VII & Louis XI y euſſent envoyé des obſervateurs auſſi-bien, & plutôt que dans une ville plus éloignée, qui n'avoit que la gloire de l'imitation.

JENSON, *voyez* JANSON.

JEPHTÉ, ſucceſſeur de Jair dans la judicature des Hébreux, tourna ſes armes contre les Ammonites vers l'an 1187 avant J. C. Pour obtenir la victoire, il fit vœu de ſacrifier la premiere tête qui ſe préſenteroit à lui après le combat. Ce fut ſa fille unique, que Philon nomme *Seila*. Il accomplit ſa promeſſe deux mois après. Les ſaints Peres ſont partagés ſur le droit & ſur le fait de ce vœu ſi extraordinaire de Jephté. Pluſieurs l'ont condamné comme téméraire, & ſon exécution comme impie & cruelle; ils prétendent qu'il eſt contre la loi naturelle & contre la loi divine, d'immoler un homme comme une victime: Delà ce jugement laconique & ſévere d'un ſaint Pere: *Imprudens vovit, crudelis implevit*. Quelques-uns diſent, pour juſtifier ce vœu, que le maître de la vie & de la mort, l'avoit inſpiré à Jephté, pour éprouver ſa fidélité, & en avoit exigé l'accompliſſement, pour donner aux peuples une grande idée des engagemens contractés avec Dieu, ſans qu'on puiſſe lui demander raiſon de cet ordre, iſolé & extraordinaire, ni en tirer aucune conſéquence. D'autres enfin, & c'eſt l'opinion la plus vraiſemblable, ſuppoſent que l'immolation de la fille de Jephté ne fut que ſpirituelle, que Jephté conſacra la virginité de ſa fille au Seigneur, & qu'il l'obligea de paſſer le reſte de ſes jours dans la continence. Cette explication eſt favoriſée par le texte ſacré: *Cùmque abiiſſet cum ſociis ac ſodalibus ſuis, flebat virginitatem ſuam in montibus*. Judic. XI. Jephté mourut l'an 1181 avant J. C.

JÉRÉMIE, prophete, fils du prêtre Helcias, natif d'Anathoth, près de Jeruſalem, commença à prophétiſer ſous le regne de Joſias l'an 629 avant J. C. Les malheurs qu'il prédiſoit aux Juifs, & la ſainte liberté avec laquelle il reprenoit leurs déſordres, les mirent ſi fort en colere contre le prophete, qu'ils le jeterent dans une foſſe pleine de boue, d'où un miniſtre du roi Sédécias le fit retirer. On eut bientôt l'occaſion d'admirer l'eſprit de Dieu qui l'animoit. Il avoit prédit la priſe de Jeruſalem: cette ville ſe rendit effectivement aux Babyloniens l'an 606 avant J. C. Nabuzardan, général de l'armée de Nabuchodonoſor, donna au prophete la liberté, ou d'aller à Babylone pour y vivre en paix, ou de reſter en Judée. Le prophete préféra le ſéjour de la derniere pour conſerver le peu de Juifs qui y étoient demeurés. Il donna de bons avis à Godolias, gouverneur de Judée; mais cet homme imprudent les ayant négligés, fut

né avec ceux de ſa ſuite. Les Juifs, craignant la fureur du roi de Babylone, voulurent chercher leur ſureté en Egypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'oppoſer à ce deſſein, & fut enfin contraint de les ſuivre avec ſon diſciple Baruch. Là il ne ceſſa de leur reprocher leurs crimes avec ſon zele ordinaire; il prophétiſa contre eux & contre les Egyptiens. L'Ecriture ne nous parle point de ſa mort; mais on croit que les Juifs, irrités de ſes menaces continuelles, le lapiderent à Taphné, l'an 590 avant J. C. Les *Prophéties* de Jérémie contiennent 51 chapitres. Ce prophete, dit S. Jerôme, eſt ſimple dans ſes expreſſions, ſublime dans ſes penſées; mais cette ſimplicité offre ſouvent des termes forts & énergiques. Il y a quelques viſions ſymboliques, faciles à expliquer. C'eſt une eſpece de langage typique, alors en uſage en Aſie, & qui par ſa nature étoit plus propre à faire impreſſion ſur les peuples, que des vérités dépourvues d'images ſenſibles & frappantes (*voyez* Ezéchiel). Ses *Threni* ou Lamentations, ſont un chef-d'œuvre de complainte ſur la deſtruction de Jeruſalem, dont les traits ſont d'une application heureuſe & frappante dans toutes les cataſtrophes des empires & des peuples frappés de la main de Dieu, ſur-tout de ceux qui profeſſant ſa loi & ſon culte, ont fini par l'abandonner & à être abandonnés eux-mêmes aux inſtrumens de la divine vengeance (*voyez le Journal hiſt. & littér.*, 1 mars 1790, p. 390. — 1 avril 1791, p. 530). Jérémie eſt honoré par les Grecs & par les Latins; il n'y a point d'endroit dans l'Occident où ſa fête ſoit célébrée avec plus de pompe qu'à Veniſe.

JÉRÉMIE, métropolitain de Lariſſe, fut élevé l'an 1572 ſur la chaire patriarchale de Conſtantinople, à l'âge de 36 ans. Les Luthériens lui préſenterent deux fois la *Confeſſion* d'Ausbourg, dans l'eſpérance de la lui faire approuver; mais il la combattit de vive voix & par écrit. Il ne paroiſſoit pas même éloigné de réunir l'Egliſe Grecque à la Romaine, & avoit adopté la réformation du calendrier de Grégoire XIII. Ses envieux en prirent occaſion de l'accuſer d'entretenir relation avec le pape, & le firent chaſſer de ſon ſiege en 1582. Il fut relégué dans l'iſle de Rhodes. On a imprimé ſa *Correſpondance* avec les Luthériens, en grec & en latin, à Wittemberg, 1584, in-fol. Un Catholique l'avoit déjà publiée en latin, en 1581. Ce prélat mourut après 1585. *Voyez* Socolove.

JÉROBOAM I, fils de Nabath, de la tribu d'Ephraïm, plut tellement à Salomon, que ce prince lui donna l'intendance des tribus d'Ephraïm & de Manaſſès. Le prophete Ahias lui prédit qu'il régneroit ſur 10 tribus. Salomon, pour empêcher l'effet de cette prédiction, donna ordre de l'arrêter; mais il s'enfuit en Egypte, où Séſach lui donna un aſyle, & il y demeura juſqu'à la mort du roi, jaloux de ſa grandeur future. Roboam, ſucceſſeur de Salomon, fut le tyran de ſon peuple; dix tribus ſe ſéparerent de la maiſon de David, & firent

un royaume à part, à la tête duquel elles mirent Jéroboam vers l'an 972 avant J. C. Ce nouveau roi, craignant que ſi le peuple continuoit d'aller à Jeruſalem pour y ſacrifier, il ne rentrât peu-à-peu dans l'obéiſſance de Roboam ſon prince légitime, fit faire 2 *Veaux d'or*. Il plaça l'un à Béthel, l'autre à Dan, ordonna à ſes ſujets de les adorer, & leur fit défenſe d'aller déſormais à Jeruſalem. Ce prince ſacrilege éleva au ſacerdoce les derniers du peuple, qui n'étoient pas de la tribu de Lévi, établit des fêtes ſolemnelles à Béthel comme à Jeruſalem, & réunit dans ſa perſonne la dignité du ſacerdoce à la majeſté royale. Un jour qu'il faiſoit brûler de l'encens ſur l'autel de Béthel, un prophete vint lui annoncer que cet autel ſeroit détruit; qu'il naîtroit un fils de la race de David, nommé *Joſias*, lequel égorgeroit ſur cet autel tous les prêtres qui y offriroient de l'encens. Il ajouta que, pour preuve qu'il diſoit la vérité, l'autel alloit ſe fendre en deux à l'heure même. Jéroboam ayant étendu la main pour faire arrêter le prophete, ſa main ſe ſécha, & l'autel ſe fendit auſſi-tôt. Alors le roi pria l'homme de Dieu d'obtenir ſa guériſon, & ſa main revint à ſon premier état. Ce prodige ne changea pas le cœur de Jéroboam; ce qui paroîtroit incroyable ſi, par des exemples auſſi terribles que multipliés, on ne connoiſſoit juſqu'où va l'aveuglement & l'endurciſſement des impies. Il mourut dans ſes crimes, après 22 ans de regne, l'an 954 avant J. C. Sa maiſon fut détruite & exterminée par Baaſa, ſelon la prédiction d'Ahias de Silo.

JÉROBOAM II, fils de Joas & roi d'Iſraël comme lui, rétablit le royaume d'Iſraël dans ſon ancienne ſplendeur. Il monta ſur le trône l'an 826 avant J. C., reconquit les pays que les rois de Syrie avoient uſurpés & démembrés de ſes états, & réduiſit dans ſon obéiſſance toutes les terres de delà le Jourdain juſqu'à la Mer-Morte. La molleſſe, la ſomptuoſité régnoient dans Iſraël avec l'idolâtrie. On adora non-ſeulement les *Veaux d'or* à Béthel, mais on fréquenta tous les *Hauts-Lieux* du royaume, où l'on commit toutes ſortes d'abominations. Dieu fit prédire l'extinction de ſa famille par les prophetes Oſée & Amos; ſes ſuccès militaires ſe terminerent à la bataille de Jezrahel; les Aſſyriens défirent ſon armée, une partie de ſon peuple fut conduite en captivité. Jéroboam mourut l'an 784 avant J. C., après 41 ans de regne. Sa mort fut ſuivie d'une anarchie de douze ans.

JÉROME, (S.) *Hieronymus*, naquit à Stridon ſur les confins de la Dalmatie & de la Pannonie, vers l'an 340. Euſebe, ſon pere, y tenoit un rang diſtingué. Après avoir fait donner à ſon fils une excellente éducation, il l'envoya à Rome, où il fit des progrès rapides dans les belles-lettres & dans l'éloquence. Au retour d'un voyage dans les Gaules, il ſe fit baptiſer à Rome (Martianay & Fontanini diſent qu'il avoit reçu le baptême à Rome, avant de voyager dans les Gaules). Entiérement conſacré à la

priere & à l'étude de l'Ecriture, il vécut en cénobite au milieu du tumulte de cette ville immenſe, & en ſaint au milieu de la corruption & de la débauche. De Rome il paſſa à Aquilée, & d'Aquilée dans la Thrace, dans le Pont, la Bithynie, la Galatie & la Cappadoce. Après avoir parcouru & édifié ces différentes provinces, il s'enfonça dans les déſerts brûlans de la Chalcide en Syrie. Les auſtérités qu'il y pratiqua paroîtroient incroyables, s'il ne les rapportoit lui-même. Il avoit réſolu de conſumer ſes jours dans cette affreuſe ſolitude; mais les moines qui habitoient le même déſert, venant ſans ceſſe le tourmenter pour lui demander compte de ſa foi, & le traitant de Sabellien, parce qu'il ſe ſervoit du mot d'*Hypoſtaſe*, pour exprimer la nature divine, il paſſa à Jeruſalem & delà à Antioche. Paulin, évêque de cette ville, l'éleva au ſacerdoce; mais Jerôme ne conſentit à ſon ordination, qu'à condition qu'il ne ſeroit attaché à aucune égliſe. Pluſieurs légendaires ont dit qu'il n'offrit jamais le ſacrifice de l'autel, par humilité: mais pourquoi ſe ſeroit-il donc fait ordonner? Auſſi M. Ladvocat, après de bons critiques, rejette ce fait, comme dénué de vraiſemblance. Le déſir d'entendre l'illuſtre S. Grégoire de Nazianze, le conduiſit à Conſtantinople en 381. Il ſe rendit l'année ſuivante à Rome, où le pape Damaſe le chargea de répondre en ſon nom aux conſultations des évêques ſur l'Ecriture & ſur la morale. Un grand nombre de dames Romaines, illuſtres par leur eſprit & par leur vertu, Marcelle, Albine, Læta, Aſelle, Paule, Blefille, Euſtochie, recevoient journellement de lui des leçons ſur les ſaintes-lettres. Ces liaiſons éveillerent l'envie, & l'envie excita bientôt l'impoſture. On imputa au ſaint ſolitaire un crime contre la pureté. Les accuſateurs, étant mis à la queſtion, avouerent leur calomnie, & rendirent hommage à ſon innocence. Mais le docteur réſolu de ſe dérober à l'envie & au menſonge, quitta Rome & il ſe retira à Bethléem. Il s'y appliqua à conduire les monaſteres que Sainte Paule y avoit fait bâtir, à traduire l'Ecriture, & à réfuter les hérétiques. Il écrivit le premier contre Pélage, & foudroya Vigilance & Jovinien. Pélage s'en vengea, en excitant une perſécution contre ſon vainqueur. Cet héréſiarque étoit ſoutenu par Jean de Jeruſalem, ennemi de S. Jerôme, avec lequel il s'étoit brouillé au ſujet des Origéniſtes. Ce Saint avoit rompu pour la même diſpute avec Rufin, autrefois ſon ami intime; Théophile d'Alexandrie les raccommoda, mais ce ne fut pas pour long-tems. S. Jerôme, malgré ſes grandes vertus, avoit les défauts de l'humanité. Il mit dans ſes diſputes, & ſur-tout dans celle-ci, beaucoup d'aigreur; il traita Rufin avec hauteur, pour ne pas dire avec emportement. Quand on lit les injures dont il l'accable, on eſt ſurpris que des invectives ſi fortes ſoient ſorties d'une bouche ſi pure; mais elles tenoient à la véhémence de ſon ſtyle, bien plus qu'à la

diſpoſition de ſon cœur. La rigidité de ſon caractere, augmentée encore par une vie dure & ſévere, donnoit quelquefois à ſon zele une eſpece d'âpreté qui influoit ſur ſon éloquence. Accoutumé d'ailleurs à confondre les hérétiques avec une ardeur digne de ſa foi, il ne diſtinguoit pas toujours aſſez ſes adverſaires. Ce Saint n'en eſt pas moins illuſtre, pour avoir été homme. Il couvrit ſes défauts par l'éminence de ſes vertus; & à ſa mort, arrivée en 420, dans la 80e année de ſon âge, l'Egliſe eut à pleurer un de ſes plus beaux ornemens, & un de ſes plus zélés défenſeurs. Aucun écrivain eccléſiaſtique de ſon ſiecle ne le ſurpaſſa dans la connoiſſance de l'hébreu, & dans la variété de l'érudition. Son ſtyle pur, vif, élevé ſeroit admirable, s'il étoit moins inégal & moins bigarré. De toutes les éditions qu'on a faites des ouvrages de ce Pere, la meilleure eſt celle de dom Martianay, Bénédictin de la congrégation de S. Maur, en 5 vol. in-folio, publiés depuis 1693 juſqu'en 1706. Cette édition n'a pas été éclipſée par celle de M. Villarſi, Véronne, 1734, onze vol. in-fol. Les principales productions renfermées dans cet excellent recueil, ſont: I. Une *Verſion latine de l'Ecriture* ſur l'hébreu, que l'Egliſe a depuis déclarée authentique ſous le nom de *Vulgate*. Les plus habiles des proteſtans, qui certainement ne ſont pas ſuſpects dans la matiere préſente, donnent les plus grands éloges à cette verſion & à ſon auteur. Théodore de Beze, dans ſa préface du Nouveau-Teſtament, qui a paru en 1556, la préfere hardiment à toutes les autres verſions latines, & il blâme Eraſme de l'avoir rejetée, parce qu'elle differe quelquefois des manuſcrits grecs de notre tems. Il lui montre qu'elle eſt faite dans ces endroits ſur de meilleurs manuſcrits. Jean Boys, chanoine d'Ely en Angleterre, prend également la défenſe de la Vulgate contre pluſieurs cenſures injuſtes, qui ſont échappées à Eraſme & à Beze lui-même. Boys a compoſé cet ouvrage par ordre de ſon évêque, le ſavant Lancelot Andrews. Paul Fagius, dans le chapitre IV de ſa *Traduction de la Paraphraſe Chaldaïque*, s'éleve avec force contre ceux qui critiquent la Vulgate, ſous prétexte qu'elle ne répond pas toujours littéralement au texte hébreu imprimé. » Les cenſeurs n'obſervent » pas, dit-il, que lorſque l'au» teur de la Vulgate s'éloigne de » notre hébreu, c'eſt qu'il a ſuivi » ou les Septante, ou le *Para*» *phraſte Chaldéen*, ou quelque » ſavant rabbin (qui avoient à » leur diſpoſition de meilleurs » manuſcrits). La diſſonance » de la Vulgate d'avec l'hébreu » d'aujourd'hui, eſt donc fondée » en raiſon. Elle n'eſt pas l'effet » du haſard, & elle n'annonce » pas un traducteur téméraire & » mal-habile ». Louis de Dieu compare dans ſon *Commentaire ſur les Evangiles*, les verſions ſyriaque, arabe, & les autres verſions orientales, avec notre Vulgate, & les traductions latines d'Eraſme & de Beze. » Je ne croirai pas, dit-il dans » ſa *Préface*, m'être trompé, » ſi j'avance que l'auteur de la

» Vulgate quel qu'il ſoit, eſt » ſavant & même très-ſavant. » Je conviens qu'il a ſes ſolé- » ciſmes & ſes barbariſmes ; » mais je ne puis m'empêcher » d'admirer ſa fidélité & ſon » jugement, même dans les » endroits où il paroît barbare ». Enfin, » il n'y a pas de ver- » ſion, au jugement de Gro- » tius, qui ſoit plus éloignée de » toutes ſortes de préjugés que » la Vulgate, parce qu'elle eſt » très-ancienne & antérieure à » tous les ſchiſmes d'occident » (*voyez* AMAMA, BUXENTOP, BIANCHINI, HOUBIGANT). Un des fruits les plus précieux de cette verſion, eſt d'être une excellente réfutation de droit & de fait, des extravagances & de la témérité des hermeneutes modernes, & de dépoſer, ainſi que la verſion des Septante, contre toutes les innovations imaginées par des hébraïſans ignares ou corrompus (*voyez* ELÉAZAR, MASCLEF, PTOLOMÉE). Nous avons ſix livres de la Vulgate, qui ne ſont pas de la traduction de S. Jerôme : les *Pſeaumes*, *Baruch*, *la Sageſſe*, *l'Eccléſiaſtique*, le premier & le ſecond livre des *Machabées*. Ils ſont tirés de l'ancienne Vulgate, laquelle a été faite ſur le grec, qu'on appelle *des Septante*. Tout le reſte de notre verſion latine eſt de la main du ſaint docteur. Il faut cependant en excepter quelques paſſages, & même des verſets entiers qui s'y ſont gliſſés de l'ancienne Vulgate, ſurtout pour les Livres des Rois, & les Proverbes de Salomon. On y remarque auſſi quelquefois pluſieurs verſions d'un même texte. II. Des *Commentaires* ſur pluſieurs livres de l'Ancien & du Nouveau-Teſtament. III. Des *Traités polémiques* contre Montan, Helvidius, Jovinien, Vigilance, Pélage, Ruffin & les partiſans d'Origene. IV. Un *Traité de la Vie & des Ecrits des Auteurs Eccléſiaſtiques*, qui a été d'un grand ſecours aux bibliographes modernes. Il y comprend même les apôtres & les évangéliſtes, & parle de leurs ouvrages. V. Une *Suite* de la *Chronique d'Euſebe*. VI. Des *Lettres*. Elles contiennent les vies de quelques ſaints ſolitaires, des éloges, des inſtructions morales, des réflexions ou des diſcuſſions critiques ſur la Bible. Elles avoient été publiées par Pierre Caniſius, & on en a fait un grand nombre d'éditions. Il regne dans la plupart une chaleur & une élévation de ſtyle étonnante, qui les fait lire avec autant de plaiſir pour la maniere que pour les choſes. VII. *Hiſtoire des Peres du Déſert*, Anvers, 1628, in-folio. VIII. Un *Martyrologe* qui lui eſt attribué, Lucques, 1668, in-fol. On a traduit ſes Lettres, 3 vol. in-8°, 1713. On repréſente quelquefois S. Jerôme en habit de cardinal, parce qu'il en ſembloit à quelques égards remplir les fonctions près du pape Damaſe qui l'eſtimoit, & employoit utilement ſes ſervices. Le P. Dolci a écrit la *Vie* de ce ſaint docteur, toute extraite de ſes écrits ; Ancone, 1750.

JEROME DE PRAGUE, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, fut le plus fameux diſciple de Jean Hus. Il avoit étudié à Paris, à Cologne, à Heidelberg, & avoit été reçu

maître-ès-arts dans ces trois univerſités. La ſubtilité de ſon eſprit jointe à la corruption de ſon cœur, lui fit embraſſer les erreurs de Jean Hus. Cet hérétique ayant été arrêté au concile de Conſtance, Jerôme vint pour l'y défendre, & fut empriſonné comme lui. On l'engagea à ſe rétracter; mais ayant appris avec quelle obſtination ſon maître étoit mort, il eut honte de ſa docilité. Dans une 2e audience que le concile lui accorda, il déſavoua ſa rétractation, & déclara qu'il étoit réſolu d'adhérer, juſqu'à ſon dernier ſoupir, à la doctrine de Wiclef & de Jean Hus, excepté pourtant les opinions de l'héréſiarque Anglois ſur l'Euchariſtie. Le concile ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, condamna cet enthouſiaſte, & le livra au bras ſéculier. Le magiſtrat civil le fit brûler le 1er de juin 1416. Le Pogge, Florentin, témoin de ce ſupplice, en a fait l'hiſtoire dans une lettre à Léonard Arétin, où il paroît preſqu'auſſi enthouſiaſte que Jean Hus & Jerôme. Il y compare le fanatique Hus au philoſophe Socrate. Qui auroit cru que la philoſophie & le fanatiſme euſſent des rapports ſi marqués? Les écrits de Jerôme ont été recueillis avec ceux de ſon maître (*voyez* l'article de Hus, Jean). — Il y a eu un autre JERÔME de Prague, pieux ſolitaire; qu'il ne faut pas confondre avec le diſciple de Jean Hus, contre lequel il s'éleva, & dont il déteſtoit les erreurs.

JEROME DE STE-FOI, juif Eſpagnol, nommé auparavant *Joſué Lurchi*, reconnut, par la lecture des livres hébreux, que JESUS-CHRIST eſt le vrai Meſſie, prédit par les prophetes. Il embraſſa le Chriſtianiſme, & reçut à ſon baptême le nom de *Jerôme de Ste-Foi*. Il devint enſuite médecin de Pierre de Lune, qui prenoit le nom de Benoît XIII. Cet anti-pape étant dans le royaume d'Aragon en 1412, alors le ſeul lieu de ſon obédience; Jerôme lui inſpira le deſſein de ſignaler ſon zele en attaquant les Juifs par une conférence publique, indiquée à Tortoſe en Catalogne. Elle commença le 7 février 1413, en préſence du pape, de pluſieurs cardinaux, d'un grand nombre d'évêques, & de ſavans théologiens. Le Naſi, ou le chef des Synagogues d'Aragon, y étoit préſent, avec les plus ſavans rabbins de ce royaume. Jerôme de Ste-Foi leur prouva que le Meſſie étoit venu, & que Jeſus-Chriſt en avoit rempli parfaitement les caracteres. La conférence ne finit que le 10 mai 1413. Jerôme de Ste-Foi préſenta le 10 novembre de la même année, à l'anti-pape, ſon *Traité* ſur les erreurs dangereuſes qui ſont dans le *Talmud* contre la loi de Moyſe, contre le Meſſie & contre les Chrétiens. Ce livre fit tant d'impreſſion ſur les Juifs, qu'il s'en convertit au Chriſtianiſme environ 5000 (*voyez* JOSEPH ALBO). Le *Traité* de Jerôme de Ste-Foi a été imprimé à Francfort en 1602, & inſéré dans la Bibliotheque des Peres.

JEROME, (S.) *voyez* EMILIEN.

JEROME, (Dom) *voyez* GEOFFRIN.

JÉSABEL, JÉSID, *voyez* JÉZABEL, JÉZID.

JESSENIUS DE JESSEN, (Jean) noble Hongrois, né à Nagi-Jeſſen, village dans le comté de Turocz en Hongrie, l'an 1566, s'appliqua à la médecine, & enſeigna cette ſcience à Wittemberg & à Prague avec ſuccès. Les empereurs Rodolphe II & Mathias l'honorerent du titre de leur premier médecin. Il ternit la gloire que ſa ſcience lui avoit acquiſe par la plus noire trahiſon. Il ſe rengea du parti des rebelles pour dépoſer Ferdinand II, & alla en Hongrie animer ſes compatriotes à la révolte; mais il paya de ſa tête ce crime de félonie l'an 1621. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ſur la médecine; les principaux ſont: I. *De Plantis.* II. *De cute & cutaneis affectibus.* III. *Anatomiæ abs ſe ſolemniter celebratæ Hiſtoria.* Cette Hiſtoire anatomique eſt eſtimée, quoiqu'il n'ait preſque fait qu'abréger Veſal. IV. *Inſtitutiones Chirurgicæ*, aujourd'hui d'aucun uſage. On a encore de lui *Vita & mors Tychonis-Brahei*, Hambourg, 1601, in-4°. Il avoit été l'ami particulier de cet aſtronome.

JESUA LÉVITE, Rabbin Eſpagnol, auteur d'un livre utile pour l'intelligence du Talmud, intitulé: *Les voies de l'Eternité*, dont Bashuiſen a donné une bonne édition à Hanovre en 1714, in-4°, en hébreu & en latin. Il floriſſoit au 15e ſiecle.

JESUS, fils de Sirach, né à Jeruſalem, auteur du livre de l'*Eccléſiaſtique*, qu'il compoſa vers l'an 234 avant J. C. Un autre JESUS, ſon petit-fils, le traduiſit en grec; & cette verſion nous a fait perdre le texte hébreu. Le livre du fils de Sirach eſt plein de grandes vérités, & d'une excellente morale, exprimées avec une onction & une vivacité de ſentiment, que la froide philoſophie n'a jamais ſu imiter. *Voyez* SALOMON.

JESUS, fils de Joïada, *voyez* JONATHAS.

JESUS-CHRIST, le Sauveur du monde, fils de Dieu, & Dieu lui-même. Conçu par l'opération du Saint-Eſprit dans le ſein de la Vierge Marie, il naquit dans une étable à Bethléem. La Vierge & Joſeph ſon époux s'étoient rendus dans cette ville, pour ſe faire inſcrire lors du dénombrement ordonné par Auguſte, l'an du monde 4004. Auſſi-tôt après ſa naiſſance, des anges l'annoncerent aux bergers, par les premieres paroles de ce beau Cantique, dont depuis tant de ſiecles retentiſſent les temples chrétiens: *Gloria in altiſſimis Deo & in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.* Une étoile apparut en Orient, & amena des Mages qui vinrent adorer ce Dieu enfant (*voyez* MAGES). Il fut circoncis le 8e jour, & le 40e ſa mere le porta au temple. Hérode, ſoupçonneux & cruel, fit mourir tous les enfans de 2 ans & au-deſſous (*voyez* INNOCENS): il comptoit y envelopper celui que les Mages lui avoient annoncé comme le *Roi des Juifs*; mais Joſeph, averti par un ange, s'étoit retiré avec la mere & l'enfant en Egypte, d'où il ne revint qu'après la mort du tyran. Ils demeuroient à Nazareth, d'où ils alloient tous les ans à Jeru-

ſalem pour célébrer la Pâque. Ils y menerent Jesus à l'âge de 12 ans; il y reſta à leur inſu, & s'en étant apperçus dans le chemin, ils retournerent à Jeruſalem, où ils le trouverent dans le temple au milieu des docteurs, qu'il étonnoit par ſes queſtions autant que par ſes réponſes. C'eſt tout ce que l'Evangile nous apprend de J. C. juſqu'au moment de ſa manifeſtation. Il croiſſoit en ſageſſe, en âge & en grace, étant ſoumis à ſa mere & à celui qu'on croyoit être ſon pere. Comme ils étoient obligés, par leur pauvreté, de travailler en gagnant leur vie, on ne peut douter que J. C. ne leur ait témoigné ſon obéiſſance, en travaillant avec eux. C'étoit ſans doute le métier de charpentier qu'il exerçoit, puiſque les Juifs lui en donnent le nom. L'an 15 de Tibere, Jean-Baptiſte, qui devoit lui préparer les voies, commença à prêcher la pénitence. Il baptiſoit, & J. C. vint à lui pour être baptiſé. Au ſortir de l'eau, le St-Eſprit deſcendit ſur lui en forme de colombe, & on entendit une voix qui dit : *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaiſances.* Il fut conduit par le St-Eſprit dans le déſert, y paſſa 40 jours ſans manger, & voulut bien y eſſuyer les attaques de l'eſprit de ténebres. Il commença alors à prêcher l'Evangile. Accompagné des 12 Apôtres qu'il avoit appellés, il parcourut toute la Judée, & la remplit de ſes bienfaits, confirmant les vérités qu'il enſeignoit par des miracles. Les démons & les maladies lui obéiſſent, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts reſſuſcitent. Mais il falloit que le Chriſt ſouffrît, & ſatisfît par ſes ſouffrances à la juſtice de Dieu, réparât la nature humaine, & méritât aux hommes les graces qui les rendiſſent purs & ſaints; graces qui, en vue de ce ſacrifice futur, avoient été accordées aux juſtes de l'ancienne loi. La jalouſie des phariſiens & des docteurs de la loi, le fit condamner à un ſupplice infame; un de ſes diſciples le trahit, un autre le renia, tous l'abandonnerent. Le pontife & le conſeil condamnerent J. C., parce qu'il s'étoit dit le *Fils de Dieu.* Il fut livré à Ponce-Pilate, préſident Romain, & condamné à mourir attaché à la croix; il offrit le ſacrifice qui devoit être l'expiation du genre-humain. A ſa mort le ciel ſe couvrit de ténebres (*voyez* PHLÉGON), la terre trembla, le voile du temple ſe déchira, les tombeaux s'ouvrirent, les morts reſſuſciterent; l'Homme-Dieu, mis en croix, expira le ſoir du vendredi 3 avril, le 14 de Niſan, l'an 29 ou 30 ou 31 de l'ere vulgaire, l'an 33 de ſa vie (&, ſelon quelques chronologiſtes, l'an 33 de l'ere & 36 de ſa vie *). Son corps fut mis dans le tombeau, où

* Voyez l'*Art de vérifier les dates*, ou le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 mai 1784, p. 107. Ceux qui veulent connoître les raiſons de l'ancienne & commune opinion qui fixe la mort de J. C. à l'année 33 de ſon

l'on poſa des gardes. Le 3e jour, qui étoit le dimanche, J. C. ſortit vivant du ſépulcre. Il apparut d'abord à pluſieurs ſaintes femmes, enſuite à ſes diſciples & à ſes apôtres. Il reſta avec eux pendant 40 jours, leur apparoiſſant ſouvent, leur faiſant voir par beaucoup de preuves qu'il étoit vivant, & leur parlant du royaume de Dieu. Il n'y a pas dans tous les faits hiſtoriques, qui compoſent les annales des hommes, un événement mieux prouvé que la réſurrection de J. C. Quarante jours après ſa réſurrection, il monta au Ciel en préſence de ſes diſciples, leur ordonnant de prêcher l'Evangile à toutes les nations, & leur promettant d'être avec eux juſqu'à la fin du monde. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'expoſer les preuves ſur leſquelles la Religion chrétienne eſt fondée: Boſſuet, Huet, Abbadie, Bergier, le Franc de Pompignan, & pluſieurs autres grands écrivains ont épuiſé cette matiere. Il nous ſuffira de dire que, dans ce ſiecle où l'impiété triomphe, il s'eſt trouvé des philoſophes qui n'ont pu s'empêcher de reconnoître la ſublimité de la morale de l'Evangile. Voici ce que dit l'un d'entr'eux (J. J. Rouſſeau). Le paſſage eſt long; mais il eſt d'une beauté & d'une vérité frappante. » La ſainteté de » l'Evangile parle à mon cœur. » Voyez les livres des philo» ſophes avec toute leur pompe: » qu'ils ſont petits auprès de » celui-là! Se peut-il qu'un » livre, à la fois ſi ſublime & » ſi ſimple, ſoit l'ouvrage des » hommes? Se peut-il que celui » dont il fait l'hiſtoire, ne ſoit » qu'un homme lui-même? » Eſt-ce-là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſec» taire? Quelle douceur, quelle » pureté dans ſes mœurs! » Quelle grace touchante dans » ſes inſtructions! Quelle éléva» tion dans ſes maximes! » Quelle profonde ſageſſe dans » ſes diſcours! Quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe » & quelle juſteſſe dans ſes » réponſes! Quel empire ſur » ſes paſſions! Où eſt l'homme, » où eſt le ſage qui peut agir, » ſouffrir & mourir ſans foi» bleſſe & ſans oſtentation? » Quand Platon peint ſon Juſte » imaginaire, couvert de tout » l'opprobre du crime, & » digne de tous les prix de » la vertu, il peint, trait pour » trait, J. C.: la reſſemblance » eſt ſi frappante, que tous les » Peres l'ont ſentie, & qu'il » n'eſt pas poſſible de s'y trom» per.... Socrate mourant ſans

âge, peuvent conſulter le cardinal Noris, le P. Pagi, les *Acta Sanctorum*, *tom. 5 junii*, p. 404, & la Diſſertation qui ſe trouve à la fin du *Commentarius hiſt. crit. in Lucam & Joannem* &c, défendu par maniere de theſe à Louvain, & imprimé chez Jacobs, 1764; Danès, *Notitia temporum*; Petau, *de Doctrinâ temporum* &c: mais quelque ſyſtême de chronologie que l'on adopte, il y aura toujours entre l'ere vulgaire & la naiſſance de J. C. trois, quatre ou cinq ans de différence, pour des raiſons qu'il n'eſt pas de la nature de cet ouvrage de rechercher.

» douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout » ſon perſonnage; &, ſi cette » facile mort n'eût honoré ſa » vie, on douteroit ſi Socrate, » avec tout ſon eſprit, fut » autre choſe qu'un ſophiſte. » Il inventa, dit-on, la morale. » D'autres avant lui l'avoient » miſe en pratique; il ne fit » que dire ce qu'ils avoient » fait; il ne fit que mettre en » leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte, avant » que Socrate eût dit ce que » c'étoit que juſtice; Léonidas » étoit mort pour ſon pays, » avant que Socrate eût fait » un devoir d'aimer la patrie; » Sparte étoit ſobre, avant » que Socrate eût loué la ſobriété; avant qu'il eût défini » la vertu, la Grece abondoit » en hommes vertueux. Mais » où JESUS avoit-il pris chez » les ſiens cette morale élevée » & pure, dont lui ſeul a donné » les leçons & l'exemple? La » mort de Socrate, philoſophant tranquillement avec » ſes amis, eſt la plus douce » qu'on puiſſe déſirer; celle de » JESUS expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt » la plus horrible qu'on puiſſe » craindre. Socrate, prenant » la coupe empoiſonnée, bénit » celui qui la lui préſente & » qui pleure; JESUS, au milieu » d'un ſupplice affreux, prie » pour ſes bourreaux. Oui, ſi » la vie & la mort de Socrate » ſont d'un ſage, la vie & la » mort de JESUS ſont d'un » Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir? Non, ce » n'eſt pas ainſi qu'on invente, » & les faits de Socrate, dont » perſonne ne doute, ſont » moins atteſtés que ceux de » JESUS-CHRIST. Au fonds, » c'eſt éluder la difficulté, ſans » la détruire. Il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce livre, qu'il ne l'eſt » qu'un ſeul en ait fourni le » ſujet. Jamais des auteurs juifs » n'euſſent trouvé ni ce ton, » ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, » ſi parfaitement inimitables, » que l'inventeur en ſeroit plus » étonnant que le héros ». Un philoſophe Anglois a démontré la Divinité de J. C., & la vérité de la Religion par la ſeule excellence de ſa doctrine, & le ſimple récit de ſes actions, tel qu'on le voit dans l'Evangile (*voyez* JENYNS). Ceux qui ont voulu comparer ſa morale, ou pour mieux dire, l'enſeignement complet & fini de ſes dogmes & de ſes loix, à quelques froides maximes, éparſes & arbitraires des philoſophes, manquent bien certainement de jugement ou de bonne foi (*voyez* CONFUCIUS, EPICTETE, MOURGUES). L'enſemble de ſa doctrine, la liaiſon intime & la dépendance mutuelle de toutes ſes parties, la totalité d'un enſeignement qui embraſſe tout ce qui tient au ciel & à la terre, qui prend l'homme dans toutes les circonſtances, & toujours par ſon cœur & ſa conſcience, repouſſent tout parallele avec les apophtegmes inſignifians des prétendus légiſlateurs moraux, ſans ſanction & ſans titre. Car ſans parler des miracles & des preu-

vés de fait que J. C. donnoit de ſa miſſion, toutes ſes leçons étoient fondées ſur l'éternelle & inconteſtable vérité de l'immortalité de l'ame & de la vie future, énoncée de la maniere la plus touchante & la plus ſenſée, garantie par la divine parole, reçue & profeſſée avec cette ineffable perſuaſion dont le nom même n'étoit pas connu. Car la Foi eſt une choſe tellement ſublime & divine, que les philoſophes de l'antiquité dans leurs longues ſpéculations ſur la morale, ſur les facultés & les diſpoſitions de l'eſprit humain, n'ont rien découvert qui lui reſſemble; ils n'avoient aucun mot pour en exprimer l'idée; car le mot grec ou latin que nous rendons par celui de *Foi*, ne fut jamais employé par aucun auteur païen dans un ſens qui eût du rapport à celui qu'il a dans l'Evangile, où il exprime une humble, docile & franche diſpoſition d'eſprit à croire en Dieu, une ferme confiance en lui, en ſes révélations & en ſes promeſſes. La Foi eſt la baſe, & pour employer l'expreſſion de S. Paul, la *ſubſtance* de notre eſpérance, & la lumiere qui nous découvre les choſes inviſibles. *Eſt autem Fides ſperandarum ſubſtantia rerum, argumentum non apparentium.* On ne peut lire ce que cet Apôtre dit de la Foi, dans le chap. XI de ſon Epître aux Hébreux, ſans chérir ce don divin au-deſſus de toutes les poſſeſſions, ſans en être pénétré, & ſans préférer ſes myſtérieuſes obſcurités à toutes les connoiſſances humaines. Sans elle, les vérités même les plus graves n'ont aucune conſiſtance; c'eſt la Foi qui les tire de la folâtre & mobile lumiere de la raiſon, pour leur donner la ſanction & la ſtabilité (*voyez* MONTAGNE, ROUSSEAU, SHAFTESBURY). Enfin la doctrine de J. C. a eu pour objet, des choſes dont les ſages profanes n'avoient aucune idée, & dont ils ne pouvoient avoir l'idée, ſans devenir muets & ſans perdre tous les motifs de leur enſeignement. Telle eſt l'idée du monde que J. C. nous a donnée d'une maniere ſi claire & ſi profonde. » C'eſt, „ dit un philoſophe chrétien, „ une choſe très-remarquable „ que le mot & l'idée de „ *mundus* dans le ſens de l'Evangile. Cet être ſi réel & „ ſi connoiſſable, n'eſt devenu, pour ainſi dire, manifeſte & ſenſible que depuis „ J. C. Les anciens moraliſtes „ n'en ont pas parlé, parce „ qu'ils étoient eux-mêmes du „ monde; parce que leur vaine „ & faſtueuſe morale, leurs „ vertus de commande & de „ parade, n'avoient rien que „ de conforme & de parfaitement aſſorti à l'eſprit du „ monde : ils ne pouvoient „ donc en faire un être moral, „ différent de celui qu'ils prétendoient établir. Mais J. C. „ nous a découvert l'eſpace „ immenſe que le monde, dans „ la plus haute ſageſſe, laiſſoit „ entre ſes leçons & celles de „ l'Evangile. Auſſi le chrétien „ le moins inſtruit connoît-il „ le monde; il ſait très-bien „ dire : *Voilà ce que c'eſt que „ le monde; voilà comme nous „ trompe le monde; tels ſont les „ menſonges & les illuſions du „ monde, les fauſſes vertus &*

„ *l'hypocriſie du monde.* Lan-
„ gage inconnu à tous les ſages
„ de l'antiquité, & même à
„ tous les ſages modernes qui
„ ont abjuré leur foi. C'eſt dans
„ ce ſens qu'il eſt dit : *Princeps*
„ *hujus mundi jam judicatus*
„ *eſt.* Joan. XIV, 11; & plus
„ clairement encore : *Nunc*
„ *judicium eſt mundi.* Joan. XII,
„ 31 ». Un autre caractere de la doctrine de J. C., eſt la haine que le monde lui porte, tandis que toutes les erreurs ſont bien accueillies ou enviſagées avec indifférence. Cette diſtinction ne peut que ſervir à caractériſer la vérité, à la diſtinguer, à la rendre connoiſſable pour quiconque la cherche ſincérement ; à prouver ſon efficace, ſon action puiſſante ſur l'eſprit & le cœur, cette empreinte de la lumiere divine, ſi odieuſe à la ſcélérateſſe & à l'impiété. » Que de réflexions, » dit un ſage obſervateur, cette » haine fait naître dans l'eſ- » prit du chrétien, inſtruit de ce » que l'Evangile nous apprend » de la haine réſervée à ſon » auteur, à ſa doctrine & à ſes » miniſtres. Haine du monde » contre J. C. & ſon ouvrage, » ſi long-tems, ſi fortement » annoncée & ſi terriblement » réaliſée ! Nos philoſophes ſe » ſont-ils jamais aviſés de con- » cevoir quelque haine contre » Mahomet, Confuſius, Zo- » roaſtre &c ? Ces noms-là, » au contraire, ne leur ſont- » ils pas chers & ne ſont-ils » pas l'objet de leurs hom- » mages ? Je ſens que je ne puis » bien exprimer le réſultat de » cette réflexion. C'eſt peut- » être le motif de crédibilité » le plus perſuaſif & le plus » touchant ». Les nations infidelles, les Païens, les Mahométans, ont reconnu les miracles & la ſageſſe divine de J. C. Un poëte Muſulman a parlé de ſa morale dans ces termes :

„ Le cœur de l'homme affligé tire toute ſa conſolation de vos paroles.
„ L'ame reprend ſa vie & ſa vigueur en entendant ſeulement prononcer votre nom.
„ Si jamais le cœur de l'homme peut s'élever à la contemplation des myſteres de la Divinité,
„ C'eſt de vous qu'il tire ſes lumieres pour les connoître, & c'eſt vous qui lui donnez l'attrait dont il eſt pénétré. *Bibliot. Orient.*, *art. Iſſa ebn. miriam.*

JESUS, eſt le nom d'un homme, qui avant la priſe de Jeruſalem par Tite, & même avant le commencement de la guerre, annonça le malheur des Juifs avec une perſévérance & une force incroyable. » Quatre „ ans avant la guerre déclarée, „ dit Joſephe, il ſe mit à crier : „ *Une voix eſt ſortie du côté de* „ *l'orient, une voix eſt ſortie* „ *du côté de l'occident, une voix* „ *eſt ſortie du côté des quatre* „ *vents, voix contre Jeruſa-* „ *lem & contre le Temple, voix* „ *contre les nouveaux mariés &* „ *les nouvelles mariées, voix* „ *contre tout le peuple* «. Depuis ce tems, ni jour ni nuit il ne ceſſa de crier : *Malheur, malheur à Jeruſalem !* Il redoubloit ſes cris les jours de fête. Aucune autre parole ne ſortit jamais de ſa bouche : ceux qui le plaignoient, ceux qui le maudiſſoient, ceux qui pourvoyoient à ſes néceſſités, n'entendirent jamais de lui que cette

terrible parole : *Malheur à Jeruſalem !* Il fut pris, interrogé, & condamné au fouet par les magiſtrats : à chaque demande & à chaque coup, il répondoit, ſans jamais ſe plaindre : *Malheur à Jeruſalem !* Renvoyé comme un inſenſé, il couroit tout le pays, en répétant ſans ceſſe ſa triſte prédiction. Il continua durant ſept ans à crier de cette ſorte, ſans ſe relâcher, & ſans que ſa voix s'affoiblit. Au tems du dernier ſiege de Jeruſalem, il ſe renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, & criant de toute ſa force : *Malheur au Temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple !* A la fin il ajouta, *malheur à moi-même !* & en même tems il fut emporté d'un coup de pierre lancé par une machine. „ Il ſembloit que la vengeance „ divine, dit Boſſuet, s'étoit „ comme rendue viſible en cet „ homme qui ne ſubſiſtoit que „ pour prononcer ſes arrêts ; „ qu'elle l'avoit rempli de ſa „ force, afin qu'il pût égaler „ les malheurs du peuple par „ ſes cris ; & qu'enfin il devoit „ périr par un effet de cette „ vengeance qu'il avoit ſi long-„ tems annoncée, afin de la „ rendre plus ſenſible & plus „ préſente, quand il en ſeroit „ non-ſeulement le prophete „ & le témoin, mais encore „ la victime. Ce prophete des „ malheurs de Jeruſalem s'ap-„ pelloit *Jeſus*. Il ſembloit que „ ce nom de ſalut & de paix, „ devoit tourner aux Juifs, „ qui le mépriſoient en la per-„ ſonne de notre Sauveur, à „ un funeſte préſage ; & que „ ces ingrats ayant rejeté un „ Jeſus qui leur annonçoit la „ grace, la miſéricorde & la „ vie, Dieu leur envoyoit un „ autre Jeſus qui n'avoit à leur „ annoncer, que des maux ir-„ rémédiables, & l'inévitable „ décret de leur ruine pro-„ chaine. »

JÉTHRO, ſurnommé *Raguel*, ſacrificateur des Madianites, reçut Moyſe dans ſa maiſon, le garda tout le tems qu'il fut obligé de ſe cacher, de crainte que Pharaon ne le fît mourir, & lui fit épouſer ſa fille Sephora. Lorſque Moyſe eut délivré les Iſraélites, Jéthro alla au-devant de ſon gendre, vers l'an 1490 avant J. C., & lui amena ſa femme & ſes enfans. Il lui conſeilla de choiſir des perſonnes prudentes, capables de former un conſeil ſur lequel il pourroit ſe décharger d'une partie des affaires dont il étoit accablé. Il lui enſeigna enſuite l'art de diſcipliner ceux qui étoient deſtinés à porter les armes. Atrapan, dans *Euſebe*, le nomme roi d'Arabie, ſans doute parce que dans ce pays, la royauté étoit jointe au ſacerdoce.

JEUNE, (Jean le) naquit à Poligni en Franche-Comté, l'an 1592, d'un pere conſeiller au parlement de Dole. Il renonça à un canonicat d'Arbois, pour entrer dans la congrégation naiſſante de l'Oratoire. Le cardinal de Berulle eut pour lui les bontés qu'a un pere pour un enfant de grande eſpérance. Le P. le Jeune ſe conſacra aux miſſions, pendant 60 ans que durerent ſes travaux apoſtoliques. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de 95 ans. Cette infirmité ne le contriſta point, quoiqu'il

fût naturellement vif & impétueux. Le P. le Jeune eut d'autres infortunes. Il fut deux fois taillé de la pierre, & on ne l'entendit jamais laiſſer échapper aucune parole d'impatience. Les plus grands prélats avoient tant d'eſtime pour ſa vertu, que le cardinal Bichi le ſervit à table durant tout le cours d'une miſſion. La Fayette, évêque de Limoges, l'engagea en 1651 à demeurer dans ſon dioceſe. Le P. le Jeune y paſſa toute ſa vie, & y établit des Dames de la Charité dans toutes les villes. Dans ſa derniere maladie qui fut longue, il reçut ſouvent la viſite des évêques de Limoges & de Lombez. On lui avoit permis de dire la Meſſe, quoiqu'il fût aveugle; mais il ne voulut jamais uſer de cette permiſſion, dans la crainte de commettre quelqu'irrévérence en célébrant les ſaints myſteres. Il mourut à Limoges le 19 août 1672, à 80 ans, en odeur de ſainteté. Son humilité étoit admirable. Pluſieurs ſeigneurs de la cour, étant arrivés à Rouen, où il prêchoit le carême, le prierent de leur prêcher ſon plus beau Sermon; mais il ſe contenta de leur faire une inſtruction familiere, touchant les devoirs des grands, & touchant l'obligation de veiller ſur leurs familles & leurs domeſtiques. Les converſions que ce directeur, ſagement ſévere, opéroit, étoient ſolides & perſévérantes. Sa réputation étoit ſi grande, qu'on venoit de fort loin pour ſe mettre ſous ſa conduite. On a de lui des *Sermons*, en dix gros volumes in-8°, Toulouſe, 1688. Ils furent traduits en latin, & imprimés à Mayence ſous ce titre: *Johannis* JUNII *Deliciæ Paſtorum, ſive Conciones*, in-4°. Le célebre Maſſillon puiſa dans l'étude de ce prédicateur, non cette facilité & cette chaleur qui le caractériſent (ce ſont des talens qu'on ne doit qu'à la nature), mais des matériaux pour pluſieurs de ſes diſcours. *Ce ſermonaire*, diſoit il, *eſt un excellent répertoire pour un prédicateur, & j'en ai profité.* Le P. le Jeune eſt ſimple, touchant, inſinuant; on voit qu'il étoit né avec un génie heureux & une ame ſenſible. Le recueil de ſes *Sermons*, qu'on appelle quelquefois *Sermons du P. Aveugle*, eſt devenu peu commun. C'eſt par cette lecture que Benoît-Joſeph Labre, mort en odeur de ſainteté à Rome, en 1783, s'eſt ſenti particuliérement animé à l'exercice des vertus chrétiennes. On a encore de lui une traduction du *Traité de la vérité de la Religion*, in-12, imprimé en Hollande.

JEWEL, (Jean) *Ivelus*, écrivain Anglois, ſe fit proteſtant ſur la fin du regne de Henri VIII, & fut exclus du college d'Oxford ſous la reine Marie. Après la mort de cette princeſſe, il quitta l'Italie, où il s'étoit enfui, & retourna en Angleterre. On lui donna alors l'évêché de Salisbury. On aſſure qu'il avoit beaucoup de mémoire; mais ſes variations ne prouvent pas qu'il eût autant de jugement.

JÉZABEL, fille d'Ithobal, roi de Sidon, & femme d'Achab, roi d'Iſraël. Ce fut elle qui porta le roi, ſon époux, à abolir entiérement dans ſes états le culte du vrai Dieu,

pour y ſubſtituer celui de Baal. Élie, le ſeul qui eût oſé réſiſter à cette reine impie, fut contraint de prendre la fuite, & de ſe retirer ſur la montagne d'Horeb. Le même roi, ayant envie de poſſéder la vigne d'un nommé Naboth, qui la lui refuſa; Jézabel ſuſcita de faux témoins, & le fit condamner à être lapidé. Achab demeura en poſſeſſion de la vigne; mais Dieu, pour punir Jézabel, éleva ſur le trône de Samarie Jéhu. Ce prince la fit jeter du haut d'une fenêtre, & les chiens dévorerent tellement ſon corps, qu'ils ne laiſſerent que le crâne, les pieds, & l'extrémité des mains, l'an 884 avant J. C. — Il eſt parlé dans l'Apocalypſe d'une JÉZABEL, qui faiſoit la prophéteſſe, & ſous ce faux titre prêchoit des erreurs. Elle y eſt menacée d'une maladie mortelle, ſi elle ne fait pénitence de ſes péchés, comme tous ceux qui participeront à ſes erreurs. Il eſt aſſez difficile de dire qui étoit cette Jézabel: c'étoit apparemment quelque femme puiſſante qui protégeoit les Nicolaïtes, & qui eſt nommée ainſi par Antonomaſe.

JÉZID I, 5e calife, ou ſucceſſeur de Mahomet, & le ſecond de la race des Ommiades, régna après la mort de ſon pere Moavia, l'an 680; mais il n'en imita pas le courage & les grands deſſeins. Son unique plaiſir étoit de compoſer des vers d'amour. La ſeconde année de ſon regne, les Arabes de Cufa élurent pour calife Huſſein, ſecond fils d'Ali. Jézid leva une puiſſante armée, & fit tuer Huſſein en trahiſon, comme ils étoient prêts de ſe donner bataille dans la plaine de Cazaballa, aux environs de Cufa. Jézid perſécuta enſuite toute la race d'Ali, & fit mourir une partie de la nobleſſe d'Arabie. Ces exécutions cruelles le rendirent odieux à tous les peuples. Après la mort de Huſſein, Abdallah, fils de Zobaïr, qui étoit de la famille d'Ali, ſouleva toute la Perſe contre Jézid, qu'il peignit comme un homme plus capable d'être poëte que d'être roi. Le regne de ce lâche prince ne dura que 3 ans & 9 mois: il mourut l'an de J. C. 683.

JOAB, fils de Sarvia, ſœur de David, frere d'Abiſaï & d'Azaël, fut attaché au ſervice de David, & commanda ſes armées avec ſuccès. La premiere occaſion où il ſe ſignala, fut le combat de Gabaon, où il vainquit Abner, chef du parti d'Iſboſeth, qu'il tua enſuite en trahiſon. Il monta le premier ſur les murs de Jeruſalem, & mérita par ſa valeur d'être conſervé dans l'emploi de général qu'il poſſédoit déjà. Il marcha contre les Syriens qui s'étoient révoltés contre David, les mit en fuite, & s'étant rendu maître d'un quartier de la ville de Rabbath ſur les Ammonites, il fit venir David, pour qu'il eût la gloire de cette conquête. Joab ſe ſignala dans toutes les guerres que ce monarque eut à ſoutenir. Mais il ſe déshonora en aſſaſſinant Abner & Amaſa. Il réconcilia Abſalon avec David, & ne laiſſa pas de tuer ce prince rebelle dans une bataille, vers l'an 1023 avant J. C. David, en conſidération de ſes ſervices, & par la crainte de ſa puiſſance, ne ſévit pas contre lui;

mais en mourant il commanda à ſon fils Salomon de le punir. Ce jeune prince, miniſtre de la vengeance de ſon pere, fit tuer le coupable, qui avoit pris parti contre lui pour ſervir Adonias, aux pieds de l'autel où il s'étoit réfugié, croyant y trouver un aſyle, l'an 1014 avant J. C.

JOACHAZ, roi d'Iſraël, ſuccéda à ſon pere Jéhu l'an 856 avant J. C., & régna 17 ans. Le Seigneur, irrité de ce qu'il avoit adoré les dieux étrangers, le livra à la fureur d'Azaël & de Bénadad, rois de Syrie, qui ravagerent cruellement ſes états. Ce prince, dans cette extrémité, eut recours à Dieu, qui l'écouta favorablement. Joas, ſon fils & ſon ſucceſſeur, rétablit les affaires d'Iſraël, & remporta durant ſon regne pluſieurs victoires ſur les Syriens.

JOACHAZ, fils de Joſias, roi de Juda, fut élu roi après la mort de ſon pere, l'an 610 avant J. C. Il avoit 23 ans lorſqu'il monta ſur le trône. Il ne régna qu'environ 3 mois à Jeruſalem, & ſe ſignala par ſes impiétés. Néchao, roi d'Egypte, au retour de ſon expédition contre les Babyloniens, rendit la Judée tributaire; & pour faire un acte de ſouveraineté, ſous prétexte que Joachaz avoit oſé ſe faire déclarer roi ſans ſa permiſſion, au préjudice de ſon frere aîné, il donna le ſceptre à celui-ci. Le roi détrôné mourut de chagrin en Egypte, où il avoit été emmené.

JOACHIM *ou* JOAKIM, fils de Joſias & frere de Joachaz, fut mis ſur le trône de Juda par Néchao, roi d'Egypte, l'an 610 avant J. C. Il déchira & brûla les livres de Jérémie, & traita avec cruauté le prophete Urie. Il fut détrôné par Nabuchodonoſor, & mis à mort par les Chaldéens, qui jeterent ſon corps hors de Jeruſalem, & le laiſſerent ſans ſépulture, vers l'an 600 avant J. C.

JOACHIM, fils du précédent; *voyez* JECHONIAS; c'eſt le même.

JOACHIM, (S.) fut, ſelon une pieuſe tradition, époux de Ste Anne, & pere de la Ste Vierge. On ne ſait rien de ſa vie, & l'Ecriture-Sainte ne fait aucune mention formelle de S. Joachim. Mais il eſt très-apparent que Heli, dont il eſt parlé dans le chap. 3 de S. Luc comme pere de S. Joſeph, eſt ce même Joachim, pere de Marie, & beau-pere de Joſeph; car Joachim, Heli, Eliacim &c, ſont les mêmes noms dans l'Ecriture (*voyez* AFRICAIN, Jules). Le ſeul livre ancien qui parle expreſſément de S. Joachim, eſt traité d'apocryphe par S. Auguſtin. L'Egliſe Grecque fait la fête de S. Joachim dès le 7e ſiecle; mais elle n'a été introduite que fort tard dans l'Egliſe latine. On prétend que ce fut le pape Jules II qui l'inſtitua.

JOACHIM, natif du bourg de Celico, près de Coſenza, voyagea dans la Terre-Sainte. De retour en Calabre, il prit l'habit de Cîteaux dans le monaſtere de Corazzo, dont il fut prieur & abbé. Joachim quitta ſon abbaye avec la permiſſion du pape Luce III, vers 1183, & alla demeurer à Flore, où il fonda une célebre abbaye, dont il fut le premier abbé. Il

eut ſous ſa dépendance un grand nombre de monaſteres, qu'il gouverna avec ſageſſe, & auxquels il donna des conſtitutions approuvées par le pape Céleſtin III. L'abbé Joachim fit fleurir dans ſon ordre la piété & la régularité, & mourut en 1202, à 72 ans, laiſſant un grand nombre d'Ouvrages, Veniſe, 1516, in-fol. dont quelques propoſitions touchant la nature divine, la Trinité & la durée de l'Evangile de J. C. furent condamnées dans la ſuite au concile général de Latran en 1215, & au concile d'Arles en 1260. Les plus connus ſont les *Commentaires ſur Iſaïe*, ſur *Jérémie* & ſur l'*Apocalypſe*. On a encore de lui des *Prophéties*, qui ont fait autrefois beaucoup de bruit, & que dom Gervaiſe, dans l'*Hiſtoire de l'Abbé Joachim*, 1745, 2 vol. in-12, prétend avoir été accomplies.

JOACHIM II, électeur de Brandebourg, fils de Joachim I, né l'an 1505, ſuccéda à ſon pere en 1532. Il embraſſa la doctrine de Luther en 1539. Ses courtiſans & l'évêque de Brandebourg ſuivirent ſon exemple. L'électeur Joachim acquit par ce changement les évêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lebus, qu'il incorpora à la Marche. Il n'entra point dans l'union que les Proteſtans firent à Smalcalde, ſe montra aſſez indifférent aux progrès de cette ſecte, & ſe tint en repos, tandis que les guerres de religion déſoloient la Saxe & les pays voiſins. L'empereur Ferdinand II lui vendit le duché de Croſſen dans la Siléſie; & ſon beau-frere Sigiſmond-Auguſte, roi de Pologne, lui accorda en 1569, le droit de ſuccéder à Albert-Fréderic de Brandebourg, duc de Pruſſe, au cas qu'il mourut ſans héritiers. Le regne de Joachim II fut doux & paiſible. On l'accuſa d'être libéral juſqu'à la prodigalité, & d'avoir le foible de l'aſtrologie. Il mourut en 1571, du poiſon qu'un médecin juif lui donna.

JOACHIM, (George) ſurnommé *Rhetius*, parce qu'il étoit de la Valteline, qui faiſoit partie de l'ancienne *Rhetia*, enſeigna les mathématiques & l'aſtronomie à Wittemberg. Dès qu'il fut inſtruit de l'hypotheſe de Copernic, il l'alla voir, & embraſſa ſon opinion. Ce fut lui, qui, après la mort de cet aſtronome, publia ſes ouvrages. Il a ſoin d'avertir que malgré la vraiſemblance de la nouvelle hypotheſe, il faut bien ſe garder de la regarder comme une choſe démontrée; il croit que ceux qui penſent autrement n'ont pas étudié la choſe à fonds : *Quibus aliud videtur, rem penitùs non attigerunt.* Il mourut en 1576, à 62 ans. On a de lui des *Ephémérides*, ſelon les principes de Copernic; & pluſieurs autres ouvrages ſur la phyſique, la géométrie & l'aſtronomie: ils ont eu du cours autrefois.

JOANNITZ, *voyez* CALO-JEAN.

JOAPHAR *ou* ABOUGIAFAR, philoſophe Arabe, contemporain d'Averroës, eſt le même, ſelon quelques-uns, qu'Avicennes. Il compoſa dans le 12e ſiecle le *Roman* philoſophique de *Haï, fils de Jockdhan*, dans lequel il regne une fiction ingénieuſe. L'auteur y

montre, en la perſonne de ſon héros, par quels degrés on peut s'élever de la connoiſſance des choſes naturelles à celle des ſurnaturelles. Edouard Pocoke, le fils, a donné une bonne verſion latine de cet ouvrage, ſous le titre de *Philoſophus autodidactus*, ou *le Philoſophe inſtruit par lui-même*. Cet auteur eſt appellé par quelques-uns *Jaaphar ben Tophail*.

JOAS, fils d'Ochoſias, roi de Juda, échappa, par les ſoins de Joſabeth ſa tante, à la fureur d'Athalie ſa grand'mere, qui avoit fait égorger tous les princes de la maiſon royale. Il fut élevé dans le temple ſous les yeux du grand-prêtre Joïada, mari de Joſabeth. Quand le jeune prince eut atteint ſa 7e année, Joïada le fit reconnoître ſecrettement pour roi par les principaux officiers de la garde du temple. Athalie, qui avoit uſurpé la couronne, fut miſe à mort l'an 883 avant J. C. Joas, conduit par le pontife Joïada, gouverna avec ſageſſe; mais lorſque ce ſaint homme fut mort, le jeune roi, ſéduit par les flatteurs, adora les idoles. Zacharie, fils de Joïada, le reprit de ſes impiétés; mais Joas, oubliant ce qu'il devoit à la mémoire de ſon bienfaiteur, fit lapider ſon fils dans le parvis du temple. Dieu, pour punir ce crime, rendit la ſuite de la vie de ce prince auſſi triſte que le commencement avoit été heureux. Les Syriens, avec une petite poignée de gens, défirent ſon armée, & le traiterent lui-même avec la derniere ignominie. Après être ſorti de leurs mains, accablé de cruelles maladies, il n'eut pas même la conſolation de mourir paiſiblement; trois de ſes ſerviteurs l'aſſaſſinerent dans ſon lit: ainſi fut vengé le ſang du fils de Joïada qu'il avoit répandu. Ce prince régna 40 ans, & mourut l'an 843 avant J. C.

JOAS, fils de Joachaz, roi d'Iſraël, ſuccéda à ſon pere dans le royaume qu'il avoit déjà gouverné 2 ans avec lui. Il imita l'impiété de Jéroboam. Eliſée étant tombé malade de la maladie dont il mourut, Joas vint le voir, & parut affligé de le perdre. L'homme de Dieu, pour le récompenſer de ce bon office, lui dit de prendre des fleches, & d'en frapper la terre. Comme il ne frappa que 3 fois, le prophete lui dit que s'il fût allé juſqu'à la 7e, il auroit entiérement ruiné la Syrie. Joas gagna contre Bénadad les trois batailles qu'Eliſée avoit prédites, & réunit au royaume d'Iſraël les villes que les rois d'Aſſyrie en avoient démembrées. Amaſias, roi de Juda, lui ayant déclaré la guerre, Joas le battit, prit Jeruſalem, & fit le roi lui-même priſonnier. Il le laiſſa libre, à condition qu'il lui payeroit un tribut; & il revint triomphant à Samarie, chargé d'un butin conſidérable. Il y mourut en paix, peu de tems après cette victoire, & après un regne de 16 ans, 826 avant J. C.

JOATHAM, le plus jeune des fils de Gédéon, échappa au carnage qu'Abimélech, fils naturel de Gédéon, fit de ſes autres freres. Du haut d'une montagne, il prédit aux Sichimites les maux qui les attendoient, pour avoir élu roi Abimélech l'an 1233 avant J. C.

Il ſe ſervit, pour leur rendre leur ingratitude plus ſenſible, de l'ingénieux *Apologue* du figuier, de la vigne, de l'olivier & du buiſſon.

JOATHAM, fils & ſucceſſeur d'Ozias, autrement Azarias, 759 ans avant J. C., prit le maniement des affaires, à cauſe de la lepre qui ſéparoit ſon pere de la compagnie des autres hommes. Il ne voulut pas prendre le nom de roi, tant que ſon pere vécut. Il fut fort aimé de ſes ſujets, pieux, magnifique, & bon guerrier. Il remporta pluſieurs victoires, remit Jeruſalem dans ſon ancien éclat, impoſa un tribut aux Ammonites, & mourut l'an 742 avant J. C. après un regne de 16 ans.

JOB, célebre patriarche, naquit dans le pays de Hus, entre l'Idumée & l'Arabie, vers l'an 1700 avant J. C. C'étoit un homme juſte, qui élevoit ſes enfans dans la vertu, & offroit des ſacrifices à l'Être-Suprême. Pour éprouver ce ſaint homme, Dieu permit que tous ſes biens lui fuſſent enlevés, & que ſes enfans fuſſent écraſés ſous les ruines d'une maiſon, tandis qu'ils étoient à table. Tous ces fléaux arriverent dans le même moment, & Job en reçut les nouvelles avec une patience admirable. *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté*, dit-il; *il n'eſt arrivé que ce qui lui a plu : que ſon ſaint nom ſoit béni !* Le démon, à qui Dieu avoit permis de tenter ſon ſerviteur, fut au déſeſpoir de la conſtance que Job oppoſoit à ſa malice. Il crut la vaincre, en l'affligeant d'une lepre épouvantable qui lui couvroit tout le corps. Le ſaint homme ſe vit réduit à s'aſſeoir ſur un fumier, & à racler avec des morceaux de pots caſſés le pus qui ſortoit de ſes plaies. Le démon ne lui laiſſa que ſa femme, pour augmenter ſa douleur, & tendre un piege à ſa vertu. Elle vint inſulter à ſa piété, & traiter ſa patience d'imbécillité; mais ſon époux ſe contenta de lui répondre : » Vous avez parlé comme une » femme inſenſée; puiſque nous » avons reçu les biens de la » main de Dieu, pourquoi n'en » recevrions-nous pas auſſi les » maux » ? Trois de ſes amis, Eliphaz, Baldad & Sophar, vinrent auſſi le viſiter, & furent pour Job des conſolateurs importuns. Ne diſtinguant pas les maux que Dieu envoie à ſes amis pour les éprouver; de ceux dont il punit les méchans, ils le ſoupçonnerent de les avoir mérités. Job, convaincu de ſon innocence, leur prouva que Dieu affligeoit quelquefois les juſtes pour les éprouver, les humilier, les perfectionner, ou pour quelqu'autre raiſon inconnue aux hommes. Le Seigneur prit enfin la défenſe de ſon fidele ſerviteur, & rendit à Job, ſes enfans, une parfaite ſanté, & plus de biens & de richeſſes qu'il ne lui en avoit ôtés. Il mourut vers l'an 1500 avant J. C., à 211 ans. Quelques-uns, parmi leſquels on eſt fâché de compter les Capucins de Paris, diſciples de M. l'abbé du Villefroy (*voyez* ce mot), ont douté de l'exiſtence de Job, & ont prétendu que le livre qui porte ſon nom, étoit moins une hiſtoire véritable, qu'une parabole; mais

ce ſentiment eſt contraire, 1°, à Ezéchiel & à Tobie, qui parlent de ce ſaint homme comme d'un homme véritable : 2°, à S. Jacques, qui le propoſe aux Chrétiens comme un modele de la patience avec laquelle ils doivent ſouffrir les maux : 3°, au torrent de toute la tradition des Juifs & des Chrétiens. Quelques-uns attribuent ſon livre à Moyſe, d'autres à lui-même, d'autres à Iſaïe, & il eſt difficile de décider cette queſtion. Il eſt écrit en langue hébraïque, mêlée de pluſieurs expreſſions arabes, ce qui le rend quelquefois obſcur. Il eſt en vers, & l'antiquité ne nous offre point de poéſie plus riche, plus relevée, plus touchante que celle-ci. Les vers ne ſont pas aſſujettis à une cadence réglée, mais ils ſont animés par le feu du génie, par les expreſſions nobles & hardies, qui ſont l'ame de la poéſie d'Homere & de Virgile. Bacon admiroit les profondes connoiſſances en philoſophie & en phyſique, renfermées dans ce livre. *Si quis eximium illum Jobi librum diligenter evolverit, plenum illum & tanquàm grævidum naturalis philoſophiæ myſteriis deprehendet. Exempli gratiâ, circa coſmographiam, & rotunditatem terræ, circa aſtronomiam & aſteriſmos, circa generationem, rem metallicam* &c. de Augm. Scient. p. 25. On y trouve de plus des maximes d'une ſageſſe profonde & ſublime, de grandes & magnifiques idées de la divinité, qu'on chercheroit en vain chez les anciens poëtes abandonnés à leur imagination & aux rêves d'une ridicule mythologie. Toutes les expreſſions de Job dans la peinture qu'il fait de ſes malheurs, ne doivent pas être priſes dans le ſens rigoureux de la lettre. Il paroît que le ſaint homme a donné quelquefois à ſa douleur un eſſor trop vif, & qu'il ſe reproche cette faute aux chap. 39 & 42. Nous avons de ſavans Commentaires ſur le livre de Job, mais il y en a peu qui ſe faſſe lire avec plus de plaiſir & d'édification que celui de l'abbé Duguet, quoique l'auteur ne s'attache pas toujours aſſez au ſens littéral ; défaut qu'il répare par une érudition bien amenée, un ſtyle plein d'onction, des applications & des alluſions auſſi heureuſes que pieuſes.

JOBERT, (Louis) Jéſuite Pariſien, littérateur & prédicateur, mort dans ſa patrie en 1719, à 72 ans, eſt célebre par ſa *Science des Médailles*, réimprimée en 1739, en 2 vol. in-12, par les ſoins de M. de la Baſtie, mort en 1742, qui l'a enrichie d'un grand nombre d'obſervations. Le P. Jobert a fait auſſi quelques Livres de piété.

JOCASTE, *voyez* ŒDIPE.

JOCONDE *ou* JUCONDE, *voyez* GIOCONDO.

JODELLE, (Etienne) ſieur de Limodin, né à Paris en 1532, fut l'un des poëtes de la *Pleyade*, imaginée par Ronſard. Sa *Cléopâtre* eſt la premiere de toutes les tragédies françoiſes. Elle eſt d'une ſimplicité fort convenable à ſon ancienneté. Point d'action, point de jeu, grands & mauvais diſcours par-tout. *Didon* ſuivit *Cléopâtre* & fut auſſi applaudie, quoiqu'elle ne valût pas mieux. Il donna en-

teur des *Comédies*, un peu moins mauvaiſes que ſes *Tragédies*. Henri II l'honora de ſes bienfaits; mais ce poëte, qui faiſoit conſiſter la philoſophie à vivre dans les plaiſirs & à dédaigner la grandeur, négligea de faire ſa cour, & mourut dans la miſere, en 1573, à 41 ans. Le *Recueil* de ſes Poéſies fut imprimé à Paris en 1574, in-4°, & à Lyon en 1597, in-12. On y trouve: I. Deux tragédies, *Cléopâtre* & *Didon*. II. *Eugene*, comédie. III. Des *Sonnets*, des *Chanſons*, des *Odes*, des *Elégies* &c. Quoique ſes poéſies françoiſes aient été eſtimées de ſon tems, il faut avoir aujourd'hui beaucoup de patience pour les lire. Il n'en eſt pas de même de ſes poéſies latines. Le ſtyle en eſt pur, plus coulant, & de meilleur goût. Jodelle s'étoit rendu habile dans les langues grecque & latine; il avoit du goût pour les arts, & l'on aſſure qu'il entendoit bien l'architecture, la peinture & la ſculpture.

JOEL, fils de Phatuel, & le ſecond des 12 petits Prophetes, prophétiſa vers l'an 789 avant J. C. Sa *Prophétie*, écrite d'un ſtyle véhément, expreſſif & figuré, regarde particuliérement la dévaſtation de la Judée par les Chaldéens, & ſous ce type, la deſtruction de Jeruſalem par les Romains, la fin du monde, le jugement univerſel, les peines de l'enfer pour les réprouvés, & la gloire éternelle pour les juſtes. S. Pierre, dans les *Actes des Apôtres*, en applique un paſſage conſidérable à la révolution qui établit le Chriſtianiſme ſur la terre. Sa Prophétie eſt en hébreu, & eſt diviſée en trois chapitres.

JOHNSON, (Benjamin) poëte Anglois, fils d'un maçon de Weſtminſter, cultiva les Muſes en maniant la truelle. Shakeſpear, ayant eu occaſion de le connoître, lui donna ſon amitié. Johnſon fut le premier poëte comique de ſa nation, qui mit un peu de régularité & de bienſéance ſur le théâtre. C'eſt principalement dans la comédie qu'il réuſſiſſoit. Il étoit forcé dans la tragédie, & celles qui nous reſtent de lui, ſont aſſez peu de choſe. Ses pieces manquent de goût, d'élégance, d'harmonie & de correction. Servile copiſte des anciens, il traduiſit en mauvais vers anglois, les beaux morceaux des auteurs Grecs & Romains. Son génie ſtérile ne ſavoit les accommoder, ni à la maniere de ſon ſiecle, ni au goût de ſa patrie. Ce poëte mourut en 1637, à 63 ans, dans la pauvreté. Ayant fait demander quelques ſecours à Charles I, ce prince lui envoya une gratification modique. *Je ſuis logé à l'étroit*, dit-il à celui qui lui remit la ſomme; *mais je vois, par l'étendue de cette faveur, que l'ame de ſa majeſté n'eſt pas logée plus au large*. On ne mit que ces mots ſur ſon tombeau: *O! rare Ben Johnſon!* Le recueil de ſes ouvrages parut à Londres, 1716, en 6 vol. in-8°, & 1756, 7 vol. in-8°.— Il faut le diſtinguer de Thomas JOHNSON, Anglois comme le premier, auteur de quelques ouvrages de littérature, entr'autres de *Notes* aſſez eſtimées ſur quelques Tragédies de Sophocle. Il mourut vers l'an 1730.

JOHNSON, (Samuel) né dans le comté de Warwick en 1649, fut condamné à une amende de 500 marcs & à la priſon juſqu'au paiement de cette ſomme, pour avoir compoſé un libelle furieux contre le duc d'Yorck, ſous le titre de *Julien l'Apoſtat*; mais le roi Guillaume caſſa cette ſentence, le fit élargir, & lui accorda de fortes penſions. Il faillit d'être aſſaſſiné en 1692, & il n'échappa aux coups des aſſaſſins qu'à force de prieres. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-fol. à Londres. Ils roulent ſur la politique & ſur la juriſprudence angloiſe. Son *Traité ſur la grande Chartre*, qu'on trouve dans ce recueil, eſt curieux.

JOHNSON, (Samuel) né à Liethfeld, dans le comté de Stafford, en 1709, ſe fit connoître par le *Rambler*, ouvrage eſtimé de ſes compatriotes, qui contribua beaucoup à fixer une langue qui juſques-là n'avoit pas paru avoir de regles ſûres & uniformes. Un ouvrage tout différent, intitulé : *The Rambler* ou *Le Rodeur*, dans le goût du *Spectateur* d'Adiſſon, a eu auſſi beaucoup de ſuccès, ainſi que le *The Idler* ou *L'Oiſif*. On a encore de lui : I. Un *Voyage en Ecoſſe*, curieux & plein d'humeur contre les Ecoſſois. II. Des *Vies des principaux Poëtes Anglois*, remplies de détails intéreſſans & d'une excellente littérature. III. D'autres ouvrages en proſe moins importans, & quelques pieces de poéſie, où il y a plus d'eſprit que de talent poétique. Cependant quelques allégories, inſérées dans le *Rambler*, prouvent que l'auteur avoit une imagination riante & quelquefois poétique. Il mourut à Londres en 1784. Milord Cheſterfield en a fait le portrait ſuivant : » Il y a un homme » dont je reconnois, j'eſtime & » j'admire le caractere moral, » les profondes connoiſſances » & le talent ſupérieur; mais il » m'eſt ſi impoſſible de l'aimer, » que j'ai preſque la fievre » quand je le rencontre dans » une ſociété. Sa figure, ſans » être difforme, ſemble faite » pour jeter de la diſgrace & » du ridicule ſur la forme humaine. Sans égard à aucune » des bienſéances de la vie » ſociale, il prend tout, il fait » tout à contretems. Il diſpute » avec chaleur, ſans aucune » conſidération pour le rang, » l'état & le caractere de ceux » avec qui il diſpute. Ignorant » abſolument toutes les nuances du reſpect & de la familiarité, il a le même ton & » les mêmes manieres avec ſes » ſupérieurs, ſes égaux & ſes » inférieurs; & il eſt par conſéquent abſurde avec au moins » deux de ces trois claſſes » d'hommes. Seroit-il poſſible » d'aimer un tel homme? Non! » tout ce que je puis faire eſt » de le regarder comme un » reſpectable Hottentot ».

JOHNSON, *voyez* BEHN.

JOHNSTON, (Arthur) né à Caskieben près Aberdéen en Ecoſſe, paſſa une partie de ſa vie à voyager, fut reçu docteur en médecine à Padoue, revint dans ſa patrie en 1632, & mourut à Oxford en 1641. Sa *Paraphraſe des Pſeaumes* en vers latins, ſouvent réimprimée, lui a acquis une eſpece de célébrité, mais qui n'approche

pas de celle que Buchanan a ſi bien méritée dans le même genre.

JOHNSTON, (Jean) naturaliſte, né à Sambter dans la grande Pologne en 1603, parcourut tous les pays de l'Europe, & mourut dans ſa terre de Ziebendorf, dans le duché de Lignitz, en Siléſie, l'an 1675. On a de lui pluſieurs ouvrages, parmi leſquels on diſtingue ſes *Hiſtoires des Poiſſons*, des *Oiſeaux*, des *Inſectes*, des *Quadrupedes*, des *Arbres* &c, en 5 vol. in-fol., 1650, 1653 & 1662. Cette édition, qui eſt la 1re, eſt auſſi rare que recherchée. Ce livre eſt en latin. On a encore de lui un traité *De Arboribus & Fructibus*, Francfort-ſur-le-Mein, 1662, in-folio. C'eſt, de toutes les productions de cet infatigable naturaliſte, la meilleure & la moins commune. Tous ſes ouvrages ont été réimprimés en 10 tomes in-fol. 1755 à 1768. — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume JONSTHON, Ecoſſois, mort en 1609, dont on a un *Abrégé* de l'*Hiſtoire* de Sleidan.

JOIADA, grand-prêtre des Juifs, éleva avec ſoin Joas, fils du roi Ochoſias, dans le temple, le plaça ſur le trône de ſes peres, fit mettre à mort la reine Athalie qui avoit uſurpé le ſceptre de David, renouvella l'alliance de Juda avec le Seigneur, l'an 883, mourut peu après, & fut inhumé par ordre de Joas en conſidération de ſes ſervices, dans le ſépulcre des rois de Jeruſalem. *Voyez* JOAS, roi de Juda, & JOSABETH.

JOINVILLE, (Jean, ſire de) ſénéchal de Champagne, d'une des plus anciennes maiſons de cette province, étoit fils de Simon, ſire de Joinville & de Vaucouleurs, & de Béatrix de Bourgogne, fille d'Etienne III, comte de Bourgogne. Il fut un des principaux ſeigneurs de la cour de S. Louis, qu'il ſuivit dans toutes ſes expéditions militaires. Comme il ne ſavoit pas moins ſe ſervir de la plume que de l'épée, il écrivit la *Vie* de ce monarque. Nous avons un grand nombre d'éditions de cet ouvrage, entr'autres une excellente par les ſoins de Charles du Cange, qui la publia avec de ſavantes obſervations en 1668. Il faut conſulter à ce ſujet la *Diſſertation* du baron de Bimard de la Baſtie, ſur la Vie de S. Louis, écrite par Joinville, dans le tome 15 des *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, p. 692; & l'addition du même à cette Diſſertation, dans les mêmes *Mémoires*, p. 736 & ſuiv. On a recouvré depuis quelques années un manuſcrit de la Vie de S. Louis, par le ſire de Joinville, plus authentique & plus exact que ceux qu'on a connus juſqu'ici. Ce manuſcrit eſt à la bibliotheque du roi. M. l'abbé Sallier l'a fait connoître dans une curieuſe *Diſſertation* qu'il lut à ce ſujet à l'académie des belles-lettres, le 12 novembre 1748; & on l'a ſuivi dans l'édition de 1761. Le roi S. Louis ſe ſervoit du ſire de Joinville pour rendre la juſtice à ſa porte. Joinville en parle lui-même dans la Vie de ce monarque. » Il avoit coutume, dit-il, » de nous envoyer les ſieurs » de Neſle, de Soiſſons & » moi, ouïr les plaids de la

» porte, & puis il nous en-
» voyoit quérir & demandoit
» comme tout ſe portoit, &
» s'il y avoit aucune affaire
» qu'on pût dépêcher ſans lui;
» & pluſieurs fois, ſelon notre
» rapport, il envoyoit quérir
» les plaidoyans & les conte-
» noit, les mettant en raiſon
» & droiture ». On voit, par ce paſſage tiré de l'ancienne édition, que le françois de l'Hiſtoire de Joinville n'eſt pas le même que celui que parloit ce ſeigneur : il ſe trouve ſans altération dans la nouvelle édition de 1761, in-fol., de l'imprimerie royale, donnée par Melot, garde de la bibliotheque du roi. Joinville mourut vers 1318, âgé de près de 90 ans, avec la réputation d'un courtiſan aimable, d'un militaire courageux, d'un ſeigneur vertueux. Il avoit l'eſprit vif, l'humeur gaie, l'ame noble, les ſentimens élevés.

JOLY, (Claude) né à Paris en 1607, chanoine de la cathédrale en 1631, fit deux voyages, l'un à Munſter & l'autre à Rome. De retour à Paris, il fut fait official & grand-chantre. Il parvint juſqu'à l'âge de 93 ans, ſans avoir éprouvé les infirmités de la vieilleſſe, lorſqu'il tomba dans un trou fait dans l'égliſe de Notre-Dame pour la conſtruction du grand-autel. Il mourut de cette chute en 1700, après avoir légué ſa nombreuſe bibliotheque à ſon chapitre. Les agrémens de ſon caractere, la candeur de ſes mœurs, ſon exacte probité, & ſes autres vertus, le firent longtems regretter. Il dut ſa longue vieilleſſe à un régime exact, à ſon enjouement tempéré par la prudence. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Traité des reſtitutions des Grands*, 1680, in-12. II. *Traité hiſtorique des Ecoles Epiſcopales*, 1678, in-12. III. *Voyage de Munſter en Weſtphalie*, 1670, in-12. IV. *Recueil des Maximes véritables & importantes pour l'inſtitution du Roi, contre la fauſſe & pernicieuſe politique du Cardinal Mazarin*, 1652, in-12. Cet ouvrage écrit avec vivacité & avec hardieſſe, réimprimé en 1663, avec deux *Lettres* apologétiques de l'ouvrage même, fut brûlé par la main du bourreau en 1665. L'auteur fit imprimer un autre livre relatif à celui-ci; il eſt intitulé : *Codicile d'or.* C'eſt un recueil de maximes pour l'éducation d'un prince chrétien, tirées d'Eraſme & d'autres auteurs. V. *De l'état de mariage.* VI. *Traditio antiqua Eccleſiarum Franciæ circa Aſſumptionem B. MARIÆ*, Sens, 1672, in-12. VII. *De reformandis horis Canonicis*, 1644 & 1675, in-12. VIII. *De verbis Uſuardi circa Aſſumptionem B. M. Virginis*, Sens, 1669, in-12, avec une *Lettre* apologétique en latin, pour la défenſe de cet ouvrage; Rouen, 1670, in-12. Preſque tous les ouvrages de ce pieux chanoine ſont curieux & peu communs.

JOLY, (Claude) né à Buri dans le dioceſe de Verdun, d'abord curé de S. Nicolas-des-Champs à Paris, enſuite évêque de S. Paul-de-Léon, & enfin d'Agen, mourut en 1678, à 68 ans, après avoir occupé avec diſtinction les principales chaires des provinces & de la capitale. Les huit vol. in-8° de *Prônes* & de *Sermons* qui nous reſtent

reſtent de lui, furent rédigés après ſa mort par Richard, avocat. Ils ſont écrits avec plus de ſolidité que d'imagination. Le pieux évêque ne jetoit ſur le papier que ſon exorde, ſon deſſein & ſes preuves, & s'abandonnoit pour tout le reſte aux mouvemens de ſon cœur. On a encore de lui les *Devoirs du Chrétien*, in-12, 1719. Ce fut lui qui obtint l'arrêt célebre du 4 mars 1669, qui regle la diſcipline du royaume ſur l'approbation des réguliers, pour l'adminiſtration du ſacrement de Pénitence.

JOLY, (Gui) conſeiller du roi au Châtelet, fut nommé, en 1652, ſyndic des rentiers de l'hôtel-de-ville de Paris. Il ſuivit long-tems le cardinal de Retz, & lui fut attaché dans ſa faveur & dans ſes diſgraces; mais l'humeur bizarre, ſoupçonneuſe & inconſtante de ce fameux intrigant, l'obligea de le quitter. Il laiſſa des *Mémoires depuis 1648 juſqu'en 1665*. Si l'on en excepte la fin, ils ne ſont proprement qu'un abrégé de ceux de ſon maître, qu'il peint avec aſſez de vérité. Joly y paroît plus ſage dans ſes diſcours, plus prudent dans ſa conduite, plus fixe dans ſes principes, plus conſtant dans ſes réſolutions. Ses *Mémoires*, qui forment 2 vol. in-12, ont été réunis avec ceux du cardinal de Retz. On a encore de lui: I. Quelques *Traités*, compoſés par ordre de la cour, *pour la défenſe des droits de la Reine*, contre Pierre Stockmans, célebre juriſconſulte (*voyez* ce mot). II. Les *Intrigues de la Paix*, & les *Négociations* faites à la cour par les amis de M. le prince; depuis ſa retraite en Guienne, in-fol. 1652. III. Une *Suite* de ces mêmes intrigues, 1652, in-4° &c.

JOLY, (Guillaume) lieutenant-général de la connétablie & maréchauſſée de France, mort en 1613, eſt auteur: I. D'un *Traité de la Juſtice militaire de France*, in-8°. II. De la *Vie de Guy Coquille*, célebre juriſconſulte.

JOLY, (François-Antoine) cenſeur-royal, né à Paris en 1672, mort dans cette ville en 1753, débuta par quelques pieces de théâtre, & ſe fit connoître enſuite plus avantageuſement par des éditions de *Moliere*, in-4°; de *Corneille*, in-12; de *Racine*, in-12, & de *Honſleuri*, in-12. Il a laiſſé un ouvrage conſidérable, intitulé: *Le nouveau & grand Cérémonial de France*, gros in-fol., dépoſé à la bibliotheque du roi.

JOLY DE FLEURY, (Guillaume-François) né à Paris en 1675, d'une ancienne famille de robe, originaire de Bourgogne, fut reçu avocat au parlement en 1695, devint avocat-général de la cour des Aides en 1700, & avocat-général au parlement de Paris en 1705. D'Agueſſeau ayant été fait chancelier de France en 1717, Joly de Fleury le remplaça dans ſa charge de procureur-général, & mourut en 1756, dans ſa 81e année, laiſſant pluſieurs manuſcrits: I. Des *Mémoires* qui ſont tous autant de Traités ſur les matieres qu'ils embraſſent. II. Des *Obſervations*, des *Remarques* & des *Notes* ſur différentes parties du droit public françois. III. Les tomes 6 & 7 du *Journal des Audiences* offrent quel-

ques extraits de ſes *Plaidoyers*.

JOLY, (Jean-Pierre de) avocat au parlement de Paris & doyen du conſeil de M. le duc d'Orléans, naquit à Milhau en Rouergue l'an 1697, & mourut ſubitement à Paris en 1774. Nous avons de lui une traduction françoiſe, in-8°, des *Penſées de l'Empereur Marc-Antonin*, & une édition très-exacte du texte grec de ces *Penſées*.

JON, (du) *voyez* JUNIUS.

JONADAB, fils de Réchab, deſcendant de Jethro, beau-pere de Moyſe, aida Jehu à exterminer le culte de Baal, & ſe rendit recommandable par la ſainteté & l'auſtérité de ſa vie. Il preſcrivit à ſes deſcendans un genre de vie très-dur, & des privations pénibles, auxquelles la loi n'obligeoit perſonne, mais qui tendoient d'elles-mêmes à une plus exacte & plus parfaite obſervation de la loi. Il leur défendit l'uſage du vin, des maiſons, de l'agriculture & la propriété d'aucun fonds; & il leur ordonna d'habiter ſous des tentes. Les diſciples de Jonadab s'appellerent *Réchabites*, du nom de ſon pere. Ils pratiquerent la regle qu'il leur avoit donnée, durant plus de 300 ans. La derniere année du regne de Joachim, roi de Juda, Nabuchodonoſor étant venu aſſiéger Jeruſalem, les Réchabites furent obligés de quitter la campagne & de ſe retirer dans la ville, ſans toutefois abandonner leur coutume de loger ſous des tentes. Pendant le ſiege, Jérémie reçut ordre d'aller chercher les diſciples de Réchab, de les faire entrer dans le temple, & de leur préſenter du vin à boire. L'homme de Dieu exécuta cet ordre, & leur ayant offert à boire, ils répondirent qu'ils ne buvoient point de vin, parce que leur pere Jonadab le leur avoit défendu. Le prophete prit delà occaſion de faire aux Juifs de vifs reproches ſur leur endurciſſement. Il oppoſa leur facilité à violer la loi de Dieu à l'exactitude rigoureuſe avec laquelle les Réchabites obſervoient les ordonnances des hommes. Les Réchabites furent emmenés captifs après la priſe de Jeruſalem par les Chaldéens, & on croit qu'après le retour de la captivité, ils furent employés au ſervice du temple; qu'ils y exercerent les fonctions de portiers, & même de chantres, ſous les Lévites. L'expérience a fait voir encore plus clairement depuis, que les hommes aſſujettis à des regles & à des obſervances particulieres, formés à l'amour & à la pratique de la Religion par des leçons & des exercices aſſortis à une plus grande perfection, ſont en général les plus propres aux fonctions du ſaint miniſtere. *Voyez* S. NORBERT & EUSEBE de Verceil.

JONAS, fils d'Amathi, de petits Prophetes, natif de Géthepher dans la tribu de Zabulon, vivoit ſous Joas, Jéroboam II, rois d'Iſraël, & du tems d'Ozias, roi de Juda. Dieu ordonna à ce prophete d'aller à Ninive, capitale de l'empire des Aſſyriens, pour prédire à cette grande ville que Dieu l'alloit détruire. Jonas, craignant d'exécuter une miſſion qui lui ſembloit dangereuſe, s'enfuit, & s'embarqua à Joppé pour

aller à Tharſe en Cilicie. Une grande tempête s'étant élevée tout-à-coup, les mariniers tirerent au ſort pour ſavoir celui qui étoit cauſe de ce malheur, & le ſort tomba ſur Jonas. On le jeta dans la mer, afin que ſa mort procurât le ſalut aux autres ; & auſſi-tôt l'orage s'appaiſa. Dieu envoya un grand poiſſon pour recevoir Jonas, qui demeura 3 jours & 3 nuits dans le ventre de l'animal. Le poiſſon le jeta alors ſur le bord de la mer, & le prophete ayant reçu un nouvel ordre d'aller à Ninive, obéit. Les habitans, effrayés de ſes menaces, firent pénitence, ordonnerent un jeûne public, & le Seigneur leur pardonna. Jonas voyant que Dieu avoit révoqué ſa ſentence touchant la deſtruction de Ninive, appréhenda de paſſer pour un faux prophete, & ſe plaignit au Seigneur, qui lui fit bientôt comprendre l'injuſtice de ſa plainte, par une de ces leçons typiques, ſi propres à inſtruire & à convaincre. Pour le défendre contre l'ardeur du ſoleil, il fit croître dans l'eſpace d'une ſeule nuit, un végétal que l'Ecriture nomme un lierre, & qui eſt probablement le *Palma Chriſti*, lequel lui donna beaucoup d'ombre. Mais dès le lendemain, un ver piqua la racine de cette plante, la fit ſécher, & laiſſa Jonas expoſé, comme auparavant, à la violence du ſoleil. Cet événement augmenta l'affliction du prophete, qui, dans l'excès de ſa douleur, ſouhaita de mourir. Alors Dieu, pour l'inſtruire, lui dit que, » puiſqu'il étoit fâché » de la perte d'un lierre, qui » ne lui avoit rien coûté, il ne » devoit pas être ſurpris de voir » fléchir ſa colere envers une » grande ville, dans laquelle il » y avoit plus de 120,000 per- » ſonnes, qui ne ſavoient pas » diſtinguer entre le bien & le » mal ». Jonas revint de Ninive dans la Judée, & S. Epiphane raconte qu'il ſe retira avec ſa mere près de la ville de Sur, où il demeura juſqu'à ſa mort, arrivée vers l'an 761 avant J. C. Les *Prophéties* de Jonas ſont en hébreu, & contiennent 4 Chapitres. Il y a des mythologiſtes qui prétendent que la *Fable d'Andromede* a été inventée ſur l'hiſtoire de Jonas : ſans rien décider ſur cette conjecture en particulier, l'on peut dire que preſque toute la mythologie, & même la partie fabuleuſe de l'Hiſtoire ancienne, eſt priſe de l'Ecriture-Sainte (*voyez* OPHIONÉE). Jonas jeté dans la mer pour ſauver ſes ſemblables, englouti par la baleine & rendu le troiſieme jour, eſt, ſuivant l'Evangile même, la figure de J. C. Il l'eſt encore en ce que c'eſt le ſeul prophete que Dieu ait envoyé aux Gentils. (*Voyez* JOSEPH, fils de Jacob & de Rebecca.) Les ſavans ont beaucoup diſputé ſur le poiſſon qui engloutit Jonas. On a dit que ce n'étoit point une baleine proprement dite, puiſqu'on n'en voit point dans la Mer-Méditerranée, où ce prophete fut jeté ; que d'ailleurs le goſier des baleines étoit trop étroit, pour qu'un homme y pût paſſer. Quelques-uns croient que le poiſſon dont il s'agit, étoit une eſpece de requin ou de lamie ; mais il y a plus d'apparence que c'étoit une *orca*, qui ne ſort pas du genre

des cétacées. Enfin on a dit que le mot *venter*, qui en général ſignifie *cavité*, ſur-tout dans le langage de l'Ecriture, pouvoit marquer la bouche de la baleine, où il y a de très-grands creux. Et quant à la Mer-Méditerranée, ſi elle n'a pas aujourd'hui des baleines, elle peut en avoir eu autrefois; la Manche n'en a pas davantage; cependant en 1617, on en a pris une à Schevelingue. Quelques interpretes ont cru que ce poiſſon pouvoit avoir été formé exprès par celui qui les a fait tous, & ſe ſont appuyés du mot *præparavit*, qui ſe trouve dans le texte ſacré. Quoi qu'il en ſoit de cette opinion, elle eſt certainement plus raiſonnable que les inepties, qu'un moine, nommé *Thaddée*, profeſſeur à Bonn, & d'autres ignorans ſe parant du nom d'*Hermeneutes*, ont débitées ſur cette matiere.

JONAS, évêque d'Orléans, mort en 842, laiſſa deux ouvrages eſtimés. Le premier intitulé: *Inſtitution des Laïcs*, fut traduit en françois par D. Mege, 1662, in-12. Le ſecond a pour titre: *Inſtruction d'un Roi Chrétien*, traduit en françois par Deſmarêts, 1661, in-8°; l'un & l'autre ſe trouvent en latin dans le *Spicilege* de d'Acheri. Il y a encore de Jonas un *Traité des Miracles* dans la Bibliotheque des Peres, & imprimé ſéparément, 1645, in-16; & un Traité contre Claude, évêque de Turin, & les Iconoclaſtes, dédié à Charles le Chauve. Quoiqu'il combatte le ſentiment de ceux qui condamnent l'uſage des images, il n'en approuve pas le culte. C'eſt pourquoi Bellarmin avertit qu'il faut lire ſon ouvrage avec précaution. » On n'y trouve, dit un » critique, de juſteſſe ni dans » les raiſonnemens, ni dans les » réflexions; mais à la place de » cela, de froides plaiſanteries » & des puérilités, comme lorſ» qu'il raille ſon adverſaire ſur » l'équivoque de ſon nom, en » lui diſant qu'on ne doit pas » s'étonner de ce qu'il ne mar» che pas droit dans les ſen» tiers de la vérité, puiſqu'il » ſe nomme *Claude*, c'eſt-à» dire *boiteux*, ſelon l'étymo» logie latine: mais c'étoit le » goût du tems ». Ce prélat fut le modele des évêques & l'ornement du 6e concile de Paris & de celui de Thionville.

JONAS, (Juſte) théologien Luthérien, né dans la Thuringe en 1493, mort en 1555, laiſſa quelques ouvrages remplis des erreurs de Luther, dont il étoit un des plus ardens diſciples.

JONAS, (*Arnagrimus*) aſtronome Iſlandois, diſciple de Tycho-Brahé, & coadjuteur de Gondebrand de Thorlac, évêque de Hole en Iſlande, refuſa cet évêché après la mort de Gondebrand, ſe contenta d'être miniſtre de l'égliſe de Melſtadr, & mourut en 1649, à 95 ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux ſont: I. *L'Hiſtoire & La deſcription d'Iſlande*, Amſterdam, 1643, in-4°, avec la *Défenſe* de cet ouvrage, eſtimable pour l'érudition & les recherches. Cette Hiſtoire eſt en latin. II. *Idea veri Magiſtratûs*, Copenhague, 1589, in-8°. III. *La Vie de Gondebrand de Thorlac*,

en latin, in-4°, &c. Il prétend que l'Iſlande n'a été habitée que vers l'an 874 de J. C. & que par conſéquent elle n'eſt point l'ancienne *Thulé ;* mais on peut l'avoir connue comme tant d'autres plages, avant qu'il y eût des habitans. Il ſe remaria à l'âge de 91 ans à une jeune fille.

JONATHAS, fils de Saül, eſt célebre par ſa valeur, & par l'amitié conſtante qu'il eut pour David contre les intérêts de ſa maiſon. Il défit deux fois les Philiſtins, & eût été mis à mort par Saül, pour avoir mangé contre ſa défenſe un rayon de miel, ſi toute l'armée ne s'y fût oppoſé. La guerre s'étant de nouveau allumée quelque tems après entre les Hébreux & les Philiſtins, Saül & Jonathas ſe camperent ſur le Mont-Gelboé, avec l'armée d'Iſraël. Ils y furent forcés, leurs troupes taillées en pieces, & Jonathas fut tué l'an 1055 avant J. C. La nouvelle en ayant été portée à David, il compoſa un *Cantique* funebre, où il fait éclater toute ſa tendreſſe pour ſon ami. Jonathas eſt un modele admirable de la généroſité & de l'amitié chrétienne. La gloire de David efface la ſienne, & il n'en eſt point jaloux. Quoique héritier préſomptif de la couronne, il prend, aux dépens de ſes propres intérêts, ceux de l'innocent perſécuté. M. l'abbé Bruté a donné un poëme en proſe en 4 chants, intitulé : L'*Héroïſme de l'amitié, ou David & Jonathas*, Paris, 1776, in-12, plein de ſentiment, & écrit dans les bons principes.

JONATHAS, fils de Samaa, neveu de David, eut la gloire de tuer un géant de 9 pieds de haut, qui avoit ſix doigts à chaque main & à chaque pied.

JONATHAS, qu'on nomme auſſi JONATHAN *ou* JOHANNAN, fils de Joïada, & petit-fils d'Eliaſib, ſuccéda à ſon pere dans la charge de grand-ſacrificateur des Juifs, qu'il occupa pendant environ 40 ans. Ce pontife déshonora ſa dignité par une action barbare & ſacrilege. Il avoit un frere, nommé *Jeſus*, qui prétendoit parvenir à la ſouveraine ſacrificature par la protection de Bagoſe, général d'Artaxercès. Jonathas en conçut de la jalouſie ; un jour que les deux freres ſe rencontrerent dans le temple, la diſpute s'échauffa ſi fort, que Jonathas tua Jeſus dans le Lieu-Saint.

JONATHAS, ſurnommé *Apphus*, l'un des plus grands généraux qu'aient eus les Juifs, étoit fils de Mathathias & frere de Judas Machabée; il fut chargé du gouvernement après la mort de Judas, vengea ſur les fils de Jambri la mort de Jean ſon frere, paſſa enſuite le Jourdain à la nage avec ſon armée, & força Bacchide, général des Syriens, qui faiſoit la guerre aux Juifs, d'accepter la paix l'an du monde 161 avant J. C. Après les victoires qu'il venoit de remporter & la paix conclue, ſon principal ſoin fut, ſur le plan de Mathathias ſon pere, de bannir les Juifs apoſtats, & de rendre à la Religion ſon ancienne ſplendeur. La réputation de Jonathas fit rechercher ſon alliance par Alexandre Balas & Demetrius Soter, qui

ſe diſputoient le royaume de Syrie. Il embraſſa les intérêts du premier, & prit poſſeſſion de la ſouveraine ſacrificature, en conſéquence de la lettre de ce prince qui lui donnoit cette dignité. Deux ans après, Alexandre Balas ayant célébré à Ptolémaïde ſon mariage avec la fille du roi d'Egypte, Jonathas y fut invité, & y parut avec une magnificence royale. Demetrius, qui ſuccéda à Balas, le confirma dans la grande ſacrificature; mais ſa bonne volonté ne dura pas long-tems. Jonathas l'ayant aidé à ſoumettre ceux d'Antioche ſoulevés contre lui, Demetrius n'eut pas la reconnoiſſance qu'il devoit pour un ſi grand ſervice; il le prit en averſion, & lui fit tout le mal qu'il put. Diodore Tryphon, ayant réſolu d'enlever la couronne au jeune Antiochus, fils de Balas, ſongea d'abord à ſe défaire de Jonathas. Il l'attira à Ptolémaïde, le prit par trahiſon, & le fit charger de chaînes; enſuite, après avoir tiré de Simon une ſomme conſidérable pour la rançon de ſon frere, ce perfide le fit mourir avec ſes deux enfans, l'an 144 avant J. C.

JONATHAS, tiſſerand du bourg de Cyrene. Après la ruine de Jeruſalem par Titus, fils de l'empereur Veſpaſien, il gagna un grand nombre de Juifs & les mena ſur une montagne, leur promettant des miracles s'ils le choiſiſſoient pour chef; mais il fut arrêté par Catulle, gouverneur de Lydie. Ce ſéducteur dit qu'on l'avoit engagé à cette révolte, & nomma Flave Joſephe l'hiſtorien entre ſes complices. Mais comme celui-ci étoit innocent, on ne s'arrêta point aux accuſations du calomniateur, qui fut condamné à être brûlé vif. La multitude d'impoſteurs qui parut vers le tems de la deſtruction de Jeruſalem, eſt un accompliſſement bien frappant de la prédiction de Jeſus-Chriſt : *Tunc multi pſeudo-prophetæ ſurgent & ſeducent multos.* Matth. 24.

JONCOUX, (Françoiſe-Marguerite de) naquit en 1668 d'un gentilhomme Auvergnac, & mourut en 1715, après s'être diſtinguée par ſon attachement aux religieuſes de Port-Royal, & donné une *Traduction des Notes* de Nicole (caché ſous le nom de *Wendrock*) ſur les *Provinciales*. Cette verſion a été imprimée en 4 vol. in-12.

JONES, (Inigo) né à Londres en 1572, mort en 1652, excella dans l'architecture, & fut le *Palladio* de l'Angleterre, où le vrai goût & les regles de l'art étoient preſqu'inconnues avant lui. Il fut ſucceſſivement architecte des rois Jacques I, Charles I & Charles II. C'eſt ſur ſes deſſins qu'ont été conſtruits la plupart des beaux édifices qu'on voit en Angleterre. On a de lui des *Notes* curieuſes ſur l'*Architecture* de Palladio, inſérées dans une traduction angloiſe qui en a été publiée en 1742.

JONGH, (du) *voy.* JUNIUS.

JONIN, (Gilbert) Jéſuite, né en 1596, mort en 1638, ſe diſtingua par ſon talent pour la poéſie grecque & latine, & excella ſur-tout dans le lyrique. On remarque dans ſes poéſies de la vivacité, de l'élégance, de la facilité, & quelquefois de la négligence. On

a de lui : I. Des *Odes* & des *Epodes*, Lyon, 1630, in-16. II. Des *Elégies*, Lyon, 1634, in-12. III. D'autres *Poéſies* en grec & en latin, 6 vol. in-8° & in-16, 1634 à 1637.

JONSIUS, (Jean) natif de Holſtein, mort à la fleur de ſon âge en 1659, eſt auteur : I. D'un *Traité* eſtimé *des Ecrivains de l'Hiſtoire de la Philoſophie*, en latin. Dornius, qui en donna une bonne édition en 1716, in-4°, à Iene, a continué cet ouvrage juſqu'à ſon tems. II. *Tractatus de Spartis, aliiſque nonnullis, & de ordine librorum Ariſtotelis*, publié par Grævius dans *Syntagma diſſertationum*.

JORAM, roi d'Iſraël, après ſon frere Ochoſias, l'an 896 avant J. C., étoit fils d'Achab. Il vainquit les Moabites, ſelon la prédiction du prophete Eliſée, & fut dans la ſuite aſſiégé dans Samarie par Benadad, roi de Syrie. Ce ſiege réduiſit cette ville à une ſi grande famine, que la tête d'un âne s'y vendoit 80 ſicles. C'eſt alors qu'arriva une hiſtoire tragique, dont il y a peu d'exemples. Une femme, étant convenue avec une autre de manger leurs enfans, & ayant d'abord fourni le ſien, vint demander juſtice à Joram, contre l'autre mere qui refuſoit de donner ſon enfant. Ce prince, déſeſpéré d'un accident ſi barbare, tourna ſa fureur contre Eliſée, & envoya des gens pour lui couper la tête. Mais ſe repentant bientôt d'un ordre auſſi injuſte, il courut lui-même pour en empêcher l'exécution ; & le prophete l'aſſura que le lendemain, à la même heure, la farine & l'orge ſe donneroient preſque pour rien. Cette prédiction s'accomplit en effet. Les Syriens ayant été frappés d'une frayeur ſubite, prirent la fuite en tumulte, & laiſſerent un très-riche butin dans le camp. Tant de merveilles ne convertirent point Joram ; il continua d'adorer les dieux étrangers. Enfin, ayant été bleſſé dans une bataille contre Azaël, ſucceſſeur de Benadad, il ſe fit conduire à Jezrahel. Il y fut percé de fleches dans le champ de Naboth, par Jéhu, général de ſon armée, qui fit jeter ſon corps aux chiens dans ce même champ, l'an 884 avant J. C., ſelon la prédiction du prophete Elie.

JORAM, roi de Juda, ſuccéda à ſon pere Joſaphat l'an 889 avant J. C. Loin d'imiter ſa piété, il ne ſe ſignala que par des actions d'idolâtrie & de fureur. Il épouſa Athalie, fille d'Achab, qui cauſa tous les malheurs dont ſon regne fut affligé. A peine fut-il ſur le trône, qu'il ſe ſouilla par le meurtre de ſes propres freres, & des principaux de ſon royaume, que Joſaphat avoit le plus aimés. Il imita toutes les abominations des rois d'Iſraël ; il éleva des autels aux idoles dans toutes les villes de Judée, & excita ſes ſujets à leur ſacrifier. Dieu, irrité de ſes impiétés, permit la révolte des Iduméens, qui, depuis les victoires de Judas, avoient toujours été aſſujettis aux rois de Juda. La ville de Lobna ſe retira de ſon obéiſſance, & ne voulut plus le reconnoître pour ſouverain. Les Philiſtins & les Arabes firent une irruption dans la Judée, où ils mirent tout à

feu & à ſang. Joram fut lui-même attaqué d'une horrible maladie, qui lui cauſa pendant deux ans des tourmens incroyables, & qui le fit mourir l'an 885 avant J. C., comme le prophete Elie l'avoit prédit. On le priva de la ſépulture des rois.

JORDAN, général des Dominicains, né à Borrentrick dans le dioceſe de Paderborn, gouverna ſon ordre avec ſageſſe, & y fit fleurir la ſcience & la piété. Il périt dans la mer, auprès de Satalie, en revenant de la Terre-Sainte, l'an 1237. C'eſt lui qui introduiſit l'uſage de chanter le *Salve Regina* après Complies, que les Dominicains chantent toute l'année, tandis que dans l'uſage ordinaire on chante ſucceſſivement *Alma Redemptoris Mater*, *Ave Regina cœlorum*, *Regina Cœli*, & *Salve Regina*. On a de lui une *Hiſtoire de l'origine de ſon Ordre*, que le P. Echard a inſérée dans ſon *Hiſtoire des Ecrivains Dominicains*.

JORDAN, (Raymond) *voyez* IDIOT.

JORDAN, (Charles-Etienne) né à Berlin en 1700, d'une famille originaire du Dauphiné, remplit les fonctions de miniſtre de la prétendue-réforme, fut conſeiller-privé du grand-directoire françois, curateur des univerſités, & vice-préſident de l'académie des ſciences de Berlin, où il mourut en 1745. Ses ouvrages ne donnent pas une grande idée de ſon eſprit. Les principaux ſont : I. L'*Hiſtoire d'un Voyage littéraire en France, en Angleterre, en Hollande*, ſemée d'anecdotes ſatyriques, in-12. II. Un *Recueil de Littérature, de Philoſophie & d'Hiſtoire*, in-12; où l'on trouve quelques bonnes remarques & pluſieurs minutieuſes.

JORDANS *ou* JORDAENS, (Jacques) né à Anvers en 1594, diſciple de Rubens, cauſa de la jalouſie à ſon maître par ſa maniere forte, vraie & ſuave. On dit que Rubens, craignant qu'il ne le ſurpaſſât, l'occupa longtems à faire en détrempe des cartons de tapiſſerie, & qu'il affoiblit ainſi ſon pinceau fier & vigoureux. Jordans excella dans les grands ſujets & dans les ſujets plaiſans. Il embraſſoit tous les genres de peinture, & réuſſiſſoit preſque dans tous. On remarque dans ſes ouvrages une parfaite intelligence du clair-obſcur, beaucoup d'expreſſion & de vérité; ils manquent quelquefois d'élévation & de nobleſſe. Ses principaux tableaux ſont à Anvers & dans quelques autres villes du Brabant & de la Flandre. Il mourut en 1678, à 84 ans. Il étoit gendre du célebre Van-Oort.

JORDANS, (Luc) peintre, ſurnommé *Fa-Preſto*, à cauſe de la célérité avec laquelle il travailloit, naquit à Naples en 1632. Paul Véroneſe fut le modele auquel il s'attacha le plus. Le roi d'Eſpagne Charles II l'appella auprès de lui pour embellir l'Eſcurial. Le roi & la reine prenoient plaiſir à le voir peindre, & le firent toujours couvrir en leur préſence. Jordans avoit une humeur gaie, & des ſaillies qui amuſoient la cour. L'aiſance & la grace avec laquelle il manioit le pinceau, ſe faiſoit remarquer de tout le monde. La reine lui parla un jour de ſa femme, &

témoigna avoir envie de la connoître. Le peintre auſſi-tôt la repréſenta dans le tableau qui étoit devant lui, & fit voir ſon portrait à ſa majeſté, qui fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne ſe doutoit point de ſon intention. Cette princeſſe détacha dans l'inſtant ſon collier de perles, & le donna à Jordans pour ſon épouſe. Le roi lui montra un jour un tableau du Baſſan, dont il étoit fâché de n'avoir pas le pendant; Jordans peu de jours après fit préſent d'un au roi, qu'on crut être de la main du Baſſan; & l'on ne fut déſabuſé, que quand il fit voir que le tableau étoit de lui-même. Tel étoit le talent de Jordans; il imitoit à ſon gré tous les peintres célebres. Le roi s'attachant de plus en plus à ce ſavant artiſte, le nomma chevalier. Après la mort de Charles II, il revint dans ſa patrie, où il mourut en 1705. Ses principaux ouvrages ſont à l'Eſcurial, à Madrid, à Florence & à Rome. Ses *Tableaux* ſont en trop grand nombre, pour que la plupart ne ſoient pas incorrects; mais il en a laiſſé quelques-uns de très-finis & très-gracieux.

JORDANUS BRUNUS, *voyez* BRUNUS.

JORNANDES, Goth d'origine, fut ſecrétaire des rois Goths en Italie, ſous l'empire de Juſtinien; ainſi il vivoit en 552: voilà tout ce qu'on ſait de ſa vie. On a de lui deux ouvrages, dont l'un porte pour titre: *De rebus Gothicis*, dans la Bibliotheque des Peres. Il a été traduit par l'abbé de Maupertuis. Il eſt ſi conforme à l'*Hiſtoire des Goths* par Caſſiodore, qu'on croit que ce n'en eſt qu'un abrégé. L'autre eſt intitulé: *De origine Mundi, de rerum & temporum ſucceſſione*, 1617, in-8°, & dans la Bibliotheque des Peres. On trouve que dans cet ouvrage, Jornandès a beaucoup pris de Florus ſans le citer. Cet auteur eſt d'ailleurs trop partial, ſur-tout dans les endroits où il parle des Goths.

JORTIN, (Jean) théologien Anglican, né à Londres en 1698, paſſa toute ſa vie à écrire & à publier des ouvrages; il la termina en 1770. Les principaux ſont: I. *Vie d'Eraſme*, Londres, 1758, in-4°. II. *Obſervations ſur les Auteurs anciens & modernes*, 1731, 2 vol. in-8°. III. *Diſſertations ſur différens ſujets*, 1755, in-8°. IV. *Remarques ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, 1751, in 8°, ouvrage entrepris pour y étaler les préjugés de ſa ſecte. V. *Sermons ſur la vérité de la Religion Chrétienne*, 1730. Ils ſont tous écrits en anglois.

JOSABETH, femme du grand-prêtre Joïada, ſauva Joas du maſſacre que faiſoit Athalie des princes du ſang de David. *Voyez* JOAS.

JOSAPHAT, fils & ſucceſſeur d'Aſa, roi de Juda, l'an 914 avant J. C., fut un des plus pieux ſouverains de ce royaume. Il détruiſit le culte des idoles, & envoya des lévites & des docteurs dans toutes les provinces de ſon obéiſſance, pour inſtruire le peuple de ce qui concernoit la Religion. Il réforma auſſi les abus qui s'étoient gliſſés dans la police & dans la milice. L'Ecriture reproche cependant à ce prince

pieux, d'avoir fait épouſer à ſon fils Joram, Athalie, fille d'Achab, qui fut la ruine de ſa maiſon, & d'avoir entrepris la guerre contre les Syriens avec ce même Achab. Cette guerre fut malheureuſe; le roi d'Iſraël y fut tué. Joſaphat, reconnoiſſant la faute qu'il avoit faite en ſecourant cet impie, la répara par de nouvelles actions de piété. Mais il fit une nouvelle alliance avec Ochoſias, roi d'Iſraël, & Dieu l'avertit par Eliezer qu'il l'en puniroit, & que leur entrepriſe contre les Iduméens échoueroit, ce qui arriva en effet. Les Ammonites, les Moabites & les Arabes l'étant venu attaquer, il s'adreſſa au Seigneur, qui lui accorda la victoire ſur ces peuples d'une maniere miraculeuſe. Les chantres du temple ſe mirent à la tête de ſes troupes, & commencerent à chanter les louanges du Seigneur. Leurs voix ayant répandu la terreur parmi les Infideles, ils s'entretuerent, & ne laiſſerent à Joſaphat que la peine de recueillir les dépouilles. Ce prince continua le reſte de ſa vie à marcher dans les voies du Seigneur, ſans s'en détourner, & il mourut l'an 889 avant J. C., après 25 ans de regne.

JOSAPHAT, (le Bienheureux) célebre archevêque de Polocz, né en 1588 à Wlodimir en Volhinie, de parens nobles, ſe diſtingua par ſa piété & ſon zele pour l'union de l'Egliſe Ruſſo-Grecque avec la Latine, à laquelle la plupart des Ruſſes, ſujets de la Pologne, venoient d'adhérer. Il entra dans l'ordre de S. Baſile, & ſe conſacra entiérement à l'inſtruction des ſchiſmatiques. Elevé ſur le ſiege de Polocz, il combattit l'erreur avec tant d'activité & d'ardeur, que plus d'une fois il fut ſur le point d'être, ou aſſaſſiné ou précipité dans les flots. C'eſt dans ces occaſions qu'il ſignaloit ſa charité, en embraſſant ſes ennemis, en les inſtruiſant & les gagnant à J. C. Après des travaux & des dangers ſans nombre, il fut attaqué par les ſchiſmatiques à Vitepsk, & mis à mort de la maniere la plus cruelle, le 12 novembre 1623, à l'âge de 44 ans. Son corps, jeté dans la riviere, fut retrouvé par les ſoins de la nobleſſe Polonoiſe, & rapporté à Polocz. En 1628, le Saint-Siege députa des commiſſaires pour en faire la viſite; ils le trouverent ſans corruption, & la plaie de la tête encore ſaignante. Urbain VIII le béatifia le 14 mars 1641.

JOSAPHAT, *voyez* BARLAAM.

JOSEPH, fils de Jacob & de Rachel, frere utérin de Benjamin. Ses autres freres, envieux de la prédilection que ſon pere avoit pour lui, & de la ſupériorité qué lui promettoient quelques ſonges, méditerent ſa perte. Un jour qu'il étoit allé de la part de ſon pere viſiter ſes freres, occupés au loin dans la campagne à faire paître leurs troupeaux, ils réſolurent de le tuer. Mais ſur les remontrances de Ruben, ils le jeterent dans une vieille citerne ſans eau, à deſſein de l'y laiſſer mourir de faim. A peine fut-il dans la citerne, que Judas, voyant paſſer des marchands Madianites & Iſmaélites, perſuada à ſes freres

de le vendre à ces étrangers. Ils le leur livrerent pour 20 pieces d'argent ; & ayant trempé ſes habits dans le ſang d'un chevreau, ils les envoyerent tout déchirés & tout enſanglantés à leur pere, en lui faiſant dire qu'une bête féroce l'avoit dévoré. Les marchands qui avoient acheté Joſeph, le menerent en Egypte, & le vendirent au général des armées de Pharaon, nommé Putiphar. Bientôt il gagna la confiance de ſon maître, qui le fit intendant de ſes autres domeſtiques. La femme de Putiphar conçut pour lui une paſſion violente. L'ayant un jour voulu retenir auprès d'elle dans ſon appartement, le jeune Iſraélite prit le parti de ſe ſauver en lui abandonnant ſon manteau, par lequel elle l'arrêtoit : action que les ſaints Peres regardent comme le fondement de ſon élévation & des bénédictions de tous les genres, que le Seigneur répandit ſur lui. Outrée du refus de Joſeph, cette femme voluptueuſe rapporta à ſon mari que l'Hébreu avoit voulu lui faire violence ; & que dans la réſiſtance qu'elle avoit faite, ſon manteau lui étoit reſté entre les mains. Putiphar indigné fit mettre Joſeph en priſon : mais „ la ſageſſe, dit l'Ecriture, „ y deſcendit avec lui, & ne „ l'abandonna pas dans ſes „ fers : *Deſcenditque cum eo in foveam, & in vinculis non dereliquit illum.* Le jeune Iſraélite y expliqua les ſonges de deux priſonniers diſtingués qui étoient avec lui. Pharaon, inſtruit de ce fait, dans un tems qu'il avoit eu un ſonge effrayant, que les devins & les ſages d'Egypte ne pouvoient expliquer, fit ſortir Joſeph de priſon. Cet illuſtre opprimé, alors âgé de 30 ans, lui prédit une famine de 7 ans, précédée d'une abondance de 7 autres années. Le roi, plein d'admiration pour Joſeph, lui donna l'adminiſtration de ſon royaume, & le fit traverſer la ville ſur un charriot, précédé d'un héraut, criant *que tout le monde eût à fléchir le genou devant ce miniſtre.* Joſeph fit des magaſins immenſes pour nourrir durant la famine, non-ſeulement les Egyptiens, mais encore les autres nations. Ses freres étant venus en Egypte pour demander du bled, Joſeph feignit de les prendre pour des eſpions. Il les renvoya enſuite avec ordre de lui amener Benjamin, & retint Siméon pour ôtage. Jacob refuſa d'abord de laiſſer aller Benjamin, le plus jeune de ſes enfans ; mais la famine croiſſant, il fut contraint d'y conſentir. Joſeph ayant apperçu ſon jeune frere, fils de Rachel comme lui, qu'un ſecret ſentiment de la nature lui fit reconnoître, ne put retenir ſes larmes. Il fit préparer un grand feſtin pour tous ſes freres, qu'il fit placer ſelon leur âge, & eut des attentions particulieres pour Benjamin. Il ſe fit enfin connoître à ſes freres, leur pardonna & les renvoya, avec ordre d'amener promptement leur pere en Egypte. Jacob eut la conſolation de finir ſes jours auprès de ſon fils, dans la terre de Geſſen, que le roi lui donna. Joſeph, après avoir vécu 110 ans, & avoir vu ſes petits-fils juſqu'à la 3e génération, tomba malade. Il fit venir ſes freres,

leur prédit que Dieu les feroit entrer dans la Terre-Promiſe, & leur fit jurer qu'ils y tranſporteroient ſes os. C'eſt ce qu'exécuta Moyſe, lorſqu'il tira les Iſraélites de l'Egypte ; & ce corps fut donné en garde à la tribu d'Ephraïm, qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avoit donné en propre à Joſeph peu avant ſa mort. Ce patriarche mourut l'an 1635 avant J. C., après avoir gouverné l'Egypte pendant 80 ans. Il laiſſa deux fils, Manaſſès & Ephraïm, de ſa femme Aſeneth, fille de Putiphar, grand-prêtre d'Héliopolis. Tout le monde connoît ſon *Hiſtoire*, en proſe poétique, par M. Bitaubé. Le P. Gab. Joſ. le Jay a tiré de l'Hiſtoire de Joſeph le ſujet de trois Tragédies touchantes, & particuliérement intéreſſantes pour les jeunes éleves, par leſquels & pour leſquels elles étoient repréſentées. Les SS. Peres ont eu ſoin de faire remarquer les caracteres qui font de Joſeph la figure & une image quoiqu'imparfaite de J. C., vendu & trahi par les ſiens, ſauveur de ſon peuple & de tous les peuples de la terre. C'eſt effectivement une des plus belles figures de l'Ancien-Teſtament, qui de l'aveu même des Juifs, nommément de Philon & de Joſephe, étoit tout figuratif, comme S. Paul le montre amplement dans ſon Epître aux Hébreux. » Par ces figures, dit „ un théologien exact & pro„ fond, Dieu avoit deſſein de „ rendre ſenſibles les myſteres „ futurs de ſon Fils, pour ceux „ à qui il en donnoit dès-lors „ l'intelligence par une lumiere „ intérieure, & d'affermir un „ jour dans la foi de ces mêmes „ myſteres ceux qui, après „ l'accompliſſement, verroient „ le rapport frappant qui ſe „ trouve entre les figures & „ ces myſteres : car quoique „ ce rapport ait été obſcur & „ comme voilé avant l'événe„ ment, il eſt certain qu'au„ jourd'hui l'on ne peut com„ parer les faits de l'Evangile „ avec ceux de l'Ancien-Teſta„ ment, ſans être vivement „ frappé de la parfaite confor„ mité que l'on y remarque „ aiſément, & ſans être inti„ mement perſuadé que la ſa„ geſſe divine a eu intention de „ repréſenter les uns par les „ autres «. C'eſt ce qui a fait dire à Tertullien : *Ut verbis ita & rebus prophetatum ;* & à S. Auguſtin : *Illorum non tantùm lingua, ſed & vita prophetica fuit* (voyez JONAS, MOYSE &c.). Indépendamment de cette allégorie, l'hiſtoire de Joſeph fait naître les réflexions les plus religieuſes comme les plus ſenſées. „ Que les voies de Dieu ſont „ admirables (s'écrie un auteur qui a développé admirablement tous les traits de cette hiſtoire touchante) ! » Quelle „ force dans les reſſorts cachés „ de ſa providence ! Il change „ la foibleſſe en puiſſance, & „ exécute ſes deſſeins par les „ obſtacles même qu'on lui op„ poſe «.

JOSEPH, fils de Jacob, petit-fils de Mathan, époux de la Ste Vierge, & pere putatif de J. C., étoit de la tribu de Juda & de la famille de David. On ne ſait point quel fut le lieu de ſa naiſſance ; mais on ne peut douter qu'il ne fut établi à Nazareth, petite ville de Galilée,

dans la tribu de Zabulon. Il eſt conſtant par l'Evangile même qu'il étoit artiſan, puiſque les Juifs, parlant de J. C., diſent qu'il étoit *Fabri filius*. Il étoit fiancé à la Vierge Marie. Le myſtere de l'incarnation du fils de Dieu ne fut pas d'abord révélé à Joſeph. Ce ſaint homme ayant remarqué la groſſeſſe de ſon épouſe, voulut la renvoyer ſecrettement ; mais l'ange du Seigneur lui apparut, & lui révéla le myſtere. Joſeph n'eut jamais de commerce conjugal avec la Ste Vierge. Il l'accompagna à Bethléem, lorſqu'elle mit au monde le fils de Dieu. Il s'enfuit enſuite en Egypte avec Jeſus & Marie, & ne retourna à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. L'Ecriture dit que Joſeph alloit tous les ans à Jeruſalem avec la Ste Vierge pour y célébrer la fête de Pâques, & qu'il y mena J. C. à l'âge de 12 ans. Elle ne rapporte rien de plus de ſa vie ni de ſa mort. On croit néanmoins qu'il mourut avant J. C.; car s'il eût été vivant au tems de la paſſion, on penſe que le fils de Dieu, expirant ſur la croix, lui eût recommandé la Ste Vierge ſa mere, & non point à S. Jean. On a été long-tems dans l'Egliſe ſans rendre un culte religieux à S. Joſeph; vraiſemblablement pour ôter aux infideles l'idée qu'il étoit le pere de Jeſus-Chriſt, ou pour les empêcher d'attribuer ce blaſphême aux Chrétiens. Sa fête étoit établie en Orient long-tems avant que de l'être en Occident. On dit que les Carmes ſont les premiers qui l'ont célébrée en Europe. Sixte IV l'inſtitua pour Rome, & pluſieurs égliſes ont ſuivi depuis cet exemple.

JOSEPH-BARSABAS, ſurnommé *le Juſte*, voyez BARSABAS.

JOSEPH *ou* Josuk, fils de Marie & de Cléophas, étoit frere de S. Jacques le Mineur, & proche parent de J. C. ſelon la chair. L'Ecriture ne nous apprend rien de plus à ſon ſujet.

JOSEPH D'ARIMATHIE, prit ce nom d'une petite ville de Judée, ſituée ſur le Mont-Ephraïm, dans laquelle il naquit. Il vint demeurer à Jeruſalem, où il acheta des maiſons. S. Matthieu l'appelle *Riche*, & S. Marc un noble *Décurion*, c'eſt-à-dire, conſeiller ou ſénateur. Cet office lui donnoit entrée dans les plus célebres aſſemblées de la ville : c'eſt en cette qualité qu'il ſe trouva chez le grand-prêtre Caïphe, lorſque J. C. y fut mené ; mais il ne voulut point conſentir à ſa condamnation. L'Evangile nous apprend que c'étoit un homme juſte & vertueux, du nombre de ceux qui attendoient le royaume de Dieu. Il étoit même diſciple de J. C.; mais il n'oſoit ſe déclarer ouvertement, par la crainte des Juifs. Après la mort du Sauveur, il alla hardiment trouver Pilate, & lui demanda le corps de J. C. pour l'enſevelir ; il l'obtint, & le mit dans un ſépulcre neuf qu'il avoit fait creuſer dans le roc d'une grotte de ſon jardin. L'Ecriture ne dit plus rien de Joſeph d'Arimathie; mais on croit qu'il ſe joignit aux diſciples, & qu'après avoir paſſé le reſte de ſa vie dans la ferveur des premiers Chrétiens, il mourut à Jeruſalem.

JOSEPH, beau-frere d'Hérode le Grand, par Salomé, ſa ſœur, qu'il avoit épouſée. Ce roi, en partant pour aller ſe juſtifier auprès d'Antoine, ſur la mort d'Ariſtobule, grand-ſacrificateur, le chargea du gouvernement de ſes états pendant ſon abſence. Il lui ordonna en même tems, ſous le ſceau du ſecret, de faire mourir Mariamne ſa femme, s'il ne pouvoit ſe diſculper. L'imprudent Joſeph découvrit ſon ſecret à Mariamne. Celle-ci le reprocha à Hérode, qui de dépit fit mourir Joſeph, ſans écouter ſes juſtifications.

JOSEPH, ſurnommé l'*Hymnographe*, originaire de Sicile, embraſſa l'état monaſtique & fut ordonné prêtre à Theſſalonique. Il ſouffrit beaucoup pour le culte des images durant la perſécution de l'empereur Théophile, & fut relégué dans l'iſle de Crete, où il reſta juſqu'à l'an 842. Il alla enſuite à Conſtantinople, où S. Ignace lui confia la garde du tréſor de l'égliſe. Il compoſa des *Hymnes* pleines d'onction à l'honneur de la ſainte Vierge & de pluſieurs Saints, & mourut vers l'an 883. Sa *Vie* a été écrite par Théophane, ſon diſciple. Le diacre Jean en a donné une plus étendue, inſérée dans les *Acta Sanctorum*, avril, tom. 1. Les Grecs célebrent ſa fête le 3 avril.

JOSEPH BEN GORION *ou* GORIONIDES, c'eſt-à-dire, fils de Gorion, fameux hiſtorien Juif, que les Rabbins confondent mal-à-propos avec le célebre hiſtorien Joſephe, vivoit vers la fin du 9e ſiecle, ou au commencement du 10e. Il nous reſte de lui une *Hiſtoire des Juifs*, que Gagnier a traduite en latin, Oxford, 1706, in-4°. Il y en a une édition hébraïque & latine, de Gotha, 1707, in-4°. On voit, par ce livre même, que l'auteur étoit, ſelon toutes les apparences, un Juif du Languedoc. Le premier écrivain qui a cité cet ouvrage, eſt Saadias Gaon, Rabbin célebre, qui vivoit au milieu du 10e ſiecle.

JOSEPH I, 15e empereur de la maiſon d'Autriche, 3e fils de l'empereur Léopold, naquit à Vienne en 1678, fut couronné roi héréditaire de Hongrie en 1687, élu roi des Romains en 1690, & monta ſur le trône impérial après la mort de ſon pere en 1705. L'eſprit du fils étoit vif & plus actif, plus propre à bruſquer les événemens qu'à les attendre, conſultant ſes miniſtres & agiſſant par lui-même. Ce prince ſoutint avec autant de courage que de ſuccès les droits de ſa maiſon. Il engagea le duc de Savoie, les Anglois & les Hollandois dans ſes intérêts contre la France, & fit reconnoître l'archiduc Charles, roi d'Eſpagne. Il obligea Clément XI, qui paroiſſoit trop attaché à la France, à lui donner ce titre, en déclarant dépendans de l'Empire beaucoup de fiefs qui relevoient juſqu'alors des papes. Les électeurs de Baviere & de Cologne continuant la guerre contre l'empereur & le corps de l'Empire, Joſeph les fit mettre, en 1706, au ban de l'Empire. Dès la victoire de Hochſted, la Baviere étoit devenue une province Autrichienne; mais une conſpiration mal conduite ag-

grava le ſort de l'électrice, & de ſes enfans, à qui on ôta juſqu'à leur nom. Le duc de la Mirandole, vaſſal de l'empire, lui ayant donné de grands mécontentemens, il le dépouilla de ſon fief. Par des victoires multipliées, il devint maître paiſible en Italie. La conquête du royaume de Naples & de Sicile lui fut aſſurée. Tout ce qu'on avoit regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme ſujet. Il taxa la Toſcane à 150 mille piſtoles; Mantoue à 40 mille; Parme, Modene, Lucques, Genes, qui s'étoient ligués ou ſecrettement ou ſolemnellement avec ſes ennemis, furent compris dans ſes impoſitions. La France avoit ſuſcité contre lui le prince Ragotzki, prince de Tranſilvanie, armé pour ſes prétentions & pour celles de ſon pays. Il fut battu, ſes villes priſes, ſon parti ruiné, & lui obligé de ſe retirer en Turquie. Au milieu de ſes ſuccès, Joſeph fut attaqué de la petite vérole, & en mourut le 17 avril 1711, à 33 ans. Il n'y a eu guère d'empereurs plus heureux; ſon regne n'a preſqu'été qu'un enchaînement de victoires qui avoient humilié l'ancien ennemi de ſa maiſon: l'Empire lui fut conſtamment dévoué; les plus grands princes rechercherent ſon amitié; toute l'Europe conſidéra ſa puiſſance ſans envie; ſes généraux étoient les héros de ce tems: au milieu d'une guerre très-compliquée, il ſut améliorer ſes finances, & ne ſurchargea jamais ſes peuples. Il fut cependant moins aimé que ſes prédéceſſeurs & le frere qui lui ſuccéda (*voyez* CHARLES VI): ſa conduite perſonnelle étant parfois légere, & peu aſſortie aux principes qui ſembloient avoir fixé la vertu dans ſa famille.

JOSEPH II, fils de l'empereur François de Lorraine & de Marie-Thérèſe d'Autriche, naquit à Vienne le 13 mars 1741, & fut porté la même année par ſa mere à la diete de Presbourg, où la vue du jeune prince ne contribua pas peu à animer les Hongrois contre la multitude d'ennemis qui aſſailloit ſon héritage. Elu roi des Romains en 1764, il ſuccéda l'année ſuivante à ſon pere ſur le trône impérial. Soit par le motif de s'inſtruire, ſoit par principe de ſanté & le beſoin impérieux d'une activité extraordinaire, il parcourut une grande partie de l'Europe, & apprit une multitude de choſes, qu'il réſolut de mettre en exécution après la mort de ſa mere. Le 3 ſeptembre 1771 il eut, à Neuſtadt en Moravie, une entrevue avec le roi de Pruſſe, qui fit beaucoup de ſenſation dans le tems, tant parce que l'Europe s'étonnoit de voir ſe rapprocher deux princes qu'on croyoit être diviſés par des inimitiés interminables, que parce qu'on répandit le bruit que, dans cette occaſion, il avoit adopté pluſieurs idées de Fréderic, & formé le deſſein de les réaliſer dans ſes états. Mais cette opinion a été trouvée fauſſe par le fait; car le roi de Pruſſe n'a preſque donné l'exemple de rien de ce que l'empereur a cru devoir faire chez lui. En particulier, pour ce qui regarde les poſſeſſions eccléſiaſtiques & les mai-

ſons religieuſes, Fréderic a conſtamment manifeſté des principes différens. » L'em-
„ pereur, dit-il, dans une lettre
„ à d'Alembert, continue ſes
„ ſécularisations ſans inter-
„ ruption; chez nous chacun
„ reſte comme il eſt, & je
„ reſpecte le droit des poſ-
„ ſeſſions ſur lequel la ſociété
„ eſt fondée » (*voyez* la 226e lettre de cette correſpondance). Une anecdote a rendu cette entrevue remarquable. Un corps nombreux de troupes Autrichiennes campoit à Neuſtadt en Moravie; l'empereur voulut le faire parader & manœuvrer en préſence de Fréderic. La journée étoit belle & le ciel ſerein; mais un grand orage ſurvint ſi rapidement, qu'on ne pût ſe retirer ſans être bien mouillé, & l'exercice n'eut pas lieu: *Il faut avouer*, dit Fréderic à l'empereur, *qu'il y a un plus grand maître que nous.* Marie-Thérese étant morte le 29 novembre 1780, il prit le gouvernement des provinces héréditaires, mais ne voulut pas ſe faire couronner roi de Hongrie & de Bohême; il fit même enlever, au grand regret des Hongrois, & tranſporter à Vienne la couronne de S. Etienne, gardée dans le château de Presbourg. Ses vues ſur les affaires eccléſiaſtiques, l'autorité épiſcopale, les matieres matrimoniales, les maiſons religieuſes, dont plus de 300 furent ſupprimées, engagerent le pape, après d'inutiles remontrances, de ſe rendre en perſonne à Vienne en 1782. Joſeph le reçut avec beaucoup d'égard & de reſpect, l'écouta & ratifia les concluſions que le pape avec les évêques de Hongrie avoient arrêté ſur les points les plus inquiétans (on peut voir ces concluſions dans le 6e volume des *Réclamations Belgiques*, p. 252). Le pontife partit content; mais ſoit que le monarque eut changé de ſentiment, ſoit que les miniſtres, chargés de l'exécution, fuſſent d'une opinion différente, cette eſpece d'accord reſta ſans effet. Le voyage du pape ne fut cependant pas inutile. » Il eſt inconteſtable,
„ dit un écrivain proteſtant,
„ que par ſa préſence, par les
„ cérémonies touchantes de la
„ Religion, en un mot, par
„ tout ce qui peut toucher le
„ cœur & émouvoir l'ame, il
„ parvint à raffermir la foi
„ chancelante, à lever les
„ doutes naiſſans, & à don-
„ ner au moins pour quelque
„ tems une nouvelle vigueur
„ & un nouvel aliment à la
„ foi catholique dans les pays
„ Autrichiens ». L'année 1784 fut mémorable par la révolte des Valaques contre leurs ſeigneurs. Ils dévaſtérent la Tranſilvanie & le Bannat de Témeſwar d'une maniere horrible. Les nobles & les eccléſiaſtiques furent maſſacrés, leurs poſſeſſions ravagées, un grand nombre de châteaux & de villages incendiés. Horiah & Gloska (*voyez* ces mots) qui étoient à la tête des rebelles, furent pris enfin par les houſſards Siculiens, & finirent par le dernier ſupplice en 1785. La maniere dont on a parlé de la cauſe & du but de cette rebellion, eſt ſi peu uniforme, & préſente d'ailleurs des conſidérations ſi délicates, qu'il eſt plus prudent de laiſſer

la choſe ſous le voile du myſtere, que d'eſſayer de l'en tirer. Les Hollandois qui, ſur une ſimple ſommation, avoient abandonné en 1782 les barrieres qui leur étoient aſſurées par la paix d'Utrecht, ne furent pas ſi dociles en 1784 pour la liberté de l'Eſcaut, que demandoit l'empereur. Ils refuſerent de déroger en ce point à la paix de Munſter, & tirerent ſur le vaiſſeau impérial, qui avoit entrepris de dépaſſer les batteries élevées ſur les bords du fleuve. Cet événement amena une guerre qui ne produiſit aucun événement remarquable, & qui fut terminée par la paix de Fontainebleau, le 8 novembre 1785. L'empereur obtint le fort de Lillo; on fit quelques échanges, & une nouvelle démarcation dans certains endroits des frontieres; mais l'Eſcaut reſta fermé. L'impératrice de Ruſſie ayant entrepris en 1787 le voyage de Cherſon, pour viſiter ſes nouveaux établiſſemens & ſes conquêtes, engagea l'empereur à s'y rendre. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que l'exécution des nouveaux ſyſtêmes en matiere civile & religieuſe, avoit produit aux Pays-Bas des mouvemens violens, que la ſageſſe des Etats avoit empêché d'éclater en révolte ouverte. Pour ne rien donner au préjugé, nous tranſcrirons ce que dit à ce ſujet l'auteur de la *Vie de Joſeph II* (Caraccioli) qui, dans le fait, n'eſt qu'un panégyrique. „ Toujours ardent à réaliſer „ tout ce qui lui ſembloit être „ le mieux, l'empereur ne ſen„ toit pas le danger d'une in„ novation, & il s'efforçoit „ d'aller au-delà du bien, même „ à travers les difficultés. Les „ Brabançons réclamerent avec „ force en faveur de leurs „ droits, ne voulant ni être „ impoſés, ni différemment „ traités que par le paſſé. Ils „ alléguerent l'exemple de l'im„ pératrice-reine de Hongrie, „ Marie-Thérese, d'heureuſe „ mémoire, qui avoit toujours „ reſpecté leurs privileges, & „ ils rappelloient le ſerment „ qu'avoit fait l'empereur lui„ même de ne leur donner „ aucune atteinte. Rien ne „ moleſte autant les nations, „ que le changement de leurs „ loix & de leurs uſages, com„ me rien ne fatigue autant „ les ſouverains, que la diffé„ rence des privileges & des „ coutumes parmi les ſujets „ d'un même empire. Il n'y a „ pas un ſeul monarque qui „ ne voulût les reſtreindre à „ la même regle, & les aſſu„ jettir aux mêmes loix. Ce „ fut la principale faute de „ Joſeph, celle qui le fit paſ„ ſer pour tyrannique aux yeux „ du public; & il faut convenir que c'eſt violer en quelque ſorte le droit des gens, „ que de vouloir changer les „ coutumes conſacrées par la „ preſcription & par l'uſage, „ à moins qu'on ne le faſſe „ d'accord avec la nation ». Le 20 ſeptembre il y eut à Bruxelles un choc entre les troupes de l'empereur & les volontaires Brabançons; & le lendemain le comte de Murray, déclaré gouverneur-général *ad interim*, après le départ de l'archiducheſſe Chriſtine pour Vienne, publia la reſtitution de tous les droits & privi-

leges : mais le monarque ne put ſe réſoudre à la ratifier ; & l'on s'attendoit à des opérations ſéveres, quand il ſe vit entraîner dans la guerre contre les Turcs. Ceux-ci l'avoient déjà déclarée aux Ruſſes. L'empereur, quoiqu'allié de ceux-ci, reſtoit encore neutre, lorſqu'il réſolut d'enlever Belgrade par un coup de main. Cette tentative manquée le 3 décembre 1787, décida la guerre. Elle ſe fit d'abord ſans aucun ſuccès marqué de part & d'autre. L'armée Autrichienne, retranchée près de Semlim entre le Danube & la Save, perdit un tems précieux, & reſta dans l'inaction juſqu'à la priſe de Sabacs, le 24 avril 1788. Dubitza arrêta les aſſiégeans pendant 6 mois ; ils y furent défaits le 25 avril : mais la place ſe rendit le 26 août au général Laudon, qui étoit venu prendre le commandement de l'armée de Croatie. Ce général s'empara enſuite des autres petites places, tandis que le prince de Saxe-Cobourg prenoit Chocsim. Mais le grand-viſir ayant fait une invaſion dans le Bannat, s'empara de l'Autre de Veterani & de pluſieurs poſtes importans. On craignoit qu'après pluſieurs combats, où il eut l'avantage, il n'allât faire le ſiege de Témeſwar, lorſqu'il prit le parti de la retraite. L'année ſuivante fut remarquable par la priſe de Belgrade, qui ſe rendit à Laudon le 7 octobre 1789 ; mais la ſanté de l'empereur, qui depuis 3 ans donnoit des préſages ſiniſtres, devenoit tous les jours plus chancelante. La commotion que les nouveaux ſyſtêmes avoient produite en Hongrie, en Autriche, en Tirol, dans le Milanez, mais ſur-tout dans les Pays-Bas, l'affligeoit ſenſiblement. Dans cette derniere contrée, les choſes en étoient enfin venues à une inſurrection ouverte ; & après l'expulſion des troupes Autrichiennes, les Etats des différentes provinces, excepté Luxembourg, dont la capitale reſta en ſon pouvoir, le déclarerent déchu de la ſouveraineté. Dans cette extrémité il s'adreſſa au pape, & réclama ſon autorité comme celle du pere commun des peuples & des rois, pour faire rentrer ſes ſujets dans le devoir, promettant de réparer tous les torts qui leur avoient été faits. Le pontife écrivit en effet un Bref très-touchant aux évêques des Pays-Bas ; mais la révolution y étoit tellement conſommée, que la voix des paſteurs d'Iſraël devint inutile. Le monarque en fut conſterné. Son ame, déjà affoiblie par ſa ſituation perſonnelle, ne put réſiſter à tant de diſgraces. Il mourut le 20 février 1790, deux jours après la princeſſe Elizabeth de Wurtemberg, épouſe de l'archiduc François, qu'il chériſſoit tendrement, & dont la mort hâta la ſienne. Prince plein de courage, d'activité, d'amour pour le travail, voulant le bien, ſans toujours en diſtinguer les moyens ; cherchant les lumieres, mais s'adreſſant par fois à ceux qui ne pouvoient les donner ; zélé contre les abus, mais enveloppant dans cette dénomination des choſes qui ne l'étoient pas ; avide de gloire, mais ne diſcernant pas dans tous les cas ſa véritable ſplen-

deur; inſtruit de ſa puiſſance, mais la portant hors de ſes bornes; il eût eu un regne heureux, & probablement beaucoup plus long, ſi ſes inſtituteurs, qui n'ont pas été nommés avec aſſez de choix, avoient mieux dirigé les heureuſes qualités de ſon cœur & de ſon eſprit; ſi au lieu de l'inquiéter par les creuſes ſpéculations de la philoſophie, ils l'avoient bien pénétré de cette maxime d'un de ſes plus illuſtres ayeux (Charles-Quint), que *les gouvernemens établis marchent d'eux-mêmes, & que ceux qui propoſent des nouveautés, ſont les perturbateurs du repos public;* ou bien de cette utile & raiſonnable leçon que M. Burke donna à ſon ſucceſſeur. » Un prince ſage » tel que l'empereur doit étu» dier le génie de ſon peuple. » Ce prince ne le contrariera » pas dans ſes mœurs, il ne » lui enlevera pas ſes privi» leges; mais il agira d'après les » circonſtances où il trouvera » le gouvernement : & tant » qu'il ſe conduira d'après ces » principes habituels de l'ex» périence pratique, il ſera » l'heureux prince d'un peuple » heureux. Il ne doit pas eſti» mer un denier ce que les » Condorcet, les Raynal, ces » oiſeaux blancs & noirs de » la moderne littérature, ces » pies philoſophiques, pour» ront babiller ou gazouiller » ſur ſa conduite ou ſon carac» tere ». Il avoit épouſé en 1760 Elizabeth de Parme, dont il eut une fille, morte en bas âge. Après le décès de cette princeſſe, arrivé en 1763, il épouſa en 1765 Marie-Antoinette de Baviere, ſœur de l'électeur, morte en 1767. Son frere Léopold, grand-duc de Toſcane, lui ſuccéda; mais ne lui ſurvécut que deux ans.

JOSEPH I, roi de Portugal, de la famille de Bragance, né en 1714, monta ſur le trône en 1750, & mourut en 1777, à 62 ans & 8 mois. Le tremblement de terre de 1755, qui engloutit une partie de Liſbonne; une prétendue conſpiration en 1758, qui fit beaucoup de bruit, & qui fit couler bien du ſang (*voyez* AVEIRO); l'expulſion des Jéſuites & la confiſcation de leurs biens; les diſputes avec la cour de Rome, qui ſuivirent cet événement; enfin la guerre avec l'Eſpagne en 1762, ſont les événemens les plus remarquables de ce regne, dont les Portugais ſe ſouviendront long-tems. Sa fille Marie-Françoiſe qui lui a ſuccédé, a ramené le calme par l'exil du marquis de Pombal (*voyez* ce mot).

JOSEPH ALBO, ſavant Juif Eſpagnol du 15e ſiecle, natif de Soria, ſe trouva en 1412 à la fameuſe conférence, qui ſe tint entre Jerôme de Ste-Foi & les Juifs. Il mourut en 1430. On a de lui un livre célebre, intitulé en hébreu : *Sepher Ikkarim*, c'eſt-à-dire, le *Livre des fondemens de la Foi*; Veniſe, 1618, in-folio. Pluſieurs ſavans ont entrepris de le traduire en latin; mais il n'en a encore paru aucune traduction. Il y prétend que *la croyance de la venue du Meſſie n'eſt point néceſſaire au ſalut, ni un dogme eſſentiel.* Il avança, dit-on, cette propoſition pour raffermir la foi des Juifs, que Jerôme de Ste-Foi avoit ébran-

lée, en prouvant que le Meſſie étoit venu.

JOSEPH MEIR, ſavant Rabbin, naquit l'an 1496 à Avignon, d'un de ces Juifs chaſſés d'Eſpagne 4 ans auparavant par le roi Ferdinand. Il fut emmené depuis par ſon pere en Italie, & mourut auprès de Genes en 1554. On a de lui un ouvrage très-rare en hébreu, intitulé: *Annales des Rois de France & de la Maiſon Ottomane*, Veniſe, 1554, in-8°. Il eſt diviſé en deux parties: dans la 1re il rapporte les guerres que les François ont ſoutenues, pour la conquête de la Terre-Sainte, contre les Ottomans. Il prend delà occaſion de faire l'hiſtoire de ces deux peuples. Il commence celle des François par Marcomir, Sunnon & Génébalde. Avant de parler des Ottomans, il donne une idée de Mahomet, d'Abubeker & d'Omar. Cette 1re partie finit à l'an 1520. Dans la 2e, l'hiſtoire des Ottomans eſt précédée de celle de Saladin, de Tamerlan, d'Iſmaël Sophi & de pluſieurs autres Orientaux. Il parle en paſſant des princes de l'Europe, & termine cette partie à l'an 1555. Son ſtyle eſt ſimple & convenable à l'hiſtoire.

JOSEPH DE PARIS, célebre Capucin, plus connu ſous le nom de *Pere Joſeph*, naquit à Paris en 1577, de Jean le Clerc, ſeigneur du Tremblai, préſident-aux-requêtes du palais. Le jeune du Tremblai voyagea en Allemagne & en Italie, & fit une campagne ſous le nom du *Baron de Maſtic*. Au milieu des eſpérances que ſes talens donnoient à ſa famille, il quitta le monde pour ſe faire Capucin en 1599. Après ſon cours de théologie, il fit des miſſions, entra en lice avec les héréſiques, en convertit quelques-uns, & obtint les premiers emplois de ſon ordre. Le cardinal de Richelieu, inſtruit de ſon génie, lui donna toute ſa confiance, & le chargea des affaires les plus épineuſes. Ce fut ſur-tout lorſque le cardinal fit arrêter la reine Marie de Médicis, que le Capucin fut utile au miniſtre. Admis dans un conſeil ſecret, il ne craignit point de remontrer au roi, qu'il pouvoit & qu'il devoit, ſans ſcrupule, mettre ſa mere hors d'état de s'oppoſer à ſon miniſtre, chargé du gouvernement & des intérêts du royaume. L'auteur de ſa Vie lui reproche d'avoir extorqué une rétractation du docteur Richer; mais les circonſtances qu'il rapporte de cette rétractation, ſont invinciblement réfutées dans le Journal de Trévoux, janvier 1703. Ce zélé Capucin envoya des miſſionnaires en Angleterre, en Canada, en Turquie, réforma l'ordre de Fontevraud, & établit avec madame Antoinette d'Orléans celui des religieuſes Bénédictines du Calvaire. Louis XIII le récompenſa de ſes ſervices par le chapeau de cardinal; mais il mourut à Ruel en 1638, à 61 ans, avant que de l'avoir reçu. Le parlement en corps aſſiſta à ſes obſeques, & un évêque prononça ſon oraiſon funebre. L'abbé Richard a publié deux *Vies* de cet homme ſingulier; l'une ſous le titre de *Vie du Pere Joſeph*, 2 vol. in-12, & l'autre, qui n'eſt

qu'une ſatyre, intitulée : *Le véritable Pere Joſeph*, 1704, in-12. Dans la 1re il le peint comme un Saint, & dans la ſeconde comme un politique artificieux. » Cet homme, dit un hiſtorien, » travailla toute ſa vie pour » l'Egliſe, & aſſez long-tems » pour l'état; fervent religieux » tandis qu'il reſta dans le » cloître, habile politique lorſ- » que le cardinal de Richelieu » l'eut en quelque ſorte aſſocié » au miniſtere, en ſe déchar- » geant ſur lui d'une partie des » ſoins qui en ſont inſépara- » bles; il donna dans tous les » tems des preuves d'une vertu » rare & d'une capacité con- » ſommée. Je ſais que la ſatyre » ne l'a pas épargné. Ami & » confident du cardinal de Ri- » chelieu, pouvoit-il manquer » de critiques? Sa ferveur & » la confiance du premier mi- » niſtre, voilà, ce me ſemble, » ce qui fait tout ſon crime ».

JOSEPH DE CALASANCE, (S.) fondateur des Ecoles-Pies, naquit à Pétralt, dans le royaume d'Aragon, en 1556, d'une famille noble. Il fit vœu de chaſteté dans ſa jeuneſſe, & la paſſa dans les exercices de la piété. Devenu fils unique par la mort de ſon frere aîné, il eut quelques contradictions à eſſuyer de la part de ſon pere, qui voulut lui procurer un brillant établiſſement dans le monde. Etant tombé malade & réduit à l'extrêmité, il déclara à ſon pere le vœu qu'il avoit fait, & l'engagea à le laiſſer ſuivre ſa vocation. Engagé dans les ordres ſacrés, Joſeph fut le modele du clergé, & pluſieurs évêques l'ayant employé dans leurs dioceſes, il y fit des fruits merveilleux. Se croyant appellé à un état plus parfait, il paſſa à Rome, où la vue d'une troupe d'enfans livrés aux vices qu'amene le défaut d'éducation, lui fit prendre la réſolution de ſe donner tout entier à leur inſtruction. Il s'aſſocia quelques eccléſiaſtiques, entre leſquels le célebre Dragonetti, âgé de 95 ans, mais fort & vigoureux, qui remplit les exercices de la nouvelle congrégation, juſqu'à l'âge de 120 ans, qu'il mourut en odeur de ſainteté. Elle fut érigée en ordre religieux en 1621 par Grégoire XV. Un mauvais ſujet y ayant été reçu, porta le déſordre de l'orgueil & de la diviſion dans le nouvel établiſſement, ſe ſervit de ſon crédit pour ſuſciter au ſaint fondateur des perſécutions de toute eſpece. Innocent X ſupprima l'ordre. Le ſaint fondateur continua toujours ſes œuvres de charité à l'égard des pauvres enfans. Il ſurvécut deux ans à ce déſaſtre, & mourut âgé de 92 ans, après avoir prédit le rétabliſſement de ſon ordre; ce qui arriva 21 ans après. Clément IX le remit ſur le même pied qu'il avoit été approuvé par Grégoire XV. Les fonctions des religieux de cet inſtitut ne furent d'abord que d'enſeigner à lire, à écrire, le catéchiſme, l'arithmétique, & les élémens de la grammaire; mais en vertu des conceſſions que leur ont fait pluſieurs papes, ils ont dans leurs colleges des cours d'étude réglés, & enſeignent auſſi les hautes ſciences. Joſeph de Calaſance fut béatifié par Benoît XIV & canoniſé par Clément XIII. Sa *Vie* a été compoſée en italien

par le P. Toſetti, & traduite en allemand par le P. Koch; elle eſt très-bien écrite dans les deux langues. L'auteur eſt un biographe judicieux, qui parle des vertus chrétiennes & de la gloire des Saints avec autant de diſcernement que d'édification.

JOSEPH, (Pierre de St-) Feuillant, né en 1594 dans le dioceſe d'Auch, d'une famille appellée *Comagere*, mort en 1662, publia pluſieurs ouvrages de théologie, contre les partiſans de Janſenius.

JOSEPH DE CUPERTIN, (S.) ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, petite ville du dioceſe de Nardo, dans le royaume de Naples, né en 1603 de parens pauvres, entra dans l'ordre des Franciſcains conventuels, fut élevé aux ordres ſacrés, & ſe ſanctifia par la pratique de toutes les vertus propres à ſon état. Le procès de ſa canoniſation fait mention d'un grand nombre de faveurs extraordinaires qu'il reçut de Dieu. Il mourut en 1663 à Oſimo & fut canoniſé en 1767. Paſtrovicchi, religieux du même ordre, a écrit ſa *Vie* en 1753; il y a peu de goût & de critique.

JOSEPH, (Ange de St-) Carme-Déchauſſé, *voy.* ANGE.

JOSEPH, *voyez* ABOU-JOSEPH.

JOSEPHE, (*Flavius*, & non pas *Flavianus*, comme le ſuppoſent ceux qui l'appellent *Flavien* & *Flavian*) né à Jeruſalem, l'an 37 de J. C. de parens de la race ſacerdotale, montra de bonne heure beaucoup d'eſprit & de pénétration. Dès l'âge de 14 ans les pontifes le conſultoient. Il fut l'ornement de la ſecte des Phariſiens, dans laquelle il entra. Un voyage qu'il fit à Rome, perfectionna ſes talens & augmenta ſon crédit. Un comédien juif, que Néron aimoit, le ſervit beaucoup à la cour de ce prince. Cet acteur lui fit connoître l'impératrice Poppée, dont la protection lui fut très-utile. De retour dans la Judée, il eut le commandement des troupes, & ſe ſignala au ſiege de Jotapat, qu'il ſoutint pendant 7 ſemaines contre Veſpaſien & Titus. C'eſt-là qu'il fut réduit à ſe cacher dans une caverne profonde, avec 40 des plus braves de ſa nation. Veſpaſien en étant averti, lui fit propoſer de ſe rendre; mais Joſephe en fut empêché par ſes compagnons, qui le menacerent de le tuer s'il y conſentoit. Ces furieux, pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis, propoſerent de ſe donner la mort; & Joſephe ne réuſſit qu'avec peine à leur perſuader de ne pas tremper leurs mains dans leur propre ſang, mais de recevoir la mort par la main d'un autre. Ils tirerent donc au ſort, pour ſavoir qui ſeroit tué le premier par celui qui le ſuivoit. Projet qui n'étoit guère plus raiſonnable qu'un ſuicide proprement dit. Joſephe eut le bonheur de reſter avec un autre, à qui il perſuada de ſe rendre aux Romains. Veſpaſien lui accorda la vie, à la priere de Titus, qui avoit conçu beaucoup d'eſtime & d'affection pour lui. Ce prince l'emmena avec lui au ſiege de Jeruſalem. Joſephe y exhorta vainement ſes compatriotes à ſe ſoumettre aux Romains. Après la priſe de cette

ville, il ſuivit Titus à Rome; où Veſpaſien lui donna le titre de bourgeoiſie Romaine & le gratifia d'une penſion. Titus & Domitien la lui continuerent, & ajouterent aux bienfaits les careſſes les plus flatteuſes. C'eſt à Rome que Joſephe continua la plupart des ouvrages qui nous reſtent de lui : I. *L'Hiſtoire de la guerre des Juifs*, en 7 livres. L'auteur l'écrivit d'abord en ſyriaque & la traduiſit en grec. Cette Hiſtoire plut tant à Titus, qu'il la ſigna de ſa main, & la fit dépoſer dans une bibliotheque publique. On ne peut nier que Joſephe n'ait l'imagination belle, le ſtyle animé, l'expreſſion noble; il ſait peindre à l'eſprit & remuer le cœur. C'eſt celui de tous les hiſtoriens Grecs qui approche le plus de Tite-Live; auſſi S. Jerôme l'appelloit-il le *Tite-Live de la Grece*; mais s'il a les beautés de l'hiſtorien latin, il en a auſſi les défauts. Il eſt long dans ſes harangues, & exagérateur dans ſes récits. II. *Les Antiquités Judaïques*, en 20 livres : ouvrage écrit avec autant de nobleſſe que le précédent; mais dans lequel l'auteur a déguiſé, affoibli ou anéanti les miracles atteſtés par l'Ecriture. Il corrompt par-tout ce qui pouvoit bleſſer les Gentils. Il paroît que Joſephe étoit plus lâche politique que bon Iſraélite. L'intérêt le dirigea dans ſes écrits comme dans ſa conduite. Il eut la baſſeſſe ſacrilege d'appliquer les prophéties ſur le Meſſie à l'empereur Veſpaſien, tout païen qu'il étoit. III. *Deux Livres contre Apion*, grammairien alexandrin, un des plus grands adverſaires des Juifs. Cet ouvrage eſt précieux par divers fragmens d'anciens hiſtoriens que l'auteur nous a conſervés. IV. Un *Diſcours ſur le martyre des Machabées*, qui eſt un chef-d'œuvre d'éloquence; & un *Traité de ſa vie*. La meilleure édition de ſes ouvrages eſt celle d'Amſterdam, 1726, en 2 vol. in-fol. en grec & en latin, par Havercamp. Il y en a une autre par Hudſon, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol. moins eſtimée. Nous en avons deux traductions en françois, la premiere par Arnauld d'Andilly; la 2e par le P. Gillet : celle-ci eſt faite avec plus d'exactitude, l'autre eſt écrite avec plus de force (*voyez* leurs articles). On a beaucoup diſputé ſur le fameux paſſage de Joſephe touchant J. C., où cet hiſtorien juif reconnoît le légiſlateur des Chrétiens pour le Meſſie & l'envoyé de Dieu. Quelques-uns l'ont ſuſpecté, » parce que, diſent-ils, pour » être conſéquent, Joſephe eût » dû embraſſer le Chriſtia» niſme » : comme ſi un homme qui avoit eu la lâcheté & l'aveuglement de reconnoître pour Meſſie l'idolâtre Veſpaſien, n'avoit pu, ſans ſe faire chrétien, reconnoître cette qualité dans Jeſus-Chriſt. S. Jerôme, Euſebe, Iſidore de Péluſe, Sozomene, Suidas, Grotius, Huet, Caſaubon, Iſaac & Gerard Voſſius, Uſſerius &c. n'ont pas douté que ce paſſage ne fût de Joſephe. On peut voir là-deſſus Huet, *Dém. Evang. prop. 3, n°. 11.* Mais s'il n'eſt pas de lui, il en réſulte un argument dont nos incrédules ne s'accommoderont guère. On Joſephe a parlé de J.C. ou non;

s'il en a parlé ; qu'on nous montre un paſſage différent de celui que nous y voyons : s'il n'en a pas parlé, un ſilence ſi affecté ſur des événemens qui avoient fait tant de bruit dans le monde, annonce plus que tout ce qu'il eût pu en dire. Il parle de S. Jean-Baptiſte & de S. Jacques (a), & il auroit oublié leur chef, dont les ſectateurs étoient déjà répandus par-tout & connus de tout l'univers ?

JOSEPIN, *voyez* ARPINO.

JOSIAS, roi de Juda, ſuccéda à ſon pere Amon, l'an 641 avant J. C., à l'âge de 8 ans. Il renverſa les autels conſacrés aux idoles, établit de vertueux magiſtrats pour rendre la juſtice, & fit réparer le temple. Ce fut alors que l'original du *Livre de la Loi*, écrit de la main de Moïſe, fut trouvé par le grand-prêtre Helcias. Sur la fin de ſon regne, Nechao, roi d'Egypte, allant faire la guerre aux Medes & aux Babyloniens, s'avança juſqu'auprès de la ville de Magedo, qui étoit du royaume de Juda. Joſias s'oppoſa à ſon paſſage, & lui livra bataille au pied du Mont-Carmel : il y fut bleſſé dangereuſement, & mourut de ſes bleſſures l'an 610 avant J. C. Le peuple donna à ſa mort les marques de la plus vive douleur. Jérémie compoſa un *Cantique* lugubre à ſa louange.

JOSLAIN DE VIERZY, évêque de Soiſſons, mort en 1152, étoit un des principaux miniſtres de Louis VII, & un modele de vertu. Il laiſſa une *Expoſition du Symbole & de l'Oraiſon Dominicale*, qu'on trouve dans la *Collectio maxima* de dom Martenne. Il fonda des abbayes, entr'autres Longpont, aſſiſta au concile de Troyes en 1127, & y mérita l'eſtime du pape Eugene III & de toute la France.

JOSSE, (S.) *Judocus* ou *Jodocus*, illuſtre ſolitaire, étoit fils de Juthaël, qui reçut le titre de roi de Bretagne. Son frere Judicaël, réſolu de quitter le trône pour ſe donner à Dieu, pria Joſſe de ſe charger du gouvernement de ſes états & de l'éducation de ſes enfans ; mais celui-ci, également détaché des grandeurs mondaines, ſortit, déguiſé en pélerin de la Bretagne, & alla ſe cacher à Runiac dans le Ponthieu, où il bâtit une chapelle. Cet hermitage fut changé enſuite en un monaſtere célebre, qui eſt à une lieue de la mer, près de Montreuil, dioceſe d'Amiens, appartient à des Bénédictins, & ſe nomme *S. Joſſe-ſur-Mer*. Il y mourut ſaintement en 668. Il y a à Paris une paroiſſe qui porte ſon nom, en mémoire du ſéjour que ce Saint y avoit fait.

JOSSELIN, médecin Anglois dans le 17e ſiecle, ſous le regne de Charles II, laiſſa une

(a) L'authenticité de ce dernier paſſage n'eſt conteſtée par perſonne ; Blondel ſuſpecte celui qui regarde S. Jean-Baptiſte, mais ſans aucun motif raiſonnable (*voyez* JEAN-BAPTISTE). Origenes les reconnoît tous les deux, dans un tems fort antérieur à la prétendue falſification du texte de Joſephe.

Hiſtoire naturelle des Poſſeſſions Angloiſes en Amérique. Il y rapporte ce qu'il y a de plus rare, avec les remedes dont ſe ſervent les habitans du pays, pour guérir les maladies, les plaies & les ulceres.

JOSUÉ, étoit fils de Nun, de la tribu d'Ephraïm. Dieu le choiſit, du vivant même de Moyſe, pour gouverner les Iſraélites. Joſué ſuccéda à ce divin légiſlateur l'an 1451 avant J. C. Moyſe avoit conduit le peuple de Dieu juſqu'au bord du Jourdain. C'étoit là, ſelon l'oracle divin, qu'il devoit terminer ſon miniſtere & ſa vie. La gloire de conduire les Iſraélites dans la terre promiſe étoit réſervée à Joſué. Il avoit fallu juſques-là à ce peuple un légiſlateur. Il leur falloit alors un général & un guerrier; mais un général qui eut pour ſes ſoldats toute la tendreſſe d'un pere, & un guerrier qui ne manquât ni des attentions, ni de la vigilance du légiſlateur. Tel étoit Joſué. Il envoya d'abord des gens pour examiner la ville de Jéricho. Dès qu'ils lui eurent fait leur rapport, il paſſa le Jourdain avec toute ſon armée. Dieu ſuſpendit le cours des eaux, & le fleuve demeura à ſec dans une étendue d'environ deux lieues. Peu de jours après ce miracle, Joſué fit circoncire tous les mâles qui étoient nés pendant les marches du déſert. Il fit enſuite célébrer la Pâque, & vint aſſiéger Jéricho. Suivant l'ordre de Dieu, il fit faire 6 fois le tour de la ville par l'armée, en ſix jours différens; les prêtres portant l'arche & ſonnant de la trompette. Les murailles tomberent d'elles-mêmes au ſixieme jour. Elle fut priſe & ſaccagée; & les Gabaonites craignant le même ſort pour leur ville, ſe ſervirent d'une ſtratagême pour faire alliance avec Joſué. Adoniſedec, roi de Jeruſalem, irité de cette alliance, s'étant ligué avec 4 autres rois, alla attaquer Gabaon. Joſué fondit ſur les 5 rois, qu'il mit en déroute. Pour achever ſa victoire, il commanda au ſoleil de s'arrêter, & la nature ſoumiſe à ſa voix, prolonges le jour de 12 heures entieres; ſoit que le ſoleil ſuſpendit réellement ſon cours, ſoit que la terre (dans le ſyſtême de ſa rotation) demeurât immobile, ſoit que par une merveille plus ſimple, la lumiere jettée par le ſoleil, s'arrêta ſur l'horiſon. » C'étoit, „ dit un pieux & ſolide écrivain, pour manifeſter ſa puiſ„ſance aux yeux des nations „ idolâtres, & pour leur montrer l'abſurdité de leur culte, „ que Dieu fit alors ce grand „ miracle. Rien n'eſt difficile „ au Tout-Puiſſant. Il a établi „ l'ordre conſtant de l'univers, pour élever l'eſprit de „ l'homme à la connoiſſance „ de ſes perfections inviſibles, „ par les merveilles viſibles „ qu'il expoſe à ſes ſens. Il „ ſuſpendit cet ordre en cette „ occaſion, pour montrer que „ les plus grands prodiges ne „ lui coûtent rien; qu'il eſt „ l'arbitre ſouverain de toutes „ les créatures, & qu'il eſt „ abſolument indépendant des „ loix de la nature; parce „ que lui ſeul eſt l'auteur de „ ces loix, que la nature „ elle-même n'eſt autre choſe „ que ſa volonté toute-puiſ-

», ſante ». L'Eccléſiaſtique avoit long-tems auparavant exprimé la même obſervation avec autant d'énergie que de laconiſme: *Invocavit altiſſimum potentem in oppugnando inimicos undique, & audivit illum magnus & ſanctus Deus... ut agnoſcant gentes potentiam ejus, quia contra Deum pugnare non eſt facile* (Eccli. 46). Joſué, pourſuivant ſes victoires, prit preſque toutes les villes des Chananéens en 6 ans. Il diſtribua les terres aux vainqueurs, conformément à l'ordre de Dieu, & après avoir placé l'arche d'alliance dans la ville de Silo, il mourut à 110 ans, l'an 1424 avant J. C. Il gouverna le peuple d'Iſraël pendant 27 ans. Nous avons ſous ſon nom un *Livre Canonique* écrit en hébreu. Pluſieurs ſavans le lui attribuent, mais ſans en avoir aucune preuve démonſtrative. C'eſt par ignorance ou par mauvaiſe foi que des écrivains de ce ſiecle ont oſé reprocher à Joſué & aux autres chefs des Hébreux, la rigueur dont ils ont uſé envers les habitans de la Paleſtine, & envers quelques autres peuples; rigueur due aux crimes énormes dont ils s'étoient fait des loix, & qui leur avoient comme paſſés en nature. Dieu lui-même avoit ordonné cette rigueur: le Deutéronome & le livre de la Sageſſe nous en inſtruiſent (*a*). Pourquoi les Juifs n'auroient-ils pu être les exécuteurs des arrêts que ſa juſtice avoit prononcés contre des nations abominables?... Le danger que les Juifs, mêlés avec les Idolâtres, ne quittaſſent bientôt le culte du vrai Dieu, étoit évident; & le culte du vrai Dieu étoit-il un objet aſſez peu important pour lui préférer la conſervation d'un peuple infame, dont la malice étoit incorrigible?... Les Juifs puniſſoient la cruauté de ces barbares par la peine du talion. *Je n'ai rien ſouffert que je n'aie fait ſouffrir aux autres*, diſoit Adonibeſech, *Dieu me rend le mal que j'ai fait.* Voyez BEELPHEGOR, DAVID, AGAG, ADONIBESECH &c.

JOTAPIEN, tyran, qui s'étant ſoulevé dans la Syrie, ſur la fin du regne de l'empereur Philippe, fut défait ſous celui de Dece, vers l'an 249. Sa tête fut portée à Rome.

JOUBERT, (Laurent) ſavant médecin, profeſſeur-royal & chancelier de l'univerſité de Montpellier, naquit à Valence en Dauphiné, l'an 1529, & mourut à Lombez en 1582, médecin ordinaire du roi de France & du roi de Navarre.

(*a*) Le livre de la Sageſſe leur reproche les ſacrifices humains, l'infanticide, l'antropophagie & toutes les atrocités qui rendent l'exiſtence d'un peuple odieuſe à Dieu & aux hommes: *Illos antiquos habitatores terræ ſanctæ tuæ, quos exhorruiſti, quoniam odibilia opera faciebant tibi per medicamina & ſacrificia injuſta; & filiorum ſuorum necatores ſine miſericordiâ, & comeſtores viſcerum hominum, & devoratores ſanguinis a medio ſacramento tuo, & auctores parentes animarum inauxiliatarum, perdere voluiſti per manus parentum noſtrorum.* Sap. 12. On peut voir encore *Deut.* 8, *Levit.* 18 &c.

Il laiſſa un *Traité contre les erreurs populaires*, 1578, in-8°. Il y a des choſes curieuſes, dont pluſieurs ſont bien conſtatées, & d'autres qui ne méritent guère de croyance. II. Un *Traité du Ris*, 1579, in-8°, 3 parties, avec la cauſe morale du *Ris* de Démocrite, expliqué par Hippocrate, rare. III. Un *Dialogue ſur la Cacographie Françoiſe*, à la ſuite du précédent. IV. *De Balneis antiquorum*. V. *De Gymnaſiis & generibus exercitationum apud antiquos celebrium* &c. La plupart de ſes écrits latins ont été recueillis en 2 vol. in-fol., Lyon, 1582. Ils roulent preſque tous ſur la médecine; on en trouve la liſte dans les *Notes* de Teiſſier ſur les *Eloges* de de Thou. Ils ſont remplis d'érudition; on peut même dire qu'il y en a trop & qu'elle déroge quelquefois au jugement de l'auteur. Laurent Joubert laiſſa un fils, nommé Iſaac JOUBERT, qui a fait une *Apologie de l'Orthographe Françoiſe*, & qui a traduit quelques ouvrages de ſon pere.

JOUBERT, (Joſeph) Jéſuite de Lyon, connu par un *Dictionnaire François & Latin*, in-4°, très-eſtimé ſur-tout pour le latin, qui eſt pur, & dont les exemples ſont tirés des meilleurs auteurs; il ne vaut pourtant pas celui du P. le Brun, qui, en profitant du travail de ſon confrere, l'a perfectionné. L'auteur mourut vers 1724.

JOUBERT, (François) prêtre de Montpellier, né en 1689, mort le 23 décembre 1763, étoit fils du ſyndic des états de Languedoc, & avoit lui-même exercé cette charge avant que d'être élevé au ſacerdoce. Son attachement aux diſciples de Janſenius, le fit renfermer à la Baſtille. Il eſt auteur d'un *Commentaire ſur l'Apocalypſe*, imprimé en 1762, en 2 vol. in-12, ſous le titre d'Avignon. On a encore de lui divers autres ouvrages, dont les principaux ſont: I. *De la connoiſſance des Tems par rapport à la Religion*, in-12. II. *Lettre ſur l'interprétation des Ecritures*, in-12. III. *Explication de l'Hiſtoire de Joſeph*, in-12. IV. *Eclairciſſement ſur le Diſcours de Job*, in-12. V. *Traité du caractere eſſentiel à tous les Prophetes*, in-12. VI. *Explication des Prophéties de Jérémie, Ezéchiel, Daniel*, 5 vol. in-12. VII. *Commentaire ſur les XII petits Prophetes*, 6 vol. in-12, & d'autres ouvrages, dont quelques-uns en faveur du parti où il s'étoit laiſſé engager.

JOVE, (Paul) hiſtorien célebre, né à Côme en Lombardie, d'abord médecin, fut enſuite élevé ſur le ſiege épiſcopal de Nocera. Il déſira en vain d'être transféré à Côme; Paul III lui refuſa conſtamment cet évêché. François I le traita avec plus de diſtinction. Il lui écrivit des lettres flatteuſes, & lui accorda une penſion conſidérable. Cette penſion fut retranchée par le connétable de Montmorenci, ſous le regne de Henri II. Paul Jove s'en vengea en maltraitant le connétable dans le 31e livre de ſon Hiſtoire. Il ne faiſoit pas difficulté d'avouer » qu'il avoit » deux plumes, l'une d'or & » l'autre de fer, pour traiter » les princes ſuivant les fa-

» veurs ou les diſgraces qu'il » en recevoit ». Il paroît par ſes Lettres qu'il avoit l'ame entrêtenement intéreſſée. On n'a jamais quêté avec autant d'aſſurance : il demande à l'un des chevaux, à l'autre des confitures. Cet hiſtorien mourut à Florence en 1552, à 70 ans, conſeiller de Côme de Médicis. On a de lui : I. Une *Hiſtoire* en XLV livres, qui commence à l'an 1494, & qui finit en 1544 ; Florence, 1550 & 1552, 2 vol. in-folio. Il y en a une vieille traduction françoiſe, Lyon, 1552, in-fol. La variété & l'abondance des matieres la font lire avec plaiſir. La ſcene eſt tour-à-tour en Europe, en Aſie, en Afrique. Les principaux événemens de 50 années, décrits avec beaucoup d'ordre & de clarté, forment un corps d'hiſtoire qui pourroit être très-utile, ſi la fidélité de l'hiſtorien égaloit la beauté de la matiere. Penſionnaire de Charles-Quint, & protégé par les Médicis, il parle de ces princes avec des éloges quelquefois outrés. II. *Les Vies des Hommes illuſtres.* III. *Les Eloges des Grands-Hommes.* On reproche à ces deux ouvrages, ainſi qu'à ſa grande *Hiſtoire*, un ſtyle trop oratoire, un ton trop enflé ; mais ils ſont utiles pour la connoiſſance des faits & dits des hommes célebres. IV. *Vies des douze Viſconti, ſouverains de Milan.* V. Pluſieurs autres Ouvrages, dans leſquels on remarque de l'eſprit, mais peu de goût & peu de juſteſſe. On a recueilli toutes ſes Œuvres à Bâle, en 6 vol. in-fol. reliés ordinairement en trois. C'eſt l'édition la plus complette : elle eſt de l'an 1578. — Son frere Benoît JOVE, compoſa pluſieurs ouvrages, entr'autres une *Hiſtoire des Suiſſes* ; & ſon petit-neveu, Paul JOVE, mort en 1582, cultiva avec ſuccès la poéſie italienne.

JOUFFROI, JOFFREDI ou GÉOFFROI, (Jean) né à Luxeuil, dans la Franche-Comté, prit l'habit de religieux dans l'abbaye de St-Pierre de Luxeuil, & en devint abbé. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, lui procura l'évêché d'Arras, & ſollicita pour lui un chapeau de cardinal. Pie II le promit, à condition que le prélat engageroit le roi Louis XI à ſupprimer la Pragmatique-Sanction. Jouffroi obtint de ce monarque une déclaration telle que le pape la ſouhaitoit. Mais Louis XI ſe repentant de ſa facilité, diſgracia l'évêque d'Arras. Pour remédier aux maux que ſa déclaration pouvoit occaſionner en France, il fit de nouvelles ordonnances touchant les réſerves & les expectatives, qui étoient preſque le ſeul avantage que l'abolition de la Pragmatique avoit procuré au ſouverain pontife ; & juſqu'au tems du concordat, la cour de Rome ne put avoir la ſatisfaction qu'elle déſiroit. Cependant Jouffroi recueillit le fruit de ſa négociation. Le pape ajouta au chapeau de cardinal, l'évêché d'Alby ; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort au prieuré de Ruilli, diocèſe de Bourges, en 1473.

JOVIEN, (*Flavius Claudius Jovianus*) fils du comte Varronien, né à Singidon, aujourd'hui Segedin (quoique d'autres prétendent que Singidon eſt

Belgrade ou Semendria) ville de la Pannonie, l'an 331, fut élu empereur par les ſoldats de l'armée Romaine, après la mort de Julien l'Apoſtat, en 363. Il refuſa d'abord la couronne impériale, témoignant qu'il ne vouloit point commander à des ſoldats idolâtres; mais tous lui ayant proteſté qu'ils étoient chrétiens, il reçut la pourpre. Les affaires étoient en très-mauvais état; il tâcha d'y mettre ordre, & commença par faire la paix avec les Perſes. Quelques auteurs ont blâmé très-mal-à-propos cette démarche, puiſque ſans cela il ne pouvoit retirer ſes troupes du pays où Julien les avoit engagées: & ſi cette paix fut peu honorable, ce fut la faute de ſon imprudent & fougueux prédéceſſeur, & non pas la ſienne. Il commanda de fermer les temples des idoles, & défendit leurs ſacrifices. Il eut ſur-tout un ſoin extrême de rappeller S. Athanaſe, & les autres prélats exilés, & de témoigner aux hérétiques qu'il ne vouloit point ſouffrir de diſcorde. Cependant il ne jouit pas long-tems de l'autorité, dont il ſe ſervoit ſi dignement. Il mourut à l'âge de 33 ans, dans un lieu appellé Dadaſtane, entre la Galatie & la Bithynie, en 364, n'ayant tenu l'empire que ſept mois & 20 jours. On le trouva étouffé dans ſon lit, par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans ſa chambre pour la ſécher. Jovien avoit été capitaine de la garde prétorienne, du tems de Julien; & ce fut dans ce tems que ce prince, que l'ignorance ou la mauvaiſe foi nous repréſente aujourd'hui comme un philoſophe tolérant, voulut le faire renoncer à ſa religion, ce qu'il refuſa généreuſement. Son règne fut trop court, pour qu'on puiſſe connoître s'il auroit été glorieux; mais l'on ne peut douter que Jovien, étant bon chrétien, n'eût été bon prince. L'abbé de la Bletterie a écrit ſa *Vie* en 2 vol in-12.

JOUIN, (Nicolas) né à Chartres, fut banquier à Paris, & y mourut le 22 février 1757, à 73 ans. On a de lui: I. *Procès contre les Jéſuites* (celui d'Ambroiſe Guys) &c, 1750, in-12. II. *Les Sarcelades*, ſatyres en vers, en faveur des diſciples de Janſenius. III. *Le Portefeuille du Diable*, & d'autres fruits de la calomnie & de la luxure, bien propres à faire connoître la ſecte hypocrite, dont il s'étoit fait le champion.

JOVIN, noble Gaulois, & capitaine plein de bravoure, fut déclaré empereur à Mayence, l'an 411, dans le tems qu'on aſſiégeoit le tyran Conſtantin à Arles. Il dut ce dangereux honneur à la brigue de Goar, Alain, & de Guindicaire, chef des Bourguignons. Il aſſocia à cette dignité ſon frere Sébaſtien; mais ils ne jouirent pas long-tems de la pourpre. L'an 413, Ataulphe, roi des Viſigoths, qui ſuivoit le parti de Jovin, l'ayant abandonné, cet uſurpateur fut tué dans le tems qu'on le conduiſoit à l'empereur Honorius, qui étoit alors à Ravenne, & auquel on porta auſſi la tête de Sébaſtien.

JOVINIEN, moine de Milan, infecta pluſieurs monaſteres de ſes erreurs, après être ſorti du ſien, où il avoit vécu très-auſtérement, ne mangeant

» dites peut-être une erreur ; » vous reſpectiez l'enſemble » des vérités antiques de la foi. » Vous étiez chrétiens. Oh ! » voilà ce que l'on ne par» donne pas ! A la doctrine du » tyrannicide, que n'ajoutiez» vous celle de l'athéiſme, & » vous deveniez les oracles de » la politique. » (*voyez* SAURAREL). L'ouvrage du P. Jouvency forme la 5e partie de l'*Hiſtoire des Jéſuites*, depuis 1591 juſqu'en 1616, in-fol., imprimé à Rome en 1710. L'hiſtorien y traite de la puiſſance du pape ſur le temporel des rois, ſuivant les principes ultramontains ; cela ſeul ſuffiſoit pour faire condamner cette *Hiſtoire* en France : le parlement de Paris la ſupprima, & probablement ne ſe ſeroit pas contenté d'une ſimple ſuppreſſion, ſi le roi n'eut déclaré qu'il ne vouloit pas qu'on pouſſât plus loin cette affaire, contente de la déclaration faite & dreſſée à ce ſujet par les Jéſuites ; *après laquelle le roi*, dit l'avocat général (M. Joly de Fleury) dans ſon Plaidoyer, *les a jugés plus dignes que jamais de la protection dont il les honore.* L'ouvrage du P. Jouvency eſt écrit avec autant de pureté que d'élégance ; il a été continué avec ſuccès par le P. Jules-Céſar Cordara, Rome, 1750, 1 vol. in-fol. En 1713 on imprima à Liege un *Recueil*, in-12, *de Pieces touchant cette Hiſtoire.* Ce recueil n'eſt pas commun. On a encore du P. Jouvency : I. Des *Harangues latines*, prononcées en diverſes occaſions ; en 2 vol. in-12. II. Un traité *De Arte diſcendi & docendi*, bon ; réimprimé à Paris, in-12 ; 1718, chez Mrs. Barbou. On trouve dans la partie qui regarde l'enſeignement, des réflexions ſages, des regles du goût le plus ſûr, formé ſur les excellens modeles de l'antiquité ; des préceptes tracés par la raiſon & par l'expérience, une méthode claire & miſe à la portée de tous les eſprits ; l'amour de la vertu, le zele pour le progrès des ſciences & des bonnes mœurs. Ce qui paroît ſur-tout précieux dans l'enſemble des différens avis que le P. Jouvency donne aux éducateurs, c'eſt la nobleſſe & la force des motifs qui doivent diriger & ſoutenir les pénibles travaux de l'inſtruction ; motifs qui ne prennent leur eſſor & leur activité que dans l'eſprit de la Religion Chrétienne, & qui par-là même ſont devenus bien rares, & qu'on ne trouve plus que dans un petit nombre d'individus, que le philoſophiſme n'a pas ſubjugués. On ne peut rien ajouter à cette grande leçon, pleine de ſentimens, de tendreſſe, d'une ſage & bienfaiſante philoſophie, & qui ſeule ſuffit pour faire un excellent inſtituteur : *Cernat tanquàm ſub perſonâ latentem, in exiguis corpuſculis, divinæ ſpeciem originis, lineamenta cœleſtis cognationis, ſanguinem Chriſti ; in eiſdem pretium crucis, jus regni, hæreditatem æternitatis, contempletur : tùm verò, quàm non modò libenter, ſed etiam ambitioſè docendi munus exercebit ?* Dans les avis relatifs à la maniere d'apprendre, l'auteur eſt moins heureux ; il paroît qu'il ne connoiſſoit pas aſſez la nature de l'eſprit humain, les différentes formes & propriétés

propriétés ſous leſquelles il ſe développe, pour le diriger ſûrement dans ſes travaux. En ſuivant ſes leçons à la lettre, les génies vifs, rapides & profonds eſſuyeroient tous les inconvéniens d'une ſervitude incompatible avec leurs facultés intellectuelles. Le P. Jouvency accumule tellement & fait ſuccéder ſi rapidement les lectures les plus diſparates, qu'il eſt impoſſible qu'il n'en naiſſe de la confuſion & du déſordre, & que l'eſprit privé de ſa liberté & du loiſir de la réflexion, n'éprouve le malheur de la ſtérilité au milieu de l'abondance, le dégoût & la ſatiété dans le ſein de la variété & de la plus riche opulence (*voyez* SACCHINI). III. *Appendix de Diis & Heroïbus poëticis.* C'eſt un excellent abrégé de mythologie. IV. Des *Notes* pleines de clarté & de préciſion ſur *Térence*, *Horace*; les *Métamorphoſes* d'Ovide, *Perſe*, *Juvenal*, *Martial*; & ſur quelques ouvrages de Cicéron. On reconnoît dans tous ces écrits un homme qui s'eſt nourri des bonnes productions des anciens. La pureté, l'élégance, la facilité de ſon ſtyle, la richeſſe de ſes expreſſions, l'égalent preſque aux meilleurs écrivains de l'antiquité. Tous ceux qui s'intéreſſent aux belles-lettres & aux bonnes mœurs lui auront une éternelle obligation d'avoir mis les auteurs latins en état d'être lus par la jeuneſſe, ſans aucun danger de ſe corrompre le cœur en ſe formant l'eſprit.

JOUVENET, (Jean) peintre, né à Rouen en 1644, mort à Paris en 1717, reçut le pinceau de la main de ſes peres. Le tableau du Mai qu'il fit à l'âge de 19 ans, & dont le ſujet eſt la *guériſon du paralytique*, annonça l'excellence de ſes talens. Le Brun préſenta ce maître à l'académie, où il fut reçu en 1675. On le nomma depuis directeur & recteur perpétuel. On connoît les 4 morceaux qu'il compoſa pour l'égliſe de S. Martin-des-Champs. Le roi voulut les voir, & en fut ſi ſatisfait, qu'il ordonna à Jouvenet de les recommencer, pour être exécutés en tapiſſeries. Jouvenet peignit donc les mêmes ſujets; mais en homme de génie, ſans s'attacher ſervilement à ſes premieres idées. Il ſe ſurpaſſa lui-même dans ces derniers tableaux, qui ſont aux Gobelins. Le czar Pierre I, ayant vu les tapiſſeries qui étoient exécutées d'après lui, en fut frappé, & les choiſit pour la tenture que le roi lui avoit offerte. Louis XIV connoiſſoit le rare mérite de Jouvenet; il le chargea de peindre à freſque les 12 Apôtres, au-deſſous de la coupole de l'égliſe des Invalides, & l'illuſtre artiſte l'exécuta de la plus grande maniere. Son pinceau fut auſſi employé dans la chapelle de Verſailles. Un travail exceſſif altéra ſa ſanté; il eut une attaque d'apoplexie, & demeura paralytique du côté droit. Cependant il deſſinoit encore de la main droite, mais avec beaucoup de difficulté. Enfin il s'habitua à ſe ſervir de la main gauche. On voit pluſieurs magnifiques ouvrages qu'il a exécutés de cette main; entr'autres, le tableau appellé le *Magnificat*, dans le chœur de Notre-Dame de Paris. Ce peintre avoit

une imagination vive, beaucoup d'enjouement dans l'eſprit, de franchiſe & de droiture dans le caractere. Son pinceau ferme & vigoureux, la richeſſe de ſa compoſition, ſa grande maniere charment & étonnent le ſpectateur, ſans le ſéduire par le coloris, qu'il a peut-être un peu trop négligé.

JOUY, (Louis-François de) avocat au parlement & du clergé de France, né à Paris le 2 mai 1714, mort dans la même ville le 6 février 1771, ſe livra particuliérement aux matieres eccléſiaſtiques. Il fut chargé des affaires du clergé, & s'en acquitta avec honneur. On a de lui : I. *Principes ſur les droits & obligations des Gradués*, in-12. II. *Supplément aux Loix Civiles dans leur ordre naturel*, in-fol. III. *Arrêts de Réglemens recueillis & mis en ordre*, 1752, in-4°. IV. *Conférences des Ordonnances Eccléſiaſtiques*, 1753, in-4°. Après ſa mort on trouva chez lui manuſcrits : *Principes & uſages concernant les Dîmes*, 1776, in-12 ; & *la Coutume de Meaux*, ouvrage qu'il avoit déjà mis au jour, & dont il avoit préparé une nouvelle édition.

JOYEUSE, (Guillaume, vicomte de) étoit fils puîné de Jean de Joyeuſe, gouverneur de Narbonne, d'une famille illuſtre. On le deſtina à l'égliſe, & il eut même l'évêché d'Aleth du vivant de Jean-Paul, ſon frere aîné ; mais comme il n'étoit pas lié par les ordres ſacrés, il embraſſa depuis la profeſſion des armes. Il ſervit utilement le roi Charles IX dans le Languedoc, durant les guerres civiles de la religion, fut fait maréchal de France par le roi Henri III, & mourut fort âgé en 1592.

JOYEUSE, (Anne de) fils du précédent, duc & pair, & amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, & gouverneur de Normandie, fut un des principaux favoris du roi Henri III, qui lui fit épouſer Marguerite de Lorraine, ſœur puînée de la reine Louiſe ſon épouſe. Joyeuſe commanda, l'an 1586, une armée dans la Guienne contre les huguenots. Il y remporta quelques avantages, & ne voulut faire aucun quartier à un détachement qu'il ſurprit au Mont-St-Eloi. Cette ſévérité fut punie bientôt après par une véritable barbarie ; car ayant été vaincu à Coutras le 20 octobre 1587, les huguenots le tuerent de ſang-froid, en criant *le Mont-St-Eloi !* quoiqu'il offrit 100 mille écus pour racheter ſa vie. Le maréchal de Joyeuſe, inexorable les armes à la main, étoit doux & généreux dans la ſociété. Un jour ayant fait attendre trop longtems les deux ſecrétaires-d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ſes excuſes, en leur abandonnant un don de 100 mille écus que le roi venoit de lui faire.

JOYEUSE, (François de) cardinal, frere du précédent, né en 1562, fut ſucceſſivement archevêque de Narbonne, de Toulouſe & de Rouen. Il fut chargé des affaires les plus épineuſes & les plus importantes par les rois Henri III, Henri IV & Louis XIII. Il s'acquit tous les ſuffrages par ſa prudence, par ſa ſageſſe & par ſa capacité dans les affaires. Il mourut à

Avignon, doyen des cardinaux, en 1615, à 53 ans, après s'être illuſtré par pluſieurs fondations: I. D'un *Séminaire* à Rouen. II. D'une *Maiſon* pour les Jéſuites à Pontoiſe. III. D'une autre à Dieppe pour les Peres de l'Oratoire.

JOYEUSE, (Henri de) né en 1567 de Guillaume, vicomte de Joyeuſe, porta d'abord les armes avec diſtinction juſqu'en 1587. La perte de ſa femme & une viſion qu'il crut avoir, le déterminerent à faire profeſſion chez les Capucins, ſous le nom de *Frere Ange*. L'année d'après, les Pariſiens ayant réſolu de députer à Henri III, pour le prier de revenir habiter la capitale, Frere Ange ſe chargea de la commiſſion, mais ce fut ſans ſuccès. Il reſta dans ſon ordre juſqu'en 1592. Le grand-prieur de Toulouſe, ſon frere, s'étant noyé dans le Tarn vers ce tems-là, les Ligueurs du Languedoc l'obligerent de ſortir de ſon cloître pour ſe mettre à leur tête. Le guerrier capucin combattit vaillamment pour le parti de la Ligue, juſqu'en 1596, qu'il fit ſon accommodement avec le roi Henri IV. Ce prince l'honora du bâton de maréchal de France; mais quelque tems après il reprit ſon ancien habit. Le cloître ne fut plus pour lui qu'un tombeau. Livré aux jeûnes, aux veilles & à la plus rigoureuſe pénitence, il ne penſa plus au rôle qu'il avoit joué ſur le théâtre brillant & fragile du monde, que pour répandre des larmes ameres. Il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1608, à 41 ans. Il avoit épouſé la ſœur du duc d'Epernon, qui ne lui donna qu'une fille, Henriette-Catherine, laquelle épouſa en 1599 le duc de Montpenſier, & en 1611 le duc de Guiſe. Elle mourut en 1656, à 71 ans. M. de Callieres a écrit la *Vie de Frere Ange de Joyeuſe*. Elle eſt édifiante, & bien propre à la juſtifier contre ceux qui, ſans raiſon, ont voulu ſuſpecter la ſincérité de ſa piété.

JUAN D'AUTRICHE, (Don) fils naturel de l'empereur Charles-Quint, qui déclara ce ſecret en mourant à Philippe II ſon fils, naquit à Ratisbonne en 1547. C'eſt très-calomnieuſement, comme l'obſerve le préſident Hénault, qu'un forcené a avancé que Charles l'avoit eu de ſa propre ſœur Marie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas; il l'a eu d'une allemande, fille de condition, nommée Barbe Blomberg (& ſelon quelques-uns, d'une princeſſe, mais qui ne lui appartenoit en rien), & cela dans le tems qu'il étoit veuf; car ſi ce grand & religieux prince ne fut pas toujours à l'abri des foibleſſes humaines, il ne viola jamais la foi conjugale. Le jeune prince fut élevé ſecrettement à la campagne par la femme de Louis Quiſciada, grand-maître de la maiſon de l'empereur. Après la mort de Charles-Quint, Philippe II l'appella à la cour d'Eſpagne, où il ſe diſtingua de bonne heure par ſa politeſſe & ſa grandeur d'ame. Philippe II l'envoya en 1570 contre les Maures de Grenade, qu'il réduiſit. La haute réputation qu'il acquit dans cette guerre, le fit choiſir pour généraliſſime d'une flotte de près de 300 voiles, que l'Eſpagne & l'Italie avoient prépa-

rée contre les Turcs. Les Chrétiens & les Muſulmans en vinrent aux mains le 7 octobre 1571, avec un acharnement ſans exemple, vers le golfe de Lépante, proche de ces mêmes lieux où Antoine & Auguſte combattirent autrefois pour l'empire du monde. Don Juan par ſa valeur força la victoire à ſe déclarer pour lui; il s'empara de la capitane ennemie, & obligea les Turcs à prendre la fuite. Les vainqueurs prirent 130 galeres, en brûlerent ou coulerent à fond 55, tuerent 25,000 Turcs, parmi leſquels étoit Hali-Bacha leur général, firent 10,000 priſonniers, & délivrerent 15,000 eſclaves chrétiens. Don Juan donna le combat malgré Don Louis de Requeſens, qu'on avoit chargé de modérer l'ardeur de ce prince intrépide. Il vouloit aller droit à Conſtantinople; c'étoit le ſeul parti qu'il avoit à prendre; ſon conſeil s'y oppoſa. Dans la conſternation où étoient les Muſulmans, on pouvoit non-ſeulement ſe rendre maître de la capitale de leur empire, mais encore chaſſer de la Thrace & de la Grece ces fiers ennemis des Chrétiens. Don Juan d'Autriche ſe fit tout d'un coup la plus grande réputation dont jamais capitaine ait joui. » Chaque nation, dit un » hiſtorien, ne compte que ſes » héros, & néglige ceux des » autres peuples. Don Juan, » comme vengeur de la chré» tienté, étoit le héros de » toutes les nations «. On le comparoit à l'empereur Charles-Quint ſon pere, dont il avoit la figure, la valeur, l'activité, le génie, & ſur-tout l'humanité, la généroſité, le zele de la religion qui achevent & aſſurent les conquêtes. Il mérita ſur-tout l'amour & l'admiration des peuples, lorſque deux ans après il prit Tunis, comme Charles-Quint, & emmena le roi priſonnier. Don Juan ſe couvrit d'une nouvelle gloire en 1576, lorſqu'il eut été nommé gouverneur des Pays-Bas; il ſe rendit maître de Namur, de diverſes places, & défit entiérement les rebelles dans les plaines de Gembloux en 1578. Les ennemis perdirent 6000 hommes dans cette journée, qui, au rapport de Ferréras, ne coûta la vie qu'à deux, & ſuivant Strada, à 100 Eſpagnols. Leur général Goignies fut pris avec l'artillerie, les bagages & les drapeaux; le vainqueur profita de la victoire, en ſoumettant rapidement Louvain, Dieſte, Nivelle, Philippeville, Limbourg. Une mort prématurée enleva ce héros au milieu de ſes conquêtes. Il mourut le 7 octobre de la même année, à 30 ans, ſous les murs de Namur, d'une maladie ſi aigue & ſi extraordinaire, que l'on crut que ſa mort n'étoit point naturelle; & Strada rapporte que deux Anglois accuſés & convaincus d'avoir conſpiré contre ſa vie, furent mis à mort par ordre d'Alexandre de Parme: cependant, ſelon M. de Thou, il avoit contracté ſa maladie au ſiege de Philippeville, où il s'étoit prodigieuſement fatigué, en partageant avec le ſoldat les travaux du ſiege; ſelon d'autres il mourut de la peſte.

JUAN D'AUTRICHE, (Don) fils naturel de Philippe IV, &

de Marie Calderona ; comédienne, né en 1629, fut grand-prieur de Caſtille, & commanda en 1647 les armées du roi d'Eſpagne en Italie, où il réduiſit la ville de Naples. Don Juan commanda enſuite en Flandre, puis devint généraliſſime des armées de terre & de mer contre les Portugais. Il eut quelques ſuccès, & défit en 1661 les Portugais à Badajoz ; mais le réſultat de l'expédition ne fut pas heureux. Don Juan ſe flattoit qu'il n'auroit qu'à ſe préſenter, & que le Portugal ſe ſoumettroit. Il ſe croyoit ſi aſſuré de le ſubjuguer, qu'il fit afficher dans Madrid l'état des troupes, de l'artillerie, des munitions de toute eſpece qu'il avoit préparées pour cette conquête. Il trouva la punition de ſa vanité à Extremos, où il fut entiérement défait par le comte de Schomberg en 1663. » C'eſt » une remarque conſtamment » vérifiée, dit un hiſtorien, que » les généraux préſomptueux » ont toujours eu contr'eux le » Dieu des armées, qui ſeul » diſpoſe de la victoire «. Don Juan eut la principale adminiſtration des affaires à la cour du roi Charles II, & mourut à Madrid en 1679, à 50 ans.

JUAN, (D. Georges) Eſpagnol, chevalier de Malte, commandeur d'Aliaga, mort à Madrid en 1773, ſe diſtingua par ſes connoiſſances dans les mathématiques. Choiſi avec D. Antonio de Ulloa, capitaine de frégate, pour accompagner les académiciens François, envoyés l'an 1735 au Pérou pour déterminer la figure de la terre, il publia en eſpagnol, à ſon retour, ſes *Obſervations aſtronomiques* ſur l'objet de ce voyage, dans un grand ouvrage, dont la partie hiſtorique, rédigée par D. Antonio de Ulloa (*voy.* ce mot & CONDAMINE), a paru traduite en françois, Amſterdam, 1752, 2 vol. in-4°. Il fut aggrégé à l'académie des ſciences de Paris, où il vint en 1745, & à celle de Berlin en 1750. On a de lui pluſieurs ouvrages ſur la marine, en eſpagnol, très-inſtructifs.

JUBA I, roi de Mauritanie & de Numidie, ſuccéda à ſon pere Hiempſal, & ſuivit le parti de Pompée contre Jules Céſar. Après la mort de Pompée, il fut défait par Céſar. Ce roi vaincu, ſi fier avant la bataille, ſe vit réduit à demander la vie à ſes ſujets. Il les pria de le ſauver ; mais aucune ville ne voulant le recevoir, il ſe fit donner la mort à la fin d'un repas, par Petreïus, compagnon de ſon malheur, l'an 42 avant J. C. Il avoit gouverné ſes peuples en tyran, & ne méritoit pas un meilleur ſort. » On „ voit, dit M. Turpin de Criſſé „ dans ſes *Notes* ſur Céſar, „ ſon déſaſtre & ſon malheur „ avec plaiſir, & l'on croit „ de revivre quand il eſt prêt „ de mourir. On ſe met ſans „ peine à la place des habitans „ de Zama, qui croyoient tou„ jours voir le bûcher où il „ vouloit livrer aux flammes „ ſes ſujets, ſes femmes, ſes „ enfans, ſes tréſors & lui„ même ».

JUBA II, fils du précédent, fut mené à Rome, & ſervit à orner le triomphe de Céſar. Il fut élevé à la cour d'Auguſte, qui lui fit épouſer Cléopâtre la jeune, fille d'Antoine & de

la fameuſe Cléopâtre, & lui donna le royaume des deux Mauritanies & une partie de la Gétulie. Il ſe ſignala par les agrémens de ſon caractere & les connoiſſances de ſon eſprit. Cet avantage le rendit plus illuſtre que celui que la couronne lui donnoit.

JUBAL, fils de Lamech & d'Ada, & frere de Jubel, inventa les inſtrumens de muſique (*Geneſe*, IV. 21).

JUBÉ, (Jacques) né à Vanvres, près de Paris, en 1674, cultiva les langues ſavantes, & ſe fit eſtimer par ſon érudition. Son attachement au parti de Janſenius remplit ſa vie de ſoins & d'amertumes. Il voyagea dans une partie de l'Europe, & mourut à Paris en 1745. On a de lui les *Journaux de ſes Voyages* en manuſcrit. L'auteur s'y attache ſur-tout à marquer l'état de la Religion dans les différentes contrées qu'il a parcourues.

JUDA, 4e fils de Jacob & de Lia, naquit l'an 1755 avant J. C. Lorſque les fils de Jacob voulurent mettre à mort Joſeph leur frere, il leur conſeilla plutôt de s'en défaire en le vendant, & cet avis lui ſauva la vie. Juda épouſa la fille d'un Chananéen, nommé *Sué*, & il en eut 3 fils, Her, Onan & Séla. Il eut auſſi de Thamar, femme de l'aîné de ſes fils, dont il jouit ſans la connoître, Phares & Zara. Lorſque Jacob bénit ſes enfans, il dit à Juda: *Le ſceptre ne ſortira point de Juda, ni le légiſlateur de ſa poſtérité, juſqu'à la venue de* CELUI *qui doit être envoyé, & à qui les peuples obéiront.* Cette prédiction s'accomplit évidemment en la perſonne de JESUS-CHRIST: car de quelque maniere qu'on l'explique, il reſte vrai que la Judée ne ceſſa d'être un royaume, & le peuple Juif une nation raſſemblée en corps, ayant ſes chefs, ſes loix, juſqu'à l'arrivée de J. C. (*a*). Juda mourut l'an 1636 avant l'ere vulgaire, âgé de 119 ans. Sa tribu tenoit le premier rang parmi les autres; elle a été la plus puiſſante & la plus nombreuſe. Au ſortir de l'Egypte, elle étoit compoſée de 74,600 hommes, capables de porter les armes. Cette tribu occupoit toute la partie méridionale de la Paleſtine. La royauté paſſa de la tribu de Benjamin, d'où étoient Saül & Iſboſeth, dans la tribu de Juda, qui étoit celle de David & des rois ſes ſucceſſeurs. Les dix tribus s'étant ſéparées, celle de Juda & celle de Benjamin demeurerent attachées à la maiſon de David, & formerent un royaume qui ſe ſoutint avec éclat contre la puiſſance des rois d'Iſraël. Après la diſperſion & la deſtruction de ce dernier royaume, celui de Juda ſubſiſta, & ſe maintint

(*a*) Par la ſimple tranſpoſition d'une virgule, le texte préſente une explication plus facile & plus perſonnellement applicable au Meſſie. *Non auferetur ſceptrum de Juda & dux, de fœmore ejus donec veniat qui mittendus eſt.* Le ſceptre & le chef ne ſortiront point de Juda, juſqu'à ce que CELUI qui doit être envoyé, naiſſe de ſa poſtérité.

même dans la captivité de Babylone. Au retour, cette tribu vécut ſelon ſes loix, ayant ſes chefs; les reſtes des autres tribus ſe rangerent ſous ſes étendards, & ne firent plus qu'un peuple que l'on nomma *Juif*. Les tems où devoit s'accomplir la promeſſe du Meſſie étant arrivés, la puiſſance Romaine, à qui rien ne réſiſtoit, aſſujettit ce peuple, lui ôta le droit de ſe choiſir un chef, & lui donna pour roi Hérode, étranger & Iduméen. Ainſi cette tribu, après avoir conſervé le dépôt de la vraie Religion, & l'exercice public du ſacerdoce & des cérémonies de la loi dans le temple de Jeruſalem, & avoir donné naiſſance au Meſſie, fut réduite au même état que les autres tribus, diſperſée & démembrée comme elles.

JUDA-KAKKADOSCH, c'eſt-à-dire *le Saint*, Rabbin célebre par ſa ſcience, par ſes richeſſes & par ſes talens, fut, ſelon les Juifs, ami & précepteur de l'empereur Antonin. Il recueillit, vers le milieu du 2e ſiecle, les conſtitutions & les traditions des magiſtrats & des docteurs Juifs, particuliérement de Hillel, qui l'avoient précédé, & en compoſa, avec quelques autres docteurs, un livre qu'il nomma *Miſchne*, & il le diviſa en 6 parties. La 1re traite de l'agriculture & des ſemences; la 2e des jours de fêtes; la 3e des mariages, & de ce qui concerne les femmes; la 4e des dommages, intérêts & de toutes ſortes d'affaires civiles; la 5e des ſacrifices, & la 6e des puretés & impuretés légales. Surrhenuſius a donné une bonne édition de ce livre en hébreu & en latin, avec des notes, 1698, 3 vol. in-fol. Le *Talmud* ou la *Gemare*, eſt un commentaire de la *Miſchne*.

JUDA-CHIUG, célebre Rabbin, natif de Fez, & ſurnommé le *Prince des Grammairiens Juifs*, vivoit au 11e ſiecle. On a de lui divers ouvrages manuſcrits en arabe, qui ſont très-eſtimés: entr'autres un *Dictionnaire Arabe*, qui pourroit être fort utile pour l'intelligence de l'Ecriture-Sainte, s'il étoit imprimé.

JUDA, (Léon) fils de Jean Juda, prêtre de Germoren en Alſace, & d'une concubine, entra dans l'ordre eccléſiaſtique, & embraſſa depuis les erreurs de Zuingle. Eraſme lui ayant reproché ſon lâche reniement, s'attira une réponſe très-aigre de la part de cet apoſtat. Juda s'acquit une grande réputation dans ſon parti, & mourut à Zurich en 1542, à 60 ans. Sa *Verſion* latine de la *Bible* eſt celle qui eſt jointe aux *Notes* de Vatable. On a de lui d'autres ouvrages qui prouvent ſon érudition.

JUDA, *voyez* LÉON.

JUDACILIUS ſe diſtingua durant le ſiege que Pompée avoit mis devant Aſcoli, ſa patrie. Il étoit à la tête d'une troupe de rebelles; il réſolut de s'en ſervir pour donner du ſecours à la ville aſſiégée. Dans ce deſſein, il avertit ſes compatriotes, que dès qu'ils le verroient aux priſes avec les Romains, ils fiſſent une ſortie pour le ſoutenir. Quelques bourgeois d'Aſcoli détournerent les autres de ſeconder Judacilius,

& lorſqu'il ſe préſenta devant la ville, aucun des aſſiégés ne remua. Il ne laiſſa pas, l'épée à la main, de ſe faire jour, & d'arriver à la porte de la ville, qui lui fut ouverte. Dès qu'il fut entré dans Aſcoli, il fit égorger ceux qui avoient empêché qu'on ne ſe joignit à lui. Puis ayant invité ſes amis à un grand repas; quand ſa bonne chere & le vin l'eurent un peu échauffé, il ſe fit apporter une coupe pleine de poiſon, & l'avala, pour n'être pas témoin de la profanation des temples de ſa patrie, & de la captivité de ſes compatriotes. Il ſe fit porter enſuite dans un temple, où il avoit fait préparer ſon bûcher funebre. Il y mourut au milieu de ſes amis, & ſon corps y fut réduit en cendres. Bientôt après Aſcoli ſe rendit à Pompée.

JUDAS, dit MACHABÉE, troiſieme fils de Mathathias, de la famille des Aſmonéens, ſuccéda à ſon pere dans la dignité de général des Juifs l'an 167 avant JESUS-CHRIST. Mathathias le préféra à ſes autres enfans, & le chargea de combattre pour la défenſe d'Iſraël. Judas ne trompa point ſes eſpérances; ſecondé de ſes freres, il marcha contre Apollonius, général des troupes du roi de Syrie, le défit & le tua. Il tourna ſes armes contre Séron, autre capitaine, qui avoit une nombreuſe armée, qu'il battit également, quoiqu'avec des troupes fort inférieures en nombre. Antiochus, ayant appris ces deux victoires, envoya contre Judas trois généraux de réputation, Ptolemée, Nicanor & Gorgias. L'armée prodigieuſe qu'ils firent marcher en Judée, épouvanta d'abord ceux qui accompagnoient Judas; mais ſon courage ayant ranimé celui de ſes gens, il tomba ſur cette multitude, & la diſſipa. Lyſias, régent du royaume pendant l'abſence d'Antiochus, déſeſpéré de ce que les ordres de ſon prince étoient ſi mal exécutés, crut qu'il feroit mieux par lui-même. Il vint donc en Judée avec une armée nombreuſe; mais il ne fit qu'augmenter le triomphe de Judas, qui l'obligea de retourner en Syrie. Le vainqueur profita de cet intervalle pour rétablir Jeruſalem; il donna ſes premiers ſoins à la réparation du temple, détruiſit l'autel que les Idolâtres avoient profané, en bâtit un autre, fit faire de nouveaux vaſes, & l'an 165 avant J. C., 3 ans après que ce temple eut été profané par Antiochus, il en fit célébrer la Dédicace. La paix ne fut pas de durée. Judas fut obligé de reprendre les armes, & eut par-tout l'avantage: il défit Timothée & Bacchides, deux capitaines Syriens, battit les Iduméens, les Ammonites, défit les nations qui aſſiégeoient ceux de Galaad, & revint chargé de riches dépouilles. Il n'y eut qu'une ſeule occaſion où la victoire fut diſputée, & où pluſieurs Juifs périrent dans le combat. Comme on trouva qu'ils avoient péché en emportant des choſes conſacrées aux idoles, ce que la loi défendoit, » le pieux général en-
» voya, dit l'auteur du ſecond
» livre des Machabées, deux
» mille drachmes d'argent à Je-

» raſalem, afin qu'on offrît » des ſacrifices pour les pé- » chés de ceux qui étoient » morts; car il étoit perſuadé » qu'une grande miſéricorde » eſt réſervée à ceux qui meu- » rent dans la piété : ainſi c'eſt » une ſainte & ſalutaire pen- » ſée de prier pour les morts, » afin qu'ils ſoient délivrés de » leurs péchés ». Paſſage qui prouve la croyance & l'uſage des anciens Juifs ſur la priere pour les morts, & ſur l'exiſtence du purgatoire. Antiochus Eupator, qui avoit ſuccédé à Antiochus Epiphanes, irrité des mauvais ſuccès de ſes généraux, vint lui-même en Judée, & aſſiégea Bethſure. Judas marcha au ſecours de ſes freres. Du premier choc il tua 600 hommes des ennemis; & ce fut alors que ſon frere Eléazar fut accablé ſous le poids d'un éléphant, qu'il tua croyant faire périr le roi. La petite armée de Judas ne pouvant tenir tête aux troupes innombrables du roi, ce général ſe retira à Jeruſalem. Eupator l'y vint aſſiéger; mais, averti de quelques mouvemens qui ſe tramoient dans ſes états, il fit la paix avec le général Hébreu, qu'il déclara chef & prince du pays. Il retourna enſuite en Syrie, où il fut tué par Demetrius qui régna en ſa place. Le nouveau roi envoya Bacchides & Alcime, avec la meilleure partie des troupes. Les deux généraux marcherent contre Judas, qui étoit à Béthel avec 3000 hommes. Cette petite armée fut ſaiſie de frayeur à la vue des troupes ennemies; elle ſe débanda, & il ne reſta que 800 hommes au camp. Judas, ſans perdre courage, exhorta ce petit nombre à mourir courageuſement, fondit ſur l'aile droite & fut tué dans la mêlée, l'an 161 avant J. C. Simon & Jonathas, ſes freres, enleverent ſon corps, & le firent porter à Modin, où il fut enterré avec magnificence dans le ſépulcre de ſon pere. Les Juifs eurent à pleurer un héros & un libérateur. Les froids moraliſtes qui ont prétendu que la guerre, faite à Antiochus, étoit contraire à la ſoumiſſion due aux rois, méritoient bien d'être eux-mêmes les victimes de ſa tyrannie. S'il n'eſt pas permis aux particuliers de ſe ſoulever contre une autorité quelconque, une nation entiere devra-t-elle ſe laiſſer maſſacrer, voir anéantir ſes loix & ſon culte, parce que le caprice du tyran l'ordonnera ainſi? On cite l'exemple des chrétiens qui ſe laiſſoient égorger; mais ces chrétiens étoient des particuliers ſoumis à l'autorité établie, & dont la Religion contrarioit celle de l'empire. » Vous ne » pouvez, dit à ce ſujet un » juriſconſulte éclairé, vous » prévaloir de la conduite des » premiers chrétiens, ſous le » regne du paganiſme : ils de- » voient s'exclure abſolument » de la ſociété publique, toute » vouée aux horreurs de l'i- » dolâtrie, à une impiété plus » déteſtable encore, & à toutes » eſpeces d'abominations. Con- » traints en quelque ſorte de » vivre inconnus, ils n'avoient » point une exiſtence civile » dans l'empire Romain, étant » conſidérés comme des cou- » pables, à cauſe de la nou- » velle Religion qu'ils profeſ-

» ſoient & cherchoient à ré-
» pandre; ils étoient ſous Néron
» & d'autres monſtres couron-
» nés, dans le cas des parti-
» culiers, que nous convenons
» ne pouvoir pas réſiſter au
» prince. La Sageſſe éternelle
» a fait ſervir cette ſituation
» des chrétiens à ſa gloire :
» elle a fait éclater en eux
» l'eſprit de paix, d'humilité,
» d'une charité ſans bornes,
» d'un détachement héroïque,
» d'une douceur & d'une pa-
» tience admirable; au milieu
» d'un monde corrompu, qui
» avoit beſoin de ces leçons
» & de ces exemples, les
» chef-d'œuvres de cet en-
» chaînement de miracles qui
» devoient terraſſer l'incrédu-
» lité, adoucir & ſubjuguer
» la férocité, faire taire les
» paſſions & convertir l'uni-
» vers. Mais inférer delà
» qu'une nation entiere, ſes
» chefs & ſes repréſentans,
» doivent livrer leurs poſſeſ-
» ſions, leur vie, leurs loix &
» leur culte, aux caprices &
» aux violences d'un tyran;
» c'eſt ce qui certainement
» n'eſt ni dans les regles de la
» bonne logique, ni dans celles
» de la bonne juſtice » (*voyez* BURLAMACHI). M. Boſſuet, qu'on ne ſoupçonnera pas d'affoiblir l'autorité des rois, juſtifie hautement les Machabées, parce qu'Antiochus vouloit détruire leur religion & la nation même, en la corrompant par les rits idolâtres, pour la mêler & confondre avec les nations infideles. » Antiochus, dit-il, » ne ſe propoſoit rien moins » que de détruire la nation » avec le culte qu'elle profeſ-
» ſoit, & en éteindre la mé-
» moire, profaner le temple;
» y effacer le nom de Dieu,
» & y établir l'idole de Jupiter
» Olympien. Voilà ce qu'on
» avoit entrepris, & ce qu'on
» exécutoit contre les Juifs
» avec une violence qui n'a-
» voit point de bornes.... Lorſ-
» que Dieu ne leur donnoit
» aucun ordre d'abandonner
» la terre promiſe, où il avoit
» établi le ſiege de la reli-
» gion & de l'alliance, ni ne
» leur montroit aucun moyen
» de conſerver la race d'Abra-
» ham, que celui d'une réſiſ-
» tance ouverte, comme il
» leur arriva manifeſtement
» dans cette cruelle perſécu-
» tion des rois de Syrie; c'é-
» toit une néceſſité abſolue &
» une ſuite indiſpenſable de
» leur religion, de ſe défen-
» dre ». *Je Avertiſſ. aux Proteſt., n. 24.*

JUDAS ESSÉEN, ſe rendit célebre par quelques prophéties. Il prédit qu'Antigone, premier prince des Aſmonéens, périroit dans la tour de Straton. Cependant le jour même qu'il avoit aſſuré que le roi mourroit, il parut douter du ſuccès de ſa prédiction, parce qu'il ſavoit que ce prince étoit à Jeruſalem, éloigné de la tour de Straton d'environ 25 lieues. Il fut ſurpris, peu de tems après, d'apprendre que le roi venoit d'être tué dans une chambre du palais, qu'on appelloit la *Tour de Straton*: en-droit qu'il avoit nommé ſans le connoître, trompé par la reſſemblance des noms. C'étoit un ſaint homme. Quelques ſavans penſent que ce Judas eſt le même que l'auteur du *IIe Livre des Machabées.*

JUDAS, fils de Sarriphée, s'étant joint à Mathias, fils de Margalothe, docteur de la loi, perſuada à ſes diſciples & à quelques autres Juifs, d'abattre l'aigle d'or qu'Hérode le Grand avoit fait poſer ſur le plus haut du temple, en l'honneur d'Auguſte. Ce prince cruel le condamna à être brûlé vif. Après la mort d'Hérode, le peuple qui aimoit Judas, demanda à ſon ſucceſſeur Archelaüs la punition des auteurs d'un ſupplice ſi inhumain; & ſur le refus qui en fut fait, il s'éleva une ſédition, qu'on ne put éteindre que par le ſang de 3000 hommes (Joſephe, *Hiſtoire des Juifs*, liv. 17, ch. 8).

JUDAS, chef de voleurs, après la mort d'Hérode le Grand, aſſembla une troupe de déterminés, avec leſquels il pilla les tréſors du roi, & ſe rendit aſſez redoutable pour pouvoir aſpirer à la couronne (Joſephe, *Antiq.* liv. 17, ch. 12).

JUDAS ISCARIOTE, ainſi appellé parce qu'il étoit d'une ville de ce nom dans la tribu d'Ephraïm, fut choiſi par J. C. pour être l'un des douze Apôtres; mais il répondit mal au choix & aux bontés de l'Homme-Dieu. Son avarice lui fit cenſurer l'action de la Magdelene, qui répandoit des aromates précieux ſur les pieds du Sauveur, & lui fit livrer aux Juifs le Fils de Dieu pour 30 deniers. Il reconnut enſuite l'atrocité de ſa trahiſon, jeta dans le temple l'argent qu'il avoit reçu d'eux, ſe pendit de déſeſpoir, & ſon corps devint, comme dit S. Pierre dans les Actes des Apôtres, un objet d'horreur, en s'ouvrant & préſentant le plus affreux ſpectacle. Caſaubon, Jacques Gronovius, Daniel Heinſius ont aſſez inutilement differté ſur ce phénomene qui, diſent-ils, ne réſulte pas de la ſtrangulation. On peut voir dans la *Phyſica Sacra* de Scheuchzer, une explication naturelle, rendue ſenſible par une eſtampe pittoreſque. Mais il y a plus de vérité peut-être dans ce paſſage d'un théologien moderne : *Poſt buccellam, ut ait Scriptura, introivit in eum ſatanas, quem minimè mirum eſt devotum ac devolutum ſibi cadaver decerpſiſſe.* Les ſavans ne ſont pas d'accord entr'eux ſur la valeur des 30 deniers que reçut Judas. Les hérétiques Cérinthiens honoroient cet apôtre infidele d'une maniere particuliere, & ſe ſervoient d'un Evangile qui portoit ſon nom.

JUDAS DE GAULAN, chef d'une ſecte avec Sadoc parmi les Juifs, s'oppoſa au dénombrement que fit Cyrinus dans la Judée, & excita une révolte. Il prétendoit que les Juifs étant libres, ils ne devoient reconnoître aucune autre domination que celle de Dieu. Ses ſectateurs aimoient mieux ſouffrir toutes ſortes de ſupplices, que de donner le nom de *Maître* ou de *Seigneur* à quelque homme que ce fût (Joſephe, *Hiſtoire des Juifs*, liv. 18, ch. 1). Le même Judas eſt nommé le Galiléen dans les Actes des Apôtres, parce qu'il étoit de la ville de Gamala dans la Gaulanite, petit pays de Galilée.

JUDAS *ou* JUDE, ſurnommé Barſabas : *voyez* ce mot.

JUDDE, (N.) Jéſuite, né à Rouen en 1661, eſt connu par divers écrits moraux & aſcétiques, qui décelent un homme conſommé dans les voies de la perfection chrétienne. Après avoir prêché quelque tems avec ſuccès, il fut chargé à Rouen de la direction du ſecond noviciat, où les jeunes Jéſuites prêtres, après avoir enſeigné les humanités & étudié pendant quatre ans en théologie, étoient formés au miniſtere apoſtolique, avant de faire leurs vœux ſolemnels; il fut enſuite, juſqu'en 1721, ſupérieur du premier noviciat à Paris, d'où il paſſa à la retraite de ce même noviciat, & delà à la maiſon profeſſe, où il mourut en 1735. Le Pere Cheron, Théatin, a publié en 1780 ſes *Exhortations ſur les principaux devoirs de l'Etat religieux*, Paris, 1780, 2 vol. in-12. En 1781 & 1782, l'abbé Duparc a donné une *Collection complette des Œuvres Spirituelles du P. Judde*, Paris, 7 vol. in-12. Ce qui prévient beaucoup en faveur du Pere Judde, c'eſt le cas tout particulier que le P. Bourdaloue faiſoit de ſes lumieres; il ſouhaita en mourant qu'on lui confiât ſes papiers. Mais ce grand prédicateur avoit mis, ſans le prévoir, un obſtacle à l'exécution de cette demande, ayant ſuggéré le P. Judde pour un emploi qui, le tirant de la prédication, fixa ſon attention ſur des objets différens.

JUDE, (S.) Apôtre, nommé auſſi *Lebbée*, *Thadée* ou *le Zélé*, frere de S. Jacques le Mineur, & parent de J. C. ſelon la chair, fut appellé à l'apoſtolat par le Sauveur du monde. Dans la derniere Cene, il lui dit: *Seigneur, pourquoi vous manifeſterez-vous à nous, & non pas au monde?* Jeſus lui répondit: *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, & mon Pere l'aimera; & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui notre demeure.* Après avoir reçu le Saint-Eſprit avec les autres Apôtres, Jude alla prêcher l'Evangile dans la Méſopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée & la Libye. On prétend qu'il reçut la couronne du martyre dans la ville de Beryte, vers l'an 80 de J. C. Nous avons de lui une *Epître*, qui eſt la derniere des VII Epîtres Catholiques. Il l'écrivit après la priſe de Jeruſalem, principalement pour les Juifs convertis au Chriſtianiſme. Il y attaque les Nicolaïtes, les Simoniens, les Gnoſtiques, & les autres hérétiques, qui combattoient la néceſſité des bonnes œuvres. On avoit d'abord fait quelque difficulté de mettre cette Epître dans le canon des Ecritures, à cauſe de la citation du livre apocryphe d'Enoch; mais elle y eſt placée communément, dès avant la fin du 4e ſiecle. Le paſſage rapporté par cet Apôtre, peut être réellement d'Enoch, quoique le livre qui le renferme, ſoit apocryphe, c'eſt-à-dire, d'une autorité incertaine; la tradition, quelque ancien écrit, ou une inſpiration particuliere peuvent avoir appris à S. Jude, que ces paroles ſont véritablement d'Enoch. Il a pu d'ailleurs citer un livre célebre & eſtimé de ſon tems, pour faire impreſſion ſur les eſprits, & donner plus d'horreur des hérétiques contre leſquels il écrivoit. Le ſaint

Apôtre dépeint ces impoſteurs avec des couleurs fort vives. On y reconnoît trait pour trait les philoſophes dogmatiſans de notre ſiecle. C'eſt avec raiſon qu'Origene dit de cette Lettre, » qu'elle ne contient que très-» peu de paroles, mais qu'elles » ſont pleines de la force & de » la grace du Ciel ».

JUDEX, (Matthieu) né à Tippolſwalde en Miſnie, l'an 1528, eſt un des principaux écrivains des *Centuries* de Magdebourg, publiées à Bâle, 1552 à 1574, 8 vol. in-folio; ouvrage deſtiné à bouleverſer toutes les notions de l'hiſtoire eccléſiaſtique, réfuté par Baronius, Bellarmin &c. Il enſeigna la théologie avec réputation dans ſon parti, & ne laiſſa pas d'eſſuyer beaucoup de chagrin dans ſon miniſtere. Il mourut à Roſtock le 15 mai 1564. On a de lui pluſieurs ouvrages, plus ou moins entachés des préventions & erreurs de ſa ſecte.

JUDITH, *voyez* HOLOPHERNE. Nous nous contenterons de dire que l'action de cette ſainte & courageuſe veuve ne doit pas être, au moins avec toutes ſes circonſtances, jugée ſur les regles ordinaires de la morale, auxquelles le ſouverain légiſlateur peut déroger dans des cas que ſa ſageſſe & ſa juſtice peuvent ſeules déterminer. Il faut obſerver encore qu'il s'agiſſoit d'un ennemi particuliérement odieux par une férocité & une brutalité ſans exemple, ravageant & détruiſant tout, blaſphémant le nom de Dieu, vivant & ſe propoſant de placer dans ſon temple les idoles des nations (*voyez* JÉHU). Il eſt difficile de fixer le tems auquel cette hiſtoire eſt arrivée, & il eſt preſqu'impoſſible, quelque parti qu'on prenne, de ſatisfaire pleinement à toutes les objections; mais cette difficulté ne doit pas faire recourir à la ſuppoſition gratuite de Scaliger & de Grotius, qui prétendent que le livre de Judith n'eſt qu'une parabole, compoſée pour conſoler les Juifs dans le tems qu'Antiochus Epiphane vint en Judée. L'authenticité du livre de Judith a été conteſtée; mais tous les doutes doivent être fixés par l'autorité du concile de Trente, qui l'a confirmé dans la poſſeſſion où il étoit de paſſer pour inſpiré. S. Jerôme nous aſſure qu'il a été reconnu comme tel par le concile de Nicée. L'auteur, qui eſt tout-à-fait inconnu, a écrit ſon ouvrage en langue chaldaïque, & il fut traduit en latin par S. Jerôme; on en a auſſi une verſion en hébreu, en grec & en ſyriaque. Quelques-uns veulent que ce ſoit Judith elle-même: d'autres, le grand-prêtre Eliacim, dont il eſt parlé dans ce livre; mais tout cela eſt ſans aucune preuve. Montfaucon a donné une ſavante diſſertation ſous le titre de *Vérité de l'Hiſtoire de Judith.*

JUDITH, fille de Charles le Chauve, avoit été d'abord mariée à Ethulphe, & enſuite à Ethelrede, rois Anglois. Celui-ci, las de la tyrannie qu'elle vouloit exercer ſur lui, la chaſſa de ſon lit & de ſon trône. Revenue en France, elle ſe fit enlever par Baudouin Foreſtier de Flandre, qu'elle épouſa. Charles le Chauve fit ſon gendre comte de Flandre vers l'an

870, & ce fut la ſouche de tous les autres princes de ce nom. Judith étoit galante & impérieuſe; ſes époux n'étoient que ſes premiers eſclaves.

JUELLUS, *voyez* JEWEL.

JUENNIN, (Gaſpar) prêtre de l'Oratoire, né à Varembon en Breſſe, en 1650, mort à Paris en 1713, profeſſa longtems la théologie dans pluſieurs maiſons de ſa congrégation, & ſur-tout au ſéminaire de S. Magloire. Sa piété & ſon érudition le firent eſtimer. On a de lui: I. *Inſtitutiones Theologicæ ad uſum Seminariorum*, en 7 vol. in-12. On n'avoit pas vu encore de meilleure théologie ſcholaſtique; mais l'auteur y ayant gliſſé avec beaucoup d'art quelques erreurs nouvellement condamnées, ſon ouvrage fut proſcrit à Rome le 25 ſeptembre 1708, & par pluſieurs évêques de France, & notamment par les évêques de Chartres, de Laon, d'Amiens, de Soiſſons, & par le cardinal de Noailles. Le cardinal de Biſſy oppoſa une critique très-ſolide à cette théologie. II. *Commentarius hiſtoricus & dogmaticus de Sacramentis*, Lyon, 1696, en 2 vol. in-fol. dont l'auteur tira 3 vol. in-12, ſous le titre de *Théorie pratique des Sacremens*. III. Un *Abrégé* de ſes *Inſtitutions*, à l'uſage de ceux qui ſe préparent aux examens qui précedent les ordinations, un vol. in-12, en latin. IV. *Théologie morale*, 6 vol. in-12. V. *Cas de conſcience ſur la vertu de juſtice & d'équité*, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages ſont pleins de déciſions appuyées ſur l'Ecriture & ſur les Peres, & écrits avec clarté & avec méthode.

JUGURTHA, roi de Numidie, né avec les graces de l'eſprit & de la figure, fut élevé à la cour de Micipſa ſon oncle. Celui-ci ayant démêlé dans ſon neveu beaucoup d'ambition, lui donna le commandement d'un détachement qu'il envoyoit à Scipion, qui faiſoit alors le ſiege de Numance. Micipſa eſpéroit qu'il ne reviendroit pas de cette expédition; mais il fut trompé. Jugurtha, courageux ſans être téméraire, fit éclater ſa valeur, & échappa à la mort. Son oncle l'adopta dans ſon teſtament, & le nomma héritier avec ſes deux fils, Adherbal & Hiempſal, eſpérant que les bienfaits du pere l'attacheroient aux enfans; il ſe trompa encore. Qu'étoit-ce que le tiers d'un royaume pour un ambitieux, tel que ſon neveu? L'ingrat, le perfide Jugurtha fit mourir Hiempſal, fit la guerre à Adherbal, l'obligea à s'enfermer dans Cirthe ſa capitale, l'y réduiſit par la famine à ſe rendre à compoſition, & le fit périr dans les plus cruels tourmens, contre la foi du traité. Adherbal avoit eu recours aux Romains; il étoit venu lui-même ſe plaindre au ſénat: mais l'or de Jugurtha lui en avoit fermé toutes les avenues. Ce prince corrompit les ſénateurs & les généraux qu'on envoya contre lui: ce qui lui fit dire, » que Rome n'attendoit pour » ſe vendre qu'un acheteur, & » qu'elle périroit bientôt, s'il » s'en trouvoit un ». Cecilius Metellus, plus généreux, ne ſe laiſſa gagner ni par les promeſſes, ni par les préſens. Il

vainquit Jugurtha, & le réduiſit à quitter ſes états pour aller mendier du ſecours chez les Gétules & les Maures. Marius & Sylla, qui continuerent la guerre après Metellus, la firent avec le même ſuccès. Bochus, roi de Mauritanie, beau-pere de Jugurtha, le livra à Sylla l'an 106 avant J. C. Le monarque captif, après avoir été donné en ſpectacle au peuple Romain, depuis la porte triomphale juſqu'au Capitole, attaché au char de triomphe de Marius, fut jeté dans un cachot, où il mourut, au bout de ſix jours. Fin très-peu aſſortie à ce que l'on voudroit nous faire accroire de la clémence & de l'humanité de ces vainqueurs du monde.

JULES CÉSAR, *voy.* CÉSAR.

JULES CONSTANCE, pere de l'empereur Julien, & fils de l'empereur Conſtance-Chlore & de Théodora ſa 2e femme, étoit un prince doux & modéré, qui vit ſans jalouſie le diadême ſur la tête de ſon frere Conſtantin. Il fut le particulier de ſon ſiecle le plus illuſtre, par ſa naiſſance, par ſes richeſſes, par ſon crédit; & peut-être le premier ſénateur de Rome qui ait fait profeſſion publique du Chriſtianiſme. Il avoit été engagé dans le parti du tyran Maxence; mais Conſtantin victorieux reſpecta dans ce grand homme les talens ſupérieurs, & une vertu encore ſupérieure aux talens. Il le fit conſul, préfet &c. Jules Conſtance périt l'an 337, dans le maſſacre que les fils de Conſtantin firent de leur famille après la mort de leur pere.

JULES, (S.) ſoldat Romain, ſervit long-tems avec valeur dans les armées des empereurs, & eut la tête tranchée vers l'an 302, par ordre de Maxime, gouverneur de la baſſe Mœſie.

JULES I, (S.) Romain, ſucceſſeur du pape S. Marc le 6 février 337, envoya ſes légats au concile de Sardique en 347, & ſoutint avec force la cauſe de S. Athanaſe, qui en avoit appellé à lui comme au chef de l'Egliſe & aux juges des évêques (*voy.* APIARIUS, ATHANASE, INNOCENT I). Il mourut, après avoir illuſtré ſon ſiege par la ſcience & les vertus des Saints, le 12 avril 352. On a de lui 2 *Lettres* dans les Œuvres de S. Athanaſe, & dans les Epîtres des Papes de D. Couſtant; qui ſont, au jugement de Tillemont, deux des plus beaux monumens de l'antiquité eccléſiaſtique. Les autres ouvrages que l'on attribue à S. Jules, ſont ſuppoſés.

JULES II, (Julien de *la Rovere*) né au bourg d'Albizale, près de Savone, l'an 1453, fut élevé ſucceſſivement ſur les ſieges de Carpentras, d'Albano, d'Oſtie, de Bologne, d'Avignon. Le pape Sixte IV, ſon oncle, l'honora de la pourpre en 1471, & lui confia la conduite des troupes de l'Etat contre les peuples révoltés en Ombrie. Le cardinal de la Rovere, né avec un génie guerrier, dompta les rebelles. Ses exploits & ſes entrepriſes lui acquirent beaucoup de pouvoir dans Rome. Après la mort d'Alexandre VI, il empêcha que le cardinal d'Amboiſe ne fût placé ſur le trône pontifical, & y fit monter Pie III, qui mourut au bout

de 22 jours, & auquel il ſuccéda en 1503. Son premier ſoin fut de faire conſtruire l'égliſe de S. Pierre; il en poſa la premiere pierre en 1506. Cet édifice, le plus beau que les hommes aient élevé à la Divinité, fut bâti ſur le Vatican, à la place de l'égliſe conſtruite par Conſtantin : » Monument » célébré dans toutes les langues, dit un voyageur, & » toujours ſupérieur à l'idée » qu'on s'en fait, pourvu que » le bon ſens regle l'imagination : temple auguſte, qui » n'eut jamais d'égal en grandeur, en majeſté, en richeſſe; où la Religion a raſſemblé tout ce qui peut ſervir à animer & à nourrir la » piété; où la curioſité la plus » avide & la plus intelligente, » trouve de quoi ſe ſatisfaire, » revient ſans ceſſe aux mêmes » objets, & ne les quitte que » déterminée à revenir encore; » où les artiſtes en tout genre » les plus critiques & les plus » habiles, viennent admirer & » s'inſtruire » (*voy.* FONTANA Charles). Des idées différentes occuperent bientôt le pontife. Jules II, qui, comme ſes prédéceſſeurs, auroit voulu chaſſer les étrangers de l'Italie, cherchoit à renvoyer les François au-delà des Alpes; mais il vouloit auparavant que les Vénitiens lui remiſſent les villes dont ils s'étoient ſaiſis après la mort d'Alexandre VI. Ces républicains voulurent garder leurs conquêtes; Jules II s'en vengea, en liguant toute l'Europe contre Veniſe. Cette ligue, connue ſous le nom de *Ligue de Cambrai*, fut ſignée en 1508, entre le pape, l'empereur Maximilien, le roi de France Louis XII, & le roi d'Aragon Ferdinand le Catholique. Les Vénitiens, réduits à l'extrémité, demanderent grace, & l'obtinrent à des conditions aſſez dures. Ils céderent à Jules une partie de la Romagne. Le pontife n'ayant plus beſoin des François, qu'il n'aimoit pas d'ailleurs, parce qu'ils avoient traverſé ſon élection au pontificat, & qu'ils perpétuoient les guerres d'Italie par des prétentions & des vues de conquêtes toujours renaiſſantes, ſe ligua contr'eux la même année, avec les Suiſſes, avec le roi d'Aragon, & avec Henri VIII, roi d'Angleterre. Il fit demander à Louis XII quelques villes qu'il occupoit en Italie, & ſur leſquelles le Saint-Siege prétendoit avoir des droits : Louis les refuſa, & fut excommunié. La guerre commença vers Bologne & vers le Ferrarois. Le pape aſſiégea la Mirandole en perſonne, pour donner de l'émulation à ſes troupes. On vit ce pontife ſeptuagénaire, le caſque en tête & la cuiraſſe ſur le dos, viſiter les ouvrages, preſſer les travaux & entrer en vainqueur par la breche le 20 janvier 1511. Mais Trivulce, général des troupes Françoiſes, s'empara de Bologne, & l'armée papale unie à celle des Vénitiens fut miſe en déroute. Jules II, obligé de ſe retirer à Rome, eut le chagrin de voir en paſſant à Rimini les placards affichés pour intimer l'indiction d'un concile à Piſe. Louis XII excommunié en avoit appellé à cette aſſemblée, qui inquiéta beaucoup le pape. Après diverſes citations, il fut déclaré ſuſpens

ſuſpens par contumace, dans la 8e ſeſſion tenue le 21 avril 1512. Ce fut alors que Jules, ne gardant plus aucune meſure, mit le royaume de France en interdit. Louis XII fit excommunier à ſon tour Jules II, & fit battre des pieces de monnoie qui portoient au revers : PERDAM BABYLONIS NOMEN : *Je détruirai juſqu'au nom de Babylone* : démarche qu'on ne ſauroit excuſer, qui marque la paſſion & l'aveuglement de la colere : Louis pouvoit ſe défendre & même ſe venger, ſans outrager l'Egliſe & le Saint-Siege. Jules oppoſa au conciliabule de Piſe (qu'il ne faut pas confondre avec le célebre concile de ce nom en 1409) le concile général de Latran, dont l'ouverture ſe fit le 3 mai 1512; mais il n'en vit pas la fin. Une fievre lente, cauſée, dit-on, par le chagrin de n'avoir pas pu porter les Vénitiens à s'accommoder avec l'empereur, l'emporta le 21 février 1513. Il pardonna en mourant aux cardinaux de l'aſſemblée de Piſe, avec cette reſtriction, qu'ils ne pourroient aſſiſter à l'élection de ſon ſucceſſeur. *Comme Julien de la Rovere*, dit-il, *je pardonne aux cardinaux ſchiſmatiques ; mais comme pape, je juge qu'il faut que la juſtice ſe faſſe*... Jules II avoit dans le caractere (dit Oderic Rainaldi) un fonds d'inquiétude qui ne lui permettoit pas d'être ſans projets, & une certaine audace qui lui faiſoit préférer les plus hardis. S'il eut l'enthouſiaſme propre à communiquer ſes paſſions à d'autres puiſſances, il manqua de la probité qui rend les alliances ſinceres, & de l'eſprit de conciliation qui les rend durables. Jean Stella, auteur contemporain dans ſes *Vies des Papes*, peint au contraire ce pontife avec les plus belles couleurs ; on ne peut rien ajouter à l'éloge qu'il en fait : d'autres hiſtoriens en font un portrait affreux. On ne peut guere ſe fier à ce que les auteurs diſent des grands hommes qui ont vécu dans des tems de trouble : chacun en parle ſelon le parti qu'il a épouſé. Au reſte, ce que l'on peut aſſurer, c'eſt que le ſublime de ſa place lui échappa ; il ne vit pas ce que voient ſi bien aujourd'hui ſes ſages ſucceſſeurs : que le pontife Romain eſt le pere commun, & qu'il doit être l'arbitre de la paix, & non le flambeau de la guerre. Tout entier aux armes & à la politique, il ne paroiſſoit chercher dans la puiſſance ſpirituelle, que le moyen d'accroître la temporelle. Il n'eſt pas vrai cependant qu'*il jeta un jour dans le Tibre les clefs de S. Pierre, pour ne ſe ſervir que de l'épée de S. Paul*, comme tant d'hiſtoriens proteſtans & catholiques l'ont dit, d'après le témoignage d'un mauvais poëte ſatyrique. Les papes n'ont pas conſervé tout ce que Jules II leur avoit donné. Parme & Plaiſance, détachés du Milanez, furent joints par ce pape au domaine de Rome, du conſentement de l'empereur ; & ont été ſéparés depuis. Il fut favorable aux ſavans ; & avoit même une trop bonne opinion de l'influence des Lettres, ſi un propos qu'on lui prête, eſt véritable. Il encouragea la peinture, la ſculpture, l'architecture ; & de ſon tems les beaux-

arts commencerent à ſortir des décombres de la barbarie gothique. Le pape Jules II fut le premier qui laiſſa croître ſa barbe, regardant l'uſage contraire comme l'effet de la frivolité & de la molleſſe. François I, Charles-Quint & tous les autres rois ſuivirent cet exemple, adopté à l'inſtant par les courtiſans & enſuite par le peuple.

JULES III, (Jean-Marie *du Mont*) né, ſelon quelques-uns, dans le dioceſe d'Arezzo, & ſelon le continuateur de Fleury, à Rome; dans le quartier del Parione, d'une famille originaire de Monte-San-Savino, dans le dioceſe d'Arezzo, d'où il avoit le nom *Del-Monte*; ſe fit eſtimer de bonne heure par ſes connoiſſances en littérature & en juriſprudence. Il eut ſucceſſivement l'adminiſtration de pluſieurs évêchés, l'archevêché de Siponte, & enfin le chapeau de cardinal en 1536. Jules, né avec de la fermeté dans le caractere, avoit paru, ſelon Panvini, avant ſon pontificat, d'une grande ſévérité; mais lorſqu'il eut été placé ſur le trône de S. Pierre en 1550, ſes mœurs parurent s'altérer, & ſon amour pour la juſtice diminua. D'autres auteurs ont porté de ce pape un jugement tout oppoſé, & ont dit que Jules III depuis ſon élévation n'eut d'autres plaiſirs que ceux qu'il trouvoit dans les affaires & dans le maintien de l'ordre public. Il avoit préſidé au concile de Trente ſous Paul III: il le fit rétablir & continuer, dès qu'il fut ſouverain pontife. Il prit les armes enſuite avec l'empereur, contre Octave Farneſe, duc de Parme, & mourut en 1555. Ce pontife avoit établi, en 1553, une nombreuſe congrégation de cardinaux & de prélats, pour travailler à la réforme de l'Egliſe; mais cette congrégation n'eut aucun ſuccès.

JULES AFRICAIN, *voyez* AFRICAIN.

JULES ROMAIN, *voyez* ROMAIN.

JULIA DOMNA, fille d'un prêtre du Soleil, née dans la ville d'Emeſe en Phénicie, épouſa l'empereur Septime-Sévere. Sûre du cœur de ſon époux, qu'elle avoit enchanté par ſon eſprit & ſa beauté, elle ſe livra à toutes les paſſions. Ses débauches allerent juſqu'aux derniers excès. Plautien, favori de Septime-Sévere, crut la perdre auprès de l'empereur, en dévoilant ſes infamies; mais il périt lui-même. Julia reprit ſon crédit, & recommença ſes proſtitutions. Après la mort de Sévere, les plaiſirs fuirent d'auprès d'elle. Ses deux fils, altérés du ſang l'un de l'autre, étoient à tout moment ſur le point de ſe poignarder. Caracalla maſſacra Geta, ſon frere, entre les bras de leur mere commune. Les malheurs de Julia ne la corrigerent pas. Si l'on en croit Spartien, elle ſe proſtitua à Caracalla ſon fils. Telles étoient les mœurs de ces tems qu'on oſe rappeller à des Chrétiens comme des ſiecles de vertus. Après la mort de cet empereur, elle ſe laiſſa mourir de faim à Antioche en 218.

JULIARD, (Guillaume) prévôt de la cathédrale de Toulouſe, neveu de la fameuſe madame de Mondonville, inſ-

titutrice des *Filles de l'Enfance*, défendit la mémoire de ſa tante contre Reboulet, auteur d'une Hiſtoire de cette congrégation. Il publia deux brochures à ce ſujet : I. *L'Innocence juſtifiée.* II. *Le Menſonge confondu.* L'abbé Juliard mourut en 1737, à 70 ans, après avoir réuſſi à faire condamner au feu, par le parlement de Toulouſe, l'ouvrage de ſon adverſaire. » Juliard étoit connu, dit Ladvocat, par ſon appel de la » bulle *Unigenitus* au ſu.ur » concile ». *Voyez* MONDONVILLE (Jeanne de).

JULIE, (Ste) vierge & martyre de Carthage. Cette ville ayant été priſe & ſaccagée en 439 par Genſeric, roi des Vandales, Julie fut vendue à un marchand païen, & menée en Syrie. Quelques années après, ce marchand s'étant embarqué avec elle pour tranſporter des marchandiſes en Provence, le vaiſſeau s'arrêta au Cap-Corſe, pour y célébrer une fête en l'honneur des fauſſes divinités. Julie, qui n'y prenoit aucune part, fut citée devant le gouverneur Félix comme chrétienne, & elle reçut la couronne du martyre.

JULIE, fille de Céſar & de Cornélie, paſſoit pour la plus belle & la plus vertueuſe femme de Rome. Son pere la maria d'abord avec Cornelius Cepion; mais il l'engagea enſuite à faire divorce, pour lui faire épouſer Pompée, que Céſar vouloit s'attacher par ce lien. Julie fut effectivement le nœud de l'amitié de ces deux grands hommes; mais étant morte en couches l'an 53 avant J. C., on vit bientôt naître ces querelles funeſtes, qui finirent par la ruine de la république. Pompée avoit aimé tendrement Julie, & tant qu'elle vécut, il parut oublier les armes & les affaires, pour être à ſon épouſe & ne pas troubler la douceur de cette union.

JULIE, fille unique d'Auguſte, épouſa Marcellus. Son rang lui fit des courtiſans, & ſa figure des amans. Loin de les dédaigner, elle s'abandonna avec eux aux plaiſirs de la débauche la plus effrénée. Devenue veuve, elle épouſa Agrippa, & ne fut pas plus ſage. Son mari étoit vieux; elle s'en indemniſa, en ſe livrant à tous les jeunes gens de Rome (*voyez* OVIDE). Après la mort d'Agrippa, Auguſte la fit épouſer à Tibere, qui ne voulant être ni témoin, ni dénonciateur des débauches de ſa femme, quitta la cour. Sa lubricité augmentoit tous les jours; elle pouſſa l'impudence juſqu'à faire mettre ſur la ſtatue de Mars autant de couronnes, qu'elle s'étoit proſtituée de fois en une nuit. » Quand les cours & les » trônes, dit un auteur, ſont » ſouillés par de telles infamies, » que la luxure y eſt en hon» neur, ou ſuivie ſeulement de » tardives & timides punitions, » on peut aſſurer que la chute » de l'empire n'eſt pas loin ». Auguſte, honteux enfin de ſes excès, l'exila dans l'iſle Pandataire, ſur la côte de la Campanie, après avoir fait défenſe à tout homme libre ou eſclave d'aller la voir ſans une permiſſion expreſſe. Tibere, devenu empereur, l'y laiſſa mourir de faim, l'an 14e de J. C. — JULIE ſa fille, femme de Lepidus, fut

auſſi exilée pour ſes débauches.

JULIE, fille de l'empereur Titus, fut mariée à Sabinus ſon couſin-germain. Domitien, ſon frere, en devint amoureux, & elle n'eut point horreur de répondre à ſa paſſion infame. Ce prince étant parvenu à l'empire, fit aſſaſſiner Sabinus, pour jouir de ſon épouſe avec moins de contrainte, & répudia en même tems ſa femme Domitia. Julie s'étant retirée dans le palais impérial, devint publiquement ſa concubine. Mais ayant voulu ſe faire avorter, pour cacher le fruit de ſes amours; le breuvage que Domitien lui fit donner, agit d'une maniere ſi violente, qu'elle en mourut l'an 80 de J. C., quoiqu'elle fût, dit-on, accoutumée à ce crime. Domitien la plaça au rang des divinités: il en falloit de telles à ce monſtre. *Voyez* SABINE.

JULIE, ſurnommée *Liville*, (*Julia-Junior*) 3e fille de Germanicus & d'Agrippine, née dans l'iſle de Lesbos l'an 17 de J. C., fut mariée à l'âge de 16 ans au ſénateur Marcus-Vinucius. Elle jouit d'abord d'une grande faveur ſous l'empereur Caligula ſon frere, qui ayant été, dit-on, ſon premier corrupteur, l'avoit livrée enſuite aux compagnons de ſes débauches. Mais ce prince s'étant imaginé qu'elle étoit entrée dans une conſpiration contre lui, l'exila dans l'iſle de Ponce. Rappellée à Rome par Claude ſon oncle, l'an 41, elle ne reſta pas long-tems dans cette capitale. Meſſaline, jalouſe de ſon crédit, la fit exiler de nouveau, ſous prétexte d'adultere, & maſſacrer peu de tems après par un de ſes ſatellites. Elle n'avoit pas encore 24 ans. Ses mœurs étoient très-corrompues; & on prétend que le philoſophe Sénéque fut un de ſes nombreux amans, & qu'il fut relégué dans l'iſle de Corſe pour l'avoir ſéduite. Tant il eſt vrai, que dans tous les tems la philoſophie abandonnée à elle-même, a fait plus de froids & hypocrites moraliſtes, que de ſages dignes de ce nom.

JULIE DOMNE, *voyez* JULIA.

JULIE, *voyez* DRUSILLE, GONEAGUE & SOEMIAS.

JULIEN, (S.) 1er évêque du Mans & l'apôtre du Maine ſur la fin du 3e ſiecle, doit être diſtingué de S. JULIEN, martyriſé, dit-on, à Brioude en Auvergne, ſous Dioclétien. Quoiqu'on ne puiſſe conteſter à S. Julien la gloire d'avoir prêché l'Evangile dans le Maine; on n'a aucun monument, ni du tems auquel il a vécu, ni des actions qui ſignalerent ſon épiſcopat.

JULIEN, (S.) illuſtre archevêque de Tolede en 680, préſida au douzieme concile de Tolede & aux trois ſuivans. Il mourut en 690, & laiſſa: I. Un *Traité contre les Juifs*, dans le livre intitulé: *Teſtamentum XII Prophetarum*, Haguenau, 1532, in-8°. II. *Pronoſtica futuri ſæculi*, dans la Bibliotheque des Peres. III. *De expeditione Wambæ Regis in Paullum Ducem Narbonenſem*, dans les Hiſtoriens de France de Ducheſne. IV. D'autres Ecrits ſavans & ſolides. Il avoit l'eſprit aiſé, fécond, agréable, & les mœurs douces & pures.

JULIEN, (*Didius Severus Julianus*) voy. DIDIER-JULIEN.

JULIEN, dit l'*Apoſtat*, fameux empereur Romain, fils de Jules Conſtance (frere du grand Conſtantin) & de Baſiline ſa 2e. femme, naquit à Conſtantinople en 331. Il penſa périr avec ſon frere Gallus dans l'horrible maſſacre que les fils de Conſtantin firent de ſa famille: maſſacre dans lequel ſon pere & ſes plus proches parens furent enveloppés. Euſebe de Nicomédie, chargé de l'éducation de Julien & de Gallus, leur donna un gouverneur nommé Mardonius, qui tâcha de leur inſpirer de la gravité, de la modeſtie & du mépris pour les plaiſirs des ſens. Ces deux jeunes princes entrerent dans le clergé, & firent l'office de lecteurs, mais avec des ſentimens bien différens ſur la religion. Gallus avoit beaucoup de piété; & Julien avoit en ſecret du penchant pour le culte des faux dieux. Ses diſpoſitions éclaterent lorſqu'il fut envoyé à Athenes à l'âge de 24 ans. Il s'y appliqua à l'aſtrologie, à la magie & à toutes les vaines illuſions du Paganiſme. Il s'attacha ſur-tout au philoſophe Maxime, qui flattoit ſon ambition en lui promettant l'empire. C'eſt principalement à cette curioſité ſacrilege de connoître l'avenir, & au deſir de domines, que l'on doit attribuer l'apoſtaſie de ce prince. Conſtance le fit Céſar l'an 355. Il eut le commandement général des troupes dans les Gaules, & ſe ſignala dans cet emploi par ſa prudence & ſon courage. Il remporta une victoire ſur 7 rois Allemands auprès de Strasbourg, vainquit pluſieurs fois les Barbares, & les chaſſa des Gaules en très-peu de tems. Conſtance, auquel il étoit devenu ſuſpect par tant de ſuccès, lui envoya demander, pour l'affoiblir, une partie conſidérable de ſes troupes, ſous prétexte de la guerre contre les Perſes. Mais les ſoldats de Julien ſe mutinerent, & le déclarerent empereur malgré ſa réſiſtance. Il étoit alors à Paris, où il avoit fait bâtir un palais, dont on voit encore les reſtes. L'empereur Conſtance, indigné contre lui, ſongeoit aux moyens de le ſoumettre, lorſqu'il mourut le trois de novembre 361. Julien alla auſſi-tôt en Orient, où il fut reconnu empereur, comme il l'avoit été en Occident. Le luxe, la molleſſe, une foule de maux déſoloient l'empire; Julien y remédia avec zele, & fit naître les plus fortes eſpérances d'un regne heureux; mais les philoſophes, dont il étoit environné, les firent évanouir. Ils lui perſuaderent d'anéantir le Chriſtianiſme, & de faire revivre l'idolâtrie. Julien ordonna, par un édit général, d'ouvrir les temples du Paganiſme. Il fit lui-même les fonctions de ſouverain pontife, avec toutes les cérémonies païennes, s'efforçant d'effacer le caractere de ſon baptême avec le ſang des ſacrifices. Il aſſigna des revenus aux prêtres des idoles; dépouilla les égliſes de tous leurs biens, pour en faire des largeſſes aux ſoldats, ou les réunir à ſon domaine; révoqua tous les privileges que les empereurs chrétiens avoient accordés à l'Egliſe; & ôta les penſions que Conſtantin avoit données pour nourrir les clercs, les veuves & les vierges. Plus adroit que ſes prédéceſſeurs, il

ne crut pas d'abord devoir employer la violence pour abolir le Chriſtianiſme : il ſavoit qu'elle avoit donné à l'Egliſe une plus grande fécondité. Il affecta même de la douceur envers les Chrétiens, & rappella tous ceux qui avoient été exilés ſous Conſtance, à cauſe de la Religion. Son but étoit de les pervertir par les careſſes, les avantages temporels, & les vexations colorées de quelque prétexte étranger. S'il enlevoit les richeſſes des égliſes, c'étoit, diſoit-il, pour faire pratiquer aux Chrétiens la pauvreté évangélique : il leur défendit de plaider, de ſe défendre en juſtice, & d'exercer les charges publiques. Il fit plus ; il ne voulut pas qu'ils enſeignaſſent les belles-lettres, ſachant les grands avantages qu'ils tiroient des livres profanes pour combattre le paganiſme & l'irréligion. Quoiqu'il témoignât en toutes occaſions un mépris ſouverain pour les Chrétiens, qu'il appelloit toujours *Galiléens*, cependant il ſentoit l'avantage que leur donnoit la pureté de leurs mœurs & l'éclat de leurs vertus ; il ne ceſſoit de propoſer leurs exemples aux prêtres des Païens. Tel fut le caractere de la perſécution de Julien ; la douceur apparente, & la dériſion de l'Evangile. Il en vint néanmoins ouvertement à des moyens violens, quand il vit que les autres étoient inutiles. Il donna les charges publiques aux plus cruels ennemis des Chrétiens, & les villes furent remplies de troubles & de ſéditions. Il y eut un grand nombre de martyrs dans la plupart des provinces, & même à ſa cour, où par des ordres ſecrets on ſe défaiſoit des plus illuſtres partiſans du Chriſtianiſme. Il fit mourir à Chalcédoine les deux ambaſſadeurs de Perſe, Manuel & Iſmaël, parce qu'ils étoient chrétiens. Maris, évêque de cette ville, qui étoit aveugle, lui ayant reproché publiquement ſes impiétés, Julien lui répondit en ſouriant, » que » ſon Galiléen ne le guériroit » pas de la perte de ſa vue ». —*Je loue le Seigneur*, répondit Maris, *d'être aveugle, pour n'avoir pas les yeux ſouillés par la vue d'un apoſtat tel que toi*... Julien voulut convaincre de faux la prédiction de notre Seigneur ſur le temple de Jeruſalem, & entreprit de le faire rebâtir par les Juifs, environ 300 ans après ſa démolition par Titus ; mais tous leurs efforts ne ſervirent qu'à vérifier la parole de J. C. Les Juifs, qui s'étoient raſſemblés de tous côtés à Jeruſalem, en ayant creuſé les fondemens, il en ſortit des tourbillons de flammes qui conſumerent les ouvriers & l'ouvrage commencé. Les maçons s'opiniâtrerent, à diverſes repriſes, à conſtruire les fondemens du temple ; mais tous ceux qui oſerent y travailler, périrent par les flammes. Ce fait eſt conſtaté par Ammien Marcellin, auteur païen très-eſtimé, & par un grand nombre de témoins authentiques. L'empereur Julien, réſolu d'éteindre le Chriſtianiſme, vouloit auparavant terminer la guerre contre les Perſes. Il fit des préparatifs & des ſacrifices ſans nombre, & jura, en partant, de ruiner l'Egliſe à ſon retour ; mais Dieu la garantit

de ſes menaces inſenſées. Ce prince s'étant engagé ſans cuiraſſe dans le premier combat, fut bleſſé dangereuſement. Comme il levoit le bras pour animer ſes troupes, en criant : *Tout à nous !* il fut frappé d'un dard qui le bleſſa à mort. Théodoret & S. Grégoire de Naziance rapportent qu'il prit alors dans ſa main du ſang de ſa bleſſure, & qu'il s'écria en le jetant contre le ciel : *Tu as vaincu, Galiléen !* Trait que quelques critiques ont révoqué en doute, mais que ſa haine contre J. C., & les vains efforts pour détruire le Chriſtianiſme, rendent très-croyable, & que M. le Beau, dans ſon *Hiſtoire du Bas-Empire*, a ſuſpecté ſans raiſon ſur le ſimple ſilence d'Ammien Marcellin. » Lorſque, dit un critique, à l'autorité de Théodoret, ſi voiſin de ce tems-là, on ajoute celle de S. Grégoire de Naziance, auteur contemporain, écrivain ſolide & judicieux, & qui connoiſſoit ſi bien Julien ; lorſqu'on conſidere que le ſilence d'Ammien Marcellin ne prouve rien, puiſqu'il n'eſt pas naturel qu'un auteur païen rapporte l'aveu de la victoire de J. C., échappé à ſon héros mourant; lorſqu'on ſe rappelle que Julien avoit réſolu d'extirper le Chriſtianiſme à ſon retour ; que l'édit de perſécution étoit déjà envoyé en Afrique, & que les Païens étoient ſi perſuadés de ſa prochaine deſtruction, que Libanius oſa demander à un grammairien chrétien : *Que fait maintenant le fils du charpentier ?* (*a*) ; lorſqu'on ſonge que les Païens même ont regardé la mort de Julien comme une *vengeance du Chriſt* (*b*) ; lorſqu'on réfléchit à l'exclamation tout-à-fait froide & inſignifiante (*Soleil tu as perdu Julien*), que M. le Beau ſubſtitue à l'énergique *Viciſti Galilæe !* ſi bien aſſorti au caractere de haine que Julien portoit à J. C., ſi naturellement lié aux circonſtances, ſi digne du vainqueur & du vaincu ; lorſqu'on ſe ſouvient de la mort d'autres ennemis du Chriſtianiſme, ſur-tout de ceux qui ont eu contre ſon divin fondateur une haine perſonnelle, & qu'on a vu renouveller ce *Viciſti* d'une maniere terrible &c ; lorſque, dis-je, on raſſemble toutes ces conſidérations, on n'héſite point à ſoupçonner de légéreté l'hiſtorien, d'ailleurs très-eſtimable, qui a paru révoquer

(*a*) *Il fait un cercueil*, répondit le grammairien.

(*b*) S. Jerôme, qui étoit âgé de 22 ans quand Julien mourut, raconte qu'au milieu des gémiſſemens que ſa mort arrachoit à l'idolâtrie, il entendit ces paroles de la bouche d'un Païen : » Comment les Chrétiens » peuvent-ils vanter la patience de leur Dieu ? Rien n'eſt ſi prompt que » ſa colere. Il n'a pu ſuſpendre pour un peu de tems ſon indignation ». Optave de Milet, Théodoret, Sozomene &c, rapportent des propos ſemblables. Or, qui ne voit que ce langage des Païens, qui ne croyoient point en la puiſſance de J. C., ne pouvoit être fondé que ſur les dernieres paroles de Julien ?

» en doute une ancienne & » générale tradition ». Julien employa ſes derniers momens à s'entretenir avec le philoſophe & magicien Maxime, & expira la nuit ſuivante, le 26 juin 363, à 32 ans. Il avoit épouſé Hélene, ſœur de Conſtance, laquelle mourut à la fleur de ſon âge. Il n'y a guere de prince dont les auteurs aient parlé plus diverſement, parce qu'ils l'ont regardé ſous différens points de vue, & qu'il étoit lui-même un amas de contradictions. Il fit paroître des vertus, tant qu'il fut en tutele, & réduit à trembler continuellement pour ſes jours; lorſqu'il fut le maître, il donna l'eſſor à ſon caractere. Une diſſimulation profonde, une hypocriſie raffinée, dont il avoit contracté l'habitude, fut le voile dont il fut couvrir de très-grands vices... Son courage eſt inconteſtable; mais il fut bouillant, téméraire, avide de gloire à un excès puéril. Maître de conclure avec les Perſes une paix avantageuſe, il eut la folie de vouloir imiter Alexandre; il ſe laiſſa tromper par un eſpion, malgré les remontrances de ſes généraux; il expoſa ſon armée à une perte certaine, en faiſant brûler ſa flotte. Il mit l'Aſſyrie à feu & à ſang; la maniere dont il traita les villes de Diacires, Ozogardane & Maogamalque, fait horreur. Il fut d'une tempérance exemplaire; mais il pouſſoit la mal-propreté & l'extérieur cynique à une indécence qui aviliſſoit l'empereur & le philoſophe. Dans les fêtes de Vénus, il ne rougiſſoit point de ſe mêler à la troupe des proſtituées & des efféminés qui célébroient la déeſſe; il fit pour les ſacrifices des profuſions inſenſées. Ammien Marcellin dit que s'il étoit revenu vainqueur des Perſes, l'empire n'auroit pas pu fournir aſſez de bœufs pour ſervir de victimes. Il faiſoit lui-même les fonctions les plus viles de ſacrificateur, & paroiſſoit continuellement dans l'équipage d'un boucher... Dans pluſieurs occaſions il donna des exemples de clémence, dans d'autres il montra de la cruauté. Il laiſſa tourmenter impunément Marc d'Aréthuſe, qui lui avoit ſauvé la vie pendant ſon enfance; il paya de la même ingratitude le tréſorier Urſulus, qui avoit tenu ſon parti dans les Gaules: la mort de cet homme irréprochable, fit murmurer tout l'empire. Il fit mourir deux officiers, parce qu'ils étoient demeurés fideles à Conſtance leur maître. Il ne vengea aucune des cruautés que les Païens exercerent contre les Chrétiens ſous ſon regne, il punit au contraire les gouverneurs de province, qui voulurent les réprimer. Par une libéralité mal-entendue, il cauſa une famine à Antioche.... Il étoit d'une application infatigable au travail, il fit pluſieurs ordonnances très-ſages, & retrancha beaucoup d'abus; mais il en fit naître de nouveaux, & commit pluſieurs injuſtices (*voyez* Ammien Marcellin, liv. 24). A la place des tyrans ſubalternes qu'il dépoſſéda, il mit en faveur des ſophiſtes, dont l'orgueil, l'inſolence & les vexations indignoient tout le monde. L'apoſtaſie, ſous ſon regne, tint lieu de tout autre

mérite ; on vit un certain Eccebolus, qui avoit été un de ſes maîtres, changer trois fois de religion ſous trois regnes. Enfin, parmi les philoſophes même de ce ſiecle, qui de Julien ont tenté de faire un héros & un ſage, il s'en eſt trouvé de ſinceres qui en ont parlé avec vérité ; celui qui a traité *de la Félicité publique*, a porté de ce prince un jugement plus équitable que ſes confreres. Il convient que » la maniere dont » on en a parlé, eſt moins » humiliante pour le faux zele » que pour la philoſophie ; que » c'étoit un crime de la part » de Julien d'opprimer le Chriſ» tianiſme ; qu'au-lieu de mon» trer ſur le trône un philo» ſophe impartial, il ne fit voir » en lui qu'un païen dévot & » fanatique. Je ne ſais, dit-il, » quel caractere de comédien » domine dans l'eſprit de Ju» lien ; tantôt c'eſt Marc-Au» rele, tantôt Trajan, tantôt » Alexandre qu'il s'empreſſe de » copier. Ses ouvrages ſont » ceux d'un ſophiſte & d'un » rhéteur. Dans ſes mœurs, » c'eſt un ſtoïcien ; au temple, » c'eſt un idolâtre ; & dans » ſon cabinet, un mauvais pla» tonicien qui cherche à cor» rompre la doctrine de cette » ſecte par l'indigne alliage de » la magie ». S. Grégoire de Nazianze fait le portrait ſuivant de ſa figure, de ſes attitudes & de ſes manieres. » Il y a beau» coup de gens, dit-il, qui » n'ont connu Julien, que » lorſqu'il s'eſt fait connoître » par ſes actions, & par l'abus » de la puiſſance abſolue : mais » pour moi, je connus ce que » c'étoit dès que je le vis & » que je le pratiquai à Athenes, » & je ne lui trouvai aucune » marque de rien de bon. Il » portoit la tête au vent, re» muoit ſans ceſſe les épaules, » tournoit les yeux de côté & » d'autre à tout moment, avoit » le regard farouche, ne pou» voit tenir ſes pieds en place, » enfloit ou retiroit ſes narines » à toute heure en ſigne de » colere ou de mépris ; s'exer» çoit à dire de bons mots & » des bouffonneries froides, » rioit à gorge déployée, ac» cordoit & refuſoit légére» ment une même choſe d'un » moment à l'autre, parloit » ſans ordre & ſans fonde» ment, faiſoit des interroga» tions importunes & des ré» ponſes hors de propos. Mais » pourquoi eſt-ce que je m'ar» rête à faire un ſi long détail » de ſon extérieur ? Pour con» cluſion, je le connus dès» lors par-là, avant que de le » connoître par ſes actions, » & depuis elles n'ont fait que » me confirmer dans mon pre» mier jugement : car ceux » qui étoient alors avec moi, » pourroient rendre témoi» gnage, s'ils étoient préſens, » que dès que j'eus obſervé » toutes ſes manieres, je dis » auſſi-tôt, que la république » Romaine nourriſſoit un ſer» pent bien dangereux. Je le » dis, & je ſouhaitai en même » tems d'être menteur ; & » ſans doute il eût beaucoup » mieux valu que je l'euſſe » été, & que l'on n'eût point » vu tant de maux qui ont » déſolé toute la terre ». A ces divers portraits de Julien, nous joindrons celui qu'en fait M. le Beau dans ſon *Hiſtoire*

du Bas-Empire : le dernier trait ſur-tout eſt caractériſtique. » On „ apperçoit, dit-il, dans cette „ ame tout le jeu de la vanité. „ Avide de gloire comme les „ avares le ſont des richeſſes, „ il la chercha juſques dans „ les moindres objets. Sa tem„ pérance pouſſée à l'excès, „ devint une vertu de théâtre; „ une grande partie de ſes „ ſujets ne trouva jamais en „ lui de juſtice : s'il eût été „ vraiment le pere de ſes peu„ ples, il eût ceſſé de haïr les „ chrétiens, & ne leur eût „ pas fait la guerre du mo„ ment qu'il devint leur em„ pereur. Il n'épargna leur vie „ que dans ſes paroles & dans „ ſes édits. Julien eſt le mo„ dele des princes perſécu„ teurs, qui veulent ſauver „ ce reproche par une appa„ rence de douceur & d'é„ quité ». On peut conſulter ſon *Hiſtoire*, très-bien écrite par M. l'abbé de la Bletterie, réimprimée à Paris en 1746. Il nous reſte de lui pluſieurs *Diſcours* ou *Harangues*, des *Lettres*, une *Satyre des Céſars*; un traité intitulé *Miſopogon*, qui eſt une ſatyre des habitans d'Antioche, pleine de ſarcaſmes & de vanité, & quelques autres pieces qui ont été publiées en grec & en latin par le P. Petau en 1630, in-4°. Ezéchiel Spanheim en donna en 1696 une belle édition in-fol. M. l'abbé de la Bletterie en a traduit une partie avec autant de fidélité que d'élégance, dans ſa *Vie de Jovien*, en 2 vol. in-12. L'abbé Baudouin, dans une ſavante explication de l'Apocalypſe, publiée en 1784, Paris, 2 vol. in-12, prétend que Julien eſt le perſécuteur, dont le nom eſt exprimé d'une maniere énigmatique au chap. 13, & que le mot *ἀποστάτης*, devenu ſon ſurnom & ſa qualité diſtinctive, donne exactement le nombre 666, comme il conſte par le numéraire grec qui ſe trouve dans tous les dictionnaires.

JULIEN, oncle maternel de l'empereur Julien, comte d'Orient, haïſſoit les Chrétiens autant que ſon neveu ; mais il cachoit beaucoup moins ſa haine. Altéré de leur ſang, il ſaiſiſſoit toutes les occaſions de leur faire ſubir le dernier ſupplice. Il fit fermer toutes les égliſes d'Antioche. N'ayant jamais pu obliger le prêtre Théodoret, économe d'une égliſe catholique, à renier J. C., il le condamna à perdre la tête, après lui avoir fait ſouffrir des tourmens inouis. Le même jour il ſe rendit à l'égliſe principale, profana les vaſes ſacrés d'une maniere déteſtable, qu'il n'eſt pas permis de raconter, & donna un ſoufflet à un évêque qui vouloit l'en empêcher. *Qu'on croit maintenant*, dit ce ſacrilege, *que Dieu ſe mêle des affaires des Chrétiens!* L'empereur Julien ayant appris la mort du prêtre Théodoret, au-lieu d'arrêter la cruauté de ſon oncle en le puniſſant, comme il le devoit, ſe contenta de lui en faire quelques froids reproches. » Eſt-ce ainſi, lui „ dit-il, que vous entrez dans „ mes vues? Tandis que je tra„ vaille à ramener les Gali„ léens par la raiſon, vous „ faites des martyrs ſous mon „ regne & ſous mes yeux. Ils „ vont me flétrir, comme ils

„ ont flétri leurs plus odieux „ perſécuteurs «. Ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'eſt que ce même Julien qui fait ces reproches à ſon oncle, ſavoit faire des martyrs auſſi-bien que lui, & les annales de l'Egliſe en comptent un grand nombre ſous ſon regne (*voyez* l'article précédent). Cet homme ſanguinaire & impie, mourut peu de tems après le martyre de S. Théodoret & la profanation dont nous avons parlé. Sa maladie & ſa mort furent tout-à-fait ſemblables à celles d'Antiochus, au commencement de l'an 363.

JULIEN, gouverneur de la province de Vénetie en Italie, prit le titre d'empereur après la mort de Numerien, en 284. Comme il avoit de la bravoure, il ſe maintint pendant quelque tems en Italie contre les troupes de l'empereur Carin. Mais les deux concurrens à l'empire s'étant rencontrés dans les plaines de Vérone, Julien fut vaincu. Les uns diſent qu'il périt dans la bataille; d'autres, qu'il ſe tua lui-même après. Il n'avoit porté la pourpre impériale qu'environ 5 à 6 mois.

JULIEN D'ECLANE, évêque de cette ville, étoit fils de Memorius, évêque de Capoue. Il ſe diſtingua par ſon éloquence & par les graces de ſon eſprit & de ſon ſtyle. Ses talens lui gagnerent le cœur de S. Auguſtin; mais ils ſe brouillerent, lorſqu'il refuſa de ſouſcrire aux anathêmes, lancés en 418 contre les Pélagiens, dans le concile de Carthage. Julien ſe joignit à 17 autres évêques de ſa ſecte pour faire une confeſſion de foi, dans laquelle ils prétendoient ſe juſtifier. Le pape, ſans y avoir égard, le condamna avec ſes complices. Ces fanatiques en appellerent à un concile général; mais S. Auguſtin, un des plus ardens adverſaires du Pélagianiſme, démontra que cet appel étoit illuſoire; ce que ſes prétendus diſciples d'aujourd'hui devroient ſérieuſement méditer. Julien mourut en 450, après avoir été chaſſé de ſon égliſe, anathématiſé par les papes & particuliérement par S. Léon, & proſcrit par les empereurs. On a de lui quelques ouvrages, 1668, in-8°.

JULIENNE, prieure du monaſtere du Mont-Cornillon, près de Liege, naquit en 1193, & mourut à Foſſe en 1258 en odeur de ſainteté. Une viſion qu'elle eut, donna lieu à l'inſtitution de la *Fête du ſaint Sacrement*, qui, célébrée d'abord dans quelques égliſes particulieres, le fut enſuite dans l'égliſe univerſelle (*voyez* URBAIN IV); eſpece de triomphe que la Providence préparoit d'avance, & qui devoit ſubſiſter toujours dans l'Egliſe de Dieu, en réparation des outrages que ce myſtere auguſte eſſuyeroit de la part des ſectaires des derniers ſiecles.

JULIUS CANUS, a rendu ſon nom célebre ſous l'empereur Caligula. Ce tyran irrité ſans ſujet contre lui, l'avertit de ſe préparer à la mort. *Je vous ſuis bien obligé, Céſar*, répondit Julius, ſans paroître ému. On le conduiſit en priſon, & lorſqu'on vint le prendre pour le mener au ſupplice, on le trouva jouant aux échecs. Son jeu étoit plus beau que celui de ſon compagnon, & afin que celui-ci

ne ſe glorifiât pas après ſa mort de l'avoir gagné, il pria le centurion d'être témoin de l'avantage qu'il avoit ſur lui. Il ſe leva enſuite, & ſuivit l'exécuteur avec une fermeté qui étonna les ſpectateurs. C'eſt au moins ce que nous raconte Sénèque ; mais le fait ſuppoſé exactement vrai, prouve bien plus d'oſtentation & de vanité puérile que de véritable courage.

JULIUS-CAPITOLINUS, *voyez* CAPITOLIN.

JULIUS-FIRMICUS, *voyez* FIRMICUS.

JULIUS-PAULUS, *voyez* PAUL.

JULIUS-POLLUX, *voyez* POLLUX.

JUNCKER, (Chriſtian) né à Dreſde en 1668, ſe rendit habile dans la ſcience des médailles. Il fut ſucceſſivement recteur à Schleuſingen, à Eyſenach & à Altenbourg, où il mourut en 1714, avec le titre d'hiſtoriographe de la maiſon de Saxe-Erneſt, & de membre de la ſociété royale de Berlin. La mort ſubite de ſa femme accéléra la ſienne. Il a fait un grand nombre de Traductions allemandes d'auteurs anciens, & pluſieurs Éditions d'auteurs claſſiques, avec des notes, dans le goût des éditions de Mimelius. On a encore de lui : I. *Schediaſma de Diariis eruditorum.* II. *Centuria Fœminarum eruditione & ſcriptis illuſtrium.* III. *Theatrum Latinitatis univerſæ Reghero-Junckerianum.* IV. *Lineæ eruditionis univerſæ & Hiſtoriæ Philoſophicæ.* V. *Vita Martini Lutheri & ſucceſſuum evangelicorum.* Ouvrage qui, lu par un eſprit attentif & impartial, fournit les plus fortes réflexions en faveur de l'Égliſe Catholique. VI. *Vita Ludolphi* &c. Sa pauvreté l'obligeoit de travailler un peu à la hâte, & ſes ouvrages ſe reſſentent de cette précipitation.

JUNCTES, (les) *voyez* JUNTES.

JUNCTIN, qu'on appelloit *Giuntino* en italien, mathématicien, né à Florence en 1523, avoit été d'abord carme ; il apoſtaſia enſuite. Après avoir mené une vie errante, licentieuſe & inquiète, il fut accablé, dit-on, ſous les ruines de ſa bibliotheque, quoiqu'il eût lu dans les aſtres qu'il mourroit d'un autre genre de mort. On a de lui : I. Des *Commentaires* latins *ſur la Sphere* de Sacrobuſco, 1577 & 1578, 2 vol. in-8°. II. *Speculum Aſtrologiæ*, Lyon, 1581, 2 vol. in-folio. III. Un *Traité* en françois *ſur la Comete*, qui parut en 1577, in-8°. IV. Un autre ſur la réformation du Calendrier par Grégoire XIII, en latin, in-8°. Il mourut en 1590, à Lyon. Il étoit rentré dans l'Égliſe Catholique, ſans être plus réglé.

JUNGERMAN, (Godefroi) fils d'un profeſſeur en droit de Leipſig, eſt connu par une *Edition* recherchée d'une ancienne verſion grecque des ſept livres *De la guerre des Gaules* de Jules Céſar, Francfort, 1606, 2 vol. in-4° ; & par une *Traduction* latine des *Paſtorales* de Longus, avec des notes, Hanau, 1605, in-8°. On a auſſi de lui des *Lettres* imprimées. Il mourut à Hanau, le 16 août 1610.

JUNGERMAN, (Louis) frere du précédent, né en 1572, cultiva avec ſuccès l'hiſtoire naturelle, & s'appliqua particuliérement à la botanique. Il mourut à Altorf en 1653, profeſſeur d'anatomie & de botanique, & directeur du jardin. C'eſt à lui qu'on attribue *Hortus Eyſtettenſis* (voyez BESLER). *Catalogus plantarum quæ circa Altorfium naſcuntur*, Altorf, 1646, in-8°. *Cornucopia Floræ Gieſſenſis*, Gieſſen, 1623, in-4°.

JUNIE, (*Junia Calvina*) différente de Junia Silana, autre dame romaine, fameuſe par ſes galanteries, deſcendoit de l'empereur Auguſte en droite ligne. Elle joignoit à l'éclat de ſa naiſſance, une rare beauté, mais qui n'étoit pas relevée par la ſageſſe. Son intimité avec Silanus ſon frere, la fit accuſer d'inceſte, & exiler par l'empereur Claude. Elle fut rappellée par Néron, & vécut juſqu'au regne de Veſpaſien... Racine, dans ſa tragédie de *Britannicus*, la peint bien autrement que les écrivains anciens. Comme Britannicus étoit un prince vertueux, le poëte a ſuppoſé que ſon amante avoit les mêmes qualités, & a fait de Junie une veſtale digne du cœur de ſon héros. Une telle licence ne devroit pas être permiſe, même aux poëtes; outre qu'elle tend à la ſubverſion totale des notions hiſtoriques, elle eſt proſcrite par la grande regle d'Horace:

Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge.

JUNIEN, (S.) célebre ſolitaire, natif de Briou en Poitou, fonda un monaſtere à Mairé, dans il fut le premier abbé. Il mourut le 13 août 587, le même jour que Ste Radegonde, avec laquelle il avoit été en commerce de lettres & de ſpiritualité.

JUNILIUS, évêque d'Afrique, au 6e ſiecle. On a de lui deux livres *De la Loi divine, ou Apparat pour l'étude de l'Ecriture-Sainte*, en forme de dialogues, dans la Bibliotheque des Peres.

JUNIUS *ou* DE JONGHE, (Adrien) né à Horn en Hollande, l'an 1512, mort à Armuyden en 1575, laiſſa: I. Des *Commentaires* peu connus ſur divers auteurs latins. II. Un Poëme en vers proſaïques, intitulé: *La Philippide*, Londres, 1554, in-4°, ſur le mariage de Philippe II, roi d'Eſpagne, avec Marie, reine d'Angleterre. III. Quelques *Traductions* d'ouvrages grecs; mais elles ſont peu fideles, & dans la ſeule verſion d'Eunapius il a fait plus de 600 fautes. IV. Six livres d'*Animadverſorum*, que Gruter a inſérés dans ſon *Tréſor critique*. V. *Phalli ex fungorum genere deſcriptio*, Leyde, 1601, in-4°, Dordrecht, 1652, in-8°. On trouve dans cette édition des *Lettres* de Junius, mais il n'y a pas de figure. VI. *Nomenclator omnium rerum*, 1567, in-8°. Cet ouvrage eſt curieux & recherché.

JUNIUS *ou* DU JON, (François) né à Bourges en 1545, ſe rendit habile dans le droit, dans les langues & dans la théologie, & fut miniſtre dans les Pays-Bas. Il fut choiſi en 1597 pour enſeigner la théologie à Leyde, où il mourut en 1602, à 57 ans. On a de lui:

I. Une *Verſion latine* du texte hébreu de la Bible, qu'il fit avec Emmanuel Tremelius. Elle a ſouvent été imprimée en différentes formes : celle qui a plus de notes, eſt d'Herborn, 1643, 4 vol. in-fol. II. Des *Commentaires* ſur une grande partie de l'Ecriture-Sainte &c, publiés à Geneve, 1607, en 2 vol. in-fol.

JUNIUS, (François) fils du précédent, né à Heidelberg en 1589, prit d'abord le parti des armes ; mais après la treve conclue en 1609, il ſe livra tout entier à l'étude. Il paſſa en Angleterre en 1620, & demeura pendant 30 ans chez le comte d'Arundel. Il mourut à Windſor, chez Iſaac Voſſius ſon neveu, en 1678, à 89 ans, laiſſant ſes manuſcrits à l'univerſité d'Oxford. On a de lui : I. Un traité *De Pictura Veterum*. Il y a peu de choſes dans les auteurs grecs & latins ſur la peinture & ſur les peintres, qui aient échappé aux recherches laborieuſes de l'auteur. La meilleure édition eſt celle de Roterdam en 1694, in-folio. II. L'*Explication de l'ancienne Paraphraſe Gothique des IV Evangiles*, corrigée ſur de bons manuſcrits, & éclaircie par les notes de Thomas Maréchal, 1665, in-4°. III. Un *Commentaire ſur la Concorde des IV Evangiles*, par Tatien, manuſcrit. IV. Un *Gloſſaire* en 5 langues, dans lequel il explique l'origine des langues ſeptentrionales. Ce dernier ouvrage a été donné au public à Oxford, en 1745, in-fol., par M. Edouard Lye, ſavant anglois. Junius étoit auſſi très-verſé dans les langues orientales.

JUNON, ſœur & femme de Jupiter, & la déeſſe des royaumes & des richeſſes, étoit fille de Saturne & de Rhée. Elle échappa à la cruauté de Saturne, qui vouloit dévorer tous ſes enfans. Elle épouſa enſuite Jupiter, & en eut Ilithye, Mena & Hébé. Elle devint ſi jalouſe, qu'elle l'épioit continuellement, ne ceſſant de perſécuter ſes concubines, & même les enfans qu'il en avoit eus. Elle ſuſcita une infinité de traverſes à Europe, Sémélé, Io, Latone, & aux autres amantes de Jupiter. Après la défaite des dieux, auxquels elle s'étoit jointe dans leur révolte, Jupiter la ſuſpendit en l'air ; & par le moyen d'une paire de mules d'aimant, que Vulcain inventa pour ſe venger de ce qu'elle l'avoit mis au monde tout contrefait, il lui attacha ſous les pieds deux enclumes, après lui avoir lié les mains derriere le dos avec une chaîne d'or. Les dieux ne purent jamais la délier, & ſolliciterent Vulcain de le faire, avec promeſſe de lui donner Vénus en mariage. Junon joignoit à ſa jalouſie un orgueil inſupportable. Elle ne put jamais pardonner à Pâris de ne lui avoir pas adjugé la pomme d'or ſur le Mont-Ida, lorſqu'elle diſputa de la beauté avec Vénus & Pallas. Elle ſe déclara, dès ce moment, l'ennemie irréconciliable du nom troïen. Junon, toujours attentive aux démarches de Jupiter, ayant appris qu'il avoit mis au monde Pallas ſans elle, & qu'il l'avoit fait ſortir de ſon cerveau, donna toute ſeule auſſi la naiſſance à Mars. Cette déeſſe préſidoit aux mariages & aux

accouchemens. Elle avoit divers noms, ſelon les raiſons pour leſquelles on lui faiſoit des ſacrifices, & étoit honorée d'un culte particulier à Argos, à Carthage &c. Les poëtes la repréſentent ſur un char traîné par des paons, avec un de ces oiſeaux auprès d'elle. Tel eſt le perſonnage abſurde, chimérique & abominable, que l'aveugle gentilité a adoré pendant des ſiecles comme l'épouſe du premier des dieux.

JUNTES, célebres imprimeurs d'Italie dans les 15e & 16e ſiecles. Philippe commença à imprimer à Genes en 1497, & mourut vers 1519. Il eut pour frere, ou couſin, Bernard, qui exerça la même profeſſion avec autant de célébrité. Les éditions grecques de Philippe Junte ſont infiniment eſtimées. Les *Œuvres d'Homere*, 1519, in-8°, ſont le dernier livre qu'il imprima. Le *Florilegium diverſorum Epigrammatum*, in-8°, fut imprimé par ſes héritiers.

JUPITER, la plus grande des divinités du Paganiſme, étoit fils de Saturne & de Rhée. Sans entrer dans les détails de tout ce que la mythologie en raconte, nous dirons ſeulement qu'il étoit regardé comme le Dieu ſuprême & le maître de tous. On lui éleva des temples ſuperbes par-tout l'univers; & on lui donna des ſurnoms, ſuivant les lieux où il avoit des autels. Les Egyptiens le nommoient *Jupiter Ammon*, & l'adoroient ſous la figure d'un bélier; mais ſon principal ſurnom étoit *Olympien*, parce qu'il demeuroit, dit-on, avec toute ſa cour ſur le ſommet du Mont-Olympe. On prétend que Varron avoit compté juſqu'à 300 Jupiters, dont les auteurs de l'antiquité, & ſur-tout les poëtes, ont réuni tous les traits pour n'en faire qu'un ſeul. Une infinité de paſſages des anciens, prouvent que les Païens, ſous le nom mépriſable & dégoûtant de *Jupiter*, ont adoré le vrai Dieu. En peſant les attributs, dont le paganiſme décoroit cette idole, on ne peut guere s'empêcher d'adopter ce ſentiment. Il paroît même certain que *Jovis*, génitif de *Jupiter*, eſt une corruption de *Jehova*, nom du Dieu d'Iſraël, qui ſignifie l'Etre exiſtant par lui-même. Mais c'eſt cette dégénération même de la grande & ſublime idée d'un Dieu créateur, qui démontre la néceſſité de la révélation & le bonheur de la foi: elle ſeule conſerve les ſalutaires & importantes vérités que la raiſon apperçoit, ſans pouvoir les maintenir & les défendre de la corruption. *Voyez* EVITERNE.

JUPPIN, (Jean-Baptiſte) natif de Namur, perfectionna ſes talens pour la peinture ſous d'habiles maîtres en Italie. Il ſe fixa enſuite à Liege, où il ſe fit connoître par des *Payſages* d'une grande beauté. On regrette ceux qui avoient été faits pour l'hôtel des Etats, & qui furent conſumés par un incendie; mais les étrangers ſe dédommagent en quelque maniere de cette perte, en admirant ceux qui ornent le chœur des Chartreux. Ses ſites ſont très-heureuſement choiſis, ſes points de vue à travers les forêts, admirables; ſes coups de

lumiere, d'un grand effet; ſon feuiller, délicat; ſes eaux, preſqu'inimitables. Il mourut à Namur l'an 1729.

JURE, (Jean-Baptiſte de Saint-) né en 1588, entra chez les Jéſuites en 1604, à l'âge de 16 ans, & ſe diſtingua par ſes travaux continuels pour le ſalut des ames. Les ouvrages aſcétiques qu'il publia, décelent un homme conſommé dans les voies de Dieu, & la ſcience des Saints. On eſtime ſur-tout *le Livre des Elus*, ou *Jeſus crucifié* (qu'il ne faut pas confondre avec *Jeſus-Chriſt crucifié*, de M. Duguet), Paris, 1771, in-12; *la Connoiſſance & l'Amour de Jeſus-Chriſt*, réimprimé à Paris en 1791, in-12. Il mourut à Paris en 1657.

JURET, (François) natif de Dijon, chanoine de Langres, mort en 1626, à 73 ans, cultiva l'étude & les belles-lettres avec beaucoup d'aſſiduité. On a de lui: I. Quelques Pieces de Poéſie, qu'on trouve dans *Deliciæ Poetarum Gallorum*. II. Des *Notes* ſur *Symmaque*, Paris, 1604, in-4°; ſur *Yves* de Chartres, 1610, in-8°; ſur *Caſſiodore*. Elles ſont remplies d'érudition.

JURIEU, (Pierre) fils d'un miniſtre de Mer, dans le diocèſe de Blois, & neveu des fameux Rivet & du Moulin, naquit en 1637, & ſuccéda à ſon pere dans ſon miniſtere. Sa réputation le fit choiſir pour profeſſer la théologie & l'hébreu à Sedan. L'académie de cette ville ayant été ôtée aux Calviniſtes en 1681, il ſe retira à Rouen, & delà à Roterdam, où il obtint une chaire de théologie. Jurieu, homme d'un zele ardent & emporté, s'y ſignala par ſes extravagances & par ſes querelles avec ſes philoſophes de ſon parti, Bayle, Baſnage de Beauval & Saurin. Il ſe mêla de préſages, de miracles, de prophéties. Il oſa prédire (dans ſon *Accompliſſement des Prophéties*, 1686, 2 vol. in-12) qu'en 1689 le Calviniſme ſeroit rétabli en France. Il ſe déchaîna contre toutes les puiſſances de l'Europe, oppoſées au Proteſtantiſme, & fit frapper des médailles qui éterniſent ſa démence & ſa haine contre Rome & ſa patrie. C'eſt avec ce fougueux inſenſé, que Bayle eut à ſe battre. Cette guerre eut diverſes cauſes; & la véritable eſt, ſans doute, la jalouſie qu'inſpira à Jurieu le ſuccès de la critique de l'*Hiſtoire du Calviniſme* de Maimbourg, qu'il avoit cenſurée en même tems que Bayle. L'abbé d'Olivet a prétendu trouver le principe de la haine de Jurieu, dans les liaiſons de Bayle avec madame Jurieu. Cette femme, de beaucoup d'eſprit, connut, dit-il, Bayle à Sedan, & l'aima. Son amant vouloit ſe fixer en France; mais lorſque Jurieu paſſa en Hollande, l'amour l'emporta ſur la patrie, & il alla joindre ſa maîtreſſe. Ils y continuerent leurs liaiſons, ſans même en faire trop de myſtere. Tout Roterdam s'en entretenoit; Jurieu ſeul n'en ſavoit rien. On étoit étonné qu'un homme qui voyoit tant de choſes dans l'Apocalypſe, ne vît pas ce qui ſe paſſoit chez lui. Il ouvrit enfin les yeux. Un cavalier en pareil cas (dit le même académicien) tire l'épée, un homme de robe intente

tenté un procès, un poëte fait une ſatyre: Jurieu fit des livres. Ce procès occupa long-tems la Hollande. Quoi qu'il en ſoit de ces anecdotes, la contention & la chaleur avec laquelle Jurieu écrivit juſqu'à la fin de ſes jours, épuiſerent ſon eſprit. Il s'imaginoit que les coliques, dont il étoit tourmenté, venoient des combats que ſe livroient des cavaliers qu'il croyoit avoir dans le ventre. Il tomba dans l'enfance, & il eſt fort douteux ſi ce qu'il faiſoit dans cet état de langueur, ne valoit pas autant que ce qu'il avoit fait dans la force de l'âge. Il mourut à Roterdam en 1713, à 76 ans. Les Catholiques & les Proteſtans, du moins ceux qui ſont capables d'équité, ſe réuniſſent aujourd'hui dans le jugement qu'on doit porter de ſes écrits & de ſa perſonne. Ils conviennent qu'il avoit beaucoup de feu & de véhémence; qu'il étoit capable d'en impoſer aux foibles par ſon imagination; mais ils avouent en même tems que ſon zele alloit juſqu'à la fureur & au délire, & qu'il étoit plus digne de prêcher à des frénétiques, qu'à des hommes raiſonnables. Ses principaux ouvrages ſont: I. Un *Traité de la Dévotion*. II. Un écrit ſur *la Néceſſité du Baptême*. III. Une *Apologie de la Morale des Prétendus-Réformés*, contre le livre de M. Arnauld, intitulé: *Le Renverſement de la Morale par les Calviniſtes*; La Haye, 1685, 2 vol. in-8°. IV. *Préſervatif contre le changement de Religion*, in-12; oppoſé au livre de l'*Expoſition de la Foi Catholique de Boſſuet*. V. Des *Lettres* contre l'*Hiſtoire du Calviniſme de Maimbourg*, 2 vol. in-12, & 2 vol. in-4°. VI. D'autres *Lettres* de controverſe, contre l'*Hiſtoire des Variations* de Boſſuet: ce prélat les a anéanties par ſes *Avertiſſemens aux Proteſtans*. VII. *Traité de la puiſſance de l'Egliſe*, Quevilli, 1677, in-12; *Le vrai Syſtême de l'Egliſe*, 1686, in-8°; *Unité de l'Egliſe*, 1688, in-8°. Il y prétend qu'elle eſt compoſée de toutes les ſociétés chrétiennes, qui ont retenu ce qu'il lui plaît d'appeller *les fondemens de la Foi*: comme ſi tous les hérétiques n'accommodoient pas à leurs idées la nature & le nombre de ces *fondemens*, comme les autres articles de la croyance chrétienne, & qu'on pût adhérer ſincérement, & conſéquemment, à quelques points de la Religion, en rejetant les autres également conſacrés par l'autorité qui donne la ſanction à tous. Les fanatiques de tous les ſiecles, qui ont été proſcrits par l'Egliſe Catholique, entrent de cette façon dans les dyptiques de Jurieu. Bayle lui-même fut ſcandaliſé de l'indifférentiſme ou de l'impiété du miniſtre proteſtant, & le mena aſſez mal dans ſon traité: *Janua Cœlorum reſerata cunctis religionibus a celebri admodùm viro, domino Petro Jurieu*. Avec l'épigraphe:

Porta patens eſto, nulli claudatur honeſto.

Mais Jurieu avoit pour cela ſes raiſons. Il étoit au pied du mur par le terrible argument des Catholiques, touchant la perpétuité de l'Egliſe, la ſucceſſion non interrompue des paſteurs, la continuité & la per-

ſévérance de la doctrine : il falloit bien compulſer les annales du délire & de la ſcélérateſſe, pour donner à ſon parti un air d'antiquité & de ſucceſſion. VIII. Une *Hiſtoire des Dogmes & des Cultes de la Religion des Juifs*, Amſterdam, 1704, in-12 : livre médiocre. IX. L'*Eſprit de M. Arnaud*, 1684, 2 vol. in-12 : ſatyre cauſtique & furieuſe contre ce chef du parti janſénien, qui avoit porté de violens coups à celui de Calvin. X. *Traité hiſtorique d'un Proteſtant ſur la Théologie myſtique*, à l'occaſion des démêlés de Fénélon avec Boſſuet &c, 1699, in-8°, peu commun. XI. *La Religion du Latitudinaire*, Roterdam, 1686, in-8°. XII. *La Politique du Clergé de France*, 1681, 2 vol. in-12. XIII. *Préjugés légitimes contre le Papiſme*, 1685, in-4°. XIV. Des *Lettres paſtorales*, 3 vol. in-12, où il ſouffloit le feu de la diſcorde entre les nouveaux Catholiques & les Proteſtans &c, &c. *Voyez* JACQUELOT.

JURIN, (Jacques) ſecrétaire de la ſociété royale de Londres, & préſident des médecins de cette ville, mort en 1750, cultiva avec un ſuccès égal la médecine & les mathématiques. Il contribua à rendre les obſervations météoro-logiques plus communes, & à répandre l'empiriſme de l'inoculation, par les écrits qu'il publia ſur cette matiere (*voyez* CONDAMINE). Il eut de violentes diſputes avec Michellotti, ſur le mouvement des eaux courantes ; avec Robins, ſur la viſion diſtincte ; avec Keill & Senac, ſur le mouvement du cœur ; & avec les partiſans de Leibnitz, ſur les forces vives.

JUSSIEU, (Antoine de) ſecrétaire du roi de France, docteur des facultés de Paris & de Montpellier, profeſſeur de botanique au jardin-royal, naquit à Lyon en 1686. La paſſion d'herboriſer fut très-vive en lui dès ſa jeuneſſe, & lui mérita une place à l'académie des ſciences en 1712. Il parcourut une partie des provinces de France, les iſles d'Hieres, la vallée de Nice, les montagnes d'Eſpagne, & il rapporta de ſes ſavantes courſes une nombreuſe collection de plantes. Devenu ſédentaire à Paris, il enrichit les volumes de l'académie d'un grand nombre de *Mémoires* ſur le *Café* ; ſur le *Kali* d'Alicante ; ſur le *Cachou* ; ſur le *Macer* des anciens, ou *Simarouba* des modernes ; ſur l'*altération de l'eau de la Seine*, arrivée en 1731 ; ſur les *Mines de Mercure d'Almaden* ; ſur le magnifique *Recueil de Plantes & d'Animaux*, peints ſur vélin, qu'on conſerve à la bibliotheque du roi ; ſur une *Fille* qui n'avoit point de langue & qui parloit cependant diſtinctement ; ſur les *Cornes d'Ammon* ; ſur les *Pétrifications animales* ; ſur les *Pierres* appellées *Pierres de Tonnerre*. C'eſt lui qui a fait l'*Appendix* de Tournefort, & qui a rédigé l'*Ouvrage* du P. Barrelier, *ſur les Plantes qui croiſſent en France, en Eſpagne & en Italie*, 1714, in-fol. On a imprimé ſon Diſcours *ſur le progrès de la Botanique*, 1718, in-4°. A ſes occupations littéraires, il joignoit la pratique de la médecine, & il voyoit

ſur-tout les pauvres de préférence. Il y en avoit tous les jours chez lui un nombre conſidérable, il les aidoit non-ſeulement de ſes ſoins, mais de ſon argent. Il mourut d'une eſpece d'apoplexie le 22 avril 1758, âgé de 72 ans. — Son frere, Bernard de JUSSIEU, ſe diſtingua, comme lui, dans la pratique de la médecine, & par ſes connoiſſances, dans la botanique. Ses talens lui procurerent la chaire de démonſtrateur des plantes au jardin du roi, & une place à l'académie des ſciences de Paris. On lui doit l'édition de l'*Hiſtoire des Plantes* qui naiſſent aux environs de Paris, par Tournefort, 1725, 2 vol. in-12. Il eſt mort en 1777, dans ſa 79e année.

JUSTE *ou* JUST, (S.) né de parens nobles du Vivarais, pieux & ſavant évêque de Lyon, quitta ce ſiege à l'occaſion d'un frénétique qui fut mis en pieces par le peuple. Ce malheur lui fut ſi ſenſible, qu'il ſe retira dans les déſerts d'Egypte, où il vécut en ſaint juſqu'à ſa mort, arrivée vers la fin du 4e ſiecle. Il avoit aſſiſté étant évêque à deux conciles, l'un tenu à Valence en 374, & l'autre à Aquilée en 381... Il y a eu d'autres Saints de ce nom & des perſonnages illuſtres; un évêque d'Urgel, mort en 540, auteur d'un petit *Commentaire ſur le Cantique des Cantiques*, inſéré dans la Bibliotheque des Peres; & un archevêque de Tolede dans le 7e ſiecle, célebre par ſon ſavoir & ſa piété.

JUSTE-LIPSE, *voyez* LIPSE.

JUSTEL, (Chriſtophe) Pariſien, conſeiller & ſecrétaire du roi de France, né en 1580, mort dans ſa patrie en 1649, étoit l'homme de ſon tems le plus verſé dans l'hiſtoire du moyen âge. Il poſſédoit parfaitement celle de l'Egliſe & des conciles. C'eſt ſur les Recueils de ce ſavant homme, que Henri Juſtel ſon fils, non moins ſavant que ſon pere, mort à Londres en 1693, & Guillaume Voël, publierent la *Bibliotheca Juris canonici veteris*, en 2 vol. in-fol. Paris, 1661. C'eſt une collection, très-bien faite, de pieces fort rares ſur le droit canon ancien. On y trouve pluſieurs canons grecs & latins, tirés de manuſcrits inconnus juſqu'à lui. On a de lui: I. Le *Code des Canons de l'Egliſe univerſelle*; ouvrage juſtement eſtimé. II. L'*Hiſtoire généalogique de la Maiſon d'Auvergne*; in-fol. pleine de recherches.

JUSTIN, (S.) philoſophe Platonicien, de Naplouſe (autrefois Sichem) en Paleſtine, fut converti à la Religion de J. C. l'an 160, par le ſpectacle touchant de la patience, de la douceur, de la charité, du courage, de toutes les vertus que les Chrétiens faiſoient éclater dans les cruelles perſécutions qui éprouvoient leur foi. Quoiqu'il eût embraſſé le Chriſtianiſme, il garda l'habit de philoſophe, nommé en latin *Pallium*. C'étoit une eſpece de manteau. Tertullien remarque que non-ſeulement les philoſophes portoient cet habit, mais tous les gens-de-lettres. Pluſieurs Chrétiens le prirent, non comme philoſophe, mais comme faiſant profeſſion d'une vie plus auſtere. La perſécution s'étant

allumée ſous Antonin, ſucceſſeur d'Adrien, Juſtin compoſa une *Apologie pour les Chrétiens*. L'empereur en fut ſi ſatisfait, qu'il donna un édit en faveur des Chrétiens. Juſtin en préſenta dans la ſuite une autre à Marc-Aurele, dans laquelle il prouve la Religion Chrétienne par les mœurs admirables de ceux qui la profeſſoient, par l'accompliſſement tout récent des prophéties, & par l'expoſition ſimple & naïve de ce qui ſe paſſoit dans les aſſemblées des premiers Chrétiens. Il dit » que le Chriſtianiſme a exiſté » même avant J. C., parce que » J. C. eſt le Verbe de Dieu, » & la raiſon ſouveraine dont » tout le genre-humain parti» cipe ; & que ceux qui ont » vécu ſuivant la raiſon, ſont » chrétiens «. Effectivement, l'on ne peut vivre ſelon la raiſon ſans ſe ſoumettre aux loix de Dieu, ſans adhérer à une révélation dont il eſt l'auteur, & dont il ne refuſe pas la lumiere à ceux qui la cherchent de bonne foi. Les Saints de l'Ancien-Teſtament croyoient au Meſſie qui devoit venir ; & nous croyons au Meſſie qui eſt venu. Cette ſeconde apologie n'eut pas, à beaucoup près, le ſuccès de la premiere. Marc-Aurele avoit un foible étonnant pour les philoſophes de ſa religion, hypocrites habiles qui abuſoient de ſa confiance, pour aſſouvir leurs paſſions particulieres. Creſcent *le Cynique* étoit le plus irrité contre Juſtin. Ils avoient eu enſemble une conférence, où l'orgueil du Cynique n'eut pas lieu d'être ſatisfait. Le ſaint docteur en ſentit d'abord les conſéquences, puiſqu'il annonça que Creſcent lui procureroit la mort. Il fut martyriſé à Rome l'an 163, ſelon le P. Labbe ; l'an 167 ou 168, ſelon Tillemont, peu de tems après S. Polycarpe. On peut regarder S. Juſtin comme le premier ou le plus ancien des Peres de l'Egliſe, après les diſciples du Sauveur & des Apôtres. Quoiqu'il eût donné beaucoup de tems à la philoſophie profane, il parle de nos myſteres avec une exactitude remarquable entre les auteurs de cette premiere antiquité ; & il entend bien les Ecritures, excepté ce qui concerne le regne du Meſſie, qu'il prend dans le ſens de ces Millénaires qui ne favoriſoient point la corruption des mœurs. Il donne auſſi dans de fauſſes opinions, ſur la nature des anges & des démons. Par rapport au myſtere de la Trinité, il uſe d'expreſſions qui paroiſſent ſingulieres. En obſervant néanmoins la ſuite des choſes avec attention, on reconnoît qu'il n'a prétendu que revêtir des termes philoſophiques la doctrine que l'Egliſe a conſtamment enſeignée. » Ce » pieux & ſolide écrivain, dit » un critique moderne, né» glige aſſez habituellement les » ornemens & l'élégance de » la diction ; mais il ravit ſes » lecteurs par l'éclat de la lu» miere, avec lequel il leur » préſente la vérité. Ainſi quoi» que extrêmement perſuaſifs, » pleins de force & d'inſtruc» tion, ſes diſcours ſont bien » plus marqué au coin du phi» loſophe qu'à celui de l'ora» teur. Il paroît avoir eu peur » de corrompre la beauté ſim» ple & naturelle de la philo-

„ ſophie, par des couleurs em-
„ pruntées de la rhétorique.
„ Son caractere propre eſt une
„ ſcience profonde des matie-
„ res philoſophiques, avec une
„ vaſte érudition, & une am-
„ ple connoiſſance de toutes
„ ſortes d'hiſtoires. Comme de-
„ puis ſon baptême ſur-tout,
„ il avoit beaucoup plus étu-
„ dié les maximes des prophe-
„ tes, ſuivant l'expreſſion de
„ ſaint Baſile, que les pré-
„ ceptes d'Iſocrate ou de Dé-
„ moſthene ; il ſe rencontre
„ ſouvent dans ſon ſtyle un
„ certain genre de digreſſions,
„ & des endroits rompus, qui
„ demandent une grande ap-
„ plication pour être bien ſai-
„ ſis ". Outre ſes deux *Apologies*, il nous reſte de lui : I. Un *Dialogue avec le Juif Thryphon.* C'eſt dans cet écrit qu'il donne dans l'erreur des Millénaires (*voyez* PAPIAS). II. Deux *Traités* adreſſés aux Gentils. III. Un *Traité de la Monarchie, ou de l'Unité de Dieu.* On lui attribue encore d'autres ouvrages. Les meilleures éditions de S. *Juſtin* ſont : celles de Robert Etienne, en 1551 & 1571, en grec ; celle de Commelin, 1593, en grec & en latin ; celle de Morel, en 1656 ; & enfin celle de dom Marand, en 1742, in-fol. L'authenticité des autres ouvrages qui portent le nom de S. Juſtin, eſt juſtement ſuſpecte, même de la *Lettre à Diognete* (qu'on trouve parmi ſes *Œuvres*), qui n'en eſt ni moins belle, ni moins utile à la Religion, & qui paroît encore antérieure aux écrits de ce ſaint docteur.

JUSTIN I, empereur d'Orient, naquit en 450 à Bédériane, dans les campagnes de la Thrace. Son pere étoit un pauvre laboureur. Le fils manquant de pain, s'enrôla dans la milice, & quoiqu'il ne ſût ni lire, ni écrire, il parvint de grade en grade, par ſa valeur & par ſa prudence, juſqu'au trône impérial. Il y monta l'an 518 & en parut digne. Son premier ſoin fut d'examiner les loix. Il confirma celles qui lui parurent juſtes, annulla les autres, accorda au peuple pluſieurs immunités, retrancha beaucoup d'impôts, fit des heureux & ſut l'être. Il ſe déclara pour le concile de Chalcédoine, rappella tous ceux qui avoient été exilés pour la foi, demanda un *Formulaire* au pape Hormiſdas, & le fit ſigner dans un concile tenu à Conſtantinople ; mais le zele de cet empereur devint funeſte à l'Egliſe, dans le tems même qu'il vouloit la faire triompher : car en pourſuivant les Ariens avec trop de chaleur pour réprimer leur audace, il aigrit Théodoric, roi des Oſtrogoths, contre les Catholiques d'Occident, qui eſſuyerent une perſécution cruelle. Il mourut en 527, à 77 ans, après avoir nommé Juſtinien, fils de ſa ſœur, pour lui ſuccéder. L'année précédente, ſa vieilleſſe avoit été affligée par un horrible tremblement de terre, qui engloutit preſque toute la ville d'Antioche. Cette calamité fut ſi ſenſible à l'empereur, qu'il ſe revêtit d'un ſac par eſprit de pénitence, & s'enferma dans ſon palais, pour ne s'occuper qu'à gémir, & à fléchir celui qui éleve & fait crouler les villes & les empires.

JUSTIN II, *le Jeune*, neveu & ſucceſſeur de Juſtinien en 565, étoit fils de Vigilantia, ſœur de cet empereur. La 2e année de ſon regne fut marquée par un forfait; il fit étrangler Juſtin ſon parent, petit-neveu du dernier empereur, & qui pouvoit avoir quelque droit à l'empire. Il eut la baſſe cruauté de ſe faire apporter ſa tête & de la fouler aux pieds. Incapable de porter le ſceptre, eſprit foible, caractere voluptueux, lâche & cruel, prince ſans politique & ſans valeur, il ſe laiſſa gouverner par Sophie ſon épouſe. Cette princeſſe, ayant raillé ſans ménagement l'eunuque Narsès, gouverneur en Italie, celui-ci appella les Lombards (peuple de la Germanie), qui dès-lors commencerent à y régner. Les Perſes d'un autre côté ravagerent l'Aſie, & Juſtin n'oppoſa à leurs conquêtes que de vaines bravades. Il mourut en 578, après avoir régné près de 13 ans. Il étoit ſujet depuis 4 ans à des accès de frénéſie, qui ne lui laiſſoient que peu d'intervalles de raiſon.

JUSTIN, hiſtorien latin du 2e ſiecle, ſelon l'opinion la plus probable, abrégea la grande *Hiſtoire* de Trogue-Pompée, & par cet abrégé fit perdre, dit-on, l'original. Son ouvrage, inſtructif & curieux, eſt écrit avec agrément, & même avec pureté, à quelques mots près qui ſe reſſentent de la décadence de la langue latine. On lui reproche un peu de monotonie. Sa narration d'ailleurs eſt nette, ſes réflexions ſages, quoique communes, ſes peintures quelquefois très-vives. On trouve chez lui pluſieurs morceaux de la plus grande beauté, des harangues éloquentes, mais trop de goût pour l'antitheſe. On le blâme auſſi de rapporter quelques traits minutieux, & quelques faits abſurdes; mais c'eſt le défaut d'un grand nombre d'hiſtoriens de l'antiquité. Certains maîtres héſitent de le mettre entre les mains des enfans tout eſtimable qu'il eſt, parce que ſes expreſſions ne ſont pas toujours modeſtes. Les meilleures éditions de Juſtin ſont celles de Paris en 1677, in-4°, par le P. Cantel, Jéſuite; d'Oxford en 1705, in-8°, par Thomas Héarne; de Leyde, in-8°, & de Paris, chez Mrs. Barbou, 1770, in-12, ſur pluſieurs manuſcrits de la bibliotheque du roi de France. Il y en a un d'Elzevir; 1640, in-12. La 1re eſt de 1470, in-fol. M. l'abbé Paul, qui s'eſt exercé avec ſuccès ſur *Paterculus*, a publié en 1774 une bonne Traduction de *Juſtin* en 2 vol. in-12, qui n'a pas fait oublier celle de M. de la Martiniere, donnée avec des remarques, Paris, 1694, 2 vol. in-12.

JUSTINE, (Flavia Juſtina) née dans la Sicile, de Juſte, gouverneur de la Marche d'Ancône, fut mariée au tyran Magnence, mort en 355. Sa beauté & ſon eſprit charmerent Valentinien I, qui l'épouſa en 368. Elle fut mere de 4 enfans, Valentinien II, Juſta, Galla & Grata. Son fils fut élevé à l'empire en 375, quoiqu'il n'eût que 5 ans. L'empereur Gratien confirma cette élection, & après la mort de ce prince, elle eut en 383 la régence des états de ſon fils, c'eſt-à-dire d'une partie de l'empire d'Occident. Son

penchant pour l'Arianiſme la rendit l'ennemie des évêques orthodoxes. Elle ſe préparoit à chaſſer S. Ambroiſe de Milan, lorſque le tyran Maxime la chaſſa elle-même de cette ville en 387. Obligée d'abandonner l'Italie, elle ſe retira à Theſſalonique, où elle mourut l'année ſuivante, dans le tems que Théodoſe ſon gendre, vainqueur de Maxime, alloit rétablir Valentinien dans l'empire d'Occident.

JUSTINIANI, (S. Laurent) né à Veniſe en 1381, *1er* général des chanoines de S. George *in Alga*, en 1424, donna à cette congrégation d'excellens réglemens. Le pape Eugene IV le nomma évêque & premier patriarche de Veniſe en 1451. S. Laurent Juſtiniani mourut en 1455, à 74 ans, après avoir gouverné ſon dioceſe avec ſageſſe. On a de lui pluſieurs *Ouvrages de piété*, recueillis à Breſſe, 1506, 2 vol. in-fol. & à Veniſe, 1755, in-fol. La famille de Juſtiniani en Italie, qu'on écrit auſſi & même plus exactement *Giuſtiniani*, a produit grand nombre de perſonnes illuſtres.

JUSTINIANI, (Bernard) neveu du précédent, mort en 1489, à 81 ans, fut élevé aux charges les plus importantes de Veniſe. Il cultiva les lettres avec ſuccès, & laiſſa divers écrits. Le plus conſidérable eſt une *Hiſtoire de Veniſe*, depuis ſon origine juſqu'en 809, in-fol. Veniſe 1492 & 1504; elle eſt en italien. Il écrivit dans la même langue en 1475, in-4°, la *Vie* de ſon oncle S. Laurent; c'eſt un panégyrique.

JUSTINIANI, (Auguſtin) évêque de Nebbio en Corſe, naquit à Genes en 1470, d'une maiſon illuſtre, ſe fit Dominicain à Paris en 1488, & s'y acquit un nom par ſon habileté dans les langues orientales. Il fut nommé en 1514 évêque de Nebbio, par le pape Léon X. Il aſſiſta au 5e concile de Latran, fit fleurir la ſcience & la piété dans ſon dioceſe, & périt dans la mer en paſſant de Genes à Nebbio, l'an 1536, avec le vaiſſeau qui le portoit. Son principal ouvrage eſt un *Pſeautier* en hébreu, en grec, en arabe & en chaldéen, avec des Verſions latines & de courtes Notes; Genes, 1516, in-fol. C'eſt le premier Pſeautier qui ait paru en diverſes langues. L'auteur le fit imprimer à ſes dépens. On en tira 2000 exemplaires ſur du papier, & 50 ſur du parchemin, ou ſur du vélin, pour les princes. Il eſpéroit en retirer une ſomme conſidérable pour le ſoulagement des pauvres; mais peu de perſonnes acheterent ce livre, quoique tous les ſavans en parlaſſent avec éloge. Le titre de cet ouvrage eſtimable eſt: *Pſalterium Hebræum, Græcum, Arabicum & Chaldæum, cum tribus Latinis interpretationibus & gloſſis.* On a encore de lui des *Annales de Genes*, en italien: ouvrage poſthume, publié in-fol. en 1537. Il revit le traité de Porchetti, intitulé: *Victoria adverſùs impios Judæos*, qui fut imprimé à Paris, in-fol. en 1520, ſur papier & ſur vélin. Cette derniere édition eſt recherchée des curieux & peu commune.

JUSTINIANI, (Benoît) né à Genes l'an 1550, ſe fit Jéſuite, & enſeigna la théologie.

à Toulouſe, à Meſſine & à Rome. Clément VIII l'envoya en Pologne avec le cardinal Cajetan, l'an 1596, en qualité de théologien du cardinal. Il mourut l'an 1622 à Rome, dans le college de la Pénitencerie, qu'il avoit gouverné pendant plus de vingt ans. On a de lui des *Commentaires ſur l'Ecriture-Sainte*, 3 vol. in-fol.

JUSTINIANI, (Fabio) né à Genes en 1568 de Léonard Taranchetti, qui fut adopté dans la famille de Juſtiniani, pour n'avoir pas voulu tremper dans la conjuration de Fieſque, mourut en 1627. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire de Rome, & fut en 1616 nommé évêque d'Ajaccio, où il eſt enterré dans ſon égliſe cathédrale. On a de lui: I. *Index univerſalis materiarum Bibliarum*, Rome, 1612, in-fol. II. *Tobias explanatus*, 1620, in-fol.

JUSTINIANI, (le marquis Vincent) de la famille illuſtre de Bernard Juſtiniani, fit graver par Blommaërt, Mellan & autres, ſa Galerie, Rome, 1642, 2 vol. in-fol. Il en a été tiré depuis 1750, des épreuves qui ſont bien inférieures aux anciennes.

JUSTINIANI, (l'abbé Bernard) de la famille du précédent, donna en italien l'*Origine des Ordres Militaires*, Veniſe, 1692, 2 vol. in-folio, dont a été extraite l'*Hiſtoire des Ordres Militaires*, Amſterdam, 1721, 4 vol. in-8°, à laquelle ſe joint l'*Hiſtoire des Ordres Religieux*, Amſterdam, 1716, 4 vol. in-8°.

JUSTINIEN I, neveu de Juſtin l'Ancien, naquit à Taureſium, petit village de la Dardanie, en 483, d'une famille obſcure. L'élévation de ſon oncle produiſit la ſienne. Il lui ſuccéda en 527. L'hiſtoire lui reproche de s'être ouvert le chemin au trône par l'aſſaſſinat infame de Vitalien, favori de Juſtin, & qui auroit pu être ſon ſucceſſeur. L'empire Grec, foible reſte de la puiſſance Romaine, ne faiſoit que languir. Juſtinien le ſoutint, en étendit les bornes, & lui rendit quelque choſe de ſon ancien éclat. Il mit à la tête de ſes troupes le vaillant Béliſaire (*voyez* ſon article), qui releva le courage des légions, & fit rendre compte aux barbares de ce qu'ils avoient enlevé aux Romains. Les Perſes furent vaincus en 528, 542 & 543, les Vandales exterminés, & leur roi Gilimer fait priſonnier, l'Afrique reconquiſe, les Goths ſubjugués, les Maures réduits, les diſſenſions inteſtines étouffées. Les *Bleus* & les *Verds*, deux factions qui déchiroient l'empire, furent réprimées. Après avoir rétabli la tranquillité au-dedans & au-dehors, il mit de l'ordre dans les loix qui étoient depuis longtems dans une confuſion extrême. Il chargea 10 juriſconſultes, choiſis parmi les plus habiles de l'empire, de faire un nouveau *Code* tiré de ſes conſtitutions & de celles de ſes prédéceſſeurs. Ce Code fut diviſé en 12 livres, & les matieres ſéparées les unes des autres, ſous les titres qui leur étoient propres. Il fut ſuivi: I. Du *Digeſte ou les Pandectes*; recueil d'anciennes déciſions répandues dans plus de 2000

livres. Il fut imprimé à Florence, en 1553, in-fol. qui ſe partage en 2 ou 3 vol. Il faut qu'il y ait à la fin 8 feuillets non chiffrés, cottés *e e e e*. On a encore l'édition que M. Pothier en a donnée à Paris, 1748, 3 vol. in-folio, qui eſt eſtimée. II. Des *Inſtitutes*, qui comprennent en 4 livres, d'une maniere claire & préciſe, le germe de toutes les loix, & les élémens de la juriſprudence. III. Du *Code des Novelles*, dans lequel on recueillit les loix faites depuis la publication de ces différentes collections. Les meilleures éditions de ces ouvrages, réunis ſous le titre de *Corpus Juris Civilis*, ſont : I. Celle d'Elzevir, 1664, 2 vol. in-8°, plus belle que la réimpreſſion de 1681. II. Celle avec les grandes Gloſes & l'*Index* de Daoyz, Lyon, 1627, 6 vol. in-fol. III. Celle avec les notes de Godefroy, Paris, Vitré, 1628, 3 vol. in-fol. IV. Amſterdam, chez Elzevir, 1663, 2 vol. in-fol. Juſtinien, attentif à tout, fortifia les places, embellit les villes, en bâtit de nouvelles, rétablit la paix dans l'Egliſe. Il bâtit auſſi grand nombre de baſiliques, & ſurtout celle de Ste Sophie, ou *de la Sageſſe divine*, à Conſtantinople, qui paſſe pour un chef-d'œuvre d'architecture. Son malheur fut de vieillir ſur le trône. Sur la fin de ſes jours, ce ne fut plus le même homme. Il devint avare, méfiant, cruel; il accabla le peuple d'impôts, employa les voies les plus iniques pour amaſſer des tréſors deſtinés à ſatisfaire ſes fantaiſies & ſes paſſions, ainſi que ſes filles de l'impératrice Théodore & d'Antonine, femme de Béliſaire, ajouta foi à toutes les accuſations, voulut connoître de l'affaire des *Trois Chapitres*, perſécuta les papes Agapet, Silvere & Vigile. Il ſe précipita, ſi on en croit Evagre, dans l'erreur des Aphtartes ou Incorruptibles, branche de l'Eutychianiſme, perſécuta le ſaint patriarche Eutychius, qui tâchoit de le déſabuſer de cette erreur, & mourut en 565, à 84 ans, haï & peu regretté, même de ſes courtiſans. Sa femme Théodora, qu'il avoit priſe ſur le théâtre, où elle s'étoit long-tems proſtituée, & qui conſerva ſous la pourpre tous les vices d'une courtiſanne, le gouverna juſqu'à ſa mort. Cellarius porte un jugement plus favorable de Juſtinien, au moins quant à ſa religion; il nie qu'il ait donné dans l'erreur des Incorruptibles; & Danès, dans ſa *Notio temporum*, paroît adopter le ſentiment de Cellarius. Il a paru à ce ſujet un ouvrage plein de recherches, intitulé : *Juſtinianus imperator catholicus*, par André Corvin, Vienne, 1767. Il ſemble que dans ces ſortes de conteſtations, il faut toujours, quand on le peut, prendre le parti le plus favorable aux hommes célebres, le plus propre à affoiblir le triomphe de l'erreur en diminuant le nombre des errans. Voyez *Hiſtoria univerſa Romani imperii*, Würtzbourg, 1754, tom. 2, par le P. Daude, Jéſuite.

JUSTINIEN II, *le Jeune*, ſurnommé *Rhinotmete* ou le *Nez-Coupé*, étoit fils aîné de Conſtantin Pogonat. Il monta ſur le trône après ſon pere en

685, à 16 ans. Il reprit quelques provinces ſur les Sarraſins, & conclut avec eux une paix aſſez avantageuſe. Ses exactions, ſes cruautés & ſes débauches ternirent la gloire de ſes armes. Il ordonna à l'eunuque Etienne, qu'il avoit fait gouverneur de Conſtantinople, de faire maſſacrer dans une ſeule nuit tout le peuple de la ville, à commencer par le patriarche. Cet ordre barbare ayant tranſpiré, le patrice Léonce ſouleva le peuple, & fit détrôner ce nouveau Néron. On lui coupa le nez, & on l'envoya en exil dans la Cherſonneſe, en 695. Léonce fut auſſi-tôt déclaré empereur; mais Tibere-Abſimare le chaſſa en 698. Celui-ci régna environ 7 ans, au bout deſquels Trebellius, roi des Bulgares, ayant rétabli Juſtinien en 705, Léonce & Tibere-Abſimare furent punis de mort. Juſtinien II continua d'exercer ſes cruautés, & régna encore 6 ans depuis ſon rétabliſſement. Il fut tué avec ſon fils Tibere, par Philippique Bardanes, ſon ſucceſſeur, l'an 711. En lui fut éteinte la famille d'Héraclius. Juſtinien fut le fléau de ſes ſujets & l'horreur du genre-humain. Le peuple ſous ſon regne fut accablé d'impôts, & livré à des miniſtres avares & lâches, qui ne ſongeoient qu'à inventer des calomnies contre les particuliers, pour les faire périr & envahir leur patrimoine.

JUVENAL, (*Decius Junius*) poëte latin, d'Aquin en Italie, paſſa à Rome, où il commença par faire des déclamations, & finit par des ſatyres. Il s'éleva contre la paſſion de Néron pour les ſpectacles, & ſur-tout contre un acteur nommé *Páris*, bouffon & favori de cet empereur. Le déclamateur ſatyrique reſta impuni ſous le regne de Néron; mais ſous celui de Domitien, Páris eût le crédit de le faire exiler. Il fut envoyé, à l'âge de 80 ans, dans la Pentapole, ſur les frontieres d'Egypte & de Lybie. On prétexta qu'on y avoit beſoin de lui pour commander la cavalerie. Le poëte guerrier eut beaucoup à ſouffrir de l'emploi dont on l'avoit revêtu par dériſion; mais, quoiqu'octogénaire, il ſurvécut à ſon perſécuteur. Il revint à Rome après ſa mort, & il y vivoit encore ſous Nerva & ſous Trajan. Il mourut, à ce qu'on croit, l'an 128 de J. C. Nous avons de lui XVI *Satyres*. Son ſtyle eſt fort, âpre, véhément; mais il manque ſouvent d'élégance, de pureté, & ſur-tout de décence. Il y a cependant d'excellentes maximes morales, des réflexions juſtes & piquantes. Quelques ſavans l'ont mis à côté d'Horace; mais c'eſt peut-être le mettre trop haut. On eſtime la Traduction de ce poëte par le P. Tarteron, & celle qu'en a publiée M. Duſaulx, Paris, 1782, in-8°.

JUVENCUS, (*Caius Veccius Aquilinus*) l'un des premiers poëtes Chrétiens, naquit en Eſpagne d'une famille illuſtre. Il mit en vers latins *La Vie de Jesus-Christ*, en 4 livres, vers 329. Ce poëme eſt eſtimable, moins par la beauté des vers & la pureté du latin, que par l'exactitude ſcrupuleuſe avec laquelle il a ſuivi le texte des Evangéliſtes. On le trouve dans

la Bibliotheque des Peres, & dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. S. Jerôme en cite avec éloge ce vers ſur l'adoration des Mages :

Thus, aurum, myrrham, Regique, Hominique Deoque, Dona ferunt.

JUVENEL DES URSINS, *voyez* URSINS.

JUVENEL DE CARLENCAS, (Félix de) naquit à Pézenas au mois de ſeptembre en 1679. Après avoir fait ſes études chez les Peres de l'Oratoire de ſa ville, il fit un voyage à Paris, où il demeura une année; il revint chez lui & s'y maria. Il écrivit, pour l'inſtruction de ſon fils, les *Principes de l'Hiſtoire*. C'eſt un vol. in-12, donné au public en 1733, à Paris, chez Alix... Carlencas fit enſuite ſes *Eſſais ſur l'Hiſtoire des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts*; il y en a eu 4 éditions à Lyon, dont la dernière en 1757, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, catalogue aſſez imparfait des richeſſes littéraires des différens ſiecles, a eu beaucoup de ſuccès. Il a été traduit en allemand & en anglois. L'auteur mourut à Pézenas, le 12 avril 1760, âgé de 80 ans.

K

KAHLER, (Wigand *ou* Jean) théologien Luthérien, né à Wolmar, dans le landgraviat de Heſſe-Caſſel, en 1649, fut profeſſeur en poéſie, en mathématiques & en théologie à Rinteln, & membre de la ſociété de Gottingen. Il mourut en 1729. On a de lui un grand nombre de Diſſertations ſur des matieres de théologie & de philoſophie, réunies en 2 vol. in-12, Rinteln, 1710 & 1711.

KALDI, (George) né à Tyrnaw en Hongrie, l'an 1570, d'une ancienne famille, refuſa la prévôté de Strigonie pour ſe faire Jéſuite, prêcha avec ſuccès à Vienne, enſeigna la théologie à Olmutz, & fit bâtir le college de Presbourg, où il mourut le 20 octobre 1634, univerſellement regretté pour ſes belles qualités & ſes vertus.

Pierre Pazmann, cardinal & archevêque de Strigonie, lui conſacra un *Eloge funebre*. On a de lui : I. La *Bible* traduite en hongrois, Vienne, 1622, in-fol. II. Des *Sermons* en hongrois, Presbourg, 1631, in-fol., & pluſieurs ouvrages qui ſont reſtés manuſcrits.

KALIL, *voyez* PATRONA.

KALTEYSEN, (Henri) Dominicain, né dans un château près de Coblentz, de parens nobles, parut avec éclat au concile de Bâle. Il y réfuta avec force les hérétiques de Bohême, en 1433. Il devint enſuite archevêque de Drontheim en Norwege & de Céſarée. Ce prélat ſe retira ſur la fin de ſes jours dans le couvent des Freres Prêcheurs à Coblentz, où il mourut le 2 octobre 1465. Il nous reſte de lui

un *Diſcours*, qu'il prononça au concile de Bâle, *ſur la maniere de prêcher la parole de Dieu*. C'étoit un des hommes les plus laborieux de ſon ordre.

KAM KI, *voyez* KANG-HI.

KANDLER, (Jean-Joachim) commiſſaire de la cour électorale de Saxe, né en 1706 à Sélingſtadt, en Saxe, mort en 1776, fut le maître des modeles de la fabrique de porcelaine de Meiſſen. Il excella dans ce genre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages exécutés par lui ou ſur ſes deſſins, & on ne peut rien trouver de plus élégant & de plus moëlleux. Tels ſont l'*Apôtre S. Paul*, de grandeur naturelle : *Saint Xavier mourant*; la *Flagellation du Sauveur*; les *12 Apôtres*; un *Carillon* tout de porcelaine; divers *Crucifix* &c.

KANG-HI, empereur de la Chine, petit-fils du prince Tartare, qui la conquit en 1644, monta ſur le trône en 1661, & mourut en 1722, à 71 ans. Ce prince outra l'orgueil & le faſte des Aſiatiques. Sa curioſité n'avoit point de bornes : il vouloit ſavoir juſqu'aux choſes qu'il lui convenoit d'ignorer. Un jour il voulut s'enivrer, pour connoître par lui-même l'effet du vin. C'eſt cependant ce prince qu'on nous repréſente comme un ſage ; mais c'eſt qu'à la Chine on mérite ce nom, dès qu'on n'a point tous les vices & les ridicules qui y ſont accrédités. Il aimoit les miſſionnaires, & rendoit juſtice à la Religion Chrétienne, en faveur de laquelle il donna un édit célebre, qui contient les plus grands éloges de cette Religion divine, la lumiere & la conſolation des mortels, & renchérit ſur ceux qu'on lit dans l'édit donné par un de ſes prédéceſſeurs en 636, plus de mille ans auparavant. C'eſt lui qui fit mettre ſur l'Egliſe chrétienne à Pekin, cette inſcription, écrite de ſa propre main, qui prouve combien l'idée de Dieu eſt exactement la même chez toutes les nations, dès le moment que la ſuperſtition & les paſſions ne l'alterent pas : » AU » VRAI PRINCIPE DE TOUTE » CHOSE. Il eſt infiniment bon » & infiniment juſte ; il éclaire » & ſoutient ; il regle tout avec » une ſuprême autorité & avec » une ſouveraine juſtice. Il n'a » point eu de commencement, » & il n'aura pas de fin ; il a » produit toutes choſes dès le » commencement ; c'eſt lui qui » les gouverne & qui en eſt » le véritable ſeigneur » (*voyez* EVITERNE, SAADI). C'eſt à tort qu'on l'a accuſé d'avoir exigé, par une ſuite de la vanité Chinoiſe, que dans les cartes géographiques, la Chine fût au milieu du monde : cette ridicule prétention eſt bien plus ancienne. Le P. Matthieu Ricci avoit déjà dû s'y conformer dans la carte qu'il préſenta à l'empereur Vanli, dans le ſiecle précédent.

KANOLD, (Jean) médecin de Breſlaw, mort en 1729, à 49 ans, laiſſa des *Mémoires* en allemand, *ſur la Nature & ſur les Arts*, très-curieux.

KANTEMIR, *voyez* CANTEMIR.

KAPNION, *voyez* REUCHLIN.

KAPOSI, (Samuel) né en Hongrie d'un miniſtre, parcourut pour étendre ſes connoiſ-

ſances, l'Allemagne, la Hollande & l'Angleterre. Doué d'une mémoire extraordinaire, il apprit le grec & l'hébreu en très-peu de tems. De retour dans ſa patrie, il fut fait profeſſeur de l'Ecriture-Sainte à Alba Julia, aujourd'hui Carlsbourg, & mourut l'an 1713, dans un âge peu avancé. On a de lui : I. *Memoriale Hebraïcum*, Coloſwar, 1698, in-8°, & Utrecht, 1738. Ce ſont des vers techniques qui renferment les regles de la langue hébraïque. II. *Breviarium biblicum*, Coloſwar, 1699, & pluſieurs ouvrages manuſcrits.

KAPRINAI, (Etienne) né à Neuheuſel dans le comté de Neitra, en 1714, entra chez les Jéſuites en 1729, enſeigna l'hiſtoire & l'éloquence ſacrée dans l'univerſité de Caſſovie, & ſe fit connoître par pluſieurs ouvrages, où l'érudition marche à côté de l'amour le plus ardent pour la patrie. Car c'eſt particuliérement à tirer de l'oubli les écrits & les monumens qui ont illuſtré la Hongrie, qu'il conſacroit ſes recherches & ſes veilles. Il avoit raſſemblé avec des peines incroyables une collection très-précieuſe de livres, de manuſcrits, de chartes, de médailles, de monnoies, propres à répandre la lumiere dans les annales de cette brave & généreuſe nation. Il s'en ſervit pour donner un grand nombre d'écrits relatifs à cet objet, parmi leſquels on diſtingue : *Hungaria diplomatica temporis Mathiæ de Hunyad Regis Hungariæ*, Vienne, 1767-1772, 2 vol. in-4°. On a encore de lui : I. *De Eloquentiâ ſacrâ generatim*, Caſſovie, 1 vol. in-8°. II. *De Eloquentiâ ſacrâ ſpeciatim, ex veterum ac recentiorum præceptionibus adornata*, Caſſovie, 1 vol. in-8°. III. Un excellent diſcours *ſur la préſence réelle de J. C. dans l'Euchariſtie*, où il preſſe les Calviniſtes, par ce dilemne : *Vel Chriſtus eſt in Euchariſtiâ, vel non eſt Deus.* Effectivement, les preuves des deux vérités ſont les mêmes, & ceux qui rejettent la premiere, ne peuvent tenir ſans inconſéquence à la ſeconde : raiſon pour laquelle le Calviniſme dégénere par-tout dans le Socinianiſme (*voy.* LENTULUS, MÉLANCHTHON, SERVET, VORSTIUS). Il eſt mort au commencement de 1786. Le zele pour la pureté de la foi, pour l'inſtruction du peuple chrétien, la franchiſe & les qualités ſociales de cet homme eſtimable, égaloient ſon application & ſon ſavoir.

KARA-MEHEMET, bacha Turc, ſignala ſon courage aux ſieges de Candie, de Kamanieck & de Vienne, & ſe diſtingua au combat donné à Choczim. Après avoir été pourvu du gouvernement de Bude en 1684, il y fit une merveilleuſe réſiſtance contre les impériaux ; mais il mourut pendant le ſiege, d'un éclat de canon, qu'il reçut en donnant des ordres ſur les remparts. Il avoit fait tuer 40 eſclaves chrétiens, en préſence d'un officier, qui l'étoit allé ſommer de ſe rendre de la part du prince Charles de Lorraine : action horrible, qui ternit toute ſa gloire.

KARA-MUSTAPHA, *voy.* CARA-MUSTAPHA.

KARG, (Jean-Fréderic) miniſtre de Maximilien-Em-

manuel, électeur de Baviere; & enſuite chancelier de ſon frere Joſeph-Clément, électeur de Cologne, mort en 1719, eſt connu par pluſieurs ouvrages ſur la politique & ſur le droit canon. Celui qui lui a donné le plus de célébrité eſt *Pax religioſa*, Würtzbourg, 1680. L'auteur enviſage les religieux comme des corps auxiliaires, envoyés aux miniſtres de l'Egliſe, dont les ſervices & le zele ne peuvent qu'être d'une utilité très-marquée, pourvu qu'ils ſe déploient ſelon les regles & les conſtitutions de la hiérarchie eccléſiaſtique. Cette idée eſt heureuſement exprimée dans une eſtampe qui eſt à la tête de l'ouvrage, où l'on voit dans un navire les Apôtres occupés à tirer un filet ſi bien rempli, qu'ils ſont obligés d'appeller à leur ſecours des pêcheurs qui étoient dans une barque voiſine: *Et annuerunt iis qui erant in aliâ navi, ut venirent & adjuvarent.* Soit que, malgré ſa circonſpection, l'auteur eût montré quelque partialité contre les religieux, ſoit que les inquiſiteurs de Rome aient jugé l'ouvrage avec un peu de ſévérité, l'*Index* des livres défendus a paru avec la *Pax religioſa*, *donec corrigatur.* Le docile auteur a corrigé en effet ſon ouvrage, & en le corrigeant, il l'a augmenté, il l'a enrichi de pluſieurs traits d'érudition. Mais les imprimeurs de Veniſe, ignorant ces changemens, ont réimprimé en 1778 le livre tel qu'il avoit paru en 1680. Le manuſcrit deſtiné à la nouvelle édition, eſt dans la bibliotheque de feu M. le baron de Cler, à Liege; le fameux Sébaſtien Leclerc a gravé la planche qui doit faire le frontiſpice; le ſujet eſt le même que celui qu'on voit dans l'ancienne édition, mais il eſt mieux deſſiné & exécuté d'une maniere digne de cet artiſte célebre. On a encore de lui: *Vues pacifiques ſur la réunion des Religions qui diviſent l'Allemagne*, Würtzbourg, 1 vol. in-16; une *Vie de S. Jean Népomucene*, Bonn, 1702, in-12 &c.

KARIB-SCHAH, deſcendoit des anciens rois des Kileks, peuple de la province de Kilan, dans le royaume de Perſe. Né avec de l'ambition & du courage, il voulut ôter la poſſeſſion de cette province à Schah-Sophi, roi de Perſe, ſucceſſeur de Schah-Abbas, qui l'avoit conquiſe en 1600. Il leva une armée de 14,000 hommes, & prit d'abord la ville de Reſcht. Il occupa enſuite toutes les avenues de Kilan; mais le roi de Perſe envoya contre lui une armée de 40,000 hommes, qui défirent entiérement la ſienne, & ſe ſaiſirent de ſa perſonne: il fut mené à Casbin, où étoit le Sophi, lequel ordonna qu'on lui fît une entrée magnifique par dériſion, & qu'il fût accompagné de 500 courtiſannes, qui lui firent eſſuyer mille indignités dans cette ridicule cérémonie. Lorſqu'il eut été condamné à mort, on commença ſon exécution par un ſupplice aſſez extraordinaire. Il fut ferré aux pieds & aux mains comme un cheval; & après qu'on l'eut laiſſé languir ainſi pendant trois jours, il fut attaché au haut d'une perche, & tué à coups de fleches. Le roi tira le pre-

mier coup : action bien propre à faire oublier les torts de l'uſurpateur.

KAUT, fameux hérétique Anabapriſte, qui s'éleva à Worms vers l'an 1530, & qui penſa plonger le Palatinat dans de nouvelles guerres civiles. Il prêcha avec le même eſprit que Muncer. Il annonça qu'il falloit exterminer les princes, & qu'il avoit reçu pour cela l'inſpiration infaillible du Très-Haut. Tel étoit le fruit du fanatiſme, qui fit éclorre dans ce ſiecle une multitude de ſectes conjurées contre l'Egliſe Catholique, & qui en même tems qu'il attaquoit l'ancienne croyance, ébranloit les fondemens de l'ordre civil. On tâcha vainement de gagner ce fanatique par la douceur ; & on ménagea vainement ſes turbulens diſciples. La priſon ſeule & les ſupplices délivrerent le Palatinat d'une peſte qui recommençoit à l'infecter. Tant il eſt vrai que la rigueur bien dirigée, ne ſert pas à propager les ſectes (comme de faux politiques l'ont avancé), mais les étouffe dans leur berceau.

KAYE, *voyez* CAIUS.

KEATING, (Géoffroi) docteur & prêtre Irlandois, natif de Tipperary, mort vers 1650, eſt auteur d'une *Hiſtoire des Poëtes* de ſa nation, traduite de l'irlandois en anglois, & imprimée magnifiquement à Londres en 1738, in-fol. avec les Généalogies des principales familles d'Irlande.

KECKERMANN, (Barthélemi) profeſſeur d'hébreu à Heidelberg, & de philoſophie à Dantzig ſa patrie, mourut dans cette ville en 1609, à 36 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages, recueillis à Geneve, 1614, 2 vol. in-fol. qui ne ſont que des compilations. Les plus connus ſont deux Traités ſur la Rhétorique ; le 1*er* publié d'abord en 1600, ſous le titre de *Rhetoricæ Eccleſiaſticæ libri duo* ; & le 2*e* en 1606, ſous le titre de *Syſtema Rhetoricæ*. Ces deux productions ſont aſſez méthodiques.

KEITH, (George) fameux Quaker, né en Ecoſſe d'une famille obſcure, nioit l'éternité des peines de l'enfer, enſeignoit la métempſycoſe, & pluſieurs autres opinions extravagantes. Celle des *deux Chriſts* (l'un terreſtre & corporel, fils de Marie, né dans le tems ; l'autre ſpirituel, céleſte & éternel, réſidant dans tous les hommes depuis la conſtitution du monde), lui cauſa de longues & fâcheuſes affaires. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Amérique, ſemant par-tout ſes rêveries, qu'il mêloit avec les vérités les plus auguſtes. Cet inſenſé fut pluſieurs fois condamné ſans vouloir ſe ſoumettre. De retour en Europe, en 1694, il parut au ſynode général de la ſecte des Trembleurs, tenu à Londres la même année, & y fut condamné malgré ſon enthouſiaſme & ſon babil ; mais comme l'opiniâtreté eſt le propre de l'héréſie, il mourut dans ſes erreurs.

KEITH, (Jacques) feld-maréchal des armées du roi de Pruſſe, étoit fils cadet de George Keith, comte-maréchal d'Ecoſſe, & de Marie Drummond, fille du lord Perth, grand-chancelier d'Ecoſſe ſous le regne de

Jacques II. Il naquit en 1698, à Préterreſſa, dans le Sheriffdom de Kincardin. Ayant pris parti pour le prétendant avec ſon frere aîné, & les entrepriſes de ce prince n'ayant pas été heureuſes en 1714, il paſſa avec ſon frere en Eſpagne. Il y fut officier dans les brigades Irlandoiſes, pendant dix ans. Il alla enſuite en Moſcovie, où la czarine le fit brigadier-général, & peu de tems après lieutenant-général. Il ſignala ſon courage dans toutes les batailles qui ſe donnerent entre les Turcs & les Ruſſes ſous le regne de cette princeſſe; & à la priſe d'Oczakow, il fut le premier qui monta à la breche, & fut bleſſé au talon. Dans la guerre entre les Ruſſes & les Suédois, il ſervit en Finlande en qualité de lieutenant-général. Ce fut lui qui décida le gain de la bataille de Wilmanſtrand, & qui chaſſa les Suédois des iſles d'Aland, dans la Mer Baltique. A la paix conclue à Abo en 1743, il fut envoyé par l'impératrice, ambaſſadeur à la cour de Stockholm, où il ſe diſtingua par ſa magnificence. De retour à Pétersbourg, l'impératrice l'honora du bâton de maréchal; mais ſes appointemens étant trop modiques, il ſe rendit auprès du roi de Pruſſe, qui lui aſſura une forte penſion, & le mit dans ſa confiance la plus intime. Il parcourut avec lui la plus grande partie de l'Allemagne, de la Pologne & de la Hongrie. La guerre s'étant déclarée en 1756, Keith entra en Saxe en qualité de feld-maréchal de l'armée Pruſſienne. Ce fut lui qui aſſura la belle retraite de cette armée, après la levée du ſiège d'Olmutz, en 1758. Il fut tué cette même année, lorſque le comte de Daun ſurprit le camp des Pruſſiens à Hochkirchen. Le général Keith étoit homme de tête & homme de main. Il avoit médité beaucoup ſur l'art militaire. — Son frere Georges KEITH, comte-maréchal d'Ecoſſe, nommé communément *Milord Maréchal*, ſuivit le parti du prétendant, qu'il quitta enſuite, reſta quelque tems en Eſpagne, à Avignon, à Veniſe, en Suiſſe, & mourut en Pruſſe. Il ne ſeroit guere connu, ſans un éloge que M. d'Alembert s'aviſa d'en faire, on ne ſait pourquoi, en 1779; piece remplie d'anacroniſmes, d'aſſertions fauſſes, de propos injurieux à de grands princes, & de toutes les petites jolivetés philoſophiques. *Voyez* l'Année littéraire 1779, n°. 12 & 17.

KELLER, (Jacques) *Cellarius*, Jéſuite Allemand, né à Seckingen, dans le dioceſe de Conſtance, en 1568, mort à Munich en 1641, profeſſa avec diſtinction les belles-lettres, la philoſophie, la théologie, fut confeſſeur du prince, frere de l'électeur & de la princeſſe de Baviere, & ſe ſignala dans les conférences de controverſe. On a de lui divers ouvrages contre les Luthériens & contre les puiſſances qui faiſoient en leur faveur la guerre aux princes catholiques d'Allemagne. Il s'y déguiſe ſouvent ſous les noms de *Fabius Hercynianus*, *d'Aurimontius*, de *Didacus Tamias* &c. Son ouvrage contre la France, intitulé: *Myſteria politica*, 1625, in-4°, fut brûlé par ſentence du Châtelet, cenſuré

en Sorbonne, & condamné par le clergé de France. Keller n'avoit pu comprendre, ſans recourir aux *myſteres de la politique*; pourquoi la France prenoit parti pour les hérétiques en Allemagne, tandis qu'elle les brûloit chez elle: cela étoit effectivement peu facile à comprendre en bonne logique; & ce que ni le Châtelet, ni la Sorbonne, ni le clergé n'ont expliqué. Le cardinal de Richelieu eût pu le faire, mais il ne l'eût fait, comme Keller, que par les *myſteres de la politique*. On a reproché à Keller quelques maximes contraires à l'indépendance des rois; & c'eſt ce qui a fait condamner ſes ouvrages au feu par le parlement de Paris. *Voyez* JOUVENCY, SANTAREL.

KELLER, (Jean-Balthaſar) né à Zurich en 1638, excellent ouvrier dans l'art de fondre en bronze, jeta en fonte la *Statue* équeſtre *de Louis XIV*, que l'on voit à Paris dans la place de Louis-le-Grand. Cette ſtatue, haute de 20 pieds, & d'un ſeul jet, fut terminée le 1*er* décembre 1692. Il fut fait inſpecteur de la fonderie de l'arſenal, & mourut en 1702. — Jean-Jacques KELLER, ſon frere, étoit auſſi très-habile dans le même art, & mourut commiſſaire d'artillerie du roi à Colmar en 1760, âgé de 65 ans.

KEMNITIUS, *voy.* CHEMNITZ.

KEMPFER, *voy.* KOEMPFER.

KEMPIS, (Thomas à) né au village de ce nom, dioceſe de Cologne, en 1380, entra en 1399 dans le monaſtere des chanoines-réguliers du Mont-Ste-Agnès, près de Swol, où ſon frere étoit prieur. Ses actions & ſes paroles portoient à la vertu. Doux avec ſes confreres, humble & ſoumis avec ſes ſupérieurs, charitable & compatiſſant envers tous, il fut le modele de cette piété aimable qui change en paradis l'enfer de ce monde. Son occupation principale étoit de copier des ouvrages de piété & d'en compoſer. Ceux que nous avons de lui reſpirent une onction, une ſimplicité, qu'il eſt plus facile de ſentir que de peindre. Les meilleures éditions que nous en ayons, ſont celles de Sommalius, Jéſuite, à Anvers, 1600 & 1615, 3 vol. in-8°. La plus grande partie de ces excellentes productions a été traduite en françois par l'abbé de Bellegarde, ſous le titre de *Suite de l'Imitation de J. C.* in-24; & par le P. Valette, doctrinaire, ſous celui d'*Elévation à J. C. ſur ſa vie & ſes myſteres*, in-12. Les titres des originaux ſont: I. *Soliloquium animæ.* II. *Vallis liliorum.* III. *De tribus tabernaculis.* IV. *Gemitus & ſuſpiria animæ pœnitentis.* V. *Cohortatio ad ſpiritualem profectum.* Thomas à Kempis mourut ſaintement en 1471, à 91 ans. Son principal ouvrage eſt le livre de l'*Imitation de J. C.* qui ne prêche que la douceur & la concorde, & qui a été un ſujet de querelle entre les Bénédictins de S. Maur & les chanoines-réguliers de Ste Geneviève (*voyez* NAUDÉ Gabriel, GERSEN, AMORT, QUATREMAIRE, ROSWEIDE). Cet ouvrage admirable, malgré la négligence du ſtyle, touche beaucoup plus que les ré-

flexions pétillantes de Sénèque, les arides moralités d'Epictete & de Marc-Aurele. Il charme à la fois le chrétien & le philoſophe. Il a été traduit dans toutes les langues, & par-tout il a été infiniment goûté. On rapporte qu'un roi de Maroc l'avoit dans ſa bibliotheque, & qu'il le liſoit avec complaiſance (*voyez* SCUPOLI). La premiere édition latine eſt de 1492, in-12, gothique. Il en exiſtoit alors une vieille traduction françoiſe, ſous le titre de l'*Internelle, conſolation*, dont le françois a paru à quelques critiques, auſſi ancien que Thomas à Kempis; mais il eſt certain qu'il eſt d'une date poſtérieure. L'abbé Lenglet a tiré de cette ancienne traduction, un chapitre qui n'étoit pas dans les verſions latines. Ce livre de l'*Internelle conſolation* a été imprimé pluſieurs fois dans le 16e ſiecle, in-8°. M. l'abbé Valart publia une jolie édition de l'*Imitation*, chez Barbou, en 1758, in-12; mais en voulant mettre en bon latin les expreſſions négligées & un peu barbares, ou qui lui paroiſſoient telles; en réformant ou ſupprimant celles qui démontrent que l'auteur étoit allemand, non-ſeulement il défigura l'original, mais il en affoiblit l'onction & dérogea à ſa précieuſe ſimplicité (*voyez* VALART). M. Beauzée oppoſa à cette édition une autre, conforme au texte primitif, & très-bien imprimée chez Barbou, 1787. Avant l'abbé Valart, le proteſtant Caſtalion avoit dénaturé cet ouvrage précieux d'une maniere bien plus condamnable, en retranchant ou réformant tout ce qui étoit contraire aux erreurs de ſa ſecte. On comprend ce que le quatrieme livre, qui traite de l'Euchariſtie, eſt devenu dans cette opération. L'élégance grammaticale, qu'il a ſubſtituée à la ſimplicité de l'original, a fait de tout l'ouvrage un didactiſme aride, ſans onction & ſans ſuc. *Veræ pietatis guſtum non habuit*, dit le P. Sommalius, *perſuadendi efficaciam ademit, nervos virtutis incidit, denique ipſam quaſi animam authoris elifit.* Nouvelle preuve, que l'héréſie ne doit, ni traiter de pareilles matieres, ni toucher à de pareils ouvrages (*voyez* BARRAL, LABADIE, PASCAL). Baſſompierre a donné à Liege, une bonne édition de ce livre en 1783. Celle d'Elzevir, in-12, à Leyde, ſans date, avec deux figures au frontiſpice, eſt recherchée. Il y en a eu auſſi une édition au Louvre, 1640, in-fol., en gros caractere, dont l'impreſſion eſt très-belle; mais elle n'eſt pas d'un uſage commode, & elle ne peut ſervir que pour les grandes bibliotheques. Une des plus belles éditions, parmi les différentes verſions françoiſes qu'on en a faites, eſt celle de la traduction de de Beuil (Saci), 1663, in-8°, avec figures. Ceux qui deſireront connoître les efforts que les Bénédictins ont fait pour enlever cet ouvrage à ſon véritable auteur, peuvent conſulter la Diſſertation d'Euſebe Amort, de l'abbé Gheſquiere, & du P. Desbillons, ſur cette matiere. La derniere, la plus complette de toutes, a paru en 1780; elle eſt à la tête d'une édition très-

exacte du texte original, mais qu'on auroit dû diviſer par verſets comme les autres ; car cette diviſion tient évidemment au ſtyle du livre, à la nature & au ton des ſentences, & à l'intention de l'auteur : comme on l'a montré dans le *Journal hiſt. & littér.* 15 mai 1788, p. 108.

KEN, (Thomas) évêque de Bath en Angleterre, inſtruiſit ſon clergé, fonda des écoles, ſecourut les pauvres, & laiſſa pluſieurs ouvrages de piété, eſtimés par les Anglicans. Il étoit né à Barkhamſtead, dans la province de Hertford, en 1647, & il mourut à Longe-Leate en 1711, à 64 ans. Quelqu'un l'ayant accuſé auprès du roi ſur certaines propoſitions d'un ſermon qu'il avoit prêché à Wittehal, ce prince l'envoya chercher, pour qu'il ſe lavât de ce reproche ; l'évêque de Bath lui dit, ſans s'ébranler : » Si » votre majeſté n'avoit pas négligé ſon devoir, & qu'elle » eût aſſiſté au ſermon, mes » ennemis n'auroient pas eu » occaſion de m'accuſer ». Il juſtifia enſuite ce qu'il avoit dit dans ſon ſermon, & le roi ne s'offenſa point de ſa liberté.

KENNETT, (White) évêque de Péterborough, fonda une bibliotheque d'antiquités & d'hiſtoire dans ſa ville épiſcopale, prêcha & écrivit avec ſuccès. Les ouvrages qui reſtent de lui, preſque tous en anglois, décelent un homme ſavant & un bon littérateur. Il mourut en 1728.

KENNETT, (Baſile) né en 1674 à Poſtling, dans le comté de Kent, frere du précédent, autant diſtingué par ſa ſcience que par la pureté de ſes mœurs, mort à Oxford en 1714, où il venoit d'être élu préſident du college du Chriſt, laiſſa pluſieurs ouvrages en anglois, parmi leſquels on diſtingue les *Vies des Poëtes Grecs*, 1697, in-8° ; les *Antiquités Romaines*, 1696, 2 vol. in-12 ; des *Sermons*, en 5 vol. in-8° ; *Paraphraſe en vers des Pſeaumes*, 1706, in-8°, & une verſion du *Traité des Loix* de Puffendorf.

KENNICOTT, (Benjamin) ſavant anglois dans les langues, & habile critique, étoit chanoine de l'égliſe du Chriſt à Oxford, miniſtre à Culham, s'eſt d'abord fait connoître par des *Diſſertations ſur l'Arbre de Vie*, & *ſur le Sacrifice de Caïn & d'Abel*, 1747. Mais ce qui lui a fait une réputation parmi les ſavans, c'eſt la *Bible Hébraïque*, qu'il a publiée en 2 vol. in-fol. à Oxford. Il a ſuivi l'édition de Van-der-Hoogt, qui paſſe pour la plus correcte, & a raſſemblé au bas des pages toutes les variantes recueillies d'après les meilleurs manuſcrits qui ſe trouvent dans toute l'Europe. Rien ne nous manque donc plus pour avoir le texte hébreu dans toute la correction dont il eſt ſuſceptible aujourd'hui ; mais qui, après tout ce qu'il a eſſuyé, ne peut en aucun ſens avoir l'autorité des Septante, ni de la Vulgate (*voyez* CAPPEL, ELÉAZAR, GOROPIUS, MASCLEF, MORIN, PTOLOMÉE). Kennicott mourut à Oxford, dans un âge avancé, le 18 ſeptembre 1783.

KEPLER, (Jean) célebre aſtronome, né à Weille en 1571, d'une famille illuſtre,

profeſſa la philoſophie dès l'âge de 20 ans, & s'étant attaché enſuite à la théologie, il fit quelques diſcours au peuple, qui annonçoient moins de talent pour l'éloquence que pour d'autres études. Il en fut lui-même perſuadé, & ſe livra excluſivement à l'aſtronomie. Il ſe vit bientôt en état de remplir la chaire des mathématiques à Gratz. Un Calendrier qu'il fit pour les grands de Styrie, auxquels il devoit ſa chaire, lui fit un nom diſtingué. Tycho-Brahé l'appella auprès de lui en Bohême l'an 1600, &, pour qu'il ſe rendît plus vite à ſon invitation, il le fit nommer mathématicien de l'empereur. Depuis, ces deux hommes ne ſe quitterent plus. Si Tycho-Brahé fut d'un grand ſecours par ſes lumieres à Kepler, celui-ci ne lui fut pas moins utile par les ſiennes. La mort lui ayant enlevé cet illuſtre ami, ce généreux bienfaiteur en 1601, Kepler conſacra ſes regrets dans une Elégie touchante. Le diſciple ſurvécut 30 ans à ſon maître. Il mourut à Ratisbonne en 1630, à 59 ans. Ce mathématicien fut le premier maître de Deſcartes en optique, & le précurſeur de Newton en phyſique. On le regarde comme un légiſlateur en aſtronomie. C'eſt à lui qu'on doit la regle, connue ſous le nom de *Regle de Kepler*, ſelon laquelle on ſuppoſe que les planetes ſe meuvent; mais qui, faute de ſavoir avec certitude & par des calculs uniformes leur diſtance préciſe, n'a pu être encore rigoureuſement vérifiée (*voyez* les *Obſerv. Phil.* Ent. 1, 2 & 3). Moins philoſophe qu'aſtronome; Kepler croyoit que les aſtres étoient animés; que les cometes naiſſoient dans l'éther comme les baleines dans l'océan; que le ſoleil attiroit à ſoi les planetes en tournant ſur lui-même, mais qu'elles ne tomboient pas dans le ſoleil, parce qu'elles font auſſi une révolution ſur leur axe. » En » faiſant cette révolution, » dit-il, elles préſentent au » ſoleil tantôt un côté ami, » tantôt un côté ennemi; le » côté ami eſt attiré, & le côté » ennemi eſt repouſſé, ce qui » produit le cours annuel des » planetes dans l'écliptique ». Il faut avouer, pour l'humiliation de la philoſophie, que c'eſt par de tels raiſonnemens que les hommes les plus célebres ont tâché d'expliquer la nature. Kepler devina la rotation du ſoleil ſur lui-même, plus de 15 ans avant que Galilée l'annonçât à l'aide des téleſcopes. On lui attribue auſſi la découverte de la vraie cauſe de la peſanteur des corps; mais cette cauſe eſt encore inconnue, comme elle l'étoit du tems de Kepler; & il eſt d'ailleurs certain que l'expérience ſur laquelle il fondoit cette découverte, eſt tout-à-fait illuſoire & étrangere à ſon objet (*voyez* LEUCIPPE). Il devança Deſcartes & Newton dans l'idée de dériver le flux & reflux de l'action de la lune: explication dont Galilée ſe moqua, attribuant tout bonnement ce phénomene au mouvement de la terre (*voy.* EULER). Kepler diſoit qu'*il préféroit la gloire de ſes inventions à l'électorat de Saxe*: vanité pardonnable dans un auteur & ſur-tout dans un aſ-

tronome, appréciant ſes connoiſſances ſur l'élévation de leur objet. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Prodromus diſſertationum Coſmographicarum*, Tubinge, 1596, in-4°. Il donna auſſi à ce livre le titre de *Myſterium Coſmographicum*. II. *Paralipomena quibus Aſtronomiæ pars Optica traditur*, 1604, in-4°. III. *De Stella nova in pede Serpentarii*, Prague, 1606, in-4°. IV. *De Cometis libri tres*, Ausbourg, 1611, in-4°. V. *Eclogæ Chronicæ*, Francfort, 1615. VI. *Ephemerides novæ*, Lintz, 1616, in-4°. VII. *Tabulæ Rodolphinæ*, Ulm, 1627, in-fol.; ouvrage qui lui coûta 20 ans de travail. VIII. *Epitome Aſtronomiæ Copernicanæ*, 1635, 2 vol. in-8°. IX. *Aſtronomia nova*, 1609, in-fol. X. *Chilias Logarithmorum* &c, in-4°. XI. *Nova Stereometria doliorum vinariorum* &c, 1615, in-fol. XII. Une *Dioptrique*, in-4°. XIII. *De vero natali anno* CHRISTI, in-4°. Kepler ordonna qu'on mît ſur ſon tombeau cette épitaphe, qui ne donne pas une grande idée de ſa poéſie :

Menſus eram cœlos, nunc terræ metior umbras :
Mens cœleſtis erat, corporis umbra jacet.

Voyez ſa *Vie* à la tête de ſes *Lettres*, imprimées en latin à Leipſig, en 1718, in-fol.

KEPLER, (Louis) fils du précédent, médecin à Konigſberg en Pruſſe, publia l'ouvrage de ſon pere, intitulé : *Somnium, ſeu de Aſtronomia Lunari*, Francfort, 1634, in-4°. C'eſt dans cette production qu'il débite les rêveries dont nous avons parlé plus haut. Louis naquit à Prague en 1607, & mourut à Konigsberg en 1663. On a de lui quelques écrits.

KEPPEL, *voy.* ALBEMARLE.

KERCADO, *voy.* MOLAC.

KERCKRING, (Thomas) célebre médecin d'Amſterdam, membre de la ſociété royale de Londres, ſe fit beaucoup d'honneur dans la pratique de la médecine qu'il exerça long-tems à Amſterdam. Il embraſſa la Religion Catholique, & quitta la Hollande pour paſſer en France, d'où il ſe rendit à Hambourg, où il mourut en 1693. Il ſe fit un nom par ſes découvertes & par ſes ouvrages. C'eſt lui qui trouva le ſecret d'amollir l'ambre jaune, ſans lui ôter ſa tranſparence. Ses principales productions roulent ſur l'anatomie : I. *Spicilegium anatomicum*, Amſterdam, 1670 & 1673, in-4°. II. *Anthropogenia Ichnographia*, Amſterdam, 1670, in-4°; où il ſoutient que l'on trouve dans le corps de toutes les femmes des œufs, dont, ſelon lui, les hommes ſont engendrés (*voyez* GRAAF Reinier). On lui attribue encore une *Anatomie*, imprimée en 1671, in-fol.

KERI, (Jean) Hongrois, embraſſa l'ordre de S. Paul, premier hermite (ordre qui n'exiſte qu'en Hongrie), & s'y diſtingua par ſa piété & par ſon zele apoſtolique. Il fut enſuite fait ſucceſſivement évêque de Sirmich & de Watzen, & mourut à Tyrnaw l'an 1685, après avoir publié : I. *Ferocia Martis Turcici*. C'eſt une hiſtoire de la guerre des Turcs en Hongrie de ſon tems. II. Un *Cours de Philoſophie* en 3 vol.

KERI, (François-Borgia) né dans le comté de Zemplin

en Hongrie, ſe fit jéſuite, & ſe diſtingua dans cette ſociété par la variété de ſes connoiſſances & par ſa piété. Il mourut à Bude l'an 1769. On a de lui : I. Une *Hiſtoire des Empereurs d'Orient, depuis Conſtantin le Grand juſqu'à la priſe de Conſtantinople*, Tyrnau, 1744, in-fol. en latin, ornée de figures & de médailles. II. *Hiſtoire des Empereurs Ottomans, depuis la priſe de Conſtantinople*, Tyrnau, 1749, 9 pet. vol. Le P. Nicolas Schmith, Jéſuite, a continué cette Hiſtoire, & en a publié deux volumes in-fol. en 1760 & 1761. III. *Diſſertations ſur le vuide, ſur le mouvement des Corps & ſur les cauſes du mouvement*, Tyrnau, in-8°. Il contribua beaucoup à perfectionner le téleſcope, & ſe fit un nom célebre par ſes obſervations aſtronomiques. M. Caſſini de Thury l'ayant vu à Tyrnau, admira ſes connoiſſances & le zele qui l'animoit pour faire briller dans ſa patrie le flambeau des ſciences : » Vous » poſſédez chez vous, lui dit-il » dans une lettre du 13 juillet » 1761, des tréſors immenſes » en littérature ; vous êtes le » Mécene des ſciences. Vous » avez poſé des monumens » éternels, & je déſirerois que » vous le fuſſiez auſſi, pour le » bonheur de la ſociété, pour » le bien de la Religion & pour » les progrès des ſciences ».

KERKHERDERE, (Jean-Gerard) né vers 1678 à Fauquemont, petite ville du pays d'Outre-Meuſe Hollandois, à 2 lieues de Maëſtricht, fit de bonnes études dans cette derniere ville, étudia la philoſophie & la théologie à Louvain, ſe conſacra à l'étude des langues ſavantes, de la critique ſacrée & de l'antiquité ; enſeigna les belles-lettres pendant pluſieurs années, donna des leçons d'hiſtoire au college des Trois-Langues, fut fait hiſtoriographe de l'empereur Joſeph I en 1708, & mourut le 16 mars 1738. On a de lui : I. *Syſtema apocalypticum*, Louvain, 1708, in-12 : c'étoit comme un eſſai d'un ouvrage plus conſidérable qu'il intitula : *De monarchia Romæ paganæ ſecundùm concordiam inter SS. Prophetas Danielem & Joannem : conſequens hiſtoria a monarchiæ conditoribus, uſque ad Urbis & Imperii ruinam. Acceſſit ſeries hiſtoriæ apocalypticæ*, Louvain, 1727, in-12 (*voyez* GUYAUX). II. *Prodromus Danielicus, ſive novi Conatus hiſtorici, critici, in celeberrimas difficultates hiſtoriæ Veteris-Teſtamenti, monarchiarum Aſiæ &c, ac præcipuè in Danielem prophetam*, Louvain, 1711, in-12. L'érudition eſt répandue à pleine main dans ces deux ouvrages ; les hypotheſes qu'on y propoſe ont de grandes vraiſemblances, & jettent beaucoup de jour ſur les difficultés hiſtoriques, chronologiques & géographiques de l'Ecriture-Sainte. III. *De Situ Paradiſi terreſtris*, Louvain, 1731, in-12. Il place le paradis terreſtre un peu au-deſſus de la Babylonie, prend pour le Phiſon le bras occidental de l'Euphrate juſqu'à ſon embouchure, & pour le Gehon le bras oriental du même fleuve, depuis la ville de Cippara, où il ſe mêle à un bras du Tigre juſqu'à l'embouchure du même Tigre, près de la ville & l'iſle

de Charax : ce ſyſtême différent de celui de Huet, eſt peut-être auſſi probable (*voyez* EUPHRATE, TIGRE, OXUS, PARADIS TERRESTRE, dans le *Dictionn. géog.*). Kerkherdere a fait précéder ce traité du *Conatus novus de Cepha reprehenſo*, où il ſoutient que ce Céphas eſt différent de S. Pierre (*voyez* CÉPHAS). On trouve encore dans ce volume une Diſſertation ſur le nombre des années que le Sauveur a inſtruit le peuple, & une autre intitulée : *De Cepha ter correpto*. IV. *Grammatica latina*, Louvain, 1706, in-12, de 117 pages, où il y a plus d'érudition que dans la plupart des grammaires, même volumineuſes. V. Un grand nombre de Poéſies latines, qui lui aſſurent une place diſtinguée ſur le Parnaſſe. VI. Pluſieurs ouvrages manuſcrits, entr'autres *Quatuor ætates*, qui, s'il avoit été imprimé, auroit pu éclaircir pluſieurs endroits de la Géneſe ; *Opus quatuor Monarchiarum*, auquel le *Monarchia Romæ paganæ* devoit ſervir de 4e partie ; un traité des 70 *Semaines* de Daniel, qui étoit entre les mains du cenſeur, lorſque l'auteur mourut.

KERVILLARS, (Jean-Marin de) Jéſuite, né à Vannes en 1668, mort en 1745, à Paris, où il profeſſoit la philoſophie, avoit du goût & de la littérature. Nous avons de lui une aſſez bonne *Traduction* des *Faſtes* & *Elégies* d'*Ovide*, 3 vol. in-12, 1724, 1726 & 1742. Il avoit travaillé quelque tems aux *Mémoires de Trévoux*.

KESLER, (André) théologien luthérien, penſionné par Jean-Caſimir, duc de Saxe, naquit à Cobourg en 1595, & mourut en 1643, avec la réputation d'un bon prédicateur, & d'un aſſez bon controverſiſte. Il laiſſa une *Philoſophie*, en 3 vol. in-8°, dont on ne parle plus ; & des *Commentaires ſur la Bible*, in-4°.

KETT, (Guillaume) chef d'une rebellion ſous Edouard VI, roi d'Angleterre, étoit fils d'un tanneur & tanneur lui-même. Son eſprit étoit au-deſſus de ſa naiſſance : il étoit délié, ſouple, ruſé, plein de hardieſſe & de courage. S'étant mis à la tête du peuple de Nortfolck, il s'empara de la ville de Norwick ; mais le duc de Warwick ayant eu ordre de marcher contre lui, le prit & le fit pendre à un chêne, avec dix des principaux complices de cette révolte.

KETTLEWELL, (Jean) théologien Anglican, né dans la province d'Yorck, mort de conſomption en 1695, eſt connu dans ſon pays par pluſieurs ouvrages, dont le plus célebre eſt intitulé : *Les meſures de l'obéiſſance chrétienne*. Les Anglois républicains ne trouvent pas ces meſures tout-à-fait exactes. L'auteur étoit zélé royaliſte. Il avoit dédié ſon livre à Compton, évêque de Londres, partiſan de l'autorité royale comme lui ; mais ce prélat ayant changé de ſentiment, & s'étant mis à la tête d'un régiment de gentilshommes contre leur prince, Kettlewell fit ôter la dédicace.

KEULEN, *voyez* VAN-KEULEN.

KEYSLER, (Jean-George) né à Thornau en 1689, voyagea en France, en Angleterre, en Suiſſe, en Italie, en Hol-

lande, en Allemagne, en Hongrie, & ſe fit eſtimer par ſon érudition. Il fut trouvé mort dans ſon lit en 1743, dans une terre appartenante à M. de Bornſtorff, premier miniſtre du roi d'Angleterre, dans l'électorat d'Hanovre. Il avoit accompagné les petits-fils de ce ſeigneur dans leurs voyages. La ſociété de Londres ſe l'aſſocia en 1718. Son principal ouvrage fut publié en 1729 à Hanovre, ſous le titre d'*Antiquitates ſeleſtæ Septentrionales & Celticæ*, in-8°. On y voit une grande connoiſſance des antiquités.

KHEIL, (Jean) profeſſeur d'aſtronomie à Oxford, membre de la ſociété royale de Londres, & déchiffreur ſous la reine Anne, naquit en Ecoſſe, & mourut en 1721, à 50 ans. C'étoit un philoſophe modéré, ami de la retraite & de la paix. Cet habile homme laiſſa pluſieurs ouvrages d'aſtronomie, de phyſique & de médecine, tous également eſtimés des connoiſſeurs. Le plus connu eſt ſon *Introduction à la Phyſique & à l'Aſtronomie*, en latin, Leyde, 1739, in-4°. M. le Monnier le fils, célebre aſtronome, a traduit en françois la partie aſtronomique de cet ouvrage eſtimable, Paris, 1746, in-4°. Kheil eſt un des premiers qui aient réfuté les viſions de Hartſoeker, & d'autres aſtronomes, touchant les villes, les forêts & les mers de la lune; il aſſure que toutes ces imaginations s'évanouiſſent au moyen d'un bon téleſcope, & que les taches de la lune ſont l'effet des inégalités & des cavernoſités de cette planete. — Jacques KHEIL, ſon frere, excellent médecin, mort à Northampton en 1719, à 46 ans, eſt auteur de pluſieurs Ecrits ſur ſon art, qui ont été recherchés. *Voyez* JURIN.

KHILKOF, prince Ruſſe, ambaſſadeur en Suede, fut retenu priſonnier en Suede, lorſqu'en 1700 Pierre I commença la guerre contre Charles XII. Il tâcha de ſe déſennuyer en compoſant pendant ſa détention, un *Abrégé de l'Hiſtoire Ruſſe*, qui ſe termine à la bataille de Pultava. Ce petit ouvrage eſt eſtimé chez les Ruſſes, & a été imprimé en 1770 à Moskou, in-8°. Il mourut lorſqu'il étoit ſur le point de recouvrer ſa liberté.

KHUNRAT, *voyez* KUNRAHT.

KIDDER, (Richard) né à Suffolck, d'abord miniſtre à Londres, doyen de Peterborough, enſuite évêque de Bath & de Wels, fut écraſé dans ſon lit avec ſa femme par la chute d'une cheminée, qu'une grande tempête renverſa le 26 novembre 1703. Ce prélat étoit profondément verſé dans la littérature hébraïque & rabbinique. On lui doit: I. Un ſavant *Commentaire ſur le Pentateuque*, avec quelques *Lettres* contre Jean le Clerc, 1694, en 2 vol. in-8°. II. Une *Démonſtration de la venue du Meſſie*, en 3 vol. in-8°, 1684-1700. III. Des *Ouvrages de Controverſe*. IV. Des *Livres de Morale*. V. Des *Sermons*.

KILIAN ou VAN-KIEL, (Corneille) né à Duffle, près de Malines, avant le milieu du 16e ſiecle, mort dans un âge avancé en 1607, fut pendant 50 ans correcteur de l'imprimerie de Plantin, qui dut une partie de

ſa gloire à ſon extrême ſcrupuleuſe. Nous avons de lui : I. *Etymologicon Linguæ Teutonicæ*, Anvers, 1599, in-8°. C'eſt un dictionnaire flamand-latin, le premier qui ait été fait avec ſoin ; Juſte-Lipſe en a parlé avec éloge. L'auteur y compare les mots teutoniques avec ceux des langues italienne, françoiſe, eſpagnole, angloiſe, grecque & latine, qui ont quelque reſſemblance pour en découvrir les étymologies. II. *Solitudo, ſive vitæ fœminarum Anachoritarum, carmine elegiaco explanatæ*, in-fol. C'eſt un recueil d'eſtampes avec un quatrain au bas de chacune. Il a fait un grand nombre d'Epigrammes latines ; une des plus heureuſes eſt une Apologie des correcteurs d'imprimerie contre les auteurs, qui ſe trouve dans le *theatrum vitæ humanæ* de Beyerlinck, tom. 7.

KILIAN, (Jacques) né à Prague le 14 février 1714, entra chez les Jéſuites à Cracovie en 1731, & fit de grands progrès dans la phyſique & la géométrie. Les ouvrages qu'il a laiſſés, ſuppoſent les talens des Kircher, des Schott, des Bonanni & des Boſcowich. Les principaux ſont : I. *Cauſa efficiens motus aſtrorum ex principiis Pyrotechnicæ naturalis*, avec fig., Dantzig, 1769, 1 vol. in-8°. II. *Prodromus phyſico-aſtronomicus pyrotechnici ſyſtematis vorticum*, Dantzig, 1770, in-8°. On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait dans ces ouvrages des idées ſyſtématiques, & ſi l'on veut paradoxales, mais il y a bien de l'étude auſſi & du génie. La nouvelle hypotheſe ſur la cauſe du mouvement des aſtres, ſuffit au moins pour affoiblir la confiance qu'on a pu donner aux autres. Il a écrit encore : *Ars demittendi ſe ab alto. Navis horologia ſolaris. Statua Mennonis, ſibilo Solem ſalutans* ; mais ces ouvrages reſtés en manuſcrit ſont perdus. Après la deſtruction de la ſociété, il ſe retira chez un gentilhomme près de Konitz, & mourut en 1774.

KIMCHI, (David) rabbin Eſpagnol, mort vers 1240, fut nommé en 1232 arbitre de la querelle ſurvenue entre les Synagogues d'Eſpagne & de France, au ſujet des livres de Maimonides. C'eſt celui de tous les grammairiens Juifs qui, avec Juda Chiug, a été le plus ſuivi, même parmi les Chrétiens, leſquels n'ont preſque compoſé leurs Dictionnaires & leurs Verſions de la Bible, que ſur les livres de ce ſavant rabbin. On eſtime particuliérement ſa méthode, la netteté & l'énergie de ſon ſtyle ; les Juifs modernes le préferent auſſi à tous les grammairiens. Il s'eſt illuſtré par divers ouvrages. I. Une Grammaire hébraïque, intitulée *Michlol*, c'eſt-à-dire, *Perfection*, Veniſe, 1545, in-8° ; Leyde, 1631, in-12. C'eſt cette Grammaire qui a ſervi de modele à toutes les Grammaires hébraïques. II. Un livre des *Racines hébraïques*, 1555, in-8°, ou in-fol. ſans date. III. *Dictionarium Talmudicum*, Veniſe, 1506, in-fol. IV. Des *Commentaires* ſur les *Pſeaumes*, ſur les *Prophetes*, & ſur la plupart des autres livres de l'Ancien-Teſtament imprimés, au moins la plus conſidérable partie, dans les grandes *Bibles de Veniſe & de*

Bâle. L'on n'y a pourtant point mis ſes Commentaires ſur les Pſeaumes, qui ſe trouvent imprimés ſéparément en Allemagne. Don Janvier, Bénédictin de S. Maur, en a donné une verſion latine en 1669, in-4°. Ces Commentaires, ainſi que tous les autres de cet illuſtre rabbin, ſont ce que les Juifs ont produit de meilleur & de plus raiſonnable ſur l'Ecriture.

KING, (Jean) né à Warnhall en Angleterre, devint chapelain de la reine Elizabeth, prédicateur du roi Jacques, doyen de l'égliſe du Chriſt à Oxford, enfin évêque de Londres. Il mourut en 1621, après avoir donné pluſieurs ouvrages, parmi leſquels on diſtingue ſes *Commentaires* ſur *Jonas*, & ſes *Sermons*.

KING, (Henri) fils du précédent, né à Warnhall en 1591, mort en 1669, évêque de Chicheſter, laiſſa différens ouvrages en anglois & en latin, en proſe & en vers. Les meilleurs ſont des *Sermons*, une *Explication de l'Oraiſon Dominicale*, & une *Traduction des Pſeaumes*.

KING, (Guillaume) né à Antrim en Irlande, en 1650, d'une ancienne famille d'Ecoſſe, prit des leçons de philoſophie & d'hiſtoire ſous le fameux Dodwel. Parker, archevêque de Toam (ſiege qui a été tranſféré à Gallowai), lui procura divers emplois, & enfin le doyenné de Dublin en 1688. King, peu fidele au roi Jacques ſon ſouverain, manifeſta ouvertement ſon attachement au prince d'Orange. Il fut mis en priſon; mais quand le gendre eut détrôné le beau-pere, il eut pour prix de ſa félonie l'évêché de Derby, & enſuite l'archevêché de Dublin. Il mourut en 1729, à 79 ans, ſans avoir jamais voulu ſe marier. Ses ouvrages ſont: I. L'*Etat des Proteſtans d'Irlande, ſous le regne du roi Jacques*: ouvrage vanté par le fameux G. Burnet; mais dont M. Leſlie, évêque de Roſſ, a fait une bonne réfutation. II. *Diſcours ſur les inventions des Hommes dans le culte de Dieu*, ſouvent réimprimé. III. Un traité de l'*Origine du Mal*, en latin, traduit en anglois par Edmond Law, 1731, in-4°, & 1732, 2 vol. in-8°. Le traducteur a chargé ſa verſion de longues notes, dans leſquelles il prétend réfuter les objections que Bayle & Leibnitz avoient faites contre ce traité. IV. Des *Ecrits polémiques*. V. Des *Sermons* &c.

KING, *voyez* CHING.

KING, (Guillaume) juriſconſulte Anglois, étoit d'une illuſtre famille. La reine Anne le fit ſon ſecrétaire, & il accompagna le comte de Pembroke en Irlande. Il auroit pu s'enrichir par les emplois importans qu'il exerça dans ce pays; mais il aima mieux retourner en Angleterre pour cultiver les ſciences & la littérature. L'étude n'affoiblit point ſa gaieté naturelle. Il aimoit à dire & à entendre des bons mots, & paſſoit pour un excellent juge. Il mourut en 1712, & fut enterré à l'abbaye de Weſtminſter. On a de lui un grand nombre d'Ecrits en anglois, remplis de ſaillies. Ses *Réflexions* ſur le livre de M. Moleſworth, touchant le Danemarck, furent fort goûtées: elles ont été traduites en françois.

KING, (Pierre) né à Exceſter, dans le Dévonshire, l'an 1659, fut le diſciple & l'ami de Locke, qui lui laiſſa la moitié de ſa bibliotheque. Ses progrès dans l'étude des loix & ſon mérite l'éleverent à pluſieurs dignités, & enfin à celle de grand-chancelier d'Angleterre. Il mourut paralytique en 1734, à Ockam, après avoir publié deux ouvrages écrits en anglois, où les critiques orthodoxes trouvent bien des inexactitudes : I. *Recherche ſur la conſtitution, la diſcipline & l'unité du culte de la primitive Egliſe, pendant les trois premiers ſiecles*, in-8°. II. *Hiſtoire du Symbole des Apôtres, avec des réflexions critiques ſur ſes différens articles.*

KINSCHOT, (Henri) né en 1541, juriſconſulte, iſſu d'une bonne famille de Turnhout, près d'Anvers, mort à Bruxelles en 1608, a donné *Concilia juris*, Louvain, 1633, in-fol., qui ont été augmentés par ſon fils François de Kinſchot, chancelier de Brabant, mort le 3 mai 1654; Bruxelles, 1653.

KINSCHOT, (Gaſpar) né à La Haye en 1622, s'appliqua avec ſuccès aux belles-lettres & à la juriſprudence. Il fut un des députés des Etats-Généraux pour la paix de Weſtphalie. Il mourut à La Haye en 1649, âgé ſeulement de vingt-ſept ans. On a de lui *Des Poéſies latines, diſtribuées en 4 Livres*, La Haye, 1685, in-12. Il y a beaucoup d'imagination, de la netteté & de l'élégance.

KIPPING, (Henri) *Kippingius*, né à Roſtock, fut pris par des enrôleurs, qui l'obligerent de porter les armes. Dans cette nouvelle profeſſion, il ne laiſſa pas de s'adonner aux études. Un jour qu'il étoit en faction à Stade, dans le duché de Breme, M. Erskeim, conſeiller du roi de Suede, l'apperçut tenant d'une main un livre qui étoit *Statius*, & de l'autre ſes armes. Il l'interrogea, & s'apperçut facilement que c'étoit un homme de lettres, & le fit ſon bibliothécaire. Il mourut en 1678, ſous-recteur du college de Breme. Il eſt connu par pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont : I. Un *Supplément à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, par Jean Pappus. II. Un *Traité des Antiquités Romaines*, Leyde, 1713, in-8°, en latin. III. Un autre *ſur les ouvrages de la Création*, Francfort, 1676, in-4°. IV. Pluſieurs *Diſſertations* ou *Exercitations ſur l'Ancien & le Nouveau-Teſtament* &c. V. Des *Diſſertations philoſophiques ſur le Droit Public.*

KIRCH, (Chriſt-Fried) aſtronome de la ſociété royale des ſciences de Berlin, correſpondant de l'académie de Paris, acquit de la réputation aux obſervatoires de Dantzig & de Berlin, & mourut dans cette derniere ville en 1740, à 46 ans. Kirch, ainſi que Wolff, attribuoit aux étoiles fixes un mouvement propre; & c'eſt peut-être à ce mouvement qu'il faut rapporter quelques apparences que d'autres aſtronomes ont tâché d'accorder avec d'autres cauſes. Godefroi KIRCH, ſon pere, & Marie Marguerite WINCKELMANN, ſa mere, s'étoient fait un nom par leurs obſervations céleſtes. Cette famille entretenoit un commerce d'érudition aſtrono-

mique dans toutes les parties de l'Europe. Les ouvrages qui nous reſtent d'elle en ce genre, ſont très-eſtimables.

KIRCH, *voyez* KIRKE.

KIRCHER, (Athanaſe) naquit à Fulde en 1601, & entra chez les Jéſuites à Mayence en 1618. Il profeſſoit la philoſophie & les mathématiques à Wirtzbourg, dans la Franconie, lorſque les Suédois troublerent par leurs armes le repos dont il jouiſſoit. Il ſe retira en France, paſſa à Avignon, & delà à Rome, où il mourut en 1680, à 79 ans. Il ne ceſſa d'écrire, qu'en ceſſant de vivre. Les principaux fruits de ſa plume laborieuſe & féconde, ſont : I. *Præluſiones magnetica*, 1654, in-fol. II. *Ars magnæ lucis & umbræ*, in-fol., Rome, 1646, 2 vol. Traité d'optique profond & lumineux pour ſon tems, ainſi que le ſuivant. III. *Primitiæ Gnomonicæ Catoptricæ*, in-4°. IV. *Muſurgia univerſalis*, 1650, in-fol., 2 vol. V. *Obeliſcus Pamphilius*, 1650, in-fol. VI. *Obeliſcus Ægyptiacus*, in-fol. VII. *Œdipus Ægyptiacus*, Rome, 1652 & 1653, 4 vol. in-fol. C'eſt une explication d'un grand nombre d'hiéroglyphes; explication telle qu'on peut l'attendre d'un ſavant, qui avoit quelquefois une façon de voir toute particuliere; mais toujours fondée en érudition & en raiſon. Ce livre eſt rare. VIII. *Iter extaticum*, in-4°. C'eſt un voyage idéal dans les planetes & les régions ſupérieures du ciel. On comprend que le voyageur n'a pu rien nous en dire de bien poſitif; mais il en parle d'une maniere pleine d'intérêt & de ſentiment; ſon ſtyle eſt élégant, pur, riche, & ſemble s'élever avec les objets dont l'auteur s'occupe. Il n'y a que le génie deſſéché par les calculs & les aridités géométriques, qui puiſſe avoir dicté à Maclaurin la cenſure brute & dédaigneuſe qu'il a faite de cet ouvrage. IX. *Mundus ſubterraneus*, Amſterdam, 1665, in-fol. 2 vol. & en un, 1678; plein de recherches, écrit avec élégance & intérêt; on y voit quelques préjugés en matiere de phyſique, mais c'étoient ceux de ſon ſiecle. Entre une infinité d'obſervations, on y trouve une théorie vaſte & hardie de la génération des êtres, dont quelques vues ſont reconnues pour fauſſes; d'autres ſans être peut-être plus vraies, ont été adoptées par des hommes célebres : le ſyſtême des molécules, ſi éloquemment expoſé par M. de Buffon, y eſt pris entiérement quant au fonds, & ſouvent même quant aux expreſſions, comme on l'a démontré dans l'*Examen impartial des Epoques de la Nature* (*voyez* GRAAF Reinier, LEUWENHOECK, MUYS). X. *China illuſtrata*, Amſterdam, 1667, in-fol. Struvius en porte ce jugement : *Kircheri China eſt vera auctoris phantaſia : ſic autem judicatur, eò quòd Patres Jeſuitæ, ſuper reduces, facta pleraque in illo libro improbent.* Ce livre a été traduit en françois par d'Alquié, 1670, in-fol. XI. *Arca Noë*, in-fol. XII. *Turris Babel*, in-fol., Amſterdam, 1679. Cette production, peu commune & vraiment ſinguliere, traite de la conſtruction de la Tour de

Babel & de la diſperſion des peuples. XIII. *Phonurgia nova*, 1673, in-fol. XIV. *Ars magna ſciendi*, 1669, in-fol. Ouvrage plus ſubtil qu'utile, plein de combinaiſons pénibles & de ſpéculations techniques, moins propres à faire des ſavans, qu'à dégoûter des ſciences. XV. *Polygraphia*, 1663, in-folio. XVI. *Latium*, 1671, in-fol.; ouvrage ſavant, & qui a coûté beaucoup de recherches. XVII. *Scrutinium Phyſico-Medicum contagioſæ luis*, Leipſig, 1671, avec une Préface de Langius. C'eſt un traité ſur la peſte, fort utile & bien écrit. XVIII. *Mundus magnes*, in-4°, où l'on voit l'idée de l'attraction univerſelle. XIX. *Magia Catoptrica*, où l'on trouve les miroirs d'Archimede & de M. de Buffon (*voyez* ARCHIMEDE) &c. Les connoiſſances extrêmement variées de ce Jéſuite, la maniere grande, neuve & approfondie, dont il a traité pluſieurs ſciences difficiles & peu cultivées juſqu'alors, l'euſſent fait regarder comme un ſavant univerſel, s'il pouvoit y en avoir, & ſi l'eſprit de l'homme pouvoit embraſſer un eſpace, dont l'imagination même ne ſaiſit pas le terme. Son ſtyle eſt coulant, pur, abondant, vigoureux, animé par des citations en vers & en proſe, ingénieuſement appliquées à la matiere qu'il traite. Lors même qu'il s'égare, ſoit par quelque erreur qui lui eſt propre, ſoit par celles qui étoient univerſellement adoptées de ſon tems, on reconnoît le ſavant & l'homme de génie. Des écrivains modernes ont mis leurs efforts pour obſcurcir la gloire de ce Jéſuite célebre, qui a fourni bien des matériaux à leurs ſyſtêmes & à leurs ſpéculations; au-lieu de reconnoître leur bienfaiteur, ils ont cru qu'en le décriant, on ne ſoupçonneroit point qu'ils lui devoient quelque choſe. Pline croyoit au contraire » qu'il » étoit de la probité & de » l'honneur de rendre une ſorte » d'hommage à ceux dont on » avoit tiré quelque ſecours & » quelque lumiere: & que c'é» toit une extrême petiteſſe » d'eſprit, d'aimer mieux être » ſurpris honteuſement dans le » vol, que d'avouer ingénu» ment ſa dette ». *Præf. hiſt. nat.* Cet homme rare & peut-être unique par la multitude & la variété de ſes connoiſſances, avoit manqué d'être renvoyé du noviciat, le recteur le jugeant inepte aux ſciences: on voit encore à Mayence la chapelle, où le novice déſolé ſe retiroit pour demander au Ciel les lumieres néceſſaires à l'état qu'il vouloit embraſſer; on peut dire qu'il a été exaucé au-delà de ſes vœux. Le P. Kircher laiſſa un riche cabinet de machines, d'antiquités & de curioſités naturelles, décrit par Ph. Bonanni, Rome, 1709, in-fol. M. Battara a donné, en 1774, une nouvelle deſcription des pieces relatives à l'hiſtoire naturelle.

KIRCHER, (Jean) théologien, publia en 1646, en latin, *Motifs de ſa converſion* du Luthéraniſme à la Religion Catholique. Les Luthériens ont vainement eſſayé de réfuter cet ouvrage.

KIRCHER, (Conrad) théologien Luthérien d'Ausbourg,

s'eſt rendu célebre par ſa *Concordance Grecque* de l'Ancien-Teſtament, qu'il fit imprimer à Francfort en 1607, en 2 vol. in-4°. Cet ouvrage peut ſervir de Dictionnaire Hébreu. L'auteur met d'abord les noms hébreux, & enſuite l'interprétation que les Septante leur ont donnée, & cite les endroits de l'Ecriture où ils ſe trouvent différemment interprétés. Le principal défaut eſt ſans contredit d'y avoir ſuivi l'édition des Septante de Francfort 1597, au-lieu de ſuivre celle du Vatican, que tous les ſavans préferent. La Concordance de Trommius n'a pas fait tomber celle de Kircher, comme l'a démontré Jean Gagnier d'Oxford. *Voyez* TROMMIUS.

KIRCHMAN, (Jean) recteur de l'univerſité de Lubeck ſa patrie, exerça cet emploi avec beaucoup de diſtinction juſqu'à ſa mort, arrivée en 1643, à 68 ans. Ses principaux écrits ſont : I. *De Funeribus Romanorum*, Leyde, 1672, in-12 : traité ſavant, qui lui acquit une grande réputation, & lui procura un riche mariage. II. *De annulis, liber ſingularis*, Lubeck, 1623, in-8°, & Leyde, 1672, in-12 : ouvrage plus curieux qu'utile.

KIRCHMAN, (N.) profeſſeur de phyſique à Pétersbourg, eſt devenu célebre par ſes expériences ſur la matiere électrique, & par le genre de mort qui termina ſes jours le 6 août 1753. Il avoit dreſſé un Conducteur pour ſoutirer la foudre ; un globe de feu en ſortit au moment qu'il en approcha & lui brûla la tête. Depuis cette époque le ſyſtême des Conducteurs a éprouvé diverſes deſtinées ; tandis que les uns les regardent comme un préſervatif contre le feu du ciel, d'autres fondés ſur des exemples multipliés, les enviſagent comme une invention empirique & dangereuſe. Les précautions infinies qu'il faut obſerver pour en prévenir les mauvais effets (& ſur leſquelles on n'eſt rien moins que d'accord ; les uns voulant une choſe, les autres une autre), en rendent l'exécution preſqu'impoſſible (*voy.* le *Journ. hiſt. & litt.* 15 juillet 1782, p. 412. — 1 mars 1783, p. 337, & l'article PRINGLE). Un poëte latin a fait à Kirchman cette épitaphe, imitée de Virgile, au 6e l. de l'Enéide :

Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dùm flammas Jovis & ſonitus non curat olympi
Demens, qui nimbos ac irritabile fulmen
Igniferis filis ferroque laceſſit acuto.
At Pater omnipotens denſa inter nubila telum
Contorſit (non ille leves de culmine tecti
Scintillas) raptumque immani turbine volvit.

KIRCHMAYER, (George-Gaſpar) profeſſeur à Wittemberg, & membre des ſociétés royales de Londres & de Vienne, naquit à Uffenheim en Franconie, l'an 1635, & mourut en 1700, après avoir publié pluſieurs ouvrages d'érudition & de phyſique. Les principaux ſont : I. Des *Commentaires* ſur *Cornelius Nepos*, *Tacite*, & d'autres livres claſſiques. II. Des *Oraiſons* & des *Pieces de Poéſie*. III. *De Corallo, Balſamo*

& *Saccharo*, 1661, in-4°. IV. *De Tribulis*, 1692, in-4°. V. Six Diſſertations ſous le titre de *Hexas diſputationum Zoologicarum*. Elles roulent ſur le baſilic, la licorne, le phénix, le béemoth & l'araignée. VI. *Pathologia vetus & nova*. VII. *Philoſophia metallica*. VIII. *Inſtitutiones metallicæ* &c.

KIRCHMAYER, *voyez* NAOGEORGE.

KIRCHMEYER, (Jean-Sigiſmond) né à Allendorf en Heſſe, l'an 1674, profeſſeur de philoſophie & de théologie à Marpourg, mourut en 1749. On a de lui : I. Pluſieurs *Diſſertations académiques*. II. Un *Traité* en latin *contre les Enthouſiaſtes*, pour prouver que l'unique principe de la foi eſt la parole de Dieu. Les Proteſtans en ſont cas; mais les Catholiques ont démontré que les principes de l'auteur juſtifient les Sociniens & tous les hérétiques, puiſqu'ils ſe fondent tous ſur la parole de Dieu.

KIRSTENIUS, (Pierre) médecin, né à Breſlaw en 1577, eut la direction des colleges de cette ville, après avoir acquis de vaſtes connoiſſances par l'étude des langues ſavantes & par des voyages dans toutes les parties de l'Europe. Son emploi lui dérobant trop de tems, il ſe dévoua entiérement à la médecine, & ſe retira en Pruſſe avec ſa famille. Le chancelier Oxenſtiern l'y ayant connu, l'emmena en Suede, & lui procura la chaire de profeſſeur en médecine dans l'univerſité d'Upſal. Il y mourut en 1640, à 63 ans. Son application avoit accéléré ſa vieilleſſe, & il étoit déjà fort caſſé quand il ſe rendit en Suede. Son épitaphe porte qu'*il ſavoit 26 langues* : cela peut être; mais il ne les connoiſſoit pas certainement comme ſa langue maternelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : I. *Traité de l'uſage & de l'abus de la Médecine*, en latin, Francfort, 1610, in-8°. II. *Les IV Evangéliſtes, tirés d'un ancien manuſcrit arabe*, Francfort, 1609, in-folio. III. *Notes ſur l'Evangile de* S. Matthieu, *confronté ſur les textes arabe, ſyriaque, égyptien, grec & latin*, Breſlaw, 1612, in-fol.

KIRSTENIUS, (George) habile médecin & ſavant naturaliſte, né à Stetin en 1613, fit long-tems & avec applaudiſſement des exercices publics ſur la phyſique, la médecine, la botanique, l'anatomie &c. On fait cas de ſes *Exercitationes Phytophilologicæ*, Stetin, 1651, in-4°. Il mourut en 1660, à 47 ans.

KLAUSWITZ, (Benoît-Gotlieb) né à Leipſig en 1692, profeſſeur de théologie à Hall, mourut en 1749. Il a donné : I. Pluſieurs *Diſſertations académiques*. II. Des *Explications* de divers paſſages de la Bible. III. Un *Traité* en allemand *ſur la Raiſon & l'Ecriture-Sainte*, & ſur l'uſage que nous devons faire de ces deux grandes lumieres.

KLEIST, (Edwald-Chrétien de) ami du célebre M. Geſner, poëte Allemand, marcha ſur les mêmes traces. Il a donné aux acteurs de ſes *Idylles*, les mêmes ſentimens de vertu & de bienfaiſance qui diſtinguent les bergers de M. Geſner; mais il ne s'eſt pas borné à des bergers : il a introduit dans l'Eglogue

des jardiniers & des pêcheurs, à l'exemple de Smazar, de Gentius & de Théocrite lui-même. Kleist mourut en 1759, des bleſſures qu'il avoit reçues à la bataille de Kunersdorf, où il commandoit le régiment de Hauſſen, au ſervice du roi de Pruſſe.

KLESCH, (Chriſtophe) fameux prédicant Luthérien, né à Iglaw, dans le comté de Scepus, en Hongrie, & mort à Berlin en 1697, s'eſt fait connoître par un grand nombre d'ouvrages, dont les derniers ſont remplis de viſions & d'un fanatiſme qui marque aſſez le dérangement de ſa tête. En aſſurant que le pape eſt la bête de l'Apocalypſe à 7 têtes, il montre auſſi que Louis XIV eſt la bête à deux cornes, comme roi de France & de Navarre. Il trouve dans le nom *Ludovicus* le nombre 666, dont il eſt parlé au ℣. 18 du ch. XIII. Ce nombre y eſt effectivement ſelon la valeur des lettres romaines, & c'eſt tout ce qu'il y a de vrai dans le commentaire de Kleſch.

KLING, *voyez* CLING.

KLINGSTET, peintre, natif de Riga en Livonie, mort à Paris en 1734, âgé de 77 ans. Il s'étoit deſtiné à la profeſſion des armes, ſans négliger les talens qu'il avoit pour la peinture, & qu'il eût bien fait d'exercer ſur des ſujets moins libres & moins offenſans pour les mœurs. On ne peut point dire qu'il ait eu, dans un haut degré, la correction du deſſin & le génie de l'invention; cependant on voit pluſieurs morceaux de ſa compoſition aſſez eſtimables. Ses ouvrages ſont, pour l'ordinaire, à l'encre de la Chine. Il a excellé dans la Miniature: il donnoit beaucoup de relief & de caractere à ſes figures.

KLOPPENBURG, (Jean) *voyez* CLOPPENBURG.

KLOTZIUS, (Etienne) théologien Luthérien, né à Lipſtad en 1606, gouverna, en qualité de ſurintendant-général, les égliſes des duchés de Sleſwick & de Holſtein, & eut beaucoup de crédit auprès de Frédéric III, roi de Danemarck. Il mourut à Flensbourg en 1668. On a de lui pluſieurs ouvrages de théologie & de métaphyſique, peu connus, entr'autres *Pneumatica Seu Theologia naturalis de Deo*, 1640, in-8°: *De doloribus animæ Chriſti in horto & in cruce; de Sudore Chriſti*, 1790, in-4°.

KNAEP, (Jean) *voyez* SERVILIUS.

KNELLER, (Godefroi) excellent peintre dans le Portrait, naquit à Lubeck en 1648. Après s'être appliqué quelque tems aux tableaux d'Hiſtoire, il ſe livra tout entier au Portrait, & paſſa en Angleterre, où il fut comblé de biens & d'honneurs. Il y devint premier peintre de Charles II, fut créé chevalier par le roi Guillaume III, & enfin nommé baronnet. Il mourut à Londres vers 1717. Sa touche eſt ferme ſans être dure. On a gravé d'après ce maître.

KNORRIUS & RUSENROTH, (Chriſtian) ſavant Allemand du 17e ſiecle, connu principalement par un ouvrage qu'on lui attribue, & qui a pour titre: *Kabbala denudata*. L'auteur a approfondi &, l'on peut dire, épuiſé la matiere qu'il traite. Parmi les rêveries,

les folies & les chimeres qu'il diſcute, on y trouve d'excellentes recherches ſur la philoſophie des Hébreux, & ſurtout des Rabbins. Cet ouvrage eſt en 3 vol. in-4°. Les 2 premiers furent imprimés à Sultzbach en 1677; le 3e à Francfort en 1684 : ce dernier volume eſt peu commun. Knorrius mourut en 1689, à 53 ans.

KNOT, (Edouard) Jéſuite Anglois, natif de Northumberland, auteur d'un livre *ſur la Hiérarchie*, cenſuré par le clergé de France & par la Sorbonne. Ce livre intitulé : *Modeſtes & courtes diſcuſſions de quelques propoſitions du Docteur Kelliſſon, par Nicolas Smith*, in-12, Anvers, 1631; eſt aujourd'hui parfaitement ignoré, ainſi que ſes livres de controverſe. Knot mourut en 1656.

KNOX *ou* CNOX, (Jean) fameux miniſtre Ecoſſois, un des boute-feux du Calviniſme & du Presbytérianiſme en Ecoſſe, ſeconda le comte de Murrai (*voyez* ce mot) dans ſes attentats, ou plutôt l'y prépara. C'étoit un moine apoſtat, accuſé par pluſieurs hiſtoriens d'un commerce infame avec ſa belle-mere, & avec une multitude de dévotes abuſées, accuſé même des plus abominables pratiques de la magie. Pouſſé par la fureur qu'inſpire une conſcience bourrelée par les crimes & les remords, il communiqua ſa frénéſie aux peuples & aux nobles, qu'il entraînoit à ſa ſuite par ſes prêches forcenés & ſes calomnieux blaſphêmes. Il renverſa les égliſes & les monaſteres, chaſſa les prêtres & les évêques, pilla les biens conſacrés à Dieu, & commit contre les Catholiques, & les choſes les plus ſaintes, les profanations & les cruautés les plus inouies. Paſſant du mépris de la Religion à celui du diadême, il fit abroger l'autorité de la reine régente & la transféra aux chefs du parti, qu'on décora du titre de conſeillers, & principalement au barbare comte de Murrai, qui n'aſpiroit qu'à ravir le trône à la jeune Marie, ſa ſœur. Il mourut en 1572, à 57 ans. On a de lui des *Ouvrages de Controverſe*, marqués au coin du plus atroce fanatiſme; ainſi qu'une *Hiſtoire de la Réformation de l'Egliſe d'Ecoſſe*, Londres, 1644, in-fol. Ce monſtre va juſqu'à appeller *joyeuſe narration* la relation qu'il donne de l'aſſaſſinat du cardinal Breton (que les Ecoſſois nomment Beatoun), archevêque de S. André, qui fut lâchement maſſacré par les ſatellites de la réforme. Tel eſt l'homme, dont Beze parle comme d'un apôtre. — Il ne faut pas le confondre avec *Viceſimus* KNOX, auteur moderne, membre de l'univerſité d'Oxford, dont on a *Eſſays moral and litterary*, où il y a des choſes auſſi impartiales que raiſonnables ſur le clergé catholique & l'influence de la religion ſur la félicité publique.

KNUTZEN, (Mathias) né à Oldenſworth, dans le duché de Sleſwick, s'aviſa, après avoir fait ſes études à Konigsberg en Pruſſe, de courir le monde & de s'ériger en nouvel apôtre de l'athéiſme. En 1674 il répandit dans divers endroits de l'Allemagne,

& ſur-tout à Iene en Saxe & à Altdorf, une *Lettre* latine, & deux *Dialogues* allemands, qui contenoient les principes d'une nouvelle ſecte qu'il vouloit établir, ſous le nom de la ſecte des *Conſcientieux* : c'eſt-à-dire, des gens qui ne feroient profeſſion de ſuivre en toutes choſes que les loix de la conſcience & de la raiſon. Ce chef des *Conſcientieux* nioit l'exiſtence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & par conſéquent l'autorité de l'Ecriture-Sainte : comme ſi, ces vérités étant ôtées, il pouvoit reſter dans l'homme quelque conſcience & quelque principe de vertu. Les hiſtoriens ne nous apprennent pas quelle fut la fin de ce fanatique.

KNUTZEN, (Martin) né à Konigsberg en 1713, y fut profeſſeur en philoſophie & bibliothécaire. Il mourut en 1751. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les uns ſont en allemand, & les autres en latin. Les principaux de ceux-ci ſont : I. *Syſtema cauſarum efficientium.* II. *Elementa Philoſophiæ rationalis, methodo mathematica demonſtrata.* III. *Theoremata de parabolis infinitis* &c. Celui de ſes livres allemands, qui lui a fait le plus d'honneur, eſt une *Défenſe de la Religion Chrétienne*, in-4°.

KOBAD, *voyez* CABADE.

KODDE, (Jean, Adrien & Gilbert Vander-) *voyez* CODDE.

KOEBERGER, (Wenceſlas) premier architecte des archiducs Albert & Iſabelle, à Bruxelles, né à Anvers en 1560, étudia l'architecture & la peinture ſous Martin de Vos, & alla perfectionner ſon goût en Italie, où il ſéjourna quelque tems. De retour dans ſa patrie, Koeberger conſtruiſit pluſieurs égliſes à Bruxelles, à Louvain, à Anvers & ailleurs ; il deſſécha les marais des environs de Dunkerque & de Bergues St-Vinox, fit écouler dans la mer, pluſieurs eaux dormantes, qui infectoient l'air du canton ; bâtit des fontaines, & eut beaucoup de part à l'établiſſement & à la conſtruction des Monts-de-Piété, dont il obtint la ſurintendance générale. Cet artiſte, mort en 1630, à Bruxelles, étoit encore verſé dans la connoiſſance des médailles. Il avoit compoſé un ouvrage conſidérable ſur la peinture, l'architecture, la ſculpture, les images des dieux & les médailles impériales, dont on ignore le ſort. En 1621, il publia en flamand à Malines, une *Apologie des Monts-de-Piété*, in-4°.

KOEGLER, (Ignace) né à Landsberg en Baviere en 1660, entra chez les Jéſuites en 1696, & ſe diſtingua particuliérement dans l'étude des mathématiques, qu'il enſeigna avec beaucoup de réputation dans l'univerſité d'Ingolſtadt. Ayant déſiré de ſe dévouer aux travaux des miſſions étrangeres, il fut envoyé à la Chine en 1715, où il devint préſident du tribunal des mathématiques, & mandarin dans le tribunal des Rites. Il jouit de la confiance & de la conſidération de l'empereur Yung-Ching, au point que durant la grande perſécution que ce prince exerça contre les chrétiens, le P. Koegler fut preſque le ſeul qui put cal-

mer ſes fureurs. Ses forces commençant à s'épuiſer, il obtint pour aſſocié dans ſa place de préſident de mathématiques, le P. Auguſtin Hallerſtein, qui le remplaça après ſa mort. Il mourut à Peckin en 1746, à l'âge de 66 ans. L'empereur lui fit faire des obſeques magnifiques. Ses *Obſervations aſtronomiques*, recueillies par le P. Hallerſtein, & envoyées à Vienne, ont été imprimées dans cette ville avec celles du P. Hallerſtein, par les ſoins du P. Hell, 1768, 2 vol. in-4°.

KOEMPFER *ou* COEMPFER, (Engelbert) médecin & voyageur célebre, né en 1651 à Lemgow, en Weſtphalie, d'un miniſtre, paſſa en Suede, après s'être adonné pendant quelques années à l'étude de la médecine, de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle. On le ſollicita vivement de s'arrêter dans ce royaume; mais ſa paſſion extrême pour les voyages lui fit préférer à tous les emplois qu'on lui offrit, la place de ſecrétaire d'ambaſſade, à la ſuite de Fabrice, que la cour de Suede envoyoit au roi de Perſe. Il partit de Stockholm en 1683, s'arrêta 2 mois à Moſkou, & paſſa 2 ans à Iſpahan, capitale de Perſe. Fabrice voulut l'engager à revenir avec lui en Europe; mais ſon goût pour les voyages augmentant les connoiſſances qu'il acquéroit, il ſe mit ſur la flotte de la compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, en qualité de chirurgien en chef. Koëmpfer fut à portée de ſatisfaire ſa curioſité; il pouſſa ſes courſes juſqu'au royaume de Siam & au Japon. De retour en Europe, en 1693, il ſe fit recevoir docteur de la faculté de Leyde, & revint dans ſa patrie. La compoſition de divers ouvrages, la pratique de la médecine, & l'emploi particulier de médecin du comte de la Lippe, ſon ſouverain, l'occuperent juſqu'à ſa mort, arrivée en 1716. Parmi les ouvrages de cet obſervateur, on diſtingue: I. *Amœnitates exoticæ*, 1712, in-4°, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage entre dans un détail curieux & ſatisfaiſant ſur l'hiſtoire civile & naturelle de la Perſe, & des autres pays orientaux. II. *Herbarium ultra Gangeticum.* III. *Hiſtoire naturelle, eccléſiaſtique & civile de l'empire du Japon*, en allemand; traduite en anglois par Scheuchzer; & en françois ſur cette verſion, en 1729, en 2 vol. in-fol. avec quantité de figures, & en 3 vol. in-12, avec les cartes ſeulement. Cette *Hiſtoire* n'eſt qu'un amas de matériaux informes, ſans ſuite & ſouvent ſans ordre, & l'auteur étoit bien éloigné de donner à ſes Journaux & à ſes Mémoires le titre impoſant, ſous lequel on les a imprimés après ſa mort; il les a remplis des préjugés de ſa ſecte, & l'hiſtoire ſous ſa plume prend ſouvent la forme d'une ſatyre contre les Catholiques. Il ne rougit pas de calomnier d'une maniere atroce l'Egliſe naiſſante du Japon, qui a reproduit avec le courage des martyrs toutes les vertus des premiers Chrétiens. IV. Le *Recueil* de tous ſes autres *Voyages*, Londres, 1736, en 2 vol. in-fol., avec figures. On y trouve des deſcriptions plus

exactes que toutes celles qui avoient paru avant lui de la cour & de l'empire de Perſe, & de quelques autres contrées orientales.

KOENIG, (Daniel) Suiſſe de nation, mort à Roterdam en 1727, à 22 ans, des coups qu'il reçut à Franeker. La populace l'entendant parler françois, le prit pour un eſpion de la France, & l'eût mis en pieces, ſi le ſénat académique ne l'avoit arraché à cette troupe mutinée; les bleſſures qu'il reçut le mirent au tombeau quelques mois après. On lui doit la *Traduction* latine des *Tables*, que le docteur Arbuthnot mit au jour ſur les monnoies des anciens, 1727, in-4°. Cet ouvrage ne fut publié qu'en 1756, in-4°, par Reitz, profeſſeur à Utrecht, qui l'orna d'une préface curieuſe & utile.

KOENIG, (Samuel) frere du précédent, né en 1712, ſe fit connoître de bonne heure par ſes talens pour les mathématiques. Il alla demeurer quelque tems au château de Cirey, avec la marquiſe du Châtelet, & lui donna des leçons. Il obtint enſuite une chaire de philoſophie & de droit naturel à Franeker, 1744. En 1747, on joignit à cette place celle de profeſſeur des mathématiques. Il paſſa enſuite à La Haye pour être bibliothécaire du prince Stadhouder, & de la princeſſe d'Orange. L'académie de Berlin ſe l'aſſocia, & le rejeta enſuite de ſon ſein. On ſait à quelle occaſion Koënig diſputa à Maupertuis ſa découverte du *Principe univerſel de la moindre action*. Il écrivit contre lui, & cita, en le réfutant, un fragment d'une lettre de Leibnitz, dans laquelle ce philoſophe diſoit avoir remarqué que, dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum*, ou un *minimum*. Maupertuis fit ſommer ſon adverſaire par l'académie de Berlin, de produire l'original de cette Lettre; l'original ne ſe trouvant plus, le philoſophe Suiſſe fut condamné par l'académie. Toute l'Europe a été inſtruite des ſuites de cette querelle. Koënig en appella au public, & ſon *Appel*, écrit avec cette chaleur de ſtyle que donne le reſſentiment, mit pluſieurs perſonnes de ſon côté : le récit qu'on lit de cette affaire dans la premiere *Vie* de Fréderic II, lui eſt favorable. En général, quand un différent ſe décide par autorité, quand le manege des cours ou des académies intervient dans le jugement, les préjugés ſont en faveur du condamné. » Rien, dit un auteur » moderne, ne nuit plus à une » cauſe quelconque dans l'opi» nion publique, que l'inter» vention de l'autorité & de » la force. Si de deux hommes » qui ont un différent, l'un » eſt appuyé de la cour, & » ne rougit point d'employer » les moyens de violence, qui » dans ces foyers d'iniquité » ſont toujours prêts, on peut » être fonciérement convaincu » que ſon adverſaire a pour lui » la juſtice & la raiſon ». On a de Koënig d'autres ouvrages. Il mourut en 1757, regardé comme un des plus grands mathématiciens de ce ſiecle.

KOENIG, (George-Mathias) né à Altdorf en 1616,

mort dans cette ville en 1699, fut profeſſeur en poéſie & en langues latine & grecque, & bibliothécaire de l'univerſité de ſa patrie. La plupart des ſavans ne le connoiſſent guere que par ſa *Bibliotheca vetus & nova*, gros in-fol. publié en 1678. Cet ouvrage méritoit d'être plus ſoigné. Ce qu'il dit des auteurs, eſt ou ſuperficiel ou inexact, & a été relevé en grande partie par Jean Mollerus. — Son pere George KOENIG, natif d'Ambert, mort en 1654, à 64 ans, fut profeſſeur de théologie à Altdorf, & a laiſſé un *Traité des Cas de Conſcience*, in-4°, 1675, & d'autres livres théologiques.

KOENIG, (Emmanuel) célebre médecin, profeſſeur de phyſique & de médecine à Bâle ſa patrie, mourut en 1731, à 73 ans, après avoir publié pluſieurs ouvrages ſur ſon art, qui décelent une vaſte lecture. Le plus connu eſt ſon *Regnum minerale, generale & ſpeciale*, Bâle, 1703, in-4°; qui fut ſuivi du *Regnum vegetabile*, Bâle, 1708, in-4°; & du *Regnum animale*, 1703, in-4°.

KOERTHEN, (Jeanne) femme d'Henri Bloïck, née à Amſterdam en 1650, morte en 1715, réuſſiſſoit à jeter en cire des ſtatues & des fruits, à graver ſur le verre, à peindre en détrempe; mais elle excelloit principalement dans la découpure. Tout ce que le graveur exprime avec le burin, elle le rendoit avec ſes ciſeaux. Elle exécutoit des payſages, des marines, des animaux, des fleurs & des portraits d'une reſſemblance parfaite. Ses ouvrages ſont d'un goût de deſſin très-correct; on ne peut mieux les comparer qu'à la maniere de graver de Mellan. En les collant ſur du papier noir, le vuide de la coupe repréſentoit les traits comme du burin ou de la plume. C'eſt peut-être là l'origine de ces portraits groſſiérement découpés, dont la folie a ſuccédé parmi nous à celle des Pantins.

KOLBE, célebre voyageur, a publié une très-bonne *Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance*, Amſterdam, 1741, 3 vol. in-8°, très-préférable à celle de M. le Vaillant, & même à celle de Sparman (*voyez* le *Journal hiſt. & littér.* 1790, p. 452).—Il ne faût pas le confondre avec le P. KOLBE, Jéſuite, dont on a une bonne hiſtoire abrégée des papes, intitulée: *Series Romanorum Pontificum*.

KORNMANN, (Henri) juriſconſulte Allemand, publia divers livres au commencement du 17e ſiecle. I. *Templum naturæ, ſeu De miraculis quatuor Elementorum*, Darmſtadt, 1611, in-8°. II. *De miraculis vivorum*, Kirchheim, 1614, in-8°. III. *De miraculis mortuorum*, 1610, in-8°. Ces trois ouvrages, ſur-tout les 2 derniers, ſont curieux & difficiles à trouver. IV. *De Virginitatis jure*, 1617, in-8°. V. *Linea amoris*, 1610, in-8°. Quoique ce livre & le précédent ſoient ſuperficiels, il y a des choſes qui ſuppoſent des recherches.

KORTHOLT, (Chriſtian) né en 1633 à Burg, dans l'iſle de Femeren, profeſſeur de grec à Roſtock en 1662, devint vice-chancelier perpétuel & profeſſeur de théologie dans l'univerſité nouvellement fon-

dée à Kiel. Il mourut en 1694, à 61 ans, avec la réputation d'un homme érudit. On a de lui : I. *Tractatus de calumniis Paganorum in veteres Chriſtianos*, Kiel, 1698, in-4° ; ouvrage curieux & intéreſſant pour ceux qui aiment la Religion. II. *Tractatus de origine & natura Chriſtianiſmi ex mente Gentilium*, Kiel, 1672, in-4° : livre non moins curieux que le précédent. III. *Tractatus de perſecutionibus Eccleſiæ primitivæ, veterumque Martyrum cruciatibus*, Kiel, 1689, in-4°. IV. *Tractatus de Religione Ethnicâ, Mahummedanâ & Judaïcâ*, in-4°, Kiel, 1665. V. *De* CHRISTO *crucifixo, Judæis ſcandalo, Gentilibus ſtultitiâ*, Kiel, 1678, in 4°. VI. *De tribus Impoſtoribus magnis liber, Edoardo Herbert, Thomæ Hobbes & Benedicto Spinoſæ oppoſitus*, dont la meilleure édition eſt de 1701, in-4°, par les ſoins de Sébaſtien, ſon fils. L'auteur de ces ſavans ouvrages ſe déshonora par des *Traités* de controverſe, dont les titres annoncent le fanatiſme & la fureur. *Le Papiſme plus noir que le charbon* ; le *Béelzebut Romain* ; le *Pape ſchiſmatique* &c. — Chriſtian KORTHOLT, ſon petit-fils, travailla au *Journal de Leipſig* juſqu'en 1736, & mourut à la fleur de ſon âge en 1751, profeſſeur de théologie à Gottingen. On lui doit : I. Une édition des *Lettres latines* de Leibnitz, en 4 vol., des *Lettres françoiſes* du même, en un ſeul vol., & d'un *Recueil* de diverſes Pieces philoſophiques, mathématiques & hiſtoriques de ce philoſophe. II. *De Eccleſiis ſuburbicariis*. III. *De enthuſiaſmo Muhammedis*. IV. De ſavantes *Diſſertations*. V. Des *Sermons* &c.

KOSROU & KOUROM, *voyez* GEHAN-GUIR.

KOTTER, (Chriſtophe) corroyeur de Sprotaw en Siléſie, devint fameux dans le parti proteſtant par les viſions qu'il mit au jour. Comenius ayant fait connoiſſance avec lui, ſe rendit promulgateur de ſes prophéties. Comme elles annonçoient de grands malheurs à la maiſon d'Autriche, & de grands avantages à ſes ennemis, on le mit au piloris à Breſlaw, en 1627, & on le bannit enſuite des états de l'empereur. Cette petite correction ne le corrigea pas. Il paſſa dans la Luſace, & y prophétiſa juſqu'à ſa mort, arrivée en 1647, à 62 ans. Comenius publia les délires de ce viſionnaire, & ceux de Drabitius & de Chriſtine Poniatovia, ſous le titre de *Lux in tenebris*, Amſterdam, 1665. L'édition de 1657, eſt beaucoup moins ample.

KOUC, (Pierre) *voyez* COECH.

KOULI-KAN, (Thamas) roi de Perſe, appellé auſſi *Schak-Nadir*, naquit à Calot, dans la province de Khoraſan, une des plus Orientales de la Perſe, & ſujette aux incurſions des Tartares Usbecs. Après divers exploits, plus digne d'un brigand que d'un capitaine, il ſe diſtingua honorablement en repouſſant les Tartares Usbecs qui ravageoient le Khoraſan ; mais il irrita en même tems, par ſon orgueil, le gouverneur de cette province, au point que celui-ci

lui fit donner la baſtonnade ſur la plante des pieds, juſqu'à ce que les ongles des orteils lui fuſſent tombés. Cet affront obligea Nadir à prendre la fuite; il ſe joignit à deux voleurs de grand chemin, enrôla des bandits, & ſe vit dans peu à la tête de 500 hommes bien montés. Avec ce corps, il ravagea tout le pays, & brûla les maiſons de tous ceux qui refuſoient de contribuer. Les Aghwans s'étoient rendus maîtres d'Iſpahan ſous la conduite de Maghmud, qui venoit d'envahir la Perſe. Les Turcs & les Moſcovites s'étoient, d'un autre côté, jetés ſur divers états de la Perſe; de ſorte que Schah-Thamas, légitime ſucceſſeur de Hoſſein, n'avoit plus que deux ou trois provinces. Un des généraux de ſon armée, dont il étoit mécontent, ſe retira ſecrettement auprès de Nadir avec 1500 hommes. L'oncle de Nadir, appréhendant alors qu'il ne vînt le dépouiller du gouvernement à main armée, lui écrivit qu'il obtiendroit, s'il vouloit, le pardon de tout ce qu'il avoit fait, & qu'il pourroit entrer au ſervice du roi. Il accepta cette offre, & partit ſans différer pour Calot, avec le général fugitif & cent hommes d'élite. Il fut bien reçu; mais la nuit ſuivante il fit inveſtir la place par 500 hommes, & étant monté dans la chambre de ſon oncle, il le tua en 1727. Schah-Thamas, ayant beſoin de monde, fit dire à Nadir qu'il lui pardonneroit encore cette faute, s'il venoit le joindre, & qu'il le feroit Min-Baſchi. Nadir, ravi de cette propoſition, ſe rendit auprès du monarque, s'excuſa, & promit beaucoup de fidélité. Après s'être ſignalé en diverſes rencontres contre les Turcs, il fut fait lieutenant-général. Il ſut même ſi bien s'inſinuer dans l'eſprit du roi, & rendre ſuſpect le général de ſes troupes, que ce dernier ayant eu la tête tranchée, Nadir ſe vit général au commencement de l'an 1729. C'eſt alors qu'il déploya toute l'étendue de ſes talens; le roi ſe repoſa ſur lui de toutes les affaires militaires. Dans le mois d'août de cette année, Thamas apprit qu'Aſchruff, ſucceſſeur de Maghmud, s'avançoit avec 30,000 hommes vers le Khoraſan; Nadir marcha contre lui, la bataille ſe donna, & Aſchruff y ayant perdu 12,000 hommes, ſe retira à Iſpahan avec environ le tiers de ſon armée. Ce fut alors que Thamas fit à ſon général le plus grand honneur qu'un roi de Perſe puiſſe faire. Il lui ordonna de porter ſon nom; de ſorte qu'il fut nommé THAMAS-KULI ou KOULI, *l'Eſclave de Thamas*, en y ajoutant le mot KAN, qui ſignifie *Seigneur*. L'eſclave voulut bientôt être le maître; Kouli-Kan excita une révolte contre Thamas, le fit enfermer dans une priſon obſcure, & ſe plaça ſur le trône d'où il l'avoit fait deſcendre. Il fut couronné en 1736 à Kasbin. Le grand-ſeigneur & le Mogol le reconnurent pour roi de Perſe. Il partit au mois de décembre, avec une armée de plus de 80,000 hommes, ayant laiſſé ſon fils Beza-Kuli-Mirla, pour commander dans Iſpahan pendant ſon abſence, & prit Kandahar après un ſiege de 18

mois. Quelques miniſtres de Mahommed-Schah, empereur du Mogol ou de l'Indoſtan, écrivirent à Kouli-Kan, pour l'inviter à s'emparer d'un empire, dont le monarque indolent & voluptueux n'étoit pas digne. Dès que le roi de Perſe eut pris ſes ſûretés, il ne ſe refuſa pas à cette conquête, ſi conforme à ſon inclination. Après avoir pris les villes de Ghorhundet & de Ghoznaw, il tira droit à Cabul, capitale de la province de même nom, & frontiere de l'Indoſtan: Kouli-Kan la prit, & il y trouva d'immenſes richeſſes. Il écrivit au Grand-Mogol, que » tout ce » qu'il venoit de faire, étoit » pour le ſoutien de la religion » de l'empereur ». Mahommed ne répondit à cette lettre, qu'en levant des troupes. Kouli-Kan envoya un ſecond ambaſſadeur, pour demander environ 100 millions de notre monnoie, & 4 provinces. L'empereur fort nonchalant, & trahi par ſes miniſtres, ne fit aucune diligence. Pendant ces tergiverſations, le Perſan ſe rendoit devant Peishor, dont il s'empara, après avoir défait un corps de 7000 hommes, campés devant cette place, au mois de novembre 1738. Le 19 janvier ſuivant, il ſe vit maître de Lahor. Enfin l'armée du Grand-Mogol s'ébranla, & le monarque partit de Déhli le 18 janvier. Kouli-Kan alla au-devant de lui. Son armée étoit d'environ 16,000 hommes à cheval. Il alla camper à une petite diſtance de l'armée ennemie. Le combat ſe donna, & le Perſan remporta une victoire complette, quoiqu'il n'eût fait agir qu'une partie de ſes troupes. La conſternation & la terreur ſe répandirent dans le camp de l'empereur. On tint un conſeil, & on fit faire des propoſitions d'accommodement à Kouli-Kan, qui exigea qu'avant toutes choſes le Grand-Mogol vint s'entretenir avec lui dans ſon camp. L'empereur fit ce qu'on demandoit de lui; & après que le roi de Perſe l'eut fait aſſeoir à côté de lui dans le même ſiege, il lui parla en maître & le traita en ſujet: il ordonna enſuite à un détachement de cavalerie, de s'emparer de toute l'artillerie du Grand-Mogol, & d'enlever tous les tréſors, les joyaux, toutes les armes & les munitions de l'empereur & des émirs. Les deux monarques ſe rendirent enſuite à Déhli, capitale de l'empire, & ils arriverent avec leurs troupes le 7 mars 1739. Le vainqueur enferma le vaincu dans une priſon honorable, & ſe fit proclamer empereur des Indes. Tout ſe paſſa d'abord avec beaucoup de tranquillité; mais une taxe que l'on mit ſur le bled cauſa un grand tumulte, & quelques-uns des gens du roi de Perſe furent tués. Le lendemain 11, le tumulte fut plus grand encore. Kouli-Kan monta à cheval, & envoya un gros détachement de ſes troupes pour appaiſer le tumulte, avec permiſſion de faire main-baſſe ſur les ſéditieux, après avoir employé la douceur & les menaces. Le roi de Perſe s'étant rendu dans une moſquée, y fut attaqué à coups de pierres; on tira même ſur lui. Ce prince, ſe livrant alors à toute ſa fureur, ordonna un

maſſacre général; il le fit ceſſer enfin; mais ayant duré depuis 8 heures du matin juſqu'à 3 heures après-midi, il y eut un ſi grand carnage, que l'on compte qu'il y périt plus de 40,000 habitans. Pour ſe délivrer d'un hôte ſi formidable, il s'agiſſoit de lui payer les ſommes qui lui avoient été promiſes. Kouli-Kan eut, pour ſa part, des richeſſes immenſes en bijoux, en diamans. Il emporta beaucoup plus de tréſors de Déhli, que les Eſpagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. Ces tréſors, amaſſés par un brigandage de pluſieurs ſiecles, furent enlevés par un autre brigandage. On fait monter le dommage que cauſa cette irruption des Perſes, à 125 millions de livres ſterlings. Un Dervis, touché des malheurs de ſa patrie, oſa préſenter à Kouli-Kan la requête ſuivante : » Si tu es » Dieu, agis en Dieu; ſi tu » es prophete, conduis-nous » dans la voie du ſalut; ſi tu » es roi, rends les peuples » heureux, & ne les détruis » pas ». Kouli-Kan répondit dans le ſtyle d'Attila : » Je ne » ſuis pas Dieu, pour agir en » Dieu; ni prophete, pour » montrer le chemin du ſalut; » ni roi, pour rendre les peu- » ples heureux. Je ſuis celui » que Dieu envoie contre les » nations, ſur leſquelles il veut » faire tomber ſa vengeance ». Le monarque Perſan, qui étoit en droit de tout exiger de Mahommed, finit par lui demander en mariage une princeſſe de ſon ſang pour ſon fils, avec la ceſſion de toutes les provinces ſituées au-delà de la riviere d'Atek, & de celle de l'Indus, du côté de la Perſe. Mahommed conſentit à ce démembrement, par un acte ſigné de ſa main. Kouli-Kan ſe contenta de la ceſſion de ces belles provinces, qui étoient contiguës à ſon royaume de Perſe, & les préféra à des conquêtes plus vaſtes, qu'il eût conſervées difficilement. Il laiſſa le nom d'empereur à Mahommed; mais il donna le gouvernement à un vice-roi. Comblé de richeſſes, il ne ſongea plus qu'à retourner en Perſe. Il y arriva après une marche pénible, qui fut traverſée par pluſieurs obſtacles, que ſa valeur & ſa fortune ſurmonterent. Ses autres exploits ſont peu connus. Il fut maſſacré en 1747, par Mahommed, gouverneur de Tawus, de concert avec Ali Kouli-Kan, neveu de Thamas, qui ſe fit proclamer roi de Perſe. Ses cruautés l'avoient rendu la terreur & l'exécration de la Perſe. Ses conquêtes ne furent marquées que par des ravages. Il ne fut qu'un illuſtre ſcélérat. Il aimoit exceſſivement les femmes, & ſembloit nourrir ſon humeur ſanguinaire par la jouiſſance des plaiſirs ſenſuels. Sa taille étoit de 6 pieds, ſa conſtitution fort robuſte, & ſa voix extrêmement forte. L'hiſtoire de ſes exploits eſt une vérification bien ſenſible de la réflexion de Monteſquieu. » Que » l'on ſe mette devant les » yeux d'un côté les maſſacres » continuels des rois & des » chefs Grecs & Romains, & » de l'autre la deſtruction des » peuples & des villes par ces » mêmes chefs; Thimur & » Gengiskan qui ont dévaſté

» l'Aſie, & nous verrons que » nous devons au Chriſtia- » niſme & dans le gouverne- » ment, un certain droit po- » litique, & dans la guerre, » un certain droit des gens, » que la nature humaine ne » ſauroit aſſez reconnoître. »

KRACHENINNIKOW, né en 1713, fut du nombre des jeunes éleves attachés aux profeſſeurs de l'académie de Saint-Pétersbourg. Cette compagnie ayant envoyé quelques-uns de ſes membres au Kamchatka, par ordre de l'impératrice, en 1733, pour donner une relation de ce pays, le jeune Kracheninnikow ſuivit le profeſſeur d'hiſtoire naturelle. Il en revint en 1743, avec un certain nombre d'obſervations, dont quelques-unes peuvent paroître intéreſſantes. L'académie le nomma adjoint en 1745, & profeſſeur de botanique & d'hiſtoire naturelle en 1753. Il mourut en 1755; il avoit été chargé par ſa compagnie de dreſſer la *Relation* des découvertes des académiciens, & de la combiner avec celle de M. Stellert, qui étoit mort en 1745. C'eſt cet ouvrage, dont la traduction forme le 2e vol. du *Voyage de Sibérie*, de l'abbé Chappe d'Auteroche, Paris, 1768, 2 tom. en 3 vol. in-4°, avec fig., magnifiquement exécuté.

KRANS, *voyez* CRUSIUS.

KRANTZ, *voyez* FISCHET.

KRANTS *ou* CRANTZ, (Albert) profeſſeur de philoſophie & de théologie à Roſtock, puis doyen de l'égliſe de Hambourg, & ſyndic de cette ville, qui étoit ſa patrie, fut employé dans diverſes négociations, & s'en acquitta avec autant d'intelligence que de zele. Il étoit l'arbitre des différents, la reſſource des pauvres & l'exemple de ſon chapitre. Cet homme eſtimable mourut en 1517, laiſſant pluſieurs ouvrages. Les plus connus ſont: I. *Chronica regnorum Aquiloniorum Daniæ, Sueciæ, Norwegiæ*, Strasbourg, 1546, in-folio, réimprimée à Francfort dans le même format, par les ſoins de Jean Wolf. II. *Saxonia, ſive De Saxonicæ gentis vetuſtæ origine*, Francfort, 1575, 1580 & 1581, in-fol. III. *Wandalia, ſive Hiſtoria Wandalorum*, Cologne, 1600, in-fol. réimprimée avec plus de ſoin en 1619, à Francfort, in-fol. par Wechel. IV. *Metropolis, ſive Hiſtoria Eccleſiaſtica Saxoniæ*, Francfort, 1575, 1590 & 1627, in-fol. Elle ne regarde que l'hiſtoire de Weſtphalie & de Jutland. V. *Ordo Miſſæ ſecundùm ritum eccleſiæ Hamburgenſis*, Roſtock, 1505, in-fol. &c. Tous les ouvrages de cet auteur offrent beaucoup de recherches; mais il ſe perd quelquefois dans les origines des peuples, quoiqu'il ſoit le premier qui ait travaillé à purger l'hiſtoire ſeptentrionale des fables dont elle étoit farcie. Si ſes *Hiſtoires* ont été miſes à l'*Index*, avec la clauſe *Donec expurgentur*, c'eſt que les ſectaires les ont défigurées: car Krants étoit très-bon catholique, & mourut avant que Luther eût produit le triſte ſchiſme, qui a déſolé l'Egliſe d'Allemagne.

KRATZ, (George) né à Schongaw en Baviere en 1714, Jéſuite en 1730, enſeigna les

mathématiques dans l'univerſité d'Ingolſtadt, avec une réputation extraordinaire, & mourut à Munick en 1766. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entr'autres: I. *De viribus corporum; de genuino principio æquilibrii corporum ſolidorum*, Ingolſtadt, 1759. II. *Obſervatio tranſitûs Veneris per diſcum ſolarem, 6 junii 1761.* III. *Methodus cujuscunque non perfectè quadrati radicem veræ quàm proximam brevi labore determinandi*, 1762. IV. *De ratione motûs medii & diſtantiæ mediæ lunæ a terra ad vires quibus in lunam premitur*, 1762. On a publié après ſa mort, *Nova virium theoria de preſſione fluidorum*, Ingolſtadt, 1765; & *Principia Hydraulicæ*, Ingolſtadt, 1770.

KRAUSEN, (Ulric) habile graveur Allemand, dont nous avons l'Ancien & le Nouveau-Teſtament, très-élégamment exécutés en taille-douce. La délicateſſe des figures fait rechercher le recueil qu'on en fit à Ausbourg, en 1705, 2 vol. in-fol. Les Epîtres & Evangiles, gravées ſéparément, en 1706, 1 vol. in-fol. L'explication étant en allemand, cet ouvrage ne peut être recherché de ceux qui ne ſavent pas cette langue, qu'à cauſe de la beauté des gravures. *Voyez* WEIGEL.

KRETZCHMER, (Pierre) né dans le Brandebourg vers 1700, conſeiller des domaines du roi de Pruſſe, mort en 1764, ſe diſtingua par ſa patience en fait d'expériences économiques, d'agriculture, & par des obſervations plus curieuſes qu'utiles & praticables. La plus fameuſe eſt celle qu'il annonça dans un excellent Mémoire ſur la multiplication d'un grain d'orge. Ce fut en marcotant les tiges d'une touffe d'herbe, produite par ce grain ſemé au printemps, & tranſplantées ailleurs, qu'elles produiſirent d'autres touffes; & ainſi de ſuite par le même procédé, *ce grain d'orge produiſit juſqu'à 15,000 épis.* On ſent que cette découverte, ſi c'en eſt une (car on peut donner la même fécondité à toutes les plantes qui ſe propagent par marcottes), demande trop de bras pour être de quelqu'utilité. Ce même auteur s'étoit propoſé d'introduire en Pruſſe le labourage à deux châtues; il le propoſa dans un autre *Mémoire.* L'idée n'étoit pas neuve: Olivier de Serès en parle dans ſon *Théâtre d'Agriculture;* & il faut bien qu'on ne l'ait pas trouvé avantageuſe, puiſqu'on ne s'eſt point aviſé de la réaliſer. Toutes ces ſpéculations de cabinet ſont auſſi propres à rendre la terre féconde, que le ſyſtême de Newton à entretenir la marche des corps céleſtes. Une académie d'agriculture, compoſée de perſonnes qui n'ont jamais manié le hoyau, ni conduit la châtue, eſt exactement la même choſe qu'une académie de chirurgiens, qui n'auroient jamais manié le ſcalpel, ni le biſtouri.

KROMAYER, (Jean) né en 1576 à Dobelen, en Miſnie, fut miniſtre à Eiſleben, prédicateur de la ducheſſe douairiere de Saxe, & enfin ſurintendant à Weimar, où il mourut en 1643. On a de lui: I. *Harmonia Evangeliſtarum.* II. *Hiſtoriæ Eccleſiaſticæ compen-*

dium. III. Une *Paraphraſe* eſtimée ſur *Jérémie* & ſur les *Lamentations* : elle ſe trouve dans la Bible de Weimar.

KROMAYER, (Jerôme) neveu du précédent, né à Zeitz en 1610, mort en 1670 à Leipſig, où il étoit profeſſeur en hiſtoire, en éloquence & en théologie, a donné pluſieurs ouvrages infectés des erreurs de Luther, entr'autres : I. *Theologia Poſitivo-Polemica.* II. *Hiſtoria Eccléſiaſt.* III. *Polymathia Theolog.* &c.

KROUST, (Jean-Marie) entra chez les Jéſuites, fut profeſſeur de théologie pluſieurs années à Strasbourg, puis confeſſeur de meſdames de France, & travailla quelque tems aux Journaux de Trévoux. Il mourut à Brumpt en Alſace en 1770. On a de lui un ouvrage en latin, en 4 vol. in-8°, intitulé : *Inſtitutio Clericorum*, Ausbourg, 1767. Ce ſont des méditations pour tous les jours de l'année, très-propres à former les prêtres à la ſainteté de leur état, & au miniſtere de la chaire. Il a encore donné un vol. in-8°, contenant une *Retraite* de huit jours à l'uſage des eccléſiaſtiques ; réimprimée à Fribourg, en Briſgaw, 1765, à Ausbourg en 1792. On trouve dans ces livres le langage onctueux de l'Ecriture & des Peres.

KRUGER, (Jean-Chrétien) né à Berlin, de parens pauvres, mort à Hambourg en 1750, âgé de 28 ans, a donné la *Traduction* allemande du *Théâtre de Marivaux*, & un recueil de *Poéſies*, imprimé à Leipſig : les ouvrages qu'il contient ſont ſes Poéſies diverſes, ſes Prologues, & ſurtout ſes Comédies, qui ſont très-peu de choſes.

KUHLMAN, (Quirinus) né à Breſlaw en Siléſie, ſe crut inſpiré de Dieu, & s'imagina être dans un globe de lumiere qui ne le quittoit jamais ; il ne voulut recevoir aucune leçon, parce que, diſoit-il, *le St-Eſprit étoit ſon maître.* Cet écervelé, qu'il auroit fallu enfermer, fut brûlé l'an 1689, en Moſcovie, pour quelques prédictions ſéditieuſes. Il avoit parcouru auparavant l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Orient, & n'avoit pas fait beaucoup de proſélytes. On a de ce viſionnaire quelques écrits pleins de rêveries les plus abſurdes. Il en préparoit un qu'il devoit intituler : *La Clef de l'Eternité & du Tems* ; c'étoit la ſuite d'un ouvrage qu'il avoit publié en 1674 à Leyde, ſous le titre de *Prodromus Quinquennii mirabilis.*

KUHNIUS, (Joachim) profeſſeur de grec & d'hébreu dans l'univerſité de Strasbourg, né à Gripswalde, mort en 1697, à 50 ans, laiſſa des *Notes* ſur *Pollux*, *Pauſanias*, *Elien*, *Diogene-Laërce* ; & d'autres écrits, dans leſquels on remarque un grand fonds d'érudition. Le plus connu eſt intitulé : *Quæſtiones Philoſophicæ ex ſacris Veteris & Novi Teſt. aliiſque Scriptoribus*, Strasbourg, 1698, 3 tom. in-4°.

KULCZINSKI, (Ignace) abbé de Grodno, né à Wlodimir en Pologne, l'an 1707, entra de bonne heure dans l'ordre de S. Baſile, & fut envoyé à Rome en qualité de procureur-général de cet ordre. Il mourut

dans ſon abbaye de Grodno en 1747, après s'être acquis une grande réputation par ſon *Specimen Eccleſiæ Ruthenicæ*. On a encore de lui, en manuſcrit: *Opus de vitis Sanctorum ordinis Divi Baſilii magni*, 2 vol. in fol.

KULPISIUS, (Jean-George) profeſſeur en droit à Gieſſen, puis à Strasbourg, aſſiſta au congrès de Ryſwick en qualité d'envoyé du duc de Wittemberg, & mourut en 1698. Le plus eſtimé de ſes ouvrages eſt un *Commentaire*, in-4°, ſur Grotius, ſous le titre de *Collegium Grotianum*. Il eſt ſavant.

KUNADUS, (André) théologien Luthérien, né à Dobelen en Miſnie, l'an 1602, fut profeſſeur de théologie à Wittemberg, & miniſtre général à Grimma. Il mourut en 1662. On a de lui: I. Une *Explication de l'Epître aux Galates*. II. Un *Abrégé des Lieux-Communs* de théologie. III. Des *Diſſertations ſur la tentation au Déſert*. IV.... Sur *la Confeſſion de S. Pierre*;.... Sur *ceux qui reſſuſciterent au tems de la Paſſion*, in-4° &c.

KUNCKEL DE LOEWENSTERN, (Jean) né à Huſum, dans le duché de Sleſwick, en 1630, fut chymiſte de l'électeur de Saxe, de celui de Brandebourg, & de Charles XI, roi de Suede. Ce monarque récompenſa ſon mérite par des lettres de nobleſſe, & par le titre de conſeiller métallique. Si l'on en croit Boerhaave, il auroit peut-être ſurpaſſé Boyle, s'il eût été moins prévenu en faveur de l'alchymie. Kunckel mourut le 20 mars, en 1703, après avoir fait pluſieurs découvertes, entr'autres celle du *Phoſphore d'Urine*. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés en allemand, & dont quelques-uns ont été traduits en latin, on diſtingue ſes *Obſervationes Chymicæ*, Londres, 1678, in-12; & ſon *Art de la Verrerie*, traduit en françois par M. le baron d'Holbach, & imprimé à Paris en 1752, in-4°. Ils ſont écrits d'un ſtyle fort bas & avec peu d'ordre. Les chymiſtes qui l'avoient précédé, avoient cultivé la chymie pour augmenter les lumieres de la médecine: Kunckel en fit uſage pour perfectionner les arts. C'étoit un artiſte qui avoit peu de théorie, mais qui portoit dans la pratique une ſagacité & une intelligence qui lui tenoient lieu de ſavoir. Il s'attacha ſur-tout à ſuivre le travail de Neri ſur la vitrification; & ſes découvertes donnerent beaucoup d'étendue à cette partie importante de la chymie. Une de ſes expériences paroît démontrer contre M. de Buffon, que l'or n'eſt pas vitrifiable; Kunckel en a tenu dans un feu de verrerie pendant plus d'un mois, ſans qu'il ait diminué d'un grain, ni reçu la moindre altération.

KUNRAHT, (Henri) chymiſte de la ſecte de Paracelſe, & auſſi viſionnaire que ſon maître, fit beaucoup parler de lui au commencement du 17e ſiecle, & fut profeſſeur en médecine à Leipſig ſa patrie. Mollerus prétend que Kunraht étoit un adepte qui poſſédoit la *Pierre Philoſophale*. Il nous apprend lui-même » qu'il avoit » obtenu de Dieu le don de » diſcerner le bien & le mal » dans la chymie «. Il mourut à Dreſde en 1605. On a de lui

pluſieurs ouvrages d'une obſcurité impénétrable, qui ne ſervent qu'à montrer le fanatiſme ou la charlatanerie de leur auteur. Les curieux recherchent ſon *Amphitheatrum Sapientiæ æternæ, Chriſtiano-Kabaliſticum, Divino-Magicum*, Hanau, 1619, in-fol. On y mit un nouveau titre en 1653. Ce livre fut cenſuré par la faculté de théologie de Paris.

KUNZ de Kauffungen, gentilhomme Saxon au 15e ſiecle, après avoir fidellement ſervi l'électeur de Saxe, Fréderic *le Doux*, reçut quelque mécontentement de ce prince, & pour s'en venger lui enleva ſes deux fils Erneſt & Albrecht. Ce dernier s'étant fait connoître à un charbonnier dans une vaſte forêt, celui-ci aidé de ſes compagnons, s'empara de Kunz, qui fut décapité. La poſtérité du charbonnier reçoit encore aujourd'hui deux muids de ſeigle par an, à titre de récompenſe.

KUSTER, (Ludolphe) né à Blomberge, dans le comté de Lippe, en 1670, du premier magiſtrat de cette ville, ſe diſtingua de bonne heure par l'étendue de ſa mémoire. S'étant rendu à Paris, où l'abbé Bignon, ſon ami, l'invitoit de venir, les réflexions qu'il avoit faites ſur la néceſſité de reconnoître une égliſe, dont l'autorité infaillible mit fin aux controverſes, l'engagerent à s'y faire catholique. La cérémonie de ſon abjuration ſe fit le 25 juillet 1713. L'abbé Bignon le préſenta à Louis XIV, qui le gratifia d'une penſion de 2000 livres. L'académie des belles-lettres lui ouvrit ſes portes, en qualité d'aſſocié ſurnuméraire: diſtinction qu'elle n'avoit faite à perſonne avant lui. Ce ſavant mourut peu de tems après, en 1716, à 47 ans. Ses ouvrages les plus eſtimés ſont: I. Une *Edition de Suidas*, à Cambridge, en grec & en latin, en 1705, formant 3 vol. in-fol. Cet ouvrage demandoit une prodigieuſe lecture: l'auteur n'épargna rien pour le rendre parfait en ſon genre. C'eſt auſſi la meilleure édition que nous ayons du Lexicographe Grec. L'univerſité de Cambridge récompenſa l'éditeur, en le mettant au nombre de ſes docteurs. II. *Bibliotheca novorum Librorum*, 5 vol. in-8°. Il commença en avril 1697, & finit avec l'année 1699. L'auteur s'étoit aſſocié, pour ce travail, Henri Sike. III. *Hiſtoria critica Homeri*, 1696, in-8°, curieuſe. IV. *Jamblicus de vita Pythagoræ*, Amſterdam, en 1707, in-4°. V. *Novum Teſtamentum*, en grec, 1710, Amſterdam, in-fol. avec les variantes de Mill, augmentées & rangées dans un ordre méthodique. VI. Une belle édition d'*Ariſtophane*, en grec & en latin, 1710, in-fol. *Voyez* ARISTOPHANE.

L

LAAR, *voyez* LAER.

LABADIE, (Jean) fils d'un ſoldat de la citadelle de Bourg en Guienne, naquit en 1610. Les Jéſuites de Bourdeaux, trompés par ſa piété apparente & charmés de ſon eſprit, le reçurent dans la ſociété, & il y reſta 15 ans. Quoique dès-lors ſon eſprit donnât dans les rêveries de la plus folle myſticité, il ſut ſi bien ſe déguiſer, que lorſqu'il voulut quitter la ſociété, les ſupérieurs & les inférieurs mirent tout en uſage pour le retenir. Rendu au ſiecle en 1639, il parcourut en prêchant pluſieurs villes de Guienne, prêcha auſſi avec applaudiſſement à Paris, & fut employé dans le dioceſe d'Amiens. On le croyoit un ſaint; mais un commerce criminel avec une dévote, & d'autres liaiſons plus que ſuſpectes, découvrirent en lui un ſcélérat hypocrite. L'évêque d'Amiens, Caumartin, alloit le faire arrêter, lorſqu'il prit la fuite. Il ſe ſauva à Paris, & ſe cacha quelque tems chez Mrs. de Port-Royal. Il demeura enſuite à Bazas: il paſſa delà à Toulouſe, & par-tout il ſe fit connoître comme un homme qui ſe ſervoit de la religion pour ſatisfaire ſes penchans. L'archevêque de Toulouſe, informé de ces déſordres, diſperſa les religieuſes, pourſuivit le corrupteur qui alla ſe cacher dans un hermitage de Carmes, près de Bazas, s'y fit appeller *Jean de J. C.*, parla en prophete, & y ſema ſon enthouſiaſme & ſes déteſtables pratiques. Contraint de s'enfuir, il ſe fit calviniſte en 1650, & exerça le miniſtere pendant 8 ans. Après avoir été fort eſtimé (dit M. Collet, *Vie de S. Vincent de Paul*, tom. 1, p. 536) » de l'abbé de St-» Cyran, & fort zélé pour les » ſentimens de Port-Royal, il » ſe fit huguenot à Montau-» ban, & pour juſtifier ſon » apoſtaſie, il publia un écrit, » où il prouva que du Janſé-» niſme, dont il avoit fait pro-» feſſion, au Calviniſme qu'il » venoit d'embraſſer, il n'y a » qu'un pas à faire ». Labadie paſſa à Geneve, d'où il fut encore expulſé, & delà à Middelbourg, où il épouſa, dit-on, la célebre Schurmann. Après diverſes courſes & aventures en Allemagne & en Hollande, il mourut d'une colique violente à Altena, dans le Holſtein, en 1674, âgé de 64 ans. Il avoit été dépoſé, peu de tems auparavant, dans le ſynode de Dordrecht. Les ouvrages de ce fanatique ſont en grand nombre; il les intituloit ſinguliérement: *Le Hérault du grand Roi* JESUS, Amſterdam, 1667, in-12; *Le véritable Exorciſme, ou l'unique moyen de chaſſer le Diable du monde chrétien*, Amſterdam, 1667, in-12; *Le Chant-Royal du Roi J. C.*, Amſterdam, 1670, in-12; *Les*

Saintes Décades, Amſterdam, 1671, in-8°; *L'Empire du Saint-Eſprit*, Amſterdam, 1671, in-12; *Traité du Soi, ou le renoncement à Soi-même* &c, &c. Les diſciples de ce dévot libertin s'appellerent *Labadiſtes*; on aſſure qu'il y en avoit encore il y a peu de tems dans le pays de Cleves; mais il eſt incertain s'il s'en trouve encore aujourd'hui. » Cette ſecte, dit un auteur moderne, n'avoit fait que joindre quelques principes des Anabaptiſtes à ceux des Calviniſtes, & la prétendue ſpiritualité dont elle faiſoit profeſſion, étoit la même que celle des Piétiſtes & des Hernhutes. Le langage de la piété, ſi énergique & ſi touchant dans les principes de l'Egliſe Catholique, n'a plus de ſens, & paroit abſurde, lorſqu'il eſt tranſplanté chez les ſectes hérétiques; il reſſemble aux arbuſtes qui ne peuvent proſpérer dans une terre étrangere » (*voyez* BARRAL, KEMPIS, PASCAL).

LABAN, fils de Bathuel & petit-fils de Nachor, fut pere de Lia & de Rachel, qu'il donna l'une & l'autre en mariage à Jacob, pour le récompenſer de 14 ans de ſervices qu'il lui avoit rendus. Comme Laban vit que ſes biens fructifioient ſous les mains de Jacob, il voulut le garder encore plus long-tems par avarice; mais Jacob quitta ſon beau-pere ſans lui rien dire. Celui-ci courut après lui durant 7 jours, dans le deſſein de le maltraiter, & de ramener enſuite ſes biens, ſes fils & ſes filles. Mais Dieu lui apparut en ſonge, & lui défendit de faire aucun mal à Jacob. L'ayant atteint ſur la montagne de Galaad, ils offrirent enſemble des ſacrifices, & ſe réconcilierent. Laban redemanda ſeulement à ſon gendre les idoles qu'il l'accuſa de lui avoir dérobées. Jacob, qui n'avoit aucune connoiſſance de ce vol, lui permit de fouiller tout ſon bagage. Rachel aſſiſe deſſus s'excuſa de ſe lever, feignant d'être incommodée, pour ne pas reſtituer à ſon pere un objet de ſuperſtition & de faux culte. Ils ſe ſéparerent, contens les uns des autres, l'an 1739 avant J. C. On croit que Laban s'attacha dans la ſuite excluſivement à l'adoration du vrai Dieu, à l'exemple & par les exhortations de ſon gendre & de ſes filles.

LABAT, (Jean-Baptiſte) Dominicain Pariſien, d'abord profeſſeur de philoſophie à Nanci, fut envoyé en Amérique l'an 1693. Il y gouverna ſagement la cure de Macouba, revint en Europe en 1705, & parcourut le Portugal & l'Eſpagne. Après avoir demeuré pluſieurs années en Italie, il mourut à Paris en 1738, à 75 ans. On a de lui: I. *Nouveau Voyage aux Iſles de l'Amérique, contenant l'Hiſtoire naturelle de ce pays; l'origine, les mœurs, la religion & le gouvernement des habitans anciens & modernes; les guerres & les événemens ſinguliers qui y ſont arrivés pendant le long ſejour que l'auteur y a fait; le commerce, les manufactures qui y ſont établies, & le moyen de les augmenter: avec une Deſcription exacte & curieuſe de toutes ces Iſles, ornée de figures*; Paris, 1741, 8 vol. in-12. » Ce livre agréable

&

» & inſtructif eſt écrit (dit » l'abbé des Fontaines) avec » une liberté qui réjouit le lec- » teur. On y trouve des choſes » utiles, ſemées de traits hiſ- » toriques aſſez plaiſans. Ce » n'eſt peut-être pas un bon » livre de voyage ; mais c'eſt » un bon livre de colonie. » Tout ce qui concerne les » nôtres, y eſt traité avec éten- » due. On y ſouhaiteroit ſeu- » lement un peu plus d'exacti- » tude dans certains endroits ». II. *Voyages en Eſpagne & en Italie*, 8 vol. in-12, écrits avec autant de gaieté que le précédent. Ses plaiſanteries cependant ne ſont pas toujours de bon aloi ; il prend quelquefois un ton ſatyrique qui déroge à ſa ſageſſe & à ſa circonſpection ordinaires. III. *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*, 5 vol. in-12 ; compoſée ſur les Mémoires qu'on lui avoit fournis, & par conſéquent moins certaine que la Relation de ſon voyage en Amérique. IV. *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée, Iſles voiſines, & à Cayenne, avec des cartes & des figures*, 4 vol. in-12. On y donne une idée très-étendue du commerce de ces pays. V. *Relation hiſtorique de l'Ethiopie Occidentale*, 5 vol. in-12. Cette Relation, traduite de l'italien du Capucin Cavazzi, eſt augmentée de pluſieurs Relations Portugaiſes des meilleurs auteurs ; & enrichie de notes, de cartes géographiques & de figures. VII. *Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé du roi de France à la Porte*, 6 vol. in-12. Le P. Labat a recueilli & mis en ordre les Mémoires de ce voyageur ſur l'Aſie, la Syrie, la Paleſtine, l'Egypte, la Barbarie. A peine ces Mémoires avoient-ils vu le jour, qu'il en parut une Critique, par M. Petis de la Croix, ſous le nom d'un ſecrétaire de l'ambaſſadeur Mehemet-Effendi ; cette Critique eſt eſtimée. Le ſtyle de tous les ouvrages du P. Labat eſt en général aſſez coulant, mais un peu diffus. On peut le conſidérer comme un des voyageurs les plus vrais & les plus dignes de la confiance du lecteur.

LABARRE, LABAUME, à la lettre B.

LABE, (Sébaſtien) né à Rokyczan en Bohême, le 26 février 1635, entra chez les Jéſuites en 1653, où il enſeigna avec diſtinction les belles-lettres, fut pendant 15 ans prédicateur à Prague & enſuite 20 ans miſſionnaire. Il mourut à Klattau en 1710, après avoir publié *Sales Epigrammatici*, dont on a fait pluſieurs éditions ; la derniere eſt de Prague, 1701, in-8°. On a encore de lui des *Cantiques* ſpirituels, en langue bohémienne, très-répandus parmi le peuple & qui ont produit de grands fruits.

LABBE, (Philippe) Jéſuite, né à Bourges en 1607, profeſſa les humanités, la philoſophie & la théologie avec beaucoup de réputation. Il mourut à Paris en 1667, à 60 ans, avec la réputation d'un ſavant profond, & d'un homme doux & poli. Le P. Commire lui fit cette épitaphe :

Labbeus hîc ſitus eſt ! vitam, moreſque requiris ?
Vita Libros illi ſcribere, morſque fuit.
O nimiùm felix ! qui Patrum antiqua retractans

Concilia, acceſſit conciliis Superùm.

Il avoit une mémoire prodigieuſe, une érudition fort variée, & une ardeur infatigable pour le travail. Toutes les années de ſa vie furent marquées par des ouvrages, ou plutôt par des recueils de ce qu'il avoit ramaſſé dans les livres des autres, ou de ce qu'il avoit déterré dans les bibliotheques. Ses principales compilations ſont : I. *De Byzantinæ Hiſtoriæ Scriptoribus*, 1648, in-folio : c'eſt une notice & un catalogue des écrivains de l'Hiſtoire Byzantine, par ordre chronologique. II. *Nova Bibliotheca manuſcriptorum*, 1657, 2 vol. in-folio : compilation de pluſieurs morceaux curieux qui n'avoient pas encore été imprimés. III. *Bibliotheca Bibliothecarum*, 1664, 1672 & 1686, in-fol., & Geneve, 1686, in-4°, avec la *Biblioth. nummaria*, & un *Auctuarium*, imprimé en 1705. IV. *Concordia Chronologica*, 1670, 5 vol. in-fol. Les 4 premiers vol. de cet ouvrage, fort embrouillé, peu utile, mais bien imprimé, ſont du P. Labbe, & le 5e eſt du P. Briet. Cependant il y a des choſes qu'on chercheroit inutilement ailleurs : telle eſt l'*Ariadne Chronologica*, qui eſt au 1er vol. Cet ouvrage ne s'étant pas vendu d'abord, Cramoiſi réduit par l'eſprit d'intérêt, en envoya inconſidérément une partie à la beurriere : c'eſt ce qui le rend rare aujourd'hui. V. *Le Chronologue François*, 6 vol. in-12, 1666, aſſez exact, mais écrit avec peu d'agrément. VI. *Abrégé Royal de l'Alliance Chronologique de l'Hiſtoire ſacrée & profane, avec le lignage d'Outremer*, 2 vol. in-4°, 1651. Cet *Abrégé Royal* eſt fort confus; mais on y trouve des extraits & des pieces qu'on ne pourroit découvrir ailleurs. VII. *Concordia ſacræ & profanæ Chronologiæ, ab orbe condito ad annum Chriſti 1638*, in-12. VIII. *Méthode aiſée pour apprendre La Chronologie ſacrée & profane*, in-12; en vers artificiels, ſi mal conſtruits, que cette *Méthode aiſée* deviendroit fort difficile pour un homme qui auroit du goût. En général, les vers techniques ſont un mauvais moyen d'apprendre; on doit les employer tout au plus dans l'enſeignement des langues : le mot, le genre, le régime &c, faiſant tout l'objet de la leçon, elle peut être toute entiere renfermée dans un vers; mais il n'en eſt pas ainſi des traits hiſtoriques. Qui ne ſait que les noms & les dates, ne ſait rien; & ces dates s'apprennent mieux dans la ſuite & l'enſemble de l'hiſtoire, que dans ces eſpeces de grimoires rimés. IX. Pluſieurs *Ecrits ſur l'Hiſtoire de France*, la plupart enſevelis dans la pouſſiere : *La Clef d'or de l'Hiſtoire de France... Les Mélanges curieux... Les Eloges hiſtoriques* &c. X. *Pharus Galliæ antiquæ*, 1668, in-12. L'auteur y releve quelques erreurs de Sanſon; mais celui-ci repliqua vivement & attaqua le P. Labbe à ſon tour. XI. Pluſieurs autres ouvrages ſur la *Géographie*. XII. Beaucoup d'Ecrits ſur la Grammaire & la Poéſie Grecque, entr'autres un excellent Recueil de Racines Grecques; & l'*Etymologie de pluſieurs mots françois*, 1661,

in-12, contre le *Jardin des Racines Grecques de MM. de Port-Royal*. Lancelot, dans une 2e édition, défendit vigoureuſement l'ouvrage attaqué. XIII. *Bibliotheca Anti-Janſeniana*, in-4° : c'eſt un Catalogue des écrits compoſés contre Janſenius & ſes défenſeurs. XIV. *Notitia dignitatum omnium Imperii Romani*, 1651, in-12 : ouvrage utile. XV. *De ſcriptoribus Eccleſiaſticis diſſertationes*, en 2 vol. in-8°. C'eſt une petite bibliotheque des écrivains eccléſiaſtiques, utile, mais trop abrégée : on y trouve une bonne diſſertation contre la fable de la papeſſe Jeanne (*voyez* BÉNOÎT III). XVI. *Conciliorum Collectio maxima*; 17 vol. in-fol., 1672, avec des notes. Les 15 premiers volumes de cette collection ſont du P. Labbe, les autres du P. Couſſart, ſon confrere, plus judicieux & meilleur critique que lui. On y a joint un 18e vol. C'eſt le plus rare. Il eſt ſous le titre de *Apparatus alter*, parce que le 17e tome eſt auſſi un Appara : cependant ce 18e vol. n'eſt autre choſe que le *Traité des Conciles* de Jacobatius. Elle eſt recherchée, quoiqu'elle renferme un aſſez grand nombre de fautes. Le Jéſuite Hardouin s'étoit chargé d'en donner une nouvelle; mais on peut voir dans ſon article comment il l'exécuta. Nicolas Coleti a donné une *Collection des Conciles* plus ample, Veniſe, 1728 & 1732; 23 vol. in-fol.; & Jean-Dominique Manſi a donné des *Suppléments* très-eſtimés à cette édition, Lucques, 1748. XVII. Une édition des *Annales* de Michel Glycas, en grec & en latin, in-fol., & une de l'*Inſtitution d'un Roi Chrétien*, par Jonas, évêque d'Orléans. XVIII. Enfin ce ſavant & infatigable compilateur publia, en 1659, un *Tableau des Jéſuites illuſtres dans la République des Lettres*, ſuivant l'ordre chronologique de leur mort : ouvrage ſec, & qui ne peut avoir d'utilité que par rapport aux dates. En 1662, il mit encore au jour une *Bibliographie* des ouvrages que les ſavans de la ſociété avoient publiés en France, dans le courant de 1661, & au commencement de 1662.

LABBÉ, (Louiſe CHARLY, dite) ſurnommée *la belle Cordière*, parce qu'elle avoit épouſé un riche négociant en cables & en cordes. Son époux Ennemond Perrin étant mort en 1561, ſans enfans, la fit ſon héritiere univerſelle, & ce teſtament, ſemble contredire l'idée que des biographes ont voulu nous donner de ſes mœurs. Son cabinet étoit rempli de livres italiens, françois & eſpagnols. Elle faiſoit des vers dans ces trois langues. Les beaux-eſprits de ſon ſiecle l'ont célébrée. Ses *Œuvres* furent imprimées à Lyon, ſa patrie, en 1555, & réimprimées dans la même ville en 1762, in-12; avec la *Vie* de cette Muſe. La meilleure piece de ce recueil eſt intitulée : *Débats de Folie & d'Amour*, dialogue en proſe. Ces deux divinités, qui devroient être fort unies, ſe diſputent le pas à la porte du palais de Jupiter, qui avoit invité tous les dieux à un feſtin. Elle étoit née en 1526 ou 1527, & elle mourut en 1566.

LABBÉ, (Marin) né au village de Luc, près de Caen, fut deſtiné en 1678 à la miſſion de la Cochinchine. Rappellé en 1697, il fut nommé évêque de Tilopolis par le pape Innocent XII. Il remplit pendant 15 ans les devoirs de vicaire apoſtolique dans la Cochinchine, où il étoit retourné, & mourut en 1723. On a de lui une *Lettre* au pape Clément XI, ſur le culte des Chinois; & un *Mémoire* qui, ainſi que la *Lettre*, ſemble annoncer certaines préventions, & un zele un peu amer.

LABELLE, (Pierre-François) prêtre de la congrégation de l'Oratoire, mort le 14 janvier 1760, âgé de 64 ans, eſt auteur du *Nécrologe des Appellans & Oppoſans à la Bulle* UNIGENITUS, en 2 vol. in-12. Le titre de cet ouvrage ſuffit pour faire connoître ſes ſentimens, le caractere & l'objet de ſon zele.

LABEO, (*Q. Fabius*) conſul Romain, l'an 183 avant J. C., fut homme de guerre & homme de lettres. Il remporta une victoire navale ſur les Candiots, & aida, dit-on, Térence dans ſes *Comédies*. Il fut plus illuſtre pour ſon courage, que pour ſa bonne foi.

LABEO, (*Caius Antiſtius*) tribun du peuple, l'an 148 avant J. C., voulut ſe venger du cenſeur Metellus, qui l'avoit rayé de la liſte des ſénateurs. Il le condamna, ſans forme de procès, à être précipité du roc Tarpéien; & il auroit fait exécuter ſon arrêt ſur le champ, ſans un autre tribun qui ſurvint & forma ſon oppoſition, à la priere des parens de Metellus; car rien n'eſt plus terrible qu'un démocrate aſſuré du mobile & mépriſable ſuffrage de la multitude. Non-ſeulement Labeo demeura impuni; mais il reprit ſa place au ſénat en vertu d'une nouvelle loi, par laquelle il fit ſtatuer » que les » tribuns auroient voix délibérative dans cette compagnie »; & pour que ſon triomphe n'eût rien à déſirer, il prononça la confiſcation des biens de Metellus, & les fit vendre, en plein marché, à ſon de trompe. Tant il eſt vrai que dans les républiques, au moins celles où des ambitieux peuvent dominer le peuple, la violence & le deſpotiſme ſont ſouvent plus redoutables que dans la monarchie, & qu'en général la liberté n'y eſt qu'un vain nom.

LABEO, (*Antiſtius*) ſavant juriſconſulte, refuſa le conſulat qu'Auguſte lui offrit. Il paſſoit 6 mois de l'année à converſer avec les ſavans, & les 6 autres mois à compoſer. Il laiſſa pluſieurs ouvrages qui ſont perdus. Son pere avoit été un des complices de l'aſſaſſinat de Jules Céſar, & s'étoit fait donner la mort après la perte de la bataille de Philippes, 31 ans avant J. C.

LABERIUS, (*Decimus*) chevalier Romain, compoſoit avec ſuccès de petites comédies ſatyriques, pour leſquelles ſon humeur cauſtique lui donnoit beaucoup de talent. A Rome, un homme de naiſſance qui compoſoit des poéſies pour le théâtre, ne ſe dégradoit point; mais il ne pouvoit les repréſenter lui-même, ſans ſe déshonorer: tant l'hiſtrionisme a paru vil & mépriſable dans tous

les tems & chez toutes les nations, même chez celles où la fureur des ſpectacles étoit montée au comble. Jules Céſar preſſa vivement Laberius de monter ſur le théâtre pour y jouer une de ſes pieces. Le poëte s'en défendit en vain : il fallut céder. Dans le prologue de cette piece, Laberius exhala ſa douleur d'une maniere fort reſpectueuſe pour Céſar, & en même tems fort touchante; c'eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité, ſuivant Rollin : » Comment, dit-il, aurois-je » pu refuſer quelque choſe, à » celui auquel les dieux même » n'ont rien refuſé » ?

Etenim ipſi dii negare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare, quis poſſet pati ?

Il déplora enſuite ſon ſort en ces termes :

Ergò bis tricenis actis ſine notâ,
Eques Romanus lare egreſſus meo
Domum revertar mimus !

Mais dans le cours de ſa piece, il lança contre lui divers traits ſatyriques : Céſar l'en punit, en donnant la préférence à Publius Syrus, rival de Laberius. Cependant, lorſque la piece fut finie, il lui donna un anneau, comme pour le rétablir dans la nobleſſe qu'il avoit perdue : car dans ces tems de corruption, on regardoit encore l'hiſtrioniſme comme une ſource d'infamie ; mais les ennemis de la liberté le protégerent, comme le plus ſûr moyen de leur puiſſance. » Quel expédient, dit » un auteur moderne, employa » Néron & les autres fléaux de » Rome, pour affermir leur » empire odieux ? Ces monſtres, » pour abâtardir le peuple & » le rendre inſenſible à ſes » maux, l'enivroient par la » continuité & l'appareil des » ſpectacles ; & l'aſpect d'un » mime en faveur faiſoit oublier des monceaux de victimes, que la cruauté immoloit tous les jours aux yeux » du public. Et ſans parler des » tyrans & des fléaux de l'eſpece humaine, tous les ennemis de la liberté & du droit » public ont ſaiſi ce moyen » comme le plus efficace, pour » conſolider leur uſurpation. » Jules Céſar regardoit comme » un chef-d'œuvre de politique, l'invention de faire » jouer ſur le théâtre les chevaliers Romains. Dans les » beaux tems de la république » on n'avoit point d'idée d'hiſtrions ; de quoi euſſent ſervi » les geſticulations & les mignardiſes de ces gens-là, aux » Camille & aux Cincinnatus ? » Laberius, deſcendu du théâtre, alla chercher une place au quartier des chevaliers ; mais chacun jugeant qu'il s'étoit rendu indigne de ce rang, ils firent en ſorte qu'il n'y en trouvât plus aucune. Cicéron, le voyant dans l'embarras, le railla en diſant & en faiſant alluſion au grand nombre de ſénateurs que Céſar avoit faits : *Recepiſſem te, niſi anguſtè ſederem.* Laberius lui répondit : *Mirum ſi anguſtè ſedes, qui ſoles duabus ſellis ſedere.* Il lui reprochoit ainſi de n'avoir été ami ni de Céſar, ni de Pompée, quoiqu'il affectât de le paroître des deux. Laberius mourut à Pouzzole, dix mois après Jules Céſar, 44 ans

avant J. C. Il avoit coutume de dire : *Beneficium dando accepit, qui digno dedit.* On trouve quelques fragmens de lui dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

LABERTHONIE, (Hyacinthe) Dominicain, prêcha avec réputation à Paris, particuliérement contre les incrédules ; & montra beaucoup de zele pour le maintien de la régularité dans son ordre : ce zele se manifeste dans l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Exposé de l'état & obligations des Freres Prêcheurs*, 1767, in-4° & in-12. Les preuves de la religion qu'il avoit exposées en chaire avec autant de lumiere que de solidité, sont consignées dans la *Défense de la Religion Chrétienne contre les Incrédules, les Juifs &c.*, 1779, 3 vol. in-12. On a encore de lui la *Relation de la conversion & de la mort de M. Bouguer*, 1784. Les difficultés & les doutes de l'incrédule sont très-bien applanis dans cet ouvrage (*voyez* BOUGUER). Le P. Laberthonie mourut en 1774.

LABIENUS, (Titus) historien & orateur du tems d'Auguste. Suétone parle de lui dans la Vie de Caligula. Séneque en fait mention dans la Préface du 5e liv. des *Controverses*. On ne croit pas qu'il soit le même LABIENUS, lieutenant de César dans les Gaules, qui suivit depuis le parti de Pompée, & qui fut tué en Espagne, comme on le voit dans les *Commentaires de César*, & dans la continuation de Hirtius. Il s'étoit distingué sous César par un grand nombre d'exploits hardis & heureux : mais il n'eut pas les mêmes succès sous Pompée. Le comte de Turpin-Crissé, dans ses notes sur les *Commentaires de César*, parle ainsi de cette révolution dans les travaux militaires de Labienus. » Pourquoi, dit-il, Labienus se montra-t-il dans la guerre civile si différent de ce qu'il avoit paru dans les Gaules ? C'est le sort de ceux qui passent d'un parti à un autre. L'histoire ancienne & moderne en fournit mille exemples. La désertion, non-seulement est une tache à la gloire ; mais presque toujours elle rend encore inutiles les plus heureuses qualités & les plus beaux talens ". Il faut convenir cependant que la cause de Pompée étant celle de la république & de la patrie, la désertion de Labienus ne manque pas de raisons justifiantes.

LABOUREUR, (Jean le) né à Montmorency, près de Paris, en 1623, fit gémir la presse dès l'âge de 19 ans. Il étoit à la cour en 1644, en qualité de gentilhomme servant, lorsqu'il fut choisi pour accompagner la maréchale de Guébriant dans son ambassade en Pologne. De retour en France, il embrassa l'état ecclésiastique, obtint le prieuré de Juvigné, la place d'aumônier du roi, & fut fait commandeur de l'ordre de S. Michel. Ce savant, mort en 1675, à 53 ans, est connu par plusieurs ouvrages. I. *Histoire du maréchal de Guébriant*, in-fol., plus exacte qu'élégante. II. *Histoire & Relation d'un voyage en Pologne*, 1648, in-4° : curieuse, quoique diffuse. III. Une bonne édition des *Mémoires*

de Michel de Caſtelnau, en 2 vol. in-folio; avec des commentaires hiſtoriques, très-utiles pour l'intelligence de pluſieurs points de l'hiſtoire de France. IV. *Hiſtoire du roi Charles VI*, traduite du latin en françois, en 2 vol. in-fol. 1663; elle eſt eſtimée des ſavans. V. *Recueil des tombeaux des perſonnes illuſtres, dont les ſépultures ſont dans l'égliſe des Céleſtins de Paris*; 1642, in-fol. VI. *Traité de l'origine des Armoiries*, 1684, in-4°. On y trouve des choſes curieuſes & recherchées. VII. *Hiſtoire de la Pairie*, en manuſcrit, dans la bibliotheque du roi... Le plat *Poëme de Charlemagne*, in-8°, 1664, n'eſt point de lui, mais de ſon frere Louis, mort en 1679, qui inonda le Parnaſſe dans le dernier ſiecle de ſes productions inſipides.

LABOUREUR, (D. Claude le) oncle des précédens, mort en 1675, à 53 ans, étoit prévôt de l'abbaye de l'Iſle-Barbe. Il fut obligé de réſigner ce bénéfice, pour ſe ſouſtraire au reſſentiment du chapitre de Lyon, dont il avoit parlé d'une maniere peu meſurée, en préſentant à l'archevêque ſes *Notes & ſes Corrections* ſur le *Bréviaire* de ce dioceſe, 1643, in-8°. On a de lui *Les Maſures de l'Iſle-Barbe*, 2 vol. in-4°, 1681; ouvrage plein d'érudition; c'eſt une hiſtoire de l'abbaye dont il avoit été prévôt.

LABOURLOTE, (Claude) l'un des plus braves capitaines de ſon ſiecle, paſſa par tous les degrés de la milice, juſqu'à celui de commandant des troupes wallones, au ſervice du roi d'Eſpagne. Jamais il ne s'engageoit plus volontiers à une entrepriſe, que lorſqu'elle étoit fort périlleuſe. Il fut bleſſé en diverſes occaſions, & enfin tué d'un coup de mouſquet le 24 juillet 1600, pendant qu'il faiſoit travailler à un retranchement entre Bruges & le fort Iſabelle.

LABRE, (Benoît-Joſeph) né à Amettes, dans le dioceſe de Boulogne-ſur-Mer, en 1740, ſe diſtingua dès ſon enfance par ſa piété & l'innocence de ſes mœurs. Sa ſanté l'ayant obligé de quitter les Chartreux & enſuite l'abbaye de Sept-Fons, où il avoit réſolu de ſe conſacrer au Seigneur, il alla à Rome, y vécut dans la pauvreté & dans l'exercice des vertus chrétiennes, & y mourut en odeur de ſainteté, le 17 avril 1783. Sa Vie écrite en italien par M. Alégiani, a été traduite en françois, & augmentée d'un diſcours préliminaire plein d'éloquence & de raiſon, Liege, 1784, in-12. On a imprimé quelque tems après un *Recueil des Miracles opérés à ſon tombeau*, Paris, 1784, in-12, & une autre *Vie* par M. Marconi, ſon confeſſeur. Dans un *Mandement* de l'évêque de Boulogne, donné le 3 juillet 1783, on trouve un très-bel éloge de Bénoît-Joſeph Labre, né dans ce dioceſe. » Quoique » ſon extérieur fort abject, dit » ce prélat, parût, aux yeux » de la chair, n'avoir rien que » de rebutant & d'affreux, ce» pendant ſon inſigne piété, » ſon humilité profonde, ſon » amour auſſi grand pour la » pauvreté que généreux pour » les pauvres, avec qui il par» tageoit les aumônes qu'il » avoit reçues, ſans les avoir » demandées, lui avoient attiré

» l'eſtime, la bienveillance & » la vénération de tous les vrais » appréciateurs de ſes excellentes vertus, ſur-tout de ſa » continuelle application à la » priere, dont l'aſſiduité, que » vous, ô faux ſages de notre » ſiecle ! cherchez tant à décrier, à déprimer, à détruire, » comme n'étant que le vil partage des perſonnes inutiles à » la ſociété, ne peut toutefois » être trop louée, trop exaltée, trop protégée, puiſque, » ſelon un oracle divin (*Multùm valet deprecatio juſti aſſidua.* Jac. v., 16), auquel les diſcours artificieux de la ſageſſe » humaine n'oppoſent que de » raffinemens vains & illuſoires, elle a beaucoup de » pouvoir auprès du ſouverain » Maître des tems, des cœurs » & des événemens «. A la ſuite de ce *Mandement*, on lit la traduction en françois de l'inſcription latine, miſe avec l'approbation du Saint-Siege, dans le cercueil de Bénoît-Joſeph Labre, & deux lettres adreſſées à M. l'évêque de Boulogne par M. Fontaine, chargé à Rome des affaires de la Congrégation de la miſſion, dont il eſt membre. Ces lettres contiennent des détails auſſi édifians que curieux. Les miracles opérés à ſon tombeau furent l'occaſion de la converſion de M. Thayer, miniſtre proteſtant à Boſton. *Voyez* la *Relation* du néophyte lui-même, Liege, 1788, in-12. *Journ. hiſt. & littér.* 1 février 1789, p. 161.

LABROSSE, *voyez* ANGE de Saint-Joſeph.

LACARRY, (Gilles) Jéſuite, né au dioceſe de Caſtres en 1695, profeſſa avec ſuccès les humanités, la philoſophie, la théologie morale, l'Ecriture-Sainte, fit des miſſions, obtint les emplois de ſa ſociété, & mourut à Clermont en Auvergne, l'an 1684. Malgré la multitude & la variété de ſes occupations, il trouva le tems de compoſer un grand nombre d'ouvrages très-utiles, ſur-tout pour ceux qui s'appliquent à l'hiſtoire de France. Les principaux ſont: I. *Hiſtoria Galliarum ſub Præfectis prætorii Galliarum*, 1672, in-4°: morceau bien fait & plein d'érudition. Elle commence à Conſtantin & finit à Juſtinien. II. *Hiſtoria Coloniarum tùm a Gallis in exteras nationes miſſarum, tùm ab exteris nationibus in Gallias deductarum*, 1677, in-4°: ouvrage eſtimé, écrit avec autant de ſavoir que de diſcernement. III. *Epitome hiſtoriæ Regum Franciæ*, 1672, in-4°: petit abrégé tiré du *Doctrina temporum* de Petau. IV. *De Regibus Franciæ & lege Salica*, in-4°. V. *Cornelii Taciti liber de Germania*, in-4°, 1649, avec de ſavantes notes, que Dithmar a ſuivies dans l'édition qu'il a donnée du même ouvrage en 1726, in-8°, à Francfort-ſur-l'Oder. VI. *Hiſtoria Romana*, depuis Céſar juſqu'à Conſtantin, appuyée ſur les médailles & les autres monumens de l'antiquité. Cet ouvrage, publié en 1671, in-4°, contient des inſtructions utiles en faveur des perſonnes peu verſées dans la connoiſſance des médailles, & offre de ſavantes diſcuſſions ſur pluſieurs faits. Il renferme auſſi *Series & Numiſmata Regum Syriæ, Ægypti, Siciliæ & Meſopotamiæ.* VII. Une bonne *Edition de Velleius*

Paterculus, avec des notes. VIII. *Hiſtoria Chriſtiana Imperatorum, Conſulum & Præfectorum; Notitia Magiſtratuum & Provinciarum Imperii utriuſque, cum notis*, 1665, in-4°. On voit dans tous ces ouvrages un homme profondément verſé dans les matieres les plus épineuſes & les plus recherchées de l'hiſtoire, & un ſavant dans qui l'érudition n'a pas éteint le goût.

LACERDA, *voyez* CERDA.

LACHANIUS, ſeigneur Gaulois, pere de Rutilius Numatianus, s'acquit beaucoup de gloire dans les charges de queſteur, de préfet du prétoire & de gouverneur de Toſcane. Il étoit né à Toulouſe, ou, ſelon D. Rivet, à Poitiers. Les peuples charmés de ſa bonté, de ſon équité, & ſur-tout de ſon attention à les ſoulager, lui firent ériger pluſieurs ſtatues en différens endroits de l'empire. Il mourut vers la fin du 4e ſiecle.

LACHESIS, l'une des trois Parques, qui tenoit le fuſeau de la vie humaine. *Voy.* PARQUES.

LACOMBE, *voyez* GUYON.

LA CROIX, *voyez* CROIX-DU-MAINE, NICOLLE & PETIS.

LACROIX, (Claude) né à St-André, village entre Herve & Dalem, dans la province de Limbourg, l'an 1652, ſe fit jéſuite l'an 1673, enſeigna la théologie morale à Cologne & à Munſter, & mourut à Cologne le 1 juin 1714. On a de lui un *Commentaire ſur la Théologie morale de Buſembaum*, Cologne, 1719, 2 vol. in-fol. Lacroix donne en entier dans ſon Commentaire le texte de Buſembaum, pour l'expliquer & fixer le vrai ſens des déciſions: en quoi, s'il a eu tort, les cenſeurs cauſtiques qui l'ont accablé d'injures & d'accuſations odieuſes, ne ſont pas non plus à l'abri de reproches (*voy.* BUSEMBAUM, ESCOBAR, PASCAL). Le P. François-Antoine Zaccaria a juſtifié pluſieurs opinions des deux jéſuites, que Concina & Patuzzi avoient cenſurées avec aigreur: & il eſt certain que ſi la plupart des déciſions qui paroiſſent relâchées, ſont exactement appliquées & bornées au cas précis ſuppoſé par les auteurs, on verra preſque toujours diſparoître ce qu'elles ſemblent préſenter de révoltant. Il eſt également vrai encore que toutes ces opinions avoient été enſeignées avant les Jéſuites, qui n'ont fait que les adopter & répéter (*voyez* MOYA). L'édition, qu'on dit avoir été faite à Cologne en 1757, eſt ſuppoſée. Ce n'eſt qu'un nouveau titre & une nouvelle table ajoutés à l'ancienne édition.

LACTANCE, (*Lucius Cœlius Firmianus*) orateur & défenſeur de l'Egliſe, étudia ſous Arnobe, à Sica en Afrique. On ne connoît ni ſon pays, ni ſa famille. Preſque tous les hiſtoriens le font Afriquain, mais le P. Franceſchini, Carme, prétend qu'il étoit de Fermo; & ſes raiſons ſont très-plauſibles. Son éloquence lui acquit une ſi grande réputation, que Dioclétien le fit venir vers l'an 290 à Nicomédie, où il tenoit ſon ſiege, & l'engagea à y enſeigner la rhétorique latine; mais il y eut peu de diſciples, parce qu'on y parloit plus grec que latin. Là il vit commencer, l'an 303 de J. C., cette terrible per-

ſécution contre les Chrétiens ; & s'il n'étoit pas lui-même chrétien alors (ce qu'on ne peut décider, parce qu'on n'a rien de certain ſur l'époque de ſa converſion), ſon humanité du moins le rendit ſenſible aux maux qu'il voyoit ſouffrir aux Chrétiens. Sa vertu & ſon mérite le rendirent ſi célebre, que Conſtantin lui confia l'éducation de ſon fils Criſpe l'an 317. Lactance n'en fut que plus modeſte ; il vécut dans la pauvreté & dans la ſolitude, au milieu de l'abondance & du tumulte de la cour. Il ne reçut les préſens de l'empereur, que pour les diſtribuer aux pauvres. Ce grand homme mourut vers l'an 328. Le ſtyle de Cicéron avoit été le modele du ſien ; même pureté, même clarté, même nobleſſe, même élégance. C'eſt ce qui le fit appeller le *Cicéron Chrétien*. Parmi les ouvrages dont il a enrichi la poſtérité, les plus célebres ſont : I. Les *Inſtitutions Divines*, en 7 livres. L'auteur y éleve le Chriſtianiſme ſur les ruines de l'idolâtrie ; mais il réfute beaucoup plus heureuſement les chimeres du Paganiſme, qu'il n'établit les vérités de la Religion Chrétienne. Il traite la théologie d'une maniere trop philoſophique ; il parle des myſteres avec peu d'exactitude. Il paroît néanmoins que le P. Pétau & d'autres ont jugé trop ſévérement quelques-unes de ſes expreſſions, ſans conſidérer que dans ce tems le langage théologique n'étoit pas encore fixé, quoique la foi fut ſûre & conſtante. Un critique plus modéré en a parlé de la maniere ſuivante. » Pluſieurs » cenſeurs trop rigides y ont » noté un aſſez grand nom» bre d'erreurs théologiques ; » mais la plupart ſont ſeule» ment des façons de parler peu » exactes, & qui ſont ſuſcep» tibles d'un ſens orthodoxe, » lorſqu'on ne les prend pas » à la rigueur. Il faut ſe ſou» venir que cet auteur n'étoit » pas théologien, mais orateur, » qu'il n'avoit pas fait une lon» gue étude de la doctrine chré» tienne, mais qu'il poſſédoit » très-bien l'ancienne philo» ſophie. Quoiqu'il ne fut pas » aſſez inſtruit pour expliquer » avec préciſion tous les dog» mes du Chriſtianiſme, il a » cependant rendu à la Reli» gion un ſervice eſſentiel, en » mettant au grand jour les » erreurs, les abſurdités & les » contradictions des philoſo» phes «. II. Un *Traité de la mort des Perſécuteurs* ; publié pour la 1re fois par Baluze, d'après un manuſcrit trouvé à l'abbaye de Moiſſac, en Querci ; & réimprimé à Utrecht, in-8°, en 1693 (*voyez* BAULDRI & FOUCAULT Nicolas). On y a ajouté une diſſertation de Dodwel, *De Ripâ ſtrigâ*, qui eſt d'une ſéchereſſe extrême : mais on y voit avec plaiſir la préface du P. Ruinard, *Ad Acta Martyrum*, qui réfute ſupérieurement une autre diſſertation de cet Anglois : *De paucitate martyrum*. Dom le Nourry, trompé ſans doute par les prénoms *Lucius Cœlius*, a prétendu que cet ouvrage étoit d'un Lucius Cœcilius, qui vivoit, ſelon lui, au commencement du 4e ſiecle ; mais il a été réfuté par d'habiles critiques. Ce livre eſt cité par S. Jérôme, dans le Catalogue des ouvrages de Lactance. Le

but de Lactance eſt de prouver que les empereurs qui ont perſécuté les Chrétiens, ont tous péri miſérablement : cet ouvrage propre à faire des impreſſions profondes, & conſolantes pour les fideles, pourroit aiſément être augmenté par des additions que ſournit l'hiſtoire de tous les ſiecles. Il a des rapports marqués avec le traité de Henri Spelman, *De la fatalité des Sacrileges*. L'abbé de Maucroix l'a traduit en françois, Paris, 1684, in-12. III. Un livre de l'*Ouvrage de Dieu*, où il prouve la Providence par l'excellence de ſon principal ouvrage, par l'harmonie qui eſt dans toutes les parties du corps de l'homme, & par les ſublimes qualités de ſon ame. IV. Un livre *De la colere de Dieu*. L'édition la plus correcte de toutes ces différentes productions, eſt celle du P. François-Xavier Franceſchini, Carme, Rome, 1754-1760, 10 vol. in-8°, avec des diſſertations pleines de critique & de jugement. La premiere s'eſt faite au monaſtere de Sublac, en 1465, in-fol.

LACYDE, philoſophe Grec, natif de Cyrene, diſciple d'Arceſilaüs, & ſon ſucceſſeur dans l'académie, fut aimé & eſtimé d'Attalus, roi de Pergame, qui lui donna un jardin où il philoſophoit. Ce prince auroit voulu le poſſéder à ſa cour; mais le philoſophe lui répondit toujours, que *le portrait des rois ne devoit être regardé que de loin*. Les principes de Lacyde étoient : » Qu'il falloit toujours » ſuſpendre ſon jugement, & » ne hazarder jamais aucune » déciſion ». Lorſque ſes domeſtiques l'avoient volé & qu'il s'en plaignoit, ils ne manquoient pas à lui dire : *Ne décidez rien, ſuſpendez votre jugement.* Fatigué de ſe voir battre ſans ceſſe avec ſes propres armes, il leur repliqua un jour : » Mes » enfans, nous parlons d'une » façon dans l'école, & nous » vivons d'une autre maniere » dans la maiſon »..... Lacyde ſuivoit ce principe à la lettre. Tout philoſophe qu'il étoit, il fit de magnifiques funérailles à une oie qu'il avoit beaucoup chérie; enfin il mourut d'un excès de vin l'an 212 avant J. C. Tels étoient les ſages que l'antiquité profane regardoit comme ſes héros & ſes maîtres. *Voyez* COLLIUS.

LADISLAS I, roi de Hongrie après Geiſa en 1077, étoit né en Pologne, où ſon pere Béla I s'étoit retiré pour éviter les violences du roi Pierre. Après diverſes révolutions, il monta ſur le trône, & y fit éclater le courage dont il avoit donné de bonne heure des preuves. Il ſoumit les Bohémiens, battit les Huns, les chaſſa de la Hongrie, vainquit les Ruſſes, les Bulgares, les Tartares, aggrandit ſon royaume des conquêtes faites ſur eux, & y ajouta la Dalmatie & la Croatie, où il avoit été appellé pour délivrer ſa ſœur des mauvais traitemens de Zuonimir, ſon cruel époux. Ce héros avoit toutes les vertus d'un ſaint. Il mourut l'an 1095. Céleſtin III le canoniſa.

LADISLAS IV, grand-duc de Lithuanie, appellé au trône de Hongrie en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche, poſſédoit déjà celui de Pologne depuis l'eſpace de 6 ans, ſous

le nom de Ladiſlas VI. Amurat II porta ſes armes en Hongrie ; mais ayant été battu par Huniade, général de Ladiſlas, & ſe voyant preſſé de retourner en Aſie, il conclut la paix la plus ſolemnelle que les Chrétiens & les Muſulmans euſſent jamais contractée. Le prince Turc & le roi Ladiſlas la jurerent tous deux, l'un ſur l'Alcoran, & l'autre ſur l'Evangile. A peine étoit-elle ſignée, qu'il en eut des remords, parce que par-là il avoit violé la parole donnée à l'empereur Paléologue & aux Vénitiens, d'agir de concert avec eux contre l'ennemi commun. Le cardinal Julien Céſarini, légat en Allemagne, arrivant dans ces circonſtances, jugea qu'effectivement Ladiſlas n'avoit pu faire la paix ſans ſes alliés (& non pas, comme l'a écrit fauſſement un miniſtre Calviniſte, qu'il ne falloit pas garder la parole donnée aux infideles, calomnie victorieuſement réfutée par le cardinal Pazman). Ayant donc repris les armes, le roi livra bataille à Amurat, près de Varnes, en 1444 ; il fut battu & percé de coups (*voy.* AMURAT II). Sa tête, coupée par un Janiſſaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée Turque ; ce qui réfute ſuffiſamment ce que quelques auteurs rapportent des honneurs qu'Amurat fit rendre au corps de ce roi ennemi. Cet échec cauſa en partie la ruine de la Hongrie & celle de l'empire Grec, en ouvrant une nouvelle porte aux conquérans Ottomans. Si on en peut juger par l'événement, la Providence a puni une perfidie qui faiſoit *blaſphémer ſon nom parmi les gentils* : mais le ſecret des conſeils de Dieu doit nous empêcher d'aſſigner trop affirmativement la cauſe des malheurs dont il frappe les peuples & les rois. *Voyez* CÉSARINI.

LADISLAS *ou* LANCELOT, roi de Naples, ſurnommé *le Victorieux & le Libéral*, fut l'un & l'autre ; mais ces qualités furent ternies par une ambition ſans bornes & par une cruauté inouie. Il ſe diſoit comte de Provence & roi de Hongrie. Il ſe fit donner cette derniere couronne à Javarin, en 1403, durant la priſon du roi Sigiſmond, qui bientôt après le contraignit de retourner à Naples. Il avoit ſuccédé à ſon pere Charles de Duras, dans le royaume de Naples, en 1386 ; mais les Napolitains ayant appellé Louis II, duc d'Anjou, ces diverſes prétentions cauſerent des guerres ſanglantes. Le pape Jean XXIII étoit pour le prince d'Anjou, à qui il avoit donné l'inveſtiture de Naples. Lancelot fut battu à Roqueſeche, ſur les bords du Gariglian, en 1411. Après cette défaite, dont le vainqueur ne ſut pas profiter, Jean XXIII reconnut Lancelot, ſon ennemi, pour roi (au préjudice de Louis d'Anjou, ſon vengeur), à condition qu'on lui livreroit le Vénitien Corario, ſon concurrent au Saint-Siege. Lancelot, après avoir tout promis, laiſſa échapper Corario, s'empara de Rome, & combattit contre le pape ſon bienfaiteur, & contre les Florentins, qu'il força d'acheter la paix en 1413. Ses armes victorieuſes lui promettoient de plus grands ſuccès,

lorſqu'il mourut à Naples en 1414, à 38 ans, dans les douleurs les plus aiguës. La fille d'un médecin, dont il étoit paſſionnément amoureux, l'empoiſonna avec une compoſition que ſon pere lui avoit préparée, ſoit pour plaire aux Florentins, ſoit pour ſe venger de ce qu'il avoit ſéduit ſa fille.

LADISLAS I, roi de Pologne, ſurnommé Herman, fils de Caſimir I, fut élu l'an 1081, après Boleſlas II, dit le Cruel & le Hardi, ſon frere. Il ſe contenta du nom de prince & d'héritier de Pologne, & mérita des éloges par ſa prudence & ſa retenue, qui le porterent à maintenir la paix. Il fut pourtant obligé de prendre les armes contre les habitans de Pruſſe & de Poméranie, qu'il défit en 3 batailles. Ce fut de ſon tems que les Ruſſes ſecouerent le joug de la Pologne. Il mourut en 1102, après 20 ans d'un regne auſſi glorieux que tranquille.

LADISLAS II, roi de Pologne, ſuccéda à ſon pere Boleſlas III, en 1139. Il fit la guerre à ſes freres ſous de vains prétextes, & fut chaſſé de ſes états, après avoir été vaincu dans pluſieurs batailles. Boleſlas IV, le Friſé, monta ſur le trône, à ſa place, en 1146, & lui donna la Siléſie à la priere de Fréderic-Barberouſſe. Ladiſlas mourut à Oldembourg en 1159.

LADISLAS III, roi de Pologne en 1296, ſurnommé *Loketeck*, c'eſt-à-dire *d'une coudée*, à cauſe de la petiteſſe de ſa taille, pilla ſes peuples & s'empara des biens du clergé. Ces violences tyranniques porterent ſes ſujets à lui ôter la couronne, & à la donner à Wenceſlas, roi de Bohême. Après la mort de ce prince, Ladiſlas, retiré à Rome, fit ſolliciter puiſſamment par ſes partiſans ſecrets, & obtint de nouveau le ſceptre. Ses malheurs en avoient fait, d'un tyran, un bon prince. Il gouverna avec autant de douceur que de ſageſſe; il étendit les bornes de ſes états, & ſe fit craindre & reſpecter par ſes ennemis. La Poméranie s'étant révoltée, Ladiſlas la réduiſit par ſes armes jointes à celles des chevaliers Teutoniques. Ces religieux guerriers demanderent & prirent Dantzig pour leur récompenſe, & firent d'autres entrepriſes ſur la Pologne. Ladiſlas marcha contr'eux, & en défit 20,000 dans une ſanglante bataille. Il mourut peu de tems après, en 1333, avec une grande réputation de bravoure & de prudence. Il avoit inſtitué l'an 1325 l'ordre de chevalerie de l'Aigle blanc, lors du mariage de ſon fils Caſimir, avec Anne, fille du grand-duc de Lithuanie.

LADISLAS V, dit *Jagellon*, grand-duc de Lithuanie, obtint la couronne de Pologne en 1386, par ſon mariage avec Hedwige, fille de Louis, roi de Hongrie: Cette princeſſe avoit été élue reine de Pologne, à condition qu'elle prendroit pour époux, celui que les Etats du royaume lui choiſiroient. Ladiſlas étoit païen; mais il ſe fit baptiſer pour épouſer la reine. Il unit la Lithuanie à la Pologne, battit en diverſes occaſions les chevaliers Teutoniques, ſur-tout à la fameuſe bataille de Tannenberg en 1410,

refuſa le trône de Bohême, que les Huſſites lui offrirent, & mourut en 1434, à 80 ans, après un regne de 48. Son courage égaloit ſa ſageſſe. Il contribua beaucoup à la converſion des Samogites, peuple qui habite une province de la Lithuanie. Ce prince eſt peint aſſez défavorablement dans l'*Hiſtoire de l'Ordre Teutonique*, par M. le B. de Wal, occupé à juſtifier les chevaliers Teutoniques, & ſur-tout le grand-maître Ulric de Jungingen, contre les hiſtoriens Polonois qui en parlent avec une partialité outrée. Selon M. le B. de Wal, Jagellon auroit été la ſeule cauſe de la guerre terrible qui enſanglanta les plaines de Tannenberg & tant d'autres, il auroit joint le parjure à l'hypocriſie ; mais la répugnance avec laquelle il avoit pris les armes dans cette occaſion, ſemble l'abſoudre de ce reproche. » Les diſputes des » princes, comme celles des » particuliers, dit un auteur, » ſont ſouvent ſi embrouillées, » leurs droits réciproquement » ſi douteux, les traités & » les titres ſur leſquels ils » ſe fondent, ſujets à tant » d'explications, de modifications & d'exceptions, que » tandis que les contendans » croient avoir chacun de ſon » côté l'évidence du droit, » l'homme impartial ne ſait » qu'en penſer, & n'a pas de » peine à ſuppoſer une erreur » involontaire dans celui qui » a tort. »

LADISLAS VI, roi de Pologne, eſt le même que Ladiſlas IV, roi de Hongrie : *voyez* ſon article ci-deſſus.

LADISLAS-SIGISMOND VII, roi de Pologne & de Suede, monta ſur le trône après Sigiſmond III ſon pere, en 1632. Avant ſon avénement à la couronne, il s'étoit ſignalé contre Oſman, ſultan des Turcs, auquel il avoit tué plus de 150,000 hommes en diverſes rencontres. Le monarque ſoutint la réputation que le général s'étoit acquiſe. Il défit les Ruſſes, les contraignit à faire la paix à Viaſima, repouſſa les Turcs ; & après avoir donné des marques de valeur, il donna des exemples de toutes les vertus royales & chrétiennes. Il mourut en 1648, à 52 ans.

LADISLAS, fils aîné d'Etienne Dragutin, épouſa, un peu avant la mort de ſon pere, la fille de Ladiſlas, vaivode de Tranſilvanie ; & à cauſe de cette alliance, faite avec une princeſſe ſchiſmatique, fut excommunié par le cardinal de Montefiore, légat du Saint-Siege. Ladiſlas étoit l'héritier préſomptif de la couronne de Servie : ſon pere, en y renonçant, avoit réſervé le droit des enfans. Milutin, ſon oncle, voulant poſſéder ce trône, fit enfermer Ladiſlas après la mort de ſon pere, & le tint en priſon juſqu'à la ſienne, arrivée en 1421. Ladiſlas, devenu alors roi de Servie, refuſa l'apanage à Conſtantin ſon frere, qui n'ayant pu l'obtenir de gré, le lui demanda à la tête d'une armée. Il fut vaincu & fait priſonnier : Ladiſlas pouſſa la cruauté juſqu'à le faire pendre, & enſuite écarteler. Cette barbarie atroce lui attira la haine des peuples, qui offrirent la couronne à Etienne, fils natu-

rel de Milutin, banni alors à Conſtantinople. Ladiſlas, abandonné de tout le monde, fut pris à Sirmick, & jeté dans une priſon, d'où il ne ſortit plus.

LADVOCAT, (Louis-François) né à Paris en 1644, mort dans la même ville, doyen de la chambre-des-comptes, le 8 février 1735, à 91 ans. Son principal ouvrage eſt intitulé: *Entretiens ſur un nouveau Syſtême de Morale & de Phyſique, ou la recherche de la Vie heureuſe ſelon les lumieres naturelles*, in-12. La ſeule idée de préſenter, dans le 18e ſiècle, un *nouveau Syſtême de Morale*, montre aſſez que l'auteur n'étoit pas deſtiné à trouver la *Vie heureuſe*.

LADVOCAT, (Jean-Baptiſte) né en 1709, du ſubdélégué de Vaucouleurs, dans le diocèſe de Toul, fut docteur, bibliothécaire, & profeſſeur de la chaire d'Orléans en Sorbonne. Après avoir fait ſes études de philoſophie chez les Jéſuites de Pont-à-Mouſſon, qui voulurent en vain l'attacher à leur ſociété, il alla étudier en Sorbonne. Il fut admis en 1734 à l'hoſpitalité, & à la ſociété en 1736, étant déjà en licence. Rappellé dans ſon diocèſe, il occupa la cure de Dom-Remi; lieu célebre par la naiſſance de la Pucelle d'Orléans. Mais la Sorbonne l'enviant à la province, le nomma en 1740 à une de ſes chaires royales, & lui donna le titre de bibliothécaire en 1742. M. le duc d'Orléans, prince auſſi religieux que ſavant, ayant fondé en Sorbonne une chaire pour l'hébreu en 1751, en confia l'exercice à l'abbé Ladvocat, qui remplit cet emploi avec ſuccès juſqu'à ſa mort, arrivée le 29 décembre 1765. Ce ſavant avoit un cœur digne de ſon eſprit; une noble franchiſe animoit tous ſes ſentimens. Il n'ornoit ni ce qu'il écrivoit ni ce qu'il diſoit; mais on ſentoit dans toutes ſes actions cette humanité & cette douceur, qui eſt la vraie ſource de la politeſſe. Nous avons de lui: I. *Dictionnaire Géographique portatif*, in-8°, pluſieurs fois réimprimé. Cet ouvrage, publié ſous le nom de M. Voſgien, & donné comme une traduction de l'anglois, eſt un aſſez bon Abrégé du *Dictionnaire Géographique* de la Martiniere. Le livre françois eſt beaucoup plus exact que l'anglois, avec lequel il n'a preſqu'aucun rapport; mais M. Ladvocat voulut accréditer ſon ouvrage, en le préſentant au public comme une production de l'Angleterre. On a fait uſage de ce *Dictionnaire* dans la rédaction d'un autre plus ample & plus correct, imprimé pour la ſeconde fois à Liege, chez Baſſompierre, 1791, 2 vol. in-8°. II. *Dictionnaire Hiſtorique portatif*, en 2 vol. in-8°, dont il y a eu pluſieurs éditions & contrefaçons. Quelques-unes ont été défigurées & altérées de toutes les manieres; les Janſéniſtes & les Proteſtans y ont gliſſé leurs préventions & leurs erreurs. Il en a paru une en 3 vol., à Paris, 1777, avec des augmentations bonnes & mauvaiſes. Les bornes étroites dont l'auteur avoit circonſcrit ſon ouvrage, ne lui ont pas permis de donner à un grand nombre d'articles un développement convenable;

mais ſon impartialité, ſon attachement aux droits de la Religion & de la vertu, rendent ſon Dictionnaire, tout imparfait qu'il eſt, très-préférable à la plupart de ceux par leſquels on a voulu le remplacer. III. *Grammaire Hébraïque*, 1755, in-8°. L'auteur l'avoit compoſée pour ſes éleves; elle réunit la clarté & la méthode néceſſaires. IV. *Diſſertations* latines *ſur le Pentateuque*, *ſur Job* & *ſur les Pſeaumes*, & une *Diſſertation* en françois *ſur le lieu du naufrage de S. Paul*. V. *Tractatus de Conciliis in genere*, Caen, 1769, in-12. VI. *Diſſertation ſur le Pſeaume 67*, Exurgat Deus... VII. *Lettre ſur l'autorité des Textes originaux de l'Ecriture-Sainte*, Caen, 1766, in-8°. VIII. *Jugemens ſur quelques nouvelles Traductions de l'Ecriture-Sainte, d'après le Texte-Hébreu*. Ces quatre derniers ouvrages ſont poſthumes, & ont été imprimés à La Haye en 1767. C'eſt une bonne réfutation du ſyſtême de l'abbé Villefroy & des Capucins éleves de cet abbé.

LÆLIEN, (*Ulpius Cornelius Lælianus*) eſt un de ces généraux qui prirent le titre d'empereur dans les Gaules, ſur la fin du regne de Gallien. Il fut proclamé Auguſte par ſes ſoldats à Mayence, l'an 266. Il étoit d'un âge avancé; mais il avoit de la valeur & de la politique. Lælien ne régna que pendant quelques mois. Poſthume le Jeune ayant aſpiré comme lui au trône des Céſars, raſſembla ſes légions, le vainquit près de Mayence au commencement de l'an 267; & l'uſurpateur perdit dans la même journée l'empire & la vie. On l'a confondu mal-à-propos avec le tyran Lollien, qui prit la pourpre après lui; & avec Pomponius Ælianus, qui ſe révolta ſous Dioclétien.

LÆLIUS, (Caïus) conſul Romain, l'an 140 avant J. C., étoit l'intime ami de Scipion l'Africain le Jeune. Il ſignala ſa valeur en Eſpagne, dans la guerre contre Viriathus, général des Eſpagnols. Il ne ſe diſtingua pas moins par ſon goût pour l'éloquence & pour la poéſie, & par la protection qu'il accorda à ceux qui les cultivoient. On croit qu'il eut part aux *Comédies* de Térence. Son éloquence éclata pluſieurs fois dans le ſénat pour la veuve & pour l'orphelin. Ce grand homme étoit modeſte. N'ayant pas pu venir à bout de gagner une cauſe, il conſeilla à ſes parties d'avoir recours à Galba, ſon émule; & il fut le premier à le féliciter, lorſqu'il ſut qu'il l'avoit gagnée. — Il y a eu un autre LÆLIUS, conſul Romain 190 ans avant J. C. Il accompagna, le premier, Scipion l'Africain en Eſpagne & en Afrique, & eut part aux victoires remportées ſur Aſdrubal & ſur Siphax.

LAER *ou* LAAR, (Pierre de) ſurnommé *Bamboche*, peintre né en 1613 à Laar, village proche de Naarden en Hollande, mourut à Harlem l'an 1675. Le ſurnom de Bamboche lui fut donné, à cauſe de la ſinguliere conformation de ſa figure. Il étoit d'une grande gaieté, rempli de ſaillies, & tiroit parti de ſa difformité pour réjouir ſes amis, le Pouſſin, Claude le Lorrain, Sandrart &c. Mais cette

cette gaieté n'étoit que dans ſes organes ; & dès qu'il ceſſoit de faire le farceur, il étoit en proie à la mélancolie la plus noire, qui augmenta encore avec l'âge. Son cœur n'étoit pas fait pour goûter la joie. Comme il ne tenoit aucun compte des pratiques de religion, il fut ſurpris avec quatre autres, mangeant de la viande en Carême, par un eccléſiaſtique qui les réprimanda avec un zele qui les irrita ; Bamboche, aidé des autres qui étoient avec lui, noya le prêtre. Les remords que ce crime lui cauſa, joints à quelques diſgraces qu'il eut à eſſuyer, hâterent ſa mort ; quelques-uns diſent qu'il ſe précipita dans un puits. Ce peintre ne s'eſt exercé que ſur de petits ſujets. Ce ſont des *Foires*, des *Jeux d'enfans*, des *Chaſſes*, des *Payſages*.

LAERCE, *voyez* DIOGENE LAERCE.

LAET, (Jean de) directeur de la compagnie des Indes, ſavant dans l'hiſtoire & dans la géographie, naquit à Anvers, & y mourut en 1649. On a de lui : I. *Novus Orbis*, Leyde, 1633, in-fol. avec grand nombre de cartes & de figures qui repréſentent les animaux, les plantes & les fruits de l'Amérique. Cette deſcription du Nouveau-Monde en 18 livres, quoique quelquefois inexacte, a beaucoup ſervi aux géographes. Laët traduiſit lui-même ſon ouvrage en françois. Cette verſion fidelle, mais plate, parut à Leyde en 1640, in-fol., ſous le titre d'*Hiſtoire du Nouveau-Monde*. II. De *Gemmis & Lapidibus libri duo*, Leyde, 1647, in-8°. III. *Reſpublica Belgarum*, in-24, aſſez exacte. IV. *Gallia*, in-24, moins eſtimée que la précédente. V. *De Regis Hiſpaniæ regnis & opibus*, in-24. VI. *Hiſtoria naturalis Braſiliæ G. Piſonis, & Georgii Marggravii*, Leyde, 1648, in-fol. avec fig. VII. *Turcici Imperii ſtatus*, in-24. VIII. *Perſia, ſeu Regni Perſici ſtatus*, in-24. IX. *De Imperio magni Mogolis*, 1631. X. *Portugallia*, 1642. XI. *Reſpublica Poloniæ, Lithuaniæ, Pruſſiæ & Livoniæ*, 1642. Tous ces petits ouvrages, imprimés chez Elzevir, contiennent une deſcription ſuccincte des différens pays, dont le royaume, que le géographe parcourt, eſt compoſé. On y parle des qualités du climat, des productions du terroir ; du génie, de la religion, des mœurs des peuples ; du gouvernement civil & politique ; de la puiſſance & des richeſſes de l'état. Les géographes qui ſont venus après Laët, ont beaucoup profité de ces ouvrages. On eſtime beaucoup ſon édition de *Vitruve*, avec les notes de Philandre, de Barbaro, de Saumaiſe, accompagnée de pluſieurs *Traités* de divers auteurs ſur la même matiere, chez Elzevir en 1649, in-folio.

LÆTA, dame Romaine, fille d'Albin, grand-pontife, épouſa, ſur la fin du 4e ſiecle, Toraxe, fils de Ste. Paule. Albin fut ſi touché de la vertu de ſon gendre & de la ſageſſe de ſa fille, qu'il renonça au Paganiſme & embraſſa la Religion Chrétienne. Læta fut mere d'une fille, nommée Paule, comme ſon aïeule : c'eſt à cette occaſion que S. Jerôme lui adreſſa une *Epître* d'une éloquence vive & pleine

de choſes, qui commence ainſi : *Apoſtolus Paulus ſcribens ad Corinthios* &c, dans laquelle il lui donne des inſtructions pour l'éducation de cet enfant chéri.

LÆTUS, capitaine de la garde Prétorienne de l'empereur Commode, dans le ſecond ſiecle, empêcha que ce prince barbare ne fît brûler la ville de Rome, comme il l'avoit réſolu. Commode ayant voulu le faire mourir avec quelques autres, celui-ci le prévint, & de concert avec eux, il lui fit donner du poiſon l'an 193. Lætus éleva à l'empire Pertinax ; & trois mois après il le fit maſſacrer, parce qu'il rétabliſſoit trop ſévérement la diſcipline militaire, & que, par l'innocence & la droiture de ſes mœurs, il lui reprochoit tacitement ſa diſſolution. Didier-Julien le punit de mort peu de tems après.

LÆTUS POMPONIUS, *voy.* POMPONIUS.

LÆVINUS TORRENTIUS, *voyez* TORRENTIUS.

LÆVIUS, ancien poëte latin, dont il ne nous reſte que *deux vers* ſeulement dans *Aulu-Gelle*, & *ſix* dans *Apulée*. On croit qu'il vivoit avant Cicéron.

LAFARE, (Charles-Auguſte, marquis de) né au château de Valgorge, dans le Vivarais, en 1644, fut capitaine des gardes de Monſieur, & de ſon fils, depuis régent du royaume. Il plut à ce prince par l'enjouement de ſon imagination & la délicateſſe de ſon eſprit. Ses Poéſies reſpirent cette liberté, cet air riant & facile, que l'art tenteroit en vain d'imiter ; mais elles ont auſſi les défauts de la nature livrée à elle-même : le ſtyle en eſt incorrect & ſans préciſion, ſans parler d'un autre défaut beaucoup plus grave. C'eſt l'Amour, c'eſt Bacchus, plutôt qu'Apollon, qui inſpiroient le marquis de Lafare. Les fruits de ſa muſe ſe trouvent à la ſuite des anciennes éditions des *Œuvres de l'abbé de Chaulieu*, ſon ami. Le marquis de Lafare mourut en 1712, à 68 ans. Outre ſes *Poéſies*, réimprimées à part en 1781, 1 vol. petit in-12, on a de lui des *Mémoires* & des *Réflexions* ſur les principaux événemens du regne de Louis XIV, in-12. Ils ſont écrits avec une liberté qui eſt ſouvent pouſſée trop loin. On a encore de lui les paroles d'un opéra intitulé : *Panthée*, que le duc d'Orléans mit en partie en muſique.

LAFFICHARD, (Thomas) né en 1698 à Ponſon, dioceſe de St-Paul-de-Léon, & mort à Paris le 20 août 1753, a donné un grand nombre de Pieces de Théâtre. Celles qui ſont imprimées, ſont recueillies en un vol. in-8°. Elles eurent un ſuccès paſſager.

LAFITAU, (Joſeph-François) né à Bourdeaux, entra de bonne heure dans la Compagnie de JESUS, où ſon goût pour les belles-lettres & pour l'hiſtoire le tira de la foule. Il ſe fit connoître dans la république des lettres par quelques ouvrages. I. *Les Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux Mœurs des premiers tems*, imprimées à Paris en 1723, en 2 vol., in-4°, & 4 vol. in-12 ; c'eſt un livre très-eſtimable, attaqué fort mal à propos par Robertſon dans ſon *Hiſtoire de*

l'*Amérique*, ouvrage ſuperficiel, plein d'obſervations fauſſes & de principes pernicieux (*voyez* le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 mars 1778. Le P. Lafitau avoit été miſſionnaire parmi les ſauvages; auſſi n'avons-nous rien d'auſſi exact ſur ce ſujet. Son parallele des anciens peuples avec les Américains eſt fort ingénieux, & ſuppoſe une grande connoiſſance de l'antiquité. II. *Hiſtoire des découvertes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, 1733, 2 vol. in-4°, & 1734, 4 vol. in-12: exacte & bien écrite. III. *Remarques ſur le Gin-Seng*, Paris, 1728, in-12. L'auteur mourut vers 1740.

LAFITAU, (Pierre-François) naquit à Bourdeaux en 1685, d'un courtier de vin, & dut ſa fortune à ſon eſprit. Il entra fort jeune chez les Jéſuites, & s'y diſtingua par ſon talent pour la chaire. Ayant été envoyé à Rome au ſujet des diſputes élevées par les Janſéniſtes contre la Bulle *Unigenitus*, il plut à Clément XI. Sa converſation vive & aiſée, ſon eſprit fécond en ſaillies, donnerent au Pontife une idée favorable de ſon caractere & de ſes talens. Il ſortit de ſon ordre, & fut nommé à l'évêché de Sifteron; il y fut l'exemple de ſon clergé. Après avoir paſſé ſa vie dans l'exercice des vertus épiſcopales, il mourut au château de Lurs en 1764, à 79 ans. L'évêque de Sifteron s'étoit toujours montré ennemi ardent du Janſéniſme. On a de lui pluſieurs ouvrages: I. *Hiſtoire de la Conſtitution* UNIGENITUS, en 2 vol. in-4°, & en 3 vol. in-12. » On y trouve le vrai, » dit l'auteur des *Trois ſiecles*, » qui doit être la baſe de tout » ouvrage hiſtorique, & avec » le vrai, de l'ordre, de la » clarté, du développement, » un ſtyle noble, convenable » à l'hiſtoire, & une modé- » ration dont on ne doit jamais » s'écarter ». Il en a paru une nouvelle édition à Maſtricht, 1789, 2 vol. in-12. II. *Réfutation des Anecdotes ou Mémoires ſecrets ſur l'acceptation de la Conſtitution* UNIGENITUS, *par Villefore*, 1734, 3 vol. in-8°. Ouvrage qui prouve, ainſi que le précédent, qu'il connoiſſoit à fond la ſecte dont il dévoiloit les intrigues; cette connoiſſance alloit juſqu'à voir bien avant & d'une maniere bien préciſe dans l'avenir, comme il conſte par le paſſage ſuivant, ſi heureuſement vérifié lors de la révolution de 1789. » On y » reconnoît préſentement ſur » tout ce qu'on a lu dans cette » hiſtoire, & on trouvera que » le Quiétiſme n'eſt au fond » que le Calviniſme même, qui » n'oſant ſe montrer en France » à découvert, s'eſt caché » ſous les erreurs du tems. C'eſt » ce qu'on a vu dans ces fa- » meux projets où les Quié- » tiſtes vouloient réunir l'Egliſe » de France à l'Egliſe Anglicane (*voyez* du PIN), & » dans ſous ces fameux libelles » où ils ont érigé un tribunal à » l'eſprit particulier. Mais c'eſt » CE QUI PAROÎTROIT ENCORE MIEUX DANS UNE DE CES OCCASIONS CRITIQUES, » QUE DIEU VEUILLE DÉTOURNER, OÙ IL S'AGIROIT DE TROUBLER TOUT » POUR ÉTABLIR UNE ENTIERE LIBERTÉ DE CON-

» SCIENCE; POUR LORS IL EST » INDUBITABLE QU'ON VERROIT LES QUESNELLISTES » S'ASSOCIER OUVERTEMENT » AUX PROTESTANS, pour ne » plus faire qu'un même corps, » comme ils ne font déjà qu'une » même ame avec eux «. III. *Hiſtoire de Clément XI*, en 2 vol. in-12. IV. Des *Sermons*, en 4 vol. in-12, qui ne répondirent point à l'attente du public. Ce prélat avoit plus de geſte & de repréſentation, que d'éloquence. Il cite rarement l'Ecriture & les Peres; les preuves manquent de choix, & les meilleures reſtent ſouvent de côté: ils ſont cependant bien ſupérieurs aux diſcours légers de la plupart de nos orateurs modernes. Il traitoit la morale avec plus de ſuccès que les myſteres. V. *Retraite de quelques jours*, in-12 VI. *Avis de direction*, in-12. VII. *Conférences pour les Miſſions*, in-12. VIII. *Lettres ſpirituelles*, in-12. Tous ces ouvrages, remplis de bonnes moralités, ſont quelquefois foiblement penſés; ils ſont cependant très-utiles pour la direction des conſciences. IX. *La Vie & les Myſteres de la Ste. Vierge*, 2 vol. in-12. L'auteur y montre plus de piété que de critique, & aſſocie à des choſes inconteſtables, des traditions incertaines ou fauſſes.

LAFONT, LAFOSSE, *voyez* lettre F.

LAGALLA, (Jules-Céſar) naquit en 1571, d'un pere juriſconſulte à Padulla, petite ville de la Baſilicate, au royaume de Naples. Après avoir fait ſes premieres études dans ſa patrie, il fut envoyé à Naples, à l'âge de 11 ans, pour y étudier la philoſophie. Son cours étant achevé, il s'appliqua à la médecine, & fit tant de progrès dans cette ſcience, qu'après avoir été reçu docteur gratuitement, par une diſtinction que le college des médecins de Naples voulut lui accorder, il fut nommé à l'âge de 18 ans médecin des galeres du pape. A 19 il ſe fit recevoir docteur en philoſophie & en médecine, dans l'univerſité de Rome; & à 21 ans, il fut jugé digne, par Clément VIII, de la chaire de logique du college Romain, qu'il occupa avec une grande réputation juſqu'à ſa mort, arrivée en 1624. Les travaux de cette place lui laiſſoient peu de tems pour pratiquer la médecine; auſſi eſt-il plus connu comme philoſophe, que comme médecin. On avoit cependant une telle opinion de ſes talens dans l'art de guérir, que Sigiſmond III, roi de Pologne & de Suede, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de médecin; ce que ſa mauvaiſe ſanté ne lui permit pas d'accepter. Ce ſavant étoit doué d'une mémoire admirable, & ce don de la nature lui fut plus utile qu'à tout autre, ſon écriture étant indéchiffrable, & vu qu'il n'écrivoit qu'avec la plus grande répugnance. Auſſi eſt-il reſté peu d'ouvrages de lui. Leo-Allatius, qui a donné ſa *Vie*, y cite un Traité intitulé: *Diſputatio de Cœlo animato*, Heidelberg, 1622; & un ſur l'*Immortalité de l'ame*, Rome, 1621, in-4°.

LAGARDIE, *voyez* GARDIE.

LAGERLOOF *ou* LAGERLOKE, *Laurifolius*, (Pierre)

habile Suédois, né dans la province de Wermeland, le 4 novembre 1648, devint profeſſeur d'éloquence à Upſal, & fut choiſi par le roi de Suede pour écrire l'hiſtoire ancienne & moderne des royaumes du nord. Il mourut le 7 janvier 1699. On a de lui : I. *De Orthographia Suecana.* II. *De Commerciis Romanorum.* III. *De Druidibus.* IV. *De Gothicæ Gentis ſedibus*, Upſal, 1691, in-8°. V. Des *Diſcours* & des *Harangues* &c.

LAGNEAU, (David) connu ſeulement par ſa folie pour la pierre philoſophale, qui lui fit perdre le jugement & ſa fortune, & qui l'engagea à traduire & à augmenter le livre inſenſé de Baſile Valentin, intitulé : *Les douze Clefs de Philoſophie.* La traduction de Lagneau fut imprimée à Paris en 1660, in-8°. Les fous comme lui la recherchent. Cet auteur mourut ſur la fin du dix-ſeptieme ſiecle.

LAGNY, (Thomas FANTET, ſieur de) célebre mathématicien, né à Lyon en 1660, fut deſtiné par ſes parens au barreau; mais la phyſique & la géométrie l'emporterent ſur la juriſprudence. Connu de bonne heure à Paris, il fut chargé de l'éducation du duc de Noailles. L'académie des ſciences lui ouvrit ſes portes en 1695, & quelque tems après Louis XIV lui donna la chaire d'hydrographie à Rochefort. Son mérite le fit rappeller à Paris 16 ans après, & lui obtint une place de penſionnaire de l'académie, celle de ſous-bibliothécaire du roi pour les livres de philoſophie & de mathématiques, & une penſion de 2000 liv., dont le duc d'Orléans le gratifia. Cet homme illuſtre mourut en 1734, regretté des gens-de-lettres, dont il étoit l'appui & l'ami, & des pauvres, dont il étoit le pere. Les ouvrages les plus connus de ce célebre mathématicien ſont : I. *Méthodes nouvelles & abrégées pour l'extraction & l'approximation des racines*, Paris, 1692 & 1697, in-4°. II. *Elemens d'Arithmétique & d'Algebre*, Paris, 1697, in-12. III. *La Courbature de la Sphere*, 1702, la Rochelle, in-12. IV. *Analyſe générale, ou Méthode pour réſoudre les Problêmes*, publiée à Paris par Richer, en 1733, in-4°. V. Pluſieurs Ecrits importans dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. Ils décelent tous un grand géometre.

LAGUILLE, (Louis) Jéſuite, né à Autun en 1658, mort à Pont-à-Mouſſon en 1742, ſe fit eſtimer par ſes vertus & ſes talens. Il s'étoit trouvé au congrès de Bade, en 1714; & le zele pour la paix qu'il avoit fait paroître dans cette aſſemblée, lui valut une penſion. On a de lui pluſieurs ouvrages. Le principal eſt une *Hiſtoire d'Alſace ancienne & moderne, depuis Céſar juſqu'en 1725*, Straſbourg, en 2 vol. in-fol. & en 8 vol. in-8°, 1727. Cette Hiſtoire commence par une notice utile de l'ancienne Alſace, & finit par pluſieurs titres qui lui ſervent de preuves, & deſquels on peut tirer de grandes lumieres. L'*Alſatia illuſtrata* de M. Schœpflin n'a point fait oublier cet ouvrage du P. Laguille.

LAGUNA, (André) médecin, né à Ségovie en 1499, paſſa une grande partie de ſa vie à la cour de l'empereur Charles-Quint, qui avoit une grande confiance en lui. Il ſe rendit à Metz l'an 1540, prodigua tous ſes ſoins à ſes habitans, durant une épidémie peſtilentielle, & s'acquit par-là leur eſtime & leur reconnoiſſance, dont il profita adroitement, pour reſſerrer les nœuds qui les attachoient à l'Egliſe Romaine & à leur ſouverain. Il ſe rendit delà à Rome, où Léon X lui donna des marques d'une grande eſtime, parcourut enſuite l'Allemagne, les Pays-Bas, & alla enfin finir ſes jours dans ſa patrie en 1560. Ce médecin étoit auſſi un bon critique. On a de lui : I. *Anatomica methodus*, Paris, 1535, in-8°. II. *Epitome Galeni operum, adjectis vitâ Galeni & libello de Ponderibus & Menſuris*, Lyon, 1643, in-fol. III. *Annotationes in Dioſcoridem*, Lyon, 1554, in-12. IV. Une *Verſion* eſpagnole des ouvrages de Dioſcoride, Valence, 1636, in-fol. &c.

LAGUS, (Daniel) Luthérien, profeſſeur de théologie à Gripſwald, mourut en 1678. On a de lui : I. *Theoria meteorologica*. II. *Aſtroſophia mathematico-phyſica*. III. *Steicheologia... Pſychologia... Archologia*; ce ſont trois traités différens. IV. *Examen trium Confeſſionum reformatarum, Marchiacæ, Lipſienſis & Thorunenſis*. V. Des *Commentaires* ſur les *Epîtres aux Galates*, aux *Ephéſiens* & aux *Philippiens*.

LAHIRE, *voyez* HIRE.

LAIMAN *ou* LAYMAN, (Paul) Jéſuite, né à Inſpruck en 1576, enſeigna la philoſophie, le droit canon & la théologie, à Ingolſtadt, à Munich & à Dilingen, & mourut à Conſtance en 1635, à 60 ans. On a de lui une *Théologie morale*, in-fol. qui eſt d'un grand uſage, non-ſeulement pour les théologiens, mais auſſi pour les canoniſtes. On en a fait pluſieurs éditions; celle de Paris, 1622, eſt eſtimée.

LAINÉ, *voyez* LAISNÉ.

LAINEZ, (Jacques) né à Almaçano, bourg du dioceſe de Siguenza, l'un des premiers compagnons de S. Ignace, contribua beaucoup à l'établiſſement de ſa ſociété, & lui ſuccéda dans le généralat en 1558, deux ans après ſa mort. Il aſſiſta au concile de Trente, comme théologien de Paul III, de Jules III & de Pie IV. Il s'y ſignala par ſon ſavoir, par ſon eſprit, & ſur-tout par ſon zele contre les ſectes de Luther & de Calvin, & s'y fit tellement eſtimer, qu'ayant la fievre-quarte, les congrégations des théologiens & des cardinaux ne ſe tenoient point les jours de ſa fievre. Il parla fortement contre l'uſage du calice, demandé pour les Allemands par le roi Ferdinand & le duc de Baviere, malgré les grandes obligations que la ſociété naiſſante avoit à ces princes; perſuadé que ces ſortes de condeſcendances, au lieu de contenter les novateurs, ne font que les enhardir. Lainez vint en France à la ſuite du cardinal de Ferrare, légat de Pie IV, & y parut au colloque de Poiſſi, pour s'oppoſer aux prétentions des Calviniſtes. Ses premiers traits s'adreſſerent à la reine Catherine de Médicis.

Il eut le courage de lui remontrer l'inutilité & le danger de ces ſortes de diſputes qui ſemblent rendre la vérité problématique. Il diſputa pourtant contre Beze, dans cette aſſemblée, & parla avec force contre les erreurs modernes. De retour à Rome, il refuſa la pourpre, & mourut en 1565, à 53 ans. On a de lui quelques ouvrages de théologie & de morale. Théophile Raynaud le fait auteur des *Déclarations ſur les Conſtitutions des Jéſuites*; & quelques écrivains lui attribuent les Conſtitutions mêmes: mais c'eſt une erreur réfutée par les dates & les faits les plus inconteſtables (*voyez* IGNACE); ce que quelques auteurs ont écrit touchant les changemens apportés par Lainez, dans l'Inſtitut des Jéſuites, eſt également fabuleux. Perſonne ne ſaiſit mieux que lui l'eſprit du fondateur, & ne s'appliqua avec plus d'ardeur à le conſerver parmi ſes enfans.

LAINEZ, (Alexandre) de la même famille que le précédent, né à Chimay, dans le Hainaut, en 1650, ſe diſtingua de bonne heure par ſes talens pour la poéſie & par ſon goût pour les plaiſirs. Après avoir parcouru la Grece, l'Aſie mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie, la Suiſſe, il revint dans ſa patrie dépourvu de tout; mais ce poëte trouva de l'accueil par ſes ſaillies & ſes vers qu'il faiſoit ſouvent ſur le champ. Content d'être applaudi à table le verre à la main, ce poëte épicurien ne voulut jamais confier à perſonne les fruits de ſa muſe. La plupart des petites pieces qui nous reſtent de lui, recueillies en 1753, in-8°, ne ſont preſque que des impromptu. Lainez mourut à Paris en 1710, à 60 ans. Il avoit imaginé follement de ſe faire mener dans la plaine de Montmartre, & d'y mourir pour voir encore une fois lever le ſoleil (trait imité par J. J. Rouſſeau qui fit ouvrir la fenêtre, pour voir encore une fois la belle nature). Sa vie voluptueuſe l'avoit conduit à ces ſentimens. Tous ſes écrits n'en ſont qu'un trop fidele tableau. Le choix qu'il avoit fait de *Pétrone* pour le traduire en proſe & en vers, marque auſſi ſon penchant. Cette traduction n'a point été imprimée.

. LAIRESSE, (Gérard) peintre & graveur, né à Liege en 1640, mourut à Amſterdam en 1711. Il avoit l'eſprit cultivé; la poéſie & la muſique firent tour-à-tour ſon amuſement, & la peinture ſon occupation. Son pere fut ſon maître dans le deſſin: Laireſſe réuſſiſſoit, dès l'âge de 15 ans, à peindre le portrait. Il gagnoit de l'argent avec beaucoup de facilité, & le dépenſoit de même. L'amour fit les plaiſirs & les tourmens de ſa jeuneſſe; il penſa être tué par une de ſes maîtreſſes, qu'il avoit abandonnée. Pour ne plus être le jouet de l'inconſtance, il ſe maria. Ce peintre entendoit parfaitement la poétique de la peinture; ſes idées ſont belles & élevées; il inventoit facilement, & excelloit dans les grandes compoſitions; ſes tableaux ſont diſtingués par un riche fonds d'architecture. On admire une *Aſſomption* à la Cathédrale de Liege, une *Eu-*

dice chez le chanoine Diffui, la *Converſion* & le *Baptême* de S. Auguſtin aux Urſulines. On lui reproche d'avoir fait des figures trop courtes & peu gracieuſes. Etant devenu aveugle à 50 ans, il ſe conſola de ce malheur en préſidant à des conférences ſur la peinture, & en dictant en hollandois toute ſa théorie. Ces leçons recueillies avec ſoin par ſes auditeurs & ſes diſciples, forment un traité complet de peinture, dont M. Janſen a donné une traduction françoiſe, ſous le titre de *Grand livre des Peintres*, Paris, 1787, 2 vol. in-4°. On y trouve auſſi les *Principes du Deſſin*, qui avoient été imprimés long-tems avant. Laireſſe a laiſſé beaucoup d'Eſtampes gravées à l'eau-forte. On a gravé d'après ce maître. Laireſſe fut pere de trois fils, dont deux furent ſes éleves dans ſon art. Il avoit auſſi trois freres peintres, Erneſt & Jean, qui s'attacherent à peindre des animaux, & Jacques qui repréſentoit fort bien les fleurs. Ce dernier a compoſé en flamand un ouvrage ſur la *Peinture pratique*.

LAIRVELS, (Servais) né à Soignies en Hainaut, l'an 1560, abbé de Ste-Marie-aux-Bois, & réformateur de l'ordre de Prémontré, fit approuver ſa réforme par Louis XIII, qui lui permit de l'introduire dans les monaſteres de ſon royaume, & par les papes Paul V & Grégoire XV. L'abbé Lairvels eut la conſolation de voir revivre en France, comme en Lorraine, l'eſprit de pauvreté, de charité, d'humilité & de mortification, qui anima les premiers diſciples de S. Norbert. Il mourut à l'abbaye de Ste-Marie-aux-Bois en 1631, après avoir publié quelques ouvrages de piété, écrits d'une maniere diffuſe. I. *Statuts de la Réforme* de l'ordre de Prémontré. II. *Catéchiſme des Novices*. III. *L'Optique des Réguliers*, de l'ordre des Auguſtins &c.

LAÏS, fameuſe courtiſanne, née à Hyccara, ville de Sicile, fut tranſportée dans la Grece, lorſque Nicias, général des Athéniens, ravagea ſa patrie. Corinthe fut le premier théâtre de ſa lubricité. Princes, grands, orateurs, philoſophes, tout courut à elle. Le fameux Démoſthenes fit exprès le voyage de Corinthe; mais Laïs lui ayant demandé environ 4000 liv. de notre monnoie, il s'en retourna en diſant: *Je n'achete pas ſi cher un repentir*. Laïs avoit un goût décidé pour les philoſophes. Le dégoûtant Cynique Diogene lui plut, & en obtint tout ce qu'il voulut. Ariſtippe, autre philoſophe, dépenſa avec elle une partie de ſon patrimoine. Cette femme badinoit quelquefois ſur la foibleſſe de ces gens qui prenoient le nom de Sages: » Je ne ſais ce qu'on » entend, diſoit-elle, par l'auſ» térité des philoſophes; mais » avec ce beau nom, ils ne » ſont pas moins ſouvent à ma » porte que les autres Athé» niens ». Après avoir corrompu une partie de la jeuneſſe de Corinthe, Laïs paſſa en Theſſalie pour y voir un jeune homme dont elle étoit amoureuſe. On prétend que quelques femmes, jalouſes de ſa beauté, l'aſſaſſinerent dans un temple de Vénus, vers l'an 340 avant J. C. La Grece lui éleva des

monumens, à la honte de la décence & des mœurs que l'aveugle gentilité ne connoiſſoit pas, & dont la divinité, comme dit S. Paul, étoit la partie la plus honteuſe de l'être corporel : *Quorum deus venter eſt, & gloria in confuſione eorum*, Phil. 3.

LAISNÉ *ou* LAINAS, (Vincent) Pere de l'Oratoire de France, né à Lucques en 1633, profeſſa avec diſtinction, & fit des *Conférences* ſur l'Ecriture-Sainte à Avignon, à Paris & à Aix. Elles furent ſi applaudies, que dans cette derniere ville on fut obligé de dreſſer des échafauds dans l'égliſe. Sa ſanté avoit été toujours fort délicate; on l'avoit envoyé à Aix pour la rétablir : il y mourut en 1677, à 45 ans. On a de lui : I. *Les Oraiſons funebres du chancelier Seguier & du maréchal de Choiſeul.* Les louanges y ſont meſurées, & les endroits délicats maniés avec adreſſe. Son éloquence eſt à la fois fleurie & chrétienne. II. Des *Conférences ſur le Concile de Trente*, imprimées à Lyon. III. Des *Conférences* manuſcrites en 4 vol. in-fol. ſur l'Ecriture-Sainte. Un magiſtrat d'Aix les conſerve dans ſa bibliotheque.

LAITH *ou* LEITH, étoit un chaudronnier, qui éleva trois enfans, nommés *Jacob*, *Amrou* & *Ali*. Le pere & les enfans, s'ennuyant de leur métier, voulurent porter les armes. Laith ſe mit donc en campagne avec ſes trois enfans, & ayant ramaſſé quelques gens de fortune, dont il ſe fit le chef, il devint *Capitaine de voleurs*. Il voloit pourtant en galant homme; car il ne dépouilloit jamais entiérement ceux qui tomboient entre ſes mains, ſe contentant de partager avec eux ce qu'ils avoient. Il fut connu & eſtimé pour ſa bravoure & pour celle de ſes enfans, par Darhan, qui régnoit alors dans le Ségeſtan. Ce prince l'attira à ſa cour, & l'avança juſqu'aux premieres charges de l'état : de ſorte que Laith laiſſa en mourant à ſon fils Jacob, l'eſpérance & les moyens de parvenir à quelque choſe de plus grand. En effet ce fut ce même Jacob qui fonda la Dynaſtie des *Soffarides*.

LAIUS, fils de Labdacus, roi de Thebes, & époux de Jocaſte; *voyez* ŒDIPE.

LALANDE, (Jacques de) conſeiller & profeſſeur en droit à Orléans ſa patrie, naquit en 1622, & mourut en 1703. Il fut auſſi regretté pour ſon ſavoir, que pour ſon zele & ſon inclination bienfaiſante, qui lui mériterent le titre de *Pere du Peuple*. On a de lui : I. Un excellent *Commentaire* ſur la coutume d'Orléans, in-folio, 1677, & réimprimé en 1704, en 2 vol.; la 1re édition eſt la meilleure. II. *Traité du Ban & de l'Arriere-Ban*, in-4°, 1674. III. Pluſieurs autres Ouvrages de Droit, en latin.

LALANDE, (Michel-Richard de) muſicien françois, né à Paris en 1657, mourut à Verſailles en 1726. Il s'attacha à l'orgue & au clavecin, & ſe fit bientôt déſirer dans pluſieurs paroiſſes. Louis XIV le choiſit pour montrer à jouer du clavecin aux deux jeunes princeſſes ſes filles, Mlles. de Blois & de Nantes. Il obtint ſucceſſivement les 2 charges de maître-

de-muſique de la chambre, les 2 de compoſiteur; celle de ſurintendant de la muſique; & les 4 charges de maître de la chapelle. Les Motets qu'il a fait exécuter devant Louis XIV & Louis XV, toujours avec beaucoup de ſuccès & d'applaudiſſement, ont été recueillis en 2 vol. in-fol. On admire ſur-tout le *Cantate*, le *Dixit*, le *Miſerere*.

LALANE, (Pierre) Pariſien, fils d'un garde-rôle du conſeil-privé, n'eſt connu que par quelques *Stances* & une eſpece d'*Eglogue*, inſérée dans le tom. IV du *Recueil des plus belles Pieces des Poëtes François*, par Mlle d'Aunoi, & quelques autres pieces recueillies en 1759, in-12, avec celles de Monplaiſir. Il mourut vers 1761.

LALANE, (Noël de la) fameux docteur de Sorbonne, né à Paris, fut le chef des députés à Rome, pour l'affaire de Janſenius, à la défenſe duquel il travailla toute ſa vie. On lui attribue plus de 40 ouvrages différens ſur ces matieres, ſur leſquelles l'autorité de l'Egliſe eût dû lui donner des ſentimens différens. Les principaux ſont: I. *De initio piæ voluntatis*, 1650, in-12. II. *La Grace victorieuſe*, in-4°, ſous le nom de Beaulieu: la plus ample édition eſt de 1666. III. *Conformité de Janſenius avec les Thomiſtes, ſur le ſujet des V Propoſitions.* IV. *Vindiciæ Sancti Thomæ circa Gratiam ſufficientem*, contre le P. Nicolaï, Dominicain, avec Arnauld & Nicole. Lalane mourut en 1673, à 55 ans.

LALLEMANT, (Louis) Jéſuite, né à Châlons-ſur-Marne, mort recteur à Bourges en 1635, eſt auteur d'un *Recueil de Maximes*, qu'on trouve à la fin de ſa *Vie*, publiée en 1694, in-12, par le P. Champion.

LALLEMANT, (Jacques-Philippe) Jéſuite, né à St-Valery-ſur-Somme, mourut à Paris en 1748. Il étoit un des plus zélés défenſeurs de la Conſtitution *Unigenitus*, & de l'autorité de l'Egliſe. On a de lui: I. *Le véritable Eſprit des Diſciples de S. Auguſtin*, 1705 & 1707, 4 vol. in-12: tableau vrai à certains égards, mais qui n'eſt pas ſans caricatures. II. Une *Paraphraſe des Pſeaumes*, en proſe, in-12, & qui met dans un beau jour les ſublimes Cantiques du Prophete roi. On en a fait une multitude d'éditions; & ce livre ne ſauroit être trop familier aux Chrétiens: c'eſt le meilleur livre de prieres qu'on puiſſe leur ſuggérer. Le P. Goldhagen a donné une paraphraſe allemande ſur ce modele, Mayence, 1780, in-8° (*voyez* DAVID). III. Un *Nouveau-Teſtament*, 12 vol. in-12; qu'il oppoſa à celui de Queſnel. Si, comme l'ont prétendu les gens du parti, il lui eſt inférieur pour les graces du ſtyle, ce déſavantage eſt bien réparé par une exacte orthodoxie. Il y a à la fin de chaque chapitre, de très-bonnes notes pour l'intelligence du ſens littéral, par le P. Languedoc. IV. Une *Traduction* de l'Imitation de J. C. 1740. V. Pluſieurs ouvrages contre les réfractaires aux déciſions de l'Egliſe.

LALLEMANT, (Pierre) chanoine-régulier de Ste Genevieve, natif de Rheims, n'embraſſa cet état qu'à l'âge

de 33 ans. La chaire, la direction & les œuvres de piété remplirent le cours de ſa vie. Il la termina par une mort ſainte en 1673, à 51 ans, après avoir été chancelier de l'univerſité. Nous avons de lui : I. *Le Teſtament ſpirituel*, in-12. II. *Les ſaints déſirs de la Mort*, in-12. III. *La Mort des Juſtes*, in-12. Ces trois ouvrages ſont entre les mains de toutes les perſonnes pieuſes. IV. *Abrégé de la Vie de Ste Genevieve*, in-8° : elle manque de critique. V. *Eloge funebre de Pompone de Bellievre*, in-4°.

LALLI, (Jean-Baptiſte) *Lallius*, fut employé par le duc de Parme, & par le pape, au gouvernement de différentes villes, & mourut à Norſia dans l'Ombrie, ſa patrie, en 1637, à 64 ans. On a de lui pluſieurs Poëmes Italiens. I. *Domiziano Moſcheida*, in-12. II. *Il mal Franceſe*, in-12. III. *La Jeruſalemme deſolata*, in-12. IV. *L'Eneïde traveſtita*, in-12. V. Un vol. de *Poëſies diverſes*, 1638, in-12.

LALLI, (Thomas Arthur, comte de) gentilhomme Irlandois, dont les ancêtres ſuivirent la fortune de Jacques II, roi d'Angleterre, lorſqu'il chercha un aſyle en France, ſe diſtingua par des actions de valeur, devint lieutenant-général, & en 1756, gouverneur des poſſeſſions françoiſes dans l'Inde. Il arriva à Pondichéri le 28 avril 1758. La guerre étoit déclarée entre la France & l'Angleterre. Il s'empara d'abord de Gondelour & de St-David : mais il échoua devant Madras ; & après la perte d'une bataille, il fut obligé de ſe retirer ſous Pondichéri, que les Anglois bloquerent & prirent le 16 janvier 1761. Sa garniſon fut faite priſonniere de guerre, & la place raſée. Il avoit indiſpoſé tous les eſprits par ſon humeur violente & hautaine, & par les propos les plus outrageans. Les Anglois le firent conduire à Madras le 18 janvier, pour le ſouſtraire à la colere des officiers françois. Arrivé en Angleterre le 23 ſeptembre ſuivant, il obtint le 21 octobre la permiſſion de retourner en France. Le conſul de Pondichéri & le cri général l'accuſoient de concuſſion, & d'avoir abuſé du pouvoir que le roi lui avoit confié ; il fut renfermé à la Baſtille. Le parlement eut ordre de lui faire ſon procès, & il fut condamné, le 6 mai 1766, à être décapité, comme *duement atteint d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état & de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations & exactions*. L'arrêt fut exécuté, & ce lieutenant-général finit ſa vie ſur un échafaud. En 1778, un fils du comte de Lally, dont la légitimité eſt conteſtée par une niece (madame la comteſſe de la Heuſe), s'eſt pourvu en caſſation de l'arrêt prononcé contre ſon pere. Il réuſſit à le faire caſſer en effet, & à faire renvoyer ce procès au parlement de Dijon, mais ce tribunal confirma la ſentence du parlement de Paris, par un arrêt du 23 août 1783. Le *Factum* que Voltaire a publié en faveur de cet infortuné général, eſt rempli d'aſſertions fauſſes & calomnieuſes : il eſt toujours beau de prendre le parti des malheureux, mais il ne faut pas ſacri-

ſier à leur défenſe l'innocence & l'honneur d'autruj.

LALLOUETTE, (Ambroiſe) chanoine de Ste Opportune à Paris, ſa patrie, mort en 1724, à 71 ans, s'appliqua avec ſuccès à la direction, & aux miſſions pour la réunion des Proteſtans à l'Egliſe Romaine. On lui doit : I. Des *Traités ſur la Préſence réelle, ſur la Communion ſous une eſpece*, réunis en un vol. in-12. II. L'*Hiſtoire des Traductions françoiſes de l'Ecriture-Sainte*, 1692, in-12. L'auteur parle des changemens que les Proteſtans y ont faits en différens tems, & entre dans des détails curieux, mais quelquefois inexacts. III. La *Vie d'Antoinette de Gondi, ſupérieure du Calvaire*, in-12. IV. La *Vie du cardinal le Camus, évêque de Grenoble*, in-12. V. On lui attribue communément l'*Hiſtoire & l'Abrégé des Ouvrages Latins, Italiens & François pour & contre la Comédie & l'Opéra*, in-12.

LALLOUETTE, (Jean-François) muſicien François, diſciple de Lully, mort à Paris en 1728, à 75 ans, obtint ſucceſſivement la place de maître-de-muſique de l'égliſe de S. Germain-l'Auxerrois, & de celle de Notre-Dame. Il a compoſé pluſieurs Motets à grand chœur, qui ont été fort applaudis ; mais on n'a gravé de ſes ouvrages que quelques Motets pour les principales fêtes de l'année, à une, deux & trois voix, avec la baſſe continue. Son *Miſerere* ſur-tout eſt très-eſtimé.

LAMARCHE, (Jean-François) Jéſuite, né en Bretagne en 1700, s'eſt diſtingué par des ouvrages dont la juſteſſe & la ſolidité font le principal mérite ; tels ſont : *La Foi juſtifiée de tout reproche de contradiction*, 1762, in-12. *Inſtructions dogmatiques ſur les Indulgences*, 1751, in-12. On a encore de lui un *Diſcours ſur la Géométrie*. Il mourut en 1763.

LAMARE, *voyez* MARE.

LAMBECIUS, (Pierre) né à Hambourg en 1628, fit des progrès ſi rapides dans la littérature, qu'à l'âge de 19 ans, il publia ſes ſavantes *Remarques* ſur *Aulu-Gelle*. Des voyages dans les différentes contrées de l'Europe répandirent ſon nom & augmenterent ſes connoiſſances. De retour à Hambourg, il fut nommé en 1652 profeſſeur d'hiſtoire, & en 1664 recteur du college. Deux ans après il épouſa une femme riche, mais vieille, avare & acariâtre. Ne pouvant plus vivre avec cette furie, il paſſa à Rome, où il embraſſa publiquement la Religion Catholique ; là le pape Alexandre VII & la reine Chriſtine lui firent un ſort heureux. Il oublia aiſément ſa patrie, où l'envie, après avoir critiqué ſes études & ſes ouvrages, l'avoit accuſé d'être hérétique & même athée. Il devint enſuite bibliothécaire, conſeiller & hiſtoriographe de l'empereur, & mourut dans ce poſte, à Vienne, en 1680, à 52 ans. Les ouvrages qui honorent ſa mémoire, ſont : I. *Origines Hamburgenſes ab anno 808, ad annum 1292* ; 2 vol. in-4°, 1652 & 1661 ; & 2 vol. in fol. 1706 & 1710 : ouvrage chargé d'érudition. II. *Animadverſiones ad Codini Origines Conſtantinopolitanas*, très-ſavantes ; Paris, 1655, in-fol. III. *Commentario-*

rum de Bibliotheca Cæſaria Vindobonenſi libri VIII, 1665, 8 vol. in-12. C'eſt un catalogue ſavant des manuſcrits de la bibliotheque de l'empereur. Il faut joindre à cet ouvrage, le *Supplément* de Daniel de Neſſel, 1690, 2 vol. in-fol. IV. *Prodromus Hiſtoriæ litterariæ, & Iter Cellenſe* : ouvrage poſthume, publié en 1710, in-fol. par Jean-Albert Fabricius.

LAMBERT, empereur, ou roi d'Italie, étoit fils de Gui, duc de Spolete, auquel il ſuccéda en 894. Deux ans après il s'accommoda avec Bérenger, ſon compétiteur, & mourut d'une chute de cheval, qu'il fit à la chaſſe en 898. Ce prince donnoit les plus belles eſpérances, s'il eût régné plus longtems.

LAMBERT, (S.) évêque de Maſtricht, ſa patrie, vers 670, fut chaſſé de ſon ſiege après la mort de Childeric, par le barbare Ebroïn, l'an 674, qui mourut 7 ans après. Lambert rétabli ſur le trône épiſcopal, par Pepin de Hériſtal, l'an 681, convertit un grand nombre d'infideles, adoucit leur férocité, & fut tué en 709 par Dodon (ſuivant les Bollandiſtes, & en 696 ou 697 ſelon d'autres), à cauſe de la liberté avec laquelle il reprit Pepin, qui menoit une vie ſcandaleuſe avec Alpaïs. Dodon étoit parent de cette concubine. Son martyre arriva à Liege, qui n'étoit qu'un petit village, & qui devint par cet événement une ville conſidérable, la dévotion des fideles y ayant attiré beaucoup de peuples. S. Hubert fut ſon ſucceſſeur. Il y a eu deux autres Saints de ce nom; l'un archevêque de Lyon, mort en 688; l'autre évêque de Vence en 1114.

LAMBERT DE SCHAWEMBOURG, ou, ſelon d'autres, d'Aſchaffembourg, célebre bénédictin de l'abbaye d'Hirchfelden en 1058, entreprit le voyage de Jeruſalem. De retour en Europe, il compoſa une *Chronique* depuis Adam juſqu'en 1077. Cette Chronique n'eſt qu'un mauvais abrégé juſqu'à l'an 1050; mais depuis 1050 juſqu'en 1077, c'eſt une hiſtoire d'Allemagne, d'une juſte étendue. Ce monument fut imprimé à Bâle en 1669, in-fol. avec celui de Conrad de Liechtenaw, & dans le premier volume des *Ecrivains d'Allemagne* de Piſtorius. Un moine d'Erfurt en a donné une *Continuation* juſqu'à l'an 1472, aſſez bonne, mais confuſe. Cette continuation ſe trouve auſſi dans le recueil de Piſtorius.

LAMBERT, évêque d'Arras, né à Guines, ſe diſtingua tellement par la prédication pendant qu'il étoit chanoine de Lille, que les Artéſiens déſirant ſéparer leur égliſe de celle de Cambray, à laquelle elle étoit unie depuis 500 ans, l'élurent pour évêque en 1092. Urbain II confirma cette élection & ſacra le nouvel évêque à Rome, malgré les oppoſitions des Cambraiſiens. Lambert aſſiſta à quelques conciles, & mourut en 1115. Il fut enterré dans ſa cathédrale, où on lui mit une épitaphe, qui annonce: » Que la Ste Vierge étoit ap» parue à Lambert & lui avoit » donné un cierge qui avoit la » vertu de guérir du mal des » Ardens, alors ſi commun en

» France ». On a dans le *Miſcellanea* de Baluze un *Recueil de Chartres & de Lettres* qui concernent l'évêché d'Arras, attribué à Lambert.

LAMBERT, (François) cordelier d'Avignon ſa patrie, quitta ſon couvent pour prêcher le Luthéraniſme, & ſur-tout pour avoir une femme. Luther en fit ſon apôtre dans la Suiſſe & en Allemagne, & lui procura la place de premier profeſſeur de théologie à Marpurg. Il y mourut de la peſte en 1530, après avoir publié : I. Deux Ecrits, l'un pour juſtifier ſon apoſtaſie, & l'autre pour décrier ſon ordre ; 1523, in-8°. Le 1er a été réimprimé avec pluſieurs de ſes *Lettres*, & de ſes *Queſtions Théologiques*, dans les *Amœnitates Litterariæ* de Selhorn. II. Des *Commentaires* ſur *S. Luc*, ſur *le Mariage*, ſur le *Cantique des Cantiques*, ſur les *petits Prophetes* & ſur l'*Apocalypſe*, in-8°. III. Un *Traité de la vocation*, in-8°. IV. Un autre Traité renfermant pluſieurs diſcuſſions théologiques, ſous le titre aſſez juſte de *Farrago*, in-8°. Ce moine apoſtat ſe déguiſa long-tems ſous le nom de *Johannes Serranus*, Jean de Serres. Ses écrits ſont auſſi bouffis d'emportement, que vuides de raiſon.

LAMBERT, ſurnommé *le Begue*, à cauſe de la difficulté de ſa prononciation, mourut l'an 1177, à ſon retour de Rome, où Raoul, évêque de Liege, l'avoit envoyé. Ce fut lui qui inſtitua les Béguines des Pays-Bas ; établiſſement fort répandu dans ces provinces, & qui eſt de la plus grande utilité à la Religion & à la ſociété ; en aſſurant des moyens de vertu & de ſubſiſtance à une multitude de filles, ſans leur ôter la liberté de rentrer dans le ſiecle. Pluſieurs auteurs attribuent l'inſtitution des *Béguines* à Ste Beggue ; on peut voir les ſons de cett *Diplomat.* t. 2, p. 948

LAMBE reſe de M celles, ma Paris d'un Elle perdit 3 ans. Sa condes noce nieux Bach un devoir & cultiver les tions qu'il belle-fille. C s'accoutuma petits extra Elle forma littéraire, p ſes plaiſirs & ſes peines. ſon mari, H quis de St-E épouſé en 16 dit en 1686 longs & cru s'agiſſoit d Elle les condu avec toute l perſonne qui d'autre talent, maîtreſſe d'un qu'elle avoit p elle établit dan ſon où il étoit reçu : c'étoit la nombre d'exce ſe fût préſervé épidémique du ſe trouvât pour nablement. Auſ gens frivoles lançoient, quand ils pou-

voient, quelques traits malins contre la maiſon de madame de Lambert, qui, très-délicate ſur les diſcours & ſur l'opinion du public, craignoit quelquefois de donner trop à ſon goût. Cette dame illuſtre mourut en [illegible], à 86 ans. Ses ouvrages [illegible]té réunis en 2 vol. in-12. [illegible]rincipaux ſont : I. Les *[illegible] d'une Mere à ſon Fils & [illegible] Mere à ſa Fille* ; ce ne [illegible]oint des leçons ſeches, [illegible]ſentent l'autorité d'une [illegible]; ce ſont des précepres [illegible]és par une amie, & qui [illegible]nt du cœur. C'eſt un phi[illegible]he aimable, qui ſeme de [illegible]; la route dans laquelle il [illegible]faire marcher ſes diſciples; [illegible]'attache moins aux frivoles [illegible]nitions des vertus, qu'à les [illegible]irer en les faiſant connoître [illegible]leurs agrémens. Tout ce [illegible]elle preſcrit porte l'empreinte [illegible]ne ame noble & délicate, [illegible]poſſede ſans faſte & ſans ef[illegible]: les qualités qu'elle exige [illegible]s les autres. On ſent par[illegible]t cette chaleur du cœur; [illegible]ſeule donne le prix aux pro[illegible]tions de l'eſprit. II. *Nou[illegible]es Réflexions ſur les Fem[illegible], ou Métaphyſique d'Amour*; [illegible]s ſont pleines d'imagination, [illegible]fineſſes & d'agrément. III. *[illegible]ité de l'Amitié*. L'ingénieuſe [illegible]ur peint les avantages, les [illegible]mes, les devoirs de cette [illegible]tu avec autant de vérité que [illegible]délicateſſe. IV. *Traité de la [illegible]illeſſe*, non moins eſtimé que [illegible]i de l'Amitié. V. *La Femme [illegible]ître*, petit roman extrême[illegible]nt touchant. VI. Des mor[illegible]ux détachés de Morale ou Littérature. C'eſt par-tout le [illegible]me eſprit, le même goût, la [illegible]me nuance. Il y a quelquefois ; mais rarement, du précieux.

LAMBERT, (Joſeph) fils d'un maître-des-comptes, naquit à Paris en 1654, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, & obtint le prieuré de Palaiſeau, près Paris. L'égliſe de S. André-des-Arcs, ſa paroiſſe, retentit long-tems de ſa voix douce & éloquente. Il eut le bonheur de convertir pluſieurs Calviniſtes & pluſieurs pécheurs endurcis. Sa charité pour les pauvres alloit juſqu'à l'héroïſme. Ils perdirent le plus tendre des peres, le plus ſage conſolateur, & le plus généreux protecteur, lorſque la mort le leur enleva en 1722, à 68 ans. Ce fut à la réquiſition de ce ſaint homme, que la Sorbonne fit une déclaration qui rend nulles les theſes de ceux qui s'y ſeroient nommés titulaires de pluſieurs bénéfices. On a de lui : I. *L'Année Evangélique, ou Homélies*, 7 vol. in-12. Son éloquence eſt véritablement chrétienne, ſimple, douce & touchante. Tous ſes ouvrages ſont marqués au même coin, & l'on ne peut trop les recommander à ceux qui ſont obligés par état à inſtruire le peuple. Si le ſtyle en eſt négligé, on doit faire attention qu'il écrivoit pour l'inſtruction des gens de la campagne, & non pour les courtiſans. II. *Des Conférences*, en 2 vol. in-12, ſous le titre de *Diſcours ſur la vie eccléſiaſtique*. III. *Epîtres & Evangiles de l'année*, avec des réflexions, chez Muguet, en 1713, in-12. IV. *Les Ordinations des Saints*, in-12. V. *La maniere de bien inſtruire les Pauvres*, in-12. VI. *Hiſtoires choi-*

ſies de l'Ancien & du Nouveau Teſtament : recueil utile aux catéchiſtes, chez Lotin, in-12. VII. *Le Chrétien inſtruit des Myſteres de la Religion & des vérités de la Morale.* VIII. *Inſtructions courtes & familieres* pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'année, en faveur des pauvres, & particuliérement des gens de la campagne, in-12. IX. Deux *Lettres ſur la pluralité des Bénéfices*, contre l'abbé Boileau. X. *Inſtructions ſur les Commandemens de Dieu*, en faveur des pauvres & des gens de la campagne, en 2 vol. in-12. XI. *Inſtructions ſur le Symbole*, 2 vol. in-12.

LAMBERT, (Michel) muſicien François, né en 1610 à Vivone, petite ville du Poitou, mort à Paris en 1690, excelloit à jouer du luth, & marioit, avec beaucoup d'art & de goût, les accens de ſa voix aux ſons de l'inſtrument. Il fut pourvu d'une charge de maître-de-muſique de la chambre du roi. Il a fait quelques petits Motets, & a mis en muſique des *Leçons de Ténebres*. On a encore de lui un Recueil contenant pluſieurs Airs à une, 2, 3 & 4 parties, avec la baſſe continue.

LAMBERT, (Jean) général des troupes d'Angleterre ſous la tyrannie de Cromwel, ſignala ſa valeur dans différentes occaſions, & eut les qualités d'un chef de parti. Cromwel ayant caſſé le parlement l'an 1653, établit un conſeil dont Lambert fut le chef. Lorſqu'il fut déclaré *Protecteur* de la république, Lambert empêcha qu'il ne fût déclaré roi. Cromwel le regarda dès-lors comme ſon rival, & lui ôta le généralat. Après la mort du Protecteur, arrivée en 1658, Lambert ſe ligua avec le chevalier Vane contre le parlement, & contre le nouveau protecteur, Richard Cromwel, fils d'Olivier. Il s'oppoſa enſuite de toute ſa force au rétabliſſement de la monarchie ; ſes intrigues furent inutiles. Son armée ayant été défaite, il fut pris par le général Monck, qui le fit mettre dans la tour de Londres avec Vane ſon complice. Il fut condamné à mort l'an 1662 ; mais le roi modéra la rigueur de cette ſentence, & ſe contenta de reléguer Lambert dans l'iſle de Jerſey, où il paſſa le reſte de ſa vie.

LAMBERT, (Claude-François) né à Dole, eut la cure de Saineau, dans le dioceſe de Rouen, qu'il abdiqua enſuite. Il vint à Paris & s'y mit aux gages des libraires, pour leſquels il compila divers ouvrages, qui lui coûtoient peu, & qui ne valoient pas ce qu'ils lui coûtoient. Les principaux ſont : I. *Le Nouveau Télémaque*, ou *Mémoires & Aventures du C de *** & de ſon fils*, 3 vol. in-12. II. *La Nouvelle Mariamne*, vol. in-12. III. *Mémoires Aventures d'une femme de qu lité*, 3 vol. in-12. On voit que dans ces divers romans, il cherché à perſuader qu'il co pioit de bons modeles ; ma cela ne paroît que dans le titre & c'eſt à ce titre qu'ils ont d tout leur ſuccès. Ils ſont dénué d'imagination & d'élégance. IV *L'Infortunée Sicilienne*, in-12. V. *Recueil d'Obſervations ſur tous les Peuples du monde*, 4 vol. in-12.

in-12. VI. *Hiſtoire générale de tous les Peuples du monde*, 14 vol. in-12, qui ſe relient en 15. Il a réuni dans ce livre ce qui ſe trouve répandu dans les différens voyageurs ; mais il manque d'exactitude dans les faits & de graces dans la narration. VII. *Hiſtoire Littéraire de Louis XIV*, 3 vol. in-4°, qui lui valut une penſion : ce n'eſt qu'une compilation indigeſte & mal écrite des Mémoires de Niceron, des Éloges des différentes académies, des Jugemens des journaliſtes. L'auteur y a mis des Diſcours préliminaires ſur les progrès de chaque ſcience ſous le règne illuſtre de Louis le Grand ; mais ces diſcours, vuides de penſées, ne ſont pleins que de phraſes emphatiques. VIII. *Hiſtoire de Henri II*, 2 vol. in-12. IX. *Bibliotheque de Phyſique*, 7 vol. in-12. X. *Mémoires de Paſcarilla*, in-12, mauvais roman &c. Il mourut à Paris en 1765. La manie compilatrice de l'abbé Lambert eſt devenue parfaitement épidémique. Cette nuée épaiſſe de brochures de tous les genres, & ces romans plus ou moins encyclopédiques qui inondent la terre, ſont un effet de cette maladie.

LAMBERT, (N.) mathématicien, naquit à Mulhauſen en Alſace, vers l'an 1728, & mourut à Berlin de conſomption le 25 ſeptembre 1777. Son eſprit avoit quelque choſe de ſingulier & d'original. Ayant été préſenté au roi de Pruſſe, interrogé par ce prince ſur ce qu'*il pourroit entreprendre en fait de ſcience, aſtronomie, hiſtoire ou enfin quelle autre partie ?* Il répondit *tout*. Quoique cette réponſe prévint contre lui, le prince l'excuſa ſans doute à raiſon de la légéreté & la ſuffiſance du ſiecle dont les jeunes gens ſe défendent difficilement, & lui fit accueil ; il devint penſionnaire de l'académie de Berlin, & conſeiller au département des bâtimens. Lambert avoit une prédilection marquée pour les choſes nouvelles & extraordinaires, & les ſaiſiſſoit avec cette vivacité qui ſe tient ſi près de l'erreur. Le prétendu ſatellite de Vénus eſt une de ces découvertes du ſiecle, ſur laquelle il s'exerça beaucoup. Il aſſura que ce ſatellite paroîtroit d'une maniere évidente le 1 juin 1777, & bien des aſtronomes l'attendirent avec une attention & une patience qui prouvent bien le crédit dont jouiſſoit parmi eux celui de Berlin. Outre les pieces qu'il inſéra dans les Mémoires de Berlin, de Bâle, de Munich, on a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux ſont : I. Un *Traité ſur les propriétés les plus remarquables de la route de la Lumiere*, La Haye, 1759. II. Une *Perſpective*, Zurich, 1758. III. Une *Photométrie*, Ausbourg, 1760. IV. Un *Traité ſur les Orbites des Cometes*, Ausbourg, 1761. V. Des *Opuſcules* mathématiques &c. M. Mérian, de l'académie de Berlin, a publié le *Syſtême du monde par M. Lambert*, en 1770 ; la ſeconde édition a paru en 1784, in-8°. Cet aſtronome fait de toutes les étoiles viſibles (celles de la Voye lactée exceptées), un ſeul & même ſyſtême (tourbillon, enſemble, machine) : elles tournent toutes en maſſe, avec

notre ſoleil, autour d'un corps opaque d'une grandeur monſtrueuſe, & qu'on dit ſe trouver dans Orion, où depuis long-tems il ſe voit une lueur pâle, qui eſt à coup ſûr ledit corps, centre de tout le ſyſtême. La Voye lactée en fait autant de ſon côté, & rend le même hommage à ſon corps opaque. Mais ces grands ſyſtêmes ne ſont encore que de petites parties d'un autre ſyſtême; & la Voye lactée n'eſt qu'une appartenance d'une autre Voye lactée, une petite roue d'une machine compoſée de cent autres roues &c. On peut voir diverſes réflexions ſur ce ſyſtême, dans le *Journ. hiſt. & littér.*, 15 mai 1786, p. 97.

LAMBIN, (Denys) né à Montreuil-ſur-Mer en Picardie, voyagea en Italie avec le cardinal de Tournon, & obtint par ſon crédit la place de profeſſeur en langue grecque au college-royal de Paris. Il l'occupa juſqu'à ſa mort, occaſionnée en 1572 par la perte de ſon ami Ramus, tué dans l'exécution de la Saint-Barthélemi. Il avoit alors 56 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages, dans leſquels on trouve une érudition vaſte, mais quelquefois accablante. Le ſoin qu'il a de rapporter les diverſes leçons avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, ennuya bien des ſavans, & fit naître le mot de LAMBINER. Lambin a donné des *Commentaires* ſur *Lucrece*, 1563, in-4°; ſur *Ciceron*, 1585, 2 vol.; ſur *Plaute*, 1588; & ſur *Horace*, 1605: tous trois in-fol. Son travail ſur Horace a été applaudi; mais il a été moins heureux dans les corrections qu'il a faites aux Œuvres de l'orateur latin. Il change le texte de Cicéron à ſon gré, ſans être autoriſé par les anciens manuſcrits. Il ôte les mots des éditions qui ſe trouvent entre les mains de tout le monde, pour en ſubſtituer de nouveaux, qu'il n'a pris que dans ſa bizarre imagination. Toutes les fois qu'il ajoute ces mots: *Invitis & repugnantibus libris omnibus*, on peut aſſurer qu'il ſe trompe.

LAMECH, de la race de Caïn, fils de Mathuſala, pere de Jabel, de Jubal, de Tubalcaïn & de Noëma, eſt célebre dans l'Ecriture par la polygamie, dont on le croit le premier auteur dans le monde. Il épouſa Ada & Sella. Un jour Lamech dit à ſes femmes: » Ecoutez-moi, femmes de » Lamech! J'ai tué un homme » pour ma bleſſure, & un » jeune-homme pour ma meurtriſſure. On tirera vengeance » 7 fois du meurtrier de Caïn, » & 70 fois du meurtrier de » Lamech » (*Geneſ.* 4). Ces paroles renferment une obſcurité impénétrable; on n'a pu les expliquer que par des conjectures, parce qu'on n'eſt point inſtruit de tout le détail des choſes qui ſe paſſerent dans ces premiers tems du monde. Il paroît cependant qu'une partie de ce diſcours regarde Caïn, qu'on croit avoir été tué par Lamech, & dont le meurtrier devoit être puni *au ſeptuple*, comme il eſt dit au chap. 4 de la Géneſe. Ce qu'on peut conclure en général, c'eſt que Lamech étoit un homme violent & emporté, dont Dieu a puni la brutale colere, & que la divine juſtice aggravoit le châ-

timent de l'homicide par une ſévérité croiſſante à meſure que cette barbarie atroce gagnoit parmi les enfans des hommes.

LAMEGH, fils de Mathuſalem, pere de Noé, qu'il eut à l'âge de 182 ans; après la naiſſance de ſon fils, il en vécut encore 575. Ainſi tout le tems de ſa vie fut de 757 ans. Il mourut la 5e année avant le déluge, 1343 avant J. C.

LAMET, *voyez* DELAMET.

LAMETRIE, *voyez* METRIE.

LAMI, (Bernard) prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, d'une bonne famille, profeſſa les humanités & la philoſophie dans divers colleges de ſa congrégation, & dans tous avec le plus grand ſuccès. Son zele pour les opinions de Deſcartes ſouleva contre lui les partiſans d'Ariſtote. Il eſſuya des chagrins à Saumur & à Angers, où il enſeigna ſucceſſivement la philoſophie; on en vint juſqu'à demander & obtenir une lettre de cachet contre lui. Le ſavant Oratorien fut privé de ſa chaire & relégué à Grenoble. Le cardinal le Camus, évêque de cette ville, l'aſſocia au gouvernement de ſon dioceſe, & lui confia la place de profeſſeur en théologie dans ſon ſéminaire. Lami joignit l'Ecriture-Sainte à la théologie, & dès-lors il prépara les matériaux des ouvrages qu'il a publiés ſur cette matiere. Celui qui a fait le plus de bruit eſt ſa *Concorde des Evangéliſtes*, dans laquelle il avança trois ſentimens, qui l'engagerent dans de longues conteſtations. Il y ſoutenoit: Premiérement, que S. Jean-Baptiſte avoit été mis deux fois en priſon, la 1re fois par l'ordre des Prêtres & des Phariſiens; la 2e par celui d'Hérode.... Secondement, il prétendoit que J. C. ne mangea pas l'Agneau Paſchal dans la derniere Cene, & que le véritable Agneau Paſchal fut mis en croix, pendant que les Juifs immoloient le typique ou le figuratif... Troiſiémement, les deux Maries & la pechereſſe étoient, ſelon lui, la même perſonne, en quoi il paroît avoir dit vrai (*voyez* MAGDELENE). Bulteau, Tillemont, Maudnit, Witaſſe, Daniel, Piednud attaquerent ces opinions avec beaucoup de feu, celle de la Pâques ſurtout, qui ne ſembloit pas s'accorder avec le récit évangélique: *Apud te facio Paſcha cum diſcipulis meis.* Le P. Lami étoit un homme très-eſtimable, ami de la retraite, ſimple, modeſte; ſes mœurs étoient pures & auſteres. Il parloit aiſément & ſur toutes ſortes de matieres. La république des lettres le perdit en 1715. Il mourut à Rouen, à 70 ans. On lui doit: I. *Elémens de Géométrie & de Mathématiques*, 2 vol. in-12. Il les compoſa dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris. II. *Traité de Perſpective*, 1700, in-8°. III. *Traité de l'Equilibre*, 1687, in-12. IV. *Traité de la Grandeur en général*, in-12. Tous ces différens Traités furent bien reçus dans le tems, mais à préſent ils ne ſont preſque d'aucun uſage. V. *Entretiens ſur les Sciences, & ſur la maniere d'étudier*, 1706, in-12: ils forment une compoſition eſtimable, dont la lecture ſeroit très-utile

aux jeunes gens aſſez ſages pour vouloir s'inſtruire, avant d'exercer leur plume au hazard & ſans principes. L'auteur leur donne des avis très-judicieux contre la préſomption & la précipitation qui les égarent, & peint excellemment bien les ſavans de notre ſiecle (*voyez* SPIZELIUS). VI. *Démonſtration de la ſainteté & de la vérité de la Morale Chrétienne*, en 5 vol. in-12, 1706 à 1716. VII. *Introduction à l'Ecriture-Sainte*, traduite de l'*Apparatus Biblicus* de Boyer, in-4°: l'édition latine eſt in-8°. Il y en a un *Abrégé*, in-12. L'abbé de Bellegarde l'a auſſi traduit ſous le titre d'*Apparat de la Bible*, in-8°. Ce livre remplit ſon titre, & l'on gagne beaucoup à le lire avant que d'étudier les Livres Saints. VIII. *De Tabernaculo fœderis, de ſancta Civitate Jeruſalem & de Templo ejus*, in-fol., ouvrage ſavant. IX. *Harmonia ſive Concordia Evangelica*, Lyon, 1690, 2 vol. in-4°: nous en avons déjà parlé. X. Une *Rhétorique*, avec des *Réflexions ſur l'Art Poétique*, 1715, in-12. Le ſtyle de cet écrivain eſt aſſez net & aſſez facile; mais il n'eſt pas toujours pur.

LAMI, (Dom François) né à Montyreau, village du diocèſe de Chartres, l'an 1636, de parens nobles, porta d'abord les armes, qu'il quitta enſuite pour entrer dans la Congrégation de S. Maur. Il y fit profeſſion en 1659, & mourut à Saint-Denys en 1711. Il fut infiniment regretté, tant pour les lumieres de ſon eſprit, que pour la bonté de ſon cœur, la candeur de ſon caractere & la pureté de ſes mœurs. Les ouvrages dont il a enrichi le public, portent l'empreinte de ces différentes qualités. Les principaux ſont: I. Un traité eſtimé *De la connoiſſance de Soi-même*, 6 vol. in-12, dont la plus ample édition eſt celle de 1700. Celui d'Abbadie, ſur le même ſujet, ſemble être plus profondément penſé. II. *Nouvel Athéiſme renverſé*, in-12, contre Spinoſa: ouvrage aſſez foible, & où l'auteur n'aſſure point à ſes raiſonnemens le triomphe éclatant que les abſurdités de Spinoſa rendoient bien facile. III. *L'incrédule amené à la Religion par la Raiſon, ou Entretien ſur l'accord de la Raiſon & de la Foi*; Paris, 1710, in-12: livre eſtimé & peu commun. IV. *De la connoiſſance & de l'amour de Dieu*, in-12: ouvrage poſthume. V. *Lettres Philoſophiques ſur divers ſujets*, in-12. VI. *Lettres Théologiques & Morales*, in-12. VII. *Les gémiſſemens de l'Ame ſous la tyrannie du Corps*, in-12. VIII. *Les premiers Elémens, ou Entrée aux connoiſſances ſolides*, ſuivie d'un *Eſſai de Logique* en forme de dialogue, in-12. IX. *Réfutation du Syſtême de la Grace univerſelle* de Nicole. X. *Réflexions ſur le Traité de la Priere publique* de Duguet. XI. Un petit traité phyſique, fort curieux, ſous ce titre: *Conjectures ſur divers effets du Tonnerre*, 1689, in-12. XII. *La Rhétorique de College trahie par ſon Apologiſte*, in-12, contre Gibert. Le ſujet de la querelle étoit la queſtion, *ſi la connoiſſance du mouvement des eſprits animaux, dans chaque paſſion, eſt d'un grand poids à l'orateur pour exciter celles qu'il veut dans*

le diſcours. Le profeſſeur Pourchot avoit ſoutenu l'affirmative ; le Bénédictin la ſoutint avec lui contre le profeſſeur de rhétorique. Il paroît cependant que tout ce qui eſt l'effet de telles ſpéculations, eſt naturellement foible pour convaincre & toucher.

LAMI, (Jean) théologien du grand-duc de Toſcane, profeſſeur de l'hiſtoire eccléſiaſtique dans l'univerſité de Florence, mort dans cette ville le 6 janvier 1770, à 74 ans, s'eſt fait connoître par un grand nombre d'ouvrages latins, entr'autres par les *Délices des Savans*, Florence, 1737, 12 vol. in-8°, & par le *Vrai Sentiment des Chrétiens ſur le Myſtere de la très-ſainte Trinité*, diviſé en 6 livres ; Florence, 1737, in-4°.

LAMIA, nom d'une illuſtre famille Romaine, de laquelle deſcendoit Ælius Lamia, qui eſt loué dans Horace. — Il y eut un Lucius Ælius LAMIA, qui fut exilé pour avoir embraſſé avec trop de chaleur le parti de Cicéron contre Piſon. Il fut édile, puis préteur après la mort de Céſar. On croit que c'eſt lui que Pline place avec Aviola & Tuberon, au nombre des hommes qui ont été cru morts, & qui ont été réveillés par le feu du bucher qui devoit les conſumer. *Hiſt. nat.* l. 7, c. 52. Mais ces aſphixies n'ont rien de comparable à celle dont il eſt parlé dans le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 décembre 1776, p. 490. On peut voir diverſes réflexions ſur ces événemens, *ibid.* 1 décembre 1791, p. 492.

LAMIE, fille de Neptune, née en Afrique, étoit d'une beauté raviſſante. Jupiter en fit ſa maîtreſſe la plus chérie ; Junon irritée & jalouſe fit périr tous ſes enfans. Ce malheur rendit Lamie ſi furieuſe, qu'elle devoroit tous ceux qu'elle rencontroit, & fut changée en chienne. C'eſt ſans doute cette fable qui a donné lieu à celle des *Lamies*, ſur leſquelles on peut conſulter Ulricus Molitor, qui croyoit ces Lamies bien réelles : *Tractatus de Pythonicis mulieribus* ; rempli de faits étonnans & incroyables ; item *Magia Operatrice* de Torreblanca, chap. 18.

LAMIE, fameuſe courtiſanne, fille d'un Athénien, de joueuſe de flûte, devint maîtreſſe de Ptolomée I, roi d'Egypte. Elle fut priſe dans la bataille navale que Demetrius Polyorcete gagna ſur ce prince, auprès de l'iſle de Chypre. Le vainqueur l'aima autant que le vaincu, quoiqu'elle fût déjà d'un âge aſſez avancé. Les Athéniens & les Thébains lui élevèrent, comme à toutes les célebres corruptrices des bonnes mœurs, un temple ſous le nom de *Vénus Lamie*. Voyez LAÏS.

LAMOIGNON, (Charles de) d'une ancienne famille du Nivernois, qui remonte juſqu'au 13e ſiecle, mourut en 1573, maître-des-requêtes. Il fut viſité pluſieurs fois dans ſa derniere maladie par le roi : ſa ſageſſe & ſon intégrité lui avoient mérité cette diſtinction. — Son fils Pierre de Lamoignon, mort en 1584 conſeiller-d'état, étoit un bon poëte latin. Chrétien, ſon autre fils, fut pere du ſuivant.

LAMOIGNON, (Guillaume de) marquis de Baſville,

étoit petit-fils du précédent. Il fut reçu conſeiller au parlement de Paris en 1635, maître-des-requêtes en 1644, & ſe diſtingua dans ces deux places par ſes lumieres & par ſa probité. Son mérite lui procura la charge de premier préſident du parlement de Paris, en 1658. Le préſident de Lamoignon remplit tous les devoirs de ſa place avec autant de ſageſſe que de zele; il ſoutint les droits de ſa compagnie; il éleva ſa voix pour le peuple; il déſarma la chicane par ſes arrêts; enfin il crut que *ſa ſanté & ſa vie étoient au public, & non pas à lui*: c'étoient les expreſſions dont il ſe ſervoit. Ses harangues, ſes réponſes, ſes arrêtés étoient tous autant d'écrits ſolides & lumineux. Son ame égaloit ſon génie. Simple dans ſes mœurs, auſtere dans ſa conduite, il étoit le plus doux des hommes, quand la veuve & l'orphelin étoient à ſes pieds. Il ſe délaſſoit de ſes travaux par les charmes de la littérature. Les Boileau, les Racine, les Bourdaloue compoſoient ſa petite cour. Il mourut en 1677, à 60 ans. Fléchier prononça ſon Oraiſon funebre, & Boileau le célébra dans ſes Poéſies. Ses *Arrêtés* ſur pluſieurs matieres importantes du Droit françois, parurent à Paris en 1702, in-4° & in-8°, 1768.

LAMOIGNON, (Chrétien-François de) fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1644. Il reçut du Ciel, avec un eſprit grand, étendu, facile, ſolide, propre à tout; un air noble, une voix forte & agréable; une éloquence naturelle, à laquelle l'art eut peu de choſe à ajouter; une mémoire prodigieuſe, un cœur juſte & un caractere ferme. Son pere cultiva ces heureuſes diſpoſitions. Reçu conſeiller en 1666, ſa compagnie le chargea des commiſſions les plus importantes. Il devint enſuite maître-des-requêtes, & enfin avocat-général: place qu'il remplit pendant 25 ans, & dans laquelle il parut tout ce qu'il étoit. Au commencement de 1690, le roi lui donna l'agrément d'une charge de préſident-à-mortier; mais l'amour du travail le retint encore 8 ans entiers dans le parquet, & il ne profita de la grace du prince, que lorſque ſa ſanté & les inſtances de ſa famille ne lui permirent plus de fuir un repos honorable. L'académie des Inſcriptions lui ouvrit ſes portes en 1704, & le roi le nomma préſident de cette compagnie l'année d'après. C'eſt lui qui fit abolir l'épreuve, auſſi ridicule qu'infame, du Congrès. On n'a imprimé qu'un de ſes ouvrages, tel qu'il eſt ſorti de ſa plume; c'eſt une *Lettre* ſur la mort du P. Bourdaloue, Jéſuite, qu'on trouve à la fin du tome 3e du *Carême* de ce grand orateur. — Ce nom illuſtre a été en quelque ſorte obſcurci par le garde-des-ſceaux, LAMOIGNON de Malesherbes, qui s'étant fait l'inſtrument & l'organe des innovations ſubverſives, que Louis XVI, à l'inſtigation d'une puiſſance étrangere, avoit entrepris d'introduire en France, hâta la révolution, & dans les accès d'une mélancolie noire, ſe tua d'un coup de piſtolet dans ſon château de Baſville, le 16 mai 1789.

LAMPE, (Frédéric-Adolphe) né à Detmold, dans le

comté de la Lippe, le 18 février 1683, fut ſucceſſivement miniſtre de pluſieurs égliſes, puis docteur & profeſſeur en théologie, & d'hiſtoire eccléſiaſtique, à Utrecht, & mourut à Breme d'une hémorragie, en 1729, à 46 ans, laiſſant pluſieurs ouvrages, parmi leſquels on diſtingue ſon traité *De Cymbalis veterum*, Utrecht, 1703, in-12; & ſon *Commentaire ſur l'Evangile de S. Jean*, en 3 gros vol. in-4°, plein de ſavantes minuties. On a encore de lui un *Abrégé de la Théologie naturelle*, in-8°. Il travailla avec Théodore de Haſe à un Journal intitulé *Bibliotheca Hiſtorico-Philologico-Theologica*; & donna une édition de *Hiſt. Eccleſiæ reformatæ in Hungaria & Tranſilvania*, de Paul Ember, avec des ſupplémens; Utrecht, 1728, in-8°.

LAMPETIE *ou* LAMPETUSE, fille d'Apollon & de Neæra. Son pere l'avoit chargée du ſoin des troupeaux qu'il avoit en Sicile. Les compagnons d'Ulyſſe en ayant tué quelques bœufs, Apollon porta ſes plaintes à Jupiter, qui les fit tous périr. — Il y eut une autre LAMPETIE, ſœur de Phaëton, laquelle fut métamorphoſée en peuplier.

LAMPRIDE, (*Ælius Lampridius*) hiſtorien latin du 4e ſiecle, avoit compoſé les *Vies* de pluſieurs empereurs; mais il ne nous reſte que celles de Commode, de Diadumene, fils de Macrin, d'Héliogabale & d'Alexandre Sévere. On les trouve dans l'*Hiſtoriæ Auguſtæ Scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°. Cet auteur offre des choſes curieuſes, omiſes par la plupart des hiſtoriens, & qui concourent cependant à former une idée juſte de ces ſouverains de Rome. Son ſtyle eſt plutôt celui d'un recueil d'anecdotes que d'une hiſtoire ſuivie.

LAMPRIDE, (Benoît) célebre poëte, natif de Crémone, enſeigna les langues grecque & latine avec réputation à Rome, où Léon X le protégea. Après la mort de ce pontife, il ſe retira à Padoue, & fut enſuite précepteur du fils de Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue. On a de lui des *Epigrammes*, des *Odes*, & d'autres Pieces de vers, en grec & en latin, Veniſe, 1550, in-8°. Il mourut en 1540.

LAMPSON, (Dominique) né à Bruges en 1532, s'attacha au célebre cardinal Polus, le ſuivit en Angleterre, & ſe retira à Liege, après la mort de ce prélat, en 1558. Il y fut ſecrétaire des évêques & princes Gerard de Groesbeck & d'Erneſt de Baviere. Malgré ſes occupations, il trouva le loiſir de prendre avec fruit des leçons de peinture de Lambert Lombart. Par reconnoiſſance, il écrivit la *Vie* de ce peintre, qui fut publiée à Bruges par Hubert Goltzius, en 1565. Il célébra auſſi en vers latins les peintres les plus renommés des Pays-Bas, & mourut à Liege l'an 1599.

LANA, (François de) né à Breſſe (*Brixia*, qu'il ne faut pas confondre avec *Brixintum*, Brixen) l'an 1637, ſe fit Jéſuite, & enſeigna avec beaucoup de diſtinction la philoſophie & les mathématiques. On a de lui pluſieurs ouvrages ſavans & curieux ſur la phyſique,

écrits en italien, entr'autres un Recueil des nouvelles inventions, ſous le titre de *Prodromo all' arte Maeſtra*, Breſſe, 1670, in-folio; ouvrage qui a reparu dans la même ville en 1684, ſous le titre de *Magiſterium naturæ & artis*, 3 vol. in-fol. avec fig. On ignore l'année de ſa mort (*voyez* STURM Chriſtophe, & le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 mars 1784, p. 346). Les *Œuvres* de François Lana & de Philippe Lohmeir, ſur *la Navigation dans les Airs*, ont paru traduites en allemand avec des remarques, par M. Heerbrandt, Tubingen, 1784, in-8°, de 80 pages. Ce Philippe Lohmeir mit au jour à Wittemberg en 1679 une diſſertation avec ce titre: *Exercitatio phyſica de artificio navigandi per aerem*. Il paroît avoir copié Lana ou plutôt Sturm, dont le *Collegium* avoit paru trois ans avant ſon *Exercitatio*.

LANCELOT, (Jean-Paul) juriſconſulte célebre de Pérouſe, mort dans ſa patrie en 1591, à 80 ans, compoſa divers ouvrages, entr'autres celui des *Inſtitutes du Droit Canon* en latin, à l'imitation de celles que l'empereur Juſtinien avoit fait dreſſer pour ſervir d'introduction au Droit Civil. Il dit dans la préface de cet ouvrage, qu'il y avoit travaillé par ordre du pape Paul IV, & que ces Inſtitutes furent approuvées par des commiſſaires députés pour les examiner. Nous en avons diverſes éditions avec des notes. La meilleure eſt celle de Doujat en 2 vol. in-12. M. Durand de Maillane en a donné une traduction en françois, avec des remarques, en 10 vol. in-12, Lyon, 1770. On a encore de Lancelot un *Corps du Droit Canon*, in-4°.

LANCELOT, (Dom Claude) né à Paris en 1616, fut employé par les ſolitaires de Port-Royal, dans une école qu'ils avoient établie à Paris, & y enſeigna les humanités & les mathématiques. Il fut enſuite chargé de l'éducation des princes de Conti. Cette éducation lui ayant été ôtée après la mort de la princeſſe leur mere, il prit l'habit de S. Benoît dans l'abbaye de S. Cyran. Ayant contribué à élever quelques troubles dans ce monaſtere, il fut exilé à Quimperlay en Baſſe-Bretagne, où il mourut en 1695, à 79 ans. Les vertus que lui attribuent les *Mémoires ſur Port-Royal*, ne s'accordent guere avec ce qu'en diſoit le comte de Brienne en 1685. » Claude LANCELOT, né en » 1616, eſt bien le plus entêté » Janéniſte & le plus pédant » que j'aie jamais vu. Son pere » étoit menuiſier de bois à Paris. » Il fut précepteur de meſſeigneurs les princes de Conti, » d'auprès deſquels le roi le » chaſſa lui-même, après la » mort de la princeſſe leur » mere: ce qui l'obligea de ſe » retirer en l'abbaye de S. Cyran, où il avoit déjà reçu le » ſous-diaconat. Depuis ſon retour dans cette abbaye, il y » faiſoit la cuiſine, & très-mal; » ce qu'il continua juſqu'à la » mort du dernier abbé de » S. Cyran «. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Nouvelle Méthode pour apprendre la Langue Latine*, in-8°, chez Vitré, 1664; & réimprimée depuis chez le Petit, en 1667, in-8°,

avec des corrections & des augmentations, & en 1764, in-8°. Lancelot eſt le premier qui ſe ſoit affranchi de la coutume de donner à des enfans les regles du latin en latin même ; coutume qui, avec des difficultés d'abord rebutantes, avoit l'avantage de hâter les progrès des écoliers, & de leur donner la pratique avec la théorie : auſſi s'apperçoit-on que depuis qu'on l'a négligée, l'uſage de la langue latine eſt fort déchu. Les Grammaires de Deſpautere, d'Alvarès, & d'autres qui ont fait tant de bons latiniſtes, étoient écrites en latin. On a beau dire que cela eſt abſurde, qu'*il eſt contre la nature & l'ordre des choſes d'enſeigner une langue dans cette langue même, puiſque cela ſuppoſe qu'on la ſait déjà*. Dans les langues mortes cela eſt abſolument néceſſaire. C'eſt le ſeul moyen de ſe les rendre familieres, & de ſuppléer l'avantage qu'on a dans l'apprentiſſage des langues vivantes. Dès qu'on en ſait aſſez pour comprendre imparfaitement quelques conſtructions, il faut s'attacher aux Grammaires latines. C'eſt le cas d'un enfant qui apprend à marcher, à danſer, ce n'eſt qu'en pratiquant ces choſes qu'il les apprend. Savoit-il la langue maternelle quand on a entrepris de la lui apprendre ? (*voyez* la Défenſe de ces obſervations dans le *Journ. hiſt. & littér.*, 15 janvier 1783). On peut regarder l'ouvrage de Lancelot comme un extrait de ce que Valle, Scaliger, Sciopius, Saturnius & ſur-tout Sanctius ont écrit ſur la langue latine. On y trouve des remarques curieuſes ſur les noms romains, ſur les Seſterces, ſur la maniere de prononcer & d'écrire des anciens &c. II. *Nouvelle Méthode pour apprendre le Grec*. Elle vit le jour en 1656, in-8°, chez Vitré, & a été réimprimée en 1754. III. Des *Abrégés* de ces deux ouvrages. On prétend que Louis XIV ſe ſervit de la Méthode Latine. Les vers françois de ces deux ouvrages ſont de Sacy. IV. *Le Jardin des Racines Grecques*, in-8°, 1657 (*voyez* LABBE). V. Une *Grammaire Italienne*, in-12. VI. Une *Grammaire Eſpagnole*, in-12. VII. *Grammaire générale & raiſonnée*, in-12, réimprimée en 1756 par les ſoins de Duclos, ſecrétaire de l'académie françoiſe. Cet ouvrage, fait ſur le plan & ſur les idées du docteur Arnauld, a été traduit en pluſieurs langues. VIII. *Delectus Epigrammatum*, en 2 vol. in-12, avec une Préface par Nicole. IX. *Mémoires pour ſervir à la Vie de S. Cyran*, en 2 parties in-12 ; ouvrage d'un enthouſiaſte qu'il faut apprécier ſur la vie & les qualités connues de ſon héros (*voyez* VERGER). X. *Diſſertation ſur l'émine de vin & la livre de pain de S. Benoît*, in-12. Le ſavant Mabillon réfuta modeſtement l'opinion de l'auteur. XI. Les *Diſſertations*, les *Obſervations* & la *Chronologie ſacrée*, qui ſe trouvent dans la *Bible* de Vitré, Paris, 1662, in-fol.

LANCELOT, *voyez* LAPISLAS.

LANCISI, (Jean-Marie) né à Rome en 1654, mort dans cette ville en 1720, profeſſeur d'anatomie au college de la Sapience, médecin & camérier ſecret d'Innocent XI & de Clé-

ment XI, exerça ces emplois avec beaucoup de ſuccès. Il laiſſa une nombreuſe bibliotheque, qu'il donna à l'hôpital du St-Eſprit, à condition qu'elle ſeroit publique. La plupart de ſes ouvrages ont été imprimés à Geneve en 1718, 2 vol. in-4°; réimprimés en latin en 1739, in-fol. On y trouve différens *Traités* curieux ſur les morts ſubites, ſur les mauvais effets des vapeurs de marais, ſur le ver ſolitaire, ſur les maladies épidémiques des beſtiaux, ſur la maniere dont les médecins doivent étudier. On a encore de lui une édition de la *Metallotheca Vaticana* de Michel Mercati, Rome, 1717, avec un Supplément de 1719, qui manque ſouvent.

LANCRET, (Nicolas) peintre Pariſien, né en 1690, mort en 1743, aimé & eſtimé, eut Watteau pour maître; mais il ne ſaiſit ni la fineſſe de ſon pinceau, ni la délicateſſe de ſon deſſin. Il a fait pourtant pluſieurs choſes agréables & d'une compoſition riante. On a gravé plus de 80 ſujets d'après ſes tableaux.

LANDA, (Catherine) dame de Plaiſance, cultivoit les lettres ſans vanité, & n'avoit pas les défauts ordinaires des femmes ſavantes. Elle écrivit en 1526 une Lettre latine à Bembo, qui ſe trouve avec celles de cet habile homme. Elle étoit ſœur du comte Auguſtin Lando, & femme du comte Jean Fermo Trivulcio.

LANDES, *voy.* DESLANDES.

LANDINI, (Chriſtophe) littérateur Vénitien, du 15*e* ſiecle, a traduit l'Hiſtoire naturelle de Pline. Sa *Verſion*, qui n'eſt pas toujours exacte, fut imprimée par Jenſon à Veniſe, en 1476, in-fol. En 1482, on imprima à Florence, in-fol. ſes *Commentaires* latins ſur *Horace*. Ils ont été réimprimés pluſieurs fois depuis; mais la premiere édition eſt la plus recherchée. On lui doit auſſi des *Notes* ſur *le Dante*, qui ont été jointes à celles de Vellutello ſur le même auteur, par Sanſovino &c.

LANDO, (Ortenſio) médecin Milanois du 16*e* ſiecle, auteur de pluſieurs ouvrages, ſe plaiſoit à les publier ſous des noms ſuppoſés. On a de lui: I. Un dialogue intitulé: *Fortiana quæſtiones*, où il examine les mœurs & l'eſprit des divers peuples d'Italie, & où il prend le nom de *Philalethes Polytopienſis*, Louvain, 1550, in-8°. II. Deux autres Dialogues, l'un intitulé: *Cicero relegatus*, & l'autre *Cicero revocatus*, qui ont été fauſſement attribués au cardinal Jerôme Aleandre. Ils parurent à Lyon, où Lando étoit alors, en 1534, in-8°. III. Pluſieurs de ſes Opuſcules ont été réimprimés à Veniſe, en 1554, ſous ce titre: *Varii componimenti d'Ortenſio Lando, cioe dialoghi, novelle, favole*; c'eſt un vol. in-8°. Lando, dans ſes voyages en Allemagne, en Suiſſe &c, s'étoit laiſſé corrompre par les novateurs; pluſieurs de ſes ouvrages ont été mis à l'Index.

LANDON, pape après Anaſtaſe III, en 913 ou 914, mourut à Rome après 6 mois de pontificat. Soumis aveuglément aux volontés de la fameuſe Theodora, mere de Marozie, il ordonna archevêque de Ra-

venne le diacre Jean, un des favoris de cette femme impérieuſe. La mort enlèva ce fantôme de pontife peu de tems après.

LANDRI, maire-du-palais de Clotaire, fut le défendre pendant ſa jeuneſſe contre Childebert. Landri fit avancer vers le camp de Childebert quelques troupes, avec des ramées qu'elles planterent : de ſorte que les gens de Childebert s'imaginoient être auprès d'un bois-taillis. Mais au point du jour, les ſoldats de Landri ſortirent de ces feuillages, & attaquerent ſi bruſquement ceux de Childebert, qu'ils les mirent en fuite en 593. Stratagême digne de figurer parmi ceux que rapporte Julius Frontinus dans ſon traité *De ſtratagematibus*, & qui eſt aſſez ſemblable à quelques-uns de ceux qu'il dit avoir le mieux réuſſi.

LANDRI, (S.) évêque de Paris, ſignala ſa charité durant la grande famine qui affligea cette ville l'an 651. Ce fut lui qui fonda vers le même tems l'hôpital, qui dans la ſuite a pris le nom d'*Hôtel-Dieu*. Après ſa mort, ſa précieuſe dépouille fut dépoſée dans l'égliſe de S. Germain-l'Auxerrois, qui alors étoit ſous l'invocation de S. Vincent.

LANFRANC, fils d'un conſeiller du ſénat de Pavie, paſſa en France après s'être diſtingué par ſon eſprit en Italie, & ſe conſacra à Dieu dans le monaſtere du Bec, en 1041, dont il devint prieur. C'eſt alors qu'il ouvrit ſon école, qui devint la plus célebre de l'Europe. Il ſe diſtingua auſſi par le zele avec lequel il combattit les erreurs de Bérenger au concile de Rome, en 1059, & dans pluſieurs autres conciles. Guillaume, duc de Normandie, le tira de ſon monaſtere, pour le mettre à la tête de l'abbaye de S. Etienne de Caen, en 1063, qu'il venoit de fonder. Lanfranc y ouvrit une école qui devint auſſi fameuſe que celle du Bec. Ce prince étant monté enſuite ſur le trône d'Angleterre, appella Lanfranc, & lui donna l'archevêché de Cantorbery en 1070. Il mourut en 1089, illuſtre par ſes vertus & par ſon zele pour le maintien de la diſcipline, des droits de ſon égliſe & des immunités eccléſiaſtiques. Il fut regardé à la fois comme un homme-d'état habile, & comme un prélat ſavant. Ses ouvrages ont été recueillis par dom d'Achery en 1648, in-fol. On y trouve : I. Son fameux *Traité du corps & du ſang de notre Seigneur, contre Bérenger.* II. Des *Commentaires ſur S. Paul.* III. Des *Notes ſur Caſſien.* IV. Des *Lettres.* V. Des *Sentences*, où il eſt parlé en détail des exercices de la vie monaſtique : ouvrage découvert par dom d'Achery, après ſon édition des écrits de Lanfranc, & inſéré dans le 4e tome de ſon *Spicilege.* » Cet auteur, dit l'abbé » Bergier, ſe ſent moins que » ſes contemporains de la ru» deſſe du ſiecle, dans lequel » il écrivoit ; il montre une » grande connoiſſance de l'E» criture-Sainte, de la tradi» tion, & du droit canonique : » on trouve dans ſes écrits plus » de naturel, d'ordre & de » préciſion, que dans les autres » productions de l'onzieme » ſiecle. Les Proteſtans qui ont » témoigné en faire peu de

» car, parce qu'il étoit moine, » avoient oublié que ſon mé» rite ſeul le fit placer ſur le » premier ſiege d'Angleterre, » qu'il gagna la confiance de » Guillaume le Conquérant, » que pendant l'abſence de ce » prince, Lanfranc gouverna » pluſieurs fois le royaume » avec toute la ſageſſe poſ» ſible. Il ne faut donc juger » des hommes, ni par l'habit » qu'ils ont porté, ni par le » ſiecle dans lequel ils ont vé» cu; le cloître fut & ſera tou» jours le ſéjour le plus propre » pour ſe livrer à l'étude, pour » acquérir tout-à-la-fois beau» coup de connoiſſances & de » vertus. On n'a qu'à confron» ter ce qu'a écrit Lanfranc, » pour établir le dogme de » l'Euchariſtie, avec ce que les » plus habiles miniſtres Proteſ» tans ont fait pour l'attaquer, » on verra de quel côté il y a » plus de juſteſſe & de ſoli» dité ». Quelques écrivains ſatyriques & détracteurs ont attaqué la mémoire de ce prélat; mais on trouve une réfutation ſolide de ce qu'ils ont avancé dans l'*Anglia Sacra* de Warthon.

LANFRANC, médecin de Milan, profeſſa en cette ville la médecine & la chirurgie. Cependant il eſſuya des chagrins, dont il ne dit point le ſujet: il fut même arrêté & mis en priſon; mais le vicomte Matthieu lui permit de ſe tranſporter où il jugeroit à propos, & ayant choiſi la France, le vicomte l'y fit conduire. Il fut appellé en divers lieux du royaume, & demeura quelque tems à Lyon. L'an 1295 il fut appellé à Paris par pluſieurs ſeigneurs & maîtres en médecine; mais particuliérement par maître Jean de Paſſavant, & par les bacheliers en médecine, pour lire publiquement la chirurgie & démontrer les opérations de cet art. La chirurgie étoit entiérement abandonnée aux barbiers. Il fit naître une claſſe mitoyenne entre les médecins & les barbiers, qui joignoient la pratique des opérations manuelles à la ſcience médicale, comme faiſoit Lanfranc: c'eſt d'où vient l'établiſſement du *College des Chirurgiens de St-Côme* à Paris, qui a commencé du tems de S. Louis. On a de lui: *Chirurgia magna & parva*, Veniſe, 1490, in-fol. & réimprimée pluſieurs fois depuis: dans l'édition de Lyon, 1553, on y trouve Gui de Chauliac, & autres anciens chirurgiens. Lanfranc a ſouvent copié Guillaume Salicet ſans le citer.

LANFRANC, (Jean) peintre, né à Parme en 1581, mort à Rome en 1647, à 66 ans, fut d'abord page du comte Scotti; mais étant né avec beaucoup de diſpoſition & de goût pour le deſſin, il en faiſoit ſon amuſement. Le comte s'en appercut, & le mena lui-même dans l'école d'Auguſtin Carrache, & depuis dans celle d'Annibal Carrache. Les progrès rapides que Lanfranc faiſoit dans la peinture, lui acquirent bientôt un grand nom, & lui mériterent la dignité de chevalier. Ce peintre avoit une imagination vaſte, qui exigeoit de grands ſujets. Il ne réuſſiſſoit que médiocrement aux tableaux de chevalet.

LANG, (Jean-Michel) né à Eizelwangen, dans le duché de

Sultzbach, en 1664, obtint la chaire de théologie à Altorf. Mais s'y étant attiré des ennemis, il quitta cette place & alla demeurer à Prentzlow, où il mourut le 20 juin 1731. On a de lui : I. *Philologia Barbaro-Græca*, Nuremberg, 1708, in-4°. II. *Diſſertationes Botanico-Theologica*, Altorf, 1705, in-4°. III. Pluſieurs Traités latins ſur le Mahométiſme & l'Alcoran : *De fabulis Mohammedicis*, 1697, in-4°.

LANGALERIE, (Philippe de Gentils, marquis de) premier baron de Saintonge, ſe conſacra aux armes dès ſa jeuneſſe, fit 32 campagnes au ſervice de France, donna de grandes preuves de valeur, & parvint au grade de lieutenant-général en 1704. De mauvaiſes affaires qu'il ſe ſuſcita, l'engagerent à paſſer au ſervice de l'empereur en 1706. Il obtint l'emploi de général de la cavalerie ; mais il ne le garda pas long-tems, parce qu'il s'attira la diſgrace du prince Eugene. Il quitta l'empereur, paſſa en Pologne, où il fut fait général de la cavalerie Lithuanienne, & ne fut pas plus tranquille. Il ſe fit calviniſte en 1714, dans l'eſpérance de trouver plus facilement de l'emploi chez les princes proteſtans. Après diverſes courſes à Francfort, à Berlin, à Hambourg, à Brême, à Caſſel, il partit pour la Hollande, où il ſe lia très-étroitement avec l'Aga Turc, ambaſſadeur à La Haye, qui conclut un traité avec lui au nom du grand-ſeigneur. On n'en a jamais bien ſu les articles ; mais en général on croit qu'il s'agiſſoit d'une deſcente en Italie, dont le marquis devoit commander les troupes. C'étoit l'effet des intrigues du cardinal Albéroni, qui s'étoit ligué avec les Ottomans pour donner de l'occupation à l'empereur, & réaliſer ſon vaſte & chimérique projet. Le marquis paſſoit à Hambourg pour faire préparer des vaiſſeaux, lorſque l'empereur le fit arrêter à Stade en 1716. On le conduiſit à Vienne, où il mourut de chagrin en 1717. Il a paru en 1753 des *Mémoires du Marquis de Langalerie, Hiſtoire écrite par lui-même dans ſa priſon à Vienne* ; La Haye, in-12. Cette prétendue hiſtoire eſt un roman, qu'on a voulu débiter à la faveur d'un nom connu. Les noms, les faits, les dates, tout en démontre la fauſſeté. On prétend que le marquis de Langalerie avoit fait le projet de raſſembler dans les iſles de l'Archipel, les reſtes de la nation hébraïque.

LANGBAINE, (Gerard) né à Barton-Kirke, dans le Weſtmoreland, en Angleterre, mort en 1657, à 50 ans, fut garde des archives de l'univerſité d'Oxford. On a de lui pluſieurs écrits, dans leſquels l'érudition eſt ſemée à pleines mains. Les plus connus ſont : I. Une *Edition* de *Longin*, en grec & en latin, avec des notes. II. *Fœderis Scotici examen*, en anglois, 1644, in-4°. III. Une *Traduction* angloiſe de l'*Examen du Concile de Trente*, par Martin Chemnitz. *Voyez* ce mot.

LANGE, (Joſeph) *Langius*, né à Keiſerberg, dans la haute Alſace, fut profeſſeur en grec à Fribourg, dans le Briſgaw, vers 1610, ſe fit enſuite catholique, & publia la compilation

intitulée : *Polyanthea*, 1659, 2 vol. in-fol. On y trouve des paſſages ſur toutes ſortes de matieres. On a encore de lui *Florilegium*, in-8° ; *Elementale Mathematicum*, in-8°.

LANGE, (Paul) Bénédictin Allemand, & enſuite diſciple de Luther, natif de Zwickau en Miſnie, parcourut en 1515 tous les couvens d'Allemagne, afin de rechercher des monumens. Il eſt auteur d'une *Chronique des Evêques de Zeitz*, en Saxe, depuis 968 juſqu'en 1515, imprimée dans le 1er tome des Ecrivains d'Allemagne. Il y loue Luther, Carloſtad & Mélanchthon, & y déclame contre le clergé : c'eſt ce qui l'a rendue ſi précieuſe aux Proteſtans ; comme ſi le ſuffrage d'un moine apoſtat pouvoit juſtifier le ſchiſme fatal par lequel ils ont déchiré l'Egliſe.

LANGE, (Jean) né à Loewenberg, en Siléſie, l'an 1485, mort à Heidelberg en 1565, exerça la médecine en cette ville avec diſtinction, & fut médecin de quatre électeurs Palatins. On a de lui : *Epiſtolarum Medicinalium opus miſcellaneum*, Francfort, 1689, in-8° : recueil rempli d'une rare érudition, & dont la lecture eſt utile à tous ceux qui veulent apprendre l'hiſtoire de la nature.—Il eſt différent de Chriſtophe-Jean LANGE, né à Pegau, dans la Miſnie, en 1655, profeſſeur en médecine à Leipſig, mort en 1701, dont les ouvrages ont paru à Leipſig, 1704, en 2 tomes in-fol.

LANGE, (Charles-Nicolas) habile naturaliſte Suiſſe, a donné en latin : I. *Hiſtoria Lapidum figuratorum Helvetiæ*, Veniſe, 1708, in-4°. II. *Origo Lapidum figuratorum*, Lucerne, 1706, in-4°. III. *Methodus teſtacea marina diſtribuendi*, Lucerne, 1722, in-4°. Ces ouvrages, & ſur-tout le premier, ſont recherchés par les naturaliſtes.

LANGE, (Rodolphe) gentilhomme de Weſtphalie & prévôt de la cathédrale de Munſter, fut envoyé par ſon évêque & par ſon chapitre, vers le pape Sixte IV, pour une affaire importante, & s'acquitta très-bien de ſa commiſſion. A ſon retour, il fit établir un college à Munſter. Lange fut, par cet établiſſement & par ſes écrits, le principal reſtaurateur des lettres en Allemagne. On a de lui pluſieurs *Poëmes* latins (ſur *le dernier ſiege de Jeruſalem* ; ſur la *Ste Vierge* ; ſur *S. Paul*), que l'on ne croit pas avoir été imprimés. Maittaire en indique cependant une édition de Munſter, 1486, in-4°. Lange mourut en 1519, à 81 ans, pleuré de ſes concitoyens, dont il avoit été le bienfaiteur & la lumiere.

LANGE, (François) avocat au parlement de Paris, natif de Rheims, mort à Paris en 1684, à 74 ans, s'eſt fait un nom par le livre intitulé : *Le Praticien François*, 2 vol. in-4°, 1755.

LANGEAC, (Jean de) né d'une ancienne maiſon à Langeac, ville de la baſſe Auvergne, acheva ſes études à Paris, & embraſſa l'état eccléſiaſtique. La quantité de bénéfices qu'il poſſéda eſt étonnante ; mais il faiſoit un bon uſage de ſes revenus. François I, qui l'aimoit, le fit ſon aumônier en 1516, maître-des-requêtes

en 1518; ambaſſadeur en Portugal, en Pologne, en Hongrie, en Suiſſe, en Ecoſſe, à Veniſe, à Ferrare, en Angleterre, & enfin à Rome. Ce fut à ſa recommandation que Robert Cenalis lui ſuccéda en l'évêché d'Avranches. Dans tous les lieux où il ſe trouva, il ne fut occupé que du bien public. Sa mémoire ſubſiſte encore à Limoges, où on l'appelle *le bon Evêque*. Il aimoit & protégeoit les lettres. Etienne Dolet lui dédia ſon traité *De Legatis*, imprimé à Lyon en 1541, in-8°. Ce digne prélat mourut la même année à Paris, très-regretté.

LANGEVIN, (Raoul) chanoine de Bayeux, compoſa en 1269 le fameux Cartulaire de cette égliſe, ſi connu ſous le nom de ſon auteur. C'eſt une compilation des ſtatuts, uſages & cérémonies qui ſe pratiquoient de ſon tems dans cette cathédrale, à qui elle ſert encore de loi. Ce manuſcrit précieux fut ſauvé par un accident heureux, des horribles ravages des Proteſtans, en 1562.

LANGEVIN, (Eléonor) docteur de Sorbonne, natif de Carentan, mort en 1707, eſt auteur d'un livre intitulé: L'*Infaillibilité de l'Egliſe, touchant la foi & les mœurs*, contre Maſius, profeſſeur de Coppenhague, Paris, 1701, 2 vol. in-12.

LANG-JEAN, (Remi) peintre, natif de Bruxelles, mort en 1671, fut le meilleur des éleves de Vandyck. Il forma ſa maniere ſur celle de ſon maître, & il a aſſez bien ſaiſi ſon coloris; mais il n'a pu atteindre à la même fineſſe de deſſin. On voit peu de tableaux de chevalet de Lang-Jean. Ses principaux ouvrages ſont des ſujets de dévotion, peints en grand.

LANGIUS, *voyez* LANGE.

LANGIUS *ou* LANGHE, (Charles) né, ſelon quelques-uns, à Gand, & ſelon d'autres, à Bruxelles, fut chanoine de l'égliſe de Liege, où il mourut dans un âge peu avancé, le 29 juillet 1573. Il fut étroitement lié avec Juſte-Lipſe & pluſieurs autres ſavans de ſon tems. Langius étoit très-verſé dans le grec & le latin, bon poëte, & l'un des plus judicieux critiques de ſon ſiecle; tous ceux qui en ont parlé, conviennent qu'il réuniſſoit en lui une érudition extraordinaire & une piété très-exemplaire. Nous avons de lui des *Commentaires* ſur les *Offices* de Cicéron, ſur les *Comédies* de Plaute, & pluſieurs Pieces de vers.

LANGLADE, *voy.* SERRE.

LANGLE, (Jean-Maximilien de) miniſtre Proteſtant, né à Evreux, mourut en 1674, âgé de 84 ans. Il a laiſſé 2 vol. de *Sermons*, & une *Diſſertation* pour la défenſe de Charles I, roi d'Angleterre.

LANGLE, (Pierre de) né à Evreux en 1644, docteur de Sorbonne en 1670, fut choiſi, à la ſollicitation du grand Boſſuet ſon ami, pour précepteur du comte de Toulouſe. Louis XIV le récompenſa en 1698, de ſes ſoins auprès de ſon éleve, par l'évêché de Boulogne. Le Mandement qu'il publia en 1717, au ſujet de ſon appel de la Bulle *Unigenitus*, ſcandaliſa les catholiques, cauſa ſa diſgrace à la cour, & excita des troubles violens dans ſon dioceſe. Les habitans de Calais ſe ſouleve-

rent ; ceux de Quernes en Artois le reçurent dans une viſite à coups de pierres & à coups de bâtons. Ce prélat s'oppoſa, avec l'évêque de Montpellier, Colbert, à l'accommodement de 1720. Cette démarche irrita le Régent, qui l'exila dans ſon dioceſe. Il y mourut en 1724, à 80 ans, ayant ſacrifié les douceurs de la paix, les avantages de la ſoumiſſion à l'Egliſe, la ſatisfaction attachée aux devoirs d'un paſteur fidele, à l'eſprit de diſpute & de parti.

LANGLOIS, (Jean-Baptiſte) Jéſuite, né à Nevers en 1663, & mort en 1706, publia divers écrits contre l'Edition de S. Auguſtin, donnée par les Bénédictins de S. Maur. Nous avons de lui un ouvrage eſtimable par les grandes recherches, la critique & la diction noble, aiſée, & ſouvent pleine de chaleur & d'élégance. C'eſt ſon *Hiſtoire des Croiſades contre les Albigeois*, Paris, 1703, in-12. Ce qu'il rapporte des vices, des erreurs, & des excès des Albigeois, prouve combien des écrivains modernes ont eu tort de blâmer les rigueurs exercées envers ces ſectaires.

LANGVELDT, *voy.* MACROPEDIUS.

LANGUET, (Hubert) né à Vitteaux en Bourgogne, l'an 1518, étudia en droit à Boulogne. Ayant lu le livre des *Lieux-Communs* de Mélanchthon, il prit la réſolution de l'aller voir à Wittemberg. Il y arriva en 1549, & y lia une étroite amitié avec cet homme fameux, qui lui inſpira les erreurs de Luther. Après la mort de Mélanchthon, Languet ſe retira auprès d'Auguſte, électeur de Saxe, qui lui confia les négociations les plus importantes. Envoyé en France en 1570, il fit une harangue inſolente à Charles IX, au nom des princes Proteſtans d'Allemagne (elle ſe trouve dans les Mémoires de ce roi). Les différens ſurvenus en Saxe entre les Luthériens & les Zuingliens ſur l'Euchariſtie, l'obligèrent de demander ſon congé au duc de Saxe, dont il étoit un des premiers miniſtres. Il mourut à Anvers en 1581, à 63 ans, au ſervice du prince d'Orange. Languet fut, ſuivant la penſée de Dupleſſis-Mornai, ce que bien des gens tâchent de paroître, & il vécut de la façon que les gens de bien veulent mourir; mais on ſent aſſez que des éloges que les gens de parti ſont les uns des autres, il y a toujours quelque choſe à rabattre. On a de lui pluſieurs ouvrages; les principaux ſont: I. Des *Recueils de Lettres* en latin; à l'électeur de Saxe, publiées à Hall, in-4°, en 1699; à Camerarius, pere & fils, imprimées en 1685, Francfort, in-12; au chevalier Sidnei, miſes au jour en 1646, in-12. II. *Vindiciæ contra Tyrannos*, publiées ſous le nom de *Stephanus Junius Brutus*, 1579, in-8°, traduites en françois, 1581, in-8°. C'eſt la production d'un républicain qui ne ménage rien, & qui penſe ſur les monarques, comme on parloit dans le ſénat de Rome après l'expulſion des Tarquins. Il eſt malheureux que dans ces derniers tems le deſpotiſme & le gouvernement capricieux des rois, ait paru juſtifier ces ſortes de productions. III. Une *Relation de l'expédition de*

de l'électeur Auguſte ; contre Guillaume Grumbach & autres révoltés de Saxe, avec l'*Hiſtoire* de ce que fit l'empereur contre ce prince, 1562, in-4°. IV. On lui attribue l'*Apologie du Prince d'Orange contre le Roi d'Eſpagne*, 1581, in-4° ; ſatyre groſſiere & calomnieuſe, que le fanatique Watſon a oſé donner comme une piece authentique, ſur laquelle on devoit juger Philippe II (*voyez* ce mot). Sa *Vie* a été écrite par la Mare, conſeiller au parlement de Dijon, Hall, 1700, in-12.

LANGUET, (Jean-Baptiſte-Joſeph) arriere-petit neveu du précédent, naquit à Dijon en 1675, du procureur-général au parlement de cette ville. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1703, & obtint la cure de S. Sulpice en 1714. L'égliſe de ſa paroiſſe n'étoit guere digne de la capitale : on vouloit la rétablir, & on avoit déjà conſtruit le chœur ; mais le reſte étoit imparfait. L'abbé Languet conçut le vaſte deſſein d'élever un temple, capable de contenir ſes nombreux paroiſſiens. Il entreprit ce grand ouvrage, n'ayant d'autres fonds qu'une ſomme de 100 écus. Il employa cet argent à acheter des pierres, qu'il étala dans toutes les rues pour annoncer ſon deſſein au public. Les ſecours lui vinrent auſſi-tôt de toutes parts ; & le duc d'Orléans, régent du royaume, lui accorda une loterie. Ce prince poſa la premiere pierre du portail l'an 1718 ; & le curé de S. Sulpice n'épargna, pendant toute ſa vie, ni ſoins, ni dépenſes, pour rendre ſon égliſe une des plus magnifiques de France en architecture & en décorations. La conſécration s'en fit en 1745. Un autre ouvrage, qui ne fait pas moins d'honneur à l'abbé Languet, eſt l'établiſſement de la maiſon de l'*Enfant Jeſus*, en faveur des pauvres femmes & filles, & d'un certain nombre de demoiſelles nobles. L'abbé Languet ne ceſſa de ſoutenir cette maiſon juſqu'à ſa mort, arrivée en 1750, à 75 ans, dans ſon abbaye de Bernay. Jamais homme ne fut plus habile & plus induſtrieux que lui, à ſe procurer d'abondantes aumônes & des legs conſidérables. On ſait de bonne part qu'il diſtribuoit environ un million chaque année. Il préféroit toujours les familles nobles réduites à la pauvreté, & l'on a appris, de perſonnes dignes de foi, qu'il y avoit dans ſa paroiſſe quelques familles de diſtinction, à chacune deſquelles il donnoit juſqu'à 30,000 livres par an. Généreux par caractere, il donnoit grandement, & ſavoit prévenir les beſoins. Dans le tems de la cherté du pain, en 1725, il vendit, pour ſoulager les pauvres, ſes meubles, ſes tableaux, & d'autres effets rares & curieux, qu'il avoit amaſſés avec beaucoup de peine. Il n'eut depuis ce tems-là que 3 couverts d'argent, point de tapiſſerie, & un ſimple lit de ſerge que madame de Cavois ne fit que lui prêter, ayant vendu auparavant, pour les pauvres, tous ceux qu'elle lui avoit donnés en différens tems. Bien loin d'enrichir ſa famille, il diſtribua juſqu'à ſon patrimoine. Sa charité ne ſe bornoit point à ſa paroiſſe. Dans le tems de la

peſte de Marſeille, il envoya des ſommes conſidérables en Provence, pour ſoulager ceux qui étoient affligés de ce fléau. Il s'intéreſſa ſans ceſſe & avec zele à l'avancement & au progrès des arts, au ſoulagement du peuple & à la gloire de la nation. L'abbé Languet refuſa conſtamment l'évêché de Conſerans, celui de Poitiers, & pluſieurs autres. Sa piété & ſon application continuelles aux œuvres de charité ne l'empêchoient point d'être gai & agréable dans la converſation. Il y faiſoit paroître beaucoup d'eſprit, & avoit ſouvent des reparties fines & délicates. On lui a élevé dans l'égliſe de S. Sulpice, un ſuperbe mauſolée.

LANGUET, (Jean-Joſeph) frere du précédent, entra, à la ſollicitation du grand Boſſuet, ſon ami & ſon compatriote, dans la maiſon de Navarre, dont il devint ſupérieur, y prit le bonnet de docteur de Sorbonne, & fut nommé évêque de Soiſſons en 1715. Son zele pour la Conſtitution *Unigenitus* ne contribua pas peu à lui procurer la mître, & ce zele ne diminua point lorſqu'il l'eut obtenue. Il ſignala chaque année de ſon épiſcopat par des *Mandemens* & par des *Ecrits* contre les anticonſtitutionnaires, les appellans, les réappellans, les convulſionnaires & les dévots au diacre Pâris. Ses adverſaires prétendirent que Tournely avoit eu la plus grande part à ces différens ouvrages contre eux; & après la mort de ce docteur, l'évêque ayant mis au jour la *Vie de Marie Alacoque*, un mauvais plaiſant du parti dit que *Tournely avoit emporté l'eſprit de l'évêque de Soiſſons, & qu'il ne lui avoit laiſſé que la Coque.* Cette plaiſanterie n'étoit pas plus fondée que cette autre antitheſe, enfantée par je ne ſais qui, lorſqu'il eut été admis à l'académie françoiſe & au conſeil-d'état. » L'évêque de » Soiſſons a traité la théplo- » gie, ſans en être inſtruit; il » eſt académicien, ſans en » avoir les talens; & conſeiller- » d'état, ſans connoître les af- » faires ». Tous ces traits portent à faux. Languet n'étoit ni un Fénélon, ni un Boſſuet, on le ſait très-bien; mais il ſavoit écrire, & même avec élégance. Ses ennemis devroient l'avouer, & l'avoueroient, ſi le bandeau de l'eſprit de parti ne cachoit toute vérité. Il ſe peut qu'il ait trop donné à ſon zele dans ſes ouvrages polémiques; qu'il n'ait pas aſſez diſtingué le dogme de l'opinion; qu'il n'ait pas toujours vu le mérite de ſes adverſaires: mais il n'eſt pas moins vrai que pluſieurs morceaux de ſes productions ſont honneur à ſon ſavoir & à ſon eſprit. Ce prélat paſſa, en 1731, de l'évêché de Soiſſons à l'archevêché de Sens; & mourut en 1753, à l'âge de 76 ans, regardé comme un prélat pieux & charitable. Ses ouvrages polémiques ont été traduits en latin, imprimés à Sens en 1753, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui: I. Une *Traduction des Pſeaumes*, in-12. II. *De l'Eſprit de l'Egliſe dans ſes cérémonies*, contre le Traité de Claude de Vert, tréſorier de Cluni, ſur les cérémonies de l'Egliſe. III. Des Livres de Piété, pleins d'onction; entr'autres le *Traité de la confiance*

ou La miſéricorde de Dieu, bien propre à la faire naître dans les cœurs des fideles. IV. Des *Remarques* ſur le fameux *Traité* du Jéſuite Pichon, touchant la fréquente communion. V. Une réfutation des *Lettres* de Jacques Varlet (*voyez* ce mot). VI. *La Vie de Marie Alacoque*, 1729, in-4°, peu digne de ce célebre archevêque. VII. Pluſieurs *Diſcours* dans les recueils de l'académie françoiſe. Ils prouvent qu'il étoit très-capable de compoſer lui-même ſes ouvrages. Son ſtyle eſt un peu diffus; mais clair, naturel, élégant & aſſez noble.

LANNOY, (Charles de) d'une des plus illuſtres maiſons de Flandre, fut chevalier de la Toiſon d'or en 1516, gouverneur de Tournay en 1521, & vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint, en 1522. Il eut le commandement général des armées de ce prince, après la mort de Proſper Colonne, en 1523. Il s'immortaliſa à la journée de Pavie, en 1525, où François I fut fait priſonnier. On ſait que ce prince ne voulut ſe rendre qu'au vice-roi. » Monſieur de Lannoy, lui dit-il » en italien, voilà l'épée d'un » roi qui mérite d'être loué, » puiſqu'avant que de la rendre, il s'en eſt ſervi pour répandre le ſang de pluſieurs » des vôtres ». Cela étoit vrai, & le roi avoit un peu trop profité de la certitude où il étoit, que les Impériaux ne vouloient pas le tuer, pour en tuer lui-même très-inutilement & impunément pluſieurs qui cherchoient à le faire priſonnier. Auſſi Lannoy, en prenant ſon épée, & lui en donnant une autre, lui dit: » Je prie votre ma» jeſté d'agréer que je lui donne » la mienne, qui a épargné le » ſang de pluſieurs des vôtres ». Le généreux Lannoy traita toujours François I en roi. Craignant que ſes troupes n'entrepriſſent de ſe ſaiſir de la perſonne de ce prince pour s'aſſurer de leur paiement, il le fit mener dans le château de Pizzighitone. Enſuite, pour l'engager à paſſer en Eſpagne, il lui dit qu'il pourroit s'aboucher avec l'empereur, & qu'ils s'accorderoient facilement enſemble; lui promettant qu'au cas qu'ils ne puſſent convenir, il le ramèneroit en Italie. Le traité ayant été fait entre Charles-Quint & François I, ce fut Lannoy qui conduiſit le roi près de Fontarabie, ſur le bord de la riviere de Bidaſſoa, qui ſépare la France de l'Eſpagne. L'empereur Charles-Quint lui donna la principauté de Sulmone, le comté d'Aſt, & celui de la Roche en Ardennes. Il mourut à Gayette en 1527, d'une fievre ardente qui l'emporta en 4 jours. Lannoy étoit un général réfléchi, meſuré, capable de décider la victoire par ſes talens militaires autant que par ſon courage. Propre au cabinet comme à un champ de bataille, il ſavoit traiter une négociation & ménager une affaire.

LANOUE, *voyez* NOUE.

LANSBERGHE *ou* LANSBERGME, (Philippe) mathématicien, né à Gand en 1562, fut pendant quelque tems miniſtre à Anvers. Cette ville étant rentrée ſous l'obéiſſance de Philippe II, le 17 août 1585, il ſe vit obligé de chercher un aſyle dans les Provinces-Unies.

Il y fut miniſtre à Ter-Goes ; en Zélande, & ſe retira ſur la fin de ſes jours à Middelbourg, où il mourut en 1632, à 71 ans. On a de lui : I. Une *Chronologie ſacrée*, Middelbourg, 1645, in-4°. II. *Progymnaſmata Aſtronomiæ reſtitutæ*, 1629, in-4°. III. *Commentarius in motum terræ*, dans le précédent. Il s'y déclare pour le ſyſtême de Copernic. IV. *Tabulæ motuum Cœleſtium perpetuæ*, Middelbourg, 1633, in-fol. On dit qu'il travailla 40 ans à ces Tables. V. *Introductio in quadrantem tum aſtronomicum tum geometricum* &c, Middelbourg, 1633, in-fol. VI. *Horologiographia nova* &c. Tous ces ouvrages ont été réunis à Middelbourg, 1663, in-fol. — Son fils, Jacques LANDSBERGHE, s'appliqua auſſi aux mathématiques, & publia une *Apologie* des ouvrages de ſon pere, Middelbourg, 1633, in-4° ; & mourut en Hollande en 1657. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jacques LANDSBERGHE, connu par une *Deſcription de la ville de Hulſt*, La Haye, 1687, in-8° ; ni avec N. LANDSBERGHE, habile ingénieur Hollandois, qui publia *La nouvelle maniere de fortifier les Places*, La Haye, 1712, in-4°. Cet ouvrage eſt curieux par la nouveauté du ſyſtême que l'auteur y propoſe, & par la critique qu'il y fait des places qui paroiſſent les mieux fortifiées.

LANSBERG, (Jean) natif d'une ville de ce nom, en Baviere, ſe fit Chartreux à Cologne, mourut en 1539, n'ayant pas encore atteint la 50e année de ſon âge, avec le ſurnom de *Juſte*, & laiſſa un grand nombre d'ouvrages aſcétiques, qui reſpirent une piété tendre. Ils ont été recueillis à Cologne en 1693, en 5 vol. in-4°. Ses *Entretiens de J. C. avec l'Ame fidelle*, ont été traduits en françois. L'auteur étoit un homme zélé, qui travailla avec ardeur, à faire rentrer dans le ſein de l'Egliſe ceux que les erreurs de Luther en avoient fait ſortir.

LANSBERG, (Matthieu) eſt regardé par le peuple comme un ancien & ſavant mathématicien, quoique ſon exiſtence ne ſoit pas plus réelle que celle de Gil-Blas & de Robinſon Cruſoë. Mais ce nom adoptif eſt devenu célebre par la ſplendeur qu'il reçoit du

ſublime ſiege,
D'où flanqué des trente-deux vents
L'auteur de l'Almanach de Liege
Lorgne l'hiſtoire du beau tems,
Et fabrique avec privilege
Ses aſtronomiques romans.

GRESSET. *Chartr.*

LANSIUS *ou* LANZIUS, (Thomas) juriſconſulte Allemand, né en 1577 à Bergen, dans la haute Autriche, voyagea beaucoup, acquit une grande connoiſſance des mœurs & des loix des différentes nations, & devint profeſſeur de juriſprudence à Tubinge. On a de lui : *Orationes, ſeu Conſultatio de principatu inter Provincias Europæ*, Amſterdam, 1636, in-8°. Il faut bien ſe garder de croire toutes les anecdotes qu'il annonce dans cet ouvrage ; il y en a d'abſolument fauſſes & calomnieuſes, en particulier ce qu'il raconte du cardinal Bembo. Lanſius mourut octogénaire en 1657.

LANUZA, (Jerôme-Baptiſte de Sellan de) ſurnommé le

Dominique de ſon ſiecle, naquit à Ixar, dans le dioceſe de Saragoſſe, en 1553, ſe fit Dominicain, & devint provincial de ſon ordre. Il exerçoit cet emploi avec beaucoup de diſtinction, lorſqu'il préſenta une requête à Philippe III, contre la doctrine de Molina, & la liberté que les papes laiſſoient aux théologiens de l'enſeigner. Cette requête peut faire honneur au zele de l'auteur pour la prédétermination phyſique, mais elle n'en fait pas à ſa modération. Les pontifes avoient laiſſé la liberté, parce qu'ils voyoient que dans les queſtions controverſées, rien n'intéreſſoit la foi (*voyez* LEMOS). Ce pieux Dominicain fut élevé en 1616 ſur le ſiege de Balbaſtro, & en 1622 ſur celui d'Albarazin. Il mourut dans cette derniere ville en 1625, après une vie remplie par les devoirs d'un évêque & par les exercices d'un religieux. Philippe III faiſoit tant de cas de ſa vertu, qu'il le fit prier, à ſon avénement au trône, de lui indiquer les eccléſiaſtiques & les religieux qu'il jugeroit dignes des premieres dignités de l'Egliſe. On a de lui : I. Des *Traités Evangéliques*, écrits ſimplement & ſolidement. II. Des *Homélies*, en 3 vol., traduites de l'eſpagnol en latin aſſez fidellement, par Onéſime de Kien, Mayence, 1649, 4 vol. in-4°; & en françois, par Louis Amariton, avec peu d'exactitude. III. La *Requête contre les Jéſuites*. Lanuza étoit un peu fâché du crédit dont ils jouiſſoient; il n'étoit pas prophete, ſans quoi il n'eût point porté envie à leur deſtinée.

LANZONI, (Joſeph) médecin & profeſſeur à Ferrare, membre de l'académie des Curieux de la Nature, naquit à Ferrare en 1663, & montra dès l'enfance un attrait vif pour l'étude. La réputation qu'il acquit dans l'exercice de la médecine, lui mérita la confiance de pluſieurs perſonnes illuſtres. Tout le tems que ſa profeſſion n'abſorboit point, il l'employoit à la littérature, ou à l'étude de l'antiquité. Pluſieurs académies d'Italie & étrangeres ſe l'aſſocierent. Il a été le reſtaurateur & le ſecrétaire de celle de Ferrare. Il mourut en 1730. En 1738 on a donné à Lauſanne le Recueil de ſes ouvrages manuſcrits & imprimés, 3 vol. in-4°, en latin.

LAOCOON, fils de Priam & d'Hécube, & grand prêtre d'Apollon, s'oppoſa aux Troïens, lorſqu'ils voulurent faire entrer le cheval de bois dans la ville; mais ils s'obſtinerent à ne pas le croire. Il oſa alors, pour les convaincre de ſes frayeurs, décocher une fleche dans les flancs de cette vaſte machine, qui rendit à l'inſtant un ſon terrible, comme d'armes & de ſoldats renfermés; mais les dieux, irrités contre Troie, boucherent les oreilles de ſes citoyens à ſes inſtances, & le punirent même de ſa témérité. Il ſortit à l'inſtant de la mer deux énormes ſerpens, qui vinrent attaquer ſes enfans au pied d'un autel; il courut à leur ſecours, & fut étouffé comme eux dans les nœuds que ces monſtres faiſoient avec leurs corps. Virgile, dans le 2e liv. de l'Enéide, a décrit cet événement d'une maniere pleine de force & d'images, qui a inſpiré & dirigé le ſculp-

teur AGESANDRE. *Voyez* ce mot.

LAODAMIE, fille de Bellerophon, fut aimée de Jupiter, & en eut Sarpedon. Diane la tua à coups de fleches pour ſon orgueil. — Il y eut une autre LAODAMIE, fille d'Acaſte. Elle mourut de douleur en embraſſant l'ombre de ſon mari Proteſilas, tué par Hector.

LAODICE, fille de Priam & d'Hécube, & femme d'Hélicaon. Elle eſt connue par ſa paſſion effrénée pour Acamas, compagnon de Diomede au ſiege de Troie. — Il y eut trois autres LAODICE; l'une, femme de Phronée; une autre, fille de Cinyre; la 3e, fille d'Agamemnon & de Clytemneſtre, qu'on offrit en mariage à Achille.

LAODICE, ſœur & femme de Mithridate, roi de Pont, s'imaginant que ce prince étoit mort, s'abandonna aux plaiſirs & lui devint infidelle. Il avoit quitté ſecrettement ſa cour, pour reconnoître les lieux où il devoit un jour faire la guerre, & n'avoit donné aucune de ſes nouvelles depuis ſon départ. A ſon retour, Laodice craignant ſes reproches, voulut l'empoiſonner; mais ſon deſſein ayant été découvert, Mithridate la fit mourir. Elle avoit épouſé en premieres noces Ariarathe, roi de Cappadoce. *Voyez* ce mot & MITHRIDATE.

LAOMEDON, roi de Phrygie, fils d'Ilus & pere de Priam, convint avec Neptune & Apollon d'une ſomme d'argent, s'ils vouloient l'aider à bâtir les murs de Troie. L'ouvrage étant fini, il ne voulut plus tenir ſa parole. Pour l'en punir, Apollon affligea le pays d'une grande peſte, & Neptune envoya un monſtre après une inondation terrible. Les Troïens conſulterent l'oracle, qui répondit, que pour être délivrés de leurs maux, il falloit réparer l'injure faite aux dieux, en expoſant au monſtre, Héſione, fille de Laomedon. Hercule vint délivrer cette infortunée, à condition qu'il l'épouſeroit; mais ce prince refuſa encore de lui donner ſa fille comme il l'avoit promis. Hercule indigné ruina ſa ville, le tua, & donna Héſione à Telamon, qui l'emmena dans la Thrace.

LAPARELLI, (François) naquit à Cortone le 5 avril 1521. Son application aux ſciences militaires & méchaniques le fit eſtimer de Côme I, grand-duc de Toſcane. Il obtint ſous Pie IV une compagnie de 200 hommes, avec laquelle il fut chargé de garder Civita-Vecchia, dont il fortifia les murs & le port. Michel-Ange Buonarotti lui confia enſuite l'exécution de ſes deſſeins pour l'égliſe de S. Pierre. Soliman II, en 1565, ayant réſolu de chaſſer de Malte, avec 240 voiles, les chevaliers de Jeruſalem, ce pape y envoya François Laparelli. Il travailla à fortifier l'iſle, & donna le projet d'une nouvelle ville, laquelle porta le nom de la *Valette*, parce que Jean Pariſot de la Valette étoit alors grand-maître de Malte. Dans la ſuite, les Turcs ayant formé des entrepriſes ſur l'iſle de Chypre, Laparelli offrit ſes ſervices aux Vénitiens; & étant arrivé à Candie, où toute la flotte chrétienne s'étoit réunie, il y mourut de la peſte le 26 d'octobre 1570.

LAPIERRE, *voyez* MALLEROT & PIERRE (Corneille de la).

LAPPO, *voyez* GIOTTINO.

LARCHANT, (Nicolas de Grimouville de) principal du college de Bayeux, ſa patrie, mort en 1736, cultivoit la poéſie latine, mais la conſacra à des ſujets infames, tels que le *Philotanus* de l'abbé Grécourt.

LARDNER, (N.) théologien Anglois, naquit à Hawkurſt, dans le comté de Kent, l'an 1684, & mourut pauvre le 24 juillet 1768. Sa vie offre un exemple de plus, de l'indigence où ſe trouvent ſouvent les gens-de-lettres. Nous avons de lui des ouvrages eſtimables, quoique peu nouveaux pour le fonds des choſes. Le 1*er* eſt intitulé : *La crédibilité de l'hiſtoire de l'Evangile*, en 8 vol. in-12, publiés en 1755, 1756 & 1757. Le ſecond a pour titre : *Le témoignage des anciens Juifs & Païens en faveur de la Religion Chrétienne.* Il eſt en 4 vol. qui ont paru en 1763, 1765, 1766 & 1767. M. Bullet & le P. de Colonia l'avoient devancé dans cette carriere. Il a encore donné au public pluſieurs écrits moins conſidérables ; tels que l'*Eſſai ſur le récit de Moiſe*, concernant la création & la chute de l'homme, publié en 1753. Ouvrage ſyſtématique où l'auteur donne ſes idées pour celles de l'Ecriture ; où l'on n'apprend rien qui explique les véritables difficultés de la Geneſe. C'eſt une phyſico-théologie auſſi arbitraire que celle de Burnet.

LARGILLIERE, (Nicolas de) excellent peintre dans le portrait, naquit à Paris en 1656. Il paſſa en Angleterre ; mais le célebre le Brun le fixa en France. L'académie le reçut comme peintre d'hiſtoire : il réuſſiſſoit en effet très-bien dans ce genre ; mais l'occaſion le fit travailler principalement au portrait. A l'avénement de Jacques II à la couronne d'Angleterre, Largilliere fut mandé nommément pour faire le portrait du roi & de la reine ; il retourna enſuite en France, & mourut à Paris en 1746, laiſſant de grands biens. Ce maître peignoit, pour l'ordinaire, de pratique ; cependant ſon deſſin eſt correct, & la nature parfaitement ſaiſie. Sa touche eſt libre, ſavante & légere ; ſon pinceau moëlleux ; ſa compoſition riche & ingénieuſe. Il donnoit une reſſemblance parfaite à ſes têtes ; ſes mains ſont admirables, & ſes draperies d'un grand goût. Un de ſes fils, mort en 1742, a laiſſé quelques Pieces de Théâtre.

LAROQUE, *voyez* ROQUE.

LARREY, (Iſaac de) né à Lintot, près Bolbec, dans le pays de Caux, de parens calviniſtes, en 1638, exerça pendant quelque tems la profeſſion d'avocat dans ſa patrie. Le huguenotiſme ayant été proſcrit en France, il paſſa en Hollande, & devint l'hiſtoriographe des Etats-Généraux. L'électeur de Brandebourg l'appella enſuite à Berlin, & l'y fixa par une penſion. Il y mourut en 1719, à 81 ans. La vivacité de ſon eſprit rendoit ſon humeur inégale, & le portoit quelquefois aux extrêmités oppoſées. Aidé d'une mémoire excellente, il s'y fioit trop, & ne faiſoit pas d'extraits de ſes lectures. Delà les inexactitudes

qui fourmillent dans quelques-uns de ſes écrits. Les plus connus ſont : I. Une *Hiſtoire d'Angleterre*, en 4 vol. in-folio, 1697 à 1713 ; éclipſée par celle de Rapin Thoyras, qui pourroit l'être à ſon tour. Cet ouvrage, qu'on ne lit plus aujourd'hui, eut un grand ſuccès dans ſa naiſſance ; mais on ne tarda pas à revenir de ce préjugé. II. *Hiſtoire de Louis XIV*, 1718, 3 vol. in-4° & 9 vol. in-12 : compilation de Gazettes infidelles, ſans agrément dans le ſtyle & ſans exactitude dans les faits, les dates & les noms propres ; dans une infinité d'endroits c'eſt une répétition des calomnies des Proteſtans, auxquelles l'auteur en ajoute de nouvelles. Les 3 derniers volumes ſont de la Martiniere. On remarqua des différences eſſentielles entre Larrey écrivant la Vie de Louis XIV, & Larrey écrivant les Vies de Charles II, Jacques II & Guillaume III. La plume des hiſtoriens, du moins du plus grand nombre, eſt preſque toujours à vendre, comme la muſe de certains poëtes. III. *Hiſtoire d'Auguſte*, 1690, in-8° : le premier ouvrage hiſtorique de Larrey, écrit d'un ſtyle ferme & avec beaucoup de vérité. Il a été réimprimé avec l'*Hiſtoire des Triumvirats*, par Citri de la Guette. IV. L'*Héritiere de Guienne, ou Hiſtoire d'Eléonore, fille de Guillaume, dernier duc de Guienne, femme de Louis VII, roi de France* ; in-12, 1692 : morceau d'hiſtoire écrit d'un ſtyle emphatique, vif & un peu romaneſque. V. *Hiſtoire des ſept Sages*, en 2 vol. in-8°, 1713, compoſée pour amuſer les oiſifs, & qui ne parvient pas toujours à ſon but. Larrey parut auſſi ſur la ſcene en qualité de controverſiſte. Il donna, en 1709, une mauvaiſe *Réponſe à l'Avis aux Réfugiés*, réimprimée à Rouen, in-12, 1714 & 1715.

LARROQUE, (Matthieu de) né à Leirac, près d'Agen, en 1619, de parens calviniſtes, prêcha à Charenton avec applaudiſſement. La ducheſſe de la Trimouille l'ayant entendu, le choiſit pour ſon miniſtre à Vitré en Bretagne. Après avoir ſervi cette égliſe pendant 27 ans, il alla exercer le miniſtere à Rouen, & mourut en 1684, à 65 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. Une *Hiſtoire de l'Euchariſtie*, Elzevir, 1669, in-4°, & 1671, in-8° : malgré l'érudition qu'il y étale, c'eſt l'un des écrits les plus foibles que les Proteſtans aient publiés contre ce myſtere, qui comme les autres dogmes Chrétiens, peut bien prêter à des difficultés de raiſonnement, mais contre lequel il n'eſt pas prudent de chercher des preuves dans l'hiſtoire, la tradition & la doctrine des Peres. II. *Réponſe au livre de M. de Meaux, de la Communion ſous les deux eſpeces*, 1683, in-12. III. Un *Traité ſur la Régale*. IV. Deux *Diſſertations* latines ſur *Photin* & *Libere*. V. Pluſieurs autres Ecrits de controverſe, eſtimés dans ſon parti.

LARROQUE, (Daniel de) fils du précédent, né à Vitré, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, paſſa à Londres, delà à Coppenhague, enſuite à Amſterdam, & enfin revint à Paris pour embraſſer la Religion Ca-

tholique. Un écrit ſatyrique, contre Louis XIV (à l'occaſion de la famine de 1693), auquel il avoit eu part, le fit enfermer au Châtelet, d'où il fut transféré au château de Saumur. Etant ſorti 5 ans après de ſa priſon, il obtint un poſte dans le bureau des affaires étrangeres, & une penſion de 4000 liv. dans le tems de la régence. Il mourut en 1731, à 70 ans. On a de lui : I. *Vie de l'impoſteur Mahomet*, traduite de l'anglois du ſavant Prideaux, in-12. II. Deux mauvais romans ſatyriques ; l'un ſous le titre de *Véritables motifs de la converſion de Rancé*, abbé de la Trappe, 1685, in-12 ; l'autre ſous celui de *Vie de Mézerai l'hiſtorien*, in-12. L'auteur étoit jeune, dit l'abbé d'Olivet, lorſqu'il fit ce dernier ouvrage ; mais l'étoit-il lorſqu'il le publia en 1726 ? III. *Traduction de l'Hiſtoire Romaine* d'Echard, retouchée & publiée par l'abbé des Fontaines (*voyez* ce mot). IV. L'abbé d'Olivet lui attribue *Avis aux Réfugiés*, 1690, in-12. On crut cependant dans toute la Hollande que Bayle étoit l'auteur de ce livre, & on le croit encore communément aujourd'hui. L'auteur quelqu'il ſoit, y donne de très-bons conſeils aux réfugiés, dont les déclamations contre la France ne rendoient pas la cauſe meilleure. V. Il travailla aux *Nouvelles de la République des Lettres*, pendant une maladie de Bayle.

LAROQUE, *voyez* ROQUE (la).

LASCA, *voyez* GRAZZINI.

LASCARIS, (Théodore) d'une ancienne famille Grecque, paſſa dans la Natolie, après la priſe de Conſtantinople par les Latins, & s'y fit reconnoître deſpote. L'empire Grec étoit déchiré de toutes parts ; il profita de l'état de foibleſſe où il étoit, pour ſe faire déclarer empereur à Nicée en 1206. Après avoir donné diverſes preuves de valeur, il mourut en 1222. C'étoit un prince eſtimable, qui retarda par ſon courage & ſa prudence la chute de l'empire d'Orient. — Jean Ducas Vatace, ſon ſucceſſeur, eut un fils nommé auſſi Théodore LASCARIS. Ce dernier régna à Nicée depuis 1255 juſqu'en 1259, & laiſſa un fils nommé Jean. *Voy.* JEAN LASCARIS.

LASCARIS, (André-Jean) dit *Rhyndacene*, parce qu'il étoit de Rhyndace, ville ſituée entre la Phrygie & l'Helleſpont, de la même famille que le précédent, paſſa en Italie, après la priſe de Conſtantinople. La Grèce étoit devenue la proie des Ottomans & le ſéjour de la barbarie. La maiſon de Laurent de Médicis, l'aſyle des gens-de-lettres, fut celui de Laſcaris. Ce ſeigneur Florentin, occupé alors à former ſa vaſte bibliotheque, l'envoya deux fois à Conſtantinople pour chercher des manuſcrits grecs. A ſon retour, Louis XII l'appella à Paris, & l'envoya à Veniſe comme ambaſſadeur ; fonction à laquelle il étoit moins propre, qu'à celle de bibliothécaire. Quelque tems après, le cardinal de Médicis ayant été élevé au pontificat ſous le nom de Léon X ; Laſcaris, ſon ancien ami, paſſa à Rome, & obtint de ce pontife la direction d'un college des Grecs. Il mourut de

la goutte en 1535, à 90 ans. On imprima à Bâle en 1537, & à Paris, 1544, in-4°, quelques *Epigrammes* de Laſcaris en grec & en latin : car il poſſédoit parfaitement ces deux langues. Son ſtyle a de la vivacité & de l'harmonie. Une des grandes obligations qu'on lui a, c'eſt d'avoir apporté en Europe la plupart des beaux manuſcrits grecs que nous avons.

LASCARIS, (Conſtantin) quitta Conſtantinople, ſa patrie, en 1453, lorſque les Turcs s'en furent rendus maîtres, & ſe réfugia en Italie, où ſes talens reçurent l'accueil qu'ils méritoient. Il enſeigna les belles-lettres à Milan, enſuite à Naples, & enfin à Meſſine. De ſon école ſortirent Bembo & d'autres hommes illuſtres. Il laiſſa ſa bibliotheque, qui contenoit beaucoup de manuſcrits précieux, qu'il avoit apporté de Conſtantinople, au ſénat de Meſſine, qui l'avoit honoré du droit de bourgeoiſie en 1465, & qui lui fit élever un tombeau de marbre. On a de lui une *Grammaire Grecque*, en grec ſeulement ; Milan, 1476, in-4°. C'eſt la premiere production grecque de l'imprimerie ; elle a été réimprimée avec quelques autres *Traités de Grammaire*, Veniſe, 1537, in-4°.

LASCENE *ou* LASENA, (Pierre) avocat de Naples, originaire de Normandie, habile dans les belles-lettres & dans la juriſprudence, mourut à Rome le 20 août 1636, à 46 ans. On a de lui : I. *Nepenthes Homeri, ſeu De abolendo luctu* ; Lyon, 1624, in-8°. II. *Cleombrotus, ſive De iis qui in aquis pereunt* ; Rome, 1637, in-8°. III. *Dellantico Ginnaſio Napoletano*, Naples, 1688, in-4°.

LASCUS *ou* LASCO, (Jean) d'une famille illuſtre de Pologne, fut prévôt de Gneſne, puis évêque de Veſprin en Hongrie. Il abandonna la foi catholique pour embraſſer la prétendue réforme, qu'il prêcha en Hollande & en Angleterre, d'où il fut chaſſé par la reine Marie, parcourut l'Allemagne, le Danemarck, & mourut en Pologne l'an 1560. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Tractatus de Sacramentis*, Londres, 1552, in-8°. II. *Forma Miniſterii in peregrinorum Eccleſiâ, inſtitutâ Londini an. 1550, per Eduardum VI*, in-8°.

LASNE, (Michel) deſſinateur & graveur, natif de Caen, mort en 1667, âgé de 72 ans ; a donné quelques planches au burin, d'après Raphaël, Paul Veroneſe, Joſepin, Rubens, Annibal Carrache, Vouet, le Brun & autres. Il a auſſi fait beaucoup de morceaux de génie, dans leſquels on admire ſon talent pour exprimer les paſſions.

LASIUS, *voyez* LAZIUS.

LASSENIUS, (Jean) né l'an 1636 à Waldan en Poméranie, voyagea avec un jeune ſeigneur de Dantzig, en Hollande, en France, en Angleterre, & viſita les bibliotheques & les ſavans de ces pays, avec leſquels il forma des liaiſons. Etant à Nuremberg il ſe fit des affaires fâcheuſes, en publiant un libelle intitulé : *Claſſicum belli Turcici*, contre deux Jéſuites, les PP. Otton d'Auſbourg & Neuhauſen de Ratisbonne, & contre le docteur Jager. On l'enleva ſecrétement,

& on l'enferma dans une priſon en Hongrie. Ayant obtenu ſa liberté, il fut nommé paſteur de diverſes égliſes luthériennes en Allemagne, puis profeſſeur de théologie à Coppenhague, où il mourut en 1692. Il a laiſſé un grand nombre d'ouvrages en allemand, peu connus même des Luthériens.

LASSUS *ou* LASUS, poëte dithyrambique, né à Hermione, dans le Péloponneſe, l'an 500 avant J. C., l'un des ſept Sages de la Grece, après la mort de Périandre, applaudi de ſon tems.

LASSUS, (Orland) célebre muſicien du 16e ſiecle, né à Mons en 1520, & mort à Munich le 13 juin 1593, étoit le premier homme de ſon art, dans un tems où la muſique n'étoit pas ce qu'elle eſt aujourd'hui. Il fit briller ſes talens dans les cours de France, d'Angleterre, de Baviere &c, fut maître de muſique à Naples, & chef & maître de la chapelle de S. Jean de Latran à Rome. On a de lui un grand nombre de pieces de muſique ſur des ſujets ſacrés & profanes, ſous le titre de *Meſlanges d'Orlando Laſſus*, Paris, 1576; & *Continuation des Meſlanges*, 1584. On doute de l'exiſtence des autres ouvrages que lui attribuent communément les bibliographes, tels que *Theatrum muſices; Patrocinium Muſarum; Motetorum & Madrigalium libri; Liber Miſſarum* &c. Ses contemporains le vanterent comme la merveille de ſon ſiecle, & le mirent au-deſſus d'Orphée & d'Amphion. Un poëte a dit de lui:

Hic ille eſt Laſſus laſſum qui recreat orbem,
Diſcordemque fuâ copulat harmoniâ.

LATERANUS, (Plautius) fut déſigné conſul l'an 65 de J. C. Avant de prendre poſſeſſion de ſon conſulat, il fut tué par ordre de Néron, pour être entré dans la conjuration de Piſon contre ce prince. C'eſt de *Plautius Lateranus*, que le célebre palais de Latran a tiré ſon nom; car c'étoit autrefois la maiſon qu'habitoient ceux de cette famille. Les auteurs contemporains la mettoient au nombre des plus magnifiques de Rome.

LATHBER, (Jean) Cordelier Anglois du 15e ſiecle, dont on a des *Commentaires* eſtimés ſur les *Pſeaumes*, ſur *Jérémie*, & ſur les *Actes des Apôtres*. Il a fini celui ſur Jérémie, en 1406.

LATINUS, roi des Latins en Italie, étoit fils de Faune, & commença à régner vers l'an 1239 avant J. C. Lavinie, ſa fille unique, épouſa Enée, ſelon la fable, après que ce prince Troïen eut tué Turnus, roi des Rutules.

LATINUS PACATUS DREPANIUS, orateur latin, né à Drépane dans l'Aquitaine, dont nous avons un *Panegyrique de Théodoſe le Grand*, prononcé devant ce prince en 389, après la défaite du tyran Maxime. Il y en a une édition de 1651, in-8°; & on le trouve dans les *Panegyrici veteres*, 1677, in-4°.

LATINUS-LATINIUS *ou* LATINO-LATINI, comme l'appelle le P. Niceron, vit le jour à Viterbe en 1513. Il fut employé à la correction du *Décret* de Gratien, & mourut à Rome en 1593, après avoir publié des

remarques & des corrections ſur Tertullien & ſur pluſieurs autres écrivains, & une ſavante compilation ſous le titre de *Bibliotheca ſacra & profana*. Ce recueil d'obſervations, de corrections, de variantes, de conjectures, fut imprimé à Rome en 1667 par les ſoins de Dominique Macri, qui l'enrichit de la *Vie* de l'auteur. C'eſt fauſſement qu'on a accuſé celui-ci d'avoir ſupprimé les pieces des anciens qui ne s'accordoient pas avec ſes ſentimens. Latinus avoit été ſecrétaire de pluſieurs cardinaux. Juſte-Lipſe l'appelle, *Probiſſimus ſenex, & omni litterarum genere inſtructiſſimus*. Quoiqu'il eût une ſanté très-délicate, il la ménagea ſi bien, qu'il pouſſa ſa carriere juſqu'à 80 ans.

LATINUS, célebre Ethiopien, développa un génie & des connoiſſances, qu'on étoit bien loin de ſoupçonner dans un Africain du 16e ſiecle, & donna des leçons publiques de muſique, de poéſie & de langue latine, dans un college de Grenade. Sa réputation étoit extraordinaire, & tous les curieux accouroient pour voir un *Negre* briller dans les connoiſſances des beaux-eſprits d'Europe, & les enſeigner aux Européens même. » Nouvelle preuve après » tant d'autres, dit un phyſiologue, que la raiſon de » l'homme eſt à elle-même; » que c'eſt un feu céleſte, » comme s'exprime un ancien, » qui ſe développe par-tout où » il peut, *divinæ particula auræ*; & que ſi des circonſtances locales ou organiques, » mettent des obſtacles à ſon » eſſor, ou donnent des facilités, » elles ne peuvent jamais en » être la cauſe productive ». Latinus mourut vers 1590.

LATOMUS *ou* MASSON, (Jacques) ſavant théologien ſcholaſtique, né à Cambron, dans le Hainaut, vers 1475, étoit docteur de Louvain, chanoine de S. Pierre de la même ville & de la cathédrale de Cambray, & inquiſiteur de la foi. Il écrivit contre Luther, & fut l'un des meilleurs controverſiſtes de ſon tems. Il mourut en 1544. Tous ſes ouvrages furent recueillis & donnés au public en 1550, in-fol. Les Luthériens furent ſi ſenſibles aux coups que leur porta Latomus, qu'ils le déchirerent de ſon vivant, & après ſa mort par des ſatyres, des romans, & par les termes les plus injurieux. — Jacques LATOMUS ſon neveu, né à Cambron au commencement du 16e ſiecle, chanoine de S. Pierre à Louvain, mort le 29 juillet 1596, s'étoit appliqué à la poéſie latine; & a donné *Pſalmi omnes Davidis in carmen converſi*, Anvers, 1587, in-8°. Buchanan & le P. Commire l'ont ſurpaſſé dans ce genre.

LATOMUS, (Barthélemi) né à Arlon, dans le duché de Luxembourg, en 1485, fut un des hommes les plus verſés dans les belles-lettres de ſon ſiecle. Il profeſſa la rhétorique à Cologne, fut principal du college de Fribourg en Briſgaw, & paſſa enſuite à Paris, où François I le nomma l'an 1534 pour remplir le premier une chaire d'éloquence latine dans le college-royal de France qu'il venoit d'établir. Sur la fin de la même année, les Sacramen-

taires ayant eu l'audace d'afficher des écrits insolens contre l'auguste Sacrement de nos autels & contre le roi, on en accusa les Allemands qui étoient alors à Paris; & on se souleva contr'eux indistinctement; Latomus craignit d'être enveloppé dans ce soulevement, mais François I ayant fait faire une exacte recherche des auteurs de ces libelles, trouva qu'ils étoient tous François: il y en eut au moins vingt-quatre qui périrent par le dernier supplice. Latomus enseigna jusqu'à l'an 1542, avec distinction; puis il se retira à Coblentz, où il fut fait conseiller de l'électeur de Treves. Les hérétiques, & en particulier Martin Bucer l'attaquerent dans sa retraite; il se tira de ces disputes avec honneur, & en homme bien instruit de sa religion. La réputation qu'il se fit par ses ouvrages de controverse, engagea Charles-Quint à l'envoyer au colloque de Ratisbonne, tenu en 1546, pour y assister en qualité d'auditeur du côté des Catholiques. Il mourut à Coblentz en 1566. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages de littérature, entr'autres des notes sur une grande partie des ouvrages de Cicéron. Ces notes ont été rassemblées dans une édition de *Cicéron*, donné par Jean Oporin, Bâle, 1553, in-fol.

LATONE, fille de Cæus & de Phœbé. Comme Jupiter l'aimoit, Junon par jalousie la fit poursuivre par le serpent Python; & pendant toute sa grossesse, cette infortunée erra de côté & d'autre, jusqu'à ce que Neptune par pitié eût fait paroître l'isle de Délos au milieu des eaux, où elle alla se réfugier, & y accoucha d'Apollon & de Diane.

LATTAIGNANT, (Gabriel-Charles) né à Paris, fut chanoine de Rheims, & mourut en cette ville en 1778. Il s'adonna d'abord à la poésie légere, & enfanta un grand nombre de *Chansons*, où il paroit oublier la décence de son état. Il faut cependant lui rendre cette justice; que jamais il ne se permit aucun de ces transports qu'on appelle philosophiques; toujours il respecta dans ses vers la Religion. On peut même dire à sa gloire, qu'il répara les légéretés de sa muse par des productions plus dignes de ses talens. Ses *Cantiques Spirituels* lui feront plus d'honneur dans les esprits sages, que ses ouvrages de galanterie ne lui ont attiré d'applaudissemens de la part des esprits frivoles.

LAU, (Théodore-Louis) fameux spinosiste du 18e siecle, conseiller du duc de Curlande, s'est malheureusement fait connoître par un traité imprimé à Francfort en 1717, sous ce titre: *Meditationes Philosophicæ de Deo, mundo, homine.* Ce livre fut proscrit; ce qui l'a rendu fort rare. Lau y dit (paragraphe IV): *Deus est materia simplex: Ego materia modificata... Deus oceanus: Ego fluvius... Deus terra: Ego gleba...* Tels sont les délires où s'engage l'altiere & imprudente Raison, quand elle se sépare de la Révélation, fidelle conservatrice de ses lumieres. Il a fait aussi quelques Traités de politique, qui ne valent pas mieux que ses Traités théologiques.

LAVAL. (Gilles de) ſeigneur de Retz, maréchal de France, d'une maiſon de Bretagne, féconde en hommes illuſtres, ſe ſignala par ſon courage ſous Charles VI & ſous Charles VII. Il contribua beaucoup à chaſſer les Anglois de la France. Les ſervices qu'il rendit à ſa patrie l'auroient immortaliſé, s'il ne les avoit pas ternis par des meurtres, des impiétés & des débauches effrénées. Ayant ajouté à ſes autres crimes celui de félonie & de trahiſon envers le duc de Bretagne, il fut condamné à être brûlé vif dans la prairie de Nantes en 1440. Le duc, témoin de cette exécution, permit qu'on l'étranglât auparavant, & qu'on enſevelit ſon corps. Le maréchal de Laval étoit d'une prodigalité extrême. Il conſuma en folles dépenſes 200,000 écus d'or comptant, dont il hérita à 20 ans; & plus de 30,000 livres de rente, qui en valoient dans ce tems-là 300,000 de celui-ci. Quelque part qu'il allât, il avoit à ſa ſuite un ſerrail, des comédiens, une muſique, des inſtrumens, des devins, des magiciens, une compagnie de cuiſiniers, des meutes de chiens de toute eſpece, & plus de 200 chevaux de main. Mezerai dit qu'*il entretenoit des ſorciers & des enchanteurs pour trouver des tréſors; & corrompoit de jeunes garçons & de jeunes filles, qu'il tuoit après pour en avoir le ſang, afin de faire ſes charmes.* De telles abominations ſeroient incroyables ſi on ne connoiſſoit par d'autres exemples, de quel excès de corruption & de ſcélérateſſe le cœur humain eſt capable. N'avons-nous pas vu dans le 17e ſiecle, une dame Hongroiſe immoler ſucceſſivement plus de 600 filles à la chimérique idée de s'embellir par leur ſang, & ſe nourrir enfin de leur chair? On peut voir cette hiſtoire inconteſtable dans l'élégant ouvrage du P. Turoczi, *Hungaria cum ſuis Regionibus*, pag. 189. *Voyez* TUROCZI Ladiſlas.

LAVAL, (André de) ſeigneur de Lohéac & de Retz, 2e fils de Jean de Montfort, ſeigneur de Kergorlay & d'Anne de Laval, dont il prit le nom & les armes; rendit des ſervices ſignalés au roi Charles VII, qui le fit amiral, puis maréchal de France. Il fut ſuſpendu de ſa charge au commencement du regne de Louis XI; mais ce prince le rétablit peu de tems après, & lui donna le collier de l'ordre de S. Michel en 1469. Il mourut en 1486, à 75 ans, ſans laiſſer de poſtérité, & plus riche en réputation qu'en biens. Envoyé en 1455 contre Jean V, comte d'Armagnac, qui étoit excommunié pour avoir épouſé publiquement ſa propre ſœur, il l'avoit pouſſé ſi vivement, qu'en une ſeule campagne il l'eut dépouillé de ſes états.

LAVAL, (Urbain de) marquis de Sablé & de Bois-Dauphin, maréchal de France & gouverneur d'Anjou, ſe ſignala en divers ſieges & combats. Il ſuivit le parti de la ligue, fut bleſſé & fait priſonnier à la bataille d'Ivry en 1590. Il fit enſuite ſon accommodement avec Henri IV. Son crédit augmenta ſous le regne ſuivant. Lorſque le prince de Condé & beaucoup d'autres mécontens ſe

furent unis, pour empêcher le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Eſpagne ; la reine Marie de Médicis, & le marquis d'Ancre ſon confident, firent commander à Laval l'armée qu'ils mirent ſur pied pour combattre celle des mutins : mais il ne répondit pas à l'opinion qu'on avoit de ſes talens. A la fin de ſes jours il ſe retira dans une terre, où il mourut tranquillement en 1629.

LAVAL-MONTMORENCY, (François de) premier évêque de Quebec, étoit fils de Hugues de Laval, ſeigneur de Montigni. Il fut d'abord archidiacre d'Evreux, & enſuite nommé au ſiege nouvellement érigé à Quebec, qu'il alla remplir en 1673. Il y fonda un Séminaire, s'y fit eſtimer de tous le monde par ſa vertu & par ſon éminente piété, & y mourut en 1708, à 86 ans, après s'être démis de ſon évêché. L'abbé de la Tour, doyen du chapitre de Montauban, a écrit ſa *Vie*, in-12.

LAVAL, (Antoine de) ſieur de Belair, maître des eaux & forêts du Bourbonnois, puis capitaine des châteaux de Beaumanoir-les-Moulins, étoit ſavant dans les langues, l'hiſtoire & la théologie. Il a laiſſé un grand nombre d'ouvrages. Le plus conſidérable eſt : *Deſſeins de Profeſſions nobles & publiques*, contenant entr'autres l'*Hiſtoire de la Maiſon de Bourbon*, Paris, 1605, in-4°. Il mourut en 1631, à 80 ans.

LAVARDIN, *voyez* BEAUMANOIR, MASCARON & HILDEBERT.

LAVATER, (Louis) controverſiſte proteſtant, né à Kibourg, dans le canton de Zurich, en 1527, mort chanoine & paſteur de cette derniere ville en 1586, a laiſſé une *Hiſtoire Sacramentaire*, des *Commentaires* & des *Homélies*. Ces divers ouvrages ſont lus par les gens de ſon parti. Mais ſon curieux traité *De Spectris* (Geneve, 1580, in-8°, & Leyde, 1687, in-12) eſt recherché de tous le mon[illegible].

LAVAU, *voyez* FLONCEL.

LAVAUR, (Guillaume de) avocat au parlement de Paris, mort en 1730 à Saint-Céré, dans le Quercy, ſa patrie, âgé de 76 ans, fut l'oracle de ſon pays par ſes connoiſſances. Il joignoit à un cœur bon & généreux, une mémoire prodigieuſe & une vaſte littérature. On a de lui : I. *L'Hiſtoire ſecrette de Néron, ou le Feſtin de Trimalcion*, traduit de Pétrone avec des remarques hiſtoriques, in-12, 1726. II. *Conférence de la Fable avec l'Hiſtoire-Sainte*, 1730, 2 vol. in-12. L'auteur prouve que les grandes fables, le culte & les myſteres du paganiſme, ne ſont que des altérations des uſages, hiſtoires & traditions des anciens Hébreux. Il y a beaucoup d'érudition dans ce livre ; mais les conjectures n'y ſont pas toutes également heureuſes. Huet avoit eu la même idée avant l'auteur ; il n'eſt pas difficile de s'appercevoir que Lavaur a profité de ſa *Démonſtration Evangélique*. L'abbé Guérin du Rocher a répandu beaucoup de lumiere ſur cet objet dans ſa ſavante *Hiſtoire des tems fabuleux*, vainement attaquée par Mrs. de la Harpe, de Guignes & du Voiſin, & défendue avec ſuccès

M. l'abbé Chapelle. On doit voir auſſi *Hérodote, hiſtorien du peuple Hébreu, ſans le ſavoir*, par l'abbé Bonnaud, Liege, 1790, in-12. Il eſt certain que les Grecs ont pu facilement avoir communication des Livres-Saints, ſoit par les Juifs qu'ils faiſoient eſclaves, comme on le voit dans le prophete Joël, ſoit par les Phéniciens qui ont fait tranſpirer dans la Grece, comme dans les autres parties de l'Europe & de l'Afrique, tant de connoiſſances utiles. » Les » philoſophes de ce ſiecle, dit » un critique, ont une averſion décidée de cette eſpece » de combinaiſon. Ils ne peuvent ſouffrir que l'Ecriture » ait ſervi de fond aux écrits » hiſtoriques & mythologiques » des anciens. Un Gebelin, » un Bailly, ont mieux aimé » faire des romans puérils de » chronologie, de géographie, » de phyſique & d'hiſtoire, » que d'adhérer à une obſervation ſimple & péremptoire ». *Voyez* OPHIONÉE.

LAUBANIE, (Yrier de Magonthier de) né en 1641 dans le Limouſin, parvint par ſes ſervices au grade de lieutenant-général, & s'en rendit digne par les preuves de courage qu'il donna dans quantité d'occaſions. Nommé gouverneur de Landau en 1704, il y fut aſſiégé par deux armées, commandées par le prince Louis de Bade & le prince Eugene, ſoutenues par l'armée d'obſervation de milord Marlebo-rough; il défendit la place durant 69 jours, & obtint la plus honorable capitulation. Il fut grand-croix de l'ordre de S. Louis, & ſe retira à Paris, où il mourut en 1706.

L'AUBESPINE, *voyez* AUBESPINE.

LAUBRUSSEL, (Ignace de) Jéſuite, né à Verdun en 1663, profeſſa avec diſtinction dans ſon ordre, fut provincial de la province de Champagne, & enſuite préfet des études du prince Louis des Aſturies; & lorſque ce prince ſe maria, il devint confeſſeur de la princeſſe. Il mourut au Port-Ste-Marie en Eſpagne, l'an 1730, après avoir publié quelques ouvrages. Les plus connus ſont: I. *La Vie du Pere Charles de Lorraine*, Jéſuite, Nancy, 1733, in-8°. II. *Traité des abus de la Critique en matiere de Religion*, Paris, 1710, 2 vol. in-12. Son but étoit de venger la Religion, des coups impuiſſans que lui portent les incrédules & les hérétiques; il y a de bonnes choſes, mais elles pourroient être énoncées avec plus de dignité & de force.

LAUD, (Guillaume) de Réading en Angleterre, illuſtre par ſes talens & par ſa conſtance dans ſes malheurs, prit le bonnet de docteur à Oxford, & parvint par ſon mérite, après avoir rempli divers ſieges à l'archevêché de Cantorbery. Son attachement à Charles I lui fut funeſte. Les ennemis de ce prince firent mettre l'archevêque à la tour de Londres. Il fut accuſé par le parlement d'avoir voulu introduire la Religion Catholique, d'avoir entrepris de réunir l'Egliſe Romaine avec l'Anglicane. Charles ayant été entiérement défait, & les ſéditieux n'ayant plus rien à craindre, on fit couper la

la tête à cet illuſtre prélat, en 1644 : il avoit alors 72 ans. On a de lui une *Apologie de l'Egliſe Anglicane* contre Fiſcher, Londres, 1639, in-fol. C'eſt l'apologie du ſchiſme & de l'héréſie, qui prouve aſſez que c'eſt ſans fondement qu'on l'accuſa d'avoir fait des démarches en faveur de l'Egliſe Catholique. Warthon publia en 1695, in-fol., la *Vie* de cet archevêque. Elle eſt curieuſe & recherchée. On y trouve l'hiſtoire du procès de Laud, compoſée par lui-même dans la tour de Londres avec beaucoup de vérité.

LAUDON, (Gédeon baron de) propriétaire d'un régiment d'infanterie Allemande, grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérese, ſeld-maréchal des armées Autrichiennes, un des plus habiles & des plus heureux capitaines du 18e ſiecle, naquit en Livonie d'une ancienne famille du pays, en 1716. Il fit ſes premieres campagnes ſous le maréchal Munich, dans la guerre de 1738, & ſe trouva à la priſe d'Oczakow, de même qu'aux batailles de Choczim & Stawutſchane, où les Turcs furent entiérement défaits. En 1756, étant à peine entré au ſervice de la maiſon d'Autriche, avec le grade de lieutenant-colonel, il ſe fraya tellement le chemin à la gloire, qu'en moins d'une année il ſe vit général d'artillerie, & en 5 ans commandant en chef d'une armée entiere. Ce fut lui qui délivra Olmutz du ſiege des Pruſſiens, qui battit le roi même à Francfort-ſur-l'Oder & à Zorndorf, qui fit priſonnier le général Foucquet à Landshut, qui emporta d'aſſaut Glatz & Schweidnitz, & qui arrêta enfin les progrès de Fréderic, dans une guerre qui auroit pu être fatale à la maiſon d'Autriche. Ce fut lui également qui, l'année 1778, ayant été fait maréchal & mis à la tête de 60 mille hommes, empêcha que le prince Henri de Pruſſe ne réunit ſon armée à celle du roi ſon frere en Bohême. En 1788 & 1789, il ſe rendit maître de Dubitza, de Novi, Gradiſca & Belgrade. Ayant été nommé en 1790 commandant-général en Bohême & en Moravie, il mourut le 14 juillet, dans ſon quartier-général de Neu-Ditſchein, dans la 75e année de ſon âge. Fréderic II eſtimoit ſes talens militaires, en même tems qu'il redoutoit ſa vigilance & ſon extrême activité. Il l'appelloit ſa *ſentinelle*, & diſoit qu'*il eſtimoit les diſpoſitions des autres généraux, mais qu'il craignoit les batailles de Laudon.* La carriere de ce grand général n'a pas toujours été également brillante, & il y a eu pluſieurs époques, où il reſtoit comme dans le plus parfait oubli; car pour ce qui regarde la faveur de la cour, il ne put s'en aſſurer que dans les derniers mois de ſa vie. Simple dans toutes ſes manieres, ennemi de l'adulation & de l'intrigue, privé de tous les moyens qu'ont les riches de ſe faire valoir dans la capitale, & tout iſolé au milieu de ſes rares qualités, Laudon ſe refuſa toujours à la moindre démarche pour gagner l'amitié des courtiſans, pour leſquels ſon grand mérite ne fut qu'un objet d'é-

tonnement, comme il étoit celui de l'admiration des miniſtres & de tous les citoyens. Il avoit été élevé dans la religion Luthérienne; mais il ſe fit catholique avec une pleine connoiſſance de cauſe, & fut fidele à tous les devoirs que la Religion preſcrit. Il reçut, avant de mourir, les ſaints Sacremens avec beaucoup de piété. Il avoit donné le même exemple en partant, en 1788, pour le camp de Dubitza, & ſortit de l'égliſe pour aller directement à l'armée. Toute l'armée l'a pleuré comme ſon pere, comme le gage & le garant de ſes victoires. Dans ſes derniers momens, voyant les officiers qui environnoient ſon lit fondre en larmes, il les conſola & les raffermit par des paroles puiſées dans la vraie philoſophie; il leur recommanda d'unir toujours la Religion à la valeur guerriere, de ſe défendre de ce qu'on appelle les maximes des eſprits forts, ajoutant ces paroles remarquables: » Je dois à ma confiance en » Dieu tous les ſuccès que j'ai » eus; comme les conſolations » que je goûte dans le moment » de paroître devant lui ». C'eſt d'un témoin oculaire qu'on tient ces détails. Il a donné lui-même pour inſcription à mettre ſur ſon tombeau: *Commemoratio mortis optima philoſophia.*

LAUDUN, *voyez* DELAUDUN.

LAUGIER, (Marc-Antoine) né à Manoſque en Provence, en 1713, entra de bonne heure chez les Jéſuites. Il ſe conſacra à la chaire, & prêcha à la cour avec applaudiſſement. Ayant quitté la Compagnie de Jeſus; il ſe tourna du côté des beaux-arts. Son *Eſſai ſur l'Architecture*, 1755, in-8°, dont il y a eu 2 éditions, prouva qu'il étoit né pour eux. Il y a ſans doute quelques réflexions hazardées dans cet ouvrage; mais on y trouve encore plus de vues juſtes & d'idées ſaines. Il eſt d'ailleurs bien écrit. Ses *Obſervations ſur l'Architecture*, 1765, in-12, & *Maniere de juger les ouvrages de Peinture*, 1771, in-12, acheverent de prouver qu'il avoit le talent de ſaiſir les principes & les fineſſes de ces arts. Son *Hiſtoire de la République de Veniſe*, qu'il publia en 12 vol. in-12, 1758 & années ſuivantes, & celle *de la Paix de Belgrade*, en 2 vol. in-12, 1768, lui aſſurent un rang parmi les hiſtoriens. Il réunit dans l'une & dans l'autre, à quelques endroits près, le caractere de la vérité au mérite de l'exactitude. Le ſtyle auroit pu être plus ſoigné dans certains morceaux; moins empoulé, moins ſurchargé de traits plus oratoires qu'hiſtoriques, & de comparaiſons amphigouriques. On a encore de lui: I. *Paraphraſe du* Miſerere, traduite de Segneri, in-12. II. *Voyage à la Mer du Sud*, traduit de l'anglois, 1756, in-4° & in-12. III. *Apologie de la Muſique Françoiſe*, 1754, in-8°. IV. *Oraiſon funebre du Prince de Dombes*, pleine des beautés d'une vraie éloquence. Cet écrivain eſtimable mourut au mois d'avril 1769.

LAVINIE, fille de Latinus, roi du Latium, étoit promiſe à Turnus, roi des Rutules; mais elle épouſa Enée, & en

eut un fils poſthume, nommé Sylvius, parce qu'elle l'enfanta dans un bois où elle s'étoit retirée par la crainte qu'elle avoit d'Aſcanius, fils d'Enée.

LAVIROTTE, (Louis-Anne) médecin, né à Nolay, dioceſe d'Autun, mort le 5 mars 1759, dans la 34e année de ſon âge, étoit bon phyſicien & obſervateur habile. Il a traduit de l'anglois : I. *Obſervations ſur les criſes par le pouls*, de Nihell, in-12. II. *Diſſertation ſur la tranſpiration*, in-12. III... *Sur la chaleur*, in-12. IV. *Découvertes philoſophiques de Newton*, par Maclaurin, 1749, in-4°. V. *Méthode pour pomper le mauvais air des vaiſſeaux*, 1740, in-8°. VI. *Obſervations microſcopiques* de Needham, 1750, in-8°. Il a donné, de ſon propre fonds, des *Obſervations ſur une Hydrophobie ſpontanée, ſuivie de la rage*, in-12.

LAUNAY, (Pierre de) écrivain de la religion prétendue réformée, né à Blois en 1573, quitta une charge des finances, le titre de ſecrétaire du roi, & toutes les prétentions de fortune, pour ſe livrer à l'étude des livres ſacrés. Les Proteſtans de France avoient en lui une confiance extrême. Il fut député à tous les ſynodes de ſa province, & à preſque tous les ſynodes nationaux qui ſe tinrent de ſon tems ; & mourut en 1662, à 89 ans, très-regretté de ceux de ſa communion. On a de lui : I. Des *Paraphraſes ſur toutes les Epîtres de S. Paul*, ſur *Daniel*, l'*Eccléſiaſte*, les *Proverbes* & l'*Apocalypſe*. II. Des *Remarques ſur la Bible, ou Explication des mots, des phraſes & des figures difficiles de la Sainte-Ecriture*, Geneve, 1667, in-4°. Ces deux ouvrages ſont eſtimés des Calviniſtes.

LAUNAY, (François de) né à Angers en 1612, reçu avocat à Paris en 1638, ſuivit le barreau, plaida, écrivit & conſulta avec un ſuccès égal. Il fut le premier pourvu de la chaire de droit françois, fondée en 1680 au college de Cambray. Il fit l'ouverture de ſes leçons par un Diſcours, dans lequel il prouva » que le droit Romain » n'eſt pas le droit commun de » France «. Du Cange, Bigot, Coutelier, Ménage & pluſieurs autres ſavans ſe faiſoient un plaiſir de converſer avec lui. Ils trouvoient dans ſes entretiens un fonds inépuiſable des maximes les plus certaines de la juriſprudence ancienne & moderne. Ses mœurs relevoient beaucoup ſon ſavoir ; elles étoient douces & pures, ſa piété ſolide, ſa charité bienfaiſante. Il ne ſavoit rien refuſer ; mais en ſecourant les miſérables, ſur-tout ceux qui mendioient plutôt par pareſſe que par beſoin, il leur diſoit : *Vous pourriez bien travailler pour gagner votre vie ; je me leve à 5 heures du matin pour gagner la mienne.* Cet homme eſtimable mourut en 1693, à 81 ans. On a de lui : I. Un ſavant *Commentaire ſur les Inſtitutes coutumieres* d'Antoine Loyſel, 1688, in-8°. II. Un traité du *Droit de Chaſſe*, 1681, in-12. III. Des *Remarques ſur l'inſtitution du Droit Romain & du Droit François*, in-4°, 1686.

LAUNOY, (Matthieu de) prêtre de la Ferté-Alais, au

dioceſe de Sens, ſe fit proteſtant en 1560, & exerça le miniſtere à Sedan, où il ſe maria. Une ſcene ſcandaleuſe qu'il donna dans cette ville, l'obligea de fuir. Il redevint catholique, & fut pourvu d'un canonicat à Soiſſons. Ayant embraſſé le parti de la ligue, il ſe mit à la tête de la faction des Seize, & fut le promoteur de la mort du préſident Briſſon. Le duc de Mayenne ayant fait pourſuivre les meurtriers de ce magiſtrat, Launoy paſſa en Flandre, & y mourut. On a de lui : *Les Motifs* de ſa *Converſion* & une *Réponſe aux Calomnies*, qu'il prétendoit que les miniſtres avoient ſemées contre lui, & quelques Ecrits de controverſe.

LAUNOY, (Jean de) né à Valdeſie, village de Normandie, près de Valognes, en 1603, prit le bonnet de docteur en 1636. Un voyage qu'il fit à Rome augmenta ſon érudition, & lui procura l'amitié & l'eſtime d'Holſtenius & d'Allatius. De retour à Paris, il ſe renferma dans ſon cabinet, recueillant les paſſages des Peres & des auteurs ſacrés & profanes, ſur toutes ſortes de matieres. Les *Conférences* qu'il tint chez lui tous les lundis, furent une eſpece d'école académique, où l'on trouvoit à s'inſtruire & quelquefois auſſi à s'égarer ; & comme elles prenoient l'air de conventicules, où ſe rendoient des gens d'une humeur dogmatiſante, le roi les interdit en 1636. On s'y occupoit de la défenſe des opinions de Richer, & à établir ce ſyſtême démocratique & anarchique, qui ne convient à aucune ſociété, mais ſur-tout point à une ſociété telle qu'eſt l'Egliſe Catholique. Pour détourner de deſſus cet objet l'attention du public, on faiſoit la guerre aux légendes, en attaquant les fables qu'elles renferment, & en même tems pluſieurs faits vrais ou probables, que la critique de M. Launoy ne diſtinguoit pas des faits ſuppoſés. C'eſt ce qui fit ſurnommer Launoy le *Dénicheur des Saints*. Auſſi le curé de S. Roch diſoit : *Je lui fais toujours de profondes révérences, de peur qu'il ne m'ôte mon S. Roch.* M. le préſident de Lamoignon le pria un jour de ne pas faire de mal à S. Yon, patron d'un de ſes villages. *Comment lui ferois-je du mal*, répondit le docteur ? *je n'ai pas l'honneur de le connoître.* Il avoit rayé de ſon calendrier *ſainte Catherine*, martyre ; & le jour de ſa fête, il affectoit de dire une meſſe de *Requiem* ; comme ſi le défaut d'authenticité dans les actes d'une ſainte honorée dans l'Egliſe de Dieu, pouvoit conclure contre ſon exiſtence ou ſa ſainteté (*voyez* CATHERINE). Soit goût, ſoit affectation, il vécut toujours pauvrement & ſimplement, ennemi du cérémonial. Il aima mieux ſe faire exclure de la Sorbonne, que de ſouſcrire à la cenſure du docteur Arnauld, condamné par Rome & par l'Egliſe de France. Il fit plus, il écrivit contre le Formulaire de l'aſſemblée du clergé de 1656. Il mourut en 1678 dans l'hôtel du cardinal d'Eſtrées. L'abbé Granet a donné une édition de ſes ouvrages en 1731, en 10 vol. in-fol. ; il y a joint la *Vie* de l'auteur, & de pluſieurs de ſes

écrits qui n'avoient point encore vu le jour. Ce critique n'écrit ni avec pureté, ni avec élégance : ſon ſtyle eſt dur & forcé. Il s'exprime d'une maniere toute particuliere, & donne des tours ſinguliers à des choſes très-communes. Ses citations ſont fréquentes, extraordinairement longues, & d'autant plus accablantes, qu'il ne craint pas de les répéter ; il faut bien s'en défier ; quand un paſſage le gênoit, il le corrompoit, & le rapportoit tel qu'il l'avoit créé, avec une impudence incroyable ; l'éditeur même de ſes *Œuvres* en rapporte un exemple frappant. Dans le deſſein de prouver que l'adultere rompt le lien conjugal, il allegue une lettre du pape Jean VIII, où il eſt dit : *Nulla ratione prorsùs illi conceditur aliam vivente priore conducere* ; & ajuſtant la lettre à ſon ſyſtême, il retranche les mots *nulla ratione prorsùs*, & s'en tenant aux paroles *illi conceditur*, il conclut d'une maniere triomphante, en s'écriant : *Quid clarius vel expreſſius ?* Et ce n'eſt pas la ſeule altération de ce genre dans cette même lettre de Jean VIII (*voyez* le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 novembre 1787, p. 338, & le 8e vol. des *Réclam. Belg.*, pag. 193). La plupart de ſes raiſonnements ne ſont pas plus juſtes que ſes citations, & il ſemble quelquefois avoir eu d'autres vues que celles qu'il annonce. Ses principaux ouvrages ſont : I. *De varia Ariſtotelis fortuna in Academia Pariſina* (voy. ARISTOTE). II. *De duobus Dionyſiis*. III. *Hiſtoria Gymnaſii Navarræ*, pleine de ſavantes recherches. IV. *Inquiſitio in Chartam immunitatis Sancti Germani a Pratis* : ouvrage très-abondant en citations. V. *De commentitio Lazari, Magdalenæ, Marthæ & Maximini in Provinciam appulſu* : où il réprouve abſolument la tradition des Provençaux touchant l'arrivée de Lazare, de Magdelene & de Marthe en Provence, tradition à laquelle les Bollandiſtes ont paru plus favorables. VI. *De auctoritate negantis argumenti* : Launoy donne trop de force à cet argument ; mais il en faiſoit ſi grand uſage dans ſes critiques, qu'il ne pouvoit s'empêcher de le faire valoir. VII. *De veteribus Pariſienſium Baſilicis*, ſavant & curieux. VIII. *Judicium de auctore librorum* DE IMITATIONE CHRISTI (voyez AMORT). IX. *De frequenti Confeſſionis & Euchariſtiæ uſu*. X. *De cura Eccleſiæ pro Sanctis & Sanctorum reliquiis* : ouvrage judicieux. XI. *De cura Eccleſiæ pro miſeris & pauperibus*, plein d'érudition. XII. *De veteri ciborum delectu in jejuniis* : qui mérite le même éloge que le précédent. L'auteur y montre qu'on pourroit, abſolument parlant, jeûner avec de la viande ; il le fit au ſujet du ſiege de Paris ; mais dans ces dernieres années, des eſprits ſuperficiels en abuſerent pour renverſer la diſcipline de l'Egliſe. XIII. *De ſcholis celebrioribus a Carolo magno exſtructis* : il y a des recherches. XIV. *De Sacramento Unctionis Extremæ*. XV. *Romanæ Eccleſiæ traditio circa Simoniam* ; la matiere y eſt épuiſée. XVI. *De vero auctore fidei Profeſſionis quæ Pelagio, Auguſtino & Hieronymo tribui ſolet*. XVII. Des *Lettres*,

imprimées ſéparément, Cambridge, 1689, in-fol. XVIII. Pluſieurs écrits ſur *la veritable Tradition de l'Egliſe, touchant la Grace*, & ſur divers points de critique hiſtorique &c. XIX. *Regia in matrimonium poteſtas*, 1 vol. in-4°; ouvrage où le mariage chrétien devient une affaire purement civile, puiſque l'auteur ôte à l'Egliſe le droit d'établir des empêchemens dirimans, & l'attribue excluſivement aux princes contre la doctrine expreſſe du concile de Trente: car tel eſt certainement le ſens du canon qui dit *anathême* à ceux qui nient que l'Egliſe ait le pouvoir de poſer des empêchemens dirimans. Les écrivains orthodoxes de toutes les nations en conviennent. » Jamais, dit le cardinal-archevêque de Malines, dans ſa » Déclaration de 1789, il ne » s'eſt élevé à ce ſujet aucune » diſpute entre les docteurs catholiques; ils ont ſoutenu » comme une vérité conſtante » & très-aſſurée, que l'Egliſe » avoit reçu de J. C. le pouvoir d'établir des empêchemens dirimans du mariage, » & ont placé cette doctrine » parmi les points définis dans » le concile de Trente, de » ſorte que, dans tous les pays » catholiques, on fut ſaiſi d'étonnement & d'indignation, » lorſque le docteur Launoy » eut la témérité de conteſter » ce pouvoir à l'Egliſe. Cette » témérité excita d'abord les » réclamations des écrivains » contemporains, & attira ſur » l'auteur le blâme des évêques de ſa nation & de toute » la chrétienté. Son étrange ſyſtême ne produiſit aucune révolution, ni dans la théologie, ni dans la juriſprudence: » l'ouvrage déféré à Rome y » fut relégué parmi les livres » pernicieux, d'où il tomba » dans l'oubli & le mépris. » Lorſqu'on reſſuſcita, ſur la » fin du dix-huitieme ſiecle, » la prétention de Launoy, elle » rencontra, dans les écoles » chrétiennes, les mêmes oppoſitions qu'elle avoit éprouvées au dix-ſeptieme; & » l'Egliſe Romaine, la mere » & la maîtreſſe de toutes les » Egliſes, toujours attentive » à conſerver le dépôt commun de la doctrine, dont la » garde lui eſt ſpécialement » confiée, n'a point manqué » de ſe déclarer contre cette » vieille nouveauté; ainſi qu'il » en conſte par pluſieurs reſcrits du pape régnant «. Indépendamment de ces obſervations, on peut dire que le ſentiment de Launoy conduit à la deſtruction totale des mœurs chrétiennes. Car, ſi la validité des mariages dépend uniquement de l'autorité profane, qui empêchera les chrétiens d'épouſer leurs ſœurs, comme les illuſtres Ptolomées, & avec eux toute l'Egypte? d'établir la communauté des femmes, comme le vouloit l'incomparable Platon, & comme le pratiquoit le grave Caton? de devenir polygames par l'avis du prophete Arabe? de renouveller les nôces abominables de Néron & de Sporus?.... & qu'on ne parle pas de la loi naturelle comme oppoſée à ces infamies. La connoiſſons-nous mieux cette loi naturelle, que les Platon, les Caton, les Socrate &c? Ne ſavons-nous pas

que de la nature, ainſi que de la raiſon, l'on fait ce que l'on veut, lorſque ces éternelles pupilles ne ſe trouvent pas ſous la tutelle de la Religion ? On voit par-là à quelles conſéquences Launoy ſe laiſſoit entraîner par le goût des paradoxes, & l'amour de la ſingularité, les grands mobiles & la regle directive de ſes opinions. Cet ouvrage proſcrit par ſa nature même & ſon but au tribunal de tout lecteur chrétien, fut condamné à Rome par un décret du 10 décembre 1688. On peut voir ſur cette matiere, le traité *de l'Autorité des deux Puiſſances*, ſeconde édition, 1788, tom. 3, p. 158 & ſuivantes ; l'*Apologie du Mariage chrétien*, 1788 ; *Recueil des Repréſentations Belgiques*, tom. 6, p. 179 (*voyez* DOMINIS, ESPENCE, GERBAIS Jean, GIBERT Jean-Pierre). — Un autre écrit dont on a beaucoup parlé, a été brûlé avant ſa mort ; un lexicographe prétend qu'il rouloit ſur la prétendue altération du dogme par la ſcholaſtique : mais il eſt certain que l'ouvrage qui remplit ce but abſurde, exiſte, & qu'il n'eſt pas de Launoy, mais de Faydit. L'écrit brûlé étoit contre le P. Alexandre. Launoy avoit eu de vifs démêlés avec les Dominicains ; & c'eſt le canif de ces Peres (& non celui des Jéſuites, comme M. Chaudon l'inſinue) qu'il feignoit de craindre. Il le dit élairement dans ſa *Confirmatio diſſert. de verâ plenarii apud Auguſt. concilii notione*, tom. 2, part. 2, pag. 131 & 169. Mais cette crainte ſimulée étoit à l'égard des uns comme des autres de ces religieux, une injure atroce. Launoy avoit quelque choſe de ſiniſtre dans le caractere, qui ſe décéloit ſur ſa phyſionomie. Adrien de Valois le peint comme une ame lâche & adulatrice, comme un paraſyte importun & de la plus ferme contenance. *Quotidiè*, dit-il, *ad optimatum menſas non invitatus accedis, quotidiè procerum patinas lingis, & tu quidem eos amicos ac etiam admiratores tuos arbitraris, cùm plerique te adverſentur, ſpernantque & irrideant, improviſò vententem excipiant invii, quoniam honeſtè excludere, domove expellere nequeunt. Horum è procerum convivatorumque tuorum numero quidam, magno vir ingenio, magnaque virtute, nuper interrogatus ab amico, quid ita Launojum petulantis linguæ & calami ſcriptorem menſâ ſuâ dignaretur ; ita reſpondit : Quid faciam ? hunc ego hominem amare non poſſem, ſed moleſtum effugere non valeo ; diſcedentem è curiâ in extremis gradibus ſtans diligenter obſervat.* Adr. Val. *Def. diſſert. de Baſilicis.* On trouve le même paſſage dans les *Œuvres de Launoy*, t. 4, part. 2, fol. 361.

LAURATI, (Pietro) peintre, natif de Sienne, diſciple de Giotto, floriſſoit dans le 14e ſiecle. Cet artiſte a travaillé à Sienne & à Arrezzo ; il réuſſiſſoit principalement dans le jet des draperies, & à faire ſentir ſous l'étoffe le nud de ſes figures. Il a auſſi excellé dans les parties qui regardent la perſpective.

LAURE, *voyez* NOYES.

LAUREA, *voyez* LAURIA.

LAURENS, (André du) natif d'Arles, diſciple de Louis Duret, devint profeſſeur de mé-

decine à Montpellier, & premier médecin du roi Henri IV. On a de lui, entr'autres, un bon *Traité d'Anatomie*, en latin, in-fol., qui a été traduit en françois. Du Laurens mourut en 1609.

LAURENS, (Honoré du) frere du précédent, & avocat-général au parlement de Provence, ſe diſtingua dans le parti de la Ligue. Devenu veuf, il embraſſa l'état eccléſiaſtique, & Henri IV lui donna l'archevêché d'Embrun. Il gouverna ſon diocèſe avec ſageſſe, & mourut à Paris en 1612. On a de lui: I. Un *Traité* ſur l'*Edit* de Henri III, pour réunir les Proteſtans à l'Egliſe Catholique, 1588, in-8°. II. La *Conférence de Suréne*, entre les députés des Etats-Généraux, & ceux du roi de Navarre, 1593, in-8°.

LAURENS, *voyez* LORENS.

LAURENT, (S.) diacre de l'Egliſe Romaine ſous le pape Sixte II, adminiſtroit en cette qualité les biens de l'Egliſe. L'empereur Valérien ayant allumé le feu de la perſécution par un édit cruel, Sixte fut mis en croix, & du haut de ſon gibet il promit à Laurent, impatient de le ſuivre, qu'il recevroit dans 3 jours la couronne du martyre. On l'arrêta bientôt après, & le préfet de Rome lui demanda, au nom de l'empereur, les tréſors qui lui avoient été confiés. Laurent ayant obtenu un délai de 3 jours, pendant lequel il raſſembla tous les pauvres chrétiens, il les préſenta au préfet: *Voilà*, lui dit-il, *les tréſors de l'Egliſe*. Ce barbare, outré de dépit, le fit étendre ſur un gril ardent, après l'avoir fait déchirer à coups de fouet. Le héros chrétien, tranquille ſur les flammes, dit à ſon tyran: *J'ai été aſſez long-tems ſur ce côté, faites-moi retourner ſur l'autre, afin que je ſois rôti ſur tous les deux.* Le préfet, d'autant plus furieux que Laurent étoit plus intrépide, le fit retourner. *Mangez hardiment*, dit le généreux martyr à cet homme de ſang, *& voyez ſi la chair des Chrétiens eſt meilleure rôtie que crue.* Il pria enſuite pour ſes perſécuteurs, pour ſes bourreaux, pour la ville de Rome, & expira le dix août 258. Sa mort fit beaucoup de chrétiens. Pluſieurs païens, touchés de ſa conſtance, ne tarderent pas d'embraſſer la Religion qui la lui avoit inſpirée.

LAURENT, évêque de Novare dans le 6e ſiecle, s'illuſtra par ſes vertus & par ſon zele. On trouve quelques-unes de ſes *Homélies* dans la Bibliotheque des Peres.

LAURENT, (S.) moine & prêtre de Rome, envoyé par S. Grégoire-le-Grand, avec S. Auguſtin, pour convertir les Anglois, en baptiſa un grand nombre. Il ſuccéda à S. Auguſtin dans l'archevêché de Cantorbery, & termina ſes travaux apoſtoliques en 619.— Il ne faut pas le confondre avec S. LAURENT, iſſu du ſang royal d'Irlande, qui fut abbé de Glindale, puis archevêque de Dublin: il mourut dans la ville d'Eu en Normandie, l'an 1181.

LAURENT DE LIEGE, religieux, Bénédictin du monaſtere de S. Laurent, près de Liege, d'où il tire ſon nom, paſſa delà dans le monaſtere de S. Vanne à Verdun, & compoſa une *Chronique* des

évêques de Verdun & des abbés de S. Vanne, depuis l'an 1040 juſqu'en 1144, inſérée dans le 12e tome du *Spicilege* de dom d'Achery, & dans le 1er tome de l'*Hiſtoire de Lorraine* de dom Calmet.

LAURENT de la Réſurrection, (le Frere) convers de l'ordre des Carmes-Déchauſſés, né à Hérimini en Lorraine, mourut à Paris en 1691, à 80 ans. Fénélon, archevêque de Cambray, qui avoit été fort lié avec lui, le peint comme un homme gai dans ſes plus grandes maladies, & en tout & par-tout un homme de Dieu. On a publié ſa *Vie* à Châlons en 1694, ſous le titre de : *Mœurs & Entretiens du Frere Laurent.*

LAURENT DE BRINDES, Capucin, né à Brindes dans le royaume de Naples en 1559, ſe rendit illuſtre par ſa piété, ſa mortification, ſon zele & ſes connoiſſances. Il jouit de la plus grande conſidération auprès de l'empereur Rodolphe II, Philippe III, roi d'Eſpagne, l'électeur de Baviere, & tous les princes catholiques; confondit les hérétiques dans pluſieurs occaſions, & rendit à l'Egliſe les plus grands ſervices. Il mourut à Lisbonne en 1619. Un auteur connu en a tracé le portrait ſuivant. » Sous » le pauvre & auſtere habit » de capucin, ſous les dehors » & dans l'impreſſion de l'humi» lité chrétienne profondément » ſentie, le P. Laurent de » Brindes avoit un grand cœur, » un eſprit vaſte, un jugement » ſûr, une ſageſſe agiſſante, » & ces vertus fécondes qui » en engendrent d'autres, & » répandent au loin ce que la » vivacité de la foi & du zele » ne ſauroit circonſcrire dans » les bornes d'un eſpace quel» conque. Les pontifes & les » rois l'ont écouté avec reſ» pect; il fut le pere & le » protecteur des peuples, la » terreur des hérétiques, & le » grand défenſeur de la foi » dans la Germanie : en un » mot, c'étoit un ſaint & un » grand homme; attributs qui » ſe réuniſſent ſi aiſément & » ſi naturellement, quand les » circonſtances favoriſent ou » provoquent le développe» ment des qualités du vrai » chrétien ». Pie VI l'a mis au nombre des bienheureux. Sa *Vie* a été imprimée à Paris, 1787, in-12, diffuſe; mais édifiante & inſtructive. On trouve à la fin le catalogue de ſes ouvrages, qu'on conſerve en manuſcrit au couvent des Capucins de Veniſe.

LAURENT, (Jacques) fils d'un tréſorier de l'extraordinaire des guerres en France, porta long-tems l'habit eccléſiaſtique, qu'il quitta dans un âge aſſez avancé. Il fut ſecrétaire du duc de Richelieu, pere du maréchal vainqueur de Mahon. Laurent cultivoit la poéſie; mais il eſt moins connu par ſes vers, qui ſont très-médiocres, que par la traduction de l'*Hiſtoire de l'Empire Ottoman* de Sagredo, en 6 vol. in-12, Paris, 1724. Le traducteur, après avoir pouſſé ſa carriere juſqu'à 85 ans, fut brûlé dans l'incendie de ſa maiſon, arrivé le 6 mars 1726.

LAURENT JUSTINIEN, *voyez* JUSTINIANI.

LAURENT D'UPSAL, *voyez* GOTH.

LAURENT DE MÉDICIS ; *voyez* MÉDICIS.

LAURENTIA, *voyez* ROMULUS.

LAURENTIEN, (Laurent) profeſſeur en médecine à Florence & à Piſe dans le 15e ſiecle, traduiſit en latin le *Traité de Galien ſur les Fievres*, & commenta les *Pronoſtics* d'Hippocrate, Lyon, 1550, in-12. Ses bonnes qualités étoient obſcurcies par une noire mélancolie, qui le rendoit inſupportable à lui-même. Il finit par ſe précipiter dans un puits.

LAURÈS, (Antoine, chevalier de) né à Gignac dans le dioceſe de Montpellier, d'une bonne famille, s'appliqua avec ſuccès à la littérature, & ſurtout à la poéſie. Il eſt connu par ſa traduction ou plutôt ſon imitation en vers de la *Pharſale* de Lucain, 1 vol. in-8°, 1773. Laurès mourut à Paris en 1778.

LAURI, (Philippe) peintre, né à Rome en 1623, mort dans cette ville en 1694, a excellé à peindre en petit des ſujets de *Métamorphoſes*, des *Bacchanales* & des morceaux d'*Hiſtoire*. Sa touche eſt légere, ſes compoſitions gracieuſes, ſon deſſin correct; mais ſon coloris, rarement dans le ton convenable, eſt tantôt foible & tantôt outré. Il a fait quelques Payſages, où l'on remarque beaucoup de fraîcheur & de goût.

LAURIA, (François-Laurent de) tiroit ce nom de la ville de Lauria, dans le royaume de Naples, où il étoit né; car ſon nom de famille étoit *Brancati*. Il ſe fit Cordelier, & de dignités en dignités parvint à la pourpre Romaine en 1687, ſous Innocent XI. Ce cardinal mourut à Rome en 1693, à 82 ans, laiſſant pluſieurs ouvrages de théologie, dont celui qui eſt intitulé : *De Prædeſtinatione & reprobatione*, in-4°, Rome, 1688; Rouen, 1705, a eu de la célébrité par les critiques & les éloges qu'on en a fait.

LAURIERE, (Euſebe-Jacob de) avocat au parlement de Paris, ſa patrie, naquit en 1659. Il ſuivit le barreau pendant quelque tems; mais ſon goût pour les travaux du cabinet l'obligea de l'abandonner. Il fouilla toutes les parties de la juriſprudence ancienne & moderne; il débrouilla le chaos de l'ancienne procédure; il porta la lumiere dans la nuit obſcure des coutumes particulieres de diverſes provinces de la France, & par des recherches épineuſes il ſe rendit l'oracle de la juriſprudence. Les ſavans les plus diſtingués de ſon tems ſe firent un honneur & un plaiſir d'être liés avec lui. Lauriere fut aſſocié aux études du jeune d'Agueſſeau, depuis chancelier de France. Cet habile homme mourut à Paris en 1728, à 69 ans. On a de lui : I. *De l'origine du Droit d'Amortiſſement*, 1692, in-12 : l'auteur y traite auſſi du *Droit des Francs-Fiefs*, qui eſt fondé ſur les mêmes principes. II. *Texte des Coutumes de la Prévôté de Paris*, réimprimé avec beaucoup de notes nouvelles, Paris, 1777, 3 vol. in-12. III. *Bibliotheque des Coutumes*, in-4°, avec Berroyer. Cet ouvrage, qui n'eſt proprement que le plan d'un bâtiment immenſe, renferme la Préface

d'un nouveau *Coutumier* général, & une Diſſertation profonde ſur l'origine du Droit François. IV. *Gloſſaire du Droit François*, in-4°, 1704. Ce Dictionnaire de tous les vieux mots des ordonnances des rois de France & des autres titres anciens, avoit été donné d'abord par Ragueau; Lauriere le mit dans un meilleur ordre. V. *Inſtitutes Coutumieres* de Loiſel, avec de ſavantes notes, 2 vol. in-12, Paris. VI. Le 1*er* & le 2*e* tome du *Recueil* curieux & immenſe des *Ordonnances des Rois de France*, qui forme aujourd'hui onze vol. in-fol. (*voy.* SECOUSSE). VII. *Table Chronologique des Ordonnances*, in-4°, avec deux de ſes confreres. VIII. Une édition des *Ordonnances* compilées par Néron & Girard, 1720, 2 vol. in-fol.

LAURO, (Vincent) né à Tropea en Calabre, cultiva de bonne heure la médecine, & joignit à cette ſcience une grande capacité pour les affaires. Pie V, qui connoiſſoit tout le mérite de ce ſavant, lui conféra l'évêché de Mondovi en Piémont. Sous le pontificat de Grégoire XIII, Lauro fut envoyé nonce en Pologne. Il remplit cette nonciature ſucceſſivement auprès de Sigiſmond-Auguſte, de Henri de Valois, duc d'Anjou, & d'Etienne Battori. A ſa perſuaſion, Jean III, roi de Suede, reçut dans ſa cour le Jéſuite Antoine Poſſevin, qui ramena Sigiſmond, fils de ce prince, à la Religion Catholique. Grégoire XIII, en reconnoiſſance des ſervices de Lauro, le décora de la pourpre Romaine en 1583. Dans cinq conclaves conſécutifs, Lauro eut un grand nombre de voix pour être placé ſur la chaire de S. Pierre. Il mourut à l'âge de 70 ans, en 1592, avec la gloire de n'avoir dû ſon élévation qu'à ſon mérite.

LAURO, (Jean-Baptiſte) né à Pérouſe en 1581, devint camérier d'Urbain VIII, chanoine de Ste-Marie, ſecrétaire du conſiſtoire &c. On a de lui: I. *Epiſtolæ*, 1624, in-8°. II. *Poëmata*, 1623, in-12. III. *Un Eloge abrégé des Savans qui vivoient à Rome de ſon tems*, Rome, 1625, in-8°. Il mourut en 1629, âgé de 48 ans.

LAUTREC, *voyez* FOIX (Odet de).

LAW (Jean) Ecoſſois, naquit en 1688 à Edimbourg, d'un coutelier. Ayant ſeduit à Londres la fille d'un lord, il tua le frere de ſa maîtreſſe, & fut condamné à être pendu. Obligé de fuir de la Grande-Bretagne, il paſſa en Hollande & delà en Italie. Il avoit depuis long-tems rédigé le plan d'une compagnie, qui payeroit en billets les dettes d'un état, & qui ſe rembourſeroit par les profits. Il propoſa cet établiſſement au duc de Savoie, depuis 1*er* roi de Sardaigne (Victor-Amédée), qui répondit qu'*il n'étoit pas aſſez puiſſant pour ſe ruiner*. Il le vint propoſer au contrôleur-général de France (Deſmarêts) en 1709 ou 1710, & ne réuſſit pas mieux. Enfin il trouva tout favorable ſous la régence du duc d'Orléans, deux milliards de dettes à éteindre, un prince & un peuple amoureux des nouveautés. Il établit d'abord une banque en ſon propre nom l'an 1716; elle devint bientôt un bureau gé-

néral des recettes du royaume. On y joignit une compagnie du Miſſiſſipi : compagnie dont on faiſoit eſpérer de grands avantages. Le public, ſéduit par l'appât du gain, s'empreſſa d'acheter avec fureur des actions de cette compagnie & de cette banque réunies. Les richeſſes auparavant reſſerrées par la défiance, circulerent avec profuſion ; les billets doubloient, quadruploient ces richeſſes. La banque fut déclarée banque du roi en 1718 ; elle ſe chargea du commerce du Sénégal, des fermes-générales du royaume, & acquit l'ancien privilege de la compagnie des Indes. Cette banque étant établie ſur de ſi vaſtes fondemens, ſes actions augmenterent 20 fois au-delà de leur premiere valeur. En 1719 elles valoient 80 fois tout l'argent qui pouvoit circuler dans le royaume. Le gouvernement rembourſa en papier tous les rentiers de l'état, & ce fut l'époque de la ſubverſion des fortunes les mieux établies. Ce fut alors, en 1720, qu'on donna la place de contrôleur des finances à Law. On le vit en peu de tems d'Ecoſſois devenir François par la naturaliſation ; de Proteſtant, Catholique ; d'aventurier, ſeigneur des plus belles terres ; & de banquier, miniſtre-d'état. Le déſordre étoit au comble. Le parlement de Paris s'oppoſa, autant qu'il le put, à ces innovations ; & il fut exilé à Pontoiſe. Enfin dans la même année, Law, chargé de l'exécration publique, fut obligé de quitter le pays qu'il avoit voulu enrichir, & qu'il avoit bouleverſé. Il ſe retira d'abord dans une de ſes terres en Brie ; mais ne s'y trouvant pas en ſureté, il parcourut une partie de l'Allemagne, & deſcendit en Italie par le Tirol. Après avoir entrepris quelques autres courſes en Hollande, en Angleterre, en Danemarck, il ſe fixa enfin à Veniſe, où il mourut l'an 1729, l'eſprit plein de projets imaginaires & de calculs immenſes. Le jeu avoit commencé ſa fortune, & cette paſſion ſervit à la détruire. Quoique ſon état ne fût guere au-deſſus de l'indigence, il joua juſqu'à ſa mort. *Voyez l'Hiſtoire du ſyſtême des Finances* par du Haut-Champs, La Haye, 1734, 6 vol. in-12 ; & les *Mémoires de la Régence*, 5 vol. in-12, 1749.

LAW, (Edmond) *voyez* KING Guillaume.

LAUZUN, (Antoine-Nompar de Caumont, duc de) né en 1634, fut s'attirer les bonnes graces de Louis XIV, & celles de Mlle. de Montpenſier (*voyez* ce dernier article)... Lauzun ſorti de Pignerol paſſa l'an 1689 en Angleterre, pour aider le roi Jacques II à reconquérir ſon royaume. Ce prince obtint pour lui le titre de duc de Lauzun en 1692. On peut voir ſur ſon caractere & l'hiſtoire de ſa vie, les particularités remarquables dans les *Mémoires* du duc de St-Simon : le réſultat n'en donne pas une idée favorable. Mais il ſe corrigea beaucoup dans les dernieres années de ſa vie, & finit par une mort très-édifiante au couvent des Petits-Auguſtins, à Paris, en 1723, âgé de 91 ans. Il ne laiſſa point de poſtérité de la fille du maréchal de Lorges, qu'il avoit épouſée après la mort de Mlle. de Montpenſier.

LAYMAN, *voyez* LAIMAN.

LAZARE, frere de Marie & de Marthe, demeuroit à Béthanie ; Jeſus qui l'aimoit, alloit quelquefois loger chez lui. Le Sauveur vint en cette ville 4 jours après la mort de Lazare, ſe fit conduire à ſon tombeau, & en ayant fait ôter la pierre, il lui rendit la vie. Ce miracle éclatant, opéré aux portes de Jeruſalem, & dont l'objet ſenſible & ſubſiſtant repouſſoit tous les doutes, ayant été rapporté aux princes des Prêtres & aux Phariſiens, ces ennemis de la vérité prirent la réſolution de faire mourir J. C. & Lazare. Ils exécuterent leur mauvais deſſein envers le Sauveur ; mais à l'égard de Lazare, l'Hiſtoire Sainte ne nous apprend pas ce qu'il devint. Les Grecs diſent qu'il mourut dans l'iſle de Chypre, où il étoit évêque, & que ſes reliques ont été tranſportées à Conſtantinople ſous l'empereur Léon le Sage. Quelques anciens martyrologes d'Occident ſemblent confirmer cette tradition. Il paroît que l'on n'a parlé qu'aſſez tard de ſon voyage en Provence avec Marie-Magdelene & Marthe, ſes ſœurs, & que l'on a ſuppoſé qu'il eſt mort évêque de Marſeille. *Voyez* MAGDELENE.

LAZARE, pauvre, véritable ou ſymbolique, que le Fils de Dieu nous repréſente, dans l'Evangile, tout couvert d'ulceres, couché devant la porte d'un riche, où il ne deſiroit que les miettes qui tomboient de ſa table, ſans que perſonne les lui donnât. Dieu, pour récompenſer la patience de Lazare, le retira du monde, & ſon ame fut portée dans le ſein d'Abraham. Le riche mourut auſſi ; & eut l'enfer pour ſépulture. Lorſqu'il étoit dans les tourmens, il vit de loin Lazare, & lui demanda quelques rafraîchiſſemens ; mais Abraham lui répondit, qu'*ayant été dans les délices pendant que Lazare ſouffroit, il étoit juſte qu'il fût dans les tourmens pendant que celui-ci étoit dans la joie.* Quelques interpretes ont cru que ce que le Fils de Dieu rapporte ici de Lazare & du mauvais riche, eſt une hiſtoire réelle ; d'autres prétendent que ce n'eſt qu'une parabole ; & enfin quelques-uns, tenant le milieu, veulent que ce ſoit un fonds hiſtorique, embelli par le Sauveur de quelques circonſtances paraboliques.

LAZARE, religieux Grec, qui avoit le talent de la peinture, conſacra ſon pinceau à des ſujets de piété. L'empereur Théophile, Iconoclaſte furieux, fit déchirer le peintre à coups de fouet, & lui fit appliquer aux mains des lames ardentes. Lazare, guéri de ſes plaies, continua de peindre J. C., la Ste Vierge & les Saints. Il mourut à Rome, en 867, où l'empereur Michel l'avoit envoyé. Il a été mis au nombre des Saints ; le Martyrologe Romain met ſa fête au 23 février.

LAZARE, *voyez* PONCE de Lazare.

LAZARELLI, (Jean-François) poëte Italien, né à Gubio, d'abord auditeur de rote à Macerata, enſuite prévôt de la Mirandole, mourut en 1694, âgé de plus de 80 ans. On a de lui un poëme ſingulier, intitulé : *La Cicceide legitima.* La 2e édition qui eſt augmentée, eſt de Paris ſans date, in-12, & a été

réimprimée une 3e fois. C'eſt un recueil de ſonnets & de vers mordans contre un nommé *Arrighini*, ſon collegue à la rote de Macerata.

LAZERME, (Jacques) profeſſeur de médecine en l'univerſité de Montpellier, mort au mois de juin 1756, âgé de plus de 80 ans, eſt auteur d'un ouvrage intitulé: *Tractatus de morbis internis Capitis*, 1748, 2 vol. in-12; ouvrage qui n'a été mis au jour que par le deſir d'être utile aux jeunes médecins. M. Didier des Marêts l'a traduit en françois. Il a été imprimé à Paris en 1754, ſous ce titre: *Traité des Maladies internes & externes*, 2 vol. in-12. On a encore de lui: I. *Curationes morborum*, 1751, 2 vol. in-12; mises en françois ſous ce titre: *Méthode pour guérir les Maladies*, traduite du latin de M. Lazerme, Paris, 1753, in-12. Cet ouvrage eſt un peu ſuperficiel. II. *De ſuppurationis eventibus*, 1724, in-8°. III. *De febre tertiana intermittente*, 1731, in-8°.

LAZIUS, (Wolfgang) profeſſeur de belles-lettres & de médecine à Vienne en Autriche, ſa patrie, naquit en 1514, & mourut en 1565, avec le titre d'hiſtoriographe de l'empereur Ferdinand I, & avec la réputation d'un homme fort laborieux, mais mauvais critique. On a de lui: I. Un ſavant traité *De Gentium migrationibus*, 1572, in-fol. Il roule principalement ſur les émigrations des peuples du Nord. II. *Commentariorum Reipublicæ Romanæ, in exteris Provinciis bello acquiſitis conſtitutæ, libri XII*, 1598, in-fol., pleins de recherches & d'inexactitudes. III. *De rebus Viennenſibus*, 1546, in-fol. ſavant, mais ſemé de fautes. Les Etats de Vienne jugerent cependant ſon travail digne d'une récompenſe honorable. IV. *Geographia Pannoniæ*, dans *Ortelius*. V. *In Genealogiam Auſtriacam Commentarii*, 1564, in-fol. &c. La plupart des ouvrages de Lazius ont été recueillis à Francfort, 1698, en 2 vol. in-fol.

LÉANDRE, (S.) fils d'un gouverneur de Carthagene, embraſſa d'abord la vie monaſtique, & fut enſuite évêque de Seville, où il célébra un concile en 590. Il travailla avec beaucoup de ſuccès à la converſion des Ariens de ſon dioceſe, aſſiſta avec éclat au concile de Tolede en 589, & mourut en 601. Quelques-uns lui attribuent le *Rite Moſarabique* (*voyez* ORTIZ Alfonſe). S. Gregoire-le-Grand lui dédia ſes *Morales* ſur *Job*, qu'il avoit entrepriſes à ſa perſuaſion. On a de S. Léandre une *Lettre* à Florentine ſa ſœur, qui renferme des avis fort utiles pour des religieuſes. On la trouve dans la *Bibliotheque des Peres*; ainſi que ſon *Diſcours* ſur la converſion des Goths Ariens, inſéré auſſi à la fin des *Actes* du 3e concile de Tolede.

LÉANDRE, *voyez* HÉRO.

LÉANDRE, (le Pere) Capucin, mort à Dijon, ſa patrie, en 1667, compoſa pluſieurs ouvrages qui lui firent un nom. Les plus accueillis ſont: *Les Vérités de l'Evangile*, 1661 & 1662, Paris, 2 vol. in-fol. & un *Commentaire* ſur les *Epîtres* de S. Paul, 1663, 2 vol. in-fol. Ce dernier eſt en latin.

LÉANDRE, *voyez* ALBERTI.

LEBBÉE, *voyez* JUDE, (S).

LE BEUF, *voyez* BEUF.

LEBID, le plus ancien des poëtes Arabes, qui ont vécu depuis l'origine du Mahométiſme. Mahomet employa ſa muſe à répondre aux chanſons & aux ſatyres que les poëtes Arabes lançoient contre lui. Ce prophete diſoit que la plus belle ſentence qui fût ſortie de la bouche des Arabes, étoit celle-ci de Lebid : *Tout ce qui n'eſt pas Dieu, n'eſt rien.* Celle de S. François, *Deus meus & omnia*, eſt néanmoins plus énergique & plus ſimple. Le verſificateur arabe mourut âgé, dit-on, de 140 ans.

LEBLANC, *voyez* BEAULIEU & BLANC (le).

LEBLANC, (Marcel) Jéſuite, né à Dijon en 1653, fut un des 14 mathématiciens envoyés par Louis XIV au roi de Siam. Il travailla à la converſion des Talapoins, & s'embarqua pour la Chine; mais le vaiſſeau ſur lequel il étoit ayant été battu par la tempête, le P. Leblanc reçut un coup à la tête, dont il mourut, en 1693, au Mozambic. On a de lui : l'*Hiſtoire de la Révolution de Siam en 1688*, Lyon, 1692, 2 vol. in-12, avec un détail de l'état préſent des Indes. Cette *Relation* eſt exacte; le 2e vol. offre pluſieurs remarques utiles aux navigateurs.

LEBOSSU, *voyez* BOSSU.

LEBRIXA, *voyez* ANTOINE *Nebriſſenſis*.

LEBRUN, *voyez* BRUN.

LECHE, (N.) mort en 1764, membre de l'académie des ſciences de Stockholm, profeſſeur d'hiſtoire naturelle à Abo, a été le rédacteur d'un ouvrage entrepris par l'ordre du roi de Suede, & qui a paru après la mort de l'auteur ſous ce titre : *Inſtruction ſur la plantation des Arbres & Arbriſſeaux ſauvages* &c. C'eſt un extrait des ouvrages de Linnæus & de pluſieurs autres ſavans naturaliſtes, relatifs à cette matiere.

LECLAIR, (Jean-Marie) né à Lyon en 1697, d'un pere muſicien, obtint la place de ſymphoniſte de Louis XIV, qui l'honora de ſes bontés. Après un voyage en Hollande, il ſe fixa à Paris, où le duc de Gramont, dont il avoit été le maître, lui donna une penſion. Leclair jouiſſoit en paix de ſa réputation & de l'eſtime des honnêtes gens, lorſqu'il fut aſſaſſiné la nuit du 22 au 23 octobre 1764. Il débrouilla le premier l'art du violon, il en décompoſa les difficultés & les beautés, & on peut le regarder comme le créateur de cette exécution brillante qui diſtingue nos orcheſtres. Ses ouvrages ſont : I. Quatre livres de *Sonates*, dont le 1er parut en 1720. II. Deux livres de *Duo*. III. Deux de *Trio*. IV. Deux de *Concerto*. V. Deux Divertiſſemens ſous le titre de *Récréations*. VI. L'*Opéra de Scylla & Glaucus*, où l'on a trouvé des morceaux d'harmonie du premier genre.

LECLERC, *voy.* CLERC (le), LESSEVILLE & le P. JOSEPH.

LECOQ, *voyez* COQ (le) & NANQUIER.

LECTIUS, (Jacques) fut 4 fois ſyndic de Geneve, & jouit d'une grande conſidération dans ſa petite république. On a de lui : I. Des *Poéſies*, 1609, in-8°. II. Des *Diſcours*, 1615,

in-8°. III. Il a donné une édition des *Poëtæ Græci veteres Heroici*, Geneve, 1606, in-fol. Les *Tragiques* ont paru en 1614, in-fol. Lectius mourut en 1611, à 53 ans.

LECKSINSKA, *voyez* MARIE LECKSINSKA.

LECKSINSKI, *voyez* STANISLAS LECKSINSKI.

LEDA, femme de Tyndare, fut aimée de Jupiter. Ce dieu ne pouvant la ſurprendre, ſe métamorphoſa en cygne, & la trompa en jouant avec elle ſur les bords du fleuve Eurotas, où elle ſe baignoit. Elle conçut deux œufs, de l'un deſquels ſortirent Hélene & Clytemneſtre, & de l'autre Caſtor & Pollux.

LEDESMA, (Pierre) Dominicain, natif de Salamanque, mort en 1616, enſeigna à Ségovie, à Avila & à Salamanque. On a de lui un *Traité du Mariage*, une *Somme des Sacremens*, & divers autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec Diégo de LEDESMA, Jéſuite Eſpagnol, natif de Cuellar, qui s'acquit l'eſtime du pape Grégoire XIII, & qui mourut à Rome en 1575: on a de lui divers écrits. Il y a eu deux autres Dominicains de ce nom, tous les deux théologiens ſcholaſtiques; le 1er, Barthélemi, né à Nieva, près de Salamanque, mourut évêque d'Oxaca en 1604; le 2e, Martin, finit ſes jours en 1584: l'un & l'autre laiſſerent des ouvrages.

LEDESMA, (Alfonſe) né à Ségovie, appellé par les Eſpagnols le *Poëte Divin*, eſt une divinité peu connue par les étrangers. Il mourut en 1623, à 71 ans. On a de lui diverſes *Poëſies* ſur des ſujets ſacrés & profanes. On y trouve de la force & de la nobleſſe; mais l'auteur s'eſt trop abandonné à ſon imagination, & n'a pas aſſez conſulté le goût. Au reſte, le nom de *Divin* lui fut moins donné à cauſe de la ſublimité de ſon génie, que parce qu'il s'appliqua à traiter en vers des ſujets pris de l'Ecriture-Sainte.

LEDRAN, (Henri-François) chirurgien fameux, ſurtout pour la lithotomie, mort à Paris le 17 octobre 1770, à 85 ans, brilla également par la dextérité de la main & par l'étendue des lumieres. On a de lui: I. *Parallele des différentes manieres de tirer la pierre de la veſſie*, Paris, 1730. Il a donné une ſuite à cet ouvrage en 1756. II. *Obſervations de Chirurgie*, Paris, 1751, 2 vol. in-12. III. *Traité des Opérations de Chirurgie*, Paris, 1742, in-8°. IV. *Réflexions ſur les plaies d'armes à feu*, Paris, 1759, in-12. V. *Conſultations ſur la plupart des maladies qui ſont du reſſort de la Chirurgie*, Paris, 1765, in-8°. VI. *Traité économique de l'anatomie du corps humain*, 1768: ouvrage moins eſtimé que les autres productions de cet habile homme, qui ont mérité les ſuffrages, non-ſeulement des François, mais auſſi des étrangers: la plupart ont été traduits en allemand & en anglois. — Son pere Henri LEDRAN, fut un des plus grands opérateurs de ſon ſiecle: il s'acquit ſur-tout cette réputation dans les armées & à la cour. Il mourut l'an 1720.

LEDROU, (Pierre-Lambert) natif de Hui, religieux Auguſtin,

lin, docteur de Louvain, profeſſa la théologie dans l'univerſité de cette ville avec beaucoup de réputation. Innocent XI, inſtruit de ſon mérite, le fit venir à Rome, & lui donna la préfecture du college de la Propagande. Les papes Alexandre VIII, Innocent XII & Clément XI, n'eurent pas moins d'eſtime pour lui. Innocent le nomma à l'évêché *in partibus* de Porphyre. Ayant eu quelque déſagrément à l'occaſion de l'affaire du P. Queſnel, dans laquelle il avoit été nommé conſulteur, il ſe retira à Liege avec la qualité de vicaire-général de ce dioceſe. Il y mourut le 6 mai 1721, à 81 ans. On a de lui *IV Diſſertations ſur la Contrition & l'Attrition*, Rome, 1707, & Munich, 1708.

LÉE, (Nathanaël) poëte dramatique Anglois, élevé dans l'école de Weſtminſter, puis au college de la Trinité à Cambridge, a laiſſé *XI Pieces*, repréſentées avec ſuccès ſur le théâtre anglois. Les ſujets n'en ſont pas toujours bien choiſis, ni les intrigues bien conduites; mais il y a de beaux vers. Il mourut dans un état de démence. Adiſſon lui a donné des louanges.

LEEU, (Gerard) ſe fit une grande réputation dans le 15e ſiecle par ſon imprimerie qu'il établit vers 1477 à Goude en Hollande, & qu'il tranſporta vers 1484 à Anvers, où il mourut l'an 1492. Il ſortit un très-grand nombre de livres de ſes preſſes. C'étoit un homme qui avoit beaucoup de connoiſſances.

LEEUWEN, (Simon-Van) juriſconſulte Hollandois, né à Leyde en 1625, exerça longtems la profeſſion d'avocat avec beaucoup de réputation dans ſa ville natale, & mourut à La Haye le 13 janvier 1682. Il étoit verſé dans le droit romain, mais encore mieux dans celui de ſon pays. Ses ouvrages ſeroient eſtimés plus qu'ils ne le ſont, s'il avoit mieux poſſédé les belles-lettres. Il a donné: I. *Pratique à l'uſage des Notaires*, en flamand &c, Rotterdam, 1741, 2 vol. in-8°. II. *Cenſura forenſis*, Leyde, 1741, 2 vol. in-fol. III. Une *Edition du Corps de Droit Civil*, grec & latin, avec les notes d'un grand nombre de ſavans; Leyde, 1663, in-fol. belle édition. IV. *De origine & progreſſu Juris Civilis Romani*, 1672, in-8°. V. *Deſcription de la Ville & de l'Univerſité de Leyde*, en flamand, Leyde, 1672. VI. *Traité de l'Origine, des Uſages &c, des anciens Bataves*, en flamand; La Haye, 1685, in-fol. &c.

LEEW, *voyez* LÉONIN.

LEFEVRE, *voyez* FEVRE.

LÉGER, (S.) *Leodegarius*, évêque d'Autun, fut miniſtre d'état ſous la minorité de Clotaire III, &, ſuivant quelques auteurs, maire du palais ſous Childeric II. Il ne s'occupa qu'à faire régner ces princes avec juſtice & humanité. Les courtiſans l'ayant rendu ſuſpect à Childeric, il ſe retira à Luxeuil: mais ſa retraite ne le mit pas à l'abri de la perſécution. Ebroin lui fit ſouffrir des tourmens horribles; enfin il fut décapité l'an 680, dans la forêt de Lucheu en Picardie, dioceſe d'Arras. Il nous reſte de lui des *Statuts ſynodaux*, dans les Conciles du P. Labbe; & une

Lettre de conſolation à Sigrade, dans la Bibliotheque des Manuſcrits du P. Labbe.

LEGER, (Antoine) théologien proteſtant, né à Ville-Seiche, dans la vallée de St-Martin en Piémont, l'an 1594, alla, en qualité de chapelain de l'ambaſſadeur des Etats-Généraux, à Conſtantinople. Il y lia une étroite amitié avec Cyrille Lucar, qu'il confirma dans les erreurs de Luther, & dont il obtint une *Confeſſion de Foi*, que les Grecs ont hautement déſavouée. De retour dans les Vallées, il y exerça le miniſtere; mais le duc de Savoie l'ayant fait condamner à mort comme fanatique & ſéditieux, il ſe retira à Geneve, où il obtint une chaire de théologie: il y mourut en 1661, à 67 ans. On a de lui une *Edition* du *Nouveau-Teſtament* en grec original & en grec vulgaire, en 2 vol. in-4°. — Antoine LEGER, ſon fils, né à Geneve en 1652, mourut dans cette ville en 1680. On a de lui cinq volumes de *Sermons* imprimés après ſa mort. — Jean LEGER, né en 1615, neveu d'Antoine Leger, miniſtre de l'égliſe de S. Jean, après l'avoir été de quelques autres en Piémont, fut député en 1661 auprès de pluſieurs puiſſances proteſtantes, pour en obtenir de quoi faire une révolte. La cour de Turin en étant informée, fit raſer à S. Jean la maiſon du neveu, & le fit déclarer criminel de leſe-majeſté. Il devint enſuite paſteur de l'égliſe wallone à Leyde, & il rempliſſoit encore cette place en 1665. Il a laiſſé l'*Hiſtoire des Egliſes Evangeliques des Vallées de Piémont*, in-fol.; c'eſt le fruit du reſſentiment uni à l'eſprit de ſecte.

LEGER, (Claude) né à Attichi, petite ville du dioceſe de Soiſſons, en 1699, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & en eut toutes les vertus. Devenu curé de S. André-des-Arcs à Paris, il gagna l'eſtime & le reſpect de tous les gens de bien par ſa charité, ſon zele, ſon déſintéreſſement. Il mourut à Paris en 1774, regretté ſur-tout d'un grand nombre de prélats qui avoient été ſes éleves dans les ſciences du ſaint miniſtere. A l'occaſion du monument qui lui fut érigé en 1781, l'évêque de Senez (M. de Beauvais) prononça ſon *Eloge funebre*, vrai chef-d'œuvre en ce genre, & en même tems excellent traité des obligations & des vertus paſtorales, écrit avec chaleur & avec ſentiment, animé par les applications & les citations les plus heureuſes. L'illuſtre orateur ne fait point difficulté, en appliquant à ce reſpectable curé un paſſage de ſaint Hilaire, de dire que les évêques même auroient cru s'élever trop haut s'ils s'étoient mis à côté de ce ſimple prêtre: *Nemo unquàm epiſcoporum ſibi tantùm aſſumpſit, ut ſe presbyteri illius collegam computaret.*

LEGET, (Antoine) né dans le dioceſe de Fréjus, fut ſupérieur du ſéminaire d'Aix ſous le cardinal de Grimaldi. On a de lui: I. Une *Retraite de dix jours*, in-12. II. La *Conduite des Confeſſeurs dans le Tribunal de la Pénitence*, in-12. III. Les *Véritables Maximes des Saints ſur l'amour de Dieu.* Il mourut en 1728, à 71 ans, directeur de la maiſon de ſainte Pélagie.

LEGIONENSIS, *voyez* LÉON. Aloyſius.

LEGRAND, LEGROS & autres, *voyez* lettre G.

LE JAY, *voyez* JAY.

LEIBNITZ, (Guillaume-Godefroi, baron de) né à Leipſig en 1646. Après avoir fait ſes premieres études, il s'enferma dans la nombreuſe bibliotheque que ſon pere lui avoit laiſſée, & s'abandonna entiérement aux ſciences. Poëtes, orateurs, hiſtoriens, juriſconſultes, théologiens, philoſophes, mathématiciens, il ne donna l'excluſion à aucun genre de littérature. Les princes de Brunſwick, inſtruits de ſes talens pour l'hiſtoire, lui confierent celle de leur maiſon. Il parcourut toute l'Allemagne, pour ramaſſer les matériaux de cet édifice; & paſſa delà en Italie, où les marquis de Toſcane, de Ligurie & d'Eſt, ſortis de la même ſouche que les princes de Brunſwick, avoient leurs principautés. De retour de ce voyage en 1690, il commença à faire part au public de la récolte abondante qu'il avoit faite dans ſes ſavantes courſes. Son mérite, connu bientôt dans toute l'Europe, lui procura des penſions & des charges honorables. L'électeur Erneſt-Auguſte le fit, en 1696, ſon conſeiller-privé de juſtice: il l'étoit déjà de l'électeur de Mayence & du duc de Brunſwick-Lunebourg. En 1699, il fut mis à la tête des aſſociés étrangers de l'académie des ſciences de Paris; il n'avoit tenu qu'à lui d'y avoir place beaucoup plutôt, & avec le titre de penſionnaire. Dans un voyage qu'il fit en France, on voulut l'y fixer fort avantageuſement, pourvu qu'il quittât le Luthéraniſme; mais tout tolérant qu'il étoit, il rejeta cette condition. Il inſpira à l'électeur de Brandebourg le deſſein d'établir une académie des ſciences à Berlin, & fut fait préſident. Un champ non moins vaſte & non moins glorieux s'ouvrit à lui en 1711. Le czar le vit à Torgaw, & ce légiſlateur de barbares traita Leibnitz avec la conſidération qu'un Sage couronné a pour un Sage qui mériteroit la couronne. Il lui fit un magnifique préſent, lui donna le titre de ſon conſeiller-privé de juſtice, avec une penſion conſidérable. L'empereur d'Allemagne ne le récompenſa pas moins généreuſement que celui de Ruſſie; il lui donna le titre de conſeiller-aulique avec une forte penſion, & lui fit des offres conſidérables pour le fixer dans ſa cour. La vie de Leibnitz ne fut marquée que par des événemens flatteurs, ſi l'on en excepte la diſpute de la découverte du *Calcul différentiel*. Cette querelle couvoit ſous la cendre depuis 1699; elle éclata en 1711. Les admirateurs de Newton accuſerent le philoſophe Allemand d'avoir dérobé à celui-ci l'invention de ce calcul. La choſe n'étoit pas aiſée à prouver; Keill l'en accuſa pourtant à la face de l'Europe. Leibnitz commença par réfuter cette imputation avec beaucoup d'impétuoſité dans les *Journaux de Leipſig*, & finit par ſe plaindre à la ſociété royale de Londres, en la demandant pour juge. L'examen des commiſſaires, nommés pour diſcuter les pieces de ce

grand procès, ne lui fut point favorable. La ſociété royale donna à ſon concitoyen l'honneur de la découverte; & pour juſtifier ſon jugement, elle le fit imprimer avec toutes les pieces qui pouvoient ſervir à appuyer l'arrêt. Les autres tribunaux de l'Europe ſavante, jugerent Leibnitz avec moins de ſévérité, & peut-être avec plus de juſtice. Bien des gens penſerent que le philoſophe Anglois & le philoſophe Allemand pouvoient avoir ſaiſi chacun la même lumiere & la même vérité. Ce qui les confirma dans leurs opinions, c'eſt qu'ils ne ſe rencontroient que dans le fonds des choſes; ce que l'un appelloit *Fluxions*, l'autre le nommoit *Differences*. L'infiniment-petit étoit marqué, dans Leibnitz, par un caractere plus commode & d'un plus grand uſage, que le caractere employé par Newton. Leibnitz n'apprit qu'avec un chagrin mortel la perte de ſon procès; & par une foibleſſe qui fait bien voir le peu de reſſources de la philoſophie, ce chagrin le conſuma peu-à-peu, & hâta, dit-on, ſa mort, arrivée le 14 novembre 1716, à 70 ans, à Hanovre. Ce philoſophe ne s'étoit point marié, & la vie qu'il menoit ne lui permettoit guere de l'être. Il ne réglоit point ſes repas à de certaines heures, mais ſelon ſes études; il n'avoit pas de ménage, & étoit peu propre à en avoir. Il étoit toujours d'une humeur gaie, mais il ſe mettoit aiſément en colere; il eſt vrai qu'il en revenoit auſſi-tôt. On l'a accuſé de n'avoir été qu'un rigide obſervateur de la loi naturelle, & d'avoir aimé l'argent. Quelqu'il eût un revenu très-conſidérable, il vécut toujours aſſez groſſiérement. Sa mémoire étoit admirable; toujours prêt à répondre ſur toutes ſortes de matieres, il mérita que le roi d'Angleterre l'appellât *ſon Dictionnaire vivant*. C'étoit le ſavant le plus univerſel de l'Europe; mais il pouſſa l'amour de cette univerſalité ſi loin, qu'il ſe fit des idées fauſſes ſur une infinité de choſes, qu'il n'avoit pu approfondir aſſez pour en avoir de juſtes. Ce goût qu'il avoit pour l'univerſalité des talens, & peut-être l'ambition d'être envisagé comme un homme qui n'ignoroit rien, l'engagea à joindre à ſes autres titres de gloire celui de poëte. Il fit un poëme *ſur la conquête de la Terre-Sainte*, qui ne ſervit qu'à le rendre ridicule, & à prouver la réflexion de l'abbé Desfontaines, touchant la difficulté d'allier une grande étude de la géométrie avec les richeſſes de l'imagination & le génie des belles-lettres; de même que ſes idées romaneſques & paradoxales vérifient l'obſervation de Paſcal & de Scaliger, touchant l'influence de la géométrie ſur les autres facultés intellectuelles (*voyez* Chriſtian WOLFF). Nous avons de lui: I. *Scriptores rerum Brunſwicarum*, en 3 vol. in-fol., 1707: recueil utile pour l'Hiſtoire générale de l'Empire & l'Hiſtoire particuliere d'Allemagne. II. *Codex Juris gentium diplomaticus*, avec le Supplément, publié ſous le titre de *Mantiſſa codicis Juris* &c, Hanovre, 1693, 2 vol. in-fol. C'eſt une compilation de différens traités

pour ſervir au droit public, précédés d'excellentes préfaces. Il y remonte aux premiers principes du droit naturel & du droit des gens. III. *De jure ſuprematûs ac legationis Principum Germaniæ*, 1687, ſous le nom ſuppoſé de *Céſar Furſtener* : ouvrage compoſé pour faire accorder aux ambaſſadeurs des princes de l'Empire, non-électeurs, les mêmes prérogatives qu'aux princes d'Italie. IV. Le 1*er* volume des Mémoires de l'Académie de Berlin, en latin, in-4°, ſous le titre de *Miſcellanea Berolinenſia*. V. *Notitia Opticæ promotæ*, dans les ouvrages poſthumes de Spinoſa. VI. *De arte combinatoria*, 1690, in-4°. VII. Une foule de *Queſtions de Phyſique & de Mathématiques*, réſolues ou propoſées dans les Journaux de France, d'Angleterre, de Hollande, & ſur-tout de Leipſig. Ce fut dans ce dernier Journal qu'il inſéra, en 1684, les *Regles* du Calcul différentiel. VIII. *Eſſais de Théodicée ſur la bonté de Dieu, la liberté de l'Homme*, Amſterdam, 1747, 2 vol. in-12. Fruit d'une métaphyſique ſinguliere & fauſſe à pluſieurs égards; mais qui ne manque pas de vues juſtes & profondes; il y a de bonnes réflexions contre les Manichéens : mais l'auteur ſemble donner dans l'extrêmité contraire, en niant l'exiſtence du mal, ou la défigurant de maniere à ne pas s'y reconnoître. Son *Optimiſme* a donné à un philoſophe, moins amateur de ſyſtême, l'occaſion de faire les réflexions ſuivantes : » 1°. L'on » ne peut nier que, par rapport » à Dieu, tout ſoit bien, parce » que Dieu ne ſauroit rien » faire qui ſoit mal, quoiqu'il » puiſſe augmenter le bien & » le perfectionner à l'infini. 2°. » Par rapport à l'homme, conſidéré dans cette vie préciſément & ſans l'eſpérance » de l'avenir, il eſt certain » que tout n'eſt pas bien; & » c'eſt inſulter à ſes maux, » que d'oſer lui dire le contraire. 3°. Le ſyſtême de » l'Optimiſme, qui, pris dans » le ſens de ſes partiſans, n'eſt » qu'un rafinement métaphyſique, né dans une imagination plus riante que vraie, » ſe vérifie en quelque ſorte » dans la perſonne de l'homme » juſte, dont les vertus s'accroiſſent dans le malheur, » & chez qui l'attente du bien » à venir eſt toujours un ſoulagement aux maux préſens. » Dans l'une & dans l'autre » fortune, il jouit en paix de » ſon Dieu, comme il jouit » de lui-même; il jouit avec » tranſport de toute la nature; » il jouit ſans crainte & ſans » envie de tout ce qu'il y a » de bon dans les autres; il » ſupporte ſans aigreur, ſans » amertume, le mal qui s'y » rencontre, & qu'il ne peut » y corriger; il prête à tout ce » qu'il voit, le jour le plus favorable; il embellit tout ce qu'il » touche. Il ſait que Dieu a » placé dans les ſouffrances » même le germe de la félicité » de ſes enfans. Les ſentimens » de patience, de paix, de » conſolation, d'eſpérance, » qui accompagnent cette connoiſſance, ſont, de cette vie » même, une vie heureuſe. » La paille eſt ſéparée du grain » ſous la main du batteur.

» L'huile coule épurée, après » avoir paſſé ſous la meule, » qui a briſé l'amande & ſes » enveloppes. La même main » qui s'appeſantit ſur le juſte, » l'éprouve & le purifie, tandis » que le pécheur ſe déſeſpere » & ſe damne. *Creatura enim » tibi factori deſerviens, exar- » deſcit in tormentum adverſus » injuſtos, & lenior fit ad bene- » faciendum his qui in te con- » fidunt.* Sap. 16. *Diligenti- » bus Deum omnia cooperan- » tur in bonum.* Rom. 8. *Una » eademque vis irruens bonos » probat, purificat, eliquat; » malos vaſtat, damnat, exter- » minat.* Auguſt. ». IX. Pluſieurs *Ecrits de Métaphyſique*, ſur l'eſpace, ſur le tems, ſur le vuide, ſur la matiere, ſur l'union du corps & de l'ame, & d'autres objets qu'il diſcute quelquefois en homme d'eſprit, plutôt qu'en philoſophe profond : il ſemble moins chercher à expliquer la maniere dont les choſes exiſtent réellement, qu'à propoſer d'ingénieuſes hypotheſes, propres à embarraſſer ceux qui voudroient les attaquer : ce que l'on voit ſur-tout dans ſes *Monades*, imaginés pour donner une idée des premiers élémens de la matiere ; & dans ſon *Harmonie pré-établie*, deſtinée à rendre compte de l'union du corps & de l'ame. Du reſte, ſi Leibnitz a échoué dans ces recherches, il eſt dans le cas de tous les ſavans, qui ont eſſayé de remonter aux principes des choſes, & à franchir les barrieres qui environnent le ſanctuaire de la nature. » Plus on avance en l'obſer- » vant, dit un phyſicien, plus » elle ſemble devenir ſecrete ; » & repouſſer ceux qui l'ap- » prochent de trop près » (*voy.* le *Cath. philoſ.*, t. 3, n. 418). Les idées politiques de Leibnitz peuvent être miſes à côté de ſes idées métaphyſiques. Il vouloit réduire l'Europe ſous une ſeule puiſſance quant au temporel, & ſous un chef unique quant au ſpirituel. L'empereur & le pape auroient été les chefs de ces deux gouvernemens, l'un du premier, & l'autre du ſecond. Il ajoutoit à ce projet celui d'une *Langue univerſelle philoſophique* pour tous les peuples du monde : projet imaginé long-tems avant lui, & propoſé encore après lui ; mais que ni la philoſophie, ni la politique ne parviendront à réaliſer. » Ne doutons pas, a dit » quelqu'un à cette occaſion, » que la diverſité des langues » ne ſoit l'ouvrage de celui » qui répandit la confuſion » parmi les hommes, lorſqu'ils » étoient encore réunis dans » l'uſage d'une ſeule ; & qui » en répartiſſant ſur la terre » ces tribus éparſes, les diffé- » rencia par leur langage, » autant que par les bornes de » leurs habitations, comme dit » l'Apôtre, & le tems circonſ- » crit de leur gloire & de leur » durée. *Definiens ſtatuta tem- » pora & terminos habitationis » eorum.* Act. 17 ». X. *Theoria motûs abſtracti & motûs concreti*, contre Deſcartes. XI. *Acceſſiones Hiſtoricæ*, 2 vol. in-4° : recueil d'anciennes pieces. XII. *De origine Francorum diſquiſitio*, réfutée par le P. Tournemine, Jéſuite, & par dom Vaiſſette, Bénédictin. XIII. *Sacro-Sanctæ Trinitatis, per nova inventa Logica, defenſa*, contre Wiſſova-

tius, neveu de Socin; il y a de très-bonnes idées. L'auteur prouve que non-ſeulement une bonne logique n'eſt pas contraire à la croyance de ce myſtere, mais qu'elle fournit des argumens propres à repouſſer victorieuſement les attaques des Sociniens. Effectivement, il en eſt de ce myſtere comme des autres, que la révélation nous a manifeſtés, & que Dieu nous ordonne de croire. La raiſon ne les enſeigne pas, ne les prouve pas: mais elle les défend du reproche de contradiction & d'impoſſibilité (*voyez* CLAYTON, MALEZIEU). XIV. Des *Lettres* à Peliſſon, ſur la tolérance civile des religions; Paris, 1692, in-12, avec les réponſes de Peliſſon. XV. Pluſieurs volumes de *Lettres*, recueillies par KORTHOLT (*voy.* cet article). XVI. Des *Poéſies Latines & Françoiſes*; elles prouvent l'obſervation que nous avons faite ſur le peu de talens qu'il avoit pour ce genre de compoſitions. Malgré une certaine originalité de caractere, & un penchant aſſez marqué pour les idées extraordinaires ou même bizarres, Leibnitz avoit des principes auxquels il tenoit. Né dans une religion qui n'a point de baſe aſſurée, il vécut dans une eſpece de fluctuation qui lui fit former le projet de ſe réunir aux Catholiques; projet pour lequel il fut quelque tems en correſpondance avec Boſſuet (*voyez* MOLANUS Gérard). Il fut toujours zélé pour le Chriſtianiſme. Il ne parloit des Livres-Saints qu'avec reſpect: *Ils ſont remplis*, diſoit-il, *d'une morale néceſſaire aux hommes*. On ne croyoit pas encore de ſon tems que le verbiage philoſophique ou philantropique pouvoit remplacer l'Evangile. Il parloit preſque toujours honorablement de l'Egliſe Romaine & de ſes pontifes; il reconnoiſſoit hautement les avantages qu'elle avoit ſur les ſectes ſéparées de ſa communion. » Voilà, dit-il » dans une de ſes lettres, la » Chine ouverte aux Jéſuites, » le pape y envoye nombre de » miſſionnaires. Notre peu d'u- » nion ne nous permet pas » d'entreprendre ces grandes » converſions ». Quelques-uns ont écrit qu'il étoit mort dans le ſein de l'Egliſe Romaine; mais cela ne paroit pas fondé. Cependant M. de Murr, ſavant Proteſtant, dans ſon *Journal pour Arts & Littér.*, 7e part., fait mention d'un manuſcrit de Leibnitz, qu'on garde dans la bibliotheque électorale de Hanovre, » où, dit-il, la doctrine catho- » lique, dans les points même » auxquels les Proteſtans ſont » les plus oppoſés, eſt défendue » avec tant d'ardeur, que ſi on » ne connoiſſoit pas l'écriture » de Leibnitz, par mille & mille » feuilles écrites de ſa main, » on ne pourroit le croire l'au- » teur de cet ouvrage ». M. Dutens a publié le recueil des *Œuvres mathématiques* de Leibnitz, en 6 vol. in-4°, 1767 & 1768; & peu de tems après on a imprimé ſon *Eſprit* à Lyon, 2 vol. in-12. Ces deux recueils ſont intéreſſans.

LEICH, (Jean-Henri) profeſſeur d'humanités & d'éloquence à Leipſig, où il étoit né en 1720, travailla au *Journal* & aux *Nouvelles littéraires* de cette ville, & y mourut en

1750. Ses ouvrages ſont : I. *De origine & incrementis Typographiæ Lipſienſis.* II. Une Edition du *Tréſor* de Fabri. III. *De vita & rebus geſtis Conſtantini Porphyrog.* IV. *De Diptycis veterum, & de Diptyco emin. Card. Quirini.* V. *Diatribe in Photii Bibliothecam*, &c.

LEIDRADE, archevêque de Lyon, bibliothécaire de Charlemagne, mort en 816, dans le monaſtere de S. Médard de Soiſſons, après s'être démis de ſon archevêché, eut une grande réputation de ſavoir & de piété. Il nous reſte de lui un *Traité ſur le Baptême*, quelques *Lettres* qu'on trouve dans la Bibliothèque des Peres, & divers *Opuſcules* dans les Analectes de D. Mabillon. Baluze a donné une Edition de ſes Œuvres avec celles d'Agobard.

LEIGH, (Edouard) chevalier Anglois, né dans le comté de Leiceſter, s'eſt fait un nom par pluſieurs ouvrages, dans leſquels regnent la connoiſſance des langues & une critique ſage. Les principaux ſont : I. *Des Réflexions* en anglois ſur les cinq livres poétiques de l'Ancien Teſtament, *Job*, les *Pſeaumes*, les *Proverbes*, l'*Eccléſiaſte* & le *Cantique des Cantiques*; à Londres, 1657, in-fol. II. Un *Commentaire ſur le Nouveau Teſtament*, in-fol. 1650. III. Un Dictionnaire Hébreu, & un Dictionnaire Grec, qui ſe joignent enſemble ſous le titre de *Critica ſacra*, in-fol. à Amſterdam, 1696. Le 1er a paru en françois en 1703, par les ſoins de Wolzoque, ſous ce titre : *Dictionnaire de la Langue Sainte, contenant ſes origines, avec des obſervations.* IV. Un *Traité de la liaiſon qu'il y a entre la Religion & la Littérature*, matiere mieux traitée depuis par l'évêque du Puy, le Franc de Pompignan, ſous le titre de *La Dévotion réconciliée avec l'Eſprit*, Paris, 1755; & dans un excellent diſcours de M. de la Tour du Pin, *Alliance des Sciences avec la Religion.* Ce ſavant mourut en 1671.

LEIGH, (Charles) né à Grange dans le duché de Lancaſtre, pratiqua, avec beaucoup de ſuccès, la médecine en Angleterre, & particuliérement à Londres, où il fut fait membre de la ſociété royale. Il parcourut preſque toute l'Angleterre en habile naturaliſte, étendit ſes obſervations juſqu'en Amérique, & mourut au commencement du 18e ſiecle. Le fruit de ſes recherches ſont : I. *Hiſtoire naturelle des Provinces de Lancaſtre, de Cheſter & de Derbi, avec le détail des antiquités qu'on trouve dans ces provinces*; Oxford, 1630, in-fol. Londres, 1700, avec fig. en anglois. II. *Hiſtoire de la Virginie*, Londres, 1705, in-12; ouvrage ſuperficiel. III. *Exercitationes de aquis mineralibus*, Londres, 1697, in-8°.

LELAND, (Jean) né à Londres, obtint du roi Henri VIII, le titre d'antiquaire & une forte penſion. Il parcourut toute l'Angleterre, & fit une ample moiſſon; mais il ne put pas profiter des matériaux qu'il avoit amaſſés. Sa penſion ne lui étant point payée, il perdit l'eſprit de chagrin & mourut fou en 1552. On conſerve ſes manuſcrits dans la bibliotheque bodléienne. Le plus eſtimé de ſes ouvrages imprimés eſt un

ſavant *Traité des Ecrivains de la Grande-Bretagne*, en latin, Oxford, 1709, 2 vol. in-8°. Il paſſe pour exact. On accuſe Cambden d'en avoir beaucoup profité, ſans en rien dire. On a encore de lui : I. *L'Itinéraire d'Angleterre*, en anglois, Oxford, 1710, in-8°, 9 tomes. II. *De rebus Britannicis collectanea*, Oxford, 1715, 6 vol. in-8°. —Il ne faut pas le confondre avec Jean LELAND, né à Wigan en Angleterre en 1691, miniſtre Puritain à Dublin, auteur : I. de l'*Avantage & néceſſité de la Révélation chrétienne*, 2 vol. in-4°, traduit en françois, 4 vol. in-12. II. de l'*Examen des écrits des Déiſtes*.

LELIO, *voyez* CAPILUPI.

LELLIS, (S. Camille de) né à Bacchianico dans l'Abruzze, en 1550, entra, après une vie fort déréglée & très-vagabonde, dans l'hôpital de S. Jacques des Incurables, à Rome. Devenu économe de cette maiſon, il ſe propoſa de prendre des moyens plus efficaces pour ſoulager les malades, que ceux qu'on avoit employés juſqu'alors. Son état de laïc lui faiſant craindre de grands obſtacles pour ſon projet, il ſe mit au rudiment à 32 ans, & parvint dans peu de tems au ſacerdoce. C'eſt alors qu'il jeta les fondemens d'une congrégation de *Clercs réguliers, Miniſtres des Infirmes*. Les papes Sixte V, Gregoire XIV & Clément VIII, approuverent ce nouvel ordre, digne en effet de tous les ſuffrages & de tous les encouragemens qu'on a vu prodigués à des aſſociations moins utiles. Le cardinal de Mondovi lui laiſſa tous ſes biens à ſa mort, arrivée en 1592, après l'avoir protégé pendant ſa vie. Lellis, voyant ſon ouvrage affermi & ſa congrégation répandue dans pluſieurs villes, ſe démit de la ſupériorité en 1607, & mourut ſaintement en 1614. Benoît XIV le béatifia en 1742. Cicatello, ſon diſciple, a écrit ſa *Vie* en italien. Le P. Halloix, jéſuite, en a donné une bonne traduction latine, Anvers, 1632.

LELY, (Pierre) peintre, né en 1618 à Soeſt en Weſtphalie, mort à Londres en 1680. Il s'appliqua d'abord au payſage; mais le talent de faire des portraits le fixa. Lely paſſa en Angleterre, à la ſuite de Guillaume II de Naſſau, prince d'Orange, & peignit toute la famille royale.

LEMERY, (Nicolas) né à Rouen en 1645, d'un procureur au parlement, ſe conſacra à l'étude de la chymie, & parcourut toute la France pour s'y perfectionner. Cette ſcience étoit alors une eſpece de chaos, où le faux étoit entiérement mêlé avec le vrai. Lemery les ſépara; il réduiſit la chymie à des idées plus nettes & plus ſimples, abolit la barbarie inutile de ſon langage, ſemblable à la langue ſacrée de l'ancienne théologie d'Egypte & auſſi vuide de ſens; il ouvrit des cours publics de cette ſcience, d'où ſortirent tous ceux qui y excellerent. Obligé de paſſer en Angleterre, à cauſe de ſon attachement au Calviniſme, & ne pouvant oublier la France & ſa famille, il y retourna, & ſe fit catholique en 1686. L'académie des ſciences ſe l'aſſocia en 1699, & lui donna enſuite une place de penſionnaire. Elle le perdit en 1715, à 70 ans. C'é-

toit un homme infatigable, bon ami, d'une exacte probité, & d'une ſimplicité de mœurs aſſez rare. Il ne connoiſſoit que la chambre de ſes malades, ſon cabinet, ſon laboratoire & l'académie. Il fut une preuve que qui ne perd point de tems, en a beaucoup. On a de lui : I. Un *Cours de Chymie*, dont la meilleure édition eſt celle de M. Baron, en 1756, in-4°, avec de ſavantes notes. La 1re édition de ce livre, traduit dans toutes les langues de l'Europe, ſe vendit comme un ouvrage de galanterie ou de ſatyre. II. Une *Pharmacopée univerſelle*, 1764, in-4° C'eſt un recueil très-exact de toutes les compoſitions des remedes décrits dans les meilleurs livres de pharmacie. III. Un *Dictionnaire univerſel des Drogues ſimples*, 1759, in-4° : ouvrage qui eſt la baſe du précédent, & qui eſt auſſi eſtimé. IV. Un *Traité de l'Antimoine*, in-8°. Lemery s'étoit beaucoup enrichi par le débit du blanc d'Eſpagne, qu'il poſſéda ſeul pendant un long-tems.

LEMERY, (Louis) fils du précédent & digne de lui par ſes connoiſſances en chymie & en médecine, fut pendant 33 ans médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, acheta une charge de médecin du roi, & obtint une place à l'académie des ſciences. Il mourut en 1743, à 66 ans, aimé & eſtimé. On a de lui : I. Un *Traité des Alimens*, 1702, in-12 : ouvrage clair & méthodique, réimprimé en 2 vol. II. Un grand nombre d'excellens *Mémoires* ſur la chymie, inſérés dans ceux de l'académie des ſciences. III. Trois *Lettres* contre le *Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme*, par Andry, 1704, in-12.

LEMNIUS, (*Lævinus*) né à Ziriczée en Zélande, l'an 1505, exerça la médecine avec réputation. Après la mort de ſa femme, il fut élevé au ſacerdoce, & devint chanoine de Ziriczée, où il mourut en 1568. On a de lui : I. *De occultis Naturæ miraculis*, in-8° : ouvrage curieux & ſavant pour le tems où il parut. II. *De Aſtrologiâ*, in-8°. III. *De Plantis bibliciis*, Francfort, 1591, in-12. Lemnius eſt le premier qui ait traité des plantes dont il eſt fait mention dans l'Ecriture, mais il en parle d'une maniere aſſez ſuperficielle & inexacte ; Scheuchzer a mieux fait dans ſa *Phyſica ſacra*. On a donné un Recueil des ouvrages de Lemnius, Francfort, 1628, auquel on a ajouté le traité *De Gemmis* de Rueus. Le latin de Lemnius eſt eſtimé des connoiſſeurs. — Guillaume LEMNIUS, ſon fils, fut premier médecin d'Eric XIV, roi de Suede, On le fit mourir lorſque ce prince fut détrôné. — Il y a un poëte de ce nom, Simon LEMNIUS, qui vivoit en 1550, & dont on a de mauvaiſes *Epigrammes*, in-8°.

LEMOS, (Thomas) Dominicain, né à Rivadavia en Galice, vers l'an 1550, de parens nobles, eſt célebre par le zele avec lequel il combattit pour S. Thomas contre Molina. Le chapitre général de ſon ordre, convoqué à Naples en 1600, le chargea d'aller à Rome pour défendre la doctrine des écoles Dominicaines. On étoit à examiner le livre de Molina, de la *Concorde du Livre-Arbitre & de*

la Grace : le P. Lemos excita les juges de cet ouvrage de vive voix & par écrit. Il parut avec éclat dans les congrégations *de Auxiliis* ; les papes Clément VIII & Paul V, qui les avoient convoquées, applaudirent pluſieurs fois à ſon éloquence & à ſon ſavoir. Le Jéſuite Valentia, ſi on en croit les Dominicains, fut terraſſé par cet habile homme, & mourut peu de tems après, conſumé par le chagrin. Pierre Arrubal, ſon confrere, le remplaça, mais il ne put tenir contre le Dominicain. Outre que la nature l'avoit fait naître avec une poitrine de fer, il étoit environné d'*une gloire en maniere de couronne, qui éblouiſſoit ſes adverſaires, & les cardinaux mêmes.* C'eſt le R. P. Chouquet, Dominicain, qui nous atteſte ce prodige dans ſon curieux livre des *Entrailles maternelles de la Sainte Vierge pour l'Ordre des Freres Prêcheurs.* On ſent bien que les Jéſuites ſe donnent également l'avantage dans ces diſputes (voyez *Hiſtoria Controverſiarum de Auxiliis divinæ gratiæ, a Livino Meyer*). Elles furent terminées, comme l'on ſait, par une permiſſion donnée aux deux parties d'enſeigner & de défendre leurs ſentimens ; ce qui prouve aſſez que les papes ont jugé qu'il n'y avoit ni dans les uns, ni dans les autres, rien qui intéreſſât eſſentiellement la foi. Effectivement les Dominicains & les Jéſuites, en raiſonnant diverſement ſur la prédeſtination & la grace, ſe réuniſſoient parfaitement dans les concluſions générales que l'Egliſe oppoſe aux hérétiques (*voyez* MOLINA). Le roi d'Eſpagne offrit à Lemos un évêché, qu'il refuſa. Il ſe contenta d'une penſion, dont il jouit juſqu'à ſa mort, arrivée en 1629, à 80 ans. Il étoit depuis long-tems conſulteur-général. On a de lui : I. *Panoplia gratiæ*, 2 vol. in-folio, 1676, à Béziers, ſous le nom de Liege. Il y traite à fond des matieres de la grace & de la prédeſtination ; mais après avoir lu tout ce qu'il en dit, on finit par où les théologiens devroient commencer, par cette exclamation ſi ſage de l'Apôtre des Gentils : *O ! Altitudo divitiarum !* &c. II. Un *Journal de la Congrégation* de Auxiliis, Rheims, 1702, in-folio, ſous le nom de Louvain. III. Un grand nombre d'autres *Ecrits* ſur les queſtions de la grace, qu'on ne demande pas aſſez, & ſur laquelle on diſpute trop.

LENCLOS, (Anne, *dite* NINON) naquit à Paris en 1615, de parens nobles. Sa mere qui étoit de la famille des Abra de Raconis, vouloit en faire une fille vertueuſe ; ſon pere, homme diſſipé & frivole, réuſſit beaucoup mieux à en faire une épicurienne. Ninon perdit l'un & l'autre à l'âge de 15 ans. Maîtreſſe de ſa deſtinée dans une grande jeuneſſe, elle ſe forma toute ſeule. Son imagination s'étoit exaltée & égarée ſur plus d'un article eſſentiel par la lecture des ouvrages de Montagne & de ſon copiſte Charron, lecture que le célebre Malebranche croyoit la plus propre à corrompre les jeunes gens. Elle étoit déjà connue dans Paris par ſes bons mots, ſa philoſophie, & la parade qu'elle faiſoit d'une maniere de penſer, tout-à-fait particuliere. Un goût décidé pour le liber-

rinage, l'empêcha de ſe prêter à aucun engagement ſolide. Ayant mis ſon bien à fonds-perdu, elle jouiſſoit de 8 à 10 mille livres de rente viagere. Le plan de vie qu'elle ſe traça, n'avoit point eu d'exemple. Elle ne voulut pas faire un trafic honteux de ſes charmes; mais donner à ſon libertinage un air de décence, & s'il eſt permis de le dire, un air de dignité. Ce deſſein extravagant ne lui réuſſit que trop bien; la corruption humaine accueillant avec empreſſement tout ce qui ſemble dénaturer le vice & lui donner part aux honneurs de la vertu. Sa maiſon fut le rendez-vous de ce que la cour & la ville avoient de plus poli. Scarron la conſultoit ſur ſes *Romans*, Saint-Evremont ſur ſes *Vers*, Moliere ſur ſes *Comédies*, Fontenelle ſur ſes *Dialogues*. Car telle eſt la lâcheté des beaux-eſprits & des philoſophes, prétendant à la célébrité, que le jugement d'une courtiſanne peut les flatter aſſez pour la faire l'arbitre de leurs penſées & de leurs talens. Les Coligni, les Villarceaux, les Sévigné, le Grand-Condé, le duc de la Rochefoucault, le maréchal d'Albret, Gourville, Jean Bannier, la Châtre, furent ſucceſſivement ſes amans; mais tous reconnurent que Ninon n'étoit pas ſuſceptible d'attachement. Le dernier l'éprouva ſur-tout d'une façon ſinguliere. Obligé de rejoindre l'armée, incrédule aux ſermens les plus tendres, Ninon le raſſura par un billet ſigné de ſa main, dans lequel elle lui donnoit ſa parole d'honneur, que malgré ſon abſence elle n'aimeroit que lui. A peine eut-il diſparu, qu'elle ſe trouva dans les bras d'un nouvel amant. Madame de Maintenon voulut, dit-on, l'engager à vivre en femme honnête & chrétienne, & l'invita même à venir la voir. Ninon aſſervie à un long déſordre, préféra ſa voluptueuſe indépendance, à la gêne d'être vertueuſe en ſi bonne compagnie. En vain des directeurs ſages voulurent la ramener à la Religion: elle n'en fit que plaiſanter. Ninon n'aimoit point pourtant qu'on fît parade de l'irréligion. Un de ſes amis refuſant de voir ſon curé dans une maladie, elle lui mena ce prêtre, en lui diſant: *Monſieur, faites votre devoir; je vous aſſure que, quoiqu'il raiſonne, il n'en ſait pas plus que vous & moi.* Elle définiſſoit elle-même parfaitement la paſſion à laquelle elle ſacrifia ſon honneur & ſa conſcience, en diſant que c'étoit » une ſenſation plus » tôt qu'un ſentiment; un goût » aveugle, purement ſenſuel, » une illuſion paſſagere que la » ſatiété détruit; un plaiſir ma» chinal, commun à l'homme » & à la brute, qui ne ſup» poſe aucun mérite, ni dans » celui qui le donne, ni dans » celui qui le reçoit ». Cette Epicurienne, ſi charmante aux yeux des hommes mous & lâches, mais ſi coupable aux yeux de Dieu, mourut le 17 octobre 1705, ſuivant les uns, comme elle avoit vécu; ſuivant d'autres, dans des ſentimens plus chrétiens. Elle avoit alors 90 ans. Elle laiſſa quelques enfans. L'un de ſes fils eſt mort officier de marine. Avant qu'il vînt au monde, un mili-

taire & un eccléſiaſtique ſe diſputerent le criminel honneur de la paternité. La choſe étoit douteuſe, le ſort en décida. On prit des dez, & l'abbé perdit cette funeſte gloire. L'autre fils de Ninon finit ſes jours d'une maniere bien tragique. Il devint amoureux de ſa mere, à qui il ne croyoit pas appartenir de ſi près; mais dès qu'il eut découvert le ſecret de ſa naiſſance, il ſe poignarda de déſeſpoir: tous les genres d'horreurs paroiſſant devoir ſe réunir dans cette longue ſcene de proſtitution. Sa manie étoit d'avoir l'air & les manieres d'un homme, & de diſputer à ce ſexe les avantages qu'il a ſur le ſien. *A la bonne heure*, a dit à cette occaſion J. J. Rouſſeau; *mais je ne voudrois pas plus de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtreſſe.* Deux auteurs nous ont donné la *Vie* de cette nouvelle Laïs: M. Bret en 1751, in-12; & M. Damours à la tête des *Lettres* qu'il a ſuppoſé écrites par Ninon au marquis de Sévigné, 1764, 2 vol. in-12, dans leſquelles il y a beaucoup d'eſprit, des ſentimens exaltés & romaneſques, qui en prouvent la ſuppoſition. En 1790, on a donné la *Correſpondance ſecrete entre Ninon Lenclos, le marquis de Villarceaux & Mme. de M....* Il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre; ce n'eſt ni le ton ni le ſtyle de cette époque, qui n'étoit point encore celle du brillant perſifflage. Il n'exiſte que 7 ou 8 Lettres qui ſoient vraiment de Ninon Lenclos. Elles ont été inſérées dans les Œuvres de Saint-Evremont. Ce ſont des eſpeces de billets écrits ſans prétention.

LENET, (Pierre) fils & petit-fils de deux préſidens du parlement de Dijon, a été lui-même conſeiller dans ce corps, enſuite procureur-général, & enfin conſeiller-d'état. Il fut, pendant le ſiege de Paris, l'un des intendans de juſtice, de police & des finances. Le ſiege fini, il retourna à la cour, où l'on ſe ſervit de lui en beaucoup d'occaſions importantes. On a imprimé ſes *Mémoires, contenant l'hiſtoire des Guerres civiles des années 1649 & ſuivantes, principalement de celles de Guienne.* Ils ont paru en 1729, en 2 vol. in-12, ſans nom de ville ni d'imprimeur. Ces Mémoires ne ſont pas bien écrits; mais ils contiennent quelques faits intéreſſans. L'auteur n'y dit preſque que ce qu'il a vu, & il a eu part à la plus grande partie des choſes qu'il raconte. Il mourut en 1671.

LENFANT, (David) Dominicain Pariſien, mort dans ſa patrie en 1688, à 85 ans, publia pluſieurs compilations, dont les principales ſont: I. *Biblia Bernardiana; Biblia Auguſtiniana; Biblia Thomæ Aquinatis*, en trois vol. in-4°. Ces ouvrages renferment tous les paſſages de l'Ecriture expliqués par ces Peres. II. Un Recueil des Sentences de S. Auguſtin, ſous le titre de *Concordantiæ Auguſtinianæ*, 2 vol. in-fol. III. Une *Hiſtoire générale*, ſuperficielle & mal écrite, en 6 vol. in-12, 1684. Une ſingularité de cet ouvrage, c'eſt que l'auteur obſerve ce qui s'eſt paſſé de particulier dans l'univers chaque jour de l'année, depuis la naiſſance de J. C. Le P. d'Avrigni en releva plu-

ſieurs fautes dans les dates.

LENFANT, (Jacques) né à Bazoche en Beauce, l'an 1661, d'un pere miniſtre, fit ſes études à Saumur & à Geneve. Il paſſa à Heidelberg en 1682, & y obtint les places de miniſtre ordinaire de l'égliſe françoiſe, & de chapelain de l'électrice douairiere palatine. L'invaſion des François dans le Palatinat, en 1688, l'ayant obligé de ſe retirer à Berlin, il y fut prédicateur de la reine de Pruſſe, chapelain du roi ſon fils, & mourut d'une paralyſie en 1728, à 67 ans. Les plus connus de ſes ouvrages ſont: I. *Hiſtoire du Concile de Conſtance*, 2 vol. in-4°, 1727; celle du *Concile de Piſe*, 2 vol. in-4°, 1724; celle du *Concile de Bâle*, 1731, même format & même nombre de volumes. Ces trois Hiſtoires, défigurées par l'eſprit de parti & de ſecte qui animoit l'auteur, ont été réunies en 1731, en 6 vol. in-4°. II. *Nouveau-Teſtament*, traduit en françois ſur l'original grec, avec des notes littérales, conjointement avec Beauſobre, en 2 vol. in-4°. Dartis, miniſtre de Berlin, a accuſé les traducteurs d'avoir affoibli les preuves de la divinité de J. C. III. *L'Hiſtoire de la papeſſe Jeanne*, 1694, in-12. Lenfant revint dans la ſuite de ſes préjugés au ſujet de cette fable ſi ridiculement inventée; mais Vignoles donna une nouvelle édition de ſon ouvrage en 1720, en 2 vol. in-12, avec des augmentations conſidérables, dans leſquelles il fit de vains efforts pour appuyer ce roman (*voyez* BENOIT III). IV. Une Traduction latine du livre de la *Recherche de la Vérité*, du P. Malebranche, 2 vol. in-4°. V. *Poggiana*, en 2 vol. in-12: ouvrage auſſi inexact que toutes les productions de ce genre. C'eſt une Vie du Pogge, avec un recueil de ſes bons mots & quelques-uns de ſes ouvrages. VI. Des *Sermons*, 2 vol. in-12. VII. Des *Ecrits de Controverſe*. Le plus connu eſt intitulé: *Préſervatif contre la réunion avec le ſiege de Rome*, 1725, en 5 vol. in-8°. Il y prétend réfuter un ouvrage de mademoiſelle de Beaumont, qui met au néant les raiſons de la ſéparation des Proteſtans d'avec l'Egliſe Romaine. VIII. *Traduction* des *Lettres choiſies* de S. Cyprien aux Confeſſeurs & aux Martyrs, avec des remarques hiſtoriques & morales, in-12. IX. Pluſieurs Pieces dans la *Bibliotheque choiſie* & dans la *Bibliotheque Germanique*, à laquelle il eut beaucoup de part, & qui par-là ſe reſſent de ſes préjugés.

LENGLET, (Pierre) natif de Beauvais, profeſſeur royal d'éloquence, fut recteur de l'univerſité de Paris en 1660, & mourut en 1707. On a de lui un recueil de Poéſies héroïques, où il y a du goût, un ſtyle aiſé & pur, intitulé: *Petri Lengleti Carmina*, 1692, in-8°.

LENGLET DU FRESNOY, (Nicolas) naquit à Beauvais en 1674. Après le cours de ſes premieres études qu'il fit à Paris, la théologie fut le principal objet de ſes travaux; il la quitta enſuite pour la politique. En 1705, le marquis de Torcy, miniſtre des affaires étrangeres, l'envoya à Lille, où étoit la cour de l'électeur

de Cologne, Joſeph-Clément de Baviere. Il y fut admis en qualité de premier ſecrétaire pour les langues latine & françoiſe. Il fut chargé en même tems de la correſpondance étrangere de Bruxelles & de Hollande. L'abbé Lenglet avoit eu occaſion de connoître le prince Eugène après la priſe de Lille en 1708. Dans un voyage qu'il fit à Vienne en 1721, il vit de nouveau ce prince, qui le nomma ſon bibliothécaire; place qu'il perdit bientôt après. L'abbé Lenglet ne ſut jamais profiter des circonſtances heureuſes que la fortune lui offrit, & des protecteurs puiſſans que ſon mérite & ſes ſervices lui acquirent. Il voulut écrire, penſer, agir & vivre librement. Il dépendit de lui de s'attacher au cardinal Paſſionnei, qui auroit voulu l'attirer à Rome; ou à le Blanc, miniſtre de la guerre: il refuſa ſous les partis qui lui furent propoſés. *Liberté, liberté*: telle étoit ſa deviſe. Cet éloignement pour la ſervitude s'étendoit juſque ſur ſon extérieur. Il étoit ordinairement aſſez mal vêtu, mais il ne croyoit pas l'être. Malgré cela on le recevoit avec plaiſir dans pluſieurs maiſons, parce qu'il avoit beaucoup de feu & d'agrément dans l'eſprit, & ſur-tout une mémoire admirable. Ce don de la nature lui inſpira le goût des ouvrages d'érudition. Toutes ſes études étoient tournées du côté des ſiecles paſſés; il en affectoit juſqu'au langage gothique. Il vouloit, diſoit-il, être *Franc-Gaulois* dans ſon ſtyle comme dans ſes actions. Auſſi ſeroit-on tenté de le prendre, dans quelques-uns de ſes ouvrages, pour un ſavant du 16e ſiecle, plutôt que pour un littérateur du 18e. Il a dans ſes notes & dans ſes jugemens, une cauſticité mordante. C'eſt ce qui lui occaſionna tant de querelles avec les cenſeurs de ſes manuſcrits. Il ne pouvoit ſouffrir qu'on lui retranchât une ſeule phraſe; & s'il arrivoit que l'on rayât quelqu'endroit auquel il fût attaché, il le rétabliſſoit toujours à l'impreſſion. Il a été mis à la Baſtille 10 ou 12 fois dans le cours de ſa vie: il en avoit pris en quelque ſorte l'habitude. Depuis pluſieurs années il s'appliquoit à la chymie, & l'on prétend même qu'il cherchoit la pierre philoſophale. Parvenu à l'âge de 82 ans, il périt d'une maniere funeſte, le 16 janvier 1755. Il rentra chez lui ſur les 6 heures du ſoir, & s'étant mis à lire un livre nouveau, il s'endormit & tomba dans le feu. Ses voiſins accoururent trop tard pour le ſecourir. Il avoit preſque la tête toute brûlée lorſqu'on le tira du feu. Les principaux fruits de ſa plume vive, féconde & incorrecte, ſont: I. Un *Nouveau-Teſtament* en latin, enrichi de notes hiſtoriques & critiques, ni trop longues, ni trop courtes, & aſſez claires; à Paris, 1703, 2 vol. in-16; réimprimé en 1735, même format. II. Le *Rationarium Temporum* du ſavant Petau, continué depuis 1631 juſqu'en 1701, 2 vol. in-12, Paris, 1700. Cette édition eſt incorrecte, & ce que l'abbé Lenglet y a ajouté, eſt d'une latinité aſſez médiocre. III. *Commentaire de du Puy* ſur le *Traité des Libertés de l'Egliſe Gallí-*

cane de Pierre Pithou, 1715, 2 vol. in-4° : édition belle & correcte. Cet ouvrage eſſuya de grandes contradictions. IV. *L'Imitation de J. C. traduite & revue ſur l'ancien original françois, d'où l'on a tiré un chapitre qui manque dans les autres éditions*, Amſterdam, 1731, in-12. V. *Arreſta Amorum, cum commentariis Benedicti Curtii*, 1731, en 2 vol. in-12. Cette édition, devenue rare, eſt d'une grande beauté ; la Préface offre des endroits curieux & piquans. VI. *Réfutation des erreurs de Spinoſa*, par Fénélon, Lami & Boullainvilliers, 1731, in-12. VII. *Œuvres de Clément, Jean & Michel Marot*, La Haye, 1729, en 4 vol. in-4° : édition plus magnifique qu'utile, ſur le plus beau papier, chaque page encadrée... & en 6 vol. in-12 : édition très-inférieure à la précédente, l'une & l'autre pleines de fautes. Des différentes pieces qui groſſiſſent ce recueil, les unes offrent des obſervations curieuſes & fort juſtes, les autres des plaiſanteries du plus mauvais ton, des obſcénités dignes de la plus vile canaille, des déclamations ſatyriques qui méritoient un châtiment exemplaire. L'abbé Lenglet ſe cacha ſous le nom de *Gordon de Percel*. VIII. Les *Satyres & autres Œuvres de Regnier*, 1733, grand in-4° : édition qui plaît autant aux yeux, qu'elle déplaît au cœur & à l'eſprit. L'abbé Lenglet éclaircit un texte licencieux, par des notes plus licencieuſes encore. Il avoit du goût pour tout ce qui avoit rapport à la plus ſale lubricité. On lui a attribué (& ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement) des éditions de l'*Aloyſia Sigea*, du *Cabinet ſatyrique*, & de pluſieurs autres infamies. IX. *Le Roman de la Roſe*, avec d'autres ouvrages de Jean de Meung, Paris (Rouen) 1735, 3 vol. On y trouve une préface curieuſe, & des notes dont beaucoup ſont communes & par conſéquent inutiles, quelques-unes ridicules, d'autres obſcenes, & un gloſſaire très-abrégé & très-ſuperficiel. X. Une édition de *Catulle, Properce & Tibulle*, comparable à celles des Elzevirs pour la beauté & la correction, à Leyde (Paris, chez Couſtelier) 1741, in-12. XI. Le 6e volume des *Mémoires de Condé*, 1743, in-4°, Londres (Paris) : belle édition ; mais pleine de traits ſi vifs & de réflexions ſi hardies, que l'éditeur en fut puni par un aſſez long ſéjour à la Baſtille. XII. *Journal de Henri III*, 1744, en 5 vol. in-8°, Paris, ſous le nom de Cologne, avec un grand nombre de pieces curieuſes ſur la Ligue. XIII. *Mémoires de Comines*, 1747, 4 vol. in-4° (*voyez* COMINES). XIV. Une édition de *Lactance* (*voyez* LACTANCE). XV. *Mémoires de la Régence de M. le Duc d'Orléans*, 1749, en 5 vol. in-12. L'abbé Lenglet n'a été que le réviſeur de cet ouvrage, qui eſt de M. Pioſſens. Il a ajouté des pieces eſſentielles, ſur-tout la conſpiration du prince de Cellamare, & l'abrégé du fameux ſyſtême. XVI. *Métallurgie d'Alfonſe Barba*, traduite de l'eſpagnol en françois, 1751, 2 vol. in-12 ; le 2e vol. eſt de Lenglet. XVII. *Cours de Chymie* de Nicolas le Fèvre, 1751, 5 vol. in-12, dont les deux

deux derniers ſont de l'éditeur. XVIII. *Méthode pour étudier l'Hiſtoire, avec un Catalogue des principaux Hiſtoriens*, en 12 vol. in-12 & en 7 vol. in-4°; le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. L'auteur y établit les principes & l'ordre qu'on doit tenir pour lire l'hiſtoire utilement; il diſcute pluſieurs points hiſtoriques intéreſſans; il fait connoître les meilleurs hiſtoriens, & accompagne le titre de leurs ouvrages de notes hiſtoriques, littéraires, critiques & le plus ſouvent ſatyriques. Ce livre ſeroit encore plus eſtimé, s'il n'avoit pas groſſi ſon Catalogue de tant d'hiſtoriens inconnus, & s'il s'étoit borné à faire un ouvrage de goût plutôt qu'une compilation. La 5e édition de 1729 attira l'attention du miniſtere, qui y fit mettre un grand nombre de cartons. Le recueil de ces morceaux ſupprimés forme un in-4° aſſez épais, qui ſe vendit ſéparément & ſous le manteau à un prix conſidérable. Cet ouvrage a été réimprimé en 1772, en 15 vol. in-12, avec des additions & de prétendues corrections qui ſe reſſentent étrangement de la corruption que l'hiſtoire a ſubie dans ce ſiecle. XIX. *Méthode pour étudier la Géographie.* Elle eſt aſſez recherchée, malgré quelques inexactitudes. On y trouve un catalogue des meilleures cartes & un jugement ſur les différens géographes. La derniere édition eſt de 1767, 10 vol. in-12, avec les augmentations & les corrections néceſſaires. XX. *De l'uſage des Romans, où l'on fait voir leur utilité & leurs différens caracteres, avec une Bibliotheque des Romans*, 1734, 2 vol. in-12: ouvrage proſcrit par tous les gens ſages, comme un livre ſcandaleux. XXI. *L'Hiſtoire juſtifiée contre les Romans*, 1735, in-12. C'eſt le contre-poiſon du livre précédent, que l'auteur n'avoit pas intérêt qu'on lui attribuât; mais l'antidote eſt plus foible que le venin. Les auteurs qui ſe rétractent par des conſidérations humaines, ont toujours ſoin de laiſſer ſubſiſter leurs erreurs, & de ne les combattre que par des coups qui ne les abattent pas. XXII. *Plan de l'Hiſtoire générale & particuliere de la Monarchie Françoiſe.* Il n'en a donné que 3 vol. & il a fort bien fait de ne pas continuer; car ce livre eſt mal fait & mal écrit. XXIII. *Lettre d'un Pair de la Grande-Bretagne ſur les affaires préſentes de l'Europe*, 1745, in-12. Elle eſt curieuſe. XXIV. *L'Europe pacifiée par l'équité de la Reine de Hongrie*, par M. Albert Van-Heuſſen &c; Bruxelles, 1745, in-12; ouvrage recherché à cauſe des traits hardis, mais vrais, qu'il renferme. XXV. *Calendrier hiſtorique, où l'on trouve la Généalogie de tous les Princes de l'Europe*, 1750, in-24. Ce petit ouvrage le fit mettre à la Baſtille. XXVI. *Diurnal Romain*, latin & françois, 2 vol. in-12, 1708. Il fit cette verſion à la ſollicitation de madame la princeſſe de Condé, qui diſoit tous les jours ſon bréviaire. XXVII. *Géographie des Enfans*, in-12, très-répandue. XXVIII. *Principes de l'Hiſtoire*, 1736 & années ſuivantes, 6 vol. in-12: ouvrage foible, écrit incorrectement,

& dont les faits ne ſont pas toujours bien choiſis ; l'auteur l'avoit compoſé pour ſervir à l'éducation de la jeuneſſe. XXIX. *Hiſtoire de la Philoſophie Hermétique*, 3 vol. in-12, Paris, 1742. Cette myſtérieuſe philoſophie y eſt traitée de façon à ne pas faire connoître la maniere de penſer de l'auteur ſur ſon objet. XXX. *Tablettes Chronologiques*, publiées pour la 1re fois en 1744, en 2 vol. in-8°, & de nouveau en 1778, avec les corrections & les augmentations, dont cet ouvrage très-inſtructif avoit beſoin. On n'a pas tout corrigé, à la vérité ; mais comment le pourroit-on dans des livres ſi chargés de noms & de dates ? XXXI. *Traité hiſtorique & dogmatique ſur les apparitions, les viſions &c*, 1751, 2 vol. in-12 : curieux, mais mal digéré ; preſque ſans enſemble & ſans réſultat : la mémoire de l'auteur n'égaloit pas, à beaucoup près, ſon jugement. XXXII. *Recueil de Diſſertations anciennes & nouvelles ſur les apparitions, les viſions, les ſonges &c*, 4 vol. in-12, 1752 : collection plus ample que bien choiſie : il n'a pas fait difficulté d'y inſérer l'abſurde diſſertation d'un nommé Meyer, qui prétend que les chevaux & les bœufs morts peuvent plutôt revenir en ce monde que les hommes. XXXIII. *Hiſtoire de Jeanne d'Arc*, 1753, in-12, en 3 parties, compoſée ſur un manuſcrit d'Edmond Richer. On l'a lue avec plaiſir. Le ſtyle eſt comme celui de ſes autres productions, vif, familier & incorrect. XXXIV. *Traité hiſtorique & dogmatique du ſecret inviolable de la Confeſſion*, Paris, 1713, in-12 : livre utile, & l'un des meilleurs de ce fécond écrivain. M. Michault a publié, en 1761, des *Mémoires* curieux *pour ſervir à l'Hiſtoire de la vie & des ouvrages de l'abbé Lenglet.*

LENONCOURT, (Robert de) d'une des plus anciennes maiſons de Lorraine, fut archevêque de Rheims. Il ſe diſtingua tellement par ſon éminente piété & par ſa charité, qu'il s'acquit le titre de *Pere des Pauvres*. Il ſacra le roi François I, & mourut en odeur de ſainteté l'an 1531.

LENONCOURT, (Robert de) neveu du précédent, fut évêque de Châlons-ſur-Marne, puis de Metz. Paul III l'avoit fait cardinal en 1538. Il fut auſſi archevêque d'Embrun, d'Arles &c. Il mourut à la Charité-ſur-Loire, en 1561. Les huguenots ayant pris cette ville l'année ſuivante, eurent la fureur d'ouvrir ſon tombeau & d'en tirer ſon corps.

LENONCOURT, (Philippe de) neveu du précédent, cardinal & archevêque de Rheims, s'acquit l'eſtime & la confiance des rois Henri III & Henri IV, & du pape Sixte V. Il mourut à Rome en 1591, à 65 ans. Il avoit autant d'eſprit que de piété.

LENOSTRE, *voy.* NOSTRE.

LENS *ou* LENSEI, (Arnoul de) *Lenſæus*, naquit au village de Belœil, près Ath, dans le Hainaut. Après avoir fait un voyage dans les Pays-Bas, il paſſa en Moſcovie, devint médecin du czar, & périt à Moſcou, lorſque cette ville fut brûlée l'an 1575 par les Tartares. Nous avons de lui une Introduction aux Elémens de géo-

métrie d'Euclide, imprimée à Anvers ſous ce titre : *Iſagoge in geometrica Elementa Euclidis.*

LENS, (Jean de) frere du précédent, chanoine de Tournay, & profeſſeur de théologie à Louvain. Il mourut en 1593. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages de controverſe. Il fut un de ceux qui compoſerent, en 1588, la Cenſure de l'univerſité de Louvain contre Leſſius, ſur la Doctrine de la Grace (*voyez* LESSIUS). Il ſe diſtingua plus louablement contre Baius, & compoſa par ordre de la faculté de théologie, une formule de doctrine, contradictoire aux propoſitions condamnées de ce novateur.

LENTULUS-GETULICUS, (*Cneïus*) d'une famille conſulaire illuſtre & ancienne, fut élevé au conſulat l'an 26 de J. C. Il étoit proconſul dans la Germanie, lorſque Séjan fut tué à Rome. Il fut accuſé d'avoir eu deſſein de donner ſa fille en mariage au fils de ce miniſtre : Lentulus s'en défendit par une lettre ſi éloquente, qu'il fit exiler ſon délateur & qu'il échappa du danger qui le menaçoit ; mais l'affection des ſoldats pour Lentulus, ayant donné enſuite de la jalouſie à Tibere, ce prince le fit mourir. Suétone parle, dans la Vie de Caligula, d'une *Hiſtoire* écrite par ce conſul. Martial dit auſſi, dans la préface du premier livre de ſes Epigrammes, qu'il étoit poëte. — Un ſénateur du même nom fut mis à mort en priſon, pour être entré dans la conjuration de Catilina.

LENTULUS, (Scipion) Napolitain, ſe retira dans le pays des Griſons, où il embraſſa le Calviniſme, & exerça le miniſtere à Chiavenne. Il eſt connu par ſon *Apologie* d'un édit des Ligues Griſes contre des ſectaires ariens, in-8°, 1570 ; & par une *Grammaire Italienne*, publiée à Geneve en 1568. Bayle remarque, à l'occaſion de ſon *Apologie*, » que les apoſtats » affichent un grand zele pour » la religion qu'ils ont embraſſée ; & que quoiqu'ils aient » grand beſoin de tolérance, » ils ſont ordinairement très» intolérans «. Cette *Apologie* d'ailleurs ne fait que mieux remarquer l'inconſéquence des Proteſtans, qui s'élevent contre les Ariens, après avoir ſecoué eux-mêmes le joug de l'Egliſe. Car ſi les Proteſtans ont le droit de s'en tenir à l'Ecriture-Sainte, & de l'expliquer même par l'*eſprit privé*, pourquoi les Ariens n'auroient-ils pas le même privilege ? Et ſi l'on peut expliquer arbitrairement contre l'autorité de l'Egliſe, la tradition & les ſaints Peres, les paſſages de l'Ecriture touchant la préſence réelle, pourquoi ne feroit-on pas la même choſe avec ceux qui regardent la divinité de J. C. ? On peut voir cette obſervation établie avec autant de force que d'évidence dans un petit traité du Jéſuite Kaprinay, publié contre les Calviniſtes de Hongrie : *Vel Chriſtus eſt in Euchariſtiâ vel non eſt Deus.* On la trouve auſſi très-bien diſcutée dans la *Perpétuité de la Foi*, tom. 1, p. 47, 48, 50 &c. *Voyez* SERVET, MÉLANCHTHON, VORSTIUS Conrad.

LÉON, (S.) ſurnommé *le Grand*, vit le jour à Rome, ſuivant les uns, & en Toſcane

ſuivant d'autres. On ne ſait rien de particulier ſur ſes premieres années. Les papes S. Céleſtin I & Sixte III l'employerent dans les affaires les plus importantes & les plus épineuſes, lors même qu'il n'étoit que diacre. Après la mort de ce dernier pontife, en 440, il fut élevé ſur le Saint-Siege par le clergé de Rome. Le peuple apprit ſon élection avec tranſport, & le vit ſur le trône pontifical avec admiration. Léon réprima par ſa fermeté les progrès des hérétique, & en ramena pluſieurs à la foi par ſa douceur. Ayant découvert à Rome un nombre infini de Manichéens, il fit contr'eux une information juridique & publique, mit au grand jour les infamies ténébreuſes de leurs myſteres, & livra les plus opiniâtres au bras ſéculier. Il s'arma du même courage contre les Pélagiens & les Priſcillianiſtes, & extermina entiérement les reſtes de ces hérétiques en Italie. Son zele, non moins ardent contre les Eutychiens, le porta à proteſter par ſes légats contre les actes du *Brigandage d'Epheſe*, où l'erreur avoit été canoniſée en 449. L'empereur Marcien ayant aſſemblé, à la ſollicitation de Léon, un concile écuménique à Chalcédoine en 451, S. Léon y envoya 4 légats pour y préſider. La 2e ſeſſion fut employée à lire une lettre du ſaint pape à Flavien, patriarche de Conſtantinople, dans laquelle il développoit d'une maniere admirable la doctrine de l'Egliſe Catholique ſur l'Incarnation. Le concile lui donna tous les éloges qu'elle méritoit. L'erreur fut proſcrite, & la vérité prit ſa place. Dans le tems qu'on tenoit ce concile en Orient, Attila ravageoit l'Occident, & s'avançoit vers Rome pour la réduire en cendres. L'empereur Valentinien choiſit S. Léon pour arrêter ce guerrier terrible & pour faire des propoſitions de paix. Le pontife lui parla avec tant de majeſté, de douceur & d'éloquence, qu'il amollit ſon caractere féroce. Ce roi barbare ſortit de l'Italie & repaſſa le Danube, emportant dans ſon cœur de l'amitié, du reſpect & de l'admiration pour le pontife Romain. Genſeric fit ce qu'Attila n'avoit pas fait. Il ſurprit Rome en 455 & l'abandonna au pillage; ſes troupes ſaccagerent la ville pendant 14 jours avec une fureur inouie. Tout ce que put obtenir S. Léon, fut qu'on ne commettroit ni meurtres, ni incendies, & qu'on ne toucheroit point aux trois principales baſiliques de Rome, enrichies par Conſtantin de préſens magnifiques. L'illuſtre pontife, en veillant aux biens ſpirituels, ne négligea point les intérêts temporels des peuples, & mourut en 461, avec la réputation d'un ſaint & d'un grand homme. Son pontificat embarraſſe étrangement ceux qui rapportent la grande autorité des papes aux fauſſes décrétales. Jamais le ſiege de Rome ne fut plus reſpecté, ni ſes décrets d'une force plus marquée que ſous le pape Léon (*voyez* GRÉGOIRE le Grand, INNOCENT I, ISIDORE MERCATOR, LUTHER, S. PIERRE). C'eſt le premier pape dont nous ayons un corps d'ouvrages. Il nous reſte de lui *XCVI Sermons*, & *CXLI Lettres*. Pluſieurs ſavans

lui attribuent auſſi les livres *De la vocation des Gentils*, & *Epître à Démétriade* : mais le pape Gélaſe, qui vivoit à la fin de ce ſiecle, cite ces livres comme étant d'un docteur de l'Egliſe, ſans les attribuer à S. Léon ; quelques uns, parmi leſquels ſe trouve l'abbé Anthelmi, les attribuent à S. Proſper, mais le ſtyle n'eſt pas favorable à cette opinion, car c'eſt réellement celui de S. Léon ; ſtyle poli, coulant, nombreux, plein de dignité & de force, d'une latinité pure & riche. Toutes ſes périodes ont une certaine cadence meſurée, qui ſurprend ſans déplaire. Il eſt ſemé d'épithetes bien choiſies & d'antitheſes très-heureuſes, mais un peu trop fréquentes. Le P. Queſnel a donné une édition des ouvrages de ce S. Pere, qui parut à Paris en 1675, en 2 vol. in-4°, enſuite à Lyon l'an 1700, in-fol. Baluze, Anthelmi, Jean Salinas & dom Couſtant, ont reproché au P. Queſnel un grand nombre de falſifications ; il paroit avoir pris à tâche d'affoiblir dans plus d'un endroit l'impreſſion de l'autorité pontificale, plus forte dans les ouvrages de S. Léon que dans ceux de la plupart des papes poſtérieurs, comme Caſaubon lui-même l'a remarqué. On prétend même que c'eſt dans ce deſſein que le P. Queſnel, intéreſſé à combattre l'autorité du chef de l'Egliſe, a entrepris cette traduction. Les *Œuvres de S. Léon* ont été publiées de nouveau à Rome en 1733, en 2 vol. in-fol. par le P. Cacciari, Carme, & à Veniſe par Mrs. Ballarimi, l'une & l'autre en 3 vol. in-folio. Le P. Cacciari a fait paroître en 1751, *Exercitationes in Opera S. Leonis*, in-fol Ce ſont des diſſertations d'un ſtyle aſſez négligé, mais pleines de choſes. L'abbé de Bellegarde a donné une traduction françoiſe des *Sermons* de ce S. Pere, Paris, 1701. Le P. Maimbourg a écrit l'*Hiſtoire* de ſon pontificat, in-4°, ou 2 vol. in-12. *Voyez* S. HILAIRE d'Arles.

LÉON II, (S.) Sicilien, ſucceſſeur du pape Agathon en 682, envoya l'année ſuivante le ſoudiacre Conſtantin, régionnaire du Saint-Siege, à Conſtantinople, en qualité de légat. Il le chargea d'une lettre pour l'empereur, dans laquelle il confirmoit, par l'autorité de ſaint Pierre, la définition du 6e concile, & diſoit anathême à Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius, Pyrrhus, Paul & Pierre de Conſtantinople, à Macaire, Etienne & Polychrone, & même au pape Honorius ; » parce que, comme il s'en explique dans ſa premiere lettre aux évêques d'Eſpagne, » Honorius n'a point éteint dans » ſa naiſſance la flamme de la » doctrine hérétique comme il » convenoit à ſon ſiege » (*voy.* HONORIUS). Il mourut vers le milieu de l'année 683, après avoir tenu le bâton paſtoral avec autant de fermeté que de ſageſſe. Il inſtitua le *Baiſer de paix* à la Meſſe, & l'*Aſperſion de l'Eau-Bénite* ſur le peuple ; perfectionna le chant grégorien, & compoſa pluſieurs Hymnes pour l'office de l'Egliſe. On lui attribue *IV Epîtres*, que Baronius croit ſuppoſées.

LÉON III, Romain, monta ſur la chaire de S. Pierre après

Adrien I, en 795. Une de ſes premieres démarches fut d'envoyer à Charlemagne des légats chargés de lui préſenter les clefs de la baſilique de S. Pierre & l'étendard de la ville de Rome, en le priant de députer un ſeigneur pour recevoir le ſerment de fidélité des Romains. Il ſe forma, peu de tems après, une conjuration contre Léon. Elle éclata en 799, le jour de S. Marc. Le primicier Paſcal, & Campule ſacellaire, tous deux neveux du dernier pape, à qui ils n'avoient pas pu ſuccéder, étoient à la tête. Après l'avoir aſſailli avec une troupe de ſcélérats, tandis qu'il ſortoit à cheval du palais de Latran, pour ſe rendre à la proceſſion des *Grandes Litanies*, ils jeterent par terre le pontife, le maltraiterent avec fureur, & firent tous leurs efforts pour lui arracher la langue & les yeux. De la rue il fut traîné au monaſtere de S. Silveſtre, où ils réitérerent leurs cruautés, pour s'aſſurer que jamais il ne feroit uſage de la vue ni de la parole. Peu après néanmoins il recouvra l'une & l'autre dans la ville de Spolette, où le tranſporta le duc Vinigiſe qui étoit accouru à ſon ſecours avec ſes troupes. Les auteurs & tous les plus grands perſonnages du tems donnent cette guériſon pour un miracle, avec un concert ſur le fait & les circonſtances, qu'une critique raiſonnable ne ſauroit mépriſer. » C'eſt un » miracle, dit Theodulfe d'Or- » léans, que le pape con- » tinue à voir & à parler, » ſi ſes aſſaſſins ont exécuté le » projet qu'ils avoient formé » de lui couper la langue & de » lui créver les yeux; & s'ils » ne l'avoient pu exécuter, » ayant eu le pontife en leur » pouvoir, ce ſeroit un autre » miracle encore plus difficile » à croire ». Léon ſortit du monaſtere pour ſe ſauver en France auprès de Charlemagne. Ce monarque le renvoya en Italie avec une eſcorte. Il rentra à Rome, comme en triomphe, au milieu de tous les ordres de la ville, qui vinrent au-devant de lui avec des bannieres. Charlemagne paſſa en Italie l'an 800; le pape l'y couronna empereur d'Occident le jour de Noël de la même année, & obtint de lui la grace de Paſcal & de Campule, que ce prince avoit condamnés à mort. Les ennemis de Léon ayant de nouveau conſpiré contre lui après la mort de Charlemagne, il en fit périr pluſieurs par le dernier ſupplice, en 815. Il mourut l'année d'après, regardé comme un pontife politique. On a de lui *XIII Epîtres*, Helmſtadt, 1655, in-4°. On lui attribue mal-à-propos l'*Enchiridion Leonis papæ*, petit livre de prieres contenant les ſept Pſeaumes & diverſes oraiſons énigmatiques, dont les alchymiſtes font cas, & que les curieux recherchent par cette raiſon. Il a été imprimé à Lyon en 1601 & 1607, in-24, & à Mayence en 1633. Mais l'édition recherchée eſt celle de Rome, en 1525, in-24; & la meilleure après celle-là eſt celle de Lyon, en 1584, auſſi in-24.

LÉON IV, (S.) Romain, pape en 847, après Sergius II, mourut ſaintement en 855. Il illuſtra le pontificat par ſon courage & par ſes vertus. Il eut

la douleur de voir les Sarraſins aux portes de Rome, prêts à faire une bourgade mahométane de la capitale du Chriſtianiſme. Les empereurs d'Orient & ceux d'Occident ſembloient l'avoir abandonnée. Léon IV, plus grand homme qu'eux, prit dans ce danger l'autorité d'un ſouverain, d'un pere qui défend ſes enfans. Il employa les richeſſes de l'Egliſe à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes ſur le Tibre. Il arma les milices à ſes dépens; il engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Oſtie; il viſita lui-même tous les poſtes, & reçut les Sarraſins à leur deſcente, non pas en équipage de guerrier, mais comme un pontife qui exhortoit un peuple chrétien, & comme un roi qui veilloit à la ſûreté de ſes ſujets. Il étoit né Romain. » Le courage des premiers âges de la république » (dit l'auteur de l'*Hiſtoire générale*) revivoit en lui dans » un tems de lâcheté & de » corruption ». Son courage & ſes ſoins furent ſecondés. On reçut les Sarraſins courageuſement à leur deſcente; & la tempête ayant diſſipé la moitié de leurs vaiſſeaux, une partie de ces conquérans, échappés au naufrage, fut miſe à la chaîne. Le pape rendit ſa victoire utile, en faiſant travailler aux fortifications de Rome & à ſes embelliſſemens, les mêmes mains qui devoient la détruire. Il enferma enſuite d'une bonne muraille, tout le Mont-Vatican, où il ſe forma un nouveau quartier, ou une nouvelle ville, qui prit le nom de *Léonine*. Il s'appliqua fortement à la réformation des mœurs & au rétabliſſement de la diſcipline eccléſiaſtique, tint à ce ſujet un concile à Rome en 853, & pour faire un exemple, dépoſa Anaſtaſe, cardinal-prêtre de S. Marcel, pour n'avoir pas réſidé dans ſa paroiſſe. C'eſt le même Anaſtaſe qui diſputa la papauté à Benoît III. Nous avons de Léon une *Homélie* adreſſée aux évêques & aux paſteurs ſur leurs devoirs. Elle a été publiée par le P. Labbe, & ſe trouve dans le *Pontifical Romain*. Cinq jours après ſa mort, Benoît III fut élu pape: ce qui détruit l'opinion fabuleuſe de ceux qui ont placé le pontificat prétendu de la papeſſe Jeanne entre ces deux pontifes. *Voyez* BENOÎT III & JEAN VIII.

LÉON V, natif d'Andrea, ſuccéda au pape Benoît IV, en 903. Il fut chaſſé & mis en priſon environ un mois après par Chriſtophe, qui s'empara de ſon ſiege. Léon y mourut de chagrin.

LÉON VI, Romain, ſuccéda au pape Jean X, ſur la fin de juin 928, & mourut au commencement de février 929. Quelques-uns prétendent que c'étoit un *intrus*, placé ſur le Saint-Siege par les ennemis de Jean X. Etienne VII fut ſon ſucceſſeur.

LÉON VII, Romain, fut élu pape après la mort de Jean XI, en 936, & n'accepta cette dignité que malgré lui. Il fit paroître beaucoup de zele & de piété dans ſa conduite, & mourut en 939. Il eſt appellé Léon VI dans pluſieurs catalogues. Il eut Etienne VIII pour ſucceſſeur. On a de lui une

Lettre à Hugo, abbé de Tours, inſérée dans le *Spicilege* de dom d'Achery. Elle eſt une preuve de ſon zele pour la diſcipline monaſtique.

LÉON VIII, fut élu pape après la dépoſition de Jean XII, le 6 décembre 963, par l'autorité de l'empereur Othon. Fleury en parle comme d'un pape légitime ; mais Baronius & le P. Pagi le traitent d'*intrus* & d'antipape. Au reſte, ce fut la grande probité de Léon qui détermina les ſuffrages en ſa faveur ; & quoique pendant la vie de Jean XII on n'ait pu le regarder comme canoniquement élu, rien n'empêche qu'il ne puiſſe être conſidéré comme pape légitime après la mort de ce pontife, ſur-tout lorſque Benoît V, qui avoit été élu pour ſuccéder à Jean XII, eut acquieſcé, pour finir le ſcandale, à ſa dépoſition, quoiqu'injuſte. Enfin, en le plaçant dans le catalogue des papes légitimes, on ne fait que ſuivre tous les anciens qui lui ont accordé cet honneur. Il mourut au mois d'avril 965 ; & le 5 juillet de cette année, Jean XIII fut élu pape après la mort de ces deux pontifes.

LÉON IX, (S.) appellé auparavant Brunon, fils du comte d'Egesheim, né en Alſace l'an 1002, paſſa du ſiege de Toul à celui de Rome en 1048, par le crédit de l'empereur Henri III, ſon couſin, qui le fit élire à Worms par les évêques, les grands de l'empire, & les légats de l'Egliſe Romaine. Elevé au pontificat malgré lui, il partit pour Rome en habit de pélerin, & ne prit celui de ſouverain pontife, que lorſque les acclamations de joie du peuple Romain l'eurent déterminé à accepter la tiare. Le nouveau pontife aſſembla des conciles en Italie, en France, en Allemagne, ſoit pour remédier à des maux, ſoit pour introduire des biens. En 1050, il tint à Rome un concile, où les erreurs de Bérenger ſur l'Euchariſtie furent condamnées. La ſimonie & le concubinage étoient alors les deux plus cruels fléaux de l'Egliſe ; mais la vigilance ſévere avec laquelle les ſouverains pontifes les repouſſerent, prouvent aſſez que le mal n'étoit ni général, ni toléré. Léon IX porta un Décret, dans un concile tenu à Rome en 1051, où il étoit dit, que *les femmes qui, dans l'enceinte des murs de Rome, ſe ſeroient abandonnées à des prêtres, ſeroient à l'avenir adjugées au palais de Latran comme eſclaves.* C'eſt ſous ſon pontificat que le ſchiſme des Grecs, dont Photius avoit jeté les premiers fondemens, éclata par les écrits de Michel Cerularius, patriarche de Conſtantinople. Léon réfuta ſolidement ces écrits, & fit une belle Apologie de la diſcipline obſervée parmi les Latins. En 1053, il marcha en Allemagne pour obtenir du ſecours contre les Normands ; il en obtint. Ayant armé contre ces guerriers, il fut battu & pris près de Bénévent, qui, ſous ſon pontificat, avoit été donné au Saint-Siege par l'empereur Henri III. Après un an de priſon, il fut conduit à Rome par ſes vainqueurs, & mourut le 19 avril 1054. Il avoit paſſé le tems de ſa captivité dans les exercices de la pénitence. L'archidiacre

Wibert a écrit ſa *Vie* en latin, que le P. Sirmond a miſe au jour, Paris, 1615, in-8°. On a de ce ſaint pontife des *Sermons* dans les Œuvres de S. Léon, des *Epîtres Décrétales* dans les Conciles du P. Labbe, & une *Vie de S. Hidulphe* dans le *Theſ. Anecdot.* de Dom Martenne.

LÉON X, (Jean & non Julien de Médicis) fils de Laurent de Médicis, créé cardinal à 14 ans par Innocent VIII, devint dans la ſuite légat de Jules II. Il exerçoit cette dignité à la bataille de Ravenne, gagnée par les François en 1512, & il y fut fait priſonnier. Les ſoldats qui l'avoient pris, charmés de ſa bonne mine & de ſon éloquence, lui demandèrent humblement pardon d'avoir oſé l'arrêter. Après la mort de Jules II, il obtint la tiare le 5 mars 1513. Léon X fit ſon entrée à Rome le 11 avril, le même jour qu'il avoit été fait priſonnier l'année précédente, & étant monté ſur le même cheval. Ce pontife avoit reçu l'éducation la plus brillante : Ange Politien & Demetrius Chalcondyle avoient été ſes maîtres. Sa famille étoit celle des beaux-arts ; elle recueillit les débris des lettres chaſſées de Conſtantinople par la barbarie turque ; elle mérita que ce ſiecle s'appellât le *Siecle des Médicis*. Léon X joignoit au goût le plus fin, la magnificence la plus recherchée. Le nouveau pontife vécut, ſi on en croit quelques auteurs, en prince voluptueux ; mais Paul Jove, qui d'ailleurs ne lui eſt pas favorable, en condamnant ſes dépenſes exceſſives & ſes profuſions, rend le plus beau témoignage à la pureté de ſes mœurs. Dans le ſein de la magnificence & des plaiſirs faſtueux, Léon X n'oublia pas les intérêts du pontificat. Il termina les différens que Jules II avoit eu avec Louis XII, & conclut en 1517 le concile de Latran. Il choiſit ſes ſecrétaires parmi les plus beaux eſprits de l'Italie. Le ſtyle barbare de la Daterie fut aboli, & fit place à l'éloquence douce & pure des cardinaux Bembo & Sadolet. Il fit fouiller dans les bibliothèques, déterra les anciens manuſcrits, & procura des éditions exactes des meilleurs auteurs de l'antiquité. Les poëtes étoient ſur-tout l'objet de ſa complaiſance ; il aimoit les vers, & en faiſoit de très-jolis. Dans le tems qu'il préparoit aux hommes des plaiſirs purs, en faiſant renaître les beaux-arts, il ſe forma une conſpiration contre ſa vie. Les cardinaux Petrucci & Soli, irrités de ce que ce pape avoit ôté le duché d'Urbin à un neveu de Jules II, corrompirent un chirurgien qui devoit panſer un ulcere ſecret du pape ; & la mort de Léon X devoit être le ſignal d'une révolution dans beaucoup de villes de l'état eccléſiaſtique. La conſpiration fut découverte ; il en coûta la vie à plus d'un coupable. Les deux cardinaux furent appliqués à la queſtion, & condamnés à la mort. On pendit le cardinal Petrucci dans la priſon en 1517 ; l'autre racheta ſa vie par ſes tréſors. Léon X, pour faire oublier le ſupplice d'un cardinal mort par la corde, en créa 31 nouveaux. Il méditoit, depuis quelque

tems, deux grands projets : l'un étoit d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais ſous le ſultan Selim II; l'autre, d'embellir Rome & d'achever la baſilique de S. Pierre, commencée par Jules II, le plus beau monument qu'aient jamais élevé les hommes. Il fit publier en 1518 des Indulgences plénieres dans toute la chrétienté, pour contribuer à l'exécution de ces deux projets. Il s'éleva à cette occaſion une vive querelle en Allemagne, entre les Dominicains & les Auguſtins. Ceux-ci avoient toujours été en poſſeſſion de la prédication des Indulgences; ils virent avec peine la préférence donnée aux Dominicains. Luther ſe fit l'organe de leur mécontentement. C'étoit un moine ardent, infecté des erreurs de Jean Hus (*voyez* LUTHER). Ses prédications & ſes livres enleverent des peuples entiers à l'Egliſe Romaine. Léon X tenta vainement de ramener l'héréſiarque par la douceur; il fut enfin forcé de l'anathématiſer par deux Bulles conſécutives; l'une en 1520, l'autre en 1521. Le feu de la guerre s'alluma vers le même tems dans toute l'Europe. François I & Charles-Quint recherchant l'alliance de Léon X, ce pontife flotta long-tems entre ces deux princes; il fit, preſqu'à la fois, un traité avec l'un & avec l'autre; en 1520 avec François I, auquel il promit le royaume de Naples, en ſe réſervant Gayette; & en 1521 avec Charles-Quint, pour chaſſer les François de l'Italie, & pour donner le Milanez à François Sforce, fils puîné de Louis le Maure, & ſur-tout pour donner au Saint-Siege Ferrare, qu'on vouloit toujours ôter à la maiſon d'Eſt. On prétend que les malheurs de la France dans cette guerre lui cauſerent tant de plaiſir, qu'il fut ſaiſi d'une petite fievre, dont il mourut le 1*er* décembre 1521, à 44 ans. Son talent étoit de manier les eſprits; il s'empara ſi bien de celui de François I, dans une entrevue qu'ils eurent à Bologne en 1515, que ce prince conſentit à l'abolition de la Pragmatique (*voyez* FRANÇOIS I). Le goût du luxe & des plaiſirs, goût plus convenable à un prince voluptueux qu'à un pontife; les moyens qu'il employa pour élever ſa famille, ſon humeur vindicative, ternirent l'éclat de ſes bonnes qualités, & celui que les beaux-arts avoient répandu ſur ſon pontificat. Il ne faut pas croire cependant tous les bruits répandus ſur Léon X par les Proteſtans, qui l'ont peint comme un athée, qui ſe mocquoit de Dieu & des hommes. Ces bruits ſcandaleux ne ſont fondés que ſur de prétendues anecdotes, & ſur des propos qu'il eſt impoſſible qu'il ait tenus. On ſent aſſez que ces ſectaires ont dû ſe déchaîner contre le pontife, qui avoit lancé la premiere excommunication contre leur patriarche & ſes adhérans.

LÉON XI, (Alexandre-Octavien, de la maiſon des Médicis, cardinal de Florence) fut élu pape le 1*er* avril 1605, & mourut le 27 du même mois, à 70 ans, infiniment regretté. Ses vertus & ſes lumieres pré-

ſageoient aux Romains & à l'Égliſe un regne glorieux.

LÉON, (Pierre de) antipape, *voyez* INNOCENT II.

LÉON I, ou l'*Ancien*, empereur d'Orient, monta ſur le trône après Marcien, l'an 457. On ne ſait rien de ſa famille; tout ce qu'on connoît de ſa patrie, c'eſt qu'il étoit de Thrace. Il ſignala les commencemens de ſon regne par la confirmation du concile de Chalcédoine contre les Eutychiens, & par la paix qu'il rendit à l'empire, après avoir remporté de grands avantages ſur les Barbares. La guerre avec les Vandales s'étant rallumée, Léon marcha contre eux; mais il ne fut pas heureux, par la trahiſon du général Aſpar. Cet homme ambitieux l'avoit placé ſur le trône, dans l'eſpérance de régner ſous ſon nom. Il fut trompé, & dès-lors il ne ceſſa de ſuſciter des ennemis à l'empereur. Léon fit mourir ce perfide, avec toute ſa famille, en 471. Les Goths, pour venger la mort d'Aſpar, leur plus fort appui dans l'empire, ravagerent pendant environ 2 ans les environs de Conſtantinople, & firent la paix après des ſuccès divers. Léon mourut en 474, loué par les uns, blâmé par les autres. Son zele pour la foi, la régularité de ſes mœurs, lui mériterent des éloges. L'avarice obſcurcit ces vertus; il ruina les provinces par des impôts onéreux, écouta les délateurs, & punit ſouvent les innocens.

LÉON II, ou *le Jeune*, fils de Zénon, dit l'*Iſaurien*, & d'Ariadne, fille de Léon I, ſuccéda à ſon aïeul en 474. Mais Zénon régna d'abord ſous le nom de ſon fils, & ſe fit enſuite déclarer empereur au mois de février de la même année. Le jeune Léon mourut au mois de novembre ſuivant, & Zénon demeura ſeul maître de l'empire. Léon avoit environ 16 ans, & non pas 6; il avoit ruiné ſa ſanté par des débauches qui hâterent ſa mort.

LÉON III, l'*Iſaurien*, empereur d'Orient, étoit originaire d'Iſaurie. Ses parens vivoient du travail de leurs mains & étoient cordonniers. Léon s'enrolla dans la milice. Juſtinien II l'incorpora enſuite dans ſes gardes, & Anaſtaſe II lui donna la place de général des armées d'Orient, après diverſes preuves de valeur: c'étoit le poſte qu'il occupoit, lorſqu'il parvint à l'empire en 717. Les Sarraſins, profitant des troubles de l'Orient, vinrent ravager la Thrace, & aſſiéger Conſtantinople avec une flotte de 80 voiles. Léon défendit vaillamment cette ville, & brûla une partie des vaiſſeaux ennemis par le moyen du feu grégeois. Ses ſuccès l'enorgueillirent; il tyranniſa ſes ſujets, & voulut les forcer à briſer les images; il chaſſa du ſiege de Conſtantinople le patriarche Germain, & mit à ſa place Anaſtaſe, qui donna tout pouvoir au prince ſur l'Egliſe. Léon, ayant en vain répandu le ſang pour faire outrager les tableaux des Saints, tâcha d'entraîner dans ſon parti les gens-de-lettres, chargés du ſoin de la bibliotheque. N'ayant pu les gagner ni par promeſſes, ni par menaces, il les fit enfermer dans la bibliotheque entourée de bois

ſec & de toutes ſortes de matieres combuſtibles, & y fit mettre le feu. Des médailles, des tableaux ſans nombre, & plus de 30,000 volumes, périrent dans cet incendie. Le barbare fut excommunié par Grégoire II & Grégoire III (*voyez* GRÉGOIRE II). Il équipa une flotte pour ſe venger du pape; mais elle fit naufrage dans la mer Adriatique, & le tyran mourut peu de tems après en 741, regardé comme un fléau de la Religion & de l'humanité. Son regne fut de 24 ans.

LÉON IV, ſurnommé *Chazare*, fils de Conſtantin Copronyme, naquit en 750, & ſuccéda à ſon pere en 775. C'étoit un tems où les diſputes des Iconoclaſtes agitoient tout l'Orient. Léon feignit d'abord de protéger les Catholiques; mais enſuite il ſe moqua également de ceux qui honoroient & qui détruiſoient les images. Son regne ne fut que de 5 ans, pendant leſquels il eut le bonheur de repouſſer les Sarraſins en Aſie. Il mourut en 780, d'une maladie peſtilentielle, dont il fut frappé, diſent les hiſtoriens grecs, pour avoir oſé porter une couronne ornée de pierreries, qu'il avoit enlevée à la grande égliſe de Conſtantinople. Il avoit épouſé la fameuſe Irene. *Voyez* ce mot.

LÉON V, *l'Arménien*, ainſi appellé, parce qu'il étoit originaire d'Arménie, devint par ſon courage général des troupes; mais ayant été accuſé de trahiſon ſous Nicéphore, il fut battu de verges, exilé, & obligé de prendre l'habit monaſtique. Michel Rhangabe, l'ayant rappellé, lui donna le commandement de l'armée; mais profitant de l'imprudence & du malheur de ſon maître, il s'éleva à ſa place, & en fut jugé digne. Ce fut à la nobleſſe de ſon extérieur, tout petit qu'il étoit, à un air ferme & impoſant, à une voix de tonnerre qui faiſoit merveille un jour de bataille, à l'hypocriſie même & à l'art du déguiſement, talent d'importance dans la nation qu'il avoit à gouverner, qu'il dut les ſuffrages des gens de guerre. Les troupes le proclamerent empereur en 813, après avoir deſtitué Michel. Il remporta l'année d'après une victoire ſignalée ſur les Bulgares, & fit, en 817, une treve de 30 ans avec eux. Ce qu'il y eut de ſingulier dans ce traité, c'eſt que l'empereur chrétien jura par les faux dieux de l'obſerver; & le roi bulgare, qui étoit païen, appella à témoin de ſon ſerment, ce que le Chriſtianiſme a de plus ſacré. La cruauté de Léon envers ſes parens & les défenſeurs du culte des images, ternit ſa gloire & avança ſa mort. Il fut maſſacré la nuit de Noël, en 820, comme il entonnoit une antienne.

LÉON VI, *le Sage* & *le Philoſophe*, fils de Baſile le Macédonien, monta après lui ſur le trône en 886. L'empire étoit ouvert à tous les Barbares: Léon voulut dompter les Hongrois, les Bulgares, les Sarraſins; mais il ne réuſſit contre aucun de ces peuples. Les Turcs, appellés à ſon ſecours, paſſerent en Bulgarie, mirent tout à feu & à ſang, enleverent des richeſſes immenſes, & firent un nombre prodigieux de priſonniers qu'ils vendirent à Léon.

En ſe ſervant des armes des Turcs, Léon leur ouvrit le chemin de Conſtantinople, & après en avoir été les ſoutiens, ils en furent les deſtructeurs. Il ſe montra meilleur politique en chaſſant de ſon ſiege le patriarche Photius. Un des ſucceſſeurs de cet homme fameux, le patriarche Nicolas, excommunia l'empereur, parce qu'il s'étoit marié pour la 4e fois : ce que la diſcipline de l'égliſe grecque défendoit. Il termina cette affaire, en faiſant dépoſer le patriarche. Léon mourut de la dyſſenterie en 911. Il fut appellé *le Sage* & *le Philoſophe* par des flatteurs qui diſtribuoient, comme aujourd'hui, la célébrité ſelon leurs intérêts. » Ce prince, ſurnommé le Philoſophe, je ne ſais pourquoi » (dit le traducteur des *Avis de l'Emp. Baſile à Léon ſon fils & ſon collegue*), ne fut » qu'un pédant ſans vertu, qui » fit des livres, ſe laiſſa battre » par ſes ennemis, & donna à » ſes ſujets l'exemple d'un libertinage ſcandaleux «. Il ſe plaiſoit à compoſer des *Sermons*, au-lieu de s'occuper de la défenſe de l'empire. Nous en avons 33 pour différentes fêtes dans la Bibliotheque des Peres. Combefis, Savil, Maffei & Gretſer en ont publié quelques-uns. L'éloquence de ce prince tenoit beaucoup de la déclamation. Il nous reſte encore de lui : I. *Opus Baſilicon*, dans lequel on avoit raſſemblé par ſon ordre toutes les loix des empereurs Grecs. Fabrot les a traduites & a publié le *Baſilicon* grec & latin, Paris, 1647, 7 vol. in-fol. II. *Novellæ Conſtitutiones*, pour corriger pluſieurs nouveautés que Juſtinien avoit introduites. Leunclavius les a données à la fin de ſon Abrégé du *Baſilicon*, Bâle, 1575. III. Un *Traité de Tactique*, publié par Meurſius, Leyde, 1612. C'eſt le plus intéreſſant de ſes ouvrages. On y voit l'ordre des batailles de ſon tems, & la maniere de combattre des Hongrois & des Sarraſins. Ce livre, important pour la connoiſſance du Bas-Empire, a été traduit en françois par M. de Maiſeroi, 1771, 2 vol. in-8°. On a encore de cet empereur un *Cantique ſur le Jugement dernier*, traduit en latin par Jacques Pontarus ; 17 *Prédictions ſur le ſort de Conſtantinople*, publiées par George Codinus dans ſon ouvrage *De Imperatoribus Conſtantinopolitanis*, Paris, 1655 ; & une *Lettre à Omar* pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne & l'impiété de celle des Sarraſins ; on la trouve dans les nouvelles éditions de la Bibliotheque des Peres.

LÉON *le Grammairien*, qui vivoit dans le 12e ſiecle, compoſa une *Chronique de Conſtantinople*, depuis Léon l'Arménien juſqu'à Conſtantin VII. Elle eſt jointe à la *Chronique* de S. Théophane, imprimée au Louvre en 1655, in-fol., & fait partie de la *Byzantine*.

LÉON DE BYZANCE, natif de cette ville, ſe forma dans l'école de Platon. Ses talens pour la politique & pour les affaires, le firent choiſir par ſes compatriotes dans toutes les occaſions importantes. Ils l'envoyerent ſouvent vers les Athéniens, & vers Philippe, roi de Macédoine, en qualité d'ambaſſadeur. Ce monarque ambi-

tieux, déſeſpérant de ſe rendre maître de Byzance, tant que Léon ſeroit à la tête du gouvernement, fit parvenir aux Byzantins une lettre ſuppoſée, par laquelle ce philoſophe promettoit de lui livrer ſa patrie. Le peuple, ſans examiner, court furieux à la maiſon de Léon, qui s'étrangla pour échapper à la frénéſie de la populace. Cet illuſtre infortuné laiſſa pluſieurs Ecrits d'hiſtoire & de phyſique; mais ils ne ſont pas parvenus juſqu'à nous. Il floriſſoit vers l'an 350 avant J. C.

LÉON, (S.) évêque de Bayonne, & apôtre des Baſques, étoit de Carentan en Baſſe-Normandie. Il fut chargé d'une miſſion apoſtolique par le pape Etienne V, pour le pays des Baſques, tant en deçà qu'au-delà des Pyrénées; mais pendant qu'il exerçoit ſon miniſtere, il fut martyriſé vers l'an 900 par les idolâtres du pays.

LÉON D'ORVIETE, (*Leo Urbevetanus*) natif de cette ville, Dominicain ſuivant les uns, & Franciſcain ſuivant d'autres, laiſſa deux *Chroniques*; l'une *des Papes*, qui finit en 1314, & l'autre *des Empereurs*, qu'il a terminée à l'an 1308. Jean Lami les publia toutes les deux en 1737, en 2 vol. in-8°. Le ſtyle de Léon ſe ſent de la barbarie de ſon ſiecle. Il adopte pluſieurs fables que la lumiere de la critique a diſſipées. A ces défauts près, ſon ouvrage eſt utile pour l'hiſtoire de ſon tems.

LÉON, (Jean) habile géographe, natif de Grenade, ſe retira en Afrique après la priſe de cette ville, en 1492, ce qui lui fit donner le nom d'*Africain*. Après avoir long-temps voyagé en Europe, en Aſie & en Afrique, il fut pris ſur mer par des pirates. Il abjura le Mahométiſme en 1513 ſous le pape Léon X, qui lui donna le nom de *Jean* & des marques ſingulieres de ſon eſtime; mais il ne tarda guere de donner des preuves d'une converſion peu ſincere. Il prit de nouveau le turban & mourut vers 1526. Nous avons de Jean Léon les *Vies des Philoſophes Arabes*, que Hottinger fit imprimer en latin à Zurich en 1664, dans ſon *Bibliothecarius quadri-partitus*. On les a inſérées auſſi dans le tom. XIII de la *Bibliotheque* de Fabricius, ſur une copie que Cavalcanti avoit envoyée de Florence. Il compoſa en arabe la *Deſcription de l'Afrique*, qu'il traduiſit enſuite en italien. Elle eſt aſſez curieuſe & aſſez eſtimée; il y traite principalement des arbres, herbes & racines de cette partie du monde. Jean Temporal la traduiſit en françois, & la fit imprimer à Lyon en 1556, en 2 vol. in-fol. ſous le titre de *Hiſtoriale deſcription de l'Afrique*. Il y en a une mauvaiſe traduction latine par Florian. Louis Marmol, qui ne cite jamais Léon, l'a copié preſque par tout.

LÉON DE MODENE, célebre rabbin de Veniſe au 17e ſiecle, eſt auteur d'une excellente *Hiſtoire des Rits & Coutumes des Juifs*, en italien. La meilleure édition de cet ouvrage eſt celle de Veniſe, en 1638. Richard Simon a donné une traduction françoiſe, Paris, 1674, in-12, de ce livre qui inſtruit en peu de mots des coutumes des Juifs,

& ſur-tout des anciennes, auxquelles l'auteur s'attache plus qu'aux modernes. Le traducteur a enrichi ſa verſion de deux morceaux curieux, l'un ſur la ſecte des *Caraïtes*, l'autre ſur celle des *Samaritains* d'aujourd'hui. On a encore de Léon un *Dictionnaire Hébreu & Italien*, Veniſe, 1612, in-4° : 2e édition augmentée, Padoue, 1640.

LÉON, *Legionenſis*, (*Aloyſius* ou Louis de) religieux Auguſtin, profeſſeur de théologie à Salamanque, ſe rendit très-habile dans le grec & l'hébreu. Il fut mis à l'inquiſition pour avoir commenté d'une maniere aſſez inconſidérée le *Cantique des Cantiques*. Il y donna des exemples héroïques de patience & de grandeur d'ame, & ſortit de ſon cachot au bout de deux ans. On le rétablit dans ſa chaire & dans ſes emplois. Il mourut en 1591, à 64 ans. Il avoit le génie de la poéſie eſpagnole, & ſes vers avoient de la force & de la douceur; mais il eſt plus connu par ſes livres théologiques. Son principal ouvrage eſt un ſavant traité en latin, intitulé : *De utriuſque Agni, typici & veri, immolationis legitimo tempore*. Le P. Daniel a donné ce livre en françois, 1695, in-12, avec des réflexions. L'original & la verſion ſont également curieux. Son *Commentaire* ſur le *Cantique des Cantiques* parut à Veniſe 1604, in-8°, en latin.

LÉON, (Pierre Cieça de) voyageur eſpagnol, paſſa en Amérique à l'âge de 13 ans, & s'y appliqua pendant 17 ans à étudier les mœurs des habitans du pays. Il compoſa l'*Hiſtoire du Pérou*, & l'acheva à Lima en 1550. La 1re partie de cet ouvrage fut imprimée à Seville l'an 1553, in-fol. en eſpagnol; & à Veniſe en italien, in-8°, 1557; elle eſt eſtimée des Eſpagnols, & elle mérite de l'être.

LÉON HÉBREU ou *Juda*, fils aîné d'Iſaac Abrabanel, célebre rabbin Portugais, ſuivit ſon pere réfugié à Veniſe après l'expulſion des Juifs par Ferdinand le Catholique. On a de lui un *Dialogue ſur l'Amour*, traduit de l'italien en françois par Denys Sauvage & Pontus de Thiard : il a été ſouvent imprimé in-8° & in-12 dans le 16e ſiecle.

LÉON DE ST-JEAN, Carme, né à Rennes l'an 1600, étoit appellé avant ſon entrée en religion Jean Macé; il fut élevé ſucceſſivement preſqu'à toutes les charges de ſon ordre, & s'acquit l'eſtime de Léon XI, d'Alexandre VII, de pluſieurs cardinaux, & des grands hommes de ſon ſiecle. Il prêcha devant Louis XIII & Louis XIV avec applaudiſſement. Ami intime du cardinal de Richelieu, il recueillit les derniers ſoupirs de ce miniſtre. Il mourut le 30 décembre 1671, à Paris, après avoir publié un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux ſont : I. *Studium ſapientiæ univerſalis*, 3 vol. in-fol., le premier parut à Paris en 1657 : il comprend les ſciences profanes; les deux autres ont été imprimés à Lyon en 1664; ils ont pour but la ſcience de la Religion : on eſtime principalement ce qui regarde la théologie dogmatique. Le ſtyle de cet ouvrage eſt pur & coulant. II. *Vie de Sainte Magdelene de Pazzi*,

Paris, 1636, in-8°. III. *Vie de Françoiſe d'Amboiſe*, Paris, 1634. IV. *Journal de ce qui s'eſt paſſé à la maladie & à la mort du cardinal de Richelieu*, Paris, 1642, in-4°. V. Pluſieurs ouvrages aſcétiques, & quelques-uns pour ſoutenir la prétendue antiquité de ſon ordre. VI. *Hiſtoire de la Province des Carmes de Tours*, en latin, Paris, 1640, in-4°. VII. *La Somme des Sermons Parénétiques & Panégyriques*, 4 vol. in-fol. Paris, 1671-1675.

LÉON, *voyez* LEONTIUS.

LEON DE CASTRO, *voyez* CASTRO.

LÉONARD, (S.) ſolitaire du Limouſin, mort vers le milieu du 6e ſiecle, a donné ſon nom à la petite ville de *S. Léonard le Noblac*, à 5 lieues de Limoges. L'*Hiſtoire de ſa Vie*, écrite par un anonyme, eſt pleine de fauſſetés & de fables abſurdes; on eſtime celle de l'abbé Oroux, imprimée à Paris, chez Barbou, en 1760.

LÉONARD MATTHEI D'UDINE, Dominicain du 15e ſiecle, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, enſeigna la théologie avec réputation, & fut l'un des plus célebres prédicateurs de ſon tems. On a de lui un grand nombre de Sermons latins, dont le mérite eſt très-médiocre; mais comme les éditions en ſont anciennes, quelques curieux les recherchent. Les principaux ſont: I. Ceux *de Sanctis*, 1473; ceux *du Carême*, Paris, 1478, in-fol. II. Il a laiſſé auſſi un traité *De Sanguine Chriſti*, 1473, in-fol.

LÉONARD DE PISE, (*Leonardo Piſano*) eſt le premier qui fit connoître en Italie, au commencement du 13e ſiecle, les chiffres arabes & l'algebre, & qui y enſeigna la maniere d'en faire uſage. On conſerve à Florence, dans la bibliotheque de Magliabecchi, un traité d'Arithmétique en latin, intitulé: *Liber Abbaci compoſitus a Leonardo filio Bonacci Piſano in anno 1202.* L'auteur y dit dans la préface, qu'étant à Bugie, ville d'Afrique, où ſon pere étoit facteur pour des marchands Piſans, il avoit été initié dans la maniere de compter des Arabes; & que l'ayant trouvée plus commode, & de beaucoup préférable à celle qui étoit en uſage en Europe (en quoi il diſoit bien certainement vrai), il a entrepris ce Traité pour la faire connoître en Italie. C'eſt delà que les chiffres arabes & l'algebre ſe répandirent enſuite dans les autres pays de l'Europe, à l'égard de laquelle Léonard de Piſe peut preſque paſſer pour inventeur, ayant enſeigné le premier les regles de cette ſcience, & l'ayant même perfectionnée. Il eſt encore auteur d'un *Traité d'Arpentage*, que l'on conſerve dans la même bibliotheque.

LÉONARD, *voy.* VINCI & MALESPEINES.

LÉONARDI, (Jean) inſtituteur des *Clercs-Réguliers de la Mere de Dieu de Lucques*, né à Decimo en 1541, érigea ſa congrégation en 1583. Le but de cet inſtitut eſt de conſacrer une vie pauvre & laborieuſe à un des objets les plus importans de la ſociété civile, à l'inſtruction de la jeuneſſe. Le pieux inſtituteur eſſuya des contradictions à Lucques; mais il en fut dédommagé par l'eſtime du pape Clément

Clément VIII, & du grand-duc de Toſcane. Il mourut à Rome en 1609, à 69 ans. On a de lui quelques ouvrages peu connus, & il eſt plus recommandable comme fondateur que comme écrivain. Sa *Vie* a été donnée en italien par Maracci, prêtre de ſa congrégation, Veniſe, 1617, in-fol.

LÉONCE, philoſophe Athénien, eſt principalement célebre, parce qu'il donna le jour à Athenais, qui devint impératrice d'Orient. *Voyez* EUDOXIE, femme de Théodoſe le Jeune.

LÉONCE, (S.) né à Niſmes en Languedoc, évêque de Fréjus en 361, ſe fit un nom par ſon ſavoir, & édifia par le ſpectacle des plus éminentes vertus. C'eſt lui qui engagea S. Honorat, ſon ami, qui vouloit mener la vie ſolitaire, à ſe fixer dans ſon dioceſe, & lui déſigna l'iſle de Lérins, où il bâtit le célebre monaſtere de ce nom. Caſſien, fondateur de l'abbaye de S. Victor de Marſeille, dédia à S. Léonce, vers l'an 423, les dix premiers livres de ſes *Conférences*. Quelques auteurs ont cru qu'elles furent dédiées à un évêque, nommé auſſi Léonce, mais différent du Saint dont nous parlons; ce ſentiment n'eſt point appuyé ſur des preuves ſatisfaiſantes. S. Léonce mourut, ſuivant la commune opinion, vers 450; mais Anthelmi, dans ſon ouvrage *De initiis Eccleſiæ Forojulienſis*, paroît prouver ſolidement qu'il mourut vers l'an 432 ou 433. On compte ce ſaint évêque parmi ceux des Gaules, auxquels les papes Boniface & Céleſtin écrivirent pour des affaires importantes. La Lettre du premier concernoit les meſures à prendre dans la cauſe de Maxime de Valence, contre lequel on avoit porté des plaintes graves au St-Siege. Il s'agiſſoit dans celle de Céleſtin, d'impoſer ſilence aux Sémi-Pélagiens, qui attaquoient la doctrine de S. Auguſtin ſur la grace. On a quelquefois donné à cet évêque le titre de martyr, mais ſans fondement.

LÉONCE, *le Scholaſtique*, prêtre de Conſtantinople dans le 6e ſiecle, laiſſa pluſieurs livres d'Hiſtoire & de Théologie, entr'autres un *Traité du Concile de Chalcédoine*, qu'on trouve dans la Bibliotheque des Peres, & dans le 4e volume des *Anciennes Leçons* de Caniſius, in-4°.

LÉONCE, patrice d'Orient, donna des preuves de ſon courage ſous Juſtinien II. Cet empereur, prévenu contre lui par ſes envieux, le tint 3 ans dans une dure priſon. Léonce, ayant eu ſa liberté, dépoſſéda Juſtinien, & ſe mit ſur ſon trône en 695. Il gouverna l'empire juſqu'en 698, que Tibere Abſimare lui fit couper le nez & les oreilles, & le confina dans un monaſtere. Juſtinien, rétabli par le ſecours des Bulgares, condamna Léonce à perdre la tête: ce qui fut exécuté en 705. Le ſoin que cet uſurpateur avoit eu de conſerver la vie à Juſtinien, donne une idée aſſez avantageuſe de ſon humanité, & peut-être Juſtinien l'eût-il traité avec plus de douceur, s'il avoit pu le faire ſans danger.

LEONICENUS, (Nicolas) célebre médecin, né à Lunigo,

dans le Vicentin, en 1428, profeſſa pendant plus de 60 ans la médecine à Ferrare avec beaucoup de ſuccès. C'eſt à lui qu'on doit la premiere traduction latine des Œuvres de Galien. Il parvint à un âge fort avancé, & mourut en 1524, dans ſa 96e année, emportant les regrets des ſavans & du peuple. Paul Jove lui ayant demandé par quel ſecret il avoit conſervé ſi long-tems une mémoire ſûre, de ſens entiers, un corps droit & une ſanté pleine de vigueur; il lui répondit que c'étoit l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquillité d'eſprit & de la frugalité : *Vividum ingenium perpetuâ vitæ innocentiâ; ſalubre verò corpus hilari frugalitatis præſidio facilè tuemur* (voy. HASECH, TOSCHEL). Le duc & le ſénat de Ferrare firent élever un monument à ſa mémoire. Il ne s'attacha que très-peu à la pratique de la médecine. *Je rends*, diſoit-il, *plus de ſervices au public, que ſi je viſitois les malades, puiſque j'enſeigne ceux qui les guériſſent.* On a de lui pluſieurs ouvrages. Les principaux ſont : I. Une *Grammaire Latine*, 1473, in-4°. II. Une *Traduction* latine des *Aphoriſmes* d'Hippocrate. III. Celle de pluſieurs Traités de Galien. IV. Un traité curieux : *De Plinii & plurium aliorum Medic. in medicinâ erroribus*, Bâle, 1532, in-fol.; ouvrage rare. V. Des *Verſions* italiennes de l'*Hiſtoire* de Dion & de celle de Procope. VI. Une autre des *Dialogues* de Lucien. VII. Trois livres d'*Hiſtoires diverſes*, in-fol., en latin. On les traduiſit en italien, & cette verſion parut à Veniſe, in-8°, en 1544. VIII. *De Morbo Gallico liber*, Bâle, 1536, in-4°. On voit par ces différentes productions que Leonicenus, en cultivant la médecine, n'avoit pas négligé la littérature & l'étude de l'antiquité. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1533, in-fol.

LEONICUS THOMÆUS, (Nicolas) ſavant philoſophe Vénitien & originaire d'Albanie, étudia le grec à Florence ſous Demetrius Chalcondyle. Il rétablit le goût des belles-lettres à Padoue, où il expliqua le texte grec d'Ariſtote. Il mourut en 1531, à 75 ans. On a de lui une *Traduction* du *Commentaire* de Proculus ſur le *Timée* de Platon, & d'autres *Verſions* italiennes & latines.

LÉONIDAS I, roi des Lacédémoniens, de la famille des Agides, s'acquit une gloire immortelle en défendant, avec 300 hommes d'élite, le détroit des Thermopyles contre l'armée de Xercès, roi des Perſes, dix mille fois, dit-on, plus nombreuſe, l'an 480 avant Jeſus-Chriſt. Les Spartiates, accablés par le nombre, périrent dans cette journée avec leur monarque. Xercès lui ayant demandé ſes armes, il ne lui répondit que ces mots : *Viens les prendre.* Comme quelqu'un lui rapporta que l'armée ennemie étoit ſi nombreuſe, que le ſoleil ſeroit obſcurci de la grêle de leurs traits : *Tant mieux*, dit Léonidas, *nous combattrons à l'ombre.*

LÉONIDAS II, roi de Sparte, vers l'an 256 avant J. C., fut chaſſé par Cléombrote ſon gendre, & rétabli enſuite. Il étoit petit-fils de

Cléomene II, & ſucceſſeur d'Arée II.

LÉONIN ou LEEUW, (Elbert ou Engelbert) de l'iſle de Bommel, dans la Gueldre, enſeigna le droit à Louvain avec un ſuccès extraordinaire. Il eut la confiance la plus intime du prince d'Orange, qui l'employa beaucoup dans l'établiſſement des Provinces-Unies. Léonin fut chancelier de Gueldre après le départ de l'archiduc Mathias en 1581; & l'un des ambaſſadeurs que les Etats envoyerent à Henri III, roi de France. Cet habile politique mourut à Arnheim en 1598, à 79 ans. Il ne fut point proteſtant, & ne voulut jamais prendre part aux deſſeins des mécontens contre la Religion Catholique. On a de lui pluſieurs ouvrages, entr'autres: I. *Centuriæ Conciliorum*, Anvers, 1584, in-fol. II. *Emendationum ſeptem Libri*, Arnheim, 1610, in-4°. Les juriſconſultes ſe ſont beaucoup ſervis autrefois de ces deux productions.

LEONIUS, poëte latin de Paris, célebre dans le 12e ſiecle par l'art de faire rimer l'hémiſtiche de chaque vers avec la fin, dont voici un exemple dans un apologue, qui ne peint que trop bien les pénitences tardives & forcées:

Dæmon languebat, monachus tunc eſſe volebat.
Aſt ubi convaluit, manſuet ante fuit.

En voici un autre ſur la providence & la juſtice de Dieu:

Vos malè gaudetis, quia tandem percipietis
Nequitiæ fructum, tenebras, incendia, luctum;
Non ejus inultor, juſtaſque tamen Deus ultor,
Quæ ſua ſunt munit, quæ ſunt hoſtilia punit.

Il fait en vers de ce genre preſque tout l'Ancien-Teſtament. Ces vers un peu barbares, mais qui ſouvent exprimoient d'utiles vérités, furent appellés *Léonins*: non parce que Léonius en fut l'inventeur, mais parce qu'il y réuſſit mieux que les autres. L'abbé le Beuf a donné une Diſſertation pour détruire l'opinion commune, qui fait Léonius chanoine de S. Benoît de Paris; il prétend qu'il étoit chanoine de Notre-Dame. Sa plus forte preuve eſt que Léonius, dans une de ſes pieces, invite un de ſes amis à venir à la fête des Foux (pieuſe farce, qui ne ſe faiſoit alors que dans l'Egliſe de Paris), pour y dépoſer l'office de bâtonnier, & ſe tranſmettre à un autre avec la nouvelle année. Il parle de cet ami comme d'un de ſes confreres, & par conſéquent ils étoient l'un & l'autre chanoines de Notre-Dame. Comme cette diſcuſſion n'eſt pas bien importante, & que d'ailleurs les preuves du ſavant diſſertateur ne ſont que des conjectures, on ne s'y arrêtera pas davantage.

LÉONOR, évêque régionnaire en Bretagne, au 6e ſiecle, étoit du pays de Galles. Ses travaux apoſtoliques & ſes vertus l'ont fait mettre au nombre des Saints.

LÉONORE, *voyez* ELÉONORE.

LEONTIUM, courtiſanne Athénienne, philoſopha & ſe proſtitua toute ſa vie. Epicure fut ſon maître, & les diſciples

de ce philoſophe ſes galans. Métrodore fut celui qui eut le plus de part à ſes faveurs ; elle en eut un fils, qu'Epicure recommanda en mourant à ſes exécuteurs teſtamentaires. Leontium ſoutint avec chaleur les dogmes de ſon maître, qui avoit été auſſi ſon amant (*voyez* EPICURE). Elle écrivit contre Théophraſte, avec plus d'élégance que de ſolidité. Son ſtyle, ſuivant Cicéron (*De nat. Deor.* l. 1) étoit pur & attique. Leontium eut auſſi une fille nommée Danaé, héritiere de la lubricité de ſa mere. Cette fille fut aimée de Sophron, préfet d'Epheſe, & ayant favoriſé l'évaſion de ſon amant, condamné à mort, elle fut précipitée d'un rocher. Elle fit éclater dans ſes derniers momens des ſentimens extravagans & impies, tels qu'on devoit les attendre d'une proſtituée, diſciple d'Epicure.

LEONTIUS-PILATUS *ou* LEON, diſciple de Barlaam, moine de Calabre, eſt regardé comme le premier de ces ſavans Grecs, à qui on eſt redevable de la renaiſſance des lettres & du bon goût en Europe. C'eſt lui auſſi qui enſeigna le premier le grec en Italie vers le milieu du 14*e* ſiecle : Pétrarque & Bocace furent au rang de ſes diſciples. Il paſſa dans la Grece pour en rapporter des manuſcrits ; mais il fut tué d'un coup de tonnerre ſur la mer Adriatique, en retournant en Italie. Ce moine, très-verſé dans la littérature grecque, ne connoiſſoit que médiocrement la latine. *Voyez* ſa *Vie* dans l'ouvrage de Humfroi Hody, *De Græcis illuſtribus*, in-8°, Londres, 1742.

LÉOPARD, (Paul) humaniſte d'Iſemberg, près de Furnes, aima mieux paſſer ſa vie dans un petit college à Bergues-St-Vinox, que d'accepter une chaire de profeſſeur royal en grec, qu'on lui offrit à Paris. Il mourut en 1567, à 57 ans. On a de lui en latin des *Remarques critiques*, diviſées en vingt livres. Les dix premiers ont été imprimés à Anvers, 1568, in-4°. Les dix derniers ont paru pour la premiere fois en 1604 dans le 3*e* vol. du *Fax Artium* de Gruter. On convient généralement que ces Remarques ſont pleines de ſavoir, de bon ſens & de bon goût. Il a donné encore une *Traduction* aſſez fidelle de quelques *Vies* de Plutarque, Anvers, 1556, in-8°. — Il y a eu encore de ce nom Jerôme LÉOPARD, poëte Florentin peu connu.

LÉOPOLD, (S.) fils de Léopold le Bel, marquis d'Autriche, ſuccéda à ſon pere en 1096. Sa vertu lui mérita le titre de *Pieux*. Pénétré des maximes de l'Evangile, dont il avoit fait de bonne heure une étude particuliere, il ſentit que la Religion étoit la même pour les princes & pour les particuliers ; il mortifia ſes paſſions, renonça aux plaiſirs du monde, nourrit ſon ame de la priere, pratiqua toutes ſortes de bonnes œuvres, & répandit ſur-tout des aumônes abondantes dans le ſein des malheureux. Les Autrichiens étoient alors auſſi groſſiers que ſuperſtitieux ; il travailla à adoucir leurs mœurs, à les former aux œuvres & véritable eſprit du Chriſtianiſme. Ces entrepriſes réuſſirent au-delà de ſes eſpérances. Léopold fit le bonheur de ſes ſujets, dimi-

nua les impôts, traita avec une égale bonté le pauvre & le riche, & fit rendre à tous une juſtice très-exacte. Sa valeur, égale à ſa piété, éclata ſous l'empereur Henri IV, & ſe ſoutint ſous Henri V, qui lui donna, en 1106, Agnès ſa ſœur en mariage. Après la mort de ce prince il eut pluſieurs voix pour lui ſuccéder à l'empire; mais Lothaire l'ayant emporté, Léopold ſe fit un devoir de le reconnoître. Après un regne glorieux, ce prince mourut ſaintement en 1139, après avoir fondé pluſieurs monaſteres. Innocent VIII le canoniſa en 1485. Il avoit eu d'Agnès 18 enfans, 8 garçons & 10 filles, qui ſe montrerent dignes de leurs illuſtres parens.

LÉOPOLD, duc d'Autriche, fit la guerre aux Suiſſes, qui avoient ſecoué le joug de ſa maiſon, fut vaincu & tué à la bataille de Sempach, le 9 juillet 1386. On conſerve encore ſon armure dans l'arſenal de Lucerne.

LÉOPOLD I, empereur, ſecond fils de Ferdinand III, & de Marie-Anne d'Eſpagne, né en 1640, roi de Hongrie en 1655, roi de Bohême en 1656, remplaça ſon pere ſur le trône impérial en 1658, à l'âge de 18 ans. Un article de la capitulation qu'on lui fit ſigner en lui donnant le bâton impérial, fut qu'il ne donneroit aucun ſecours à l'Eſpagne contre la France. Les Turcs menaçoient alors l'Empire. Ils battirent les troupes impériales près de Barcan, & ravagerent la Moravie, parce que l'empereur continuoit de ſoutenir le prince de Tranſilvanie, qui avoit ceſſé depuis 6 ans d'envoyer un tribut annuel de 200,000 florins, que ſes prédéceſſeurs avoient promis de payer à l'empire Ottoman. Montecuculli, général de Léopold, ſoutenu par un corps de 6000 François choiſis, ſous les ordres de Coligni & de la Feuillade, les défit à Saint-Gothard en 1664, après un combat ſanglant, où la victoire fut long-tems douteuſe. Les Turcs n'en furent guere affoiblis, & firent une paix avantageuſe; ils retinrent leurs conquêtes, & on conſentit que le prince de Tranſilvanie fût leur tributaire. L'Allemagne & la Hongrie déſapprouverent ce traité; mais le miniſtere impérial avoit ſes vues. Les finances étoient en mauvais état. On ſongeoit à aſſujettir abſolument les Hongrois, & à terminer les troubles qui s'élevoient ſans ceſſe dans ce royaume. La paix, ou plutôt la treve, fut conclue pour 20 années. La Hongrie occupa bientôt après les armes de l'empereur. Les ſeigneurs de ce royaume vouloient à la fois défendre leurs privileges & recouvrer leur liberté; ils ſongerent à ſe donner un roi de leur nation. Ces complots coûterent la tête à Serini, à Frangipani, à Nadaſti & à pluſieurs autres; mais ces exécutions ne calmerent pas les troubles. Tekeli ſe mit à la tête des mécontens, & fut fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de 40 000 ſequins. Cet uſurpateur appella les Ottomans dans l'Empire. Ils fondirent ſur l'Autriche avec une armée de 200,000 hommes, & mirent le ſiege devant Vienne en 1683. Cette place étoit ſur

le point d'être priſe, lorſque Jean Sobieski vola à ſon ſecours, tandis que l'empereur ſe ſauvoit à Paſſau. Secondé de l'armée impériale ſous la conduite du duc Charles de Lorraine, le roi de Pologne attaqua les Turcs dans leurs retranchemens & y pénétra. Une terreur panique ſaiſit le grand-viſir Muſtapha, qui prit la fuite & abandonna ſon camp aux vainqueurs. Après cette défaite, les Turcs furent preſque toujours vaincus, & les Impériaux reprirent toutes les villes dont ils s'étoient emparés. Léopold regardant les rebelles de Hongrie comme la cauſe des maux qui avoient menacé l'Empire, ordonna qu'ils fuſſent punis avec rigueur. On éleva dans la place publique d'Eperies, en 1687, un échafaud, où l'on immola les victimes qu'on crut les plus néceſſaires à la paix. Les principaux nobles Hongrois furent enſuite convoqués; ils déclarerent au nom de la nation que la couronne étoit héréditaire. Léopold eut d'autres guerres à ſoutenir. Ce prince, qui ne combattoit jamais que de ſon cabinet, ne ceſſa de s'oppoſer à l'humeur conquérante de Louis XIV, premiérement en 1671, d'abord après l'invaſion de la Hollande, qu'il ſecourut contre le monarque François; enſuite, quelques années après la paix de Nimegue en 1686, lorſqu'il fit cette fameuſe Ligue d'Auſbourg, dont l'objet étoit d'accabler la France & de chaſſer Jacques II du trône d'Angleterre; enfin en 1701, à l'avénement du petit-fils de Louis XIV à la couronne d'Eſpagne. Léopold fut dans toutes ces guerres intéreſſer le corps de l'Allemagne, & les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'Empire. La 1re fut aſſez malheureuſe, & l'empereur reçut la loi à la paix de Nimegue en 1678. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas ſaccagé; mais les frontieres du côté du Rhin furent maltraitées. La fortune fut moins inégale dans la 2e guerre, produite par la Ligue d'Auſbourg. La 3e. fut encore plus heureuſe pour Léopold. La mémorable bataille d'Hochſtet, donnée en 1704, changea tout, & ce prince mourut l'année ſuivante le 5 mai, à 65 ans, avec l'idée que la France ſeroit bientôt accablée, & que l'Alſace ſeroit réunie à l'Allemagne: ce qui effectivement ſeroit arrivé ſi on avoit profité de l'humiliation de la France pour conclure à Gertruidenberg la paix à laquelle elle étoit prête de donner les mains. Ce qui ſervit le mieux Léopold dans toutes ces guerres, ce fut la grandeur de Louis XIV, qui s'étant produite avec trop de faſte, irrita tous les ſouverains. L'empereur Allemand, plus doux & plus modeſte, fut moins craint, mais plus aimé. Il avoit été deſtiné dès ſon enfance à l'état eccléſiaſtique. Son éducation avoit été conforme à cette vocation prématurée: on lui avoit donné de la piété & du ſavoir; mais on négligea de lui apprendre l'art de régner. Il régna cependant avec ſuccès; ſes ſujets furent heureux & l'aimerent comme leur pere: tant la Religion a de reſſources pour tenir lieu de toute autre ſcience. Ses miniſtres le gouvernerent quelquefois; mais

leur rôle étoit difficile à ſoutenir : dès que le prince s'appercevoit de ſa ſubjection, une prompte diſgrace le vengeoit d'un miniſtre impérieux. Cependant preſque tous ſes choix furent heureux ; & ſi le miniſtere de Vienne commit des fautes pendant un regne de 46 ans, il faut avouer qu'avec une lenteur prudente il ſut faire preſque tout ce qu'il voulut. On lui a reproché de s'être ligué avec les ennemis de Jacques II, & d'avoir par-là détruit les eſpérances que ce prince avoit fait naître en Angleterre en faveur de la Religion Catholique ; mais Jacques étant intimement lié avec la France, ennemie de l'Eſpagne & de l'Allemagne, il n'étoit pas au pouvoir de Léopold de prendre des arrangemens différens. D'ailleurs Louis XIV fomentoit continuellement les mouvemens des Hongrois, & par-là favoriſoit les Turcs, contre leſquels l'empereur ne pouvoit ſe flatter d'avoir des ſuccès durables ſans occuper la France ailleurs. Ses fils Joſeph & Charles remplirent ſucceſſivement le trône impérial ; il les avoit eus d'Éléonore de Baviere-Neubourg, ſa troiſieme épouſe, princeſſe célebre par ſa piété & ſes vertus, dont on a la *Vie* in-8°. François Wagner, Jéſuite, a écrit l'Hiſtoire de Léopold en latin, Vienne, 1719-1734, 2 vol. in-fol. ; elle eſt eſtimée.

LÉOPOLD II, fils de l'empereur François I & de Marie-Thérèſe d'Autriche, naquit à Vienne le 5 mai 1747, & ſuccéda à ſon pere dans le duché de Toſcane en 1765. Il gouverna d'abord cette province d'une maniere paiſible & heureuſe pour lui & pour les peuples ; mais ayant adopté les ſyſtêmes des philoſophiſtes, économiſtes & janſéniſtes (car cette ſecte eſt aujourd'hui de toutes les entrepriſes), il forma des projets qui mécontenterent la multitude. Le peuple ſe ſouleva à différentes fois, ſur-tout à Piſtoie & à Prato. M. Ricci qui avoit ces deux évêchés, ayant tenu un ſynode presbytérien en 1786, pour abolir la diſcipline actuelle de l'Egliſe univerſelle, & introduire des nouveautés ſingulieres, fut condamné au concile de Florence en 1787 : mais le grand-duc ſupprima les actes du concile, & les fit enſuite paroître avec de prolixes commentaires qui en combattoient les déciſions. L'empereur Joſeph II étant mort le 20 février 1790, Léopold partit pour Vienne, pour prendre le gouvernement de ſes états ; le mécontentement des Toſcans éclata alors d'une maniere terrible ; pour les appaiſer, on leur accorda le redreſſement de leurs griefs, mais bientôt ils furent ſévérement punis, & plus de 600 furent condamnés aux galeres. Son ſecond fils, Ferdinand, ayant été déclaré grand-duc en 1791, chaſſa l'évêque de Piſtoie, le remplaça par un prélat ſage & orthodoxe, anéantit toutes les opérations de ſon pere, & rendit le calme à la Toſcane. Léopold, couronné empereur le 9 octobre 1790, conclut l'année ſuivante la paix avec les Turcs, en rendant Belgrade & preſque toutes les places conquiſes. Dès la fin de 1790, il étoit entré dans la poſſeſſion de la Belgique, que l'An-

gleterre, la Pruſſe & la Hollande obligerent à ſe ſoumettre à lui : mais ſon attachement à ſes projets de réforme, empêcha la paix de renaître dans ces provinces. Les réclamations de la nation ſe multiplioient, les ſubſides étoient refuſés, & l'on étoit dans l'impatience de voir à quoi ces troubles aboutiroient, lorſque Léopold mourut à Vienne le 1 mars 1792, après trois jours de maladie, à l'âge de 44 ans. Il étoit, dit-on, ſur le point de prendre un parti quelconque dans les affaires de France : mais on ne croit pas qu'il y eût mis beaucoup de vigueur. On eſt perſuadé qu'il approuvoit la plupart des effets de la révolution françoiſe, mais il eût voulu les concilier avec l'autorité royale : comme ſi cette autorité pouvoit ſubſiſter, ſi ſes fondemens & ſa ſanction n'exiſtent plus. Il avoit épouſé en 1765, Marie-Louiſe, infante d'Eſpagne, dont il eut pluſieurs princes & princeſſes. François, ſon fils aîné, lui ſuccéda dans ſes états héréditaires. M. Mallet-du-Pan, qui dans ſes notices hiſtoriques, met pour l'ordinaire beaucoup de modération, & n'exagere, quand certains préjugés ne l'égarent pas, ni en louange ni en blâme, parle ainſi de Léopold II dans ſon *Mercure François*, du 24 mars 1792, pag. 218. » Ce » monarque, enlevé à l'Allemagne dans la force de l'âge » & de l'expérience, gouverna vingt-cinq ans le » grand-duché de Toſcane, où » ſa mémoire ne périra point. » Quoiqu'au milieu des innombrables ordonnances par leſquelles il adminiſtra ce petit » état, on découvre un amour » exceſſif du régime réglementaire, une attention exagérée à des détails fort au-deſſous du ſouverain, un penchant à des innovations, » dont l'utilité n'a pas toujours » été reconnue; ſes loix ſur la » détention des débiteurs, ſes » encouragemens aux défrichemens, & pluſieurs autres » actes de ſon adminiſtration, » mériterent à ce ſouverain des » éloges qui allerent juſqu'à » l'enthouſiaſme, ſur-tout en » France, où les nouveautés » quelconques ont des admirateurs tout prêts. On lui a » reproché une trop grande » économie, la paſſion de gouverner dans chaque détail; » une vigilance fatigante ſur » les actions même indifférentes » du citoyen; des imitations » peu heureuſes de changemens qui offenſoient non-ſeulement les préjugés du peuple, mais encore ſes ſentimens; telle, par exemple, » que cette ordonnance bientôt » retirée pour les ſépultures » communes. Enfin, on a paru » craindre que l'habitude de » gérer trop minutieuſement » les affaires d'un petit état, » l'empereur ne la portât dans » l'adminiſtration d'une grande » monarchie ».

LÉOPOLD-GUILLAUME, archiduc d'Autriche, évêque de Paſſau, de Strasbourg &c, grand'maître de l'ordre Teutonique & gouverneur des Pays-Bas, fils de l'empereur Ferdinand II, commanda les armées Autrichiennes contre les Suédois & les François, durant la guerre de 30 ans, que ſa maiſon ſoutint pour le maintien de la Religion

Catholique en Allemagne. Il eut de grands ſuccès & de grands revers. C'étoit un prince ſage, doux & pieux ; il ne manquoit ni de courage, ni de talens militaires ; mais il n'étoit pas le maître de ſes opérations, & ceux dont il dépendoit, le ſecondoient mal. Il mourut à Vienne en 1662.

LÉOPOLD, duc de Lorraine, fils de Charles V & d'Eléonore d'Autriche, naquit à Inſpruck en 1679. Il porta les armes dès ſa plus tendre jeuneſſe, & ſe ſignala en 1695 à la journée de Témeſwar. Le duc Charles V ſon pere, ayant pris parti contre la France, avoit vu la Lorraine envahie, & elle étoit encore au pouvoir de la France à ſa mort, arrivée en 1690. Léopold fut rétabli dans ſes états par la paix de Ryſwick en 1697 ; mais à des conditions auxquelles ſon pere n'avoit jamais voulu ſouſcrire. Il ne lui étoit pas ſeulement permis d'avoir des remparts à ſa capitale. Quelque mortification que dût lui donner la perte d'une partie des droits régaliens, il crut pouvoir être utile à ſon peuple, & il ne s'occupa dès-lors que de ſon bonheur. Il trouva la Lorraine déſolée & déſerte ; il la repeupla & l'enrichit. Auſſi grand politique que ſon pere étoit brave guerrier, il ſut conſerver la paix, tandis que le reſte de l'Europe étoit ravagé par la guerre. Sa nobleſſe, réduite à la derniere miſere, fut miſe dans l'opulence par ſes bienfaits. Il faiſoit rebâtir les maiſons des gentilshommes pauvres, il payoit leurs dettes, il marioit leurs filles. Protecteur des arts & des ſciences, il établit un college à Lunéville, & alla chercher les talens juſque dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. *Je quitterois*, diſoit-il, *demain ma ſouveraineté, ſi je ne pouvois faire du bien.* Il mourut en 1729 à Lunéville, à 50 ans. Il laiſſa ſon exemple à ſuivre à François I ſon fils, depuis empereur, & jamais exemple n'a été mieux imité. Léopold avoit épouſé Elizabeth, fille du duc d'Orléans, morte en 1744 : femme ſage & vertueuſe, qui conſpiroit avec ſon époux à faire le bonheur de leurs ſujets.

LÉOTAUD, (Vincent) Jéſuite, né dans le dioceſe d'Embrun en 1595, habile mathématicien, mort le 13 juin 1672, a publié un ouvrage ſavant, où il montre que l'on travaille vainement à la démonſtration de la quadrature du cercle. Il a pour titre *Examen circuli quadraturæ*, Lyon, 1654, in-4°.

LÉOTYCHIDE, roi de Sparte, & fils de Menaris, défit les Perſes dans un grand combat naval près de Mycale, l'an 479 avant J. C. Dans la ſuite, ayant été accuſé d'un crime capital par les Ephores, il ſe réfugia à Tégée dans un temple de Minerve, où il mourut. Archidamus, ſon petit-fils, lui ſuccéda.

LÉOWICZ, (Cyprien) habile aſtronome Bohémien, eut en 1569 une conférence ſur l'aſtronomie avec Tycho-Brahé, qui fit un voyage exprès pour le voir. Il finit ſes jours à Lawingen en 1574, âgé de 50 ans. On a de lui : I. Une *Deſcription des Eclipſes*, in-fol. II. Des *Ephémérides*, in-fol. III. *Prédictions* depuis 1564

juſqu'en 1607, in-8°, 1565. IV. *De Judiciis Nativitatum*, in-4°; & d'autres ouvrages en latin. Il donnoit dans l'aſtrologie judiciaire, & on lui attribue quelques prédictions que l'événement ne vérifia point.

LEPAUTRE, LEPAYS & autres, *voyez* lettre P.

LEPICIER, (Bernard) graveur, mort à Paris en janvier 1755, âgé d'environ 59 ans, manioit parfaitement le burin. Ses gravures ſont d'un beau fini, & traitées avec beaucoup de ſoin & d'intelligence. On a de lui un *Catalogue raiſonné des Tableaux du Roi*, 2 vol. in-4°: ouvrage curieux & inſtructif pour les peintres & les amateurs.

LEPIDUS, (*M. Æmilius*) d'une des plus anciennes & des plus illuſtres familles de Rome, parvint aux premiers emplois de la république. Il fut grand-pontife, général-meſtre de la cavalerie, & obtint 2 fois le conſulat les années 42 & 46 avant J. C. Pendant les troubles de la guerre civile, excitée par les héritiers & les amis de Jules-Céſar, Lepidus ſe mit à la tête d'une armée & ſe diſtingua par ſon courage. Marc-Antoine & Auguſte s'unirent avec lui. Ils partagerent entre eux l'univers. Lepidus eut l'Afrique. Ce fut alors que ſe forma cette ligue funeſte, appellée *Triumvirat*. Lepidus fit périr tous ſes ennemis, & livra ſon propre frere à la fureur des tyrans avec leſquels il s'étoit aſſocié. Il eut part enſuite à la victoire qu'Auguſte remporta ſur le jeune Pompée en Sicile. Comme il étoit venu du fond de l'Afrique pour cette expédition, il prétendit en recueillir ſeul tout le fruit, & ſe diſpoſa à ſoutenir ſes prétentions par les armes. Auguſte le mépriſoit, parce qu'il ſavoit qu'il étoit mépriſé par ſes troupes. Il ne daigna pas tirer l'épée contre lui. Il paſſa dans ſon camp, lui enleva ſon armée, le deſtitua de tous ſes emplois, à l'exception de celui de grand-pontife, & le relégua à Circeïes, petite ville d'Italie, l'an 36 avant J. C. Lepidus étoit d'un caractere à pouvoir ſupporter l'exil. Plus ami du repos, qu'avide de puiſſance, il n'eut jamais cette activité opiniâtre qui peut ſeule conduire aux grands ſuccès & les ſoutenir. Il ne ſe prêta qu'avec une ſorte de nonchalance aux circonſtances les plus favorables à ſon agrandiſſement; &, pour nous ſervir des expreſſions de Paterculus, il ne mérita point les careſſes dont la fortune le combla long-tems.

LEPOIS, *voyez* POIS.

LEQUESNE & autres, *voyez* Q.

LERAC, *voyez* CAREL.

LERAMBERT, (Louis) ſculpteur, natif de Paris, reçu à l'académie de peinture & de ſculpture en 1663, mort en 1670, s'eſt acquis un grand nom par ſes ouvrages. Ceux qu'on voit de lui dans le parc de Verſailles, ſont un grouppe d'une *Bacchante* avec un *Enfant* qui joue des caſtagnettes, deux *Satyres*, une *Danſeuſe*, des *Enfans* & des *Sphinx*.

LERI, (Jean de) miniſtre proteſtant, né à la Margelle, village de Bourgogne, fit en 1556 le voyage du Bréſil avec deux miniſtres & quelques autres Proteſtans, que Charles

Durand de Villegagnon, chevalier de Malte & vice-amiral de Bretagne, avoit appellés pour y former une colonie de huguenots ſous la protection de l'amiral de Coligny. Cet établiſſement n'ayant pas réuſſi, Leri revint en France. Il eſſuya dans ſon retour tous les dangers du naufrage & toutes les horreurs de la famine. Il ſe vit réduit avec ſes compagnons à manger les rats & les ſouris, & juſqu'aux cuirs des malles. On a de lui une *Relation* de ce voyage, imprimée in-8° en 1578, & pluſieurs fois depuis. Elle eſt louée par de Thou. Leri ſe trouva dans Sancerre, lorſque cette ville fut aſſiégée par l'armée catholique en 1573, & il publia l'année ſuivante, in-8°, un *Journal* curieux de ce ſiege & de la cruelle famine que les aſſiégés y endurerent. Il mourut à Berne en 1611.

LERIDANT, (Pierre) avocat au parlement de Paris, né en Bretagne, fut un de ces juriſconſultes du 18e ſiecle, qui contribuerent le plus par leurs écrits à corrompre les notions du droit, & ſur-tout à renverſer les antiques principes qui ſont la baſe de la ſociété civile & religieuſe; tels ſont: I. L'*Examen de deux Queſtions importantes ſur le Mariage*, 1753, in-4°, qui n'eſt qu'un petit plagiat fait à Launoy, tout comme celui-ci avoit dépouillé le fameux de Dominis: car ces hétérodoxes docteurs n'ont pas même le mérite de l'originalité. M. Jacques Clémens, chanoine de Gand, a réfuté cet Examen dans ſon *Traité du pouvoir de l'Egliſe, ſur le mariage des Catholiques*, Liege, 1768, in-4° (*voyez* LAUNOY). II. *Conſultation ſur le mariage d'un Juif*, 1758, in-4°. III. *Code Matrimonial*, in-4°. infecté de diverſes erreurs. Il a écrit encore ſur d'autres matieres, comme l'*Antifinancier*, 1764, in-12. *Inſtitutiones philoſophicæ*, 1761, 3 vol. in-12. Il mourut le 28 novembre 1768.

LERME, (François de Roxas de Sandoval, duc de) premier miniſtre de Philippe III, roi d'Eſpagne, fut le plus chéri de ſes favoris. Il étoit d'un caractere plutôt indolent que pacifique: auſſi ſe hâta-t-il de conclure une treve avec les Provinces-Unies. Il ſemble qu'un gouvernement ami de la paix, ſans tributs, ſans impôts odieux, auroit dû le faire aimer des peuples; mais le maître étoit foible, livré à ſes favoris; & le miniſtre étant également incapable, également gouverné par des commis inſolens & avides, il devint l'objet de l'horreur & du mépris. Les moyens de le décrier manquerent; on eut recours à la calomnie. Il fut accuſé d'avoir fait empoiſonner la reine Marguerite par Rodrigue Calderon, ſa créature & ſon confident. Quelqu'éloignée que cette action fût de ſon caractere, le roi ne put tenir contre la haine des courtiſans. Il fut diſgracié en 1618. Il étoit entré dans l'état eccléſiaſtique après la mort de ſa femme, & Paul V l'avoit honoré de la pourpre. Le cardinal de Lerme mourut 4 ans après en 1625, dépouillé de la plus grande partie de ſes biens par Philippe IV. Le duc d'Uzéda, ſon fils, s'étoit montré ſon plus cruel ennemi, & lui

avoit ſuccédé dans le miniſtere ; mais ſa faveur finit avec Philippe III, en 1621.

LERNUTIUS, (Jean) poëte, né à Bruges en 1545, après avoir achevé ſes études, voulut connoître les principales univerſités de France, d'Italie & d'Allemagne ; il entreprit ce voyage avec Juſte-Lipſe. De retour dans ſon pays, malgré les embarras de quelques charges dont il y fut honoré, il n'abandonna point les muſes dont il faiſoit ſes délices ; il mourut le 29 ſeptembre 1619. On a recueilli ſes poéſies ſous ce titre : *Jani Lernutii Baſia, Ocelli, & alia poemata*, Leyde, Elzevir, 1612. Elles lui aſſurent un rang parmi les bons poëtes latins.

LEROUX, LEROY, *voyez* R.

LERUELZ, *voyez* LAIRUELS.

LESBONAX, philoſophe de Mitylene au *1er.* ſiecle de l'ere chrétienne, enſeigna la philoſophie dans cette ville avec beaucoup d'applaudiſſement. Il avoit été diſciple de Timocrate ; mais il corrigea ce qui lui paroiſſoit trop auſtere dans les mœurs & dans les leçons de ſon maître. Sa patrie fit tant de cas de lui, qu'elle fit frapper ſous ſon nom une médaille, qui avoit échappé juſqu'à nos jours aux recherches des antiquaires. Cary, membre de l'académie de Marſeille, l'ayant recouvrée, la fit connoître dans une Diſſertation curieuſe, publiée en 1744, in-12, à Paris, chez Barois. Lesbonax avoit mis au jour pluſieurs ouvrages, mais ils ne ſont pas parvenus juſqu'à nous. On lui attribue néanmoins : I. Deux *Harangues*, que nous avons dans le Recueil des *Anciens Orateurs* d'Alde, 1513, 3 tom. in-fol. II. *De figuris Grammaticis* avec Ammonius, Leyde, 1739, 2 part. in-4°. Potamon, ſon fils, fut un des plus grands orateurs de Mytilene.

LESCAILLE, (Jacques) poëte & imprimeur Hollandois, natif de Geneve, fit des vers heureux, & donna des éditions très-nettes & très-exactes. L'empereur Léopold l'honora en 1663 de la couronne poétique. Il mourut en 1677, à 67 ans.

LESCAILLE, (Catherine) ſurnommée la *Sapho Hollandoiſe* & la *Dixieme Muſe*, étoit fille du précédent. Elle ſurpaſſa ſon pere par ſes vers. Le libraire Ranck, ſon beau-frere, recueillit ſes *Poéſies* en 1728. On trouve dans cette collection pluſieurs *Tragédies*, qu'on ne doit pas juger à la rigueur. Les regles y ſont ſouvent violées ; mais on y apperçoit de tems en tems des étincelles de génie. Elle mourut en 1711, à 62 ans.

LESCARBOT, (Marc) avocat au parlement de Paris, natif de Vervins, alla dans la Nouvelle-France *ou* Canada, & il y ſéjourna quelque tems. A ſon retour, il publia une *Hiſtoire* de cette vaſte partie de l'Amérique, dont la meilleure édition eſt celle de Paris en 1612, in-8°. Cette Hiſtoire étoit aſſez bonne pour ſon tems ; celle du Pere Charlevoix l'a entiérement fait oublier. Leſcarbot aimoit à voyager ; il ſuivit en Suiſſe l'ambaſſadeur de France, & il publia le *Tableau des XIII Cantons*, en 1618, in-4°, en vers fort plats & fort ennuyeux.

LESCHASSIER, (Jacques) avocat & ſubſtitut du procureur-général au parlement de Paris, ſa patrie, né en 1550, mort en 1625, à 75 ans, lia amitié avec Pibrac, Pithou, Loiſel, & d'autres ſavans hommes de ſon ſiecle. Pendant la guerre de la Ligue, il ſortit de Paris pour ſuivre Henri IV. La plus ample édition de ſes *Œuvres*, eſt celle de Paris en 1652, in-4°. Son petit *Traité de la liberté ancienne & canonique de l'Egliſe Gallicane*, a été plus applaudi des Proteſtans que des Catholiques. Sa *Conſultation d'un Pariſien* en faveur de la république de Veniſe, lors de ſes différends avec le pape Paul V, 1606, in-4°, lui valut une chaîne d'or.

LESCOT, (Pierre de) ſeigneur de Clagny & de Clermont, conſeiller au parlement & chanoine de Paris, ſe rendit célebre dans l'architecture, qu'il cultiva ſous les regnes de François I & de Henri II. C'eſt à lui qu'on attribue l'architecture de la *Fontaine des Saints Innocens*, rue St-Denis, admirée des connoiſſeurs pour ſa belle forme, ſon élégante ſimplicité, ſes ornemens ſages & délicats, & ſes bas-reliefs, dont le fameux Goujon a été le ſculpteur. L'un & l'autre ont auſſi travaillé de concert au Louvre. Il mourut à Paris, en 1578, âgé de 60 ans.

LESCUN, *voy.* FOIX, (Thomas de).

LESDIGUIERES, (François de Bonne, duc de) né à St-Bonnet de Champſaut, dans le Haut-Dauphiné, en 1543, d'une famille ancienne, porta les armes de fort bonne heure, & avec beaucoup de valeur. Ses grandes qualités pour la guerre le firent choiſir par les Calviniſtes, après la mort de Montbrun, pour être leur chef. Il fit triompher leur parti dans le Dauphiné, & conquit pluſieurs places. Henri IV, qui faiſoit grand cas de lui, lorſqu'il n'étoit encore que roi de Navarre, lui donna toute ſa confiance, lorſqu'il fut monté ſur le trône de France. Il le fit lieutenant-général de ſes armées de Piémont, de Savoie & de Dauphiné. Il remporta de grands avantages ſur le duc de Savoie, qu'il défit aux combats d'Eſparron en 1591, de Vigort en 1592, de Greſilane en 1597. Ses ſervices lui mériterent le bâton de maréchal de France en 1608. Sa terre de Leſdiguieres fut érigée en duché-pairie. Quelque tems après la mort de Henri IV, il ſervit utilement Louis XIII, contre les huguenots, dont les rebellions continuelles lui étoient enfin devenues odieuſes. Il aſſiégea en 1621 St-Jean-d'Angeli & Montauban. Ce grand général s'y expoſa en ſoldat. Ses amis le blâmant de cette témérité : *Il y a ſoixante ans*, leur dit-il, *que les mouſquetades & moi nous nous connoiſſons.* L'année d'après il abjura le Calviniſme à Grenoble, & reçut à la fin de la cérémonie, des mains du maréchal de Créqui ſon gendre, les lettres de connétable, *pour avoir toujours été vainqueur, & n'avoir jamais été vaincu.* En 1625 il prit quelques places ſur les Génois ; il ſe ſignala à la bataille de Beſtagne, & fit lever le ſiege de Verue aux Eſpagnols. Les hu-

gueſons du Vivarais avoient profité de ſon abſence pour prendre les armes ; Leſdiguieres parut, & ils trembleront. Ayant mis le ſiege devant Valence, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut en 1626, à 84 ans. Sa réputation étoit ſi grande en Europe, que la reine Elizabeth d'Angleterre diſoit, que *s'il y avoit deux Leſdiguieres en France, elle en demanderoit un à Henri IV.* Les lecteurs qui voudront connoître plus particuliérement ce grand homme, peuvent conſulter ſa *Vie* par Louis de Videl, ſon ſecrétaire, in-fol., 1628 : ouvrage curieux & intéreſſant, quoiqu'écrit d'une maniere ampoulée. L'auteur ne diſſimule point les vices de ſon héros, comme ſon avidité pour les richeſſes, ſes débauches publiques avec la femme d'un marchand, les mariages inceſtueux qu'il fit faire dans ſa famille pour y conſerver ſes terres &c.

LESDIGUIERES, *voyez* CRÉQUI (Charles).

LESLEY, (*on prononce* LESLE) *Leſlæus*, (Jean) évêque de Roſs en Ecoſſe, étoit d'une des plus nobles familles de ce royaume ; il fut ambaſſadeur en 1571 de la reine Marie Stuart à la cour d'Angleterre, & y ſouffrit de grandes perſécutions. Il rendit des ſervices importans à cette princeſſe, & négocia pour ſa liberté à Rome, à Vienne & dans pluſieurs autres cours. Il fonda trois ſéminaires pour les Ecoſſois ; l'un à Rome, l'autre à Paris & le troiſieme à Douay, & exerça pendant ſept ans les fonctions épiſcopales dans le diocèſe de Malines. Il mourut à Bruxelles le 31 mai 1596. On a de lui une Hiſtoire d'Ecoſſe en latin, ſous ce titre : *De origine, moribus & rebus geſtis Scotorum*, Rome, 1578, 2 vol. in-4° ; & quelques Ecrits en faveur du droit de la reine Marie & de ſon fils à la couronne d'Angleterre. Les Proteſtans ont accuſé ſon Hiſtoire de partialité ; mais elle ne pouvoit manquer d'eſſuyer ce reproche de leur part, à moins d'en retrancher les faits les plus vrais & les plus connus. *Voyez* KING.

LESLEY, (Charles) *Lelie*, évêque de Carliſle, mort en 1721, fut tout-à-la-fois zélé défenſeur du Chriſtianiſme, & zélé partiſan de la maiſon de Stuart. Il eſt auteur de pluſieurs traités eſtimés des Anglicans. I. *Méthode courte & facile contre les Déiſtes*, in-8°, traduite en latin, in-4°. II. *Méthode courte & facile contre les Juifs* ; plus étendue que la précédente, & tirée en partie de l'ouvrage de Limborch, intitulé : *Amica collatio cum erudito Judæo* (voyez LIMBORCH). III. *Défenſe de la Méthode contre les Déiſtes.* IV. *Lettre ſur le Dieu des Siamois, Sontmonochodom.* V. *Lettre à un Déiſte converti.* VI. *La vérité du Chriſtianiſme démontrée*, dialogue entre un Chrétien & un Déiſte, in-8°. VII. *Diſſertation ſur le jugement particulier, & ſur l'autorité en matiere de foi.* Tous ces écrits, excepté le 6e, traduits de l'anglois en françois par le P. Houbigant de l'Oratoire, ont paru à Paris l'an 1770 en un vol. in-8°.

LESMAN, (Gaſpar) habile graveur en pierres fines, vivoit à la fin du 16e ſiecle ſous l'empereur Rodolphe II, dont il

étoit valet-de-chambre. On lui doit la découverte d'un nouveau genre d'opérer, au moyen de laquelle la matiere ſe trouve ſuſceptible d'une infinité de travaux qu'on n'auroit oſé tenter auparavant. C'eſt à cette pratique, conſervée dans les fabriques de Bohême, qu'on doit ces ouvrages de verre, dont la délicateſſe & le grand fini étonnent même les connoiſſeurs.

LESPARRE, *voyez* FOIX (Odet).

LESSEVILLE, (Euſtache le Clerc de) de Paris, d'une famille noble, ſe ſignala tellement dans ſes études, qu'il fut recteur de l'univerſité de cette ville avant l'âge de 20 ans. Il devint docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, l'un des aumôniers ordinaires du roi Louis XIII, conſeiller au parlement, & enfin évêque de Coutances. Il s'acquit l'eſtime & l'amitié de ſes diocéſains, & fut l'arbitre des affaires les plus importantes de la province. Une connoiſſance profonde de la théologie & de la juriſprudence, le rendirent particuliérement recommandable. Cet illuſtre prélat mourut à Paris en 1665, pendant l'aſſemblée du clergé, à laquelle il étoit député.

LESSIUS, (Léonard) né à Brechtan, village près d'Anvers, en 1554, prit l'habit de Jéſuite l'an 1572, & profeſſa avec diſtinction la philoſophie pendant 7 ans à Douay, & la théologie à Louvain, depuis l'an 1585 juſqu'en 1605. Il fit ſoutenir, de concert avec Hamelius ſon confrere, en 1586, des *Theſes* qui paroiſſoient oppoſées aux ſentimens de S. Thomas. La faculté de théologie de Louvain cenſura 34 propoſitions tirées des Theſes de Leſſius. Elle crut voir que le Jéſuite, en combattant le Baianiſme, s'étoit jeté dans le Sémi-Pélagianiſme. Stapleton, profeſſeur à Louvain, ſe déclara contre cette Cenſure dans une lettre à l'évêque de Middelbourg, inſérée dans l'Hiſtoire des congrégations *de Auxiliis* du P. de Meyer, p. 32. L'univerſité de Douay ſe joignit à celle de Louvain. Il regne dans la cenſure de Douay un air de vivacité, qui montre un peu de paſſion. Leſſius en ayant appellé à Rome, Sixte V fit examiner dans une congrégation la doctrine condamnée dans Leſſius, & après un rigoureux examen, ſes propoſitions furent déclarées *ſanæ doctrinæ articuli*. La cenſure fut caſſée, & le jugement pontifical publié à Louvain, par ordre du nonce Octavio, évêque de Cajazzo en 1588. Queſnel & Gerberon publierent chacun une Apologie hiſtorique de la Cenſure; mais ces deux Apologies furent condamnées par Innocent XII en 1697. Leſſius fit déclarer pour lui les univerſités de Mayence, de Treves & d'Ingolſtadt. On peut voir ce qui regarde cette affaire, amplement détaillé par M. Habert, évêque de Vabres, dans ſon livre *De la Défenſe de la Foi ſur la Grace*, chap. 14, §. 3. On ſait que M. Habert n'étoit pas favorable aux Jéſuites, & ſa relation acquiert par-là une conſidération particuliere : elle eſt toute à la décharge de Leſſius. Ce Jéſuite célebre mourut en 1623, à 69

ans. Il ſavoit la théologie, le droit, les mathématiques, la médecine & l'hiſtoire; ſes ouvrages en ſont un témoignage. Les principaux ſont: I. *De Juſtitia & Jure, libri IV*, in-fol. S. François de Sales eſtimoit beaucoup cet ouvrage, comme il en conſte par une lettre qu'il lui écrivit, & dont l'original fut gardé juſqu'en 1773 au collège des Jéſuites à Anvers. C'eſt dans la même lettre que le ſaint évêque ſe déclare pour les ſentimens de Leſſius ſur la prédeſtination & la grace (*a*). II. *De poteſtate ſummi Pontificis*, ouvrage ſolide & bien écrit; mais l'auteur paroît tenir encore à l'opinion de la puiſſance temporelle des papes; opinion du reſte bien excuſable aujourd'hui que les maximes philoſophiques ont étrangement renchéri ſur elle, ſans en avoir ni les motifs, ni les regles. III. *Hygiaſticon ſeu vera ratio valetudinis bonæ, & vitæ, una cum ſenſuum, & judicii & memoriæ integritate ad extremam ſeneƈtutem conſervandâ;* avec le Traité de Louis Cornaro ſur la même matiere, traduit de l'italien par Leſſius, Cambridge, 1634, in-8°. Ces deux Traités ont été traduits en françois par Séb. Hardi, Paris, 1646, & enrichis de notes par de la Bonnodiere, Paris, 1701. IV. Pluſieurs Opuſcules, recueillis en 2 vol. in-fol., pleins de lumieres & de ſentimens, écrits avec beaucoup de clarté, d'élégance & d'intérêt. On y diſtingue le petit traité *De capeſſendâ verâ Religione*, ouvrage qui, dans ſa briéveté, fait un excellent traité de controverſe, par lequel beaucoup d'hérétiques ont été ramenés à l'Egliſe; & celui de *Providentiâ Numinis*, plein de penſées juſtes, profondes & touchantes. La vie de ce Jéſuite a paru ſous ce titre: *De Vita & moribus L. Leſſii*, Paris. 1644, in-12. On garde dans la bibliotheque de l'archevêché de Malines, les informations manuſcrites ſur ſa vie & ſes vertus. On les avoit priſes d'abord après ſa mort, dans la croyance que l'on travailleroit un jour à ſa béatification.

LESTANG, (François & Chriſtophe de) deux freres, dont le premier fut préſident-à-mortier au parlement de Toulouſe; & le ſecond, évêque de Lodeve, puis d'Alet & de Carcaſſonne. Ils furent l'un & l'autre attachés à la Ligue; mais lorſque la paix eut été rendue à la France, ils ſervirent utilement Henri IV & Louis XIII. François mourut en 1617, à 79 ans, laiſſant quelques ouvrages de piété & de littérature; & Chriſtophe en 1621.

LESTONAC, (Jeanne de) fondatrice de l'ordre des *Religieuſes Bénédictines de la Compagnie de Notre-Dame*, naquit

(*a*) Le P. Graveſon (*voyez* ce mot) ayant nié la réalité de cette lettre, on en fit graver l'original en 1729, avec la plus grande exactitude chalcographique, & des copies imprimées en furent répandues par-tout. C'eſt ſur une de ces copies, qui deviennent rares, que nous la tranſcrivons. Elle eſt ſi propre à faire connoître le ſaint prélat & le ſavant religieux, qu'on ne ſera pas fâché de la trouver ici. » *Admodùm Reverende in Chriſto Pater. Attulit mihi Paternitatis*

à Bourdeaux en 1556. Elle étoit fille de Richard de Leſtonac, conſeiller au parlement de cette ville, & niece du célebre Michel de Montaigne. Après la mort de Gaſton de Montferrand, ſon mari, dont elle eut 7 enfans, elle inſtitua ſon ordre pour l'inſtruction des jeunes filles, & le fit approuver par le pape Paul V en 1607. Quand ce pontife eût donné ſa bulle, il dit au général des Jéſuites : » Je viens de vous unir à de » vertueuſes filles, qui rendront aux perſonnes de leur » ſexe les pieux ſervices que » vos Peres rendent aux hommes dans toute la chré- » tienté ». Madame de Leſtonac, en ſe conſacrant à la vie religieuſe, avoit ſacrifié tous les agrémens de la figure & les avantages de la naiſſance. Sa congrégation ſe répandit en France, & y eut un grand nombre de maiſons, que la révolution de 1789 n'épargna pas plus que les autres établiſſemens édifians & utiles. *Voyez l'Hiſtoire des Religieuſes de Notre-Dame*, par Jean Bouzonie; & la *Vie de madame de Leſtonac*, par le P. Beauſils,

---

Veſtræ litteras dilectiſſimus nobis magiſter Gabriel, quæ ut par honorificæ, ità & jucundiſſimæ mihi fuerunt. Amabam jam pridem, imò etiam venerabar te nomenque tuum, mi Pater, non ſolùm quià ſoleo quidquid ex veſtrâ illâ Societate procedit, magni facere, ſed etiam quià ſigillatim de veſtrâ reverentiâ multa audivi præclara primùm, deindè vidi, inſpexi & ſuſpexi. Vidi namque ante aliquot annos opus illud utiliſſimum De Juſtitiâ & Jure, *in quo & breviter ſimul & lucùlenter, difficultates illius partis theologiæ, præ cæteris autoribus quos viderim, egregiè ſolvis. Vidi poſteà conſilium quod a magni conſilii angelo per te mortalibus datum eſt* De verâ Religione eligendâ, *ac demùm obiter vidi in bibliothecâ collegii Lugdunenſis tractatum* De Prædeſtinatione; *& quamvis non niſi ſparſim, ut fit, oculos in eum injicere contigerit, cognovi tamen, Paternitatem Veſtram ſententiam illam, antiquitate, ſuavitate, ac Scripturarum nativâ autoritate nobiliſſimam* De Prædeſtinatione ad gloriam poſt prævisa opera *amplecti ac tueri; quod tam mihi gratiſſimum fuit, qui nimirùm eam ſemper, ut Dei miſericordiæ ac gratiæ magis conſentaneam, veriorém ac amabiliorem exiſtimavi; quod etiàm tantiſper in libello* De Amore Dei *indicavi. Cùm igitur ità erga Paternitatis Veſtræ merita, quam dudùm laudaverant apud me opera ejus, affectus eſſem, mirificè profectò graviſus ſum, me tibi viciſſim utcumque etiam carum eſſe; quod ut ſemper contingat, & dictum magiſtrum Gabrielem commendatiſſimum habebo, & ſi quid umquam potero quod tibi placere cognoſcam, id exequar quàm impenſiſſimè. Valeat interim reverenda Paternitas tua, & te Deus uſque in ſenectam & ſenium nunquam derelinquat, ſed canos tuos benedictionibus cœleſtibus ornet & compleat. Annecſi Gebennenſium, XXVI Auguſti 1618. Admodùm Reverendæ Paternitatis Veſtræ humillimus & addictiſſimus frater & ſervus in Chriſto, Franciſcus, epiſcopus Gebennenſis* ». Je copie cette lettre ſur un exemplaire gravé d'après l'original, & publié par les Bollandiſtes à Anvers, 1729.

Jéſuite, Toulouſe, 1742, in-12.

LETI, (Gregoire) né à Milan en 1630, d'une famille Bolonoiſe, montra de bonne heure beaucoup d'eſprit & peu de vertu. Après avoir fait ſes études chez les Jéſuites, il ſe mit à voyager, & ſe fit connoître pour un homme d'un caractere ardent. L'évêque d'Aquapendente, ſon oncle, qu'il alla voir en paſſant, fut ſi choqué de la hardieſſe de ſes propos ſur la Religion, qu'il le chaſſa en lui prédiſant qu'il ſe laiſſeroit infecter du poiſon de l'héréſie. Ses craintes n'étoient pas ſans fondement. Leti vit à Gênes un Calviniſte, qui lui inſpira ſes principes. Il paſſa delà à Lauſanne, où il fit profeſſion de la nouvelle religion. Un médecin de cette ville lui fit épouſer ſa fille. De Lauſanne il alla à Geneve, en 1680, mais ſon humeur querelleuſe l'ayant obligé de ſortir de cette ville, après y avoir demeuré environ 20 ans, il ſe réfugia d'abord en France, où l'on ne s'accommoda guere de lui, puis à Londres: Charles II le reçut avec bonté, & dès la premiere audience il lui fit un préſent de 1000 écus, & lui promit la charge d'hiſtoriographe. Ce bienfait n'empêcha pas qu'il n'écrivît l'*Hiſtoire d'Angleterre* avec une licence qui lui fit donner ſon congé. Amſterdam fut ſon dernier aſyle. Il y mourut en 1701, à 71 ans, avec le titre d'hiſtoriographe de la ville. Leti étoit un hiſtorien famélique, qui en écrivant conſultoit plus les beſoins de ſon eſtomac que la vérité. Il offrit ſes ſervices à tous les potentats de l'Europe. Il leur promettoit de les faire vivre dans la poſtérité; mais c'étoit à condition qu'ils ne le laiſſeroient pas mourir de faim dans ce monde. Sa plume eſt toujours flatteuſe ou paſſionnée. Plus ſoigneux d'écrire des faits extraordinaires que des choſes vraies, il a rempli ſes ouvrages de menſonges, d'inepties & d'inexactitudes. Son ſtyle eſt aſſez vif, mais diffus, mordant, hériſſé de réflexions pédanteſques & ſouvent très-mauvaiſes, & de digreſſions accablantes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Les principaux de ceux qui ont été traduits en françois, ſont: I. La *Monarchie univerſelle du roi Louis XIV*, 1689, 2 vol. in-12. Il y eut une réponſe à cet ouvrage, ſous le titre de: L'*Europe reſſuſcitée du tombeau de M. Leti*, Utrecht, 1690. II. Le *Népotiſme de Rome*, 2 vol. in-12, 1667. III. La *Vie du pape Sixte-Quint*, traduite en françois en 2 vol. in-12, 1694, & pluſieurs fois réimprimée depuis. L'auteur répondit à une princeſſe qui lui demandoit, ſi tout ce qu'il avoit écrit dans ce livre étoit vrai? *Une choſe bien imaginée fait plus de plaiſir que la vérité deſtituée d'ornemens.* Le traducteur y fit des retranchemens & en eût dû faire davantage. IV. La *Vie de Philippe II, roi d'Eſpagne.* Elle a été traduite en 1734, en 6 vol. in-12. L'auteur ne s'y montre ni catholique, ni proteſtant. Si, pour être bon hiſtorien, il ſuffiſoit de n'avoir ni religion, ni amour pour ſa patrie, Leti l'auroit été à coup ſûr. V. La *Vie de Charles-Quint*, traduite en françois, en 4 vol. in-12, par les filles de l'auteur: compilation ennuyeuſe. VI. La

Vie d'Élizabeth, reine d'Angleterre, 1694 & 1741, 2 vol. in-12. Le roman y eſt mêlé avec l'hiſtoire. VII. L'*Hiſtoire de Cromwel*, 1694 & 1703, 2 vol. in-12; ramas confus de tout ce qu'il a lu ou entendu; celle de l'abbé Raguenet eſt tout d'un autre goût, & incomparablement mieux écrite. VIII. La *Vie de Pierre Giron, duc d'Oſſone*, 1700, Paris, 3 vol. in-12; aſſez intéreſſante, mais trop longue. IX. *Le Syndicat d'Alexandre VII, avec ſon Voyage en l'autre monde*, 1669, in-12; ſatyre emportée, telle qu'on devoit l'attendre d'un apoſtat. Ce n'eſt pas la ſeule qu'il ait publiée contre Rome, les papes & les cardinaux; mais de telles horreurs ne doivent pas même être citées. X. *Critique hiſtorique, politique, morale, économique & comique ſur les Loteries anciennes & nouvelles*, en 2 vol. in-12. C'eſt un fatras ſatyrique, où il maltraite beaucoup de perſonnes. Parmi ſes ouvrages italiens, on diſtingue: I. Son *Hiſtoire de Geneve*. L'auteur n'y ménage pas cette ville. II. Son *Théatre de la Grande-Bretagne*, 1684, qui le fit chaſſer d'Angleterre. L'un & l'autre ſont en 5 vol. in-12. III. *Le Théatre de la France*, 7 vol. in-4°, mauvais ouvrage. IV. Le *Théatre Belgique*, 2 vol. in-4°, auſſi mauvais que le précédent. V. L'*Italie régnante*, 4 vol. in-12. VI. L'*Hiſtoire de l'Empire Romain en Germanie*, 4 vol. in-4°. VII. *Le Cardinaliſme de la ſainte Egliſe*, 3 vol. in-12: c'eſt une ſatyre baſſe & ſans eſprit. VIII. *La juſte balance, dans laquelle on peſe toutes les maximes de Rome & les actions des cardinaux vivans*, 4 vol. in-12; libelle du même genre & dans le même goût que le précédent. IX. *Le Cérémonial hiſtorique*, 6 vol. in-12. X. *Dialogues politiques, ſur les moyens dont ſe ſervent les Républiques d'Italie pour ſe conſerver*, 2 vol. in-12. XI. *Abrégé des vertus patriotiques*, 2 vol. in-8°. XII. *La Renommée jalouſe de la Fortune*. XIII. *Panégyrique de Louis XIV*, in-4°. XIV. *Eloge de la Chaſſe*, in-12. XV. *Des Lettres*, 1 vol. in-12, où il avoue lui-même que ſa vie n'étoit pas fort réglée, & qu'il menoit celle d'un débauché (*part. 1, pag. 14, lett. 3; p. 26, lett. 5*). XVI. *L'Itinéraire de la Cour de Rome*, 3 vol. in-8°. XVII. *Hiſtoire de la Maiſon de Saxe*, 4 vol. in-4°. XVIII. *De celle de Brandebourg*, 4 vol. in-4°. XIX. *Le carnage des Réformés innocens*, in-4°. XX. *Les précipices du Siege Apoſtolique*, 1672, in-12 &c. Leti avoit encore fait divers autres ouvrages qu'il a eu raiſon de déſavouer. Tous ceux qui portent ſon nom ont été généralement condamnés à Rome le 22 octobre 1700.

LEU, (S.) appellé auſſi *S. Loup*, évêque de Sens, ſuccéda à S. Arteme l'an 609; ſe fit eſtimer du roi Clotaire II, & aimer de ſon peuple; il mourut le 1er ſeptembre 623, après l'avoir édifié par ſes vertus.

LEVAU, architecte, *voyez* VAU.

LEUCIPPE, philoſophe Grec, diſciple de Zénon, étoit d'Abdere, ſuivant la plus commune opinion. Il inventa le premier le fameux ſyſtême des Atômes & du Vuide, déve-

loppé enſuite par Démocrite & par Epicure. L'hypotheſe des Tourbillons, perfectionnée par Deſcartes, eſt auſſi de l'invention de Leucippe, comme le ſavant Huet l'a prouvé. On a cru trouver dans le ſyſtême de Leucippe le germe de ce grand principe de méchanique, que Deſcartes emploie ſi efficacement : *Les corps qui tournent, s'éloignent du centre autant qu'il eſt poſſible ;* parce que le philoſophe Grec enſeigne, que *les atômes les plus ſubtils tendent vers l'eſpace vuide comme en s'élançant.* Mais ce n'eſt pas à raiſon du tournoiement que les atômes *les plus ſubtils tendent vers l'eſpace vuide ;* par cette raiſon les moins ſubtils y tendent davantage. Les deux principes ſont donc très-différens & en quelque ſorte oppoſés. Il paroit néanmoins que Kepler & enſuite Deſcartes ont ſuivi Leucippe à l'égard des tourbillons & des cauſes de la peſanteur, & ont été, comme l'on ſait, accuſés de n'être que les copiſtes du ſyſtémateur Grec ; mais il ſe peut que le reproche ne ſoit pas juſte. Les idées de Leucippe n'étoient pas aſſez merveilleuſes pour croire qu'elles n'aient pu venir à l'eſprit de ceux qui auroient ignoré la doctrine de ce philoſophe. Leucippe vivoit vers l'an 428 avant J. C.

LEUCOTHOÉ, fille d'Orchame, roi d'Achéménie & d'Eurynome. Apollon qui l'aimoit, prit la figure de ſa mere pour s'inſinuer auprès d'elle, & en abuſa par cet artifice. Orchame, irrité du déshonneur de ſa fille, dont il fut inſtruit par Clytie ſa rivale, fit enterrer Leucothoé toute vive ; mais Apollon la changea en arbre qui porte l'encens.

LEVE, (Antoine de) Navarrois, prince d'Aſcoli, duc de Terre-Neuve, général des armées de Charles-Quint, naquit dans l'obſcurité, & fut d'abord ſimple ſoldat. Il parvint au commandement par d'utiles découvertes, & par une ſuite d'actions, la plupart heureuſes & toutes hardies. Un extérieur ignoble ne lui ôtoit rien de l'autorité qu'il devoit avoir, parce qu'il joignoit au talent de la parole une audace noble, à laquelle les hommes ne réſiſtent pas. Il ſe ſignala d'abord dans le royaume de Naples, ſous Gonſalve de Cordoue ; & enſuite dans le Milanez, d'où il chaſſa l'amiral Bonnivet en 1523. La bataille de Rebec s'étant donnée en 1524, il y ſervit avec beaucoup de valeur. Il défendit Pavie l'année ſuivante contre François I, qui y fut pris. Ses ſuccès lui procurerent des diſtinctions flatteuſes. Charles-Quint s'étant rendu en Italie, le fit aſſeoir à côté de lui, & le voyant obſtiné à ne ſe pas couvrir, il lui mit lui-même le chapeau ſur la tête, en diſant » qu'un capitaine qui avoit fait 60 campagnes toutes glorieuſes, méritoit bien d'être aſſis & couvert devant un empereur de » 30 ans ». Ce grand général ſoutint ſa réputation en Autriche, où il fut envoyé en 1529, contre Soliman qui aſſiégeoit Vienne, & en Afrique, où il ſuivit l'empereur en 1535. L'année d'après il fut témoin du mauvais ſuccès de l'expédition de Provence, en mou-

rut de douleur en 1536, à 76 ans, & fut enterré à S. Denis, près de Milan. On a raconté de lui des anecdotes romaneſques qui ne méritent aucune croyance. — Ses fils, Sanche & Antoine de LEVE, ſervirent l'Eſpagne avec zele, & ſe ſignalerent en divers combats. Le premier eut deux fils, Alfonſe & Sanche, qui ſe diſtinguerent ſous le duc de Parme aux Pays-Bas.

LÉVESQUE DE POUILLI, (Louis) né à Rheims en 1692, d'une famille ancienne, membre de l'académie des inſcriptions, fut élu lieutenant des habitans de la ville de Rheims en 1746. Il fit venir dans cette ville des eaux de fontaine plus ſalutaires que celles de puits, qui les incommodoient beaucoup, & mourut en 1750, à 59 ans. Pouilli eſt ſur-tout connu par ſa *Théorie des Sentimens agréables*, petit ouvrage imprimé pour la 4e fois en 1774, in-8°: c'eſt la production d'un eſprit net & déliçat, qui ſait analyſer juſqu'aux plus petites nuances du ſentiment. Il y a quelques propoſitions auxquelles on pourroit donner un mauvais ſens; mais un lecteur ſage doit toujours choiſir le plus favorable: le mieux ſeroit ſans doute qu'on ne pût leur en donner d'autre.

LÉVESQUE DE GRAVELLE, (Michel-Philippe) conſeiller au parlement de Paris, mort en 1752, avoit le goût des beaux-arts. On lui doit un *Recueil de Pierres gravées antiques*, 1732 & 1737, 2 vol. in-4°, curieux & recherché.

LEUFROI, (S.) 1er abbé de Madrie dans le dioceſe d'Evreux, où il étoit né d'une famille noble, mourut l'an 738. Ce monaſtere, nommé anciennement en latin *Madriacenſe*, du nom du village où il étoit ſitué, s'appella dans la ſuite *la Croix St-Ouen*, puis *la Croix St-Leufroi*. Sa menſe conventuelle fut unie au petit ſéminaire d'Evreux, par décret de l'ordinaire, au mois de mars 1741, confirmé par lettres patentes du mois d'avril de la même année.

LÉVI, 3e fils de Jacob & de Lia, naquit en Méſopotamie l'an 1748 avant J. C. C'eſt lui qui, voulant venger avec ſon frere Siméon l'injure faite à Dina, leur ſœur, paſſa au fil de l'épée tous les habitans de Sichem. Jacob en témoigna un déplaiſir extrême, & prédit au lit de la mort, qu'en punition de cette cruauté, la famille de Lévi ſeroit diviſée & n'auroit point de portion fixe au partage de la Terre-Promiſe. En effet elle fut diſperſée dans Iſraël, & n'eut pour partage que quelques villes qui lui furent aſſignées dans le lot des autres tribus. Lévi deſcendit en Egypte avec ſon pere, ayant déjà ſes 3 fils Gerſon, Caath & Merari, dont le 2e eut pour fils Amram, de qui naquirent Moyſe, Aaron & Marie. Il y mourut l'an 1612 avant J. C., à 137 ans. Sa famille fut toute conſacrée au ſervice de Dieu, & c'eſt de lui que les Prêtres & les Lévites tirerent leur origine. Ceux de ſa tribu s'allioient ſouvent à la maiſon royale, ainſi que le prouve la généalogie des parens de J. C. ſelon la chair.

LÉVI BEN GERSOM, Rabbin, a compoſé les *Guerres du*

Seigneur en hébreu, Wallenſtadt, 1560, in-fol., & des *Commentaires* imprimés ſéparément & dans les grandes Bibles. C'étoit un eſprit ſingulier, qui a rempli tous ſes livres de vaines ſubtilités métaphyſiques. On ignore le tems où il a vécu.

LÉVIS *ou* LÉVI, (Guy de) d'une illuſtre maiſon de France, fut le chef de toutes les branches que l'on en connoit aujourd'hui. Il ſe croiſa contre les Albigeois & fut élu maréchal des Croiſés. C'eſt en mémoire de cette charge, que ſa poſtérité a toujours conſervé le titre de *Maréchal de la Foi.* Il ſe ſignala dans cette guerre, & eut la terre de Mirepoix & pluſieurs autres ſituées en Languedoc, de la dépouille de ces rebelles fanatiques. Il mourut en 1230 ; il avoit fondé en 1190 l'abbaye de la Roche. Ses ſucceſſeurs ont joint au nom de Lévis, celui de ſeigneurs de Mirepoix.

LÉVI, *voyez* PHILIPPE Lévi.

LÉVIS, *voyez* QUELUS.

LEUNCLAVIUS, (Jean) natif d'Amelbrun en Weſtphalie, d'une famille noble, voyagea dans preſque toutes les cours de l'Europe. Pendant le ſéjour qu'il fit en Turquie, il ramaſſa de très-bons matériaux pour compoſer l'hiſtoire Ottomane ; & c'eſt à lui que le public eſt redevable de la meilleure connoiſſance qu'on en ait. Il joignit à l'intelligence des langues ſavantes, celle de la juriſprudence. Cet érudit mourut à Vienne en Autriche en 1593, à 60 ans. Ses mœurs n'étoient pas trop pures, ſi on en croit Scaliger qui dit : *Habebat ſcorta ſecum ;* mais cet écrivain ſatyrique peut l'avoir calomnié. On a de lui : I. *L'Hiſtoire Muſulmane*, 1591, in-fol. II. Les *Annales des Sultans Othomanides*, in-fol. qu'il traduiſit en latin, ſur la verſion que Jean Gaudier, autrement Spiégel, en avoit faite de turc en allemand. III. La Suite de ces Annales, qu'il continua juſqu'en 1588, ſous le titre de *Pandectæ Turcicæ* : on trouve ces deux ouvrages à la fin du *Chalcondyle* du Louvre. On peut profiter de ſes recherches, mais en les rectifiant, comme a fait le P. Nicolas Schmit (*voyez* ce mot). IV. Des *Verſions* latines de *Xénophon*, de *Zozime*, de *Conſtantin Manaſsès*, de *Michel Glycas*, de l'*Abrégé des Baſiliques :* celle-ci parut en 1596, 2 vol. in-fol. V. *Commentatio de Moſcorum belliis adversùs finitimos geſtis*, dans le Recueil des Hiſtoriens Polonois de Piſtorius, Bâle, 1581, 3 vol. in-fol. VI. *De jure Græco-Romano*, Francfort, 1596. VII. Un Abrégé du *Baſilicon* de l'empereur Léon VI, avec les *Novellæ Conſtitutiones*, Bâle, 1575.

LEUPOLD, (Jacques) conſeiller & commiſſaire des mines du roi de Pologne, membre de la ſociété royale de Berlin, & de diverſes autres, fut un des plus habiles hommes de l'Europe pour les inſtrumens mathématiques. Il mourut à Leipſig en 1727, après s'être rendu celebre par ſon grand ouvrage intitulé : *Theatrum Machinarum*, Leipſig, 1724, 3 vol. in-fol. Cette compilation eſt utile & recherchée.

LEUSDEN, (Jean) naquit à Utrecht en 1624, fut profeſſeur d'hébreu dans ſa patrie, & s'y acquit avec juſtice une grande réputation. Il mourut en 1699, à 75 ans. Quoique cet écrivain n'ait point fait de nouvelles découvertes dans la critique grammaticale, il la connoiſſoit bien; & il enſeignoit avec autant de clarté que de méthode. On a de lui pluſieurs ouvrages eſtimés. I. *Onomaſticon ſacrum*, Utrecht, 1684, in-8°. II. *Clavis hebraïca & philologica Veteris Teſtamenti*, 1683, in-4°. III. *Novi Teſtamenti Clavis Græca, cum annotationibus philologicis*, 1672, in-8°. IV. *Compendium Biblicum Veteris Teſtamenti*, 1688, in-8°. V. *Compendium Græcum Novi Teſtamenti*, dont la plus ample édition eſt celle de Londres en 1688, in-12. VI. *Philologus Hebræus*, 1695, in-4°. VII. *Philologus Hebræo-Græcus*, 1695, in-4°. VIII. *Philologus Hebræo-Mixtus*, 1699, in-4°. IX. Des *Notes* ſur *Jonas*, *Joël* & *Osée* &c. X. C'eſt à lui qu'on eſt redevable des éditions correctes de *Bochart*, de *Lightfoot*, & de la *Synopſe* des Critiques de Polus. XI. On lui doit auſſi la meilleure *Edition* de la *Bible* d'Athias, imprimée à Amſterdam en 2 vol. in-8°, 1705; & du *Nouveau-Teſtament Syriaque*, 1708, 2 vol. in-4°. — Rodolphe LEUSDEN, ſon fils, a donné une édition du *Nouveau-Teſtament Grec*.

LEUTARD, payſan fanatique du bourg de Vertus, dans le dioceſe de Châlons-ſur-Marne, vers la fin du 10e ſiecle, briſoit les croix & les images, prêchoit qu'il ne falloit pas payer les dîmes, & ſoutenoit que les Prophetes avoient dit des choſes répréhenſibles. Il ſe faiſoit ſuivre par une multitude innombrable de perſonnes qui le croyoient inſpiré de Dieu. Gibuin, évêque de Châlons, déſabuſa & convainquit ces pauvres gens. L'héréſiarque, déſeſpéré de ſe voir abandonné, ſe précipita dans un puits. Ses erreurs triomphent aujourd'hui en France, & Leutard paſſeroit pour un prophete ou un apôtre dans les clubs & dans l'aſſemblée nationale.

LEUTINGER, (Nicolas) né dans le Brandebourg, profeſſeur de belles-lettres & miniſtre Luthérien, mourut à Wittemberg en 1612, à 64 ans. On a de lui une *Hiſtoire de Brandebourg*, depuis 1499 juſqu'en 1594; elle parut avec ſes autres ouvrages, & ſa *Vie*, à Francfort, en 1729, 2 vol. in-4°.

LEUWEN, *voyez* LEEUWEN.

LEUWENHOECK, (Antoine de) célebre phyſicien, né à Delft en 1632, excelloit à faire des verres pour des microſcopes & pour des lunettes. Ses découvertes lui ont fait un nom diſtingué; pluſieurs ſont utiles & réelles, mais d'autres ſont parfaitement chimériques. Son ſyſtême des vers ſpermatiques, dont il faiſoit le principe de la génération, n'a eu d'autre vogue que celle de la nouveauté; croyant détruire l'ovariſme, il lui ſubſtitua une hypotheſe beaucoup plus défectueuſe, & qui ne ſoutient point le premier regard d'un homme judicieux. Ce qui l'excuſe en quelque ſorte, eſt l'im-

puiſſance reconnue, où ſont tous les phyſiciens, de rien dire de ſatisfaiſant ſur ce profond myſtere de la nature. Le moyen qu'il crut avoir d'y parvenir, étoit illuſoire; comme l'a très-bien remarqué M. Fabre dans ſon *Eſſai ſur les facultés de l'ame*. Paris, 1785. » Ce n'eſt » pas, dit-il, dans le dévelop- » pement du germe que conſiſte » le myſtere de la génération, » mais dans ſa formation; & » c'eſt là où les obſervations » microſcopiques ne ſauroient » atteindre ». (*Voyez* GRAAF, KIRCHER, MUYS). Le goût ſûr qui décide de la ſolidité d'une obſervation, lui manquoit abſolument, auſſi-bien que la littérature qui porte la lumiere dans toutes les ſciences. On doit cependant lui ſavoir gré d'avoir contribué à la découverte des germes, qui ſuivant un philoſophe de ce ſiecle, ſuffit ſeule pour anéantir l'athéiſme: il l'anéantiroit en effet, ſi les ſectateurs d'une ſi monſtrueuſe opinion pouvoient ſaiſir la juſteſſe d'une conſéquence. Il mourut en 1723, à 91 ans; on lui a élevé un beau mauſolée à Delft, dans la vieille égliſe, avec une épitaphe emphatique. Il a publié différens ouvrages en hollandois, qui ont été traduits en latin, & ont paru ſous le titre d'*Arcana naturæ detecta*, Delft, 1695 à 1719, 4 vol. in-4°, Leyde, 1722. On a imprimé en 1722, in-4°, ſes *Lettres* à la ſociété royale de Londres, dont il étoit membre, & à divers ſavans.

LEYDE, (Philippe de) né d'une famille noble de cette ville, fut conſeiller de Guillaume de Baviere comte de Hollande, puis grand-vicaire & chanoine d'Utrecht, où il mourut en 1380. On a de lui: *De Reipublicæ cura, & ſorte principantis, & nonnulli alii tractatus*, Leyde, 1516, in-fol., & Amſterdam, 1701, in-4°, avec la *Vie* de l'auteur. Ce qu'il a écrit ſur le gouvernement civil, ne vaut pas ce qu'il dit du gouvernement domeſtique. Il avoit profeſſé le droit à Orléans & à Paris, & laiſſa d'autres ouvrages oubliés aujourd'hui.

LEYDECKER, (Melchior) théologien calviniſte, né à Middelbourg en 1652, profeſſeur de théologie à Utrecht en 1678, mort en 1721, à 69 ans, étoit un homme dur & paſſionné, qui ne ſavoit réprimer ni ſa langue, ni ſa plume. On a de lui pluſieurs ouvrages pleins d'érudition, mais qui manquent ſouvent de critique. Les principaux ſont: I. *Traité de la République des Hébreux*, 2 vol. in-folio, Amſterdam, 1714 & 1716: recueil curieux, ſemé d'anecdotes ſur le Judaïſme moderne. Il y a joint une réfutation de l'*Archéologie* de Burnet. Ce Traité de la république des Hébreux n'a pas fait oublier celui de Sigonius ſur la même matiere. II. Un *Commentaire* latin ſur le *Catéchiſme* d'Heidelberg. III. Une *Diſſertation* contre le *Monde enchanté* de Becker. IV. Une *Analyſe de l'Ecriture*, *avec la Méthode de prêcher*. V. Une *Hiſtoire du Janſéniſme*, Utrecht, 1695, in 8°. VI. *Fax veritatis*, Leyde, 1677, in-8°. VII. La *Continuation* de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de Hornius, Francfort, 1704, in-8°. VIII. *Hiſtoire de l'Egliſe d'Afrique*, in-4°. IX. *Synopſis*

controverſiarum de fœdere. Tous ces ouvrages ſont écrits en latin, d'un ſtyle dur & dans les préjugés de l'auteur.

LEYDEN, (Jean de) *voyez* JEAN.

LEYDEN, (Jean Gerbrand de) ainſi nommé, parce qu'il étoit de la ville de ce nom, ſe fit Carme, s'appliqua avec une grande aſſiduité à toutes les fonctions de la vie apoſtolique, & conſacra ſes momens de loiſir à l'étude de l'hiſtoire de ſon pays. Il mourut l'an 1504. On a de lui : I. *Chronicon Hollandiæ comitum & epiſcoporum Ultrajectenſium, a S. Willebrordo ad annum 1417* ; Francfort, 1620, in-fol. II. *Chronicon Egmondanum, ſive Annales abbatum Egmondenſium*, publié par Antoine Matthieu, Leyde, 1698, in-4°. On lui attribue une Hiſtoire de l'ordre des Carmes, ce n'eſt qu'une répétition de celle d'Arnold Boſtius.

LEZANA, (Jean-Baptiſte de) Carme, naquit à Madrid le 23 novembre 1586. Il enſeigna avec réputation à Tolede, à Alcala & à Rome ; Urbain VIII le fit aſſeſſeur de la congrégation dell'Indice, & Innocent X de celle des Rites. Il mourut à Rome le 29 mars 1659, à 73 ans. On a de lui : I. *Summa quæſtionum Regularium*, Lyon, 1655, 4 vol. in-fol. ; c'eſt une théologie qui a pour objet principal les devoirs des Religieux. II. *Summa Theologiæ ſacræ*, Rome, 1654, 3 vol. in-fol. III. *Annales ſacri, prophetici & Eliani ordinis* &c. Rome, 1651—56, 4 vol. in-fol. pleins de fables ridicules ſur l'origine de cet ordre. IV. *De Regularium reformatione*, Rome, 1646, in-4°.

LEZIN, (S.) *Licinius*, évêque d'Angers en 586, mort le 1er novembre 605. Le pape S. Grégoire lui écrivit la *Lettre* 52 du livre IXe.

L'HOSTE, *voyez* HOSTE.

LHOTSKI, (George) Jéſuite, né à Zbirow en Bohême l'an 1724, mourut en 1758, étant recteur du college de Telcz, après avoir enſeigné les lettres & les ſciences avec réputation. On a de lui : I. *Controverſia Philoſophica de ſyſtemate Philoſophiæ Mechanicæ, id eſt, Mechaniſmo Coſmico & individuali*, Prague, 1748, in-8°. II. *Doctrina Theologica de gratia, juſtificatione, merito, virtutibus, vitiis & peccatis*, 1753, in-4°. III. *Doctrina Theologica de fide, ſpe, & charitate.* Ibidem, 1755, in-4°.

LHOYD, *voyez* LLOYD.

L'HUILLIER, *voyez* LUILLIER.

LIA, fille aînée de Laban, fut mariée avec Jacob par la ſupercherie de ſon pere, qui la ſubſtitua à Rachel, que Jacob devoit épouſer : cependant Jacob vécut bien avec elle, & en eut ſix fils, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Iſſachar, Zabulon, & une fille nommée Dina.

LIANCOURT, (Jeanne de Schomberg, ducheſſe de) fille du maréchal de Schomberg & femme de Roger du Pleſſis, duc de Liancourt, connu par les deux lettres que lui écrivit le docteur Arnauld, détacha du monde ſon mari par ſes leçons & par ſes exemples. Les deux époux ſe lierent étroitement avec les ſolitaires de Port-Royal, & montrerent beaucoup d'ardeur pour la défenſe de Janſenius. Ils moururent en 1674. Le duc ne ſurvécut que

2 mois à ſon épouſe. On a d'elle un ouvrage édifiant ſur l'éducation des enfans de l'un & de l'autre ſexe. L'abbé Boileau le publia en 1698, ſous ce titre : *Réglement donné par une femme de haute qualité à ſa petite-fille, pour ſa conduite & pour celle de ſa maiſon*, in-12 ; réimprimé à Paris en 1779. L'éditeur joignait à cet ouvrage un réglement que la ducheſſe de Liancourt avoit fait pour elle-même, avec un tableau des vertus de cette dame ; on ſent bien qu'on n'y trouve pas l'humilité & la docilité d'eſprit qui operent la ſoumiſſion aux déciſions de l'Egliſe.

LIBANIUS, fameux ſophiſte d'Antioche, élevé à Athenes, profeſſa la rhétorique à Conſtantinople & dans ſa patrie. S. Baſile & S. Jean-Chryſoſtome furent les diſciples de ce maître, qui, quoique païen, faiſoit beaucoup de cas des talens & des vertus de ſes deux éleves. On prétend qu'il auroit choiſi Chryſoſtome pour ſon ſucceſſeur, ſi le Chriſtianiſme ne le lui avoit enlevé. L'empereur Julien n'oublia rien pour engager Libanius à venir à ſa cour ; mais il ne put y réuſſir, même en lui offrant la qualité de préfet du prétoire. Libanius qui n'étoit pas plus modeſte que les autres ſages de l'antiquité païenne, répondit conſtamment à ceux qui le ſollicitoient, que la qualité de ſophiſte étoit fort au-deſſus de toutes les dignités qu'on lui offroit. Julien, irrité contre les magiſtrats d'Antioche, avoit fait mettre en priſon le ſénat de cette ville. Libanius vint parler à l'empereur pour ſes concitoyens, avec une liberté courageuſe. Un homme pour qui ce ton ferme étoit apparemment nouveau, lui dit : » Orateur, tu es bien » près du fleuve Oronte, pour » parler ſi hardiment «. Libanius le regarda avec dédain, & lui dit : » Courtiſan, la me- » nace que tu me fais ne peut » que déshonorer le maître que » tu veux me faire craindre «; & il continua. On ignore le tems de ſa mort ; quelques-uns la placent à la fin du 4e ſiecle. Libanius avoit beaucoup de goût lorſqu'il jugeoit les productions des autres, quoiqu'il en manque quelquefois dans ſes écrits. Julien ſoumettoit à ſon jugement ſes actions & ſes ouvrages ; & le ſophiſte, plus attaché à la perſonne qu'à la fortune de ce prince, le traitoit moins en courtiſan qu'en juge ſévere. La plupart des *Harangues* de ce rhéteur ont été perdues, & ce n'eſt pas peut-être un grand mal : ſans parler des citations multipliées d'Homere, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition très-déplacé, il gâte tout par l'affectation & l'obſcurité de ſon ſtyle, qui ne manque d'ailleurs ni de force, ni d'éclat. On eſtime davantage ſes *Lettres*, dont on a donné une excellente édition à Amſterdam en 1738, in-fol. Ce recueil offre plus de 1600 Epîtres, dont la plupart ne renferment que des complimens. On en lit pluſieurs autres curieuſes & intéreſſantes, qui peuvent donner des lumieres ſur l'hiſtoire civile, eccléſiaſtique, littéraire de ces tems-là. Antoine Bongiovani a publié à Veniſe, en 1755, *XVII Harangues* de Libanius, en un vol. in-fol. tirées de la bibliotheque de S. Marc. Il faut joindre ce

recueil à l'édition de ſes Œuvres, Paris, 1606 & 1627, 2 vol. in-fol. On trouve dans les Œuvres de ce philoſophe de fréquentes invectives contre la Religion Chrétienne, & l'empereur Conſtantin, qu'il avoue néanmoins avoir été plus vertueux que tous les empereurs Romains qui ont régné avant lui. On met au nombre des prédictions de la mort de Julien, une réponſe ingénieuſe d'un grammairien chrétien d'Antioche à Libanius. Ce ſophiſte, pour ſe moquer de la Religion, lui demanda, tandis que Julien étoit dans l'expédition où il périt : *Que fait maintenant le fils du charpentier? Il fait un cercueil*, répondit le grammairien.

LIBAVIUS, (André) docteur en médecine, né à Hall en Saxe, mourut à Cobourg en Franconie l'an 1616, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages ſur la chymie, & cherché toutes les occaſions de réfuter toutes les rêveries de Paracelſe & de ſes ſectateurs. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Syntagma ſelectorum Alchemiæ arcanorum*, Francfort, 1613, 2 tom. in-fol. en 1 vol. II. *Appendix ſyntagmatis arcanorum*, 1615, in-fol. III. *Epiſtolarum Chymicarum lib. tres*, 1595. La chymie a fait tant de progrès depuis Libavius, que ces ouvrages ne ſont plus recherchés. Il eſt le premier qui ait parlé de la tranſfuſion du ſang d'un animal dans un autre : opération qui a fait tant de bruit dans le 17e ſiecle, & qui a dû être prohibée par les loix, à raiſon de l'abus étrange qu'on en faiſoit. *Voyez* DENYS Jean-Baptiſte, MERKLIN.

LIBERAT, (S.) abbé du monaſtere de Capſe en Afrique, ſouffrit le martyre avec 6 de ſes compagnons, le 2 juillet 483, pendant la perſécution d'Hunneric.

LIBERAT, diacre de l'égliſe de Carthage au 6e ſiecle, l'un des plus zélés défenſeurs des *Trois Chapitres*, fut employé dans diverſes affaires importantes, & fut envoyé à Rome l'an 535. On a de lui un livre intitulé : *Breviarium de Cauſa Neſtorii & Eutychetis*, que le P. Garnier donna au public en 1675, in-8°, à Paris, avec des Commentaires qui corrigent ce qu'il y a de défectueux dans le texte.

LIBERE, Romain, fut élevé ſur la chaire de S. Pierre en 352, après le pape Jules I. Il la mérita par ſa piété & par ſon zele pour la foi. L'empereur Conſtance, ayant tenté vainement de le faire ſouſcrire à la condamnation de l'illuſtre Athanaſe, le relégua à Bérée dans la Thrace. La rigueur avec laquelle on le traita dans ſon exil, & la douleur de voir ſon ſiege occupé par l'antipape Félix, ébranlerent ſa conſtance. Il conſentit enfin à la condamnation d'Athanaſe, & ſigna la *Formule* de Sirmium; non pas celle du dernier concile, qui étoit viſiblement hérétique; ni celle du ſecond, qui étoit également repréhenſible, & qui fut rédigée par Valens & Urſace en 357; mais du premier, dreſſée en 351 avec beaucoup d'art par les Ariens, & qui pouvoit à la rigueur être défendue, comme elle le fut par

S. Hilaire. Par cette foibleſſe il rentra dans la communion des Orientaux. On lui fit approuver dans le concile d'Ancyre, en 358, un écrit qui rejetoit le mot *Conſubſtantiel*; mais il proteſta en même tems qu'il anathématiſoit ceux qui diſoient que le Fils n'étoit pas ſemblable au Pere en ſubſtance & en toutes choſes. L'empereur lui permit alors de retourner à Rome, où le peuple le reçut aſſez froidement. Cet accueil le fit rentrer en lui-même; il reconnut ſa faute, la pleura, fit ſes excuſes à Athanaſe, rejeta la confeſſion de foi du concile de Rimini en 359, & mourut ſaintement le 24 ſeptembre 366. C'eſt ainſi que ce pape termina ſa carriere avec toute la gloire qui avoit illuſtré la très-grande partie d'un pontificat de plus de 14 ans, & que ſa chute, quelle qu'elle ait été, n'a pu flétrir. Cette foibleſſe paſſagere ſe trouve réparée par tant de traits d'un courage ſoutenu parfaitement depuis ſon repentir, que preſque tous les Peres l'ont qualifié de *Bienheureux*. Son nom ſe lit dans les plus anciens Martyrologes latins. On a de lui des *Epîtres* qui ſe trouvent dans celles des papes par D. Couſtant.

LIBERGE, (Martin) né au Mans, profeſſeur de droit à Poitiers, fut élu échevin perpétuel de cette ville, pour avoir appaiſé deux ſéditions du peuple au commencement de la ligue. Il harangua Henri IV, lorſqu'il paſſa par Angers en 1595; & ce prince fut ſi charmé de ſon diſcours, qu'il l'embraſſa. Liberge mourut en 1599. Nous avons de lui la *Relation du ſiege de Poitiers*, où il étoit préſent, 1625, in-12; & quelques *Traités* de droit.

LIBERIUS A JESU, Carme, natif de Novare, enſeigna la controverſe pendant 38 ans à Rome, & fut préfet de la Propagande. Il mourut l'an 1719, après avoir publié: *Controverſiæ dogmaticæ*, Rome, 1701, in-fol. Cette édition fut défendue, parce que l'auteur y étoit favorable au Janſéniſme; mais l'ayant corrigé, & s'étant rétracté, on permit l'édition, qui fut faite l'an 1710. Liberius qui avoit promis 3 vol. in-fol. quand il en publia le premier, augmenta tellement l'ouvrage, qu'on l'a imprimé à Milan en 11 vol. in-fol. l'an 1742.

LIBERTÉ, divinité allégorique. On la repréſentoit ſous la figure d'une femme vêtue de blanc, tenant un ſceptre d'une main, un caſque de l'autre, & ayant auprès d'elle un faiſceau d'armes & un joug rompu: le chat lui étoit conſacré. Quoique la liberté ſoit en général un bien précieux, elle eſt ſi ſujette à dégénérer, que quelques moraliſtes mythologues ont douté s'il falloit la ranger parmi les divinités bienfaiſantes ou ſiniſtres. Horace a dit:

In vitium Libertas excidit & vim
Dignam lege regi.

LIBERTINUS, (Charles) né à Mulhauſen en Bohême, l'an 1638, entra chez les Jéſuites en 1654, & mourut à Klattau en 1683, après avoir enſeigné les belles-lettres & la langue grecque, & prêché avec réputation. On a de lui le Traité de Gennade, ou Georges Scholarius,

ſur la Prédeſtination, traduit en latin avec de fort bonnes notes, Prague, 1673, in-8°. Il a publié encore *Franciſcus Xaverius, Indiarum apoſtolus, elogiis illuſtratus*, Breſlaw, 1681; Prague, 1771, in-4°.—Il ne faut pas le confondre avec Jean LIBERTINUS, auſſi Jéſuite, né à Leutmeritz en 1654, mort vers 1724, dont on a un ouvrage, en langue bohémienne, *ſur l'éducation de la Jeuneſſe*, Prague, 1715, in-12; & un traité *De la conformité de la volonté de l'Homme avec celle de Dieu*, dans la même langue, Prague, 1710, in-12.

LIBITINE, divinité qui préſidoit aux funérailles. C'eſt la même que Proſerpine (*voyez* ce mot). Elle avoit un temple à Rome, où l'on gardoit tout ce qui étoit néceſſaire aux pompes funebres.

LIBON, célebre architecte Grec, vivoit 450 ans avant Jeſus-Chriſt: c'eſt lui qui bâtit le fameux temple de Jupiter, auprès de Pruſe ou Olympie, ſi renommée par les Jeux Olympiques qu'on y célébroit tous les 4 ans.

LICETI *ou* LICETO, *Licetus*, (Fortunius) fils d'un célebre médecin & médecin lui-même, naquit à Rapalo, dans l'état de Genes, en 1577, avant le 7e mois de la groſſeſſe de ſa mere. Son pere le fit mettre dans une boëte de coton, & l'éleva avec tant de ſoin, qu'il jouit d'une ſanté auſſi parfaite que s'il ne fût pas venu au monde avant le tems. Il profeſſa la philoſophie à Piſe, & enſuite la médecine à Padoue avec beaucoup d'applaudiſſement. Il y mourut en 1657, à 79 ans. On a de lui un très-grand nombre de Traités. Les principaux ſont: I. *De Monſtris*, Amſterdam, 1665, in-4°. On y trouve quelques contes populaires; mais il y a de bonnes vues & des principes ſages. II. *De Cometarum attributis*, in-4°. III. *De his qui vivunt ſine alimentis*, in-folio. IV. *Mundi & hominis Analogia*, in-4°. V. *De Annulis antiquis*, in-4°. VI. *De novis Aſtris & Cometis*, Veniſe, 1622, in-4°. VII. *De ortu ſpontaneo viventium*, Vicence, 1618, in-fol. VIII. *De animorum rationalium immortalitate*, Padoue, 1629, in-fol. IX. *De Fulminum naturâ*, in-4°. X. *De ortu Animæ humanæ*, Veniſe, 1603, in-4°. XI. *Hydrologia, ſive De Maris tranquillitate & ortu Fluminum*, Udine, 1655, in-4°. XII. *De Lucernis antiquis*, ibid. 1653, in-fol. &c. Dans ce dernier traité, il ſoutient que les anciens avoient des lampes ſépulcrales qui ne s'éteignoient point; mais les ſavans croient communément que ces prétendues *Lampes éternelles* n'étoient que des phoſphores, qui s'allumoient pour quelques inſtans après avoir été expoſés à l'air. C'eſt le ſentiment de Ferrari dans ſa diſſertation *De Veterum lucernis ſepulchralibus*, qu'il publia en 1685, in-4°, dans ſon livre *De re veſtiaria*.—Joſeph LICETI, pere de Fortunius, eſt auteur d'un livre intitulé: *Nobiltà de principali membri dell' Uomo*, 1599, in-8°.

LICHTENAW; on appelloit de ce nom CONRAD, comme auſſi ſous le nom d'*Abbas Uſpergenſis*. Voyez CONRAD.

LICHTENSTEIN, (Joſeph-Wenceſlas, prince de) duc de

Troppau & de Jægerndorf en Siléſie, chevalier de la Toiſon-d'or, feld-maréchal au ſervice de l'impératrice Marie-Théreſe, directeur général de l'artillerie, entra au ſervice de la maiſon d'Autriche en 1716, & fut fait colonel d'un régiment de dragons en 1723. Charles VI l'envoya en 1738 en qualité d'ambaſſadeur à la cour de Verſailles ; emploi qu'il remplit pendant trois ans avec diſtinction. Il commanda en chef les armées en Italie en 1746, & gagna le 16 juin la bataille de Plaiſance, qui mit les affaires de ſa ſouveraine dans un état très-avantageux en Italie. En 1760, il fut nommé ambaſſadeur extraordinaire à la cour de Parme, pour épouſer par procuration l'infante Iſabelle au nom de l'archiduc Joſeph, depuis empereur. Quatre ans après, il remplit à Francfort la dignité de commiſſaire impérial pour l'élection du roi des Romains, & mourut à Vienne le 10 février 1772, âgé de 75 ans, conſidéré comme le plus fidele miniſtre & le plus zélé ſujet de Marie-Théreſe dans des tems très-difficiles, comme le reſtaurateur de l'artillerie Autrichienne, qui ſous ſa direction devint un des plus formidables reſſorts de la tactique moderne. L'auguſte princeſſe le regarda comme un des ſoutiens de ſon trône, dans les circonſtances où il s'ébranloit de toute part, & lui fit élever un beau monument en bronze dans l'arſenal de Vienne. Les artiſtes perdirent en lui un protecteur, les infortunés un appui ; & les pauvres un pere.

LICINIA, veſtale, fut punie de mort avec deux autres, Emilie & Marcia, à cauſe de leurs débauches, vers l'an 112 avant J. C.

LICINIUS, (*Caïus*) tribun du peuple, d'une famille des plus conſidérables de Rome entre les Plébéiennes, fut choiſi par le dictateur Manlius pour général de la cavalerie, l'an 365 avant J. C Licinius fut le premier Plébéien honoré de cette charge. On le ſurnomma *Stolo*, c'eſt-à-dire *Rejeton inutile*, à cauſe de la loi qu'il publia avec Sextius pendant ſon tribunat, par laquelle il défendoit à tout citoyen Romain de poſſéder plus de 500 arpens de terre, ſous prétexte que ceux qui en avoient davantage, ne pouvoient cultiver leur bien avec ſoin. Ces deux tribuns ordonnerent encore » que les intérêts qui auroient » été payés par les débiteurs, » demeuraſſent imputés ſur le » principal des dettes, & que » le ſurplus ſeroit acquitté en » trois diverſes années » ; ce qui étoit une violation manifeſte de la propriété : enfin, » que l'on » ne créeroit plus de conſul à » l'avenir, que l'un d'eux ne » fût de famille Plébéienne ». Ils furent tous les deux conſuls, en conſéquence de cette derniere loi : Sextius l'an 362 avant J. C., & Licinius 2 ans après. On a toujours remarqué que l'ambition, la cupidité & la jalouſie, cherchoient à flatter la multitude, & à gagner la faveur populaire pour atteindre leurs vues. *Voyez* GRACCHUS.

LICINIUS-TEGULA, (*Publ.*) célebre poëte comique latin, vers l'an 200 avant J. C.

Licatius, cité par Aulu-Gelle, lui donne le 4e rang parmi les poëtes comiques. Mais comme il ne nous reſte de lui que des fragmens dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire, il eſt difficile de dire s'il méritoit le rang qu'on lui aſſigne.

LICINIUS-CALVUS, *voyez* CALVUS.

LICINIUS *ou* LICINIANUS, (*C. Flavius-Valerianus*) empereur Romain, fils d'un payſan de Dacie, parvint du rang de ſimple ſoldat aux premiers emplois militaires. Galere-Maximien, qui avoit été ſoldat avec lui, & auquel il avoit rendu des ſervices importans dans la guerre contre les Perſes, l'aſſocia à l'empire en 307, & lui donna pour département la Pannonie & la Rhétie. Conſtantin voyant ſon crédit, s'unit étroitement avec Licinius, & pour reſſerrer les nœuds de leur amitié, il lui fit épouſer Conſtantia, ſa ſœur, en 313. Cette année fut célebre par les victoires de Licinius ſur Maximin Daïa. Il le battit le 30 avril entre Héraclée & Andrinople, le pourſuivit juſqu'au Mont-Taurus, le força à s'empoiſonner & maſſacra toute ſa famille. Enorgueilli par ſes ſuccès & jaloux de la gloire de Conſtantin, il perſécuta les Chrétiens, pour avoir un prétexte de lui faire la guerre. Il n'en falloit pas davantage pour ſe brouiller avec lui. Les deux empereurs marcherent l'un contre l'autre à la tête de leurs armées. Ils ſe rencontrent auprès de Cibales en Pannonie, combattent tous les deux avec valeur, & Licinius eſt enfin obligé de céder. Il répara bientôt cette perte, & en vint une ſeconde fois aux mains auprès d'Andrinople. Son armée, quoique vaincue une 2e fois, pilla le camp de Conſtantin. Les deux princes, las de cette guerre ruineuſe & ſi peu déciſive, réſolurent de faire la paix : Licinius l'acheta par la ceſſion de l'Illyrie & de la Grece. Conſtantin ayant paſſé ſur ſes terres en 323, ſon rival irrité viola le traité de paix. On arma des deux côtés, & le voiſinage d'Andrinople devint encore le théatre de leurs combats. L'armée de Licinius y fut taillée en pieces ; il prit la fuite du côté de Chalcédoine, où le vainqueur le pourſuivit. Craignant d'être obligé de donner bataille, & n'ayant que très-peu de troupes, il demanda la paix à Conſtantin, qui la lui accorda ; mais dès qu'il eut reçu du ſecours, il rompit encore le traité. Il y eut une nouvelle bataille près de Chalcédoine, où Licinius fut derechef vaincu & contraint de fuir. Conſtantin le ſuivit de ſi près, qu'il l'obligea de s'enfermer dans Nicomédie. Licinius, dans cette extrêmité, ſe remit à la clémence de ſon vainqueur. Conſtantia, ſa femme, employa les larmes & les prieres pour toucher ſon frere ; Licinius ſe joignit à elle, & ſe dépouilla de la pourpre impériale. Conſtantin, après lui avoir accordé ſon pardon & l'avoir fait manger à ſa table, le relégua à Theſſalonique, où apprenant qu'il ne ceſſoit d'intriguer & qu'il traitoit ſecrettement avec les barbares pour renouveller la guerre, il le fit étrangler l'an 324. Il avoit un fils, que

Conſtantin prit d'abord chez lui, & qu'il fit mourir un an après (*voyez* l'article ſuivant). Licinius ſe diſtingua par ſon courage; mais cette vertu étoit balancée par beaucoup de vices. Il étoit avare, dur, cruel, impudique; il perſécuta les Chrétiens, pilla ſes ſujets, & leur enleva leurs femmes; ſon inconſtance & ſon ambition lui faiſoient rompre à la premiere occaſion les traités les plus ſolemnels.

LICINIUS, (*Flavius-Valérius-Licinianus*) ſurnommé *le Jeune*, étoit fils du précédent & de Conſtantia, ſœur de Conſtantin. Il naquit en 315, & fut déclaré céſar en 317, ayant à peine 20 mois. Conſtantin le fit élever ſous ſes yeux à Conſtantinople. Mais ſa jeuneſſe ne lui permettant pas de cacher les ſaillies de ſon imagination, il lui échappoit des traits qui faiſoient connoître ſes deſirs ambitieux & les troubles qu'il cauſeroit dans l'empire. On en fit des plaintes à Conſtantin, & Fauſta ſa femme lui peignit ſi vivement le danger de l'état, qu'il fit mourir le jeune prince, en 326, lorſqu'il étoit dans ſa 12e année.

LICINIUS, *voyez* LEZIN.

LICINIUS de Ste SCHOLASTIQUE, Carme, né à Saumur, mort à Paris dans le couvent dit *des Bilettes*, le 15 février 1674, après avoir publié: I. *De Scientiis acquirendis tam divinis quàm humanis*, Paris, 1664. II. *Preuves de l'infidélité des Janſéniſtes dans la traduction des ſaints Peres.* III. *Vie du P. Philippe Thibault, auteur de la réforme des Carmes de l'obſervance de Rennes*; Paris, 1673. IV. Un grand nombre d'ouvrages aſcétiques. C'étoit un homme appliqué & qui ne cherchoit qu'à ſe rendre utile, à confondre l'erreur, à démaſquer l'hypocriſie, & à nourrir la piété.

LIEBAUT, (Jean) médecin, né à Dijon, mort à Paris en 1596, laiſſa divers Traités de médecine, & eut part à la *Maiſon Ruſtique*: ouvrage dont Charles Etienne, ſon beau-pere, eſt le premier & le principal auteur. Ce livre, qui ne formoit d'abord qu'un volume, en compoſe à préſent deux in-4°. On a encore de lui: I. Des *Traités* ſur les *Maladies*, l'*Ornement* & la *Beauté des femmes*, 1582, 3 vol. in-8°. II. *Theſaurus ſanitatis*, 1578, in-8°. III. *De præcavendis curandiſque venenis Commentarius.* IV. Des *Scholies* ſur Jacques *Hollerius*, en latin, 1579, in-8° &c.

LIEBE, (Chrétien-Sigiſmond) ſavant antiquaire Allemand, mort à Gotha en 1736, dans un âge avancé, s'eſt principalement fait connoître par ſon ouvrage intitulé: *Gotha Nummaria*, Amſterdam, 1730, in-fol.

LIEBICH, (Jean) né à Glogau en Siléſie en 1681, entra chez les Jéſuites, où il enſeigna diverſes ſciences avec réputation, fut pendant dix ans chancelier de l'univerſité d'Olmutz, & mourut dans cette ville en 1757. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Quæſtiones Theologicæ de fide, ſpe & charitate*, Olmutz, 1728, in-8°. II. *Breviarium ſcripturiſticum in Evangelia adventûs & plures dominicas ſequentes uſque ad Dominicam ſeptuageſimæ*, Olmutz, 1731, in-8°.

III.

III. *Pœnitentiæ ſacramentum per reſolutiones ſpeculativo-practicas ad munus confeſſariorum ſe diſponentibus ſervituras diſcuſſum*, Troppau, 1732, in-8°. IV. *Quæſtio juris & facti hiſtorico-theologica de Conciliis S. Romanæ Eccleſiæ*, Troppau, 1732, in-12.

LIEBKNECHT, (Jean-George) célebre profeſſeur de Gieſſen, natif de Waſungen, devint membre de la ſociété royale de Londres, de l'académie des ſciences de Berlin, & de la ſociété des Curieux de la Nature, & mourut à Gieſſen en 1749. On a de lui un grand nombre de *Diſſertations théologiques, philoſophiques & littéraires*, eſtimées; & divers autres ouvrages.

LIETAUD, (Joſeph) premier médecin du roi de France, préſident de la ſociété royale de médecine, naquit à Aix en Provence en 1703, & mourut à Paris le 6 décembre 1780. On a de lui: I. *Eſſais Anatomiques, contenant la deſcription exacte de toutes les parties qui compoſent le corps humain*, Paris, 1772, 2 vol. in-8°. M. Portal en a donné une nouvelle édition en 1777, avec des notes & des obſervations. II. *Elementa Phyſiologiæ*, Paris, 1749, in-8°. III. *Précis de la Médecine pratique*, 1770, 2 vol. in-4° & 3 vol. in-12. IV. *Précis de la matiere médicale*, 1777, 2 vol. in-4° & 3 vol. in-12. V. *Hiſtoria anatomico-medica*, 1767, 2 vol. in-4°, avec des obſervations de M. Portal.

LIEUTAUD, (Jacques) né à Arles, mourut à Paris en 1733, membre de l'académie des ſciences, à laquelle il avoit été aſſocié en qualité d'aſtronome. On a de lui 27 volumes de la *Connoiſſance des Tems*, depuis 1703 juſqu'en 1729.

LIGARIUS, (Quintus) lieutenant de Caïus Conſidius, proconſul d'Afrique, ſe fit tendrement aimer des Africains. Ils le demanderent & l'obtinrent pour leur proconſul, lorſque Conſidius fut rappellé. Il continua de ſe faire aimer dans ſon gouvernement, & ces peuples voulurent l'avoir à leur tête, lorſqu'ils prirent les armes, au commencement de la guerre civile de Céſar & de Pompée; mais il aima mieux retourner à Rome. Il embraſſa les intérêts de Pompée, & ſe trouva en Afrique dans le tems de la défaite de Scipion & des autres chefs qui avoient renouvellé la guerre. Cependant Céſar lui accorda la vie, mais avec défenſe de retourner à Rome. Ligarius ſe vit contraint de ſe tenir caché hors de l'Italie. Ses freres & ſes amis, & ſur-tout Cicéron, mettoient tout en œuvre pour lui obtenir la permiſſion de rentrer dans Rome, lorſque Tuberon ſe déclara dans les formes l'accuſateur de Ligarius. Ce fut alors que Cicéron prononça pour l'accuſé cette harangue admirable, qui paſſe avec raiſon pour un chef-d'œuvre, & par laquelle il obtint de Céſar l'abſolution de Ligarius, quoique ce prince n'eût pas deſſein de l'abſoudre. Tuberon fut ſi fâché de l'iſſue de ſa cauſe, qu'il renonça au barreau. Cependant Ligarius devint dans la ſuite un des complices de la conjuration où Céſar fut aſſaſſiné: tant il eſt vrai que les uſurpateurs du

pouvoir & les violateurs des loix publiques ne ſont jamais aſſurés de l'impunité, lors même qu'ils ſe ſignalent par des actes de juſtice ou de bonté.

LIGER, (Louis) auteur d'un grand nombre d'ouvrages ſur l'agriculture & le jardinage, naquit à Auxerre en 1658, & mourut à Guerchi, près de cette ville, en 1717. Il étoit fort honnête homme; mais c'étoit un auteur médiocre, rebattant cent fois les mêmes choſes en différens livres. Ses principaux ouvrages roulent ſur l'agriculture, le jardinage, l'économique domeſtique &c. Il s'attachoit plus à compiler qu'à réfléchir ſur les matieres qu'il traitoit. On lui attribue encore *Le Voyageur fidele, ou le Guide des Etrangers dans la ville de Paris*, in-12.

LIGHFOOT, (Jean) l'un des plus habiles hommes de ſon ſiecle dans la connoiſſance de l'hébreu, du Talmud & des rabbins, né en 1602 à Stoke, dans le comté de Stafford, mort à Cambridge en 1675, à 73 ans, fut vice-chancelier de l'univerſité de cette derniere ville & chanoine d'Ely. La meilleure édition de ſes *Œuvres* eſt celle d'Utrecht, 1699, en 3 vol. in-fol., miſe au jour par les ſoins de Jean Leuſden. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Horæ Hebraïcæ & Talmudicæ in Geographiam Terræ-Sanctæ.* On y trouve des obſervations propres à rectifier les erreurs des géographes qui ont travaillé ſur la Paleſtine. II. Une *Harmonie de l'Ancien-Teſtament.* III. Des *Commentaires* ſur une partie du *Nouveau.* Ils reſpirent l'érudition la plus recherchée, ainſi que ſes autres ouvrages. Il y fait un uſage heureux des connoiſſances talmudiques pour l'explication des uſages des Juifs modernes. Strype a publié à Londres en 1700, in-8°, de nouvelles *Œuvres poſthumes* de Lighfoot. On trouve dans ſes écrits quelques ſentimens condamnables; que les Juifs étoient entiérement rejetés de Dieu; que les clefs du royaume des cieux n'avoient été données qu'à S. Pierre; que ſon pouvoir ne regardoit que la doctrine & non la diſcipline &c. Erreurs qui n'ont rien de ſurprenant dans un auteur calviniſte.

LIGNAC, (Joſeph-Adrien le Large de) naquit à Poitiers d'une famille noble. Il paſſa quelque tems chez les Jéſuites, qu'il quitta pour aller dans l'Oratoire. On lui confia divers emplois, dont il s'acquitta avec ſuccès. Dans un voyage qu'il fit à Rome, Benoît XIV & le cardinal Paſſionei l'accueillirent avec cette bonté & cette familiarité nobles, qui leur étoient ordinaires envers les ſavans. L'abbé de Lignac mourut à Paris en 1762, après être ſorti de l'Oratoire. Nous avons de lui: I. *Poſſibilité de la préſence corporelle de l'homme en pluſieurs lieux*, 1764, in-12. L'auteur y montre, contre M. Boullier, que le dogme de la Tranſubſtantiation n'a rien d'incompatible avec les idées de la ſaine philoſophie; il y a cependant d'autres moyens plus ſimples peut-être de mettre ce myſtere à l'abri des chicanes de l'erreur (*voyez le Catéch. Philoſ.* n°. 441 & ſuiv.). II. *Mémoires pour l'hiſtoire des Araignées aquatiques*, en 1748, in-12. III. *Le-*

res à un Américain ſur l'Hiſtoire Naturelle de M. de Buffon, 1751, 2 vol. in-12, pleines d'obſervations ſenſées ; mais quelques-unes ſont minutieuſes. IV. *Le témoignage du ſens intime & de l'expérience, oppoſé à la foi profane & ridicule des Paraliſtes modernes*, 3 vol. in-12, 1760. V. *Elémens de Métaphyſique tirés de l'expérience*, 1753, in-12. VI. *Examen ſérieux & comique du Livre de l'Eſprit*, 1759, 2 vol. in-12. Ouvrages pleins de raiſons & d'excellentes obſervations, quoique le dernier ſoit quelquefois ſuperficiel & contienne des choſes mal vues, en particulier une eſpece de roman touchant la condamnation de Galilée. L'abbé de Lignac travailloit à exécuter le plan des preuves de la Religion, que Paſcal avoit conçu quand la mort le ſurprit. Son ſtyle à la vérité étoit fort inférieur à celui de cet homme célebre ; mais il penſoit profondément, ſur-tout en métaphyſique, & tous ſes ouvrages en ſont la preuve. S'il a eu des liaiſons peut-être trop marquées avec les gens du parti, il n'a pas perdu ſon tems à défendre leurs opinions. On en voit cependant çà & là, quelques ſymptômes dans ſes ouvrages, mais foiblement prononcés & ſuſceptibles pour l'ordinaire, d'une interprétation favorable.

LIGNIERE, *voyez* LINIERE.

LILIENTHAL, (Michel) né à Liebſtadt en Pruſſe l'an 1686, s'établit à Konisberg, où il fut paſteur & profeſſeur juſqu'à ſa mort, arrivée en 1750. On a de lui : I. *Acta Boruſſica eccleſiaſtica, civilia, litteraria*, 3 vol. II. Pluſieurs bonnes *Diſſertations* académiques. III. *Selecta Hiſtorica & Litteraria*, 2 vol. in-12. IV. *De Machiavelliſmo litterario*. Cet ouvrage roule ſur les petites ruſes dont les gens-de-lettres ſe ſervent pour ſe faire un nom : ruſes auxquelles preſque tous les *grands hommes* de nos jours doivent leur célébrité. V. *Annotationes in Struvii Introductionem ad notitiam rei litterariæ*, Leipſig, 1729, in-8°. Ces écrits ſont pleins de ſavantes recherches.

LILIO, *voyez* GRÉGOIRE XIII.

LILLY, (Guillaume) aſtrologue Anglois, dont on a *Merlinus Anglicus junior*, en anglois, Londres, 1655, in-4°, & pluſieurs autres ouvrages. Il étoit très-lié avec Ashmole, qui en fait mention dans le *Journal* de ſa Vie. Leurs goûts & quelquefois l'état de leurs têtes étoient les mêmes. Il mourut en 1681.

LILLY, (Guillaume) natif d'Odeham dans le Hampshire, voyagea dans la Terre-Sainte, dans l'Italie, & fut le premier maître de l'école de S. Paul de Londres, fondée par Colles. On a de lui des *Poëſies*, & une *Grammaire Latine* ; Oxford, 1671, in-8°. Il mourut en 1522.

LIMBORCH, (Philippe de) théologien remontrant, né à Amſterdam en 1633, d'une bonne famille, fut miniſtre à Gouda en 1657 ; puis à Amſterdam en 1667. Il obtint la même année en cette ville la chaire de théologie, qu'il remplit juſqu'à ſa mort, arrivée en 1712, à 79 ans. Il étoit grand partiſan de la tolérance ; & avec cela il a rempli ſes écrits

du fiel le plus amer contre l'Égliſe Catholique. Jean le Clerc en fait un grand éloge, mais le ſocinianiſme, qui réuniſſoit les deux auteurs par l'attachement aux mêmes opinions, rend cet éloge fort ſuſpect. On a de lui pluſieurs ouvrages eſtimés des Proteſtans. Les principaux ſont: I. *Amica collatio de veritate Religionis Chriſtianæ, cum erudito Judæo*, in-12; l'édition de Goude, in-4°, 1687, n'eſt pas commune. On en a fait une à Bâle, in-8°, 1740. Le Juif avec lequel Limborch eut cette conférence, eſt Iſaac Orobio de Séville, qui ſavoit ergoter & nullement diſtinguer le vrai du faux. Il n'étoit pas difficile à Limborch de repouſſer les foibles traits de cet adverſaire; mais il l'auroit fait avec plus d'avantage en accordant moins à ſon Juif & en omettant les digreſſions qu'il fait contre les Catholiques, qui font croire qu'il avoit plus d'envie de déclamer contr'eux que de triompher de ſon antagoniſte. Aſſervi lui-même aux erreurs de Calvin & de Socin, il ne pouvoit réfuter celles des Juifs avec cette raiſon vigoureuſe & conſéquente, qui n'appartient qu'à ceux qui embraſſent la vérité toute entiere. II. Un *Corps complet de Théologie*, 1715, Amſterdam, in-fol. ſelon les opinions & la doctrine des Remontrans. L'auteur y rejete toutes ſortes de traditions; mais lorſqu'il s'agit de diſcerner les livres canoniques d'avec les apocryphes, il a recours à la tradition de l'Egliſe, ſans ſe mettre en peine d'une contradiction ſi manifeſte. III. *Hiſtoria Inquiſitionis*, Amſterdam, 1692, in-fol. On ne doit point s'attendre d'avoir une hiſtoire bien exacte de ce tribunal par un Proteſtant. M. le Clerc & le P. Niceron diſent qu'il l'a tirée des *Ouvrages mêmes des Inquiſiteurs*; mais Limborch, dans la liſte qu'il donne des écrivains dont il s'eſt ſervi, y place Fra-Paolo, Proteſtant déguiſé ſous le froc, Dellon, auteur de la *Relation de l'inquiſition de Goa*, qui eſt également Proteſtant &c. D'ailleurs Limborch n'a pris dans les écrits des inquiſiteurs que ce qu'il a voulu, & combien de fois n'a-t-il pas tronqué les paſſages? Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire attention à ſa maniere de citer; ſouvent ce ne ſont que de petits lambeaux, des dernieres phraſes. C'eſt dans cet ouvrage, dans l'*Abregé* qu'en a fait l'abbé Marſollier, dans madame d'*Aunoy*, dans les *Délices d'Eſpagne*, dans l'*Hiſtoire générale* de Voltaire &c, que l'on puiſe l'idée affreuſe que l'on ſe forme de l'inquiſition: les amateurs du vrai qui voudront s'en former une plus juſte, doivent conſulter M. l'abbé de Vayrac, qui a écrit ſur cette matiere en homme judicieux, exact & très inſtruit (*Etat préſent de l'Eſpagne*, édition d'Amſterdam, 1719, tom. 2, pag. 381). Une obſervation qu'il ne faut point omettre, c'eſt que les nations qui ont le plus déclamé contre l'inquiſition, ont exercé envers les Catholiques des atrocités que les inquiſiteurs n'ont jamais imaginées contre les hérétiques & les apoſtats. » Les Anglois, » dit un des grands adverſaires » de l'inquiſition, ont été plus

» ſuperſtitieux, & ſont encore
» plus intolérans que les *Pa-*
» *piſtes*; eux qui décrient avec
» tant de chaleur l'inquiſition,
» en ont ſurpaſſé, par des loix
» réfléchies, la barbarie &
» l'iniquité,... L'inquiſition,
» même dans ſes cruautés, ſup-
» poſe des formes: elle admet
» des différences, tant dans les
» délits que dans les peines;
» ce qu'elle punit, c'eſt moins
» le malheur d'avoir été en-
» gagé dans un culte erroné,
» que l'obſtination à y perſiſ-
» ter; les premieres chutes ne
» ſont châtiées que par des pé-
» nitences eccléſiaſtiques; elle
» n'appelle le bras ſéculier &
» les ſupplices que contre les
» relaps; ſes principes ſont de
» ménager le ſang des hommes,
» en corrigeant leurs mépriſes;
» ce que les paſſions de ſes mi-
» niſtres y ont ajouté & défec-
» tueux dans la pratique, n'eſt
» pas dans l'eſprit de ſon inſti-
» tution. ... En Angleterre,
» la proſcription du *papiſme*,
» la peine de mort prononcée
» contre ſes miniſtres, ne ſont
» ſuſceptibles ni de modifica-
» tion, ni d'adouciſſement; il
» ſuffit qu'un prêtre catholique
» ſoit convaincu d'avoir exercé
» quelqu'une de ſes fonctions,
» pour être dévoué & envoyé
» au gibet. Cette légiſlation eſt
» atroce; nos *Chapelains* ſont
» les maîtres ſans doute de ne
» pas venir dire la Meſſe à
» Londres, mais la loi qui at-
» tache un ſupplice ignomi-
» nieux à un délit de cette na-
» ture, eſt une loi plus qu'inqui-
» ſitoriale; il ſied mal à ceux
» dont la Religion préſente des
» potences pour prix d'un zele
» indiſcret, de trouver à re-
» dire aux *carochas* & aux *ſan-*
» *benito* des *Auto-da-fé* ». On peut conſulter encore un petit ouvrage imprimé en 1782 à Liege, ſous le nom de Rouen, intitulé: *Eclairciſſement ſur la Tolérance* (voyez ISABELLE de CASTILLE, LUCIUS III, NICOLAS EYMERICH, TORQUEMADA, VAYRAC). On a encore de Limborch des *Sermons*. Le P. Niceron dit qu'ils ſont *méthodiques, ſolides & édifians*: jugement qui ne fait guere honneur à ce critique. Le Clerc lui-même en parle moins favorablement; il dit que les Sermons de Limborch étoient peu travaillés & qu'il y paroiſſoit peu d'éloquence. Limborch a auſſi procuré la plupart des éditions des ouvrages du fameux Epiſcopius, ſon grand-oncle maternel, des écrits duquel il avoit hérité.

LIMBOURG, (Robert de) docteur en médecine, membre de l'académie de Bruxelles, mort à Theux, bourg dans le pays de Liege, le 20 février 1792. Né dans le même bourg, le 1 décembre 1731, d'une famille, qui depuis près de trois ſiecles a produit pluſieurs médecins très-verſés dans leur profeſſion, il ſe fit de l'étude un plaiſir plutôt qu'une occupation, & s'arrêta particuliérement ſur l'hiſtoire naturelle. Etant ſur le point de partir pour Montpellier, pour y faire ſes études en médecine, il publia une Diſſertation ſur ce ſujet: *Quelle eſt l'influence de l'Air ſur les Végétaux*, que l'académie des belles-lettres, ſciences & arts de Bourdeaux, avoit propoſé pour la ſeconde fois; & l'an 1757 il remporta le prix. Après avoir demeuré quelque

tems à Montpellier, il fut reçu docteur en médecine, le 12 août 1760. Aſſocié en 1773 à l'académie impériale & royale des ſciences & belles-lettres de Bruxelles, il compoſa diverſes Diſſertations, qui ont été inſérées dans les *Mémoires* de cette compagnie; une autre où il propoſe des vues ſur l'hydraulique, a été préſentée à l'académie des ſciences de Paris, qui en fit une mention honorable, en invitant l'auteur à la perfectionner ultérieurement. Il avoit raſſemblé un cabinet d'hiſtoire naturelle, qui ſans être vaſte, ni en apparence fort précieux, contenoit des objets remarquables & propres à fixer l'œil d'un obſervateur.

LIMIERS, (Henri-Philippe de) docteur en droit, & membre des académies des ſciences & arts, paſſa ſa vie à compiler ſans choix de mauvaiſes gazettes. Il publia ſes recueils ſous différens titres: I. *Hiſtoire de LOUIS XIV*, 1718, in-12. II. *Annales de la Monarchie Françoiſe*, 1721, in-fol. III. *Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France, pour ſervir de ſuite à Mézerai*, 2 ou 3 vol. in-12. IV. *Mémoires de CATHERINE, impératrice de Ruſſie.* V. *Hiſtoire de CHARLES XII, roi de Suede*, 6 vol. in-12. VI. *Annales hiſtoriques*, 3 vol. in-fol. VII. *Traduction de Plaute*, groſſiérement traveſti, 10 vol. in-12. Les productions de Limiers ſont ſans exactitude & ſans agrément. On le compare au fécond & intariſſable Caracecioli, & le parallele eſt juſte quant aux productions ridicules & gazetieres du marquis auteur. Mais il faut convenir que les premieres brochures de celui-ci annonçoient un fond de réflexion & des talens, que Limiers n'eut jamais, & que ſon imitateur n'eut pas long-tems. On a encore de lui une verſion françoiſe des *Explications* latines *des Pierres gravées* de Stoſch, Amſterdam, 1724.

LIMNŒUS, (Jean) célebre juriſconſulte Allemand, né à Iene en 1592, d'un pere qui profeſſoit les mathématiques, fut chargé ſucceſſivement de l'éducation de pluſieurs jeunes ſeigneurs, avec leſquels il voyagea dans preſque toutes les cours de l'Europe. Enfin Albert, margrave de Brandebourg qu'il avoit accompagné en France, le fit ſon chambellan & ſon conſeiller-privé en 1639. Limnœus exerça ces emplois juſqu'à ſa mort, arrivée le 13 mars 1665. On a de lui divers ouvrages. Les principaux ſont: I. *De jure Imperii Romano-Germanici*, Strasbourg, 5 vol. in-4°; compilation ſavante, mais aſſez mal digérée. II. *Commentarius ad Bullam auream*, in-4°, 1666, & Leyde, 1690. Cette derniere édition eſt la meilleure. III. *Capitulationes Imperatorum*, Leipſig, in-4°, 1691. IV. *De Academiis*, in-4°, V. *Notitia regni Galliæ*, 2 vol. in-4°.

LIMOJON DE ST-DIDIER, (Alexandre-Touſſaint) ſuivit, en qualité de gentilhomme, le comte d'Avaux dans ſon ambaſſade de Hollande, & ſe fit un nom par ſa profonde connoiſſance de la politique européenne. On en a des preuves dans l'*Hiſtoire des Négociations de Nimegue*, Paris, 1680, in-12: ouvrage eſtimé; & dans

le livre intitulé : *La Ville & la République de Veniſe.* On a encore de lui : *Le Triomphe Hermétique, ou la Pierre Philoſophale victorieuſe.* Cette derniere production eſt curieuſe, & ne contient que 153 pages; mais on préfere les deux autres. Il étoit oncle du ſuivant.

LIMOJON, (Ignace-François) co-ſeigneur de Venaſque & de St-Didier, naquit à Avignon en 1668, & y mourut en 1739. Il cultiva la poéſie provençale & la françoiſe, & réuſſit aſſez bien dans l'une & dans l'autre, ſur-tout dans la premiere. Il fut en ſa jeuneſſe le *Pindare* de l'académie des Jeux Floraux, qui le couronna trois fois. L'académie françoiſe lui décerna auſſi ſes lauriers en 1720 & 1721. St-Didier, enhardi par ces ſuccès, voulut s'élever juſqu'au poëme épique. Il publia en 1725, in-8°, la 1re. partie de ſon *Clovis*, qui ne fut pas ſuivie d'une ſeconde. Le public trouva qu'il avoit péché dans le deſſein de l'ouvrage, & qu'il avoit plus de génie pour trouver des rimes & des épithetes, que pour marcher dans la carriere des Homere & des Virgile; il y a cependant des beautés de détail & d'heureux vers. La Beaumelle lui a appliqué ce mot d'un ancien: *Dùm flueret lutulentus, erat quod tollere velles;* & donne pour exemple ces vers ſur la Trinité:

De leurs perfections naît leur amour immenſe;
Ils ont tous même eſprit, même feu, même eſſence:
Ces trois divins ſoleils uniſſant leur clarté,
Forment de l'Eternel l'ineffable unité.

Voltaire a dit depuis, peut-être avec moins d'exactitude théologique:

La Puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Comparant ces vers avec ceux de Limojon, La Beaumelle obſerve que *diviſés* manque de juſteſſe; il faudroit *diſtingués:* mais cela n'iroit pas encore; parce que *diſtingué* répond théologiquement à *un*, & non à *unis.* Nos myſteres ne ſont pas faits pour la rime. On a encore de lui un ouvrage ſatyrique, mêlé de vers & de proſe contre la Mothe, Fontenelle & Saurin, partiſans des modernes, ſous le titre de *Voyage du Parnaſſe*, in-12. Ces trois académiciens n'y ſont pas ménagés.

LIN, (S.) ſucceſſeur immédiat de S. Pierre ſur le ſiege de Rome, ſuivant S. Irenée, Euſebe, S. Epiphane, S. Optat, S. Auguſtin &c: mais Tertullien dit dans ſon livre *De Præſcript., cap. 32*, que le prince des Apôtres déſigna S. Clément pour le remplacer. On concilie ces paſſages en ſuppoſant que S. Clément refuſa cette dignité juſqu'après la mort de S. Lin & de S. Clet. On ajoute que ce qui a fait placer par quelques auteurs S. Clément immédiatement après S. Pierre, eſt que du vivant de cet apôtre & pendant un de ſes voyages apoſtoliques, il avoit été ſon vicaire & avoit adminiſtré pour lui les affaires de ſon ſiege. Quoi qu'il en ſoit, ſelon l'opinion générale, S. Lin monta ſur la chaire de S. Pierre, lorſque ce premier vicaire de J. C. eut été martyriſé, l'oc-

cupa depuis l'an 65 juſqu'à l'an 76, & gouverna l'Egliſe avec le zele de ſon prédéceſſeur. C'eſt durant ſon pontificat qu'arriva la ruine de Jeruſalem, l'an 70. Il eſt nommé parmi les martyrs dans le canon de la Meſſe de l'Egliſe Romaine, qui eſt d'une plus haute antiquité que le Sacramentaire de Gelaſe, & d'une plus grande autorité ſur ce point. On voit d'ailleurs par de très-anciens Pontificaux, qu'il verſa ſon ſang pour la foi; Stilting a réfuté l'opinion contraire de Tillemont. Ce pape fut enterré ſur le Mont-Vatican, près du tombeau de S. Pierre. Sa fête eſt marquée au 23 ſeptembre dans le Martyrologe Romain.

LINACRE *ou* LINACER, (Thomas) médecin Anglois, né l'an 1461 à Rocheſter ſuivant Freind, & à Cambridge ſelon d'autres, étudia à Florence ſous Demetrius Chalcondyle & ſous Politien, & ſe diſtingua tellement par ſa politeſſe & par ſa modeſtie, que Laurent de Médicis le donna pour compagnon d'étude à ſes enfans. De retour en Angleterre, il devint précepteur du prince Arthus, fils aîné du roi Henri VII; enſuite médecin ordinaire de Henri VIII, frere d'Arthus. Il mourut en 1524, à l'âge de 64 ans. Il s'étoit fait prêtre ſur la fin de ſa vie. C'eſt à Linacre que l'on doit la fondation du college des médecins de Londres. Il en fut le premier préſident, & légua ſa maiſon à ce nouvel établiſſement. Avant lui les médecins étoient reçus à la licence par les évêques. On a de lui: I. *De emendata Latini Sermonis ſtructura*, Leipſig, 1545, in-8°. II. *Galeni Methodus medendi*, in-8°. III. Quelques autres ouvrages de Galien, traduits du grec en latin. IV. *Rudimenta Grammatices*, 1533, in-8°; & d'autres écrits qui ſont eſtimés des ſavans. Son ſtyle eſt pur, mais il ſent trop le travail ſuivant Eraſme & Paul Emile.

LINANT, (Michel) né à Louviers en 1709, remporta trois fois le prix de l'académie françoiſe en 1739, 1740 & 1744, tems où le choix des ſujets ſe prêtoit peu au développement des talens, & où cette compagnie s'éloignoit déjà de l'eſprit de ſon inſtitution, quoiqu'éloignée encore du fanatiſme philoſophique, dont elle fut dans la ſuite une zélée propagatrice. Il a compoſé quelques *Tragédies*, avec des ſuccès divers. On a encore de lui des *Odes* & des *Epîtres*. Voltaire lui rendit des ſervices que Linant célébra dans ſes vers avec l'enthouſiaſme de la reconnoiſſance: cependant il ne tint pas à lui que le protecteur ne renonçât à ſa *manie anti-théologique*, & il lui prédit tous les déſagrémens qu'elle répandroit ſur ſa vie. Linant mourut en 1749, à 40 ans.

LINCK, (Henri) célebre juriſconſulte du 17e ſiecle, natif de Miſnie, & profeſſeur en droit à Altorf, laiſſa un *Traité du Droit des Temples*, où il y a des choſes curieuſes.

LINDANUS, (Guillaume) né à Dordrecht en 1525, fut profeſſeur de l'Ecriture-Sainte à Dilingen, puis grand-vicaire du dioceſe d'Utrecht, & inquiſiteur de la foi dans la Hollande & dans la Friſe. Phi-

lippe II, roi d'Eſpagne, le nomma à l'évêché de Ruremonde en 1562, qui venoit d'être érigé. Il y eut beaucoup à ſouffrir dans le tems des troubles. Il fit deux voyages à Rome, ſe fit eſtimer du pape Grégoire XIII, fut transféré à l'évêché de Gand en 1588, & mourut trois mois après, à 63 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-eſtimés, entr'autres : I. *De optimo genere interpretandi Scripturas*, Cologne, 1558, in-8°. II. *Tabulæ analyticæ omnium hæreſeon hujus ſæculi.* III. *Panoplia Evangelica*, Cologne, 1590, in-fol. IV. *Pſalterium vetus, a mendis 600 repurgatum & de græco atque hebraïco fontibus illuſtratum*, Anvers. V. Grand nombre d'Ecrits de controverſe. On lui doit auſſi une édition de la *Meſſe Apoſtolique*, fauſſement attribuée à S. Pierre; elle parut, accompagnée d'une Apologie & de Commentaires, à Anvers en 1588, in-8°, & à Paris en 1595. La 1re. édition eſt la moins commune. Ce prélat, non moins éclairé que vertueux, poſſédoit les langues, les Peres, & l'antiquité ſacrée & profane. Il avoit d'excellens principes de théologie & de morale, & autant d'élévation dans l'eſprit que de force dans le raiſonnement. *Fuit vir ille*, dit le cardinal Baronius, *non tantùm omnis generis litterarum eruditione clariſſimus, verùm etiam egregii confeſſoris fidei nobilitatus inſignibus : quippe qui exilia, proſcriptiones, ærumnas incredibiles, ac mortes ferè frequentes, inconcuſſo robore, fidei cauſſâ ſuſtinuit.* Sa vie a été écrite par Havenſius dans ſon ouvrage *De erectione novorum in Belgio epiſcopatuum*, & on a donné le Catalogue de ſes ouvrages à Bois-le-Duc, 1584, in-8°.

LINDANUS *ou* LINDEN, *voyez* VANDER-LINDEN.

LINDEBORN, (Jean) né à Deventer vers 1630, fut curé à Utrecht & pro-vicaire de l'évêché de Deventer. Il remplit toutes les fonctions d'un paſteur zélé pendant quarante ans, ſans ceſſer de donner ſes momens de loiſir à l'étude. Il mourut le 5 août 1696. Il étoit fort verſé dans la théologie & les ſciences qui y ont rapport. Il avoit auſſi de grandes connoiſſances dans l'hiſtoire profane. Nous avons de lui : I. *Hiſtoria ſeu notitia epiſcopatûs Daventrienſis*, Cologne, 1670, in-12, eſtimé. II. *Tractatus de efficaciâ ſacrificiorum quæ obtulit lex Divino-Moſaïca*, Anvers, 1677, in-12. III. *Notæ Catecheticæ in Baptiſmatis, Pœnitentiæ, Extremæ Unctionis, Ordinis, Matrimonii Sacramenta*; Cologne, 1675-1684, 5 vol. in-12; ſavans & curieux. IV. *Explication littérale des circonſtances de la Paſſion de Notre-Seigneur*, Cologne, 1684-1690, 3 vol. in-12.

LINDEN, *voyez* VANDER-LINDEN.

LINDENBRUCK *ou* LINDENBROGIUS, (Erpoldus) né à Brême, & chanoine (Luthérien) de Hambourg, a publié l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* d'Adam de Brême, ſon traité *De ſitu Daniæ*, & d'autres ouvrages en un recueil in-4°, Leyde, 1595, réimprimés avec d'autres livres, par Jean-Albert Fabricius, Hambourg, 1706, in-fol. Lin-

denbruck mourut dans ſa 76e année, le 20 juin 1616.

LINDENBRUCK, (Frédéric) fils aîné du précédent, fut comme ſon pere, chanoine de Hambourg, enſeigna le droit, & mourut à Hambourg le 9 ſeptembre 1648, & ſelon d'autres 1647. Il donna des *Editions* de *Virgile*, de *Térence*, d'*Albinovanus*, d'*Ammien Marcellin* &c. Ce qu'il a fait ſur ce dernier, ſe trouve dans l'édition de cet hiſtorien par Adrien de Valois. L'hiſtoire & le droit-public l'occuperent enſuite. On lui doit en ce genre un livre curieux intitulé : *Codex Legum Antiquarum, ſeu Leges Wiſigothorum, Burgundionum, Longobardorum* &c, Francfort, 1613, in-fol. Ce livre devient rare. L'édition des *Priapeia*, prouve que l'amour des bonnes mœurs & de la décence, n'entroit pour rien dans ſes goûts.

LINDENBRUCK, (Henri) frere puîné du précédent, fut directeur de la bibliotheque que Jean-Adolphe, duc de Holſtein, avoit formée à Gottorp en 1606. On a de celui-ci des notes ſur Cenſorin, *De die natali*. Colomiés & Crenius accuſent Henri Lindenbruck d'avoir volé, étant à Paris, des livres manuſcrits de la bibliotheque de S. Victor. On ajoute que ſans le crédit de MM. Calignou & Du Puy l'aîné, il eût couru riſque d'être pendu ; car on l'avoit déjà fait conduire tête nue au cachot. Lui & Jean Wower (celui de Hambourg, & non celui d'Anvers) étoient nommés communément *les corſaires de Hambourg*. Mais Jean-Burchard Mencken attribue ces vols à Fréderic Lindenbruck. Quelques lexicographes, entr'autres le P. Chaudon, ont confondu ces trois Lindenbruck, & en ont fait un ſeul perſonnage ; ce qui a répandu dans la notice biographique de tous les trois, des obſcurités & des antilogies difficiles à débrouiller. Nous ignorons l'année de la mort de Henri.

LINEK, (Mathias) né à Prague en 1722, entra chez les Jéſuites, où il ſe diſtingua par ſon érudition, & particuliérement par la connoiſſance de l'antiquité eccléſiaſtique, & mourut à Prague en 1784, après avoir publié, *Commentationes theologicæ de fide, ſpe & charitate*, Prague, 1763, in-4°, ſuivi de pluſieurs autres traités théologiques, imprimés ſucceſſivement dans la même ville. Sa diſſertation *De feſtis quinque primorum ſæculorum*, Olmutz, 1758, in-4°, lui a mérité les éloges des ſavans par les recherches & la bonne critique qui la diſtinguent.

LINGELBACK, (Jean) né à Francfort en 1625, a peint avec beaucoup d'intelligence des *Marines*, des *Payſages*, des *Foires*, des *Charlatans*, des *Animaux* &c. On remarque dans ſes tableaux un coloris ſéduiſant, une touche légere & ſpirituelle, des lointains qui ſemblent échapper à la vue. Il a gravé quelques Payſages. Nous ignorons l'année de ſa mort.

LINGENDES, (Claude de) né à Moulins en 1591, Jéſuite en 1607, fut provincial & enſuite ſupérieur de la maiſon profeſſe à Paris, où il mourut en 1660, âgé de 69 ans. On a

de lui 3 vol. in-4° ou in-8°, de *Sermons*, qu'il compoſoit en latin, quoiqu'il les prononçât en françois. L'applaudiſſement avec lequel il avoit rempli le miniſtere de la chaire, fut un augure favorable pour ce recueil, très-bien reçu du public. Les vérités évangéliques y ſont expoſées avec beaucoup d'éloquence; le raiſonnement & le pathétique s'y ſuccedent tour-à-tour. Son extérieur répondoit à ſes autres talens. On a traduit quelques-uns de ſes Sermons en françois ſur l'original latin, en profitant néanmoins des manuſcrits de pluſieurs copiſtes qui avoient écrit les Diſcours du P. de Lingendes, tandis qu'il les prêchoit. Ses autres ouvrages ſont: I. *Conſeils pour la conduite de la vie.* II. *Votivum monumentum ab urbe Molinenſi Delphino oblatum*, in-4°. Ce dernier fut fait dans le tems qu'il étoit recteur du college de Moulins.

LINGENDES, (Jean de) évêque de Sarlat, puis de Mâcon, mort en 1665, étoit auſſi de Moulins & parent du précédent. Il fut précepteur du comte de Moret, fils naturel de Henri IV. Il prêcha aveo beaucoup d'applaudiſſement ſous Louis XIII & ſous Louis XIV. Il n'emprunta point l'art impoſteur de la flatterie, & ne craignit pas d'attaquer le vice ſous le dais & ſous la pourpre.

LINGENDES; (Jean de) poëte François, natif de Moulins, de la même famille des précédens, floriſſoit ſous le regne de Henri-le-Grand. On ſe plaît encore à la lecture de ſes *Poéſies*, foibles à la vérité, mais qui ont de la douceur & de la facilité. Ce poëte a particuliérement réuſſi dans les Stances. Il mourut en 1616, à la fleur de ſon âge. Ses productions ſont en partie dans le recueil de Barbin, 5 vol. in-12. La meilleure eſt ſon *Elégie pour Ovide.*

LINIERE, (François Pajot de) poëte François, mort en 1704, à 76 ans, eſt moins connu aujourd'hui par ſes vers que par ſes impiétés. On l'appelloit l'*Athée de Senlis*; & il avoit mérité ce nom, non-ſeulement par ſes propos, mais par pluſieurs chanſons abominables. C'eſt ſans raiſon que madame des Houlieres, dont le ſort, dit un auteur, fut de donner au public de bonnes choſes, & de prendre toujours le parti des mauvaiſes, a voulu juſtifier Liniere. Ce blaſphémateur mourut comme il avoit vécu. Il ſe brouilla avec Boileau, qui lui reprochoit ſon irréligion. Uni avec Saint-Pavin, autre impie, il fit des couplets contre le ſatyrique, qui s'en vengea à ſa maniere, & lui dit qu'*il n'avoit de l'eſprit que contre Dieu.* Le libertinage de l'eſprit avoit commencé dans Liniere comme dans preſque tous les incrédules, par celui du cœur. Le vin & l'amour remplirent toute ſa vie, & ne lui laiſſerent pas le tems de faire des réflexions. Il avoit le talent de traiter facilement un ſujet frivole. Ses vers ſatyriques ne manquoient pas de feu; mais ils lui attirerent plus de coups de canne que de gloire.

LINNÉ, (Charles Von) ou *Linnæus*, un des hommes des plus illuſtres du 18e ſiecle, &

dont le génie n'a ceſſé juſqu'à ſa mort de porter la lumiere dans l'hiſtoire naturelle & la médecine, a été l'un des fondateurs de l'académie de Stockholm, dont il fut le premier préſident ; & a procuré une grande célébrité à l'univerſité d'Upſal par ſes leçons de botanique. Il mourut en 1778, à l'âge de 71 ans. Guſtave III, pour éterniſer la mémoire de ce ſavant, a fait frapper une médaille repréſentant d'un côté le buſte de ce ſavant, & de l'autre la déeſſe Cybele, ſymbole de la nature affligée & entourée des attributs du regne minéral, de plantes & de quadrupedes. On lit à l'entour : *Deam luctus angit amiſſi*, & à l'exergue : *Poſt obitum, Upſaliæ, D. 10 januarii M. DCC. LXXVIII. Rege jubente.* Réformateur de la méthode de Tournefort, Linné en a imaginé une nouvelle pour la diviſion des plantes en claſſes, en genres & en eſpeces. Les différentes parties qui ſervent à la fructification lui ont fourni les regles qu'il a ſuivies. Il a propoſé vingt-quatre claſſes de plantes différenciées avec tant de juſteſſe & de diſcernement, qu'elles viennent pour ainſi dire ſe ranger d'elles-mêmes dans la place qui leur convient. Les botaniſtes ont trouvé beaucoup d'avantage dans la méthode de Linné, & elle eſt aujourd'hui preſqu'univerſellement reçue. Ce ſavant a donné un très-grand nombre d'ouvrages au public, preſque tous écrits en latin, qui feront vivre ſon nom auſſi longtems que l'on cultivera l'hiſtoire naturelle. Il n'y a point de phyſicien qui ait montré plus d'application à ſuivre la nature dans ſes plus petits détails, & qui ait fait plus d'obſervations longues & pénibles, pour former des réſultats auſſi ſûrs que curieux. Ses principaux ouvrages en latin ſont : I. *Syſtema naturæ, ſiſtens regna tria naturæ*, Leyde, 1735, in-fol. & 1756, 2 vol. in-8°. Ce fut par ce traité qu'il débuta pour la réforme de la botanique. II. *Bibliotheca botanica*, Amſterdam, 1741, in-8°. Il y donne une notice de plus de mille ouvrages ſur les plantes. III. *Hortus Cliffortianus*, Amſterdam, 1737, in-fol. avec fig. C'eſt une deſcription des plantes rares que George Clifford cultivoit à Hortecamp en Hollande. IV. *Critica botanica*, Leyde, 1737, in-8°. Il y fait voir la néceſſité de changer les noms dans les genres & les eſpeces des plantes. V. *Flora Laponica*, Amſterdam, 1737, in-8°. C'eſt le fruit d'un voyage qu'il fit en Laponie en 1732, d'où il rapporta 536 plantes. VI. *Genera plantarum, eorumque characteres naturales*, Stockholm, 1754, in-8° (*voyez* TOURNEFORT.). VII. *Flora Suecica*, Leyde, 1745. C'eſt le tableau des plantes de la Suede. VIII. *Fauna Suecica*, Stockholm, 1746, in-8°, avec fig. On y trouve les quadrupedes, oiſeaux, poiſſons, inſectes &c, de la Suede. IX. *Flora Zeylanica*, Stockholm, 1747, in-4°. Ce ſont les plantes de l'iſle de Ceylan, dont Paul Hermann avoit donné la deſcription, arrangées ſelon le ſyſtême de Linné. X. *Hortus Upſalienſis*, Stockholm, 1748, in-8°, avec fig. C'eſt le catalogue des plantes

étrangeres que Linné a procuré pour le jardin botanique d'Upſal, depuis 1742 juſqu'à 1748. XI. *Amœnitates academicæ*, Stockholm, 1749-1760, 5 vol. in-8°, avec fig.; diſſertations intéreſſantes en forme de theſes. XII. *Materia medica*, Stockholm, 1763, in-8°. XIII. *Animalium ſpecierum in claſſes*, Leyde, 1759, in-8°. XIV. *Oratio de incrementis telluris habitabilis*, Leyde, 1744, in-8°. Par la raiſon que la terre a été entiérement couverte d'eau dans les jours de la création, & que cet amas d'eau s'eſt retiré pour laiſſer la terre à découvert, il prétend que les mers continuent de ſe retirer inſenſiblement. Syſtême qui n'a point ſervi à brillanter ſa réputation, & qui eſt ſuffiſamment réfuté par l'état de l'ancienne géographie, comparée avec la moderne. M. de Buffon lui a donné plus d'étendue, & y a attaché des conſéquences qui paroiſſent oppoſées à l'hiſtoire de la création de Moyſe, & à toutes les notions reçues. On en trouve une réfutation détaillée dans l'*Examen impartial des Epoques de la nature*, 1 vol. in-8°, Luxembourg, 1780, Embrun, 1781, Maëſtricht, 1792. XV. *Nemeſis divina*, recueil d'obſervations pour prouver que Dieu punit les impies & les ſcélérats, même en ce monde; ouvrage qui pour le fonds des choſes reſſemble en partie à celui de Salvien, *De Providentiâ*. Son nom doit être inſcrit dans la liſte des philoſophes qui ont été amis de la Religion. Il avoit fait mettre ſur la porte de ſon cabinet ce fragment d'un vers connu :

Innocui vivite, Numen adeſt.

On a publié en 1789, une *Revue générale des écrits de Linné, ouvrage dans lequel on trouve les anecdotes les plus intéreſſantes de ſa vie privée, un abrégé de ſes ſyſtêmes & de ſes ouvrages, un extrait de ſes amœnités académiques* &c, par Richard Pulteney; traduit de l'anglois par Millin de Grandmaiſon, avec des notes & des additions du traducteur, 2 vol. in-8°.

LINUS DE CHALCIDE, fils d'Apollon & de Terpſicore, ou ſelon d'autres, de Mercure & d'Uranie, & frere d'Orphée, fut le maître d'Hercule, auquel il apprit l'art de jouer de la lyre. Il s'établit à Thebes, inventa les *Vers Lyriques* & donna des leçons au poëte Thamire. Linus fut tué par Hercule, diſciple peu docile, qui, las & impatient de ſa ſévérité, lui briſa un jour la tête d'un coup de ſon inſtrument. Selon d'autres mythologiſtes, il fut mis à mort par Apollon, pour avoir appris aux hommes à ſubſtituer des cordes aux fils dont on montoit alors les inſtrumens de muſique. On trouve dans *Stobée* quelques *Vers* ſous le nom de *Linus*; mais on peut douter qu'ils ſoient de lui. Il paroît que pour les lui attribuer, il faut au moins être ſûr de ſon exiſtence, qui dans l'enſemble de ſon hiſtoire eſt certainement fabuleuſe : mais quelques traits mythologiques ne doivent pas d'abord faire ſuſpecter, ni la réalité des hommes célebres, ni les attributions qu'on leur a faites de divers ouvrages, puiſque de très-anciens & judicieux auteurs

en ont parlé ſans aucun doute. Virgile met Linus à côté d'Orphée :

Non me carminibus vincat nec Thracius Orpheus,
Nec Linus : huic mater quamvis, atque huic pater adſit.

LIONNE, (Pierre de) célebre capitaine du 14e ſiecle, d'une des plus anciennes maiſons de Dauphiné, rendit de grands ſervices aux rois Jean, Charles V & Charles VI, contre les Anglois & contre les Flamands. Il ſe ſignala ſur-tout à la journée de Roſebec en 1382, & mourut en 1399.

LIONNE, (Hugues de) de la même famille que le précédent, s'acquit l'amitié & la confiance du cardinal Mazarin, & ſe diſtingua dans ſes ambaſſades de Rome, de Madrid & de Francfort. Il devint miniſtre d'état, fut chargé des négociations les plus difficiles, & mourut à Paris en 1671, à 60 ans. Ce miniſtre étoit auſſi diſſipé dans la ſociété que laborieux dans le cabinet. Prodigue à l'excès, il ne regardoit les biens & les richeſſes que comme un moyen de ſe procurer tous les plaiſirs. Il ſe livra ſans ménagement à ceux du jeu, de l'amour & de la table ; ſa ſanté & ſa fortune en ſouffrirent également. On a ſes *Négociations à Francfort*, in-4° ; & des *Mémoires* imprimés dans un recueil de pieces, 1668, in-12 : ils ne ſont pas communs. — Arthus de LIONNE, l'un de ſes fils, fut évêque de Roſalie, & vicaire apoſtolique dans la Chine. Il mourut à Paris le 2 août 1713, à 58 ans, avec une grande réputation de vertu & de zele.

LIONS, *voyez* DESLYONS.

LIPENIUS, (Martin) Luthérien Allemand, mort en 1692, à 62 ans, épuiſé de travail, de chagrins & de maladies, étoit un laborieux compilateur. On a de lui : I. Un *Traité curieux ſur les Etrennes*, 1670, in-4°. II. *Bibliotheca realis*, 6 vol. in-fol. C'eſt une table univerſelle, mais très-inexacte, des matieres pour les différentes ſciences, avec le nom & les ouvrages des auteurs qui en ont traité. Il y a 2 vol. pour les théologiens, 2 pour les philoſophes ; les juriſconſultes & les médecins en ont chacun un. Elle parut à Francfort en 1675 & 1685.

LIPMAN, Rabbin Allemand, dont on a un *Traité* contre la Religion Chrétienne, qu'il compoſa en hébreu en 1399. Il eſt intitulé : *Nitſachon*, c'eſt-à-dire, *Victoire*. Mais rien n'eſt moins victorieux pour les Juifs que ce pitoyable ouvrage. Théodoric Hakſpan le publia en 1644, à Nuremberg, in-4°. On trouve dans *Tela ignea Satanæ* de Wagenſeil, un abrégé de cet ouvrage avec la réfutation.

LIPPI, (Philippe) peintre, natif de Florence, mourut âgé de 57 ans, en 1488, avec la réputation d'un homme qui avoit plus de talens que de mœurs. Il eut beaucoup de partiſans dans ſa patrie, & le jour de ſon enterrement toutes les boutiques furent fermées. — Il laiſſa un fils, nommé auſſi Philippe LIPPI, qui fut peintre comme lui. Il l'avoit eu d'une jeune penſionnaire qu'il corrompit dans un monaſtere de Florence, où il avoit été ap-

pellé pour ſon art. Ce fils, auſſi réglé dans ſa conduite que ſon pere avoit été débauché, mourut en 1505, à 45 ans.

LIPPI, (Laurent) peintre & poëte Florentin, eſt auteur d'un poëme burleſque, intitulé: *Malmantile Raquiſtato*, imprimé à Florence en 1688, in-4°, ſous le nom de *Perlone Zipoli*, qui eſt l'anagramme de *Laurent Lippi*. On l'a réimprimé en 1731, in-4°, à Florence, avec des notes de Salvini & de Biſcioni. Lippi eſt plus connu par cette production de ſa muſe, que par celles de ſon pinceau, quoique ſes tableaux l'élevaſſent au-deſſus du commun. Il mourut en 1664.

LIPPOMAN, (Louis) ſavant Vénitien, fut chargé des affaires les plus importantes, & parut avec éclat au concile de Trente. Il fut l'un des trois préſidens de ce concile ſous le pape Jules III. Paul IV l'envoya nonce en Pologne l'an 1556, & le fit ſon ſecrétaire, enſuite évêque de Modon, puis de Vérone, & enfin de Bergame. Il mourut en 1559. Ce prélat poſſédoit les langues, l'hiſtoire eccléſiaſtique, ſacrée & profane, & ſur-tout la théologie, & ne s'acquit pas moins d'eſtime par l'innocence de ſes mœurs que par ſa doctrine. Il s'oppoſa fortement aux Juifs & aux hérétiques pendant ſa nonciature en Pologne. On a de lui: I. Huit volumes de compilations de *Vies des Saints*, 1568, in-fol., recueillies ſans critique & ſans choix. II. *Catena in Geneſim, in Exodum & in aliquot Pſalmos*, 3 vol. in-fol. III. *Confirmatio dogmatum Catholicorum*. IV. *Expoſitio vulgaris Symboli Apoſtolici & Orationis Dominicæ*.

LIPPOMAN, (Jerôme) noble Vénitien, tour-à-tour ambaſſadeur à Turin, à Dreſde, à Naples, à Conſtantinople, s'acquitta des commiſſions les plus importantes avec beaucoup de ſuccès. Mais ayant été accuſé, devant les inquiſiteurs d'état, d'avoir vendu le ſecret de la patrie aux princes avec leſquels il avoit eu à traiter, il fut arrêté à Conſtantinople, & conduit à Veniſe. Lippoman prévint ſon ſupplice par ſa mort. Un jour ayant amuſé ſes gardes, il ſe jeta dans la mer pour ſe ſauver à la nage. Les mariniers le reprirent; mais il mourut 2 heures après, en 1591.

LIPSE, (Juſte) né à Ober-Iſch, village près de Bruxelles, en 1547, commença à écrire lorſque les autres enfans commencent à lire. A 9 ans il fit quelques Poëmes; à 12 des diſcours; à 19 ſon ouvrage intitulé *Variæ lectiones*. Le cardinal de Granvelle, ſurpris & charmé de ſon génie, le mena à Rome, en qualité de ſon ſecrétaire. A ſon retour, il s'arrêta en Allemagne, & prit du goût pour les opinions des Proteſtans; il profeſſa avec beaucoup d'applaudiſſement l'hiſtoire à Iene & à Leyde. Mais les remords le ramenant vers la Religion qu'il avoit abandonnée, il ſe rétracta ſolemnellement, & fut depuis cette époque un excellent catholique, tant par ſa foi, que par ſa conduite. Il enſeigna à Louvain avec tant de réputation, que l'archiduc Albert, & l'infante Iſabelle ſon épouſe,

allerent entendre ſes leçons avec toute leur cour, & le firent conſeiller-d'état. Philippe II l'honora du titre d'hiſtoriographe. Henri IV, Paul V, les Vénitiens voulurent l'enlever à Louvain; mais ils ne purent le gagner, ni par les préſens, ni par les promeſſes. Scaliger, Caſaubon & lui, paſſoient pour les *Triumvirs* de la république des lettres. On ne ſe contentoit pas d'admirer Lipſe; tous les jeunes gens cherchoient à l'imiter. Le goût du public a été de tous ſes tems une vraie machine, qui s'eſt élevée & qui s'eſt abaiſſée au gré des auteurs célebres. Juſte Lipſe eut aſſez de réputation dans ſon tems, pour être pris univerſellement pour modele. Sa latinité eſt effectivement belle, riche & en général pure, mais quelquefois un peu obſcure & gênée; ce qui paroît être l'effet d'une trop grande attention à vouloir imiter Tacite. Il ſavoit par cœur cet hiſtorien, & il s'obligea un jour à réciter mot pour mot tous les endroits de ſes ouvrages qu'on lui marqueroit. Il mourut à Louvain en 1606, à 58 ans, entre les bras du Pere Léonard Leſſius. Comme dans ſes douleurs on lui parla de la forte ſtoïque, dont il avoit paru faire l'éloge dans un de ſes traités, il répondit: *Vana ſunt iſta*, & montrant l'image du Sauveur crucifié: *Hæc eſt vera patientia.* Les ouvrages de Lipſe ont été recueillis en 6 vol. in-folio, à Anvers, 1637; & cette collection n'eſt guere feuilletée que par des ſavans. Les principaux écrits qu'elle renferme ſont: I. Un *Commentaire* ſur *Tacite*, eſtimé. Muret prétend que ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage, a été tiré de ſes écrits; mais cette prétention ne ſe ſoutient pas à l'examen. Les ſavans de ce tems-là s'accuſoient mutuellement de plagiat, & s'inquiétoient par toutes ſortes de querelles, peu convenables & honorables au paiſible regne des lettres. II. Ses *Saturnales*. III. Son Traité *De militia Romana*. IV. Ses *Elections*, ouvrage d'une critique raiſonnable. V. Un *Traité de la Conſtance*: ſon meilleur ouvrage, ſuivant quelques critiques, qu'il ſemble avoir fait pour s'affermir & affermir les autres dans la vertu, dont il avoit manqué lorſqu'il s'étoit laiſſé amadouer par les Proteſtans. VI. Ses *Diverſes Leçons*: ouvrage de ſa tendre jeuneſſe, écrit d'une maniere plus naturelle & plus agréable que les productions de ſes derniers jours. VII. *Monita & exempla politica*; recueil utile aux maîtres & adminiſtrateurs des états, & propres à les garantir de bien des erreurs, funeſtes à eux & aux peuples. VIII. *Politicorum ſive civilis doctrinæ libri ſex, qui ad principatum maximè ſpectant.* On y lit, entr'autres avis importans, cette réponſe d'un ſage politique: *De Religione curam principi eſſe; unam illi retinendam; puniendos, niſi aliter expediat, qui diſſentiunt; falſam pacem eſſe tolerantiſſimum; hunc eſſe divini numinis irritionem, publicæ felicitatis & legum deſtructorem.* IX. *De una Religione*: c'eſt-là où il exprime particuliérement ſon attachement à la ſeule Religion Catholique, dont il établit l'excluſive vérité. X. *De divâ Virgine Hallenſi; De*

divâ

divâ Virgine Sichemienſi ſive de Aſpricolle. Ce ſont des Hiſtoires de l'image de Notre-Dame à Halle & à Montaigu; elles ſont bien écrites, & quoiqu'en puiſſent dire les eſprits-forts, avec diſcernement. Juſte Lipſe n'étoit ni crédule, ni enthouſiaſte. Dans un petit livre écrit poſtérieurement avec autant de candeur que de bon ſens, touchant l'image de Notre-Dame à Montaigu, on trouve 137 guériſons ſurnaturelles, atteſtées par la juſtice municipale de différens endroits, examinées par le ſage & judicieux Miræus, évêque d'Anvers, approuvées par le grave & prudent Hovius, archevêque de Malines. Il en eſt pluſieurs dont on ne ſauroit lire les détails ſans une pleine conviction. Mais ſi de ces 137 faits miraculeux il n'en eſt qu'un ſeul vrai, l'incrédulité eſt tout auſſi-bien confondue que s'ils étoient vrais tous. XI. *De Cruce libri tres*, Leyde, 1695, in-12, plein d'érudition & de bonne critique. XII. *De Crucis ſupplicio apud Romanos uſitato*, dans les *Antiquités Romaines* de Kippingius. XIII. *De Amphitheatris*, dans les *Antiquités Romaines* de Grævius, & beaucoup d'autres ouvrages, recherchés & conſultés par les ſavans. Les huit *Harangues* qui ont paru à Iene ſous ſon nom, ſont une production du menſonge & de la calomnie, comme il l'a prouvé lui-même péremptoirement. Aubert le Mire a écrit ſa *Vie* en latin, Anvers, 1609. On a encore : *Defenſio Lipſii poſthuma*, écrite avec autant de vérité que d'élégance par le P. Charles Scribani.

LIRE, *voyez* NICOLAS DE LYRE.

LIRON, (Jean) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit à Chartres en 1665, & mourut au Mans en 1749. Nous avons de lui deux ouvrages : I. La *Bibliotheque des Auteurs Chartrains*, 1719, in-4°. Une foule d'évêques, de chanoines, de curés, de petits écrivains connus ſeulement par une chanſon non imprimée, y font une figure inutile : les éloges y ſont prodigués à des écrivains qui en méritent bien peu. II. *Les Singularités hiſtoriques & littéraires*, Paris, 1734-1740, 4 vol. in-12. Ce ſont des faits échappés aux plus laborieux compilateurs, des noms tirés de l'oubli, des points de critique éclaircis, des bévues d'écrivains célebres relevées, des opinions combattues, d'autres établies.

LISIAS, *voyez* LYSIAS.

LISIEUX, *voy.* ZACHARIE *de Liſieux.*

LISLE, (Claude de) naquit à Vaucouleurs en Lorraine, l'an 1644, d'un pere qui étoit médecin. Le fils ſe fit recevoir avocat; mais l'étude de la juriſprudence n'étant pas de ſon goût, il ſe livra tout entier à l'hiſtoire & à la géographie. Pour ſe perfectionner, il vint à Paris, où il ſe fit bientôt connoître. Il y donna des leçons particulieres d'hiſtoire & de géographie, & compta parmi ſes diſciples, les principaux ſeigneurs de la cour, & le duc d'Orléans, depuis régent du royaume. De Liſle mourut à Paris le 2 mai 1720, à 76 ans, laiſſant 4 fils & une fille. On a de lui : I. Une *Relation hiſtorique du Royaume de Siam*,

1684, in-12, aſſez exacte. II. Un *Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle*, depuis la création du monde juſqu'en 1714, Paris, 1731, 7 vol. in-12. Cet ouvrage ennuyeux & ſuperficiel, eſt le fruit des leçons que de Liſle avoit faites ſur l'hiſtoire. Il y a cependant quelques ſingularités qui le firent rechercher dans le tems. III. Une *Introduction à la Géographie*, avec un *Traité de la Sphere*, 2 vol. in-12, Paris, 1746: livre publié ſous le nom de ſon fils aîné, le géographe, qui ſuit.

LISLE, (Guillaume de) fils du précédent, naquit à Paris en 1675. Dès l'âge de 8 ou 9 ans il commença à deſſiner des cartes, & ſes progrès dans la géographie furent tous les jours plus rapides. A la fin de 1699 il donna ſes premiers ouvrages, une *Mappemonde*, *IV Cartes* des quatre parties de la terre, & deux *Globes*, l'un céleſte, l'autre terreſtre, qui eurent une approbation générale. Ces ouvrages furent ſuivis de pluſieurs autres, qui lui mériterent une place à l'académie des ſciences en 1702, le titre de premier géographe du roi & une penſion en 1718. Choiſi pour montrer la géographie au roi, il entreprit pluſieurs ouvrages pour l'uſage de ce monarque; il dreſſa une *Carte générale du monde*, & une autre de la fameuſe *Retraite des dix mille*. L'illuſtre éleve profita de ſes leçons, & compoſa avec ſuccès un *Traité du cours de tous les Fleuves*. La réputation de de Liſle étoit ſi répandue & ſi bien établie, qu'il ne paroiſſoit preſque plus d'Hiſtoire & de Voyage, qu'on ne voulût l'orner de ſes Cartes. Il travailloit à celle de Malte pour l'*Hiſtoire* de l'abbé de Vertot, lorſqu'il fut emporté par une apoplexie en 1726, à 51 ans. Ses Cartes ſont en très-grand nombre & très-eſtimées; on peut en voir la liſte dans le *Mercure* de mars 1726. Il devoit donner une *Introduction à la Géographie*, dans laquelle il auroit rendu compte des raiſons qu'il avoit eues de faire des changemens aux Cartes anciennes; mais ſa mort prématurée priva le public de cette utile production.

LISLE, (Joſeph-Nicolas de) frere du précédent, naquit à Paris en 1688. Après avoir fait de bonnes études au college Mazarin, il ſe conſacra tout entier aux mathématiques. L'aſtronomie avoit ſur-tout des attraits puiſſans pour lui. L'éclipſe totale de ſoleil, arrivée le 12 mars 1706, fut comme le ſignal que la nature ſembla donner à ſon génie. La place d'éleve que l'académie des ſciences lui donna en 1714, fut un nouveau lien pour le jeune aſtronome. Les Mémoires de cette compagnie furent bientôt ornés de ſes réflexions & de ſes diſſertations. Il propoſa en 1720 de déterminer la figure de la terre en France; & ſes vues à ce ſujet furent depuis miſes en exécution, avec des réſultats différens, & dont on n'a pu donner encore une théorie bien ſûre (*voyez* CONDAMINE). Il fit en 1724 le voyage d'Angleterre, & y fut très-bien accueilli par Newton & Halley. La ſociété royale, & ſucceſſivement d'autres compagnies ſavantes de l'Europe, s'empreſ-

ſerent de s'aſſocier M. de Liſle. Appellé en Ruſſie en 1726, il y obtint une penſion conſidérable & un obſervatoire vaſte & commode; & ne revint dans ſa patrie qu'en 1747 : il y termina ſa longue carriere en 1768. Une piété vraie, des mœurs douces, une ſociété tranquille, le déſintéreſſement le plus grand, telles étoient les qualités de cet aſtronome. La droiture de ſon ame éclata dans toute ſa conduite; & s'il ne fut pas toujours communicatif, il ne connut pas non plus ces aigreurs, ces jalouſies qui diviſent quelquefois les ſavans. Il a laiſſé un grand nombre de porte-feuilles, renfermant pluſieurs collections qui peuvent être utiles aux aſtronomes, aux géographes, aux navigateurs. Nous avons encore de lui : I. D'excellens *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Aſtronomie*, 1738, en 2 vol. in-4°. II. Divers *Mémoires*, inſérés dans ceux de l'académie des ſciences & dans quelques Journaux. III. *Nouvelles Cartes des Découvertes de l'Amiral de Fonte*, 1753, in-4°.

LISLE DE LA DREVETIERE, (Louis-François de) né à Suze-la-Rouſſe en Dauphiné, mort au mois de novembre 1756, eſt auteur de pluſieurs Comédies. On a encore de lui : *Eſſai ſur l'amour-propre*, poëme, 1738, in-8°; la *Découverte des Longitudes*, in-12, 1740; *Danaüs*, tragédie, 1732.

LISOLA, (François, baron de) né à Salins en 1613, entra au ſervice de l'empereur en 1639, & fut employé dans tous les traités les plus célebres, & mourut en 1677, un peu avant les conférences de Nimegue. On a de lui : I. Un ouvrage intitulé : *Bouclier d'Etat & de Juſtice*, dans lequel il réfute les droits que la France s'attribuoit ſur divers états de la monarchie d'Eſpagne. Cet ouvrage plut beaucoup à la maiſon d'Autriche, & fut naturellement très-déſagréable à la France. Verjus, l'un des plénipotentiaires au traité de Ryſwick, en 1697, écrivit contre cet auteur avec plus de vivacité que de raiſon. Liſola lui répondit par une brochure qu'il intitula : *La Sauſſe au Verjus*, faiſant alluſion au nom de ſon adverſaire. Louis XIV ſemble avoir décidé ce procès en faveur de Liſola, lorſqu'il ſe repentit de ſes guerres légérement entrepriſes, & qu'il exhorta ſon ſucceſſeur à ne point l'imiter en ce point. II. *Letres & Mémoires*, in-12.

LISTER, (Martin) natif d'Yorck, médecin ordinaire d'Anne, reine d'Angleterre, ſous le regne de laquelle il mourut, au commencement du 18e ſiecle, pratiqua la médecine avec beaucoup de ſuccès, & en expoſa la théorie dans pluſieurs ouvrages. Il écrivit auſſi beaucoup ſur l'hiſtoire naturelle. Ses livres les plus connus ſont : I. *Hiſtoriæ Conchyliorum libri IV, cum Appendice*, Londres, 1685 à 1693, 5 tom. en un vol. in-folio. Ce ne ſont que des figures, au bas deſquelles ſe trouve le nom de la Coquille qui y eſt repréſentée. Il y a 1057 planches. On en a donné une nouvelle édition à Oxford, 1770, in-fol. avec des *Tables* de Guill. Huddesfort. II. *Exercitatio anatomica de Buccinis fluviatilibus & marinis*,

cum Exercitatione de Variolis; 1695, in-8°. III. *Voyage de Paris*, en anglois, Londres, 1699, in-8°: il eſt curieux. IV. *Tractatus de Araneis & de Cochleis Angliæ: accedit Tractatus de Lapidibus ejuſdem inſulæ ad cochlearum quandam imaginem figuratis*, 1678, in-4°. V. *De Morbis chronicis Diſſertatio*. VI. *Exercitatio anatomica de Cochleis, maximè terreſtribus & limacibus*, 1678, in-4°. VII. Une édition du traité d'Apicius, *De Opſoniis & condimentis*, 1709, in-8°, avec des remarques. VIII. *Exercitationes & deſcriptiones Thermarum ac fontium Angliæ*, in-12.

LISZINSKI, (Caſimir) gentilhomme Polonois, fut accuſé d'athéiſme à la diete de Grodno, en 1688, par l'évêque de Poſnanie. On trouva chez lui des écrits où il avançoit, entr'autres propoſitions, cette aſſertion abominable, ou plutôt ce délire d'impiété, que *Dieu n'étoit pas le créateur de l'homme*, mais *que l'homme étoit le créateur d'un Dieu qu'il avoit tiré du néant*. Commentaire digne de l'abſurdité Pétronienne: *Primus in orbe deos fecit timor*. Liſzinski fut arrêté: il tâcha de s'excuſer, en diſant qu'il n'avoit écrit ces extravagances que pour les réfuter; mais on ne l'écouta point. Il fut condamné à périr dans un bûcher, & la ſentence fut exécutée le 30 mars 1689.

LITLE, ou *le Petit*, (Guillaume) ſurnommé DE NEUBRIDGE, (*Neubrigenſis*) du nom du college où il demeuroit, né en 1136 à Bridlinton, dans la province d'Yorck, étoit chanoine-régulier de S. Auguſtin en Angleterre, & mourut vers 1208 ou 1220. Il laiſſa une *Hiſtoire d'Angleterre*, en 5 liv. dont la meilleure édition eſt celle d'Oxford par Héarne, 1719, en 3 vol. in-8°, avec des *Notes* de pluſieurs ſavans, & 3 *Homélies* attribuées au même Litle. Elle commence en 1066, & finit en 1197. Les hiſtoriens trouveront dans cet ouvrage des matériaux utiles, en les débarraſſant de quelques faits faux ou exagérés.

LITOLPHI-MARONI, (Henri) évêque de Bazas, étoit de la famille des marquis de Suzarre Litolphi-Maroni, originaire de Mantoue. Il naquit à Gauville, à une lieue d'Evreux, devint aumônier du roi, & fut nommé par Louis XIII à l'évêché de Bazas. Litolphi fut très-attaché aux ſolitaires de Port-Royal, & prit Singlin pour ſon directeur. Il ſe diſtingua dans l'aſſemblée du clergé de France, qui condamna les maximes des caſuiſtes relâchés; & mourut en 1645 à Toulouſe, où il étoit allé pour ſe rendre à l'aſſemblée du clergé, qui alloit ſe tenir. Godeau, évêque de Vence, fit ſon *Oraiſon funebre*. On a de lui une *Ordonnance* pour prouver l'utilité des ſéminaires, qu'il compoſa lors de l'érection du ſien: elle fut imprimée in-4°, 1646, chez Vitré; & réimprimée avec la traduction des livres *du Sacerdoce* de S. Jean-Chryſoſtome.

LITTLETON, (Adam) humaniſte de Shropshire, fit ſes études dans l'école de Weſtminſter, & en devint le ſecond maître en 1658. Ses vaſtes connoiſſances le firent ſurnom-

mer dans ſon pays le *Grand Dictateur de la Littérature*. Il enſeigna enſuite à Chelſea, dans le Middleſex, & fut fait curé de cette égliſe en 1664. Enfin il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine, puis ſous-doyen de Weſtminſter, & mourut à Chelſea en 1694. Son principal ouvrage eſt un *Dictionnaire Latin-Anglois*, 1685, in-4°, qui eſt d'un grand uſage en Angleterre. Il en avoit commencé un pour la langue grecque, qu'il n'eut pas le tems d'achever. La littérature orientale & rabbinique, les hiſtoriens, les orateurs, les poëtes anciens lui étoient très-familiers. La Préface latine des Ouvrages de Cicéron, publiés à Londres en 1681, en 2 vol. in-fol. eſt de lui. Il eſt encore auteur d'une diſſertation latine *De Juramento Medicorum*, in-4°, 1693; d'une traduction angloiſe du *Janus Anglorum* de *Selden*; de *Sermons* en ſa langue, in-fol. &c., &c.

LITTLETON, (Georges) né en 1709, fit ſes études à Oxford, voyagea en France, en Italie, & à ſon retour fut député au parlement, & ſe diſtingua dans le parti de l'oppoſition, du tems que Robert Walpole étoit principal miniſtre d'Angleterre. Le prince de Galles ayant quitté la cour, choiſit Littleton pour ſon ſecrétaire. Il devint enſuite tréſorier de l'Epargne, conſeiller-privé, & mourut le 22 août 1773. On a de lui: I. *La Religion Chrétienne démontrée par la converſion & l'apoſtolat de S. Paul*, 1747: ouvrage traduit en françois par l'abbé Guenée, Paris, 1754, in-12. On voit par cet ouvrage que Littleton, entraîné dans le déiſme, a été ramené au Chriſtianiſme par les réflexions qu'il a faites ſur la converſion de S. Paul, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres & dans ſes Epîtres. II. *Dialogue ſur la Mort*, in-8°. III. *Hiſtoire de Henri II*, 1764, 3 vol.

LITTLETON, (Thomas) juriſconſulte Anglois, fut créé chevalier de Bath, & l'un des juges des communs plaidoyers ſous le regne d'Edouard IV. Il mourut en 1482 dans un âge avancé. On a de lui un livre célebre, intitulé: *Tenures de Littleton*, 1604, in-8°; qui eſt, ſelon Cambden, ſon commentateur, à l'égard du droit coutumier Anglois, ce qu'eſt Juſtinien par rapport au droit civil. Cet ouvrage a beaucoup ſervi à M. David Houard, auteur des *Anciennes Loix des François, conſervées dans les Coutumes Angloiſes*, Rouen, 1766, 2 vol. in-4°; ſuivis, en 1776, de 4 autres vol. in-4°.

LITTRE, (Alexis) né à Cordes en Albigeois, l'an 1658, ſe fit une réputation à Paris par ſes connoiſſances anatomiques. L'académie des ſciences ſe l'aſſocia en 1699, & il fut choiſi quelque tems après pour être médecin du Châtelet. Il mourut d'apoplexie en 1725. La facilité de parler lui manquoit abſolument; mais il avoit en revanche beaucoup de préciſion, de juſteſſe & de ſavoir. On remarquoit ces différentes qualités dans les ouvrages qu'il liſoit à l'académie, & dont elle a orné ſes *Mémoires*.

LIVIE DRUSILLE, fille de Livius Druſus Calidianus,

épouſa Tibere Claude Néron, dont elle eut deux enfans, l'empereur Tibere, & Druſus, ſurnommé *Germanicus*. Elle avoit les graces de la figure & tous les talens de l'eſprit. Auguſte en devint paſſionnément amoureux. Il l'enleva à ſon mari, & quoiqu'elle fût groſſe de Tibere, il ne laiſſa pas de l'épouſer, de l'aveu des prêtres de Rome, plus effrayés de la puiſſance du Triumvir, qu'attachés aux loix & à l'équité. L'eſprit vif & inſinuant de Livie lui donna beaucoup d'empire ſur Auguſte, qui partagea avec elle ſes ſoins & ſa puiſſance. Son ambition ne ſe borna pas à être la femme d'un empereur, elle voulut en être la mere. Elle fit adopter par Auguſte les enfans qu'elle avoit eus de ſon premier mari; & pour combler l'eſpace qui étoit entre le trône & eux, elle fit périr, dit-on, tous les parens d'Auguſte qui auroient pu y prétendre. On l'accuſa même d'avoir hâté la mort de ſon époux, dans la crainte qu'il ne déſignât Agrippa-Poſthume pour ſon ſucceſſeur, au préjudice de Tibere. Ce fils, le motif de tous ſes crimes, la traita avec la plus noire ingratitude & pendant ſa vie & après ſa mort, arrivée l'an 29 de J. C. à 86 ans. Il ne prit aucun ſoin de ſes funérailles, caſſa ſon teſtament, & défendit de lui rendre aucun honneur. Cette femme intrigante a été miſe au rang des plus grands politiques, c'eſt-à-dire, dans le ſens du monde, des plus habiles ſcélérats.

LIVINEIUS, (Jean) natif de Dendermonde, étoit originaire de Gand. Levinus Torrentius, évêque d'Anvers, ſon oncle maternel, lui inſpira le goût de la littérature ſacrée. Etant allé à Rome, il y trouva les ſavans cardinaux Guillaume Sirlet & Antoine-Caraffa, qui l'aſſocierent à leur travail ſur la *Bible des Septante*, qui parut en 1587 ſous l'autorité de Sixte V. Il profita de ſon ſéjour à Rome pour tirer des copies de divers manuſcrits grecs de la bibliotheque du Vatican & de quelques autres. Livineius a donné des *Verſions* de quelques opuſcules des Peres Grecs, qu'il a accompagnées de notes qui prouvent qu'il étoit bon critique, mais ſon latin eſt dur. Il fut enſuite chanoine & chantre d'Anvers, & y travailla avec Guillaume Canterus à examiner & à confronter quelques manuſcrits de la verſion des Septante, & leurs obſervations ſervirent à la partie grecque de la *Polyglotte* de Plantin: il y mourut en 1599, d'après ſon épitaphe, âgé de 52 ans. Nous avons de lui une premiere Edition latine & grecque des *Livres de la Virginité* de S. Grégoire de Nyſſe, & de S. Jean-Chryſoſtome, qui ont paſſé toutes les deux dans le recueil des Œuvres de ces deux ſaints Peres, par le P. Fronton du Duc. II. *Panegyrici veteres*, Anvers, 1599, in-8°. III. Une premiere Verſion des *Sermons* de S. Théodore Studite, & des *Homélies* de S. Eucher; Anvers, 1602, in-8°.

LIVONIERE, (Claude Poquet de) né à Angers en 1652, ſe fit recevoir avocat, après avoir ſervi pendant quelque tems, & ſuivit le barreau à Paris, où il ſe diſtingua. L'a-

mour de la patrie le fit revenir à Angers ; il y occupa une place de conſeiller & une de profeſſeur en droit, qu'il céda à ſon fils en 1720. Il mourut en 1726 à Paris, où il étoit venu ſuivre un procès. On a de lui : I. Un bon *Recueil de Commentaires ſur la Coutume d'Angers*, Paris, 1725, 2 vol. in-fol. II. *Traité des Fiefs*, 1729, in-4°. III. *Regles de Droit François*, 1768, in-12, qu'on attribue avec plus de raiſon à ſon fils aîné. Le pere & le fils connoiſſoient bien les loix Romaines & la juriſprudence Françoiſe. Ils furent très-conſultés.

LIVOY, (Timothée de) Barnabite, né à Pithiviers dans la Beauce, de l'académie des Arcades, mort en 1777, eſt auteur du *Dictionnaire des Synonymes François*, in-8°, pluſieurs fois réimprimé & aſſez utile. Il a traduit de l'italien : I. *Tableau des révolutions de la littérature de Denina*, 1767, 2 vol. in-12. II. *Traité du bonheur public de Muratori*, 1772, 2 vol. in-12. III. *L'Homme de Lettres du P. Bartoli*, 1768, 2 vol. in-12. IV. *L'Expoſition des caracteres de la vraie Religion du P. Gerdil*, in-12. V. *Voyage d'Eſpagne fait en 1755*, avec des notes hiſtoriques, géographiques & critiques, 1772, 2 vol. in-12.

LIZET, (Pierre) de Clermont en Auvergne, avocat-général, puis premier préſident au parlement de Paris, où il mourut en 1554, à 72 ans, a publié des *Ouvrages de controverſe*, en 2 vol. On voit qu'il avoit lu beaucoup, & qu'il étoit animé d'un zele ardent pour la défenſe de la vraie foi ; mais comme il n'étoit pas théologien, il ne raiſonne pas toujours juſte : ce qui fournit matiere à Beze de le ridiculiſer dans une ſatyre, d'ailleurs très-mauvaiſe, intitulée : *Magiſter Benedictus Paſſavantius*.

LLOYD, (Guillaume) naquit à Tylchurſt, dans le Berkshire, en 1627. Il devint chapelain du roi d'Angleterre en 1666, docteur de théologie en 1667, puis évêque de Saint-Aſaph en 1680. Lloyd fut l'un des ſix prélats qui, avec l'archevêque Sancroft, s'éleverent contre l'*Edit de Tolérance*, publié par Jacques II. Cette conduite déplut au roi, & les ſept cenſeurs mîtrés furent mis à la tour de Londres. Auſſi-tôt après la révolution, Lloyd ſe déclara pour le roi Guillaume & la princeſſe Marie. Il fut nommé aumônier du roi, puis évêque de Cowentry, de Lichfield en 1692, & de Worceſter en 1699, où il réſida juſqu'à ſa mort, arrivée en 1717, à 91 ans. C'étoit un prélat inconſtant, qui, de la tolérance avoit paſſé à l'intolérance la plus outrée ; car il avoit penſé d'abord, qu'on devoit ſouffrir les Catholiques, & opina depuis à les opprimer ſans ménagement. En général, la tolérance des ſectaires n'eſt qu'en faveur de l'erreur : la vraie foi ſeule leur paroît intolérable. On a de lui : I. Une *Deſcription du Gouvernement Eccléſiaſtique*, tel qu'il étoit dans la Grande-Bretagne & en Irlande, lorſqu'on y reçut le Chriſtianiſme, in-8°. II. *Series Chronologica Olympionicarum*, dans le *Pindare* de l'édition d'Angleterre, in-fol. III. Une *Hiſtoire Chronologique de la Vie de Pythagore*, & d'autres au-

teurs contemporains de ce philoſophe. On comprend que c'étoit fouiller dans les matieres les plus obſcures de l'antiquité, rien n'étant plus incertain que tout ce que l'on raconte de ce philoſophe, des gens & des choſes de la même date.

LLOYD, (Nicolas) natif de Holton, devint paſteur de Newington Ste-Marie, près de Lambeth, où il mourut en 1680, à 49 ans, regardé comme un littérateur doux & poli. On a de lui un *Dictionnaire Hiſtorique, Géographique & Poétique*, dont Hofman & Moreri ſe ſont beaucoup ſervis. Cet ouvrage fut imprimé pour la 1re fois à Oxford, 1670, in-fol. La meilleure édition eſt celle de 1695, in-4°. Le fonds de ce Lexique appartient à Charles-Etienne. Lloyd y a fait des corrections & des additions; mais il n'a pas ſupprimé toutes les fautes, & il y en a mis de nouvelles. — Il ne faut pas le confondre avec Humphrey LLOYD *ou* LHOYD, ſavant antiquaire & médecin Anglois du 16e ſiecle, natif de Debinga, dans la province de Galles, dont on a *De Mona Druidum inſula antiquitati ſuæ reſtituta*, in-4°, & pluſieurs autres ouvrages: ni avec Edouard LLOYD *ou* LHUYD, garde du cabinet d'Ashmol à Oxford, mort en 1709, dont on a: I. Un bon Abrégé de l'hiſtoire des pierres, intitulé *Lithophylacii Britannici Ichnographia*, Londres, 1699, in 8°. II. *Archæologia Britannica*, Oxford, 1707, in-fol. III. Des Mémoires ſur la botanique dans les *Tranſactions philoſophiques*.

LOAYSA, (Garcias de) de Talavera en Caſtille, ſe fit Dominicain, & parvint par ſon mérite à la place de général de ſon ordre & à l'évêché d'Oſma. Charles-Quint le choiſit pour ſon confeſſeur, le fit préſident du conſeil des Indes, le transféra au ſiege archiépiſcopal de Séville, & lui obtint le chapeau de cardinal en 1530. Ce prélat mourut à Madrid en 1546, dans un âge avancé, laiſſant une mémoire reſpectable. Lorſqu'on délibéra au conſeil de Charles-Quint, ſur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard de François I, fait priſonnier à la bataille de Pavie, le généreux Loayſa fut d'avis qu'*on lui rendit la liberté ſans rançon & ſans condition*. L'événement juſtifia qu'on avoit eu grand tort de ne pas ſuivre ce conſeil, inſpiré par la politique autant que par la magnanimité; car François I ayant manqué de parole, ne céda point la Bourgogne qu'on avoit mis pour prix à ſa liberté, & l'Eſpagne ne retira aucun fruit de ſa priſon; ſans que le priſonnier lui ſût gré de ſon élargiſſement. C'eſt fauſſement que quelques lexicographes lui attribuent *Concilia Hiſpanica*, Madrid, 1595, in-fol.; ouvrage de Giron Garcias de Loayſa, archevêque de Tolede. *Voyez* GIRON.

LOBEL, (Mathias) né en 1538 à Lille, médecin & botaniſte de Jacques I, mourut à Londres en 1616, à 78 ans. Il publia pluſieurs ouvrages eſtimés de ſon tems. I. *Plantarum ſeu ſtirpium hiſtoria*, Anvers, 1576, in-fol. II. *Dilucidæ ſimplicium medicamentorum explicationes & ſtirpium adverſaria* &c, Londres, 1605, in-fol. III. *Icones ſtirpium*, 1581, in-4°. IV. *Bal-*

ſami explanatio, Londres, 1598, in-4°. V. *Stirpium illuſtrationes*, Londres, 1655, in-4°.

LOBERE, (Anne de) plus connue ſous le nom d'ANNE DE JESUS, née à Medina del Campo, d'une famille illuſtre, en 1545, embraſſa l'inſtitut de ſainte Thérèſe, & fut la fidelle adjutrice de ſes travaux pour la réforme du Carmel. Après avoir fondé divers monaſteres en Eſpagne, elle fut appellée en France pour la même fin, & delà aux Pays-Bas, où les archiducs Albert & Iſabelle l'honorerent de leur confiance intime. Elle mourut à Bruxelles en odeur de ſainteté, le 4 mars 1621, dans ſa 76e année. Lorſque ſous le regne de Joſeph II, les Carmélites des Pays-Bas chercherent un aſyle en France, elles emporterent le corps d'Anne avec celui de S. Albert, & celui d'Anne de S. Barthelemi, autre compagne de ſainte Thérèſe, & les placerent dans l'égliſe des Carmélites de S. Denis, où ils reſterent juſqu'en 1790, que la révolution des Pays-Bas rappella ces vertueuſes filles dans leur patrie, avec les reſpectables dépôts qu'elles avoient amenés. L'abbé de Montis a écrit la *Vie* d'*Anne de Jeſus*, Paris, 1788, in-12. *Voyez* le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 mars 1791, p. 421.

LOBINEAU, (Gui-Alexis) né à Rennes en 1666, Bénédictin en 1683, mourut en 1727, à 61 ans, à l'abbaye de S. Jagut, près de St-Malo. Ses ouvrages roulent ſur l'hiſtoire, à laquelle il conſacra toutes ſes études. On lui doit : I. L'*Hiſtoire de Bretagne*, Paris, 1707, en 2 vol. in-fol. dont le ſecond eſt utile par le grand nombre de titres que l'auteur y a raſſemblés. L'abbé de Vertot & l'abbé Moulinet des Thuileries l'attaquerent vivement. L'un & l'autre prétendirent que dom Lobineau s'étoit plus livré aux préjugés & à l'amour de ſa patrie qu'à celui de la vérité. Ils tâcherent de conſerver à la Normandie, des droits que l'hiſtorien Breton s'étoit efforcé de lui enlever. Lobineau a un ſtyle un peu ſec, & il eſt avare d'ornemens ; mais il a de la netteté, & il évite autant la rudeſſe que l'affectation. II. L'*Hiſtoire des deux Conquêtes d'Eſpagne par les Maures*, 1708, in-12 : ouvrage moitié romaneſque, moitié hiſtorique, traduit de l'eſpagnol de Miguel Luna. III. *Hiſtoire de Paris*, en 5 vol. in-fol. commencée par dom Félibien, achevée & publiée par dom Lobineau (*voyez* FELIBIEN dom Michel). On trouve à la tête du 1er vol. une ſavante *Diſſertation* ſur l'origine du corps municipal, par le Roy, contrôleur des rentes de l'hôtel-de-ville. IV. L'*Hiſtoire des Saints de Bretagne*, Rennes, 1724, in-fol. Ce livre a de l'exactitude ; mais il manque d'onction. V. Les *Ruſes de guerre de Polyen*, traduites du grec en françois, Paris, 1738, 2 vol. in-12 : verſion eſtimée. L'auteur avoit beaucoup de goût pour la littérature grecque, & il avoit traduit pluſieurs comédies d'Ariſtophane ; mais cette verſion n'a pas vu le jour, & ce n'eſt pas une perte. Enfin, on a attribué à dom Lobineau les *Aventures de Pomponius, chevalier Romain*,

ouvrage ſatyrique, in-12, qui n'eſt pas de lui.

LOBKOWITZ, (Bohuſlas de Haſſenſtein, baron de) étoit d'une des plus illuſtres maiſons de Bohême. Il entreprit de longs voyages, à deſſein de ſe perfectionner dans les ſciences, pour leſquelles il avoit beaucoup de goût. A ſon retour il prit le parti des armes, où il ſe ſignala; mais ſon amour pour l'étude l'emportant ſur toute autre paſſion, il préféra l'état eccléſiaſtique, & fut ſecrétaire-d'état en Hongrie, & grand-chancelier de Bohême. Ces emplois ne l'empêcherent pas de ſe livrer à ſon goût dominant. Il étoit juriſconſulte, hiſtorien, poëte, littérateur. Cet habile homme mourut dans ſon château de Haſſenſtein en 1510, laiſſant des *Poéſies Latines*, & différens *Traités*, imprimés à Prague en 1563 & 1570. De la même famille étoit le prince Georges-Chrétien de LOBKOWITZ, mort en 1753, dans ſa 68e année, après avoir commandé long-tems les troupes Autrichiennes, ſous l'impératrice-reine de Hongrie. *Voyez* FOUCQUET Charles-Louis.

LOBKOWITZ, *voyez* CARAMUEL.

LOBO, (Jerôme) Jéſuite de Lisbonne, envoyé dans les miſſions des Indes, pénétra juſque dans l'Ethiopie ou Abyſſinie, & y demeura pluſieurs années. De retour dans ſa patrie, il fut fait recteur du college de Conimbre, où il mourut en 1678, âgé d'environ 85 ans. On a de ce miſſionnaire une *Relation curieuſe de l'Abyſſinie*. Il y entre dans des détails ſatisfaiſans ſur la ſource du Nil & d'autres objets (*voyez* PAÏS). L'abbé le Grand en publia une traduction françoiſe en 1728, in-4°, avec des *Diſſertations*, des *Lettres* & pluſieurs *Mémoires* très-inſtructifs.

LOBO, (Rodriguez-François) poëte Portugais, né à Leiria, ſe noya en revenant dans un eſquif, d'une maiſon de campagne, à Lisbonne. Ses *Poéſies* ont été recueillies en 1721, in-fol. Sa meilleure piece, ou du moins la plus applaudie par les Portugais, eſt ſa comédie d'Euphroſine.

LOCCENIUS, (Jean) profeſſeur-royal à Upſal, floriſſoit en 1670. Il a traduit en latin *Leges Weſt-Gothicæ*, Upſal, in-fol. livre curieux & rare. Il a auſſi laiſſé des *Notes* ſur quelques auteurs anciens.

LOCHON, (Etienne) Chartrain, docteur de la maiſon de Navarre, fut pendant pluſieurs années curé de Bretonvilliers, dans le dioceſe de Chartres. Sa mauvaiſe ſanté l'obligea de quitter cette cure. Il mourut à Paris vers 1720, après avoir publié pluſieurs ouvrages de piété & de morale. Les principaux ſont: I. *Abrégé de la diſcipline de l'Egliſe pour l'inſtruction des Eccléſiaſtiques*, en 2 vol. in-8°. II. *Les Entretiens d'un Homme de Cour & d'un Solitaire ſur la conduite des Grands*, 1713, in-12. C'eſt une fiction pieuſe, dans laquelle l'auteur fait converſer le fameux réformateur de la Trappe avec le comte de ***. III. *Traité du ſecret de la Confeſſion*: ouvrage propre à inſtruire les confeſſeurs & à raſſurer les pénitens, in-12. C'étoit le meilleur Traité ſur cette matiere importante, avant que

celui de l'abbé Lenglet eût paru.

LOCKE, (Jean) naquit à Wrington, près de Briſtol, en 1632, d'un pere capitaine dans l'armée que le parlement leva contre Charles I. Après avoir fait les études ordinaires, il ſe dégoûta des univerſités & s'enferma dans ſon cabinet, pour lire & pour penſer. Il s'attacha pendant quelque tems à la médecine ; mais la foibleſſe de ſa ſanté ne lui permit pas de l'exercer. Après deux voyages, l'un en Allemagne & l'autre en France, il ſe chargea de l'éducation du fils de milord Ashley, depuis comte de Shaftesbury. Ce lord, devenu grand-chancelier d'Angleterre, lui donna la place de ſecrétaire de la préſentation des bénéfices ; mais ſon protecteur ayant été diſgracié en 1673, le philoſophe perdit cette place. La crainte de tomber dans la phtiſie l'obligea d'aller à Montpellier en 1675, d'où il paſſa à Paris & delà en Hollande. Ce fut-là qu'il acheva ſon *Eſſai ſur l'entendement humain* : ouvrage qui a fait beaucoup de bruit. Il auroit été à ſouhaiter que l'auteur n'eût pas toujours conſulté la phyſique, dans une matiere que ſon flambeau ne peut éclairer. En voulant développer la raiſon humaine, comme un anatomiſte explique les reſſorts du corps humain, il a fait preſqu'une machine de l'être ſpirituel qui l'anime. Son idée, que *Dieu par ſa toute-puiſſance pourroit rendre la matiere penſante*, a paru avec raiſon d'une dangereuſe conſéquence, ainſi qu'elle eſt en elle-même fauſſe & contraire à toutes les lumieres d'une ſaine métaphyſique. Il n'eſt pas vrai cependant, comme quelques écrivains plus zélés qu'intelligens l'ont avancé, que cette erreur de Locke renverſe le dogme de l'immortalité de l'ame ; car il faudroit pour cela prouver qu'une matiere capable d'intelligence n'eſt pas capable de l'immortalité, & qu'il eſt plus impoſſible de concevoir une matiere immortelle qu'une matiere penſante. La penſée eſt auſſi excellente que l'immortalité ; ſi la matiere eſt élevée juſqu'à l'une, pourquoi n'atteindroit-elle pas l'autre ? Il y a plus ; les élémens de la matiere ſont réellement indeſtructibles, à raiſon de leur ſimplicité (ou exemption de mêlange) & de leur incorruptibilité ; pourquoi notre ame n'auroit-elle pas, ſuppoſé qu'elle fut de même nature, la même propriété ? C'eſt ce qui a fait dire à un homme de génie : » Il » n'y a qu'un intérêt ſecret & » honteux, contraire à l'amour » naturel que nous avons pour » l'exiſtence, qui puiſſe nous » faire excepter notre ame du » ſort éternel des matieres » brutes & inanimées ». Non, la ſpiritualité de l'ame n'eſt pas la ſeule preuve de ſon immortalité. 1°. La Religion Chrétienne eſt un fait établi par des preuves victorieuſes ; cette Religion m'enſeigne que je ſuis immortel ; il faut la convaincre de fauſſeté, avant de corriger ma croyance. 2°. L'exiſtence de Dieu eſt une vérité à laquelle un homme ſenſé ne peut ſe refuſer : & cette vérité eſt évidemment liée avec l'immortalité de nos ames. L'univers eſt un fait qui ſuppoſe une

cauſe, & nous déduiſons du fait l'exiſtence & les attributs de la cauſe; or, parmi ces attributs, il y en a qui ſuppoſent évidemment la conſervation de l'ame humaine, quelle qu'elle ſoit de ſa nature. 3°. La diſtinction du vice & de la vertu n'eſt pas une choſe arbitraire, mais née avec les hommes, gravée dans leur ame avec des caracteres ineffaçables, & cette diſtinction ſeroit abolie ſi l'ame de l'homme n'échappoit pas à la ruine du corps.... Du reſte l'ouvrage de Locke eſt eſtimable pour la clarté, la méthode & l'eſprit d'analyſe qui le caractériſent. Il n'y avoit pas un an que Locke étoit ſorti d'Angleterre, lorſqu'on l'accuſa d'avoir fait imprimer en Hollande des libelles contre le gouvernement Anglois. Cette affaire lui fit perdre ſa place dans le college de Chriſt à Oxford. Le philoſophe Locke avoit du goût pour les conſpirations; il ſe trouva impliqué dans l'affaire du duc de Montmouth, & s'enfuit en Hollande: nouvelle preuve que ces philoſophes qui ſe diſent des gens ſi paiſibles & ſi pacifiques, ſont toujours prêts à profiter des troubles de l'état (*voyez* VESPASIEN). Jacques II le fit demander aux états-généraux, & Locke fut obligé de ſe cacher juſqu'à ce que le monarque Anglois fut détrôné par le prince d'Orange, ſon gendre. Il retourna alors dans ſa patrie ſur la flotte qui y conduiſit la princeſſe, depuis reine d'Angleterre, & devint commis du commerce & des colonies Angloiſes; place qu'il remplit juſqu'en 1707. Il s'en démit, parce que l'air de Londres lui étoit abſolument contraire; & ſe retira à dix lieues de cette ville, chez le chevalier Marsham, ſon ami. Il y paſſa le reſte de ſes jours, partageant ſon tems entre la priere & l'étude de l'Ecriture-Sainte: occupation bien remarquable dans un homme qui avoit eſſayé d'attribuer la penſée à la matiere. Il mourut en philoſophe chrétien en 1704, à 72 ans. Il nous reſte de lui un grand nombre d'ouvrages en anglois, dans leſquels on voit briller l'eſprit géométrique, quoique l'auteur n'eût jamais pu ſe ſoumettre à la fatigue des calculs, ni à la ſéchereſſe des vérités mathématiques. Ils ont été recueillis en 3 vol. in-fol. 1714, & 4 vol. in-4°, 1748. Les principaux ſont: I. *Eſſai philoſophique concernant l'entendement humain*, dont la meilleure édition en anglois eſt celle de 1700, in-fol. Il a été traduit en françois par Coſte, ſous les yeux de l'auteur, 1729, in-4°, réimprimé en 4 vol. in-12. Cette verſion a été abrégée en un vol. in-12. II. Un traité intitulé: *Du Gouvernement Civil*, en anglois, qui a été aſſez mal traduit en françois, in-12, 1724; il y a une édition de 1780. Le philoſophe y combat fortement le pouvoir arbitraire, & ſemble même ébranler les principes de tout gouvernement monarchique. III. Trois *Lettres ſur la Tolérance* en matiere de religion. IV. Quelques *Ecrits* ſur la monnoie & le commerce. V. *De l'Education des Enfans*. Ce livre eſtimable a beaucoup d'égards, mais dont pluſieurs endroits

ont été critiqués avec raiſon, a été traduit en françois, en allemand, en hollandois & en flamand. VI. Un traité intitulé : *Le Chriſtianiſme raiſonnable*, traduit auſſi en françois, & imprimé en 1715, en 2 vol. in-12. Quelques propoſitions de ce livre, priſes à la rigueur, pourroient le faire ſoupçonner de Socinianiſme. Il y ſoutient que J. C. & les Apôtres n'annonçoient d'autre article de foi, que de croire que J. C. étoit le Meſſie. Il s'excuſa ou tâcha de ſe juſtifier dans des lettres au docteur Stillengfléet. M. Coſte a traduit la *Défenſe de Locke*, & l'a ajoutée à celle du *Chriſtianiſme raiſonnable*. Il y a du reſte dans cet ouvrage d'excellentes choſes & de ſolides réfutations du philoſophiſme : on y trouve même des obſervations ſur la convenance & la néceſſité de l'autorité ſuprême du Chef de l'Egliſe, qui ſeules ſuffiroient pour confondre les Richériſtes, les Janſéniſtes, & les Fébroniens, (*voyez* GROTIUS, MÉLANCHTHON). VII. Des *Paraphraſes ſur quelques Epîtres de S. Paul.* VIII. Des *Œuvres diverſes*, 1710, en 2 vol. in-12. On y trouve une *Méthode* très-commode pour dreſſer des recueils: pluſieurs ſavans l'ont ſuivie. IX. Des *Œuvres poſthumes.* Elles renferment des morceaux ſur divers ſujets de philoſophie. Locke avoit une grande connoiſſance des mœurs du monde & des arts. Il avoit coutume de dire que » la connoiſſance des » arts méchaniques renferme » plus de vraie philoſophie que » tous les ſyſtêmes, les hypo» theſes & les ſpéculations des » philoſophes ». Jugement qui lui fait honneur & qui eſt d'une vérité auſſi ſenſible qu'intéreſſante. Son ſtyle n'a ni la force de la Bruyere, ni le coloris de celui de Malebranche : mais il a beaucoup de juſteſſe, de clarté & de netteté. Sa converſation étoit enjouée. Il ſavoit pluſieurs contes agréables, qu'il rendoit encore plus piquans par la maniere dont il les racontoit. Son humeur étoit portée à la colere ; mais ſes accès n'étoient que paſſagers, & il étoit le premier à reconnoître ſes torts.

LOCMAN, fameux philoſophe d'Ethiopie ou de Nubie. Les Arabes en racontent mille fables. Ils prétendent qu'il étoit eſclave, & qu'il fut vendu aux Iſraélites du tems de Salomon. Ils en rapportent pluſieurs choſes que les Grecs ont attribuées à Eſope. Nous avons un livre de *Fables* & de *Sentences*, que les Arabes diſent être l'ouvrage de Locman : mais l'on croit que ce livre eſt moderne. S'il eſt vrai que Locman eſt le même qu'Eſope, il paroît que les Grecs ont forgé l'hiſtoire de celui-ci ſur celle du premier, & que dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, ils ſe ſont appropriés avec diverſes altérations, les hommes & les événemens célebres qui ont illuſtré l'Aſie (*a*). Les Fables & les Apologues attribués à

(*a*) Voyez l'*Hiſt. vérit. des Tems Fabuleux*, tom. 3. pag. 571 ; & les articles FICIN, LAVAUR, PLATON, NUMENIUS, OPHIONÉE, OVIDE.

Locman ſont trop conformes au génie des peuples, où l'on prétend qu'il a vécu, pour croire que les Arabes aient ici pillé les Grecs. Les hiſtoriens peignent Locman comme un homme également eſtimable par ſes connoiſſances & par ſes vertus. C'étoit un philoſophe taciturne & contemplatif, occupé de l'amour de Dieu & détaché de celui des créatures. Des ſavans ont prétendu que Locman étoit Salomon & que ſes Apologues étoient ceux de ce philoſophe roi. » L'hiſtoire des » premiers philoſophes dont les » Grecs ſe glorifient (dit un cri- » tique célebre), & dont la pa- » trie n'eſt nullement certaine, » contient un grand nombre » d'altérations de nos divines » Ecritures; & ſpécialement » quelques-uns des livres de » Salomon (*le Sage* par ex- » cellence) ont eu l'influence » la plus marquée dans les ou- » vrages des philoſophes de la » Grece, ſous différens noms, » traduits de nos Livres-Saints. » Le Locman des Orientaux, » loin d'avoir été l'Eſope des » Grecs, ſelon le préjugé com- » mun, reprendra ſon vrai » nom de Salomon, lequel » ſignifie *ſage* en hébreu, & a » été traduit par celui de » Locman, qui a le même » ſens en arabe. Les auteurs » Orientaux parlent beaucoup » de la *ſageſſe* de Salomon. De » ce perſonnage qu'ils ont al- » téré, ils en ont fait pluſieurs; » un entr'autres, ſous le nom » de Locman. Ce mot eſt » arabe, & eſt le même que » celui de Salomon. Locman » eſt formé originairement de » l'article arabe *Al*, & du mot » *Echm*, qui ſignifie *ſage*. » Dans la *Bibliotheque Orien-* » *tale* de M. d'Herbelot, on » trouve ſur le mot LOCMAN, » ALHAKIM LOCMAN, LOC- » MAN *le ſage*. C'eſt exacte- » ment le ſurnom de Salomon, » traduit en arabe. Quelques- » uns ont prétendu qu'Eſope » étoit le même perſonnage » que Locman & Bidpay, » appellé vulgairement *Pil-* » *pay*, & ont par conſéquent » mis ſur le compte de Loc- » man, les fables d'Eſope. Si » Salomon a été maſqué ſous » le nom de Locman, cette » découverte conduiroit à un » doute très-grave ſur quel- » ques fables attribuées à Eſope » confondu avec Locman. En » attendant des éclairciſſemens » ſur un fait auſſi important, » nous ferons obſerver que » l'on trouve dans les *Pro-* » *verbes* de Salomon (vj. 6.) » la fable de la *Fourmi* (*a*), & » celle du *Pot de terre* & du » *Pot de fer* dans l'*Eccléſiaſti-* » *que* (XIII. 2 & 3). Ce ne » ſont pas les ſeuls apologues » qu'on rencontre dans l'Ecri- » ture-Sainte. On y lit la fable » des *Arbres qui ſe choiſiſſent* » *un roi* (*Judic.* IX. 8.); celles

(*a*) L'Ecriture nous dit expreſſément qu'il compoſa trois mille paraboles ou apologues, & mille & cinq poëmes. *Locutus eſt Salomon tria millia parabolas, & fuerunt carmina ejus quinque & mille.* III. Reg. IV. 32. Les Septante ont *quinquies mille*, mais l'hébreu & le chaldéen ſont conformes à la Vulgate.

» du *Riche* & du *Pauvre* & des » *Deux Fils* (II. *Reg.* XII. 1.), » du *Cedre* & du *Chardon* (IV. » *Reg.* XIV, 9 & II *Paral.* XXV. » 18). Ainſi les écrivains ſa- » crés ont évidemment l'hon- » neur de l'invention de l'apo- » logue, puiſque *Héſiode* qui » long-tems avant Eſope, avoit » donné la fable de l'*Epervier* » & du *Roſſignol* (*Oper. &* » *Dies*, 1, 200), eſt moins » ancien que l'auteur du livre » des *Juges*, où nous trouvons » la fable des *Arbres* ». On pourroit citer à l'appui de ces dévoilemens ſur Locman, un ouvrage intitulé : *Vie des écrivains étrangers, tant anciens que modernes, par M. le prévôt d'Exmes* (à Paris, chez la veuve Ducheſne, 1784) où ſont rapprochés les grands traits de reſſemblance qui ſe trouvent entre Salomon & Locman. On pourroit citer encore les *Nouveaux contes Arabes*, ou *Supplément aux Mille & une nuits, ſuivis de Mélanges de littérature orientale & de Lettres, par M. l'abbé **** (à Paris, chez Prault, in-12 de 424 pages). Dans les Lettres qui terminent cet ouvrage, on prouve preſque juſqu'à l'évidence que le Locman des Arabes eſt le premier fabuliſte ; que l'Eſope des Grecs n'en eſt que le traducteur, & que ſon hiſtoire publiée par le moine Planudes eſt fabuleuſe & controuvée, ainſi que le recueil d'apologues qu'il a compilé très-mal-adroitement. De plus, dans les *Penſées* & *Adages*, traduits de l'arabe, on trouve pluſieurs maximes de nos auteurs ſacrés. Le premier *Adage* eſt celui-ci : *La crainte de Dieu eſt le commencement de la ſageſſe.* Ces rencontres ſingulieres paroiſſent embarraſſer le traducteur. Il les attribue à *l'influence éternelle de la nature, toujours uniforme dans ſes opérations, ſoit morales, ſoit phyſiques.* Mais ſans critiquer l'eſpece de phébus qu'on croit appercevoir dans cette *influence éternelle de la nature*, & ſans demander au traducteur pourquoi cette *influence éternelle* n'a pas produit les mêmes adages chez tous les philoſophes & chez toutes les nations, nous nous bornerons à remarquer que cette reſſemblance des moraliſtes Arabes avec ceux de l'Ecriture, reçoit une explication auſſi ſimple que ſatisfaiſante des obſervations que nous venons de faire (*voyez* ESOPE, PLANUDES, MEZIRIAC). Erpenius a publié les *Fables* de Locman en arabe & en latin, 1636 & 1656, in-4°. Galland les traduiſit en françois, avec celles de Pilpay, Paris, 1714, 2 vol. in-12 ; & Gueullette en 1724.

LOCNERUS *ou* LOCHNER, (Michel-Fréderic) né à Furth, près de Nuremberg, en 1662, mort à Nuremberg en 1720, à 58 ans, étoit très-verſé dans l'antiquité & dans l'hiſtoire naturelle. On a de lui : I. *Papaver ex antiquitate erutum*, Nuremberg, 1713, in-4°. II. *Heptas diſſertationum ad Hiſtoriam Naturalem pertinentium*, 1717, in-4°. III. *Rariora muſæi Beſleriani*, 1716, in-fol. & pluſieurs ouvrages ſur les ſimples exotiques.

LOCRES, (Ferry de) né à St-Paul ou St-Pol, ville de l'Artois, en 1571 curé de S. Nicolas d'Arras, mort en 1614,

partagea ſon tems entre les devoirs de ſon miniſtere & l'étude des antiquités de ſon pays. Nous devons à ſes recherches: I. *Diſcours de la Nobleſſe*, où il fait mention de la piété & de la vertu des rois de France, Arras, 1605, in-8°. II. *Hiſtoire des Comtes, Pays & Ville de St-Paul*, Douay, 1613, in-4°, ouvrage eſtimé. III. *Chronicon Belgicum ab anno 258 annum 1600*, Arras, 1616, in-4°. C'eſt plutôt une chronique du pays d'Artois que des Pays-Bas. La critique y manque, ſur-tout pour les premiers tems.

LOCUSTA, fameuſe empoiſonneuſe, vivoit à la cour de Néron, l'an 60 de J. C. Ce prince barbare ſe ſervoit de cette miſérable pour faire périr les objets de ſa haine & de ſa vengeance. Tacite dit qu'il craignoit ſi fort de la perdre, qu'il la faiſoit garder à vue. Il employa ſon miniſtere, lorſqu'il voulut ſe défaire de Britannicus. Comme le poiſon n'opéroit pas aſſez tôt, il alloit ordonner qu'on la fit mourir; la mort ſoudaine de Britannicus lui ſauva la vie. Suétone rapporte que Néron lui faiſoit préparer ſes poiſons dans ſon palais, & que pour prix de ſes abominables ſecrets, il lui pardonna non-ſeulement tous ſes crimes, mais qu'il lui donna de grands biens & des éleves pour apprendre ſon métier.

LOCUTIUS, *voyez* Aïus.

LOEBER, (Chriſtian) théologien Allemand, né à Orlamunde en 1683, mort en 1747, fut ſurintendant-général à Altembourg. On a de lui des *Diſſertations académiques* & un *Abrégé de Théologie* en latin. Il eut un fils Gothilf-Friedmann & une fille Chriſtine-Dorothée, qui ſe diſtinguerent par leurs Poéſies.

LOERIUS, *voyez* Loyer.

LOESEL, (Jean) né en 1607, a vécu juſqu'au milieu du 17e ſiecle à Konisberg. On a de lui: *Flora Pruſſica*, Konisberg, 1703, in-4°. George-André Helving en a donné le *Supplément*, Dantzig, 1712, in-4°.

LOEWENDAL, (Ulric-Fréderic Woldemard, comte de) né à Hambourg en 1700, étoit arriere-petit-fils d'un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemarck. Il commença à porter les armes en Pologne en 1713 comme ſimple ſoldat, & après avoir paſſé par les grades de bas-officier, d'enſeigne & d'aide-major, il devint capitaine en 1714. L'Empire alors n'étoit point en guerre; il alla ſervir comme volontaire dans les troupes de Danemarck contre la Suede, & s'y diſtingua par ſon activité & par ſon courage. La guerre étant ſurvenue en Hongrie, il y paſſa en 1716, & ſe ſignala à la bataille de Peterwaradin, au ſiege de Temeſwar, à la bataille & au ſiege de Belgrade. Le roi Auguſte de Pologne, au ſervice duquel il entra enſuite, le fit maréchal-de-champ & inſpecteur-général de l'infanterie Saxonne. Il fit les campagnes de 1734 & de 1735 ſur le Rhin. La czarine l'ayant attiré à ſon ſervice, fut ſi contente de la maniere dont il ſe conduiſit dans la Crimée & dans l'Ukraine, qu'elle le nomma chef de ſes armées. La grande réputation que ſa valeur lui avoit faite, engagea le roi de France à ſe

le

le procurer. Il obtint en 1743 le grade de lieutenant-général, & dès l'année ſuivante il ſe ſignala aux ſieges de Menin, d'Ypres, de Furnes, & à celui de Fribourg en 1744. Dans la campagne de 1745, il commanda le corps de réſerve à la bataille de Fontenoy, & partagea la gloire de la victoire. Il prit dans la même campagne, Gand, Oudenarde, Oſtende, Nieuport. Il commença la ſuivante par les ſieges de l'Ecluſe & du Sas-de-Gand; & la finit par celui de Berg-Op-Zoom, qui fut priſe d'aſſaut le 16 ſeptembre 1747; le duc de Parme avoit échoué devant cette place en 1588, & Spinola en 1622; & depuis ces ſieges elle avoit été fortifiée par le fameux Coehorn, le Vauban des Hollandois, qui la regardoit comme ſon chef-d'œuvre. Mais des intelligences ſecrétes ſeconderent la valeur françoiſe, & la brêche à peine praticable s'étant trouvée en plein midi ſans défenſeurs, les aſſiégeans y entrerent ſans réſiſtance. Un régiment Ecoſſois ayant tenté de les en chaſſer, fut haché en pieces. Le lendemain de cette journée, le comte de Loewendal reçut le bâton de maréchal de France. Il ne ſurvécut pas long-tems à ſa gloire. Un petit mal qui lui ſurvint au pied, & qui fut ſuivi de la gangrene, l'emporta en 1755, à 55 ans. Il avoit été conſtamment attaché à la Religion Catholique, dont il pratiquoit les devoirs, & laiſſa un fils élevé dans les mêmes ſentimens, nommé François-Xavier-Joſeph.

LOGOTHETE, *voyez* ACROPOLITE.

LOHEAC, *voyez* LAVAL (André de).

LOHENSTEIN, (Daniel-Gaſpar de) conſeiller de l'empereur, ſyndic de la ville de Breſlaw, né à Nimptſch en Siléſie l'an 1635, fit de bonnes études, & voyagea dans toutes les parties de l'Europe, où il s'acquit l'eſtime des ſavans. Il mourut en 1683, à 49 ans. Son génie avoit été précoce; à l'âge de 15 ans il donna trois *Tragédies* applaudies. C'eſt le premier qui ait tiré la Tragédie Allemande du chaos. On a de lui: I. Pluſieurs Piéces dramatiques. II. *Le généreux capitaine Arminius, vaillant défenſeur de la liberté Germanique*, en 2 vol. in-4°. C'eſt un roman moral, aſſez ennuyeux, dont le but eſt d'inſpirer de l'ardeur pour les ſciences aux perſonnes deſtinées aux emplois publics. III. *Des Réflexions Poétiques ſur le 53e chapitre d'Iſaïe.*

LOIR, (Nicolas) peintre, né à Paris en 1624, fit une étude ſi particuliere des ouvrages du Pouſſin, & les copioit avec tant d'art, qu'il eſt difficile de diſtinguer la copie d'avec l'original. Louis XIV le gratifia d'une penſion de 4000 livres. Loir s'attacha au coloris & au deſſin. Il avoit de la propreté & de la facilité. Il peignoit également bien les figures, les payſages, l'architecture & les ornemens; mais il excelloit à peindre des femmes & des enfans. Il mourut à Paris en 1679. Alexis LOIR, ſon frere, s'eſt diſtingué dans la gravure.

LOISEAU, *voyez* LOYSEAU.

LOISEL, (Antoine) avocat au parlement de Paris, né à

Beauvais en 1536, d'une famille féconde en perſonnes de mérite, étudia à Paris ſous le fameux Ramus, qui le fit ſon exécuteur teſtamentaire ; à Toulouſe & à Bourges, ſous Cujas. Il s'acquit une grande réputation par ſes plaidoyers, & fut revêtu de pluſieurs emplois honorables dans la magiſtrature. Il mourut à Paris en 1617, à 81 ans. On a de lui : I. Huit Diſcours intitulés : *La Guienne de M. Loiſel*, parce qu'il les prononça, étant avocat du roi, dans la chambre de juſtice de Guienne. II. Le *Tréſor de l'Hiſtoire générale de notre tems*, depuis 1610 juſqu'en 1628, in-8° : ouvrage médiocre. III. Le *Dialogue des Avocats du Parlement de Paris*. IV. Les *Regles du Droit François*. V. Les *Mémoires de Beauvais & Beauvoiſis*, in-4°, pleins de recherches curieuſes. VI. Les *Inſtitutes coutumieres*, 1710, en 2 vol. in-12, réimprimées pluſieurs fois. VII. Des *Poéſies Latines*. VIII. *Opuſcules divers*, in-4°, 1656. Ils furent publiés par l'abbé Joly, ſon neveu & chanoine de Paris, qui les orna de la *Vie* de l'auteur.

LOISEL, *voyez* LOESEL & OISEL.

LOLLARD *ou* LOLHARD, (Walter) héréſiarque Allemand, enſeigna, vers l'an 1315, que les démons avoient été chaſſés du ciel injuſtement, & qu'ils y ſeroient rétablis un jour. S. Michel & les autres anges, coupables de cette injuſtice, devoient être (ſelon lui) damnés éternellement avec tous les hommes qui n'étoient pas dans ces ſentimens. Il mépriſoit les cérémonies de l'Egliſe, ne reconnoiſſoit point l'interceſſion des Saints, & croyoit que les Sacremens étoient inutiles. Le mariage, ſelon lui, n'étoit qu'une proſtitution jurée &c. Ce fanatique ſe fit un grand nombre de diſciples en Autriche, en Bohême &c. Il établit 12 hommes choiſis entre ſes diſciples, qu'il nommoit ſes apôtres, & qui parcouroient tous les ans l'Allemagne, pour affermir ceux qui avoient adopté ſes ſentimens. Les inquiſiteurs firent arrêter Lollard, & ne pouvant vaincre ſon opiniâtreté, le condamnerent. Il fut brûlé à Cologne en 1422, ſans donner aucune marque de repentir. On découvrit un grand nombre de ſes diſciples, dont on fit, ſelon Trithême, un grand incendie. Les Lollards ſe propagerent en Allemagne, paſſerent en Flandre & en Angleterre. Ces enthouſiaſtes ſéduiſirent beaucoup d'Anglois, & leur ſecte fit du progrès dans ce royaume. Ils ſe réunirent aux Wicleſites, & préparerent la ruine du clergé d'Angleterre & le ſchiſme de Henri VIII ; tandis que d'autres Lollards diſpoſoient les eſprits en Bohême pour les erreurs de Jean Hus, & pour la guerre des Huſſites. Tant il eſt vrai que de laiſſer germer des ſectes, c'eſt non-ſeulement préparer des maux inévitables à la Religion, mais ébranler encore la conſtitution des états.

LOLLIA PAULINA, petite-fille du conſul Lollius, étoit mariée à C. Memmius Regulus, gouverneur de Macédoine, quand l'empereur Caligula fut épris de ſa beauté. Afin de l'épouſer dans les formes, il

obligea Memmius à ſe dire le pere de cette dame, dont il étoit le véritable mari. Elle ne porta pas long-tems le titre ſi envié & ſi dangereux d'impératrice : la fameuſe Agrippine, dévorant dans ſon cœur le trône qu'elle occupoit, la fit accuſer de ſortilege, & ſous ce prétexte la fit bannir par l'empereur, puis aſſaſſiner par un tribun, l'an 49e de Jeſus-Chriſt.

LOLLIEN, (*Spurius-Servilius-Lollianus*) ſoldat de fortune, né dans la lie du peuple, s'avança dans les armes par ſon intelligence & ſa bravoure. Il fut revêtu de la pourpre impériale par les ſoldats Romains qui venoient de maſſacrer Poſthume le Jeune : ce fut dans le commencement de l'an 267. L'uſurpateur ſe défendit à la fois contre les troupes de Gallien & contre les barbares d'au-delà du Rhin. Après les avoir contraints de retourner dans leur pays, il fit rétablir les ouvrages qu'ils avoient détruits. Comme il faiſoit travailler ſes ſoldats à ces travaux, ils ſe mutinerent & lui ôterent la vie après quelques mois de regne.

LOLLIUS, (*Marcus*) conſul Romain, fut eſtimé d'Auguſte. Cet empereur lui donna le gouvernement de la Galatie, de la Lycaonie, de l'Iſaurie & de la Piſidie 23 ans avant J. C. Il le fit enſuite gouverneur de Caïus-Céſar, ſon petit-fils, lorſqu'il envoya ce jeune prince dans l'Orient pour y mettre ordre aux affaires de l'empire. Lollius fit éclater dans ce voyage ſon avarice & d'autres mauvaiſes qualités qu'il avoit cachées auparavant avec adreſſe. Les préſens immenſes qu'il extorqua de tous les princes pendant qu'il fut auprès du jeune Céſar, découvrirent ſes vices. Il entretenoit la diſcorde entre Tibere & Caïus-Céſar, & l'on croit même qu'il ſervoit d'eſpion au roi des Parthes pour éloigner la concluſion de la paix. Caïus ayant appris cette trahiſon, l'accuſa auprès de l'empereur. Lollius, craignant d'être puni, comme il le méritoit, s'empoiſonna : laiſſant des biens immenſes à Marcus Lollius ſon fils, qui fut conſul, & dont la fille Lollia Paulina épouſa Caligula. C'eſt ce dernier Lollius auquel Horace adreſſe la 2e & la 18e Epîtres de ſon 1er livre, & qu'il appelle *maxime Lolli*.

LOM *ou* LOMMIUS, (Joſſe Van) ſavant médecin, né à Buren, dans le duché de Gueldre, vers 1500, exerça ſa profeſſion principalement à Tournay & à Bruxelles, & mourut vers l'an 1562. Nous avons de lui : I. *Commentarii de Sanitate tuenda, in primum lib. de Re medica C. Celſi ;* Leyde, 1761. II. *Obſervationum medicinalium libri tres.* On en a fait un grand nombre d'éditions ; la plus récente eſt celle d'Amſterdam, 1761, in-12. Il a été traduit deux fois en françois, Paris, 1712 & 1759. III. *De curandis febribus*, Amſterdam, 1761. Le latin de Lommius eſt pur & élégant. On prétend qu'aucun médecin de ſon ſiecle n'a fait mieux connoître les maladies, ni preſcrit une pratique plus judicieuſe & plus ſûre. Ses obſervations ſont ſages & ſolides. En parlant des avantages de la ſobriété, il remarque que le précepte que fait l'Egliſe de

la quarantaine, qui a lieu au commencement du printems, eſt parfaitement conforme aux loix de l'Hygiene, & qu'étant obſervée avec régularité, elle prévient pluſieurs maladies. Tous les ouvrages de Lommius ont été imprimés à Amſterdam en 1745 & 1761, 3 vol. in-12.

LOMAZZO, (Jean-Paul) né à Milan en 1538, devint habile dans la peinture & dans les belles-lettres. La littérature lui fut d'un grand ſecours, quand il eut perdu la vue à la fleur de ſon âge, ſuivant la prédiction que lui en avoit faite Cardan. Il mourut en 1598. On a de lui deux ouvrages peu communs: I. Un *Traité de la Peinture* en italien, Milan, 1585, in-4°. II. *Idea del Tempio della Pittura*, 1590, in-4°.

LOMBARD, (Pierre) *voy.* PIERRE LOMBARD.

LOMBART, (Lambert) né à Liege en 1506, s'appliqua avec ſuccès à la peinture. Il ſe perfectionna dans ſon art en Allemagne, en France & ſurtout en Italie, où il paſſa à la ſuite du célebre cardinal Polus. De retour dans ſa patrie, il y établit le bon goût dans la peinture & l'architecture, & forma des éleves qui firent de grands progrès dans ces arts. Hubert Goltzius publia la Vie de Lombart par Dominique Lampſon, ſous ce titre: *Lamberti Lombardi apud Eburones pictoris celeberrimi Vita*, Bruges, 1565, in-8°. Goltzius y donne un témoignage éclatant de ſa reconnoiſſance pour les leçons qu'il avoit reçues de Lombart. Ce peintre étoit encore en vie l'an 1565; on ignore l'année de ſa mort.

LOMBERT, (Pierre) avocat au parlement de Paris, ſa patrie, fut uni à Mrs. de Port-Royal, & demeura quelque tems dans leur maiſon. Il traduiſit les écrits des SS. Peres, & mourut en 1710, après avoir publié pluſieurs verſions. Les plus eſtimées ſont: I. Celle de l'*Explication du Cantique des Cantiques* par S. Bernard. II. Celle de *la Guide du Chemin du Ciel*, écrite en latin par le cardinal Bona. III. Celle de *tous les Ouvrages de S. Cyprien*, en 2 vol. in-4°, accompagnée de notes, d'une nouvelle *Vie* de ce Pere, tirée de ſes écrits, & la traduction de l'ancienne par le diacre Ponce &c. IV. Une traduction des *Commentaires* de S. Auguſtin, *De Sermone Chriſti in monte*. V. Enfin la traduction de la *Cité de Dieu* du même docteur, avec des notes, en 2 vol. in-8°, 1675. On peut reprocher à Lombert ce qu'on a reproché à Dubois, autre traducteur de Port-Royal. S. Bernard, S. Auguſtin & S. Cyprien ont chez lui à peu-près le même ſtyle, les mêmes tours & le même arrangement.

LOMEIER, (Jean) miniſtre réformé à Zutphen, s'eſt diſtingué par ſon *Traité hiſtorique & critique des plus célebres Bibliotheques anciennes & modernes*, imprimé à Zutphen en 1699, in-12. De tous les livres que nous avons ſur cette matiere, c'eſt le plus ſavant, mais non pas le mieux écrit; & depuis qu'il a été publié, il y auroit bien des additions à faire.

LOMÉNIE, (Henri-Auguſte de) comte de Brienne, fut fait par Louis XIII capitaine du château des Thuileries en 1622, & envoyé en Angleterre

2 ans après, pour régler les articles du mariage de Henriette de France avec le prince de Galles. Il ſuivit enſuite le roi au ſiege de la Rochelle. Dans le commencement du regne de Louis XIV il eut le département des affaires étrangeres. Il ſe conduiſit avec beaucoup de prudence durant les troubles de la minorité, & mourut en 1666, à 71 ans. Il laiſſa des *Mémoires* manuſcrits, depuis le commencement du regne de Louis XIII juſqu'à la mort du cardinal Mazarin. On en a pris les morceaux les plus intéreſſans pour compoſer l'ouvrage connu ſous le titre de *Mémoires de Loménie*, imprimés à Amſterdam en 1719, en 3 vol. in-12. L'éditeur les a pouſſés juſqu'en 1681. Ils offrent quelques détails curieux & des anecdotes utiles pour l'hiſtoire de ſon tems.

LOMÉNIE, (Henri-Louis de) comte de Brienne, fils du précédent, fut pourvu en 1661, dès l'âge de 16 ans, de la ſurvivance de la charge de ſecrétaire-d'état qu'avoit ſon pere, & commença à l'exercer à 23 ans, après avoir voyagé en différentes contrées d'Europe. Mais l'affliction que lui cauſa la mort de ſa femme, Henriette de Chavigni, en 1665, aliéna ſon eſprit. Louis XIV fut obligé de lui demander ſa démiſſion. L'ex-miniſtre ſe retira chez les Peres de l'Oratoire, après avoir vainement tenté d'entrer chez les Chartreux. Il vécut d'abord avec ſageſſe, & reçut même les ordres ſacrés; mais il ne tarda pas de ſe dégoûter d'une vie qui lui paroiſſoit trop uniforme. Il reprit ſes voyages, paſſa en Allemagne, s'enflamma, dit-on, pour la princeſſe de Meckelbourg, & lui déclara ſa paſſion. Louis XIV, à qui cette princeſſe en porta ſes plaintes, ordonna à Loménie de revenir à Paris, & le fit enfermer dans l'abbaye de S. Germain. On fut obligé de le confiner enſuite à S. Benoît-ſur-Loire, puis à S. Lazare. L'écrit qui l'occupa le plus dans ſa priſon, fut une Hiſtoire du Janſéniſme, ſous le titre de *Roman véritable, ou l'Hiſtoire ſecrette du Janſéniſme; Dialogues de la compoſition de M. de* MÉLONIE (Loménie) *fire de Nebrine* &c. 1685. Cet ouvrage n'a point été imprimé; c'eſt un mêlange de proſe & de vers en 9 livres. Les portraits d'Arnaud, de Lancelot & de quelques autres y ſont peints avec beaucoup de feu. L'auteur y ménage peu les ſolitaires de Port-Royal, dont les partiſans ne l'ont pas ménagé à leur tour. Lorſqu'il pouvoit calmer les agitations de ſon eſprit, il étoit aimable; ſon cœur étoit ſenſible & généreux. Quelques années avant ſa mort, il eut ordre de ſe retirer à l'abbaye de S. Séverin de Château-Landon, où il mourut en 1698. Outre ſon *Roman véritable*, dans lequel on recueilleroit quelques anecdotes, ſi l'on pouvoit en ſéparer le ſérieux, des plaiſanteries qui y dominent; on a de lui: I. Les *Mémoires de ſa Vie* en 3 vol. in-fol. II. Des *Satyres* & des *Odes*. III. Un *Poëme*, plus que burleſque, *ſur les Fous de S. Lazare*. Les ouvrages précédens ſont manuſcrits. IV. L'*Hiſtoire de ſes Voyages*, in-8°, écrite en latin avec aſſez d'élégance & de net-

teté. V. La traduction des *Inſtitutions* de Thaulere, 1665, in-8°. VI. Un *Recueil de Poéſies Chrétiennes & diverſes*, 1671, 3 vol. in-12. On y trouve pluſieurs de ſes propres ouvrages. L'auteur avoit de la facilité & de la vivacité, mais ſon imagination n'étoit pas toujours dirigée par un goût ſûr. VII. *Les Regles de la Poéſie Françoiſe*, qu'on trouve à la ſuite de la *Méthode Latine de Port-Royal*. C'eſt un canevas qui a ſervi à tous ceux qui ont écrit ſur la même matiere. — Le nom de LOMÉNIE de BRIENNE, eſt devenu fameux avant & durant la révolution de France, de l'an 1789, dans la perſonne du cardinal archevêque de Sens, un des principaux inſtrumens d'abord des innovations qui troublerent ce royaume, enſuite du déplorable ſchiſme qui l'arracha à l'Egliſe Catholique.

LOMER, (S.) *Launomarus*, abbé au dioceſe de Chartres, mourut le 19 janvier 594. Ses reliques, portées dans le dioceſe de Blois, donnerent lieu d'y fonder au 10e ſiecle une abbaye qui porte ſon nom.

LOMONOSSOU, (Michel) conſeiller-d'état en Ruſſie, publia en 1760 un *Abrégé des Annales de Ruſſie, depuis l'origine de la nation Ruſſe juſqu'à la mort du grand-duc Jaroſlaw I, en 1054*, en langue du pays. Il a été traduit en allemand par le baron de Holbach & imprimé à Leipſig, & en françois, Paris, 1772. L'auteur auroit pouſſé ſon ouvrage plus loin ſi la mort ne l'avoit prévenu le 4 avril 1765.

LONDE, (François-Richard de la) né à Caen en 1685, mort en 1765, ſe livra à la poéſie, à la muſique, à la peinture, au deſſin & au génie. Il a laiſſé : I. *Le Plan & les vues de Caen*, exécutés avec beaucoup de netteté. II. *Paraphraſes en vers des ſept Pſeaumes de la Pénitence*, 1748, in-8°. III. *Mémoires concernant le commerce de la Baſſe-Normandie*, manuſcrits. IV. *Recherches ſur l'antiquité du château & de la ville de Caen*, auſſi en manuſcrit. V. Diverſes *Pieces de Poéſie*, les unes manuſcrites, les autres inſérées dans des Recueils & Journaux.

LONG, (Jacques le) prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1665, fut envoyé dans ſa jeuneſſe à Malte pour y être admis au nombre des Clercs de S. Jean de Jeruſalem. A peine fut-il arrivé, que la contagion infecta l'iſle. Il rencontra par hazard des perſonnes qui alloient enterrer un homme mort de la peſte : il les ſuivit ; mais dès qu'il fut rentré dans la maiſon où il logeoit, on en fit murer les portes, de peur qu'il ne communiquât le poiſon dont on le croyoit attaqué. Cette eſpece de priſon garantit ſes jours & ceux des perſonnes avec leſquelles il étoit enfermé. Le jeune le Long, échappé à la contagion, quitta l'iſle qu'elle ravageoit, & revint à Paris, où il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1686. Après avoir profeſſé dans pluſieurs colleges, il fut nommé bibliothécaire de la maiſon de S. Honoré à Paris. Cette bibliotheque augmenta de plus d'un tiers ſous ſes mains. L'excès de travail le jeta dans l'épuiſement, & il mourut d'une maladie de poitrine en 1721, à 56 ans, regardé comme un ſavant ver-

tueux. Ses principaux ouvrages ſont : I. Une *Bibliotheque ſacrée*, en latin, réimprimée en 1723, en 2 vol. in-fol. par les ſoins du P. Deſmolets, ſon confrere & ſon ſucceſſeur dans la place de bibliothécaire : elle eſt diviſée en deux parties : dans la premiere il donne un catalogue des manuſcrits & des textes originaux de la Bible avec leurs éditions & verſions. Dans la ſeconde il donne une notice des auteurs & des ouvrages faits ſur l'Ecriture-Sainte. II. *Bibliotheque hiſtorique de la France*, in-fol. Cet ouvrage, plein d'érudition & de critique, coûta bien des recherches à ſon auteur : il eſt d'une grande utilité à ceux qui s'appliquent à l'hiſtoire de la nation Françoiſe, & un homme d'eſprit ne balance pas de l'appeller *un véritable monument du regne de Louis XV*. On y trouve, ainſi que dans l'ouvrage précédent, quelques inexactitudes ; mais quel ouvrage, ſur-tout de ce genre, en eſt exempt ? M. de Fontette en a donné, en 1768 & années ſuivantes, une nouvelle édition en 5 vol. in-fol. corrigée & conſidérablement augmentée. III. Un *Diſcours hiſtorique ſur les Bibles Polyglottes & leurs différentes éditions*, 1713, in-8°.

LONGEPIERRE, (Hilaire-Bernard de Roqueleyne, ſeigneur de) né à Dijon en 1659 d'une famille noble, fut ſecrétaire des commandemens du duc de Berri, & eut quelque réputation comme poëte & comme traducteur. Il ſe fit un nom dans le genre dramatique par trois Tragédies : *Médée*, *Electre* & *Séſoſtris* ; cette derniere n'a pas été imprimée. Ces pieces ſont dans le goût de Sophocle & d'Euripide ; les détracteurs de l'antiquité ſe ſervirent des copies pour dépriſer les originaux. On a encore de Longepierre : I. Des *Traductions* en vers françois, ou pour mieux dire, en proſe rimée, d'*Anacréon*, de *Sapho*, de *Théocrite*, 1688, in-12 ; de *Moſchus* & de *Bion*, Amſterdam, 1687, in-12. L'auteur les a enrichies de notes qui prouvent qu'il connoiſſoit l'antiquité, quoiqu'il ne ſût en faire paſſer dans la langue françoiſe, ni les beautés, ni la délicateſſe. II. Un *Recueil d'Idylles*, Paris, 1690, in-12. La nature y eſt peinte de ſes véritables couleurs ; mais la verſification en eſt proſaïque & foible. Il mourut à Paris en 1721.

LONGIANO, (Fauſto de) auteur Italien du 16e ſiecle, dont on a un *Traité des Duels*, Veniſe, 1552, in-8° ; des *Obſervations ſur les Oraiſons de Cicéron*, 1556, in-8°. Une *Traduction* de *Dioſcoride* en italien, Veniſe, 1542, in-8°.

LONGIN, (S.) *Longinus* : c'eſt ainſi qu'on a appellé le ſoldat qui perça d'un coup de lance le côté de Notre-Seigneur, lorſqu'il étoit en croix. Ce nom ſemble n'avoir d'autre fondement que le mot grec d'où il eſt dérivé, lequel ſignifie *Lance*. Le texte ſacré n'eſt pas abſolument favorable à l'opinion qui confond ce ſoldat avec le centurion, qui s'écria : *Vraiment cet homme étoit le Fils de Dieu*. Il ne faut cependant pas s'élever avec trop de zele ou de confiance contre ces ſortes de traditions, appuyées des martyro-

loges, & peut-être d'autres témoignages qui ne ſont pas parvenus juſqu'à nous.

LONGIN, (Denys) philoſophe & littérateur, né à Athenes, eut une grande réputation dans le 3e ſiecle par ſon éloquence & par ſa philoſophie. Ce fut lui qui apprit le grec à Zénobie, femme d'Odenat & reine de Palmyre. Cette princeſſe le fit ſon miniſtre. L'empereur Aurelien ayant aſſiégé ſa capitale, Longin lui conſeilla de réſiſter autant qu'elle pourroit. On dit qu'il lui dicta la réponſe noble & fiere qu'elle fit à cet empereur, qui la preſſoit de ſe rendre. Longin fut la victime de ſon zele pour Zénobie. Palmyre ayant ouvert ſes portes à Aurelien, ce prince le fit mourir en 273. Longin ſouffrit les plus cruels tourmens avec conſtance; & conſola même ceux qui pleuroient autour de lui. Cet homme illuſtre avoit un goût délicat & une érudition profonde. On diſoit de lui qu'il étoit une *Bibliotheque vivante*, & on diſoit vrai. Il avoit compoſé en grec des *Remarques critiques* ſur tous les anciens auteurs. Cet ouvrage n'exiſte plus, ainſi que pluſieurs autres productions de philoſophie & de littérature, dont il ne nous reſte que le *Traité du ſublime*. L'auteur y donne à la fois des leçons & des modeles; il y rend juſtice aux beautés de l'Ecriture-Sainte, & admire en particulier les expreſſions vives & énergiques, dont ſe ſert Moïſe dans l'Hiſtoire de la Création. Boileau l'a traduit en françois, & Tollius l'a fait imprimer à Utrecht en 1694, in-4°, avec les remarques de différens ſavans. Boileau a accompagné ſa traduction de pluſieurs notes, dont quelques-unes peuvent être utiles. Il y en a une édition en grec, latin, italien & françois, de Vérone, 1733, in-4°.

LONGIN, (*Cæſar Longinus*) eſt auteur d'un livre ſingulier & peu commun, intitulé: *Trinum Magicum*, Francfort, 1616, 1630, ou 1673, in-12.

LONGINUS, *voyez* CASSIUS.

LONGO, (George) docteur & premier garde de la bibliotheque Ambroſienne, vivoit au commencement du 16e ſiecle. Il laiſſa un *Traité* en latin, plein d'érudition, touchant les *Cachets des Anciens*; Milan, 1615, in-8°. On le trouve auſſi dans le recueil des divers traités *De annulis*, publié à Leyde en 1672.

LONGO, (Pietro) *voyez* AARSENS.

LONGOLIUS, *voyez* LONGUEIL.

LONGOMONTAN, (Chriſtian) né dans un village de Jutland, dans le Danemarck, en 1562, étoit fils d'un pauvre laboureur. Il eſſuya dans ſes études toutes les incommodités de la mauvaiſe fortune, partageant, comme le philoſophe Cléanthe, tout ſon tems entre la culture de la terre, & les leçons que le miniſtre du lieu lui faiſoit. Il ſe déroba du ſein de ſa famille à l'âge de 14 ans, pour ſe rendre dans un college. Quoiqu'il fût obligé de gagner ſa vie, il s'appliqua à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il ſe rendit très-habile, ſur-tout dans les mathématiques. Longomontan étant allé enſuite à Coppen-

hague, les professeurs de l'université le recommanderent au célebre Tycho-Brahé, qui le reçut très-bien en 1589. Longomontan passa 8 ans auprès de ce fameux astronome, & l'aida beaucoup dans ses observations & dans ses calculs. Entraîné par le desir d'avoir une chaire de professeur, il quitta Tycho-Brahé, & devint professeur de mathématiques à Coppenhague, en 1605, emploi qu'il remplit avec beaucoup de réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1647. On a de lui plusieurs ouvrages estimables. Les principaux sont: I. *Astronomia Danica*, Amsterdam, 1640, in-fol. L'auteur y propose un nouveau *Système* du monde, composé de ceux de Ptolomée, de Copernic & de Tycho-Brahé; ce système n'a pas eu beaucoup de sectateurs, quoiqu'il semble réunir les avantages de tous les autres. Il servit à montrer combien on avoit tort de vouloir établir un système certain sur une chose qui pouvoit être expliquée de tant de manieres diverses (*voy.* SCHEINER, COPERNIC, TYCHO &c). II. *Systema mathematicum*, in-8°. III. *Problemata Geometrica*, in-4°. IV. *Disputatio Ethica de anima humanæ morbis*, in-4°. Parmi les maladies de l'esprit humain, l'auteur ne compte pas cette manie qui dévoroit les philosophes de son tems, comme ceux du nôtre, de vouloir faire chacun un système, & de chercher sans cesse ce qu'on ne peut trouver. Longomontan y étoit sujet comme les autres. Il croyoit bonnement avoir trouvé la quadrature du cercle; il consigna cette prétendue découverte dans sa *Cyclometrie*, 1612, in-4°, & réimprimée en 1617 & 1664; mais Pell, mathématicien Anglois, lui prouva que sa découverte étoit une chimere.

LONGUEIL, (Richard-Olivier, de) archidiacre d'Eu, puis évêque de Coutances, étoit d'une ancienne famille de Normandie. Le pape le nomma pour revoir le procès de la Pucelle d'Orléans, & il se signala parmi les commissaires qui déclarerent l'innocence de cette héroïne & l'injustice de ses juges. Charles VII l'envoya ambassadeur vers le duc de Bourgogne, le fit chef de son conseil, premier président de la chambre-des-comptes de Paris, & lui obtint la pourpre Romaine du pape Calixte III, en 1456. Le cardinal de Longueil se retira à Rome sous le pontificat de Pie II, qui lui confia la légation d'Ombrie, & lui donna les évêchés de Porto & de sainte Rufine, réunis ensemble, comme un gage de son estime. Il mourut à Pérouse en 1470, regretté par le souverain pontife & par les gens de bien.

LONGUEIL, (Christophe de) *Longolius*, selon Scevole de Sainte-Marthe, étoit fils naturel d'Antoine de Longueil, évêque de Léon, & naquit à Malines, où son pere étoit ambassadeur de la reine Anne de Bretagne, qui l'avoit fait déjà son chancelier; selon Erasme (qui l'assure sur la foi de Pierre Longueil, oncle paternel de Christophe), il étoit Hollandois de la ville de Schoonhove. Il montra de bonne heure beaucoup d'esprit & de mémoire, & embrassa toutes les parties de la littérature, antiquités,

langues, droit civil, droit canon, médecine, théologie. Le ſuccès avec lequel il exerça à Paris la profeſſion de juriſconſulte, lui valut une charge de conſeiller au parlement. Il fut profeſſeur de droit à Poitiers. Pour donner encore plus d'étendue à ſon génie, il parcourut l'Italie, l'Eſpagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suiſſe, où il fut retenu captif par le peuple, irrité contre les François, vainqueurs à la bataille de Marignan, qui venoit de ſe donner. Il mourut à Padoue en 1522, à 34 ans. On a de lui des *Epîtres* & des *Harangues*, avec ſa *Vie* par le cardinal Polus, Florence, 1524, in-4°; Paris, 1733, in-8°. La diction en eſt pure & élégante, mais le fonds n'en eſt pas toujours aſſez fourni. Il étoit du nombre des ſavans qui imitoient avec ſuccès le ſtyle de Cicéron. Dans ſes premieres productions, il a peut-être trop accordé à une imagination abondante & vigoureuſe; mais le jugement & la réflexion réparerent bientôt cet abus des richeſſes. L'auteur de la *Vie* du cardinal Polus (*voyez* PHILIPS Thomas) fait de Longolius le plus grand éloge, & l'on ne peut diſconvenir que cet éloge ne ſoit bien mérité.

LONGUEIL, (Jean de) ſieur de Maiſons, de la famille des précédens, fut préſident-aux-enquêtes au parlement de Paris, & enſuite conſeiller-d'état en 1549, ſous Henri II. Il ſe rendit célebre dans ces emplois par ſon habileté & par ſa prudence; & laiſſa un *Recueil* curieux de 271 *Arrêts notables* rendus de ſon tems. Il mourut le 1*er* mai 1551.

LONGUEIL *ou* LONGOLIUS, (Gilbert de) né à Utrecht en 1507, fut médecin de Herman, archevêque de Cologne, & mourut dans cette derniere ville en 1543. Comme il avoit paru attaché au Luthéraniſme, on ne voulut pas l'enterrer à Cologne, & ſes amis furent obligés de tranſporter ſon corps à Bonn. On a de lui: I. *Lexicon Græco-Latinum*, in-8°, Cologne, 1533. II. Des *Remarques* ſur *Ovide*, *Plaute*, *Cornelius Nepos*, *Cicéron*, *Laurent Valla* &c, Cologne, 4 vol. in-8°. III. Une *Traduction* latine de pluſieurs *Opuſcules* de Plutarque, Cologne, 1542, in-8°. IV. Une *Verſion* latine du 2*e Concile de Nicée*. V. Une édition grecque & latine, avec des notes, de la *Vie d'Apollonius de Thiane*, par Philoſtrate, Cologne, 1532, in-8°. VI. *Dialogus de avibus & earumdem nominibus Græcis*, *Latinis & Germanicis*, Cologne, 1544, in-8°.

LONGUERUE, (Louis Dufour de) abbé de Sept-Fontaines & du Jard, naquit à Charleville, d'une famille noble de Normandie, en 1652. Son pere n'épargna rien pour ſon éducation. Richelet fut ſon précepteur; d'Ablancourt ſon parent veilla à ſes études, & ne manqua pas, en bon Calviniſte, de lui donner du goût pour les erreurs de ſa ſecte. A 14 ans il commença à s'appliquer aux langues orientales; il ſavoit déjà une partie des langues mortes, & quelques-unes des vivantes: c'eſt cette précocité ſans doute, & cette ſurcharge d'idées qui dérogea à ſon jugement, qui ne fut

jamais au même degré que ſa mémoire. L'hiſtoire fut la partie de la littérature à laquelle il ſe conſacra, ſans négliger pourtant la théologie, l'Ecriture-Sainte, les antiquités & les belles-lettres. Ne connoiſſant d'autre délaſſement que le changement de travail & la ſociété de quelques amis, il leur ouvroit libéralement le tréſor de ſes connoiſſances, & compoſoit ſouvent pour eux des morceaux aſſez longs; mais ces ſervices n'étoient pas aſſaiſonnés de bonne grace. Des traits vifs & ſouvent bruſques, des ſaillies d'humeur, des critiques téméraires, une liberté cynique, un ton tranchant & ſouvent trop hardi; voilà le caractere de ſa converſation. C'eſt auſſi celui du *Longueruana*, recueil publié après ſa mort. On l'y voit en déshabillé, & ce déshabillé ne lui eſt pas toujours avantageux. Ce ſavant mourut à Paris en 1733, à 81 ans. On a de lui: I. Une *Diſſertation* latine *ſur Tatien*, dans l'édition de cet auteur, Oxford, 1700, in-8°. II. *La Deſcription hiſtorique de la France*, Paris, 1719, in-fol. L'auteur n'y paroît ni géographe exact, ni bon citoyen. Il y rapporte quantité de faits contre le droit immédiat des rois de France ſur la Gaule Transjurane & ſur d'autres provinces. III. *Annales Arſacidarum*, in-4°, Straſbourg, 1732. IV. *Diſſertation ſur la Tranſſubſtantiation*, que l'on faiſoit paſſer ſous le nom du miniſtre *Allix* ſon ami, & qui n'eſt point favorable à la foi catholique. Il paroît par quelques endroits du *Longueruana*, qu'il penſoit ſur certains points de doctrine comme les Proteſtans, entr'autres, ſur la confeſſion auriculaire; il y vante le *Bellum papale* de Thomas Jamès, comme un ouvrage utile & important; cet abbé, léger dans ſes critiques & facile à ſe prévenir, n'avoit pas vu ſans doute la réfutation du P. Bukentop (*voyez* ce mot & BIANCHINI). V. Pluſieurs ouvrages manuſcrits, dont on peut voir la liſte à la tête du *Longueruana*.

LONGUEVAL, (Jacques) né près de Péronne en 1680, d'une famille obſcure, fit ſes humanités à Amiens & ſa philoſophie à Paris avec diſtinction. Il entra enſuite dans la ſociété des Jéſuites, où il profeſſa avec ſuccès les belles-lettres, la théologie & l'Ecriture-Sainte. S'étant retiré dans la maiſon profeſſe des Jéſuites de Paris, il y travailla avec ardeur à l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane*, dont il publia les 8 premiers volumes. Il avoit preſque mis la derniere main au 9e & au 10e, lorſqu'il mourut d'apoplexie le 14 janvier 1735, à 54 ans. Cette *Hiſtoire* eſt écrite ſenſément & avec une noble ſimplicité. Les Diſcours préliminaires, qui ornent les 4 premiers volumes, prouvent une érudition profonde & une critique judicieuſe. Les Peres Fontenay, Brumoy & Berthier l'ont continuée, & l'ont pouſſée juſqu'au 18e vol. in-4°, & juſqu'à l'an 1559. On en a donné une nouvelle édition à Niſmes en 1781, 18 vol. in-8°. » C'eſt, en fait d'hiſtoire » eccléſiaſtique, dit un auteur, » ce que nous avons de mieux » en françois; & quoique ce

» ne ſoient que les annales d'une » Egliſe particuliere, les vues » vaſtes & habilement combi- » nées des rédacteurs, & ſur- » tout les grands & conſtans » rapports de l'Egliſe de France » avec preſque toutes les Egliſes » du monde, en ont fait, en » quelque ſorte, une hiſtoire » générale. L'érudition, le diſ- » cernement, l'impartialité, la » modération y marchent d'un » pas égal; & l'on ne peut » que ſouhaiter de voir le ta- » bleau de l'Egliſe univerſelle » tracé ſur ce modele ». On a encore du P. de Longueval : I. Un *Traité du Schiſme*, in-12, Bruxelles, 1718. II. Une *Diſſertation ſur les Miracles*, in-4°. III. D'autres *Ecrits* ſur les diſputes de l'Egliſe de France, dans leſquels on trouve de l'eſprit & du feu. IV. Une *Hiſtoire* étendue *du Semi-Pélagianiſme*, en manuſcrit.

LONGUEVILLE, (Anne-Genevieve de BOURBON, ducheſſe de) née au château de Vincennes en 1618, étoit fille de Henri II, prince de Condé, & de Marguerite de Montmorency. Elle épouſa à l'âge de 23 ans Henri d'Orléans, duc de Longueville, d'une famille illuſtre, qui devoit ſon origine au brave comte de Dunois. Ce duc, qui s'étoit ſignalé comme plénipotentiaire au congrès de Munſter en 1648, & qui avoit le gouvernement de Normandie, ſe jeta dans la faction de la Fronde, & enſuite dans celles de Condé & de Conti, dont il partagea la priſon en 1650. Dès qu'il eut recouvré ſa liberté, il renonça pour toujours aux partis qui troubloient l'état. La ducheſſe de Longueville fut moins ſage. Ardente, impétueuſe, née pour l'intrigue & la faction, elle avoit tâché de faire ſoulever Paris & la Normandie; elle s'étoit rendue à Rouen, pour eſſayer de corrompre le parlement. Se ſervant de l'aſcendant que ſes charmes lui donnoient ſur le maréchal de Turenne, elle l'avoit engagé à faire révolter l'armée qu'il commandoit. Pour gagner la confiance du peuple de Paris pendant le ſiege de cette ville en 1648, elle avoit été faire ſes couches à l'hôtel-de-ville. Le corps municipal avoit tenu ſur les fonts de baptême l'enfant qui étoit né, & lui avoit donné le nom de *Charles-Paris*: ce prince, d'une grande eſpérance, fut tué au paſſage du Rhin en 1672, avant d'être marié. Lorſque les princes furent arrêtés, madame de Longueville évita la priſon par la fuite, & ne voulut point imiter la conduite prudente de ſon époux. Cependant le feu de la guerre civile étant éteint, elle revint en France, & comme il falloit un aliment à ſa vivacité & à ſon inquiétude naturelle, elle ſe jeta dans les affaires du Janſéniſme. Elle y mit la même ardeur qu'elle avoit fait paroître dans les guerres civiles. Après la mort du duc de Longueville, en 1663, elle quitta la cour pour ſe lier plus étroitement avec le parti; fit conſtruire à Port-Royal-des-Champs un bâtiment pour s'y retirer, & ſe partagea entre ce monaſtere & celui des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques. Elle mourut dans ce dernier le 15 avril 1679, & y fut enterrée. Son cœur fut porté

à Port-Royal. Ce fut elle qui forma le projet de la paix de Clément IX, qui ſe donna tous les mouvemens néceſſaires pour la faire conclure, & qui n'y réuſſit, comme l'on ſait, que d'une maniere illuſoire, ſans aucun bien durable (*voyez* CLÉMENT IX). Son hôtel fut l'aſyle des écrivains de Port-Royal; elle les déroba à la pourſuite de l'autorité tant eccléſiaſtique que civile, ſoit par ſon crédit, ſoit par les moyens qu'elle trouvoit de les ſouſtraire aux arrêts qui tendoient à la deſtruction de cette ſecte naiſſante. Villefore a donné ſa *Vie*, Amſterdam, 1739, 2 vol. petit in-8°; panégyrique dicté par l'eſprit de parti.

LONGUEVILLE, (Antoinette d'Orléans de) *voyez* ANTOINETTE.

LONGUS, auteur Grec, fameux par ſon roman intitulé: *Paſtorales de Daphnis & de Chloé*. Amyot en a donné une traduction françoiſe. Comme les auteurs anciens ne parlent point de Longus, il eſt difficile de fixer avec certitude le tems auquel il a vécu. La meilleure édition grecque & latine de *Longus* eſt celle de Franeker en 1660, in-4°, & celle de 1654, Paris, in-4°. On en a donné deux éditions avec 29 figures deſſinées par le Régent, & gravées par Benoît Audran. L'ouvrage de Longus eſt en proſe. Son pinceau dirigé par une imagination luxurieuſe ne peut plaire qu'aux libertins qui ſe jouent des mœurs & de la décence.

LONICERUS, (Jean) né en 1499 à Otthern, dans le comté de Mansfed, s'appliqua à l'étude avec une ardeur extrême, & ſe rendit habile dans le grec & l'hébreu, & dans les ſciences. Il enſeigna enſuite avec réputation à Strasbourg, en pluſieurs autres villes d'Allemagne, & ſur-tout à Marpurg, où il mourut en 1569, à 70 ans. Mélanchthon & Joachim Camerarius le choiſirent pour mettre la derniere main au *Dictionnaire Grec & Latin*, auquel ils avoient travaillé. On a de lui pluſieurs traductions d'ouvrages grecs en latin, entr'autres des poëmes *Theriaca & Alexipharmaca* de Nicandre, Cologne, 1531, in-4°; & une édition de *Dioſcoride* d'Anazarbe, Marpurg, 1543, in-fol.

LONICERUS, (Adam) fils du précédent, né à Marpurg en 1528, fut un habile médecin, & mourut à Francfort en 1586, à 58 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages d'hiſtoire naturelle & de médecine: I. *Methodus rei herbariæ*, Francfort, 1540, in-4°. II. *Hiſtoria naturalis plantarum, animalium & metallorum*, Francfort, 1551 & 1555, en 2 vol. in-fol. III. *Methodica explicatio omnium corporis humani affectuum*. IV. *Hortus ſanitatis* de Jean Cuba, dont la derniere édition eſt d'Ulm, 1713, in-fol. fig. &c. — Il y a encore un Philippe LONICERUS, auteur d'une *Chronique des Turcs*, pleine de recherches, écrite en latin, avec élégance, exactitude & intérêt, 1 vol. in-fol.

LOOS, (Corneille) né à Goude vers 1546, & chanoine de cette ville ſelon Valere-André, quoiqu'il ne conſte nullement qu'il y ait eu une collégiale, ſe retira à Mayence

pendant les troubles de ſa patrie. Sa façon de penſer ſur les ſorciers, dont il nioit la réalité, lui cauſa des chagrins. Il s'en ouvroit dans ſes converſations, & travailloit à établir ſon ſentiment dans un livre, lorſqu'il fut empriſonné. Il ſe rétracta pour avoir ſa liberté ; mais ayant de nouveau enſeigné ſon opinion, il fut arrêté. Il ſortit cependant encore de priſon, & il y auroit été mis une troiſieme fois, ſi la mort ne l'eût enlevé à Bruxelles en 1595. Il blâmoit ouvertement la pratique des exorciſmes, auſſi ancienne que l'Egliſe qui l'approuve (*voyez* DELRIO). On a de Loos : I. *De tumultuoſâ Belgarum ſeditione ſedandâ*, Mayence, 1582, in-8°. II. *Annotationes in Ferum ſuper Joannem* ; il y releve pluſieurs fautes de Ferus. III. *Illuſtrium Germaniæ ſcriptorum catalogus*, Mayence, 1581, in-12. C'eſt une notice de 89 écrivains Belges fort ſeche & peu exacte. IV. *Inſtitutionum ſacræ Theologiæ libri IV*, Mayence, in-12 ; c'eſt un abrégé de Melchior Canus ; & pluſieurs ouvrages de controverſe & de piété.

LOPEZ, *voyez* FERDINAND LOPEZ.

LOPEZ DE VEGA, *voyez* VEGA.

LOREDANO, (Jean-François) ſénateur de Veniſe au 17e ſiecle, s'éleva par ſon mérite aux premieres charges, & rendit de grands ſervices à la république. Sa maiſon étoit une académie de gens-de-lettres. Ce fut lui qui jeta les fondemens de celle des *gli Incogniti*. On a de lui : I. *Bizzarie Academiche*. II. *Vita del Marini*. III. *Morte del Valſtein*. IV. *Ragguagli di Parnaſſo*. V. Une *Vie d'Adam*, traduite en françois. VI. L'*Hiſtoire des Rois de Chypre* (Luſignan), ſous le nom de *Henri Giblet*. VII. Pluſieurs *Comédies* en italien. On a recueilli ſes *Œuvres* en 7 vol. in-24, & 1653, 6 vol. in-12. Loredano étoit né en 1606, mais nous ignorons l'année de ſa mort. — Le doge François LOREDANO, élu en 1752, mort dix ans après, âgé de 87 ans, étoit de ſa famille.

LORENS, (Jacques du) né dans le Perche, & mort en 1655, à 75 ans, fut le premier juge du bailliage de Châteauneuf en Thimerais. Il étoit fort verſé dans la juriſprudence, bon magiſtrat, d'une probité incorruptible, & l'arbitre de toutes les affaires de ſon pays. Il poſſédoit les auteurs Grecs & Latins, & ſur-tout les poëtes & les orateurs. Il n'avoit pas moins de goût pour les beaux-arts, & en particulier pour la peinture. Ses *Satyres* furent imprimées à Paris en 1646, in-4° ; elles ſont au nombre de 26. La verſification en eſt plate & rampante. Son ſiecle y eſt peint avec des couleurs aſſez vraies ; mais groſſieres & dégoûtantes. On a encore de lui : *Notes ſur les Coutumes du Pays Chartrain*, 1645, in-4°.

LORENZETTI, (Ambroſio) peintre, natif de Sienne, mort âgé de 83 ans, vivoit dans le 14e ſiecle. Ce fut Giotto qui lui apprit les ſecrets de ſon art ; mais Lorenzetti ſe fit un genre particulier, dans lequel il ſe diſtingua beaucoup. Il fut le premier qui s'appliqua à repréſenter en quelque ſorte les

vents, les pluies, les tempêtes, & ces tems nébuleux, dont les effets ſont ſi piquans en peinture.

LORET, (Jean) de Carentan en Normandie, mort en 1665, âgé d'environ 65 ans, ſe diſtingua par ſon eſprit & par ſa facilité à faire des vers françois. Il avoit commencé vers 1650 une *Gazette* burleſque, qu'il continua juſqu'en 1665 en partie. Il l'avoit dédiée à mademoiſelle de Longueville, qui lui faiſoit une gratification annuelle de 2000 liv., même depuis qu'elle fut ducheſſe de Nemours. Cette *Gazette* rimée renfermoit les nouvelles de la cour & de la ville. Loret les contoit d'une maniere naïve & aſſez piquante dans la nouveauté, ſur-tout pour ceux qui faiſoient plus d'attention aux faits qu'à ſa verſification lâche, proſaïque & languiſſante. On a recueilli ſes Gazettes en 2 vol. in-fol., 1650, 1660 & 1665, avec le portrait de l'auteur, gravé par Nanteuil. Il reſte encore de Loret de mauvaiſes *Poéſies burleſques*, imprimées en 1646, in-4°.

LORGES, (Guy-Aldonce de Durfort, duc de) fils puîné de Guy-Aldonce de Durfort, marquis de Duras & d'Elizabeth de la Tour, fit ſes premieres armes ſous le maréchal de Turenne, ſon oncle maternel. S'étant ſignalé en Flandre & en Hollande, & ſur-tout au ſiege de Nimegue, dont il obtint le gouvernement, il s'éleva par ſes ſervices au grade de lieutenant-général. Il ſervoit en cette qualité dans l'armée de Turenne, lorſque ce grand homme fut tué près de la ville d'Acheren, le 25 juillet 1675. Alors faiſant treve à ſa douleur, & cherchant plutôt à ſauver une armée découragée par la perte de ſon chef, qu'à acquérir de la gloire en livrant témérairement bataille, il fit cette retraite admirable, qui lui valut le bâton de maréchal de France en 1676. Il commanda depuis en Allemagne, prit Heidelberg & chaſſa les Impériaux de l'Alſace. Ses exploits lui mériterent les faveurs de la cour. Le roi érigea en duché la ville de Quintin en Baſſe-Bretagne, pour lui & ſes ſucceſſeurs mâles, ſous le titre de *Lorges-Quintin*. Il fut capitaine des gardes-du-corps, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Lorraine. Il mourut à Paris en 1702, à 72 ans, & fut regretté comme un digne éleve de Turenne, & de plus, comme un homme ſonciérement vertueux & un parfait chrétien. » On n'a point » connu, dit le duc de Saint-» Simon, une plus belle ame, » ni un cœur plus grand, ni » meilleur que le ſien, & cette » vérité n'a point trouvé de » contradicteurs. Jamais un plus » honnête-homme, plus droit, » plus égal, plus uni, plus » ſimple, plus aiſé à ſervir & » prompt à obliger, & bien » rarement aucun qui le fut » autant. D'ailleurs, la vérité, » la candeur même, ſans hu-» meur, ſans fiel, toujours » porté à pardonner ». Il eut de Genevieve de Frémont 4 filles & un fils, dont la poſtérité ſoutient la gloire du maréchal de Lorges. *Voyez* DURAS.

LORICH, (Gerard) *Lorichius*, d'Hadamar en Wétéra-

vie, publia divers ouvrages. Le plus célebre eſt un *Commentaire* latin ſur l'*Ancien-Teſtament*, Cologne, 1546, in-fol. Le *Commentaire* ſur le *Nouveau* avoit vu le jour 5 ans auparavant, en 1541, auſſi in-folio.

LORIN, (Jean) Jéſuite, né à Avignon en 1559, enſeigna la théologie à Paris, à Rome, à Milan &c, & mourut à Dole en 1634, à 75 ans. On a de lui des *Commentaires* en latin ſur le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*, les *Pſeaumes*, l'*Eccléſiaſte*, la *Sageſſe*, ſur les *Actes des Apôtres*, & les *Epîtres Catholiques*. Il y explique les mots hébreux & grecs en critique, & s'étend ſur diverſes queſtions d'hiſtoire, de dogme & de diſcipline. Mais pluſieurs de ces queſtions pouvoient être traitées d'une maniere plus conciſe, & quelques-unes n'ont qu'un rapport éloigné à leur ſujet. C'eſt de lui qu'eſt venu l'uſage de faire à Avignon toutes les ſemaines une inſtruction aux Juifs; ce qui en a converti un grand nombre.

LORIOT, (Julien) prêtre de l'Oratoire, ſe conſacra aux miſſions ſur la fin du 17e ſiecle. Ne pouvant plus ſupporter la fatigue de ces pieux exercices, il donna au public les *Sermons* qu'il avoit prêchés dans ſes courſes évangéliques. Il y a 9 vol. de *Morale*, 6 de *Myſteres*, 3 de *Dominicale*; en tout 18 vol. in-12, 1695 à 1713. Le ſtyle en eſt ſimple; mais la morale en eſt exacte, & toujours appuyée ſur l'Ecriture & ſur les Peres.

LORIT, (Henri) ſurnommé *Glareanus*, à cauſe de Glaris, bourg de la Suiſſe, où il naquit en 1488, mourut en 1563, âgé de 75 ans. Il ſe rendit célebre par ſes talens pour la muſique & pour les belles-lettres; & fut ami d'Eraſme & de pluſieurs autres ſavans. Son nom eſt plus connu que ſes ouvrages, quoiqu'il ait écrit.

LORME, (Philibert de) natif de Lyon, mort en 1577, ſe diſtingua par ſon goût pour l'architecture. Il alla, dès l'âge de 14 ans, étudier en Italie les beautés de l'antique. De retour en France, ſon mérite le fit rechercher à la cour de Henri II, & dans celle des rois ſes fils. Ce fut de Lorme qui fit le fer à cheval de Fontainebleau, & qui conduiſit pluſieurs magnifiques bâtimens, dont il donna les deſſins; comme le château de Meudon, celui d'Anet, de St-Maur, le palais des Thuileries, & qui orna & rétablit pluſieurs maiſons royales. Il fut fait aumônier & conſeiller du roi, & on lui donna l'abbaye de S. Eloi & celle de S. Serge d'Angers. Ronſard ayant publié une ſatyre contre lui, de Lorme s'en vengea, en faiſant refuſer la porte du jardin des Thuileries, dont il étoit gouverneur, au ſatyrique, qui crayonna ſur la porte ces trois mots: *Fort. Reverent. Habe.* L'architecte, qui entendoit fort peu le latin, crut trouver une inſulte dans ces paroles, & s'en plaignit à la reine Catherine de Médicis. Ronſard répondit, que ces trois mots étoient latins, & le commencement de ces vers du poëte Auſone, qui avertiſſoit les hommes nouvellement élevés par la fortune à ne point s'oublier:

Fortunam

Fortunam reverenter habe, quicumque repentè
Dives ab exili progrederére loco.

On a de de Lorme : I. *Dix Livres d'Architecture*, 1668, in-fol. II. Un *Traité ſur la maniere de bien bâtir & à peu de fraix.*

LORME, (Charles de) né à Moulins en 1584 de Jean de Lorme, 1er médecin de la reine Marie de Médicis, prit des degrés en médecine à Montpellier, fut reçu licencié en 1608, & ſoutint pour cette cérémonie 4 Theſes. Il examina dans la 1re *ſi les amoureux & les foux pouvoient être guéris par les mêmes remedes*, & il décida pour l'affirmative. Ce célebre médecin paſſa de Montpellier à Paris, devint médecin ordinaire du roi, & fut très-recherché par les malades & par ceux qui ſe portoient bien : il donnoit la ſanté aux uns & inſpiroit la gaieté aux autres. Il mourut à Moulins en 1678, à 94 ans. Il avoit épouſé à 86 ans une jeune fille, à laquelle il ſurvécut encore. On a de lui *Laureæ Apollinares*, in-8°, Paris, 1608. C'eſt un recueil de ſes Theſes.

LORRAIN, (le) peintre, *voyez* GELÉE (Claude).

LORRAIN, (Jean le) vicaire de S. Lo à Rouen, ſa patrie, ſe diſtingua par la ſolidité de ſes inſtructions & par la force de ſes exemples. Son érudition ne le rendit pas moins recommandable ; il avoit une mémoire heureuſe, une vaſte lecture, & beaucoup de jugement. Il prêchoit quelquefois juſqu'à trois fois par jour des ſermons différens, & on l'écoutoit toujours avec utilité. Il devint chapelain titulaire de la cathédrale de Rouen, où il mourut en 1710, âgé de 59 ans. L'abbé le Lorrain avoit fait une étude profonde des rits eccléſiaſtiques. Nous avons de lui un excellent traité *De l'ancienne coutume d'adorer debout les jours de Dimanches & de Fêtes, & durant le tems de Pâques, ou Abrégé hiſtorique des Cérémonies anciennes & modernes.* Ce dernier titre donne une idée plus juſte de cet ouvrage, qui eſt en effet un ſavant traité des cérémonies anciennes & modernes, & plein de recherches peu communes. Il eſt en 2 vol. in-12, & parut en 1700. On a encore de lui : *Les Conciles généraux & particuliers, & leur Hiſtoire, avec des Remarques ſur leurs Collections*, Cologne, 1717, 2 vol. in-8°. Les ouvrages de cet auteur ne ſont pas communs. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre le LORRAIN, connu ſous le nom de l'*abbé de Vallemont*. Voyez ce mot.

LORRAIN, (Robert le) ſculpteur, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1743, fut élève du célebre Girardon. Ce grand maître le regardoit comme un des plus habiles deſſinateurs de ſon ſiecle. Il le chargea, à l'âge de 18 ans, d'inſtruire ſes enfans & de corriger ſes éleves. Ce fut lui & le Nourriſſon qu'il choiſit pour travailler au mauſolée du cardinal de Richelieu en Sorbonne. Ses ouvrages ſont remarquables par un génie élevé, un deſſin pur & ſavant, une expreſſion élégante, un choix gracieux, des têtes d'une beauté rare. Sa *Galathée* eſt un morceau fini. On voit de lui un *Bacchus* à

Verſailles, un *Faune* à Marli & un *Andromede* en bronze, juſtement eſtimés des connoiſſeurs ; mais les ouvrages qui lui font le plus d'honneur ſont dans le palais de Saverne, qui appartient aux évêques de Strasbourg. Cet artiſte mourut étant recteur de l'académie royale de peinture & de ſculpture.

LORRAINE, *voyez* GUISE, CHARLES, FRANÇOIS, LÉOPOLD &c.

LORRANS, (le) *voyez* GARIN.

LORRIS, (Guillaume de) mort vers l'an 1260, compoſa le *Roman de la Roſe*, dont la meilleure édition eſt celle de l'abbé Lenglet, Amſterdam, 1735, 3 vol. in-12 (*voyez* LENGLET). Cet ouvrage, imité du poëme de l'*Art d'Aimer* d'Ovide, eſt fort au-deſſous de ſon modele. L'auteur y a mêlé des moralités, auxquelles ſon ſtyle naïf & ſimple donne quelque prix. On l'entendra plus facilement par le moyen d'un *Gloſſaire*, publié en 1737, in-12. *Voyez* CLOPINEL.

LORRY, (Paul-Charles) avocat au parlement, profeſſeur en droit dans l'univerſité de Paris, mort le 4 novembre 1766, à 47 ans, étoit un juriſconſulte éclairé & profond, qui ſe vit conſulté & eſtimé par ſes magiſtrats & le public. Il a mis au jour le *Commentaire* latin de ſon pere (François LORRY) ſur les *Inſtitutes* de Juſtinien, 1757, in-4° ; & un *Eſſai de Diſſertation ou Notes ſur le Mariage*, 1760, in-8°.

LORRY, (Anne-Charles) né à Croſne, à 4 lieues de Paris, en 1725, fut fait docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, en 1748, donna au travail du cabinet tout le tems qu'il pouvoit dérober à une pratique auſſi brillante qu'étendue, & prouva par ſes ouvrages qu'il étoit auſſi verſé dans les belles-lettres que dans la médecine. Cet habile homme, qui avoit autant de modeſtie que de talent, répétoit ſouvent : » Je ne » me permettrai jamais de dire : » *J'ai guéri*, mais, *j'ai donné* » *mes ſoins à un tel malade, &* » *ſa maladie s'eſt terminée heu-* » *reuſement* «. Il mourut le 18 ſeptembre 1783, à Bourbonne-les-Bains, après avoir publié : I. *Eſſai ſur l'uſage des Alimens*, Paris, 1753, in-12. Cet ouvrage, qui lui fit beaucoup d'honneur, traite de l'aliment en général ; il fut ſuivi d'un ſecond volume en 1757, où il parle de l'uſage des alimens conſidérés dans leurs rapports avec les mœurs, les climats, les différens ſujets, les lieux, les ſaiſons &c. La théorie la plus ſatisfaiſante y eſt jointe aux lumieres de la plus ſaine chymie ; on préfere cet ouvrage à ceux que Lemery & Arbuthnot ont donné ſur la même matiere. II. *De Melancholia & morbis melancholicis*, Paris, 1765, 2 vol. in-8° ; tout y eſt intéreſſant : le ſtyle plaît, la théorie eſt ſolide & lumineuſe. III. *Tractatus de Morbis cutaneis*, Paris, 1777, in-4°. Il y ramene aux principes les plus reconnus de l'art le traitement des maladies de la peau, qui ont ſi long-tems été ſoumiſes à l'empirifme. IV. Une Edition latine des Œuvres de Richard Méad, avec une préface, 1751 & 1758, 2 vol. in-8°. V. Une Edition de l'ouvrage

de Santorio, intitulé : *De Medicina ſtatica Aphoriſmi*, avec des commentaires, 1770, in-12. VI. Une Edition des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*, par Aſtruc, 1767, in-4°, avec une préface & l'éloge hiſtorique de l'auteur. VII. *Aphoriſmi Hippocratis græcè & latinè*, 1759, in-8°.

LOSERTH, (Philippe) né à Fulnek en Moravie en 1712, entra chez les Jéſuites en 1729, & mourut à Fulnek en 1776, après avoir enſeigné avec réputation les belles-lettres, la philoſophie & la théologie. On eſtime ſon Traité *De Potentia auditiva cum ejus objecto, ſono & voce*, Olmutz, 1748, in-8°; & un autre *De Potentia olfactiva & tactiva*, Olmutz, 1749, in-8°; quoiqu'on y remarque quelques idées péripatéticiennes, ſouvent les meilleures pour expliquer ce qu'on ne comprend pas. On a encore de lui, *De infallibilitate Papæ, & facultate concedendi Indulgentias*, Olmutz, 1745.

LOTH, fils d'Aran, petit-fils de Tharé, ſuivit ſon oncle Abraham, lorſqu'il ſortit de la ville d'Ur, & ſe retira avec lui dans la terre de Chanaan. Comme ils avoient l'un & l'autre de grands troupeaux, ils furent contraints de ſe ſéparer, pour éviter la ſuite des querelles qui commençoient à ſe former entre leurs paſteurs, l'an 1920 avant J. C. Loth choiſit le pays qui étoit autour du Jourdain, & ſe retira à Sodome, dont la ſituation étoit riante & agréable. Quelque tems après, Chodorlahomor, roi des Elamites, après avoir défait les cinq petits rois de la Pentapole, qui s'étoient révoltés contre lui, pilla Sodome, enleva Loth, ſa famille & ſes troupeaux, l'an 1912. Abraham en ayant été informé, pourſuivit le vainqueur, le défit, & ramena Loth avec ce qui lui avoit été enlevé. Celui-ci continua de demeurer à Sodome, juſqu'à ce que les crimes de cette ville infame étant montés à leur comble, Dieu réſolut de la détruire avec les villes voiſines. Il envoya trois Anges, qui vinrent loger chez Loth ſous la forme de jeunes gens. Les Sodomites les ayant apperçus, voulurent forcer Loth à les leur abandonner; mais les Anges les frapperent d'aveuglement, & firent ſortir Loth de la ville avec ſa femme & ſes deux filles. Sodome, Gomorre, Adama & Séboïm furent conſumés par le feu du ciel. Les Païens comme les Juifs ont conſervé la mémoire de ce terrible événement. Diodore de Sicile, Strabon, Tacite, Juſtin, Solin, rapportent la tradition qui a toujours ſubſiſté, que le lac Aſphaltique a été formé par un embraſement, dans lequel pluſieurs villes avoient été détruites (*voyez* le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 mars 1792, p. 345). Loth ſe retira d'abord à Ségor, qui fut conſervé à ſa priere, & enſuite dans une caverne avec ſes filles (car ſa femme, pour avoir regardé derriere elle, contre la défenſe expreſſe de Dieu, avoit été changée en ſtatue de ſel). Les filles de Loth s'imaginant que la race des hommes étoit perdue, enivrerent leur pere. Dans cet état, elles conçurent de lui

chacune un fils ; Moab, d'où ſortirent les Moabites ; & Ammon, qui fut la tige des Ammonites. On ne ſait ni le tems de la mort, ni le lieu de la ſépulture de Loth, & l'Ecriture n'en dit plus rien. On a donné bien des manieres d'expliquer le changement de ſa femme en ſtatue de ſel ; mais il eſt tout ſimple de dire qu'elle a été entiérement pénétrée d'une vapeur chargée de ſoufre, de bitume, de ſels métalliques & nitreux. Heidegger parle d'un tremblement de terre où des hommes & des animaux furent étouffés & demeurerent ſans vie & ſans mouvement comme des ſtatues. Cela n'empêche pas que la tranſmutation de la femme de Loth ne fut miraculeuſe & un effet direct de la colere de Dieu, qui par un monument terrible & ſubſiſtant, vouloit avertir les hommes des châtimens préparés à l'indocilité & à la déſobéiſſance. Quelques anciens, comme S. Irenée, atteſtent qu'elle conſervoit de ſon tems la forme de femme, & qu'elle ne perdoit rien de ſa groſſeur, quoiqu'on en arrachât toujours quelque morceau. Ils ajoutent d'autres circonſtances prodigieuſes & incroyables, mais moins abſurdes, & ſurtout moins contraires au reſpect dû aux Livres-Saints, que les turlupinades d'un Carme hébraïſant, nommé *Thaddée de S. Adam*, qui par des fineſſes grammaticales, a réduit ce grand événement à un ſimple orage (*voyez* le *Journal hiſt. & litter.*, 15 octobre 1784, p. 257 — 1 mai 1785, p. 257). Nous finirons cet article par un avis utile, qu'un homme verſé dans les Saintes-Ecritures, donne aux hermeneutes & autres commentateurs légers & téméraires. » Il eſt aiſé de voir » que tout ce faux appareil » d'une ſcience grammaticale » & pédanteſque eſt dirigée » contre la réalité & la croyance » des miracles, cette grande » voie que la Providence a tra- » cée à la foi des peuples ; » celle que J. C. a employée » pour prouver ſa divinité, & » par laquelle les deux loix ont » commencé. Ce ſont ſur-tout » les miracles de l'Ancien-Teſ- » tament, ſur leſquels s'achar- » nent nos hermeneutes. Il n'y » a point d'abſurdité qu'ils n'i- » maginent pour ôter l'inter- » vention de l'Eternel, dans » les événemens où il a dé- » ployé ſa puiſſance avec plus » d'éclat & s'eſt montré d'une » maniere plus convaincante & » plus ſenſible. Le Pentateu- » que, & ſur-tout la Geneſe, » qui ſont remplis de faits de » cette nature, ſont devenus » entre les mains des inter- » pretes tudeſques, des eſ- » peces de romans de cabaret, » où la licence & l'ivreſſe font » aſſaut d'impertinences & d'i- » nepties. Mais ce ſont préci- » ſément ces livres & ces faits » qui attachent particuliére- » ment l'attention du chrétien, » qui fixent ſes réflexions les » plus ſérieuſes & les plus tou- » chantes, & où il trouve le » plus riche fond d'inſtruction, » Malheur à l'homme, qui ne » ſent rien au récit de ces ap- » paritions ſi fréquentes dans » les premiers tems, de ce » commerce inappréciable de » la Divinité avec les hommes, » de cette théocratie familiere,

» pour ainſi dire, & domeſti-
» que, où Dieu, comme un
» bon pere de famille, ſe ma-
» nifeſtoit & parloit à ſes en-
» fans; où ſa conduite perſon-
» nelle (que cette expreſſion
» me ſoit permiſe) étoit aſſortie
» à la ſimplicité & à l'inno-
» cence des mœurs du tems;
» où pour former à la vertu le
» monde dans ſon enfance,
» il vouloit l'inſtruire par lui-
» même, avant de lui envoyer
» les docteurs & les prophetes;
» où il agiſſoit avec une promp-
» titude & une force toujours
» préſente, pour récompenſer
» & punir, pour épouvanter
» & encourager! Quelles ſcenes
» que celles du paradis fermé à
» l'homme, de la mort d'Abel,
» & de tout ce que dit Dieu
» à cette occaſion! Quelles
» leçons profondes & terri-
» bles! Que dire de la catas-
» trophe du déluge, de Noë
» ſortant de l'arche, d'Abra-
» ham & des Anges ſes con-
» vives; du même patriarche
» arrêté par une main céleſte
» au moment d'un ſacrifice dou-
» loureux; de Moïſe devant le
» buiſſon ardent; de ce déſert
» ſi fécond en prodige & en
» avertiſſemens redoutables!...
» O pauvres critiques, qui vous
» exercez ſur de tels ſujets; qui
» cherchez à convertir en fa-
» bles arides & ſtériles, des
» choſes ſi propres à nourrir
» l'ame, à la fortifier, à l'aver-
» tir de ce qu'elle eſt devant
» Dieu même! Oui, vous
» avez raiſon de dégrader &
» d'avilir la Bible; elle n'eſt
» pas faite pour vous. Votre
» condamnation s'y trouve à
» chaque page. Si elle pouvoit
» s'accorder avec vos goûts,
» vos ſophiſmes, votre factice
» & théâtrale érudition, vos
» ignorantes & herméneutiques
» innovations; elle ſeroit l'ou-
» vrage de l'enfer ».

LOTH, (Jean-Charles) peintre, né à Munich en 1611, mort à Veniſe en 1698. Michel-Ange & le cavalier Liberi furent ſes maîtres pour la peinture. Loth étoit grand coloriſte, & poſſédoit auſſi pluſieurs autres parties de ſon art.

LOTHAIRE I, fils de Louis le Débonnaire & d'Ermengarde, fille de Hugues, comte d'Alſace, fut aſſocié à l'empire par ſon pere en 817, à l'aſſemblée d'Aix-la-Chapelle, & nommé roi des Lombards en 820. L'ambition l'emporta chez lui ſur la reconnoiſſance. Il s'unit avec les grands ſeigneurs pour détrôner l'empereur, ſe ſaiſit de ſa perſonne, & l'enferma dans le monaſtere de S. Médard de Soiſſons. Nous faiſons connoître les ſuites de cet attentat dans l'article du prince détrôné. Louis le Débonnaire étant ſorti de ſa priſon par la diſcorde entre ſes fils, les deux cadets voulant faire augmenter leur portion, ſe déclarerent contre Lothaire, & l'obligerent à demander pardon à leur pere commun. Après la mort de ce prince, Lothaire s'arrogea la ſupériorité ſur deux de ſes freres, & voulut les reſtreindre, l'un à la ſeule Baviere, & l'autre à l'Aquitaine. Charles, depuis empereur, & Louis de Baviere, s'unirent contre lui, & remporterent une célebre victoire à Fontenai, l'an 841. Cette journée fut ſanglante; il y périt, dit-on, près de 100,000 hommes. Les trois freres ſe diſpo-

ſoient à lever de nouvelles troupes, lorſqu'ils convinrent d'une treve, ſuivie d'un traité de paix conclu à Verdun en 843. La monarchie Françoiſe fut partagée en 3 parties égales, & indépendantes l'une de l'autre. Lothaire eut l'Empire, l'Italie & les provinces ſituées entre le Rhin & le Rhône, la Saône, la Meuſe & l'Eſcaut. Louis, ſurnommé *le Germanique*, reçut toutes les provinces ſituées ſur la rive droite du Rhin, & quelques villes ſur la rive gauche, comme Spire & Mayence, *propter vini copiam*, diſent les annaliſtes; & Charles devint roi de toute la France, excepté de la portion cédée à Lothaire. Ce traité eſt la premiere époque du droit public d'Allemagne (Pepin ne fut point appellé au partage, étant mort en 838). Dix ans après cette répartition, Lothaire abdiqua la couronne, par la laſſitude des troubles de ſon vaſte empire, & ſur-tout par crainte de la mort. Il alla expier, dans le monaſtere de Prum, à 12 lieues au nord de Treves, les fautes que l'ambition lui avoit fait commettre contre ſon pere & contre ſes freres. Il prit l'habit monaſtique & mourut ſix jours après, le 28 ſeptembre 855, à l'âge de 60 ans. Il laiſſa 3 fils, Louis, Charles & Lothaire, auxquels il diviſa ſes états; Louis eut en partage le royaume d'Italie ou de Lombardie, avec le titre d'empereur; Charles, la Provence juſque vers Lyon; & Lothaire, le reſte des domaines de ſon pere en-deçà des Alpes, juſqu'aux embouchures du Rhin & de la Meuſe. Cette partie fut nommée *le Royaume de Lothaire*. C'eſt de ce dernier qu'eſt venu le nom de *Lotharinge* ou *Lorraine*. Voyez LOTHAIRE, roi de Lorraine.

LOTHAIRE II, empereur d'Occident & duc de Saxe, fils de Gerhard, comte de Supplembourg, fut élu roi de Germanie après la mort de l'empereur Henri V en 1125, & couronné empereur de Rome en 1133 par le pape Innocent II, qui lui céda l'uſufruit des terres de la comteſſe Mathilde. Ce prince remercia le pontife, en lui baiſant les pieds & en conduiſant ſa mule quelques pas. Il avoit juré auparavant de *défendre l'Egliſe*, & de *conſerver les biens du Saint-Siege*. L'Empire avoit été diſputé après la mort de Henri V; Lothaire fut préféré à Conrad de Franconie & à Fréderic de Suabe, fils d'Agnès, ſœur du dernier empereur; ce qui cauſa de grands troubles. Il mourut ſans enfans le 4 décembre 1137, dans le village de Bretten, près Trente. Ce regne fut l'époque de la police établie en Allemagne, vaſte pays livré depuis longtems à la confuſion. Les privileges des égliſes, des évêchés & des abbayes, furent confirmés, ainſi que les hérédités & les coutumes des fiefs & arriere-fiefs. Les magiſtratures des bourg-meſtres, des maires, des prévôts, furent ſoumiſes aux ſeigneurs féodaux. On ſe plaignoit des injuſtices de ces magiſtrats; & on eut bientôt à ſe plaindre de la tyrannie de ceux dont ils dépendirent.

LOTHAIRE, roi de France, fils de Louis d'Outremer & de Gerberge, ſœur de l'empereur Othon I, naquit en 941, fut

aſſocié au trône en 952, & ſuccéda à ſon pere en 954. Il fit la guerre avec ſuccès à l'empereur Othon II, auquel il céda la Lorraine en 980, pour la tenir en fief de la couronne de France. Il avoit cédé auſſi à Charles ſon frere le duché de la Baſſe-Lorraine; ce qui déplut à tous les grands du royaume. Il mourut à Compiegne en 986, dans ſa 45e année, empoiſonné, à ce qu'on croit, par Emme ſa femme, fille de Lothaire II, roi d'Italie. Ce prince étoit recommandable par ſa bravoure, ſon activité, ſa vigilance, ſes grandes vues; mais il étoit peu exact à tenir ſa parole, & finiſſoit preſque toujours mal, après avoir bien commencé.

LOTHAIRE, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire I, abandonna Thietberge ſa femme pour épouſer Valdrade ſa maîtreſſe. Ce divorce eſt approuvé par deux conciles, l'un aſſemblé à Metz, l'autre à Aix-la-Chapelle; ſoit que par de vaines raiſons, Lothaire eût perſuadé aux évêques, que ſon mariage n'étoit pas légitime; ſoit que dans ces tems d'ignorance, la doctrine de l'indiſſolubilité ait ſouffert quelque obſcurciſſement. Le pape Nicolas I caſſa les décrets des deux conciles, & Lothaire fut obligé de quitter la femme qu'il aimoit, pour reprendre celle qu'il devoit aimer. Ce décret contre lequel perſonne ne réclama, prouve combien l'autorité du chef de l'Egliſe étoit alors ſolidement établie en France. Le pape Adrien II ayant été élevé ſur le trône pontifical, le roi de Lorraine paſſa en Italie au ſecours de l'empereur Louis I ſon frere, contre les Sarraſins, eſpérant obtenir la diſſolution de ſon mariage. Mais le pape lui fit jurer en lui donnant la Communion, qu'il avoit ſincérement quitté Valdrade; & les ſeigneurs qui accompagnoient ce prince, firent le même ſerment. Ils moururent ſubitement preſque tous; Lothaire lui-même fut attaqué à Plaiſance d'une fievre violente, qui l'emporta le 7 août 869, un mois après ce ſacrilege parjure. *Voyez* LOTHAIRE I & LOUIS III.

LOTICHIUS, (Pierre) né en 1501 dans le comté de Hanau, y devint abbé de Solitaire, en allemand *Schluchtern*, l'an 1534. Il introduiſit dans ſon abbaye le Luthéraniſme, dont il fut un des plus fanatiques ſectateurs, & mourut en 1567, laiſſant quelques ouvrages imprimés à Marpourg, 1640, in-12.

LOTICHIUS, (Pierre) neveu du précédent, ſe fit ſurnommer *Secundus*, pour ſe diſtinguer de ſon oncle. Il naquit en 1528 à Solitaire, & après avoir fait ſes études en Allemagne, il prit le parti des armes en 1546. Mais il les quitta bientôt, voyagea en France & en Italie, ſe fit recevoir docteur en médecine à Padoue, & alla profeſſer cette ſcience à Heidelberg, où il mourut de frénéſie en 1560. C'étoit un habile médecin, & l'un des meilleurs poëtes que l'Allemagne ait produits. Ses *Poéſies* latines, & ſurtout ſes *Elégies*, 1580, in-8°, ont quelque mérite. Sa candeur & ſa bonté lui firent des amis illuſtres. On trouve ſa *Vie* à la tête de ſes *Poéſies*, pu-

bliées par Jean Hagius ; médecin.

LOTICHIUS, (Chriſtian) frere cadet du précédent, mort en 1568, eſt auteur de pluſieurs Pieces de vers latins, eſtimées. Elles ont été imprimées ſéparément, & avec celles du ſuivant, Francfort, 1620, in-8°.

LOTICHIUS, (Jean-Pierre) petit-fils de Chriſtian, né à Francfort-ſur-le-Mein en 1598, profeſſa la médecine avec diſtinction à Rintlen en Weſtphalie, ne dédaigna pas les Muſes, & mourut en 1652. Il publia en 1629 un *Commentaire* ſur *Pétrone*, in-4°. On a de lui divers autres ouvrages en vers & en proſe (*voyez* l'article précédent), des *Livres* de médecine, une *Hiſtoire des empereurs Ferdinand II & III*, 1646, 4 tom. in-fol. fig.

LOUAIL, (Jean) naquit à Mayenne dans le Maine. Après avoir demeuré quelque tems avec l'abbé le Tourneux au prieuré de Villiers, que celui-ci poſſédoit, il fut mis auprès de l'abbé de Louvois pour diriger ſes études. Son éleve étant mort, l'abbé Louail ſe retira à Paris, où il ſe donna bien des mouvemens pour le parti de Janſenius. Il mourut en 1724. Il étoit prêtre & prieur d'Auzai. On a de lui : I. La 1re partie de l'*Hiſtoire du Livre des Réflexions morales ſur le Nouveau-Teſtament & de la Conſtitution* Unigenitus, *ſervant de Préface aux Hexaples*, en 6 vol. in-12, & en un gros vol. in-4°, Amſterdam, 1726. On peut conſidérer cet ouvrage comme la baſe & le modele des *Nouvelles Eccléſiaſtiques*. Il eſt écrit dans le même goût, avec la même véracité & la même modération que les feuilles du *Scélérat obſcur*, comme l'appelle M. d'Alembert (*voyez* ROCHE Jacques). Cadry a continué cette prétendue *Hiſtoire* en 3 vol. in-4°, & l'a conduite preſque juſqu'au tems où ont commencé les *Nouvelles Eccléſiaſtiques*. II. *Réflexions critiques* ſur le livre du *Témoignage de la vérité dans l'Egliſe*, par le P. de la Borde. III. L'*Hiſtoire abrégée du Janſéniſme*, & des *Remarques ſur l'Ordonnance de l'archevêque de Paris*, in-12, avec madame de Joncoux, dont il revit auſſi la traduction des notes de Nicole ſur les *Provinciales*.

LOUBERE, (Simon de la) né à Toulouſe en 1642, fut d'abord ſecrétaire d'ambaſſade auprès de St-Romain, ambaſſadeur François en Suiſſe. Ses talens pour les négociations déterminerent Louis XIV à l'envoyer à Siam en 1687, en qualité d'envoyé extraordinaire. Il n'y reſta qu'environ trois mois, pendant leſquels il s'occupa à raſſembler des Mémoires ſur l'hiſtoire civile & naturelle du pays, ſur l'origine de la langue, le caractere & les mœurs des habitans. De retour en France, il fut envoyé exécuter une commiſſion ſecrete en Eſpagne & en Portugal. On croit que c'étoit pour détacher ces deux cours de l'alliance qui avoit produit la révolution d'Angleterre. Son deſſein tranſpira. Il fut arrêté à Madrid, & n'obtint ſa liberté qu'avec beaucoup de peine. La Loubere, rendu à la France, s'attacha au chancelier de Pontchartrain, alors contrôleur-général des finances. Ce fut par le crédit de ce miniſtre

qu'il obtint une place à l'académie françoiſe, en 1693. Il ſe retira peu de tems après dans ſa patrie, y rétablit les Jeux-Floraux, autrefois ſi célebres & alors ſi dégénérés. Après s'être montré citoyen zélé & ſavant, il mourut en 1729, à 87 ans. La Loubere ſavoit non-ſeulement le grec & le latin, mais encore l'italien, l'eſpagnol & l'allemand. Il cultivoit à la fois la poéſie, les mathématiques, la politique & l'hiſtoire; mais il n'excella dans aucun genre. Ses principaux ouvrages ſont: I. Des *Poéſies*, répandues dans différens recueils. II. Une *Relation* curieuſe de ſon voyage de Siam, en 2 vol. in-12. III. Un traité de la *Réſolution des Equations*, in-4°, 1729, peu connu &c.

LOUCHALI *ou* ULUZZALI *ou* OCCHIALI, fameux corſaire, né dans la Calabre en Italie, fut fait eſclave par les Turcs dès ſa jeuneſſe, & fut mis en liberté en renonçant au Chriſtianiſme. La fortune & ſa valeur l'éleverent juſqu'à la vice-royauté d'Alger. Lorſque les Turcs ſe préparoient au ſiege de Famagouſte l'an 1570, après s'être rendus maitres de Nicoſie dans l'iſle de Chypre; Louchali alla joindre leur flotte avec ſon eſcadre, compoſée de 9 galeres & de 30 autres vaiſſeaux. Dans la bataille de Lépante, en 1571, il commandoit l'aile gauche de l'armée des Turcs, & étoit oppoſé à l'eſcadre de Doria, qui le mit en fuite. Cependant il rentra comme en triomphe dans Conſtantinople, parce qu'il mena avec lui quelques bâtimens chrétiens qu'il avoit pris dès le commencement du combat. Le grand-ſeigneur donna de grands éloges à ſa valeur, & le nomma bacha de la mer à la place d'Hali. Ce renégat ſe diſtingua dans pluſieurs autres occaſions, ſur-tout à la priſe de la Goulette en Afrique l'an 1574, & mourut à la fin du 16*e* ſiecle.

LOUET, (Georges) d'une noble & ancienne famille d'Anjou, conſeiller au parlement de Paris, & agent du clergé de France, s'acquit une grande réputation par ſa ſcience, par ſes talens, par ſa prudence & par ſon intégrité. Il fut nommé à l'évêché de Treguier; mais il mourut en 1608, avant que d'avoir pris poſſeſſion de cet évêché. On a de lui: I. Un *Recueil de pluſieurs notables Arrêts*, dont la meilleure édition eſt celle de Paris, 1742, 2 vol. in-fol. avec les Commentaires de Julien Brodeau. II. Un *Commentaire* ſur l'ouvrage de du Moulin des *Regles de la Chancellerie*.

LOUIS I, *le Débonnaire*, ou *le Foible*, fils de Charlemagne & d'Hildegarde ſa 2e femme, naquit en 778, parvint à la couronne de France en 814, & fut proclamé empereur la même année, âgé de 36 ans. Ce prince ſignala le commencement de ſon regne par la permiſſion qu'il accorda aux Saxons tranſportés en des pays étrangers, de retourner dans leur patrie. Louis ne continua pas comme il avoit commencé. Le zele de Charlemagne pour la Religion avoit fortifié ſa puiſſance, & la dévotion mal-entendue de ſon fils l'affoiblit. Trop occupé de la réforme de l'Egliſe, & trop peu du gouvernement de ſon état, il s'at-

tira la haine des eccléſiaſtiques, & perdit l'eſtime de ſes ſujets. Ce prince, jouet de ſes paſſions & dupe de ſes vertus mêmes, ne connut ni ſa force ni ſa foibleſſe; il ne ſut ſe concilier ni la crainte ni l'amour, & avec peu de vices dans le cœur il eut toutes ſortes de défauts dans l'eſprit. Le mécontentement du clergé ne tarda pas à éclater. Une cruauté de Louis en fut l'occaſion. Bernard, roi d'Italie (bâtard de Pepin dit *le Boſſu*, fils aîné de Charlemagne), irrité de ce que Lothaire ſon couſin lui avoit été préféré pour l'empire, prit les armes en 818. L'empereur, ayant marché contre lui, l'intimida tellement par ſa préſence, que Bernard, abandonné de ſes troupes, vint ſe jeter à ſes pieds. En vain il demanda ſa grace; Louis lui fit arracher les yeux, & ce jeune prince mourut des ſuites de cette cruelle opération. Ce ne fut pas tout, Louis fit arrêter tous les partiſans de Bernard, & leur fit éprouver le même ſupplice. Pluſieurs eccléſiaſtiques lui inſpirerent des remords ſur ces exécutions barbares. Les évêques & les abbés lui impoſerent une pénitence publique. Louis s'y ſoumit, & parut dans l'aſſemblée d'Attigni couvert d'un cilice. » Il crut, dit le préſident Hé» nault, devoir donner cette » marque de repentir au mé» contentement des évêques. » Nous ſommes ſurpris aujour» d'hui de voir une ſi grande » autorité aux évêques; mais » c'eſt faute de ſe ſouvenir que » c'étoit cette même autorité » qui fut ſi favorable à nos rois » dans l'origine. *Les évêques*, » dit l'abbé du Bos, *avoient* » *grande part au gouvernement* » *d'alors, & préſidoient aux dé-* » *libérations des peuples & à* » *leurs entrepriſes, non comme* » *chefs de la Religion, mais* » *comme premiers citoyens* ». Dès l'an 817 Louis avoit ſuivi le mauvais exemple de ſon pere, en partageant ſon autorité & ſes états à ſes 3 fils, Lothaire, Pepin & Louis le Germanique. Il aſſocia le premier à l'empire, proclama le ſecond roi d'Aquitaine, & le dernier roi de Baviere. Il lui reſtoit un 4e fils, qui fut depuis empereur ſous le nom de *Charles le Chauve*. Il voulut, après le partage, ne pas laiſſer ſans état cet enfant d'une femme qu'il aimoit, & lui donna en 829 ce qu'on appelloit alors l'Allemagne, en y ajoutant une partie de la Bourgogne. Judith de Baviere, mere de cet enfant nouveau roi d'Allemagne, gouvernoit l'empereur ſon mari, & étoit gouvernée par un Bernard, comte de Barcelone, ſon amant, qu'elle avoit mis à la tête des affaires. Les trois fils de Louis, indignés de ſa foibleſſe, & encore plus de ce qu'on avoit démembré leurs états, armerent tous trois contre leur pere. Quelques évêques excités par Ebbon, archevêque de Rheims, & pluſieurs ſeigneurs ſe joignirent à eux, & abandonnerent le parti de l'empereur. Le pape Gregoire IV vint en France à la priere de Lothaire, & ne put mettre la paix entre le pere & les enfans (*voyez* GREGOIRE IV). Au mois de juin de l'année 833, Lothaire ſe mit à la tête d'une puiſſante armée, augmentée bientôt par la dé-

fection preſque totale des troupes de ſon pere. Ce malheureux prince ſe voyant abandonné, prit le parti de paſſer au camp de ſes enfans, retranchés entre Bâle & Strasbourg, dans une plaine appellée depuis le *Champ du menſonge*, aujourd'hui Rotleube, entre Briſach & la riviere d'Ill. C'eſt-là qu'on le déclara déchu de la dignité impériale, qui fut déférée à Lothaire. On partagea de nouveau l'empire entre ſes trois fils, Lothaire, Pepin & Louis. A l'égard de Charles, cauſe innocente de la guerre, il fut renfermé au monaſtere de Prum. L'empereur fut conduit dans celui de S. Médard de Soiſſons, & l'impératrice Judith menée à Tortone en Lombardie, après que les vainqueurs l'eurent fait raſer. Louis n'étoit pas à la fin de ſes malheurs : on tint dans le mois d'octobre une aſſemblée à Compiegne, où ce prince fut engagé à ſe ſoumettre à la pénitence publique, comme *s'avouant coupable de tous les maux qui affligeoient l'état.* On le conduiſit à l'égliſe de Notre-Dame de Soiſſons ; il y parut en préſence des évêques & du peuple ſans les ornemens impériaux, & tenant à ſa main un papier qui contenoit la confeſſion de ſes fautes. Il quitta ſes vêtemens & ſes armes, qu'il mit au pied de l'autel, & s'étant revêtu d'un habit de pénitent & proſterné ſur un cilice, il lut la liſte de ſes délits. Alors les évêques lui impoſerent les mains ; on chanta les Pſeaumes, & on dit les oraiſons pour l'impoſition de la pénitence. Les auteurs ont parlé diverſement de cette action : les uns ont prétendu que c'étoit un trait de la politique de Louis, qui crut devoir cette ſatisfaction aux évêques & aux ſeigneurs de ſon royaume : d'autres l'ont regardée comme l'effet de la vertu. Quoi qu'il en ſoit, il ſera toujours vrai de dire que c'étoit pouſſer la vertu ou la politique plus loin qu'elles ne devoient aller. Louis fut enfermé un an dans une cellule du monaſtere de S. Médard de Soiſſons, vêtu du ſac de pénitent. Mais la déſunion de ſes trois fils lui rendit la liberté & la couronne. Louis ayant été transféré à Saint-Denys, deux de ſes fils, Louis & Pepin, vinrent le rétablir, & remettre entre ſes bras ſa femme & ſon fils Charles. L'aſſemblée de Soiſſons fut condamnée par le concile de Thionville en 835. Louis y fut réhabilité ; Ebbon, archevêque de Rheims (*voyez* ce mot), qui avoit préſidé à l'aſſemblée de Compiegne, & quelques autres évêques furent dépoſés. On a donc tort d'imputer la dépoſition de Louis au clergé de France ; ce ne fut le crime que de quelques ſeigneurs & prélats. Une grande partie des évêques réclama contre cet excès, demeura attachée à Louis, & le clergé en corps improuva la conduite des factieux en dépoſant Ebbon & en rétabliſſant Louis. Bientôt après un de ces mêmes enfans qui l'avoient rétabli, Louis de Baviere, ſe révolte encore ; mais il eſt mis en fuite. Le malheureux pere mourut en 840, de chagrin, dans une iſle du Rhin, au-deſſus de Mayence, en diſant : *Je pardonne à Louis, mais qu'il ſache qu'il m'arrache la*

vie. On prétend qu'une éclipſe totale de ſoleil, qui ſurvint pendant qu'il marchoit contre ſon fils, effraya ſon eſprit que les malheurs avoient affoibli, & hâta ſa mort. Il eſt difficile d'accorder ce récit avec les connoiſſances aſtronomiques que pluſieurs hiſtoriens lui ont attribuées : la choſe cependant n'eſt pas impoſſible ſi on veut adopter cette réflexion du P. Petau : *Sed nec abſurdum exiſtimem, inſignes potiſſimùm ſolis eclipſes ità diſpoſitas a Deo, ac ſuis ſpatiis definitas, ut in ea temporum momenta caderent, quibus illuſtrium eventuum indicia dare poſſent.* Quoi qu'il en ſoit, la foibleſſe de Louis & ſes inconſéquences firent le malheur de ſon regne & ternirent ſes autres qualités. Il connoiſſoit les loix anciennes & modernes, & il en fit obſerver quelques-unes. Il rendit au clergé de ſon royaume *la liberté des élections*, & ſe réſerva ſeulement le droit de les confirmer. En déplorant les triſtes diſſenſions qui déchirerent ſon regne, on ne peut s'empêcher d'admirer les effets du Chriſtianiſme qui, dans le tumulte même des paſſions, fait reſpecter à un certain point la voix de la nature. Sous le regne du Paganiſme ces diviſions euſſent été terminées par des aſſaſſinats & des parricides, & c'eût été un tableau d'horreurs de plus, ajouté à ceux qui compoſent l'hiſtoire des prédéceſſeurs de Conſtantin, & qui forment encore aujourd'hui les annales des nations qui ne connoiſſent point l'Evangile. Thegan, corévêque de Treves, a écrit ſon *Hiſtoire*.

LOUIS II, *le Jeune*, empereur d'Occident, fils aîné de Lothaire I, créé roi d'Italie en 844, monta ſur le trône impérial en 855, eut un différent avec les ſouverains de Conſtantinople, qui, mépriſant ſa foibleſſe, lui diſputoient le titre d'empereur. Il ſe défendit aſſez mal, & n'allégua contr'eux que la poſſeſſion. Il mourut en 875.

LOUIS III, dit *l'Aveugle*, né en 880 de Boſon, roi de Provence, & d'Ermengarde, fille de l'empereur Louis le Jeune, n'avoit que 10 ans quand il ſuccéda à ſon pere. Il paſſa en Italie l'an 900, pour défendre ſes droits contre Bérenger, qui lui diſputoit l'empire ; & après l'avoir battu 2 fois, il ſe fit couronner empereur à Rome par le pape Benoît IV. Il ne tint que 5 ans le ſceptre impérial. S'étant laiſſé ſurprendre dans Vérone par ſon rival, celui-ci lui fit crever les yeux, & le renvoya en Provence, où il mourut l'an 924.

LOUIS IV, dit *l'Enfant*, fils de l'empereur Arnoul, fut roi de Germanie après la mort de ſon pere, en 900, à l'âge de 7 ans. L'Allemagne fut dans une entiere déſolation ſous ſon regne. Les Hongrois la ravagerent, & il fallut les faire retirer à prix d'argent. A ces incurſions étrangeres, ſe joignirent des guerres civiles entre les princes & le clergé. On pilla toutes les égliſes : les Hongrois revinrent pour avoir part au pillage ; Louis IV s'enfuit à Ratisbonne, où il mourut en 911 ou 912. Il fut le dernier prince en Allemagne de la race des Carlovingiens. La couronne, qui devoit être héré-

héréditaire dans la maiſon de Charlemagne, devint élective ; les états de la nouvelle monarchie profiterent de cette révolution. Les Allemands, maîtres de diſpoſer du trône, ſe donnerent des privileges exceſſifs. Les duchés & les comtés, adminiſtrés juſqu'alors par commiſſion, devinrent des fiefs héréditaires. Peu-à-peu la nobleſſe, & les Etats des duchés, qui dans les premiers tems ne reconnoiſſoient que la ſouveraineté du roi ſeul, furent réduits à dépendre abſolument de leurs ducs, & à tenir en arriere-fief des terres qui mouvoient auparavant en droiture de la couronne. D'un autre côté, l'Italie commença à être aſſervie à l'Allemagne, & c'eſt la ſource de pluſieurs différens funeſtes entre les papes & les empereurs.

LOUIS V, nommé ordinairement *Louis de Baviere*, fils de Louis le Sévere, duc de Baviere, & de Mathilde, fille de l'empereur Rodolphe I, naquit l'an 1284, & fut élu empereur à Francfort en 1314, à l'âge d'environ 30 ans. Il fut couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence, tandis que Fréderic le Bel, fils de l'empereur Albert I, étoit ſacré à Cologne, après avoir été nommé à l'empire par une partie des électeurs. Ces deux ſacres produiſirent des guerres civiles, d'autant plus cruelles, que Louis de Baviere étoit oncle de Fréderic ſon rival. Les deux empereurs conſentirent, après avoir répandu beaucoup de ſang, à décider leur querelle par 30 champions : uſage des anciens tems, que la chevalerie a renouvellé quelquefois. Ce combat ne décida rien, & ne fut que le prélude d'une bataille, dans laquelle Louis fut vainqueur. Cette journée, ſuivie de quelques autres victoires, le rendit maître de l'empire. Fréderic ayant été fait priſonnier, y renonça au bout de trois ans pour avoir ſa liberté. Le pape Jean XXII avoit obſervé juſqu'alors la neutralité entre les deux concurrens, eſpérant que Louis, dont il connoiſſoit les mauvaiſes qualités & le peu de religion, ſeroit obligé de céder l'empire à Fréderic, prince ſage & vertueux : mais après la bataille déciſive de Michldorff en 1322, il ordonna à Louis V de ſuſpendre l'exercice de ſes droits & de les ſoumettre au jugement du pape ; donna pluſieurs monitoires contre lui, où il lui reprochoit de favoriſer les hérétiques & les ennemis du Saint-Siege, & déclara l'empire vacant (*voyez au ſujet de ces procédés des papes, les articles* FRÉDERIC Barberouſſe, FRÉDERIC II, GREGOIRE VII &c). L'empereur appella du *pape, mal inſtruit* au *pape mieux inſtruit*, & enfin au concile général. Ayant été excommunié, il entra en Italie, entreprit de placer de ſon autorité des évêques ſur pluſieurs ſieges d'Italie, & de chaſſer ceux qui y avoient été nommés par le pape ; entra dans Rome, s'y fit couronner, fit élire l'antipape Pierre de Corbiere ou Corbario, prononça une ſentence de mort contre le pape & ſon défenſeur le roi de Naples, & les condamna tous les deux à être

brûlés vifs : trait qui donne une plus mauvaiſe idée de ce prince que toutes les bulles de Jean XXII. Comment après de tels excès des empereurs, les écrivains modernes ont-ils pu s'attacher à inculper excluſivement les papes, dont les torts ſont toujours reſtés beaucoup en deçà de ſi étranges emportemens (*voyez* GÉLASE II) ? Ne ſeroit-il pas plus ſage de jeter un voile ſur les fautes réciproques des pontifes & des rois, & de louer la modération dont au moins les premiers donnent aujourd'hui le conſolant ſpectacle ? Les fureurs de Louis irriterent tout le monde, les Romains conſpirerent contre lui ; le roi de Naples arrive avec une armée aux portes de Rome. L'empereur & ſon antipape ſont obligés de s'enfuir ; celui-ci demande pardon au pape la corde au cou. Clément VI marcha ſur les traces de Jean XXII, ſon prédéceſſeur. Il lança les foudres eccléſiaſtiques ſur Louis en 1346. Cinq électeurs élurent roi des Romains Charles de Luxembourg, marquis de Moravie. L'ancien & le nouvel empereur ſe firent la guerre ; mais un accident arrivé en 1347 termina ces querelles funeſtes. Louis tomba de cheval en pourſuivant un ours à la chaſſe, & mourut de ſa chute à 63 ans ; d'autres diſent qu'il fut empoiſonné. Ce prince eſt le premier empereur qui ait réſidé conſtamment dans ſes états héréditaires, à cauſe du mauvais état du domaine impérial, qui ne pouvoit plus ſuffire à l'entretien de ſa cour. Avant lui les empereurs avoient voyagé continuellement d'une province à l'autre. Louis eſt auſſi le premier qui dans ſes ſceaux ſe ſoit ſervi de deux aigles pour déſigner les armes de l'empire. Ils furent changés ſous Wenceſlas & réduits à un ſeul à deux têtes. C'eſt par la protection qu'il accorda aux Suiſſes révoltés, pour affoiblir la puiſſance d'une maiſon rivale, qu'il a contribué à fonder la république helvétique. *Voyez* TELL.

LOUIS I, roi de France ; *voyez* LOUIS I, le Débonnaire.

LOUIS II, *le Begue*, ainſi nommé à cauſe du défaut de ſa langue, étoit fils de Charles le Chauve. Il fut couronné roi d'Aquitaine en 867, ſuccéda à ſon pere dans le royaume de France le 6 octobre 877, reçut honorablement le pape Jean VIII, & ſe fit couronner par lui roi de France au concile de Troyes l'an 878. Il fut contraint de démembrer une grande partie de ſon domaine, en faveur de Boſon qui s'étoit fait roi de Provence, & de pluſieurs autres ſeigneurs mécontens ; & mourut à Compiegne le 10 avril 879, à 35 ans. Il eut d'Anſgarde, ſa 1re femme (qu'il fut obligé de répudier par ordre de ſon pere), Louis & Carloman, qui partagerent le royaume entr'eux ; & laiſſa en mourant Adélaïde, ſa 2e femme, groſſe d'un fils, qui fut Charles le Simple.

LOUIS III, fils de Louis le Begue & frere de Carloman, partagea le royaume de France avec ſon frere, & vécut toujours uni avec lui. Il eut l'Auſtraſie avec la Neuſtrie, & Carloman l'Aquitaine & la Bourgogne. Louis III défit Hugues

le Bâtard, fils de Lothaire & de Valdrade, qui revendiquoit la Lorraine ; marcha contre Boſon, roi de Provence, & s'oppoſa aux courſes des Normands, ſur leſquels il remporta une grande victoire dans le Vimeu en 882. Il mourut ſans enfans le 4 août ſuivant. Après ſa mort, Carloman ſon frere fut ſeul roi de France.

LOUIS IV, ou *d'Outremer*, ainſi nommé à cauſe de ſon ſéjour en Angleterre pendant 13 ans, étoit fils de Charles le Simple & d'Ogine. Il ſuccéda à Raoul, roi de France, en 936. Il voulut s'emparer de la Lorraine ; mais l'empereur Othon I le força de ſe retirer. Les grands de ſon royaume ſe révolterent pluſieurs fois, & il les réduiſit avec peine. S'étant emparé de la Normandie ſur Richard, fils du duc Guillaume, il fut défait & pris priſonnier par Aigrold, roi de Danemarck, & par Hugues le Blanc, comte de Paris, en 944. On lui rendit la liberté l'année ſuivante, après l'avoir obligé de remettre la Normandie à Richard, & de céder le comté de Laon à Hugues le Blanc. Cette ceſſion occaſionna une guerre opiniâtre entre ce comte & le roi ; mais Louis d'Outremer étant ſoutenu de l'empereur Othon, du comte de Flandre & du pape, Hugues le Blanc fut enfin obligé de faire la paix, & de rendre le comté de Laon en 950. Louis d'Outremer finit ſes jours d'une maniere funeſte ; il fut renverſé par ſon cheval en pourſuivant un loup, & mourut à Rheims de cette chute le 10 ſeptembre 954, à 38 ans. Il laiſſa de Gerberge, fille de l'empereur Henri l'Oiſeleur, 2 fils : Lothaire & Charles. Lothaire lui ſuccéda ; & Charles ne partagea point, contre la coutume de ce tems-là, tant à cauſe de ſon bas âge, que parce qu'alors il ne reſtoit preſque plus que Rheims & Laon en propre au roi. Depuis, le royaume ne fut plus diviſé également entre les freres. L'aîné ſeul eut le titre de *Roi*, & les cadets n'eurent que de ſimples appanages. C'eſt une des époques de la grandeur de l'état. Louis d'Outremer étoit un grand prince à pluſieurs égards ; mais il ne ſe méfioit pas aſſez des hommes, & il étoit ſouvent trompé.

LOUIS V, *le Fainéant*, roi de France après Lothaire ſon pere en 986, ſe rendit maître de la ville de Rheims, & fit paroître beaucoup de valeur dès le commencement de ſon regne. Il fut empoiſonné par la reine Blanche, ſa femme, le 21 mai de l'année ſuivante 987, âgé d'environ 20 ans. Louis étoit d'un caractere turbulent & inquiet ; le nom de *Fainéant* ne convenoit pas à un tel homme. Il paroît que ce nom ne lui a été donné, que parce que ſon regne n'offre rien de mémorable ; & que pouvoit-il faire dans le peu de tems qu'il occupa le trône ? C'eſt le dernier des rois de France de la 2e race des Carlovingiens, laquelle a régné en France 236 ans. Après ſa mort, le royaume appartenoit de droit à Charles ſon oncle, duc de la Baſſe-Lorraine, & fils de Louis d'Outremer ; mais ce prince s'étant rendu odieux aux François, il fut exclus de la ſucceſſion, & la couronne

fut déférée à Hugues Capet, duc de France, & le prince le plus puiſſant du royaume. Les cauſes de la ruine de la 2e race ſont particuliérement les ſuivantes : 1°. La diviſion du corps de l'état en pluſieurs royaumes; diviſion ſuivie néceſſairement de guerres civiles entre les freres. 2°. L'amour exceſſif que Louis le Débonnaire eut pour ſon trop cher fils Charles le Chauve. 3°. La foibleſſe de la plupart des rois ſes ſucceſſeurs : à peine en compte-t-on 5 ou 6 qui aient eu à la fois du bon ſens & du courage. 4°. Le ravage des Normands, qui déſolerent la France pendant près d'un ſiecle, & qui favoriſerent les révoltes des grands ſeigneurs.

LOUIS VI, *le Gros*, fils de Philippe I & de Berthe de Hollande, né en 1081 (quelques chronologiſtes diſent en 1077), parvint à la couronne en 1108. Le domaine qui appartenoit immédiatement au roi, ſe réduiſoit alors au duché de France. Le reſte étoit en propriété aux vaſſaux du roi, qui ſe conduiſoient en tyrans dans leurs ſeigneuries, & qui ne vouloient point de maître. Ces ſeigneurs vaſſaux étoient preſque tous des rebelles. Le roi d'Angleterre, duc de Normandie, ne manquoit pas d'appuyer leurs révoltes : delà ces petites guerres entre le roi & ſes ſujets; guerres qui occuperent les dernieres années de Philippe I & les premieres de Louis le Gros. Ce prince s'apperçut trop tard de la faute qu'on avoit faite de laiſſer prendre pied en France aux Anglois, en ne s'oppoſant point à la conquête que Henri I fit de la Normandie ſur Robert ſon frere aîné. Le monarque Anglois, étant en poſſeſſion de cette province, refuſa de raſer la forteresſe de Giſors, comme on en étoit convenu. La guerre s'alluma, & après des ſuccès divers elle fut terminée en 1114, par un traité qui laiſſoit Giſors à l'Angleterre ſous la condition de l'hommage. Elle ſe ralluma bientôt. Louis le Gros, ayant pris ſous ſa protection Guillaume Cliton, fils de Robert dit *Courte-Cuiſſe*, qui avoit été dépouillé de la Normandie, voulut le rétablir dans ce duché; mais il n'étoit plus tems : Henri étoit devenu trop puiſſant, & Louis le Gros fut battu au combat de Brenneville en 1119. L'année d'après, la paix ſe fit entre Louis & Henri, qui renouvella ſon hommage pour la Normandie. Le roi d'Angleterre ayant perdu toute ſa famille & la fleur de ſa nobleſſe, qui périt à la vue du port de Barfleur, où elle s'étoit embarquée pour paſſer en Angleterre; cet événement renouvella la guerre. Guillaume Cliton, ſoutenu par pluſieurs ſeigneurs Normands & François, que Louis le Gros appuyoit ſecrétement, profita de ce tems funeſte à Henri pour la lui faire; mais le monarque Anglois en eut l'avantage, & vint à bout de ſoulever l'empereur Henri V contre le roi de France. Henri leve des troupes & s'avance vers le Rhin; mais Louis le Gros lui ayant oppoſé une armée conſidérable, l'empereur fut bientôt obligé de reculer. Le monarque François auroit pu aiſément marcher tout de ſuite contre le

roi d'Angleterre & reprendre la Normandie; mais les vaſſaux qui l'avoient ſuivi contre un prince étranger, l'auroient abandonné, s'il eût fallu combattre le duc de Normandie, par l'intérêt qu'ils avoient de balancer ces deux puiſſances l'une par l'autre. Il eſt le premier qui ait entrepris de donner à la France un gouvernement. Avant lui, depuis que les nobles avoient *forcé le roi de déclarer leurs titres héréditaires*, il n'y avoit aucune puiſſance publique, la majeſté royale étoit avilie; dès que Louis fut en état de monter à cheval, il pourſuivit les ſeigneurs & les gentilshommes, qui, du haut de leurs donjons, ſe répandoient pour piller dans les campagnes ſans défenſe, ſur les grands chemins & ſur les rivieres. Toute ſa vie il eut les armes à la main, courant par-tout où des opprimés réclamoient ſon ſecours, & payant de ſa perſonne comme un ſimple cavalier. Quand il eut rangé à la raiſon la plupart de ces *tyrannaux*, il entreprit de rétablir l'ordre; il accorda aux villes des chartes de communes, qui, en les déclarant libres, leur permettoient de ſe choiſir des maires & des échevins, pour juger leurs procès entr'eux, & maintenir la police. Devenues ainſi de petites démocraties, les villes fourniſſoient au roi un certain nombre de gens de guerre. Chaque paroiſſe combattoit pour lui ſous la banniere de ſon ſaint. » Genre de milice, dit un po» litique moderne, qui ne pe» ſoit pas à beaucoup près ſur » le peuple, autant que ces » énormes armées, nourries » & payées également en tems » de paix comme en tems de » guerre, aux dépens de la » liberté des citoyens, aux » dépens de la ſécurité & de » la confiance publique, de la » population, des mœurs, & » de tout ce qui doit être cher » à un gouvernement ſage » (*voyez* FRÉDERIC II, roi de Pruſſe, MARIE-THÉRESE, XIMENÈS). La juriſprudence occupa également ce monarque. Les juſtices royales, long-tems négligées & méconnues, refleurirent. Le monarque, garant des chartes de communes, prononça ſur les différens qui ſurvinrent entre les villes & les ſeigneurs; il inſtitua l'uſage d'appeller en pluſieurs cas à ſes juges; des ſentences rendues par les officiers ſeigneuriaux. Il envoya des commiſſaires pour éclairer la conduite des juges. A la vérité, ce fut moins ſon ouvrage que celui de l'abbé Suger, ſon principal miniſtre; mais comme on tient compte aux rois de ce qui ſe fait de mal ſous eux, on doit auſſi leur tenir compte de ce qui ſe fait de bien. Cette entrepriſe importante fut continuée ſous Louis le Jeune, ſon fils. Les dernieres années de Louis le Gros furent occupées à venger le meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre, & à éteindre le ſchiſme entre le pape Innocent II & Anaclet. Une dyſſenterie l'enleva le 1 août 1137, à 56 ans. Il mourut en chrétien, couché ſur un tapis qu'il avoit fait étendre à terre, & couvrir de cendres en forme de croix. Les dernieres paroles de ce monarque mourant ſont une belle leçon pour les rois;

N'oublie[z] jamais, dit-il à ſon fils, *que l'autorité royale eſt un fardeau dont vous rendre[z] un compte très-exact après votre mort.* Sa veuve Alix de Savoie épouſa, en ſecondes noces, Matthieu de Montmorenci, connétable, c'eſt-à-dire en langage de ce tems-là, premier écuyer du roi; elle mourut en 1154. Louis étoit un prince recommandable par la douceur de ſes mœurs (dit le préſident Hénault) & par toutes les vertus qui font un bon roi. Il eſt le premier roi de France qui ait été prendre à S. Denys l'*Oriflamme*, eſpece de banniere de couleur rouge, fendue par le bas, & ſuſpendue au bout d'une lance dorée.

LOUIS VII, *le Jeune*, fils du précédent, né en 1120, ſuccéda à ſon pere en 1137, après avoir régné avec lui quelques années. Il eut au commencement de ſon regne un différent avec Innocent II & avec Thibaut IV, comte de Champagne. Innocent ayant nommé à l'archevêché de Bourges, & ne croyant pas devoir approuver l'élection que le clergé avoit faite; Louis ſe déclara d'une maniere violente contre le pape, qui l'excommunia & mit ſon domaine en interdit. Le roi s'en vengea ſur Thibaut, qui étoit dévoué au pontife, & mit en 1141 la ville de Vitri à feu & à ſang. Les temples mêmes ne furent pas épargnés, & 1300 perſonnes réfugiées dans une égliſe périrent comme tout le reſte dans les flammes. S. Bernard lui en fit de vifs reproches: le prince en fut touché, mais beaucoup trop tard; & ſe réconcilia avec le pontife. Le même Saint, chargé par le pape Eugene de prêcher une croiſade, y engagea Louis contre l'avis de l'abbé Suger, qui ſans déſapprouver la croiſade, s'oppoſoit au départ du roi (*voyez* SUGER). Cette ſeconde croiſade ne répondit point aux deſirs & aux efforts de Louis; mais elle eut d'ailleurs de très-bons effets; ce fut une nouvelle époque de la liberté que les villes acheterent du roi ou de leurs ſeigneurs, qui faiſoient argent de tout pour ſe croiſer. Depuis long-tems il n'y avoit plus en France que la nobleſſe & les eccléſiaſtiques qui fuſſent libres; le reſte du peuple étoit eſclave, & même nul ne pouvoit entrer dans le clergé ſans la permiſſion de ſon ſeigneur. Le roi n'avoit d'autorité que ſur les ſerfs des terres qui lui appartenoient. Mais quand les villes & les bourgs eurent acheté leur liberté, le roi, devenu leur défenſeur naturel contre les entrepriſes des ſeigneurs, acquit en eux autant de ſujets. Cette défenſe occaſionna de la dépenſe; il falloit qu'ils la payaſſent, & ils devinrent ainſi contribuables du roi, au-lieu de l'être de leurs ſeigneurs. Ils ne firent donc que changer de maîtres; mais la ſervitude du roi étoit ſi douce, qu'on vit dès-lors renaître en France les ſciences, l'induſtrie & le commerce. L'occaſion de la croiſade étoit la priſe d'Edeſſe par Noradin. Le roi partit en 1147, avec Eléonore ſa femme & une armée de 80,000 hommes. Il fut défait par les Sarraſins. Il mit le ſiege devant Damas, & fut obligé de le lever en 1149 par la trahiſon des

Grecs. C'eſt ainſi du moins qu'en ont parlé la plupart des hiſtoriens d'Occident; les Orientaux ne conviennent pas de cette trahiſon. Louis le Jeune, en revenant en France, fut pris ſur mer par des Grecs, & délivré par le général de Roger, roi de Sicile. Ce monarque, après tant de malheurs, ne fût pas dégoûté des croiſades : à peine fut-il arrivé, qu'il en médita une nouvelle ; mais les eſprits étoient ſi refroidis, qu'il fut obligé d'y renoncer. Suger entreprit d'en faire une à ſes dépens, mais la mort le prévint (*voyez* GODEFROID de Bouillon, S. BERNARD, PIERRE l'Hermite, S. LOUIS *&c*). L'épouſe de Louis, Eléonore, héritiere de la Guienne & du Poitou, qui l'avoit accompagné dans ſa courſe auſſi longue que malheureuſe, s'étoit dédommagée des fatigues du voyage avec Raimond d'Antioche, ſon oncle paternel, & avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin. Louis crut laver cette honte en faiſant caſſer en 1152 ſon mariage, pour épouſer Alix, fille de ce même Thibaut, comte de Champagne, ſon ancien ennemi. C'eſt ainſi qu'il perdit la Guienne. Eléonore répudiée, ſe maria ſix ſemaines après avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, & lui porta en dot le Poitou & la Guienne. La guerre éclata entre la France & l'Angleterre en 1156, au ſujet du comté de Toulouſe. Louis, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, ne remporta aucune victoire remarquable. La paix fut conclue entre les deux monarques en 1161. Elle fut ſuivie d'une nouvelle guerre, terminée en 1177, par la promeſſe de mariage du ſecond fils de Henri II & de la fille cadette de Louis le Jeune. Ce prince mourut en 1180, à 60 ans, d'une paralyſie qu'il contracta en allant au tombeau de S. Thomas de Cantorbery, auquel il avoit donné une retraite dans ſa fuite. Il entreprit ce voyage pour obtenir la guériſon de Philippe ſon fils, dangereuſement malade. Louis le Jeune étoit pieux, bon, courageux, mais preſque ſans ſuccès ; ce qu'on attribua aux excès qui marquerent le commencement de ſon regne, & que S. Bernard regarda dès-lors comme une ſource de calamités.

LOUIS VIII, roi de France, que ſa bravoure a fait ſurnommer *le Lion*, fils de Philippe-Auguſte & d'Iſabelle de Hainaut, naquit en 1187. Il ſe ſignala en diverſes expéditions ſous le regne de ſon pere, & monta ſur le trône en 1223. C'eſt le 1*er* roi de la 9*e* race qui ne fut point ſacré du vivant de ſon pere. Henri III, roi d'Angleterre, au-lieu de ſe trouver à ſon ſacre, comme il le devoit, lui envoya demander la reſtitution de la Normandie ; mais le roi refuſa de la rendre, & partit avec une nombreuſe armée, réſolu de chaſſer de France les Anglois. Il prit ſur eux Niort, S. Jean d'Angeli, le Limouſin, le Périgord, le pays d'Aunis &c. Il ne reſtoit plus que la Gaſcogne & Bordeaux à ſoumettre pour achever de chaſſer les Anglois, lorſqu'il ſe vit obligé à faire la guerre aux Albigeois, qui portoient avec le poiſon de l'erreur, les dégats les

plus ſanglans dans les provinces méridionales du royaume. Il fit le ſiege d'Avignon à la priere du pape Honoré III, & prit cette ville le 12 ſeptembre 1226. La maladie ſe mit enſuite dans ſon armée, le roi lui-même tomba malade, & mourut à Montpenſier en Auvergne le 8 novembre 1226, à 39 ans. Thibaut VI, comte de Champagne, éperdument amoureux de la reine, fut ſoupçonné de l'avoir empoiſonné; mais cette accuſation eſt dénuée de fondement. La valeur de Louis VIII, ſa chaſteté & ſes vertus ont rendu ſon nom immortel. Il légua par ſon teſtament cent ſous à chacune des 2000 léproſeries de ſon royaume. La lepre étoit alors, comme l'on voit, une maladie fort commune. Il légua encore 30,000 livres une fois payées (c'eſt-à-dire environ 540,000 livres de la monnoie d'aujourd'hui) à ſa femme la célebre Blanche de Caſtille. Cette remarque fera connoître quel étoit alors le prix de la monnoie. C'eſt, dit un hiſtorien, le pouls d'un état, & une maniere aſſez ſûre de reconnoître ſes forces.

LOUIS IX, (S.) fils de Louis VIII & de Blanche de Caſtille, né en 1215, parvint à la couronne en 1226, ſous la tutelle de ſa mere, qui réunit pour la premiere fois la qualité de tutrice & de régente. La minorité du jeune roi fut occupée à ſoumettre les barons & les petits princes, toujours en guerre entre eux, & qui ne ſe réuniſſoient que pour bouleverſer l'état. Le cardinal Romain, légat du pape, aida beaucoup la reine par ſes conſeils. Thibaut VI, comte de Champagne, depuis long-tems amoureux de Blanche, fut jaloux de l'aſcendant que prenoit Romain, & arma contre le roi. Blanche, qui avoit mépriſé juſqu'alors ſon amour, s'en ſervit avec autant d'habileté que de vertu pour ramener le comte, & pour apprendre de lui les noms, les deſſeins & les intrigues des factieux. Louis, parvenu à l'âge de majorité, ſoutint ce que ſa mere avoit ſi bien commencé, & ne s'occupa que du bonheur de ſes ſujets. Il ſe conduiſit avec beaucoup de prudence durant les différens de Grégoire IX & de Fréderic II, & ne voulut pas que ſon frere Robert acceptât la couronne impériale, que le pape lui offroit. Il condamnoit hautement la conduite de Fréderic; mais il ne croyoit pas *qu'on pût lui ôter la couronne, s'il n'étoit condamné dans un concile général.* Ce qui prouve quelle étoit ſur ce point, même dans les cours, la juriſprudence de ce tems-là, relativement aux rois, & combien l'on a eu tort, de nos jours, de s'élever à ce ſujet contre les papes (*voyez* FRÉDERIC II, GRÉGOIRE VII, GRÉGOIRE IX *&c*). Après l'excommunication de ce prince au concile de Lyon, & ſa dépoſition, qu'il ſembloit ne pas approuver, quoiqu'il en reconnût la légalité, il travailla à le réconcilier avec le pape; mais Fréderic ne répondit pas à ſes vues. Louis leva des troupes contre le roi d'Angleterre Henri III, & contre les grands vaſſaux de la couronne de France, unis avec ce monarque. Il les battit deux fois à

la 1re, à la journée de Taillebourg en Poitou, l'an 1241 ; la 2e, 4 jours après, près de Saintes, où il remporta une victoire complette. Henri fut obligé de faire une paix désavantageuse. Le comte de la Marche & les autres vaſſaux révoltés rentrerent dans leur devoir & n'en ſortirent plus. Louis n'avoit alors que 27 ans. Il quitta ſon royaume bientôt après, pour paſſer dans la Paleſtine. Dans les accès d'une maladie violente, dont il fut attaqué en 1244, il crut entendre une voix qui lui ordonnoit de prendre la croix contre les Infideles : de faire reſtituer aux Chrétiens les belles provinces que les Sarraſins leur avoient enlevées, & de les délivrer du plus cruel eſclavage qui fut jamais : il fit dès-lors vœu de paſſer dans la Terre-Sainte. La reine ſa mere, la reine ſa femme, le prierent de différer juſqu'à ce qu'il fût entiérement rétabli ; mais Louis n'en fut que plus ardent à demander la croix. L'évêque de Paris la lui attacha, fondant en larmes, comme s'il eût prévu les malheurs qui attendoient le roi dans la Terre-Sainte. Louis prépara pendant quatre ans cette expédition auſſi illuſtre que malheureuſe ; enfin, laiſſant à ſa mere le gouvernement du royaume, il s'embarqua l'an 1248 à Aigues-Mortes, avec Marguerite de Provence ſa femme, & ſes trois freres : preſque toute la chevalerie de France l'accompagna. Arrivé à la rade de Damiette, il s'empara de cette ville en 1249. Il avoit réſolu de porter la guerre en Egypte, pour attaquer dans ſon pays le ſultan maître de la Terre-Sainte ; il paſſa le Nil à la vue des Infideles, remporta deux victoires ſur eux, & fit des prodiges de valeur à la journée de Maſſoure en 1250. Les Sarraſins eurent bientôt leur revanche ; la famine & la maladie contagieuſe ayant obligé les François à reprendre le chemin de Damiette, ils vinrent les attaquer pendant la marche, les mirent en déroute & en firent un grand carnage. Le roi, dangereuſement malade, fut pris près de Maſſoure avec tous les ſeigneurs de ſa ſuite & la meilleure partie de l'armée. Louis parut dans ſa priſon auſſi grand que ſur le trône. Les Muſulmans ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ſa patience & ſa fermeté à refuſer ce qu'il ne croyoit pas raiſonnable. Ils lui diſoient : » Nous » te regardions comme notre » captif & notre eſclave ; & » tu nous traites, étant aux » fers, comme ſi nous étions » tes priſonniers » ! On oſa lui propoſer de donner une ſomme exceſſive pour ſa rançon ; mais il répondit aux envoyés du ſultan : » Allez dire à votre » maître, qu'un roi de France » ne ſe rachete point pour de » l'argent. Je donnerai cette » ſomme pour mes gens, & » Damiette pour ma perſonne ». Il paya en effet 400,000 livres pour leur rançon, rendit Damiette pour la ſienne, & accorda au ſultan une treve de 10 ans. Son deſſein étoit de repaſſer en France ; mais ayant appris que les Sarraſins, au lieu de rendre les priſonniers, en avoient fait périr un grand nombre dans les tourmens pour

les obliger de quitter leur Religion, il ſe rendit dans la Paleſtine, où il demeura encore 4 ans, juſqu'en 1254. Le tems de ſon ſéjour fut employé à fortifier & à réparer les places des Chrétiens, à mettre en liberté tous ceux qui avoient été faits priſonniers en Egypte, & à travailler à la converſion des Infideles. Arrivé en France, il trouva ſon royaume dans un meilleur état qu'il n'auroit dû naturellement eſpérer. La Providence avoit veillé ſur un pays, qu'il n'avoit abandonné que par les motifs les plus chrétiens. Son retour à Paris, où il ſe fixa, fit le bonheur de ſes ſujets & la gloire de la patrie. Il établit le premier la juſtice du reſſort; & les peuples, opprimés par les ſentences arbitraires des juges des baronnies, purent porter leurs plaintes à 4 grands Bailliages Royaux, créés pour les écouter. Sous lui les hommes d'études commencerent à être admis aux ſéances de ſes parlemens, dans leſquelles des chevaliers, qui rarement ſavoient lire, décidoient de la fortune des citoyens. Il diminua les impôts, & révoqua ceux que l'avidité des financiers avoit introduits. Il porta des édits ſéveres contre les blaſphémateurs & les impies; bâtit des égliſes, des hôpitaux, des monaſteres; & publia une *Pragmatique-Sanction* en 1269, pour conſerver les anciens droits des égliſes cathédrales & la liberté des élections. Le 6e canon défend de payer les ſommes que la cour de Rome pourroit exiger; mais Fleury obſerve » que ce » canon manque dans beaucoup » d'exemplaires; dans les autres » canons il n'eſt nullement fait » mention de la cour de Rome, » & on croit que le ſaint roi » n'y a eu en vue que les entrepriſes des ſeigneurs & des » juges laïques ſur les bénéfices ». Le préſident Hénault doute que cette *Pragmatique* ſoit de S. Louis. Ce monarque reçut en 1264 un honneur, qu'on ne peut rendre qu'à un monarque vertueux: le roi d'Angleterre Henri III & les barons le choiſirent pour arbitre de leurs querelles. Ce prince étoit venu le voir à Paris au retour de ſon voyage de Paleſtine, & l'avoit aſſuré qu'*il étoit ſon ſeigneur & qu'il le ſeroit toujours*. Le comte d'Anjou, Charles ſon frere, dut à ſa réputation & au bon ordre de ſon royaume, l'honneur d'être choiſi par le pape pour roi de Sicile. Louis augmentoit cependant ſes domaines, de l'acquiſition de Péronne, d'Avranches, de Mortagne, du Perche. Il pouvoit ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils poſſédoient en France: les querelles de Henri III & de ſes barons lui en facilitoient les moyens; mais il préféra la juſtice à l'uſurpation. Il les laiſſa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limouſin, en les faiſant renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, réunie à la couronne par Philippe-Auguſte ſon aïeul. Voyant la France floriſſante & ſon gouvernement bien affermi, il partit pour la 6e croiſade en 1270. Il aſſiégea Tunis en Afrique; huit jours après il emporta le château, & mourut dans ſon camp le 25 août de la

même année, d'une maladie contagieuſe qui ravageoit ſon armée. Dès qu'il en fut attaqué, il ſe fit étendre ſur la cendre, & expira, à l'âge de 55 ans, avec la ferveur d'un anachorete & le courage d'un héros, & la ſatisfaction d'avoir fait aux ennemis du nom chrétien une guerre ſage & juſte, quoiqu'avec des ſuccès variés & d'éclatans revers (*voyez* l'excellent diſcours *ſur le troiſieme âge de l'Egliſe*, à la fin du 14*e* tome de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de l'abbé Bérault, & les articles LOUIS VII, PIERRE l'Hermite *&c*). Boniface VIII le canoniſa en 1297. La bulle de canoniſation du ſaint roi eſt un éloge magnifique & très-étendu, fondé, comme il y eſt dit, ſur une certitude entiere de la pureté de ſes mœurs, de la régularité & de l'auſtérité de ſa vie, de ſon amour pour la juſtice, de ſon zele généreux pour le progrès de la foi, de ſa charité envers les pauvres, les infirmes, les gens ſans appui & de toute nation, en un mot de toutes ſes vertus chrétiennes, royales, héroïques. On avoit reçu à ce ſujet la dépoſition ſous ſerment de plus de 300 témoins, & l'on avoit vérifié juſqu'à 63 miracles. S. Louis a été, au jugement du P. Daniel & du préſident Hénault, un des plus grands princes & des plus ſinguliers qui aient jamais porté le ſceptre; compatiſſant comme s'il n'avoit été que malheureux; libéral, ſans ceſſer d'avoir une ſage économie; intrépide dans les combats, mais ſans emportement. Il n'étoit courageux que pour de grands intérêts. Il falloit que des objets puiſſans, la juſtice ou l'amour de ſon peuple, excitaſſent ſon ame, qui hors delà paroiſſoit foible, ſimple & timide. Prudent & ferme à la tête de ſes armées & de ſon conſeil: quand il étoit rendu à lui-même il n'étoit plus que particulier. Ses domeſtiques devenoient ſes maîtres, ſa mere le gouvernoit, & les pratiques de la dévotion la plus ſimple rempliſſoient ſes journées. Il eſt vrai que ces pratiques étoient anoblies par des vertus ſolides & jamais démenties; elles formoient ſon caractere. C'eſt à ce regne, ſuivant Joinville, que ſe doit rapporter l'inſtitution des maîtres-des-requêtes. Ils n'étoient d'abord que trois; ils ſont à préſent 80, depuis l'édit de 1752, qui les a fixés à ce nombre. S. Louis proſcrivit auſſi des terres de ſon domaine, l'abſurde procédure des duels judiciaires, & y ſubſtitua la voie d'appel à un tribunal ſupérieur: ainſi il ne fut plus permis, comme auparavant, de ſe battre contre ſa partie, ni contre les témoins qu'elle produiſoit... Joinville, la Chaiſe & l'abbé de Choiſi ont écrit ſa *Vie*. *Voyez* leurs articles.

LOUIS X, roi de France & de Navarre, ſurnommé *Hutin* (c'eſt-à-dire *mutin* & *querelleur*), ſuccéda à Philippe le Bel, ſon pere, le 29 novembre 1314; étant déjà roi de Navarre par Jeanne ſa mere, & s'étant fait couronner en cette qualité à Pampelune le 1*er* octobre 1308. Veuf de Marguerite de Bourgogne, il différa ſon ſacre juſqu'au mois d'août de l'an 1315, à cauſe des troubles de ſon royaume, & parce qu'il atten-

doit ſa nouvelle épouſe, Clémence, fille de Charles, roi de Hongrie. Pendant cet intervalle, Charles de Valois, oncle du roi, ſe mit à la tête du gouvernement, & fit pendre Enguerrand de Marigni à Montfaucon, au gibet que ce miniſtre avoit lui-même fait dreſſer ſous le feu roi. Louis X rappella les Juifs dans ſon royaume, fit la guerre ſans ſuccès contre le comte de Flandre, & laiſſa accabler ſon peuple d'impôts ſous le prétexte de cette guerre. Il contraignit encore le reſte des ſerfs de ſes terres de racheter leur liberté : ce qu'ils firent avec peine. En rempliſſant un devoir connu, ils étoient tranquilles ; & ils ignoroient ce qu'on exigeroit d'eux quand ils ſeroient libres. L'édit du roi portoit que *ſelon le droit de nature chacun doit naître franc*, & il faiſoit acheter ce droit *de nature*. » On a remarqué en » tout tems, dit un philoſo» phe, que les prôneurs de la » liberté ne la connoiſſoient » guere ; & que s'ils en ſaiſiſ» ſoient quelques traits, c'é» toit toujours à leur profit ». Louis X mourut à Vincennes le 8 juin 1316, à 26 ans. Il eut de Clémence un fils poſthume, nommé Jean, né le 15 novembre 1316 ; mais ce jeune prince ne vécut que 8 jours. Il s'éleva une grande difficulté au ſujet de la ſucceſſion. Jeanne, fille du roi & de ſa premiere femme, devoit ſuccéder, ſelon le duc de Bourgogne. Les Etats-Généraux décidérent que la loi ſalique excluoit les femmes de la couronne. Leur avis prévalut, & ce fut Philippe le Long, ce fils de Philippe le Bel, qui monta ſur le trône de France. Jeanne, ſa fille, eut pour ſa part la couronne de Navarre, qu'elle porta en dot à Philippe, petit-fils de Philippe le Hardi, qui l'épouſa.

LOUIS XI, fils de Charles VII & de Marie d'Anjou, fille de Louis II, roi titulaire de Naples, naquit à Bourges en 1423. Il ſe ſignala dans ſa jeuneſſe par pluſieurs exploits guerriers contre les Anglois, qu'il obligea de lever le ſiege de Dieppe en 1443. La gloire que lui acquit ſon courage fut ternie par la noirceur de ſon caractere. Impatient de monter ſur le trône, il ſe révolta contre ſon pere, & entraîna dans ſa rebellion pluſieurs grands ſeigneurs. Les dernieres années de Charles VII furent remplies d'amertume ; ſon fils cauſa ſa mort. Louis XI, parvenu à la couronne en 1461 par la mort de Charles VII, prit un plan de conduite & de gouvernement entiérement différent. Il ôta aux officiers & aux magiſtrats leurs charges, pour les donner aux rebelles qui avoient ſuivi ſes retraites dans le Dauphiné, dans la Franche-Comté, dans le Brabant. Il traita la France comme un pays de conquête, dépouilla les grands, accabla le peuple d'impôts, & abolit la Pragmatique-Sanction ; mais le parlement de Paris la ſoutint avec tant de vigueur, qu'elle ne fut totalement anéantie que par le Concordat fait entre Léon X & François I. Ses violences excitérent contre lui tous les bons citoyens. Il ſe forma une ligue entre Charles, duc de Berri, ſon frere, le comte de Charolois, le duc de Bretagne,

le comte de Dunois & pluſieurs ſeigneurs, non moins mécontens de Louis XI. Jean d'Anjou, duc de Calabre, vint ſe joindre aux princes confédérés, & leur amena 500 Suiſſes, les premiers qui aient paru dans les armées Françoiſes. La guerre, qui ſuivit cette ligue formée par le mécontentement, eut pour prétexte la réformation de l'état & le ſoulagement des peuples : elle fut appellée la *Ligue du bien public*. Louis arma pour la diſſiper. Il y eut une bataille non déciſive à Montlhéri le 16 juillet 1465. Le champ reſta aux troupes confédérées; mais la perte fut égale des deux côtés. Le monarque François ne déſunit la ligue, qu'en donnant à chacun des principaux chefs ce qu'ils demandoient: la Normandie à ſon frere; pluſieurs places dans la Picardie au comte de Charolois; le comté d'Etampes au duc de Bretagne, & l'épée de connétable au comte de Saint-Pol. La paix fut conclue à Conflans le 5 octobre de la même année. Le roi accorda tout par ce traité, eſpérant tout ravoir par ſes intrigues. Il enleva bientôt la Normandie à ſon frere, & une partie de la Bretagne au duc de ce nom. L'inexécution du traité de Conflans alloit ranimer la guerre civile : Louis XI crut l'éteindre en demandant à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, une conférence à Péronne, dans le tems même qu'il excitoit les Liégeois à faire une perfidie à ce duc & à prendre les armes contre lui. Charles, inſtruit de cette manœuvre, le retint priſonnier dans le château de Péronne, le força à conclure un traité fort déſavantageux, & à marcher à ſa ſuite contre ces Liégeois mêmes qu'il avoit armés. Le comble de l'humiliation pour lui fut d'aſſiſter à la priſe de leur ville, & de ne pouvoir obtenir ſon retour à Paris, qu'après avoir prodigué les baſſeſſes & eſſuyé mille affronts. Le duc de Berri, ſon frere, fut la victime de cet élargiſſement. Louis XI le força de recevoir la Guienne en apanage, au-lieu de la Champagne & de la Brie; il voulut l'éloigner de ces provinces, dans la crainte que le voiſinage du duc de Bourgogne ne fût une nouvelle ſource de diviſion. Louis XI n'en fut pas plus tranquille. Le duc de Bourgogne fit offrir ſa fille unique au nouveau duc de Guienne; mais cette alliance ne ſe fit pas: le duc mourut empoiſonné avec ſa maîtreſſe, par une pêche qui leur fut donnée, *non ſans ſoupçon*, dit le préſident Hénault, *contre le roi lui-même*. Odet d'Aidie, favori du prince empoiſonné, voulut venger la mort de ſon maître. Il enleva l'empoiſonneur & le conduiſit en Bretagne, pour pouvoir lui faire ſon procès en liberté; mais le jour qu'on devoit prononcer l'arrêt de mort, on le trouva étouffé dans ſon lit. Cependant le duc de Bourgogne ſe prépare à tirer une vengeance plus éclatante de la mort d'un prince qu'il vouloit faire ſon gendre. Il entre en Picardie, met tout à feu & à ſang, échoue devant Beauvais, défendu par des femmes, paſſe en Normandie, la traite comme la Picardie, & revient en Flandre lever de nouvelles troupes. Cette guerre

cruelle fut terminée, pour quelques inſtans, par le traité de Bouvines, en 1474 : mais cette même année il y eut une ligue offenſive & défenſive, formée par le duc de Bourgogne, entre Edouard IV, roi d'Angleterre, & le duc de Bretagne, contre le roi de France. Le prince Anglois débarque avec ſes troupes; Louis peut le combattre, mais il aime mieux le gagner par des négociations. Il paie ſes principaux miniſtres ; il ſéduit les premiers officiers, au-lieu de ſe mettre en état de les vaincre; il fait des préſens de vin à toute l'armée ; enfin il achete le retour d'Edouard en Angleterre. Les deux rois conclurent à Amiens, en 1475, un traité, qu'ils confirmerent à Picquigni. Ils convinrent d'une treve de 7 ans ; ils y arrêterent le mariage entre le dauphin & la fille du monarque Anglois ; & Louis s'engagea de payer, juſqu'à la mort de ſon ennemi, une ſomme de 50,000 écus d'or. Le duc de Bretagne fut auſſi compris dans ce traité. Celui de Bourgogne, abandonné de tous & ſeul contre Louis XI, conclut avec lui à Vervins une treve de 9 années. Ce prince, ayant été tué au ſiege de Nancy en 1477, laiſſa pour héritiere Marie ſa fille unique, que Louis XI, par une politique mal-entendue, refuſa pour le dauphin ſon fils. Cette princeſſe épouſa Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Fréderic III, & ce mariage fut l'origine des querelles que la France ne ceſſa de faire à la maiſon d'Autriche, ſouveraine des Pays-Bas. La guerre commença peu de tems après cette union entre l'empereur & le roi de France. Celui-ci s'empara de la Franche-Comté par la valeur de Chaumont d'Amboiſe. Il y eut une bataille à Guinegate, où l'avantage fut égal des deux côtés. Un traité, fait à Arras en 1482, termina cette guerre. On y arrêta le mariage du dauphin avec Marguerite, fille de Marie de Bourgogne. Louis XI ne jouit pas long-tems de la joie que lui devoient inſpirer ces heureux événemens. Sa ſanté dépériſſoit de jour en jour ; enfin, ſentant la mort approcher, il ſe renferma au château du Pleſſis-les-Tours, où l'on n'entroit que par un guichet, & dont les murailles étoient hériſſées de pieux de fer. Inacceſſible à ſes ſujets, entouré de gardes, dévoré par la crainte de la mort, par la douleur d'être haï, par les remords & par l'ennui, il fit venir de Calabre un pieux hermite, révéré aujourd'hui ſous le nom de S. François de Paule. Il ſe jeta à ſes pieds, il le ſupplia en pleurant de demander à Dieu la prolongation de ſes jours. » Mais le Saint, dit » un orateur célebre, lui parla » en prophete, & lui dit, » comme un autre Iſaïe : *Diſ-* » *pone domui tuæ quia morie-* » *ris tu, & non vives.* Sire, » mettez ordre à votre état, » & ce que vous avez de plus » précieux dans votre état, » qui eſt votre conſcience : car » il n'y a pas de miracle pour » vous ; votre heure eſt venue, » & il faut mourir. C'étoit une » parole bien dure pour tout » homme, encore plus pour » un roi, mais ſur-tout pour un » roi ſi attaché à la vie ». Cependant Louis écouta François

avec reſpect, le pria de le diſpoſer à la mort, & expira entre ſes bras le 21 août 1483, à 60 ans : heureux ſi de vifs & ſinceres repentirs ont effacé les iniquités de ſa vie. Les Chroniques du tems comptent 4000 ſujets (nombre ſans doute exagéré) exécutés ſous ſon regne, en public ou en ſecret. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeoit les victimes de ſa barbare défiance, ſont les monumens qu'a laiſſé ce monarque. Triſtan l'Hermite, prévôt de ſon hôtel, étoit le juge, le témoin & l'exécuteur de ſes vengeances ; & ce roi cruel ne craignoit pas d'y aſſiſter, après les avoir ordonnées. Lorſque Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, accuſé peut-être ſans raiſon du crime de leſe-majeſté, fut exécuté en 1477 par ſes ordres, Louis XI fit placer ſous l'échafaud les enfans de ce prince infortuné, pour recevoir ſur eux le ſang de leur pere. Ils en ſortirent tout couverts, & dans cet état on les conduiſit à la Baſtille, dans des cachots faits en forme de hottes, où la gêne que leurs corps éprouvoient, étoit un continuel ſupplice. Ce cruel monarque eut pour ſes confidens & pour ſes miniſtres, des hommes dignes de lui ; il les tira de la boue : ſon barbier devint comte de Meulan & ambaſſadeur ; ſon tailleur, héraut-d'armes ; ſon médecin, chancelier. Il abâtardit la nation, en lui donnant ces vils ſimulacres pour maîtres ; auſſi ſous ſon regne il n'y eut ni vertu ni héroïſme. L'obéiſſance & la baſſeſſe tinrent lieu de tout ; & le peuple fut enfin tranquille, dit un hiſtorien ingénieux, comme les forçats le ſont dans une galere. Sa dévotion auroit dû, par un effet même naturel, adoucir ſon cœur dur, & corriger ſon caractere inconſtant, bizarre, inquiet & perfide ; mais ſa dévotion n'étoit que la crainte ſervile d'une ame baſſe, puſillanime & égarée. Toujours couvert de reliques & d'images, portant à ſon bonnet une Notre-Dame de plomb, il lui demandoit pardon de ſes aſſaſſinats, & en commettoit toujours de nouveaux. Il fit ſolliciter auprès du pape le droit de porter le ſurplis & l'aumuce, & de ſe faire oindre une ſeconde fois de l'ampoule de Rheims ; au-lieu d'implorer la miſéricorde de l'Être-Suprême, de laver ſes mains ſouillées de tant de meurtres commis avec le glaive de la juſtice. Si la nature le fit naître avec un cœur pervers, elle lui donna de grands talens dans l'eſprit. Il avoit du courage ; il connoiſſoit les hommes & les affaires. Il avoit, ſuivant ſes expreſſions, *tout ſon conſeil dans ſa tête* : maxime conforme d'ailleurs à ſon humeur ombrageuſe & défiante. Prodigue par politique, autant qu'avare par goût, il ſavoit donner en roi. Paris, déſolé par une contagion, fut repeuplé par ſes ſoins ; une police rigoureuſe y régnoit. S'il avoit vécu plus long-tems, les poids & les meſures auroient été uniformes dans ſes états. Ce fut lui qui établit les poſtes juſqu'alors inconnues en France (*a*).

(*a*) Il eſt fait mention des chevaux de poſte dans le Code Théodoſien,

Deux cens trente couriers, à ſes gages, portoient les ordres du monarque & les lettres des particuliers dans tous les coins du royaume. Il eſt vrai qu'il leur fit payer chérement cet établiſſement; il augmenta les tailles de trois millions, & leva, pendant 20 ans, 4 millions 700,000 liv. par an: ce qui pouvoit faire environ 23 millions d'aujourd'hui; au-lieu que Charles VII n'avoit jamais levé par an que 1800 mille francs. En augmentant ſon pouvoir ſur ſes peuples par ſes rigueurs, il augmenta ſon royaume par ſon induſtrie. L'Anjou, le Maine, la Provence, la Bourgogne & quelques autres grands fiefs, furent réunis ſous lui à la couronne. Ce prince a fait recueillir les *Cent Nouvelles nouvelles*, ou Hiſtoires contées par différens ſeigneurs de ſa cour, Paris, Verard, in-fol., ſans date; mais dont la belle édition eſt d'Amſterdam, 1701, 2 vol. in-8°, figures de Hoogue: quand les figures ſont détachées de l'imprimé, elles ſont plus recherchées (*voyez* MARGUERITE de Valois). Si on en croit quelques auteurs, c'eſt ſous ſon regne, en 1469, que le prieur de Sorbonne fit venir des imprimeurs de Mayence; Charles VII avoit déjà tâché, quoique ſans ſuccès, d'introduire cet art en France (*voyez* JENSON). Duclos, hiſtoriographe de France, a publié l'*Hiſtoire* de ce prince en 3 vol. in-12: elle eſt curieuſe, intéreſſante & bien écrite. Il y en a une autre par mademoiſelle de Luſſan en 6 vol. » Une réflexion, dit un » critique éclairé, qu'il ne faut » pas perdre de vue dans ce » qui regarde Louis XI, c'eſt » que ſes délits & ſes mauvaiſes qualités n'auroient » pas tant provoqué le courroux philoſophique, s'il n'avoit en même tems reſpecté » la Religion. S'il avoit été » impie & cruel à la fois, il » devenoit un des héros chéris » du ſiecle. Il eſt vrai que l'inconſéquence en matiere de » piété eſt particuliérement » odieuſe aux gens de bien, & » que la Religion ſouffre plus » de ce mélange & odieux » contraſte, que de l'impiété » manifeſte & déclarée: mais » il eſt également vrai que la » haine du Chriſtianiſme s'attache même à ſes dehors, » & pardonneroit, juſtifieroit

au titre *De Curſu Publico*, en la loi 3, 6, 7, 15 &c; mais ces poſtes n'étoient pas établies de la maniere qu'elles le ſont aujourd'hui dans toute l'Europe; c'étoient ſeulement des chevaux publics. Selon Hérodote, ce fut Cyrus ou Xerxès, qui le premier établit des couriers & des chevaux de poſte, afin d'être inſtruit avec plus de diligence de tout ce qui ſe paſſoit dans toute l'étendue de l'empire. Le mot de *poſte* vient de ce que les chevaux ſont poſés (*poſiti*) d'intervalle en intervalle, & l'on attribue à Louis XI, d'avoir ordonné le changement des chevaux de deux lieues en deux lieues pour une plus grande promptitude; au-lieu que les Perſes n'en plaçoient qu'au bout de l'eſpace de chemin qu'un cheval pouvoit faire par jour. L'ordre n'étoit pas ſi bon dans l'empire Romain; les couriers étoient réduits à contraindre les villes, ou les particuliers à leur fournir des chevaux. Ce fut l'empereur Adrien qui déchargea le peuple de cette néceſſité.

» peut-être les crimes les plus » atroces, s'ils étoient aſſaiſon- » nés d'une doſe d'athéiſme ».

LOUIS XII, roi de France, naquit à Blois en 1462 de Charles, duc d'Orléans, & de Marie de Cleves; & parvint à la couronne en 1498, après la mort de Charles VIII. Son humeur bienfaiſante ne tarda pas d'éclater; il ſoulagea le peuple & pardonna à ſes ennemis. Louis de la Trimouille l'avoit fait priſonnier à la bataille de St-Aubin; il craignoit ſon reſſentiment; il fut raſſuré par ces belles paroles: *Ce n'eſt point au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans.* Epris de l'eſprit de conquêtes, il jeta ſes vues ſur le Milanès, ſur lequel il prétendoit avoir des droits par ſon aïeule Valentine, ſœur unique du dernier duc de la famille des Viſconti. Ludovic Sforce en étoit poſſeſſeur: le roi envoya une armée contre lui en 1499, & dans moins de 20 jours le Milanès fut à lui. Il fit ſon entrée dans la capitale le 6 octobre de la même année; mais par une de ces révolutions ſi ordinaires dans les guerres d'Italie, le vaincu rentra dans ſon pays d'où on l'avoit chaſſé, & recouvra pluſieurs places. Sforce, dans ce rétabliſſement paſſager, payoit un ducat d'or pour chaque tête de François qu'on lui portoit. Louis XII fit un nouvel effort; il renvoya Louis de la Trimouille, qui reconquit le Milanès. Les Suiſſes qui gardoient Sforce le livrerent au vainqueur. Maître du Milanès & de Genes, le roi de France voulut encore avoir Naples; il s'unit avec Ferdinand le Catholique pour s'en emparer. Cette conquête fut faite en moins de 4 mois, l'an 1501. Fréderic, roi de Naples, ſe remit entre les mains de Louis XII, qui l'envoya en France avec une penſion de 120,000 livres de notre monnoie d'aujourd'hui. A peine Naples fut-il conquis, que Ferdinand le Catholique s'unit avec Alexandre VI pour en chaſſer les François. Ses troupes, conduites par Gonſalve de Cordoue, qui mérita ſi bien le titre de *Grand-Capitaine*, s'emparerent en 1503 de tout le royaume, après avoir gagné les batailles de Seminare & de Cerignole. Cette guerre finit par un traité honteux en 1505. Le roi y promettoit la ſeule fille qu'il eût d'Anne de Bretagne au petit-fils de Ferdinand, à ce prince depuis ſi terrible à la France ſous le nom de Charles-Quint; ſa dot devoit être compoſée de la Bourgogne & de la Bretagne, & on abandonnoit Milan & Genes, ſur leſquels on cédoit ſes droits. Ces conditions parurent ſi onéreuſes aux Etats aſſemblés à Tours en 1506, qu'ils arrêterent que ce mariage ne ſe feroit point. Les Génois ſe révolterent la même année contre Louis XII. Il repaſſa les Monts, les défit, entra dans leur ville en vainqueur, & leur pardonna. L'année 1508 fut remarquable par la ligue de Cambray, formée par JULES II (*voyez* l'article de ce pontife). Le roi de France y entra, & défit les Vénitiens à la bataille d'Aignadel le 14 mai 1509. La priſe de Crémone, de Padoue & de pluſieurs autres places, fut le fruit de cette victoire. Jules II, qui avoit obtenu par les armes

de Louis XII à peu-près ce qu'il vouloit, n'avoit plus d'autre crainte que celle de voir les François en Italie. Il ſe ligua contr'eux. Le jeune Gaſton de Foix, duc de Nemours, repouſſa une armée de Suiſſes, prit Bologne, & gagna en 1511 la bataille de Ravenne, où il perdit la vie. La gloire des armes Françoiſes ne ſe ſoutint pas; le roi étoit éloigné, les ordres arrivoient trop tard & quelquefois ſe contrediſoient. Son économie, quand il falloit prodiguer l'or, donnoit peu d'émulation. L'ordre & la diſcipline étoient inconnues dans les troupes. En moins de trois mois les François furent hors de l'Italie. Le maréchal Trivulce, qui les commandoit, abandonna, l'une après l'autre, toutes les villes qu'ils avoient priſes, du fond de la Romagne aux confins de Savoie. Louis XII eut la mortification de voir établir dans Milan, par les Suiſſes, le jeune Maximilien Sforce, fils du duc, mort priſonnier dans ſes états. Genes, où il avoit étalé la pompe d'un roi aſiatique, reprit ſa liberté & chaſſa les François. Elle fut ſoumiſe de nouveau; mais la perte de la bataille de Novarre, gagnée par les Suiſſes contre la Trimouille le 6 juin 1513, fut l'époque de la totale expulſion des François. L'empereur Maximilien, Henri VIII & les Suiſſes, attaquerent à la fois la France. Les Anglois mirent le ſiege devant Terouane, qu'ils prirent après la journée de Guinegate, dite la *Journée des Eperons*, où les troupes Françoiſes furent miſes en déroute ſans preſque livrer de combat. La priſe de Tournay ſuivit celle de Térouane. Les Suiſſes aſſiégerent Dijon, & ne purent être renvoyés qu'avec 20,000 écus comptant, une promeſſe de 4000, & ſept ôtages qui en répondoient. Louis XII, battu de tous côtés, a recours aux négociations; il fait un traité avec Léon X, renonce au conciliabule de Piſe & reconnoît le concile de Latran; il en fait un autre avec Henri VIII, & épouſe ſa ſœur Marie, pour laquelle il donne un million d'écus. Il avoit alors 53 ans, & étoit d'une ſanté fort délicate: il mourut au bout de 2 mois de mariage, en 1515. Si Louis XII fut malheureux au-dehors de ſon royaume, il fut heureux au-dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges. Il en tira en 17 années la ſomme de 1200 mille liv. dans le ſeul dioceſe de Paris; mais les tailles & les aides furent modiques. Il auroit été plus loué, ſi, en impoſant des tributs néceſſaires, il eût conſervé l'Italie; ou plutôt ſi renonçant à des conquêtes lointaines, incertaines & peu juſtes, il avoit épargné le ſang de ſes ſujets, & donné ſes ſoins à la bonne adminiſtration d'un beau & grand royaume qui pouvoit ſuffire à ſon ambition: mais on peut en quelque ſorte pardonner ces fautes, en faveur des qualités précieuſes de bon roi, de prince humain & équitable. Lorſqu'il alloit à la guerre, il ſe faiſoit ſuivre de quelques hommes vertueux & éclairés; chargés, même en pays ennemis, d'empêcher le déſordre & de réparer le dommage lorſqu'il avoit été fait. Ces principes de probité furent ſur-tout

remarqués après la priſe de Genes, qui avoit ſecoué le joug de la France. Son avant-garde ayant pillé quelques maiſons du fauxbourg S. Pierre d'Arena, le prince, quoique perſonne ne ſe plaignît, y envoya des gens de confiance pour examiner à quoi ſe pouvoit monter la perte, & enſuite de l'argent pour payer la valeur de ce qui avoit été pris. L'Alviane, général des Vénitiens, ayant été pris à la bataille d'Aignadel, fut conduit au camp François, où il fut traité avec toute l'honnêteté poſſible. Ce général, plus aigri par l'humiliation de ſa défaite, que touché de l'humanité de ſon vainqueur, ne répondit aux démonſtrations les plus conſolantes, que par une fierté bruſque & dédaigneuſe. Louis ſe contenta de le renvoyer au quartier où l'on gardoit les priſonniers. *Il vaut mieux le laiſſer*, dit-il; *je m'emporterois & j'en ſerois fâché. Je l'ai vaincu, il faut me vaincre moi-même.* Cependant il avoit quelquefois des accès de colere, où il n'étoit plus maître de lui-même, & n'écoutoit plus que la fougue de cette paſſion aveugle (*voyez* JULES II). Son Edit de 1499, a rendu ſa mémoire chere à tous ceux qui adminiſtrent la juſtice & à ceux qui l'aiment. Il ordonne par cet édit qu'*on ſuive toujours la loi, malgré les ordres contraires que l'importunité pourroit arracher du monarque.* Louis XII fut le premier des rois qui mit le laboureur à couvert de la rapacité du ſoldat, & qui fit punir de mort les gendarmes qui rançonnoient le payſan. Les troupes ne furent plus le fléau des provinces, & loin de vouloir les en éloigner, les peuples les demanderent. Il étoit affable, doux, careſſant; il égayoit la converſation par des bons mots, plaiſans ſans être malins. On lui reproche avec raiſon d'avoir répudié la reine Jeanne, après un long mariage, quoique le pape Alexandre VI ait paru admettre ſes raiſons de nullité (*voyez* JEANNE DE FRANCE). On a imprimé ſes *Lettres* au cardinal d'Amboiſe, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. L'abbé Tailhié a donné ſa *Vie*, Paris, 1755, 3 vol. in-8°. Louis XII avoit pris pour deviſe le *Porc-Epic* avec ces mots, *Cominùs & eminùs*, qui en étoient l'ame. L'académie Françoiſe ayant propoſé en 1787 pour prix, l'Eloge de Louis XII, la mémoire de ce prince fut barbouillée par tous les lieux communs du philoſophiſme; il n'y eut qu'une piece écrite d'une maniere digne de la vérité & de l'hiſtoire, & ce ne fut pas celle que l'académie couronna.

LOUIS XIII, ſurnommé *le Juſte*, né à Fontainebleau en 1601 de Henri IV & de Marie de Médicis, monta ſur le trône en 1610, après l'aſſaſſinat de ſon pere, ſous la tutelle & la régence de ſa mere. Cette princeſſe changea le ſyſtême politique du regne précédent, & dépenſa en profuſions, pour acquérir des créatures, tout ce que Henri-le-Grand avoit amaſſé pour rendre ſa nation puiſſante. Les troupes à la tête deſquelles il alloit combattre, furent licenciées; ſon fidele miniſtre, ſon ami Sulli ſe retira de la cour; l'état perdit ſa conſidération au-dehors & ſa tranquillité au-dedans. Les princes du ſang & les

grands ſeigneurs, le maréchal de Bouillon à leur tête, remplirent la France de factions. On appaiſa les mécontens par le traité de Ste-Menehould, le 15 mai 1614; on leur accorda tout, & ils ſe ſoumirent pour quelque tems. Le roi, ayant été déclaré majeur le 2 octobre de la même année, convoqua le 27 ſuivant les Etats-Généraux. Le réſultat de cette aſſemblée fut de parler de beaucoup d'abus, de differter ſur les maux publics, ſans pouvoir remédier preſqu'à aucun. La France reſta dans le trouble, gouvernée par le Florentin Concini, connu ſous le nom de *Maréchal d'Ancre*. Cet homme obſcur, parvenu tout-à-coup au faîte de la grandeur, diſpoſa de tout en miniſtre deſpotique, & fit de nouveaux mécontens. Henri II, prince de Condé, ſe retire encore de la cour, publie un manifeſte ſanglant, ſe ligue avec les huguenots toujours prêts à prendre les armes. Ces troubles n'empêcherent point le roi d'aller à Bourdeaux, où il épouſa Anne d'Autriche, infante d'Eſpagne. Cependant il avoit armé contre les rebelles; mais les ſoldats produiſant peu de choſe, on eut recours aux négociations. Le roi conclut avec lui la paix à Loudun en 1615; mais apprenant qu'il tramoit de nouveaux projets, il le fit mettre à la Baſtille peu de tems après. Les princes, à la nouvelle de cet empriſonnement, ſe préparerent à la guerre; ils la firent avec peu de ſuccès, & elle finit tout-à-coup par la mort du maréchal d'Ancre. Le roi, mécontent de la dépendance où ſon miniſtre le tenoit, & conduit par les conſeils de Luynes ſon favori, conſentit à l'empriſonnement de Concini. Vitri, chargé de l'ordre, voulut l'exécuter; & ſur la réſiſtance du maréchal, il le tua ſur le pont du Louvre le 24 octobre 1617. L'éloignement de Marie de Médicis reléguée à Blois, ſuivit ce meurtre. Le duc d'Epernon, qui lui avoit fait donner la régence, alla la tirer de cette ville, & la mena dans ſes terres à Angoulême. On l'avoit haïe toute puiſſante, on l'aima malheureuſe. Louis XIII voyant les diſpoſitions du peuple, chercha à ſe raccommoder avec ſa mere, & y réuſſit par le moyen de l'évêque de Luçon, ſi connu & ſi craint depuis ſous le nom de cardinal de *Richelieu*. La paix ſe fit à Angoulême en 1619; mais à peine fut-elle ſignée, qu'on penſa à la violer. La reine, conſeillée par l'évêque de Luçon, qui vouloit faire acheter ſa médiation, prit de nouveau les armes; mais elle fut obligée de les quitter bientôt après. Le roi, après s'être montré dans la Normandie pour appaiſer les mécontens, paſſa à Angers où ſa mere étoit retirée, & la força à ſe ſoumettre. La mere & le fils ſe virent à Briſſac en verſant des larmes, pour ſe brouiller enſuite plus que jamais. La nomination de Richelieu au cardinalat fut le ſeul fruit de ce traité. Louis XIII réunit alors le Béarn à la couronne par un édit ſolemnel. Cet édit, donné en 1620, reſtituoit aux Catholiques les égliſes dont les Proteſtans s'étoient emparés, & érigeoit en parlement le conſeil de cette province. Ce fut l'époque des troubles

troubles que les Huguenots exciterent ſous ce regne. Rohan & Soubiſe furent les chefs des factieux. Le projet des Calviniſtes étoit de faire de la France une république ; ils la diviſerent en 8 cercles, dont ils comptoient de donner le gouvernement à des ſeigneurs de leur parti. Ils offrirent à Leſdiguieres le généralat de leurs armées & 100,000 écus par mois ; mais Leſdiguieres aima mieux les combattre, & fut fait maréchal-général des armées du roi. Luynes, devenu connétable en même tems, marcha contre les rebelles vers la Loire, en Poitou, en Béarn, dans les provinces méridionales. Le roi étoit à la tête de cette armée. Preſque toutes les villes lui ouvrirent leurs portes ; il ſoumit plus de 50 places. Ses armes, victorieuſes dans tout le royaume, échouerent devant Montauban, défendu par le marquis de la Force ; il fut obligé de lever le ſiege, quoiqu'il y eût mené ſix maréchaux de France ; le nombre des chefs fut nuiſible par le défaut de ſubordination. Luynes étant mort le 15 décembre de la même année 1621, Louis XIII n'en continua pas moins la guerre. Les avantages & les déſavantages furent réciproques de part & d'autre. Le roi donna une grande marque de courage en Poitou, lorſqu'à minuit, à la tête de ſes gardes, il paſſa dans l'iſle de Riez (que quelques auteurs ont mal-à-propos confondue avec l'iſle de Ré), & en chaſſa Soubiſe, après avoir défait les troupes qui défendoient ce poſte. Il ne ſe ſignala pas moins au ſiege de Royan en Saintonge ; il monta 3 ou 4 fois ſur la banquette pour reconnoître la place, avec danger évident de ſa vie. Cependant les Huguenots ſe laſſoient de la guerre ; on leur donna la paix en 1623. Pendant cette courte paix, Louis XIII rétablit la tranquillité dans la Valteline en 1624, & ſecourut en 1625 le duc de Savoie contre les Génois. Les troupes Françoiſes & les Piémontoiſes firent quelques conquêtes, qu'elles reperdirent preſqu'auſſi-tôt. Les huguenots toujours inquiets & rebelles avoient recommencé la guerre, continuant à vérifier par l'effet, le mot de Charles IX : *D'abord vous ne demandiez qu'une petite liberté, bientôt vous voudrez être les maîtres & nous chaſſer du royaume.* La Rochelle, le boulevard des Calviniſtes, reprend les armes, & eſt ſecourue par l'Angleterre. Les vaiſſeaux Anglois furent vaincus près de l'iſle de Ré ; & cette iſle, dont les rebelles s'étoient rendus maîtres, fut de nouveau à la France. Richelieu méditoit un coup plus important, la priſe de la Rochelle même. Une femme (c'étoit la mere du duc de Rohan, chef des hérétiques révoltés) défendit cette ville pendant un an contre l'armée royale, contre l'activité du cardinal de Richelieu & contre l'intrépidité de Louis XIII, qui affronta plus d'une fois la mort à ce ſiege. Elle ſe rendit enfin le 28 octobre 1628, après avoir ſouffert toutes les extrémités de la famine. On dut la reddition de cette place à une digue de 747 toiſes de long, que le cardinal de Richelieu fit conſtruire, à l'exemple de celle

qu'Alexandre le Grand fit autrefois élever devant Tyr, & Alexandre de Parme devant Anvers. Cette digue dompta la mer, la flotte Angloiſe & les Rochellois (*voyez* GUITON & MÉTÉZEAU). Les Anglois travaillerent en vain à la forcer; ils furent obligés de retourner en Angleterre, & le roi entra enfin dans la ville rebelle, qui, depuis Louis XI juſqu'à Louis XIII, avoit été armée contre ſes maîtres. Ce dernier ſiege coûta 40 millions. Les fortifications furent démolies, les foſſés comblés, les privileges de la ville anéantis, & la Religion Catholique rétablie. Les philoſophiſtes de nos jours déclament contre cette expédition, devenue indiſpenſable au repos du royaume. Un écrivain judicieux & équitable a réfuté leurs déclamations, en s'adreſſant aux Huguenots eux-mêmes. » Les » temples ſont profanés, dit-il, » les choſes ſaintes outragées & » brûlées, l'aſyle des cloîtres » violé, les vierges ſaintes » ſont déshonorées, l'autel eſt » ébranlé, le trône lui-même » eſt menacé. De ſourdes conſ» pirations ont été découver» tes, & la révolte a éclaté. » Il eſt tems de mettre fin à » tant d'excès; trop long» tems on les a diſſimulés. » C'eſt par l'impunité que s'eſt » accrue votre audace. Contre » des maux auſſi grands, il » faut employer des remedes » violens. Subiſſez, il en eſt » tems, la peine due à tant » d'attentats, & qu'un exem» ple, terrible mais néceſſaire, » arrête enfin les progrès du » mal qui ne pourra s'accroître, » ſans entrainer la ruine en» tiere, non pas de l'Egliſe » ſeulement, mais de l'état » entier. Cependant vous pou» vez encore éviter le châti» ment. Si nous armons contre » vous des ſoldats pour arrêter » & punir vos excès, nous » vous envoyons des miſſion» naires zélés pour éclairer » vos conſciences. Ouvrez les » yeux à la vérité; abjurez vos » erreurs; rentrez dans le ſein de » l'Egliſe; & vous nous verrez » oublier vos fureurs paſſées, » & vous embraſſer comme des » freres. Croyez, même au » fonds du cœur, tout ce qu'il » vous plaira. Conformez-vous » ſeulement à l'extérieur, au » culte dominant. En introduire un autre, c'eſt trou» bler l'harmonie & la tran» quillité de l'état. Nous avons » la poſſeſſion & la vérité pour » nous; & ſi vous perſiſtez à » vouloir nous dépouiller, n'eſt» il pas juſte que nous ſon» gions enfin à nous défendre, » & à repouſſer la force par » la force »? La priſe de la Rochelle fut ſuivie d'un édit appellé l'*Edit de Grace*, dans lequel le roi parla en ſouverain qui pardonne. Après cet événement, ſi funeſte pour le Calviniſme & ſi heureux pour la France, le roi partit pour ſecourir le duc de Nevers, nouveau duc de Mantoue, contre l'empereur qui lui refuſoit l'inveſtiture de ce duché. Arrivé en Piémont il força le Pas de Suſe en 1629, ayant ſous lui les maréchaux de Créqui & de Baſſompierre; battit le duc de Savoie, & ſigna un traité à Suſe, par lequel ce prince lui remit cette ville pour ſureté

de ſes engagemens. Louis XIII fit enſuite lever le ſiege de Caſal, & mit ſon allié en poſſeſſion de ſon état. Le duc de Savoie n'ayant rien exécuté du traité de Suſe, la guerre ſe renouvella en Savoie, en Piémont & dans le reſte de l'Italie. Le marquis de Spinola occupoit le Montferrat avec une armée Eſpagnole. Le cardinal de Richelieu voulut le combattre lui-même, & le roi le ſuivit bientôt après. L'armée Françoiſe s'empare de Pignerol & de Chambery en 2 jours ; le duc de Montmorenci remporte avec peu de troupes une victoire au combat de Veillane ſur les Impériaux, les Eſpagnols & les Savoiſiens réunis, en juillet 1630. La même armée défit peu de tems après les Eſpagnols au pont de Carignan & délivra Caſal. Ces ſuccès amenerent le traité de Quiéraſque, conclu en 1631, & ménagé par Mazarin, depuis cardinal. Le duc de Nevers fut confirmé, par ce traité, dans la poſſeſſion de ſes états. Louis XIII & Richelieu, de retour à Paris, y trouverent beaucoup plus d'intrigues qu'il n'y en avoit en Italie entre l'Empire, l'Eſpagne, Rome & la France. Gaſton d'Orléans, frere unique du roi, & la reine-mere, tous deux mécontens & jaloux du cardinal, ſe retirerent, l'un en Lorraine & l'autre à Bruxelles. Se voyant ſans reſſource dans ce pays, Gaſton porta le malheur qui l'accompagnoit en Languedoc, dont le duc de Montmorenci étoit gouverneur. Montmorenci, engagé dans ſa révolte, fut bleſſé & fait priſonnier à la rencontre de Caſtelnaudari le 1er ſeptembre 1631. Le moment de la priſe de ce général fut celui du découragement de Gaſton & de tout ſon parti. Le procès fut fait au priſonnier, ſelon la rigueur des loix ; & le 30 octobre ſuivant il eut la tête tranchée à Toulouſe, ſans que le ſouvenir de ſes victoires pût le ſauver. Gaſton, toujours fugitif, avoit paſſé de Languedoc à Bruxelles, & de Bruxelles en Lorraine. Le duc Charles IV fut la victime de ſa complaiſance pour lui. Le roi réunit le duché de Bar à la couronne ; il s'empara de Lunéville & de Nancy en 1633, & l'année ſuivante de tout le duché. Gaſton ayant fait cette année un traité avec l'Eſpagne, fut invité à ſe réconcilier avec le roi, & accepta la paix qu'on lui offrit. Les Eſpagnols, irrités contre la France, qui protégeoit ouvertement la révolte des Hollandois, ſurprirent Tréves le 26 mars 1635, égorgerent la garniſon Françoiſe, & arrêterent priſonnier l'électeur qui s'étoit mis ſous la protection du monarque François, contre ce qu'il devoit à l'empereur & au corps Germanique. La guerre fut auſſitôt déclarée à l'Eſpagne ; il y eut une Ligue offenſive & défenſive entre la France, la Savoie & le duc de Parme : Victor-Amédée en fut fait capitaine-général. Les événemens de cette nouvelle guerre, qui dura 13 ans contre l'empereur, & 25 contre l'Eſpagne, furent mêlés d'abord de bons & de mauvais ſuccès. L'alliance que fit le roi avec les Suédois & les Proteſtans d'Allemagne, porta, contre ſon intention,

un grand coup à la Religion Catholique. On ſe battit en Alſace, en Lorraine, en Franche-Comté & en Provence, où les Eſpagnols avoient fait une deſcente. Le duc de Rohan les défit ſur les bords du Lac de Coſme, le 18 avril 1636; mais ils prenoient Corbie d'un autre côté. Cet échec met l'effroi dans Paris; on y leve 20,000 hommes, laquais pour la plupart, ou apprentifs. Le roi s'avance en Picardie, & donne au duc d'Orléans la lieutenance-générale de ſon armée, forte de 50,000 hommes. Les Eſpagnols furent obligés de repaſſer la Somme; & les Impériaux qui avoient pénétré en Bourgogne, ſe virent repouſſés juſqu'au Rhin par le cardinal de la Valette & le duc de Weimar, qui leur firent périr près de 8000 hommes. L'année ſuivante, 1637, fut encore plus favorable à la France. Le comte d'Harcourt reprit les iſles de Lérins, qu'occupoient les Eſpagnols depuis 2 ans. Le maréchal de Schomberg les battit en Rouſſillon; le duc de Savoie & le maréchal de Créqui, en Italie: tandis que le cardinal de la Valette prenoit Landreci & la Capelle; le maréchal de Châtillon, Yvoi & Damvilliers, & que le duc de Weimar battoit les Lorrains. Ce général ſoutint la gloire des armes Françoiſes en 1638. Il gagna une bataille complette, dans laquelle il fit 4 généraux de l'empereur priſonniers, entr'autres le fameux Jean de Wert. Louis XIII eut, l'année ſuivante 1639, ſix armées ſur pied; l'une vers les Pays-Bas, une autre vers le Luxembourg, la 3e ſur les frontieres de Champagne, la 4e en Languedoc, la 5e en Italie, la 6e en Piémont. Celle de Luxembourg, commandée par le marquis de Feuquieres, qui aſſiégeoit Thionville, fut défaite par Piccolomini. La fin de l'année 1640 fut plus heureuſe: la France fit naître une révolte en Catalogne, & envahit cette province. Cependant le Portugal s'étoit révolté contre l'Eſpagne, & avoit donné le ſceptre au duc de Bragance. On négocioit toujours en faiſant la guerre; elle étoit au-dedans & au-dehors de la France. Le comte de Soiſſons, inquiété par le cardinal de Richelieu, ſigna un traité avec l'Eſpagne, & fit des rebelles dans le royaume. Il remporta, le 6 juillet 1641, une victoire à la Marfée, près de Sedan, qui auroit été funeſte au cardinal, ſi le vainqueur n'y avoit trouvé la mort. Le maréchal de la Meilleraie & le maréchal de Brezé eurent quelques ſuccès en Allemagne. La guerre y fut continuée en 1642 avec déſavantage; mais on fut plus heureux ailleurs. La Meilleraie fit la conquête du Rouſſillon. Tandis qu'on enlevoit cette province à la maiſon d'Autriche, il ſe formoit une conſpiration contre le cardinal (*voyez* CINQ-MARS). Pendant ces intrigues ſanglantes, Richelieu & Louis XIII, tous deux attaqués d'une maladie mortelle, étoient près de deſcendre au tombeau: ils moururent l'un & l'autre; le miniſtre le 4 décembre 1642, & le roi le 14 mai 1643, dans la 42e année de ſon âge, à pareil jour que ſon pere Henri IV,

après un regne de 33 ans. Les vues de ce prince étoient droites, ſon eſprit ſage & éclairé, ſes mœurs pures, ſon cœur porté à la piété. Il n'eut point à ſe reprocher ces paſſions honteuſes qui déshonorent le trône d'un ſi grand nombre de princes. » Ses amours, dit un hiſtorien, » étoient purement ſpirituels » d'ame à ame, & les jouiſ» ſances en étoient vierges. » Jamais il n'uſa de la moindre » liberté envers les femmes. » La reine ayant un jour reçu » un billet, l'attacha à la tapiſ» ſerie de ſa chambre, afin de » ne pas oublier d'y répondre. » Le roi auquel elle en vouloit » faire un myſtere, étant en» tré, elle dit à mademoiſelle » d'Hautefort de prendre & » de ſerrer ce billet; ce qu'elle » fit: le roi voulut le lui ôter, » & ils ſe débattirent aſſez » long-tems en badinant; mais » mademoiſelle d'Hautefort ne » pouvant plus ſe défendre, » mit le billet dans ſon ſein, » & le jeu finit, le roi n'ayant » pas oſé porter ſa curioſité » plus loin ». Il n'imaginoit point, mais il jugeoit bien, & ſon miniſtre ne le gouvernoit qu'en le perſuadant. Fils & pere de deux des plus grands rois que la France ait eus, il affermit le trône encore ébranlé de Henri IV, & prépara les merveilles du regne de Louis XIV. Les Catholiques lui ont reproché les efforts qu'il fit pour maintenir ou rétablir les Proteſtans d'Allemagne contre les efforts de l'empereur; mais des vues politiques lui cacherent ſans doute dans cette circonſtance les intérêts de la Religion. Il écrivit au pape qui s'en plaignoit, qu'il étoit prêt à abandonner ſes alliés, ſi l'Eſpagne vouloit l'aider à détruire le huguenotiſme. Mais eſt-il vraiſemblable que l'Eſpagne, & l'empereur ſur-tout, n'euſſent pas accepté une telle offre, ſi elle avoit été faite ſérieuſement? Sa *Vie* a été écrite par le Vaſſor, le Pere Griffet, Dupin, M. de Bury: celle-ci eſt en 4 vol. in-12. Un Proteſtant publia, en 1643, le prétendu *Codicile de Louis XIII*, 2 petits vol. in-18. C'eſt un recueil rempli d'abſurdités, & ſi rare qu'il a été vendu juſqu'à 90 livres. *Voyez* le *Mercure de France*, ſeptembre 1754, page 78 & ſuiv.

LOUIS XIV, né à Saint-Germain-en-Laye le 5 ſeptembre 1638, fils de Louis XIII & d'Anne d'Autriche, fut ſurnommé *Dieudonné*, parce que les François le regarderent comme un préſent du Ciel accordé à leurs vœux, après 22 ans de ſtérilité de la reine. La gloire de ſon regne lui acquit enſuite le ſurnom de *Grand*. Il parvint à la couronne le 14 mai 1643, ſous la régence d'Anne d'Autriche, ſa mere. Cette princeſſe continua la guerre contre le roi d'Eſpagne Philippe IV, ſon frere. Le duc d'Enghien, général des armées Françoiſes, gagna la bataille de Rocroy, qui entraîna la priſe de Thionville. Le maréchal de Brezé battit peu de tems après la flotte Eſpagnole à la vue de Carthagene, tandis que le maréchal de la Motho remportoit pluſieurs avantages en Catalogne. Les Eſpagnols reprirent Lerida l'année d'après, 1644, & firent lever le ſiege de Tar-

ragone ; mais la fortune étoit favorable aux François en Allemagne & en Flandre. Le duc d'Enghien ſe rendit maître de Philisbourg & de Mayence ; Roze prit Oppenheim ; & le maréchal de Turenne conquit Worms, Landau, Neuſtadt & Manheim. L'année ſuivante, 1645, fut encore plus glorieuſe à la France. Le roi étendit ſes conquêtes en Flandre, en Artois, en Lorraine & en Catalogne. Torſtenſon, général des Suédois, alliés de la France, remporta une victoire ſur les Impériaux dans la Bohême. Turenne prit Treves & y rétablit l'électeur, devenu libre par la médiation du roi. Le duc d'Enghien (que nous nommerons le prince de Condé) gagna la bataille de Nortlingue, prit Furnes & Dunkerque l'année d'après, & remporta une victoire complette ſur l'archiduc dans les plaines de Lens en 1648, après avoir réduit Ypres. Le duc d'Orléans s'étoit diſtingué par la priſe de Courtray, de Bergues & de Mardick ; la flotte Eſpagnole avoit été battue ſur les côtes d'Italie par une flotte Françoiſe de vingt vaiſſeaux & vingt galeres, qui compoſoient preſque toute la marine de France ; Guébriant avoit pris Rotweil ; le comte de Harcourt, Balaguier. Ces ſuccès ne contribuerent pas peu à la paix conclue à Munſter en 1648, entre le roi, l'empereur Ferdinand III, Chriſtine reine de Suede, & les Etats de l'Empire. Par ce traité, Metz, Toul, Verdun & l'Alſace demeurerent au roi en toute ſouveraineté. L'empereur & l'Empire lui céderent tous leurs droits ſur cette province, ſur Briſach, ſur Pignerol, & ſur quelques autres places. Dans le tems que cette paix avantageuſe faiſoit reſpecter la puiſſance de Louis XIV, ce roi ſe voyoit réduit par les frondeurs (parti formé contre le cardinal Mazarin, ſon miniſtre) à quitter la capitale. Il alloit, avec ſa mere, ſon frere & le cardinal, de province en province, pourſuivi par ſes ſujets. Les Pariſiens, excités par le duc de Beaufort, par le coadjuteur de Paris, & ſur-tout par le prince de Condé, leverent des troupes, & il en coûta du ſang avant que la paix ſe fît. Les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, partiſans des frondeurs, firent ſoulever la Guienne, qui ne put ſe calmer que par la préſence du roi & de la reine régente. Les Eſpagnols profitant de ces troubles, faiſoient diverſes conquêtes par eux-mêmes ou par leurs alliés, en Champagne, en Lorraine, en Catalogne & en Italie ; mais le maréchal du Pleſſis-Praſlin les battit à Rethel, & après avoir gagné une bataille contre le maréchal de Turenne, lié avec le duc de Bouillon ſon frere, il recouvra Château-Porcien & les autres villes ſituées entre la Meuſe & la Loire. Le roi, devenu majeur, tint ſon lit-de-juſtice en 1651 pour déclarer ſa majorité. L'éloignement du cardinal Mazarin, retiré à Cologne, ſembloit avoir rendu la tranquillité à la France : ſon retour en 1652 ralluma la guerre civile. Le parlement de Paris avoit donné en vain pluſieurs arrêts contre lui ; ils furent caſſés par un

arrêt du conſeil d'état. Le prince de Condé ſe tourna du côté des rebelles, & fut nommé généraliſſime des armées. Il défit le maréchal d'Hocquincourt à Bléneau ; mais ayant été attaqué par l'armée royale dans le fauxbourg S. Antoine, il auroit été fait priſonnier, ſi les Pariſiens ne lui avoient ouvert leurs portes, & n'avoient fait tirer ſur les troupes du roi le canon de la Baſtille. On négocia bientôt de part & d'autre pour appaiſer les troubles. La cour ſe vit obligée de renvoyer Mazarin qui en étoit le prétexte. Cependant les Eſpagnols profitoient de ces querelles pour faire des conquêtes. L'archiduc Léopold prenoit Gravelines & Dunkerque ; don Juan d'Autriche, Barcelonne ; le duc de Mantoue, Caſal : mais à peine la tranquillité fut rendue à la France, qu'ils reperdirent ce qu'ils avoient conquis. Les généraux François reprirent Rethel, Ste-Menehould, Bar, Ligny ; le maréchal de Grancey gagna une bataille en Italie contre le marquis de Caracene ; on eut des ſuccès en Catalogne ; le vicomte de Turenne battit l'armée Eſpagnole en 1654, réduiſit le Queſnoy & fit lever le ſiege d'Arras. Cet exploit important raſſura la France, & le cardinal de Mazarin, retourné de nouveau en France, & dont la fortune, dit le préſident Hénault, dépendoit preſque de l'événement de cette journée. Le roi ne s'y trouva point, & auroit pu y être. Ce fut dans cette guerre qu'il fit ſa premiere campagne : il étoit allé à la tranchée au ſiege de Stenai ; mais le cardinal ne voulut pas qu'il expoſât davantage ſa perſonne, de laquelle dépendoient le ſort de l'armée & le repos de l'état. Le maréchal de Turenne ſoutint ſa réputation les années ſuivantes, & ſe ſignala ſur-tout en 1658 ; il prit Saint-Venant, Bourbourg, Mardick, Dunkerque, Furnes, Dixmude, Ypres, Mortagne. Le prince de Condé & don Juan ayant ramaſſé toutes leurs forces, tenterent en vain de ſecourir Dunkerque ; il les défit entiérement à la journée des Dunes. La paix fut conclue en 1659, dans l'iſle des Faiſans, par Mazarin & don Louis de Haro, plénipotentiaires des deux puiſſances, après 24 conférences : c'eſt ce qu'on nomme *la Paix des Pyrénées*. Les principaux articles de ce traité furent le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérese ; la reſtitution de pluſieurs places à l'Eſpagne, & le rétabliſſement du prince de Condé. Le mariage du roi, fait à S. Jean-de-Luz avec beaucoup de magnificence, couronna cette paix. Les deux époux revinrent triomphans à Paris, & leur entrée dans cette capitale eut un éclat dont on ſe ſouvint long-tems. Le cardinal Mazarin mourut l'année ſuivante 1661. Le roi, qui par reconnoiſſance n'avoit oſé gouverner de ſon vivant, prit en main les rênes de ſon empire, & les tint avec une fermeté qui ſurprit dans un jeune monarque, qui n'avoit montré juſqu'alors que du goût pour les plaiſirs. Il vérifia ce que Mazarin avoit dit de ce prince, en confidence, au maréchal de

Gramont : *Il y a de l'étoffe en lui pour faire quatre rois & un honnête homme.* Tout prit une face nouvelle. Il fixa à chacun de ſes miniſtres les bornes de ſon pouvoir, ſe faiſant rendre compte de tout à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il falloit pour accréditer leur miniſtere, & veillant ſur eux pour les empêcher d'en trop abuſer. Une chambre fut établie pour mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage. Le ſurintendant Foucquet, condamné par des commiſſaires à un banniſſement, eut pour ſucceſſeur le grand Colbert, miniſtre qui répara tout, & qui créa le commerce & les arts. Des colonies Françoiſes partirent pour s'établir à Madagaſcar & à la Cayenne ; les académies des ſciences, de peinture & de ſculpture furent établies ; des manufactures de glaces, de points de France, de toiles, de laines, de tapiſſeries, furent érigées dans tout le royaume. Le canal de Languedoc pour la jonction des deux mers fut commencé ; la diſcipline rétablie dans les troupes, l'ordre dans la police & dans la juſtice ; tous les arts furent encouragés au-dedans & même au-dehors du royaume ; 60 ſavans de l'Europe reçurent de Louis XIV des récompenſes, & furent étonnés d'en être connus. *Quoique le roi ne ſoit pas votre ſouverain*, leur écrivoit Colbert, *il veut être votre bienfaiteur : il vous envoie cette lettre de change comme un gage de ſon eſtime.* Un Florentin, un Danois recevoient de ces lettres datées de Verſailles. Pluſieurs étrangers habiles furent appellés en France, & récompenſés d'une maniere digne d'eux & du rémunérateur. Louis XIV faiſoit à 22 ans ce que Henri IV avoit fait à 50. Né avec le talent de régner, il ſavoit ſe faire reſpecter par les puiſſances étrangeres, autant qu'aimer & craindre par ſes ſujets. Il exigea une réparation authentique, en 1662, de l'inſulte faite au comte d'Eſtrades, ſon ambaſſadeur à Londres, par le baron de Batteville, ambaſſadeur d'Eſpagne, qui prétendoit le pas ſur lui. La ſatisfaction que lui fit 2 ans après le pape Alexandre VII, de l'attentat des Corſes ſur le duc de Créqui, ambaſſadeur à Rome, ne fut pas moins éclatante. Le cardinal Chigi, légat & neveu du pontife, vint en France pour faire au roi des excuſes publiques. Quoique la paix régnât dans tous les états chrétiens, ſes armées ne demeurerent pas oiſives ; il envoya contre les Maures une petite armée qui prit Gigeri, & ſecourut les Allemands contre les Turcs. Ses troupes, conduites par les comtes de Coligny & de la Feuillade, contribuerent beaucoup à la victoire de Saint-Gothard, en 1664. Ses armes triomphoient ſur mer comme ſur terre. Le duc de Beaufort prit & coula à fond un grand nombre de vaiſſeaux Algériens, mais il périt dans cette action. Les Anglois & les Hollandois étoient alors en diſpute pour le commerce des Indes Occidentales. Le roi, allié avec ces derniers, les ſecourut contre les premiers. Il y eut quelques batailles na-

vales ; les Anglois perdirent l'Iſle de Saint-Chriſtophe, mais ils y rentrerent par la paix conclue à Breda en 1667. Philippe IV, pere de la reine, étoit mort deux ans auparavant ; le roi croyoit avoir des prétentions ſur ſon héritage & ſurtout ſur les Pays-Bas. Il marcha en Flandre pour les faire valoir, comptant plus ſur ſes forces que ſur ſes raiſons. Il étoit à la tête de 35,000 hommes ; Turenne étoit ſous lui le général de cette armée. Louvois, nouveau miniſtre de la guerre, & digne émule de Colbert, avoit fait des préparatifs immenſes pour la campagne. Des magaſins de toute eſpece étoient diſtribués ſur la frontiere. Louis couroit à des conquêtes aſſurées. Les Eſpagnols, qui n'avoient pas même imaginé que le roi pût envahir leurs états au milieu de la paix, n'avoient fait aucuns préparatifs. Il entra dans Charleroi comme dans Paris. Ath, Tournay furent priſes en deux jours ; Furnes, Armentieres, Courtray, Douay ne tinrent pas davantage. Lille, la plus floriſſante ville de ces pays, la ſeule bien fortifiée, capitula après 9 jours de ſiege. La conquête de la Franche-Comté, faite l'année ſuivante 1668, fut encore plus rapide. Louis XIV entra dans Dole au bout de 4 jours de ſiege, 12 jours après ſon départ de Saint-Germain. Enfin, dans 3 ſemaines, toute la province lui fut ſoumiſe. Tant de fortune réveilla l'Europe aſſoupie : un traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suede, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition du jeune roi, fut propoſé & conclu en 5 jours ; mais il n'eut aucun effet. La paix ſe fit avec l'Eſpagne à Aix-la-Chapelle, le 2 mai de la même année. Le roi rendit la Franche-Comté, & garda les villes conquiſes dans les Pays-Bas. Pendant cette paix, Louis continua comme il avoit commencé, à régler, à fortifier, à embellir ſon royaume. Les ports de mer, auparavant déſerts, furent entourés d'ouvrages pour leur ornement & leur défenſe, couverts de navires & de matelots, & contenoient déjà 60 grands vaiſſeaux de guerre. L'hôtel des Invalides, où des ſoldats bleſſés & vainqueurs trouvent les ſecours ſpirituels & temporels, s'élevoit en 1671 avec une magnificence vraiment royale. L'obſervatoire étoit commencé depuis 1665. On traçoit une méridienne d'un bout du royaume à l'autre. L'académie de St-Luc étoit fondée à Rome pour former nos jeunes peintres. Les traductions des bons auteurs Grecs & Latins s'imprimoient au Louvre à l'uſage du *Dauphin*, confié aux plus éloquens & aux plus ſavans hommes de l'Europe. Rien n'étoit négligé. On bâtiſſoit des citadelles dans tous les coins de la France, & on formoit un corps de troupes compoſé de 400,000 ſoldats. Louis XIV réſolut de conquérir les Pays-Bas, & commença par la Hollande en 1672. Au mois de mai il paſſa la Meuſe avec ſon armée, commandée ſous lui par le prince de Condé & par le maréchal de Turenne. Les places d'Orſoi, Burick, Weſel, Rhinberg, Emmerick, Groll, furent réduites en 6 jours. Toute la Hollande s'at-

tendoit à paſſer ſous le joug ; dès que le roi ſeroit au-delà du Rhin ; il y fut bientôt. Ses troupes traverſerent ce fleuve en préſence des ennemis. La reddition de plus de 40 places, la plupart mal défendues ou mal pourvues, fut le fruit de ce paſſage. Les provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Overiſſel ſe rendent. Les Etats, aſſemblés à La Haye, ſe ſauvent à Amſterdam avec leurs biens & leurs papiers. Dans cette extrêmité ils font percer les digues qui retenoient les eaux de la mer. Amſterdam fut comme une vaſte forteresſe au milieu des flots. Il n'y avoit plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. Louis quitte ſon armée, laiſſant Turenne & Luxembourg achever la guerre. L'Europe, effrayée de ſes ſuccès, étoit dès-lors conjurée contre lui. L'empereur, l'Eſpagne, l'électeur de Brandebourg, réunis, étoient de nouveaux ennemis à combattre. Louis XIV, afin de regagner la ſupériorité d'un autre côté, s'empara de la Franche-Comté. Turenne entra dans le Palatinat où ſes troupes commirent des excès horribles. Le comte de Schomberg battit les Eſpagnols dans le Rouſſillon. Le prince de Condé livra à Senef, au prince d'Orange, une bataille dont les deux partis s'attribuerent le ſuccès. Turenne, qui avoit paſſé le Rhin à Philisbourg, remporta pluſieurs avantages ſur le vieux Caprara, ſur Charles IV, duc de Lorraine, ſur Bournonville. Ce général, ſachant tour-à-tour reculer comme Fabius & avancer comme Annibal, vainquit l'électeur de Brandebourg à Turckeim en 1675, tandis que les autres généraux de Louis XIV ſoutenoient la gloire de ſes armes. Tant de proſpérités furent troublées par la mort de Turenne. Ce général fut tué d'un coup de canon au milieu de ſes victoires, dans le tems qu'il ſe croyoit ſûr de battre Montecuculli. L'armée Françoiſe fut obligée à la retraite ; les Impériaux paſſerent le Rhin & entrerent en Alſace ; mais ils ne purent s'y maintenir longtems. Le maréchal de Créqui fut mis en déroute au combat de Conſarbruck, & fait priſonnier dans Treves. La fortune fut entiérement pour les François en 1676. Le duc de Vivonne, ſecondé par du Queſne, lieutenant-général de l'armée navale de France, gagna deux batailles contre Ruyter, amiral de Hollande, qui périt dans la derniere, & qui fut regretté par Louis XIV comme un grand homme. Ce monarque étoit alors en Flandre, où Condé, Bouchain, Aire & le fort de Linck reçurent ſes loix. La campagne de 1677 s'ouvrit par la priſe de Valenciennes & de Cambray. Philippe, duc d'Orléans, frere unique du roi, gagna contre le prince d'Orange la bataille de Caſſel, lieu célebre par la victoire qu'un autre Philippe, roi de France, y avoit remportée 350 ans auparavant. Le maréchal de Créqui battit le prince Charles de Lorraine auprès de Strasbourg, l'obligea de repaſſer le Rhin, & l'ayant repaſſé lui-même, aſſiégea & prit Fribourg. Les ſuccès n'étoient pas moindres en Flandre & en Allemagne. Le roi forma lui-même en 1678 le ſiege de Gand

& celui d'Ypres, & ſe rendit maître de ces deux places. L'armée d'Allemagne, ſous les ordres de Créqui, mit les ennemis en déroute à la tête du pont de Rheinsfeld, & brûla celui de Strasbourg, après en avoir occupé tous les forts en préſence de l'armée ennemie. Cette glorieuſe campagne finit par la paix, qui fut ſignée par toutes les puiſſances en 1678. Il y eut trois traités; l'un entre la France & la Hollande; le 2e avec l'Eſpagne; le 3e avec l'empereur & avec l'Empire, à la réſerve de l'électeur de Brandebourg. Par ces traités la France reſta en poſſeſſion de la Franche-Comté, d'une partie de la Flandre, & de la forteresſe de Fribourg. Ce qu'il y eut de remarquable dans le traité ſigné avec les Hollandois, c'eſt qu'après avoir été l'unique objet de la guerre de 1672, ils furent les ſeuls à qui tout fut rendu. On venoit de ſigner cette paix à Nimegue, lorſque le prince d'Orange, qui n'en étoit pas encore authentiquement informé, livra le ſanglant & inutile combat de St-Denys, où les François & les ennemis firent une perte à peu-près égale. Louis XIV ayant dicté des loix à l'Europe, victorieux depuis qu'il régnoit, n'ayant aſſiégé aucune place qu'il n'eût priſe, à la fois conquérant & politique, mérita le ſurnom de *Grand*, que l'hôtel-de-ville de Paris lui déféra en 1680. Ce monarque fit de la paix un tems de conquête; l'or, l'intrigue & la terreur lui ouvrirent les portes de Strasbourg & de Caſal: le duc de Mantoue, à qui appartenoit cette derniere ville, y laiſſa mettre garniſon Françoiſe. Louis XIV, craint par-tout, ne ſongea qu'à ſe faire craindre davantage. Le pape Innocent XI ne s'étant pas montré favorable au deſſein qu'avoit le roi d'étendre le droit de régale ſur tous les dioceſes de ſa domination, ce prince fit donner en 1682 une déclaration par le clergé de France, renfermée en 4 propoſitions. La premiere eſt, que *le pape n'a aucune autorité ſur le temporel des rois*; la deuxieme, que *le concile eſt au-deſſus du pape*; la troiſieme, que *l'uſage de la puiſſance apoſtolique doit être réglé par les canons*; & la quatrieme, qu'*il appartient principalement au pape de décider en matiere de foi*; mais que *ſes déciſions ne ſont irréformables qu'après que l'Egliſe les a reçues* (*voyez* INNOCENT XII, SOARDI, SFONDRATI). Le différent avec le pontife fut pouſſé au point de s'emparer du Comtat & à faire craindre les dernieres extrêmités. L'affaire des franchiſes qu'Innocent vouloit abolir, augmenta encore l'animoſité réciproque: & l'on peut dire que le roi s'opiniâtra peu ſagement à maintenir un abus que l'empereur & les autres princes avoient laiſſé abolir ſans répugnance. La conduite que Lavardin de Beaumanoir tint à Rome à cette occaſion, étoit peu digne d'un ambaſſadeur de France. Louis donnoit en même tems ſon attention à divers autres objets. Il établit une chambre contre les empoiſonneurs, qui en ce tems-là infectoient la France. Une chaire de droit François fut fondée, tandis que d'habiles gens travailloient à la réforme des loix. Le canal de

Languedoc fut enfin navigable en 1681. Le port de Toulon ſur la Méditerranée fut conſtruit à frais immenſes, pour contenir 60 vaiſſeaux de ligne, avec un arſenal & des magaſins magnifiques ; ſur l'océan, le port de Breſt ſe formoit avec la même grandeur ; Dunkerque, le Havre-de-Grace ſe rempliſſoient de vaiſſeaux ; la nature étoit forcée à Rochefort ; des compagnies de cadets dans les places, de gardes marines dans les ports, furent inſtituées, & compoſées de jeunes gens qui apprenoient tous les arts convenables à leur profeſſion, ſous des maîtres payés du tréſor public ; 60,000 matelots étoient retenus dans le devoir par des loix auſſi ſéveres que celles de la diſcipline militaire ; enfin, on comptoit plus de 100 gros vaiſſeaux de guerre, dont pluſieurs portoient cent canons : ils ne reſtoient pas oiſifs dans les ports. Les eſcadres, ſous le commandement de du Queſne, nettoyoient les mers infeſtées par les corſaires de Barbarie. Alger fut bombardée en 1684, & les Algériens obligés de faire toutes les ſoumiſſions qu'on exigea d'eux. Ils rendirent tous les eſclaves chrétiens, & donnerent encore de l'argent. L'état de Genes ne s'humilia pas moins devant Louis XIV que celui d'Alger. Genes avoit vendu de la poudre aux Algériens & des galeres aux Eſpagnols ; elle fut bombardée la même année, & n'obtint ſa tranquillité que par une ſatisfaction bien humiliante. Le doge, accompagné de quatre ſénateurs, vint à Verſailles faire tout ce que le roi voulut exiger de ſa patrie. La loi de Genes eſt, que le *Doge perd ſa dignité & ſon titre dès qu'il eſt ſorti de la ville* ; mais Louis voulut qu'il les conſervât. Des ambaſſadeurs du roi de Siam avoient flatté, l'année d'auparavant, le goût que le monarque François avoit pour les choſes d'éclat. Tout ſembloit alors garantir une paix durable ; pour l'aſſurer davantage, Louis réſolut d'étouffer le germe des guerres civiles qui avoient tant de fois déſolé l'état. Il y avoit long-tems qu'il ſongeoit à révoquer l'édit de Nantes, » ouvrage de la néceſſité, » comme s'exprime un auteur » célebre, du beſoin qu'avoit » Henri IV de s'affermir, du » reſte de ſon penchant pour » d'anciens alliés dont il avoit » ſi long-tems reçu les ſervices » & partagé les erreurs, avant » de devenir leur maître ; c'étoit la ſuite de l'influence » qu'avoit dans ſes conſeils & » dans ſes armées la multitude » de Proteſtans qu'il crût injuſte » & même dangereux d'en exclure : mais ce n'en étoit pas » moins un accord monſtrueux, » aviliſſant pour la couronne, » préjudiciable au royaume : » un foyer, toujours prêt à » s'enflammer, de ſéditions, » de défiances & de ſcandales. » C'étoit une république conſervée dans le ſein d'une monarchie : c'étoient des ſujets » reconnus indépendans, & » expoſés à la tentation de ſe » faire juſtice eux-mêmes, chaque fois qu'ils ſe croyoient » léſés ; puiſqu'ils avoient des » aſſemblées, des ſynodes, où » en veillant aux déſordres ſpirituels, il étoit impoſſible » qu'on ne s'occupât des intérêts temporels ». Cet édit fut

révoqué en 1685, les temples des Calviniſtes abattus, & la Religion Catholique rétablie dans tout le royaume. Cet événement, qui dans le tems où nous ſommes, a exalté toutes les têtes, qui a fait la matiere de tant de ſatyres lancées contre la mémoire de Louis XIV, & qu'après un ſiecle révolu un autre événement qui fut la ſuite immédiate du rappel des Huguenots, a ſi terriblement juſtifié; ſemble demander ici une diſcuſſion particuliere, plus longue que ne comporte la nature de ce Dictionnaire, mais trop aſſortie aux circonſtances pour qu'on puiſſe nous en faire un reproche. Nous laiſſerons parler un auteur contemporain, parfaitement inſtruit de tous les détails de cette opération fameuſe, trop intéreſſé à la choſe pour diſſimuler les plaies faites à un royaume dont il étoit l'héritier, trop éclairé, trop préſent à tout pour avoir ignoré la vérité. Louis, dauphin, pere de Louis XV, le ſage & vertueux éleve de Fénélon, dans un mémoire qui a paſſé à ſes deſcendans & qui eſt actuellement entre les mains du roi Louis XVI, s'exprime de cette maniere: » Je ne m'attracherai pas à conſidérer ici » les maux que l'héréſie a faits » en Allemagne, dans les » royaumes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, dans les » Provinces-Unies & ailleurs; » c'eſt du royaume ſeul dont » il eſt queſtion. Je ne rappellerai pas même dans le détail » cette chaîne de déſordres conſignés dans tant de monumens » authentiques: ces aſſemblées » ſecretes, ces ſermens d'aſſociation, ces ligues avec l'étranger, ces refus de payer » les tailles, ces pillages des » deniers publics, ces menaces » ſéditieuſes, ces conjurations » ouvertes, ces guerres opiniâtres, ces ſacs de villes, » ces incendies, ces maſſacres » réfléchis, ces attentats contre les rois, ces ſacrileges multipliés & juſqu'alors » inouis; il me ſuffit de dire » que, depuis François I juſqu'à nos jours, c'eſt-à-dire, » ſous ſept regnes différens, » tous ces maux & d'autres » encore ont déſolé le royaume » avec plus ou moins de fureur. » Voilà, dis-je, le fait hiſtorique, que l'on peut charger de divers incidens, mais » que l'on ne peut conteſter » ſubſtantiellement & révoquer en doute. Et c'eſt ce » point capital qu'il faut toujours enviſager dans l'examen politique de cette affaire. » Or, partant du fait notoire, » il m'eſt peu important de diſcuter ſi tous les torts attribués aux Huguenots furent » uniquement de leur côté. Il » eſt hors de doute que les » Catholiques auront eu auſſi » les leurs, & je leur en connois plus d'un, dans l'excès » de leurs repréſailles. Il ne » s'agit pas même de ſavoir, » ſi le conſeil des rois a toujours bien vu & ſagement » opéré dans ces jours de confuſion: ſi la ſanglante expédition de Charles IX, par » exemple, fut un acte de juſtice, devenu néceſſaire à la » ſureté de ſa perſonne & à » celle de l'état, comme le ſoutiennent quelques-uns, ou » l'effet d'une politique ombrageuſe & une indigne ven-

» geance, comme d'autres le » prétendent : que l'héréſie ait » été la cauſe directe, ou ſeu- » lement l'occaſion habituelle » & toujours renaiſſante de ces » différens déſordres, toujours » eſt-il vrai de dire, qu'ils n'au- » roient jamais eu lieu ſans l'hé- » réſie : ce qui ſuffit pour faire » comprendre combien il im- » portoit à la ſureté de l'état » qu'elle y fut éteinte pour » toujours. Cependant on fait » grand bruit, on crie à la » tyrannie, & l'on demande ſi » les princes ont droit de com- » mander aux conſciences, & » d'employer la force pour le » fait de la religion ? Comme » c'eſt de la part des Huguenots » que viennent ces clameurs, » on pourroit, pour réponſe, les » renvoyer aux chefs de leur » réforme. Luther poſe pour » principe : qu'il faut exterми- » ner & jeter à la mer ceux » qui ne ſont pas de ſon avis, » à commencer par le pape & » les ſouverains qui le prote- » gent ; & Calvin penſe à cet » égard comme Luther. Nos » principes ſont bien différens » ſans doute. Mais, ſans don- » ner au prince des droits qui » ne lui ſont pas dus, nous lui » laiſſons ceux qu'on ne ſauroit » lui conteſter ; & nous diſons, » qu'il peut & qu'il doit même, » comme pere de ſon peuple, » s'oppoſer à ce qu'on le cor- » rompe par l'erreur : qu'il peut » & qu'il doit même, comme » l'ont fait les plus grands » princes de tous les tems, prê- » ter ſon épée à la Religion, » non pas pour la propager, ce » ne fut jamais l'eſprit du Chriſ- » tianiſme, mais pour réprimer » & pour châtier les méchans » qui entreprennent de la dé- » truire. Nous diſons enfin que, » s'il n'a pas le droit de com- » mander aux conſciences, il » a celui de pourvoir à la ſu- » reté de ſes états, & d'en- » chaîner le fanatiſme qui y » jette le déſordre & la confu- » ſion. Que les miniſtres hu- » guenots comparent, s'ils le » veulent, la conduite modé- » rée que l'on a tenue à leur » égard, avec la cruauté des » premiers perſécuteurs de la » Religion : j'admets la com- » paraiſon, tout injuſte qu'elle » eſt ; & je dis, que les Céſars » euſſent été fondés à pro- » ſcrire le Chriſtianiſme, s'il » eût porté ceux qui le profeſ- » ſoient à jeter le trouble dans » l'empire : mais les Chrétiens » payoient fidellement les char- » ges de l'état ; ils ſervoient » avec affection dans les ar- » mées ; on les éloignoit des » emplois publics ; on les em- » priſonnoit, on mettoit à mort » des légions entieres ; ils ne » réſiſtoient point ; ils n'appel- » loient point les ennemis de » l'état ; ils ne croyoient point, » *qu'il falloit égorger les em- » pereurs & les jeter à la mer.* » Cependant ils avoient pour » eux la juſtice & la vérité. » Leur invincible patience an- » nonçoit la bonté de leur » cauſe, comme les révoltes & » l'eſprit ſanguinaire des Hu- » guenots prouvent l'injuſtice » de la leur. Il eſt vrai qu'ils » ont cauſé moins de déſordres » éclatans ſous le regne actuel » que ſous les précédens ; mais » c'étoit moins la volonté de » remuer qui leur manquoit, » que la puiſſance. Encore ſe » ſont-ils rendus coupables de

» quelques violences, & d'une » infinité de contraventions » aux ordonnances, dont quel- » ques-unes ont été diſſimu- » lées, & les autres punies par » la ſuppreſſion de quelques » privileges. Malgré leurs pro- » teſtations magnifiques de fidé- » lité, & leur ſoumiſſion en » apparence la plus parfaite à » l'autorité, le même eſprit in- » quiet & factieux ſubſiſtoit » toujours, & ſe trahiſſoit quel- » quefois. Dans le tems que le » parti faiſoit au roi des offres » de ſervices, & qu'il les réali- » ſoit même, on apprenoit, » par des avis certains, qu'il » remuoit ſourdement dans les » provinces éloignées, & qu'il » entretenoit des intelligences » avec l'ennemi du dehors (*voy.* » SOULIER). Nous avons en » main les actes authentiques » des ſynodes clandeſtins, dans » leſquels ils arrêtoient de ſe » mettre ſous la protection de » Cromwel, dans le tems où » l'on penſoit le moins à les » inquiéter; & les preuves de » leurs liaiſons criminelles avec » le prince d'Orange, ſubſiſ- » tent également. L'animoſité » entre les Catholiques & les » Huguenots étoit auſſi tou- » jours la même. Les plus ſages » réglemens ne pouvoient pa- » ciſier & rapprocher deux par- » tis, dont l'un avoit tant de » raiſons de ſuſpecter la droi- » ture & les bonnes intentions » de l'autre. On n'entendoit » parler dans le conſeil que de » leurs démêlés particuliers. » Les Catholiques ne vouloient » point admettre les Hugue- » nots aux aſſemblées de pa- » roiſſes : ceux-ci ne vouloient » point contribuer aux charges » de fabrique & de commu- » nauté : on ſe diſputoit les » cimetieres & les fondations » de charité : on s'aigriſſoit, » on s'inſultoit réciproquement » Les Huguenots, dans les » campagnes où ils n'avoient » pas de temples, affectoient, » dans le déſœuvrement des » jours de fêtes, de troubler » l'Office Divin par des attrou- » pemens autour des égliſes, » & par des chants profanes. » Les Catholiques indignés for- » toient quelquefois du Lieu- » Saint pour donner la chaſſe » à ces perturbateurs; &, » quand les Huguenots faiſoient » leurs prêches, ils manquoient » rarement d'uſer de repré- » ſailles. Il arriva un jour que » les habitans d'un village de » la Saintonge, tous Catho- » liques, mirent le feu à la mai- » ſon d'un Huguenot qu'ils n'a- » voient pu empêcher de s'é- » tablir parmi eux; donnant » pour raiſon, qu'il ne falloit » qu'un ſeul homme pour ré- » pandre peu-à-peu l'héréſie » dans tout le village. Les pro- » teſtans de la réforme firent » grand bruit de cette affaire, » où il s'agiſſoit d'une chau- » miere eſtimée quatre cent » ſoixante livres; & il en fut » queſtion dans le conſeil. Le » roi, en condamnant les ha- » bitans du lieu à dédommager » le propriétaire de la maiſon, » ne put s'empêcher de dire: » Que ſes prédéceſſeurs au- » roient épargné bien du ſang » à la France, s'ils s'étoient » conduits par la politique pré- » voyante de ces villageois, » dont l'action ne lui paroiſſoit » vicieuſe que par le défaut » d'autorité. Quoique le roi fût

» aſſez que les Huguenots n'a-
» voient pour titres primor-
» diaux de leurs privileges que
» l'injuſtice & la violence :
» quoique les nouvelles con-
» traventions aux ordonnances
» lui paruſſent une raiſon ſuffi-
» ſante pour les priver de l'exiſ-
» tence légale qu'ils avoient
» envahie en France, les ar-
» mes à la main ; ſa majeſté
» néanmoins voulut encore
» conſulter avant de prendre
» un dernier parti : elle eût des
» conférences ſur cette affaire
» avec les perſonnes les plus
» inſtruites & les mieux inten-
» tionnées du royaume ; &,
» dans un conſeil de conſcience
» particulier, dans lequel fu-
» rent admis deux théologiens
» & deux juriſconſultes, il fut
» décidé deux choſes ; la pre-
» miere : Que le roi, pour
» toutes ſortes de raiſons, pou-
» voit révoquer l'édit de Henri
» IV, dont les Huguenots pré-
» tendoient ſe couvrir comme
» d'un bouclier ſacré. La ſe-
» conde : Que, ſi ſa majeſté le
» pouvoit licitement, elle le
» devoit & à la Religion & au
» bien de ſes peuples. Le roi,
» de plus en plus confirmé par
» cette réponſe, laiſſa mûrir
» encore ſon projet pendant
» près d'un an, employant ce
» tems à concerter l'exécution
» par les moyens les plus doux.
» Lorſque ſa majeſté propoſa
» dans le conſeil de prendre
» une derniere réſolution ſur
» cette affaire, Monſeigneur,
» d'après un mémoire ano-
» nyme qui lui avoit été adreſſé
» la veille, repréſenta qu'il y
» avoit apparence que les Hu-
» guenots s'attendoient à ce
» qu'on leur préparoit : qu'il y
» auroit peut-être à craindre
» qu'ils priſſent les armes,
» comptant ſur la protection
» des princes de leur religion,
» & que, ſuppoſé qu'ils n'oſaſ-
» ſent le faire, un grand nom-
» bre ſortiroit du royaume ;
» ce qui nuiroit au commerce
» & à l'agriculture, & par-là
» même affoibliroit l'état. Le
» roi répondit : Qu'il avoit
» tout prévu depuis long-tems,
» & pourvu à tout : que rien
» au monde ne lui ſeroit plus
» douloureux que de répandre
» une ſeule goutte du ſang de
» ſes ſujets ; mais qu'il avoit des
» armées & de bons généraux,
» qu'il emploiroit, dans la né-
» ceſſité, contre les rebelles
» qui voudroient eux-mêmes
» leur perte. Quant à la raiſon
» d'intérêt, il la jugea peu
» digne de conſidération, com-
» parée aux avantages d'une
» opération qui rendroit à la
» Religion ſa ſplendeur, à l'é-
» tat ſa tranquillité, & à l'au-
» torité tous ſes droits. Il fut
» conclu, d'un ſentiment una-
» nime, pour la ſuppreſſion de
» l'édit de Nantes. Le roi,
» qui vouloit toujours traiter
» en paſteur & en pere ſes
» ſujets les moins affectionnés,
» ne négligea aucun des moyens
» qui pouvoient les gagner en
» les éclairant. On accorda
» des penſions, on diſtribua
» des aumônes, on établit des
» miſſions, on répandit par-
» tout des livres qui conte-
» noient des inſtructions à la
» portée des ſimples & des
» ſavans. Le ſuccès répondit
» à la ſageſſe des moyens ;
» &, quoiqu'il ſemble, d'après
» les déclamations emportées
» de quelques miniſtres hu-
guenots,

» guenots, que le roi eût armé
» la moitié de ſes ſujets pour
» égorger l'autre, la vérité eſt
» que tout ſe paſſa au grand
» contentement de ſa majeſté,
» ſans effuſion de ſang & ſans
» déſordre. Par-tout les tem-
» ples furent purifiés ou dé-
» molis: le plus grand nombre
» fit abjuration : les autres s'y
» préparerent, en aſſiſtant aux
» prieres & aux inſtructions
» de l'Egliſe. Tous envoyerent
» leurs enfans aux écoles ca-
» tholiques. Les plus ſéditieux,
» étourdis par ce coup de vi-
» gueur, & voyant bien que
» l'on étoit en force pour les
» châtier, s'ils tentoient la re-
» bellion, ſe montrerent les
» plus traitables. Ceux de Pa-
» ris, qui n'avoient plus Claude
» pour les ameuter, donnerent
» l'exemple de la ſoumiſſion.
» Les plus entêtés de l'héréſie
» ſortirent du royaume, &
» avec eux la ſemence de tous
» les troubles. Et l'Europe
» entiere fut dans l'étonnement
» de la promptitude & de la
» facilité avec laquelle le roi
» avoit anéanti, par un ſeul
» édit, une héréſie qui avoit
» provoqué les armes de 6 rois
» ſes prédéceſſeurs, & les avoit
» forcés de compoſer avec
» elle. On a exagéré infini-
» ment le nombre des Hugue-
» nots qui ſortirent du royaume
» à cette occaſion, & cela de-
» voit être ainſi : comme les
» intéreſſés ſont les ſeuls qui
» parlent & qui crient, ils af-
» firment tout ce qui leur plaît.
» Un miniſtre qui voyoit ſon
» troupeau diſperſé, publioit
» qu'il avoit paſſé chez l'é-
» tranger. Un chef de manu-
» facture, qui avoit perdu
» deux ouvriers, faiſoit ſon
» calcul comme ſi tous les fa-
» bricans du royaume avoient
» fait la même perte que lui.
» Dix ouvriers ſortis d'une
» ville, où ils avoient leurs
» connoiſſances & leurs amis,
» faiſoient croire, par le bruit
» de leur fuite, que la ville
» alloit manquer de bras pour
» tous les atteliers. Ce qu'il y
» a de ſurprenant, c'eſt que
» pluſieurs maîtres-des-re-
» quêtes, dans les inſtructions
» qu'ils m'adreſſerent ſur leurs
» généralités, adopterent ces
» bruits populaires, & annon-
» cerent par-là combien ils
» étoient peu inſtruits de ce qui
» devoit le plus les occuper.
» Auſſi leur rapport ſe trouva-
» t-il contredit par d'autres,
» & démontré faux par la vé-
» rification faite en pluſieurs
» endroits. Quand le nombre
» des Huguenots qui ſortirent
» de France à cette époque
» monteroit, ſuivant le calcul
» le plus exagéré, à 67,732
» perſonnes, il ne devoit pas
» ſe trouver parmi ce nombre,
» qui comprenoit tous les âges
» & tous les ſexes, aſſez
» d'hommes utiles pour laiſſer
» un grand vuide dans les cam-
» pagnes & dans les atteliers,
» & influer ſur le royaume
» entier. Il eſt certain d'ail-
» leurs que ce vuide ne dut ja-
» mais être plus ſenſible qu'au
» moment où il ſe fit. On ne
» s'en apperçut pas alors, &
» l'on s'en plaint aujourd'hui.
» Il faut donc en chercher une
» autre cauſe : elle exiſte en
» effet, &, ſi on veut la ſa-
» voir, c'eſt la guerre. Quant
» à la retraite des Huguenots,
» elle coûta moins d'hommes

Mémoire politico-critique ; où l'on examine s'il eſt de l'intérêt de l'Egliſe & de l'état d'établir pour les Calviniſtes du royaume une nouvelle forme de ſe marier). C'eſt ridiculement & calomnieuſement que M. de Mayer a avancé que Louis XIV s'étoit repenti à ſa mort de l'opération la plus réfléchie qu'il avoit faite durant ſon regne ; ce repentir, imaginé par le brochuraire, eſt démenti par les preuves les plus déciſives (*voy.* le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 mars 1790, p. 368). Bayle, qui ne doit pas être ſuſpect aux incrédules, a ſoutenu que les Calviniſtes eux-mêmes ont forcé ce prince à révoquer l'édit de Nantes ; qu'en cela il n'a fait tout au plus que ſuivre l'exemple des Etats de Hollande, qui n'ont tenu aucun des traités qu'ils avoient faits avec les Catholiques. Il a prouvé que toutes les loix des Etats Proteſtans ont été plus ſévères contre le Catholiciſme, que celles de France contre le Calviniſme. Il rappelle le ſouvenir des émiſſaires que les Huguenots envoyerent à Cromwel, en 1650, des offres qu'ils lui firent, des réſolutions ſéditieuſes qu'ils prirent dans leurs ſynodes de la Baſſe-Guienne. Il ſe moque de leurs lamentations ſur la prétendue perſécution qu'ils éprouvent, & il leur déclare que leur conduite juſtifie pleinement la ſévérité avec laquelle on les a traités en France (*Œuvres de Bayle*, tom. 2, p. 544). Toutes ces réflexions ont été vérifiées d'une maniere terrible ſous Louis XVI, le rappel des Proteſtans n'ayant pas précédé d'un an le détrônement du roi & le renverſement de la monarchie. Tandis que Louis XIV travailloit à aſſurer la paix dans l'intérieur de ſon état, une ligue ſe formoit ſecrétement en Europe entre le duc de Savoie, l'électeur de Baviere ; l'électeur de Brandebourg (depuis roi de Pruſſe), l'empereur, le roi d'Eſpagne, le prince d'Orange & autres princes inquiets des projets de Louis XIV & de ſon eſprit de conquêtes. Le monarque François réſolut de prévenir cette ligue, connue ſous le nom de *Ligue d'Ausbourg*, & commença la guerre en 1688, par la dévaſtation du Palatinat. Mais l'année ſuivante les confédérés ayant réuni leurs forces, les François abandonnerent à leur approche pluſieurs bourgs & toutes les places qu'ils avoient priſes. Un malheur plus grand pour la France fut le détrônement de Jacques II, & l'élévation du prince d'Orange ſur le trône d'Angleterre. L'année 1690 fut plus heureuſe. Le maréchal de Luxembourg gagna une bataille contre le prince de Valdeck, à Fleurus. La flotte Françoiſe, commandée par le comte de Tourville, défit dans la Manche les flottes d'Angleterre & de Hollande. Catinat ſe rendit maître du Pas-de-Suſe, prit Nice, Ville-Franche, & remporta la victoire de Staffarde contre les troupes du duc de Savoie. Le prince d'Orange fut obligé de lever le ſiege de Limerick en Irlande. Mons dans les Pays-Bas, Valence en Catalogne, Carmagnole & Montmélian en Savoie, furent les conquêtes de la campagne ſuivante. Ces ſuccès furent contre-balancés par la perte de la ba-

taille navale de la Hogue, en 1692. Le combat dura depuis le matin juſqu'à la nuit; 50 vaiſſeaux François combattirent contre 84. La ſupériorité du nombre l'emporta. Les François, obligés de faire retraite, furent diſperſés par le vent ſur les côtes de Bretagne & de Normandie, & l'amiral Anglois leur brûla 13 vaiſſeaux. Cette défaite ſur mer, une des premieres époques du dépériſſement de la marine de France, fut affoiblie par les avantages qu'on remporta ſur terre. Le roi aſſiégea Namur en perſonne, prit la ville en 8 jours & les châteaux en 22. Luxembourg empêcha Guillaume de paſſer la Mehaigne à la tête de 80,000 hommes, & de venir faire lever le ſiege. Ce général gagna peu de tems après 2 batailles: celle de Steinkerque en 1692, & celle de Nerwinde en 1693. Peu de journées furent plus meurtrieres. L'année 1694, remarquable par la diſette qu'on ſouffrit en France, ne le fut par aucun ſuccès éclatant. La campagne de 1695 ſe réduiſit à la priſe de Caſal, dont les fortifications furent raſées entiérement. Comme les recrues ſe faiſoient difficilement en 1695, des ſoldats répandus dans Paris enlevoient les gens propres à porter les armes, les enfermoient dans des maiſons, & les vendoient aux officiers. Ces maiſons s'appelloient des *fours*: il y en avoit 50 dans la capitale. Le roi, inſtruit de cet attentat contre la liberté publique, que le magiſtrat n'avoit oſé réprimer de crainte de lui déplaire, fit arrêter les enrôleurs, ordonna qu'ils fuſſent jugés dans toute la rigueur des loix, rendit la liberté à ceux qui l'avoient perdue par fraude ou par violence, & dit qu'*il vouloit être ſervi par des ſoldats & non par des eſclaves*. On s'attendoit à de grands événemens du côté de l'Italie en 1696. Le maréchal de Catinat, qui avoit remporté l'importante victoire de la Marſaille en 1693 ſur le duc de Savoie, étoit campé à 2 lieues de Turin. Ce prince, las de la guerre, conclut un accommodement avec la France, le 18 ſeptembre 1696. Par ce traité Louis XIV lui rendit tout ce qu'il avoit pris pendant la guerre, lui paya 4 millions, eut la vallée de Barcelonette en échange de Pignerol, & maria le duc de Bourgogne avec la fille ainée du duc. Cette paix particuliere fut ſuivie de la paix générale, ſignée à Ryſwick le 10 octobre 1697. Les eaux du Rhin furent priſes pour bornes de l'Allemagne & de la France. Louis XIV garda ce qu'il poſſédoit en deçà de ce fleuve, & rendit ce qu'il avoit conquis en delà. Il reconnut le prince d'Orange pour roi d'Angleterre. Les Eſpagnols recouvrerent ce que l'on avoit pris ſur eux depuis le traité de Nimegue, qui ſervit preſque par-tout de fondement à celui de Ryſwick. Cette paix fut précipitée par le motif de ſoulager les peuples, accablés par les impôts & par la miſere. L'Europe ſe promettoit en vain le repos après une guerre ſi cruelle, après tant de ſang répandu, après les malheurs de tant d'états. Depuis long-tems diverſes puiſſances

ſoupiroient après la ſucceſſion d'Eſpagne. Charles II, mort ſans enfans en 1700, laiſſa par teſtament ſa couronne à Philippe de France, duc d'Anjou, au préjudice des princes de ſa maiſon. Les potentats de l'Europe, alarmés de voir la monarchie Eſpagnole ſoumiſe à la France, s'unirent preſque tous contre elle. Les alliés n'eurent d'abord pour objet que de démembrer ce qu'ils pourroient de cette riche ſucceſſion; & ce ne fut qu'après pluſieurs avantages, qu'ils prétendirent ôter le trône d'Eſpagne à Philippe. La guerre commença par l'Italie. L'empereur, voulant procurer ce trône à l'archiduc Charles, y envoya le prince Eugene avec une armée conſidérable. Il ſe rendit maître de tout le pays entre l'Adige & l'Adda, & manqua de prendre Crémone en 1702 (*voyez* ſon article). L'année ſuivante fut mêlée de ſuccès & de revers; mais l'année 1704 vit changer la face de l'Europe. L'Eſpagne fut preſque conquiſe par le Portugal, qui venoit d'entrer dans la grande alliance, & dont les troupes étoient fortifiées de celles d'Angleterre & de Hollande. L'Allemagne fut en un moment délivrée des François. Les alliés, commandés par le prince Eugene, par Marleborough, par le prince de Bade, taillèrent en pieces à Hochſtet l'armée Françoiſe, commandée par Tallard & Marſin. Cette bataille, dans laquelle 27 bataillons & 4 régimens de dragons furent faits priſonniers, 12,000 hommes tués, 30 pieces de canon priſes, ôta aux François cent lieues de pays, & du Danube les jeta ſur le Rhin. L'année 1705, plus glorieuſe pour la France, fut plus funeſte pour l'Eſpagne. Nice & Ville-Franche furent priſes; la victoire de Caſſano fut diſputée au prince Eugene par le duc de Vendôme; la Champagne garantie d'invaſion par Villars. Mais Teſſé leva le ſiege de Gibraltar; les Portugais ſe rendirent maîtres de quelques places importantes, Barcelone ſe rendit à l'archiduc d'Autriche, le concurrent de Philippe V dans la ſucceſſion; Gironne ſe déclara pour lui. En 1706, la bataille de Ramillies fut perdue par Villeroi, malheureux en Flandre, après l'avoir été en Italie; Anvers, Gand, Oſtende & pluſieurs autres villes furent enlevées à la France. Alcantara en Eſpagne tomba entre les mains des ennemis, qui, profitant de cet avantage, s'avancerent juſqu'à Madrid & s'en rendirent les maîtres. On tenta vainement de prendre Turin; le duc d'Orléans fut défait par le prince Eugene devant cette ville, délivrée par cette bataille. Le mauvais ſuccès de ce ſiege fit perdre le Milanès, le Modénois, & preſque tout ce que l'Eſpagne avoit en Italie. Les François n'étoient pas pourtant découragés. Ils mirent à contribution, en 1707, tout le pays qui eſt entre le Mein & le Neker, après que le maréchal de Villars eut forcé les lignes de Stolhoffen. Le maréchal de Berwick remporta à Almanza, le 25 avril de la même année, une victoire ſignalée, ſuivie de la réduction des royaumes de Valence & d'Aragon. Le chevalier de Forbin & du Guay-

Trouin ſe diſtinguerent ſur mer, battirent les flottes ennemies en diverſes rencontres, & firent des priſes conſidérables. La fortune ne favoriſa pas les François en 1708, ni en Allemagne, ni en Italie. La ville de Lille fut priſe par les alliés, qui avoient gagné peu de tems auparavant la bataille d'Oudenarde. Les Impériaux, qui s'étoient rendus maîtres du royaume de Naples l'année précédente, s'emparerent du duché de Mantoue, pendant que les Anglois conquirent le Port-Mahon. Le cruel hiver de 1709 acheva de déſeſpérer la France; les oliviers, les orangers, reſſource des provinces méridionales, périrent; preſque tous les arbres fruitiers gelerent; il n'y eut point d'eſpérance de récolte; le découragement augmenta avec la miſere: Louis XIV demanda la paix, mais la hauteur avec laquelle il s'étoit conduit à l'égard de ſes ennemis vaincus, les rendirent fiers à leur tour. Déjà Marleborough avoit pris Tournay, dont Eugene avoit couvert le ſiege; déjà ces deux généraux marchoient pour inveſtir Mons. Le maréchal de Villars raſſemble ſon armée, marche au ſecours, & leur livre bataille près du village de Malplaquet: il la perdit & fut bleſſé. Le roi, ferme dans l'adverſité, mais vivement affligé des malheurs de ſes peuples, envoya en 1710 le maréchal d'Uxelles & le cardinal de Polignac pour demander la paix. Il porta la modération juſqu'à promettre de fournir de l'argent aux alliés, pour les aider à ôter la couronne à ſon petit-fils; ils vouloient plus, ils exigeoient qu'il l'obligeât d'abdiquer. Cette demande fit dire au roi: *Puiſqu'il faut que je faſſe la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Philippe V, battu près de Saragoſſe, fut obligé de quitter la capitale de ſes états, & y rentra par une victoire. Les négociations pour la paix recommencerent en 1711, & eurent un effet heureux auprès d'Anne, reine d'Angleterre. Une ſuſpenſion d'armes fut publiée entre les deux couronnes le 24 août 1711. On commença enfin à Utrecht des conférences pour une pacification générale. La France n'en fut pas moins dans la conſternation; des détachemens conſidérables, envoyés par le prince Eugene, avoient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré juſqu'aux portes de Rheims. L'alarme étoit à Verſailles comme dans le reſte du royaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la ducheſſe de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement & portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond: toutes ces infortunes domeſtiques, jointes aux étrangeres, faiſoient regarder la fin du regne de Louis XIV comme un tems marqué pour la calamité, ainſi que le commencement l'avoit été pour la fortune & pour la gloire. Dieu qui l'avoit élevé juſqu'à en faire un objet d'envie & de terreur pour les nations voiſines, appeſantit ſon bras ſur lui, & l'attaqua par les endroits les plus ſenſibles. Comme pere & comme roi, il fut également éprouvé. Envi-

ronné d'une foule de princes ſes enfans, qui faiſoient la conſolation de ſa vieilleſſe, l'ornement de ſa cour, l'eſpérance du royaume; il ſembloit que l'Europe n'auroit pas eu aſſez de couronnes pour leur en donner à tous, & en moins de dix mois il ſe trouva réduit à ſouhaiter qu'il lui en reſtât un ſeul qui portât la ſienne. Tout couvert des lauriers qu'il avoit cueillis depuis qu'il étoit ſur le trône, il comptoit le nombre de ſes années par celui de ſes proſpérités, & il vit tout-à-coup ſa puiſſance, auparavant ſi formidable, devenir le jouet de la fortune & le mépris de ſes ennemis: forcé à demander la paix à ceux qui l'avoient attaqué, lui qui avoit accoutumé d'attaquer les autres; à ceux qui l'avoient vaincu, lui qui avoit toujours paſſé pour invincible, il la ſollicita ſans pouvoir l'obtenir. Louis, n'ayant de reſſource ni dans la modération des victorieux, ni dans les bras des vaincus, en trouva dans ſa patience & dans ſa réſignation ſans bornes. Naturellement fort ſenſible, mais aſſez maître de ſon cœur & de ſes yeux pour ne le point paroître, on le vit recevoir les plus triſtes nouvelles avec un viſage aſſuré, raſſurer même le courtiſan & le miniſtre conſterné. Le roi conquérant & le pere béni auſſi-bien que les anciens patriarches par une nombreuſe poſtérité, parurent moins admirables, que le pere affligé dans ſa famille, & le conquérant réduit à demander la paix; parce que les revers ne lui ôterent rien de cette fermeté qui fait le caractere du véritable héros. Quelques écrivains rapportent cette fermeté d'ame à la prédiction qui lui avoit été faite de tous ces malheurs par un homme de la petite ville de Salon en Provence. On peut voir cette anecdote, décrite d'une maniere curieuſe & intéreſſante, dans la *Vie du Dauphin, duc de Bourgogne*, par l'abbé Proyart, tom. 2, p. 113. Le duc de St-Simon en parle auſſi dans ſes *Mémoires*; mais d'une maniere plus générale (*voy.* MARÉCHAL DE SALON). Au milieu de ces déſaſtres, le maréchal de Villars force le camp des ennemis à Denain & ſauve la France: cette victoire eſt ſuivie de la levée du ſiege de Landrecie par le prince Eugene, de la priſe de Douay, de celle du Queſnoy, de celle de Bouchain. Ces avantages, mais plus encore la défection de l'Angleterre, accélérerent la concluſion de la paix générale. Elle fut ſignée à Utrecht par la France & l'Eſpagne, avec l'Angleterre, la Savoie, le Portugal, la Pruſſe & la Hollande, le 11 avril 1713; & avec l'empereur le 11 mars 1714, à Raſtad. Par ces différens traités, le roi reconnut l'électeur de Brandebourg, roi de Pruſſe; ou plutôt il laiſſa à la maiſon d'Autriche quelques villes qu'avant la guerre il poſſédoit dans les Pays-Bas Catholiques; il promit de faire démolir les fortifications de Dunkerque: les frontieres de l'Allemagne reſterent dans l'état où elles étoient après la paix de Ryſwick. Les dernieres années de la vie de ce prince furent troublées par l'héréſie Janſénienne, qu'il s'efforça en

vain d'étouffer, en joignant ſon autorité à celle du pape & de l'Egliſe univerſelle. La mort de Louis fut celle d'un héros chrétien, qui quitte la vie ſans ſe plaindre & les grandeurs ſans les regretter. Le courage d'eſprit avec lequel il vit ſa fin, fut dépouillé de cette oſtentation répandue ſur toute ſa vie. Ce courage alla juſqu'à avouer ſes fautes. Il recommanda à ſon ſucceſſeur » de » ſoulager ſes peuples, & de » ne pas l'imiter dans la paſ» ſion pour la gloire, pour » la guerre, pour les bâti» mens ». Il expira le 1*er* ſeptembre 1715, à 77 ans, dans la 73*e* année de ſon regne. Il avoit vu 4 rois en Danemarck, 4 en Suede, 5 en Pologne, 4 en Portugal, 3 en Eſpagne, 4 en Angleterre, 3 empereurs, 9 papes, & plus de 100 autres princes d'Italie ou d'Allemagne. Quoiqu'on lui ait reproché trop de hauteur avec les étrangers dans ſes ſuccès, de la foibleſſe pour pluſieurs femmes, de trop grandes ſévérités dans des choſes perſonnelles, des guerres légérement entrepriſes, l'embraſement du Palatinat, & les excès horribles commis dans cette province, & dans d'autres de ces contrées par ſes ordres exprès; cependant ſes grandes qualités, miſes dans la balance, l'ont emporté ſur ſes fautes. La poſtérité admirera dans ſon gouvernement une conduite ferme, noble & ſuivie, quoiqu'un peu trop abſolue; dans ſa cour, le modele de la politeſſe, du bon goût & de la grandeur. Il gouverna ſes miniſtres, loin d'en être gouverné. Il eut des maîtreſſes; mais elles n'influerent pas dans les affaires générales, & il ceſſa d'en avoir depuis que madame de Maintenon eut fixé ſon cœur. S'il aima les louanges, il ſouffrit la contradiction. On ſait juſqu'où alla ſon reſpect pour les choſes ſaintes, ſon attention à la priere, ſa modeſtie dans les temples, ſon attachement à la foi de ſes ancêtres, ſa ſoumiſſion aux décrets de l'Egliſe, ſon zele contre les erreurs & les nouveautés, ſa haine contre toutes ſortes de vices. L'impiété n'oſa ſe montrer devant lui; il put faire des hypocrites, il ne put faire des libertins; pour lui plaire il falloit être homme de bien, en avoir du moins le maſque. Dans ſa vie privée, il fut à la vérité trop plein de ſa grandeur, mais affable; ne donnant point à ſa mere de part au gouvernement, mais rempliſſant avec elle tous les devoirs d'un fils; infidele à ſon épouſe, mais obſervant tous les devoirs de la bienſéance: bon pere, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, penſant juſte, parlant bien, & aimable avec dignité. On ſe ſouvient encore de pluſieurs de ſes reparties; les unes pleines d'eſprit, les autres d'un grand ſens. Le marquis de Marivaux, officier-général, homme un peu bruſque, avoit perdu un bras dans une action, & ſe plaignoit au roi, qui l'avoit récompenſé autant qu'on pouvoit le faire pour un bras caſſé: *Je voudrois avoir perdu auſſi l'autre*, dit-il, *& ne plus ſervir votre majeſté.* — *J'en ſerois bien fâché pour vous*

& pour moi, lui répondit le roi; & ce diſcours fut ſuivi d'un bienfait... Lorſque le cardinal de Noailles le vint remercier de la pourpre qu'il lui avoit fait obtenir : *Je ſuis aſſuré, monſieur le cardinal*, lui répondit-il, *que j'ai eu plus de plaiſir à vous donner le chapeau, que vous n'en avez eu à le recevoir.* Il avoit dit quelque choſe d'auſſi obligeant à Pontchartrain, en le faiſant chancelier... Le prince de Condé l'étant venu ſaluer après le gain d'une bataille, le roi ſe trouva ſur le grand eſcalier, lorſque le prince qui avoit de la peine à monter à cauſe de ſa goutte, s'écria : *Sire, je demande pardon à votre majeſté, ſi je la fais attendre.* — *Mon couſin*, lui répondit le roi, *ne vous preſſez pas; on ne ſauroit marcher bien vîte, quand on eſt auſſi chargé de lauriers que vous l'êtes...* Le maréchal du Pleſſis, qui ne put faire la campagne de 1672 à cauſe de ſon grand âge, ayant dit au roi » qu'il portoit envie à ſes » enfans qui avoient l'honneur » de le ſervir : que pour lui il » ſouhaitoit la mort, puiſqu'il » ne lui étoit plus propre à » rien »; le roi lui dit en l'embraſſant : » Monſieur le maré- » chal, on ne travaille que pour » approcher de la réputation » que vous avez acquiſe. Il eſt » agréable de ſe repoſer après » tant de victoires »... La diſcipline ne pouvoit pas être beaucoup plus ſévere chez les Romains, que dans les belles années de Louis XIV. Ce prince, paſſant ſes troupes en revue, frappa d'une baguette la croupe d'un cheval. Le cavalier ayant été déſarçonné par le mouvement que fit le cheval à cette occaſion, fut renvoyé ſur le champ, comme incapable de ſervir. Dans le tems que ce monarque travailloit à établir une diſcipline auſtere & inviolable dans ſes troupes, il chercha l'occaſion d'en donner lui-même un exemple remarquable. L'armée commandée par le grand Condé ayant campé dans un endroit où il n'y avoit qu'une maiſon, le roi ordonna qu'on la gardât pour le prince. Condé voulut en vain ſe défendre de l'occuper; il y fut forcé : *Je ne ſuis que volontaire*, dit le monarque, *& je ne ſouffrirai point que mon général ſoit ſous la toile, tandis que j'occuperai une habitation commode...* Louis XIV encouragea & récompenſa la plupart des grands hommes; & le même monarque qui ſut employer les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Créqui, les Catinat, les Villars dans ſes armées; les Colbert, les Louvois dans ſes cabinets : choiſit les Boileau & les Racine pour écrire ſon Hiſtoire; les Boſſuet & les Fénélon pour inſtruire ſes enfans; & les Fléchier, les Bourdaloue, les Maſſillon pour l'inſtruire lui-même. » Quel » ſiecle plus mémorable! dit » l'auteur de la *Décadence des* » *Lettres & des Mœurs.* Que » Louis XIV paroît grand, » quand du haut de ſa gloire, on » le voit appuyé ſur cette mul- » titude innombrable d'hom- » mes de génie qui lui doivent » leur renommée, parce qu'il » les a excités, qu'il a créé » pour ainſi dire leurs talens; » comme il leur doit égale- » ment les fondemens inébran-

» lables de ſa grandeur »! La révolution qui ſe fit dans les arts, les eſprits, les mœurs, influa ſur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre; elle porta le goût en Allemagne, les ſciences en Ruſſie; elle ranima l'Italie languiſſante : mais c'eſt peut-être auſſi ce qui répara ou avança les évènemens qui, ſous le ſecond de ſes ſucceſſeurs, jeterent la France dans un état de diſſolution, & donnerent de ſi étranges ſecouſſes à toute l'Europe : une trop grande extenſion dans l'uſage des lettres, des ſciences & de la philoſophie, ne pouvant que nuire à la multitude qui n'en a aucun beſoin, & dont les qualités eſſentielles à la ſociété, s'alterent par des ſpéculations étrangeres à ſon état (*voyez* FRÉDERIC-GUILLAUME I, Lilio GIRALDI, J. J. ROUSSEAU). Depuis qu'une fauſſe philoſophie a entrepris d'anéantir la gloire des princes religieux pour relever celle des héros profanes, de faire des annales des peuples un dépôt de fiel & de corruption, de traveſtir, d'altérer les événemens pour les diriger vers le but d'une ſubverſion générale, on a vu des écrivains conteſter à ce monarque le titre de *Grand*. Mais en dépit de la malignité & de la calomnie, ſon nom vivra dans les faſtes des François, & la poſtérité le placera avec ceux de Charlemagne & de Clovis. Moins attaché au centre de l'Unité, moins zélé pour la foi de l'Egliſe, il auroit trouvé des admirateurs parmi ceux qui le décrient, des panégyriſtes parmi ſes cenſeurs. Il n'a ceſſé d'être *Grand*, que parce qu'il a fait ſervir ſa puiſſance à maintenir la pureté de la foi & à exterminer l'erreur (*voyez* la fin des articles MAINTENON & PHILIPPE II). Limiers, Larrei, Reboulet, Lahode & Voltaire ont écrit ſon Hiſtoire; mais celui-ci eſt trop court, & a trop donné à ſon imagination; les autres trop diffus ſe ſont en quelque ſorte bornés à compiler & à défigurer des Gazettes.

LOUIS XV, 3e fils du duc de Bourgogne (depuis dauphin), petit-fils de Louis XIV & de Marie-Adélaïde de Savoie, naquit à Fontainebleau le 15 février 1710, & fut d'abord nommé duc de Bretagne. Devenu dauphin le 8 mars 1712 par la mort de ſon illuſtre pere, il ſuccéda à Louis XIV, ſon biſaieul, le 1er ſeptembre 1715. Il avoit 5 ans & demi lorſqu'il monta ſur le trône. Philippe, duc d'Orléans, ſon plus proche parent, devoit être régent; mais il voulut devoir cette place à ſa naiſſance, & non au teſtament de Louis XIV. Ce teſtament, qui auroit beaucoup gêné ſon adminiſtration, fut caſſé par le parlement, & la régence lui fut déférée le 2 ſeptembre, c'eſt-à-dire le lendemain de la mort de Louis XIV, qui avoit bien prévu que les choſes iroient ainſi, & qui avoit fait ce teſtament ſans beaucoup eſpérer qu'il ſeroit exécuté. » Il ſavoit » très-bien, dit un hiſtorien, » où l'autorité royale expiroit, » & que les affaires d'état ſont » des choſes qu'un roi mort ne » peut plus régler. Il arrive ce- » pendant quelquefois que par » reſpect pour le défunt mo-

» narque, ſur-tout lorſque l'i-
» dée de ſes grandes qualités
» dépaſſent le tombeau avec
» l'affection & les regrets des
» peuples, que ſes dernieres
» volontés ſont adoptées par
» ſes ſucceſſeurs & par l'Etat,
» & ſuivies comme un tableau
» de direction & comme des
» conſeils : & c'eût été le cas
» de Louis XIV, ſans l'oppo-
» ſition du régent & des par-
» lemens ». Les premiers ſoins du régent furent de rétablir les finances qui étoient dans le plus grand dérangement. Il permit à Law, intriguant Ecoſſois, de former une banque, dont on ſe promettoit les plus grands avantages (*voyez* les articles LAW & PHILIPPE, duc d'Orléans). Les ſuites des dangereuſes nouveautés de Law furent la ſubverſion de cent mille familles, la diſgrace du chancelier d'Agueſſeau & l'exil du parlement à Pontoiſe. Le roi ayant été couronné à Rheims en 1722, & déclaré majeur l'année ſuivante, le duc d'Orléans remit les rênes de l'état dont il avoit eu la conduite pendant la minorité. Le cardinal Dubois, alors ſecrétaire-d'état, fut chargé pendant quelque tems de la direction générale des affaires ; mais ce miniſtre étant mort au mois d'août 1723, le duc d'Orléans accepta le titre de premier miniſtre. Ce prince, mort le 2 décembre de la même année, eut pour ſucceſſeur dans le miniſtere le duc de Bourbon, qui s'empreſſa de chercher une épouſe au jeune monarque. Il choiſit la princeſſe de Pologne, Marie Leczinska, fille du roi Staniſlas. Le mariage fut célébré à Fontainebleau le 5 ſeptembre 1725, & une heureuſe fécondité fut le fruit de cette union. Le nouveau miniſtere ayant effarouché le parlement, la nobleſſe & le peuple par quelques édits burſaux, le duc de Bourbon fut diſgracié. Le cardinal de Fleuri, qui prit ſa place, ſubſtitua une ſage économie aux profuſions dont on ſe plaignoit. Sans avoir le titre de premier miniſtre, il eut toute la confiance de Louis XV, & il s'en ſervit pour faire le bien & réparer les maux paſſés. La double élection d'un roi de Pologne, en 1733, alluma la guerre en Europe. Louis XV, gendre de Staniſlas, qui venoit d'être élu pour la ſeconde fois, le ſoutint contre l'électeur de Saxe, fortement appuyé par l'empereur Charles VI. Ce dernier ſouverain agit ſi efficacement pour le prince qu'il protégeoit, que Staniſlas fut obligé d'abandonner la couronne qui lui avoit été décernée & de prendre la fuite. Louis XV, voulant ſe venger de cet affront ſur l'empereur, s'unit avec l'Eſpagne & la Savoie contre l'Autriche. La guerre ſe fit en Italie, & elle fut glorieuſe. Le maréchal de Villars, en finiſſant ſa longue & brillante carriere, prit Milan, Tortone & Novarre. Le maréchal de Coigni gagna les batailles de Parme & de Guaſtalle. Enfin en 1734 l'empereur avoit perdu preſque tous ſes états d'Italie. La paix lui étoit devenue néceſſaire, il la fit ; mais elle ne fut avantageuſe qu'à ſes ennemis. Par les préliminaires ſignés le 3 octobre 1735 & le traité définitif, ſigné le 18 novembre 1738, le roi Staniſlas, qui avoit abdiqué le

trône de Pologne, devoit en conſerver les titres & les honneurs, & être mis en poſſeſſion des duchés de Lorraine & de Bar, pour être réunis après ſa mort à la couronne de France. Ainſi la réunion de cette riche province, ſi long-tems déſirée & ſi inutilement tentée juſqu'alors, fut conſommée par une ſuite d'événemens auxquels la politique ne ſe ſeroit pas attendue. La mort de l'empereur Charles VI, arrivée en 1740, ouvrit une nouvelle ſcene. La ſucceſſion de la maiſon d'Autriche, quoique garantie à ſa fille Marie-Thérese par la Pragmatique-Sanction, acceptée & ſignée par les princes qui pouvoient y paroître intéreſſés, lui fut diſputée par 4 puiſſances. Louis XV s'unit aux rois de Pruſſe & de Pologne, pour faire élire empereur Charles Albert, électeur de Baviere. Créé lieutenant-général du roi de France, ce prince ſe rend maître de Paſſau, arrive à Lintz, capitale de la haute Autriche; mais au-lieu d'aſſiéger Vienne, dont la priſe eût été un coup déciſif, il marche vers Prague, s'y fait couronner roi de Bohême, & va recevoir à Francfort la couronne impériale ſous le nom de *Charles VII*. Ces premiers ſuccès furent ſuivis de pertes rapides. Prague fut repriſe en 1742; & la bataille de Dettingue perdue l'année ſuivante, détruiſit preſque toutes les eſpérances de l'empereur protégé par la France. Il fut bientôt chaſſé de ſes états héréditaires & errant dans l'Allemagne, tandis que les François étoient repouſſés au Rhin & au Mein. Ce fut dans ces circonſtances que Louis XV fit ſa premiere campagne au printems de 1744. Il prend Courtray, Menin & Ypres. Il quitte la Flandre, où il avoit des ſuccès, pour aller au ſecours de l'Alſace, où les Autrichiens avoient pénétré. Tandis qu'il marchoit contre le prince Charles de Lorraine, général de l'armée ennemie, qui avoit paſſé le Rhin, il eſt réduit à l'extrêmité par une maladie dangereuſe qui l'arrête à Metz. Ce fut à cette occaſion que les François lui donnerent des témoignages ſingu-liers de leur tendreſſe alarmée: il fut ſurnommé *le Bien-Aimé*. A peine eſt-il rétabli, qu'il va aſſiéger Fribourg, & le prend le 5 novembre 1744. Les batailles de Fontenoi, de Rocoux & de Lawfelt gagnées en 1745, 1746 & 1747, la journée de Melle ſuivie de la priſe de Gand, Oſtende forcée en 6 jours, Bruxelles priſe au cœur de l'hiver, Berg-Op-Zoom emporté d'aſſaut, Maſtricht inveſti en préſence de 80,000 hommes, auroient aſſuré à la France une paix glorieuſe, ſi elle avoit eu par-tout les mêmes ſuccès. Mais tandis que tout lui cédoit en Flandre, les affaires d'Italie étoient dans le plus mauvais état. La bataille de Plaiſance, perdue en 1746 par le maréchal de Maillebois, avoit forcé les François à repaſſer les Alpes. Les troupes du duc de Savoie & de la reine de Hongrie ravageoient la Provence. Les Anglois, auſſi heureux ſur mer que les Autrichiens l'étoient en Italie, ruinoient le commerce de la France; ils s'emparoient de Louisbourg & du Cap-Breton;

enfin la barbarie. Les mœurs ; ſi on en croit un écrivain judicieux, ont beaucoup influé ſur cette révolution. La ſenſibilité pour les plaiſirs ayant en quelque ſorte abſorbé ſon antagoniſte, la ſenſibilité de l'eſprit, on n'a plus eu cette ardeur & ce noble enthouſiaſme, quand il s'eſt agi de la vérité & du beau littéraire. Pour ſuppléer à ce feu divin, on a eu recours à ce qu'on appelle *de l'eſprit* ; mais il n'eſt pas plus fait pour remplacer la force du ſentiment, que quelques étincelles le ſont pour tenir la place d'une lumiere brillante. Voltaire a donné le *Siecle de Louis XV*, ouvrage ſuperficiel & très-inexact, bien inférieur au *Siecle de Louis XIV*, malgré les défauts de celui-ci : il y a des choſes tout uniment imaginées, & nées dans le cerveau de l'auteur, qui ne les a tirées d'aucun mémoire, d'aucune relation même romaneſque & fabuleuſe. On a donné auſſi ſa *Vie privée* ; il y a parmi quelques anecdotes intéreſſantes, des preuves trop vraies de la profonde corruption des cours, & des réflexions de l'auteur qui ne valent pas mieux que les choſes qu'il raconte. Il faut porter le même jugement d'un ouvrage de Crébillon le fils, ſous ce titre anagrammatique : *Amours de Zeokinizul, roi des Kofirans.*

LOUIS, (S.) petit neveu de S. Louis, roi de France, & neveu, par ſa mere, de ſainte Elizabeth de Hongrie, naquit de Charles II, ſurnommé *le Boiteux*, roi de Naples & de Sicile, & de Marie, fille d'Etienne V, roi de Hongrie. Louis commença dès l'âge de 14 ans, à ſe ſanctifier en Catalogne, où pour délivrer ſon pere, alors prince de Salerne, il avoit été donné en ôtage au roi d'Aragon, qui l'avoit fait priſonnier dans un combat naval. On ne remarquoit pas ſeulement en lui beaucoup d'attrait pour la priere, pour les ſaintes lectures, pour la fréquentation des Sacremens, une douceur & une modeſtie angélique, une délicateſſe de pureté, qu'une parole libre faiſoit frémir ; mais il montra encore une force de courage & de vertu, qui alla juſqu'à ſe réjouir de ſon empriſonnement, comme d'un moyen précieux de ſanctification. Il recouvra la liberté en 1294, par le traité conclu entre ſon pere & Jacques II, roi d'Aragon. Charles-Martel, ſon frere aîné, ayant été reconnu roi de Hongrie, dont la poſſeſſion réelle ne parvint cependant qu'à ſon fils Charobert, Louis céda la couronne de Naples à Robert, ſon cadet, après avoir fait vœu d'embraſſer l'humble & auſtere profeſſion des Freres-Mineurs, qu'il vouloit accomplir avant de recevoir l'ordination épiſcopale. Sa famille s'étant oppoſé à ſon entrée en religion, les ſupérieurs différerent quelque tems à le recevoir parmi eux, quand Boniface VIII lui accorda une diſpenſe d'âge pour recevoir la prêtriſe à vingt-deux ans. En vertu d'une autre diſpenſe, il fut nommé à l'évêché de Toulouſe, & obligé de l'accepter par obéiſſance, ayant fait auparavant le voyage de Rome, où il accomplit ſon vœu & fit profeſſion la veille de Noël 1296, dans le couvent d'*Ara cœli*. Il fut ſacré évêque l'année ſuivante

ſuivante. » Il parut dans ſon » dioceſe, dit un hiſtorien, » ſous l'habit d'un pauvre Reli» gieux ; mais on le reçut à » Toulouſe avec le reſpect dû » à un Saint, & avec la magni» ficence qui convenoit à un » prince. Sa modeſtie, ſa dou» ceur & ſa piété inſpiroient l'a» mour de la vertu à tous ceux » qui le voyoient. Son premier » ſoin fut d'y viſiter les hôpi» taux, & de pourvoir aux » beſoins des malheureux. S'é» tant fait repréſenter l'état de » ſes revenus, il en réſerva » une petite partie pour l'entre» tien de ſa maiſon, & deſtina » le reſte aux pauvres. Il en » avoit tous les jours vingt» cinq à ſa table ; il les ſervoit » lui-même ; & quelquefois un » genou en terre. Tout le » royaume de ſon pere éprou» voit les effets de ſes libéra» lités. Il fit la viſite de ſon » dioceſe, & laiſſa par-tout des » monumens de ſon zele & » de ſa charité ». Effrayé de la grandeur de ſes obligations, il ſongeoit à quitter ſon évêché, lorſqu'il mourut ſaintement le 19 août 1297, à l'âge de 23 ans & demi, au château de Brignoles en Provence, où il étoit allé pour quelques affaires eccléſiaſtiques. Lorſqu'il ſentit approcher ſa fin, il dit à ceux qui étoient autour de lui : » Après » un voyage dangereux, me » voilà enfin arrivé à la vue » du port, après lequel j'ai » long-tems ſoupiré avec ar» deur. Je vais jouir de mon » Dieu, dont le monde me dé» roboit la poſſeſſion. Bien» tôt je ſerai délivré de ce » poids que je ne puis porter ». Il fut enterré chez les Franciſcains de Marſeille, comme il l'avoit demandé. Jean XXII, ſucceſſeur de Boniface VIII, le canoniſa à Avignon en 1317, & adreſſa un Bref à ce ſujet à la mere du Saint, qui vivoit encore. On a ſa *Vie* écrite avec fidélité par un auteur qui l'avoit connu intimement, & publiée par Sedulius à Anvers, 1602, in-8°.

LOUIS, dauphin, fils de Louis XIV & de Thereſe d'Autriche, né à Fontainebleau en 1661, eut le duc de Montauſier pour gouverneur, & Boſſuet pour précepteur. Ce fut en faveur de ce prince, qu'on nomme communément *le Grand-Dauphin*, que furent faits les commentaires & les belles éditions des bons auteurs latins, dites *ad uſum Delphini*. Il joignoit beaucoup de courage à un caractere bon & facile. Son pere le mit à la tête des armées en 1688 ; il prit Philipsbourg, Heidelberg, Manheim ; accompagna enſuite Louis XIV au ſiege de Mons, à celui de Namur, & commanda l'armée de Flandre en 1694. Son ſecond fils, le duc d'Anjou, qu'il avoit eu de Marie-Chriſtine de Baviere, ſon épouſe, fut appellé en 1700 à la couronne d'Eſpagne. Ce prince paſſa la plus grande partie de ſa vie à Meudon & à Choiſi, dont Mademoiſelle lui avoit donné l'uſage. Dans cette vie retirée, il ſe livroit aux plaiſirs & à l'amour, quoiqu'il fût gêné dans ſes inclinations par le roi ſon pere. Il s'attacha en dernier lieu à Marie-Emilie de Joly de Choin, qui paroit être devenue ſon épouſe (*voyez* CHOIN). Ce prince mourut à Meudon en 1711, de la petite vérole, à 50 ans. On

raconte qu'on lui avoit prédit *que fils de roi, il ſeroit pere de roi, & qu'il ne régneroit jamais.* Il paſſa les dernieres années de ſa vie dans la retraite & dans les exercices chrétiens.

LOUIS, dauphin, fils aîné du précédent & pere de Louis XV, né à Verſailles en 1682, reçut en naiſſant le nom de *Duc de Bourgogne.* Le duc de Beauvilliers, un des plus honnêtes hommes de la cour, & Fénélon, un des plus vertueux & des plus aimables, veillerent à ſon éducation, l'un en qualité de gouverneur, l'autre en qualité de précepteur. Sous de tels maîtres il devint tout ce qu'on voulut. Il étoit naturellement emporté; il fut modéré, doux, complaiſant. L'éducation changea tellement ſon caractere, qu'on eût dit que ſes vertus lui étoient naturelles. Il fut général des armées d'Allemagne en 1701, généraliſſime de celle de Flandre en 1702, & battit la cavalerie ennemie près de Nimegue. Mais il ſe diſtingua moins par les qualités guerrieres que par les vertus morales & chrétiennes. Les malheurs de la guerre, toujours ſuivis de ceux des peuples, l'affligeoient ſenſiblement. Il voyoit les maux; il chercha les remedes pour les appliquer lorſqu'il ſeroit ſur le trône. Il s'inſtruiſit de l'état du royaume; il voulut connoître les provinces. Il joignit aux connoiſſances de la littérature & des ſciences, celles d'un prince qui veut régner en roi ſage & faire des heureux. La France fondoit les plus belles eſpérances ſur lui, lorſqu'une maladie cruelle l'enleva à la patrie en 1712 avec la dauphine. Il mourut à Marly le 18 février 1712, un an après ſon pere, dans ſa 30e année, non ſans ſoupçon de poiſon. On ſait les bruits qui coururent à ce ſujet ſur le compte du duc d'Orléans; ſon apologiſte, le duc de St-Simon, n'a pas cru pouvoir les réfuter. Il prouve au contraire que le poiſon donné à ce prince, ainſi qu'à ſon épouſe, eſt une choſe très-réelle, ſans néanmoins en accuſer nommément perſonne. » L'eſpece » de la maladie du dauphin, » dit-il, ce qu'on ſut que lui-» même en avoit cru, le ſoin » qu'il eut de faire recommander au roi les précautions » pour la conſervation de ſa » perſonne, la promptitude & » la maniere de ſa fin comblerent la déſolation & les affaires, & redoublerent les ordres du roi ſur l'ouverture de » ſon corps. Elle fut faite dans » l'appartement du dauphin à » Verſailles: elle épouvanta. » Fagon, Boudin & quelques » autres y déclarerent le plus » violent effet d'un poiſon très-» ſubtil & très-violent ». C'eſt pour ce prince que l'illuſtre Fénélon compoſa ſon *Télémaque* & la plupart de ſes autres ouvrages. Il avoit épouſé Marie-Adélaïde de Savoie, qui étoit morte 6 jours avant lui: leurs corps furent portés enſemble à Saint-Denys (*voyez* les *Vertus de Louis de France, duc de Bourgogne*, par le P. Martineau, Jéſuite, ſon confeſſeur, 1712, in-4°; & ſon *Portrait* par l'abbé Fleury, ſon ſous-précepteur, Paris, 1714, in-12). Voltaire ne connoiſſoit ſans doute pas ces ouvrages, quand il a dit: » Nous avons, à la honte de

» l'eſprit humain, cent vo-
» lumes contre Louis XIV,
» ſon fils Monſeigneur, le duc
» d'Orléans ſon neveu, & pas
» un qui faſſe connoître les ver-
» tus de ce prince, qui auroit
» mérité d'être célebre, s'il
» n'eût été que particulier ».
Qui ne croiroit pas à entendre parler ainſi l'écrivain le plus fécond de ſon ſiecle, qu'il va conſacrer les premiers inſtans de ſon loiſir à réparer l'injuſtice de ſes contemporains? Cependant Voltaire depuis ce tems-là compoſa trente volumes, & l'on ſait quels volumes! Et cet ouvrage, qu'il étoit *honteux pour l'eſprit humain* de n'avoir pas encore produit, n'a jamais occupé ſa plume. Du reſte, ce paſſage prouve combien le mérite de ce prince étoit éminent; puiſque malgré ſa religion & ſa piété, la philoſophie la plus irréligieuſe lui rend un ſi éclatant hommage. L'abbé Proyard a donné depuis ſa *Vie, écrite ſur les Mémoires de la cour*, 2 vol. in-12, 1782. Quoiqu'en général aſſez foiblement écrite, elle a l'avantage de l'exactitude; on y trouve des morceaux curieux & très-intéreſſans, entr'autres les réflexions vraiment remarquables de ce judicieux prince ſur la révocation de l'édit de Nantes (*voyez* LOUIS XIV). On a juſtement appliqué à ce prince, qui auroit fait le bonheur & la gloire de la France, ces vers de Virgile:

Nimiùm vobis Romana propago
Viſa potens, Superi, propria
hæc ſi dona fuiſſent.

LOUIS, dauphin, fils de Louis XV & pere de Louis XVI, né à Verſailles en 1729, montra de bonne heure tant de goût pour la vertu, que la reine ſa mere diſoit: *Le Ciel ne m'a accordé qu'un fils; mais il me l'a donné tel que j'aurois pu le ſouhaiter.* Il épouſa, le 25 février 1745, Marie-Thereſe, infante d'Eſpagne. Cette princeſſe étant morte en 1746, il épouſa au commencement de l'année ſuivante Marie-Joſephe de Saxe, dont il a eu pluſieurs fils. Le dauphin accompagna le roi ſon pere pendant la campagne de 1745, & ſe trouva à la bataille de Fontenoi, où il donna des preuves de valeur & d'humanité. Il joignoit à des talens naturels, des connoiſſances étendues, & donnoit à la France les eſpérances les mieux fondées d'un regne de ſageſſe & de juſtice, lorſqu'il mourut à Fontainebleau le 20 décembre 1765. Sa douceur, ſon affabilité, ſon application conſtante à tous ſes devoirs, ont rendu ſa mémoire précieuſe à tous les cœurs françois. On a admiré la juſteſſe de l'application de ces paroles de l'Ecriture, miſes à la tête de ſon Oraiſon funebre: *Abſtulit magnificos meos Dominus de medio mei.* Thren. 1. Il y a pluſieurs traits de lui qui méritent d'être tranſmis à la poſtérité. Telle eſt la ſublime leçon qu'il fit aux jeunes princes ſes fils, lorſqu'on leur ſuppléa les cérémonies du baptême. On apporta les regiſtres ſur leſquels l'Egliſe inſcrit ſans diſtinction ſes enfans. » Voyez, leur dit-il,
» votre nom placé à la ſuite de
» celui du pauvre & de l'in-
» digent. La Religion & la na-
» ture mettent tous les hommes
» de niveau; la vertu ſeule

» met entre eux quelque différence: & peut-être que celui » qui vous précede, ſera plus » grand aux yeux de Dieu, » que vous ne le ſerez jamais » aux yeux des peuples.... Conduiſez mes enfans, diſoit ce » bon prince, dans la chaumiere du payſan : montrez-» leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voient le pain » noir dont ſe nourrit le pauvre; » qu'ils touchent de leurs mains » la paille qui lui ſert de lit... » Je veux qu'ils apprennent à » pleurer. Un prince qui n'a » jamais verſé de larmes, ne » peut être bon ». Le roi vouloit qu'on augmentât ſa penſion. *J'aimerois mieux*, dit le dauphin, en refuſant l'augmentation, *que cette ſomme fût diminuée ſur les tailles.* Un jour qu'on parloit devant lui des livres contraires à la Religion & aux mœurs, & qu'on en juſtifioit la circulation comme celle d'un objet de commerce: » Malheur, dit-il, au royaume » qui prétendroit s'enrichir par » un tel commerce, qui ſacrifieroit des richeſſes vraies » & durables à des richeſſes » factices & éphémeres, qui » étoufferoit la vertu des citoyens & croiroit acquérir les » moyens de la faire paroître ». Il croyoit qu'il falloit chercher la ſource de tous les déſordres propres à ce ſiecle dans la licence effrénée de parler & d'écrire. » On n'écrit, diſoit-il, » preſque plus que pour rendre » la Religion mépriſable & la » royauté odieuſe. Il ne paroît » preſque point de livres où » la Religion ne ſoit traitée de » ſuperſtition & de chimere, » où les rois ne ſoient repréſentés comme des tyrans, & » leur autorité comme un deſpotiſme inſupportable. Les » uns le diſent ouvertement & » avec audace, les autres ſe contentent de l'inſinuer adroitement. Et à quoi bon tant » de livres ? La vie entiere de » l'homme ne ſuffiroit pas pour » lire ce qu'il y a de mieux » écrit en quelque genre que » ce ſoit ; on ne fait plus que » répéter ce que les autres ont » dit, & ſi l'on veut s'en » éloigner pour ſe frayer des » routes nouvelles, on donne » dans des écarts. Quel avantage y a-t-il donc à eſpérer » pour le progrès des arts & » des ſciences, de ce torrent » de volumes, de brochures » & de libelles, dont le public » eſt inondé ? en deviendra-t-on plus ſavant ? Au contraire, cette liberté d'écrire » à tort & à travers ſur toutes » ſortes de ſujets, ne produit » qu'une ſcience légere & ſuperficielle, qui eſt ſouvent » pire que l'ignorance ; elle n'a » ſervi qu'à mettre au jour des » principes faux, dangereux ou » déteſtables, qui enivrent » tous les eſprits ». La dévotion du dauphin lui avoit dicté pluſieurs prieres qu'il s'étoit rendu familieres, & qui toutes ont une onction & une force dignes de la véritable piété. Nous donnerons pour exemple, celle qu'il faiſoit tous les jours pour le bonheur général du royaume, en s'adreſſant à Dieu par l'interceſſion de S. Louis, le plus illuſtre de ſes aïeux & depuis long-tems ſon modele. Elle eſt en latin & imite parfaitement l'énergie & la dignité des anciennes oraiſons de la

liturgie de l'Egliſe : *Æterne Deus, qui Francorum imperium benigno favore ab initio tutaris, ſancti Ludovici precibus exoratus & votis, da nepotibus, da ſervo tuo, da populo, virtutes imitari, quas coluit; ut pacem intùs, pacem foris colantes, ad regni ejus lætitiam totâ mente tendamus, ubi reges & populi tibi, ſoli Paſtori & Patri ſervientes, æterno inter ſe caritatis fœdere ſociabuntur.* On a publié en 1777 d'excellens *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire* de ce prince, recueillis par le P. Griffet, 2 vol. in-8°. Sa *Vie* a été écrite par l'abbé Proyart, Paris, 1778, in-12. On ne peut rien voir de plus touchant que le *Récit des principales circonſtances de la maladie* de ce prince, Paris, 1766. L'auteur de l'*Hiſtoire de la révolution de France* (M. Montjoie), répand des doutes ſur les cauſes de ſa mort, & ne paroît pas trop diſpoſé à la croire naturelle. Quand on réfléchit que le dauphin, la dauphine & la reine moururent dans l'eſpace de deux ans & demi, & avec les mêmes ſymptômes, ſes conjectures ſemblent prendre une certaine conſiſtance. » Peut-être, dit-il, faut-il regarder comme un événement » qui appartient à l'hiſtoire de » la révolution, la mort prématurée du dauphin, pere » du roi actuel. Ce prince calomnié, tant qu'il vécut, » avec un acharnement qui déceloit des deſſeins bien ſiniſtres, & loué, même par » ſes ennemis, lorſqu'on n'eut » plus à le redouter, étoit imbu » de principes bien contraires » à ceux qu'on met aujourd'hui » en pratique; & tout ce qu'on » connoiſſoit de ſa vie privée, » annonçoit qu'il ſoutiendroit » avec fermeté ſes opinions » religieuſes & politiques. Il » avoit des mœurs pures, » l'ame ſenſible & bienfaiſante, du courage, l'amour » de l'étude, l'eſprit cultivé, » le jugement ſain, un cœur » droit; tout annonçoit en un » mot qu'il ſeroit un digne ſucceſſeur de Louis IX, de » Henri IV, de Louis XIV; » & il eſt inconteſtable que » s'il eût régné, la monarchie » exiſteroit encore ſur ſes baſes; » il les eût affermies, & nous » n'euſſions jamais vu établi le » gouvernement populaire. Sa » mort fut donc une véritable » conquête pour les novateurs. » Je n'entends pas pour cela » leur attribuer ce nouveau régicide; mais il eſt inconteſtable que les forfaits qu'a enfantés le deſir d'une révolution, ne ſont pas tous bien » connus; il en eſt de ſecrets » & qu'il n'eſt pas tems de révéler; il eſt certain encore » que la poſtérité aura de grands » reproches à faire au feu duc » de Choiſeul, & qu'elle lui demandera compte de ſon intimité avec les prétendus philoſophes, & de ſon antipathie » pour un prince qui avoit toutes les qualités d'un ſage ».

LOUIS I, *le Pieux* ou *le Vieil*, roi de Germanie, 3e fils de Louis le Débonnaire, & frere utérin de l'empereur Lothaire & de Pepin, fut proclamé roi de Baviere en 817. Il ſe ſouleva avec ſes freres contre ſon pere, ſe brouilla enſuite avec eux, gagna, avec Charles-le-Chauve ſon frere paternel, la bataille de Fonte-

nay contre Lothaire en 841 ; étendit les limites de ſes états, & ſe rendit redoutable à ſes voiſins. Il mourut à Francfort en 876, à 70 ans. Ce fut un des plus grands princes de la famille de Charlemagne. Il n'eut pas toutes les vertus d'un bon roi, mais il eut les qualités des héros (*voyez* LOTHAIRE I). — LOUIS II, le *Jeune*, ſon fils, auſſi courageux que lui, & ſon ſucceſſeur au trône de Germanie, fut attaqué par ſon oncle Charles-le-Chauve, qu'il vainquit près d'Andernach en 876. Il mourut à Francfort en 882, dans le tems qu'il levoit des troupes pour les oppoſer aux Normands qui commençoient leurs ravages.

LOUIS III, roi de Germanie ; *voyez* LOUIS III, empereur.

LOUIS I, D'ANJOU, roi de Hongrie & de Pologne, ſurnommé *le Grand*, naquit à Bude en 1326, & ſuccéda en 1342 à Charles-Robert le Boiteux ſon pere, iſſu de Charles I, comte d'Anjou, frere de S. Louis. Il chaſſa les Juifs de la Hongrie, fit la guerre avec ſuccès aux Tranſilvains, aux Croates, aux Tartares & aux Vénitiens ; il vengea la mort d'André ſon frere, roi de Naples, mis à mort en 1345 ; & fut élu roi de Pologne après la mort du roi Caſimir, ſon oncle, en 1370. Il fit paroître un ſi grand zele pour la Religion Catholique, que le pape Innocent VI le fit grand-gonfalonnier de l'Egliſe. Ce prince ſage & juſte mourut à Tirnaw en 1382, à 57 ans. » Jamais ſouverain, dit » un hiſtorien, n'a été regretté » comme il le fut, ni aucune » adminiſtration ſi fort exaltée. » Chacun admiroit ſon habileté à maintenir la paix intérieure & le talent qu'il avoit » eu d'établir l'union entre tant » de différens peuples ſoumis » à ſa domination. Inacceſſible » aux favoris & aux courtiſans, il gouverna conſtamment par lui-même, & déploya autant de ſagacité que » de fermeté dans la diſtribution des charges & dignités » qu'il n'accordoit qu'aux talens, à la vertu & au vrai » mérite. Traveſti & ſans aucune ſuite, il aimoit à parcourir les provinces de ſon » royaume pour éclairer de » près la conduite des officiers » & des magiſtrats, & pour » tirer avantage des obſervations que lui faiſoient les perſonnes qui ne le connoiſſoient » pas. Libéral ſans profuſion, » il diſpenſa avec économie les » tréſors de l'état, & malgré » les guerres nombreuſes qu'il » eut à ſoutenir, il n'établit aucun nouvel impôt. La reſtriction des peines aux ſeules » perſonnes des coupables date » de ſon regne, comme il fut » le premier qui défendit l'uſage » des jugemens de Dieu dans » les tribunaux. Ne pouvant » réprimer l'uſure des Juifs, » ruineuſe pour le menu peuple, ni faire de cette nation » des citoyens utiles à l'état, » il rendit un édit, par lequel » il leur fut enjoint de ſortir du » royaume ». Sa mort fut ſuivie de grands troubles en Hongrie. *Voyez* GARA.

LOUIS II, roi de Hongrie, ſuccéda à Ladiſlas ſon pere en 1516. Trop jeune & trop foible pour réſiſter au terrible Soli-

man II, il s'engagea inconſidérément, & périt à Mohacz en 1526, à 22 ans ; & avec lui périt preſque tout le haut clergé & la nobleſſe de Hongrie, raſſemblés contre l'ennemi le plus redoutable de la Religion & de l'état. Le roi ſe noya en traverſant le Caraſſe, petite riviere marécageuſe ; ſon petit cheval n'ayant jamais pu s'élever juſqu'au bord qui étoit fort eſcarpé. Quelques hiſtoriens ont cru que la Providence l'avoit puni de ce qu'il avoit fait jeter l'ambaſſadeur de Soliman avec toute ſa ſuite dans un vivier où ils furent mangés des poiſſons ; & le genre de mort qui termina les jours du jeune roi, rend cette obſervation remarquable. Il eſt vrai que dans ce tems les Turcs ſe portoient à des barbaries qui, lorſque l'occaſion ſe préſentoit, ſembloient étouffer tout ſentiment d'humanité dans le cœur des Chrétiens ; mais la ſainteté de l'Evangile ſuppoſe dans ſes ſectateurs, des vertus auxquelles ce genre de juſtification ne peut ſuffire. Les hiſtoriens rapportent qu'au moment qu'il monta à cheval pour aller combattre, un aigle qui couvroit ſon caſque, tomba & le bleſſa légérement au viſage : ce qui fut regardé comme un mauvais augure. On retrouva le cadavre du prince peu de tems après, & on le tranſporta avec pompe à Albe-Royale, dans le tombeau de ſes ancêtres. Ce mémorable combat eſt élégamment décrit par Etienne Brodericus (*voyez* ce mot), & plus en abrégé, par Iſthuanfi. On voit dans le magnifique arſenal de Vienne, la ſtatue équeſtre de ce jeune prince, parée des armes qu'il portoit le jour de cette bataille. On pourroit bien y mettre pour épigraphe ce vers de l'*Enéide* :

Infelix puer, atque impar congreſſus Achilli !

En 1687 le duc Charles V de Lorraine, ſecondé par l'électeur de Baviere & le prince Louis de Baden, vengea la mort de tant de Chrétiens, par une grande victoire remportée ſur les Turcs dans cette même plaine de Mohacz.

LOUIS, prince de Tarente, neveu de Robert le Bon, roi de Sicile, né en 1322, épouſa le 20 d'août 1347 Jeanne, reine de Naples, ſa couſine (*voyez* JEANNE, reine de Jeruſalem), après la mort d'André ſon premier mari, à laquelle il avoit contribué. Contraint de ſortir du royaume par Louis, roi de Hongrie, qui s'y étoit rendu avec une armée pour venger l'aſſaſſinat d'André ſon frere, il vint ſe réfugier avec la reine ſon épouſe en Provence ; & tous deux furent déclarés innocens dans un conſiſtoire tenu par Clément VI à Avignon. Rappellés enſuite par les Napolitains, ils chaſſerent les troupes Hongroiſes reſtées dans le royaume, & ſe firent couronner ſolemnellement à Naples le jour de la Pentecôte 1352. Louis mourut l'an 1362 ſans laiſſer d'enfans. Il avoit inſtitué l'ordre du *Saint-Eſprit du nœud*, qui ne dura que pendant ſon regne. Lorſque Henri III paſſa par Veniſe, à ſon retour de Pologne, la Seigneurie lui fit préſent du manuſcrit qui contenoit les ſtatuts de cet ordre. Ce prince s'en ſervit pour établir

ſon ordre du *St-Eſprit*, & commanda au chancelier de Chiverny de faire brûler le livre; mais la volonté du roi ne fut pas exécutée en ce point, & le manuſcrit fut conſervé. Il a été imprimé dans les *Monumens de la Monarchie Françoiſe* de D. Montfaucon, & depuis ſéparément, ſous le titre de *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de France du 14e ſiecle*, avec les notes de l'abbé le Fêvre, 1764, in-8°.

LOUIS I, duc d'Anjou, 2e fils de Jean, roi de France, & de Bonne de Luxembourg, ſe chargea de la régence du royaume pendant la minorité de Charles VI ſon neveu. Il ne fut occupé que du ſoin de remplir ſes coffres, pour ſe mettre en état d'aller prendre poſſeſſion du trône de Naples, que la reine Jeanne, citée dans l'article précédent, lui avoit légué l'an 1380 par ſon teſtament. Ce prince ſe rendit en Italie deux ans après, avec des tréſors immenſes, pour faire valoir ſes prétentions; mais quand il arriva, il trouva le trône occupé par Charles de Duras, parent de la reine morte depuis peu. Il fit de vains efforts pour l'en chaſſer. Trahi d'ailleurs par Pierre de Craon (*voyez* ce mot), qu'il avoit renvoyé en France faire de nouvelles levées, & qui diſſipa tout l'argent à Veniſe avec des courtiſannes; il en mourut de chagrin à Paris, le 20 ſeptembre 1384. Ses deſcendans tenterent à diverſes repriſes de s'emparer de ce royaume, & ne purent jamais y réuſſir.

LOUIS DE FRANCE, duc d'Orléans, comte de Valois, d'Aſt, de Blois &c, ſecond fils du roi Charles V, naquit en 1371, & eut beaucoup de part au gouvernement pendant le regne de Charles VI ſon frere. Jean, duc de Bourgogne, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc d'Orléans, le fit aſſaſſiner à Paris le 23 novembre 1407. Ce meurtre fut l'origine de la fameuſe diviſion, ſi fatale à la France, entre les maiſons d'Orléans & de Bourgogne. *Voyez* JEAN Sans-Peur.

LOUIS DE BOURBON, premier du nom, prince de Condé, naquit en 1530 de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Il fit ſa premiere campagne ſous Henri II, ſe diſtingua à la bataille de St-Quentin, & recueillit à la Fere les débris de l'armée. Il ne ſervit pas moins utilement aux ſieges de Calais & de Thionville en 1558; mais après la mort funeſte de Henri II, ſon ambition & ſon humeur inquiete le jeterent dans le parti des Réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conſpiration d'Amboiſe, & il auroit péri par le dernier ſupplice, ſi la mort de François II n'eût fait changer les affaires. Charles IX le mit en liberté, & le prince de Condé n'en profita que pour ſe mettre de nouveau à la tête des Proteſtans. Il ſe rendit maître de diverſes villes, & il ſe propoſoit de pouſſer plus loin ſes conquêtes, lorſqu'il fut pris & bleſſé à la bataille de Dreux en 1562. Il perdit enſuite celle de St-Denys en 1567, & périt à celle de Jarnac en 1569, à l'âge de 39 ans. Il avoit un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marcheoit aux ennemis, le che-

val du comte de la Rochefoucault, ſon beau-frere, lui donna un coup de pied qui lui fit une bleſſure conſidérable à la jambe. Ce prince, ſans daigner ſe plaindre, s'adreſſa aux gentilshommes qui l'accompagnoient: *Apprenez*, leur dit-il, *que les chevaux fougueux nuiſent plus qu'ils ne ſervent dans une armée.* Il chargea dans le moment, avec ſon bras en écharpe & ſa jambe toute meurtrie. Preſſé de tous côtés, il fut obligé de ſe rendre à deux gentilshommes, qui le traiterent avec humanité; mais Monteſquiou, capitaine-des-gardes du duc d'Anjou, qui avoit à ſe venger de quelqu'injure particuliere, eut la cruauté de le tuer de ſang-froid d'un coup de piſtolet. Le prince de Condé étoit petit, boſſu, & cependant plein d'agrémens, ſpirituel, l'homme des femmes galantes: avantages qui ne conduiſent pas à la victoire. On imprima en 1565 un *Recueil de Pieces* qui concernent les affaires auxquelles il eut part, en 3 vol. petit in-12, auxquels on ajoute un in-16, imprimé en 1568, & un autre en 1571. Mais l'édition de ces différens *Mémoires*, donnée par Secouſſe & l'abbé Lenglet en 1743, 6 vol. in-4°, eſt beaucoup plus ample. Elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui eſt toujours fort rare.

LOUIS DE BOURBON II, ſurnommé *le Grand*, prince de Condé, premier prince du ſang & duc d'Enghien, arriere-petit-fils de celui dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1621 de Henri II de Condé (prince ſage & vertueux, dont nous avons l'Eloge par le P. Bourdaloue, ayant pour texte *In memoriâ æternâ erit juſtus*). La plupart des grands capitaines, dit un hiſtorien, le ſont devenus par degrés: Condé naquit général; l'art de la guerre ſembla en lui un inſtinct naturel. A 22 ans, en 1643, il gagna la bataille de Rocroi ſur les Eſpagnols, commandés par le comte François de Mello, marquis de la Tour de Laguna, gouverneur des Pays-Bas. Les Eſpagnols perdirent 10,000 hommes dans cette journée; le vieux comte de Fuentes, général de l'infanterie, fut tué au milieu d'un bataillon quarré, qu'on ne put rompre qu'avec du canon: on fit 5000 priſonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon & le bagage reſterent au vainqueur. Le duc d'Enghien honora ſa victoire par ſa Religion & ſon humanité. On le vit ſe mettre à genoux ſur le champ de bataille, & remercier le Dieu des armées d'un ſi éclatant ſuccès. Il eut autant de ſoin d'épargner les vaincus & de les arracher à la fureur du ſoldat, qu'il en avoit pris pour les vaincre. Cette victoire fut ſuivie de la priſe de Thionville & de pluſieurs autres places. L'année ſuivante, 1644, il paſſa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché ſur deux éminences vers Fribourg; donna 3 combats de ſuite en 4 jours, & fut vainqueur toutes les trois fois; il ſe rendit maître de tout le pays, de Mayence juſqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta ſon bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour

le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Le maréchal de Turenne, auquel il laiſſa ſon armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vole reprendre le commandement, & joint à la gloire de commander Turenne, celle de réparer encore ſa défaite. Il attaque de nouveau Merci dans les plaines de Nortlingue, & le bat le 3 août 1645; le général ennemi reſta ſur le champ de bataille. Il prit Dunkerque l'année ſuivante. Mais ayant été envoyé en Catalogne, il échoua en 1647 devant Lérida, dont il fut obligé de lever le ſiege. Bientôt les affaires chancelantes obligerent le roi de le rappller en Flandre. L'archiduc Léopold, frere de l'empereur Ferdinand III, aſſiégeoit en 1648 Lens en Artois; Condé le battit & délivra la place. Une guerre civile troubloit le miniſtere de Mazarin, déchiroit Paris & la France. Ce cardinal s'adreſſa à lui pour l'appaiſer; la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi & de Lens termina à l'amiable ces querelles funeſtes & ridicules, dans une conférence tenue à St-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le ſiege devant Paris, défendu par un peuple innombrable, avec une armée de 7 à 8 mille hommes, & y fit entrer le roi, la reine & le cardinal Mazarin. Les inquiétudes que ſon ambition commençoit à donner, le firent enfermer, le 18 janvier 1650, à Vincennes; & après avoir été transféré pendant un an de priſon en priſon, on lui donna ſa liberté. La cour crut lui faire oublier cette ſévérité en le nommant au gouvernement de Guienne. Condé s'y retira tout de ſuite; mais ce fut pour ſe préparer à la guerre & pour traiter avec l'Eſpagne. Il courut de Bourdeaux à Montauban, prenant des villes & groſſiſſant par-tout ſon parti. Il paſſa d'Agen, à travers mille aventures & déguiſé en courier, à 100 lieues delà, pour ſe mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours & de Beaufort. Il profite de l'audace que ſon arrivée imprévue donne aux ſoldats, attaque le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enleve pluſieurs quartiers, & l'eût entiérement défait, ſi Turenne ne fût venu à ſon ſecours. Après ce combat, il vole à Paris, pour jouir de ſa gloire & des diſpoſitions favorables d'un peuple aveugle. Delà il ſe ſaiſit des villages circonvoiſins, pendant que Turenne s'approchoit de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étant rencontrés près du fauxbourg St-Antoine le 2 juillet 1652, ſe battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un & de l'autre, qui ſembloit ne pouvoir plus croître (dit un hiſtorien célebre), en fut augmentée. Cette journée cependant auroit été déciſive contre lui, ſi les Pariſiens n'avoient ouvert leurs portes pour recevoir ſon armée. La paix ſe fit peu de tems après; mais il ne voulut pas y entrer. Il ſe retira dans les Pays-Bas, où il ſoutint avec aſſez de gloire les affaires des Eſpagnols. Il en acquit beaucoup par le ſecours qu'il jeta dans Cambray, & par la fa-

meuſe retraite qu'il fit à la levée du ſiege d'Arras en 1654. Deux ans après il fit lever le ſiege de Valenciennes ; mais il fut battu par Turenne à la journée des Dunes. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal Mazarin, qui traita de cette paix avec don Louis de Haro, ne conſentit au rétabliſſement de Condé, que par l'inſinuation que lui fit le miniſtre Eſpagnol, que l'Eſpagne, au cas de refus, procureroit à ce prince des établiſſemens dans les Pays-Bas ; établiſſemens qui auroient cauſé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de Condé, rendu à la patrie, la ſervit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, & dans celle de Hollande en 1672. Il prit Weſel, fut bleſſé près du fort de Tolhuis, & continua les années ſuivantes à rendre des ſervices importans. En 1674 il mit en ſureté les conquêtes des François, s'oppoſa au deſſein des armées des alliés, & parut avoir l'avantage à Senef, quoique les alliés s'attribuaſſent également la gloire de cette journée. Oudenarde aſſiégée lui dut ſa délivrance. Après la mort du vicomte de Turenne, en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il étoit tourmenté, l'obligea de ſe retirer ; & dans la douce tranquillité de ſa belle maiſon de Chantilli, il cultiva les lettres, & fortifia ſon ame par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut à Fontainebleau en 1686, à 65 ans ; il s'y étoit rendu pour voir madame la ducheſſe ſa petite-fille, qui avoit la petite vérole. Le génie du grand Condé pour les ſciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connoiſſances de l'homme, ne le cédoit point dans lui à ce génie preſqu'unique pour conduire & commander les armées. Turenne parvenu par ſon mérite aux premiers emplois militaires, donnoit ſes ordres de vive voix. L'honneur lui en revenoit ſi on réuſſiſſoit ; l'officier qui en étoit chargé, étoit reſponſable de l'événement, s'il éprouvoit quelque infortune. Condé s'en chargeoit, donnant ſes ordres par écrit. Delà l'officier qui devoit les exécuter, alloit au combat avec plus de calme & de tranquillité. Ses principes dans l'art militaire qu'il tranſmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquiere, rendirent long-tems la France victorieuſe & triomphante. C'eſt donc à tort que quelques écrivains ont dit qu'il ne forma point d'éleves. » Sous » lui, dit un orateur célebre, » ſe formoient & s'élevoient » ces ſoldats aguerris, ces offi- » ciers expérimentés, ces bra- » ves dans tous les ordres de la » milice, qui ſe ſont depuis » ſignalés dans nos dernieres » guerres, & qui n'ont acquis » tant d'honneur au nom fran- » çois, que parce qu'ils avoient » eu ce prince pour maître & » pour chef ». Sa phyſionomie annonçoit ce qu'il étoit : il avoit le regard d'un aigle. Ce feu, cette vivacité qui formoient ſon caractere, lui firent aimer la ſociété des beaux ou plutôt des bons eſprits. Corneille, Boſſuet, Racine, Deſpréaux, Bourdaloue étoient ſouvent à Chantilli, & ne s'y ennuyoient ja-

mais. M. Déformeaux a donné la *Vie* de ce prince, Paris, 1766, 4 vol. in-12. On en trouve une autre dans les *Hommes illuſtres de France* de Charles Perrault. Bourdaloue déploya toute ſon éloquence dans l'Oraiſon funebre de ce héros. On y admire l'art avec lequel il parle de la révolte du prince contre ſa patrie, & ſur-tout la maniere touchante & profondément raiſonnée, dont il parle de ſa Religion. » Au milieu » même des égaremens du » monde, il avoit une raiſon » ſaine, & ſon cœur qui étoit » droit, a toujours été ſur le » point de la Religion, d'intelligence & d'accord avec ſa » raiſon. S'il avoit eu moins de » lumieres, ſemblables à ces » demi-ſavans, qui ne ſont impies que parce qu'ils ſont ignorans, il auroit, comme dit » l'Apôtre, témérairement condamné tout ce qu'il auroit » ignoré. S'il avoit eu moins de » droiture, il n'auroit cru que » ce qu'il auroit voulu; & à » l'exemple de l'inſenſé, il auroit dit dans ſon cœur : *Il » n'y a point de Dieu.* Mais » parce que la droiture de ſon » cœur répondoit parfaitement » à l'abondance de ſes lumieres » & à l'intégrité de ſa raiſon, » il a toujours dit, & dans ſa » raiſon & dans ſon cœur : *Il » y a un Dieu;* & par un enchaînement de conſéquences, » contre l'évidence deſquelles » il a cent fois confeſſé que le » libertinage le plus fier n'avoit » rien à oppoſer que de foible » & de pitoyable, ſon cœur, » de concert avec ſa raiſon, lui » a toujours fait conclure : *Il » y a un Dieu. Il y a une Religion, qui eſt le vrai culte de » Dieu. De toutes les religions » du monde, la Chrétienne eſt uniquement & inconteſtablement » l'ouvrage de Dieu. De toutes » les ſociétés Chrétiennes, il n'y » a que dans la Catholique où ſe » trouve l'Unité, où ſubſiſte l'ordre, & par conſéquent où réſide » l'eſprit de Dieu.* C'eſt ainſi que » raiſonnoit ce grand prince, » & c'eſt à quoi, s'en ouvrant » lui-même à ſes plus confidens » amis, il proteſtoit qu'il s'en » étoit toujours tenu ». Il y a auſſi d'excellens morceaux dans l'éloge que Boſſuet a fait du même prince; la péroraiſon ſur-tout eſt d'un intérêt vif & touchant, d'une éloquence négligée & en même tems inimitable.

LOUIS, IIIe du nom, duc de BOURBON-CONDÉ, fils de Henri-Jules & d'Anne de Baviere, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Bourgogne & de Breſſe, marcha ſur les traces de ſon aïeul le grand Condé. Il ſe trouva au ſiege de Philisbourg ſous les ordres de monſieur le dauphin; il ſuivit le roi en 1689 à celui de Mons, & en 1692 à celui de Namur. Il ſe ſignala aux batailles de Steinkerque & de Nerwinde. Il fit encore la campagne de Flandre en 1694, & mourut ſubitement à Paris, l'an 1710, à 42 ans.

LOUIS-HENRI, duc de Bourbon, d'Enghien &c, fils du précédent, né à Verſailles en 1692, fut nommé chef du conſeil-royal de la régence ſous la minorité de Louis XV; enſuite ſurintendant de l'éducation de ce monarque, & enfin

premier miniſtre-d'état, après la mort du duc d'Orléans régent, arrivée en 1723. Il en remplit toutes les fonctions juſqu'au 11 juin 1726, qu'il fut exilé. Livré pendant ſon court miniſtere à des financiers, qui propoſerent des taxes odieuſes, & qui irriterent la nobleſſe & le peuple, il fut obligé d'abandonner ſa place. Il mourut à Chantilli en 1740, à 48 ans.

LOUIS DE BOURBON, duc de Montpenſier, ſouverain de Dombes, prince de la Roche-ſur-Yon, fils de Louis de Bourbon, né à Moulins en 1513, ſe ſignala dans les armées ſous François I & Henri II, rendit de grands ſervices à Charles IX pendant les guerres civiles, ſoumit les places rebelles du Poitou en 1574, & mourut dans ſon château de Champigny en 1583, à 70 ans.

LOUIS D'ORLÉANS, duc d'Orléans, premier prince du ſang, né à Verſailles en 1703 de Philippe, depuis régent du royaume, reçut de la nature un eſprit pénétrant, propre à tout, & beaucoup d'ardeur pour l'étude. Sa jeuneſſe fut aſſez diſſipée; mais après la mort de ſon pere & celle de ſon épouſe, il quitta le monde pour ſe conſacrer entiérement aux exercices de la pénitence, aux œuvres de charité, & à l'étude de la Religion & des ſciences. En 1730, il prit un appartement à l'abbaye Sainte Genevieve, & s'y fixa totalement en 1742. Il ne ſortoit de ſa retraite que pour ſe rendre à ſon conſeil au palais-royal, ou pour aller viſiter des hôpitaux & des égliſes Marier des filles, doter des religieuſes, procurer une éducation à des enfans, faire apprendre des métiers, fonder des colleges, répandre ſes bienfaits ſur les miſſions, ſur les nouveaux établiſſemens; voilà les œuvres qui remplirent tous les inſtans de la vie de ce prince juſqu'à ſa mort, arrivée le 4 février 1752; & ce qui fit dire à une auguſte & pieuſe princeſſe: *Que c'étoit un bienheureux, qui laiſſeroit après lui beaucoup de malheureux.* Le duc d'Orléans cultiva toutes les ſciences; il poſſédoit l'hébreu, le grec, l'Hiſtoire-Sainte, les Peres de l'Egliſe, la géographie, la phyſique, la peinture. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en manuſcrit. Les principaux ſont, ſuivant l'abbé Ladvocat, de qui nous empruntons ces particularités: I. Des *Traductions littérales*, des *Paraphraſes* & des *Commentaires* ſur une partie de l'*Ancien-Teſtament*. II. Une *Traduction littérale des Pſeaumes*, faite ſur l'hébreu, avec une paraphraſe, & des notes. Cet ouvrage eſt un des plus complets de ce pieux & ſavant prince. Il y travailloit encore pendant la maladie qui l'enleva, & il y mit la derniere main peu de tems avant ſa mort. On y trouve des explications ſavantes & ingénieuſes, & une critique ſaine & exacte. Il eſt accompagné d'un grand nombre de diſſertations très-curieuſes & remplies d'érudition, dans l'une deſquelles il prouve clairement que » les » notes grecques ſur les Pſeaumes, qui ſe trouvent dans la » Chaîne du P. Cordier, & » qui portent le nom de Théo-

» dore d'Héraclée, ſont de » Théodore de Mopſueſte » : découverte que ce prince a faite le premier. III. Pluſieurs *Diſſertations* contre les Juifs, pour ſervir de réfutation au fameux livre hébreu, intitulé : *Le Bouclier de la Foi.* Le duc d'Orléans n'étant point ſatisfait de la réfutation de ce livre par Gouſſet, entreprit lui-même de le réfuter; mais il n'a point eu le tems d'achever cette réfutation. IV. Une *Traduction littérale des Epîtres de S. Paul*, faite ſur le grec, avec une paraphraſe, des notes littérales & des réflexions de piété. V. Un *Traité contre les Spectacles.* VI. Une *Réfutation* ſolide du gros ouvrage françois, intitulé: *Les Hexaples.* C'eſt-là que ce prince donne des preuves bien préciſes de ſon attachement à l'Egliſe, & de ſon éloignement d'un parti qui en combattoit les déciſions. Ceux qui avoient pu mal interpréter certaines ſingularités, & un air de réforme peut-être trop prononcé, furent détrompés; & jugerent que ſi ce prince n'a pas aſſez évité d'être remarqué dans un tems où une ſecte inſidieuſe abuſoit de l'appareil de la vertu pour étendre ſes conquêtes, c'eſt qu'il n'a pas cru qu'elle pût ſe vanter un moment de l'avoir rangé parmi ſes proſélytes. VII. Pluſieurs autres *Traités* & *Diſſertations* curieuſes ſur différens ſujets. Il ne voulut jamais faire imprimer aucun de ſes écrits.

LOUIS-GUILLAUME, prince de Baden, né à Paris le 8 avril 1655, ſuccéda à ſon aïeul, s'attacha enſuite à l'empereur qui le nomma général, & ſe diſtingua dans les guerres de Hongrie contre les Turcs en 1687. Il ſe trouva à la bataille de Mohacs, & vengea, conjointement avec le duc Charles V de Lorraine & l'électeur de Baviere, par une victoire complette, la défaite que les Chrétiens avoient eſſuyée le ſiecle précédent dans cette même plaine de Mohacs. Il continua les années ſuivantes à repouſſer les infideles, & les défit ſucceſſivement à Jagodna, près de Niſſa, & à Viddin qu'il emporta, après avoir battu un corps de 8000 hommes. En 1691, il gagna ſur eux une victoire ſignalée à Salankemen en Eſclavonie; le grand-viſir reſta ſur le champ de bataille avec près de 20,000 des ſiens. En 1702, il y eut entre lui & le duc de Villars à Fridelingen, une action pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne & à Paris. Il commanda ſur le Rhin les années ſuivantes, & ſe trouva à la bataille de Hochſtet en 1704, & au ſiege de Landau la même année. Il fut récompenſé par le gouvernement de Javarin, & fut nommé quelque tems après maréchal de camp-général de l'Empire. Il mourut le 4 janvier 1707, à 52 ans, avec la réputation d'un des plus grands capitaines de ſon ſiecle.

LOUIS-FRANÇOIS de Bourbon, prince de CONTI; *voyez* CONTI.

LOUIS, (Pierre de St.) *voy.* PIERRE.

LOUIS *le Maure*, voyez SFORCE.

LOUIS DE LORRAINE, *voy.* GUISE.

LOUISE DE SAVOIE, ducheſſe d'Angoulême, fille de Philippe, comte de Breſſe, puis duc de Savoie, & de Marguerite de Bourbon, épouſa en 1488 Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, dont elle eut le roi François I. Cette princeſſe eſt principalement célebre par ſes démêlés avec Charles de Bourbon. Elle avoit d'abord beaucoup aimé ce prince, & avoit même obtenu pour lui l'épée de connétable; mais piquée enſuite de ce qu'il avoit refuſé de l'épouſer, ſon amour ſe tourna en une haine violente. Elle revendiqua les biens de la maiſon de Bourbon, dont elle étoit du côté de ſa mere, & qu'elle prétendoit lui appartenir par la proximité du ſang. Les juges ne furent pas aſſez corrompus pour adjuger cette ſucceſſion à la régente; mais ils furent aſſez foibles pour la mettre en ſequeſtre. Bourbon, ſe voyant dépouillé de ſes biens, quitta la France & ſe ligua avec l'empereur Charles-Quint. Louiſe négocia enſuite la paix à Cambray entre le roi & l'empereur. Le traité fut conclu le 3 août 1529. Cette princeſſe mourut peu de tems après, en 1531, à 55 ans, regardée comme une femme auſſi propre à une intrigue d'amour qu'à une affaire de cabinet.

LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE, princeſſe de Conti, fille de Henri, duc de Guiſe, & femme de François de Bourbon, prince de Conti, née à Blois en 1588, perdit ſon époux en 1614, & mourut à Eu en 1631. On a d'elle un ouvrage aſſez frivole, les *Amours du grand Alexandre* dans le Journal d'Henri III, 1744, 5 vol. in-8°. C'eſt une hiſtoire des amours de Henri IV, avec le récit de quelques actions louables & de quelques paroles de ce prince.

LOUISE-MARIE DE GONZAGUE, reine de Pologne; *voyez* GONZAGUE.

LOUISE DE LA MISÉRICORDE, *voyez* VALLIERE (Louiſe-Françoiſe de la Baume le Blanc, ducheſſe de la).

LOUISE DE FRANCE, fille de Louis XV, née le 14 juillet 1738, religieuſe Carmélite de S. Denis en 1771, ſous le nom de *Thereſe de S. Auguſtin*, mourut d'un coup d'apoplexie, le 23 décembre 1788, dans la 51e année de ſon âge. Les plus grands ſacrifices n'avoient rien coûté à cette princeſſe pour ſuivre les mouvemens de ſa piété. Depuis le moment qu'elle entra au couvent des Carmélites, juſqu'à celui de ſon décès, elle ne ceſſa d'édifier ſa communauté par les ſentimens les plus religieux, ainſi que par la pratique la plus exacte des regles auſteres de ſon ordre. Sa mort excita les plus vifs regrets de tous les gens attachés à la Religion. C'étoit la mere des pauvres & des affligés; toujours prête à employer ſes moyens & ſon crédit pour toutes les œuvres ſaintes & charitables; & pour citer un fait entre mille, c'eſt à ſa ſollicitation & à ſon zele, que les Religieuſes des Pays-Bas, expulſées ſous le regne de l'empereur Joſeph II, furent reçues & accueillies en France. » Les faſtes » de l'Egliſe, dit un auteur, » nous offrent de fréquens » exemples de reines & de prin» ceſſes qui ſe ſont dérobées à

» l'éclat & aux délices de la » cour, pour ſe dévouer à la » ſolitude & aux auſtérités du » cloître : quelqu'admirables, » quelqu'héroïques que fuſſent » de pareils ſacrifices, ils ont » dû paroître moins étonnans, » ſans doute, dans ce tems où » la piété étoit en honneur, » où le monde payoit un tri» but public de reſpects & » d'hommages à ces ames no» bles & courageuſes qui ſe » conſacroient dans la retraite, » à la pratique des plus ſu» blimes conſeils de l'Evan» gile : mais dans un ſiecle tel » que le nôtre, où de vains » & orgueilleux raiſonneurs, » incapables de s'élever au» deſſus des froids calculs de » l'égoïſme, oſent traiter de » ſuperſtition & de foibleſſe, » les victoires même que la » Religion remporte ſur la na» ture ; dans un ſiecle où les » demeures ſacrées, qui ſer» vent d'aſyle à la vertu & à » l'innocence, contre les vices » & la corruption de la ſo» ciété, ſont devenues l'objet » du mépris & de la dériſion » publics, & regardées comme » des monumens du fanatiſme » & de l'imbécillité de nos » aïeux ; quand on voit la fille » du plus puiſſant roi de l'uni» vers, ſupérieure aux faux » jugemens des hommes, pré» férer au faſte du trône l'obſ» curité d'un monaſtere, s'ar» racher aux plaiſirs & aux » honneurs, pour ſe livrer aux » exercices de l'humilité & de » la pénitence ; ce trait de » grandeur d'ame eſt aſſuré» ment le plus beau triomphe » de la foi ſur l'incrédulité, » & il ſemble que l'Etre-Su» prême réſervoit à notre » ſiecle ce grand ſpectacle, » pour lui montrer que la Reli» gion ſait beaucoup mieux que » la philoſophie, élever une » ame au-deſſus des paſſions » & des foibleſſes de l'huma» nité ». M. de Sancy fit à cette princeſſe l'épitaphe ſuivante, qui finit par une eſpece de prophétie, trop tôt accomplie :

Du ſommet des grandeurs au ſommet du Carmel,
Et des marches du trône aux marches de l'Autel,
Louiſe avoit franchi cet immenſe intervalle,
Préférant le cilice à la pompe royale :
Mais Dieu la fait monter, en ce jour glorieux,
Des ténebres du cloître à la ſplendeur des cieux.
Là près de ſaint Louis, de ſon auguſte frere,
Elle unira ſes vœux, aux pieds du Tout-Puiſſant,
Pour écarter des yeux d'un prince bienfaiſant,
L'horrible impiété, les déſordres, la guerre,
Ces fléaux deſtructeurs d'un état floriſſant.

M. François, prêtre de la miſſion, dans l'Oraiſon funebre de la pieuſe princeſſe, qu'il prononça dans l'égliſe des Carmélites de la Grenelle, ſemble avoir prévu ces fléaux divers dans le paſſage ſuivant. » Saint » Paul, dans Athenes, ſentoit » ſon cœur frémir & ſes en» trailles ſe déchirer à la vue » de ce peuple, le plus poli » & le plus aimable de tous » les peuples, plongé dans les » ténebres de l'idolâtrie. Avec » quel déchirement plus cruel » encore, Thereſe de S. Auguſtin

» guſtin ne voyoit-elle pas la » foi de ſes peres ſe refroidir » & s'obſcurcir dans un royau- » me, où elle avoit répandu » autrefois un ſi grand éclat ? » Les temples preſque déſerts, » les autels abandonnés, le » culte négligé, le refroidiſſe- » ment du zele parmi les mi- » niſtres de la Religion, le ſel » de la terre affadi, le feu de » la ferveur éteint dans les » aſyles élevés pour ſa con- » ſervation. Avec quelle triſ- » teſſe & quelle douleur elle » voyoit encore la corruption » des mœurs étendre ſes ra- » vages ; la philoſophie auda- » cieuſe menacer de tout en- » vahir ; les ſcandales, de tout » ſubmerger ; la débauche ſans » honte, la licence ſans frein, » & l'indifférence apathique, » le dernier de tous les excès, » parce qu'elle ne laiſſe preſ- » que plus aucune eſpérance, » ni de retour ni de remede ! » Auſſi Théreſe de S. Auguſ- » tin ne coule plus ſes jours » que dans l'abattement & dans » la langueur : c'eſt Héli, qui » ne peut plus ſurvivre à la » priſe de l'Arche : c'eſt Eléa- » zar, qui s'immole de peur » d'être témoin de la déſola- » tion qui menace ſon peuple. » O France ! ô nation juſ- » qu'ici favoriſée des cieux ! » apprends que ce ſont tes » abominations qui précipitent » le cours d'une vie ſi pré- » cieuſe, & que la fille de tes » rois n'expire que de l'excès » de tes maux : mais apprends » en même tems à profiter des » derniers momens qui termi- » nerent une ſi ſainte car- » riere ». Il a paru une *Hiſtoire de la vie édifiante* de cette princeſſe, Paris, 1788. Elle préſente un tableau de vertus pures, & des détails pleins d'intérêt pour les ames chrétiennes ; mais l'auteur pour la rendre également intéreſſante pour les gens du monde, y a fait entrer bien des choſes étrangeres à ſon ſujet ; c'eſt d'ailleurs un mêlange de vers & de proſe, qui pour la forme fait reſſembler cette Hiſtoire au Voyage de Bachaumont. Quelques-uns de ces vers ſont néanmoins heureuſement amenés, tels que ces vieilles ſtances du naïf Racan.

Ces hautes qualités de têtes couronnées,
Ces trônes, ces états pendant quelques années
Contentent notre vanité ;
Mais toute cette gloire eſt courte & variable :
Il n'en reſte non plus que d'un ſonge agréable,
Quand on eſt dans l'éternité.

Là, les ſoupirs des cœurs accablés de triſteſſe,
Seront mieux entendus que des chants d'alégreſſe
Qui ſortent des eſprits contens ;
Et là les vieux lambeaux qui couvrent l'innocence,
Seront plus eſtimés que la magnificence
Des habits les plus éclatans.

Parmi les diverſes *Oraiſons funebres*, conſacrées à la mémoire de cette princeſſe, on diſtingue, outre celle dont nous avons parlé, celle de M. l'abbé Almalric, prononcée dans l'égliſe des Carmélites de S. Denis (voyez le *Journ. hiſt. & littér.* 1 novembre 1788, p. 332), & celle de l'abbé du Serre-Figon, prononcée dans l'égliſe des Carmélites de Pontoiſe

(*ibid.* 15 mai 1789, p. 103).

LOUP, (S.) *Lupus*, né à Toul, épouſa la ſœur de S. Hilaire, évêque d'Arles. La vertu avoit formé cette union; une vertu plus ſublime la rompit. Les deux époux ſe ſéparerent l'un de l'autre pour ſe conſacrer à Dieu dans un monaſtere. Loup s'enferma dans celui de Lérins. Ses vertus le firent élever ſur le ſiege de Troyes en 427. Loup, entiérement occupé des devoirs de l'épiſcopat, mérita les reſpects & les éloges des plus grands hommes de ſon ſiecle. Sidoine Apollinaire l'appelle *le premier des Prélats*. Les évêques des Gaules le députerent, avec S. Germain d'Auxerre, pour aller combattre les Pélagiens qui infectoient la Grande-Bretagne. Cette miſſion produiſit de grands fruits. Loup, de retour à Troyes, ſauva cette ville de la fureur d'Attila; ce barbare conquérant s'appelloit lui-même *le fléau de Dieu*, ſe croyant deſtiné à punir les péchés des peuples. Déjà Rheims, Cambray, Beſançon, Auxerre & Langres avoient reſſenti les effets de ſa fureur. Ses coups alloient tomber ſur Troyes: les habitans de cette ville étoient dans la plus grande conſternation. S. Loup intercéda pour ſon peuple auprès de Dieu, auquel il adreſſa durant pluſieurs jours des prieres ferventes, accompagnées de larmes, de jeûnes & de pluſieurs autres bonnes œuvres. Enfin mettant ſa confiance dans la protection du Ciel, il prit ſes habits pontificaux, & alla trouver Attila, qui étoit à la tête de ſon armée. Le prince barbare, quoiqu'infidele, fut pénétré de reſpect à la vue du ſaint évêque, ſuivi de ſon clergé en proceſſion, & précédé de la croix. Lorſque le ſerviteur de Dieu fut auprès du roi des Huns, il lui adreſſa la parole, en lui demandant qui il étoit: » Je ſuis, dit Attila, le fléau » de Dieu. — Nous reſpec- » tons, reprit le Saint, ce qui » nous vient de la part de » Dieu: mais ſi vous êtes le » fléau avec lequel le Ciel nous » châtie, ſouvenez-vous de ne » faire que ce qui vous eſt per- » mis par la main toute-puiſ- » ſante qui vous meut & vous » gouverne ». Attila, frappé de ce diſcours, promit d'épargner Troyes. Ainſi les prieres de S. Loup protégerent une ville, dépourvue de tout ſecours, contre une armée de 400,000 hommes, qui ayant ravagé la Thrace, l'Illyrie & la Grece, avoit paſſé le Rhin, & porté enſuite la déſolation dans les contrées les plus fertiles de la France. Attila ayant fait retirer ſes troupes de devant Troyes, s'avança dans les plaines de Châlons. Il y fut attaqué & défait par les Romains que commandoit le brave Aëtius. Durant ſa retraite, il envoya chercher S. Loup, & le pria de l'accompagner juſqu'au Rhin, s'imaginant que la préſence d'un ſi grand ſerviteur de Dieu, ſeroit une ſauvegarde aſſurée pour lui & pour ſon armée. Lorſqu'il le renvoya, il ſe recommanda inſtamment à ſes prieres. Cette action du ſaint évêque déplut aux généraux de l'empire: on le ſoupçonna d'avoir favoriſé l'évaſion des barbares; & il fut obligé de quitter Troyes pour deux ans.

Mais il triompha par ſa patience & ſa charité, de l'envie & de la malice des hommes. On lui permit de revenir dans ſon diocèſe, où il mourut en 479, après l'avoir gouverné 42 ans. On garde ſon corps à Troyes, dans l'égliſe qui porte ſon nom. Il y avoit anciennement en Angleterre pluſieurs égliſes dédiées ſous ſon invocation. Le P. Sirmond a publié une *Lettre* de cet illuſtre évêque dans le 1er vol. de ſa collection des Conciles de France. — Il ne faut pas le confondre avec S. Loup, évêque de Lyon, mort en 542; ni avec S. Loup, évêque de Bayeux, mort vers 465.

LOUP, abbé de Ferrieres, parut en 844 au concile de Verneuil, dont il dreſſa les canons, & au concile de Soiſſons en 853. Le roi & les évêques de France lui commirent pluſieurs affaires importantes. Charles le Chauve l'envoya à Rome vers le pape Léon IV en 847, & le chargea de réformer tous les monaſteres de France avec le célebre Prudence. Loup mourut en 862. Il eſt le même que Loup Servat, comme l'ont démontré le P. Sirmond & Baluze contre Mauguin. On a de lui pluſieurs ouvrages: I. *Lettres* ſur différens ſujets; elles ſont au nombre de 134, & mettent dans un grand jour pluſieurs affaires de ſon tems. On y trouve divers points de doctrine & de diſcipline eccléſiaſtique diſcutés. II. Un Traité intitulé: *Des III Queſtions* (de la prédeſtination, du libre arbitre & de la rédemption de J. C.) *contre Goteſcalc.* L'auteur s'y attache à la doctrine des Peres & ſur-tout à celle de S. Auguſtin. III. Un recueil de paſſages ſur la prédeſtination. IV. Une *Vie* de S. Wigbert. Le ſtyle de Loup eſt clair, élégant & nerveux. Baluze a recueilli ces différens écrits, Paris, 1664, in-8°, & les a enrichis de notes curieuſes. On en a fait une nouvelle édition avec des corrections & des additions, à Leipſig, ſous le nom d'Anvers.

LOUVARD, (dom François) Bénédictin de S. Maur, natif du Mans, fut le premier de ſa congrégation qui s'éleva contre la conſtitution *Unigenitus.* Ce religieux, qui auroit dû reſter dans la retraite & dans l'obſcurité, écrivit à quelques prélats des Lettres ſi ſéditieuſes, que le roi le fit enfermer à la Baſtille, & en d'autres maiſons de force. Il diſoit dans une de ces Lettres, qu'*il falloit ſoutenir* ce qu'il appelloit *la vérité*, contre *le fer, le feu, le tems & les princes* .... & dans une autre, qu'*une bonne & vigoureuſe guerre valoit mieux qu'un mauvais accommodement.* Il mourut à Schoonaw, près d'Utrecht, où il s'étoit réfugié, en 1729, âgé de 78 ans, laiſſant une *Proteſtation* qui fit beaucoup de bruit quand elle vit le jour: il l'avoit compoſée au château de Nantes 9 mois avant ſa mort.

LOUVENCOURT, (Marie de) née à Paris, morte au mois de novembre 1712, âgée de 32 ans. Cette demoiſelle apporta en naiſſant des diſpoſitions heureuſes pour les beaux-arts. Rouſſeau l'a peu ménagée dans ſes Epitres; mais l'on ne doit pas toujours s'arrêter au jugement d'un poëte piqué. Mlle de Louvencourt a particuliérement réuſſi dans la poéſie éro-

tique. Ses vers ſont, la plupart, des Cantates en muſique, & gravés. On a encore quelques-unes de ſes Poéſies dans le recueil de Vertron.

LOUVENCOURT, (Marie-Joachim-Elizabeth de) née en 1747 d'une famille diſtinguée, & morte en odeur de ſainteté à Amiens en 1778, a donné de grands exemples de vertu, & ſur-tout d'une active & courageuſe charité envers le prochain. Sa *Vie* a été imprimée à Malines en 1781, un vol. in-12.

LOUVER *ou* LOWER, (Richard) né vers 1631 à Tremere, dans la province de Cornouailles, diſciple de Thomas Willis, exerça la médecine à Londres avec réputation. Il étoit du parti des Wighs, & mourut en 1691. Ce médecin pratiqua la tranſfuſion du ſang d'un animal dans un autre. Il voulut même paſſer pour l'inventeur de cette opération empirique, dont il promettoit de grands avantages, & qui n'en a produit aucun; mais il ne fit que la préſenter ſous un nouveau jour; car il eſt certain que Libavius eſt le premier qui en ait donné l'idée (*voyez* LIBAVIUS). Ses principaux ouvrages ſont: I. Un *Traité du cœur, du mouvement & de la couleur du ſang, & du paſſage du chyle dans le ſang*; Londres, 1669; Leyde, 1722, in-8°, & 1749; traduit en françois 1679, in-8°. Louver eſt le premier qui ait éclairci cette matiere. Avant lui on n'avoit qu'une idée très-vague de ce viſcere; mais M. Senac a depuis étendu les lumieres que Louver a répandues ſur cet objet. On a ajouté au traité du *Cœur* la *Diſſertation* ſuivante. II. *Diſſertation de l'origine du catharre & de la ſaignée*, Londres, 1671, in-8°. III. Une *Défenſe de la Diſſertation de Willis ſur les fievres*, Londres, 1665, in-8°. Ces ouvrages furent recherchés de ſon tems, & ſont encore utiles. Ils ſont en latin.

LOUVET, (Pierre) avocat du 17e ſiecle, natif de Reinville, village ſitué à 2 lieues de Beauvais, fut maître-des-requêtes de la reine Marguerite, & mourut en 1646. On a de lui: I. L'*Hiſtoire & les Antiquités de Beauvais*, tom. 1er, 1609 & 1631, in-8°; tom. 2e, Rouen, 1614, in-8°. Le 1er vol. traite de ce qui concerne l'état eccléſiaſtique du Beauvoiſis; le 2e de l'état civil (*voyez* SIMON Denis). II. *Nomenclatura & Chronologia rerum Eccleſiaſticarum Diœceſis Bellovacenſis*, Paris, 1618, in-8°. III. *Hiſtoire des Antiquités du dioceſe de Beauvais*, imprimée en cette ville, 1635, in-8°. IV. *Anciennes Remarques ſur la Nobleſſe Beauvoiſine, & de pluſieurs familles de France*, 1631 & 1640, in-8°, très-rare. Cet ouvrage eſt par ordre alphabétique, & ne va que juſqu'à l'*N*. V. *Abrégé des Conſtitutions & Réglemens ..... pour les études & réformes du couvent des Jacobins de Beauvais*, 1618. Le mérite de ces ouvrages conſiſte dans les recherches; il ſeroit inutile de chercher les agrémens du ſtyle.

LOUVET, (Pierre) docteur en médecine, natif de Beauvais, profeſſa la rhétorique en province, & enſeigna la géographie à Montpellier. Il ſurchargea le public, depuis 1657 juſqu'en 1680, d'une foule d'ou-

vrages ſur l'hiſtoire de Provence & de Languedoc, écrits du ſtyle le plus lâche & le plus traînant. Ses matériaux ſont ſi mal digérés, & ſes inexactitudes ſont ſi fréquentes, qu'on oſe à peine le citer. On a de lui : I. *Remarques ſur l'Hiſtoire de Languedoc*, in-4°. II. *Traité, en forme d'Abrégé, de l'Hiſtoire d'Aquitaine, Guienne & Gaſcogne, juſqu'à préſent*; Bourdeaux, 1659, in-4°. III. *La France dans ſa ſplendeur*, 2 vol. in-12. IV. *Abrégé de l'Hiſtoire de Provence*, 2 vol. in-12 ; avec des *Additions* ſur cette Hiſtoire, auſſi en 2 vol. in-12. V. *Projet de l'Hiſtoire du pays de Beaujolois*, in-4°. VI. *Hiſtoire de Ville-Franche, capitale du Beaujolois*, in-8°. VII. *Hiſtoire des troubles de Provence, depuis 1481 juſqu'en 1598*, 2 vol. in-12. La moins mauvaiſe de ſes productions eſt ſon *Mercure Hollandois*, en 10 vol. in-12. C'eſt une hiſtoire mauſſade des conquêtes de Louis XIV en Hollande, en Franche-Comté, en Allemagne & en Catalogne, & des autres événemens qui occuperent l'Europe depuis 1672 juſqu'à la fin de 1679. Louvet avoit quitté la médecine pour l'hiſtoire ; il étoit auſſi peu propre à l'une qu'à l'autre, quoiqu'honoré du titre d'*Hiſtoriographe* de S. A. R. le prince de Dombes.

LOUVIERES, (Charles-Jacques de) vivoit dans le 14e ſiecle, ſous le regne de Charles V, roi de France. On croit même que ſon intelligence pour les affaires relatives au gouvernement, lui mérita la faveur de ce prince & une place conſidérable auprès de lui. La réputation qu'il ſe fit dans cette partie, lui a fait attribuer aſſez communément le fameux ouvrage du *Songe du Vergier*, 1491, in-fol. & réimprimé dans le recueil des *Libertés de l'Egliſe Gallicane*, en 1731, 4 vol. in-fol. ; ouvrage qui traite de la puiſſance eccléſiaſtique & de la temporelle. Goldaſt l'a inſéré dans ſon recueil *De Monarchia*. Ce traité ne paſſe pas univerſellement pour être de Louvieres ; car les uns l'ont donné à Raoul de Preſle, ou à Jean de Vertu, ſecrétaire de Charles V, & les autres à Philippe de Maizieres.

LOUVILLE, (Eugene d'Allonville, chevalier de) né au château de ce nom en Beauce, l'an 1671, d'une famille noble & ancienne, ſervit d'abord ſur mer, enſuite ſur terre. Il fut brigadier des armées de Philippe V, & eut part aux affaires du gouvernement. La paix d'Utrecht l'ayant rendu à lui-même, il ſe conſacra aux mathématiques, & principalement à l'aſtronomie. L'académie des ſciences de Paris le reçut au nombre de ſes membres ; & la ſociété royale de Londres lui fit le même honneur quelque tems après. Il mourut en 1732, à 61 ans. On a de lui pluſieurs *Diſſertations* ſur des matieres de phyſique & d'aſtronomie, imprimées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* ; & quelques autres dans le *Mercure*, depuis 1720, contre le P. Caſtel, Jéſuite. Son imagination dérogeoit quelquefois à ſon jugement, & pluſieurs de ſes raiſonnemens tiennent plus à ſon humeur & à ſes goûts, qu'aux regles d'une bonne logique. On l'a vu attribuer aux

chaleurs de la canicule la liquéfaction du ſang de S. Janvier, dont il avoit été témoin oculaire à Naples, quoique ce phénomene ſe reproduiſe régulièrement le 19 ſeptembre, & qu'il ſoit contre la nature d'un ſang durci de ſe fondre par la chaleur (*Mém. polit. & milit. de M. de Noailles*, t. 2, p. 42).

LOUVOIS, (le marquis de) *voyez* TELLIER François.

LOUVREX, (Mathias-Guillaume de) né à Liege en 1665 d'une ancienne famille patricienne, rendit à ſa patrie des ſervices importans dans les divers emplois qu'il occupa, & ſe diſtingua extraordinairement par ſes connoiſſances dans le droit civil & canonique. Les avocats des nations voiſines le conſultoient fréquemment, ſurtout dans les matieres bénéficiales, & ſes déciſions étoient ordinairement ſuivies comme des regles ſures. L'illuſtre Fénélon ayant appris que dans un procès Louvrex défendoit la cauſe de ſon adverſaire, voulut lire ſon Mémoire, & après l'avoir lu, non content de ſe déſiſter de ſes prétentions, lui envoya la collection de ſes ouvrages avec une lettre remplie des ſentimens de la plus grande eſtime, & lui demanda ſon amitié. Doué de la mémoire la plus heureuſe, il connoiſſoit non-ſeulement tous les livres d'une très-ample bibliotheque, mais déſignoit ſouvent l'endroit du paſſage dont il avoit beſoin : par ce moyen, après avoir perdu entiérement la vue, il ne ceſſa de dicter avec la même préſence d'eſprit qu'auparavant. Il mourut à Liege le 13 ſeptembre 1734, eſtimé autant par la ſimplicité de ſes mœurs, ſa modeſtie, ſon déſintéreſſement & ſa charité envers les pauvres, que par ſa profonde ſcience. Nous avons de lui : I. Des *Diſſertations Canoniques ſur l'origine, l'élection, les devoirs & les droits des Prévôts & des Doyens des Egliſes cathédrales & collégiales*, en latin, Liege, 1729, in-fol. II. *Recueil contenant les Edits du pays de Liege & comté de Looz, les Privileges accordés par les empereurs, les Concordats & Traités faits avec les Puiſſances voiſines*, 3 vol. in-fol. avec des notes utiles & ſavantes, Liege, 1714-1735. On en a donné une édition augmentée par les ſoins de Bauduin Hodin, Liege, 1751, 4 vol. in-fol. III. D'excellentes notes ſur l'ouvrage de Charles de Méan, intitulé *Obſervationes & res judicatæ* &c. (*voyez* MÉAN). IV. Le troiſieme volume de l'*Hiſtoria Leodienſis* avec M. de Craſſier. *Voyez* FOULON.

LOWENDAL, *voyez* LOWENDAL.

LOWTH, (Guillaume) théologien Anglois, paſteur à Buriton, mort en 1732, s'eſt acquis l'eſtime des ſavans par les Notes qu'il a données ſur S. Clément d'Alexandrie, ſur Joſephe, & ſur les hiſtoriens eccléſiaſtiques grecs, inſérées dans les éditions de ces livres, données en Angleterre. Il a publié auſſi : I. L'*Autorité & l'inſpiration du Vieux & du Nouveau Teſtament*, 1699, in-12, ſolidement écrit; mais il a pu ſe convaincre en compoſant ce livre, que l'autorité des Livres-Saints n'eſt pas une regle ſuffiſante pour diriger notre foi. II. *Direction pour la lecture de l'Ecriture-Sainte*, 1708, in-12.

LOYER, (Pierre le) *Loserus*, conſeiller au préſidial d'Angers, & l'un des plus ſavans hommes de ſon ſiecle dans les langues orientales, naquit au village d'Huillé, dans l'Anjou, en 1540, & mourut à Angers en 1634, à 94 ans. On a de lui : I. Un *Traité des Spectres*, in-4°, Paris, 1605. II. *Edom, ou les Colonies Iduméennes* en Europe & en Aſie, *avec les Phéniciennes*, Paris, 1620, in-8°. On remarque dans ces deux ouvrages une érudition & une lecture immenſe ; mais des idées bizarres, & un entêtement ridicule pour les étymologies tirées de l'hébreu & des autres langues. Le Loyer prétendoit trouver dans *Homere* le village d'Huillé, lieu de ſa naiſſance, ſon nom de famille, celui de ſa province. Lorſqu'on lui reprochoit de ſe vanter de ſavoir ce qu'il ne pouvoit pas connoître, il répondoit que *c'étoit la grace de Dieu qui opéroit ces effets merveilleux*. III. Des *Œuvres & Mélanges Poétiques*, Paris, 1579, in-12.

LOYSEAU, (Charles) avocat au parlement de Paris, & habile juriſconſulte, iſſu d'une famille originaire de la Beauce, fut lieutenant-particulier à Sens ſa patrie, puis bailli de Châteaudun, & enfin avocat conſultant à Paris, où il mourut en 1627, à 63 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages eſtimés, Lyon, 1701, in-fol. Son *Traité du Déguerpiſſement* paſſe pour ſon chef-d'œuvre, à cauſe du mêlange judicieux qu'il y a fait du droit romain avec le droit françois.

LOYSEL, *voyez* LOISEL.

LUBBERT, (Sibrand) docteur proteſtant dans l'univerſité d'Heidelberg, né à Langoword, dans la Friſe, vers 1556, devint profeſſeur à Franeker, où il mourut en 1625. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui prouvent que c'étoit un eſprit querelleur & tracaſſier, qui ſe plaiſoit à attaquer tout le monde. Il écrivit contre les Proteſtans raiſonnables avec la même fureur que contre les Catholiques. Grotius, Arminius, Gretzer, Bellarmin &c, furent l'objet de ſes déclamations & de ſes ſophiſmes. Scaliger qui trouvoit en lui un autre lui-même, le regardoit comme un ſavant. Son traité *De Papâ Romano*, 1594, in-8°, eſt la principale production de ſon fanatiſme.

LUBIENIETSKI, (Staniſlas) *Lubienietius*, gentilhomme Polonois, né à Cracovie en 1623, fut un des ſoutiens du Socinianiſme. Il n'oublia rien auprès des princes d'Allemagne pour le faire autoriſer ou du moins tolérer dans leurs états ; mais il n'y put réuſſir. Il mourut empoiſonné en 1675, après avoir vu périr de même deux de ſes filles ; & fut enterré à Altena, malgré l'oppoſition des miniſtres luthériens. On a de lui : I. *Theatrum Cometicum*, Amſterdam, 1668, 2 vol. in-fol. On y trouve l'hiſtoire des cometes, depuis le Déluge juſqu'en 1667. II. Une *Hiſtoire de la Réformation de Pologne*, Freiſtadt, 1685, in-8° ; fruit de ſes préventions & de ſes erreurs.

LUBIENSKI, (Staniſlas) évêque de Plocsko, mort l'an 1660, à 68 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : I. *Narratio profectionis in Sueciam Sigiſmundi III.*

II. Une Diſſertation intitulée *De rebus Sileſiacis.* III. *De jure regni Polonici ad Ruſſicas & Moſcovíticas regiones.* IV. *Vitæ Plocenſium Epiſcoporum* &c.

LUBIN, (S.) né à Poitiers de parens pauvres, devint abbé du monaſtere de Brou, puis évêque de Chartres en 544. Il mourut en 556, après avoir paſſé ſa vie dans les exercices de la pénitence & dans la pratique des vertus.

LUBIN, (Eilhard) né à Werſterſtede, dans le comté d'Oldenbourg, en 1565, ſe rendit habile dans les langues grecque & latine. Il devint profeſſeur de poéſie à Roſtock en 1595, & on lui donna une chaire de théologie dans la même ville 10 ans après. Il mourut en 1621, à 56 ans, avec la réputation d'un bon humaniſte & d'un mauvais théologien. On a de lui : I. Des *Notes* ſur *Anacréon*, *Juvenal*, *Perſe*, *Horace*. II. *Antiquarius*, in-12 & in-8° : c'eſt une interprétation aſſez claire & aſſez courte, par ordre alphabétique, des mots vieux ou peu uſités. III. Un traité ſur la nature & l'origine du mal, intitulé : *Phoſphorus de cauſa prima, & natura mali*, Roſtock, in-8° & in-12, 1596. L'auteur y ſoutient qu'il faut admettre deux principes coéternels, ſavoir : *Dieu* & *le néant* ; Dieu, en qualité de bon principe ; & le néant, en qualité de mauvais principe. Il prétend que le mal n'eſt autre choſe, que la tendance vers ce néant, auquel il applique ce qu'Ariſtote a dit de la matiere premiere. Albert Grawer réfuta cette extravagance dans ſon traité *De natura mali*. IV. Une Apologie du livre précédent, intitulée : *De cauſa peccati*, Roſtock, 1602, in-4°. V. Des *Vers* latins, dans le tome 3e du recueil *Delicia Poëtarum Germanorum*.

LUBIN, (Auguſtin) ſavant religieux Auguſtin, naquit à Paris en 1624. Il devint géographe du roi, & fut provincial de la province de France, puis aſſiſtant général des Auguſtins François à Rome. Il mourut dans le couvent des Auguſtins du fauxbourg St-Germain à Paris, en 1695, à 72 ans. L'eſprit de retraite & l'amour de l'étude lui donnerent le moyen d'enrichir la république des lettres de divers ouvrages. On a de lui : I. Le *Mercure géographique*, ou *le Guide des Curieux*, in-12, Paris, 1678. Ce livre, qui fut recherché dans le tems, ne peut guere ſervir aujourd'hui. II. Des *Notes ſur les Lieux dont il eſt parlé dans le Martyrologe Romain*, Paris, 1661, in-4°. III. Le *Pouillé des Abbayes de France*, in-12. IV. La *Notice des Abbayes d'Italie*, in-4°, en latin. V. *Orbis Auguſtinianus*, ou la Notice de toutes les maiſons de ſon ordre, avec quantité de Cartes qu'il avoit autrefois gravées lui-même ; Paris, in-12. VI. *Tabulæ ſacræ Geographicæ*, in-8°, Paris, 1670. C'eſt un dictionnaire de tous les lieux de la Bible, qui eſt ſouvent joint avec la Bible connue ſous le nom de *Léonard*. VII. Une traduction de l'*Hiſtoire de la Laponie* par Scheffer, in-4°. VIII. *Index, Geographicus, ſive In Annales Uſſerianos Tabulæ & obſervationes Geographicæ*, publiées à la tête de l'édition d'*Uſſerius*, faite à Paris en 1673, in-fol.

Tous ces ouvrages ſont des témoignages de l'érudition du P. Lubin. Il étoit verſé dans la géographie ancienne & moderne, & dans l'hiſtoire ſacrée & profane. Ses livres ne ſont pas écrits avec agrément, mais les recherches en ſont utiles.

LUC, (S.) Evangéliſte, étoit d'Antioche, métropole de Syrie, & avoit été médecin. On ne ſait s'il étoit juif ou païen de naiſſance. Il fut compagnon des voyages & de la prédication de S. Paul, & commença à le ſuivre l'an 51, quand cet Apôtre paſſa de Troade en Macédoine. On croit qu'il prêcha l'Evangile dans la Dalmatie, les Gaules, l'Italie & la Macédoine, & qu'il mourut en Achaïe; mais on ne ſait rien de certain ni ſur le tems, ni ſur le lieu de ſa mort. Outre ſon *Evangile*, qu'il écrivit ſur les Mémoires des Apôtres, & dont le caractere eſt d'être plus hiſtorique, & de rapporter plus de faits que de préceptes qui regardent la morale; on a de lui les *Actes des Apôtres*. C'eſt l'hiſtoire de leurs principales actions à Jeruſalem & dans la Judée, depuis l'Aſcenſion de J. C. juſqu'à leur diſperſion. Il y rapporte les voyages, la prédication & les actions de S. Paul, juſqu'à la fin des 2 années que cet Apôtre demeura à Rome, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'an 63 de J. C.: ce qui donne lieu de croire que ce livre fut compoſé à Rome. C'eſt un tableau fidele des merveilleux accroiſſemens de l'Egliſe, & de l'union qui régnoit parmi les premiers Chrétiens. Il contient l'hiſtoire de 30 ans, & S. Luc l'écrivit ſur ce qu'il avoit vu lui-même. Toute l'Egliſe l'a toujours reconnu pour un livre canonique. Il eſt écrit en grec avec élégance; la narration en eſt noble, & les diſcours qu'on y trouve ſont remplis d'une douce chaleur. S. Jérôme dit que » cet » ouvrage, compoſé par un » homme qui étoit médecin de » profeſſion, eſt un remede » pour une ame malade ». S. Luc eſt celui de tous les auteurs inſpirés du Nouveau Teſtament, dont les ouvrages ſont le mieux écrits en grec. Il y regne une ſimplicité & en même tems une grace, une onction, que la littérature profane n'a jamais ſu rendre. La maniere dont il a écrit l'hiſtoire de J. C., de ſes actions & de ſa doctrine, comme celle des trois autres Evangéliſtes, ce caractere frappant de vérité, ce ton de perſuaſion & de conviction, qui ſubjugue l'entendement & confond la philoſophie la plus irréligieuſe. » Dirons-nous, de» mande J. J. Rouſſeau, que » l'hiſtoire de l'Evangile eſt » inventée à plaiſir? Non, ce » n'eſt pas ainſi qu'on invente. » Il ſeroit plus inconcevable » que pluſieurs hommes d'ac» cord euſſent fabriqué ce livre, » qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en » ait fourni le ſujet. Jamais des » auteurs Juifs n'euſſent trouvé » ce ton. Et l'Evangile a des » caracteres de vérité ſi grands, » ſi frappans, ſi parfaitement » inimitables, que l'inventeur » en ſeroit plus étonnant que » le héros » (*voyez* MARC). On penſe que c'eſt l'Evangile de S. Luc que S. Paul appelle *ſon Evangile* dans l'Epître aux Romains. L'Egliſe célebre la fête de cet Evangéliſte le 18 oc-

tobre. S. Jerôme prétend qu'il demeura dans le célibat, & qu'il vécut juſqu'à 83 ans.

LUC, *voyez* LUCAS.

LUC, (St-) *voyez* ESPINAY.

LUCA, *voyez* SIGNORELLI.

LUCA, (Jean-Baptiſte de) ſavant cardinal, natif de Venozza dans la Baſilicate, mort en 1683, à 66 ans, s'éleva à la pourpre par ſon mérite; car il étoit d'une naiſſance très-obſcure. On lui doit: I. Des *Notes* ſur le concile de Trente. II. Une *Relation* curieuſe *de la Cour de Rome*, 1680, in-4°. III. Une compilation étendue ſur le droit eccléſiaſtique, en 12 vol. in-fol. Elle eſt intitulée: *Theatrum juſticiæ & veritatis*. La meilleure édition eſt celle de Rome.

LUCAIN, (*Marcus Annæus*) naquit à Cordoue en Eſpagne, vers l'an 39e de J. C., d'Annæus Mela, frere de Séneque le philoſophe. Il vint à Rome de bonne heure, & s'y fit connoître par ſes déclamations en grec & en latin. Néron, charmé de ſon génie, le fit élever avant l'âge aux charges d'augure & de queſteur. Cet empereur vouloit avoir ſur le Parnaſſe le même rang qu'il occupoit dans le monde; Lucain eut la noble imprudence de diſputer avec lui le prix de la poéſie, & le dangereux honneur de le remporter. Les ſujets qu'ils traiterent tous les deux étoient *Orphée* & *Niobé*. Lucain s'exerça ſur le premier & Néron ſur le ſecond. Cet empereur eut la douleur de voir ſon rival couronné ſur le théâtre de Pompée. Il chercha toutes les occaſions de mortifier le vainqueur, en attendant celle de le perdre. Elle ſe préſenta bientôt. Lucain, irrité contre ſon perſécuteur, entra dans la conjuration de Piſon, & fut condamné à mort. Toute la grace que lui fit le tyran, fut de lui donner le choix du ſupplice. Il ſe fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & prononça, dit Tacite, dans ſes derniers momens, les vers qu'il avoit faits ſur un ſoldat qui étoit mort de la ſorte; mais ce ſang-froid ne répond guere aux efforts qu'il fit pour ſe conſerver la vie. Il chargea ſa mere & rejeta ſur elle tous les complots. Il eſt difficile de concilier cette lâcheté avec les ſentimens élevés que ſes ouvrages reſpirent; mais on ſait que les leçons des philoſophes ne ſont pas toujours d'accord avec leurs actions. Il expira l'an 65 de J. C. » Telle fut » la fin tragique de Lucain, » dit un philoſophe, qu'une » vaine diſpute, pour un lau» rier ſtérile, avança; car peut» être n'eût-il jamais conſpiré » contre Néron, ſi le tyran » n'eût pas eu la folie de join» dre à ſes autres fureurs, celle » de vouloir être bel-eſprit. » Mais ce qui doit étonner, » c'eſt que les juges, malgré la » terreur & la crainte qu'il inſ» piroit, aient eu le courage » de déclarer mauvais ſes vers, » en couronnant ceux de ſon » rival ». De tous les ouvrages qu'il avoit compoſés, il ne nous reſte que ſa *Pharſale*, ou *la Guerre de Céſar & de Pompée*. Lucain n'a oſé s'écarter de l'hiſtoire dans ce poëme, & par-là il l'a rendu ſec & aride. En vain veut-il ſuppléer au défaut d'invention par la grandeur des ſentimens; il eſt preſque toujours tombé dans l'enflure, dans le

ſeux ſublime & dans le gigantesque. Céſar & Pompée y ſont quelquefois petits à force d'y être grands. Ce poëte n'emploie ni la poéſie brillante d'Homere, ni l'harmonie de Virgile. Mais s'il n'a pas imité les beautés du poëte grec & du latin, il a auſſi des traits qu'on chercheroit vainement dans l'*Iliade* & dans l'*Eneïde*. Au milieu de ſes déclamations ampoulées, il offre des penſées mâles & hardies, des maximes ſages & profondément réfléchies. La 1re édition de *Lucain* eſt de Rome, 1469, in-fol.; l'édition *cum notis Variorum* eſt de Leyde, 1669, in-8°: celle de Leyde, 1728, en 2 vol. in-4°, eſt plus eſtimée que celle de 1740; mais toutes le cedent à l'édition de Strawberry, Hill, 1767, in-4°, gr. pap. Il y en a une jolie édition de Paris, Barbou, 1767, in-12. Brébeuf a traduit la *Pharſale* en vers françois, & il ne falloit pas moins que l'imagination vive & fougueuſe de ce poëte, pour rendre les beautés & les défauts de l'original. Mrs. Marmontel & Maſſon en ont donné deux verſions en proſe, l'une en 1768, 2 vol. in-8°, & l'autre en 1766, 2 vol. in-12. M. le chevalier de Laurès a publié en dernier lieu une nouvelle traduction de *Lucain* en vers, ou plutôt une imitation, 1 vol. in-8°.

LUCANUS, *voy.* OCELLUS.

LUCAR, *voyez* CYRILLE-LUCAR.

LUCAS, *voyez* LUCO.

LUCAS DE LEYDE, peintre & graveur, né en 1494, apporta en naiſſant un goût décidé pour la peinture, & il le perfectionna par une grande application. A 12 ans il fit un tableau eſtimé des connoiſſeurs. Ses talens lui acquirent l'eſtime de pluſieurs célebres artiſtes, & particuliérement d'Albert Durer, qui vint exprès en Hollande pour le voir. S'étant imaginé, au retour d'un voyage de Flandre, qu'on l'avoit empoiſonné, il paſſa les ſix dernieres années dans un état languiſſant, & preſque toujours couché. Il ne ceſſa pas pour cela de peindre & de graver: *Je veux*, diſoit-il, *que mon lit me ſoit un lit d'honneur.* Il mourut en 1533, à 39 ans. Ses figures ont beaucoup d'expreſſion, ſes attitudes ſont naturelles, & il y a un bon ton dans le choix de ſes couleurs; mais il n'a pas jeté aſſez de variété dans ſes têtes, ſes draperies ne ſont pas bien entendues, ſon deſſin eſt incorrect, & ſon pinceau n'eſt pas aſſez moëlleux.

LUCAS TUDENSIS, ou *Luc de Tuy*, écrivain du 13e ſiecle, ainſi nommé, parce qu'il étoit diacre, puis évêque de Tuy en Galice, fit divers voyages en Orient & ailleurs, pour s'informer de la religion & des cérémonies des différentes nations. Il compoſa à ſon retour: I. Un Ouvrage *contre les Albigeois*, écrit d'une maniere exacte & judicieuſe, imprimé à Ingolſtadt en 1612, & qui ſe trouve dans la Bibliotheque des Peres. II. Une *Hiſtoire d'Eſpagne*, depuis Adam juſqu'en 1236. III. La *Vie de S. Iſidore de Séville*, compoſée l'an 1206, inſérée dans Mabillon, *Sæc.* 2 *Benedict.*

LUCAS BRUGENSIS, (François) ou *Luc de Bruges*, licencié en théologie à Louvain, & doyen de l'égliſe de Sainte-

Omer, mourut en 1619, à 70 ans. Il poſſédoit les langues grecque, hébraïque, ſyriaque & chaldaïque. On a de lui : I. 1°. L'*Itinéraire de J. C.* tiré des quatre Evangéliſtes. 2°. *Commentaires ſur les Evangiles.* 3°. *Uſage de la Paraphraſe Chaldaïque de la Bible.* 4°. *Remarques ſur les Corrections les plus notables des Bibles latines.* 5°. *Notes critiques ſur les Exemplaires des Bibles latines & les Variantes.* 6°... *Sur les Variantes des Evangiles*, tant du texte grec que du latin. Tous ces ouvrages, imprimés pluſieurs fois ſéparément, ont été recueillis avec ordre à Leyde, 1712, 5 vol. in-fol. II. Des *Concordances de la Bible* ſelon la Vulgate de Sixte V. Hubert Phaleſius, Bénédictin de l'abbaye d'Affligem dans le Brabant, mort l'an 1638, en donna une édition plus ample & plus correcte à Anvers, l'an 1642, in-fol. Hugues de Saint-Cher eſt l'inventeur de cet ouvrage ſi utile pour trouver ſans peine tel paſſage de l'Ecriture que l'on ſouhaite. III. *Inſtructions pour les Confeſſeurs.* IV. Des *Sermons & Oraiſons funebres*, Anvers, in-8°.

LUCAS, (Paul) né à Rouen en 1664 d'un marchand de cette ville, eut dès ſa jeuneſſe une inclination extrême pour les voyages, & il la ſatisfit dès qu'il put. Il parcourut pluſieurs fois le Levant, l'Egypte, la Turquie & différens autres pays. Il en rapporta un grand nombre de médailles & d'autres curioſités pour le cabinet du roi de France, qui le nomma ſon antiquaire en 1714, & lui ordonna d'écrire l'hiſtoire de ſes voyages. Louis XV le fit partir de nouveau pour le Levant en 1723. Lucas revint avec une abondante moiſſon de choſes rares, parmi leſquelles on diſtingua 40 Manuſcrits pour la bibliotheque du roi, & 2 Médailles d'or très-curieuſes. Sa paſſion pour les voyages s'étant réveillée en 1736, il partit pour l'Eſpagne, & mourut à Madrid l'année d'après, après 8 mois de maladie. Les Relations de ce célebre voyageur ſont en 7 vol. Son *Ier Voyage* en 1699, Paris, 1714, eſt en 2 tom. in-12, qui ſe relient en un. Son *IIe Voyage* en 1704, parut à Paris, 1712, 2 vol. in-12. Son *IIIe Voyage*, fait en 1714, fut publié à Rouen, 1724, 3 vol. in-12. On aſſure que ces voyages ont été mis en ordre par différentes perſonnes, le 1*er* par Baudelot de Dairval, le 2*e* par Fourmont l'aîné, & le 3*e* par l'abbé Banier. Ils ſont paſſablement écrits & aſſez amuſans pour ceux qui dans ces ſortes d'ouvrages ne cherchent ni la vérité ni même la vraiſemblance. Dans les choſes même que le voyageur étoit le plus à même de vérifier, il n'a mis ni diſcernement ni exactitude.

LUCAS, (Richard) théologien Anglois & docteur d'Oxford, né en Ecoſſe, mourut en 1715, âgé de 76 ans. On a de lui des *Sermons*; une *Morale* ſur l'Evangile; des *Penſées Chrétiennes*; le *Guide des Cieux*, & d'autres ouvrages en anglois.

LUCCHESINI, (Jean-Vincent) ſavant prélat de Lucques, fut ſecrétaire des papes Clément XI & de Benoît XIV, & mourut à Rome, âgé de plus de 80 ans, vers le milieu du

18e ſiecle. On a de lui : I. Une *Hiſtoire* de ſon tems peu eſtimée. Elle a paru à Rome, 1725, 3 vol. in-4°. II. Une *Traduction* en latin des Oraiſons de Démoſthenes.

LUCENA, (Jean) né dans le Portugal, Jéſuite l'an 1565, mort en 1600, à 51 ans, ſe rendit célebre par ſes Sermons. Il a laiſſé l'*Hiſtoire des Miſſions* de ceux de ſa Société dans les Indes, avec la *Vie* de S. François-Xavier. Cet ouvrage a été traduit du portugais en latin & en eſpagnol.

LUCENA, (Louis de) né à Guadalaxara, dans la Nouvelle-Caſtille, docteur en médecine, floriſſoit dans le 16e ſiecle. Il employa pluſieurs années à faire de longs voyages pour étudier la nature. Après diverſes courſes, il ſe rendit à Toulouſe, où il exerça la médecine. Ce fut certainement dans cette ville qu'il écrivit ſon traité *De tuendâ, præſertim a peſte, integrâ valetudine, deque hujus morbi remediis*; & il y fut imprimé en 1523, in-4°. L'auteur mourut à Rome en 1552, âgé de 61 ans.

LUCIDO, *voyez* LUCIUS Jean.

LUCIDUS, (Jean) ſurnommé *Samotheus* ou *Samoſathenus*, ſe diſtingua dans le 15e ſiecle par ſes progrès dans les mathématiques. On a de lui pluſieurs ouvrages de chronologie en latin : I. *De emendatione Temporum*. II. *Epitome emendationis Calendarii Romani* &c.

LUCIE *ou* LUCE, (Ste) vierge célebre dans l'hiſtoire de l'Egliſe de Sicile, ſouffrit le martyre à Syracuſe vers l'an 304, ſous l'empire de Dioclétien, en prédiſant la prochaine tranquillité de l'Egliſe, qui eut effectivement lieu après la mort des tyrans & le triomphe de Conſtantin. Sigebert de Gemblours dit que l'empereur Othon I fit porter ſon corps à Metz, où il eſt honoré dans l'égliſe de S. Vincent. Les ſavans ne ſont pas tous diſpoſés à reconnoître les Actes de cette Sainte pour authentiques, quoiqu'ils ſoient anciens, puiſque S. Adhelme qui vivoit dans le 7e ſiecle, les a cités (voyez les *Acta ſincera S. Luciæ V. M. ex codice græco primùm edita, & illuſtrata, operâ & ſtudio Joannis de Joanne Tauromenitani*, Palerme, 1758, in-8°. Quelque rigueur de critique qu'on puiſſe exercer à cet égard, il ſera toujours vrai que le culte de Ste Lucie, l'idée générale de ſa foi & de ſes vertus ont des fondemens très-ſolides, puiſque ſon nom ſe trouve dans le Canon de la Meſſe, piece de la plus haute antiquité, avec ceux des Saints les plus illuſtres des premiers ſiecles. *Voyez* STE CATHERINE, S. ROCH.

LUCIEN, né à Samoſate, ſous l'empire de Trajan, d'un pere de condition médiocre, fut mis entre les mains d'un de ſes oncles, habile ſculpteur; mais ne ſentant aucune inclination pour l'art de ſon parent, il caſſa la premiere pierre qu'on lui mit entre les mains. Il embraſſa la profeſſion d'avocat; mais auſſi peu propre à la chicane qu'au ciſeau, il ſe conſacra à la philoſophie & l'éloquence. Il les profeſſa à Antioche, dans l'Ionie, dans la Grece, dans les Gaules & l'Italie. Athenes fut le théâtre où il brilla le plus long-tems. Marc-Aurele le nomma greffier du préfet d'Egypte. On croit

qu'il mourut ſous l'empereur Commode dans un âge fort avancé. Nous avons de Lucien divers écrits dont le ſtyle eſt naturel, vif, plein d'eſprit & d'agrément. Il ſait éprouver ces ſenſations vives & agréables, que produiſent la ſimplicité fine & l'enjouement naïf de la pluiſanterie attique. Lucien eſt principalement connu par ſes *Dialogues des Morts*. Il y peint, avec autant de fineſſe que d'enjouement, les travers, les ridicules & la ſottiſe des philoſophes, qui affectent de mépriſer les richeſſes & les honneurs, tandis qu'ils ſont dévorés de cupidité & d'orgueil; qui ne parlent que de vertu & de grandeur d'ame, tandis que l'on ne connoit rien de plus lâche ni de plus vicieux parmi les hommes. » Pour combler d'abſurdités, » dit-il, je vis, en ſuivant mes » philoſophes dans les détails » de leur vie, que leur con» duite étoit par-tout en con» tradiction avec leurs prin» cipes. Ceux qui parlent le » plus du mépris des richeſſes, » ſont auſſi les plus intéreſſés; » on les voit tous les jours » prêter à uſure & ſe plaindre » ſans ceſſe de leurs débiteurs. » Ils n'enſeignent que pour de » l'argent, & la ſoif de l'or les » rend capables des dernieres » baſſeſſes. D'autres en affec» tant la plus grande indiffé» rence pour la gloire, n'ont » qu'elle en vue dans tous leurs » travaux. Tels déclament en » public contre la volupté, qui » dans le ſecret de leur vie en » ſont les eſclaves les plus ſou» mis ». Lucien inſiſte particuliérement ſur l'ignorance & les incertitudes qu'il avoit obſervées dans ceux qui ſe donnoient pour *Précepteurs du genre humain*, & qui n'ont jamais pu s'accorder un moment dans les queſtions les plus intéreſſantes ſur l'origine, le gouvernement & la deſtination du monde. » L'incertitude & le doute ac» compagnerent les premiers » pas que je fis dans la con» noiſſance de ce que les phi» loſophes appellent *le Monde*. » Je ne pouvois concevoir ni » par qui, ni comment il avoit » pu être formé, quel avoit été » ſon commencement & quelle » ſeroit ſa fin. Ce fut bien pis » encore, lorſque je vins à » examiner en détail chacune » des parties qui le compoſent. » Le hazard ſeul me paroiſſoit » avoir préſidé à la diſpoſition » des étoiles, jettées en appa» rence ſans ordre & ſans deſſein » dans les eſpaces du ciel; la » matiere & la nature du ſoleil » excitoient vivement ma cu» rioſité; les phaſes de la lune » & la viciſſitude de ſes diffé» rens aſpects étoient à mes » yeux des merveilles auſſi » étonnantes qu'incompréhen» ſibles. La ſplendeur étince» lante des éclairs, le bruit » éclatant du tonnerre, la pluie, » la neige & la grêle qui ſe » forment ſur nos têtes, tout » cela étoit pour moi autant de » myſteres inexplicables, & » dans leſquels je déſeſpérois de » pénétrer jamais ſans quelque » ſecours. Pour ſortir de cet » état d'ignorance & de per» plexité, je crus n'avoir rien » de mieux à faire que de re» courir aux philoſophes. Per» ſuadé qu'ils étoient les dépo» ſitaires de toutes les vérités, » & qu'ils diſſiperoient mes

» doutés ſur ces divers ſujets, » je m'adreſſai à ceux d'entre » eux que je crus les plus ha- » biles. Je jugeai de leur mé- » rite, à la gravité de leur ex- » térieur, à la pâleur de leur » viſage, & à la longueur de » leur barbe; marques infail- » libles, ſelon moi, de la pro- » fondeur & de la ſublimité de » leurs connoiſſances. Lorſque » je me fus mis entre leurs » mains, il fallut convenir du » prix, qui n'étoit pas modi- » que; encore m'obligea-t-on » d'en payer la moitié d'a- » vance, avec promeſſe d'ac- » quitter le reſte quand le cours » des leçons ſeroit fini. Je vou- » lus d'abord être inſtruit de » tous les contes qu'ils nous » font ſur ce qui ſe paſſe dans » le ciel, & ſavoir comment ils » s'y prennent pour nous ex- » pliquer l'ordre établi dans » l'univers. Quel fut mon éton- » nement, lorſque mes doctes » maîtres, bien loin de diſſiper » ma premiere incertitude, me » plongerent dans un aveugle- » ment mille fois plus grand » encore! J'avois tous les jours » les oreilles rebattues des » grands mots, de *principes*, » de *fins*, d'*atômes*, de *vuide*, » de *matiere*, de *formes*. Ce » qu'il y avoit de plus inſup- » portable pour moi, c'eſt que » chacun d'eux, en m'enſeig- » nant préciſément le con- » traire de ce que m'avoient » dit tous les autres, exigeoit » que je n'euſſe confiance qu'en » lui ſeul, & me donnoit ſon » ſyſtême comme le ſeul bon ». Ces portraits & beaucoup d'autres que Lucien fait des anciens philoſophes, ſont remarquables par leur reſſemblance avec ceux que J. J. Rouſſeau a tracés des philoſophes modernes, & prouvent que la fauſſe ſageſſe eſt la même dans tous les tems (*a*). Un autre objet des critiques de Lucien étoient les dieux du paganiſme, & les délires divers de cette religion abſurde. Mais cette partie de ſes ouvrages eſt bien moins intéreſſante & moins originale; les Chrétiens ayant prévenu preſque toutes les obſervations ſur les extravagances de la mythologie. Cette lecture peut même faire de très-mauvaiſes impreſſions ſur des eſprits ſuperficiels. Le ſatyrique confond le vrai & le faux, le bon & le mauvais, & donne à ſes ſarcaſmes une étendue qui compromet les vérités les plus reſpectables. Les Chrétiens en démoliſſant le monſtrueux édi-

(*a*) Cependant ſi l'on veut être juſte, il ne faut pas négliger l'obſervation ſuivante que fait un auteur impartial & équitable. » Quand un paga- » niſme inſenſé couvroit la face de la terre, la philoſophie a pu porter » quelques hommes à ſe ſéparer de la contagion, & à faire même, » comme Platon, des vœux, pour qu'un Dieu vint inſtruire l'homme; » mais aujourd'hui que leurs vœux ſont accomplis, & que le Chriſtianiſme » répand la plus pure lumiere, le philoſophe ne doit être diſtingué du » peuple que par une foi plus épurée; & il n'y a que la lie de l'humanité » qui ſe rejette dans des abſurdités plus dangereuſes que le paganiſme » même ». Cette remarque met une différence remarquable entre les philoſophes modernes & les anciens. Le parallele eſt tout en faveur de ceux-ci: il peut ſervir à excuſer à un certain point leurs travers & à alléger les juſtes reproches qu'on leur fait.

fice du paganiſme, le remplaçoient par un bâtiment auguſte, ſolide & excellemment aſſorti dans toutes ſes parties; Lucien ne ſait que détruire, & laiſſe ſon lecteur dans un déſert qui ne differe preſque point d'un néant parfait. On remarque auſſi que ce Grec érige en héros des poliſſons que la police de nos villes ne ſouffriroit point dans les rues (*voyez* DEMONAX); Lucien lui-même s'eſt aſſuré une place parmi eux, il ne reſpecte ni la bienſéance ni la pudeur. Son goût pour l'épicuriſme paroît par l'éloge qu'il fait d'Epicure, en l'appellant *un homme digne d'être placé ſur les autels, un eſprit divin, un ſage qui a mis dans les routes de la vraie ſageſſe & du vrai bonheur tous ceux qui ont écouté ſes leçons.* Il n'a point écrit expreſſément contre le Chriſtianiſme, mais il a horriblement maltraité & J. C. & ſes adorateurs, dans ſon récit de la mort de Péregrin, qu'il ſuppoſe très-fauſſement avoir joué un grand rôle parmi les Chrétiens. Il eſt difficile de comprendre après cela, comment quelques ſavans ont pu croire qu'il a été chrétien lui-même. Le Dialogue intitulé *Philopatris*, ſur lequel ils fondent ſon prétendu chriſtianiſme, ne peut avoir été fait par *Lucien*. L'auteur de cet ouvrage, écrit ſur la fin du premier ſiecle, dit qu'il avoit vu S. Paul, & qu'il avoit reçu de lui le baptême; ce qui ne convient pas à Lucien, qui floriſſoit ſous Marc-Aurele, & qui mourut un ſiecle après S. Paul (*voyez* les notes de la derniere édition de *Lucien* à Amſterdam, & une ſavante Diſſertation de Conrad Geſner). Suidas rapporte qu'il mourut déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avoit plaiſanté ſur J. C.; mais le ſilence des auteurs contemporains peut rendre cette anecdote douteuſe. D'Ablancourt a traduit tous les ouvrages de Lucien, Amſterdam, 2 vol. in-8°, 1709; mais quiconque ne les connoît que par cette verſion lâche, infidelle & tronquée, ne peut qu'en avoir une très-fauſſe idée. L'abbé Maſſieu en a donné une meilleure, Paris, 1781, 3 vol. in-12, effacée cependant par celle qui a paru en 1789 avec des notes hiſtoriques & critiques, Paris, 6 vol. in-8°. Les meilleures éditions des ouvrages de Lucien ſont: Celle de Paris in-fol. 1615, en grec & en latin, par Bourdelot; d'Amſterdam, 1687, 2 vol. in-8°, *cum notis Variorum*; & de la même ville, 1743, 3 vol. in-4°, auxquels il faut joindre un *Index*; Utrecht, 1746, in-4°.

LUCIEN, (S.) prêtre d'Antioche & martyr, avoit d'abord évité la fureur de la perſécution de Dioclétien; mais ayant été dénoncé par un prêtre Sabellien, il fut conduit devant Maximin, ſurnommé *Daïa*. Au lieu de blaſphémer la Religion chrétienne, comme on vouloit le lui perſuader, il compoſa pour ſa défenſe une *Apologie* éloquente. Maximin le fit tourmenter de pluſieurs manieres; mais n'ayant pu ébranler ſa foi, il le fit noyer (ſelon quelques-uns, décapiter) vers l'an 312. L'illuſtre martyr emporta au tombeau une grande réputation de ſavoir & de ſainteté. Il avoit ouvert à Antioche une école

école pour développer les principes de la Religion, & pour applanir les difficultés de l'Ecriture. Il ne nous reſte aucun des ouvrages qu'il avoit compoſés. S. Jerôme dit qu'il avoit revu avec beaucoup de ſoin la *Verſion des Septante*. Toutes les égliſes qui étoient entre Antioche & Conſtantinople, ſe ſervoient de cette *Verſion*. On l'accuſa d'avoir eu du penchant pour l'Arianiſme. Il eſt certain que les principaux chefs des Ariens avoient été diſciples du ſaint martyr; mais ils s'éloignerent des vérités que leur maître leur avoit enſeignées, & ſe ſervirent de ſon nom pour répandre leurs erreurs. S. Athanaſe l'a juſtifié de façon à diſſiper tous les nuages répandus ſur ſa foi. — Il y a eu trois autres LUCIEN: l'un martyriſé ſous Dece l'an 250; l'autre premier évêque de l'égliſe de Beauvais; & un troiſieme, dont nous avons une Lettre *ſur l'invention du corps de S. Etienne*. Il a vécu dans le 4 & 5e ſiecle, & écrivoit l'an 415. *Voyez* GAMALIEL.

LUCIFER, c'eſt-à-dire *Porte-Lumiere*, fils de Jupiter & de l'Aurore, ſelon les poëtes, eſt, ſuivant les aſtronomes, la planete brillante de Vénus. Lorſqu'elle paroît le matin, elle ſe nomme *Lucifer*; mais on l'appelle *Heſperus*, c'eſt-à-dire l'*Etoile du ſoir*, lorſqu'on la voit après le coucher du ſoleil. — LUCIFER eſt le nom qu'on donne ordinairement au premier Ange rebelle, précipité du ciel aux enfers; dénomination fondée ſur un paſſage d'Iſaïe (chap. 14), où ce prophete parle à la vérité littéralement du roi de Babylone, mais qui dans le ſens figuré exprime très-bien la chute du premier Ange. Auſſi les SS. Peres l'ont-ils ainſi expliqué, & les expreſſions dont le prophete ſe ſert, marquent aſſez qu'il prétend retracer cet ancien & mémorable événement à l'occaſion du châtiment de ce roi impie & ſuperbe. La chute des Anges n'a pas été inconnue aux ſages profanes. Voyez le *Catéch. philoſ.*, n°. 264, 265, & les art. ASMODÉE, OPHIONÉE &c.

LUCIFER, fameux évêque de Cagliari, métropole de la Sardaigne, ſoutint la cauſe de S. Athanaſe avec tant de véhémence & d'intrépidité, au concile de Milan en 355, que l'empereur Conſtance, irrité de ſon zele, l'exila à Germanicie en Syrie; il trouva ſur le ſiege épiſcopal de cette ville Eudoxe, l'un des chefs de l'Arianiſme. Son ardeur contre cette héréſie ne s'y ralentit pas, ce qui le fit tranſporter à Eleuthéropolis; il y trouva le même objet de ſon zele: Eutychius, fameux Arien, en étoit évêque. Ce fut-là qu'il écrivit ſon premier livre contre Conſtance, qui le relégua dans la Thébaïde en Egypte, où il reſta juſqu'à la mort de ce prince. Lucifer, rappellé ſous Julien en 361, alla à Antioche, y trouva l'égliſe diviſée, & ne fit qu'augmenter le ſchiſme en ordonnant Paulin. Cette ordination déplut à S. Euſebe de Verceil, que le concile d'Alexandrie avoit envoyé pour terminer cette querelle (*voyez* MELECE de Melitine). Lucifer inflexible dans ſes ſentimens, ſe ſépara

de ſa communion, & ternit par cette eſpece de ſchiſme l'éclat de ſes triomphes ſur l'Arianiſme. Il en cauſa un autre dont les conſéquences furent plus funeſtes. Il refuſa de communiquer non-ſeulement avec les Peres de Rimini qui, après leur repentir public, avoient été conſervés ſur leurs ſieges, mais même avec ceux qui les recevoient à la communion, c'eſt-à-dire avec le pape & toute l'Egliſe. Il eut un grand nombre de partiſans en Orient, en Egypte, en Afrique, en Eſpagne & en Sardaigne, qui furent appellés *Luciférians*. Il ſe retira à Cagliari, où il mourut l'an 371. Il nous reſte de lui : I. *v Livres* contre l'empereur Conſtance. II. Un *Livre contre les rois apoſtats*. III. Les livres intitulés : *Il ne faut point épargner les pécheurs ; On ne doit point communiquer avec les hérétiques ; Nous devons mourir pour le Fils de Dieu*, imprimés à Paris en 1568 par les ſoins de du Tillet, évêque de Meaux. Ces ouvrages ſont écrits avec aigreur; & malgré les éloges que quelques Peres ont pu en faire par égard au zele de l'auteur pour la pureté de la foi, on ne peut diſconvenir que ſon caractere n'étoit pas aſſez modéré, ni ſes expreſſions aſſez meſurées. Lucifer étoit recommandable par des mœurs pures, par ſon ſavoir, par ſon détachement du monde. Les anciens auteurs ne lui reprochant que ſon ſchiſme, on ne doit point lui imputer les maximes hétérodoxes, que Théodoret attribue à ſes ſectateurs : ceux-ci en ont été les peres ; & quant à ſon ſchiſme, il peut ſe faire qu'il ne l'ait point enviſagé comme une vraie ſéparation, mais ſeulement comme un mécontentement marqué, qu'il croyoit devoir témoigner pour ramener les autres à une rigueur qui lui paroiſſoit néceſſaire. » Dans ces tems, dit » un auteur moderne, où les » communications entre les » provinces & les évêques » étoient peu régulieres & peu » ſures, où le conflict des opi- » nions & les rapports contra- » dictoires rendoient l'état des » choſes difficile à connoître, » il peut ſe faire que Lucifer » ait été mal inſtruit de l'af- » faire de Rimini, & des au- » tres qui ont outré ſon zele » & dérouté ſa prudence ». On fait ſa fête à Cagliari le 20 mai. Les curieux peuvent conſulter un livre imprimé dans cette ville en 1639, ſous ce titre : *Defenſio ſanctitatis B. Luciferi.* Voyez S. Jerôme, *adv. Luciferianos*; S. Ambroiſe, *de obitu Satyri*; Tillemont; D. Ceillier &c.

LUCILIO, *voyez* VANINI.

LUCILIUS, (*Caïus*) chevalier Romain, né à Sueſſa l'an 147 avant J. C., étoit grand-oncle maternel du grand Pompée. Il porta d'abord les armes, ſuivant quelques écrivains, ſous Scipion l'Africain, à la guerre de Numance, & fut intimement lié avec ce général, qu'il délaſſoit par ſes bons mots des fatigues des armes. On regarde Lucilius comme l'inventeur de la ſatyre parmi les Latins, parce qu'il lui donna ſa derniere forme, telle qu'Horace, Perſe & Juvenal l'imiterent depuis. Ennius & Pacuvius avoient, à la vérité,

travaillé dans ce genre; mais leurs eſſais étoient trop groſſiers, pour qu'on leur donnât l'honneur de l'invention. Lucilius leur fut ſupérieur, & il fut ſurpaſſé à ſon tour par ceux qui vinrent après lui. Horace le compare à un fleuve qui roule un ſable précieux parmi beaucoup de boues. De *xxx Satyres* qu'il avoit compoſées, il ne nous reſte que quelques fragmens, imprimés dans le *Corps des Poëtes* Latins de Maittaire. François Douza les a publiées ſéparément, & la meilleure édition eſt celle d'Amſterdam, 1661, in-4°, avec de ſavantes remarques. Lucilius mourut à Naples, âgé ſeulement de 46 ans, vers l'an 103 avant J. C. Ce poëte diſoit qu'*il ne vouloit ni des lecteurs trop ſavans, ni des lecteurs trop ignorans*; il eut ce qu'il ſouhaitoit. Ses talens firent des enthouſiaſtes, qui, le fouet à la main, châtioient ceux qui oſoient dire du mal de ſes vers. Leur admiration étoit déraiſonnable à pluſieurs égards: Lucilius verſifioit durement; & quoiqu'il travaillât avec précipitation, ſes ouvrages avoient un air forcé.

LUCILLE, fille de Marc-Aurele & ſœur de l'empereur Commode, ne valoit pas mieux que ſon frere, pour lequel elle eut, dit-on, des complaiſances criminelles; & ne donna pas une grande idée de l'éducation qu'elle reçut du philoſophe ſon pere. Mariée à un homme qu'elle n'aimoit pas (*Lucius Verus*), elle avoit donné ſon affection à un amant qu'elle vouloit élever, & ne pouvoit ſouffrir de ſe voir obligée de céder le pas à Criſpine, épouſe de Commode. Ces raiſons la porterent à former une conjuration contre ce prince. Pompeïen, à qui elle avoit fiancé ſa fille, fut le principal acteur de cette tragédie. Elle y fit auſſi entrer Quadrat & pluſieurs autres ſénateurs; mais elle n'en dit rien à ſon mari. Commode entrant un jour dans l'amphithéâtre par un endroit ſecret & obſcur, le jeune Pompeïen, qui l'y attendoit, lui montra ſon poignard & lui dit: *Voilà ce que le ſénat t'envoye*. Tandis qu'il veut le maſſacrer, les gardes de l'empereur l'arrêtent; bientôt ſon procès & celui de ſes complices fut fait, & ils ſubirent le dernier ſupplice. Lucille fut envoyée en exil à Caprée, & quelque tems après on la fit périr: elle avoit environ 38 ans.

LUCINE, divinité qui préſidoit aux accouchemens chez les Romains, étoit la même, ſelon quelques-uns, que Junon, & ſelon d'autres, que Diane. On lui donna le nom de *Lucine*, du mot *Lux*, parce qu'on croyoit qu'elle ſoulageoit les femmes en travail dans leurs douleurs, & qu'elle les faiſoit promptement mettre au jour leur fruit:

Quæ laborantes utero puellas
Ter vocata audis &c. HOR.

LUCIUS VERUS, empereur, *voyez* VERUS.

LUCIUS I. (S.) monta ſur la chaire de S. Pierre après S. Corneille, au mois de ſeptembre de l'an 252, & fut exilé auſſi-tôt après ſon élection. Il reçut la couronne du martyre le 4 ou le 5 de mars 253,

n'ayant gouverné l'Egliſe que 5 mois ſeulement & quelques jours. Il ne reſte rien de lui. S. Cyprien lui écrivit une Lettre ſur ſa promotion & ſur ſon banniſſement, qui ne fut pas long; il lui en écrivit une ſeconde lorſque le pape fut rappellé de ſon exil, pour lui témoigner la part qu'il prenoit à cet événement. Entr'autres Décrets qu'on lui attribue, il y en a un qui ordonne que l'*évêque ſera toujours accompagné de deux prêtres & de trois diacres, afin qu'il ait des témoins de ſa conduite.*

LUCIUS II, (*Gérard de Caccianemici*) natif de Bologne, bibliothécaire & chancelier de l'Egliſe de Rome, puis cardinal, employé en diverſes légations, ſuccéda au pape Céleſtin II en 1144. Il eut beaucoup à ſouffrir des partiſans d'Arnaud de Breſſe, & mourut à Rome en 1145, d'un coup de pierre qu'il reçut dans une émeute populaire. On a de lui x *Epîtres*, qu'on trouve dans les *Annales* de Baronius & dans la *Bibliotheque* de Cluni.

LUCIUS III, (*Humbaldo Allincigoli*) natif de Lucques, ſuccéda au pape Alexandre III en 1181. Le peuple de Rome s'étant ſoulevé contre lui, il ſe retira à Vérone; mais peu après il rentra dans ſa capitale, & ſoumit les rebelles avec le ſecours des princes d'Italie. Il fut enſuite obligé de ſe retirer de nouveau à Vérone, où il mourut en 1185. On a de lui *III Epîtres*. Ce pape, dans le concile tenu à Vérone l'an 1184, où l'empereur Fréderic fut préſent, fit une *Conſtitution* bien raiſonnée, dans laquelle on voit le concours des deux puiſſances pour l'extirpation des héréſies. On y entrevoit auſſi l'origine de l'inquiſition contre les hérétiques, en ce que cette Conſtitution ordonne aux évêques de s'informer par eux-mêmes, ou par des commiſſaires, des perſonnes ſuſpectes d'héréſie; ce qui eſt d'ailleurs un devoir inhérent à la qualité d'évêque; & l'on peut dire que l'inquiſition, ſagement conſtituée & adminiſtrée, n'eſt qu'un ſupplément de la vigilance épiſcopale. On y voit encore, qu'après que l'Egliſe avoit employé contre ſes coupables les peines ſpirituelles, elle les abandonnoit au bras ſéculier, pour exercer contre eux les peines temporelles (*voyez* ISABELLE de Caſtille, LIMBORCH &c). On comprend que ſous ce point de vue, les hérétiques ne l'ont pas épargné. Par un plat calembour, ils l'ont comparé au brochet, en latin *Lucius*, dans une Epigramme qui commence ainſi :

Lucius eſt piſcis, rex atque tyrannus aquarum,
A quo diſcordat Lucius ille parùm.

LUCIUS, (S.) évêque d'Andrinople, vers le milieu du 4e ſiecle, célebre dans l'Egliſe par ſes exils, & par le zele qu'il fit paroître pour la foi catholique contre les Ariens, étoit né dans les Gaules. On croit qu'il aſſiſta au concile de Sardique en 347, & qu'il mourut en exil.

LUCIUS, fameux Arien, fut chaſſé du ſiege d'Alexandrie en 377, & mourut enſuite miſérablement. Il avoit uſurpé le ſiege d'Alexandrie ſur S. Athanaſe.

LUCIUS, Lucido *ou* Lucio, (Jean) né à Traw en Dalmatie, d'une famille noble & ancienne, fit ſes études à Rome avec ſuccès, & s'y acquit l'eſtime des ſavans, ſurtout d'Ugheli, qui lui conſeilla d'écrire l'hiſtoire de ſa patrie. Il ſuivit ce conſeil, retourna en Dalmatie pour y faire les recherches néceſſaires, viſita les archives, les bibliotheques des monaſteres; mais il fut arrêté au milieu de ſes recherches. Un nommé Paul Andronics, jaloux de ſon mérite & de ſes talens, lui ſuſcita des déſagrémens qui l'engagerent à retourner à Rome, où il travailla à l'hiſtoire projettée autant que ſes Mémoires le lui permirent. Il y mourut en 1664. Ses ouvrages ſont: I. *Mémoires hiſtoriques de Traw*, Veniſe, 1673, in-4°, en italien. II. *Hiſtoire de la Dalmatie, & en particulier de Traw, de Spalatro & de Sebenico*, Veniſe, 1674, in-4°, en italien. III. *Dalmatia illuſtrata, ſeu Commentarii Rerum Dalmatiæ & Croatiæ*, 1666, in-fol.; Vienne, 1758, in-fol., & dans *Scriptores Rerum Hungaricarum*, avec la *Vie* de l'auteur, par Mathias Belius. Il y regne beaucoup de critique, & les ſavans regrettent qu'il n'ait pu le rendre auſſi complet qu'il l'auroit voulu. IV. *Inſcriptiones Dalmaticæ* &c; *addenda vel corrigenda in opere De regno Dalmatiæ & Croatiæ*, Veniſe, 1673, in-4°.

LUCRECE, (*Lucretia*) dame Romaine, épouſa Collatin, parent de Tarquin, roi de Rome. Un jour que ſon époux étoit à table avec les fils de ce monarque, il peignit la beauté de ſa femme avec des couleurs ſi brillantes, que Sextus, fils aîné de Tarquin, prit du goût pour elle. Collatin l'ayant mené chez lui le même jour, il vit que le portrait n'étoit pas flatté, & ſon amour naiſſant devint une paſſion violente. Impétueux dans ſes deſirs, il ſe déroba quelques jours après du camp d'Ardée pour voir l'objet de ſes vœux. Il ſe gliſſa pendant la nuit dans ſa chambre, & menaça de la tuer, & avec elle l'eſclave qui le ſuivoit, afin que le cadavre de ce malheureux, placé auprès d'elle dans un même lit, fît croire que la mort de l'un & de l'autre avoit été le châtiment de leur crime. Lucrece ſuccombe à cette crainte; & Sextus, après avoir ſatisfait ſes déſirs, la laiſſe dans l'amertume de la plus vive douleur. Elle fait appeller à l'inſtant ſon pere, ſon mari & ſes parens, leur fait promettre de venger ſon outrage, & s'enfonce un poignard dans le cœur, l'an 509 avant J. C. Le fer ſanglant dont elle s'étoit percée, fut le ſignal de la liberté romaine. On convoque le ſénat, on expoſe à ſes yeux le corps de Lucrece, & les Tarquins ſont proſcrits à jamais. Le tableau que fait Ovide de cette cataſtrophe, au 2e livre de ſes *Faſtes*, eſt touchant & tracé de main de maître: cette infortunée, ayant commencé le récit de ſa funeſte aventure devant ſes parens aſſemblés, lorſqu'elle en fut venue à l'attentat qui conſomma ſa honte: *Reſtabant ultima*, dit le poëte... *Flevit.* Ce dernier trait eſt d'une

vérité & d'une ſimplicité ſublimes. Cette hiſtoire prouve combien la foi conjugale étoit ſacrée chez les anciennes nations, auſſi long-tems que le luxe & la corruption des mœurs n'en altérerent point les principes (*voyez* ABIMELECH). On a ſouvent comparé Lucrece à Suſanne; mais tout l'avantage de la comparaiſon eſt à celle-ci. L'une préféra la vie à la vertu, & s'en priva enſuite dans l'accès d'un inutile déſeſpoir; l'autre aima mieux mourir & eſſuyer le reproche du crime que de le commettre. On connoît ces beaux vers latins :

Caſta Suſanna placet; Lucretia cede Suſannæ!
Tu poſt, illa mori maluit ante ſcelus.

Un auteur moderne a fait contraſter avec la foibleſſe & les tardifs regrets de Lucrece, l'intrépidité d'une jeune religieuſe, aſſaillie par cinq ou ſix ſoldats forcenés dans le pillage d'une ville de Pologne. » Pâle du » danger que court ſon inno- » cence, elle ſe proſterne aux » pieds d'un de ces furieux, » & lui dit : Si tu veux me » reſpecter, je te rendrai in- » vulnérable; ce ſecret vient » de mes peres, fais-en l'eſſai » ſur moi. Le ſoldat crédule » tire ſon ſabre, & lui tranche » la tête ». Sans juger avec rigueur la moralité de cette action ſous tous les rapports, il faut convenir qu'en fait de courage & de chaſteté, elle eſt bien propre à confondre les panégyriſtes de Lucrece.

LUCRECE, (*Titus Lucretius Carus*) poëte & philoſophe, naquit à Rome d'une ancienne famille, environ un ſiecle avant J. C. Il fit ſes études à Athenes, & c'eſt dans cette ville qu'il puiſa les principes de la philoſophie d'Épicure. Il fut le premier qui fit paroître dans Rome la phyſique, ornée des fleurs de la poéſie. Le poëte philoſophe adopta l'Infini d'Anaximandre & les Atômes de Démocrite. Il tâcha de concilier les principes de ces deux philoſophes avec ceux d'Epicure, dans ſon poëme *De Rerum naturâ* en 6 livres. Son ouvrage eſt moins un poëme héroïque qu'une ſuite de raiſonnemens, quelquefois bons, mais plus ſouvent abſurdes. Jamais homme ne nia plus hardiment la Providence, & ne parla avec plus de témérité de l'Être-Suprême. Il ſemble que ſon but n'a été que de détruire l'empire de la Divinité, & d'enlever à l'homme toutes les conſolations que lui préſente la Religion & une raiſon ſaine, qui, par la vue & l'uſage des créatures, fait remonter juſqu'au Créateur. Il croit l'en dédommager par la jouiſſance des plaiſirs ſenſuels, annoncés dans l'invocation même de ſon poëme, où il appelle Vénus la ſeule mere des plaiſirs dont les hommes & les dieux puiſſent eſpérer de jouir :

Æneadum genitrix, divûmque hominumque voluptas.

Cette brutale philoſophie l'aveugla au point d'aſſurer que *les yeux n'étoient pas faits pour voir, mais qu'on s'aviſoit de voir, parce qu'on avoit des yeux* (voyez EPICURE). Le poëte ne vaut guere mieux que le philoſophe. On a vu des litté-

rateurs épris de la doctrine d'Epicure, pouſſer l'enthouſiaſme juſqu'à préférer ſon chantre à celui d'Enée. Ce paradoxe n'eſt pas nouveau, un ancien s'en plaignoit déjà : *Lucilium pro Horatio, Lucretium pro Virgilio legunt* (Author anon. *De cauſis corruptæ eloq.*). Il faut convenir que pour cela la corruption du goût ne ſuffit pas, il faut encore celle de l'eſprit & du cœur. Quoique né avant Auguſte, on prendroit Lucrece pour un écrivain poſtérieur de trois ſiecles à Virgile ; tant ſon ſtyle eſt dur, ſa verſification négligée, ſa marche pénible & embarraſſée. On a beau dire que *le pinceau de la poéſie n'eſt pas fait pour les objets qu'il avoit à peindre ;* cette excuſe, imaginée par quelques-uns de ſes partiſans, eſt ſuffiſamment réfutée par les *Géorgiques*, dont la nature eſt auſſi didactique que celle du poëme épicurien. Lucrece ſe tua à la fleur de ſon âge, à 42 ans, le 52e avant J. C., dans une frénéſie cauſée, dit-on, par un philtre que lui donna ſa maîtreſſe ; mais ſi l'on conſidere la multitude des ſuicides que la doctrine d'Epicure produit tous les jours parmi nous, on ne ſera pas dans le cas de recourir au philtre. Il eſt d'ailleurs conſtant que ſa tête étoit depuis quelque tems dérangée par une bile noire, fruit de ſes longues méditations ſur le déſeſpérant ſyſtême du néant. La premiere édition de ſon ouvrage, faite à Vérone en 1486, eſt recherchée. On a encore celle *ad uſum Delphini*, 1680, in-4° ; celle de Créech, avec la traduction en anglois, Oxford, 1695, in-8°, eſt plus belle que la réimpreſſion de 1717. Ce traducteur avoit ſi bien médité l'original, qu'il prit auſſi le parti de ſe défaire à l'âge de 41 ans. Le baron des Coutures en publia une traduction françoiſe en 1685, avec des notes. Cette verſion, qui n'eſt pas exacte, & qui pourroit être mieux écrite, a été éclipſée par celle qu'a donnée M. la Grange, avec de ſavantes notes, Paris, 1767, 2 vol. in-8° & in-12. M. le Blanc de Guillet en a donné en 1789 une traduction en vers, dont un critique a porté le jugement qui ſuit. » Une juſtice qu'il faut » rendre à M. le Blanc, c'eſt » qu'il ne contribuera point » par les charmes de ſon ſtyle » à répandre & à faire aimer le » poiſon de cette doctrine ſcan» daleuſe & impie : ſa poéſie » eſt un puiſſant antidote con» tre la ſéduction ». *Voyez* MAROLLES Michel, HÉNAULT Jean, POLIGNAC & MARCHETTI.

LUCRECE, *voyez* OBIZZI.

LUCULLUS, (*Lucius-Licinius*) de famille conſulaire, naquit vers l'an 115 avant J. C. Il montra de bonne heure des diſpoſitions pour la philoſophie & pour l'éloquence. Après avoir paru avec éclat dans le barreau, il fut fait queſteur en Aſie & préteur en Afrique. Il gouverna ces deux provinces avec beaucoup de juſtice & d'humanité. Ses premiers exploits militaires furent contre Amilcar, ſur lequel il remporta deux victoires navales. Élevé au conſulat & chargé de faire la guerre à Mithridate, il dégagea ſon collegue Cotta, que

l'ennemi avoit enfermé dans Chalcédoine, & remporta une victoire ſur les bords du Granique, l'an 74 avant J. C. L'année d'après il reprit toute la Bithynie, à l'exception de la ville de Nicomédie, où Mithridate s'étoit renfermé. Il détruiſit dans deux journées, une flotte que ce prince envoyoit en Italie. Le vaincu, déſeſpéré de la perte de ſes forces maritimes, ſe retira dans ſon royaume, où le vainqueur le pourſuivit. Les progrès de Lucullus furent d'abord aſſez lents; mais la fortune le ſeconda enſuite au-delà de ſes eſpérances, & le dédommagea bien du danger qu'il avoit couru d'être aſſaſſiné par un transfuge vendu à Mithridate. Les troupes de ce prince ayant attaqué dans un lieu déſavantageux un convoi eſcorté par quelques milliers de Romains, furent entiérement défaites & diſſipées. L'alarme fut ſi vif dans le camp de Mithridate; qu'il prit la fuite ſur le champ & ſe réfugia chez ſon gendre Tigrane, roi d'Arménie, l'an 72 avant J. C. Lucullus paſſa l'Euphrate & vint fondre ſur Tigrane, qui l'attendoit avec une armée formidable. Ce lâche monarque fut des premiers à tourner le dos, dès qu'il vit le général Romain s'avancer fiérement à pied & l'épée à la main. En fuyant il perdit ſon diadême, qui tomba entre les mains de Lucullus; ce conſul, avec une poignée d'hommes, lui tua ou lui prit cent mille fantaſſins & preſque toute ſa cavalerie. La priſe de Tigranocerte, capitale du royaume, ſuivit de près cette victoire. Le roi d'Arménie avoit tranſporté une partie de ſes richeſſes dans cette ville; elles devinrent la proie du vainqueur. Ces ſuccès de Lucullus ne ſe ſoutinrent pas: il n'eſſuya perſonnellement aucune défaite; mais il aliéna l'eſprit de ſes ſoldats par trop de ſévérité & de hauteur. Cicéron appuya par ſa belle oraiſon *Pro lege manilia*, le vœu public qui déſignoit Pompée pour le remplacer, & ce général vint effectivement lui ôter le commandement. Cependant le vainqueur de Tigrane, de retour à Rome, obtint les honneurs du triomphe. Sa vie fut depuis moins brillante, mais plus douce & plus tranquille. Il reconnut, & il le dit ſouvent à ſes amis, que *la fortune avoit des bornes qu'un homme d'eſprit devoit connoître*. Livré à l'étude & au commerce des hommes les plus ingénieux & les plus polis de ſon ſiecle, il paſſoit avec eux les jours entiers dans une riche bibliotheque qu'il avoit remplie de livres précieux; & deſtinés à l'uſage de tous les ſavans. Il ſurpaſſa en magnificence & en luxe les plus grands rois de l'Aſie qu'il avoit ſu vaincre. Il avoit pluſieurs ſallons, à chacun deſquels il donna le nom d'une divinité; & ce nom étoit, pour ſon maître-d'hôtel, le ſignal de la dépenſe qu'il vouloit faire. Pompée & Cicéron l'ayant ſurpris un jour, il dit ſeulement qu'il ſouperoit dans le ſallon d'Apollon; & on leur ſervit un repas qui coûta 25,000 livres. Il ſe fâcha un jour très-ſérieuſement contre ſon maître-d'hôtel, qui ſachant qu'il devoit ſouper ſeul, avoit fait préparer un repas moins ſomptueux qu'à l'ordinaire: *Ne ſavois-tu*

pas; lui dit-il, *qu'aujourd'hui Lucullus devoit ſouper chez Lucullus ?* Ce fut lui qui apporta du royaume de Pont les premiers cerifiers que l'on ait vus en Europe. Il tomba en démence dans ſes derniers jours, & mourut à l'âge de 67 ou 68 ans, avec la réputation d'un homme qui égaloit Sylla pour le mérite militaire, & le ſurpaſſoit pour les vertus civiles. Il fut fils tendre, bon frere, pere indulgent, ami ſincere, maître généreux, excellent citoyen, général habile. Il ſe piquoit de la plus grande droiture, & malgré ſes profuſions, il eût été difficile de trouver dans l'ancienne Rome un homme d'une probité plus exacte & plus ſévere. Voyez l'*Hiſtoire de Lucullus*, dans le 1*er* vol. des *Mélanges hiſtoriques & critiques* de M. le préſident d'Orbeſſan.

LUDEWIG, (Jean-Pierre) conſeiller-intime du roi de Pruſſe, chancelier du duché de Magdebourg, profeſſeur en droit, mort le 7 ſeptembre 1743, à 73 ans, a beaucoup écrit en latin & en allemand. On a de lui : I. *Scriptorum rerum Germanicarum*, Francfort & Leipſig, 1718, 2 vol. in-fol. II. *Manuſcripta omnis Ævi, diplomata ac monumenta inedita*, 1720-1740, 12 vol. in-8°. III. La *Vie de Juſtinien & de Tribonien*, 1731. IV. *Œuvres diverſes*, 1720, 2 vol. V. *Recueil des écrivains de l'Hiſtoire de l'évêché de Wurtzbourg*, Francfort, 1713, in-fol. en allemand; la plupart n'avoient pas encore été imprimés. VI. *Recueil des écrivains de l'évêché de Bamberg*, 1718, in-fol. Ces recueils ſont eſtimés & recherchés. On trouve ſon *Eloge* dans le tome 4 des Journaux de Florence.

LUDGER, (S.) né vers l'an 743, d'une des premieres maiſons de Friſe, fut mis de bonne heure ſelon ſes déſirs, ſous la conduite de S. Grégoire, diſciple & ſucceſſeur de S. Boniface, qui prenant un ſoin particulier de ſon éducation, & charmé des progrès que ſon éleve faiſoit dans les ſciences & la vertu, lui donna la tonſure cléricale. Ludger voulant ſe perfectionner de plus en plus dans les connoiſſances propres à former ſon eſprit & ſon cœur, paſſa en Angleterre & ſuivit quatre ans & demi le célebre Alcuin, qui étoit à la tête de l'école d'Yorck. Avare de ſon tems, il en partageoit tous les momens entre les exercices de la Religion & l'étude de l'Ecriture & des ſaints Peres. En 773, il retourna dans ſa patrie; & S. Grégoire étant mort en 776, Albéric ſon ſucceſſeur éleva Ludger à la dignité ſacerdotale, & l'employa pluſieurs années à prêcher l'Evangile dans la Friſe. Le ſuccès répondit à ſon zele. Il convertit une multitude innombrable d'infideles & de mauvais chrétiens, fonda pluſieurs monaſteres & bâtit des égliſes de toutes parts ſur les ruines du paganiſme. Mais les Saxons étant venus fondre ſur la Friſe, il fut obligé d'interrompre ſes travaux apoſtoliques, & de quitter le pays. Pendant ce tems, il fit un voyage à Rome, afin de conſulter le pape Adrien II ſur le parti qu'il avoit à prendre pour exécuter la volonté de Dieu. Il ſe retira enſuite au Mont-Caſſin pendant trois ans, & y

pratiqua toutes les auſtérités de cette maiſon, ſans y avoir fait néanmoins les vœux monaſtiques. Charlemagne ayant vaincu les Saxons, & s'étant rendu maître de la Friſe en 787, Ludger revint dans ſon pays & y continua ſes miſſions. Il annonça l'Evangile aux Saxons, & en convertit un grand nombre. Il porta enſuite la lumiere de la foi dans la province de Sudergou, aujourd'hui la Weſtphalie, & fonda le monaſtere de Werden dans le comté de la Marck. En 802, Hildebaud, archevêque de Cologne, ſacra Ludger évêque de Mimigardeford, malgré la réſiſtance de ce dernier. Ce fut alors que la ville de Mimigardeford prit le nom de Munſter, du monaſtere que Ludger y bâtit pour des chanoines-réguliers, deſtinés à faire l'Office divin dans la cathédrale. Le nouvel évêque joignit à ſon dioceſe cinq cantons de Friſe, qu'il avoit gagnés à J. C. On lui eſt encore redevable de la fondation du monaſtere de Helmſtadt, dans le duché de Brunſwick, qui fut enſuite appellé de ſon nom. Doux & affable envers les pauvres, il étoit plein de fermeté & de réſolution à l'égard des riches enflés de leurs tréſors, & d'une rigueur inflexible envers les pécheurs impénitens. Une dame de qualité, coupable d'inceſte, en fit l'expérience. Elle ne put rien gagner ſur l'eſprit de l'évêque; & comme elle ne ſe corrigeoit pas, il la retrancha de la communion des fideles. Dans tous les tems, la vertu eut des cenſeurs & des calomniateurs. Auſſi celle de Ludger n'en fut pas à l'abri. On le décria auprès de Charlemagne; on lui reprocha qu'il ruinoit ſon évêché, qu'il négligeoit l'embelliſſement des égliſes de ſa juriſdiction. Le prince donna dans le piege, & ordonna à Ludger de ſe rendre à la cour. Ludger obéit. Le lendemain de ſon arrivée, un officier le vint avertir que l'empereur l'attendoit; mais comme il étoit occupé à dire ſon office, il répondit qu'il iroit trouver le prince auſſi-tôt qu'il auroit fini. L'empereur le fit chercher juſqu'à trois fois, & dès qu'il fut arrivé, Charlemagne lui demanda avec un peu d'émotion pourquoi il le faiſoit attendre ſi long-tems : » Je ſais, Sire, » dit-il, tout ce que je dois à » votre majeſté; mais j'ai cru » que vous ne trouveriez pas » mauvais que Dieu eût la préférence. Quand on eſt avec » lui, il faut oublier toutes les » autres choſes. D'ailleurs, en » agiſſant de la ſorte, je me » ſuis conformé aux intentions » de votre majeſté, puiſqu'après m'avoir choiſi pour » évêque, elle m'a commandé » de préférer le ſervice de Dieu » à celui des hommes ». Cette réponſe fut ſeule ſa juſtification, & l'empereur le traita avec diſtinction, & diſgracia tous ceux qui avoient voulu le perdre. Ludger mourut en 809, après avoir exercé juſqu'au dernier moment les fonctions de l'apoſtolat.

LUDOLPHE VAN-CEULEN, *voyez* VAN-CEULEN.

LUDOLPHE DE SAXE, d'abord Dominicain, puis Chartreux, étoit prieur de Strasbourg en 1330; c'eſt tout ce qu'on ſait ſur ſon compte. Ou-

tre une traduction du livre de l'*Imitation* qu'il paſſe pour avoir faite, on lui doit une *Vie de* JESUS-CHRIST, in-fol. en latin, imprimée, à ce qu'on croit, en 1474, dans ſon monaſtere: elle a été réimprimée avec une verſion françoiſe, en 2 vol. in-fol. Ces deux éditions ſont peu communes.

LUDOLPHE *ou* LUDOLF, (Joh) né en 1624 à Erfort d'une famille ancienne, s'appliqua à l'étude des langues avec un travail infatigable. Ludolphe voyagea beaucoup, viſita les bibliotheques des différens pays, en rechercha les curioſités naturelles & les antiquités, & forma des liaiſons avec les ſavans. Il fut conſeiller à Erfort pendant près de 18 ans, & ſe retira enſuite à Francfort avec ſa famille. L'électeur Palatin le mit alors à la tête de ſes affaires, & lui confia le ſoin de ſes revenus. Ludolphe étoit auſſi propre aux affaires tumultueuſes de l'état qu'aux recherches pénibles des ſciences. Son ardeur pour le travail étoit ſi vive, que dans ſes repas même il avoit toujours un livre devant les yeux. Il ſavoit beaucoup de langues, & s'étoit particuliérement appliqué à celle des Ethiopiens. Il mourut à Francfort en 1704, à 80 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Hiſtoria Æthiopica*, Francfort, 1681, in-fol. On en publia en 1684 un abrégé en françois. II. Un *Commentaire ſur cette Hiſtoire*, 1691, in-fol. en latin. III. Un *Appendix* pour le même ouvrage, 1693, in-4°, en latin. L'hiſtoire des Ethiopiens, leur religion, leurs coutumes ſont développées dans ces différens écrits avec beaucoup d'érudition; mais avec peu d'exactitude. L'abbé Renaudot en a relevé pluſieurs fautes dans ſon *Hiſtoire des Patriarches d'Alexandrie*, & dans ſa *Collection des Liturgies Orientales*. IV. Une *Grammaire* & un *Dictionnaire Abyſſin*, 1698, in-fol. V. *Diſſertatio de Locuſtis*, Francfort, 1694, in-fol. VI. *Faſta Eccleſiæ Alexandrinæ*, Francfort, 1691, in-fol. VII. Un grand nombre d'autres Ouvrages, dont on peut voir la liſte dans la *Vie* de Ludolphe par Juncker; mais il ne faut pas s'en tenir à l'idée exagérée que ce biographe donne des qualités & des connoiſſances de ſon héros.

LUDOVIC SFORCE, *voyez* SFORCE.

LUGO, (Jean de) né à Madrid en 1583, ſe diſoit néanmoins de Séville, parce que ſon pere y faiſoit ſa réſidence. Il ſe fit Jéſuite en 1603, & après la mort de ſon pere il partagea ſa ſucceſſion, qui étoit fort conſidérable, entre les Jéſuites de Séville & les Jéſuites de Salamanque. Après avoir enſeigné la philoſophie & la théologie en divers colleges, il fut envoyé à Rome pour y profeſſer cette derniere ſcience; ce qu'il fit avec applaudiſſement pendant vingt ans. Le pape Urbain VIII le nomma cardinal en 1643, & ſe ſervit de lui en pluſieurs occaſions. Cette dignité ne dérogea en rien à ſon humilité, à ſa modeſtie, à ſon amour pour la pauvreté & la ſimplicité religieuſe; il ne ſouffrit jamais dans ſon palais aucun meuble brillant ou précieux. Lugo mourut à Rome en 1660, à 77 ans. On a de lui un

grand nombre d'ouvrages en latin, qu'on a recueillis en 7 gros vol. in-fol. Ils roulent tous ſur la théologie ſcholaſtique & morale, & furent imprimés ſucceſſivement à Lyon, depuis 1633 juſqu'en 1660. Le volume qui a été le plus lu par les théologiens, eſt le 3e : *De virtute & Sacramento Pœnitentiæ*, publié à Lyon en 1638, & réimprimé en 1644 & 1651. Ceux qui ont prétendu voir dans ſes ouvrages le *péché philoſophique*, ont mis dans cette accuſation une animoſité qui prouve mieux l'eſprit de parti dont ils étoient animés, que l'erreur du cardinal qui n'a jamais enſeigné cette doctrine. Le cardinal de Lugo étoit fort charitable. Ce fut lui qui donna le premier beaucoup de vogue au quinquina, qu'on appella la *Poudre de Lugo*, & que les Anglois appellent encore aujourd'hui la *Poudre des Jéſuites*. Il la donnoit gratuitement aux pauvres, & multiplioit par-là les occaſions de s'aſſurer des propriétés de ce fébrifuge, qui ſe vendoit alors très-cher. — Son frere aîné (François de LUGO), Jéſuite comme lui, mort en 1652, à 72 ans, eſt auteur d'un *Commentaire ſur ſaint Thomas*, en 2 vol. in-fol. d'un *Traité des Sacremens*, & de pluſieurs *Traités* de théologie, 3 vol. in-4°.

LUILLIER, (Jean) d'une famille ancienne de Paris, ſeigneur d'Orville & maître-des-comptes, fut élu prévôt des marchands en 1592. Il rendit de grands ſervices à Henri IV, & obtint pour récompenſe une charge de préſident à la chambre-des-comptes, que le roi créa en ſa faveur. — De la même famille étoit Jean LUILLIER, fils de l'avocat-général du parlement de Paris, qui fut recteur de l'univerſité en 1447, docteur & profeſſeur en théologie quelque tems après, puis évêque de Meaux en 1483. Il fut auſſi confeſſeur de Louis XI, & ne contribua pas peu à terminer la guerre du *Bien Public*. Il mourut le 11 ſeptembre 1500, âgé d'environ 75 ans.

LUILLIER, (Magdelene) fille du préſident Jean Luillier, fut mariée à Claude le Roux de Sainte-Beuve, conſeiller au parlement de Paris. Ayant perdu ſon époux, elle oublia les vaines délices du ſiecle, dont les ſuites ſont ſi ameres, & s'attacha à un bien plus ſolide & indépendant des événemens humains. Après avoir fondé à Paris le monaſtere des Religieuſes Urſulines du fauxbourg S. Jacques, elle les édifia par ſes vertus, & y mourut en odeur de ſainteté l'an 1628.

LUINES, *voyez* ALBERT & LUYNES.

LUISINO, LUISINI ou LUITSINO, (François) célebre humaniſte d'Udine, dans le Frioul, recommandable par ſon amour pour la littérature, & par l'intégrité de ſa vie, enſeigna quelque tems les lettres grecques & latines à Reggio, & devint enſuite ſecrétaire du duc de Parme. Il mourut en 1568, à 45 ans. On a de lui : 1. *Parergôn Libri tres, in quibus, tam in Græcis quàm in Latinis Scriptoribus multa obſcura loca declarantur* Cet ouvrage eſt inſéré dans le tom. 3e du recueil de Jean Gruter, intitulé : *Lampas ſeu fax Artium, hoc eſt*

Theſaurus criticus. II. Un *Commentaire* latin ſur l'*Art Poétique* d'Horace, Veniſe, 1554, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec Louis LUISINO (*Aloyſius Luiſinus*), natif d'Udine, qui vivoit dans le même tems, a mis en vers hexametres les *Aphoriſmes* d'Hippocrate, Veniſe, 1552, in-8°, & donné le *Recueil des Auteurs qui ont traité de la maladie vénérienne*, 2 vol. in-fol. imprimés à Veniſe, l'un en 1567, l'autre en 1599, dont Boerhaave a donné une nouvelle édition à Leyde, 1728, in-fol. On le connoît encore par ſon excellent traité *De Compeſcendis animi affectibus*, Bâle, 1562, in-8°, & Strasbourg, 1713.

LUITPRAND, roi des Lombards, ſuccéda à ſon pere Anſprand en 713. Il fut toujours lié d'amitié avec Charles Martel, ſoumit Thraſimond, duc de Spolete, & mourut en 743. C'étoit un prince pieux & zélé pour la Religion Catholique. Il acheta pour une ſomme conſidérable le corps de S. Auguſtin, qui avoit été tranſporté d'Afrique en Sardaigne, & le fit dépoſer à Pavie avec beaucoup de ſolemnité & de magnificence.

LUITPRAND, LIUTPHRAND *ou* LITOBRAND, diacre de Pavie, puis évêque de Crémone, fit deux voyages à Conſtantinople en qualité d'ambaſſadeur; l'un en 948, au nom de Bérenger II, roi d'Italie, avec qui il ſe brouilla à ſon retour; l'autre en 968, au nom de l'empereur Othon, auprès duquel il s'étoit retiré, après avoir été diſgracié de Bérenger. Il fut l'interprete de cet empereur au concile de Rome de l'an 963. La meilleure édition des Œuvres de Luitprand eſt celle d'Anvers en 1640, in-fol. donnée par Jerôme de la Higuera & Laurent Ramireſius. Le ſtyle en eſt dur, ſerré & très-véhément. Il affecte de faire parade de grec, & de mêler des vers à ſa proſe. On y trouve une *Hiſtoire* de ſes *légations à Conſtantinople*, & une *Relation* en 6 livres de ce qui s'étoit paſſé en Europe de ſon tems. Le 6e livre n'eſt pas entiérement de lui; le 6e chapitre inclus le 11e ſont d'une main étrangere. L'*Hiſtoire* de ſa légation auprès de Nicéphore Phocas, l'an 968, avoit été publiée par Henri Caniſius, Ingolſtadt, l'an 1600. Ses récits ne ſont pas toujours fideles; il eſt ou flatteur ou ſatyrique. Le livre des *Vies des Papes*, depuis S. Pierre juſqu'à Formoſe, & les *Chroniques des Goths*, qu'on lui attribue, ne ſont point de lui.

LULLE, (Raimond) ſurnommé *le Docteur illuminé*, né dans l'iſle de Majorque en 1236, s'appliqua, avec un travail infatigable, à l'étude de la philoſophie des Arabes, de la chymie, de la médecine & de la théologie. Il alla enſuite annoncer les vérités de l'Evangile en Afrique, & fut aſſommé à coups de pierres en Mauritanie, le 29 mars 1315, à 80 ans. Il eſt honoré comme martyr à Majorque, où ſon corps fut tranſporté. Il nous reſte de lui un grand nombre de *Traités* ſur toutes les ſciences, dans leſquels on remarque beaucoup d'étude & de ſubtilité, mais peu de ſolidité & de jugement. Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui

des gens qui prétendent qu'en ſaiſiſſant la clef de ces myſtérieux écrits, on trouve des connoiſſances vraies & ſimples; il eſt certain que cette voie d'y parvenir eſt pénible & puérile, qu'elle ſuppoſe dans celui qui la trace, un eſprit tortueux & faux, & fronde la premiere qualité de l'enſeignement, qui eſt la clarté. On a donné à Mayence, en 1714, le catalogue des ouvrages de cet auteur, in-8°. On y trouve des *Traités* ſur la *Théologie*, la *Morale*, la *Médecine*, la *Chymie*, la *Phyſique*, le *Droit*, &c : car les docteurs de ces ſiecles embraſſoient toutes les ſciences, quoiqu'ils n'en poſſédaſſent parfaitement aucune. Il n'eſt cependant pas certain que tous les ouvrages énoncés dans ce catalogue ſoient de lui; on peut croire que pluſieurs auteurs, pour donner de la vogue à leurs ouvrages, les ont décorés de ce nom célebre alors; & l'on peut croire encore que pluſieurs ont été défigurés : par-là on concilie très-ſimplement & ſans effort les idées contradictoires qui réſultent des écrits de cet homme ſi fameux. On a en françois deux *Vies* de Raimond Lulle : l'une de M. Perroquet, Vendôme, 1667, in-8°; l'autre du P. Jean-Marie de Vernon, Paris, 1668, in-12. Jordanus Brunus a donné deux ouvrages qui ont rapport à l'hiſtoire de Lulle : I. *Liber de Lampade combinatoria R. Lulli*, Prague, 1588, in-8°. II. *De compendioſa architectura & complemento artis Lulli*; Paris, 1582, in-16. Mais cet apoſtat, fanatique forcené, dont les organes étoient évidemment dérangés, ne mérite aucune croyance dans tout ce qu'il dit de Lulle. Les écrivains qui prononcent difficilement ſur le caractere des hommes extraordinaires, pour leſquels le bien & le mal ſemblent plaider avec une force à peu-près égale, regardent Raimond Lulle comme un perſonnage preſqu'indéfiniſſable : de vie d'abord diſſipée & même libertine, enſuite frere très-fervent du Tiers-Ordre de S. François, amateur de la ſolitude & ſolliciteur aſſidu des princes, qu'il vit tous & preſſa juſqu'à l'importunité, pour les faire entrer dans les plans de ſon zele; négociateur d'une activité unique, auteur de plus de volumes qu'un homme n'en pourroit tranſcrire & preſque lire durant la meſure ordinaire de la vie, accuſé d'héréſie & martyriſé chez les Mahométans d'Afrique; homme en un mot ſi différent de lui-même & chargé de tant de contrariétés inconciliables, que ſi tout ce qu'on en raconte, eſt vrai, les faits les plus romaneſques ne ſont plus chymériques. On lui a attribué juſqu'à la découverte du grand œuvre; & il ſe l'attribue lui-même, ſi le paſſage où il dit qu'il l'a appriſe par révélation, eſt réellement de lui. On a cru lui reconnoître des traits de reſſemblance avec Paracelſe & Corneille Agrippa : mais il paroît qu'il ne mérite pas cette comparaiſon. Le P. Kircher, dans ſon *Mundus ſubterraneus*, obſerve que ſi Lulle a eu des travers, il ne faut pas douter qu'il en ait fait pénitence dans la vie auſtere & édifiante qu'il a menée enſuite; qu'il avoit réſolu de brûler ſes livres, mais que ſes

diſciples les ont dérobés à cet acte de ſageſſe & de juſtice.

LULLE DE TERRACA, (Raimond) ſurnommé le *Néophyte*, de Juif ſe fit Dominicain, & retourna enſuite au judaïſme. Il ſoutint des erreurs monſtrueuſes, condamnées par le pape Grégoire XI en 1376.

LULLI, (Jean-Baptiſte) muſicien, né à Florence en 1633, quitta ſa patrie de bonne heure. Ce fut un officier François qui engagea Lulli, encore jeune, à aller en France. A peine fut-il arrivé, qu'il ſe fit rechercher pour le goût avec lequel il jouoit du violon. Mademoiſelle de Montpenſier l'attacha à ſon ſervice; & Louis XIV lui marqua bientôt après le cas qu'il faiſoit de ſon talent, en lui donnant l'inſpection ſur ſes violons. On en créa même une nouvelle bande en ſa faveur, qu'on nomma les *Petits-Violons*, par oppoſition à la bande des Vingt-Quatre, la plus célebre alors de toute l'Europe. Les ſoins de Lulli, & la muſique qu'il fournit à ſes éleves, mirent en peu de tems les Petits-Violons dans la plus haute réputation. Lulli a fait pluſieurs innovations dans la muſique, qui lui ont toutes réuſſi. Avant lui la baſſe & les parties du milieu n'étoient qu'un ſimple accompagnement, & l'on ne conſidéroit que le chant du deſſus dans les pieces de violon; mais Lulli a fait chanter les parties auſſi agréablement que le deſſus. Il y a introduit des fugues admirables; il a étendu l'empire de l'harmonie; il a trouvé des mouvemens nouveaux, & juſques-là inconnus à tous les maîtres. Il a fait entrer dans les concerts juſqu'aux tambours & les tymbales. Des faux accords & des diſſonances, écueil ordinaire où les plus habiles échouoient, Lulli a ſu compoſer les plus beaux endroits de ſes ouvrages, par l'art qu'il a eu de les préparer, de les placer & de les ſauver. Le caractere de la muſique de cet artiſte eſt une variété merveilleuſe, une mélodie & une harmonie qui enchante. Ses chants ſont ſi naturels & ſi inſinuans, qu'on les retient, pour peu qu'on ait de goût & de diſpoſition pour la muſique. Lulli mourut à Paris en 1687, à 54 ans, pour s'être frappé rudement le bout du pied en battant la meſure avec ſa canne. Le mauvais germe que la débauche avoit mis dans ſon ſang, fit empirer le mal. Au premier danger, Lulli conſentit à livrer à ſon confeſſeur un Opéra nouveau, *Achille & Polixene*: le confeſſeur le brûla. Quelques jours après, Lulli ſe portant mieux, un prince, qui aimoit ce muſicien, fut le voir: *Eh quoi! Baptiſte*, lui dit-il, *tu as jeté ton Opéra au feu? Tu étois bien fou de brûler une ſi belle muſique!* — *Paix, paix, monſeigneur*, lui répondit Lulli à l'oreille, *je ſavois bien ce que je faiſois: j'en avois une ſeconde copie*: trait qui du premier abord ne paroît que plaiſant, mais qui dans le fond marque une ame fauſſe & hypocrite. Une rechute lui fit bientôt tenir un langage différent. Il ſe fit mettre ſur la cendre, la corde au cou, fit amende-honorable, & chanta les larmes aux yeux: *Il faut mourir, pécheur*, &c. Lulli for-

moit lui-même ſes muſiciens & ſes acteurs. Son oreille étoit ſi fine, que d'un bout du théâtre à l'autre il diſtinguoit le violon qui jouoit faux. Dans ſon premier mouvement de colere, il briſoit l'inſtrument ſur le dos du muſicien : la répétition faite, il l'appelloit, lui payoit ſon inſtrument plus qu'il ne valoit, & l'emmenoit dîner avec lui. Lulli avoit l'enthouſiaſme du talent, ſans lequel on réuſſit toujours foiblement. Il ſavoit ce qu'il valoit dans ſon genre, & le faiſoit trop ſentir aux autres. Malgré une ardeur continuelle de caractere, perſonne n'apportoit dans la ſociété plus de gaieté que lui, mais d'une gaieté qui dégénéroit en poliçonnerie. Il étoit violent & emporté, & l'on a peine à croire tous les traits qu'on cite de ſa fureur. La groſſeſſe de Mlle. le Rochois retardant la repréſentation d'un de ſes *Opéra*, il donna à cette actrice un coup de pied dans le ventre, qui lui fit faire une fauſſe-couche. Boileau, dans l'*Epître au marquis de Segnelay*, le peint par ces ſix vers :

En vain par la grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire & divertit nos yeux ;
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenez-le tête-à-tête, ôtez lui ſon théâtre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,
Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.

On a de lui des *Opéra*, des *Tragédies*, des *Paſtorales*, des *Divertiſſemens* ; outre ces pieces, Lulli a encore fait la muſique d'environ 20 Ballets, & de pluſieurs Comédies de Moliere ; des *Trio* de violons & pluſieurs *Motets* à grands chœurs &c.

LUMAY, *voyez* LA MARCK.

LUNA, (Alvarez de) gentilhomme Eſpagnol, s'empara de l'eſprit de Jean II, roi de Caſtille, dont il obtint l'épée de connétable, & qu'il gouvernoit non en favori, mais en maître deſpotique. Il abuſa de ſon pouvoir, alluma la guerre dans le royaume, perſécuta les grands, s'enrichit du bien d'autrui, & reçut de l'argent des Maures pour empêcher la priſe de la ville de Grenade. Convaincu de ces crimes, il fut condamné à Valladolid, l'an 1453, à avoir la tête coupée, qu'on expoſa pendant pluſieurs jours avec un baſſin, pour trouver de quoi faire enterrer ſon corps. On aſſure que Luna ayant voulu ſavoir d'un aſtrologue quelle ſeroit ſa fin, celui-ci lui répondit qu'il mourroit à *Cadahalſo*. C'étoit le nom d'une de ſes terres, & ce terme ſignifie auſſi *échafaud* en eſpagnol.

LUNDORPIUS, (Michel-Gaſpar) écrivain Allemand, a continué l'*Hiſtoire de Sleidan*, mais d'une maniere fort inférieure : cette *Continuation*, qui eſt en 3 volumes, va juſqu'à l'an 1609. On a encore de lui : I. *Acta publica*. II. Des *Notes* ſur *Pétrone*, ſous le nom ſuppoſé de *George Erhard* ; elles ſont peu recherchées.

LUNE, (Pierre de) *voyez* BENOÎT, antipape.

LUPI, (Antoine-Marie) Jéſuite, né à Florence, mort à Palerme en 1737, a écrit beaucoup de diſſertations ſavantes, ſur-tout pour éclaircir les antiquités

quités ſacrées & profanes. Le P. Zaccaria a donné une édition des *Œuvres* du P. Lupi, ſon confrere, à Faenza, 1785, 2 vol. in-4°, avec des notes. — Il ne faut pas le confondre avec MARIO LUPI, camérier du pape Pie VI, & chanoine de Bergame, dont on a auſſi d'excellentes diſſertations ſur les antiquités; entr'autres: *Codex diplomaticus civitatis & eccleſiæ Bergamenſis*; & *De Parochiis, ante annum Chriſti milleſimum.* Dans ce dernier ouvrage, imprimé à Bergame en 1788, 1 vol. in-4°, il ruine de fond en comble les prétentions des curés de Piſtoie, qui voulurent s'ériger en évêques, dans le conventicule qu'ils tinrent en 1786, pour renverſer la hiérarchie & la diſcipline de l'Égliſe. Il prouve que les cures & les curés ſont d'inſtitution moderne; qu'il n'y avoit anciennement aucune paroiſſe dans les villes épiſcopales, ſi on excepte Rome & Alexandrie; expoſe les raiſons pourquoi il y en avoit dans ces deux villes, & réfute ceux qui delà ont conclu qu'il y en avoit dans les autres: il réfute également quelques écrivains qui ont parlé de grandes paroiſſes établies à la campagne, qui avoient ſous elles pluſieurs paroiſſes moindres & dépendantes, & montre qu'avant l'onzieme ſiecle, il n'y a point eu de telles paroiſſes. Il prouve enfin que ce qu'on a appellé le *Sénat de l'Egliſe*, que les prêtres appellés *Cardinaux*, que ceux qui intervinrent avec voix conſultative, dans les conciles généraux ou provinciaux, n'étoient nullement curés ou recteurs de paroiſſe; & que ces prérogatives appartenoient dans leur plus ancienne origine, au clergé ſupérieur ou bien aux chanoines des cathédrales. » Il eſt à ſouhaiter, dit un critique, que » les curés qui voudroient imprudemment s'élever au-deſſus de leur état, & du rang » qu'ils tiennent dans l'Egliſe, » liſent cet ouvrage avec attention, pour ſe guérir d'une » erreur dangereuſe; mais le » nombre, grace à la divine » Providence qui veille ſur l'ordre établi dans ſon Egliſe, » n'eſt pas grand. Si on excepte ceux que la nouvelle » ſecte a ſu s'aſſocier pour travailler de concert avec elle » à la ſubverſion de la foi Catholique, on ne trouve dans » cette précieuſe claſſe du ſacerdoce Chrétien, aucun » membre atteint de la ridicule » & ambitieuſe envie de s'égaler aux premiers paſteurs ». Nous ignorons ſi cet érudit & orthodoxe écrivain eſt encore en vie.

LUPUS, (Chrétien) ainſi nommé, parce que ſon nom de famille *Wolf*, ſignifie *Loup*, religieux Auguſtin, né à Ypres en 1612, enſeigna la philoſophie à Cologne, puis la théologie à Louvain, avec un ſuccès diſtingué. Il exerça enſuite les premieres charges de ſon ordre dans ſa province. Le pape Clément IX voulut lui donner un évêché, avec l'intendance de ſa ſacriſtie; mais le P. Lupus, préférant l'étude & le repos à l'eſclavage brillant des dignités, refuſa conſtamment l'un & l'autre. Innocent XI & le grand-duc de Toſcane lui donnerent auſſi des marques publiques de leur eſtime. Il fut pendant quel-

que tems favorable au Janſéniſme, mais il ſe détacha de ce parti, & mourut bon catholique à Louvain en 1681, à 70 ans. Il s'étoit fait lui-même une épitaphe, dans laquelle il diſoit modeſtement qu'il étoit *Dignus nomine reque Lupus... Indignus non re, ſed ſolo nomine doctor.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux ſont : I. De ſavans *Commentaires ſur l'Hiſtoire & ſur les Canons des Conciles*, 1665-1673, 5 vol. in-4°. II. Un *Traité des Appels au Saint-Siege*, in-4°, contre Queſnel. On y trouve une bonne réfutation faite d'avance d'un fameux compilateur de nos jours (Hontheim), qui a étrangement défiguré cette matiere comme bien d'autres; le droit d'appeller au pape y eſt démontré par la nature de ſa primauté, & par toute l'hiſtoire eccléſiaſtique (*voyez* ATHANASE, INNOCENT I, ZOSIME). III. Un *Traité ſur la Contrition*, Louvain, 1666, in-4°, auſſi ſavant que ſolide, où il ſe déclare pour la néceſſité de l'amour dans le Sacrement de pénitence (*voyez* NÉERCASSEL). IV. *Recueil de Lettres & de Monumens, concernant les Conciles d'Epheſe & de Chalcédoine*, Louvain, 1682, 2 vol. in-4°, avec des notes. V. Un recueil des *Lettres* de S. Thomas de Cantorbery, précédées de ſa *Vie*, Bruxelles, 1682, 2 vol. in-4°. VI. Un *Commentaire* ſur les *Preſcriptions* de Tertullien, Bruxelles, 1675, in-4°. VII. *Opuſcula poſthuma*, publiés par le P. Guillaume Wynants du même ordre, Bruxelles, 1690, in-4°. Ce recueil renferme pluſieurs diſſertations, entr'autres ſur la *Simonie des Monaſteres* contre Van-Eſpen, ſur l'*Ancienne diſcipline de la Milice Chrétienne*, ſur l'*Expoſition du S. Sacrement*, ſur le *Droit des Réguliers de prêcher* contre Steyart &c. VIII. *De l'origine des Hermites, des Clercs & des Religieuſes de l'ordre de S. Auguſtin*, Douay, 1651, in-8° &c. Ces ouvrages, écrits en latin, ſont remplis d'érudition. Ils ont été réunis à Veniſe en 4 vol. in-fol., 1724, par le P. Thomas Philippino de Ravenne, du même ordre. On les a auſſi en 12 vol. in-4°.

LUPUS, *voyez* LOUP.

LUSCINIUS, (Othmar) chanoine de Strasbourg ſa patrie, laiſſa pluſieurs écrits, entr'autres : I. Des *Traductions* latines des *Simpoſiaques* de Plutarque, & des *Harangues* d'Iſocrate à Demonicus & à Nicoclès; d'*Epigrammes Grecques* &c. Elles ſont plus fidelles qu'élégantes. II. Des *Commentaires ſur l'Ecriture-Sainte*. Il mourut en 1535.

LUSIGNAN, *voyez* LUZIGNAN.

LUSSAN, (François d'Eſparbez de) vicomte d'Aubeterre, ſervit ſous Henri IV & ſous Louis XIII, & ſe diſtingua dans différentes occaſions. Il fut pourvu par le premier, l'an 1590, du gouvernement de Blaye, ſur la démiſſion de ſon pere; & par le ſecond, l'an 1620, de la dignité de maréchal de France, après avoir remis ſon gouvernement de Blaye à Brantes, frere du connétable de Luynes. Il ſe déclara pour la reine en 1620, fit le ſiege de Nérac & de Caumont en 1621, ſous le duc de Mayenne; & ſe

retira enſuite à Aubeterre, où il mourut en 1628. Son pere, Jean-Paul d'Eſparbez, s'étoit maintenu dans Blaye malgré le maréchal de Matignon, qui l'y aſſiégea pour l'en déposſéder. Il avoit commencé à ſervir en Italie ſous Montluc, qui parle avec éloge de ſa bravoure naiſſante, au ſiege de Sienne en 1554.

LUSSAN, (Marguerite de) fille d'un cocher & de la Fleury, célebre diſeuſe de bonne aventure, naquit à Paris vers 1682. Le ſavant Huet ayant eu occaſion de la connoître, goûta ſon eſprit, & l'exhorta, dit-on, à compoſer des romans moraux; mais il eſt à croire qu'il n'eut point approuvé tous ceux qui ſortirent de ſa plume. On vit d'abord paroître l'*Hiſtoire de la Comteſſe de Gondès*, en 2 vol. Ignace-Louis de la Serre, ſieur de Langlade, auteur de quelques Opéra, dirigea ce premier ouvrage de Mlle. de Luſſan, & vécut toujours dans la plus grande intimité avec ſon aſſociée. Elle commença par avoir pour lui des ſentimens qui paſſoient les bornes de la reconnoiſſance. Elle fit croire enſuite, par la continuité de ſes attentions, qu'il étoit ſon mari; on ſe trompoit. On attribue à M. l'abbé de Boiſmorand les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguſte*, en 6 part. ou 2 vol. in-12, qui virent le jour en 1733, & qui ont été ſouvent réimprimées depuis. C'eſt ſans contredit le meilleur ouvrage qui ait paru ſous le nom de Mlle. de Luſſan. La figure de cette romanciere n'étoit point agréable. Elle étoit louche & brune à l'excès. Sa voix & ſon air n'appartenoient pas à ſon ſexe, & montroient aſſez que la marotte des ſciences dénature le caractere des femmes (*voy.* GÉOFRIN, GRAFIGNY, des HOULIERES, SUSE, TENCIN). Comme elle étoit fort gourmande, un excès dans le manger lui cauſa une indigeſtion, dont elle mourut à Paris le 31 mai 1758, âgée de 75 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a d'elle: I. Les *Veillées de Theſſalie*, 4 part. ou 2 vol. in-12. C'eſt un recueil de contes agréables & de fictions ingénieuſes. II. *Mémoires ſecrets & intrigues de la Cour de France ſous Charles VIII*, 1741, in-12. III. *Anecdotes de la Cour de François I*, 1748, 3 vol. in-12. IV. *Marie d'Angleterre*, 1749, in-12. V. *Annales de la Cour de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12. VI. On a vu paroître auſſi ſous ſon nom l'*Hiſtoire de la vie & du regne de Charles VI, roi de France*, 1753, 9 vol. in-12. *L'Hiſtoire du regne de Louis XI*, 1755, 6 vol. in-12; & l'*Hiſtoire de la derniere révolution de Naples*, 1756, 4 vol. in-12. Mais ces trois derniers ouvrages ſont de Baudot de Juilli, le même qui en 1696 donna l'*Hiſtoire de Charles VII*, 2 vol. in-12, réimprimée en 1755. VII. La *Vie du brave Crillon*, 1757, en 2 vol. in-12: ouvrage prolixe & mal écrit. Le défaut de préciſion eſt celui de preſque tous les écrits de Mlle. de Luſſan.

LUTATIUS-CATULUS, (Caïus) conſul Romain l'an 242 avant J. C. commandoit la flotte de la république dans le combat livré aux Carthaginois entre Drépani & les iſles Ægates. Il leur coula à fond 50 navires & en prit 70. Cette vic-

toire obligea les vaincus à demander la paix, & mit fin à la premiere guerre punique.

LUTATIUS-CATULUS, (Quintus) conſul Romain l'an 102 avant J. C. vainquit les Cimbres de concert avec Marius ſon collegue. Après la mort de Sylla, Catulus voulut maintenir les légions dans la poſſeſſion des terres que le dictateur leur avoit données. Lepidus prétendit qu'il falloit les rendre aux premiers propriétaires. Cette querelle excita de nouveaux troubles, dans leſquels Lutatius entra avec chaleur. L'impétuoſité de ſon génie lui fit beaucoup d'ennemis, & il périt miſérablement dans les guerres civiles. Ce magiſtrat fut du nombre des orateurs illuſtres. Il avoit fait de belles *Harangues* & l'*Hiſtoire de ſon Conſulat*; mais ces ouvrages ne ſont point parvenus juſqu'à nous.

LUTHER, (Martin) né à Iſlebe, dans le comté de Mansfeld, en 1483, d'un pere forgeron, fit ſes études avec beaucoup de ſuccès. La foudre tua un de ſes compagnons, tandis qu'il ſe promenoit avec lui. Cette mort le frappa tellement, qu'il embraſſa la vie monaſtique chez les Hermites de S. Auguſtin à Erfort. Ses talens engagerent ſes ſupérieurs à l'envoyer profeſſer dans la nouvelle univerſité de Wittemberg, fondée depuis peu par Fréderic, électeur de Saxe. Il donna ſucceſſivement des leçons de philoſophie & de théologie avec beaucoup de réputation; on remarqua ſeulement en lui un penchant extrême pour les nouveautés. Luther étoit un de ces hommes ardens & impétueux, qui, lorſqu'ils ſont vivement ſaiſis par un objet, s'y livrent tout entiers, n'examinent plus rien, & deviennent en quelque maniere abſolument incapables d'écouter la ſageſſe & la raiſon. Une imagination forte, nourrie par l'étude, le rendoit naturellement éloquent, & lui aſſuroit les ſuffrages de ceux qui l'entendoient tonner & déclamer. Il ſentoit bien ſa ſupériorité; & ſes ſuccès, en flattant ſon orgueil, le rendoient toujours plus hardi & plus entreprenant. Lorſqu'il donnoit dans quelqu'écart, les remontrances, les objections n'étoient pas capables de le faire rentrer en lui-même: elles ne ſervoient qu'à l'irriter. Un homme d'un tel caractere devoit néceſſairement enfanter des erreurs. Le moine Auguſtin, s'étant rempli des livres de l'héréſiarque Jean Hus, conçut une haine violente contre les pratiques de l'Egliſe Romaine, & ſur-tout contre les théologiens ſcholaſtiques. Dès l'an 1516 il fit ſoutenir des Theſes publiques, dans leſquelles les gens éclairés virent le germe des erreurs qu'il enſeigna depuis. Ainſi il eſt faux que Luther ait commencé à dogmatiſer à l'occaſion des diſputes ſurvenues entre les Dominicains & les Auguſtins pour la diſtribution des indulgences plénieres, qui ne furent accordées par Léon X qu'en 1517. Seckendorf, & depuis lui Lenfant & Chais ont démontré que, long-tems avant l'éclat des indulgences, Luther avoit commencé à combattre divers points de doctrine de l'Egliſe Romaine. Il eſt vrai que les abus que commettoient les quêteurs

des aumônes qu'on donnoit pour les indulgences, & les propoſitions outrées que les prédicateurs débitoient ſur leur pouvoir, lui fournirent une occaſion de répandre avec plus de liberté ſa bile & ſon poiſon. Le Luthéraniſme n'étoit qu'une étincelle en 1517 ; mais en 1518 ce fut un incendie. Frédéric, électeur de Saxe, & l'univerſité de Wittemberg ſe déclarerent protecteurs de Luther. Cet héréſiarque s'ouvroit peu-à-peu. D'abord il n'attaqua que l'abus des indulgences ; enſuite il attaqua les indulgences mêmes ; enfin il examina le pouvoir de celui qui les donnoit. De la matiere des indulgences il paſſa à celle de la juſtification & de l'efficace des Sacremens, & avança des propoſitions toutes plus erronées les unes que les autres. Le pape Léon X, l'ayant vainement fait citer à Rome, conſentit que cette querelle fût terminée en Allemagne par le cardinal Cajetan ſon légat. Cajetan avoit ordre de faire rétracter l'héréſiarque, ou de s'aſſurer de ſa perſonne : il ne put exécuter ni l'une ni l'autre de ces commiſſions. Luther lui parla dans deux conférences avec beaucoup d'orgueil & de morgue ; puis craignant d'être arrêté, il prit ſecrettement la fuite, après avoir fait afficher un acte d'appel du *pape mal informé au pape mieux informé*. Du fond de ſa retraite il donna carriere à toutes ſes idées. Il écrivit contre le *Purgatoire*, le *Libre-Arbitre*, les *Indulgences*, la *Confeſſion auriculaire*, la *Primauté du Pape*, les *Vœux Monaſtiques*, la *Communion ſous une ſeule eſpece*, les *Pélerinages*, &c. Il menaçoit encore d'écrire ; mais le pape, pour oppoſer une digue à ce torrent d'erreurs, anathématiſa tous ſes écrits dans une bulle du 20 juin 1520. L'héréſiarque en appella au futur concile ; & pour toute réponſe à la bulle de Léon X, il la fit brûler publiquement à Wittemberg avec les Décrétales des autres papes ſes prédéceſſeurs. Ce fut alors qu'il publia ſon livre *De la Captivité de Babylone*. Après avoir déclaré qu'il ſe repentoit d'avoir été ſi modéré, il expie cette faute par toutes les injures que le délire le plus emporté peut fournir à un frénétique. Il y exhorte les princes à ſecouer le joug de la papauté, qui étoit, ſelon lui, le royaume de Babylone. Il ſupprime tout d'un coup quatre Sacremens, ne reconnoiſſant plus que le Baptême, la Pénitence & le Pain. C'eſt l'Euchariſtie qu'il déſigne ſous le nom de Pain. Il met à la place de la *Tranſſubſtantiation* qui s'opere dans cet adorable Sacrement, une *Conſubſtantiation*, qu'il tiroit de ſon cerveau échauffé. Le pain & le vin demeurent dans l'Euchariſtie ; mais le vrai corps & le vrai ſang y ſont auſſi, *comme le feu ſe mêle dans un fer chaud avec le métal*, ou *comme le vin eſt dans & ſous le tonneau*. Léon X oppoſa une nouvelle bulle à ces extravagances : elle fut lancée le 3 janvier 1521. L'empereur Charles-Quint convoque en même tems une diete à Worms, où Luther ſe rend ſous un ſauf-conduit & refuſe de ſe rétracter. A ſon retour il ſe fit enlever par Fréderic de Saxe, ſon protecteur, qui le fit enfermer dans

un château déſert, pour qu'il eût un prétexte de ne plus obéir. Cependant la Faculté de théologie de Paris ſe joint au pape, & anathématiſe le nouvel hérétique. Luther fut d'autant plus ſenſible à ce coup, qu'il avoit toujours témoigné une grande eſtime pour cette Faculté, juſqu'à la prendre pour juge. Henri VIII, roi d'Angleterre, publia dans le même tems contre lui un écrit, qu'il dédia au pape Léon X. L'héréſiarque furieux eut recours à ſa réponſe ordinaire, aux injures. » Je ne ſais ſi la folie » elle-même, diſoit-il à ce mo» narque, peut être auſſi inſenſée qu'eſt la tête du pauvre » Henri. O ! que je voudrois » bien couvrir cette majeſté » Angloiſe de boue & d'ordure ! j'en ai bien le droit.... » Venez, diſoit-il encore, » monſieur Henri, je vous ap» prendrai : *Veniatis domine* » *Henrice, ego docebo vos* ». Sur quoi Eraſme n'a pu s'empêcher d'obſerver que Luther auroit du moins dû parler latin, puiſque le roi d'Angleterre lui en donnoit l'exemple, & ne pas joindre des ſoléciſmes aux groſſiéretés : *Quid invitabat Lutherum ut diceret : Veniatis domine Henrice, ego docebo vos ? Saltem regis liber latinè loquebatur.* Ce fougueux apôtre appelloit le château où il étoit enfermé, ſon *Iſle de Pathmos*. Sans doute que, pour mieux reſſembler à l'Evangéliſte S. Jean, dit M. Macquer, il crut ne pouvoir ſe diſpenſer d'avoir des révélations dans ſon iſle. Il eut une conférence avec le diable, qui lui révéla que s'il vouloit pourvoir à ſon ſalut, il falloit qu'il s'abſtînt de célébrer des meſſes privées. Luther ſuivit exactement ce conſeil de l'ange des ténebres. Il fit plus ; il écrivit contre les meſſes baſſes & les fit abolir à Wittemberg. Luther étoit trop reſſerré dans ſon iſle de Pathmos, pour qu'il voulût y reſter long-tems. Il ſe répandit dans l'Allemagne ; & pour avoir plus de ſectateurs, il diſpenſa les prêtres & les religieux de la vertu & du vœu de continence, dans un ouvrage où la pudeur eſt offenſée en mille endroits. Ce fut cette même année 1523, qu'il écrivit ſon *Traité du Fiſc-Commun*. Il le nommoit ainſi, parce qu'il y donnoit l'idée d'un fiſc ou tréſor public, dans lequel on feroit entrer les revenus de tous les monaſteres rentés, des évêchés, des abbayes, & en général de tous les bénéfices qu'il vouloit enlever à l'Egliſe. L'eſpérance de recueillir les dépouilles des eccléſiaſtiques engagea beaucoup de princes dans ſa ſecte, & lui fit plus de proſélites que tous ſes livres. » Il ne faut pas » croire, dit un écrivain ingé» nieux, que Jean Hus, Lu» ther ou Calvin fuſſent des » génies ſupérieurs. Il en eſt » des chefs de ſectes comme » des ambaſſadeurs ; ſouvent » les eſprits médiocres y réuſſiſ» ſent le mieux, pourvu que » les conditions qu'ils offrent, » ſoient avantageuſes ». Fréderic II, roi de Pruſſe, appelloit Luther & Calvin *de pauvres gens*. Si en effet on veut réduire les cauſes des progrès de la réforme à des principes ſimples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt, en Angleterre celui de l'amour, &

en France celui de la nouveauté. L'amorce des biens eccléſiaſtiques fut le principal apôtre du Luthéraniſme. Cependant Luther lui-même eut le tems de voir que ces biens n'avoient point enrichi les princes qui s'en étoient emparés. Il trouva même que l'électeur de Saxe & ſes favoris qui avoient partagé cette dépouille, n'en étoient pas devenus plus riches. L'expérience, diſoit-il, nous apprend que ceux qui s'approprient les biens eccléſiaſtiques, n'y trouvent qu'une ſource d'indigence & de détreſſe : *Comprobat experientia, eos qui eccleſiaſtica bona ad ſe traxerunt, ob ea tandem depauperari & mendicos fieri.* Il rapporte à cette occaſion les paroles de Jean Hund, conſeiller de l'électeur de Saxe, auquel il paroiſſoit que les biens de l'Egliſe, envahis par les nobles, avoient dévoré leur patrimoine : *Nos nobiles cœnobiorum opes ad nos traximus. Opes noſtras equeſtres illæ comederunt, & conſumpſerunt hæ cœnobiales, ut neque cœnobiales neque equeſtres ampliùs habeamus.* Il finit par l'apologue d'un aigle, qui emportant de l'autel de Jupiter des viandes qui lui étoient offertes, emporta en même tems un charbon qui mit le feu à ſon nid (*Sympoſiac. cap. 4*). L'obſervation n'étoit que trop vraie. Des courtiſans avides, des adminiſtrateurs infideles ont dévoré les monaſteres, les abbayes, les hôpitaux ; eux & le prince dont ils ſervoient la paſſion, ſemblables aux harpies de la fable, paroiſſoient par leurs déprédations augmenter leurs beſoins ; tout s'évanouiſſoit dans ces mains voraces (*voyez* HENRI VIII)....

Cependant le parti ſe fortifioit de jour en jour dans le Nord, où l'ignorance des peuples étoit plus grande, & dès-lors l'attachement à la Religion plus foible, & la ſéduction plus facile. De la haute Saxe il s'étendit dans les duchés de Lunebourg, de Brunſwick, de Meckelbourg & de Poméranie ; dans les archevêchés de Magdebourg & de Brémen ; dans les villes de Wiſmar & de Roſtock, & tout le long de la Mer-Baltique. Il paſſa même dans la Livonie & dans la Pruſſe, où le grand-maître de l'ordre Teutonique ſe fit Luthérien. Le fondateur du nouvel évangile quitta vers ce tems-là le froc d'Auguſtin, pour prendre l'habit de docteur. Il renonça à la qualité de *Révérend Pere*, qu'on lui avoit donnée juſqu'alors, & n'en voulut point d'autre que celle de *Docteur Martin Luther*. L'année d'après, 1525, il épouſa Catherine de Bore, jeune religieuſe d'une grande beauté, qu'il avoit fait ſortir de ſon couvent deux ans auparavant pour la catéchiſer & la ſéduire. Le réformateur Luther avoit déclaré dans un de ſes ſermons, qu'*il lui étoit auſſi impoſſible de vivre ſans femme, que de vivre ſans manger.* Mais il n'avoit pas oſé en prendre une pendant la vie de l'électeur Fréderic, ſon protecteur, qui blâmoit ces alliances. Dès qu'il fut mort, il voulut profiter d'une commodité que ſa doctrine accordoit à tout le monde, & dont il prétendoit avoir plus de beſoin que perſonne. Cette conduite de Luther & des autres chefs

des nouvelles ſectes, faiſoit dire à Eraſme que » les tra- » gédies que jouoient les ré- » formateurs, étoient de vraies » comédies, puiſque le mariage » en étoit le dénouement ». Quelques années après, Luther donna au monde chrétien un ſpectacle encore plus étrange. Philippe, landgrave de Heſſe, le ſecond protecteur du Luthéraniſme, voulut, du vivant de ſa femme Chriſtine de Saxe, épouſer ſa maîtreſſe. Il crut pouvoir être diſpenſé de la loi de n'avoir qu'une femme : loi formelle de l'Evangile, & ſur laquelle eſt fondé le repos des états & des familles. Il s'adreſſa pour cela à Luther. Le patriarche de la Réforme aſſemble des docteurs à Wittemberg en 1539, & lui donne une permiſſion pour épouſer deux femmes. Rien de plus ridicule que le long diſcours que les docteurs du Nouvelliſme adreſſerent au landgrave à cette occaſion. Après avoir avoué que le Fils de Dieu a aboli la Polygamie, ils prétendent que *la loi qui permettoit à un Juif la pluralité des femmes à cauſe de la dureté de leur cœur, n'a pas été expreſſément révoquée.* Ils ſe croient donc autoriſés à uſer de la même indulgence envers le landgrave, qui avoit beſoin d'une femme de moindre qualité que ſa premiere épouſe, afin de la pouvoir mener avec lui aux dietes de l'Empire, où la bonne chere lui rendoit la continence impoſſible. L'empereur Charles-Quint, touché de ces ſcenes ſcandaleuſes, avoit tâché dès le commencement d'arrêter les progrès de l'héréſie. Il convoqua pluſieurs dietes : à Spire en 1529, où les Luthériens acquirent le nom de *Proteſtans*, pour avoir proteſté contre le décret qui ordonnoit de ſuivre la religion de l'Egliſe Romaine : à Ausbourg en 1530, où les Proteſtans préſenterent leur *Confeſſion de foi*, & dans laquelle il fut ordonné de ſuivre la croyance catholique. Ces différens décrets produiſirent la *Ligue* offenſive & défenſive *de Smalkalde* entre les princes proteſtans. Charles-Quint, hors d'état de réſiſter à la fois aux princes confédérés & aux armes Ottomanes, leur accorda la liberté de conſcience à Nuremberg en 1532, juſqu'à la convocation d'un concile général. Luther, ſe voyant à la tête d'un parti redoutable, n'en fut que plus fier & plus emporté. C'étoit chaque année quelque nouvel écrit contre le ſouverain pontife, ou contre les princes & les théologiens Catholiques. Rome n'étoit plus, ſelon lui, que la *Racaille de Sodome*; la *Proſtituée de Babylone*. Le pape n'étoit qu'*un ſcélérat qui crachoit des diables*; les cardinaux, *des malheureux qu'il falloit exterminer.* » Si j'é- » tois le maître de l'empire, » écrivoit-il, je ferois un même » paquet du pape & des car- » dinaux, pour les jeter tous » enſemble dans la mer : ce bain » les guériroit, j'en donne » ma parole, j'en donne J. C. » pour garant ». L'impétueuſe ardeur de ſon imagination éclata ſur-tout dans le dernier ouvrage qu'il publia en 1545, contre les théologiens de Louvain & contre le pape. Il y prétend que *la papauté Romaine a été*

établie par Satan, & faute d'autres preuves, il mit à la tête de ſon livre une eſtampe, où le pontife de Rome étoit repréſenté, entraîné en enfer par une légion de diables. Quant aux théologiens de Louvain, il leur parle avec la même douceur: les injures les plus légeres ſont *bête*, *pourceau*, *épicurien*, *athée* &c. Il étoit avec ſes propres ſectateurs auſſi emporté qu'avec les Catholiques; il les menaçoit, s'ils continuoient à le contredire, de rétracter tout ce qu'il avoit enſeigné: menace digne d'un apôtre du menſonge. Cet homme trop fameux mourut à Iſlebe en 1546, à 63 ans, après avoir vaqué à ſon ordinaire à un bon repas. Un auteur moderne en a fait le portrait ſuivant: » Moine » apoſtat & corrupteur d'une » religieuſe apoſtate, ami de » la table & de la taverne, » inſipide & groſſier plaiſant, » ou plutôt impie & ſale bouffon, qui n'épargna ni pape, » ni monarque; d'un tempérament d'énergumene contre tous ceux qui oſoient le » contredire, muni, pour tout » avantage, d'une érudition » & d'une littérature qui pouvoit impoſer à ſon ſiecle » ou à ſa nation, d'une voix » foudroyante, d'un air altier » & tranchant: tel fut Luther, » le nouvel évangéliſte, ou » comme il ſe nommoit, le » nouvel eccléſiaſte, qui mit » le premier l'Egliſe en feu, » ſous prétexte de la réformer, » & qui pour preuve de ſon » étrange miſſion qui demandoit certainement des miracles du premier ordre, » allégua les miracles dont ſe » prévaut l'Alcoran, c'eſt-à-» dire les ſuccès du cimeterre » & les progrès des armes, » les excès de la diſcorde, de » la révolte, de la cruauté, » du ſacrilege & du brigandage ». Sa ſecte ſe diviſa après ſa mort, & de ſon vivant même, en pluſieurs branches. Il y eut les *Luthero-Papiſtes*, c'eſt-à-dire ceux qui ſe ſervoient d'excommunication contre les Sacramentaires; les *Luthero-Zuingliens*, les *Luthero-Calviniſtes*, les *Luthero-Oſiandriens* &c, c'eſt-à-dire ceux qui mêlerent les dogmes de Luther avec ceux de Calvin, de Zuingle ou d'Oſiander &c. Ces ſectaires différoient tous entr'eux par quelqu'endroit, & ne s'accordoient qu'en ce point, *de combattre l'Egliſe & de rejeter tout ce qui vient du pape*. C'eſt cette haine qui leur fit prendre, durant les guerres de religion du 16*e* ſiecle, cette deviſe: PLUTÔT TURC QUE PAPISTE; deviſe qui marque bien la fureur la plus extravagante, mais qui eſt néanmoins parfaitement aſſortie à l'eſprit de ſecte, à qui rien n'eſt plus oppoſé que l'autorité d'un chef & un centre d'unité. Cependant les hommes les plus ſenſés parmi les Proteſtans, tels que Mélanchthon, Grotius &c, ont toujours regretté l'autorité pontificale, & l'ont regardée comme une choſe ſans laquelle l'enſemble du Chriſtianiſme ne pouvoit ſubſiſter. Luther laiſſa un grand nombre d'ouvrages à ſes diſciples, imprimés à Iene en 1556, 4 vol. in-fol.; & à Wittemberg en 7 vol. in-fol., 1572. On préfere les éditions publiées de ſon

vivant, parce que dans celles qui ont vu le jour après ſa mort, ſes ſectateurs ont fait des changemens très-conſidérables. On voit par ſes écrits, que Luther avoit du ſavoir & beaucoup de feu dans l'imagination; mais il n'avoit ni douceur dans le caractere, ni goût dans la maniere de penſer & d'écrire. Il donnoit dans les groſſiéretés les plus impudentes & dans les bouffonneries les plus baſſes. Jean Aurifaber, diſciple de Luther, a mis en latin & publié en 1566, in-8°, les Diſcours que cet héréſiarque tenoit à table, ſous ce titre: *Sermones Menſales*, ou *Colloquia Menſalia*. C'eſt une eſpece d'*Ana*, dont la lecture prouve la véracité du portrait que nous avons tracé du réformateur de l'Allemagne. On conſerve dans la bibliotheque du Vatican un exemplaire de la Bible, à la fin duquel on voit une priere en vers allemands, écrite de la main de Luther, dont le ſens eſt: » Mon » Dieu, par votre bonté, pour» voyez-nous d'habits, de » chapeaux, de capottes & de » manteaux; de veaux bien » gras, de cabris, de bœufs, de » moutons & de geniſſes; de » beaucoup de femmes & de peu » d'enfans. Bien boire & bien » manger eſt le vrai moyen » de ne point s'ennuyer ». Cette priere où l'indécence, l'impiété, la luxure, la gourmandiſe diſputent qui aura le deſſus, eſt très-certainement de la main de Luther; en vain Miſſon a-t-il voulu en faire douter, Chriſtian Junker, ſon hiſtorien, en convient & la rapporte mot à mot (*Vita Lutheri*, p. 225):

O Gott, durch deine gubte,
Beſcher uns kleider und brute;
Auch mæntel und roecke,
Fette kælber und boecke;
Ochſen, ſchaffe und rinder,
Viele weiber, wenig kinder.
Schlechte ſpeiſe und tranck
Machen einem das jahr lang.

LUTTI, (Benoît) peintre; né à Florence en 1666, mort à Rome en 1726, s'attacha ſur-tout au coloris. Il a fait un grand nombre de tableaux de chevalet, qui l'ont fait connoître dans preſque toutes les cours de l'Europe. L'empereur le fit chevalier, & l'électeur de Mayence accompagna ſes lettres-patentes d'une croix enrichie de diamans. Le pinceau de Lutti eſt frais & vigoureux; il mettoit beaucoup d'harmonie dans ſes couleurs, & donnoit une belle expreſſion à ſes figures. On lui reproche de n'être pas toujours correct. Le *Miracle de S. Pierre*, qu'il a peint dans le palais Albani à Rome, paſſe pour ſon chef-d'œuvre.

LUTWIN, (S.) né de parens illuſtres, fonda de ſes biens l'abbaye de Mettloch, où il fit profeſſion de la vie monaſtique dès que la mort de ſa femme lui permit de renoncer au ſiecle. Le ſiege archiépiſcopal de Treves étant devenu vacant par la retraite de S. Baſin, oncle de S. Lutwin, celui-ci fut tiré de ſa ſolitude pour le remplir. Il déploya pendant 18 ans qu'il gouverna cette illuſtre égliſe, toutes les qualités d'un grand évêque. L'abbaye de Mettloch, où il fut enterré, poſſede encore aujourd'hui les précieuſes dépouilles de ſa mortalité.

LUXEMBOURG, l'une des plus anciennes & des plus illuſtres maiſons de l'Europe. Elle a produit 5 empereurs, dont 3 ont été rois de Bohême. Elle a poſſédé les premieres charges en France, & a donné naiſſance à 6 reines & à pluſieurs princeſſes, dont l'alliance a relevé l'éclat des familles les plus diſtinguées. La branche aînée de la maiſon de Luxembourg fut fondue dans celle d'Autriche par le mariage d'Elizabeth, fille de l'empereur Sigiſmond, morte en 1447; avec Albert I, archiduc d'Autriche & empereur. La branche cadette de Luxembourg-Ligny, quoique moins illuſtrée que la premiere, a produit:

LUXEMBOURG, (Valeran de) comte de St-Pol, fut nommé gouverneur de Genes en 1396, & grand-maître des eaux & forêts de France en 1402. Il fit la guerre aux Anglois, & fut deux fois battu. Le duc de Bourgogne le fit pourvoir de la charge de grand-bouteiller de France l'an 1410, du gouvernement de Paris, & de l'épée de connétable en 1411. Il mourut en 1415, à 60 ans, au château d'Ivoi.

LUXEMBOURG, (Pierre de) frere du précédent, né à Ligny en 1369, ſe fit remarquer dès ſa plus tendre jeuneſſe par une ardeur extraordinaire pour la pratique du bien, par ſon aſſiduité à la priere, ſon goût pour la mortification, ſon amour pour l'humilité, & ſur-tout par ſa charité pour les pauvres. Envoyé à Paris à l'âge de 10 ans, il s'y appliqua ſucceſſivement aux belles-lettres, à la philoſophie & au droit canon. En 1383, il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, quelque tems après archidiacre de Dreux, puis évêque de Metz en 1384, & mourut le 2 juillet 1387, âgé de 18 ans, à Avignon, où Clément VII, que la France reconnoiſſoit pour pape légitime durant le grand ſchiſme, l'avoit appellé. Pierre avoit été fait cardinal l'année précédente. Quoiqu'il eût le gouvernement de ſon dioceſe, il n'étoit point prêtre, ſa prudence & ſa ſainteté ayant été jugée une raiſon ſuffiſante pour le diſpenſer du défaut d'âge. Il ſemble cependant qu'il étoit diacre, & ſa dalmatique ſe garde à Avignon. Les miracles, opérés par ſon interceſſion, porterent les Avignonois à conſtruire une chapelle ſur ſon tombeau. On a depuis bâti un couvent de Céleſtins au même endroit. Il fut béatifié en 1527, par Clément VII (le vrai pontife de ce nom). L'hiſtoire de ſes miracles a été publiée par les Bollandiſtes.

LUXEMBOURG, (Louis de) de la même famille, fut élu évêque de Térouane en 1414. Henri VI, roi d'Angleterre, qui prenoit le titre de roi de France, le fit chancelier en 1425, & archevêque de Rouen en 1436. Il s'étoit tellement dévoué aux intérêts de ce prince, qu'il conduiſoit lui-même du ſecours aux places aſſiégées, & ne négligeoit rien pour rétablir ce parti chancelant. Il ſe jeta dans la Baſtille, lorſque Paris ſe ſoumit à Charles VII, en 1436; mais il fut obligé d'en ſortir par compoſition, & ſe retira en Angleterre, où il fut évêque d'Ely, & cardinal en 1439. Il mourut en 1443.

LUXEMBOURG, (Louis de) comte de St-Pol, neveu du précédent, avoit ſervi Charles VII avec ſuccès dans divers ſieges. Après ſa mort, il s'attacha au duc de Bourgogne, qui lui donna le commandement de l'avant-garde de ſon armée à la bataille de Montlhéri. Louis XI, pour l'attirer à ſon ſervice, lui donna l'épée de connétable; mais pour ſe maintenir dans la ville de St-Quentin, dont il s'étoit emparé, il trahit ſucceſſivement & le roi & le duc de Bourgogne. Ses perfidies furent découvertes. Craignant la ſévérité de Louis XI, il ſe retira auprès du duc de Bourgogne, qui le rendit au roi. Son procès lui fut fait, & il eut la tête tranchée à Paris le 19 décembre 1475.

LUXEMBOURG, (François-Henri de Montmorenci, duc de) maréchal de France, né poſthume en 1628, étoit fils de François de Montmorenci, comte de Boutteville & de Luſſe, qui eut la tête tranchée ſous Louis XIII, pour s'être battu en duel, dans un tems où cette déteſtable manie étoit punie comme elle doit l'être. Il ſe trouva à la bataille de Rocroi en 1643, ſous le Grand-Condé, dont il fut l'éleve, & qu'il ſuivit dans ſa bonne & ſa mauvaiſe fortune. Le jeune guerrier avoit dans le caractere pluſieurs traits du héros qu'il avoit pris pour modele: un génie ardent, une exécution prompte, un coup-d'œil juſte, un eſprit avide de connoiſſances. On vit briller en lui ces différentes qualités à la conquête de la Franche-Comté en 1668, où il ſervit en qualité de lieutenant-général. La guerre ayant recommencé en 1672, il commanda en chef pendant la fameuſe campagne de Hollande, prit Grool, Deventer, Cœworden, Swol, Campen &c, & repouſſa les troupes des États près de Bodegrave & de Voerden. Les hiſtoriens Hollandois prétendent que Luxembourg partant pour cette derniere expédition, avoit dit à ſes troupes: » Allez, mes enfans, pillez, tuez, violez, » & s'il y a quelque choſe de » plus effrayant, ne manquez » pas de le faire; afin que je » voie que je ne me ſuis pas » trompé en vous choiſiſſant » comme les plus braves des » hommes & les plus propres » à pouſſer les ennemis avec » vigueur ». Il eſt difficile de croire que le général François ait tenu un diſcours ſi barbare; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les ſoldats mirent le feu à Bodegrave, & ſe livrerent, à la lueur des flammes, à la débauche & à la cruauté; que par des exploits de cette nature les affaires des François tournerent mal, & que le duc fut obligé de faire retraite, ce qu'il exécuta avec plus de ſuccès qu'on n'en devoit eſpérer. Louis XIV ayant fait une nouvelle expédition dans la Franche-Comté, Luxembourg l'y ſuivit. Il ſe trouva enſuite à la bataille de Senef, obligea le prince d'Orange de lever le ſiege de Charleroi, & obtint en 1675 le bâton de maréchal de France. Il commanda une partie de l'armée Françoiſe après la mort de Turenne, & ne fit pas des choſes dignes de ſa réputation. Le Grand-Condé ne put s'em-

pêcher de dire, quoique ſon ami : *Luxembourg fait mieux l'éloge de Turenne que Maſcaron & Fléchier.* Il laiſſa prendre Philisbourg à ſa vue par le duc de Lorraine, & eſſaya en vain de la ſecourir avec une armée de 50,000 hommes. Il fut plus heureux en combattant Guillaume d'Orange. Ce prince ayant attaqué le général François, qui ne s'y attendoit point, à St-Denys près de Mons, cette ſurpriſe n'empêcha pas le maréchal de Luxembourg de diſputer la victoire avec beaucoup de valeur. Quelques-uns même lui adjugent le champ de bataille, dont les alliés ſe glorifierent. Dans la ſeconde guerre que Louis XIV ſoutint contre les puiſſances de l'Europe, réunies en 1690, Luxembourg, nommé général de l'armée de Flandre, gagna la bataille de Fleurus. Il eut encore l'avantage au choc de Leuſe en 1691, au combat de Steinkerque en 1692, & battit le roi Guillaume à Nerwinde en 1693. Peu de journées furent plus meurtrieres. Il y eut environ 20,000 morts, dont les François firent au moins la moitié. C'eſt à cette occaſion qu'on dit qu'il falloit chanter plutôt un *De profundis* qu'un *Te Deum.* Les François avoient été repouſſés pluſieurs fois à la droite & à la gauche des alliés fortement retranchés; mais le curé de Laer indigné de ce que les troupes du prince d'Orange euſſent exercé quelque pillage chez lui, indiqua au maréchal un endroit où le retranchement n'étoit pas achevé, & qui étoit maſqué par des abattis; une nouvelle attaque décida la victoire. Le maréchal de Luxembourg termina ſa carriere par la longue marche qu'il fit, en préſence des ennemis, depuis Vignamont juſqu'à l'Eſcaut, près de Tournay. Il mourut l'année d'après en 1695, à 67 ans, regretté comme le plus grand général qu'eût alors la France. Sa vie n'avoit pas toujours été édifiante; ſes écarts allerent juſqu'à donner deux fois lieu à une accuſation de magie, fondée en partie ſur des liaiſons & des ſociétés peu dignes de lui; dans une de ces deux occaſions, il fut 14 mois en priſon, & cela dans un ſiecle où ces ſortes d'accuſations n'étoient pas légérement reçues, ſur-tout à l'égard d'un homme tel que lui. Sa mort fut bien chrétienne. Le P. Bourdaloue qui l'aſſiſta dans ſes derniers momens, dit : *Je n'ai pas vécu comme lui, mais je voudrois bien mourir comme lui.* On imprima à Cologne en 1695, in-12, une ſatyre contre la France & contre lui, intitulée : *Le maréchal de Luxembourg au lit de la mort*, tragi-comédie en 5 actes & en proſe. Ce guerrier eſt bien plus favorablement dépeint dans l'*Hiſtoire de la maiſon de Montmorenci*, par M. Déformeaux, & par le compilateur Manuel dans ſon *Année Françoiſe*; mais il faut ſe tenir en garde contre les panégyriques, comme contre les ſatyres; la vérité de l'hiſtoire ſouffre également des uns & des autres.

LUYKEN, (Jean) graveur Hollandois. On remarque dans ſes ouvrages un feu, une imagination & une facilité admirables. Son œuvre eſt conſidérable & fort eſtimée. Il étoit

né à Amſterdam en 1649, & il mourut en 1712. On eſtime ſa *Bible en figures*, imprimée dans cette ville en 1732, in-folio; ſon *Théâtre des Martyrs*, en 115 planches, in-4°, mériteroit également des éloges, ſi par un fanatiſme auſſi abſurde que dégoûtant, l'auteur n'avoit aſſocié aux vrais martyrs, les enthouſiaſtes dogmatiſans & ſéditieux, que le glaive de la juſtice a immolés au repos des états, plus encore qu'à la conſervation de la vraie foi. » Voilà, » dit un auteur, où ſont ré» duites les ſectes. Convain» cues de la nouveauté de leur » exiſtence, elles compulſent » les annales du délire & de » la ſédition, pour ſe donner » une apparence de continuité » & de ſucceſſion » (*voyez* JURIEU). — Il y a eu un Gaſpar LUYKEN, dont on voit pluſieurs beaux deſſins dans la Bible de Weigel. *Voyez* ce mot.

LUYNES, (Paul d'Albert de) cardinal & archevêque de Sens, eſt un des prélats qui pendant le 18e ſiecle ont le plus honoré l'Egliſe de France, par leur zele & leurs lumieres. Formé par les leçons & les exemples de Fénélon, il a pendant toute ſa vie fait éclater les fruits d'une ſi avantageuſe inſtitution. Rien n'égaloit le ſoin avec lequel il veilloit ſur la pureté de la doctrine, & la promptitude avec laquelle il repouſſoit les erreurs qui menaçoient d'infecter ſon peuple. Aſſiſtant un jour à un ſermon où l'on avoit gliſſé quelques opinions favorites de la ſecte qui rougit de ſon nom, il impoſa ſilence au prédicateur, le fit deſcendre de la chaire, y monta lui-même, & réfuta l'erreur avec autant d'éloquence que d'exactitude théologique. Il mourut à Sens le 23 janvier 1788, à l'âge de 85 ans, regretté des pauvres dont il étoit le pere, & de ſon clergé dont il étoit le modele. L'abbé le Gris a fait ſon Eloge funebre.

LUYNES, *voyez* ALBERT.

LUYTS, (Jean) philoſophe & aſtronome, né dans la Nord-Hollande en 1655, fut profeſſeur de phyſique & de mathématiques à Utrecht, depuis 1677 juſqu'à ſa mort, arrivée le 12 mars 1721. Il a donné: I. *Aſtronomica Inſtitutio*, Utrecht, 1689, in-4°. Il y rejette le ſyſtême de Copernic. On y voit un grand nombre d'obſervations aſtronomiques, curieuſes & utiles, expliquées d'une maniere laconique, alliée à beaucoup de clarté. II. *Introductio ad geographiam novam & veterem*, avec beaucoup de cartes, 1692, in-4°, eſtimée.

LUZIGNAN, (Guy de) fils de Hugues de Luzignan, mort vers 1164, d'une des plus anciennes maiſons de France, fit le voyage d'Outremer. Il épouſa Sybille, fille ainée d'Amauri, roi de Jeruſalem. Par ce mariage il acquit le royaume en ſon nom, & le reperdit en 1187, lorſque la ville ſe rendit à Saladin. Luzignan ne conſerva que le titre de roi de Jeruſalem, qu'il vendit bientôt à Richard, roi d'Angleterre, pour l'iſle de Chypre. Il y prit la qualité de roi, & y mourut en 1194. Sa maiſon conſerva cette iſle juſqu'en 1473. Amauri de Luzignan, ſon frere, lui ſuccéda. Au

reſte, cette famille tire ſon nom de la petite ville de Luzignan en Poitou, dont le château paſſoit autrefois pour imprenable, parce que le vulgaire croyoit qu'il avoit été bâti par une fée moitié femme, moitié ſerpent.

LYBAS, Grec de l'armée d'Ulyſſe. La flotte de ce prince ayant été jetée par une tempête ſur les côtes d'Italie, Lybas inſulta une jeune fille de Témeſſe, que les habitans de cette ville vengerent en tuant le Grec. Bientôt les Témeſſiens furent tourmentés par un ſpectre qui exigea le ſacrifice annuel d'une jeune fille : mais ils en furent délivrés par Euthyme. *Voyez* ce mot.

LYCAMBE, *voyez* ARCHILOQUE.

LYCAON, roi d'Arcadie. Il fut métamorphoſé en loup par Jupiter, pour avoir immolé un enfant, qu'il ſervit à ce dieu aſſis à ſa table (*voyez* ARCAS). — Il y a eu pluſieurs autres Lycaons; un, frere de Neſtor, qui fut tué par Hercule; un autre, fils de Priam, tué par Achille &c.

LYCOMEDE, *voyez* ACHILLE.

LYCOPHRON, fils de Périandre, roi de Corinthe vers l'an 628 avant J. C., n'avoit que 17 ans lorſque ſon pere tua Meliſe ſa mere. Proclus, ſon aïeul maternel, roi d'Epidaure, le fit venir à ſa cour avec ſon frere nommé Cypſele, âgé de 18 ans, & les renvoya quelque tems après à leur pere, en leur diſant : *Souvenez-vous qui a tué votre mere.* Cette parole fit une telle impreſſion ſur Lycophron, qu'étant de retour à Corinthe, il s'obſtina à ne point vouloir parler à ſon pere. Périandre indigné l'envoya à Corcyre (aujourd'hui Corfou), & l'y laiſſa ſans ſonger à lui. Dans la ſuite, ſe ſentant accablé des infirmités de la vieilleſſe, & voyant ſon autre fils incapable de régner, il envoya offrir à Lycophron ſon ſceptre & ſa couronne; mais le jeune prince dédaigna même de parler au meſſager. Sa ſœur, qui ſe rendit enſuite auprès de lui pour tâcher de le gagner, n'en obtint pas davantage. Enfin, on lui envoya propoſer de venir régner à Corinthe, & que ſon pere iroit régner à Corfou. Il accepta ces conditions; mais les Corcyriens le tuerent, pour prévenir cet échange qui ne leur plaiſoit pas.

LYCOPHRON, fameux poëte & grammairien Grec, natif de Chalcide dans l'iſle d'Eubée, vivoit vers l'an 304 avant J. C., & fut tué d'un coup de fleche, ſelon Ovide. Suidas a conſervé les titres de 20 Tragédies de ce poëte. Il ne nous reſte de lui qu'un Poëme intitulé *Caſſandre*; mais il eſt ſi obſcur, qu'il fit donner à ſon auteur le nom de *Ténébreux*. C'eſt une ſuite de prédictions qu'il ſuppoſe avoir été faites par Caſſandre, fille de Priam. La plupart ne méritent pas la peine que les ſavans ont priſe pour les expliquer. Porter a donné une édition de ce Poëme, avec une verſion & des notes, Oxford, 1697; & elle a été réimprimée en 1702, in-fol. Lycophron étoit un des poëtes de la Pleïade, imaginée ſous Ptolomée Philadephe.

LYCORIS, fameuſe courtiſanne du tems d'Auguſte, eſt

ainſi nommée par Virgile dans ſa 10e Eglogue. Le poëte y conſole ſon ami Cornelius Gallus, de ce qu'elle lui préféroit Marc-Antoine. Cette courtiſanne ſuivoit ce général dans un équipage magnifique, & ne le quittoit jamais, même au milieu des armées. Cléopatre la ſupplanta.

LYCOSTHENES, en allemand WOLFHART, (Conrad) né l'an 1518 à Ruffack, dans la Haute-Alſace, ſe rendit habile dans les langues & dans les ſciences. Il fut miniſtre, & profeſſeur de logique & des langues à Bâle, où il mourut en 1561. Il fut paralytique les 7 dernieres années de ſa vie. On a de lui : I. *Chronicon prodigiorum*, Bâle, 1557, in-fol. II. *De Mulierum præclarè dictis & factis*. III. *Compendium Bibliothecæ Geſneri*, 1557, in-4°. IV. Des *Commentaires* ſur *Pline le Jeune*. V. *Apophthegmata*, 1614, in-8°. Ce fut lui qui commença le *Theatrum vitæ humanæ*, publié & achevé par Théodore Zwinger ſon gendre. Cette compilation forme 8 vol. in-fol. de l'édition de Lyon, 1656.

LYCURGUE, roi de Thrace, ſe déclara implacable ennemi de Bacchus ; ce dieu, pour s'en venger, lui inſpira une telle fureur, qu'il ſe coupa les jambes.

LYCURGUE, légiſlateur des Lacédémoniens, étoit, dit-on, fils d'Eunome, roi de Sparte, & frere de Polydecte qui régna après ſon pere. Après la mort de ſon frere, ſa veuve offrit la couronne à Lycurgue, s'engageant de faire avorter l'enfant dont elle étoit groſſe, pourvu qu'il voulût l'épouſer ; mais Lycurgue refuſa ces offres abominables. Content de la qualité de tuteur de ſon neveu Charilaüs, il lui remit le gouvernement lorſqu'il eut atteint l'âge de majorité, l'an 870 avant J. C. Soit qu'il ſe repentît de cette généroſité, ſoit qu'on lui attribuât une inconſtance qu'il n'eût pas, on l'accuſa de vouloir uſurper la ſouveraineté. Il quitte ſa patrie & paſſe en Crete, renommée par ſes loix dures & auſteres ; il voit la magnificence de l'Aſie, & delà ſe rend en Egypte. De retour de ſes voyages, Lycurgue donna aux Lacédémoniens des loix que les uns élevent juſqu'aux nues & que les autres traitent de barbares. Les plus inſtruits doutent ſi ces loix ſont de Lycurgue, ainſi que de tout ce qu'on raconte de ce philoſophe. Plutarque, dans l'Introduction à la vie de Lycurgue, où tous les hiſtoriens modernes ont puiſé preſque tous les faits qu'ils attribuent à ce légiſlateur, dit : (Trad. d'Amyot.) *On ne ſauroit du tout rien dire de Lycurgus, qui établit les loix des Lacédémoniens, en quoi il n'y ait quelque diverſité entre les hiſtoriens..... mais moins encore que toute autre choſe s'accordent-ils du tems auquel il a vécu.* Il termine ce paragraphe qu'il faut lire en entier, par ces termes : *Mais toutefois encore qu'il y ait tant de diverſité entre les hiſtoriens, nous ne laiſſerons pas pour cela de recueillir & mettre par eſcript ce que l'on trouve de lui, & anciennes hiſtoires, en éliſant les choſes où il y a moins de contradiction.* Par cette derniere phraſe, il avoue de bonne foi qu'il

qu'il aime mieux riſquer de tranſcrire des faits peu certains, que de ne rien dire ſur ce perſonnage. Si l'on ajoute à ce témoignage de Plutarque, que Lycurgue, qui a vécu dans des tems très-reculés (puiſque Xénophon prétend qu'il exiſtoit du tems des Héraclides) n'a rien laiſſé par écrit chez une nation où l'ignorance étoit regardée comme une vertu méritoire, où il ne s'eſt trouvé aucun hiſtorien, où le ſéjour des étrangers étoit fixé à un tems très-court par la loi appellée *Xenelaſie*; dès-lors il ſera évident que malgré l'apologie que Plutarque a faite de ce perſonnage, il eſt fort incertain qu'il ſoit ſeul l'auteur du ſyſtême de légiſlation qu'on lui attribue. Mais en l'en ſuppoſant l'auteur, comme on doit juger de la bonté des cauſes de cette nature, 1°. par leurs effets néceſſaires ſur le cœur humain, 2°. par la confirmation de ces effets d'après le rapport de l'hiſtoire, on trouvera, en ſuivant cette regle, que la légiſlation de Sparte n'a produit l'admiration des anciens & des modernes, que dans l'opinion encore barbare & ſauvage où ils étoient, que toute action forte, fût-elle contraire aux premieres loix de l'équité & de l'humanité, étoit une action vertueuſe. Il eſt reconnu généralement qu'il a eu l'intention formelle, 1°. d'augmenter la force naturelle des Spartiates, par la force artificielle des inſtitutions militaires; 2°. de perpétuer l'ignorance la plus profonde chez ce peuple, en proſcrivant de l'éducation les ſciences & les arts, excepté ſeulement la muſique guerriere; de ſorte que dans ces tems prétendus heureux où ſes loix étoient, dit-on, fidellement obſervées, aucun Spartiate ne ſavoit lire: ce qui d'ailleurs leur étoit inutile, puiſque juſqu'aux loix conſtitutionnelles de la république, rien n'étoit écrit; 3°. d'entretenir par toute ſorte de moyens la férocité & même la cruauté dans l'ame des Spartiates, entre autres par l'uſage de ces combats entre les enfans, où ils ſe maſſacroient les uns les autres; par les fuſtigations cruelles dès enfans devant l'autel de Diane Orthia, & ſur-tout par les barbaries qu'il leur permit d'exercer contre les Ilotes; car Ariſtote & Platon aſſurent que pour empêcher la trop grande multiplication de ces malheureux eſclaves, il établit l'affreuſe coutume que les jeunes Spartiates iroient ſe mettre la nuit en embuſcade pour en tuer un certain nombre, ce qui étoit véritablement une boucherie, puiſqu'il étoit défendu aux Ilotes d'avoir & encore moins de porter des armes en tems de paix; 4°. de ſe ſervir du libertinage pour empêcher la pudeur, la chaſteté, l'union conjugale, d'adoucir les mœurs. D'après cet expoſé, que même les admirateurs de Lycurgue & des Spartiates ne peuvent révoquer en doute, on laiſſe à juger ſi une légiſlation dont le but eſt d'augmenter chez un peuple la force, l'ignorance, la cruauté, le libertinage, & par une ſuite néceſſaire, l'orgueil, l'avidité, l'injuſtice; en un mot, dont le but eſt de former une troupe de ſoldats ignorans, cruels & ſans mœurs, pour la

faire ſervir à la déſolation des laborieux cultivateurs & des peuples qui l'avoiſinent, peut être un ouvrage capable d'immortaliſer ſon auteur, & ſi elle mérite les éloges que lui prodiguent encore des hommes qui prétendent ſe connoître en légiſlation; tels que Monteſquieu, & l'abbé de Gourcy dans un amphigourique *Eloge philoſophique & politique de Lycurgue*, & l'abbé Barthelemy dans ſon *Voyage d'Anacharſis*. L'auteur *de la Félicité publique*, quoiqu'ennemi forcené du Chriſtianiſme, montre combien les républiques chrétiennes, les moins bien conſtituées, ſont plus heureuſes que les Lacédémoniens, les Athéniens, & tous ces anciens peuples crus libres au ſein de la tyrannie. Cependant Lycurgue, s'il faut croire ce qu'on en raconte, regardoit ſes loix comme le fruit de la plus ſublime ſageſſe. Pour engager les Lacédémoniens à les obſerver inviolablement, il leur fit promettre avec ſerment *de n'y rien changer juſqu'à ſon retour*; & s'en alla enſuite dans l'iſle de Crete, où il ſe donna la mort, après avoir ordonné que l'on jetât ſes cendres dans la mer. Il craignoit que ſi on rapportoit ſon corps à Sparte, les Lacédémoniens ne cruſſent être abſous de leur ſerment. On voit dans tous ces anciens ſages des traits éclatans de folie, preſque toujours produits par la vanité & l'égoïſme philoſophique. *Voyez* COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, SOLON.

LYCURGUE, orateur Athénien, contemporain de Démoſthenes, eut l'intendance du tréſor public, fut chargé du ſoin de la police, & l'exerça avec beaucoup de ſévérité. Il chaſſa de la ville tous les malfaiteurs, & tint un regiſtre exact de tout ce qu'il fit pendant ſon adminiſtration. Lorſqu'il fut hors de charge, il fit attacher ce regiſtre à une colonne, afin que chacun eût la liberté d'en faire la cenſure. Dans ſa derniere maladie, il ſe fit porter au ſénat pour rendre compte de ſes actions; & après y avoir confondu le ſeul accuſateur qui ſe préſenta, il ſe fit reporter chez lui, où il expira bientôt après, vers l'an 356 avant J. C. Lycurgue étoit du nombre des 30 orateurs, que les Athéniens refuſerent de donner à Alexandre. Ce fut lui qui, voyant le philoſophe Xenocrate conduit en priſon pour n'avoir pas payé le tribut qu'on exigeoit des étrangers, le délivra, & y fit mettre à ſa place le fermier qui avoit fait traiter ſi durement un homme de lettres. Action ſouvent louée, mais qui dans le fonds étoit une violence & une injuſtice, puiſqu'il n'y avoit aucune loi qui exceptoit de ce tribut les gens-de-lettres. Les Aldes imprimerent à Veniſe en 1513, en 2 vol. in-fol. un recueil des *Harangues* de pluſieurs anciens orateurs Grecs, parmi leſquelles ſe trouvent celles de Lycurgue. M. l'abbé Auger les a traduites en 1783, Paris, 1 vol. in-8°. On diſtingue celle qui regarde un citoyen d'Athenes, nommé *Leocrate*, qui avoit abandonné ſa patrie dans le malheur, après la bataille de Chéronnée, & y étoit revenu huit ans après, lorſque le péril étoit paſſé; l'orateur demande qu'il ſoit

puni de mort comme un lâche & un traître.

LYCUS, l'un des généraux de Lyſimachus, célebre parmi les ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand, ſe rendit maître d'Epheſe par le moyen d'Andron, chef de corſaires, qu'il gagna à force d'argent. Andron introduiſit dans la ville quelques ſoldats de Lycus, comme s'ils euſſent été des priſonniers, mais avec des armes cachées. Dès qu'ils furent entrés dans la place, ils tuerent ceux qui faiſoient la garde aux portes, & donnerent en même tems le ſignal aux troupes de Lycus, leſquelles s'emparerent de la place, & firent priſonnier Enete qui en étoit gouverneur. Frontin a placé cette hiſtoire dans ſes *Stratagêmes*.

LYDIAT, (Thomas) mathématicien Anglois, né à Okerton, dans le comté d'Oxford, en 1572, mort en 1646, eut le ſort de pluſieurs ſavans. Il traîna une vie laborieuſe dans l'indigence. Il fut long-tems en priſon pour dettes; & lorſqu'il eut obtenu ſur la fin de ſes jours un petit bénéfice, il fut perſécuté par les parlementaires, parce qu'il étoit attaché au parti royal. Il laiſſa pluſieurs ouvrages en latin ſur des matieres de chronologie, de phyſique & d'hiſtoire. Les principaux ſont: I. *De variis annorum formis*, Londres, 1605, in-8°, contre Clavius & Scaliger. Ce dernier ayant répondu avec beaucoup d'emportement, Lydiat fit une *Apologie* de ſon ouvrage, imprimée en 1607. II. *De l'origine des Fontaines*, 1605, in-8°. III. Pluſieurs *Traités Aſtronomiques & Phyſiques*, ſur la nature du ciel & des élémens; ſur le mouvement des aſtres; ſur le flux & le reflux &c.

LYDIUS, (Jacques) fils de Balthaſar, miniſtre à Dordrecht, & auteur de quelques mauvais ouvrages de controverſe, ſuccéda à ſon pere dans le miniſtere, & ſe fit connoître au 17e ſiecle dans la république des lettres par pluſieurs livres: I. *Sermonum connubialium libri duo*, in-4°, 1643. C'eſt un traité des différens uſages des nations dans la maniere de ſe marier. II. *De re Militari*, in-4°, 1698: publié par Van-Thil, qui l'enrichit de pluſieurs remarques. III. *Agonoſtica ſacra* &c, Roterdam, 1657, in-12. IV. *Belgium glorioſum*, Dordrecht, 1668, in-12.

LYNCÉE, un des Argonautes qui accompagnerent Jaſon à la conquête de la Toiſon d'or. Il avoit la vue ſi perçante, ſelon la Fable, qu'il voyoit au travers des murs, & découvroit même ce qui ſe paſſoit dans les cieux & dans les enfers. L'origine de cette fable vient de ce que Lyncée enſeigna le moyen de trouver les mines d'or & d'argent, & qu'il fit des obſervations nouvelles ſur l'aſtronomie.

LYNCÉE, l'un des 50 fils d'Egyptus, épouſa Hypermneſtre, l'une des 50 filles de Danaüs, roi d'Argos; cette princeſſe ne voulut pas l'égorger la nuit de ſes noces à l'imitation de ſes autres ſœurs, & aima mieux déſobéir à ſon pere, que d'être cruelle envers ſon mari. Lincée, échappé du danger, arracha le trône & la vie à ſon cruel beau-pere.

LYND, (Humphrey) chevalier Anglois, né à Londres

en 1578, mort l'an 1636, publia deux Traités de controverſe, eſtimés, dit-on, de ſes comparriotes, & traduits en françois par Jean de la Monzagne. L'un traite de la *Voie ſûre*, & l'autre de la *Voie égarée*.

LYNDWOODE, (Guillaume de) *voyez* GUILLAUME.

LYONET, (Pierre) ſecrétaire des Chiffres des Etats-Généraux des Provinces-Unies, membre de la ſociété royale de Londres, des académies de Rouen & de Berlin, de l'académie impériale de Pétersbourg, de la ſociété des ſciences à Harlem, mort à La Haye, le 7 janvier 1789, dans la 82e année de ſon âge, a mérité par ſes travaux ſur les inſectes une place diſtinguée parmi les amateurs de l'hiſtoire naturelle. Son *Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de ſaule*, La Haye, 1762, 1 vol. in-4°, avec 18 planches, gravées par l'auteur, ſuppoſe un obſervateur auſſi exact que patient. Quoique ce Traité ne regarde directement que cette eſpece d'inſectes, il eſt fait avec tant de ſoin, l'auteur y a mis tant d'attention & de recherches, qu'il peut diriger l'amateur qui ſe livreroit à l'étude *des chenilles* en général. On peut compter ſur l'exactitude des gravures, qui d'ailleurs ſont très-belles; l'auteur a gravé ſur les corps mêmes, la loupe à la main. Il a traduit en françois la *Théologie des inſectes*, par Leſſer. Au mérite des talens & de l'application il joignoit la ſageſſe des principes, qu'il amenoit & déduiſoit d'une maniere particuliérement ſatisfaiſante. L'on regrette que la mort l'ait empêché de mettre au jour un nouvel ouvrage ſur les inſectes, qu'il ſe propoſoit de publier; mais l'on ſe flatte que ſon parent, M. Croiſet, ſecrétaire des poſtes de Hollande, à qui l'on apprend qu'il l'a légué, n'en privera pas le public, & fera graver le reſte des planches qui y manquent encore.

LYRE, (Nicolas de) *voyez* NICOLAS de Lyre.

LYSANDRE, amiral des Lacédémoniens dans la guerre contre Athenes, détacha Epheſe du parti des Athéniens, & fit alliance avec Cyrus le Jeune, roi de Perſe. Fort du ſecours de ce prince, il livra un combat naval aux Athéniens, l'an 405 avant J. C., défit leur flotte, tua 3000 hommes, emporta diverſes villes & alla attaquer Athenes. Cette ville, preſſée par terre & par mer, ſe vit contrainte de ſe rendre l'année ſuivante. La paix ne lui fut accordée, qu'à condition qu'on démoliroit les fortifications du Pirée; qu'on livreroit toutes les galeres, à la réſerve de 12; que les villes qui lui payoient tribut, ſeroient affranchies; que les bannis ſeroient rappellés, & qu'elle ne feroit plus la guerre que ſous les ordres de Lacédémone. La démocratie fut détruite, & toute l'autorité remiſe entre les mains de 30 Archontes. C'eſt ainſi que finit la guerre du Péloponneſe, après avoir duré 27 ans. Le vainqueur alla ſoumettre enſuite l'iſle de Samos, alliée d'Athenes; & retourna triomphant à Sparte avec des richeſſes immenſes, fruit de ſes conquêtes. Son ambition n'étoit pas ſatisfaite;

il chercha à s'emparer de la couronne, mais moins en tyran qu'en politique. Il décria la coutume d'hériter du trône, comme un uſage barbare, inſinuant dans les eſprits qu'il étoit plus avantageux de ne déférer la royauté qu'au mérite: ce qui ſeroit bien vrai, ſi tout un peuple pouvoit s'entendre, ſans trouble & ſans erreur, ſur le choix. Après avoir tenté en vain de faire parler en ſa faveur les oracles de Delphes, de Dodone & de Jupiter Ammon, il fut obligé de renoncer à ſes prétentions. La guerre s'étant rallumée entre les Athéniens & les Lacédémoniens, Lyſandre fut un des chefs qu'on leur oppoſa. Il fut tué dans une bataille l'an 366 avant J. C. Les Spartiates furent délivrés par ſa mort d'un ambitieux, pour qui l'amour de la patrie, la religion du ſerment, les traités, l'honneur n'étoient que de vains noms. Comme on lui reprochoit qu'il faiſoit des choſes indignes d'Hercule, de qui les Lacédémoniens ſe flattoient de deſcendre: *Il faut*, dit-il, *coudre la peau du renard où manque celle du lion*; faiſant alluſion au lion d'Hercule: maxime digne d'un tyran fourbe & hypocrite. Il diſoit qu'*on amuſe des enfans avec des oſſelets, & les hommes avec des paroles*: cela n'eſt que trop vrai; mais ſi ceux qui ſont amuſés ſont des ſots, ceux qui les amuſent ſont de mépriſables impoſteurs. *La vérité*, ajoutoit-il, *vaut aſſurément mieux que le menſonge; mais il faut ſe ſervir de l'un & de l'autre dans l'occaſion*: maxime que Machiavel a adoptée pour une de ſes plus favorites.

LYSCHANDER, (Claude-Chriſtophe) hiſtoriographe du roi de Danemarck Chriſtiern IV, n'a guere mérité cette diſtinction par l'*Abrégé des Hiſtoires Danoiſes, depuis le commencement du monde juſqu'à nos jours*, Coppenhague, 1662, in-fol., en danois. Le titre ſeul montre que l'auteur étoit peu judicieux. Torfœus a réfuté cet abrégé, mais il n'en valoit pas les peines. — Il ne faut pas le confondre avec Jean LYSCHANDER, dont on a *Antiquitatum Danicarum Sermones XVI*, Coppenhague, 1642, in-4°; ouvrage qui peut ſervir de pendant à celui de ſon parent.

LYSERUS, (Polycarpe) naquit à Winendéen, dans le pays de Wittemberg, en 1552. Le duc de Saxe, qui l'avoit fait élever à ſes dépens dans le college de Tubinge, l'appella en 1577 pour être miniſtre de l'égliſe de Wittemberg. Lyſerus ſigna, l'un des premiers, le livre de la *Concorde*, & fut député, avec Jacques André, pour le faire ſigner aux théologiens & aux miniſtres de l'électorat de Saxe. Il mourut à Dreſde, où il étoit miniſtre, en 1610, à 58 ans. Beaucoup de querelles, dont il paroît avoir été amateur, ne l'empêcherent pas de compoſer un grand nombre d'ouvrages en latin & en allemand. Les principaux ſont: I. *Expoſitio in Geneſim*, en 6 parties in-4°, depuis 1604 juſqu'en 1609. II. *Schola Babylonica*, 1609, in-4°. III. *Coloſſus Babylonicus*, 1608, in-4°. L'auteur y donne, ſous ces deux titres bizarres, un commentaire ſur les 2 premiers chapitres de *Daniel*. IV.

Un *Commentaire* ſur les *XII petits Prophetes*, publié à Leipſig en 1609, in-4°, par Polycarpe Lyſerus, ſon petit-fils. V. Une foule de Livres de théologie & de controverſe, remplis de préjugés de ſecte. VI. L'édition de l'*Hiſtoire des Jéſuites*, de l'ex-jéſuite & apoſtat Haſenmuller, qu'il publia après la mort de celui-ci ſous ce titre : *Hiſtoria Ordinis Jeſuitici, de Societatis JESV auctore, nomine, gradibus, incrementis, ab Eliâ Haſenmullero, cum duplici præfatione Polycarpi Lyſeri*, Francfort, 1594 & 1606, in-4°. Le Jéſuite Gretſer réfuta cette prétendue hiſtoire, & Lyſerus la défendit dans ſon *Strena ad Gretſerum pro honorario ejus*, in-8°, 1607. Les deux auteurs ne s'épargnent point les injures. C'étoit le ſtyle ordinaire entre les ſavans de ce tems-là, & il n'eſt pas encore hors de mode.

LYSERUS, (Jean) docteur de la confeſſion d'Ausbourg, de la même famille que le précédent, fut l'*Apôtre de la Polygamie* dans le 17e ſiecle. Sa manie pour cette erreur alla ſi loin, qu'il conſuma ſes biens & ſa vie pour prouver que non-ſeulement la pluralité des femmes eſt permiſe, mais qu'elle eſt même commandée en certains cas. Il voyagea avec aſſez d'incommodité en Allemagne, en Danemarck, en Suede, en Angleterre, en Italie & en France, pour rechercher dans les bibliotheques de quoi appuyer ſon opinion, & pour tâcher de l'introduire dans quelques pays. Son entêtement ſur la pluralité des femmes ſurprenoit d'autant plus, qu'une ſeule l'auroit fort embarraſſé, ſuivant Bayle. Après bien des courſes inutiles, il crut pouvoir ſe fixer en France, & alla demeurer chez le docteur Maſius, miniſtre de l'envoyé de Danemarck. Il ſe flatta enſuite de rendre ſa fortune meilleure à la cour, par le jeu des échecs qu'il entendoit parfaitement, & s'établit à Verſailles ; car tous ces réformateurs de la morale chrétienne, ſavent mieux jouer que raiſonner. Repouſſé & mépriſé par tous les gens ſenſés, & étant tombé malade de dépit, il voulut revenir à pied à Paris. Cette fatigue augmenta tellement ſon mal, qu'il mourut dans une maiſon ſur la route, en 1684. On a de lui, ſous des noms empruntés, un grand nombre de livres en faveur de la polygamie. Le plus conſidérable eſt intitulé : *Polygamia Triumphatrix*, in-4°, 1682, à Amſterdam. Brunſinanus, miniſtre à Coppenhague, a réfuté cet ouvrage par un livre intitulé : *Polygamia Triumphata*, 1689, in-8°. On a du même auteur un autre livre contre Lyſerus, intitulé : *Monogamia Victrix*, 1689, in-8°. On trouva dans les manuſcrits de Lyſerus une liſte curieuſe de tous les polygames de ſon ſiecle. Il eſt à croire que cette liſte auroit été plus longue, ſi l'auteur y avoit fait entrer tous ceux qui n'ayant qu'une femme, vivent avec pluſieurs. Les bons eſprits n'ont vu dans ſon égarement que l'effet naturel de la luxure, *qui ſemblable à l'avarice*, dit Monteſquieu, *plus elle a, plus elle veut avoir*. Il eſt démontré d'ailleurs qu'elle détruit la population, & que les pays où

elle a lieu (toutes choſes étant d'ailleurs égales), ſont déſerts, en comparaiſon des autres.

LYSIAS, célebre orateur Grec, naquit à Syracuſe l'an 459 avant J. C., & fut mené à Athenes par Céphales ſon pere, qui l'y fit élever avec ſoin. On le regarde communément comme le plus élégant, le plus gracieux & le plus ſimple des orateurs Grecs. Il s'eſt exercé ſur des ſujets bien peu favorables à l'éloquence; il ne plaidoit pas lui-même, mais compoſoit des plaidoyers pour les particuliers qui avoient des procès, & ces plaidoyers roulent preſque tous ſur de très-petites cauſes. La propriété & la clarté des expreſſions, un tour aiſé & naturel, un talent admirable pour la narration, une prodigieuſe ſagacité, un tact exquis des convenances, & par-deſſus tout, la grace qu'on ſent ſi bien & qu'on ne peut définir, forment le caractere diſtinctif de Lyſias. Un des principaux avantages qu'on puiſſe retirer aujourd'hui de ſes diſcours, c'eſt la connoiſſance des mœurs & des uſages des Athéniens. On rapporte que Lyſias ayant donné un de ſes plaidoyers à lire à ſon adverſaire dans l'Aréopage, cet homme lui dit: » La 1re fois que je l'ai » lu, je l'ai trouvé bon: la 2e, » moindre; la 3e, mauvais ». *Hé bien*, repliqua Lyſias, *il eſt donc bon, car on ne le récite qu'une fois.* Il mourut dans un âge fort avancé, l'an 374 avant J. C. Nous avons de lui 34 *Harangues*. Parmi les diverſes éditions qu'on en a données, on diſtingue celle de Taylor, in-4°, 1740, à Cambridge, & celle de l'abbé Auger, en grec & en latin, avec une nouvelle traduction françoiſe, Paris, 1783, 2 vol. in-8°. On les trouve auſſi dans le Recueil des Orateurs Grecs d'Alde, in-fol. 1513, & de Henri Etienne, in-fol. 1575.

LYSIAS, (Claude) *voyez* CLAUDE.

LYSIMACHUS, diſciple de Calliſthenes, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, ſe rendit maître d'une partie de la Thrace, après la mort de ce conquérant, & y bâtit une ville de ſon nom l'an 309 avant J. C. Il ſuivit le parti de Caſſandre & de Seleucus contre Antigone & Demetrius; & ſe trouva à la célebre bataille d'Ipſus, l'an 301 avant J. C. Lyſimachus s'empara de la Macédoine, & y régna 10 ans; mais ayant fait mourir ſon fils Agathocle & commis des cruautés inouies, les principaux de ſes ſujets l'abandonnerent. Il paſſa alors en Aſie, pour faire la guerre à Seleucus qui leur avoit donné retraite, & fut tué dans un combat contre ce prince, l'an 282 avant J. C., à 74 ans. On ne reconnut ſon corps ſur le champ de bataille, que par le moyen d'un petit chien qui ne l'avoit point abandonné.

LYSIMACHUS, Juif, parvint au ſouverain pontificat de ſa nation, l'an 204 avant J. C., après avoir ſupplanté ſon frere Menelaüs, en payant une ſomme d'argent que celui-ci n'avoit pu fournir au roi Antiochus Epiphanes. Les violences, les injuſtices & les ſacrileges ſans nombre qu'il commit pendant ſon gouvernement, forcerent les Juifs, qui ne pouvoient plus le ſouffrir, à

s'en défaire dès l'année ſuivante.

LYSIMACHUS, frere d'Apollodore, ennemi déclaré des Juifs, eut le gouvernement de Gaza. La grande jalouſie qu'il conçut contre ſon frere (que le peuple & les ſoldats aimoient & conſidéroient plus que lui) le porta à le tuer en trahiſon, & à livrer cette ville à Alexandre Jannée qui l'aſſiégeoit.

LYSIPPE, très-célebre ſculpteur Grec, natif de Sicyone, exerça en premier lieu le métier de ſerrurier. Il s'adonna enſuite à la peinture, & la quitta pour ſe livrer tout entier à la ſculpture. Il avoit eu d'abord pour maître le Doryphore de Polyclete; mais dans la ſuite il étudia uniquement la nature, qu'il rendit avec tous ſes charmes, & ſur-tout avec beaucoup de vérité. Il étoit contemporain d'Alexandre le Grand. C'étoit à lui & à Apelles ſeulement, qu'il étoit permis de repréſenter ce conquérant. Lyſippe a fait pluſieurs ſtatues d'Alexandre, ſuivant ſes différens âges. Une entr'autres étoit d'une beauté frappante; l'empereur Néron en faiſoit grand cas; mais comme elle n'étoit que de bronze, ce prince crut que l'or en l'enrichiſſant la rendroit plus belle. Cette nouvelle parure gâta la ſtatue au-lieu de l'orner; on fut obligé de l'ôter, ce qui dégrada ſans doute beaucoup ce chef-d'œuvre. Lyſippe eſt celui de tous les ſculpteurs anciens qui laiſſa le plus d'ouvrages. On en comptoit près de 600 de ſon ciſeau. Les plus connus ſont l'Apollon de Tarente, de 40 coudées de haut; la ſtatue de Socrate; celle d'un homme ſortant du bain, qu'Agrippa mit à Rome devant ſes thermes; Alexandre encore enfant; & les 25 cavaliers qui avoient perdu la vie au paſſage du Granique. Il floriſſoit vers l'an 364 avant J. C.

LYSIS, philoſophe Pythagoricien, précepteur d'Epaminondas, eſt auteur, ſuivant la plus commune opinion, des *Vers dorés* que l'on attribue ordinairement à Pythagore. Nous avons ſous le nom de Lyſis une *Lettre à Hipparque*, dans laquelle il lui reproche de divulguer les ſecrets de Pythagore, leur maître commun. Cette lettre eſt dans les *Opuſcula mythologica & philoſophica* de Thomas Gale. On croit que Lyſis vivoit vers l'an 388 avant Jeſus-Chriſt.

FIN DU TOME CINQUIEME.

FAUTES A CORRIGER.

IBRAHIM, *p.* 2, *col.* 2, *l.* 40, & peu après toute l'iſle, *effacez ces mots.*

JESUS-CHRIST, *p.* 147, *col.* 2, *l.* 14, *le mot* monde *doit être en caracteres italiques ou majuſcules.*

Ibid. l. 40, la plus haute ſageſſe, *liſez* ſa plus haute ſageſſe.

KNOX, *p.* 257, *col.* 2, *l.* 24, Breton, *liſez* Béton.

LAUDON, *p.* 337, *col.* 1, *ligne pénult.*, *effacez ces mots* Francfort-ſur-l'Oder & à Zorndorf, *& liſez* à Kunersdorf, près de Francfort-ſur-l'Oder.

LESSIUS, *p.* 401, *effacez les deux dernieres lignes de la note, qui ſont une répétition de ce qui eſt dit au commencement.*

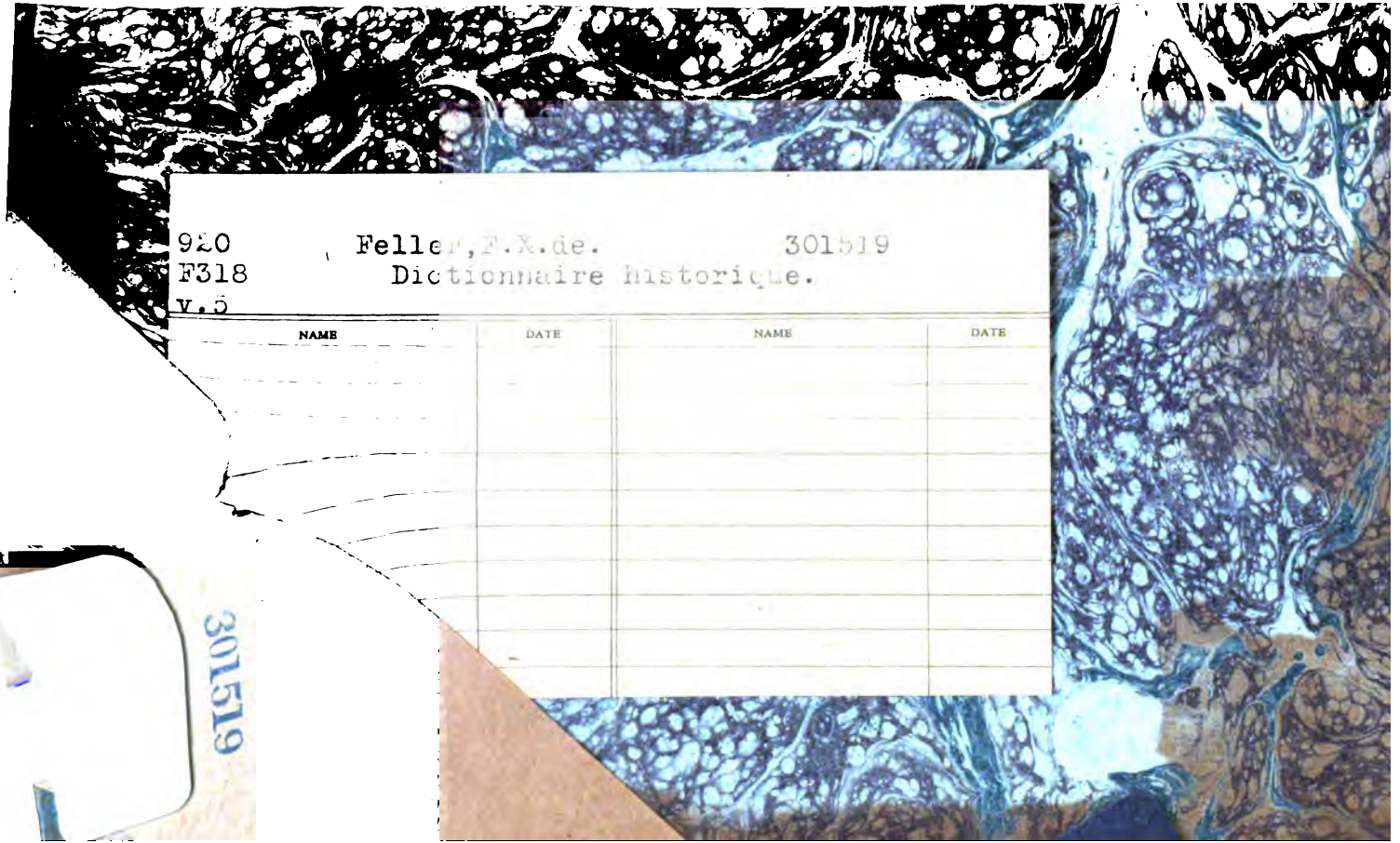
Il y aura un Errata plus complet de tous les volumes, à la fin du dernier.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

AUG 10 1975

JUN 1991


920
F318
v.5

Feller, F.X.de. 301519
Dictionnaire historique.

NAME | DATE | NAME | DATE

301519